ANTOINE DE

SAINT-EXUPÉRY

ŒUVRES

COURRIER SUD - VOL DE NUIT
TERRE DES HOMMES - PILOTE DE GUERRE
LETTRE A UN OTAGE
LE PETIT PRINCE
illustré par l'auteur
CITADELLE

PRÉFACE DE ROGER CAILLOIS

BIBLIOTHÈQUE nrf DE LA PLÉIADE

A. DE SAINT-EXUPÉRY

ŒUVRES

PRÉFACE DE ROGER CAILLOIS

1959

TABLE

Préface VII
Indications biographiques XXV
COURRIER SUD 1
VOL DE NUIT 79
TERRE DES HOMMES 137
La Ligne 141
Les Camarades 155
L'Avion 168
L'Avion et la Planète 171
Oasis 180
Dans le Désert 186
Au centre du Désert 210
Les Hommes 244
PILOTE DE GUERRE 263
LETTRE À UN OTAGE 387
LE PETIT PRINCE 407
CITADELLE 499
Index des principales rubriques de Citadelle 995

PRÉFACE

Il semble que, tout enfant, Saint-Exupéry ait conçu un respect presque religieux pour l'état d'écrivain et qu'il ait toute sa vie conservé l'idée que le fait d'écrire impliquait des responsabilités particulièrement graves.

Les enfants et les esprits simples ne distinguent guère entre la typographie et la littérature. Tout ce qui est imprimé bénéficie à leurs yeux d'un prestige qu'ils devront reconnaître ensuite absolument usurpé. Il existe des tribus au centre de l'Australie où l'initiation, entièrement négative, consiste à expliquer aux néophytes qu'il n'y a ni dieux ni esprits, que les bruits étranges qui les épouvantaient, ils pourront désormais les produire pour effrayer les autres avec les instruments qu'on leur confie, que les apparitions blanches et monstrueuses qui les terrifiaient, ils les provoqueront à leur guise en barbouillant leur propre corps avec la peinture qu'on leur donne et en couvrant leur visage des masques qu'on leur apprend à fabriquer. Strehlow, qui rapporte textuellement les discours d'initiation, brutaux et, au sens propre du mot : catastrophiques, ne dit rien, si ma mémoire est bonne, des sentiments des jeunes Loritja (ou Aranda ?) quand, en échange du vide qui leur est dévoilé, ils héritent soudain de ce pouvoir d'impressionner des naïfs semblables à ceux qu'ils étaient hier. Pourtant, j'aperçois peu de motifs de désarroi aussi pathétiques : tout s'écroule des objets de révérence jusqu'alors respectés dans la crainte et le tremblement, mais cet écroulement est accompagné d'une promotion décisive. On explique au novice qu'il fut dupé et, pour prix de sa complicité, on l'investit du droit légal, institutionnel, de duper les autres. Le marché n'est nullement particulier à la savane de l'Australie centrale. Dans les capitales des États civilisés, sous une forme diluée et qui ménage mieux les transitions que le rituel australien, il est proposé régulièrement à tout candidat sur le point de franchir un seuil prestigieux. L'apprenti découvre le néant, mais reçoit un début de puissance : une puissance fondée, chez les sauvages, sur une franche imposture ; dans les corps constitués des sociétés modernes, sur une exagération subtile et continue, diffuse et insaisissable, mais impressionnante à la fin, des services ren-

dus et de la difficulté de les rendre. Ce grossissement solennel est conjugué avec une discrétion délibérée quant aux privilèges afférents à la charge remplie. Certes, pareille promotion, qui fait basculer de l'autre côté d'une barrière invisible, ne se laisse pas si bien repérer qu'un masque ou qu'une couche de peinture : elle n'est que plus dissimulatrice.

Il n'en va pas autrement pour l'adolescent qui croit à la littérature, lorsqu'il devient à son tour un écrivain. Il avait pour les livres le même respect qu'il ressentait pour le prêtre ou pour l'instituteur. C'est que, pour l'enfant, à la campagne surtout, les livres sont rares et presque tous de la même espèce. Il lui paraît alors que la littérature entière participe de la nature des quelques volumes qu'il connaît et qui lui apprennent le contenu de l'univers, qui l'acheminent à l'expérience des adultes et des savants, qui lui enseignent ses devoirs. Comme l'abécédaire ou le calendrier, nul doute qu'ils ne soient incontestables et un peu magiques. Ils apportent la loi, le savoir et la puissance. Il n'y a pas que ceux de l'école. L'almanach est une mine inépuisable : il contient mille recettes pratiques, le tableau des semailles, des labours et des moissons, la façon de faire les nœuds, des tours de physique amusante, le portrait et la carrière des chefs d'État étrangers, la carte hebdomadaire du ciel où les étoiles apparaissent blanches dans un petit carré noir en haut et en bord de page, toutes sortes de connaissances nobles, utiles ou saugrenues qui constituent un constant appel à l'émerveillement, une porte ouverte sur la vraie vie et sur l'immensité du monde. A part : le catéchisme, où l'enfant apprend par cœur, en formules où il est coupable de changer le moindre mot, les articles de la foi et les commandements de la morale.

Je mets en fait que l'écrivain qui, lors de son enfance, a constaté autour de lui, ou a éprouvé lui-même, une telle dévotion superstitieuse à l'égard du texte imprimé, ne s'en affranchit pas facilement. C'est peut-être à cause de cette crédulité que l'envie lui vient parfois de devenir écrivain. Il reste à examiner comment, grandissant, il accepte la réalité de la littérature, le moment où l'ébloui de sorcellerie fait son apprentissage de jongleur.

Sans doute, la plupart du temps se trouve-t-il profondément déçu, sinon scandalisé, par la légèreté incompréhensible de ses aînés, par leur manque de conscience, par leur goût du succès, par leur vanité mesquine. Mais bientôt, il est humilié de surprendre en lui, naissant et prospérant, les mêmes défauts

qui viennent de le déconcerter chez les autres. Puis, l'accoutumance aidant, la honte disparaît à son tour, et le souvenir de la première ferveur, quand écrire n'est plus qu'un métier ou une carrière, où l'on recherche la publicité et le tirage, l'argent, les honneurs ; pour quelques-uns, qui ne sont pas forcément les plus purs, l'applaudissement d'un cénacle minuscule et un renom de pureté. Saint-Exupéry fut préservé de cet entraînement. Il n'y céda jamais et on peut même douter que sa réserve lui ait coûté beaucoup de mal. Il était, je suppose, demeuré naturellement fidèle à l'almanach et au catéchisme, encore qu'il détestât les catéchismes et qu'il n'eût peut-être jamais feuilleté d'almanach. Mais c'est de la gravité ou de l'authenticité de leur contenu que je veux parler, et du monde de l'enfance et des villages où le catéchisme et l'almanach, s'ils ne sont pas les livres uniques, du moins occupent (occupaient au temps de l'enfance de Saint-Exupéry) une place sans seconde. L'enfant y explore tour à tour le sacré et le profane, le monde secret et le monde visible. Il y découvre le recensement et la hiérarchie parfois inattendus (mais il ne le sait pas encore) des vertus (dont l'espérance) et des péchés (dont la délectation morose) ; le système des dogmes et des rites ; l'énoncé simple de mystères décisifs ; au laïc, il apprend le rythme des saisons et des travaux rustiques, la lecture des étoiles et leur dérive dans le ciel nocturne, sans oublier le bricolage, la prestidigitation et les récréations mathématiques.

La plupart du temps, il ne subsiste pas grand'chose de la lettre de ce premier et disparate enseignement. L'enfant perd la foi ou, en tout cas, cesse de s'intéresser à ses révélations et à ses mystères. Il choisit un métier qui exige des connaissances spécialisées et dont l'exercice le détourne de cette connaissance du vaste univers, générale et superficielle, pittoresque et désintéressée qu'il a cherchée peut-être dans l'almanach campagnard. Saint-Exupéry, il me semble, transpose et prolonge plus qu'un autre dans sa vie d'homme les deux apports complémentaires de l'éducation par catéchisme et almanach : il devient pilote et se tire d'affaire en déchiffrant le langage des astres dans la nuit muette ; il répare lui-même les moteurs, travaille à perfectionner un aileron, un dispositif d'atterrissage, un goniographe ; prend des brevets ; développe des équations très ardues ; emplit des pages de chiffres pour résoudre des difficultés toutes théoriques ; invente des tours de cartes. En même temps, il écrit des traités de morale. Sous des revêtements divers, il n'écrit que cela : Vol de Nuit *en est un, à*

l'égal de Citadelle; le Petit Prince *à l'égal de* Terre des Hommes, *sans compter la* Lettre à un Otage; *et ces* Carnets *où pourtant il n'est guère de sujet qui ne soit abordé : le moraliste perce jusque dans les fragments les plus étrangers à la morale.*

J'essaie de faire entendre que Saint-Exupéry n'est pas essentiellement un homme de lettres, en particulier par la conception qu'il a de la littérature. Il est un homme d'action à qui l'action ne suffit pas, s'étant aperçu que l'action par elle-même ne signifie rien ; un technicien qui ne pense pas moins aux périls de la technique qu'aux services qu'elle rend ; un guerrier qui n'est assuré de la valeur ni du courage ni de l'obéissance. Mais il est encore moins un homme de plume : son métier l'oblige à beaucoup de soins, de rigueur et de vigilance ; il lui fait payer de sa personne et non pas payer de mots.

Ses tâches quotidiennes aiguisent anormalement en lui le sens des responsabilités qui, le premier, comme un organe sans fonction, s'atrophie chez un auteur. Il réapprend tous les jours ce qu'il en peut coûter d'omettre de vérifier chaque commande, chaque contact ; ou de donner à penser à un Maure qu'on est lâche ou déloyal, à un subalterne qu'on serait indulgent, à un camarade qu'on songe à soi plutôt qu'à l'équipe. Il conquiert, il aménage un domaine de civilisation naissante, encore chétive, où les conséquences du moindre manquement, d'ordinaire, ne se font pas attendre.

Saint-Exupéry tient la littérature pour un instrument de civilisation. Par elle, les exploits et les émotions de l'homme, ses déroutes et ses triomphes échappent au néant qui les guette. Ils acquièrent une sorte d'existence personnelle, rayonnante et exemplaire. Ils s'ajoutent avec la leçon qui s'en dégage au contexte où ils ont pris naissance. Transformés par l'art de l'écrivain, ils font l'objet d'une sentence irremplaçable, d'un commentaire précieux, d'une glose fertile sur le grand registre invisible et innombrable où se trouve consignée l'expérience d'une culture. Anecdotes signifiantes et maximes éprouvées nourrissent l'almanach ou nuancent le catéchisme, comme autrefois elles faisaient en Chine les Annales et les Livres Classiques. Sur cet ouvrage total, Saint-Exupéry ne songe pas à dessiner de savants hiéroglyphes pour l'étonnement des doctes. Il n'entend pas non plus l'emplir de sornettes et de

billevesées, des mille habiletés de plume propres seulement à intéresser l'oisif qui aurait toute la journée pour préoccupation de faire admirer par les gens du même métier un art quelque peu désaffecté de sa destination première.

Précisément, Saint-Exupéry a un autre métier, et difficile, et périlleux, qui requiert de sa part, je l'ai dit, beaucoup de compétence, d'obstination et de courage. Il travaille et il lutte. Sa vie, non son art, consume le principal de son énergie. Dans ces conditions, il répugne à user de la faculté d'inventer impunément, qui est pourtant l'apanage du poète et du romancier, à tel point que c'est là d'abord ce que les autres hommes exigent d'eux. Il sait qu'en art l'authenticité n'est pas un mérite, la sincérité moins encore, qu'il faut plutôt savoir en donner l'impression, ce qui est l'affaire d'adresse, non d'honnêteté. Il ne peut ignorer — il en a des exemples autour de lui — que les plus cruelles épreuves, les exploits les plus téméraires, les plus douloureux triomphes demeurent sans voix et sans vie, et qu'ils paraissent même de ternes et ennuyeux mensonges, si, pour les raconter, le talent fait défaut au narrateur, héros ou victime il n'importe ; inversement, il a lu plus d'un chef-d'œuvre composé par des individus sans générosité ni courage, qui n'avaient rien éprouvé, ni souffert, ni risqué personnellement, mais qui, parce qu'ils avaient l'imagination juste, ont tout retrouvé par personne, par création interposées, comme si la faculté de créer remplaçait chez eux celle d'agir, peut-être celle de ressentir. Ceux-là, pour médiocres et sordides que leurs amis les aient connus, ont su donner la couleur, l'éclat, l'épaisseur et l'évidence à l'histoire toute fictive qu'il leur a plu d'inventer. Telle est l'injustice fondamentale, la loi propre de la littérature, analogue à celle de la réversibilité des mérites.

Cette loi, Saint-Exupéry la connaît. Mais il n'entend pas profiter d'un privilège si exorbitant. Certes, puisqu'il a du talent, il s'en sert et ne néglige pas de travailler son style, qui n'est exempt ni de recherche, ni même de rhétorique. Il montre aussi un sens très vif et très neuf des images de la poésie : il ne s'interdit pas d'en espérer quelques effets saisissants qui, de place en place, illuminent soudain une prose sombre et concrète. Mais l'usage de tels dons, très étroitement littéraires, n'altère iamais sa fondamentale et particulière ambition. Ce sont autant d'outils qu'il sait avoir à sa disposition, et dont il essaie simplement de tirer le meilleur parti possible, afin qu'une expression plus ferme et plus frappante acquière plus d'au-

dience à son témoignage. Témoigner n'en demeure pas moins le principal.

Il a beau savoir que la règle du jeu est ici essentiellement différente, que le talent fait presque tout et qu'il vaut mieux travailler à le développer que se soucier de lui fournir un socle, un prétexte incontestable. Il ne s'en interdit pas moins d'orner en vain et d'inventer à vide. Il se prive par là de la plupart des recours qui sont si naturels à l'homme de plume, pour sérieuse qu'on tienne sa pensée, que l'art de presque tous se verrait réduit à rien s'ils leur étaient soudain défendus. Mais Saint-Exupéry, seul de son espèce ou peu s'en faut, n'écrit que pour établir les résultats de son action. Ses œuvres sont des rapports. Ceux-ci s'avèrent de plus en plus proches des faits constatés et des événements vécus. Malgré l'apparence, il y a moins d'affabulation dans le Petit Prince *et dans* Citadelle, *où elle est limitée à l'évocation d'un décor favorable, qu'il ne s'en trouve dans* Courrier Sud *et dans* Vol de Nuit, *où le milieu et les personnages, décrits pour eux-mêmes, tiennent une plus large place. Cependant, ces premières œuvres sont déjà des reportages, plutôt que des romans. La transposition de la réalité y est faible. Mais elle est presque nulle dans* le Petit Prince *et dans* Citadelle *qui résument et définissent, avec une nudité accrue, une expérience morale.*

Saint-Exupéry ressent du mépris, presque du dégoût pour la littérature sans provision. Il ne veut rien écrire que sa vie ne garantisse ou qu'il n'ait eu l'occasion de vérifier à ses dépens. C'est en quoi l'univers proprement littéraire lui demeure suspect pour autant qu'il trompe le lecteur en le transportant dans un monde facile et fallacieux. Saint-Exupéry reste l'un de ces hommes contraints à l'exactitude, pour qui l'imagination peut bien s'ajouter à la réalité, mais non pas en tenir lieu ; car la réalité les absorbe tout entiers et sévèrement. Ils n'ont que les loisirs et les heures creuses que leur consent leur métier, à vouer aux livres, qu'ils les écrivent ou qu'ils les consomment. Les uns et les autres, avec impatience, attendent ces moments de répit : les uns pour réfléchir leur expérience et pour en faire une œuvre ; les autres pour s'en enrichir, et pour y puiser un conseil ou un réconfort.

Quand vient le moment de se distraire, les jeux ne manquent pas : problèmes d'échecs, anagrammes, tours de cartes, récréations qui, précisément, figurent dans les almanachs et qui, au demeurant, passionnent Saint-Exupéry. Ils remplissent admirablement leur rôle. Mais pourquoi, comme s'y acharnent

tant d'auteurs de ce temps, réduire la littérature aux logogriphes ? On peut malgré tout l'estimer assez pour attendre d'elle d'autres services. Cet écrivain, parce qu'il croit aux Lettres, préfère les vraies anagrammes, les vrais logogriphes. C'est au point qu'il en fabrique ; il y consacre délibérément une partie de ses loisirs et de son ingéniosité. Il sépare les destinations. Il ne mélange pas les genres, les services, les préséances.

Les scrupules de Saint-Exupéry, quant à l'usage des mots, dérivent du même parti pris. Il craint d'en employer qui lui viendraient des livres plutôt que de la vie. Il se méfie de la multitude des vocables admis en surnombre, qui ne correspondent à rien de précis dans son expérience. Il redoute ceux que la foule ou les philosophes emploient simplement pour les avoir lus ou entendus et qu'ils ne prennent pas la peine de confronter avec ce qu'évoquent leurs syllabes. De cette manière, livres et discours finissent par être gonflés de phrases fallacieuses, qui semblent offrir un sens à l'intelligence qui les saisit au vol. Elles lui font illusion par leur ordonnance régulière. Rien ne les distingue en effet des autres. Elles se composent des mêmes mots assemblés suivant les mêmes règles. On les prend pour argent comptant, et pourtant, elles ne retiennent plus rien qui conserve le moindre rapport avec les choses de la vie. Dès qu'on les presse, et que l'esprit veut rejoindre à travers elles quelque donnée claire et incontestable, leur sens s'évanouit. On s'aperçoit soudain qu'elles ne voulaient rien dire.

D'instinct et par discipline, Saint-Exupéry évite ce péril, dont il semble presque inévitable qu'un écrivain, si bien qu'il se garde, soit victime à quelque degré. C'est le danger propre à son office, la rançon normale de l'avantage dont jouit un irresponsable accoutumé à ne remuer que mots et idées : toutes choses qui ont moins encore de matière et de résistance que l'écume ou le duvet. Mais cet auteur vit au grand air, aux prises avec la nature, avec les machines, avec les hommes. Prudent, il n'accepte ni ne remet en cours aucun mot dont il n'ait d'abord vérifié le bon aloi. On dirait qu'il s'est défendu d'en employer un seul avant de s'être personnellement assuré que ce signe couvre bien quelque chose d'impossible à confondre, qu'il saura désormais reconnaître et nommer avec exactitude. Telle est la moindre garantie qu'il exige. Ainsi n'adopte-t-il jamais un mot qu'il n'a fait qu'entendre ou lire ; il attend pour s'en servir qu'il ait, pour le gager, un souvenir dans la mémoire,

une trace au secret du cœur, souvent une cicatrice sur le corps.

D'où la gravité que semblent prendre les mots sous sa plume. Il n'y touche qu'avec révérence, comme s'il avait présente et encore menaçante la réalité que chacun d'eux désigne et qu'il a connue, peut-être en plein danger, alors qu'il n'eſt défaillance intime qui ne reçoive aussitôt un châtiment terrible et sans proportion avec sa cause. Une telle retenue fait la valeur d'un auteur singulier, qui ne voulut entretenir autrui que des évidences dont il avait lui-même ressenti l'empire. Loin d'accroître la liberté d'un écrivain, cette réserve la limite sans doute, soumettant son art à plus d'une contrainte propre à gagner la confiance plutôt que l'admiration. Ces règles, et la rhétorique qu'elles entraînent finalement, paraîtront plus morales qu'eſthétiques. Mais cette perte n'eſt pas sans compensation : — il faut attendre qu'employés avec tant de parcimonie et de scrupules, les mots se trouvent à la fin inveſtis de plus d'autorité qu'ils n'en obtiennent dans la bouche de ceux qui les disposent sans précautions pour l'avantage, l'ornement ou le preſtige. Ces étourdis ne prennent pas garde que leurs ordonnances, affranchies de la pesanteur terreſtre, risquent de n'assembler que des signes un peu trop déleſtés.

A quoi bon ? les choses qu'ils représentent n'en sont pas modifiées. Elles gardent leur poids, leur épaisseur, leurs propriétés immuables, leurs vertus incompatibles. Le reſte eſt du vent. C'eſt elles, hélas, et non les mots dociles, que l'homme doit affronter dans la vie. Elles jugent en dernier ressort. Le pilote, devant le tableau des commandes et des manettes, devait remémorer les conceptions des théoriciens, dont il avait sans doute l'habitude, qui semblent admirables sur l'épure, mais qu'il reſte impossible d'exécuter, car ni la science ni la nature ne fournissent la matière qu'elles demandent. Aucune substance ne possède à la fois le grand nombre de qualités contradictoires comme la légèreté, la résiſtance, la souplesse, et tant d'autres plus ou moins imprévues et difficiles à obtenir, que le dessin se trouvait exiger sans que l'inventeur s'en fût aperçu. Il n'eſt rien que d'aisé, tout s'assemble à merveille, tant qu'il s'agit seulement de tracer sur le papier des lignes et des signes.

La littérature composée à plaisir par un auteur sans sortir de sa chambre, comme à l'abri de la vie, tout indique que l'homme n'en peut attendre le moindre secours, à ciel ouvert, quand il se débat dans un monde implacable, comme la tempête ou la guerre, qui ne pardonne pas l'erreur ou la diſtraction. Il y a une autorité des choses. Une littérature exsangue et gra-

tuite demeure, quelque grâce aidant, une étonnante économie d'idées, qui peut-être appelle l'admiration, mais qui, dédiée à l'admiration seule d'une intelligence au repos, semble arrogante et importune à un être pressé de résoudre des difficultés moins idéales.

Saint-Exupéry refuse un dernier privilège attaché au métier d'écrire, celui qui dispense pour l'ordinaire les écrivains d'obéir dans leur conduite aux règles qu'ils proposent à l'assentiment de leurs lecteurs. Pourtant, depuis qu'elles existent, les Lettres rendent les mêmes services à l'hypocrisie et à la fausse honte. Elles permettent aux lâches de recommander le courage, et aux vaillants d'insister sur le pouvoir de la peur ; aux avares de prôner la prodigalité ; aux luxurieux de vanter la chasteté, comme aux chastes d'exalter la luxure, et ainsi de suite, aussi loin qu'on veut. La littérature, on n'en saurait douter, sert volontiers d'excuse ou de compensation. Or Saint-Exupéry est d'abord attentif à ne pas tromper sur ce qu'il est.

Nullement ascétique, il connaît, il aime les plaisirs de la chair. Il n'est ni continent ni sobre. Il est volontiers paresseux, voluptueux, gourmand. En outre, il pense avec tendresse à la chaleur et à la quiétude de l'atmosphère familiale autour de la lampe du soir. Il estime d'un grand prix toutes les joies que dispense la vie. Pour la vie elle-même, il ressent un infini respect, au point qu'il semble constamment se retenir de crier qu'il n'existe pas de cause qui vaille qu'on lui sacrifie une seule existence humaine. Pourtant ses livres enseignent à préférer au repos l'effort, au plaisir la peine, à la sécurité le péril.

Il souligne aux hommes la valeur de ce qu'ils perdent dans le moment où il les presse de l'abandonner. Ne consentant pas à les duper, il leur met le marché en main. Il ne discrédite jamais le bonheur ; il répète que la vie est sacrée. Il songe aux pilotes tués pour établir une ligne d'aviation postale, au visage écrasé d'un ouvrier lors de la construction d'un pont. Un pont vaut-il la mort d'un homme ? ou quelques heures gagnées sur le temps nécessaire à un certain nombre de lettres d'affaires ou d'amour pour parvenir à destination ? A plusieurs reprises, Saint-Exupéry pose la question. Chaque fois, il conclut en faveur de la construction des ponts et de l'établissement des

lignes aériennes. Toutefois, il ne paraît pas qu'il eût donné cette réponse, si son métier n'avait pas précisément consisté, au milieu de dangers de toute sorte, à reconnaître des parcours en terres hostiles ou inconnues. Autrement il l'eût peut-être pensé, il ne l'eût pas écrit. J'ai dit qu'il croyait à la gravité de la littérature : aussi se fit-il une règle de toujours moins demander aux autres que ce qu'il avait d'abord obtenu de lui-même.

Il écrit pour éclairer les hommes sur le sens et la portée de leurs actions. Il leur dit ce qui les divise : le grain qu'on leur jette et qu'ils se disputent aussitôt ; ce qui les unit : une tâche qu'on leur commande d'accomplir et qui les force à coopérer. Il explique à la coquette qui pleure la perte d'un bijou qu'elle est en train de pleurer sa mort qui la séparera de tous les bijoux. Il essaie de rendre sensibles à chacun les lois du monde moral qui ne sont pas moins inexorables que celles du monde physique ou de la mécanique, qui sont seulement plus ambiguës, plus complexes, plus difficiles à saisir que le régime des vents et les incertitudes de la météorologie. La liberté humaine y rend tout imprévisible. Cependant, ici comme pour la matière, avec la même rigueur secrète et diffuse, tout se retrouve et rien ne se perd.

Saint-Exupéry, qui n'admet pas aisément que ses livres se montrent moins utiles ou moins graves que l'abécédaire, l'almanach ou le catéchisme, leur donne pour fin de fortifier l'homme en prévision des épreuves que lui ménage, sans y manquer, sa situation contradictoire d'animal industrieux. Car rien ne destinait cette bête à construire des ponts ou à établir des lignes aériennes. Rien ne le destinait non plus à écrire des livres, à concevoir et à suivre des obligations morales. Après tout, un être vivant n'a nul besoin de l'imprimerie, de l'écriture, ni même du langage articulé. La jungle se passe à merveille de logique et de morale. Mais dès que la bête — à la suite de quel enchaînement de causes improbables ? — entreprend d'asservir l'instinct pour un dessein plus vaste que la satisfaction d'un besoin immédiat, les jeux sont faits, une aventure sans fin est décidée qui implique des ponts, des lignes aériennes, la boussole, l'impôt et le service militaire, l'Inquisition, la découverte de l'Amérique, la prise de Constantinople par les Croisés, puis par les Turcs, la linotypie, les bibliothèques, la télévision et le scepticisme, le blasphème de ceux qui s'insurgent en fin de culture contre la logique et la morale.

Le héros sans foi d'une époque athée ne se croit plus créé

à l'image d'un dieu. Il ne dispose que de l'œuvre et du long acheminement de l'homme pour séparer celui-ci de l'animal. Bientôt il conteste à leur tour la valeur de cette œuvre, l'opportunité de cet acheminement. Il ne distingue plus en l'homme qu'une bête qui a trahi sa condition. C'est alors que tout paraît absurde et dérisoire dans une civilisation que l'homme ne peut plus passer pour avoir été destiné à bâtir depuis le premier jour de la création. Il semble soudain qu'il eût mieux fait de se tenir tranquille. Il eût vécu une vie plus franche et plus fière : plus naturelle. Dans cette aventure, beaucoup, quand ils font les comptes, estiment que les gains ne compensent pas les pertes, ni tant de servitudes, de misères et d'hypocrisies cette somme de conforts dont l'usage seul suscite le besoin. Aussi n'est-ce point un hasard si les plus sensibles et les plus avertis cherchent entre l'homme et la bête une différence qui ne dérive pas d'une civilisation répudiée ; qui, au contraire, la déborde, l'anticipe, peut-être l'explique ou la justifie ; une différence primitive, irrécusable, irrévocable qui, sans décret divin, eût au départ condamné l'homme à la folle entreprise. Dans cette perspective, rien de plus significatif peut-être que de rapprocher la définition qu'un André Malraux, implicitement, propose de l'homme quand il se demande si elle n'est pas « empoisonnée dès l'origine, la joie qui fut donnée au seul animal qui sache qu'elle n'est pas éternelle », et l'importance attribuée par Saint-Exupéry au mot de Guillaumet après avoir forcé, des jours entiers, à se traîner sur la neige des Andes un corps épuisé qui n'aspirait plus qu'au repos et à la mort : « ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait ».

Au moment où l'homme renonce à se recommander des dieux, il doit entreprendre de s'écarter des bêtes. Sur les deux fronts, il poursuit la même tentative de juste orgueil et d'imprudente autonomie. Il sait que tout Olympe ne fut jamais peuplé que des divinités qu'il imagina, mais il est encore trop déconcerté, il n'est pas assez mûr pour admettre que sa foi en ces projections illusoires fut, elle du moins, véridique et féconde. Aussi, pour s'innocenter à ses propres yeux, ne lui reste-t-il qu'à se découvrir des raisons valables et comme fatales d'avoir émergé de la zoologie.

Prendre parti pour la civilisation, qui est combat contre l'animalité, suppose qu'on consent au labeur, à la discipline,

aux accidents du métier. Il peut alors arriver, si l'on écrit, que le sacrifice de la vie apparaisse comme la signature qui authentifie le message.

Le 8 avril 1895, le poète et écrivain cubain José Marti, qui depuis l'âge de seize ans souffre la prison, le bagne et l'exil pour l'indépendance de sa patrie, débarque dans l'île à la tête d'une petite troupe de partisans. Il est l'âme de l'insurrection. Ses amis ont tout essayé pour le détourner de les accompagner. Il veut combattre. On le supplie de n'en rien faire. Sa mort compromettrait la cause à laquelle il a consacré sa vie. Il passe outre. Au vieux général Maximo Gomez qui lui représente combien il sera indispensable à son pays libéré, Marti répond : « Vous invoquez mes services futurs, mais pourrais-je servir un peuple assez peu respectueux de lui-même pour ne point éprouver mépris et éloignement à l'égard de qui, lui ayant prêché la nécessité de mourir, ne risqua pas sa vie le premier ? » Déjà en maintes occasions, il a craint que ses poèmes ne paraissent « des gémissements de seconde main ». Il redoute qu'étant connus avant ses actions, ils ne donnent à penser « que leur auteur n'est, comme tant d'autres, qu'un poète en vers ». Il professe, d'ailleurs, de la littérature, une conception étrangement positive : « Il ne faut pas décrire une montagne par ses éboulis, mais par la majesté avec laquelle elle s'élève en dépit d'eux, encore qu'il soit charitable et utile de dire au voyageur où ils se trouvent, pour qu'il ne s'abîme pas les pieds en chemin. » Le 19 mai, au lieu dit Dos Rios, la rencontre est inévitable avec les troupes espagnoles. Gomez, soupçonneux, lui a confié le commandement des réserves. Mais, profitant d'un moment d'inattention de ses compagnons, Marti s'élance seul contre les rangs ennemis, d'une façon si téméraire qu'on croit d'abord son cheval emballé. Il est abattu à la première décharge.

En novembre 1942, à la suite du débarquement allié en Afrique du Nord, Antoine de Saint-Exupéry en exil aux États-Unis rédige un appel aussitôt diffusé par la radio américaine et publié le 29 du même mois dans le New York Times. *Il y déclare qu'il y a des fusils pour tout le monde. Puis il s'engage, rejoint le groupe d'aviation où il servait avant l'armistice de juin 1940. A force de ténacité et de recommandations, il s'y fait admettre, malgré ses quarante-trois ans, comme pilote de guerre. Il ne peut même pas s'installer seul dans la carlingue de son monoplace : il faut l'aider et refermer sur lui la glissière. Ses supérieurs et ses camarades ne savent comment faire pour l'empêcher de continuer à voler.*

malgré ses blessures, son épaule ankylosée et la limite d'âge. En désespoir de cause, on lui a permis cinq missions supplémentaires. Il en a déjà accompli huit. Enfin, pour pouvoir opposer au forcené un argument qui le retienne à terre sans discussion possible, l'État-Major envisage de le mettre dans le secret du débarquement sur les côtes de Provence. En attendant, triomphant une fois de plus des règlements et de la volonté de ses chefs, le 31 juillet 1944, il décolle pour survoler la région de Grenoble et d'Annecy. Les miracles ont une fin. Au retour, il est abattu.

Dans l'un et l'autre cas, l'obstination à forcer la mort est remarquable. Elle ressemble à un suicide. Pourtant il n'en est rien. Il s'agissait pour les deux écrivains d'honorer, au prix de leur vie et contre la volonté de tous, une même traite. Parfois littérature oblige.

Dans un monde où les privilégiés doivent abandonner peu à peu le monopole de la culture et le droit à l'oisiveté, la littérature ne peut que subir de profondes transformations. Elle tend à perdre son indépendance, ses qualités propres, sa gratuité. Il arrive qu'elle devienne instrument de gouvernement, chargée de répandre et d'illustrer l'idéologie d'un régime ; un peu partout, entraînée par une évolution qui n'épargne rien, elle acquiert pour une large part les caractères d'un produit industriel, fabriqué et consommé en série, avec obligation de rapporter des dividendes, sans que les ambitions traditionnelles de l'écrivain, dans ces conditions inédites, puissent maintenir leur empire de naguère. A l'écart, dans une sorte de camp retranché, fiers de défendre des valeurs précieuses, mais les poussant agressivement à des extrémités qui les épuisent, un parti d'irréductibles élaborent des algèbres comprises d'eux seuls et qui ne répondent à rien, au pied des murs abrupts de leur Acropole, là où la vie est dense et où chaque jour apporte son lot de difficultés, de fatigues et de victoires. Entre les deux littératures, toutes les variétés de compromis mélangent l'une et l'autre en proportions variables et laissent croire à une sorte de continuité.

La sécession n'en est pas moins effective. Le grand nombre s'accoutume facilement à sa pâtée quotidienne de récits mécaniques et de grossières images, aux légendes de confection qu'on prépare pour lui, au moindre prix de revient, dans d'immenses

cuisines où, certes, il ne saurait être question d'encourager les recherches des gastronomes ni d'éduquer le palais des clients. Cependant, acculés par la panique à l'entêtement, les augures songent moins que jamais à renoncer à leur langage sibyllin et à leurs opérations insolites. L'homme simple se désintéresse à son tour de guides qui, délibérément, refusent de rien connaître de la trivialité de ses soucis. Parfois, il se moque ou se scandalise, car il n'aperçoit plus dans leurs compositions déroutantes que des pirouettes de saltimbanques. Il perd confiance. Si toutefois il conserve un respect naïf pour les grimoires indéchiffrables, il n'imagine pas qu'ils puissent le concerner ou il désespère d'en percer le sens. Il s'en détourne en tout cas et laisse les alchimistes à l'élaboration de leurs vains élixirs.

Vers la fin de sa vie, un marin polonais, du nom de Teodor-Joseph-Conrad Korzeniowski, qui écrivait des romans dans une langue qui n'était pas la sienne, obtint son premier succès de librairie. Il y vit la preuve qu'il avait pu pécher contre le goût, mais non « contre les sentiments essentiels et les convictions élémentaires qui rendent la vie possible à la grande masse de l'humanité ». Il se félicita en ces termes de la faveur avec laquelle son livre était accueilli : « J'avais toujours appréhendé au suprême degré d'être inconsciemment conduit à occuper la position d'un écrivain limité à une petite chapelle. Cette situation m'eût été odieuse, ébranlant en moi la conviction que je crois saine de la solidarité de l'espèce humaine tout entière à l'égard des idées simples et des émotions sincères. » Il savait pertinemment qu'il n'est pas facile de détourner de leur labeur les hommes qui travaillent et que l'art pour eux n'est jamais qu'un luxe qui vient après le métier, comme une récompense et une promotion, un bonheur qui enrichit : « Arrêter pour un temps les mains occupées aux œuvres pratiques de la terre, obliger des hommes absorbés par la vue lointaine de succès matériels à contempler un moment autour d'eux une vision de formes, de couleurs, de lumière et d'ombre ; les faire s'arrêter, l'espace d'un regard, d'un soupir, d'un sourire, tel est le but, difficile et fuyant, et qui n'est donné qu'à bien peu d'entre nous d'atteindre. Mais quelquefois, par l'effet de la grâce et du mérite, même cette tâche-là peut être accomplie. Et lorsqu'elle est accomplie — ô merveille ! — toute la vérité de la vie s'y trouve : un moment de vision, un soupir, un sourire, et le retour à un éternel repos. »

La critique compara plus d'une fois Saint-Exupéry à Joseph Conrad, sans doute à cause de la similitude des métiers

qu'ils exerçaient. De fait, le pilote de ligne touchait lui aussi un vaste public et, comme le capitaine au long cours, il n'eût pas aimé rompre la solidarité de l'espèce à l'égard des idées et des émotions sincères à partir desquelles chacun, dans sa vie, est bien obligé d'envisager le monde. Ses ouvrages n'ignorent pas les difficultés communes, les soucis les plus répandus, les joies les mieux partagées. Ils ne s'ingénient pas systématiquement à parler d'autres choses, plus rares et plus abstraites. Sans s'appesantir, ils narrent, comme ceux du marin, la peine et l'honneur de quelques vertus utiles dans les espaces peu repérés où la puissance de l'homme n'est pas bien assise et où l'absence des sécurités, des commodités de la civilisation lui interdit de broncher.

Le respect même que de tels écrivains avaient pour leur œuvre et leur art les incitait à penser qu'ils ne devaient pas les séparer à plaisir des préoccupations ordinaires de l'existence, qui se trouvaient aussi les leurs, tout le temps qu'ils n'étaient pas écrivains. Leur prudence, leur probité, les dangers qu'ils couraient, la responsabilité qu'ils assumaient dans leur profession firent le reste. La part de l'aventure dans leur vie, ce qui en passait dans leurs ouvrages, compensa pour de nombreux lecteurs le surcroît d'attention qui était exigé d'eux. Si difficiles ou rébarbatifs que ces récits pouvaient paraître d'abord, on était sûr, du moins, qu'ils n'avaient pas pour origine les dédales de la Ville Haute. D'instinct, on faisait crédit à des témoignages issus du grand large : ils devaient nécessairement conter quelques-unes des épreuves où se trempe l'énergie de l'homme et qui lui fournissent, aussi bien que les chefs-d'œuvre de l'art, des occasions d'orgueil et de gloire.

On ne peut faire qu'un écrivain ne doive pas essayer de s'adresser aux hommes, au plus grand nombre possible d'hommes, à ce qui existe de meilleur dans chacun des hommes de ce plus grand nombre possible. S'il ne parvient pas à plaire ou à intéresser, s'il se l'interdit — fût-ce pour les meilleures raisons —, s'il ne recherche qu'à contenter ou à éveiller des curiosités intermittentes et accessoires dans le plus petit nombre possible d'amateurs orgueilleux de leur singularité, alors, de toute évidence, il ne remplit pas une partie des charges qu'on estime être les siennes. La société est fondée à s'imaginer qu'elle l'entretient, qu'elle le nourrit sans contrepartie. Elle attend également de lui qu'il l'instruise à mieux comprendre, sentir et apprécier la qualité des choses et des êtres.

Par fierté, ou par égoïsme, l'écrivain, de nos jours, refuse

fréquemment cette fonction : il écrit ses œuvres pour sa satisfaction propre. Peut-être la société le juge-t-elle un peu indélicat de se détourner d'elle avec tant de désinvolture. Elle est tentée de le regarder comme un parasite inutile qui veut prendre le plus en accordant le moins. Aussi réduit-elle sa ration, sa part de ressources et de prestige, à moins qu'il n'accepte d'inacceptables conditions, mais qui ne seraient pas telles, peut-être, s'il n'y avait à ce degré, de sa part, abandon, suffisance, indifférence, pour ne pas dire provocation et parti pris de scandale. En outre, qui prétendrait qu'un métaphysicien doive normalement avoir une clientèle plus nombreuse, plus fidèle, plus variée qu'un chanteur de charme ou qu'une vedette de cinéma ? A quoi rime de se plaindre d'un isolement qu'on fait tout pour s'assurer ?

Le raisonnement, il va de soi, ne vaut pas pour un Conrad ou un Saint-Exupéry : ceux-ci donnent à la fois dans leur vie et par leurs œuvres. Ils exercent un métier tel que, loin de profiter du travail de la société, c'est elle au contraire qui bénéficie du leur. Et non point d'une manière discrète, à peine visible, comme il arrive pour tant d'autres professions sans relief, mais d'une façon éclatante et extraordinaire. Ils courent journellement de grands périls aux extrémités du monde. La société se trouve ainsi leur débitrice évidente. Elle ne l'est pas moins à l'égard de dévouements plus humbles. Mais la dette, innombrable et indivise, passe alors inaperçue.

Conrad, Saint-Exupéry étaient, au sein de la société, des forces vives. De cette situation, leur art tire une exceptionnelle puissance de rayonnement. Pour qu'on prît leurs écrits au sérieux, pour qu'on reconnût du poids à leurs discours — ce fut d'ailleurs long et difficile —, ils n'eurent pas besoin, par exemple, d'aller s'inscrire à un quelconque bureau de recrutement. Ils étaient engagés dès le premier jour, avant même que d'écrire. Ils n'ont pas eu à mettre leur talent au service d'une cause, pour qu'on ne les imaginât pas futiles et irresponsables. Par chacune de leurs pages, de loin ou de près, ils travaillaient à la même œuvre, immémoriale, inextricable, où se relaient les générations et à laquelle, depuis longtemps déjà, ils se dévouaient d'une autre manière, l'un sur la passerelle de son bateau, l'autre aux commandes de son appareil, comme la multitude infinie des ouvriers anonymes. De là vient l'impression qu'en écrivant, ils ne reniaient pas leur labeur ni celui de leurs compagnons ni les épreuves communes, mais qu'ils les exhaussaient à une dignité nouvelle, afin d'en dégager le sens et

la valeur, transmuant en acquisition durable, peut-être indestructible, des gestes d'abord machinaux, des émotions destinées par leur nature à l'ombre et à l'oubli. Il n'est pas étonnant que de tels écrivains aient ainsi contribué à préserver ou à restaurer la confiance des hommes dans l'écriture. Ils se présentaient avec une mise de fonds exceptionnelle. Il convient de se souvenir que les hommes n'ont plus aujourd'hui à rechercher avec une respectueuse ferveur les livres dont la lecture les laisse plus avertis, plus sensibles ou plus forts. Ils se trouvent au contraire submergés par une littérature contre laquelle ils doivent défendre leur lucidité, leur sensibilité, leur personnalité même. Il est juste qu'ils se montrent méfiants et difficiles.

Aussi importe-t-il de leur fournir les gages qui leur permettent de choisir à bon escient. Peut-être les temps viendront-ils d'une littérature réconciliée avec la Cité : parmi les formes qu'elle peut prendre, celle que les auteurs qui paient d'avance ont inaugurée n'est sans doute ni la moins heureuse, ni la moins assurée de son opportunité. Pour la mettre à l'abri de toute contestation et comme pour en établir les droits, il n'est pas de sacrifices qu'un Saint-Exupéry n'ait consentis, qu'il n'ait convoités. A une époque où la littérature sert communément d'alibi, cette honnêteté luxueuse apporte tout ensemble une preuve de la grandeur et de l'indépendance d'un écrivain et d'une œuvre.

ROGER CAILLOIS.

INDICATIONS BIOGRAPHIQUES

Saint-Exupéry (Antoine-Marie-Roger de) est né le 19 juin 1900 à Lyon, d'une famille limousine du côté paternel, et provençale du côté maternel.

Son enfance se passe à Saint-Maurice-de-Rémens, dans l'Ain, et à La Môle, dans le Var.

La famille de Saint-Exupéry s'installe au Mans à la fin de l'été 1909. Antoine entre au collège Notre-Dame de Sainte-Croix le 7 octobre 1909. Il vole pour la première fois en 1912 à l'aérodrome d'Ambérieu avec le pilote Védrines. Il prend sa première leçon de violon avec le professeur Quielbeuf.

En octobre 1914, il entre, avec son frère, au collège de Montgré, à Villefranche-sur-Saône, qu'il quitte au bout de trois mois, pour aller en Suisse chez les Marianistes de Fribourg.

Bachelier en 1917, il entre en octobre à l'école Bossuet, pour se présenter à l'École Navale, et travaille jusqu'en 1919 au lycée Saint-Louis.

En juin 1919, il échoue à l'oral de l'École Navale, et entre aux Beaux-Arts, section Architecture.

Il effectue son service militaire à Strasbourg, au 2e régiment d'aviation de chasse. On l'affecte aux ateliers de réparation, puis il devient pilote. Élève officier, il est envoyé à Casablanca, où il reste jusqu'en février 1922; il termine sa deuxième année au Bourget, comme sous-lieutenant au groupe de chasse du 33e régiment d'aviation.

Au début de 1923, le général Barès désire le faire affecter à l'armée de l'air; mais la famille de sa fiancée, avec laquelle il rompra, s'y oppose, et Saint-Exupéry entre aux bureaux des Tuileries de Boiron (Faubourg Saint-Honoré).

Il vole chaque fois qu'il le peut.

Il quitte les bureaux des Tuileries pour entrer à l'usine d'Automobiles Saurer. En 1925, il publie une courte nouvelle, *l'Aviateur,* dans la revue « Le Navire d'Argent ».

Le 11 octobre 1926, la Société d'Aviation Latécoère l'engage; il se présente à Toulouse devant Didier Daurat, chef d'exploitation de la Société. Dès novembre, il « *réceptionne* » les appareils.

Au printemps 1927, il assure avec Vacher, Mermoz, Estienne, Guillaumet, Lescrivain, etc. les courriers Toulouse-Casablanca, puis Dakar-Casablanca.

Nommé à l'aéroplace du Cap-Juby, il demeure dix-huit mois dans un pays en pleine effervescence. Il y écrit son roman *Courrier Sud.*

Le 21 juillet, Saint-Exupéry survole la vallée du Rhône pour une mission photographique. Après un mauvais atterrissage, le commandant américain lui rappelle qu'il a atteint la limite d'âge. En août 1943, il retourne à Alger où il reste enfermé dans une chambre minuscule; il étudie alors les problèmes des avions à réaction, et corrige de temps en temps son manuscrit de *Citadelle.*

Il est mis « en réserve de commandement ».

Le colonel Chassin, qui commande la 31e escadre de bombardement moyen à Villacedro (Sardaigne), obtient que Saint-Exupéry y soit affecté. Il rejoint cette base et fait des vols d'entraînement, dans l'espoir de réintégrer le groupe 2/33.

Toujours dans cet espoir, il se rend à Naples pour voir le commandant en chef des forces aériennes de Méditerranée, le général Eaker. Celui-ci se dérobe, et Saint-Exupéry ne le rejoint qu'à Alger, où il obtient enfin son retour au 2/33, à condition qu'il n'y fera que cinq missions.

Saint-Exupéry revient alors en Sardaigne en mai 1944.

En juillet, l'escadrille se transporte au terrain de Borgo, en Corse. Saint-Exupéry avait déjà fait avec des incidents mécaniques huit missions au lieu des cinq accordées.

Ses camarades se demandent comment le protéger contre sa propre audace.

Le 31 juillet 1944, à 8 h. 30, Saint-Exupéry décolle pour une dernière mission, qu'il a obtenu de faire sur la région Grenoble-Annecy.

A 13 h. 30 il n'est pas rentré, et il n'a plus qu'une heure d'essence.

A 14 h. 30 on sait qu'il ne vole plus.

Il est probable que son avion a été détruit par des avions de reconnaissance allemands, au large de la Corse, à environ cent kilomètres au nord de Bastia.

COURRIER SUD

PREMIÈRE PARTIE

I

« PAR radio. 6 h. 10. De Toulouse pour escales : Courrier France-Amérique du Sud quitte Toulouse 5 h. 45 stop. »

Un ciel pur comme de l'eau baignait les étoiles et les révélait. Puis c'était la nuit. Le Sahara se dépliait dune par dune sous la lune. Sur nos fronts cette lumière de lampe, qui ne livre pas les objets mais les compose, nourrit de matière tendre chaque chose. Sous nos pas assourdis, c'était le luxe d'un sable épais. Et nous marchions nu-tête, libérés du poids du soleil. La nuit : cette demeure...

Mais comment croire à notre paix ? Les vents alizés glissaient sans repos vers le Sud. Ils essuyaient la plage avec un bruit de soie. Ce n'étaient plus ces vents d'Europe qui tournent, cèdent; ils étaient établis sur nous comme sur le rapide en marche. Parfois, la nuit, ils nous touchaient, si durs, que l'on s'appuyait contre eux, face au Nord, avec le sentiment d'être emporté, de les remonter vers un but obscur. Quelle hâte, quelle inquiétude !

Le soleil tournait, ramenait le jour. Les Maures s'agitaient peu. Ceux qui s'aventuraient jusqu'au fort espagnol gesticulaient, portaient leur fusil comme un jouet. C'était le Sahara vu des coulisses : les tribus insoumises y perdaient leur mystère et livraient quelques figurants.

Nous vivions les uns sur les autres en face de notre propre image, la plus bornée. C'est pourquoi nous ne savions pas être isolés dans le désert : il nous eût fallu rentrer chez nous pour imaginer notre éloignement, et le découvrir dans sa perspective.

Nous n'allions guère qu'à cinq cents mètres où commençait la dissidence, captifs des Maures et de nous-mêmes. Nos plus proches voisins, ceux de Cisneros, de Port-Étienne, étaient, à sept cents, mille kilomètres

pris aussi dans le Sahara comme dans une gangue. Ils gravitaient autour du même fort. Nous les connaissions par leurs surnoms, par leurs manies, mais il y avait entre nous la même épaisseur de silence qu'entre les planètes habitées.

Ce matin-là, le monde commençait pour nous à s'émouvoir. L'opérateur de T. S. F. nous remit enfin un télégramme : deux pylônes, plantés dans le sable, nous reliaient une fois par semaine à ce monde :

« Courrier France-Amérique parti de Toulouse 5 h. 45 stop. Passé Alicante 11 h. 10. »

Toulouse parlait, Toulouse, tête de ligne. Dieu lointain.

En dix minutes, la nouvelle nous parvenait par Barcelone, par Casablanca, par Agadir, puis se propageait vers Dakar. Sur cinq mille kilomètres de ligne, les aéroports étaient alertés. A la reprise de six heures du soir, on nous communiquait encore :

« Courrier atterrira Agadir 21 heures repartira pour Cabo Juby 21 h. 30 s'y posera avec bombe Michelin stop. Cabo Juby préparera feux habituels stop. Ordre rester en contact avec Agadir. Signé : Toulouse. »

De l'observatoire de Cabo Juby, isolés en plein Sahara, nous suivions une comète lointaine.

Vers six heures du soir le Sud s'agitait :

« De Dakar pour Port-Étienne, Cisneros, Juby : communiquer urgence nouvelles courrier. »

« De Juby pour Cisneros, Port-Étienne, Dakar : pas de nouvelles depuis passage 11 h. 10 Alicante. »

Un moteur grondait quelque part. De Toulouse jusqu'au Sénégal on cherchait à l'entendre.

II

Toulouse. 5 h. 30.

La voiture de l'aéroport stoppe net à l'entrée du hangar, ouvert sur la nuit mêlée de pluie. Des ampoules de cinq cents bougies livrent des objets durs, nus, précis comme ceux d'un stand. Sous cette voûte chaque mot prononcé résonne, demeure, charge le silence.

Tôles luisantes, moteur sans cambouis. L'avion semble

neuf. Horlogerie délicate à quoi touchaient les mécaniciens avec des doigts d'inventeurs. Maintenant ils s'écartent de l'œuvre au point.

« Pressons, Messieurs, pressons... »

Sac par sac, le courrier s'enfonce dans le ventre de l'appareil. Pointage rapide :

— Buenos-Aires... Natal... Dakar... Casa... Dakar... Trente-neuf sacs. Exact ?

— Exact.

Le pilote s'habille. Chandails, foulard, combinaison de cuir, bottes fourrées. Son corps endormi pèse. On l'interpelle : « Allons ! Pressons... » Les mains encombrées de sa montre, de son altimètre, de son porte-carte, les doigts gourds sous les gants épais, il se hisse lourd et maladroit jusqu'au poste de pilotage. Scaphandrier hors de son élément. Mais une fois en place, tout s'allège.

Un mécanicien monte à lui :

— Six cent trente kilos.

— Bien. Passagers ?

— Trois.

Il les prend en consigne sans les voir.

Le chef de piste fait demi-tour vers les manœuvres :

— Qui a goupillé ce capot ?

— Moi.

— Vingt francs d'amende.

Le chef de piste jette un dernier coup d'œil : ordre absolu des choses; gestes réglés comme pour un ballet. Cet avion a sa place exacte dans ce hangar, comme dans cinq minutes dans ce ciel. Ce vol aussi bien calculé que le lancement d'un navire. Cette goupille qui manque : erreur éclatante. Ces ampoules de cinq cents bougies, ces regards précis, cette dureté pour que ce vol relancé d'escale en escale jusqu'à Buenos-Aires ou Santiago du Chili soit un effet de balistique et non une œuvre de hasard. Pour que, malgré les tempêtes, les brumes, les tornades, malgré les mille pièges du ressort de soupape, du culbuteur, de la matière, soient rejoints, distancés, effacés : express, rapides, cargos, vapeurs ! Et touchés dans un temps record Buenos-Aires ou Santiago du Chili...

— Mettez en route.

On passe un papier au pilote Bernis : le plan de bataille.

Bernis lit :

« Perpignan signale ciel clair, vent nul. Barcelone : tempête. Alicante... »

Toulouse. 5 h. 45.

Les roues puissantes écrasent les cales. Battue par le vent de l'hélice, l'herbe jusqu'à vingt mètres en arrière semble couler. Bernis, d'un mouvement de son poignet, déchaîne ou retient l'orage.

Le bruit s'enfle maintenant, dans les reprises répétées, jusqu'à devenir un milieu dense, presque solide, où le corps se trouve enfermé. Quand le pilote le sent combler en lui quelque chose de jusqu'alors inassouvi, il pense : « C'est bien. » Puis regarde le capot noir appuyé sur le ciel, à contre-jour, en obusier. Derrière l'hélice, un paysage d'aube tremble.

Ayant roulé, lentement, vent debout, il tire à lui la manette des gaz. L'avion, happé par l'hélice, fonce. Les premiers bonds sur l'air élastique s'amortissent et le sol enfin paraît se tendre, luire sous les roues comme une courroie. Ayant jugé l'air, d'abord impalpable puis fluide, devenu maintenant solide, le pilote s'y appuie et monte.

Les arbres qui bordent la piste livrent l'horizon et se dérobent. A deux cents mètres on se penche encore sur une bergerie d'enfant, aux arbres posés droit, aux maisons peintes, et les forêts gardent leur épaisseur de fourrure : terre habitée...

Bernis cherche l'inclinaison du dos, la position exacte du coude qui sont nécessaires à sa paix. Derrière lui, les nuages bas de Toulouse figurent le hall sombre des gares. Maintenant, il résiste moins à l'avion qui cherche à monter, laisse s'épanouir un peu la force que sa main comprime. Il libère d'un mouvement de son poignet chaque vague qui le soulève et qui se propage en lui comme une onde.

Dans cinq heures Alicante, ce soir l'Afrique. Bernis rêve. Il est en paix : « J'ai mis de l'ordre. » Hier, il quittait Paris par l'express du soir; quelles étranges vacances. Il en garde le souvenir confus d'un tumulte obscur. Il souffrira plus tard, mais, pour l'instant, il abandonne tout en arrière comme si tout se continuait en dehors de lui. Pour l'instant, il lui semble naître avec le petit jour

qui monte, aider, ô matinal, à construire ce jour. Il pense : « Je ne suis plus qu'un ouvrier, j'établis le courrier d'Afrique. » Et chaque jour, pour l'ouvrier, qui commence à bâtir le monde, le monde commence.

« J'ai mis de l'ordre... » Dernier soir dans l'appartement. Journaux pliés autour des blocs de livres. Lettres brûlées, lettres classées, housses des meubles. Chaque chose cernée, tirée de sa vie, posée dans l'espace. Et ce tumulte du cœur qui n'avait plus de sens.

Il s'est préparé pour le lendemain comme pour un voyage. Il s'est embarqué pour le jour suivant comme pour une Amérique. Tant de choses inachevées l'attachaient encore à lui-même. Et tout à coup, il était libre. Bernis a presque peur de se découvrir si disponible, si mortel.

Carcassonne, escale de secours, sous lui dérive.

Quel monde bien rangé aussi — 3.000 mètres. — Rangé comme dans sa boîte la bergerie. Maisons, canaux, routes, jouets des hommes. Monde loti, monde carrelé, où chaque champ touche sa haie, le parc son mur. Carcassonne où chaque mercière refait la vie de son aïeule. Humbles bonheurs parqués. Jouets des hommes bien rangés dans leur vitrine.

Monde en vitrine, trop exposé, trop étalé, villes en ordre sur la carte roulée et qu'une terre lente porte à lui avec la sûreté d'une marée.

Il songe qu'il est seul. Sur le cadran de l'altimètre le soleil miroite. Un soleil lumineux et glacé. Un coup de palonnier : le paysage entier dérive. Cette lumière est minérale, ce sol apparaît minéral : ce qui fait la douceur, le parfum, la faiblesse des choses vivantes est aboli.

Et pourtant, sous la veste de cuir, une chair tiède — et fragile, Bernis. — Sous les gants épais des mains merveilleuses qui savaient, Geneviève, caresser du revers des doigts ton visage...

Voici l'Espagne.

III

Aujourd'hui, Jacques Bernis, tu franchiras l'Espagne avec une tranquillité de propriétaire. Des visions connues, une à une, s'établiront. Tu joueras des coudes,

avec aisance, entre les orages. Barcelone, Valence, Gibraltar, apportées à toi, emportées. C'est bien. Tu dévideras ta carte roulée, le travail fini s'entasse en arrière. Mais je me souviens de tes premiers pas, de mes derniers conseils, la veille de ton premier courrier. Tu devais, à l'aube, prendre dans tes bras les méditations d'un peuple. Dans tes faibles bras. Les porter à travers mille embûches comme un trésor sous le manteau. Courrier précieux, t'avait-on dit, courrier plus précieux que la vie. Et si fragile. Et qu'une faute disperse en flammes, et mêle au vent. Je me souviens de cette veillée d'armes :

— Et alors ?

— Alors tu tâcherais d'atteindre la plage de Peniscola. Méfie-toi des barques de pêche.

— Ensuite ?

— Ensuite jusqu'à Valence tu trouveras toujours des terrains de secours : je les souligne au crayon rouge. Faute de mieux, pose-toi dans les rios secs.

Bernis retrouvait le collège sous l'abat-jour vert de cette lampe, devant ces cartes dépliées. Mais de chaque point du sol, son maître d'aujourd'hui lui dégageait un secret vivant. Les pays inconnus ne livraient plus de chiffres morts, mais de vrais champs avec leurs fleurs — où justement il faut se méfier de cet arbre — mais de vraies plages avec leur sable — où, vers le soir, il faut éviter les pêcheurs.

Déjà tu savais, Jacques Bernis, que nous ne connaîtrons jamais de Grenade ou d'Almeria ni l'Alhambra, ni les mosquées, mais un ruisseau, un oranger, mais leurs plus humbles confidences.

— Écoute-moi donc : s'il fait beau ici, tu passes tout droit. Mais, s'il fait mauvais, si tu voles bas, tu appuies à gauche, tu t'engages dans cette vallée.

— Je m'engage dans cette vallée.

— Tu rejoins la mer, plus tard, par ce col.

— Je rejoins la mer par ce col.

— Et tu te méfies de ton moteur : la falaise à pic et des rochers.

— Et s'il me plaque ?

— Tu te débrouilles.

Et Bernis souriait : les pilotes jeunes sont romanesques. Un rocher passe, en jet de fronde, et l'assassine. Un

enfant court, mais une main l'arrête au front et le renverse...

— Mais non, mon vieux, mais non ! on se débrouille.

Et Bernis était fier de cet enseignement : son enfance n'avait pas tiré de l'*Énéide* un seul secret qui le protégeât de la mort. Le doigt du professeur sur la carte d'Espagne n'était pas un doigt de sourcier et ne démasquait ni trésor ni piège, ne touchait pas cette bergère dans ce pré.

Quelle douceur aujourd'hui répandait cette lampe dont coulait une lumière d'huile. Ce filet d'huile qui fait le calme dans la mer. Dehors il ventait. Cette chambre était bien un îlot dans le monde comme une auberge de marins.

— Un petit porto ?

— Bien sûr..

Chambre de pilote, auberge incertaine, il fallait souvent te rebâtir. La Compagnie nous avisait la veille au soir : « Le pilote X est affecté au Sénégal... à l'Amérique... » Il fallait, la nuit même, dénouer ses liens, clouer ses caisses, déshabiller sa chambre de soi-même, de ses photos, de ses bouquins et la laisser derrière soi, moins marquée que par un fantôme. Il fallait quelquefois, la nuit même, dénouer deux bras, épuiser les forces d'une petite fille, non la raisonner, toutes se butent, mais l'user, et, vers trois heures du matin, la déposer doucement dans le sommeil, soumise, non à ce départ, mais à son chagrin, et se dire : voilà qu'elle accepte, elle pleure.

Qu'as-tu appris plus tard à courir le monde, Jacques Bernis ? L'avion ? On avance lentement en creusant son trou dans un cristal dur. Les villes peu à peu se remplacent l'une l'autre, il faut atterrir pour y prendre corps. Maintenant tu sais que ces richesses ne sont qu'offertes puis effacées, lavées par les heures comme par la mer. Mais, au retour de tes premiers voyages, quel homme pensais-tu être devenu et pourquoi ce désir de le confronter avec le fantôme d'un gamin tendre ? Dès ta première permission tu m'avais entraîné vers le collège : du Sahara, Bernis, où j'attends ton passage, je me souviens avec mélancolie de cette visite à notre enfance.

Une villa blanche entre les pins, une fenêtre s'allumait, puis une autre. Tu me disais :

« Voici l'étude où nous écrivions nos premiers poèmes... »

Nous venions de très loin. Nos manteaux lourds capitonnaient le monde et nos âmes de voyageurs veillaient au centre de nous-mêmes. Nous abordions les villes inconnues, les mâchoires closes, les mains gantées, bien protégés. Les foules coulaient sur nous sans nous heurter. Nous réservions pour les villes apprivoisées le pantalon de flanelle blanche et la chemise de tennis. Pour Casablanca, pour Dakar. A Tanger nous marchions nu-tête : il n'était pas besoin d'armure dans cette petite ville endormie.

Nous revenions solides, appuyés sur des muscles d'homme. Nous avions lutté, nous avions souffert, nous avions traversé des terres sans limites, nous avions aimé quelques femmes, joué parfois à pile ou face avec la mort, pour simplement dépouiller cette crainte, qui avait dominé notre enfance, des pensums et des retenues, pour assister invulnérables aux lectures des notes du samedi soir.

Ce fut dans le vestibule un chuchotement, puis des appels, puis toute une hâte de vieillards. Ils venaient, habillés de la lumière dorée des lampes, les joues de parchemin, mais les yeux si clairs : égayés, charmants. Et, tout de suite, nous comprîmes qu'ils nous savaient déjà d'une autre chair : les anciens ont coutume de revenir avec un pas dur qui prend sa revanche.

Car ils ne s'étonnaient pas de ma poignée de main robuste, ni du regard droit de Jacques Bernis, car ils nous traitèrent sans transition comme des hommes, car ils coururent chercher une bouteille de vieux Samos dont ils ne nous avaient jamais rien dit.

On s'installa pour le repas du soir. Ils se resserraient sous l'abat-jour comme les paysans autour du feu et nous apprîmes qu'ils étaient faibles.

Ils étaient faibles car ils devenaient indulgents, car notre paresse d'autrefois, qui devait nous conduire au vice, à la misère, n'était plus qu'un défaut d'enfant, ils en souriaient; car notre orgueil, qu'ils nous menaient vaincre avec tant de fougue, ils le flattaient, ce soir, le disaient noble. Nous tenions même des aveux du maître de philosophie.

Descartes avait, peut-être, appuyé son système sur une pétition de principe. Pascal... Pascal était cruel. Lui-même terminait sa vie, sans résoudre, malgré tant

d'efforts, le vieux problème de la liberté humaine. Et lui, qui nous défendait de toutes ses forces contre le déterminisme, contre Taine, lui, qui ne voyait pas d'ennemi plus cruel dans la vie, pour des enfants qui sortent du collège, que Nietzsche, il nous avouait des tendresses coupables. Nietzsche... Nietzsche lui-même le troublait. Et la réalité de la matière... Il ne savait plus, il s'inquiétait... Alors ils nous interrogèrent. Nous étions sortis de cette maison tiède dans la grande tempête de la vie, il nous fallait leur raconter le vrai temps qu'il fait sur la terre. Si vraiment l'homme qui aime une femme devient son esclave comme Pyrrhus ou son bourreau comme Néron. Si vraiment l'Afrique et ses solitudes et son ciel bleu répondent à l'enseignement du maître de géographie. (Et les autruches qui ferment les yeux pour se protéger ?) Jacques Bernis s'inclinait un peu car il possédait de grands secrets, mais les professeurs les lui dérobèrent.

Ils voulurent savoir de lui l'ivresse de l'action, le grondement de son moteur et qu'il ne nous suffisait plus, pour être heureux, de tailler comme eux des rosiers, le soir. C'était son tour d'expliquer Lucrèce ou l'Ecclésiaste et de conseiller. Bernis leur enseignait, à temps encore, ce qu'il faut emporter de vivres et d'eau pour ne pas mourir, perdu en panne dans le désert. Bernis en hâte leur jetait les derniers conseils : les secrets qui sauvent le pilote des Maures, les réflexes qui sauvent le pilote du feu. Et voici qu'ils hochaient la tête, encore inquiets, déjà rassurés et fiers aussi d'avoir lâché par le monde ces forces neuves. Ces héros qu'ils célébraient depuis toujours, ils les touchaient enfin du doigt et, les ayant enfin connus, pouvaient mourir. Ils parlèrent de Jules César, enfant.

Mais, de peur de les attrister, nous leur dîmes les déceptions et le goût amer du repos après l'action inutile. Et, comme le plus vieux rêvait, ce qui nous fit mal, combien la seule vérité est peut-être la paix des livres. Mais les professeurs le savaient déjà. Leur expérience était cruelle puisqu'ils enseignaient l'histoire aux hommes.

« Pourquoi êtes-vous revenus au pays ? » Bernis ne leur répondait pas, mais les vieux professeurs connaissaient les âmes et, clignant de l'œil, pensaient à l'amour...

IV

La terre, de là-haut, paraissait nue et morte; l'avion descend : elle s'habille. Les bois de nouveau la capitonnent, les vallées, les coteaux impriment en elle une houle : elle respire. Une montagne qu'il survole, poitrine de géant couché, se gonfle presque jusqu'à lui.

Maintenant proche, comme le torrent sous un pont, le cours des choses s'accélère. C'est la débâcle de ce monde uni. Arbres, maisons, villages se séparent d'un horizon lisse, sont emportés derrière lui à la dérive.

Le terrain d'Alicante monte, bascule, se place, les roues le frôlent, s'en rapprochent comme d'un laminoir, s'y aiguisent...

Bernis descend de la carlingue, les jambes lourdes. Une seconde, il ferme les yeux, la tête pleine encore du bruit de son moteur et d'images vives, les membres encore comme chargés par les vibrations de l'appareil. Puis il entre dans le bureau où il s'assied avec lenteur, repousse du coude l'encrier, quelques livres, et tire à lui le carnet de route du 612.

Toulouse-Alicante : 5 h. 15 de vol.

Il s'interrompt, se laisse dominer par la fatigue et par le rêve. Il lui parvient un bruit confus. Une commère crie quelque part. Le chauffeur de la Ford ouvre la porte, s'excuse, sourit. Bernis considère gravement ces murs, cette porte et ce chauffeur grandeur nature. Il est mêlé pour dix minutes à une discussion qu'il ne comprend pas, à des gestes que l'on achève, que l'on commence. Cette vision est irréelle. Un arbre planté devant la porte dure pourtant depuis trente ans. Depuis trente ans repère l'image.

Moteur : Rien à signaler.

Avion : Penche à droite.

Il dépose le porte-plume, pense simplement : « J'ai sommeil », et le rêve qui serre ses tempes s'impose encore.

Une lumière couleur d'ambre sur un paysage si clair. Des champs bien ratissés et des prairies. Un village posé à droite, à gauche un troupeau minuscule et, l'enfermant, la voûte d'un ciel bleu. « Une maison », pense Bernis. Il se souvient d'avoir ressenti avec une évidence soudaine

que ce paysage, ce ciel, cette terre étaient bâtis à la manière d'une demeure. Demeure familière, bien en ordre. Chaque chose si verticale. Nulle menace, nulle fissure dans cette vision unie : il était comme à l'intérieur du paysage.

Ainsi les vieilles dames se sentent éternelles à la fenêtre de leur salon. La pelouse est fraîche, le jardinier lent arrose les fleurs. Elles suivent des yeux son dos rassurant. Une odeur d'encaustique monte du parquet luisant et les ravit. L'ordre dans la maison est doux : le jour a passé traînant son vent et son soleil et ses averses pour user à peine quelques roses.

« C'est l'heure. Adieu. » Bernis repart.

Bernis entre dans la tempête. Elle s'acharne sur l'avion comme les coups de pioche du démolisseur : on en a vu d'autres, on passera. Bernis n'a plus que des pensées rudimentaires, les pensées qui dirigent l'action : sortir de ce cirque de montagnes où la tornade descendante le plonge, où la pluie en rafales est si drue qu'il fait nuit, sauter ce mur, gagner la mer.

Un choc ! Une rupture ? L'avion tout à coup pèse vers la gauche. Bernis le retient d'une main, puis des deux mains, puis de tout son corps. « Nom de Dieu ! » L'avion a repris son poids vers la terre. Voici Bernis ruiné. Une seconde encore, et de cette maison bousculée, et qu'il vient à peine de comprendre, il sera rejeté pour toujours. Plaines, forêts, villages, jailliront vers lui en spirale. Fumée des apparences, spirales de fumée, fumée ! Bergerie culbutée aux quatre coins du ciel...

« Ah ! J'ai eu peur... » Un coup de talon libère un câble. Commande coincée. Quoi ? Sabotage ? Non. Trois fois rien : un coup de talon rétablit le monde. Quelle aventure !

Une aventure ? Il ne reste de cette seconde qu'un goût dans la bouche, une aigreur de la chair. Eh ! mais cette faille entrevue ! Tout n'était là qu'en trompe-l'œil : routes, canaux, maisons, jouets des hommes !...

Passé. Fini. Ici le ciel est clair. La météo l'avait prédit. « Ciel un quart couvert de cirrus. » La météo ? Les isobares ? Les « Systèmes nuageux » du professeur Borjsen ? Un ciel de fête populaire : oui. Un ciel de 14 Juillet. Il fallait dire : « A Malaga c'est jour de fête ! » Chaque

habitant possède dix mille mètres de ciel pur sur lui. Un ciel qui va jusqu'aux cirrus. Jamais l'aquarium ne fut si lumineux, si vaste. Ainsi dans le golfe, un soir de régates : ciel bleu, mer bleue, col bleu et les yeux bleus du capitaine. Congé lumineux.

Fini. Trente mille lettres ont passé.

La Compagnie prêchait : courrier précieux, courrier plus précieux que la vie. Oui. De quoi faire vivre trente mille amants... Patience, amants ! Dans les feux du soir on vous arrive. Derrière Bernis les nuages épais, brassés dans une cuve par la tornade. Devant lui une terre vêtue de soleil, l'étoffe claire des prés, la laine des bois, le voile froncé de la mer.

A la hauteur de Gibraltar il fera nuit. Alors un virage à gauche vers Tanger détachera de Bernis l'Europe, banquise énorme, à la dérive...

Encore quelques villes nourries de terre brune puis l'Afrique. Encore quelques villes nourries de pâte noire puis le Sahara. Bernis assistera ce soir au déshabillé de la terre.

Bernis est las. Deux mois plus tôt, il montait vers Paris à la conquête de Geneviève. Il rentrait hier à la Compagnie, ayant mis de l'ordre dans sa défaite. Ces plaines, ces villes, ces lumières qui s'en vont, c'est bien lui qui les abandonne. Qui s'en dévêt. Dans une heure le phare de Tanger luira : Jacques Bernis, jusqu'au phare de Tanger, va se souvenir.

DEUXIÈME PARTIE

I

Je dois revenir en arrière, raconter ces deux mois passés, autrement qu'en resterait-il ? Quand les événements que je vais dire auront peu à peu terminé leur faible remous, leurs cercles concentriques, sur ceux des personnages qu'ils ont simplement effacés, comme l'eau refermée d'un lac, quand seront amorties les émotions poignantes, puis moins poignantes, puis douces que je leur dois, le monde de nouveau me paraîtra sûr. Ne puis-je pas me promener déjà, là où devrait m'être cruel le souvenir de Geneviève et de Bernis, sans qu'à peine le regret me touche ?

Deux mois plus tôt il montait vers Paris, mais, après tant d'absence, on ne retrouve plus sa place : on encombre une ville. Il n'était plus que Jacques Bernis habillé d'un veston qui sentait le camphre. Il se mouvait dans un corps engourdi, maladroit, et demandait à ses cantines, trop bien rangées dans un coin de la chambre, tout ce qu'elles révélaient d'instable, de provisoire : cette chambre n'était pas conquise encore par du linge blanc, par des livres.

« Allô... C'est toi ? » Il recense les amitiés. On s'exclame, on le félicite :

— Un revenant ! Bravo !

— Eh oui ! Quand te verrai-je ?

On n'est justement pas libre aujourd'hui. Demain ? Demain on joue au golf, mais qu'il vienne aussi. Il ne veut pas ? Alors après-demain. Dîner. Huit heures précises.

Il entre, pesant, dans un dancing, garde, parmi les gigolos, son manteau comme un vêtement d'explorateur. Ils vivent leur nuit dans cette enceinte comme des goujons dans un aquarium, tournent un madrigal, dansent,

reviennent boire. Bernis, dans ce milieu flou, où seul il garde sa raison, se sent lourd comme un portefaix, pèse droit sur ses jambes. Ses pensées n'ont point de halo. Il avance, parmi les tables, vers une place libre. Les yeux des femmes qu'il touche des siens se dérobent, semblent s'éteindre. Les jeunes gens s'écartent flexibles pour qu'il passe. Ainsi, la nuit, les cigarettes des sentinelles, à mesure que l'officier de ronde avance, tombent des doigts.

Ce monde, nous le retrouvions chaque fois, comme les matelots bretons retrouvent leur village de carte postale et leur fiancée trop fidèle, à leur retour à peine vieillie. Toujours pareille, la gravure d'un livre d'enfance. A reconnaître tout si bien en place, si bien réglé par le destin, nous avions peur de quelque chose d'obscur. Bernis s'informait d'un ami : « Mais oui. Le même. Ses affaires ne vont pas bien fort. Enfin tu sais... la vie. » Tous étaient prisonniers d'eux-mêmes, limités par ce frein obscur et non comme lui, ce fugitif, cet enfant pauvre, ce magicien.

Les visages de ses amis à peine usés, à peine amincis par deux hivers, par deux étés. Cette femme dans un coin du bar : il la reconnaissait. Le visage à peine fatigué d'avoir servi tant de sourires. Ce barman : le même. Il eut peur d'en être reconnu, comme si cette voix en l'interpellant devait ressusciter en lui un Bernis mort, un Bernis sans ailes, un Bernis qui ne s'était pas évadé.

Peu à peu, pendant le retour, un paysage se bâtissait déjà autour de lui, comme une prison. Les sables du Sahara, les rochers d'Espagne, étaient peu à peu retirés, comme des vêtements de théâtre, du paysage vrai qui allait transparaître. Enfin, dès la frontière franchie, Perpignan servie par sa plaine. Cette plaine où traînait encore le soleil, en coulées obliques, allongées, à chaque minute plus élimées, ces vêtements d'or, çà et là sur l'herbe, à chaque minute plus fragiles, plus transparents et qui ne s'éteignent pas mais s'évaporent. Alors ce limon vert, sombre et doux sous l'air bleu. Ce fond tranquille. Moteur au ralenti, cette plongée vers ce fond de mer, où tout repose, où tout prend l'évidence et la durée d'un mur.

Ce trajet en voiture de l'aéroport vers la gare. Ces

visages en face du sien, fermés, durcis. Ces mains qui portaient leur destin gravé et reposaient à plat sur les genoux, si lourdes. Ces paysans frôlés qui revenaient des champs. Cette jeune fille devant sa porte qui guettait un homme entre cent mille, qui avait renoncé à cent mille espérances. Cette mère qui berçait un enfant, qui en était déjà prisonnière, qui ne pouvait fuir.

Bernis directement posé au secret des choses revenait au pays par le sentier le plus intime, les mains dans les poches, sans valise, pilote de ligne. Dans le monde le plus immuable où, pour toucher un mur, pour allonger un champ, il fallait vingt ans de procès.

Après deux ans d'Afrique et de paysages mouvants et toujours changeants comme la face de la mer, mais qui, un à un dérobés, laissaient nu ce vieux paysage, le seul, l'éternel, celui dont il était sorti, il prenait pied sur un vrai sol, archange triste.

« Et voilà tout pareil... »

Il avait craint de trouver les choses différentes et voici qu'il souffrait de les découvrir si semblables. Il n'attendait plus des rencontres, des amitiés qu'un ennui vague. De loin on imagine. Les tendresses, au départ, on les abandonne derrière soi avec une morsure au cœur, mais aussi avec un étrange sentiment de trésor enfoui sous terre. Ces fuites quelquefois témoignent de tant d'amour avare. Une nuit dans le Sahara peuplé d'étoiles, comme il rêvait à ces tendresses lointaines, chaudes et couvertes par la nuit, par le temps, comme des semences, il eut ce brusque sentiment : s'être écarté un peu pour regarder dormir. Appuyé à l'avion en panne, devant cette courbe du sable, ce fléchissement de l'horizon, il veillait ses amours comme un berger...

« Et voici ce que je retrouve ! »

Et Bernis m'écrivit un jour :

... Je ne te parle pas de mon retour : je me crois le maître des choses quand les émotions me répondent. Mais aucune ne s'est réveillée. J'étais pareil à ce pèlerin qui arrive une minute trop tard à Jérusalem. Son désir, sa foi venaient de mourir : il trouve des pierres. Cette ville ici : un mur. Je veux repartir. Te souviens-tu de ce premier départ ? Nous l'avons fait ensemble. Murcie, Grenade couchées comme des bibelots dans leur vitrine et, car nous n'atterrissions pas, ensevelies dans le

passé. Déposées là par les siècles qui se retirent. Le moteur faisait ce bruit dense qui existe seul et derrière lequel le paysage passe en silence comme un film. Et ce froid, car nous volions haut : ces villes prises dans la glace. Tu te souviens ?

J'ai gardé les papiers que tu me passais :

« Surveille ce cliquetis bizarre... ne t'engage pas sur le détroit si ça augmente. »

Deux heures après, à Gibraltar : « Attends Tarifa pour traverser : meilleur. »

A Tanger : « Ne te pose pas trop long : terrain mou. »

Simplement. Avec ces phrases-là, on gagne le monde. J'avais la révélation d'une stratégie que ces ordres brefs rendaient si forte. Tanger, cette petite ville de rien du tout, c'était ma première conquête. C'était, vois-tu, c'était mon premier cambriolage. Oui. A la verticale, d'abord, mais si loin. Puis, pendant la descente, cette éclosion des prés, des fleurs, des maisons. Je ramenais au jour une ville engloutie et qui devenait vivante. Et tout à coup cette découverte merveilleuse : à cinq cents mètres du terrain cet Arabe qui labourait, que je tirais à moi, dont je faisais un homme à mon échelle, qui était vraiment mon butin de guerre ou ma création ou mon jeu. J'avais pris un otage et l'Afrique m'appartenait.

Deux minutes plus tard, debout sur l'herbe, j'étais jeune, comme posé dans quelque étoile où la vie recommence. Dans ce climat neuf. Je me sentais dans ce sol, dans ce ciel, comme un jeune arbre. Et je m'étirais du voyage avec cette adorable faim. Je faisais des pas allongés, flexibles, pour me délasser du pilotage et je riais d'avoir rejoint mon ombre : l'atterrissage.

Et ce printemps ! Te souviens-tu de ce printemps après la pluie grise de Toulouse ? Cet air si neuf qui circulait entre les choses. Chaque femme contenait un secret : un accent, un geste, un silence. Et toutes étaient désirables. Et puis, tu me connais, cette hâte de repartir, de chercher plus loin ce que je pressentais et ne comprenais pas, car j'étais ce sourcier dont le coudrier tremble et qu'il promène sur le monde jusqu'au trésor.

Mais dis-moi donc ce que je cherche et pourquoi contre ma fenêtre, appuyé à la ville de mes amis, de mes désirs, de mes souvenirs, je désespère ? Pourquoi, pour la première fois, je ne découvre pas de source et me sens si loin du trésor ? Quelle est cette promesse obscure que l'on m'a faite et qu'un dieu obscur ne tient pas ?

J'ai retrouvé la source. T'en souviens-tu ? C'est Geneviève...

En lisant ce mot de Bernis, Geneviève, j'ai fermé les yeux et vous ai revue petite fille. Quinze ans quand nous en avions treize. Comment auriez-vous vieilli dans nos souvenirs ? Vous étiez restée cette enfant fragile, et c'est elle, quand nous entendions parler de vous, que nous hasardions, surpris, dans la vie.

Tandis que d'autres poussaient devant l'Autel une femme déjà faite, c'est une petite fille que Bernis et moi, du fond de l'Afrique, avons fiancée. Vous avez été, enfant de quinze ans, la plus jeune des mères. A l'âge où l'on écorche aux branches des mollets nus, vous exigiez un vrai berceau, jouet royal. Et tandis que parmi les vôtres, qui ne devinaient pas le prodige, vous faisiez dans la vie d'humbles gestes de femme, vous viviez pour nous un conte enchanté et vous entriez dans le monde par la porte magique — comme dans un bal costumé, un bal d'enfants — déguisée en épouse, en mère, en fée...

Car vous étiez fée. Je me souviens. Vous habitiez sous l'épaisseur des murs une vieille maison. Je vous revois vous accoudant à la fenêtre, percée en meurtrière, et guettant la lune. Elle montait. Et la plaine commençait à bruire et secouait aux ailes des cigales ses crécelles, au ventre des grenouilles ses grelots, au cou des bœufs qui rentraient ses cloches. La lune montait. Parfois du village un glas s'élevait, portant aux grillons, aux blés, aux cigales l'inexplicable mort. Et vous vous penchiez en avant, inquiète pour les fiancés seulement, car rien n'est aussi menacé que l'espérance. Mais la lune montait. Alors couvrant le glas, les chats-huants s'appelaient l'un l'autre pour l'amour. Les chiens errants l'assiégeaient en cercle et criaient vers elle. Et chaque arbre, chaque herbe, chaque roseau était vivant. Et la lune montait. Alors vous nous preniez les mains et vous nous disiez d'écouter parce que c'étaient les bruits de la terre et qu'ils rassuraient et qu'ils étaient bons.

Vous étiez si bien abritée par cette maison et, autour d'elle, par cette robe vivante de la terre. Vous aviez conclu tant de pactes avec les tilleuls, avec les chênes, avec les troupeaux que nous vous nommions leur princesse. Votre visage s'apaisait par degrés quand, le soir, on rangeait le monde pour la nuit. « Le fermier a rentré ses bêtes. » Vous le lisiez aux lumières lointaines des étables. Un bruit sourd : « On ferme l'écluse. » Tout était

en ordre. Enfin le rapide de sept heures du soir faisait son orage, doublait la province et s'évadait, nettoyant enfin votre monde de ce qui est inquiet, mobile, incertain comme un visage aux vitres des sleepings. Et c'était le dîner dans une salle à manger trop grande, mal éclairée, où tu devenais la reine de la nuit car nous te surveillions sans relâche comme des espions. Tu t'asseyais silencieuse parmi de vieilles gens, au centre de ces boiseries, et penchée en avant, n'offrant que ta seule chevelure à l'enclos doré des abat-jour, couronnée de lumière, tu régnais. Tu nous paraissais éternelle d'être si bien liée aux choses, si sûre des choses, de tes pensées, de ton avenir. Tu régnais...

Mais nous voulions savoir s'il était possible de te faire souffrir, de te serrer dans les bras jusqu'à t'étouffer, car nous sentions en toi une présence humaine que nous désirions amener au jour. Une tendresse, une détresse que nous désirions amener aux yeux. Et Bernis te prenait dans ses bras et tu rougissais. Et Bernis te serrait plus fort et tes yeux devenaient brillants de larmes sans que tes lèvres se soient enlaidies, comme aux vieilles qui pleurent, et Bernis me disait que ces larmes venaient du cœur soudain rempli, plus précieuses que des diamants, et que celui qui les boirait serait immortel. Il me disait aussi que tu habitais ton corps, comme cette fée sous les eaux, et qu'il connaissait mille sortilèges pour te ramener à la surface, dont le plus sûr était de te faire pleurer. C'est ainsi que nous te volions de l'amour. Mais, quand nous te lâchions, tu riais et ce rire nous remplissait de confusion. Ainsi un oiseau, moins serré, s'envole.

« Geneviève, lis-nous des vers. »

Tu lisais peu et nous pensions que déjà tu connaissais tout. Nous ne t'avons jamais vue étonnée.

« Lis-nous des vers... »

Tu lisais, et, pour nous, c'étaient des enseignements sur le monde, sur la vie, qui nous venaient non du poète, mais de ta sagesse. Et les détresses des amants et les pleurs des reines devenaient de grandes choses tranquilles. On mourait d'amour avec tant de calme dans ta voix...

« Geneviève, est-ce vrai que l'on meurt d'amour ? »

Tu suspendais les vers, tu réfléchissais gravement. Tu cherchais sans doute la réponse chez les fougères, les

grillons, les abeilles et tu répondais « oui » puisque les abeilles en meurent. C'était nécessaire et paisible.

« Geneviève, qu'est-ce qu'un amant ? »

Nous désirions te faire rougir. Tu ne rougissais pas. A peine moins légère tu regardais de face l'étang tremblant de lune. Nous pensions qu'un amant, c'était pour toi cette lumière.

« Geneviève, as-tu un amant ? »

Cette fois-ci tu rougirais ! Mais non. Tu souriais sans gêne. Tu secouais la tête. Dans ton royaume, une saison apporte les fleurs, l'automne les fruits, une saison apporte l'amour : la vie est simple.

« Geneviève, sais-tu ce que nous ferons plus tard ? » Nous voulions t'éblouir et nous t'appelions : faible femme. « Nous serons, faible femme, des conquérants. » Nous t'expliquions la vie. Les conquérants qui reviennent chargés de gloire et prennent pour maîtresse celle qu'ils aimaient.

« Alors nous serons tes amants. Esclave, lis-nous des vers... »

Mais tu ne lisais plus. Tu repoussais le livre. Tu sentais soudain ta vie si certaine, comme un jeune arbre se sentirait croître et développer la graine au jour. Il n'était plus rien que de nécessaire. Nous étions des conquérants de fable, mais toi tu t'appuyais sur tes fougères, tes abeilles, tes chèvres, tes étoiles, tu écoutais les voix de tes grenouilles, tu tirais ta confiance de toute cette vie qui montait et autour de toi dans la paix nocturne et en toi-même de tes chevilles vers ta nuque pour ce destin inexprimable et pourtant sûr.

Et comme la lune était haute et qu'il était temps de dormir, tu fermais la fenêtre et la lune brillait derrière la vitre. Et nous te disions que tu avais fermé le ciel comme une vitrine et que la lune y était prise et une poignée d'étoiles, car nous cherchions par tous les symboles, par tous les pièges, à t'entraîner, sous les apparences, dans ce fond des mers où nous appelait notre inquiétude.

... J'ai retrouvé la source. C'est elle qu'il me fallait pour me reposer du voyage. Elle est présente. Les autres... Il est des femmes dont nous disions qu'elles sont, après l'amour, rejetées au loin dans les étoiles, qui ne sont rien qu'une construction du

cœur. Geneviève... tu te souviens, nous la disions, elle, habitée. Je l'ai retrouvée comme on retrouve le sens des choses et je marche à son côté dans un monde dont je découvre enfin l'intérieur...

Elle lui venait de la part des choses. Elle servait d'intermédiaire, après mille divorces, pour mille mariages. Elle lui rendait ces marronniers, ce boulevard, cette fontaine. Chaque chose portait de nouveau ce secret au centre qui est son âme. Ce parc n'était plus peigné, rasé et dépouillé comme pour un Américain, mais justement on y rencontrait ce désordre dans les allées, ces feuilles sèches, ce mouchoir perdu qu'y laisse le pas des amants. Et ce parc devenait un piège.

II

Elle n'a jamais parlé d'Herlin, son mari, à Bernis, mais ce soir : « Un dîner ennuyeux, Jacques, des tas de gens : dînez avec nous, je serai moins seule ! »

Herlin fait des gestes. Trop. Pourquoi cette assurance qu'il dépouillera dans l'intimité ? Elle le regarde avec inquiétude. Cet homme pousse en avant un personnage qu'il se compose. Non par vanité, mais pour croire en soi. « Très juste, mon cher, votre observation. » Geneviève détourne la tête écœurée : ce geste rond, ce ton, cette sûreté apparente !

— Garçon ! Cigares.

Elle ne l'a jamais vu si actif, ivre, il semble, de son pouvoir. Dans un restaurant, sur un tréteau, on conduit le monde. Un mot touche une idée et la renverse. Un mot touche le garçon, le maître d'hôtel et les met en branle.

Geneviève sourit à demi : pourquoi ce dîner politique ? Pourquoi depuis six mois cette lubie de politique ? Il suffit à Herlin, pour se croire fort, de sentir passer par lui des idées fortes, de sentir naître en lui des attitudes fortes. Alors, émerveillé, il s'écarte un peu de sa statue et se contemple.

Elle les abandonne à leur jeu et se retourne vers Bernis :

— Enfant prodigue, parlez-moi du désert... quand nous reviendrez-vous pour toujours ?

Bernis la regarde.

Bernis devine une enfant de quinze ans, qui lui sourit sous la femme inconnue, comme dans les contes de fées. Une enfant qui se cache mais ébauche ce geste et se dénonce : Geneviève, je me souviens du sortilège. Il faudra vous prendre dans les bras et vous serrer jusqu'à vous faire mal, et c'est elle, ramenée au jour, qui va pleurer...

Les hommes, maintenant, penchent vers Geneviève leurs plastrons blancs et font leur métier de séducteurs, comme si l'on gagnait la femme avec des idées, avec des images, comme si la femme était le prix d'un tel concours. Son mari aussi se fait charmant et la désirera ce soir. Il la découvre quand les autres l'ont désirée. Quand, dans sa robe du soir, son éclat, son désir de plaire, sous la femme a brillé un peu la courtisane. Elle pense : il aime ce qui est médiocre. Pourquoi ne l'aime-t-on jamais tout entière ? On aime une part d'elle-même, mais on laisse l'autre dans l'ombre. On l'aime comme on aime la musique, le luxe. Elle est spirituelle ou sentimentale et on la désire. Mais ce qu'elle croit, ce qu'elle sent, ce qu'elle porte en elle... on s'en moque. Sa tendresse pour son enfant, ses soucis les plus raisonnables, toute cette part d'ombre : on la néglige.

Chaque homme près d'elle devient veule. Il s'offense avec elle, s'attendrit avec elle et semble dire pour lui plaire : je serai l'homme que vous voudrez. Et c'est vrai. Cela n'a pour lui aucune importance. Ce qui aurait de l'importance serait de coucher avec elle.

Elle ne pense pas toujours à l'amour : elle n'a pas le temps !

Elle se souvient des premiers jours de ses fiançailles. Elle sourit : Herlin découvre soudain qu'il est amoureux (sans doute l'avait-il oublié ?). Il veut lui parler, l'apprivoiser, la conquérir : « Eh ! Je n'ai pas le temps... » Elle marchait devant lui dans le sentier et d'une baguette nerveuse fauchait de jeunes branches sur le rythme d'une chanson. La terre mouillée sentait bon. Les branches se rabattaient en pluie sur le visage. Elle se répétait : « Je n'ai pas le temps... pas le temps ! » Il fallait d'abord courir à la serre surveiller ses fleurs.

— Geneviève, vous êtes une enfant cruelle !

— Oui. Bien sûr. Regardez mes roses, elles pèsent lourd ! C'est admirable une fleur qui pèse lourd.

— Geneviève, laissez-moi vous embrasser...

— Bien sûr. Pourquoi pas ? Aimez-vous mes roses ? Les hommes aiment toujours ses roses.

« Mais non, mais non, mon petit Jacques, je ne suis pas triste. » Elle se penche à demi vers Bernis : « Je me souviens... j'étais une drôle de petite fille. Je m'étais fait un Dieu à mon idée. S'il me venait un désespoir d'enfant, je pleurais tout le jour sur l'irréparable. Mais, la nuit, dès la lampe soufflée, j'allais retrouver mon ami. Je lui disais dans ma prière : voilà ce qui m'arrive et je suis bien trop faible pour réparer ma vie gâchée. Mais je vous donne tout : vous êtes bien plus fort que moi. Débrouillez-vous. Et je m'endormais. »

Et puis, parmi les choses peu sûres, il en est tant d'obéissantes. Elle régnait sur les livres, les fleurs, les amis. Elle entretenait avec eux des pactes. Elle savait le signe qui fait sourire, le mot de ralliement, le seul : « Ah ! c'est vous, mon vieil astrologue... » Ou quand Bernis entrait : « Asseyez-vous, enfant prodigue... » Chacun était lié à elle par un secret, par cette douceur d'être découvert, d'être compromis. L'amitié la plus pure devenait riche comme un crime.

« Geneviève, disait Bernis, vous régnez toujours sur les choses. »

Les meubles du salon, elle les remuait un peu, ce fauteuil elle le tirait, et l'ami trouvait enfin, là, surpris, sa vraie place dans le monde. Après la vie de tout un jour quel tumulte silencieux de musique éparse, de fleurs abîmées : tout ce que l'amitié saccage sur terre. Geneviève, sans bruit, faisait la paix dans son royaume. Et Bernis sentait si lointaine en elle, si bien défendue la petite fille captive qui l'avait aimé...

Mais les choses, un jour, se révoltèrent.

III

— Laisse-moi dormir...

— C'est inconcevable ! Lève-toi. L'enfant étouffe.

Jetée hors du sommeil, elle courut au lit. L'enfant dormait. Lustré par la fièvre, la respiration courte, mais calme. Dans son demi-sommeil, Geneviève imaginait le

souffle pressé des remorqueurs. « Quel travail ! » Et cela durait depuis trois jours ! Incapable de penser à rien, elle resta courbée sur le malade.

— Pourquoi m'as-tu dit qu'il étouffait ? Pourquoi m'as-tu fait peur ?...

Son cœur battait encore d'un tel sursaut. Herlin répondit :

— J'ai cru.

Elle savait qu'il mentait. Touché par quelque angoisse, incapable de souffrir seul, il faisait partager cette angoisse. La paix du monde, quand il souffrait, lui devenait insupportable. Et pourtant, après trois nuits de veille, elle avait besoin d'une heure de repos. Déjà, elle ne savait plus où elle en était.

Elle pardonnait ces mille chantages parce que les mots... quelle importance ? Ridicule, cette comptabilité du sommeil !

« Tu n'es pas raisonnable », dit-elle seulement, puis, pour l'adoucir : « Tu es un enfant... »

Sans transition, elle demanda l'heure à la garde.

— Deux heures vingt.

— Ah oui ?

Geneviève répétait « deux heures vingt... » Comme si s'imposait un geste urgent. Mais non. Il n'y avait rien qu'à attendre, comme en voyage. Elle tapota le lit, rangea les fioles, toucha la fenêtre. Elle créait un ordre invisible et mystérieux.

— Vous devriez dormir un peu, disait la garde.

Puis le silence. Puis, de nouveau, l'oppression d'un voyage où le paysage invisible court.

« Cet enfant qu'on a regardé vivre, qu'on a chéri... », déclamait Herlin. Il désirait se faire plaindre par Geneviève. Ce rôle de père malheureux...

— Occupe-toi, mon vieux, fais quelque chose ! conseillait doucement Geneviève. Tu as un rendez-vous d'affaires : vas-y !

Elle le poussait par les épaules, mais il cultivait sa douleur :

— Comment veux-tu ! Dans un moment pareil...

Dans un moment pareil, se disait Geneviève, mais... plus que jamais ! Elle éprouvait un étrange besoin d'ordre. Ce vase déplacé, ce manteau d'Herlin traînant sur un meuble, cette poussière sur la console, c'était...

c'étaient des pas gagnés par l'ennemi. Des indices d'une débâcle obscure. Elle luttait contre cette débâcle. L'or des bibelots, les meubles rangés sont des réalités claires à la surface. Tout ce qui est sain, net et luisant semblait, à Geneviève, protéger de la mort qui est obscure.

Le médecin disait : « Cela peut s'arranger : l'enfant est fort. » Bien sûr. Quand il dormait, il se cramponnait à la vie de ses deux petits poings fermés. C'était si joli. C'était si solide.

— Madame, vous devriez sortir un peu, vous promener, disait la garde; j'irai ensuite. Sans quoi nous n'allons pas tenir.

Et le spectacle était étrange de cet enfant qui épuisait deux femmes. Qui, les yeux clos, la respiration courte, les entraînait au bout du monde.

Et Geneviève sortait pour fuir Herlin. Il lui faisait des conférences : « Mon devoir le plus élémentaire... Ton orgueil... » Elle ne comprenait rien à toutes ces phrases, parce qu'elle avait sommeil, mais certains mots l'étonnaient au passage. « Orgueil. » Pourquoi orgueil ? Qu'est-ce que ça vient faire ici ?

Le médecin s'étonnait de cette jeune femme qui ne pleurait pas, ne prononçait aucun mot inutile, et le servait comme une infirmière précise. Il admirait cette petite servante de la vie. Et pour Geneviève, ces visites étaient les instants les meilleurs du jour. Non qu'il la consolât : il ne disait rien. Mais parce qu'en lui ce corps d'enfant était situé exactement. Parce que tout ce qui est grave, obscur, malsain, était exprimé. Quelle protection dans cette lutte contre l'ombre ! Et cette opération même de l'avant-veille... Herlin geignait dans le salon. Elle était restée. Le chirurgien entrait dans la chambre en blouse blanche, comme la puissance tranquille du jour. L'interne et lui commençaient un combat rapide. Des mots nus, des ordres : *chloroforme,* puis *serrez,* puis *iode,* détachés à voix basse et dépouillés d'émotion. Et tout à coup, comme Bernis dans son avion, elle avait eu la révélation d'une stratégie si forte : on allait vaincre.

« Comment peux-tu voir ça, disait Herlin, tu es donc une mère sans cœur ? »

Un matin, devant le médecin, elle glissa doucement le long d'un fauteuil, évanouie. Quand elle revint à elle, il ne lui parla ni de courage, ni d'espoir, ni n'exprima

aucune pitié. Il la regarda gravement et lui dit : « Vous vous fatiguez trop. Ce n'est pas sérieux. Je vous donne l'ordre de sortir cet après-midi. N'allez pas au théâtre, les gens seraient trop bornés pour comprendre, mais faites quelque chose d'analogue. »

Et il pensait :

« Voilà ce que j'ai vu de plus vrai au monde. »

La fraîcheur du boulevard la surprit. Elle marchait et éprouvait un grand repos à se souvenir de son enfance. Des arbres, des plaines. Des choses simples. Un jour, beaucoup plus tard, cet enfant lui était venu et c'était quelque chose d'incompréhensible et en même temps de plus simple encore. Une évidence plus forte que les autres. Elle avait servi cet enfant à la surface des choses et parmi d'autres choses vivantes. Et les mots n'existaient pas pour décrire ce qu'elle avait tout de suite éprouvé. Elle s'était sentie... mais oui, c'est cela : intelligente. Et sûre d'elle-même et liée à tout et faisant partie d'un grand concert. Elle s'était fait porter le soir près de sa fenêtre. Les arbres vivaient, montaient, tiraient un printemps du sol : elle était leur égale. Et son enfant près d'elle respirait faiblement et c'était le moteur du monde et sa faible respiration animait le monde.

Mais depuis trois jours quel désarroi. Le moindre geste — ouvrir la fenêtre, la fermer — devenait lourd de conséquences. On ne savait plus quel geste faire. On touchait les fioles, les draps, l'enfant, sans connaître la portée du geste dans un monde obscur.

Elle passait devant un antiquaire. Geneviève songeait aux bibelots de son salon comme à des pièges pour le soleil. Tout ce qui retient la lumière lui plaisait, tout ce qui émerge, bien éclairé, à la surface. Elle s'arrêta pour savourer dans ce cristal un sourire silencieux : celui qui luit aux bons vieux vins. Elle mêlait, dans sa conscience fatiguée, lumière, santé, certitude de vivre et désira pour cette chambre d'enfant fuyant, ce reflet posé comme un clou d'or.

IV

HERLIN revenait à la charge. « Et tu as le cœur de t'amuser, de flâner chez les antiquaires ! Je ne te le pardonnerai jamais ! C'est... — il cherchait ses mots — c'est monstrueux, c'est inconcevable, c'est indigne d'une mère ! » Il avait machinalement tiré une cigarette et balançait d'une main un étui rouge. Geneviève entendit encore : « Le respect de soi-même ! » Elle pensait aussi : « Va-t-il allumer sa cigarette ? »

« Oui... » lâcha lentement Herlin, il avait gardé cette révélation pour la fin : « Oui... Et pendant que la mère s'amuse, l'enfant vomit du sang ! »

Geneviève devint très pâle.

Elle voulut quitter la pièce, il lui barra la porte. « Reste ! » Il avait le souffle court d'une bête. Cette angoisse qu'il avait supportée seul, il la ferait payer !

« Tu vas me faire du mal et ensuite tu t'en voudras », lui dit simplement Geneviève.

Mais cette remarque destinée à la baudruche pleine de vent qu'il était, à sa nullité en face des choses, fut le coup de fouet décisif sur son exaltation. Et il déclama. Oui, elle avait toujours été indifférente à ses efforts, coquette, légère. Oui, il avait été longtemps la dupe, lui Herlin, qui plaçait en elle toute sa force. Oui. Mais tout cela n'était rien : il en souffrait seul, on est toujours seul dans la vie... Geneviève excédée se détournait : il la ramena face à lui et détacha :

— Mais les fautes des femmes se paient.

Et comme elle se dérobait encore, il s'imposa par un outrage :

— L'enfant meurt : c'est le doigt de Dieu !

Sa colère tombe d'un seul coup comme après un meurtre. Ce mot lâché, il en reste lui-même stupide. Geneviève toute blanche fait un pas vers la porte. Il devine quelle image elle emporte de lui quand la seule qu'il voulait former était noble. Et le désir lui vient d'effacer cette image, de réparer, de faire entrer de force en elle une image douce.

D'une voix tout à coup brisée :

— Pardon... reviens... j'ai été fou !

La main sur le loquet et tournée à demi vers lui elle lui semble un animal sauvage prêt à fuir s'il bouge. Il ne bouge pas.

— Viens... j'ai à te parler... c'est difficile...

Elle reste immobile : de quoi a-t-elle peur ? Il s'irrite presque d'une crainte si vaine. Il veut lui dire qu'il était fou, cruel, injuste, qu'elle seule est vraie, mais il faut d'abord qu'elle s'approche, qu'elle témoigne de la confiance, qu'elle se livre. Alors il s'humiliera devant elle. Alors elle comprendra... mais voici qu'elle tourne déjà le loquet.

Il allonge le bras et lui saisit brusquement le poignet. Elle le considère avec un mépris écrasant. Il se bute : il faut à tout prix maintenant la tenir sous son joug, lui montrer sa force, lui dire : « Vois : j'ouvre les mains. »

Il tira d'abord doucement, puis durement sur le bras fragile. Elle leva la main prête à le gifler mais il paralysa cette autre main. Maintenant il lui faisait mal. Il sentait qu'il lui faisait mal. Il pensait aux enfants qui se sont saisis d'un chat sauvage et, pour l'apprivoiser de force, l'étranglent presque, pour le caresser de force. Pour être doux. Il respirait profondément : « Je lui fais du mal, tout est perdu. » Il éprouva quelques secondes l'envie folle d'étouffer avec Geneviève cette image de lui qu'il formait et qui l'épouvantait lui-même.

Il desserra enfin les doigts avec un sentiment étrange d'impuissance et de vide. Elle s'écartait sans hâte, comme si vraiment il n'était plus à craindre, comme si quelque chose la plaçait soudain hors de portée. Il n'existait pas. Elle s'attarda, refit lentement sa coiffure et, toute droite, sortit.

Le soir, quand Bernis vint la voir, elle ne lui parla de rien. On n'avoue pas ces choses-là. Mais elle lui fit raconter des souvenirs de leur commune enfance et de sa vie à lui, là-bas. Et cela parce qu'elle lui confiait une petite fille à consoler et qu'on les console avec des images.

Elle appuyait son front à son épaule et Bernis crut que Geneviève, tout entière, trouvait là son refuge. Sans doute le croyait-elle aussi. Sans doute ne savaient-ils pas que l'on aventure, sous la caresse, bien peu de soi-même.

V

« Vous, chez moi, à cette heure-ci, Geneviève... Comme vous êtes pâle... »

Geneviève se tait. La pendule fait un tic tac insupportable. La lumière de la lampe se mêle déjà à celle de l'aube, breuvage maussade qui donne la fièvre. Cette fenêtre écœure. Geneviève fait un effort :

— J'ai vu de la lumière, je suis venue... et ne trouve plus rien à dire.

— Oui, Geneviève, je... je bouquine, voyez-vous...

Les livres brochés font des taches jaunes, blanches, rouges. Des pétales, pense Geneviève. Bernis attend. Geneviève reste immobile.

— Je rêvais dans ce fauteuil-là, Geneviève, j'ouvrais un livre, puis l'autre, j'avais l'impression d'avoir tout lu.

Il donne cette image de vieillard pour cacher son exaltation, et de sa voix la plus tranquille :

— Vous avez à me parler, Geneviève ?...

Mais au fond de lui-même, il pense : c'est un prodige de l'amour.

Geneviève lutte contre une seule idée : il ne sait pas... Et le regarde avec étonnement. Elle ajoute tout haut :

— Je suis venue...

Et passe sa main sur son front.

Les vitres blanchissent, versent dans la pièce une lumière d'aquarium. « La lampe se fane », pense Geneviève.

Puis tout à coup avec détresse :

— Jacques, Jacques, emmenez-moi !

Bernis est pâle et la prend dans ses bras et la berce.

Geneviève ferme les yeux :

— Vous allez m'emporter...

Le temps fuit sur cette épaule sans faire de mal. C'est presque une joie de renoncer à tout : on s'abandonne, on est emportée par le courant, il semble que sa propre vie s'écoule... s'écoule. Elle rêve tout haut : « Sans me faire de mal. »

Bernis lui caresse le visage. Elle se souvient de quelque

chose : « Cinq ans, cinq ans... et c'est permis ! » Elle pense encore : « Je lui ai tant donné... »

— Jacques !... Jacques... Mon fils est mort...

— Voyez-vous, j'ai fui la maison. J'ai un tel besoin de paix. Je n'ai pas compris encore, je n'ai pas encore de peine. Suis-je une femme sans cœur ? Les autres pleurent et voudraient bien me consoler. Ils sont émus d'être si bons. Mais vois-tu... je n'ai pas encore de souvenirs.

« A toi, je puis tout raconter. La mort vient dans un grand désordre : les piqûres, les pansements, les télégrammes. Après quelques nuits sans sommeil on croit rêver. Pendant les consultations on appuie au mur sa tête qui est creuse.

« Et les discussions avec mon mari, quel cauchemar ! Aujourd'hui, un peu avant... il m'a prise au poignet et j'ai cru qu'il allait le tordre. Tout ça pour une piqûre. Mais je savais bien... ce n'était pas l'heure. Ensuite il voulait mon pardon, mais ce n'était pas important ! Je répondais : « Oui... oui... Laisse-moi rejoindre mon fils. » Il barrait la porte : « Pardonne-moi... j'en ai besoin ! » Un vrai caprice. « Voyons, laisse-moi passer. Je te pardonne. » Lui : « Oui des lèvres mais non du cœur. » Et ainsi de suite, j'en devenais folle.

« Alors bien sûr, quand c'est fini on n'a pas de grand désespoir. On est presque étonnée de la paix, du silence. Je pensais... je pensais : « L'enfant se repose. » C'est tout. Il me semblait aussi que je débarquais au petit jour, très loin, je ne sais où, et je ne savais plus quoi faire. Je pensais : « On est arrivé. » Je regardais les seringues, les drogues, je me disais : « Ça n'a plus de sens... on est arrivé. » Et je me suis évanouie. »

Soudain elle s'étonne :

— J'ai été folle de venir.

Elle sent que l'aube blanchit là-bas un grand désastre. Les draps froids et défaits. Des serviettes jetées sur les meubles, une chaise tombée. Il faut qu'elle s'oppose en hâte à cette débâcle des choses. Il faut tirer en hâte ce fauteuil à sa place, ce vase, ce livre. Il faut qu'elle s'épuise vainement à refaire l'attitude des choses qui entourent la vie.

VI

On est venu en visites de condoléances. Quand on parle, on ménage des pauses. On laisse s'apaiser en elle les pauvres souvenirs que l'on remue, et c'est un silence si indiscret... Elle se tenait toute droite. Elle prononçait sans faiblir les mots dont on faisait le tour, le mot : mort. Elle ne veut pas que l'on guette en elle l'écho des phrases que l'on tente. Elle fixait droit dans les yeux pour que l'on n'osât pas la regarder, mais, dès qu'elle baissait les siens...

Et les autres... Ceux qui jusqu'à l'antichambre marchent avec un calme tranquille, mais, de l'antichambre au salon, font quelques pas précipités et perdent l'équilibre dans ses bras. Pas un mot. Elle ne leur dira pas un mot. Ils étouffent son chagrin. Ils pressent sur leur sein une enfant crispée.

Son mari maintenant parle de vendre la maison. Il dit : « Ces pauvres souvenirs nous font du mal ! » Il ment, la souffrance est presque une amie. Mais il s'agite, il aime les grands gestes. Il part ce soir pour Bruxelles. Elle doit le rejoindre : « Si vous saviez dans quel désordre est la maison... »

Tout son passé défait. Ce salon qu'une longue patience a composé. Ces meubles déposés là, non par l'homme, par le marchand, mais par le temps. Ces meubles ne meublaient pas le salon, mais sa vie. On tire loin de la cheminée ce fauteuil et loin du mur cette console. Et voici que tout s'échoue hors du passé, pour la première fois avec un visage nu.

« Et vous aussi vous allez repartir ? » Elle ébauche un geste désespéré.

Mille pactes rompus. C'était donc un enfant qui tenait les liens du monde, autour de qui le monde s'ordonnait ? Un enfant dont la mort est une telle défaite pour Geneviève ? Elle se laisse aller :

— J'ai du mal...

Bernis lui parle doucement : « Je vous emporte. Je vous enlève. Vous souvenez-vous ? Je vous disais qu'un

jour je reviendrais. Je vous disais... » Bernis la serre dans ses bras et Geneviève renverse un peu la tête et ses yeux deviennent brillants de larmes et Bernis ne tient plus dans les bras, prisonnière, que cette petite fille en pleurs.

Cap Juby, le...

« *Bernis, mon vieux, c'est jour de courrier. L'avion a quitté Cisneros. Bientôt il passera ici et t'emportera ces quelques reproches. J'ai beaucoup pensé à tes lettres et à notre princesse captive. En me promenant sur la plage hier, si vide, si nue, éternellement lavée par la mer, j'ai pensé que nous étions semblables à elle. Je ne sais pas bien si nous existons. Tu as vu, certains soirs, aux couchers de soleil tragiques, tout le fort espagnol, dans la plage luisante, sombrer. Mais ce reflet d'un bleu mystérieux n'est pas du même grain que le fort. Et c'est ton royaume. Pas très réel, pas très sûr... Mais, Geneviève, laisse-la vivre.*

« *Oui, je sais, dans son désarroi d'aujourd'hui. Mais les drames sont rares dans la vie. Il y a si peu d'amitiés, de tendresses, d'amours à liquider. Malgré ce que tu dis d'Herlin, un homme ne compte pas beaucoup. Je crois... la vie s'appuie sur autre chose...*

« *Ces coutumes, ces conventions, ces lois, tout ce dont tu ne sens pas la nécessité, tout ce dont tu t'es évadé... C'est cela qui lui donne un cadre. Il faut autour de soi, pour exister, des réalités qui durent. Mais absurde ou injuste, tout ça n'est qu'un langage. Et Geneviève, emportée par toi, sera privée de Geneviève.*

« *Et puis sait-elle ce dont elle a besoin ? Cette habitude même de la fortune, qu'elle s'ignore. L'argent, c'est ce qui permet la conquête des biens, l'agitation extérieure — et sa vie est intérieure — mais la fortune : c'est ce qui fait durer les choses. C'est le fleuve invisible, souterrain qui alimente un siècle les murs d'une demeure, les souvenirs : l'âme. Et tu vas lui vider sa vie comme on vide un appartement de mille objets que l'on ne voyait plus mais qui le composent.*

« *Mais j'imagine que, pour toi, aimer c'est naître. Tu croiras emporter une Geneviève neuve. L'amour est, pour toi, cette couleur des yeux que tu voyais parfois en elle et qu'il sera facile d'alimenter comme une lampe. Et c'est vrai qu'à certaines minutes les mots les plus simples paraissent chargés d'un tel pouvoir et qu'il est facile de nourrir l'amour...*

« *Vivre, sans doute, c'est autre chose.* »

VII

Geneviève est gênée de toucher ce rideau, ce fauteuil, doucement, mais comme des bornes que l'on découvre. Jusqu'à présent ces caresses des doigts étaient un jeu. Jusqu'à présent ce décor était si léger d'apparaître et de disparaître aux heures voulues, comme au théâtre. Elle, dont le goût était si sûr, ne s'était jamais demandé ce qu'étaient au juste ce tapis de Perse, cette toile de Jouy. Ils formaient jusqu'à aujourd'hui l'image d'un intérieur — et si doux — maintenant elle les rencontrait.

« Ce n'est rien, pensait Geneviève, je suis encore en étrangère dans une vie qui n'est pas la mienne. » Elle s'enfonçait dans un fauteuil et fermait les yeux. Ainsi dans la cabine de l'express. Chaque seconde que l'on subit jette en arrière maisons, forêts, villages. Pourtant, si l'on ouvre les yeux de sa couchette on ne voit qu'un anneau de cuivre, toujours le même. On est transformé sans le savoir. « Dans huit jours j'ouvrirai les yeux et je serai neuve : il m'emporte. »

— Que pensez-vous de notre demeure ?

Pourquoi la réveiller déjà ? Elle regarde. Elle ne sait exprimer ce qu'elle ressent : ce décor manque de durée. Sa charpente n'est pas solide...

— Approche-toi, Jacques, toi qui existes...

Ce demi-jour sur des divans, des tentures de garçonnière. Ces étoffes marocaines sur les murs. Tout cela en cinq minutes s'accroche, s'enlève.

— Pourquoi cachez-vous les murs, Jacques, pourquoi voulez-vous amortir le contact des doigts et des murs ?...

Elle aime, de la paume, caresser la pierre, caresser ce qu'il y a dans la maison de plus sûr et de plus durable. Ce qui peut vous porter longtemps comme un navire...

Il montre ses richesses : « des souvenirs... » Elle comprend. Elle a connu des officiers de la Coloniale qui menaient à Paris des vies de fantôme. Ils se retrouvaient sur les boulevards et s'étonnaient d'être vivants. On reconnaissait tant bien que mal, dans leur maison, cette maison de Saigon, de Marrakech. On y parlait de femmes,

de camarades, de promotions; mais ces draperies, qui étaient peut-être, là-bas, la chair même des murs, ici semblaient mortes.

Elle touchait du doigt des cuivres minces.

— Vous n'aimez pas mes bibelots ?

— Pardonnez-moi, Jacques... C'est un peu...

Elle n'osait pas dire : « vulgaire ». Mais cette sûreté du goût qui lui venait de n'avoir connu et aimé que les vrais Cézanne, non des copies, ce meuble authentique, non l'imitation, les lui faisait obscurément mépriser. Elle était prête à tout sacrifier, du cœur le plus généreux; il lui semblait qu'elle aurait supporté la vie dans une cellule peinte à la chaux, mais ici elle sentait un peu d'elle-même se compromettre. Non sa délicatesse d'enfant riche, mais, quelle idée étrange, sa droiture même. Il devina sa gêne sans la comprendre.

— Geneviève, je ne puis vous conserver tant de confort, je ne suis...

— Oh ! Jacques ! Vous êtes fou, qu'avez-vous cru ! Cela m'est bien égal, — elle se serrait dans ses bras — simplement je préfère à vos tapis un parquet bien simple, bien ciré... Je vous arrangerai tout ça...

Puis elle s'interrompit, elle devinait que la nudité qu'elle souhaitait était un luxe beaucoup plus grand, exigeait beaucoup plus des objets que ces masques sur leur visage. Ce hall où elle jouait enfant, ces parquets de noyer brillant, ces tables massives qui pouvaient traverser les siècles sans se démoder ni vieillir...

Elle ressentait une étrange mélancolie. Non le regret de la fortune, de ce qu'elle autorise : elle avait sans doute moins que Jacques connu le superflu, mais elle comprenait précisément que, dans sa vie nouvelle, c'est de superflu qu'elle serait riche. Elle n'en avait pas besoin. Mais cette assurance de durée, elle ne l'aurait plus. Elle pensa : « Les choses duraient plus que moi. J'étais reçue, accompagnée, assurée d'être un jour veillée, et maintenant je vais durer plus que les choses. »

Elle pense encore : « Lorsque j'allais à la campagne... » Elle revoit cette maison à travers les tilleuls épais. C'est ce qu'il y avait de plus stable qui arrivait à la surface : ce perron de pierres larges qui se continuait dans la terre.

Là-bas... Elle songe à l'hiver. L'hiver qui sarcle tout

le bois sec de la forêt et dépouille chaque ligne de la maison. On voit la charpente même du monde.

Geneviève passe et siffle ses chiens. Chacun de ses pas fait craquer les feuilles, mais après ce tri que l'hiver a fait, ce grand sarclage, elle sait qu'un printemps va remplir la trame, monter dans les branches, éclater les bourgeons, refaire neuves ces voûtes qui ont la profondeur de l'eau et son mouvement.

Là-bas, son fils n'a pas tout à fait disparu. Quand elle entre dans le cellier tourner les coings à demi mûrs, il vient à peine de s'échapper, mais après avoir tant couru, ô mon petit, tant fait le fou, n'est-il pas sage de dormir ?

Elle connaît là-bas le signe des morts et ne le craint pas. Chacun ajoute son silence aux silences de la maison. On lève les yeux de son livre, on retient son souffle, on goûte l'appel qui vient de s'éteindre.

Disparus ? Quand parmi ceux qui sont changeants ils sont seuls durables, quand leur dernier visage enfin était si vrai que rien d'eux ne pourra jamais le démentir !

« Maintenant je suivrai cet homme et je vais souffrir et douter de lui. » Car cette confusion humaine de tendresse et de rebuffades, elle ne l'a démêlée qu'en eux dont les parts sont faites.

Elle ouvre les yeux : Bernis rêve.

— Jacques, il faut me protéger, je vais partir pauvre, si pauvre !

Elle survivra à cette maison de Dakar, à cette foule de Buenos-Aires, dans un monde où il n'y aura que des spectacles point nécessaires et à peine plus réels, si Bernis n'est pas assez fort, que ceux d'un livre...

Mais il se penche vers elle et parle avec douceur. A cette image qu'il donne de lui, à cette tendresse d'essence divine elle veut bien s'efforcer de croire. Elle veut bien aimer l'image de l'amour : elle n'a que cette faible image pour la défendre...

Elle trouvera ce soir dans la volupté cette faible épaule, ce faible refuge, y enfoncera son visage comme une bête pour mourir.

VIII

— Où me conduisez-vous ? Pourquoi me conduisez-vous là ?

— Cet hôtel vous déplaît, Geneviève ? Voulez-vous que nous repartions ?

— Oui, repartons... fit-elle avec crainte.

Les phares éclairaient mal. On s'enfonçait péniblement dans la nuit comme dans un trou. Bernis jetait parfois un coup d'œil de côté : Geneviève était blanche.

— Vous avez froid ?

— Un peu, ça ne fait rien. J'ai oublié de prendre ma fourrure.

Elle était une petite fille très étourdie. Elle sourit.

Maintenant il pleuvait. « Pourriture ! » se dit Jacques, mais il pensait encore qu'ainsi sont les abords du paradis terrestre.

Aux environs de Sens il fallut changer une bougie. Il avait oublié la baladeuse : encore un oubli. Il tâtonna sous la pluie avec une clé qui foirait. « Nous aurions dû prendre le train. » Il se le répétait obstinément. Il avait préféré sa voiture à cause de l'image qu'elle donnait de liberté : jolie liberté ! Il n'avait d'ailleurs fait que des sottises depuis cette fuite : et tous ces oublis !

« Vous y parvenez ? »

Geneviève l'avait rejoint. Elle se sentait soudain prisonnière : un arbre, deux arbres en sentinelle et cette stupide petite cabane de cantonnier. Mon Dieu, quelle drôle d'idée... Est-ce qu'elle allait vivre ici toujours ?

C'était fini, il lui prit la main :

« Vous avez la fièvre ! » Elle sourit...

— Oui... je suis un peu fatiguée, j'aimerais dormir...

— Mais pourquoi êtes-vous descendue sous la pluie !

Le moteur tirait toujours mal avec des à-coups et des claquements.

— Arriverons-nous, mon petit Jacques ? — elle dormait à demi, enveloppée de fièvre — arriverons-nous ?

— Mais oui, mon amour, c'est bientôt Sens.

Elle soupira. Ce qu'elle essayait était au-dessus de ses forces. Tout cela à cause de ce moteur qui haletait.

Chaque arbre était si lourd à tirer à soi. Chacun. L'un après l'autre. Et c'était à recommencer.

Ce n'est pas possible, pensait Bernis, il faudra s'arrêter encore. Il envisageait cette panne avec effroi. Il craignait l'immobilité du paysage. Elle délivre certaines pensées qui sont en germes. Il craignait une certaine force qui se faisait jour.

— Ma petite Geneviève, ne pensez pas à cette nuit... Pensez à bientôt... Pensez à... à l'Espagne. Aimerez-vous l'Espagne ?

Une petite voix lointaine lui répondit : « Oui, Jacques, je suis heureuse, mais... j'ai un peu peur des brigands. » Il la vit doucement sourire. Cette phrase fit mal à Bernis, cette phrase qui ne voulait rien dire sinon : ce voyage en Espagne, ce conte de fées... Sans foi. Une armée sans foi. Une armée sans foi ne peut conquérir. « Geneviève, c'est cette nuit, c'est cette pluie qui abîme notre confiance... » Il connut tout à coup que cette nuit était semblable à une maladie interminable. Ce goût de maladie, il l'avait dans la bouche. C'était une de ces nuits sans espoir d'aube. Il luttait, scandait en lui-même : « L'aube serait une guérison si seulement il ne pleut pas... Si seulement... » Quelque chose était malade en eux, mais il ne le savait pas. Il croyait que c'était la terre qui était pourrie, que c'était la nuit qui était malade. Il souhaitait l'aube, pareil aux condamnés qui disent : « Quand il fera jour je vais respirer » ou « Quand viendra le printemps, je serai jeune... »

« Geneviève, pensez à notre maison de là-bas... » Il connut aussitôt qu'il n'aurait jamais dû dire cela. Rien ne pouvait en bâtir l'image en Geneviève. « Oui, notre maison... » Elle essayait le son du mot. Sa chaleur glissait, sa saveur était fugitive. Elle secoua beaucoup de pensées qu'elle ne se connaissait pas et qui allaient former des mots, beaucoup de pensées qui lui faisaient peur.

Ne connaissant pas les hôtels de Sens, il fit halte sous un réverbère pour consulter le guide. Un gaz presque tari remuait les ombres, faisait vivre sur le mur blafard une enseigne délavée et qui avait coulé : « Vélos... » Il lui parut que c'était le mot le plus triste et le plus vulgaire qu'il eût jamais lu. Symbole d'une vie médiocre. Il lui apparut que beaucoup de choses dans sa vie là-bas étaient médiocres mais qu'il ne s'en était pas aperçu.

« Du feu, bourgeois... » Trois gamins efflanqués le regardaient en rigolant. « Ces Américains, ça cherche sa route... » Puis ils dévisagèrent Geneviève :

— Foutez-moi le camp, gronda Bernis.

— Ta poule, elle est mariolle. Mais si tu voyais la nôtre au vingt-neuf !...

Geneviève se pencha vers lui un peu effarée.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?... Je vous en prie, allons-nous en.

— Mais Geneviève...

Il fit un effort et se tut. Il fallait bien lui chercher un hôtel... Ces gamins soûls... quelle importance ? Puis il pensa qu'elle avait la fièvre, qu'elle souffrait, qu'il aurait dû lui épargner cette rencontre. Il se reprocha avec une obstination maladive de l'avoir mêlée à des choses laides. Il...

L'hôtel du Globe était fermé. Tous ces petits hôtels avaient, la nuit, des allures de merceries. Il frappa longuement la porte jusqu'à secouer un pas traînard. Le veilleur de nuit entrouvrit :

— Complet.

— Je vous en prie, ma femme est malade ! insista Bernis. La porte s'était refermée. Le pas s'enfonçait dans le corridor.

Tout se liguait contre eux.

— Qu'a-t-il répondu ? fit Geneviève, pourquoi, pourquoi n'a-t-il même pas répondu ?

Bernis faillit faire observer qu'ils n'étaient pas ici place Vendôme et qu'une fois leur ventre plein, les petits hôtels s'endormaient. Rien de plus normal. Il s'assit sans un mot. Son visage luisait de sueur. Il ne démarrait pas, mais fixait un pavé brillant, la pluie lui glissait dans le cou ; il lui semblait avoir à remuer l'inertie d'une terre entière. De nouveau cette idée stupide : quand viendra le jour...

Il fallait vraiment, à cette minute, qu'un mot humain fût prononcé. Geneviève l'essaya : « Tout cela n'est rien, mon amour. Il faut travailler pour notre bonheur. » Bernis la contempla : « Oui, vous êtes très généreuse. » Il était ému. Il eût désiré l'embrasser : mais cette pluie, cet inconfort, cette fatigue... Il lui prit cependant la main, sentit que la fièvre montait. Chaque seconde minait cette chair. Il se calmait par des images. « Je lui

ferai faire un grog bien chaud. Ce ne sera rien. Un grog brûlant. Je l'envelopperai de couvertures. Nous rirons en nous regardant de ce voyage difficile. » Il éprouva une vague impression de bonheur. Mais combien la vie immédiate s'ajustait mal à ces images. Deux autres hôtels restèrent muets. Ces images. Il fallait chaque fois les renouveler. Et chaque fois elles perdaient un peu de leur évidence, ce faible pouvoir, qu'elles contenaient, de prendre corps.

Geneviève s'était tue. Il sentait qu'elle ne se plaindrait pas et ne dirait plus rien. Il pouvait rouler, des heures, des jours : elle ne dirait rien. Jamais plus rien. Il pouvait lui tordre le bras : elle ne dirait rien... « Je divague, je rêve ! »

— Geneviève, mon petit enfant, avez-vous mal ?

— Mais non, c'est fini, je suis mieux.

Elle venait de désespérer de beaucoup de choses. D'y renoncer. Pour qui ? Pour lui. Des choses qu'il ne pouvait pas lui donner. Ce mieux... c'était un ressort qui se cassait. Plus soumise. Elle ira ainsi de mieux en mieux : elle aura renoncé au bonheur. Quand elle ira tout à fait bien... « Bon ! Quel imbécile je fais : je rêve encore. »

Hôtel de l'Espérance et d'Angleterre. Prix spéciaux pour les voyageurs de commerce. « Appuyez-vous à mon bras, Geneviève... Mais oui, une chambre. Madame est malade : vite un grog ! Un grog brûlant. » Prix spéciaux pour les voyageurs de commerce. Pourquoi cette phrase est-elle si triste ? « Prenez ce fauteuil, ça ira mieux. » Pourquoi ce grog ne vient-il pas ? Prix spéciaux pour les voyageurs de commerce.

La vieille bonne s'empressait : « Voilà, ma petite dame. Pauvre Madame. Elle est toute tremblante, toute pâle. Je vais lui faire une bouillotte. C'est au quatorze, une belle grande chambre... Monsieur veut-il remplir les feuilles ? » Un porte-plume sale entre les doigts, il remarqua que leurs noms différaient. Il pensait soumettre Geneviève à la complaisance de valets. « A cause de moi. Faute de goût. » Ce fut encore elle qui l'aida :

— Amants, dit-elle, n'est-ce pas tendre ?

Ils songeaient à Paris, au scandale. Ils voyaient s'agiter différents visages. Quelque chose de difficile commençait seulement pour eux, mais ils se gardaient des moindres paroles, de peur de se rencontrer dans leurs pensées.

Et Bernis comprit qu'il n'y avait rien eu jusqu'à présent, rien, sinon un moteur un peu mou, quelques gouttes de pluie, dix minutes perdues à chercher un hôtel. Les difficultés épuisantes qu'il leur avait semblé surmonter venaient d'eux-mêmes. C'était contre elle-même que Geneviève peinait et ce qui s'arrachait d'elle tenait si fort qu'elle était déjà déchirée.

Il lui prit les mains, mais connut encore que les mots ne le serviraient pas.

Elle dormait. Il ne pensait pas à l'amour. Mais il rêvait bizarrement. Des réminiscences. La flamme de la lampe. Il faut se hâter de nourrir la lampe. Mais il faut aussi protéger la flamme du grand vent qu'il fait.

Mais surtout ce détachement. Il l'eût désirée avide de biens. Souffrant des choses, touchée par les choses et criant pour en être nourrie comme un enfant. Alors, malgré son indigence, il aurait eu beaucoup à lui donner. Mais il s'agenouilla pauvre devant cette enfant qui n'avait pas faim.

IX

« Non. Rien... Laisse-moi... Ah ! déjà ? »

Bernis est debout. Ses gestes dans le rêve étaient lourds comme les gestes d'un haleur. Comme les gestes d'un apôtre qui vous tire au jour du fond de vous-même. Chacun de ses pas était plein de sens comme les pas d'un danseur. « Oh ! mon amour... »

Il va de long en large : c'est ridicule.

Cette fenêtre est salie par l'aube. Cette nuit, elle était bleu sombre. Elle prenait, à la lumière de la lampe, une profondeur de saphir. Cette nuit, elle se creusait jusqu'aux étoiles. On rêve. On imagine. On est à la proue d'un navire.

Elle ramène contre elle ses genoux, se sent une chair molle de pain mal cuit. Le cœur bat trop vite et fait mal. Ainsi dans un wagon. Le bruit des essieux scande la fuite. Les essieux battent comme le cœur. On colle son front à la vitre et le paysage s'écoule : des masses noires que l'horizon enfin recueille, cerne peu à peu de sa paix, doux comme la mort.

Elle voudrait crier à l'homme : « Retiens-moi ! » Les bras de l'amour vous contiennent avec votre présent, votre passé, votre avenir, les bras de l'amour vous rassemblent...

— Non. Laisse-moi.

Elle se lève.

X

Cette décision, pensait Bernis, cette décision a été prise en dehors de nous. Tout s'était fait sans échange de mots. Ce retour était, semblait-il, convenu d'avance. Malade ainsi, il ne s'agissait plus de poursuivre. On verrait plus tard. Une aussi courte absence, Herlin loin, tout s'arrangerait. Bernis s'étonnait de ce que tout apparût comme si facile. Il savait bien que ce n'était pas vrai. C'étaient eux qui pouvaient agir sans effort.

D'ailleurs il doutait de lui-même. Il savait bien qu'il avait cédé encore à des images. Mais, les images, de quelle profondeur viennent-elles ? Ce matin, en se réveillant, il avait tout de suite pensé devant ce plafond bas et terne : « Sa maison était un navire. Elle passait les générations d'un bord à l'autre. Le voyage n'a de sens ni ici ni ailleurs, mais quelle sécurité on tire d'avoir son billet, sa cabine, et ses valises de cuir jaune. D'être embarqué... »

Il ne savait pas encore s'il souffrait parce qu'il suivait une pente et que l'avenir venait à lui sans qu'il eût à s'en saisir. Quand on s'abandonne on ne souffre pas. Quand on s'abandonne même à la tristesse on ne souffre plus. Il souffrirait plus tard en confrontant quelques images. Il sut ainsi qu'ils jouaient aisément cette seconde partie de leur rôle parce qu'il était prévu quelque part en eux-mêmes. Il se disait cela en menant un moteur qui ne tournait pas mieux. Mais on arriverait. On suivrait une pente. Toujours cette image de pente.

Vers Fontainebleau, elle avait soif. Chaque détail du paysage, on le reconnaissait. Il s'installait tranquillement. Il rassurait. C'était un cadre nécessaire qui montait au jour.

Dans cette gargote on leur servit du lait. A quoi bon se presser ? Elle le buvait par petites gorgées. A quoi

bon se presser ? Tout ce qui se passait venait à eux nécessairement. Toujours cette image de nécessité.

Elle était douce. Elle lui savait gré de beaucoup de choses. Leurs rapports étaient bien plus libres qu'hier. Elle souriait, désignait un oiseau qui picorait devant la porte. Son visage lui parut nouveau, où avait-il vu ce visage ?

Aux voyageurs. Aux voyageurs que la vie dans quelques secondes détachera de votre vie. Sur les quais. Ce visage déjà peut sourire, vivre de ferveurs inconnues.

Il leva les yeux de nouveau. De profil, penchée, elle rêvait. Il la perdait si elle tournait à peine la tête.

Sans doute l'aimait-elle toujours, mais il ne faut pas trop demander à une faible petite fille. Il ne pouvait évidemment pas dire : « Je vous rends votre liberté », ni quelque phrase aussi absurde, mais il parla de ce qu'il comptait faire, de son avenir. Et dans la vie qu'il s'inventait, elle n'était pas prisonnière. Pour le remercier, elle posa sa petite main sur son bras : « Vous êtes tout... tout mon amour. » Et c'était vrai, mais il connut aussi à ces mots-là qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre.

Têtue et douce. Si près d'être dure, cruelle, injuste, mais sans le savoir. Si près de défendre à tout prix quelque bien obscur. Tranquille et douce.

Elle n'était pas faite, non plus, pour Herlin. Il le savait. La vie qu'elle parlait de reprendre ne lui avait jamais causé que du mal. Pour quoi était-elle donc faite ? Elle semblait ne pas souffrir.

On se remit en route. Bernis se détournait un peu vers la gauche. Il savait bien ne pas souffrir non plus, mais sans doute quelque bête en lui était blessée dont les larmes étaient inexplicables.

A Paris, nul tumulte : on ne dérange pas grand-chose.

XI

A quoi bon ? La ville faisait autour de lui son remue-ménage inutile. Il savait bien que de cette confusion il ne pouvait plus rien sortir. Il remontait, avec lenteur, le peuple étranger des passants. Il pensait : « C'est comme si je n'étais pas là. » Il devait repartir avant peu : c'était

bien. Il savait que son travail l'entourerait de liens si matériels qu'il reprendrait une réalité. Il savait aussi que, dans la vie quotidienne, le moindre pas prend l'importance d'un fait et que le désastre moral y perd un peu de sens. Les plaisanteries de l'escale garderaient même leur saveur. C'était étrange et pourtant certain. Mais il ne s'intéressait pas à lui-même.

Comme il passait près de Notre-Dame, il entra, fut surpris de la densité de la foule et se réfugia contre un pilier. Pourquoi donc se trouvait-il là ? Il se le demandait. Après tout, il était venu parce que les minutes menaient ici à quelque chose. Dehors elles ne menaient plus à rien. Voilà : « Dehors les minutes ne mènent plus à rien. » Il éprouvait aussi le besoin de se reconnaître et s'offrait à la foi comme à n'importe quelle discipline de la pensée. Il se disait : « Si je trouve une formule qui m'exprime, qui me rassemble, pour moi ce sera vrai. » Puis il ajoutait avec lassitude : « Et pourtant, je n'y croirais pas. »

Et soudain il lui apparut qu'il s'agissait encore d'une croisière et que toute sa vie s'était usée à tenter ainsi de fuir. Et le début du sermon l'inquiéta comme le signal d'un départ.

« Le royaume des Cieux, commença le prédicateur, le royaume des Cieux... »

Il s'appuya des mains au rebord large de la chaire... se pencha sur la foule. Foule entassée et qui absorbe tout. Nourrir. Des images lui venaient avec un caractère d'évidence extraordinaire. Il pensait aux poissons pris dans la nasse, et sans lien ajouta :

« Quand le pêcheur de Galilée... »

Il n'employait plus que des mots qui entraînaient un cortège de réminiscences, qui duraient. Il lui semblait exercer sur la foule une pesée lente, allonger peu à peu son élan comme la foulée du coureur. « Si vous saviez... Si vous saviez combien d'amour... » Il s'interrompit, haletant un peu : ses sentiments étaient trop pleins pour s'exprimer. Il comprit que les moindres mots, les plus usés, lui paraissaient chargés de trop de sens et qu'il ne distinguait plus les mots qui donnent. La lumière des cierges lui faisait un visage de cire. Il se redressa, les mains appuyées, le front levé, vertical. Quand il se détendit, ce peuple remua un peu, comme la mer.

Puis les mots lui vinrent et il parla. Il parlait avec une sûreté étonnante. Il avait l'allégresse du débardeur qui sent sa force. Des idées lui venaient qui se formaient en dehors de lui, pendant qu'il achevait sa phrase, comme un fardeau qu'on lui passait, et d'avance il sentait monter en lui, confusément, l'image où il la poserait, la formule qui l'emporterait dans ce peuple.

Bernis maintenant écoutait la péroraison.

« Je suis la source de toute vie. Je suis la marée qui entre en vous et vous anime et se retire. Je suis le mal qui entre en vous et vous déchire et se retire. Je suis l'amour qui entre en vous et dure pour l'éternité.

« Et vous venez m'opposer Marcion et le quatrième évangile. Et vous venez me parler d'interpolations. Et vous venez dresser contre moi votre misérable logique humaine, quand je suis celui qui est au delà, quand c'est d'elle que je vous délivre !

« O prisonniers, comprenez-moi ! Je vous délivre de votre science, de vos formules, de vos lois, de cet esclavage de l'esprit, de ce déterminisme plus dur que la fatalité. Je suis le défaut dans l'armure. Je suis la lucarne dans la prison. Je suis l'erreur dans le calcul : je suis la vie.

« Vous avez intégré la marche de l'étoile, ô génération des laboratoires, et vous ne la connaissez plus. C'est un signe dans votre livre, mais ce n'est plus de la lumière : vous en savez moins qu'un petit enfant. Vous avez découvert jusqu'aux lois qui gouvernent l'amour humain, mais cet amour même échappe à vos signes : vous en savez moins qu'une jeune fille ! Eh bien, venez à moi. Cette douceur de la lumière, cette lumière de l'amour, je vous les rends. Je ne vous asservis pas : je vous sauve. De l'homme qui le premier calcula la chute d'un fruit et vous enferma dans cet esclavage, je vous libère. Ma demeure est la seule issue, que deviendrez-vous hors de ma demeure ?

« Que deviendrez-vous hors de ma demeure, hors de ce navire où l'écoulement des heures prend son plein sens, comme, sur l'étrave luisante, l'écoulement de la mer. L'écoulement de la mer qui ne fait pas de bruit mais porte les Iles. L'écoulement de la mer.

« Venez à moi, vous à qui l'action, qui ne mène à rien, fut amère.

« Venez à moi, vous à qui la pensée, qui ne mène qu'aux lois, fut amère... »

Il ouvrit les bras :

« Car je suis celui qui accueille. Je portais les péchés du monde. J'ai porté son mal. J'ai porté vos détresses de bêtes qui perdent leurs petits et vos maladies incurables, et vous en étiez soulagés. Mais ton mal, mon peuple d'aujourd'hui, est une misère plus haute et plus irréparable, et pourtant je le porterai comme les autres. Je porterai les chaînes plus lourdes de l'esprit.

« Je suis celui qui porte les fardeaux du monde. »

L'homme parut à Bernis désespéré parce qu'il ne criait pas pour obtenir un Signe. Parce qu'il ne proclamait pas un Signe. Parce qu'il se répondait à lui-même.

« Vous serez des enfants qui jouent.

« Vos efforts vains de chaque jour, qui vous épuisent, venez à moi : je leur donnerai un sens, ils bâtiront dans votre cœur, j'en ferai une chose humaine. »

La parole entre dans la foule. Bernis n'entend plus la parole, mais quelque chose qui est en elle et qui revient comme un motif :

« ... J'en ferai une chose humaine. »

Il s'inquiète.

« De vos amours, sèches, cruelles et désespérées, amants d'aujourd'hui, venez à moi, je ferai une chose humaine.

« De votre hâte vers la chair, de votre retour triste, venez à moi, je ferai une chose humaine... »

Bernis sent grandir sa détresse.

« ... Car je suis celui qui s'est émerveillé de l'homme... »

Bernis est en déroute.

« Je suis le seul qui puisse rendre l'homme à lui-même. »

Le prêtre se tut. Épuisé, il se retourna vers l'autel. Il adora ce Dieu qu'il venait d'établir. Il se sentit humble comme s'il avait tout donné, comme si l'épuisement de sa chair était un don. Il s'identifiait sans le savoir avec le Christ. Il reprit, tourné vers l'autel, avec une lenteur effrayante :

« Mon père, j'ai cru en eux, c'est pourquoi j'ai donné ma vie... »

Et se penchant une dernière fois sur la foule :

« Car je les aime... » Puis il trembla.

Le silence parut à Bernis prodigieux.

« Au nom du Père... »

Bernis pensait : « Quel désespoir ! Où est l'acte de foi ? Je n'ai pas entendu l'acte de foi, mais un cri parfaitement désespéré. »

Il sortit. Les lampes à arc s'allumeraient bientôt. Bernis marchait le long des berges de la Seine. Les arbres demeuraient immobiles, leurs branches en désordre prises dans la glu du crépuscule. Bernis marchait. Un calme s'était fait en lui, donné par la trêve du jour, et que l'on croit donné par la solution d'un problème.

Pourtant ce crépuscule... Toile de fond trop théâtrale qui a servi déjà pour les ruines d'empires, les soirs de défaite et le dénouement de faibles amours, qui servira demain pour d'autres comédies. Toile de fond qui inquiète si le soir est calme, si la vie se traîne, parce que l'on ne sait pas quel drame se joue. Ah ! quelque chose pour le sauver d'une inquiétude si humaine...

Les lampes à arc, toutes à la fois, luirent.

XII

Des taxis. Des autobus. Une agitation sans nom, où il est bon, n'est-ce pas, Bernis, de se perdre ? Un lourdaud planté dans l'asphalte. — Allons, dérange-toi ! — Des femmes que l'on croise une fois dans sa vie : l'unique chance. Là-bas Montmartre d'une lumière plus crue. Déjà des filles qui s'accrochent. — Bon Dieu ! Oust !... — Là-bas, d'autres femmes. Des Hispanos, comme des écrins, qui donnent à des femmes, même sans beauté, une chair précieuse. Cinq cents billets de perles sur le ventre, et quelles bagues ! La chair d'une pâte de luxe. Encore une fille anxieuse : « Lâche-moi. Toi ! je te reconnais, rabatteur, fous le camp. Laissez-moi donc passer, je veux vivre ! »

Cette femme soupait devant lui, en robe du soir échancrée en triangle sur un dos nu. Il ne voit que cette nuque, ces épaules, ce dos aveugle où courent de rapides tressaillements de chair. Cette matière toujours recomposée, insaisissable. Comme la femme fumait une cigarette et,

le menton au poing, courbait la tête, il ne vit plus qu'une étendue déserte.

Un mur, pensait-il.

Les danseuses commencèrent leur jeu. Le pas des danseuses était élastique et l'âme du ballet leur prêtait une âme. Bernis aimait ce rythme qui les suspendait en équilibre. Un équilibre si menacé mais qu'elles retrouvaient toujours avec une sûreté étonnante. Elles inquiétaient les sens de toujours dénouer l'image qui était sur le point de s'établir, et, au seuil du repos, de la mort, de la résoudre encore en mouvements. C'était l'expression même du désir.

Devant lui ce dos mystérieux, lisse comme la surface d'un lac. Mais un geste ébauché, une pensée ou un frisson y propagèrent une grande ondulation d'ombre. Bernis pensait : « J'ai besoin de tout ce qui se meut, là-dessous, d'obscur. »

Les danseuses saluaient, ayant tracé, puis effacé quelques énigmes dans le sable. Bernis fit un signe à la plus légère.

« Tu danses bien. » Il devinait le poids de sa chair, comme la pulpe d'un fruit, et c'était pour lui une révélation de la découvrir pesante. Une richesse. Elle s'assit. Elle avait un regard appuyé et quelque chose du bœuf dans la nuque rasée. Et c'était la jointure la moins flexible de ce corps. Elle n'avait point de finesse dans le visage, mais tout le corps en descendait et répandait une grande paix.

Puis Bernis remarqua ses cheveux collés par la sueur. Une ride creusée dans le fard. Une parure défraîchie. Retirée de la danse, comme d'un élément, elle semblait défaite et malhabile.

« A quoi penses-tu ? » Elle eut un geste gauche.

Toute cette agitation nocturne prenait un sens. L'agitation des grooms, des chauffeurs de taxis, du maître d'hôtel. Ils faisaient leur métier qui est, en fin de compte, de pousser devant lui ce champagne et cette fille lasse. Bernis regardait la vie par les coulisses où tout est métier. Où il n'y a ni vice, ni vertu, ni émotion trouble, mais un labeur aussi routinier, aussi neutre que celui des hommes d'équipe. Cette danse même, qui rassemblait les gestes pour en composer un langage, ne pouvait parler qu'à l'étranger. L'étranger seul découvrait ici une construc-

tion mais qu'eux et elles avaient oubliée depuis longtemps. Ainsi le musicien, qui joue pour la millième fois le même air, en perd le sens. Ici, elles faisaient des pas, des mines, dans la lumière des projecteurs, mais Dieu sait avec quelles remarques. Et celle-ci uniquement occupée de sa jambe qui lui faisait mal et celle-là d'un rendez-vous — oh, si misérable ! — après la danse. Et celle qui pensait : « Je dois cent francs... » Et l'autre peut-être toujours : « J'ai mal. »

Déjà s'était dénouée en lui toute sa ferveur. Il se disait : « Tu ne peux rien me donner de ce que je désire. » Et pourtant son isolement était si cruel qu'il eut besoin d'elle.

XIII

Elle craint cet homme silencieux. Quand elle s'éveille, la nuit, près du dormeur, elle a l'impression d'être oubliée sur une grève déserte.

— Prends-moi dans tes bras !

Elle éprouve pourtant des élans de tendresse... mais cette vie inconnue fermée dans ce corps, ces rêves inconnus sous l'os du front ! Couchée en travers de cette poitrine, elle sent la respiration de l'homme monter et descendre comme une vague et c'est l'angoisse d'une traversée. Si, l'oreille collée à la chair, elle écoute le bruit dur du cœur, ce moteur en marche ou cette cognée du démolisseur, elle éprouve le sentiment d'une fuite rapide, insaisissable. Et ce silence, quand elle prononce un mot qui le tire du rêve. Elle compte les secondes entre le mot et la réponse, comme pour l'orage — une... deux... trois... — Il est au delà des campagnes. S'il ferme les yeux, elle prend et soulève cette tête lourde, comme celle d'un mort, des deux mains, ainsi qu'un pavé. « Mon amant, quelle désolation... »

Mystérieux compagnon de voyage.

Allongés l'un et l'autre et muets. On sent la vie qui vous traverse comme une rivière. Une fuite vertigineuse. Le corps : cette pirogue lancée...

— Quelle heure est-il ?

On fait le point : drôle de voyage. « O mon amant ! »

Elle se cramponne à lui, la tête renversée, les cheveux mêlés, tirée des eaux. La femme sort ou du sommeil ou de l'amour, cette mèche de cheveux collée au front, ce visage défait, retirée des mers.

— Quelle heure est-il ?

Eh! Pourquoi ? Ces heures passent comme de petites gares de province — minuit, une heure, deux heures — rejetées en arrière, perdues. Quelque chose file entre les doigts que l'on ne sait pas retenir. Vieillir, cela n'est rien.

— Je t'imagine très bien, les cheveux blancs, et moi sagement ton amie...

Vieillir, cela n'est rien.

Mais cette seconde gâtée, ce calme différé, un peu plus loin encore, c'est ceci qui est fatigant.

— Parle-moi de ton pays ?

— Là-bas...

Bernis sait que c'est impossible. Villes, mers, patries : toutes les mêmes. Parfois un aspect fugitif que l'on devine sans comprendre, qui ne se traduit pas.

De la main, il touche le flanc de cette femme, là où la chair est sans défense. Femme : la plus nue des chairs vivantes et celle qui luit du plus doux éclat. Il pense à cette vie mystérieuse qui l'anime, qui la réchauffe comme un soleil, comme un climat intérieur. Bernis ne se dit pas qu'elle est tendre ni qu'elle est belle, mais qu'elle est tiède. Tiède comme une bête. Vivante. Et ce cœur toujours qui bat, source différente de la sienne et fermée dans ce corps.

Il songe à cette volupté qui a, en lui, quelques secondes battu des ailes : cet oiseau fou qui bat des ailes et meurt. Et maintenant...

Maintenant, dans la fenêtre, tremble le ciel. O femme après l'amour démantelée et découronnée du désir de l'homme. Rejetée parmi les étoiles froides. Les paysages du cœur changent si vite... Traversé le désir, traversée la tendresse, traversé le fleuve de feu. Maintenant pur, froid, dégagé du corps on est à la proue d'un navire, le cap en mer.

XIV

Ce salon en ordre ressemble à un quai. Bernis, à Paris, franchit avant l'heure du rapide des heures désertes. Le front contre la vitre, il regarde s'écouler la foule. Il est distancé par ce fleuve. Chaque homme forme un projet, se hâte. Des intrigues se nouent qui se dénoueront en dehors de lui. Cette femme passe, fait dix pas à peine et sort du temps. Cette foule était la matière vivante qui vous nourrit de larmes et de rires et maintenant la voici pareille à celle des peuples morts.

TROISIÈME PARTIE

I

L'Europe, l'Afrique se préparèrent à peu d'intervalle pour la nuit, liquidant çà et là les dernières tempêtes du jour. Celle de Grenade s'apaisait, celle de Malaga se résolvait en pluie. En quelques coins les bourrasques se cramponnaient encore aux branches comme à des chevelures.

Toulouse, Barcelone, Alicante ayant dépêché le courrier rangeaient leurs accessoires, rentraient les avions, fermaient les hangars. Malaga qui l'attendait de jour n'avait pas à prévoir de feux. D'ailleurs il n'atterrirait pas. Il continuerait, sans doute très bas, sur Tanger. Il faudrait, aujourd'hui encore, passer le détroit à vingt mètres, sans voir la côte d'Afrique, à la boussole. Un vent d'Ouest, puissant, creusait la mer. Les vagues écrasées devenaient blanches. Chaque navire à l'ancre, la proue au vent, travaillait, de tous ses rivets, comme au large. Le rocher anglais creusait à l'Est une dépression où la pluie tombait à pleins seaux. Les nuages à l'Ouest étaient remontés d'un étage. De l'autre côté de la mer, Tanger fumait sous une pluie si drue qu'elle rinçait la ville. A l'horizon, des provisions de cumulus. Pourtant, vers Larache, le ciel était pur.

Casablanca respirait à ciel ouvert. Des voiliers piqués marquaient le port, comme après la bataille. Il n'y avait plus sur la mer, où la tempête avait labouré, que de longues rides régulières qui se déployaient en éventail. Les champs semblaient d'un vert plus vif, profonds comme de l'eau, au soleil couchant. Par-ci, par-là, aux places encore trempées luisait la ville. Dans la baraque du groupe électrogène, les électriciens, oisifs, attendaient. Ceux d'Agadir dînaient en ville, ayant quatre

heures devant eux. Ceux de Port-Étienne, Saint-Louis, Dakar, pouvaient dormir.

A huit heures du soir, la T. S. F. de Malaga communiqua :

« Courrier passé sans atterrir. »

Et Casablanca essaya ses feux. La rampe de balisage découpa en rouge un morceau de nuit, un rectangle noir. Çà et là une lampe manquait, comme une dent. Puis un second interrupteur brancha les phares. Ils versèrent la lumière au milieu du champ comme une flaque de lait. Il manquait l'acteur de music-hall.

On déplaça un réflecteur. Le faisceau invisible accrocha un arbre mouillé. Il miroita à peine, comme du cristal. Puis une baraque blanche qui prit une importance énorme, dont les ombres tournèrent, puis qui fut détruite. Enfin le halo redescendit, trouva sa place, refit pour l'avion cette litière blanche.

— Bon, fit le chef, coupez.

Il remonta vers le bureau, compulsa les derniers papiers et considéra le téléphone, l'âme vacante. Rabat appellerait bientôt. Tout était prêt. Les mécaniciens s'asseyaient sur des bidons et sur des caisses.

Agadir n'y comprenait rien. Le courrier, selon ses calculs, avait déjà quitté Casablanca. On le guettait à tout hasard. L'étoile du berger fut prise dix fois pour je feu de bord de l'appareil, l'étoile polaire aussi, qui lustement venait du Nord. On attendait, pour déclencher les projecteurs, de compter une étoile de trop, de la voir errer sans trouver de place parmi les constellations.

Le chef d'aéroplace était perplexe. Donnerait-il à son tour le départ ? Il craignait de la brume au Sud, peut-être bien jusqu'à l'oued Noun, peut-être même jusqu'à Juby, et Juby demeurait muet malgré les appels de la T. S. F. On ne pouvait lancer le « France-Amérique » la nuit, dans du coton ! Et ce poste du Sahara gardait son mystère pour lui.

A Juby pourtant, isolés du monde, nous lancions des signaux de détresse comme un navire :

« Communiquez nouvelles courrier, communiquez... »

Nous ne répondions plus à Cisneros qui nous agaçait des mêmes questions. Ainsi à mille kilomètres les uns des autres nous jetions dans la nuit des plaintes vaines.

A vingt heures cinquante tout se détendit. Casablanca

et Agadir purent se toucher par téléphone. Quant à nos radios enfin ils s'accrochèrent. Casablanca parlait et chacun de ses mots se répétait jusqu'à Dakar :

« Courrier partira à vingt-deux heures pour Agadir. »

« D'Agadir pour Juby : Courrier sera Agadir minuit trente stop. Pourrons-nous faire continuer sur vous ? »

« De Juby pour Agadir : Brume. Attendre jour. »

« De Juby pour Cisneros, Port-Étienne, Dakar : Courrier couchera Agadir. »

Le pilote signait les feuilles de route à Casablanca et clignait de l'œil sous la lampe. Tout à l'heure, chaque coup d'œil ne faisait qu'un faible butin. Parfois Bernis devait s'estimer heureux d'avoir pour le guider la ruine blanche des vagues, à la lisière de la terre et de l'eau. Maintenant, dans ce bureau, sa vue était nourrie de casiers, de papier blanc, de meubles épais. C'était un monde compact et généreux de sa matière. Dans l'embrasure de la porte un monde vidé par la nuit.

Il était rouge à cause du vent qui lui avait, dix heures, massé les joues. Des gouttes d'eau coulaient de ses cheveux. Il sortait de la nuit comme un égoutier de sa caverne avec ses bottes lourdes, son cuir et ses cheveux collés au front, s'obstinait à cligner de l'œil. Il s'interrompit.

— Et... vous avez l'intention de me faire continuer ?

Le chef d'aéroplace brassait les feuilles d'un air bourru :

— Vous ferez ce qu'on vous dira.

Il savait déjà qu'il n'exigerait pas ce départ, et le pilote savait de son côté qu'il demanderait à partir. Mais chacun voulait se prouver qu'il était seul juge.

— Enfermez-moi les yeux bandés dans un placard avec une manette des gaz et demandez-moi d'emmener le meuble à Agadir : voilà ce que vous me faites faire.

Il avait bien trop de vie intérieure pour penser une seconde à un accident personnel : ces idées-là viennent aux cœurs vacants, mais cette image de placard le ravissait. Il y a des choses impossibles... mais qu'il réussirait quand même.

Le chef d'aéroplace entrouvrit la porte pour jeter dans la nuit sa cigarette.

— Tenez ! On en voit...

— Quoi ?

— Des étoiles.

Le pilote en fut irrité :

— Je me moque de vos étoiles : on en voit trois. Ce n'est pas dans Mars que vous m'envoyez, c'est à Agadir.

— La lune se lève dans une heure.

— La lune... la lune...

Cette lune le vexait plus encore : avait-il attendu la lune pour voler de nuit ? Était-il encore un élève ?

— Bon. C'est entendu. Eh bien restez.

Le pilote se calma, déplia des sandwiches qui dataient de la veille au soir et mastiqua paisiblement. Il partirait dans vingt minutes. Le chef d'aéroplace souriait. Il tapotait le téléphone, sachant qu'avant longtemps il signalerait ce décollage.

Maintenant que tout était prêt, il y eut un trou. Ainsi parfois le temps s'arrête. Le pilote s'immobilisa penché en avant sur sa chaise, les mains noires de graisse entre les genoux. Ses yeux fixaient un point entre le mur et lui. Le chef d'aéroplace assis de biais, la bouche entrouverte, paraissait attendre un signal secret. La dactylo bâilla, s'accouda le menton au poing et sentit naître le sommeil en elle comme un volume. Un sablier sans doute coulait. Puis un cri lointain fut le coup de pouce qui remit en marche le mécanisme. Le chef d'aéroplace leva un doigt. Le pilote sourit, se redressa, emplit d'un air neuf sa poitrine.

— Ah ! Adieu.

Ainsi parfois, un film rompt. L'immobilité saisit, chaque seconde plus grave comme une syncope, puis la vie repart.

Et d'abord il eut l'impression non de décoller mais de s'enfermer dans une grotte humide et froide, battue du grondement de son moteur comme de la mer. Puis d'être épaulé par peu de chose. De jour, la croupe ronde d'une colline, la ligne d'un golfe, le ciel bleu bâtissent un monde qui vous contient, mais il se trouvait en dehors de tout, dans un monde en formation, où les éléments sont encore mêlés. La plaine se tirait, emportant les dernières villes, Mazagan, Safi, Mogador, qui l'éclairaient par en dessous comme des verrières. Puis les dernières fermes luirent, les derniers feux de bord de la terre. Soudain il fut aveugle.

« Bon ! voilà que je rentre dans la mouscaille. »

Attentif à l'indicateur de pente, à l'altimètre, il se

laissa descendre pour se dégager du nuage. La faible rougeur d'une ampoule l'éblouissait : il l'éteignit.

« Bon, j'en suis sorti, mais je n'y vois rien. »

Les premiers sommets du petit Atlas passaient invisibles, silencieux, entre deux eaux, comme des icebergs à la dérive : il les devinait contre son épaule.

« Bon, ça va mal. »

Il se retourna. Un mécanicien, seul passager, une lampe de poche sur les genoux, lisait un livre. La tête penchée émergeait seule de la carlingue avec des ombres renversées. Elle lui parut étrange, éclairée par en dedans à la manière d'une lanterne. Il cria « Hep ! » mais sa voix se perdit. Il frappa du poing sur les tôles : l'homme, émergeant de sa lumière, lisait toujours. Quand il tourna la page, son visage parut dévasté. « Hep ! » lança encore Bernis : à deux longueurs de bras cet homme était inaccessible. Renonçant à communiquer il se retourna vers l'avant.

« Je dois approcher du Cap Guir, mais je veux bien que l'on me pende... ça va très mal. »

Il réfléchit :

« Je dois être un peu trop en mer. »

Il corrigea sa route à la boussole. Il se sentait bizarrement rejeté au large, vers la droite, comme une jument ombrageuse, comme si réellement les montagnes, à sa gauche, pesaient contre lui.

« Il doit pleuvoir. »

Il étendit sa main qui fut criblée.

« Je rejoindrai la côte dans vingt minutes, ce sera la plaine, je risquerai moins... »

Mais tout à coup, quelle éclaircie ! Le ciel balayé de ses nuages, toutes les étoiles lavées, neuves. La lune... la lune, ô la meilleure des lampes ! Le terrain d'Agadir s'éclaira en trois fois comme une affiche lumineuse.

« Je me fous bien de sa lumière ! j'ai la lune... ! »

II

Le jour à Cap Juby soulevait le rideau et la scène m'apparaissait vide. Un décor sans ombre, sans second plan. Cette dune toujours à sa place, ce fort

espagnol, ce désert. Il manquait ce faible mouvement qui fait, même par temps calme, la richesse des prairies et de la mer. Les nomades aux lentes caravanes voyaient changer le grain du sable et dans un décor vierge, le soir, dressaient leur tente. J'aurais pu ressentir cette immensité du désert au plus faible déplacement, mais ce paysage immuable bornait la pensée comme un chromo.

A ce puits répondait un puits trois cents kilomètres plus loin. Le même puits, le même sable en apparence et les plis du sol disposés de même. Mais, là-bas, c'était le tissu des choses qui était neuf. Renouvelé, comme de seconde en seconde la même écume sur la mer. C'est au second puits que j'aurais senti ma solitude, c'est au puits suivant que la dissidence eût été vraiment mystérieuse.

Le jour s'écoulait nu et non meublé d'événements. C'était le mouvement solaire des astronomes. C'était, pour quelques heures, le ventre de la terre au soleil. Ici les mots perdaient peu à peu la caution que leur assurait notre humanité. Ils n'enfermaient plus que du sable. Les mots les plus lourds comme « tendresse », « amour » ne posaient dans nos cœurs aucun lest.

« Parti à cinq heures d'Agadir, tu devrais avoir atterri. »

— Parti à cinq heures d'Agadir, il devrait avoir atterri.

— Oui, mon vieux, oui... mais c'est du vent Sud-Est.

Le ciel est jaune. Le vent dans quelques heures bousculera un désert modelé, pendant des mois, par le vent Nord. Jours de désordre : les dunes, prises de biais, filent leur sable en longues mèches, et chacune se débobine pour se refaire un peu plus loin.

On écoute. Non. C'est la mer.

Un courrier en route, ce n'est rien. Entre Agadir et Cap Juby, sur cette dissidence inexplorée, c'est un camarade qui n'est nulle part. Tout à l'heure, dans notre ciel, un signe immobile semblera naître.

« Parti à cinq heures d'Agadir... »

On pense vaguement au drame. Un courrier en panne, ce n'est rien qu'une attente qui se prolonge, une discussion qui s'énerve un peu, qui dégénère. Puis le temps qui devient trop large et que l'on remplit mal par de petits gestes, des mots sans suite...

Et soudain, c'est un coup de poing sur la table. Un « Bon Dieu ! Dix heures... » qui dresse des hommes, c'est un camarade chez les Maures.

L'opérateur de T. S. F. communique avec Las Palmas. Le Diesel souffle bruyamment. L'alternateur ronfle comme une turbine. Lui, fixe des yeux l'ampèremètre où chaque décharge s'accuse.

J'attends debout. L'homme de biais me tend sa main gauche et de la main droite manipule toujours. Puis il me crie :

— Quoi ?

Je n'ai rien dit. Vingt secondes se passent. Il crie encore, je n'entends pas, je fais : « Ah oui ? » Autour de moi tout luit, des volets entrouverts filtre un rais de soleil. Les bielles du Diesel font des éclairs humides, barattent ce jet de lumière.

L'opérateur se tourne enfin d'un bloc vers moi, quitte son casque. Le moteur éternue et stoppe. J'entends les derniers mots : surpris par le silence, il me les crie comme si j'étais à cent mètres :

— ... S'en foutent complètement !

— Qui ?

— Eux.

— Ah ! oui ? Pouvez-vous avoir Agadir ?

— Ce n'est pas l'heure de la reprise.

— Essayez quand même.

Je griffonne sur un bloc-notes :

« Courrier non arrivé. Est-ce faux départ ? stop. Confirmez heure décollage. »

— Passez-leur ça.

— Bien. Je vais appeler.

Et le tumulte recommence.

— Alors ?

— ...tendez.

Je suis distrait, je rêve. Il a voulu dire : attendez. Qui pilote le courrier ? Est-ce bien toi, Jacques Bernis, qui es ainsi hors de l'espace, hors du temps ?

L'opérateur fait taire le groupe, branche un connecteur, revêt son casque. Il tapote la table de son crayon, regarde l'heure et aussitôt bâille.

— En panne, pourquoi ?

— Comment voulez-vous que je le sache !

— C'est vrai. Ah... rien. Agadir n'a pas entendu.
— Vous recommencez ?
— Je recommence.
Le moteur s'ébranle.

Agadir est toujours muet. Nous guettons maintenant sa voix. S'il cause avec un autre poste, nous nous mêlerons au discours.

Je m'assieds. Par désœuvrement, je m'empare d'un écouteur et tombe dans une volière pleine d'un tumulte d'oiseaux.

Longues, brèves, trilles trop rapides, je déchiffre mal ce langage, mais combien de voix révélées dans un ciel que je croyais désert.

Trois postes parlaient. L'un se tait, un autre entre en danse.

— Ça ? Bordeaux sur l'automatique.

Roulade aiguë, pressée, lointaine. Une voix plus grave, plus lente :

— Et ça ?
— Dakar.

Un timbre désolé. La voix se tait, reprend, se tait encore et recommence.

— ... Barcelone qui appelle Londres et Londres qui ne répond pas.

Sainte-Assise, quelque part, très loin, conte en sourdine quelque chose.

Quel rendez-vous au Sahara ! Toute l'Europe rassemblée, capitales aux voix d'oiseaux qui échangent des confidences.

Un roulement proche vient de retentir. L'interrupteur plonge les voix dans le silence.

— C'était Agadir ?
— Agadir.

L'opérateur, les yeux toujours fixés, j'ignore pourquoi, sur la pendule, lance des appels.

— Il a entendu ?
— Non. Mais il parle à Casablanca, on va savoir.

Nous captons en fraude des secrets d'ange. Le crayon hésite, s'abat, cloue une lettre, puis deux, puis dix avec rapidité. Des mots se forment, semblent éclore.

« Note pour Casablanca... »

Salaud ! Ténériffe nous brouille Agadir ! Sa voix énorme remplit les écouteurs. Elle s'interrompt net.

« ...terri six heures trente. Reparti à... »

Ténériffe l'intrus nous bouscule encore.

Mais j'en sais assez long. A six heures trente le courrier est retourné sur Agadir. — Brume ? Ennui de moteur ? — Et n'a dû repartir qu'à sept heures... Pas en retard. — Merci !

III

Jacques Bernis, cette fois-ci, avant ton arrivée, je dévoilerai qui tu es. Toi que, depuis hier, les radios situent exactement, qui vas passer ici les vingt minutes réglementaires, pour qui je vais ouvrir une boîte de conserve, déboucher une bouteille de vin, qui ne nous parleras ni de l'amour, ni de la mort, d'aucun des vrais problèmes, mais de la direction du vent, de l'état du ciel, de ton moteur. Toi qui vas rire du bon mot d'un mécanicien, gémir sur la chaleur, ressembler à n'importe lequel d'entre nous...

Je dirai quel voyage tu accomplis. Comment tu soulèves les apparences, pourquoi les pas que tu fais à côté des nôtres ne sont pas les mêmes.

Nous sommes sortis de la même enfance, et voici que se dresse dans mon souvenir, brusquement, ce vieux mur croulant et chargé de lierre. Nous étions des enfants hardis : « Pourquoi as-tu peur ? Pousse la porte... »

Un vieux mur croulant et chargé de lierre. Séché, pénétré, pétri de soleil, pétri d'évidence. Des lézards bruissaient entre les feuilles, que nous appelions des serpents, aimant déjà jusqu'à l'image de cette fuite qui est la mort. Chaque pierre de ce côté-ci était chaude, couvée comme un œuf, ronde comme un œuf. Chaque parcelle de terre, chaque brindille était dégagée par ce soleil de tout mystère. De ce côté du mur, régnait, dans sa richesse, dans sa plénitude, l'été à la campagne. Nous apercevions un clocher. Nous entendions une batteuse. Le bleu du ciel comblait tous les vides. Les paysans fauchaient les blés, le curé sulfatait sa vigne, des parents, au salon, jouaient au bridge. Nous nommions ceux qui

usaient soixante années de ce coin de terre, qui, de la naissance à la mort, prenaient ce soleil en consigne, ces blés, cette demeure, nous nommions ces générations présentes « l'équipe de garde ». Car nous aimions nous découvrir sur l'îlot le plus menacé, entre deux océans redoutables, entre le passé et l'avenir.

« Tourne la clef... »

Il était interdit aux enfants de pousser cette petite porte verte, d'un vert usé de vieille barque, de toucher cette serrure énorme, sortie rouillée du temps, comme une vieille ancre de la mer.

Sans doute craignait-on pour nous cette citerne à ciel ouvert, l'horreur d'un enfant noyé dans la mare. Derrière la porte dormait une eau que nous disions immobile depuis mille ans, à laquelle nous pensions chaque fois que nous entendions parler d'eau morte. De minuscules feuilles rondes la revêtaient d'un tissu vert : nous lancions des pierres qui faisaient des trous.

Quelle fraîcheur sous des branchages si vieux, si lourds, qui portaient le poids du soleil. Jamais un rayon n'avait jauni la pelouse tendre du remblai ni touché l'étoffe précieuse. Le caillou que nous avions lancé commençait son cours, comme un astre, car, pour nous, cette eau n'avait pas de fond.

« Asseyons-nous.. » Aucun bruit ne nous parvenait. Nous goûtions la fraîcheur, l'odeur, l'humidité qui renouvelaient notre chair. Nous étions perdus aux confins du monde car nous savions déjà que voyager c'est avant tout changer de chair.

« Ici, c'est l'envers des choses... »

L'envers de cet été si sûr de lui, de cette campagne, de ces visages qui nous retenaient prisonniers. Et nous haïssions ce monde imposé. A l'heure du dîner, nous remontions vers la maison, lourds de secrets, comme ces plongeurs des Indes qui touchèrent des perles. A la minute où le soleil chavire, où la nappe est rose, nous entendions prononcer les mots qui nous faisaient mal :

« Les jours allongent... »

Nous nous sentions repris par cette vieille ritournelle, par cette vie faite de saisons, de vacances, de mariages, et de morts. Tout ce tumulte vain de la surface.

Fuir, voilà l'important. A dix ans, nous trouvions refuge dans la charpente du grenier. Des oiseaux morts,

de vieilles malles éventrées, des vêtements extraordinaires : un peu les coulisses de la vie. Et ce trésor que nous disions caché, ce trésor des vieilles demeures, exactement décrit dans les contes de fées : saphirs, opales, diamants. Ce trésor qui luisait faiblement. Qui était la raison d'être de chaque mur, de chaque poutre. Ces poutres énormes qui défendaient contre Dieu sait quoi la maison. Si. Contre le temps. Car c'était chez nous le grand ennemi. On s'en protégeait par les traditions. Le culte du passé. Les poutres énormes. Mais nous seuls savions cette maison lancée comme un navire. Nous seuls qui visitions les soutes, la cale, savions par où elle faisait eau. Nous connaissions les trous de la toiture où se glissaient les oiseaux pour mourir. Nous connaissions chaque lézarde de la charpente. En bas, dans les salons, les invités causaient, de jolies femmes dansaient. Quelle sécurité trompeuse ! On servait sans doute les liqueurs. Valets noirs, gants blancs. O passagers ! Et nous, là-haut, regardions filtrer la nuit bleue par les failles de la toiture. Ce trou minuscule : juste une seule étoile tombait sur nous. Décantée pour nous d'un ciel entier. Et c'était l'étoile qui rend malade. Là nous nous détournions : c'était celle qui fait mourir.

Nous sursautions. Travail obscur des choses. Poutres éclatées par le trésor. A chaque craquement nous sondions le bois. Tout n'était qu'une cosse prête à livrer son grain. Vieille écorce des choses sous laquelle se trouvait, nous n'en doutions pas, autre chose. Ne serait-ce que cette étoile, ce petit diamant dur. Un jour nous marcherons vers le Nord ou le Sud, ou bien en nous-mêmes, à sa recherche. Fuir.

L'étoile qui fait dormir tournait l'ardoise qui la masquait, nette comme un signe. Et nous descendions vers notre chambre, emportant pour le grand voyage du demi-sommeil cette connaissance d'un monde où la pierre mystérieuse coule sans fin parmi les eaux comme dans l'espace ces tentacules de lumière qui plongent mille ans pour nous parvenir; où la maison qui craque au vent est menacée comme un navire, où les choses, une à une, éclatent, sous l'obscure poussée du trésor.

— Assieds-toi là. Je t'ai cru en panne. Bois. Je t'ai cru en panne et j'allais partir à ta recherche. L'avion est

déjà en piste : regarde. Les Aït-Toussa ont attaqué les Izarguïn. Je te croyais tombé dans ce grabuge, j'ai eu peur. Bois. Que veux-tu manger ?

— Laisse-moi partir.

— Tu as cinq minutes. Regarde-moi. Que s'est-il passé avec Geneviève ? Pourquoi souris-tu ?

— Ah ! rien. Tout à l'heure, dans la carlingue, je me suis souvenu d'une vieille chanson. Je me suis senti tout à coup si jeune...

— Et Geneviève ?

— Je ne sais plus. Laisse-moi partir.

— Jacques... réponds-moi... L'as-tu revue ?

— Oui... — Il hésitait. — En redescendant sur Toulouse, j'ai fait ce détour pour la voir encore...

Et Jacques Bernis me raconta son aventure.

IV

Ce n'était pas une petite gare de province, mais une porte dérobée. Elle donnait en apparence sur la campagne. Sous l'œil d'un contrôleur paisible on gagnait une route blanche sans mystère, un ruisseau, des églantines. Le chef de gare soignait des roses, l'homme d'équipe feignait de pousser un chariot vide. Sous ces déguisements veillaient trois gardiens d'un monde secret.

Le contrôleur tapotait le billet :

— Vous allez de Paris à Toulouse, pourquoi descendez-vous ici ?

— Je continuerai par le train suivant.

Le contrôleur le dévisageait. Il hésitait à lui livrer non une route, un ruisseau, des églantines, mais ce royaume que depuis Merlin on sait pénétrer sous les apparences. Il dut lire enfin en Bernis les trois vertus requises depuis Orphée pour ces voyages : le courage, la jeunesse, l'amour...

— Passez, dit-il.

Les rapides brûlaient cette gare qui n'était là qu'en trompe-l'œil comme ces petits bars occultes ornés de faux garçons, de faux musiciens, d'un faux barman. Déjà, dans l'omnibus Bernis avait senti sa vie se ralentir, changer de sens. Maintenant sur cette carriole, près de

ce paysan, il s'éloignait de nous plus encore. Il s'enfonçait dans le mystère. L'homme, dès trente ans, portait toutes ses rides pour ne plus vieillir. Il désignait un champ :

— Ça pousse vite !

Quelle hâte invisible pour nous, cette course des blés vers le soleil !

Bernis nous découvrit plus lointains encore, plus agités, plus misérables, quand le paysan désignant un mur :

— C'est le grand-père de mon grand-père qui l'a bâti.

Il touchait déjà un mur éternel, un arbre éternel : il devina qu'il arrivait.

— Voilà le domaine. Faut-il vous attendre ?

Royaume de légende endormi sous les eaux, c'est là que Bernis passera cent ans en ne vieillissant que d'une heure.

Ce soir même, la carriole, l'omnibus, le rapide lui permettront cette fuite en chicane qui nous ramène vers le monde depuis Orphée, depuis la Belle au bois dormant. Il paraîtra un voyageur semblable aux autres, en route vers Toulouse, appuyant sa joue blanche aux vitres. Mais il portera dans le fond du cœur un souvenir qui ne peut pas se raconter, « couleur de lune », « couleur du temps ».

Visite étrange : nul éclat de voix, nulle surprise. La route rendait un son mat. Il sauta la haie comme jadis : l'herbe montait dans les allées... ah ! c'est la seule différence. La maison lui apparut blanche entre les arbres mais comme en rêve, à une distance infranchissable. Au moment d'atteindre le but, est-ce un mirage ? Il gravit le perron de larges pierres. Il était né de la nécessité avec une aisance sûre de lignes. « Rien ici n'est truqué... » Le vestibule était obscur : un chapeau blanc sur une chaise : le sien ? Quel désordre aimable : non un désordre d'abandon, mais le désordre intelligent qui marque une présence. Il garde encore l'empreinte du mouvement. Une chaise à peine reculée d'où l'on s'était levé la main appuyée à la table : il vit le geste. Un livre ouvert : qui vient de le quitter ? Pourquoi ? La dernière phrase chantait peut-être encore dans une conscience.

Bernis sourit, pensant aux mille petits travaux, aux mille petits tracas de la maison. On y marchait le long

du jour en parant aux mêmes besoins, en rangeant le même désordre. Les drames y étaient de si peu d'importance : il suffisait d'être un voyageur, un étranger pour en sourire...

« Tout de même, pensait-il, le soir tombait ici comme ailleurs une année entière, c'était un cycle révolu. Le lendemain... c'était recommencer la vie. On marchait vers le soir. On n'avait plus, alors, aucun souci : les persiennes étaient closes, les livres rangés et les garde-feu bien en place. Ce repos gagné eût pu être éternel, il en avait le goût. Mes nuits, elles, sont moins que des trêves... »

Il s'assit sans faire de bruit. Il n'osait pas se révéler : tout semblait si calme, si égal. D'un store soigneusement baissé un rayon de soleil filtra. « Une déchirure, pensa Bernis, ici l'on vieillit sans savoir... »

« Que vais-je apprendre ?... » Un pas dans la pièce voisine enchanta la maison. Un pas tranquille. Un pas de nonne qui range les fleurs de l'autel. « Quelle besogne minuscule achève-t-on ? Ma vie est serrée comme un drame. Ici, que d'espace, que d'air, entre chacun des mouvements, entre chacune des pensées... » Par la fenêtre, il se pencha vers la campagne. Elle était tendue sous le soleil, avec des lieues de route blanche à parcourir pour aller prier, pour aller chasser, pour aller porter une lettre. Une batteuse au loin ronflait : on faisait un effort pour l'entendre : la voix trop faible d'un acteur oppresse la salle.

Le pas de nouveau résonna : « On range les bibelots, ils ont encombré les vitrines peu à peu. Chaque siècle en se retirant laisse derrière lui ces coquillages... »

On parlait, Bernis écouta :

— Crois-tu qu'elle passe la semaine ? Le médecin...

Les pas s'éloignèrent. Stupéfait, il se tut. Qui allait mourir ? Son cœur se serra. Il appela à l'aide toute preuve de vie, le chapeau blanc, le livre ouvert...

Les voix reprirent. C'étaient des voix pleines d'amour, mais si calmes. On savait la mort installée sous le toit, on l'y accueillait en intime sans en détourner le visage. Il n'y avait rien de déclamatoire : « Comme tout est simple, pensa Bernis, vivre, ranger les bibelots, mourir... »

— Tu as cueilli des fleurs pour le salon ?

— Oui.

On parlait bas, sur un ton voilé mais égal. On parlait de mille petites choses et la mort prochaine les teignait simplement de grisaille. Un rire jaillit qui mourut lui-même. Un rire sans racine profonde, mais que ne réprimait pas une dignité théâtrale.

— Ne monte pas, dit la voix, elle dort.

Bernis était assis au cœur même de la douleur dans une intimité dérobée. Il eut peur d'être découvert. L'étranger fait naître, du besoin de tout exprimer, une douleur moins humble. On lui crie : « Vous qui l'avez connue, aimée... » Il dresse la mourante dans toute sa grâce et c'est intolérable.

Il avait droit pourtant à cette intimité « ... car je l'aimais ».

Il eut besoin de la revoir, monta en fraude l'escalier, ouvrit la porte de la chambre. Elle contenait tout l'été. Les murs étaient clairs et le lit blanc. La fenêtre ouverte s'emplissait de jour. L'horloge d'un clocher lointain, paisible, lente, donna la cadence juste du cœur, du cœur sans fièvre qu'il faut avoir. Elle dormait. Quel sommeil glorieux au centre de l'été !

« Elle va mourir... » Il s'avança sur le parquet ciré, plein de lumière. Il ne comprenait pas sa propre paix. Mais elle gémit : Bernis n'osa pénétrer plus avant...

Il devinait une présence immense : l'âme des malades s'étale, remplit la chambre et la chambre est comme une plaie. On n'ose heurter un meuble, marcher.

Pas un bruit. Des mouches seules grésillaient. Un appel lointain posa un problème. Une bouffée de vent frais coula, molle, dans la chambre. Le soir déjà, pensa Bernis. Il songeait aux volets que l'on allait tirer, à la lumière de la lampe. C'était bientôt la nuit qui obséderait la malade ainsi qu'une étape à franchir. La lampe en veilleuse fascine alors comme un mirage, et les choses dont les ombres ne tournent pas et que l'on regarde douze heures sous le même angle finissent par s'imprimer dans le cerveau, peser d'un poids insupportable.

— Qui est là ? dit-elle.

Bernis s'approcha. La tendresse, la pitié montèrent vers ses lèvres. Il s'inclina. La secourir. La prendre dans les bras. Être sa force.

« Jacques... » Elle le fixait. « Jacques... » Elle le halait du fond de sa pensée. Elle ne cherchait pas son épaule

mais fouillait dans ses souvenirs. Elle s'accrochait à sa manche comme un naufragé qui se hisse, non pour se saisir d'une présence, d'un appui, mais d'une image... Elle regarde...

Et voici que peu à peu il lui semble étranger. Elle ne reconnaît pas cette ride, ce regard. Elle lui serre les doigts pour l'appeler : il ne peut lui être d'aucun secours. Il n'est pas l'ami qu'elle porte en elle. Déjà lasse de cette présence, elle le repousse, détourne la tête.

Il est à une distance infranchissable.

Il s'évada sans bruit, traversa de nouveau le vestibule. Il revenait d'un voyage immense, d'un voyage confus, dont on se souvient mal. Est-ce qu'il souffrait ? Est-ce qu'il était triste ? Il s'arrêta. Le soir s'insinuait comme la mer dans une cale qui fait eau, les bibelots allaient s'éteindre. Le front contre la vitre, il vit les ombres des tilleuls s'allonger, se joindre, remplir le gazon de nuit. Un village lointain s'éclaira : à peine une poignée de lumières : elle aurait tenu dans ses mains. Il n'y avait plus de distance : il eût pu toucher du doigt la colline. Les voix de la maison se turent : on avait achevé de la mettre en ordre. Il ne bougeait pas. Il se souvenait de soirs pareils. On se levait pesant comme un scaphandrier. Le visage lisse de la femme se fermait et tout à coup on avait peur de l'avenir, de la mort.

Il sortit. Il se retourna avec le désir aigu d'être surpris, d'être appelé : son cœur aurait fondu de tristesse et de joie. Mais rien. Rien ne le retenait. Il glissait sans résistance entre les arbres. Il sauta la haie : la route était dure. C'était fini, il ne reviendrait plus jamais.

V

Et Bernis, avant de partir, me résumait toute l'aventure : « J'ai essayé, vois-tu, d'entraîner Geneviève dans un monde à moi. Tout ce que je lui montrais devenait terne, gris. La première nuit était d'une épaisseur sans nom : nous n'avons pas pu la franchir. J'ai dû lui rendre sa maison, sa vie, son âme. Un à un tous les peupliers de la route. A mesure que nous remontions vers Paris, diminuait entre le monde et nous une épaisseur. Comme

si j'avais voulu l'entraîner sous la mer. Quand, plus tard, j'ai cherché encore à la joindre, j'ai pu l'approcher, la toucher : il n'y avait pas d'espace entre nous. Il y avait plus. Je ne sais te dire quoi : mille années. On est si loin d'une autre vie. Elle était cramponnée à ses draps blancs, à son été, à ses évidences, et je n'ai pas pu l'emporter. Laisse-moi partir. »

Où vas-tu maintenant chercher le trésor, plongeur des Indes qui touches les perles, mais ne sais pas les ramener au jour ? Ce désert sur lequel je marche, moi qui suis retenu, comme un plomb, au sol, je n'y saurais rien découvrir. Mais il n'est pour toi, magicien, qu'un voile de sable, qu'une apparence...

— Jacques, c'est l'heure.

VI

Maintenant, engourdi, il rêve. Le sol de si haut paraît immobile. Le Sahara de sable jaune mord sur une mer bleue comme un trottoir interminable. Bernis bon ouvrier ramène cette côte qui dérive à droite, glisse en travers, dans l'alignement du moteur. A chaque virage de l'Afrique, il incline doucement l'avion. Encore deux mille kilomètres avant Dakar.

Devant lui, l'éclatante blancheur de ce territoire insoumis. Parfois le roc est nu. Le vent a balayé le sable, çà et là, en dunes régulières. L'air immobile a pris l'avion comme une gangue. Nul tangage, nul roulis et, de si haut, nul déplacement du paysage. Serré dans le vent l'avion dure. Port-Étienne, première escale, n'est pas inscrite dans l'espace mais dans le temps, et Bernis regarde sa montre. Six heures encore d'immobilité et de silence, puis on sort de l'avion comme d'une chrysalide. Le monde est neuf.

Bernis regarde cette montre par quoi s'opère un tel miracle. Puis le compte-tours immobile. Si cette aiguille lâche son chiffre, si la panne livre l'homme au sable, le temps et les distances prendront un sens nouveau et qu'il ne conçoit même pas. Il voyage dans une quatrième dimension.

Il connaît pourtant cet étouffement. Nous l'avons tous

connu. Tant d'images coulaient dans nos yeux : nous sommes prisonniers d'une seule, qui pèse le poids vrai de ses dunes, de son soleil, de son silence. Un monde sur nous s'est échoué. Nous sommes faibles, armés de gestes qui feront tout juste, la nuit venue, fuir des gazelles. Armés de voix qui ne porteraient pas à trois cents mètres et ne sauraient toucher des hommes. Nous sommes tous tombés un jour dans cette planète inconnue.

Le temps y devenait trop large pour le rythme de notre vie. A Casablanca, nous comptions par heures à cause de nos rendez-vous : chacun d'eux nous changeait le cœur. En avion, chaque demi-heure, nous changions de climat : changions de chair. Ici, nous comptons par semaines.

Les camarades nous ont tirés de là. Et, si nous étions faibles, nous ont hissés dans la carlingue : poignet de fer des camarades qui nous tiraient hors de ce monde dans leur monde.

En équilibre sur tant d'inconnu, Bernis songe qu'il se connaît mal. Qu'appelleraient en lui la soif, l'abandon, ou la cruauté des tribus maures ? Et l'escale de Port-Étienne rejetée, soudain, à plus d'un mois ? Il pense encore :

« Je n'ai besoin d'aucun courage. »

Tout reste abstrait. Quand un jeune pilote se hasarde aux loopings, il verse au-dessus de sa tête, si proches soient-ils, non des obstacles durs dont le moindre l'écraserait, mais des arbres, des murs aussi fluides que dans les rêves. Du courage, Bernis ?

Pourtant, contre son cœur, car le moteur a tressailli, cet inconnu, qui peut surgir, prendra sa place.

Ce cap, ce golfe ont rejoint enfin après une heure les terres neutres, désarmées, dont l'hélice est venue à bout. Mais chaque point du sol en avant porte sa menace mystérieuse.

Mille kilomètres encore : il faut tirer à soi cette nappe immense.

« De Port-Étienne pour Cap Juby : courrier bien arrivé 16 h. 30. »

« De Port-Étienne pour Saint-Louis : courrier reparti 16 h. 45. »

« De Saint-Louis pour Dakar : courrier quitte Port-Étienne 16 h. 45, ferons continuer de nuit. »

Vent d'Est. Il souffle de l'intérieur du Sahara et le sable monte en tourbillons jaunes. De l'horizon s'est détaché à l'aube un soleil élastique et pâle, déformé par la brume chaude. Une bulle de savon pâle. Mais en montant vers le zénith, peu à peu contracté, mis au point, il est devenu cette flèche brûlante, ce poinçon brûlant dans la nuque.

Vent d'Est. On décolle de Port-Étienne dans un air calme, presque frais, mais à cent mètres d'altitude on trouve cette coulée de lave. Et tout de suite :

Température de l'huile : 120.

Température de l'eau : 110.

Gagner deux mille, trois mille mètres : évidemment ! Dominer cette tempête de sable : évidemment ! Mais, avant cinq minutes de cabré : auto-allumage et soupapes grillés. Et puis monter : facile à dire. L'avion s'enfonce dans cet air sans ressort, l'avion s'enlise.

Vent d'Est. On est aveugle. Le soleil est roulé dans ces volutes jaunes. Sa face pâle parfois émerge et brûle. La terre n'apparaît qu'à la verticale, et encore ! Je cabre ? je pique ? je penche ? Va-t'en voir ! On plafonne à cent mètres. Tant pis ! cherchons plus bas.

Au ras du sol une rivière de vent Nord. Ça va. On laisse pendre un bras hors de la carlingue. Ainsi dans un canot rapide on joue des doigts à flétrir l'eau fraîche.

Température de l'huile : 110.

Température de l'eau : 95.

Frais comme une rivière ? En comparaison. Ça danse un peu, chaque pli du sol décoche sa gifle. C'est embêtant de ne rien voir.

Mais au cap Timéris le vent d'Est épouse le sol même. Plus de refuge nulle part. Odeur de caoutchouc brûlé. Magnéto ? Joints ? L'aiguille du compte-tours hésite, cède dix tours. « Alors, toi, si tu t'en mêles... »

Température de l'eau : 115.

Impossible de gagner dix mètres. Un coup d'œil sur la dune qui vous arrive comme un tremplin. Un coup d'œil sur les manomètres. Hop ! c'est le remous de la

dune. On pilote manche sur le ventre : plus pour longtemps. On porte dans les mains l'avion en équilibre comme un bol trop plein.

A dix mètres des roues la Mauritanie dépêche ses sables, ses salines, ses plages; torrent du ballast.

1.520 tours.

Le premier passage à vide frappe le pilote comme un coup de poing. Un poste français à vingt kilomètres : le seul. L'atteindre.

Température de l'eau : 120.

Dunes, rochers, salines sont absorbés. Tout passe au laminoir. Et allez donc ! Des contours s'élargissent, s'ouvrent, se ferment. Au ras des roues : débâcle. Ces rochers noirs là-bas, groupés, serrés, qui semblent venir avec lenteur, tout à coup s'emballent. On leur tombe dessus, on les éparpille.

1.430 tours.

« Si je me casse la gueule... » Une tôle qu'il frôle du doigt le brûle. Le radiateur vaporise par saccades. L'avion, péniche trop chargée, pèse.

1.400 tours.

Les derniers sables jetés en hâte à vingt centimètres des roues. Pelletées rapides. Pelletées d'or. Une dune sautée démasque le poste. Ah! Bernis coupe. Il était temps.

L'élan du paysage se freine et meurt. Ce monde en poussière se recompose.

Un fortin français dans le Sahara. Un vieux sergent reçut Bernis et riait de joie à la vue d'un frère. Vingt Sénégalais présentaient les armes : un blanc, c'est au moins un sergent; c'est un lieutenant s'il est jeune.

— Bonjour, sergent !

— Ah ! venez chez moi, je suis si heureux ! Je suis de Tunis...

Son enfance, ses souvenirs, son âme : il livrait tout ça, d'un coup, à Bernis.

Une petite table, des photographies piquées au mur :

— Oui, c'est des photos de parents. Je ne les connais pas encore tous, mais j'irai à Tunis, l'année prochaine. Là ? C'est l'amoureuse de mon copain. Je l'ai toujours vue sur sa table. Il parlait toujours d'elle. Quand il est mort, j'ai pris la photo, j'ai continué, moi je n'avais pas d'amoureuse.

— J'ai soif, sergent.

— Ah buvez ! Ça me fait plaisir d'offrir du vin. Je n'en avais plus pour le capitaine. Il est passé voilà cinq mois. Ensuite, bien sûr, pendant longtemps, je me suis fait des idées noires. J'écrivais pour qu'on me relève : j'avais trop honte.

— Ce que je fais ? J'écris des lettres toutes les nuits : je ne dors pas, j'ai des bougies. Mais lorsque le courrier m'arrive, tous les six mois, ça ne va plus comme réponse : je recommence.

Bernis monte fumer avec le vieux sergent sur la terrasse du fortin. Quel désert vide au clair de lune. Que surveille-t-il de ce poste ? Sans doute les étoiles. Sans doute la lune...

— C'est vous le sergent des étoiles ?

— Ne me refusez pas, fumez, j'ai du tabac. Je n'en avais plus pour le capitaine.

Bernis apprenait tout de ce lieutenant, de ce capitaine. Il eût pu redire leur unique défaut, leur unique vertu : l'un jouait, l'autre était trop bon. Il apprenait aussi que la dernière visite d'un jeune lieutenant à un vieux sergent perdu dans les sables est presque un souvenir d'amour.

— Il m'a expliqué les étoiles...

— Oui, fit Bernis, il vous les passait en consigne.

Et maintenant, il les expliquait à son tour. Et le sergent, apprenant les distances, pensait à Tunis aussi qui est loin. Apprenant l'étoile polaire, il jurait de la reconnaître à son visage, il n'aurait qu'à la maintenir un peu à gauche. Il pensait à Tunis qui est si proche.

« Et nous tombons vers celles-ci avec une vitesse vertigineuse... » Et le sergent se retenait à temps au mur.

— Vous savez donc tout !

— Non, sergent. J'ai eu un sergent qui me disait même : « Vous n'avez pas honte, vous, un fils de famille si instruit, si bien élevé, de faire si mal les demi-tours ? »

— Eh ! N'ayez pas honte, c'est si difficile...

On le consolait.

— Sergent, sergent ! Ton falot de ronde...

Il montrait la lune.

— Connais-tu ça, sergent, cette chanson :

Il pleut, il pleut bergère...

Il fredonna l'air.

— Ah oui, je la connais : c'est une chanson de Tunis...

— Dis-moi la suite, sergent. J'ai besoin de m'en souvenir.

— Attendez voir :

Rentre tes blancs moutons
Là-bas dans la chaumière...

— Sergent, sergent, ça me revient :

Entends sous le feuillage
L'eau qui coule à grand bruit,
Déjà voici l'orage...

— Ah comme c'est vrai ! fit le sergent.

Ils comprenaient les mêmes choses...

— Voici le jour, sergent, allons travailler.

— Travaillons.

— Passe-moi la clef à bougies.

— Ah ! bien sûr.

— Appuie ici avec la pince.

— Ah ! commandez... je ferai tout.

— Tu vois, ce n'était rien, sergent, je vais partir.

Le sergent contemple un jeune dieu, venu de nulle part, pour s'envoler.

... Venu lui rappeler une chanson, Tunis, lui-même. De quel paradis, au delà des sables, descendent sans bruit ces beaux messagers ?

— Adieu, sergent !

— Adieu...

Le sergent remuait les lèvres, ne se devinant pas lui-même. Le sergent n'aurait pas su dire qu'il gardait au cœur pour six mois d'amour.

VII

« De Saint-Louis du Sénégal pour Port-Étienne : Courrier pas arrivé Saint-Louis stop. Urgence nous communiquer nouvelles. »

« De Port-Étienne pour Saint-Louis : Ne savons rien

depuis départ 16 h. 45 stop. Effectuerons immédiatement recherches. »

« De Saint-Louis du Sénégal pour Port-Étienne : Avion 632 quitte Saint-Louis 7 h. 25 stop. Suspendez votre départ jusqu'à son arrivée Port-Étienne. »

« De Port-Étienne pour Saint-Louis : Avion 632 bien arrivé 13 h. 40. Stop. Pilote signale rien vu malgré visibilité suffisante. Stop. Pilote estime aurait trouvé si courrier sur trajet normal. Stop. Troisième pilote nécessaire pour recherches échelonnées en profondeur. »

« De Saint-Louis pour Port-Étienne : D'accord. Donnons des ordres. »

« De Saint-Louis pour Juby : Sans nouvelles France-Amérique. Stop. Descendez urgence Port-Étienne. »

Juby.

Un mécanicien revient à moi :

— Je vous mets l'eau dans le coffre avant gauche, les vivres dans le coffre droit, à l'arrière une roue de secours et la boîte de pharmacie. Dix minutes. Ça va ?

— Ça va.

Bloc-notes. Consignes :

« En mon absence rédiger les comptes rendus journaliers. Payer les Maures lundi. Embarquer sur le voilier les bidons vides. »

Et je m'accoude à la fenêtre. Le voilier qui nous ravitaille une fois par mois en eau douce se balance léger sur la mer. Il est charmant. Il habille d'un peu de vie tremblante, de linge frais tout mon désert. Je suis Noé visité dans l'arche par la colombe.

L'avion est prêt.

« De Juby pour Port-Étienne : Avion 236 quitte Juby 14 h. 20 pour Port-Étienne. »

La route des caravanes est marquée d'ossements, quelques avions marquent la nôtre : « Encore une heure jusqu'à l'avion de Bojador... » Squelettes pillés par les Maures. Repères.

Mille kilomètres de sable, puis Port-Étienne : quatre bâtisses dans le désert.

— Nous t'attendions. Nous repartons tout de suite pour profiter du jour. L'un sur l'autre à la côte, vingt

kilomètres, l'autre à cinquante. Nous faisons escale au fortin à cause de la nuit : tu changes d'appareil ?

— Oui. Soupape en prise.

Transbordement.

Départ.

Rien. Ce n'était qu'un rocher sombre. Je continue à passer ce désert au laminoir. Chaque point noir est une faute qui me tourmente. Mais le sable ne roule à moi qu'un rocher sombre.

Je ne vois plus mes camarades. Ils sont installés dans leur part de ciel. Patience d'éperviers. Je ne vois plus la mer. En suspens sur un brasier blanc, je ne vois rien qui vive. Mon cœur bat : cette épave au loin...

Un rocher sombre.

Mon moteur : un grondement de fleuve en marche. Ce fleuve en marche m'enveloppe et m'use.

Souvent je t'ai vu replié, Bernis, sur ton espérance inexplicable. Je ne sais pas traduire. Il me revient ce mot de Nietzsche que tu aimais : « Mon été chaud, court, mélancolique et bienheureux. »

J'ai les yeux fatigués de tant chercher. Des points noirs dansent. Je ne sais plus bien où je vais.

— Alors, sergent, vous l'avez donc vu ?

— Il a décollé au petit jour...

Nous nous asseyons au pied du fortin. Les Sénégalais rient, le sergent rêve : un crépuscule lumineux mais inutile.

L'un de nous hasarde :

— Si l'avion est détruit... tu sais... presque introuvable !

— Évidemment.

L'un de nous se lève, fait quelques pas :

— Ça va mal. Cigarette ?

Nous entrons dans la nuit : bêtes, hommes et choses.

Nous entrons dans la nuit, sous le feu du bord d'une cigarette, et le monde reprend ses vraies dimensions. A gagner Port-Étienne vieillissent les caravanes. Saint-Louis du Sénégal est aux confins du rêve. Ce désert, tout à l'heure, n'était qu'un sable sans mystère. Les villes à trois pas s'offraient et le sergent armé pour la patience,

le silence et la solitude sentait vaine une telle vertu. Mais une hyène crie et le sable vit, mais un appel recompose le mystère, mais quelque chose naît, fuit, recommence...

Mais les étoiles mesurent pour nous les vraies distances. La vie paisible, l'amour fidèle, l'amie que nous croyons chérir, c'est de nouveau l'étoile polaire qui les balise...

Mais la Croix du Sud balise un trésor.

Vers trois heures du matin, nos couvertures de laine deviennent minces, transparentes : c'est un maléfice de la lune. Je me réveille glacé. Je monte fumer sur la terrasse du fortin. Cigarette... cigarette... Ainsi j'atteindrai l'aube.

Ce petit poste au clair de lune : un port aux eaux tranquilles. Bien au complet tout ce jeu d'étoiles pour navigateurs. Les boussoles de nos trois avions tirées sagement vers le Nord. Et cependant...

Ton dernier pas réel, l'as-tu posé ici ? Ici finit le monde sensible. Ce petit fortin : un embarcadère. Un seuil ouvert sur ce clair de lune où rien n'est bien vrai.

La nuit est merveilleuse. Où es-tu, Jacques Bernis ? Ici peut-être, peut-être là ? Quelle présence déjà légère ! Autour de moi ce Sahara si peu chargé qui reçoit à peine, çà et là, un bond d'antilope, qui supporte à peine, au pli le plus lourd, un enfant léger.

Le sergent m'a rejoint :

— Bonsoir, Monsieur.

— Bonsoir, sergent.

Il écoute. Rien. Un silence, Bernis, fait de ton silence.

— Cigarette ?

— Oui.

Le sergent mâche sa cigarette.

— Sergent, demain je trouverai mon camarade : où crois-tu qu'il soit ?

Le sergent, sûr de lui, me signale tout l'horizon...

Un enfant perdu remplit le désert.

Bernis, tu m'avouais un jour : « J'ai aimé une vie que je n'ai pas très bien comprise, une vie pas tout à fait fidèle. Je ne sais même pas très bien ce dont j'ai eu besoin : c'était une fringale légère... »

Bernis, tu m'avouais un jour : « Ce que je devinais se

cachait derrière toute chose. Il me semblait qu'avec un effort, j'allais comprendre, j'allais le connaître enfin et l'emporter. Et je m'en vais troublé par cette présence d'ami que je n'ai jamais pu tirer au jour... »

Il me semble qu'un vaisseau chavire. Il me semble qu'un enfant s'apaise. Il me semble que ce frémissement de voiles, de mâts et d'espérances entre dans la mer.

L'aube. Cris rauques des Maures. Leurs chameaux à terre crevés de fatigue. Un rezzou de trois cents fusils, descendu en secret du Nord, aurait surgi à l'Est et massacré une caravane.

Si nous cherchions du côté du rezzou ?

— Alors en éventail, d'accord ? Celui du centre fonce plein Est...

Simoun : dès cinquante mètres d'altitude ce vent nous sèche comme un aspirateur.

Mon Camarade...

C'était donc ici le trésor : l'as-tu cherché !

Sur cette dune, les bras en croix et face à ce golfe bleu sombre et face aux villages d'étoiles, cette nuit, tu pesais peu de chose...

A ta descente vers le Sud combien d'amarres dénouées, Bernis aérien déjà de n'avoir plus qu'un seul ami : un fil de la vierge te liait à peine...

Cette nuit tu pesais moins encore. Un vertige t'a pris. Dans l'étoile la plus verticale a lui le trésor, ô fugitif !

Le fil de la vierge de mon amitié te liait à peine : berger infidèle j'ai dû m'endormir.

« De Saint-Louis du Sénégal pour Toulouse : France-Amérique retrouvé Est Timéris. Stop. Parti ennemi à proximité. Stop. Pilote tué avion brisé courrier intact. Stop. Continue sur Dakar. »

VIII

« De Dakar pour Toulouse : courrier bien arrivé Dakar. Stop. »

VOL DE NUIT

A Monsieur Didier Daurat.

I

Les collines, sous l'avion, creusaient déjà leur sillage d'ombre dans l'or du soir. Les plaines devenaient lumineuses mais d'une inusable lumière : dans ce pays elles n'en finissent pas de rendre leur or, de même qu'après l'hiver elles n'en finissent pas de rendre leur neige.

Et le pilote Fabien, qui ramenait de l'extrême Sud, vers Buenos-Aires, le courrier de Patagonie, reconnaissait l'approche du soir aux mêmes signes que les eaux d'un port : à ce calme, à ces rides légères qu'à peine dessinaient de tranquilles nuages. Il entrait dans une rade immense et bienheureuse.

Il eût pu croire aussi, dans ce calme, faire une lente promenade, presque comme un berger. Les bergers de Patagonie vont, sans se presser, d'un troupeau à l'autre : il allait d'une ville à l'autre, il était le berger des petites villes. Toutes les deux heures il en rencontrait qui venaient boire au bord des fleuves ou qui broutaient leur plaine.

Quelquefois, après cent kilomètres de steppes plus inhabitées que la mer, il croisait une ferme perdue, et qui semblait emporter en arrière, dans une houle de prairies, sa charge de vies humaines; alors il saluait des ailes ce navire.

« San Julian est en vue; nous atterrirons dans dix minutes. »

Le radio navigant passait la nouvelle à tous les postes de la ligne.

Sur deux mille cinq cents kilomètres, du détroit de Magellan à Buenos-Aires, des escales semblables s'échelonnaient; mais celle-ci s'ouvrait sur les frontières de la nuit comme, en Afrique, sur le mystère, la dernière bourgade soumise.

Le radio passa un papier au pilote :

« Il y a tant d'orages que les décharges remplissent mes écouteurs. Coucherez-vous à San Julian ? »

Fabien sourit : le ciel était calme comme un aquarium et toutes les escales, devant eux, leur signalaient : « Ciel pur, vent nul. » Il répondit :

« Continuerons. »

Mais le radio pensait que des orages s'étaient installés quelque part, comme des vers s'installent dans un fruit; la nuit serait belle et pourtant gâtée : il lui répugnait d'entrer dans cette ombre prête à pourrir.

En descendant moteur au ralenti sur San Julian, Fabien se sentit las. Tout ce qui fait douce la vie des hommes grandissait vers lui : leurs maisons, leurs petits cafés, les arbres de leur promenade. Il était semblable à un conquérant, au soir de ses conquêtes, qui se penche sur les terres de l'empire, et découvre l'humble bonheur des hommes. Fabien avait besoin de déposer les armes, de ressentir sa lourdeur et ses courbatures, on est riche aussi de ses misères, et d'être ici un homme simple, qui regarde par la fenêtre une vision désormais immuable. Ce village minuscule, il l'eût accepté : après avoir choisi on se contente du hasard de son existence et on peut l'aimer. Il vous borne comme l'amour. Fabien eût désiré vivre ici longtemps, prendre sa part ici d'éternité, car les petites villes, où il vivait une heure, et les jardins clos de vieux murs, qu'il traversait, lui semblaient éternels de durer en dehors de lui. Et le village montait vers l'équipage et vers lui s'ouvrait. Et Fabien pensait aux amitiés, aux filles tendres, à l'intimité des nappes blanches, à tout ce qui, lentement, s'apprivoise pour l'éternité. Et le village coulait déjà au ras des ailes, étalant le mystère de ses jardins fermés que leurs murs ne protégeaient plus. Mais Fabien, ayant atterri, sut qu'il n'avait rien vu, sinon le mouvement lent de quelques hommes parmi leurs pierres. Ce village défendait, par sa seule immobilité, le secret de ses passions, ce village refusait sa douceur : il eût fallu renoncer à l'action pour la conquérir.

Quand les dix minutes d'escale furent écoulées, Fabien dut repartir.

Il se retourna vers San Julian : ce n'était plus qu'une poignée de lumières, puis d'étoiles, puis se dissipa la poussière qui, pour la dernière fois, le tenta.

« Je ne vois plus les cadrans : j'allume. »

Il toucha les contacts, mais les lampes rouges de la carlingue versèrent vers les aiguilles une lumière encore si diluée dans cette lumière bleue qu'elle ne les colorait pas. Il passa les doigts devant une ampoule : ses doigts se teintèrent à peine.

« Trop tôt. »

Pourtant la nuit montait, pareille à une fumée sombre, et déjà comblait les vallées. On ne distinguait plus celles-ci des plaines. Déjà pourtant s'éclairaient les villages, et leurs constellations se répondaient. Et lui aussi, du doigt, faisait cligner ses feux de position, répondait aux villages. La terre était tendue d'appels lumineux, chaque maison allumant son étoile, face à l'immense nuit, ainsi qu'on tourne un phare vers la mer. Tout ce qui couvrait une vie humaine déjà scintillait. Fabien admirait que l'entrée dans la nuit se fît cette fois, comme une entrée en rade, lente et belle.

Il enfouit sa tête dans la carlingue. Le radium des aiguilles commençait à luire. L'un après l'autre le pilote vérifia des chiffres et fut content. Il se découvrait solidement assis dans ce ciel. Il effleura du doigt un longeron d'acier, et sentit dans le métal ruisseler la vie : le métal ne vibrait pas, mais vivait. Les cinq cents chevaux du moteur faisaient naître dans la matière un courant très doux, qui changeait sa glace en chair de velours. Une fois de plus, le pilote n'éprouvait, en vol, ni vertige, ni ivresse, mais le travail mystérieux d'une chair vivante.

Maintenant il s'était recomposé un monde, il y jouait des coudes pour s'y installer bien à l'aise.

Il tapota le tableau de distribution électrique, toucha les contacts un à un, remua un peu, s'adossa mieux, et chercha la position la meilleure pour bien sentir les balancements des cinq tonnes de métal qu'une nuit mouvante épaulait. Puis il tâtonna, poussa en place sa lampe de secours, l'abandonna, la retrouva, s'assura qu'elle ne glissait pas, la quitta de nouveau pour tapoter chaque manette, les joindre à coup sûr, instruire ses

doigts pour un monde aveugle. Puis, quand ses doigts le connurent bien, il se permit d'allumer une lampe, d'orner sa carlingue d'instruments précis, et surveilla sur les cadrans seuls son entrée dans la nuit, comme une plongée. Puis, comme rien ne vacillait, ni ne vibrait, ni ne tremblait, et que demeuraient fixes son gyroscope, son altimètre et le régime du moteur, il s'étira un peu, appuya sa nuque au cuir du siège, et commença cette profonde méditation du vol, où l'on savoure une espérance inexplicable.

Et maintenant, au cœur de la nuit comme un veilleur, il découvre que la nuit montre l'homme : ces appels, ces lumières, cette inquiétude. Cette simple étoile dans l'ombre : l'isolement d'une maison. L'une s'éteint : c'est une maison qui se ferme sur son amour.

Ou sur son ennui. C'est une maison qui cesse de faire son signal au reste du monde. Ils ne savent pas ce qu'ils espèrent ces paysans accoudés à la table devant leur lampe : ils ne savent pas que leur désir porte si loin, dans la grande nuit qui les enferme. Mais Fabien le découvre quand il vient de mille kilomètres et sent des lames de fond profondes soulever et descendre l'avion qui respire, quand il a traversé dix orages, comme des pays de guerre, et, entre eux, des clairières de lune, et quand il gagne ces lumières, l'une après l'autre, avec le sentiment de vaincre. Ces hommes croient que leur lampe luit pour l'humble table, mais à quatre-vingts kilomètres d'eux, on est déjà touché par l'appel de cette lumière, comme s'ils la balançaient désespérés, d'une île déserte, devant la mer.

II

Ainsi les trois avions postaux de la Patagonie, du Chili et du Paraguay revenaient du Sud, de l'Ouest et du Nord vers Buenos-Aires. On y attendait leur chargement pour donner le départ, vers minuit, à l'avion d'Europe.

Trois pilotes, chacun à l'arrière d'un capot lourd comme un chaland, perdus dans la nuit, méditaient leur

vol, et, vers la ville immense, descendraient lentement de leur ciel d'orage ou de paix, comme d'étranges paysans descendent de leurs montagnes.

Rivière, responsable du réseau entier, se promenait de long en large sur le terrain d'atterrissage de Buenos-Aires. Il demeurait silencieux car, jusqu'à l'arrivée des trois avions, cette journée, pour lui, restait redoutable. Minute par minute, à mesure que les télégrammes lui parvenaient, Rivière avait conscience d'arracher quelque chose au sort, de réduire la part d'inconnu, et de tirer ses équipages, hors de la nuit, jusqu'au rivage.

Un manœuvre aborda Rivière pour lui communiquer un message du poste Radio :

— Le courrier du Chili signale qu'il aperçoit les lumières de Buenos-Aires.

— Bien.

Bientôt Rivière entendrait cet avion : la nuit en livrait un déjà, ainsi qu'une mer, pleine de flux et de reflux et de mystères, livre à la plage le trésor qu'elle a si longtemps ballotté. Et plus tard on recevrait d'elle les deux autres.

Alors cette journée serait liquidée. Alors les équipes usées iraient dormir, remplacées par les équipes fraîches. Mais Rivière n'aurait point de repos : le courrier d'Europe, à son tour, le chargerait d'inquiétudes. Il en serait toujours ainsi. Toujours. Pour la première fois ce vieux lutteur s'étonnait de se sentir las. L'arrivée des avions ne serait jamais cette victoire qui termine une guerre, et ouvre une ère de paix bienheureuse. Il n'y aurait jamais, pour lui, qu'un pas de fait précédant mille pas semblables. Il semblait à Rivière qu'il soulevait un poids très lourd, à bras tendus, depuis longtemps : un effort sans repos et sans espérance. « Je vieillis... » Il vieillissait si dans l'action seule il ne trouvait plus sa nourriture. Il s'étonna de réfléchir sur des problèmes qu'il ne s'était jamais posés. Et pourtant revenait contre lui, avec un murmure mélancolique, la masse des douceurs qu'il avait toujours écartées : un océan perdu. « Tout cela est donc si proche ?... » Il s'aperçut qu'il avait peu à peu repoussé vers la vieillesse, pour « quand il aurait le temps », ce qui fait douce la vie des hommes. Comme si réellement on pouvait avoir le temps un jour, comme si l'on gagnait, à l'extré-

mité de la vie, cette paix bienheureuse que l'on imagine. Mais il n'y a pas de paix. Il n'y a peut-être pas de victoire. Il n'y a pas d'arrivée définitive de tous les courriers.

Rivière s'arrêta devant Leroux, un vieux contremaître qui travaillait. Leroux, lui aussi, travaillait depuis quarante ans. Et le travail prenait toutes ses forces. Quand Leroux rentrait chez lui vers dix heures du soir, ou minuit, ce n'était pas un autre monde qui s'offrait à lui, ce n'était pas une évasion. Rivière sourit à cet homme qui relevait son visage lourd, et désignait un axe bleui : « Ça tenait trop dur, mais je l'ai eu. » Rivière se pencha sur l'axe. Rivière était repris par le métier. « Il faudra dire aux ateliers d'ajuster ces pièces-là plus libres. » Il tâta du doigt les traces du grippage, puis considéra de nouveau Leroux. Une drôle de question lui venait aux lèvres, devant ces rides sévères. Il en souriait :

— Vous vous êtes beaucoup occupé d'amour, Leroux, dans votre vie ?

— Oh ! l'amour, vous savez, monsieur le Directeur...

— Vous êtes comme moi, vous n'avez jamais eu le temps.

— Pas bien beaucoup...

Rivière écoutait le son de la voix, pour connaître si la réponse était amère : elle n'était pas amère. Cet homme éprouvait, en face de sa vie passée, le tranquille contentement du menuisier qui vient de polir une belle planche : « Voilà. C'est fait. »

« Voilà, pensait Rivière, ma vie est faite. »

Il repoussa toutes les pensées tristes qui lui venaient de sa fatigue, et se dirigea vers le hangar, car l'avion du Chili grondait.

III

Le son de ce moteur lointain devenait de plus en plus dense. Il mûrissait. On donna les feux. Les lampes rouges du balisage dessinèrent un hangar, des pylônes de T. S. F., un terrain carré. On dressait une fête.

— Le voilà !

L'avion roulait déjà dans le faisceau des phares. Si brillant qu'il en semblait neuf. Mais, quand il eut stoppé enfin devant le hangar, tandis que les mécaniciens et les manœuvres se pressaient pour décharger la poste, le pilote Pellerin ne bougea pas.

— Eh bien ? qu'attendez-vous pour descendre ?

Le pilote, occupé à quelque mystérieuse besogne, ne daigna pas répondre. Probablement il écoutait encore tout le bruit du vol passer en lui. Il hochait lentement la tête, et, penché en avant, manipulait on ne sait quoi. Enfin il se retourna vers les chefs et les camarades, et les considéra gravement, comme sa propriété. Il semblait les compter et les mesurer et les peser, et il pensait qu'il les avait bien gagnés, et aussi ce hangar de fête et ce ciment solide et, plus loin, cette ville avec son mouvement, ses femmes et sa chaleur. Il tenait ce peuple dans ses larges mains, comme des sujets, puisqu'il pouvait les toucher, les entendre et les insulter. Il pensa d'abord les insulter d'être là tranquilles, sûrs de vivre, admirant la lune, mais il fut débonnaire :

— ... Paierez à boire !

Et il descendit.

Il voulut raconter son voyage :

— Si vous saviez !...

Jugeant sans doute en avoir assez dit, il s'en fut retirer son cuir.

Quand la voiture l'emporta vers Buenos-Aires en compagnie d'un inspecteur morne et de Rivière silencieux, il devint triste : c'est beau de se tirer d'affaire, et de lâcher avec santé, en reprenant pied, de bonnes injures. Quelle joie puissante ! Mais ensuite, quand on se souvient, on doute on ne sait de quoi.

La lutte dans le cyclone, ça, au moins, c'est réel, c'est franc. Mais non le visage des choses, ce visage qu'elles prennent quand elles se croient seules. Il pensait :

« C'est tout à fait pareil à une révolte : des visages qui pâlissent à peine, mais changent tellement ! »

Il fit un effort pour se souvenir.

Il franchissait, paisible, la Cordillère des Andes. Les neiges de l'hiver pesaient sur elle de toute leur paix. Les neiges de l'hiver avaient fait la paix dans cette masse, comme les siècles dans les châteaux morts. Sur

deux cents kilomètres d'épaisseur, plus un homme, plus un souffle de vie, plus un effort. Mais des arêtes verticales, qu'à six mille d'altitude on frôle, mais des manteaux de pierre qui tombent droit, mais une formidable tranquillité.

Ce fut aux environs du Pic Tupungato...

Il réfléchit. Oui, c'est bien là qu'il fut le témoin d'un miracle.

Car il n'avait d'abord rien vu, mais s'était simplement senti gêné, semblable à quelqu'un qui se croyait seul, qui n'est plus seul, que l'on regarde. Il s'était senti, trop tard et sans bien comprendre comment, entouré par de la colère. Voilà. D'où venait cette colère ?

A quoi devinait-il qu'elle suintait des pierres, qu'elle suintait de la neige ? Car rien ne semblait venir à lui, aucune tempête sombre n'était en marche. Mais un monde à peine différent, sur place, sortait de l'autre. Pellerin regardait, avec un serrement de cœur inexplicable, ces pics innocents, ces arêtes, ces crêtes de neige, à peine plus gris, et qui pourtant commençaient à vivre — comme un peuple.

Sans avoir à lutter, il serrait les mains sur les commandes. Quelque chose se préparait qu'il ne comprenait pas. Il bandait ses muscles, tel une bête qui va sauter, mais il ne voyait rien qui ne fût calme. Oui, calme, mais chargé d'un étrange pouvoir.

Puis tout s'était aiguisé. Ces arêtes, ces pics, tout devenait aigu : on les sentait pénétrer, comme des étraves, le vent dur. Et puis il lui sembla qu'elles viraient et dérivaient autour de lui, à la façon de navires géants qui s'installent pour le combat. Et puis il y eut, mêlée à l'air, une poussière : elle montait, flottant doucement, comme un voile, le long des neiges. Alors, pour chercher une issue en cas de retraite nécessaire, il se retourna et trembla : toute la Cordillère, en arrière, semblait fermenter.

« Je suis perdu. »

D'un pic, à l'avant, jaillit la neige : un volcan de neige. Puis d'un second pic, un peu à droite. Et tous les pics, ainsi, l'un après l'autre s'enflammèrent, comme successivement touchés par quelque invisible coureur. C'est alors qu'avec les premiers remous de l'air les montagnes autour du pilote oscillèrent.

L'action violente laisse peu de traces : il ne retrouvait plus en lui le souvenir des grands remous qui l'avaient roulé. Il se rappelait seulement s'être débattu, avec rage, dans ces flammes grises.

Il réfléchit.

« Le cyclone, ce n'est rien. On sauve sa peau. Mais auparavant ! Mais cette rencontre que l'on fait ! »

Il pensait reconnaître, entre mille, un certain visage, et pourtant il l'avait déjà oublié.

IV

Rivière regardait Pellerin. Quand celui-ci descendrait de voiture, dans vingt minutes, il se mêlerait à la foule avec un sentiment de lassitude et de lourdeur. Il penserait peut-être : « Je suis bien fatigué... sale métier ! » Et à sa femme il avouerait quelque chose comme : « On est mieux ici que sur les Andes. » Et pourtant tout ce à quoi les hommes tiennent si fort s'était presque détaché de lui : il venait d'en connaître la misère. Il venait de vivre quelques heures sur l'autre face du décor, sans savoir s'il lui serait permis de rétablir pour soi cette ville dans ses lumières. S'il retrouverait même encore, amies d'enfance ennuyeuses mais chères, toutes ses petites infirmités d'homme. « Il y a dans toute foule, pensait Rivière, des hommes que l'on ne distingue pas, et qui sont de prodigieux messagers. Et sans le savoir eux-mêmes. A moins que... » Rivière craignait certains admirateurs. Ils ne comprenaient pas le caractère sacré de l'aventure, et leurs exclamations en faussaient le sens, diminuaient l'homme. Mais Pellerin gardait ici toute sa grandeur d'être simplement instruit, mieux que personne, sur ce que vaut le monde entrevu sous un certain jour, et de repousser les approbations vulgaires avec un lourd dédain. Aussi Rivière le félicita-t-il : « Comment avez-vous réussi ? » Et l'aima de parler simplement métier, de parler de son vol comme un forgeron de son enclume.

Pellerin expliqua d'abord sa retraite coupée. Il s'excusait presque : « Aussi je n'ai pas eu le choix. » Ensuite il n'avait plus rien vu : la neige l'aveuglait. Mais de violents

courants l'avaient sauvé, en le soulevant à sept mille. « J'ai dû être maintenu au ras des crêtes pendant toute la traversée. » Il parla aussi du gyroscope dont il faudrait changer de place la prise d'air : la neige l'obturait : « Ça forme verglas, voyez-vous. » Plus tard d'autres courants avaient culbuté Pellerin, et, vers trois mille, il ne comprenait plus comment il n'avait rien heurté encore. C'est qu'il survolait déjà la plaine. « Je m'en suis aperçu tout d'un coup, en débouchant dans du ciel pur. » Il expliqua enfin qu'il avait eu, à cet instant-là, l'impression de sortir d'une caverne.

— Tempête aussi à Mendoza ?

— Non. J'ai atterri par ciel pur, sans vent. Mais la tempête me suivait de près.

Il la décrivit parce que, disait-il, « tout de même c'était étrange ». Le sommet se perdait très haut dans les nuages de neige, mais la base roulait sur la plaine ainsi qu'une lave noire. Une à une, les villes étaient englouties. « Je n'ai jamais vu ça... » Puis il se tut, saisi par quelque souvenir.

Rivière se retourna vers l'inspecteur.

— C'est un cyclone du Pacifique, on nous a prévenus trop tard. Ces cyclones ne dépassent d'ailleurs jamais les Andes.

On ne pouvait prévoir que celui-là poursuivrait sa marche vers l'Est.

L'inspecteur, qui n'y connaissait rien, approuva.

L'inspecteur parut hésiter, se retourna vers Pellerin, et sa pomme d'Adam remua. Mais il se tut. Il reprit, après réflexion, en regardant droit devant soi, sa dignité mélancolique.

Il la promenait, ainsi qu'un bagage, cette mélancolie. Débarqué la veille en Argentine, appelé par Rivière pour de vagues besognes, il était empêtré de ses grandes mains et de sa dignité d'inspecteur. Il n'avait le droit d'admirer ni la fantaisie, ni la verve : il admirait par fonction la ponctualité. Il n'avait le droit de boire un verre en compagnie, de tutoyer un camarade et de risquer un calembour que si, par un hasard invraisemblable, il rencontrait, dans la même escale, un autre inspecteur.

« Il est dur, pensait-il, d'être un juge. »

A vrai dire, il ne jugeait pas, mais hochait la tête. Ignorant tout, il hochait la tête, lentement, devant tout

ce qu'il rencontrait. Cela troublait les consciences noires et contribuait au bon entretien du matériel. Il n'était guère aimé, car un inspecteur n'est pas créé pour les délices de l'amour, mais pour la rédaction de rapports. Il avait renoncé à y proposer des méthodes nouvelles et des solutions techniques, depuis que Rivière avait écrit : « L'inspecteur Robineau est prié de nous fournir, non des poèmes, mais des rapports. L'inspecteur Robineau utilisera heureusement ses compétences, en stimulant le zèle du personnel. » Aussi se jetait-il désormais, comme sur son pain quotidien, sur les défaillances humaines. Sur le mécanicien qui buvait, le chef d'aéroplace qui passait des nuits blanches, le pilote qui rebondissait à l'atterrissage.

Rivière disait de lui : « Il n'est pas très intelligent, aussi rend-il de grands services. » Un règlement établi par Rivière était, pour Rivière, connaissance des hommes; mais pour Robineau n'existait plus qu'une connaissance du règlement.

« Robineau, pour tous les départs retardés, lui avait dit un jour Rivière, vous devez faire sauter les primes d'exactitude.

— Même pour le cas de force majeure ? Même par brume ?

— Même par brume. »

Et Robineau éprouvait une sorte de fierté d'avoir un chef si fort qu'il ne craignait pas d'être injuste. Et Robineau lui-même tirerait quelque majesté d'un pouvoir aussi offensant.

— Vous avez donné le départ à six heures quinze, répétait-il plus tard aux chefs d'aéroports, nous ne pourrons vous payer votre prime.

— Mais, monsieur Robineau, à cinq heures trente, on ne voyait pas à dix mètres !

— C'est le règlement.

— Mais, monsieur Robineau, nous ne pouvons pas balayer la brume !

Et Robineau se retranchait dans son mystère. Il faisait partie de la direction. Seul, parmi ces totons, il comprenait comment, en châtiant les hommes, on améliorera le temps.

« Il ne pense rien, disait de lui Rivière, ça lui évite de penser faux. »

Si un pilote cassait un appareil, ce pilote perdait sa prime de non-casse.

« Mais quand la panne a eu lieu sur un bois ? s'était informé Robineau.

— Sur un bois aussi. »

Et Robineau se le tenait pour dit.

— Je regrette, disait-il plus tard aux pilotes, avec une vive ivresse, je regrette même infiniment, mais il fallait avoir la panne ailleurs.

— Mais, monsieur Robineau, on ne choisit pas !

— C'est le règlement.

« Le règlement, pensait Rivière, est semblable aux rites d'une religion qui semblent absurdes mais façonnent les hommes. » Il était indifférent à Rivière de paraître juste ou injuste. Peut-être ces mots-là n'avaient-ils même pas de sens pour lui. Les petits bourgeois des petites villes tournent le soir autour de leur kiosque à musique et Rivière pensait : « Juste ou injuste envers eux, cela n'a pas de sens : ils n'existent pas. » L'homme était pour lui une cire vierge qu'il fallait pétrir. Il fallait donner une âme à cette matière, lui créer une volonté. Il ne pensait pas les asservir par cette dureté, mais les lancer hors d'eux-mêmes. S'il châtiait ainsi tout retard, il faisait acte d'injustice mais il tendait vers le départ la volonté de chaque escale; il créait cette volonté. Ne permettant pas aux hommes de se réjouir d'un temps bouché, comme d'une invitation au repos, il les tenait en haleine vers l'éclaircie, et l'attente humiliait secrètement jusqu'au manœuvre le plus obscur. On profitait ainsi du premier défaut dans l'armure : « Débouché au Nord, en route ! » Grâce à Rivière, sur quinze mille kilomètres, le culte du courrier primait tout.

Rivière disait parfois :

« Ces hommes-là sont heureux, parce qu'ils aiment ce qu'ils font, et ils l'aiment parce que je suis dur. »

Il faisait peut-être souffrir, mais procurait aussi aux hommes de fortes joies. « Il faut les pousser, pensait-il, vers une vie forte qui entraîne des souffrances et des joies, mais qui seule compte. »

Comme la voiture entrait en ville, Rivière se fit conduire au bureau de la Compagnie. Robineau, resté seul avec Pellerin, le regarda, et entrouvrit les lèvres pour parler.

V

Or Robineau ce soir était las. Il venait de découvrir, en face de Pellerin vainqueur, que sa propre vie était grise. Il venait surtout de découvrir que lui, Robineau, malgré son titre d'Inspecteur et son autorité, valait moins que cet homme rompu de fatigue, tassé dans l'angle de la voiture, les yeux clos et les mains noires d'huile. Pour la première fois Robineau admirait. Il avait besoin de le dire. Il avait besoin surtout de se gagner une amitié. Il était las de son voyage et de ses échecs du jour, peut-être se sentait-il même un peu ridicule. Il s'était embrouillé, ce soir, dans ses calculs en vérifiant les stocks d'essence, et l'agent même qu'il désirait surprendre, pris de pitié, les avait achevés pour lui. Mais surtout il avait critiqué le montage d'une pompe à huile du type B. 6, la confondant avec une pompe à huile du type B. 4, et les mécaniciens sournois l'avaient laissé flétrir pendant vingt minutes « une ignorance que rien n'excuse », sa propre ignorance.

Il avait peur aussi de sa chambre d'hôtel. De Toulouse à Buenos-Aires, il la regagnait invariablement après le travail. Il s'y enfermait, avec la conscience des secrets dont il était lourd, tirait de sa valise une rame de papier, écrivait lentement « Rapport », hasardait quelques lignes et déchirait tout. Il aurait aimé sauver la Compagnie d'un grand péril. Elle ne courait aucun péril. Il n'avait guère sauvé jusqu'à présent qu'un moyeu d'hélice touché par la rouille. Il avait promené son doigt sur cette rouille, d'un air funèbre, lentement, devant un chef d'aéroplace, qui lui avait d'ailleurs répondu : « Adressez-vous à l'escale précédente : cet avion-là vient d'en arriver. » Robineau doutait de son rôle.

Il hasarda, pour se rapprocher de Pellerin :

— Voulez-vous dîner avec moi ? J'ai besoin d'un peu de conversation, mon métier est quelquefois dur...

Puis corrigea pour ne pas descendre trop vite :

— J'ai tant de responsabilités !

Ses subalternes n'aimaient guère mêler Robineau à leur vie privée. Chacun pensait : « S'il n'a encore rien trouvé pour son rapport, comme il a très faim, il me mangera. »

Mais Robineau, ce soir, ne pensait guère qu'à ses misères : le corps affligé d'un gênant eczéma, son seul vrai secret, il eût aimé le raconter, se faire plaindre, et ne trouvant point de consolation dans l'orgueil, en chercher dans l'humilité. Il possédait aussi, en France, une maîtresse, à qui, la nuit de ses retours, il racontait ses inspections, pour l'éblouir un peu et se faire aimer, mais qui justement le prenait en grippe, et il avait besoin de parler d'elle.

— Alors, vous dînez avec moi ?

Pellerin, débonnaire, accepta.

VI

Les secrétaires somnolaient dans les bureaux de Buenos-Aires, quand Rivière entra. Il avait gardé son manteau, son chapeau, il ressemblait toujours à un éternel voyageur, et passait presque inaperçu, tant sa petite taille déplaçait peu d'air, tant ses cheveux gris et ses vêtements anonymes s'adaptaient à tous les décors. Et pourtant un zèle anima les hommes. Les secrétaires s'émurent, le chef de bureau compulsa d'urgence les derniers papiers, les machines à écrire cliquetèrent.

Le téléphoniste plantait ses fiches dans le standard, et notait sur un livre épais les télégrammes.

Rivière s'assit et lut.

Après l'épreuve du Chili, il relisait l'histoire d'un jour heureux où les choses s'ordonnent d'elles-mêmes, où les messages, dont se délivrent l'un après l'autre les aéroports franchis, sont de sobres bulletins de victoire. Le courrier de Patagonie, lui aussi, progressait vite : on était en avance sur l'horaire, car les vents poussaient du Sud vers le Nord leur grande houle favorable.

— Passez-moi les messages météo.

Chaque aéroport vantait son temps clair, son ciel transparent, sa bonne brise. Un soir doré avait habillé l'Amérique. Rivière se réjouit du zèle des choses. Maintenant ce courrier luttait quelque part dans l'aventure de la nuit, mais avec les meilleures chances.

Rivière repoussa le cahier.

— Ça va.

Et sortit jeter un coup d'œil sur les services, veilleur de nuit qui veillait sur la moitié du monde.

Devant une fenêtre ouverte il s'arrêta et comprit la nuit. Elle contenait Buenos-Aires, mais aussi, comme une vaste nef, l'Amérique. Il ne s'étonna pas de ce sentiment de grandeur : le ciel de Santiago du Chili, un ciel étranger, mais une fois le courrier en marche vers Santiago du Chili, on vivait, d'un bout à l'autre de la ligne, sous la même voûte profonde. Cet autre courrier maintenant dont on guettait la voix dans les écouteurs de T. S. F., les pêcheurs de Patagonie en voyaient luire les feux de bord. Cette inquiétude d'un avion en vol, quand elle pesait sur Rivière, pesait aussi sur les capitales et les provinces, avec le grondement du moteur.

Heureux de cette nuit bien dégagée, il se souvenait de nuits de désordre, où l'avion lui semblait dangereusement enfoncé et si difficile à secourir. On suivait, du poste radio de Buenos-Aires, sa plainte mêlée au grésillement des orages. Sous cette gangue sourde, l'or de l'onde musicale se perdait. Quelle détresse dans le chant mineur d'un courrier jeté en flèche aveugle vers les obstacles de la nuit !

Rivière pensa que la place d'un inspecteur, une nuit de veille, est au bureau.

— Faites-moi chercher Robineau.

Robineau était sur le point de faire d'un pilote son ami. Il avait, à l'hôtel, devant lui déballé sa valise; elle livrait ces menus objets par quoi les inspecteurs se rapprochent du reste des hommes : quelques chemises de mauvais goût, un nécessaire de toilette, puis une photographie de femme maigre que l'inspecteur piqua au mur. Il faisait ainsi à Pellerin l'humble confession de ses besoins, de ses tendresses, de ses regrets. Alignant dans un ordre misérable ses trésors, il étalait devant le pilote sa misère. Un eczéma moral. Il montrait sa prison.

Mais pour Robineau, comme pour tous les hommes, existait une petite lumière. Il avait éprouvé une grande douceur en tirant du fond de sa valise, précieusement enveloppé, un petit sac. Il l'avait tapoté longtemps sans rien dire. Puis desserrant enfin les mains :

— J'ai ramené ça du Sahara...

L'inspecteur avait rougi d'oser une telle confidence. Il était consolé de ses déboires et de son infortune conjugale, et de toute cette grise vérité par de petits cailloux noirâtres qui ouvraient une porte sur le mystère.

Rougissant un peu plus :

— On trouve les mêmes au Brésil...

Et Pellerin avait tapoté l'épaule d'un inspecteur qui se penchait sur l'Atlantide.

Par pudeur aussi Pellerin avait demandé :

— Vous aimez la géologie ?

— C'est ma passion.

Seules, dans la vie, avaient été douces pour lui, les pierres.

Robineau, quand on l'appela, fut triste, mais redevint digne.

— Je dois vous quitter, M. Rivière a besoin de moi pour quelque décision grave.

Quand Robineau pénétra au bureau, Rivière l'avait oublié. Il méditait devant une carte murale où s'inscrivait en rouge le réseau de la Compagnie. L'inspecteur attendait ses ordres. Après de longues minutes, Rivière, sans détourner la tête, lui demanda :

— Que pensez-vous de cette carte, Robineau ?

Il posait parfois des rébus en sortant d'un songe.

— Cette carte, monsieur le Directeur...

L'inspecteur, à vrai dire, n'en pensait rien, mais, fixant la carte d'un air sévère, il inspectait en gros l'Europe et l'Amérique. Rivière d'ailleurs poursuivait, sans lui en faire part, ses méditations : « Le visage de ce réseau est beau mais dur. Il nous a coûté beaucoup d'hommes, de jeunes hommes. Il s'impose ici, avec l'autorité des choses bâties, mais combien de problèmes il pose ! » Cependant le but pour Rivière dominait tout.

Robineau, debout auprès de lui, fixant toujours, droit devant soi, la carte, peu à peu se redressait. De la part de Rivière, il n'espérait aucun apitoiement.

Il avait une fois tenté sa chance en avouant sa vie gâchée par sa ridicule infirmité, et Rivière lui avait répondu par une boutade : « Si ça vous empêche de dormir, ça stimulera votre activité. »

Ce n'était qu'une demi-boutade. Rivière avait coutume d'affirmer : « Si les insomnies d'un musicien lui font créer

de belles œuvres, ce sont de belles insomnies. » Un jour il avait désigné Leroux : « Regardez-moi ça, comme c'est beau, cette laideur qui repousse l'amour... » Tout ce que Leroux avait de grand il le devait peut-être à cette disgrâce, qui avait réduit sa vie à celle du métier.

— Vous êtes très lié avec Pellerin ?

— Eh...

— Je ne vous le reproche pas.

Rivière fit demi-tour, et, la tête penchée, marchant à petits pas, il entraînait avec lui Robineau. Un sourire triste lui vint aux lèvres, que Robineau ne comprit pas.

— Seulement... seulement vous êtes le chef.

— Oui, fit Robineau.

Rivière pensa qu'ainsi, chaque nuit, une action se nouait dans le ciel comme un drame. Un fléchissement des volontés pouvait entraîner une défaite, on aurait peut-être à lutter beaucoup d'ici le jour.

— Vous devez rester dans votre rôle.

Rivière pesait ses mots.

— Vous commanderez peut-être à ce pilote, la nuit prochaine, un départ dangereux : il devra obéir.

— Oui...

— Vous disposez presque de la vie des hommes, et d'hommes qui valent mieux que vous...

Il parut hésiter.

— Ça, c'est grave.

Rivière, marchant toujours à petits pas, se tut quelques secondes.

— Si c'est par amitié qu'ils vous obéissent, vous les dupez. Vous n'avez droit vous-même à aucun sacrifice.

— Non... bien sûr.

— Et, s'ils croient que votre amitié leur épargnera certaines corvées, vous les dupez aussi : il faudra bien qu'ils obéissent. Asseyez-vous là.

Rivière, doucement, de la main, poussait Robineau vers son bureau.

— Je vais vous mettre à votre place, Robineau. Si vous êtes las, ce n'est pas à ces hommes de vous soutenir. Vous êtes le chef. Votre faiblesse est ridicule. Écrivez.

— Je...

— Écrivez : « L'inspecteur Robineau inflige au pilote Pellerin telle sanction pour tel motif... » Vous trouverez un motif quelconque.

— Monsieur le Directeur !

— Faites comme si vous compreniez, Robineau. Aimez ceux que vous commandez. Mais sans le leur dire.

Robineau, de nouveau, avec zèle, ferait nettoyer les moyeux d'hélice.

Un terrain de secours communiqua par T. S. F. : « Avion en vue. Avion signale : Baisse de régime, vais atterrir. »

On perdrait sans doute une demi-heure. Rivière connut cette irritation, que l'on éprouve quand le rapide stoppe sur la voie, et que les minutes ne délivrent plus leur lot de plaines. La grande aiguille de la pendule décrivait maintenant un espace mort : tant d'événements auraient pu tenir dans cette ouverture de compas. Rivière sortit pour tromper l'attente, et la nuit lui apparut vide comme un théâtre sans acteur. « Une telle nuit qui se perd ! » Il regardait avec rancune, par la fenêtre, ce ciel découvert, enrichi d'étoiles, ce balisage divin, cette lune, l'or d'une telle nuit dilapidé.

Mais, dès que l'avion décolla, cette nuit pour Rivière fut encore émouvante et belle. Elle portait la vie dans ses flancs. Rivière en prenait soin :

— Quel temps rencontrez-vous ? fit-il demander à l'équipage.

Dix secondes s'écoulèrent :

« Très beau. »

Puis vinrent quelques noms de villes franchies, et c'était pour Rivière, dans cette lutte, des cités qui tombaient.

VII

Le radio navigant du courrier de Patagonie, une heure plus tard, se sentit soulevé doucement, comme par une épaule. Il regarda autour de lui : des nuages lourds éteignaient les étoiles. Il se pencha vers le sol : il cherchait les lumières des villages, pareilles à celles de vers luisants cachés dans l'herbe, mais rien ne brillait dans cette herbe noire.

Il se sentit maussade, entrevoyant une nuit difficile :

marches, contre-marches, territoires gagnés qu'il faut rendre. Il ne comprenait pas la tactique du pilote; il lui semblait que l'on se heurterait plus loin à l'épaisseur de la nuit comme à un mur.

Maintenant, il apercevait, en face d'eux, un miroitement imperceptible au ras de l'horizon : une lueur de forge. Le radio toucha l'épaule de Fabien, mais celui-ci ne bougea pas.

Les premiers remous de l'orage lointain attaquaient l'avion. Doucement soulevées, les masses métalliques pesaient contre la chair même du radio, puis semblaient s'évanouir, se fondre, et dans la nuit, pendant quelques secondes, il flotta seul. Alors il se cramponna des deux mains aux longerons d'acier.

Et comme il n'apercevait plus rien du monde que l'ampoule rouge de la carlingue, il frissonna de se sentir descendre au cœur de la nuit, sans secours, sous la seule protection d'une petite lampe de mineur. Il n'osa pas déranger le pilote pour connaître ce qu'il déciderait, et, les mains serrées sur l'acier, incliné en avant vers lui, il regardait cette nuque sombre.

Une tête et des épaules immobiles émergeaient seules de la faible clarté. Ce corps n'était qu'une masse sombre, appuyée un peu vers la gauche, le visage face à l'orage, lavé sans doute par chaque lueur. Mais le radio ne voyait rien de ce visage. Tout ce qui s'y pressait de sentiments pour affronter une tempête : cette moue, cette volonté, cette colère, tout ce qui s'échangeait d'essentiel, entre ce visage pâle et, là-bas, ces courtes lueurs, restait pour lui impénétrable.

Il devinait pourtant la puissance ramassée dans l'immobilité de cette ombre, et il l'aimait. Elle l'emportait sans doute vers l'orage, mais aussi elle le couvrait. Sans doute ces mains, fermées sur les commandes, pesaient déjà sur la tempête, comme sur la nuque d'une bête, mais les épaules pleines de force demeuraient immobiles, et l'on sentait là une profonde réserve.

Le radio pensa qu'après tout le pilote était responsable. Et maintenant il savourait, entraîné en croupe dans ce galop vers l'incendie, ce que cette forme sombre, là, devant lui, exprimait de matériel et de pesant, ce qu'elle exprimait de durable.

A gauche, faible comme un phare à éclipse, un foyer nouveau s'éclaira.

Le radio amorça un geste pour toucher l'épaule de Fabien, le prévenir, mais il le vit tourner lentement la tête, et tenir son visage, quelques secondes, face à ce nouvel ennemi, puis, lentement, reprendre sa position primitive. Ces épaules toujours immobiles, cette nuque appuyée au cuir.

VIII

Rivière était sorti pour marcher un peu et tromper le malaise qui reprenait, et lui, qui ne vivait que pour l'action, une action dramatique, sentait bizarrement le drame se déplacer, devenir personnel. Il pensa qu'autour de leur kiosque à musique les petits bourgeois des petites villes vivaient une vie d'apparence silencieuse, mais quelquefois lourde aussi de drames : la maladie, l'amour, les deuils, et que peut-être... Son propre mal lui enseignait beaucoup de choses. « Cela ouvre certaines fenêtres », pensait-il.

Puis, vers onze heures du soir, respirant mieux, il s'achemina dans la direction du bureau. Il divisait lentement, des épaules, la foule qui stagnait devant la bouche des cinémas. Il leva les yeux vers les étoiles, qui luisaient sur la route étroite, presque effacées par les affiches lumineuses, et pensa : « Ce soir avec mes deux courriers en vol, je suis responsable d'un ciel entier. Cette étoile est un signe, qui me cherche dans cette foule, et qui me trouve : c'est pourquoi je me sens un peu étranger, un peu solitaire. »

Une phrase musicale lui revint : quelques notes d'une sonate qu'il écoutait hier avec des amis. Ses amis n'avaient pas compris : « Cet art-là nous ennuie et vous ennuie, seulement vous ne l'avouez pas.

— Peut-être... », avait-il répondu.

Il s'était, comme ce soir, senti solitaire, mais bien vite avait découvert la richesse d'une telle solitude. Le message de cette musique venait à lui, à lui seul parmi les médiocres, avec la douceur d'un secret. Ainsi le signe de l'étoile. On lui parlait, par-dessus tant d'épaules, un langage qu'il entendait seul.

Sur le trottoir on le bousculait; il pensa encore : « Je ne me fâcherai pas. Je suis semblable au père d'un enfant malade, qui marche dans la foule à petits pas. Il porte en lui le grand silence de sa maison. »

Il leva les yeux sur les hommes. Il cherchait à reconnaître ceux d'entre eux qui promenaient à petits pas leur invention ou leur amour, et il songeait à l'isolement des gardiens de phares.

Le silence des bureaux lui plut. Il les traversait lentement, l'un après l'autre, et son pas sonnait seul. Les machines à écrire dormaient sous les housses. Sur les dossiers en ordre les grandes armoires étaient fermées. Dix années d'expérience et de travail. L'idée lui vint qu'il visitait les caves d'une banque; là où pèsent les richesses. Il pensait que chacun de ces registres accumulait mieux que de l'or : une force vivante. Une force vivante mais endormie, comme l'or des banques.

Quelque part il rencontrerait l'unique secrétaire de veille. Un homme travaillait quelque part pour que la vie soit continue, pour que la volonté soit continue, et ainsi, d'escale en escale, pour que jamais de Toulouse à Buenos-Aires, ne se rompe la chaîne.

« Cet homme-là ne sait pas sa grandeur. »

Les courriers quelque part luttaient. Le vol de nuit durait comme une maladie : il fallait veiller. Il fallait assister ces hommes qui, des mains et des genoux, poitrine contre poitrine, affrontaient l'ombre, et qui ne connaissaient plus, ne connaissaient plus rien que des choses mouvantes, invisibles, dont il fallait, à la force des bras aveugles, se tirer comme d'une mer. Quels aveux terribles quelquefois : « J'ai éclairé mes mains pour les voir... » Velours des mains révélé seul dans ce bain rouge de photographe. Ce qu'il reste du monde, et qu'il faut sauver.

Rivière poussa la porte du bureau de l'exploitation. Une seule lampe allumée créait dans un angle une plage claire. Le cliquetis d'une seule machine à écrire donnait un sens à ce silence, sans le combler. La sonnerie du téléphone tremblait parfois; alors le secrétaire de garde se levait, et marchait vers cet appel répété, obstiné, triste. Le secrétaire de garde décrochait l'écouteur et l'angoisse

invisible se calmait : c'était une conversation très douce dans un coin d'ombre. Puis, impassible, l'homme revenait à son bureau, le visage fermé par la solitude et le sommeil, sur un secret indéchiffrable. Quelle menace apporte un appel, qui vient de la nuit du dehors, lorsque deux courriers sont en vol ? Rivière pensait aux télégrammes qui touchent les familles sous les lampes du soir, puis au malheur qui, pendant des secondes presque éternelles, reste un secret dans le visage du père. Onde d'abord sans force, si loin du cri jeté, si calme. Et, chaque fois, il entendait son faible écho dans cette sonnerie discrète. Et, chaque fois, les mouvements de l'homme, que la solitude faisait lent comme un nageur entre deux eaux, revenant de l'ombre vers sa lampe, comme un plongeur remonte, lui paraissaient lourds de secrets.

— Restez. J'y vais.

Rivière décrocha l'écouteur, reçut le bourdonnement du monde.

— Ici, Rivière.

Un faible tumulte, puis une voix :

— Je vous passe le poste radio.

Un nouveau tumulte, celui des fiches dans le standard, puis une autre voix :

— Ici, le poste radio. Nous vous communiquons les télégrammes.

Rivière les notait et hochait la tête :

— Bien... Bien...

Rien d'important. Des messages réguliers de service. Rio-de-Janeiro demandait un renseignement, Montevideo parlait du temps, et Mendoza de matériel. C'étaient les bruits familiers de la maison.

— Et les courriers ?

— Le temps est orageux. Nous n'entendons pas les avions.

— Bien.

Rivière songea que la nuit ici était pure, les étoiles luisantes, mais les radiotélégraphistes découvraient en elle le souffle de lointains orages.

— A tout à l'heure.

Rivière se levait, le secrétaire l'aborda :

— Les notes de service, pour la signature, Monsieur...

— Bien.

Rivière se découvrait une grande amitié pour cet

homme, que chargeait aussi le poids de la nuit. « Un camarade de combat, pensait Rivière. Il ne saura sans doute jamais combien cette veille nous unit. »

IX

Comme, une liasse de papiers dans les mains, il rejoignait son bureau personnel, Rivière ressentit cette vive douleur au côté droit qui, depuis quelques semaines, le tourmentait.

« Ça ne va pas... »

Il s'appuya une seconde contre le mur :

« C'est ridicule. »

Puis il atteignit son fauteuil.

Il se sentait, une fois de plus, ligoté comme un vieux lion, et une grande tristesse l'envahit.

« Tant de travail pour aboutir à ça ! J'ai cinquante ans ; cinquante ans j'ai rempli ma vie, je me suis formé, j'ai lutté, j'ai changé le cours des événements et voilà maintenant ce qui m'occupe et me remplit, et passe le monde en importance... C'est ridicule. »

Il attendit, essuya un peu de sueur, et, quand il fut délivré, travailla.

Il compulsait lentement les notes.

« Nous avons constaté à Buenos-Aires, au cours du démontage du moteur 301... nous infligerons une sanction grave au responsable. »

Il signa.

« L'escale de Florianopolis n'ayant pas observé les instructions... »

Il signa.

« Nous déplacerons par mesure disciplinaire le chef d'aéroplace Richard qui... »

Il signa.

Puis comme cette douleur au côté, engourdie, mais présente en lui et nouvelle comme un sens nouveau de la vie, l'obligeait à penser à soi, il fut presque amer.

« Suis-je juste ou injuste ? Je l'ignore. Si je frappe, les pannes diminuent. Le responsable, ce n'est pas l'homme, c'est comme une puissance obscure que l'on ne touche jamais, si l'on ne touche pas tout le monde. Si j'étais très

juste, un vol de nuit serait chaque fois une chance de mort. »

Il lui vint une certaine lassitude d'avoir tracé si durement cette route. Il pensa que la pitié est bonne. Il feuilletait toujours les notes, absorbé dans son rêve.

« ... quant à Roblet, à partir d'aujourd'hui, il ne fait plus partie de notre personnel. »

Il revit ce vieux bonhomme et la conversation du soir :

— Un exemple, que voulez-vous, c'est un exemple.

— Mais Monsieur... mais Monsieur... Une fois, une seule, pensez donc ! et j'ai travaillé toute ma vie !

— Il faut un exemple.

— Mais Monsieur !... Regardez, Monsieur !

Alors ce portefeuille usé et cette vieille feuille de journal où Roblet jeune pose debout près d'un avion.

Rivière voyait les vieilles mains trembler sur cette gloire naïve.

— Ça date de 1910, Monsieur... C'est moi qui ai fait le montage, ici, du premier avion d'Argentine ! L'aviation depuis 1910... Monsieur, ça fait vingt ans ! Alors, comment pouvez-vous dire... Et les jeunes, Monsieur, comme ils vont rire à l'atelier !... Ah ! ils vont bien rire !

— Ça, ça m'est égal.

— Et mes enfants, Monsieur, j'ai des enfants !

— Je vous ai dit : je vous offre une place de manœuvre.

— Ma dignité, Monsieur, ma dignité ! Voyons, Monsieur, vingt ans d'aviation, un vieil ouvrier comme moi...

— De manœuvre.

— Je refuse, Monsieur, je refuse !

Et les vieilles mains tremblaient, et Rivière détournait les yeux de cette peau fripée, épaisse et belle.

— De manœuvre.

— Non, Monsieur, non... je vais vous dire encore...

— Vous pouvez vous retirer.

Rivière pensa : « Ce n'est pas lui que j'ai congédié ainsi, brutalement, c'est le mal dont il n'était pas responsable, peut-être, mais qui passait par lui. »

« Parce que les événements, on les commande, pensait Rivière, et ils obéissent, et on crée. Et les hommes sont de pauvres choses, et on les crée aussi. Ou bien on les écarte lorsque le mal passe par eux. »

« Je vais vous dire encore... » Que voulait-il dire, ce

pauvre vieux ? Qu'on lui arrachait ses vieilles joies ? Qu'il aimait le son des outils sur l'acier des avions, qu'on privait sa vie d'une grande poésie, et puis... qu'il faut vivre ?

« Je suis très las », pensait Rivière. La fièvre montait en lui, caressante. Il tapotait la feuille et pensait : « J'aimais bien le visage de ce vieux compagnon... » Et Rivière revoyait ces mains. Il pensait à ce faible mouvement qu'elles ébaucheraient pour se joindre. Il suffirait de dire : « Ça va. Ça va. Restez. » Rivière rêvait au ruissellement de joie qui descendrait dans ces vieilles mains. Et cette joie que diraient, qu'allaient dire, non ce visage, mais ces vieilles mains d'ouvrier, lui parut la chose la plus belle du monde. « Je vais déchirer cette note ? » Et la famille du vieux, et cette rentrée le soir, et ce modeste orgueil :

« Alors, on te garde ?

— Voyons ! Voyons ! C'est moi qui ai fait le montage du premier avion d'Argentine ! »

Et les jeunes qui ne riraient plus, ce prestige reconquis par l'ancien...

« Je déchire ? »

Le téléphone sonnait, Rivière le décrocha.

Un temps long, puis cette résonance, cette profondeur qu'apportaient le vent, l'espace aux voix humaines. Enfin on parla :

— Ici le terrain. Qui est là ?

— Rivière.

— Monsieur le Directeur, le 650 est en piste.

— Bien.

— Enfin, tout est prêt, mais nous avons dû, en dernière heure, refaire le circuit électrique, les connexions étaient défectueuses.

— Bien. Qui a monté le circuit ?

— Nous vérifierons. Si vous le permettez, nous prendrons des sanctions : une panne de lumière de bord, ça peut être grave !

— Bien sûr.

Rivière pensait : « Si l'on n'arrache pas le mal, quand on le rencontre, où qu'il soit, il y a des pannes de lumière : c'est un crime de le manquer quand par hasard il découvre ses instruments : Roblet partira. »

Le secrétaire, qui n'a rien vu, tape toujours.

— C'est ?

— La comptabilité de quinzaine.
— Pourquoi pas prête ?
— Je...
— On verra ça.

« C'est curieux comme les événements prennent le dessus, comme se révèle une grande force obscure, la même qui soulève les forêts vierges, qui croît, qui force, qui sourd de partout autour des grandes œuvres. » Rivière pensait à ces temples que de petites lianes font crouler.

« Une grande œuvre... »

Il pensa encore pour se rassurer : « Tous ces hommes, je les aime, mais ce n'est pas eux que je combats. C'est ce qui passe par eux... »

Son cœur battait des coups rapides, qui le faisaient souffrir.

« Je ne sais pas si ce que j'ai fait est bon. Je ne sais pas l'exacte valeur de la vie humaine, ni de la justice, ni du chagrin. Je ne sais pas exactement ce que vaut la joie d'un homme. Ni une main qui tremble. Ni la pitié, ni la douceur... »

Il rêva :

« La vie se contredit tant, on se débrouille comme on peut avec la vie... Mais durer, mais créer, échanger son corps périssable... »

Rivière réfléchit, puis sonna.

— Téléphonez au pilote du courrier d'Europe. Qu'il vienne me voir avant de partir.

Il pensait :

« Il ne faut pas que ce courrier fasse inutilement demi-tour. Si je ne secoue pas mes hommes, la nuit toujours les inquiétera. »

X

La femme du pilote, réveillée par le téléphone, regarda son mari et pensa :

— Je le laisse dormir encore un peu.

Elle admirait cette poitrine nue, bien carénée, elle pensait à un beau navire.

Il reposait dans ce lit calme, comme dans un port, et,

pour que rien n'agitât son sommeil, elle effaçait du doigt ce pli, cette ombre, cette houle, elle apaisait ce lit, comme, d'un doigt divin, la mer.

Elle se leva, ouvrit la fenêtre, et reçut le vent dans le visage. Cette chambre dominait Buenos-Aires. Une maison voisine, où l'on dansait, répandait quelques mélodies, qu'apportait le vent, car c'était l'heure des plaisirs et du repos. Cette ville serrait les hommes dans ses cent mille forteresses; tout était calme et sûr; mais il semblait à cette femme que l'on allait crier : « Aux armes ! » et qu'un seul homme, le sien, se dresserait. Il reposait encore, mais son repos était le repos redoutable des réserves qui vont donner. Cette ville endormie ne le protégeait pas : ses lumières lui sembleraient vaines, lorsqu'il se lèverait, jeune dieu, de leur poussière. Elle regardait ces bras solides qui, dans une heure, porteraient le sort du courrier d'Europe, responsables de quelque chose de grand, comme du sort d'une ville. Et elle fut troublée. Cet homme, au milieu de ces millions d'hommes, était préparé seul pour cet étrange sacrifice. Elle en eut du chagrin. Il échappait aussi à sa douceur. Elle l'avait nourri, veillé et caressé, non pour elle-même, mais pour cette nuit qui allait le prendre. Pour des luttes, pour des angoisses, pour des victoires, dont elle ne connaîtrait rien. Ces mains tendres n'étaient qu'apprivoisées, et leurs vrais travaux étaient obscurs. Elle connaissait les sourires de cet homme, ses précautions d'amant, mais non, dans l'orage, ses divines colères. Elle le chargeait de tendres liens : de musique, d'amour, de fleurs; mais, à l'heure de chaque départ, ces liens, sans qu'il en parût souffrir, tombaient.

Il ouvrit les yeux.

— Quelle heure est-il ?

— Minuit.

— Quel temps fait-il ?

— Je ne sais pas...

Il se leva. Il marchait lentement vers la fenêtre en s'étirant.

— Je n'aurai pas très froid. Quelle est la direction du vent ?

— Comment veux-tu que je sache...

Il se pencha :

— Sud. C'est très bien. Ça tient au moins jusqu'au Brésil.

Il remarqua la lune et se connut riche. Puis ses yeux descendirent sur la ville.

Il ne la jugea ni douce, ni lumineuse, ni chaude. Il voyait déjà s'écouler le sable vain de ses lumières.

— A quoi penses-tu ?

Il pensait à la brume possible du côté de Porto Allegre.

— J'ai ma tactique. Je sais par où faire le tour.

Il s'inclinait toujours. Il respirait profondément, comme avant de se jeter, nu, dans la mer.

— Tu n'es même pas triste... Pour combien de jours t'en vas-tu ?

Huit, dix jours. Il ne savait pas. Triste, non ; pourquoi ? Ces plaines, ces villes, ces montagnes... Il partait libre, lui semblait-il, à leur conquête. Il pensait aussi qu'avant une heure il posséderait et rejetterait Buenos-Aires.

Il sourit :

— Cette ville... j'en serai si vite loin. C'est beau de partir la nuit. On tire sur la manette des gaz, face au Sud, et dix secondes plus tard on renverse le paysage, face au Nord. La ville n'est plus qu'un fond de mer.

Elle pensait à tout ce qu'il faut rejeter pour conquérir.

— Tu n'aimes pas ta maison ?

— J'aime ma maison...

Mais déjà sa femme le savait en marche. Ces larges épaules pesaient déjà contre le ciel.

Elle le lui montra.

— Tu as beau temps, ta route est pavée d'étoiles.

Il rit :

— Oui.

Elle posa la main sur cette épaule et s'émut de la sentir tiède : cette chair était donc menacée ?...

— Tu es très fort, mais sois prudent !

— Prudent, bien sûr...

Il rit encore.

Il s'habillait. Pour cette fête, il choisissait les étoffes les plus rudes, les cuirs les plus lourds, il s'habillait comme un paysan. Plus il devenait lourd, plus elle l'admirait. Elle-même bouclait cette ceinture, tirait ces bottes.

— Ces bottes me gênent.

— Voilà les autres.

— Cherche-moi un cordon pour ma lampe de secours.

Elle le regardait. Elle réparait elle-même le dernier défaut dans l'armure : tout s'ajustait bien.

— Tu es très beau.

Elle l'aperçut qui se peignait soigneusement.

— C'est pour les étoiles ?

— C'est pour ne pas me sentir vieux.

— Je suis jalouse...

Il rit encore, et l'embrassa, et la serra contre ses pesants vêtements. Puis il la souleva à bras tendus, comme on soulève une petite fille, et, riant toujours, la coucha :

— Dors !

Et fermant la porte derrière lui, il fit dans la rue, au milieu de l'inconnaissable peuple nocturne, le premier pas de sa conquête.

Elle restait là. Elle regardait, triste, ces fleurs, ces livres, cette douceur, qui n'étaient pour lui qu'un fond de mer.

XI

Rivière le reçoit :

— Vous m'avez fait une blague, à votre dernier courrier. Vous m'avez fait demi-tour quand les météos étaient bonnes : vous pouviez passer. Vous avez eu peur ?

Le pilote surpris se tait. Il frotte l'une contre l'autre, lentement, ses mains. Puis il redresse la tête, et regarde Rivière bien en face :

— Oui.

Rivière a pitié, au fond de lui-même, de ce garçon si courageux qui a eu peur. Le pilote tente de s'excuser.

— Je ne voyais plus rien. Bien sûr, plus loin... peut-être... la T. S. F. disait... Mais ma lampe de bord a faibli, et je ne voyais plus mes mains. J'ai voulu allumer ma lampe de position pour au moins voir l'aile : je n'ai rien vu. Je me sentais au fond d'un grand trou dont il était difficile de remonter. Alors mon moteur s'est mis à vibrer...

— Non.

— Non ?

— Non. Nous l'avons examiné depuis. Il est parfait. Mais on croit toujours qu'un moteur vibre quand on a peur.

— Qui n'aurait pas eu peur ! Les montagnes me dominaient. Quand j'ai voulu prendre de l'altitude, j'ai rencontré de forts remous. Vous savez quand on ne voit rien... les remous... Au lieu de monter, j'ai perdu cent mètres. Je ne voyais même plus le gyroscope, même plus les manomètres. Il me semblait que mon moteur baissait de régime, qu'il chauffait, que la pression d'huile tombait... Tout ça dans l'ombre, comme une maladie. J'ai été bien content de revoir une ville éclairée.

— Vous avez trop d'imagination. Allez.

Et le pilote sort.

Rivière s'enfonce dans son fauteuil et passe la main dans ses cheveux gris.

« C'est le plus courageux de mes hommes. Ce qu'il a réussi ce soir-là est très beau, mais je le sauve de la peur... »

Puis, comme une tentation de faiblesse lui revenait :

« Pour se faire aimer, il suffit de plaindre. Je ne plains guère ou je le cache. J'aimerais bien pourtant m'entourer de l'amitié et de la douceur humaines. Un médecin, dans son métier, les rencontre. Mais ce sont les événements que je sers. Il faut que je forge les hommes pour qu'ils servent. Comme je la sens bien cette loi obscure, le soir, dans mon bureau, devant les feuilles de route. Si je me laisse aller, si je laisse les événements bien réglés suivre leur cours, alors, mystérieux, naissent les incidents. Comme si ma volonté seule empêchait l'avion de se rompre en vol, ou la tempête de retarder le courrier en marche. Je suis surpris, parfois, de mon pouvoir. »

Il réfléchit encore :

« C'est peut-être clair. Ainsi la lutte perpétuelle du jardinier sur sa pelouse. Le poids de sa simple main repousse dans la terre, qui la prépare éternellement, la forêt primitive. »

Il pense au pilote :

« Je le sauve de la peur. Ce n'est pas lui que j'attaquais, c'est, à travers lui, cette résistance qui paralyse les hommes devant l'inconnu. Si je l'écoute, si je le plains, si je prends au sérieux son aventure, il croira revenir d'un pays de mystère, et c'est du mystère seul que l'on a peur. Il faut qu'il n'y ait plus de mystère. Il faut que des hommes soient descendus dans ce puits sombre, et en

remontent, et disent qu'ils n'ont rien rencontré. Il faut que cet homme descende au cœur le plus intime de la nuit, dans son épaisseur, et sans même cette petite lampe de mineur, qui n'éclaire que les mains ou l'aile, mais écarte d'une largeur d'épaules l'inconnu. »

Pourtant, dans cette lutte, une silencieuse fraternité liait, au fond d'eux-mêmes, Rivière et ses pilotes. C'étaient des hommes du même bord, qui éprouvaient le même désir de vaincre. Mais Rivière se souvient des autres batailles qu'il a livrées pour la conquête de la nuit.

On redoutait, dans les cercles officiels, comme une brousse inexplorée, ce territoire sombre. Lancer un équipage, à deux cents kilomètres à l'heure, vers les orages et les brumes et les obstacles matériels que la nuit contient sans les montrer, leur paraissait une aventure tolérable pour l'aviation militaire : on quitte un terrain par nuit claire, on bombarde, on revient au même terrain. Mais les services réguliers échoueraient la nuit. « C'est pour nous, avait répliqué Rivière, une question de vie ou de mort, puisque nous perdons, chaque nuit, l'avance gagnée, pendant le jour, sur les chemins de fer et les navires. »

Rivière avait écouté, avec ennui, parler de bilans, d'assurances, et surtout d'opinion publique : « L'opinion publique, ripostait-il... on la gouverne ! » Il pensait : « Que de temps perdu ! Il y a quelque chose... quelque chose qui prime tout cela. Ce qui est vivant bouscule tout pour vivre et crée, pour vivre, ses propres lois. C'est irrésistible. » Rivière ne savait pas quand ni comment l'aviation commerciale aborderait les vols de nuit, mais il fallait préparer cette solution inévitable.

Il se souvient des tapis verts, devant lesquels, le menton au poing, il avait écouté, avec un étrange sentiment de force, tant d'objections. Elles lui semblaient vaines, condamnées d'avance par la vie. Et il sentait sa propre force ramassée en lui comme un poids : « Mes raisons pèsent, je vaincrai, pensait Rivière. C'est la pente naturelle des événements. » Quand on lui réclamait des solutions parfaites, qui écarteraient tous les risques : « C'est l'expérience qui dégagera les lois, répondait-il, la connaissance des lois ne précède jamais l'expérience. »

Après une longue année de lutte, Rivière l'avait

emporté. Les uns disaient : « A cause de sa foi », les autres : « A cause de sa ténacité, de sa puissance d'ours en marche », mais, selon lui, plus simplement, parce qu'il pesait dans la bonne direction.

Mais quelles précautions au début ! Les avions ne partaient qu'une heure avant le jour, n'atterrissaient qu'une heure après le coucher du soleil. Quand Rivière se jugea plus sûr de son expérience, alors seulement il osa pousser les courriers dans les profondeurs de la nuit. A peine suivi, presque désavoué, il menait maintenant une lutte solitaire.

Rivière sonne pour connaître les derniers messages des avions en vol.

XII

Cependant, le courrier de Patagonie abordait l'orage, et Fabien renonçait à le contourner. Il l'estimait trop étendu, car la ligne d'éclairs s'enfonçait vers l'intérieur du pays et révélait des forteresses de nuages. Il tenterait de passer par-dessous, et, si l'affaire se présentait mal, se résoudrait au demi-tour.

Il lut son altitude : mille sept cents mètres. Il pesa des paumes sur les commandes pour commencer à la réduire. Le moteur vibra très fort et l'avion trembla. Fabien corrigea, au jugé, l'angle de descente, puis, sur la carte, vérifia la hauteur des collines : cinq cents mètres. Pour se conserver une marge, il naviguerait vers sept cents.

Il sacrifiait son altitude comme on joue une fortune.

Un remous fit plonger l'avion, qui trembla plus fort. Fabien se sentit menacé par d'invisibles éboulements. Il rêva qu'il faisait demi-tour et retrouvait cent mille étoiles, mais il ne vira pas d'un degré.

Fabien calculait ses chances : il s'agissait d'un orage local, probablement, puisque Trelew, la prochaine escale, signalait un ciel trois quarts couvert. Il s'agissait de vivre vingt minutes à peine dans ce béton noir. Et pourtant le pilote s'inquiétait. Penché à gauche contre la masse du vent, il essayait d'interpréter les lueurs confuses qui, par les nuits les plus épaisses, circulent

encore. Mais ce n'était même plus des lueurs. A peine des changements de densité, dans l'épaisseur des ombres, ou une fatigue des yeux.

Il déplia un papier du radio :

« Où sommes-nous ? »

Fabien eût donné cher pour le savoir. Il répondit : « Je ne sais pas. Nous traversons, à la boussole, un orage. »

Il se pencha encore. Il était gêné par la flamme de l'échappement, accrochée au moteur comme un bouquet de feu, si pâle que le clair de lune l'eût éteinte, mais qui, dans ce néant, absorbait le monde visible. Il la regarda. Elle était tressée drue par le vent comme la flamme d'une torche.

Chaque trente secondes, pour vérifier le gyroscope et le compas, Fabien plongeait sa tête dans la carlingue. Il n'osait plus allumer les faibles lampes rouges, qui l'éblouissaient pour longtemps, mais tous les instruments aux chiffres de radium versaient une clarté pâle d'astres. Là, au milieu d'aiguilles et de chiffres, le pilote éprouvait une sécurité trompeuse : celle de la cabine du navire sur laquelle passe le flot. La nuit, et tout ce qu'elle portait de rocs, d'épaves, de collines, coulait aussi contre l'avion avec la même étonnante fatalité.

« Où sommes-nous ? » lui répétait l'opérateur.

Fabien émergeait de nouveau, et reprenait, appuyé à gauche, sa veille terrible. Il ne savait plus combien de temps, combien d'efforts le délivreraient de ses liens sombres. Il doutait presque d'en être jamais délivré, car il jouait sa vie sur ce petit papier, sale et chiffonné, qu'il avait déplié et lu mille fois, pour bien nourrir son espérance : « Trelew : ciel trois quarts couvert, vent Ouest faible. » Si Trelew était trois quarts couvert, on apercevrait ses lumières dans la déchirure des nuages. A moins que...

La pâle clarté promise plus loin l'engageait à poursuivre; pourtant, comme il doutait, il griffonna pour le radio : « J'ignore si je pourrai passer. Sachez-moi s'il fait toujours beau en arrière. »

La réponse le consterna :

« Commodoro signale : Retour ici impossible. Tempête. »

Il commençait à deviner l'offensive insolite qui, de la

Cordillère des Andes, se rabattait vers la mer. Avant qu'il eût pu les atteindre, le cyclone raflerait les villes.

« Demandez le temps de San Antonio.

— San Antonio a répondu : « Vent Ouest se lève et tempête à l'Ouest. Ciel quatre quarts couvert. » San Antonio entend très mal à cause des parasites. J'entends mal aussi. Je crois être obligé de remonter bientôt l'antenne à cause des décharges. Ferez-vous demi-tour ? Quels sont vos projets ?

— Foutez-moi la paix. Demandez le temps de Bahia Blanca. »

« Bahia Blanca a répondu : « Prévoyons avant vingt minutes violent orage Ouest sur Bahia Blanca. »

— Demandez le temps de Trelew.

— Trelew a répondu : « Ouragan trente mètres seconde Ouest et rafales de pluie. »

— Communiquez à Buenos-Aires : « Sommes bouchés de tous les côtés, tempête se développe sur mille kilomètres, ne voyons plus rien. Que devons-nous faire ? »

Pour le pilote, cette nuit était sans rivage puisqu'elle ne conduisait ni vers un port (ils semblaient tous inaccessibles), ni vers l'aube : l'essence manquerait dans une heure quarante. Puisque l'on serait obligé, tôt ou tard, de couler en aveugle, dans cette épaisseur.

S'il avait pu gagner le jour...

Fabien pensait à l'aube comme à une plage de sable doré où l'on se serait échoué après cette nuit dure. Sous l'avion menacé serait né le rivage des plaines. La terre tranquille aurait porté ses fermes endormies et ses troupeaux et ses collines. Toutes les épaves qui roulaient dans l'ombre seraient devenues inoffensives. S'il pouvait, comme il nagerait vers le jour !

Il pensa qu'il était cerné. Tout se résoudrait, bien ou mal, dans cette épaisseur.

C'est vrai. Il a cru quelquefois, quand montait le jour, entrer en convalescence.

Mais à quoi bon fixer les yeux sur l'Est, où vivait le soleil : il y avait entre eux une telle profondeur de nuit qu'on ne la remonterait pas.

XIII

— Le courrier d'Asuncion marche bien. Nous l'aurons vers deux heures. Nous prévoyons par contre un retard important du courrier de Patagonie qui paraît en difficulté.

— Bien, monsieur Rivière.

— Il est possible que nous ne l'attendions pas pour faire décoller l'avion d'Europe : dès l'arrivée d'Asuncion, vous nous demanderez des instructions. Tenez-vous prêt.

Rivière relisait maintenant les télégrammes de protection des escales Nord. Ils ouvraient au courrier d'Europe une route de lune : « Ciel pur, pleine lune, vent nul. » Les montagnes du Brésil, bien découpées sur le rayonnement du ciel, plongeaient droit, dans les remous d'argent de la mer, leur chevelure serrée de forêts noires. Ces forêts sur lesquelles pleuvent, inlassablement, sans les colorer, les rayons de lune. Et noires aussi comme des épaves, en mer, les îles. Et cette lune, sur toute la route, inépuisable : une fontaine de lumière.

Si Rivière ordonnait le départ, l'équipage du courrier d'Europe entrerait dans un monde stable qui, pour toute la nuit, luisait doucement. Un monde où rien ne menaçait l'équilibre des masses d'ombres et de lumière. Où ne s'infiltrait même pas la caresse de ces vents purs, qui, s'ils fraîchissent, peuvent gâter en quelques heures un ciel entier.

Mais Rivière hésitait, en face de ce rayonnement, comme un prospecteur en face de champs d'or interdits. Les événements, dans le Sud, donnaient tort à Rivière, seul défenseur des vols de nuit. Ses adversaires tireraient d'un désastre en Patagonie une position morale si forte, que peut-être la foi de Rivière resterait désormais impuissante; car la foi de Rivière n'était pas ébranlée : une fissure dans son œuvre avait permis le drame, mais le drame montrait la fissure, il ne prouvait rien d'autre. « Peut-être des postes d'observation sont-ils nécessaires à l'Ouest... On verra ça. » Il pensait encore : « J'ai les mêmes raisons solides d'insister, et une cause de moins d'accident possible : celle qui s'est montrée. » Les échecs

fortifient les forts. Malheureusement, contre les hommes on joue un jeu, où compte si peu le vrai sens des choses. L'on gagne ou l'on perd sur des apparences, on marque des points misérables. Et l'on se trouve ligoté par une apparence de défaite.

Rivière sonna.

— Bahia Blanca ne nous communique toujours rien par T. S. F. ?

— Non.

— Appelez-moi l'escale au téléphone.

Cinq minutes plus tard, il s'informait :

— Pourquoi ne nous passez-vous rien ?

— Nous n'entendons pas le courrier.

— Il se tait ?

— Nous ne savons pas. Trop d'orages. Même s'il manipulait nous n'entendrions pas.

— Trelew entend-il ?

— Nous n'entendons pas Trelew.

— Téléphonez.

— Nous avons essayé : la ligne est coupée.

— Quel temps chez vous ?

— Menaçant. Des éclairs à l'Ouest et au Sud. Très lourd.

— Du vent ?

— Faible encore, mais pour dix minutes. Les éclairs se rapprochent vite.

Un silence.

— Bahia Blanca ? Vous écoutez ? Bon. Rappelez-nous dans dix minutes.

Et Rivière feuilleta les télégrammes des escales Sud. Toutes signalaient le même silence de l'avion. Quelques-unes ne répondaient plus à Buenos-Aires, et, sur la carte, s'agrandissait la tache des provinces muettes, où les petites villes subissaient déjà le cyclone, toutes portes closes, et chaque maison de leurs rues sans lumière aussi retranchée du monde et perdue dans la nuit qu'un navire. L'aube seule les délivrerait.

Pourtant Rivière, incliné sur la carte, conservait encore l'espoir de découvrir un refuge de ciel pur, car il avait demandé, par télégrammes, l'état du ciel à la police de plus de trente villes de province, et les réponses commençaient à lui parvenir. Sur deux mille kilomètres

les postes radio avaient ordre, si l'un d'eux accrochait un appel de l'avion, d'avertir dans les trente secondes Buenos-Aires, qui lui communiquerait, pour la faire transmettre à Fabien, la position du refuge.

Les secrétaires, convoqués pour une heure du matin, avaient regagné leurs bureaux. Ils apprenaient là, mystérieusement, que, peut-être, on suspendrait les vols de nuit, et que le courrier d'Europe lui-même ne décollerait plus qu'au jour. Ils parlaient à voix basse de Fabien, du cyclone, de Rivière surtout. Ils le devinaient là, tout proche, écrasé peu à peu par ce démenti naturel.

Mais toutes les voix s'éteignirent : Rivière, à sa porte, venait d'apparaître, serré dans son manteau, le chapeau toujours sur les yeux, éternel voyageur. Il fit un pas tranquille vers le chef de bureau :

— Il est une heure dix, les papiers du courrier d'Europe sont-ils en règle ?

— Je... j'ai cru...

— Vous n'avez pas à croire, mais à exécuter.

Il fit demi-tour, lentement, vers une fenêtre ouverte, les mains croisées derrière le dos.

Un secrétaire le rejoignit :

— Monsieur le Directeur, nous obtiendrons peu de réponses. On nous signale que, dans l'intérieur, beaucoup de lignes télégraphiques sont déjà détruites...

— Bien.

Rivière, immobile, regardait la nuit.

Ainsi, chaque message menaçait le courrier. Chaque ville, quand elle pouvait répondre, avant la destruction des lignes, signalait la marche du cyclone, comme celle d'une invasion. « Ça vient de l'intérieur, de la Cordillère. Ça balaie toute la route, vers la mer... »

Rivière jugeait les étoiles trop luisantes, l'air trop humide. Quelle nuit étrange ! Elle se gâtait brusquement par plaques, comme la chair d'un fruit lumineux. Les étoiles au grand complet dominaient encore Buenos-Aires, mais ce n'était là qu'une oasis, et d'un instant. Un port, d'ailleurs, hors du rayon d'action de l'équipage. Nuit menaçante qu'un vent mauvais touchait et pourrissait. Nuit difficile à vaincre.

Un avion, quelque part, était en péril dans ses profondeurs : on s'agitait, impuissant, sur le bord.

XIV

La femme de Fabien téléphona.

La nuit de chaque retour elle calculait la marche du courrier de Patagonie : « Il décolle de Trelew... » Puis se rendormait. Un peu plus tard : « Il doit approcher de San Antonio, il doit voir ses lumières... » Alors elle se levait, écartait les rideaux, et jugeait le ciel : « Tous ces nuages le gênent... » Parfois la lune se promenait comme un berger. Alors la jeune femme se recouchait, rassurée par cette lune et ces étoiles, ces milliers de présences autour de son mari. Vers une heure, elle le sentait proche : « Il ne doit plus être bien loin, il doit voir Buenos-Aires... » Alors elle se levait encore, et lui préparait un repas, un café bien chaud : « Il fait si froid, là-haut... » Elle le recevait toujours, comme s'il descendait d'un sommet de neige : « Tu n'as pas froid ? — Mais non ! — Réchauffe-toi quand même... » Vers une heure et quart tout était prêt. Alors elle téléphonait.

Cette nuit, comme les autres, elle s'informa :

— Fabien a-t-il atterri ?

Le secrétaire qui l'écoutait se troubla un peu :

— Qui parle ?

— Simone Fabien.

— Ah ! une minute...

Le secrétaire, n'osant rien dire, passa l'écouteur au chef de bureau.

— Qui est là ?

— Simone Fabien.

— Ah !... que désirez-vous, Madame ?

— Mon mari a-t-il atterri ?

Il y eut un silence qui dut paraître inexplicable, puis on répondit simplement :

— Non.

— Il a du retard ?

— Oui...

Il y eut un nouveau silence.

— Oui... du retard.

— Ah !...

C'était un « Ah ! » de chair blessée. Un retard ce n'est rien... ce n'est rien... mais quand il se prolonge...

— Ah !... Et à quelle heure sera-t-il ici ?

— A quelle heure il sera ici ? Nous... Nous ne savons pas.

Elle se heurtait maintenant à un mur. Elle n'obtenait que l'écho même de ses questions.

— Je vous en prie, répondez-moi ! Où se trouve-t-il ?...

— Où il se trouve ? Attendez...

Cette inertie lui faisait mal. Il se passait quelque chose, là, derrière ce mur.

On se décida :

— Il a décollé de Commodoro à dix-neuf heures trente.

— Et depuis ?

— Depuis ?... Très retardé... Très retardé par le mauvais temps...

— Ah ! Le mauvais temps...

Quelle injustice, quelle fourberie dans cette lune étalée là, oisive, sur Buenos-Aires ! La jeune femme se rappela soudain qu'il fallait deux heures à peine pour se rendre de Commodoro à Trelew.

— Et il vole depuis six heures vers Trelew ! Mais il vous envoie des messages ! Mais que dit-il ?...

— Ce qu'il nous dit ? Naturellement par un temps pareil... vous comprenez bien... ses messages ne s'entendent pas.

— Un temps pareil !

— Alors, c'est convenu, Madame, nous vous téléphonons dès que nous savons quelque chose.

— Ah ! vous ne savez rien...

— Au revoir, Madame...

— Non ! non ! Je veux parler au Directeur !

— Monsieur le Directeur est très occupé, Madame, il est en conférence...

— Ah ! ça m'est égal ! Ça m'est bien égal ! Je veux lui parler !

Le chef de bureau s'épongea :

— Une minute...

Il poussa la porte de Rivière :

— C'est madame Fabien qui veut vous parler.

« Voilà, pensa Rivière, voilà ce que je craignais. » Les éléments affectifs du drame commençaient à se montrer. Il pensa d'abord les récuser : les mères et les

femmes n'entrent pas dans les salles d'opération. On fait taire l'émotion aussi sur les navires en danger. Elle n'aide pas à sauver les hommes. Il accepta pourtant :

— Branchez sur mon bureau.

Il écouta cette petite voix lointaine, tremblante, et tout de suite il sut qu'il ne pourrait pas lui répondre. Ce serait stérile, infiniment, pour tous les deux, de s'affronter.

— Madame, je vous en prie, calmez-vous ! Il est si fréquent, dans notre métier, d'attendre longtemps des nouvelles.

Il était parvenu à cette frontière où se pose, non le problème d'une petite détresse particulière, mais celui-là même de l'action. En face de Rivière se dressait, non la femme de Fabien, mais un autre sens de la vie. Rivière ne pouvait qu'écouter, que plaindre cette petite voix, ce chant tellement triste, mais ennemi. Car ni l'action, ni le bonheur individuel n'admettent le partage : ils sont en conflit. Cette femme parlait elle aussi au nom d'un monde absolu et de ses devoirs et de ses droits. Celui d'une clarté de lampe sur la table du soir, d'une chair qui réclamait sa chair, d'une patrie d'espoirs, de tendresses, de souvenirs. Elle exigeait son bien et elle avait raison. Et lui aussi, Rivière, avait raison, mais il ne pouvait rien opposer à la vérité de cette femme. Il découvrait sa propre vérité, à la lumière d'une humble lampe domestique, inexprimable et inhumaine.

— Madame...

Elle n'écoutait plus. Elle était retombée, presque à ses pieds, lui semblait-il, ayant usé ses faibles poings contre le mur.

Un ingénieur avait dit un jour à Rivière, comme ils se penchaient sur un blessé, auprès d'un pont en construction : « Ce pont vaut-il le prix d'un visage écrasé ? » Pas un des paysans, à qui cette route était ouverte, n'eût accepté, pour s'épargner un détour par le pont suivant, de mutiler ce visage effroyable. Et pourtant l'on bâtit des ponts. L'ingénieur avait ajouté : « L'intérêt général est formé des intérêts particuliers : il ne justifie rien de plus. » — « Et pourtant, lui avait répondu plus tard Rivière, si la vie humaine n'a pas de prix, nous agissons toujours comme si quelque chose dépassait, en valeur, la vie humaine... Mais quoi ? »

Et Rivière, songeant à l'équipage, eut le cœur serré. L'action, même celle de construire un pont, brise des bonheurs; Rivière ne pouvait plus ne pas se demander « au nom de quoi ? »

« Ces hommes, pensait-il, qui vont peut-être disparaître, auraient pu vivre heureux. » Il voyait des visages penchés dans le sanctuaire d'or des lampes du soir. « Au nom de quoi les en ai-je tirés ? » Au nom de quoi les a-t-il arrachés au bonheur individuel ? La première loi n'est-elle pas de protéger ces bonheurs-là ? Mais lui-même les brise. Et pourtant un jour, fatalement, s'évanouissent, comme des mirages, les sanctuaires d'or. La vieillesse et la mort les détruisent, plus impitoyables que lui-même. Il existe peut-être quelque chose d'autre à sauver et de plus durable; peut-être est-ce à sauver cette part-là de l'homme que Rivière travaille ? Sinon l'action ne se justifie pas.

« Aimer, aimer seulement, quelle impasse ! » Rivière eut l'obscur sentiment d'un devoir plus grand que celui d'aimer. Ou bien il s'agissait aussi d'une tendresse, mais si différente des autres. Une phrase lui revint : « Il s'agit de les rendre éternels... » Où avait-il lu cela ? « Ce que vous poursuivez en vous-même meurt. » Il revit un temple au dieu du soleil des anciens Incas du Pérou. Ces pierres droites sur la montagne. Que resterait-il, sans elles, d'une civilisation puissante, qui pesait, du poids de ses pierres, sur l'homme d'aujourd'hui, comme un remords ? « Au nom de quelle dureté, ou de quel étrange amour, le conducteur de peuples d'autrefois, contraignant ses foules à tirer ce temple sur la montagne, leur imposa-t-il donc de dresser leur éternité ? » Rivière revit encore en songe les foules des petites villes, qui tournent le soir autour de leur kiosque à musique. « Cette sorte de bonheur, ce harnais... », pensa-t-il. Le conducteur de peuples d'autrefois, s'il n'eut peut-être pas pitié de la souffrance de l'homme, eut pitié, immensément, de sa mort. Non de sa mort individuelle, mais pitié de l'espèce qu'effacera la mer de sable. Et il menait son peuple dresser au moins des pierres, que n'ensevelirait pas le désert.

XV

Ce papier plié en quatre le sauverait peut-être : Fabien le dépliait, les dents serrées.

« Impossible de s'entendre avec Buenos-Aires. Je ne puis même plus manipuler, je reçois des étincelles dans les doigts. »

Fabien, irrité, voulut répondre, mais quand ses mains lâchèrent les commandes pour écrire, une sorte de houle puissante pénétra son corps : les remous le soulevaient, dans ses cinq tonnes de métal, et le basculaient. Il y renonça.

Ses mains, de nouveau, se fermèrent sur la houle, et la réduisirent.

Fabien respira fortement. Si le radio remontait l'antenne par peur de l'orage, Fabien lui casserait la figure à l'arrivée. Il fallait, à tout prix, entrer en contact avec Buenos-Aires, comme si, à plus de quinze cents kilomètres, on pouvait leur lancer une corde dans cet abîme. A défaut d'une tremblante lumière, d'une lampe d'auberge presque inutile, mais qui eût prouvé la terre comme un phare, il lui fallait au moins une voix, une seule, venue d'un monde qui déjà n'existait plus. Le pilote éleva et balança le poing dans sa lumière rouge, pour faire comprendre à l'autre, en arrière, cette tragique vérité, mais l'autre, penché sur l'espace dévasté, aux villes ensevelies, aux lumières mortes, ne la connut pas.

Fabien aurait suivi tous les conseils, pourvu qu'ils lui fussent criés. Il pensait : « Et si l'on me dit de tourner en rond, je tourne en rond, et si l'on me dit de marcher plein Sud... » Elles existaient quelque part ces terres en paix, douces sous leurs grandes ombres de lune. Ces camarades, là-bas, les connaissaient, instruits comme des savants, penchés sur des cartes, tout-puissants, à l'abri de lampes belles comme des fleurs. Que savait-il, lui, hors des remous et de la nuit qui poussait contre lui, à la vitesse d'un éboulement, son torrent noir ? On ne pouvait abandonner deux hommes parmi ces trombes et ces flammes dans les nuages. On ne pouvait pas. On ordonnerait à Fabien : « Cap au deux cent quarante... » Il mettrait le cap au deux cent quarante. Mais il était seul.

Il lui parut que la matière aussi se révoltait. Le moteur, à chaque plongée, vibrait si fort que toute la masse de l'avion était prise d'un tremblement comme de colère. Fabien usait ses forces à dominer l'avion, la tête enfoncée dans la carlingue, face à l'horizon gyroscopique, car, au dehors, il ne distinguait plus la masse du ciel de celle de la terre, perdu dans une ombre où tout se mêlait, une ombre d'origine des mondes. Mais les aiguilles des indicateurs de position oscillaient de plus en plus vite, devenaient difficiles à suivre. Déjà le pilote, qu'elles trompaient, se débattait mal, perdait son altitude, s'enlisait peu à peu dans cette ombre. Il lut sa hauteur : « Cinq cents mètres. » C'était le niveau des collines. Il les sentit rouler vers lui leurs vagues vertigineuses. Il comprenait aussi que toutes les masses du sol, dont la moindre l'eût écrasé, étaient comme arrachées de leur support, déboulonnées, et commençaient à tourner, ivres, autour de lui. Et commençaient, autour de lui, une sorte de danse profonde et qui le serrait de plus en plus.

Il en prit son parti. Au risque d'emboutir, il atterrirait n'importe où. Et, pour éviter au moins les collines, il lâcha son unique fusée éclairante. La fusée s'enflamma, tournoya, illumina une plaine et s'y éteignit : c'était la mer.

Il pensa très vite : « Perdu. Quarante degrés de correction, j'ai dérivé quand même. C'est un cyclone. Où est la terre ? » Il virait plein Ouest. Il pensa : « Sans fusée maintenant, je me tue. » Cela devait arriver un jour. Et son camarade, là, derrière... « Il a remonté l'antenne, sûrement. » Mais le pilote ne lui en voulait plus. Si lui-même ouvrait simplement les mains, leur vie s'en écoulerait aussitôt, comme une poussière vaine. Il tenait dans ses mains le cœur battant de son camarade et le sien. Et soudain ses mains l'effrayèrent.

Dans ces remous en coups de bélier, pour amortir les secousses du volant, sinon elles eussent scié les câbles de commandes, il s'était cramponné à lui, de toutes ses forces. Il s'y cramponnait toujours. Et voici qu'il ne sentait plus ses mains endormies par l'effort. Il voulut remuer les doigts pour en recevoir un message : il ne sut pas s'il était obéi. Quelque chose d'étranger terminait ses bras. Des baudruches insensibles et mobiles. Il pensa : « Il faut m'imaginer fortement que je serre... » Il ne sut

pas si la pensée atteignait ses mains. Et comme il percevait les secousses du volant aux seules douleurs des épaules : « Il m'échappera. Mes mains s'ouvriront... » Mais s'effraya de s'être permis de tels mots, car il crut sentir ses mains, cette fois, obéir à l'obscure puissance de l'image, s'ouvrir lentement, dans l'ombre, pour le livrer.

Il aurait pu lutter encore, tenter sa chance : il n'y a pas de fatalité extérieure. Mais il y a une fatalité intérieure : vient une minute où l'on se découvre vulnérable; alors les fautes vous attirent comme un vertige.

Et c'est à cette minute que luirent sur sa tête, dans une déchirure de la tempête, comme un appât mortel au fond d'une nasse, quelques étoiles.

Il jugea bien que c'était un piège : on voit trois étoiles dans un trou, on monte vers elles, ensuite on ne peut plus descendre, on reste là à mordre les étoiles...

Mais sa faim de lumière était telle qu'il monta.

XVI

Il monta, en corrigeant mieux les remous, grâce aux repères qu'offraient les étoiles. Leur aimant pâle l'attirait. Il avait peiné si longtemps, à la poursuite d'une lumière, qu'il n'aurait plus lâché la plus confuse. Riche d'une lueur d'auberge, il aurait tourné jusqu'à la mort, autour de ce signe dont il avait faim. Et voici qu'il montait vers des champs de lumière.

Il s'élevait peu à peu, en spirale, dans le puits qui s'était ouvert, et se refermait au-dessous de lui. Et les nuages perdaient, à mesure qu'il montait, leur boue d'ombre, ils passaient contre lui, comme des vagues de plus en plus pures et blanches. Fabien émergea.

Sa surprise fut extrême : la clarté était telle qu'elle l'éblouissait. Il dut, quelques secondes, fermer les yeux. Il n'aurait jamais cru que les nuages, la nuit, pussent éblouir. Mais la pleine lune et toutes les constellations les changeaient en vagues rayonnantes.

L'avion avait gagné d'un seul coup, à la seconde même où il émergeait, un calme qui semblait extraordinaire. Pas une houle ne l'inclinait. Comme une barque qui

passe la digue, il entrait dans les eaux réservées. Il était pris dans une part de ciel inconnue et cachée comme la baie des îles bienheureuses. La tempête, au-dessous de lui, formait un autre monde de trois mille mètres d'épaisseur, parcouru de rafales, de trombes d'eau, d'éclairs, mais elle tournait vers les astres une face de cristal et de neige.

Fabien pensait avoir gagné des limbes étranges, car tout devenait lumineux, ses mains, ses vêtements, ses ailes. Car la lumière ne descendait pas des astres, mais elle se dégageait, au-dessous de lui, autour de lui, de ces provisions blanches.

Ces nuages, au-dessous de lui, renvoyaient toute la neige qu'ils recevaient de la lune. Ceux de droite et de gauche aussi, hauts comme des tours. Il circulait un lait de lumière, dans lequel baignait l'équipage. Fabien, se retournant, vit que le radio souriait.

— Ça va mieux ! criait-il.

Mais la voix se perdait dans le bruit du vol, seuls communiquaient les sourires. « Je suis tout à fait fou, pensait Fabien, de sourire : nous sommes perdus. »

Pourtant, mille bras obscurs l'avaient lâché. On avait dénoué ses liens, comme ceux d'un prisonnier qu'on laisse marcher seul, un temps, parmi les fleurs.

« Trop beau », pensait Fabien. Il errait parmi des étoiles accumulées avec la densité d'un trésor, dans un monde où rien d'autre, absolument rien d'autre que lui, Fabien, et son camarade, n'était vivant. Pareils à ces voleurs des villes fabuleuses, murés dans la chambre aux trésors dont ils ne sauront plus sortir. Parmi des pierreries glacées, ils errent, infiniment riches, mais condamnés.

XVII

Un des radiotélégraphistes de Commodoro Rivadavia, escale de Patagonie, fit un geste brusque, et tous ceux qui veillaient, impuissants, dans le poste, se ramassèrent autour de cet homme, et se penchèrent.

Ils se penchaient sur un papier vierge et durement éclairé. La main de l'opérateur hésitait encore, et le

crayon se balançait. La main de l'opérateur tenait encore les lettres prisonnières, mais déjà les doigts tremblaient.

— Orages ?

Le radio fit « oui » de la tête. Leur grésillement l'empêchait de comprendre.

Puis il nota quelques signes indéchiffrables. Puis des mots. Puis on put rétablir le texte :

« Bloqués à trois mille huit au-dessus de la tempête. Naviguons plein Ouest vers l'intérieur, car étions dérivés en mer. Au-dessous de nous tout est bouché. Nous ignorons si survolons toujours la mer. Communiquez si tempête s'étend à l'intérieur. »

On dut, à cause des orages, pour transmettre ce télégramme à Buenos-Aires, faire la chaîne de poste en poste. Le message avançait dans la nuit, comme un feu qu'on allume de tour en tour.

Buenos-Aires fit répondre :

— Tempête générale à l'intérieur. Combien vous reste-t-il d'essence ?

— Une demi-heure.

Et cette phrase, de veilleur en veilleur, remonta jusqu'à Buenos-Aires.

L'équipage était condamné à s'enfoncer, avant trente minutes, dans un cyclone qui le drosserait jusqu'au sol.

XVIII

Et Rivière médite. Il ne conserve plus d'espoir : cet équipage sombrera quelque part dans la nuit.

Rivière se souvient d'une vision qui avait frappé son enfance : on vidait un étang pour trouver un corps. On ne trouvera rien non plus, avant que cette masse d'ombre se soit écoulée de sur la terre, avant que remontent au jour ces sables, ces plaines, ces blés. De simples paysans découvriront peut-être deux enfants au coude plié sur le visage, et paraissant dormir, échoués sur l'herbe et l'or d'un fond paisible. Mais la nuit les aura noyés.

Rivière pense aux trésors ensevelis dans les profondeurs de la nuit comme dans les mers fabuleuses. Ces pommiers de nuit qui attendent le jour avec toutes leurs fleurs, des fleurs qui ne servent pas encore. La nuit est

riche, pleine de parfums, d'agneaux endormis et de fleurs qui n'ont pas encore de couleurs.

Peu à peu monteront vers le jour les sillons gras, les bois mouillés, les luzernes fraîches. Mais parmi des collines, maintenant inoffensives, et les prairies, et les agneaux, dans la sagesse du monde, deux enfants sembleront dormir. Et quelque chose aura coulé du monde visible dans l'autre.

Rivière connaît la femme de Fabien inquiète et tendre : cet amour à peine lui fut prêté, comme un jouet à un enfant pauvre.

Rivière pense à la main de Fabien, qui tient pour quelques minutes encore sa destinée dans les commandes. Cette main qui a caressé. Cette main qui s'est posée sur une poitrine et y a levé le tumulte, comme une main divine. Cette main qui s'est posée sur un visage, et qui a changé ce visage. Cette main qui était miraculeuse.

Fabien erre sur la splendeur d'une mer de nuages, la nuit, mais, plus bas, c'est l'éternité. Il est perdu parmi des constellations qu'il habite seul. Il tient encore le monde dans les mains et contre sa poitrine le balance. Il serre dans son volant le poids de la richesse humaine, et promène, désespéré, d'une étoile à l'autre, l'inutile trésor, qu'il faudra bien rendre...

Rivière pense qu'un poste radio l'écoute encore. Seule relie encore Fabien au monde une onde musicale, une modulation mineure. Pas une plainte. Pas un cri. Mais le son le plus pur qu'ait jamais formé le désespoir.

XIX

Robineau le tira de sa solitude :

— Monsieur le Directeur, j'ai pensé... on pourrait peut-être essayer...

Il n'avait rien à proposer, mais témoignait de sa bonne volonté. Il aurait tant aimé trouver une solution, et la cherchait un peu comme celle d'un rébus. Il trouvait toujours des solutions que Rivière n'écoutait jamais : « Voyez-vous, Robineau, dans la vie, il n'y a pas de solutions. Il y a des forces en marche : il faut les créer et les solutions suivent. » Aussi Robineau bornait-il son rôle à

créer une force en marche dans la corporation des mécaniciens. Une humble force en marche, qui préservait de la rouille les moyeux d'hélice.

Mais les événements de cette nuit-ci trouvaient Robineau désarmé. Son titre d'inspecteur n'avait aucun pouvoir sur les orages, ni sur un équipage fantôme, qui vraiment ne se débattait plus pour une prime d'exactitude, mais pour échapper à une seule sanction, qui annulait celles de Robineau, la mort.

Et Robineau, maintenant inutile, errait dans les bureaux, sans emploi.

La femme de Fabien se fit annoncer. Poussée par l'inquiétude, elle attendait, dans le bureau des secrétaires, que Rivière la reçût. Les secrétaires, à la dérobée, levaient les yeux vers son visage. Elle en éprouvait une sorte de honte et regardait avec crainte autour d'elle : tout ici la refusait. Ces hommes qui continuaient leur travail, comme s'ils marchaient sur un corps, ces dossiers où la vie humaine, la souffrance humaine ne laissaient qu'un résidu de chiffres durs. Elle cherchait des signes qui lui eussent parlé de Fabien. Chez elle tout montrait cette absence : le lit entrouvert, le café servi, un bouquet de fleurs... Elle ne découvrait aucun signe. Tout s'opposait à la pitié, à l'amitié, au souvenir. La seule phrase qu'elle entendit, car personne n'élevait la voix devant elle, fut le juron d'un employé, qui réclamait un bordereau. « ... Le bordereau des dynamos, bon Dieu ! que nous expédions à Santos. » Elle leva les yeux sur cet homme, avec une expression d'étonnement infini. Puis sur le mur où s'étalait une carte. Ses lèvres tremblaient un peu, à peine.

Elle devinait, avec gêne, qu'elle exprimait ici une vérité ennemie, regrettait presque d'être venue, eût voulu se cacher, et se retenait, de peur qu'on la remarquât trop, de tousser, de pleurer. Elle se découvrait insolite, inconvenante, comme nue. Mais sa vérité était si forte que les regards fugitifs remontaient, à la dérobée, inlassablement, la lire dans son visage. Cette femme était très belle. Elle révélait aux hommes le monde sacré du bonheur. Elle révélait à quelle matière auguste on touche, sans le savoir, en agissant. Sous tant de regards elle ferma les yeux. Elle révélait quelle paix, sans le savoir, on peut détruire.

Rivière la reçut.

Elle venait plaider timidement pour ses fleurs, son café servi, sa chair jeune. De nouveau, dans ce bureau plus froid encore, son faible tremblement de lèvres la reprit. Elle aussi découvrait sa propre vérité, dans cet autre monde, inexprimable. Tout ce qui se dressait en elle d'amour presque sauvage, tant il était fervent, de dévouement, lui semblait prendre ici un visage importun, égoïste. Elle eût voulu fuir :

— Je vous dérange...

— Madame, lui dit Rivière, vous ne me dérangez pas. Malheureusement, Madame, vous et moi ne pouvons mieux faire que d'attendre.

Elle eut un faible haussement d'épaules, dont Rivière comprit le sens : « A quoi bon cette lampe, ce dîner servi, ces fleurs que je vais retrouver... » Une jeune mère avait confessé un jour à Rivière : « La mort de mon enfant, je ne l'ai pas encore comprise. Ce sont les petites choses qui sont dures, ses vêtements que je retrouve, et, si je me réveille la nuit, cette tendresse qui me monte quand même au cœur, désormais inutile, comme mon lait... » Pour cette femme aussi la mort de Fabien commencerait demain à peine, dans chaque acte désormais vain, dans chaque objet. Fabien quitterait lentement sa maison. Rivière taisait une pitié profonde.

— Madame...

La jeune femme se retirait, avec un sourire presque humble, ignorant sa propre puissance.

Rivière s'assit, un peu lourd.

« Mais elle m'aide à découvrir ce que je cherchais... »

Il tapotait distraitement les télégrammes de protection des escales Nord. Il songeait :

« Nous ne demandons pas à être éternels, mais à ne pas voir les actes et les choses tout à coup perdre leur sens. Le vide qui nous entoure se montre alors... »

Ses regards tombèrent sur les télégrammes :

« Et voilà par où, chez nous, s'introduit la mort : ces messages qui n'ont plus de sens... »

Il regarda Robineau. Ce garçon médiocre, maintenant inutile, n'avait plus de sens. Rivière lui dit presque durement :

— Faut-il vous donner, moi-même, du travail ?

Puis Rivière poussa la porte qui donnait sur la salle des secrétaires, et la disparition de Fabien le frappa, évi-

dente, à des signes que Mme Fabien n'avait pas su voir. La fiche du *R.B. 903*, l'avion de Fabien, figurait déjà, au tableau mural, dans la colonne du matériel indisponible. Les secrétaires qui préparaient les papiers du courrier d'Europe, sachant qu'il serait retardé, travaillaient mal. Du terrain on demandait par téléphone des instructions pour les équipes qui, maintenant, veillaient sans but. Les fonctions de vie étaient ralenties. « La mort, la voilà ! » pensa Rivière. Son œuvre était semblable à un voilier en panne, sans vent, sur la mer.

Il entendit la voix de Robineau :

— Monsieur le Directeur... ils étaient mariés depuis six semaines...

— Allez travailler.

Rivière regardait toujours les secrétaires et, au delà des secrétaires, les manœuvres, les mécaniciens, les pilotes, tous ceux qui l'avaient aidé dans son œuvre, avec une foi de bâtisseurs. Il pensa aux petites villes d'autrefois qui entendaient parler des « Iles » et se construisaient un navire. Pour le charger de leur espérance. Pour que les hommes pussent voir leur espérance ouvrir ses voiles sur la mer. Tous grandis, tous tirés hors d'eux-mêmes, tous délivrés par un navire. « Le but peut-être ne justifie rien, mais l'action délivre de la mort. Ces hommes duraient par leur navire. »

Et Rivière luttera aussi contre la mort, lorsqu'il rendra aux télégrammes leur plein sens, leur inquiétude aux équipes de veille et aux pilotes leur but dramatique. Lorsque la vie ranimera cette œuvre, comme le vent ranime un voilier, en mer.

XX

Commodoro Rivadavia n'entend plus rien, mais à mille kilomètres de là, vingt minutes plus tard, Bahia Blanca capte un second message :

« Descendons. Entrons dans les nuages... »

Puis ces deux mots d'un texte obscur apparurent dans le poste de Trelew :

« ... rien voir... »

Les ondes courtes sont ainsi. On les capte là, mais ici on demeure sourd. Puis, sans raison, tout change. Cet équipage, dont la position est inconnue, se manifeste déjà aux vivants, hors de l'espace, hors du temps, et sur les feuilles blanches des postes radio ce sont déjà des fantômes qui écrivent.

L'essence est-elle épuisée, ou le pilote joue-t-il, avant la panne, sa dernière carte : retrouver le sol sans l'emboutir ?

La voix de Buenos-Aires ordonne à Trelew :

« Demandez-le lui. »

Le poste d'écoute T. S. F. ressemble à un laboratoire : nickels, cuivres et manomètres, réseau de conducteurs. Les opérateurs de veille, en blouse blanche, silencieux, semblent courbés sur une simple expérience.

De leurs doigts délicats ils touchent les instruments, ils explorent le ciel magnétique, sourciers qui cherchent la veine d'or.

— On ne répond pas ?

— On ne répond pas.

Ils vont peut-être accrocher cette note qui serait un signe de vie. Si l'avion et ses feux de bord remontent parmi les étoiles, ils vont peut-être entendre chanter cette étoile...

Les secondes s'écoulent. Elles s'écoulent vraiment comme du sang. Le vol dure-t-il encore ? Chaque seconde emporte une chance. Et voilà que le temps qui s'écoule semble détruire. Comme, en vingt siècles, il touche un temple, fait son chemin dans le granit et répand le temple en poussière, voilà que des siècles d'usure se ramassent dans chaque seconde et menacent un équipage.

Chaque seconde emporte quelque chose. Cette voix de Fabien, ce rire de Fabien, ce sourire. Le silence gagne du terrain. Un silence de plus en plus lourd, qui s'établit sur cet équipage comme le poids d'une mer.

Alors quelqu'un remarque :

— Une heure quarante. Dernière limite de l'essence : il est impossible qu'ils volent encore.

Et la paix se fait.

Quelque chose d'amer et de fade remonte aux lèvres comme aux fins de voyage. Quelque chose s'est accompli dont on ne sait rien, quelque chose d'un peu écœurant.

Et parmi tous ces nickels et ces artères de cuivre, on ressent la tristesse même qui règne sur les usines ruinées. Tout ce matériel semble pesant, inutile, désaffecté : un poids de branches mortes.

Il n'y a plus qu'à attendre le jour.

Dans quelques heures émergera au jour l'Argentine entière, et ces hommes demeurent là, comme sur une grève, en face du filet que l'on tire, que l'on tire lentement, et dont on ne sait pas ce qu'il va contenir.

Rivière, dans son bureau, éprouve cette détente que seuls permettent les grands désastres, quand la fatalité délivre l'homme. Il a fait alerter la police de toute une province. Il ne peut plus rien, il faut attendre.

Mais l'ordre doit régner même dans la maison des morts. Rivière fait signe à Robineau :

— Télégramme pour les escales Nord : « Prévoyons retard important du courrier de Patagonie. Pour ne pas retarder trop courrier d'Europe, bloquerons courrier de Patagonie avec le courrier d'Europe suivant. »

Il se plie un peu en avant. Mais il fait un effort et se souvient de quelque chose, c'était grave. Ah ! oui. Et pour ne pas l'oublier :

— Robineau.

— Monsieur Rivière ?

— Vous rédigerez une note. Interdiction aux pilotes de dépasser dix-neuf cents tours : on me massacre les moteurs.

— Bien, monsieur Rivière.

Rivière se plie un peu plus. Il a besoin, avant tout, de solitude :

— Allez, Robineau. Allez, mon vieux...

Et Robineau s'effraie de cette égalité devant des ombres.

XXI

Robineau errait maintenant, avec mélancolie, dans les bureaux. La vie de la Compagnie s'était arrêtée, puisque ce courrier, prévu pour deux heures, serait décommandé, et ne partirait plus qu'au jour. Les employés

aux visages fermés veillaient encore, mais cette veille était inutile. On recevait encore, avec un rythme régulier, les messages de protection des escales Nord, mais leurs « ciel pur » et leurs « pleine lune » et leurs « vent nul » éveillaient l'image d'un royaume stérile. Un désert de lune et de pierres. Comme Robineau feuilletait, sans savoir d'ailleurs pourquoi, un dossier auquel travaillait le chef de bureau, il aperçut celui-ci, debout en face de lui, et qui attendait, avec un respect insolent, qu'il le lui rendît, l'air de dire : « Quand vous voudrez bien, n'est-ce pas ? c'est à moi... » Cette attitude d'un inférieur choqua l'inspecteur, mais aucune réplique ne lui vint, et, irrité, il tendit le dossier. Le chef de bureau retourna s'asseoir avec une grande noblesse. « J'aurais dû l'envoyer promener », pensa Robineau. Alors, par contenance, il fit quelques pas en songeant au drame. Ce drame entraînerait la disgrâce d'une politique, et Robineau pleurait un double deuil.

Puis lui vint l'image d'un Rivière enfermé, là, dans son bureau, et qui lui avait dit : « Mon vieux... » Jamais homme n'avait, à ce point, manqué d'appui. Robineau éprouva pour lui une grande pitié. Il remuait dans sa tête quelques phrases obscurément destinées à plaindre, à soulager. Un sentiment qu'il jugeait très beau l'animait. Alors il frappa doucement. On ne répondit pas. Il n'osa frapper plus fort, dans ce silence, et poussa la porte. Rivière était là. Robineau entrait chez Rivière, pour la première fois presque de plain-pied, un peu en ami, un peu dans son idée comme le sergent qui rejoint, sous les balles, le général blessé, et l'accompagne dans la déroute, et devient son frère dans l'exil. « Je suis avec vous, quoi qu'il arrive », semblait vouloir dire Robineau.

Rivière se taisait et, la tête penchée, regardait ses mains. Et Robineau, debout devant lui, n'osait plus parler. Le lion, même abattu, l'intimidait. Robineau préparait des mots de plus en plus ivres de dévouement, mais, chaque fois qu'il levait les yeux, il rencontrait cette tête inclinée de trois quarts, ces cheveux gris, ces lèvres serrées sur quelle amertume ! Enfin il se décida :

— Monsieur le Directeur...

Rivière leva la tête et le regarda. Rivière sortait d'un songe si profond, si lointain, que peut-être il n'avait pas remarqué encore la présence de Robineau. Et nul ne sut

jamais quel songe il fit, ni ce qu'il éprouva, ni quel deuil s'était fait dans son cœur. Rivière regarda Robineau, longtemps, comme le témoin vivant de quelque chose. Robineau fut gêné. Plus Rivière regardait Robineau, plus se dessinait sur les lèvres de celui-là une incompréhensible ironie. Plus Rivière regardait Robineau et plus Robineau rougissait. Et plus Robineau semblait, à Rivière, être venu pour témoigner ici, avec une bonne volonté touchante, et malheureusement spontanée, de la sottise des hommes.

Le désarroi envahit Robineau. Ni le sergent, ni le général, ni les balles n'avaient plus cours. Il se passait quelque chose d'inexplicable. Rivière le regardait toujours. Alors, Robineau, malgré soi, rectifia un peu son attitude, sortit la main de sa poche gauche. Rivière le regardait toujours. Alors, enfin, Robineau, avec une gêne infinie, sans savoir pourquoi, prononça :

— Je suis venu prendre vos ordres.

Rivière tira sa montre, et simplement :

— Il est deux heures. Le courrier d'Asuncion atterrira à deux heures dix. Faites décoller le courrier d'Europe à deux heures et quart.

Et Robineau propagea l'étonnante nouvelle : on ne suspendait pas les vols de nuit. Et Robineau s'adressa au chef de bureau :

— Vous m'apporterez ce dossier pour que je le contrôle.

Et, quand le chef de bureau fut devant lui :

— Attendez.

Et le chef de bureau attendit.

XXII

Le courrier d'Asuncion signala qu'il allait atterrir. Rivière, même aux pires heures, avait suivi, de télégramme en télégramme, sa marche heureuse. C'était pour lui, au milieu de ce désarroi, la revanche de sa foi, la preuve. Ce vol heureux annonçait, par ses télégrammes, mille autres vols aussi heureux. « On n'a pas de cyclones toutes les nuits. » Rivière pensait aussi : « Une fois la route tracée, on ne peut pas ne plus poursuivre. »

Descendant, d'escale en escale, du Paraguay, comme d'un adorable jardin riche de fleurs, de maisons basses et d'eaux lentes, l'avion glissait en marge d'un cyclone qui ne lui brouillait pas une étoile. Neuf passagers roulés dans leurs couvertures de voyage s'appuyaient du front à leur fenêtre, comme à une vitrine pleine de bijoux, car les petites villes d'Argentine égrenaient déjà, dans la nuit, tout leur or, sous l'or plus pâle des villes d'étoiles. Le pilote, à l'avant, soutenait de ses mains sa précieuse charge de vies humaines, les yeux grands ouverts et pleins de lune, comme un chevrier. Buenos-Aires, déjà, emplissait l'horizon de son feu rose, et bientôt luirait de toutes ses pierres, ainsi qu'un trésor fabuleux. Le radio, de ses doigts, lâchait les derniers télégrammes, comme les notes finales d'une sonate qu'il eût tapotée, joyeux, dans le ciel, et dont Rivière comprenait le chant, puis il remonta l'antenne, puis il s'étira un peu, bâilla et sourit : on arrivait.

Le pilote, ayant atterri, retrouva le pilote du courrier d'Europe, adossé contre son avion, les mains dans les poches.

— C'est toi qui continues ?

— Oui.

— La Patagonie est là ?

— On ne l'attend pas : disparue. Il fait beau ?

— Il fait très beau. Fabien a disparu ?

Ils en parlèrent peu. Une grande fraternité les dispensait des phrases.

On transbordait dans l'avion d'Europe les sacs de transit d'Asuncion, et le pilote, toujours immobile, la tête renversée, la nuque contre la carlingue, regardait les étoiles. Il sentait naître en lui un pouvoir immense, et un plaisir puissant lui vint.

— Chargé ? fit une voix. Alors, contact.

Le pilote ne bougea pas. On mettait son moteur en marche. Le pilote allait sentir dans ses épaules, appuyées à l'avion, cet avion vivre. Le pilote se rassurait, enfin, après tant de fausses nouvelles : partira... partira pas... sartira ! Sa bouche s'entrouvrit, et ses dents brillèrent pous la lune comme celles d'un jeune fauve.

— Attention, la nuit, hein !

Il n'entendit pas le conseil de son camarade. Les mains dans les poches, la tête renversée, face à des nuages, des

montagnes, des fleuves et des mers, voici qu'il commençait un rire silencieux. Un faible rire, mais qui passait en lui, comme une brise dans un arbre, et le faisait tout entier tressaillir... Un faible rire, mais bien plus fort que ces nuages, ces montagnes, ces fleuves et ces mers.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Cet imbécile de Rivière qui m'a... qui s'imagine que j'ai peur !

XXIII

Dans une minute, il franchira Buenos-Aires, et Rivière qui reprend sa lutte, veut l'entendre. L'entendre naître, gronder et s'évanouir, comme le pas formidable d'une armée en marche dans les étoiles.

Rivière, les bras croisés, passe parmi les secrétaires. Devant une fenêtre, il s'arrête, écoute et songe.

S'il avait suspendu un seul départ, la cause des vols de nuit était perdue. Mais, devançant les faibles, qui demain le désavoueront, Rivière, dans la nuit, a lâché cet autre équipage.

Victoire... défaite... ces mots n'ont point de sens. La vie est au-dessous de ces images, et déjà prépare de nouvelles images. Une victoire affaiblit un peuple, une défaite en réveille un autre. La défaite qu'a subie Rivière est peut-être un engagement qui rapproche la vraie victoire. L'événement en marche compte seul.

Dans cinq minutes les postes de T. S. F. auront alerté les escales. Sur quinze mille kilomètres le frémissement de la vie aura résolu tous les problèmes.

Déjà un chant d'orgue monte : l'avion.

Et Rivière, à pas lents, retourne à son travail, parmi les secrétaires que courbe son regard dur. Rivière-le-Grand, Rivière-le-Victorieux, qui porte sa lourde victoire.

TERRE DES HOMMES

Henri Guillaumet, mon camarade,
je te dédie ce livre.

La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle. Mais, pour l'atteindre, il lui faut un outil. Il lui faut un rabot, ou une charrue. Le paysan, dans son labour, arrache peu à peu quelques secrets à la nature, et la vérité qu'il dégage est universelle. De même l'avion, l'outil des lignes aériennes, mêle l'homme à tous les vieux problèmes.

J'ai toujours, devant les yeux, l'image de ma première nuit de vol en Argentine, une nuit sombre où scintillaient seules, comme des étoiles, les rares lumières éparses dans la plaine.

Chacune signalait, dans cet océan de ténèbres, le miracle d'une conscience. Dans ce foyer, on lisait, on réfléchissait, on poursuivait des confidences. Dans cet autre, peut-être, on cherchait à sonder l'espace, on s'usait en calculs sur la nébuleuse d'Andromède. Là, on aimait. De loin en loin luisaient ces feux dans la campagne qui réclamaient leur nourriture. Jusqu'aux plus discrets, celui du poète, de l'instituteur, du charpentier. Mais parmi ces étoiles vivantes, combien de fenêtres fermées, combien d'étoiles éteintes, combien d'hommes endormis...

Il faut bien tenter de se rejoindre. Il faut bien essayer de communiquer avec quelques-uns de ces feux qui brûlent de loin en loin dans la campagne.

I

LA LIGNE

C'ÉTAIT en 1926. Je venais d'entrer comme jeune pilote de ligne à la Société Latécoère qui assura, avant l'Aéropostale, puis Air France, la liaison Toulouse-Dakar. Là j'apprenais le métier. A mon tour, comme les camarades, je subissais le noviciat que les jeunes y subissaient avant d'avoir l'honneur de piloter la poste. Essais d'avions, déplacements entre Toulouse et Perpignan, tristes leçons de météo dans le fond d'un hangar glacial. Nous vivions dans la crainte des montagnes d'Espagne, que nous ne connaissions pas encore, et dans le respect des anciens.

Ces anciens, nous les retrouvions au restaurant, bourrus, un peu distants, nous accordant de très haut leurs conseils. Et quand l'un d'eux, qui rentrait d'Alicante ou de Casablanca, nous rejoignait en retard, le cuir trempé de pluie, et que l'un de nous, timidement, l'interrogeait sur son voyage, ses réponses brèves, les jours de tempête, nous construisaient un monde fabuleux, plein de pièges, de trappes, de falaises brusquement surgies, et de remous qui eussent déraciné des cèdres. Des dragons noirs défendaient l'entrée des vallées, des gerbes d'éclairs couronnaient les crêtes. Ces anciens entretenaient avec science notre respect. Mais de temps à autre, respectable pour l'éternité, l'un d'eux ne rentrait pas.

Je me souviens ainsi d'un retour de Bury, qui se tua depuis dans les Corbières. Ce vieux pilote venait de s'asseoir au milieu de nous, et mangeait lourdement sans rien dire, les épaules encore écrasées par l'effort. C'était au soir de l'un de ces mauvais jours où, d'un bout à l'autre de la ligne, le ciel est pourri, où toutes les mon-

tagnes semblent au pilote rouler dans la crasse comme ces canons aux amarres rompues qui labouraient le pont des voiliers d'autrefois. Je regardai Bury, j'avalai ma salive et me hasardai à lui demander enfin si son vol avait été dur. Bury n'entendait pas, le front plissé, penché sur son assiette. A bord des avions découverts, par mauvais temps, on s'inclinait hors du pare-brise, pour mieux voir, et les gifles de vent sifflaient longtemps dans les oreilles. Enfin Bury releva la tête, parut m'entendre, se souvenir, et partit brusquement dans un rire clair. Et ce rire m'émerveilla, car Bury riait peu, ce rire bref qui illuminait sa fatigue. Il ne donna point d'autre explication sur sa victoire, pencha la tête, et reprit sa mastication dans le silence. Mais dans la grisaille du restaurant, parmi les petits fonctionnaires qui réparent ici les humbles fatigues du jour, ce camarade aux lourdes épaules me parut d'une étrange noblesse; il laissait, sous sa rude écorce, percer l'ange qui avait vaincu le dragon.

Vint enfin le soir où je fus appelé à mon tour dans le bureau du directeur. Il me dit simplement :

— Vous partirez demain.

Je restais là, debout, attendant qu'il me congédiât. Mais, après un silence, il ajouta :

— Vous connaissez bien les consignes ?

Les moteurs, à cette époque-là, n'offraient point la sécurité qu'offrent les moteurs d'aujourd'hui. Souvent, ils nous lâchaient d'un seul coup, sans prévenir, dans un grand tintamarre de vaisselle brisée. Et l'on rendait la main vers la croûte rocheuse de l'Espagne qui n'offrait guère de refuges. « Ici, quand le moteur se casse, disions-nous, l'avion, hélas ! ne tarde guère à en faire autant. » Mais un avion, cela se remplace. L'important était avant tout de ne pas aborder le roc en aveugle. Aussi nous interdisait-on, sous peine des sanctions les plus graves, le survol des mers de nuages au-dessus des zones montagneuses. Le pilote en panne, s'enfonçant dans l'étoupe blanche, eût tamponné les sommets sans les voir.

C'est pourquoi, ce soir-là, une voix lente insistait une dernière fois sur la consigne :

— C'est très joli de naviguer à la boussole, en Espagne, au-dessus des mers de nuages, c'est très élégant, mais...

Et, plus lentement encore :

— ... mais souvenez-vous : au-dessous des mers de nuages... c'est l'éternité.

Voici que, brusquement, ce monde calme, si uni, si simple, que l'on découvre quand on émerge des nuages, prenait pour moi une valeur inconnue. Cette douceur devenait un piège. J'imaginais cet immense piège blanc étalé, là, sous mes pieds. Au-dessous ne régnaient, comme on eût pu le croire, ni l'agitation des hommes, ni le tumulte, ni le vivant charroi des villes, mais un silence plus absolu encore, une paix plus définitive. Cette glu blanche devenait pour moi la frontière entre le réel et l'irréel, entre le connu et l'inconnaissable. Et je devinais déjà qu'un spectacle n'a point de sens, sinon à travers une culture, une civilisation, un métier. Les montagnards connaissaient aussi les mers de nuages. Ils n'y découvraient cependant pas ce rideau fabuleux.

Quand je sortis de ce bureau, j'éprouvais un orgueil puéril. J'allais être à mon tour, dès l'aube, responsable d'une charge de passagers, responsable du courrier d'Afrique. Mais j'éprouvais aussi une grande humilité. Je me sentais mal préparé. L'Espagne était pauvre en refuges; je craignais, en face de la panne menaçante, de ne pas savoir où chercher l'accueil d'un champ de secours. Je m'étais penché, sans y découvrir les enseignements dont j'avais besoin, sur l'aridité des cartes; aussi, le cœur plein de ce mélange de timidité et d'orgueil, je m'en fus passer cette veillée d'armes chez mon camarade Guillaumet. Guillaumet m'avait précédé sur ces routes. Guillaumet connaissait les trucs qui livrent les clefs de l'Espagne. Il me fallait être initié par Guillaumet.

Quand j'entrai chez lui, il sourit :

— Je sais la nouvelle. Tu es content ?

Il s'en fut au placard chercher le porto et les verres, puis revint à moi, souriant toujours :

— Nous arrosons ça. Tu verras, ça marchera bien.

Il répandait la confiance comme une lampe répand la lumière, ce camarade qui devait plus tard battre le record des traversées postales de la Cordillère des Andes et de celles de l'Atlantique Sud. Quelques années plus tôt, ce soir-là, en manches de chemise, les bras croisés sous la lampe, souriant du plus bienfaisant des sourires,

il me dit simplement : « Les orages, la brume, la neige, quelquefois ça t'embêtera. Pense alors à tous ceux qui ont connu ça avant toi, et dis-toi simplement : ce que d'autres ont réussi, on peut toujours le réussir. » Cependant je déroulai mes cartes, et je lui demandai quand même de revoir un peu, avec moi, le voyage. Et, penché sous la lampe, appuyé à l'épaule de l'ancien, je retrouvai la paix du collège.

Mais quelle étrange leçon de géographie je reçus là ! Guillaumet ne m'enseignait pas l'Espagne; il me faisait de l'Espagne une amie. Il ne me parlait ni d'hydrographie, ni de populations, ni de cheptel. Il ne me parlait pas de Guadix, mais des trois orangers qui, près de Guadix, bordent un champ : « Méfie-toi d'eux, marque-les sur ta carte... » Et les trois orangers y tenaient désormais plus de place que la Sierra Nevada. Il ne me parlait pas de Lorca, mais d'une simple ferme près de Lorca. D'une ferme vivante. Et de son fermier. Et de sa fermière. Et ce couple prenait, perdu dans l'espace, à quinze cents kilomètres de nous, une importance démesurée. Bien installés sur le versant de leur montagne, pareils à des gardiens de phares, ils étaient prêts, sous leurs étoiles, à porter secours à des hommes.

Nous tirions ainsi de leur oubli, de leur inconcevable éloignement, des détails ignorés de tous les géographes du monde. Car l'Èbre seul, qui abreuve de grandes villes, intéresse les géographes. Mais non ce ruisseau caché sous les herbes à l'ouest de Motril, ce père nourricier d'une trentaine de fleurs. « Méfie-toi du ruisseau, il gâte le champ... Porte-le aussi sur ta carte. » Ah ! je me souviendrais du serpent de Motril ! Il n'avait l'air de rien, c'est à peine si, de son léger murmure, il enchantait quelques grenouilles, mais il ne reposait que d'un œil. Dans le paradis du champ de secours, allongé sous les herbes, il me guettait à deux mille kilomètres d'ici. A la première occasion, il me changerait en gerbe de flammes...

Je les attendais aussi de pied ferme, ces trente moutons de combat, disposés là, au flanc de la colline, prêts à charger : « Tu crois libre ce pré, et puis, vlan ! voilà tes trente moutons qui te dévalent sous les roues... » Et moi, je répondais par un sourire émerveillé à une menace aussi perfide.

Et, peu à peu, l'Espagne de ma carte devenait, sous la lampe, un pays de contes de fées. Je balisais d'une croix les refuges et les pièges. Je balisais ce fermier, ces trente moutons, ce ruisseau. Je portais, à sa place exacte, cette bergère qu'avaient négligée les géographes.

Quand je pris congé de Guillaumet, j'éprouvai le besoin de marcher par cette soirée glacée d'hiver. Je relevai le col de mon manteau et, parmi les passants ignorants, je promenai une jeune ferveur. J'étais fier de coudoyer ces inconnus avec mon secret au cœur. Ils m'ignoraient, ces barbares, mais leurs soucis, mais leurs élans, c'est à moi qu'ils les confieraient au lever du jour avec la charge des sacs postaux. C'est entre mes mains qu'ils se délivreraient de leurs espérances. Ainsi, emmitouflé dans mon manteau, je faisais parmi eux des pas protecteurs, mais ils ne savaient rien de ma sollicitude.

Ils ne recevaient point, non plus, les messages que je recevais de la nuit. Car elle intéressait ma chair même, cette tempête de neige qui peut-être se préparait, et compliquerait mon premier voyage. Des étoiles s'éteignaient une à une, comment l'eussent-ils appris, ces promeneurs ? J'étais seul dans la confidence. On me communiquait les positions de l'ennemi avant la bataille...

Cependant, ces mots d'ordre qui m'engageaient si gravement, je les recevais près des vitrines éclairées, où luisaient les cadeaux de Noël. Là semblaient exposés, dans la nuit, tous les biens de la terre, et je goûtais l'ivresse orgueilleuse du renoncement. J'étais un guerrier menacé : que m'importaient ces cristaux miroitants destinés aux fêtes du soir, ces abat-jour de lampes, ces livres. Déjà je baignais dans l'embrun, je mordais déjà, pilote de ligne, à la pulpe amère des nuits de vol.

Il était trois heures du matin quand on me réveilla. Je poussai d'un coup sec les persiennes, observai qu'il pleuvait sur la ville et m'habillai gravement.

Une demi-heure plus tard, assis sur ma petite valise, j'attendais à mon tour sur le trottoir luisant de pluie que l'omnibus passât me prendre. Tant de camarades avant moi, le jour de la consécration, avaient subi cette même attente, le cœur un peu serré. Il surgit enfin au coin de la rue, ce véhicule d'autrefois, qui répandait un bruit de

ferraille, et j'eus droit, comme les camarades, à mon tour, à me serrer sur la banquette, entre le douanier mal réveillé et quelques bureaucrates. Cet omnibus sentait le renfermé, l'administration poussiéreuse, le vieux bureau où la vie d'un homme s'enlise. Il stoppait tous les cinq cents mètres, pour charger un secrétaire de plus, un douanier de plus, un inspecteur. Ceux qui, déjà, s'y étaient endormis répondaient par un grognement vague au salut du nouvel arrivant qui s'y tassait comme il pouvait, et aussitôt s'endormait à son tour. C'était, sur les pavés inégaux de Toulouse, une sorte de charroi triste; et le pilote de ligne, mêlé aux fonctionnaires, ne se distinguait d'abord guère d'eux... Mais les réverbères défilaient, mais le terrain se rapprochait, mais ce vieil omnibus branlant n'était plus qu'une chrysalide grise dont l'homme sortirait transfiguré.

Chaque camarade, ainsi, par un matin semblable, avait senti, en lui-même, sous le subalterne vulnérable, soumis encore à la hargne de cet inspecteur, naître le responsable du Courrier d'Espagne et d'Afrique, naître celui qui, trois heures plus tard, affronterait dans les éclairs le dragon de l'Hospitalet... qui, quatre heures plus tard, l'ayant vaincu, déciderait en toute liberté, ayant pleins pouvoirs, le détour par la mer ou l'assaut direct des massifs d'Alcoy, qui traiterait avec l'orage, la montagne, l'océan.

Chaque camarade, ainsi, confondu dans l'équipe anonyme sous le sombre ciel d'hiver de Toulouse, avait senti, par un matin semblable, grandir en lui le souverain qui, cinq heures plus tard, abandonnant derrière lui les pluies et les neiges du Nord, répudiant l'hiver, réduirait le régime du moteur, et commencerait sa descente en plein été, dans le soleil éclatant d'Alicante.

Ce vieil omnibus a disparu, mais son austérité, son inconfort sont restés vivants dans mon souvenir. Il symbolisait bien la préparation nécessaire aux dures joies de notre métier. Tout y prenait une sobriété saisissante. Et je me souviens d'y avoir appris, trois ans plus tard, sans que dix mots eussent été échangés, la mort du pilote Lécrivain, un des cent camarades de la ligne qui, par un jour ou une nuit de brume, prirent leur éternelle retraite.

Il était ainsi trois heures du matin, le même silence régnait, lorsque nous entendîmes le directeur, invisible dans l'ombre, élever la voix vers l'inspecteur :

— Lécrivain n'a pas atterri, cette nuit, à Casablanca.

— Ah ! répondit l'inspecteur. Ah ?

Et, arraché au cours de son rêve, il fit un effort pour se réveiller, pour montrer son zèle, et il ajouta :

— Ah! Oui ? Il n'a pas réussi à passer ? Il a fait demi-tour ?

A quoi, dans le fond de l'omnibus, il fut répondu simplement : « Non. » Nous attendîmes la suite mais aucun mot ne vint. Et à mesure que les secondes tombaient, il devenait plus évident que ce « non » ne serait suivi d'aucun autre mot, que ce « non » était sans appel, que Lécrivain non seulement n'avait pas atterri à Casablanca, mais que jamais il n'atterrirait plus nulle part.

Ainsi ce matin-là, à l'aube de mon premier courrier, je me soumettais à mon tour aux rites sacrés du métier et je me sentais manquer d'assurance à regarder, à travers les vitres, le macadam luisant où se reflétaient les réverbères. On y voyait, sur les flaques d'eau, de grandes palmes de vent courir. Et je pensais : « Pour mon premier courrier... vraiment... j'ai peu de chance. » Je levai les yeux sur l'inspecteur : « Est-ce du mauvais temps ? » L'inspecteur jeta vers la vitre un regard usé : « Ça ne prouve rien », grogna-t-il enfin. Et je me demandais à quel signe se reconnaissait le mauvais temps. Guillaumet avait effacé, la veille au soir, par un seul sourire, tous les présages malheureux dont nous accablaient les anciens, mais ils me revenaient à la mémoire : « Celui qui ne connaît pas la ligne, caillou par caillou, s'il rencontre une tempête de neige, je le plains... Ah ! oui ! je le plains !... » Il leur fallait bien sauver le prestige, et ils hochaient la tête en nous dévisageant avec une pitié un peu gênante, comme s'ils plaignaient en nous une innocente candeur.

Et, en effet, pour combien d'entre nous, déjà, cet omnibus avait-il servi de dernier refuge ? Soixante, quatre-vingts ? Conduits par le même chauffeur taciturne, un matin de pluie. Je regardais autour de moi : des points lumineux luisaient dans l'ombre, des cigarettes ponctuaient des méditations. Humbles méditations d'employés

vieillis. A combien d'entre nous ces compagnons avaient-ils servi de dernier cortège ?

Je surprenais aussi les confidences que l'on échangeait à voix basse. Elles portaient sur les maladies, l'argent, les tristes soucis domestiques. Elles montraient les murs de la prison terne dans laquelle ces hommes s'étaient enfermés. Et, brusquement, m'apparut le visage de la destinée.

Vieux bureaucrate, mon camarade ici présent, nul jamais ne t'a fait évader et tu n'en es point responsable. Tu as construit ta paix à force d'aveugler de ciment, comme le font les termites, toutes les échappées vers la lumière. Tu t'es roulé en boule dans ta sécurité bourgeoise, tes routines, les rites étouffants de ta vie provinciale, tu as élevé cet humble rempart contre les vents et les marées et les étoiles. Tu ne veux point t'inquiéter des grands problèmes, tu as eu bien assez de mal à oublier ta condition d'homme. Tu n'es point l'habitant d'une planète errante, tu ne te poses point de questions sans réponse : tu es un petit bourgeois de Toulouse. Nul ne t'a saisi par les épaules quand il était encore temps. Maintenant, la glaise dont tu es formé a séché, et s'est durcie, et nul en toi ne saurait désormais réveiller le musicien endormi, ou le poète, ou l'astronome qui peut-être t'habitaient d'abord.

Je ne me plains plus des rafales de pluie. La magie du métier m'ouvre un monde où j'affronterai, avant deux heures, les dragons noirs, et les crêtes couronnées d'une chevelure d'éclairs bleus, où, la nuit venue, délivré, je lirai mon chemin dans les astres.

Ainsi se déroulait notre baptême professionnel, et nous commencions de voyager. Ces voyages, le plus souvent, étaient sans histoire. Nous descendions en paix, comme des plongeurs de métier, dans les profondeurs de notre domaine. Il est aujourd'hui bien exploré. Le pilote, le mécanicien et le radio ne tentent plus une aventure, mais s'enferment dans un laboratoire. Ils obéissent à des jeux d'aiguilles, et non plus au déroulement de paysages. Au dehors, les montagnes sont immergées dans les ténèbres, mais ce ne sont plus des montagnes. Ce sont d'invisibles puissances dont il faut calculer l'approche. Le radio, sagement, sous la lampe, note des chiffres, le mécanicien

pointe la carte, et le pilote corrige sa route si les montagnes ont dérivé, si les sommets qu'il désirait doubler à gauche se sont déployés en face de lui dans le silence et le secret de préparatifs militaires.

Quant aux radios de veille au sol, ils prennent sagement, sur leurs cahiers, à la même seconde, la même dictée de leur camarade : « Minuit quarante. Route au 230. Tout va bien à bord. »

Ainsi voyage aujourd'hui l'équipage. Il ne sent point qu'il est en mouvement. Il est très loin, comme la nuit en mer, de tout repère. Mais les moteurs remplissent cette chambre éclairée d'un frémissement qui change sa substance. Mais l'heure tourne. Mais il se poursuit dans ces cadrans, dans ces lampes-radio, dans ces aiguilles toute une alchimie invisible. De seconde en seconde, ces gestes secrets, ces mots étouffés, cette attention préparent le miracle. Et, quand l'heure est venue, le pilote, à coup sûr, peut coller son front à la vitre. L'or est né du Néant : il rayonne dans les feux de l'escale.

Et cependant, nous avons tous connu les voyages où, tout à coup, à la lumière d'un point de vue particulier, à deux heures de l'escale, nous avons ressenti notre éloignement comme nous ne l'eussions pas ressenti aux Indes, et d'où nous n'espérions plus revenir.

Ainsi, lorsque Mermoz, pour la première fois, franchit l'Atlantique Sud en hydravion, il aborda, vers la tombée du jour, la région du Pot-au-Noir. Il vit, en face de lui, se resserrer, de minute en minute, les queues de tornades, comme on voit se bâtir un mur, puis la nuit s'établir sur ces préparatifs, et les dissimuler. Et quand, une heure plus tard, il se faufila sous les nuages, il déboucha dans un royaume fantastique.

Des trombes marines se dressaient là accumulées et en apparence immobiles comme les piliers noirs d'un temple. Elles supportaient, renflées à leurs extrémités, la voûte sombre et basse de la tempête, mais, au travers des déchirures de la voûte, des pans de lumière tombaient, et la pleine lune rayonnait, entre les piliers, sur les dalles froides de la mer. Et Mermoz poursuivit sa route à travers ces ruines inhabitées, obliquant d'un chenal de lumière à l'autre, contournant ces piliers géants où, sans doute, grondait l'ascension de la mer, marchant quatre

heures, le long de ces coulées de lune, vers la sortie du temple. Et ce spectacle était si écrasant que Mermoz, une fois le Pot-au-Noir franchi, s'aperçut qu'il n'avait pas eu peur.

Je me souviens aussi de l'une de ces heures où l'on franchit les lisières du monde réel : les relèvements radiogoniométriques communiqués par les escales sahariennes avaient été faux toute cette nuit-là, et nous avaient gravement trompés, le radiotélégraphiste Néri et moi. Lorsque, ayant vu l'eau luire au fond d'une crevasse de brume, je virai brusquement dans la direction de la côte, nous ne pouvions savoir depuis combien de temps nous nous enfoncions vers la haute mer.

Nous n'étions plus certains de rejoindre la côte, car l'essence manquerait peut-être. Mais, la côte une fois rejointe, il nous eût fallu retrouver l'escale. Or c'était l'heure du coucher de la lune. Sans renseignements angulaires, déjà sourds, nous devenions peu à peu aveugles. La lune achevait de s'éteindre, comme une braise pâle, dans une brume semblable à un banc de neige. Le ciel, au-dessus de nous, à son tour, se couvrait de nuages, et nous naviguions désormais entre ces nuages et cette brume, dans un monde vidé de toute lumière et de toute substance.

Les escales qui nous répondaient renonçaient à nous renseigner sur nous-mêmes : « Pas de relèvements... Pas de relèvements... », car notre voix leur parvenait de partout et de nulle part.

Et brusquement, quand nous désespérions déjà, un point brillant se démasqua à l'horizon, à l'avant-gauche. Je ressentis une joie tumultueuse, Néri se pencha vers moi et je l'entendis qui chantait ! Ce ne pouvait être que l'escale, ce ne pouvait être que son phare, car le Sahara, la nuit, s'éteint tout entier et forme un grand territoire mort. La lumière cependant scintilla un peu, puis s'éteignit. Nous avions mis le cap sur une étoile, visible à son coucher, et pour quelques minutes seulement, à l'horizon, entre la couche de brume et les nuages.

Alors, nous vîmes se lever d'autres lumières, et nous mettions, avec une sourde espérance, le cap sur chacune d'elles tour à tour. Et quand le feu se prolongeait, nous tentions l'expérience vitale : « Feu en vue, ordonnait Néri à l'escale de Cisneros, éteignez votre phare et

rallumez trois fois. » Cisneros éteignait et rallumait son phare, mais la lumière dure, que nous surveillions, ne clignait pas, incorruptible étoile.

Malgré l'essence qui s'épuisait, nous mordions, chaque fois, aux hameçons d'or, c'était, chaque fois, la vraie lumière d'un phare, c'était, chaque fois, l'escale et la vie, puis il nous fallait changer d'étoile.

Dès lors, nous nous sentîmes perdus dans l'espace interplanétaire, parmi cent planètes inaccessibles, à la recherche de la seule planète véritable, de la nôtre, de celle qui, seule, contenait nos paysages familiers, nos maisons amies, nos tendresses.

De celle qui, seule, contenait... Je vous dirai l'image qui m'apparut, et qui vous semblera peut-être puérile. Mais au cœur du danger on conserve des soucis d'homme, et j'avais soif, et j'avais faim. Si nous retrouvions Cisneros, nous poursuivrions le voyage, une fois achevé le plein d'essence, et atterririons à Casablanca, dans la fraîcheur du petit jour. Fini le travail ! Néri et moi descendrions en ville. On trouve, à l'aube, de petits bistrots qui s'ouvrent déjà... Néri et moi, nous nous attablerions, bien en sécurité, et riant de la nuit passée, devant les croissants chauds et le café au lait. Néri et moi recevrions ce cadeau matinal de la vie. La vieille paysanne, ainsi, ne rejoint son dieu qu'à travers une image peinte, une médaille naïve, un chapelet : il faut que l'on nous parle un simple langage pour se faire entendre de nous. Ainsi la joie de vivre se ramassait-elle pour moi dans cette première gorgée parfumée et brûlante, dans ce mélange de lait, de café et de blé, par où l'on communie avec les pâturages calmes, les plantations exotiques et les moissons, par où l'on communie avec toute la terre. Parmi tant d'étoiles il n'en était qu'une qui composât, pour se mettre à notre portée, ce bol odorant du repas de l'aube.

Mais des distances infranchissables s'accumulaient entre notre navire et cette terre habitée. Toutes les richesses du monde logeaient dans un grain de poussière égaré parmi les constellations. Et l'astrologue Néri, qui cherchait à le reconnaître, suppliait toujours les étoiles.

Son poing, soudain, bouscula mon épaule. Sur le papier que m'annonçait cette bourrade, je lus : « Tout va bien, je reçois un message magnifique... » Et j'attendis,

le cœur battant, qu'il eût achevé de me transcrire les cinq ou six mots qui nous sauveraient. Enfin je le reçus, ce don du ciel.

Il était daté de Casablanca que nous avions quitté la veille au soir. Retardé dans les transmissions, il nous atteignait tout à coup, deux mille kilomètres plus loin, entre les nuages et la brume, et perdus en mer. Ce message émanait du représentant de l'État, à l'aéroport de Casablanca. Et je lus : « Monsieur de Saint-Exupéry, je me vois obligé demander, pour vous, sanction à Paris, vous avez viré trop près des hangars au départ de Casablanca. » Il était vrai que j'avais viré trop près des hangars. Il était vrai aussi que cet homme faisait son métier en se fâchant. J'eusse subi ce reproche avec humilité dans un bureau de l'aéroport. Mais il nous joignait là où il n'avait pas à nous joindre. Il détonnait parmi ces trop rares étoiles, ce lit de brume, ce goût menaçant de la mer. Nous tenions en main nos destinées, celle du courrier et celle de notre navire, nous avions bien du mal à gouverner pour vivre, et cet homme-là purgeait contre nous sa petite rancune. Mais, loin d'être irrités, nous éprouvâmes, Néri et moi, une vaste et soudaine jubilation. Ici, nous étions les maîtres, il nous le faisait découvrir. Il n'avait donc pas vu, à nos manches, ce caporal, que nous étions passés capitaines ? Il nous dérangeait dans notre songe, quand nous faisions gravement les cent pas de la Grande Ourse au Sagittaire, quand la seule affaire à notre échelle, et qui pût nous préoccuper, était cette trahison de la lune...

Le devoir immédiat, le seul devoir de la planète où cet homme se manifestait, était de nous fournir des chiffres exacts, pour nos calculs parmi les astres. Et ils étaient faux. Pour le reste, provisoirement, la planète n'avait qu'à se taire. Et Néri m'écrivit : « Au lieu de s'amuser à des bêtises ils feraient mieux de nous ramener quelque part... » « Ils » résumait pour lui tous les peuples du globe avec leurs parlements, leurs sénats, leurs marines, leurs armées et leurs empereurs. Et, relisant ce message d'un insensé qui prétendait avoir affaire avec nous, nous virions de bord vers Mercure.

Nous fûmes sauvés par le hasard le plus étrange : vint l'heure où, sacrifiant l'espoir de rejoindre jamais Cisneros

et virant perpendiculairement à la direction de la côte, je décidai de tenir ce cap jusqu'à la panne d'essence. Je me réservais ainsi quelques chances de ne pas sombrer en mer. Malheureusement, mes phares en trompe-l'œil m'avaient attiré Dieu sait où. Malheureusement aussi, la brume épaisse dans laquelle nous serions contraints, au mieux, de plonger en pleine nuit, nous laissait peu de chances d'aborder le sol sans catastrophe. Mais je n'avais pas à choisir.

La situation était si nette que je haussai mélancoliquement les épaules quand Néri me glissa un message qui, une heure plus tôt, nous eût sauvés : « Cisneros se décide à nous relever. Cisneros indique : deux cent seize douteux... » Cisneros n'était plus enfouie dans les ténèbres, Cisneros se révélait là, tangible, sur notre gauche. Oui, mais à quelle distance ? Nous engageâmes, Néri et moi, une courte conversation. Trop tard. Nous étions d'accord. A courir Cisneros, nous aggravions nos risques de manquer la côte. Et Néri répondit : « Cause une heure d'essence maintenons cap au quatre-vingt-treize. »

Les escales, cependant, une à une, se réveillaient. A notre dialogue se mêlaient les voix d'Agadir, de Casablanca, de Dakar. Les postes de radio de chacune des villes avaient alerté les aéroports. Les chefs d'aéroports avaient alerté les camarades. Et peu à peu, ils se rassemblaient autour de nous comme autour du lit d'un malade. Chaleur inutile, mais chaleur quand même. Conseils stériles, mais tellement tendres !

Et brusquement Toulouse surgit, Toulouse, tête de ligne, perdue là-bas à quatre mille kilomètres. Toulouse s'installa d'emblée parmi nous et, sans préambule : « Appareil que pilotez n'est-il pas le F... (J'ai oublié l'immatriculation.) » — « Oui. » — « Alors disposez encore de deux heures essence. Réservoir de cet appareil n'est pas un réservoir standard. Cap sur Cisneros. »

Ainsi, les nécessités qu'impose un métier transforment et enrichissent le monde. Il n'est même point besoin de nuit semblable pour faire découvrir par le pilote de ligne un sens nouveau aux vieux spectacles. Le paysage monotone, qui fatigue le passager, est déjà autre pour l'équipage. Cette masse nuageuse, qui barre l'horizon, cesse pour lui d'être un décor : elle intéressera ses muscles et

lui posera des problèmes. Déjà il en tient compte, il la mesure, un langage véritable la lie à lui. Voici un pic, lointain encore : quel visage montrera-t-il? Au clair de lune, il sera le repère commode. Mais si le pilote vole en aveugle, corrige difficilement sa dérive, et doute de sa position, le pic se changera en explosif, il remplira de sa menace la nuit entière, de même qu'une seule mine immergée, promenée au gré des courants, gâte toute la mer.

Ainsi varient aussi les océans. Aux simples voyageurs, la tempête demeure invisible : observées de si haut, les vagues n'offrent point de relief, et les paquets d'embrun paraissent immobiles. Seules de grandes palmes blanches s'étalent, marquées de nervures et de bavures, prises dans une sorte de gel. Mais l'équipage juge qu'ici tout amerrissage est interdit. Ces palmes sont, pour lui, semblables à de grandes fleurs vénéneuses.

Et si même le voyage est un voyage heureux, le pilote qui navigue quelque part, sur un tronçon de ligne, n'assiste pas à un simple spectacle. Ces couleurs de la terre et du ciel, ces traces de vent sur la mer, ces nuages dorés du crépuscule, il ne les admire point, mais les médite. Semblable au paysan qui fait sa tournée dans son domaine et qui prévoit, à mille signes, la marche du printemps, la menace du gel, l'annonce de la pluie, le pilote de métier, lui aussi, déchiffre des signes de neige, des signes de brume, des signes de nuit bienheureuse. La machine, qui semblait d'abord l'en écarter, le soumet, avec plus de rigueur encore, aux grands problèmes naturels. Seul au milieu du vaste tribunal qu'un ciel de tempête lui compose, ce pilote dispute son courrier à trois divinités élémentaires, la montagne, la mer et l'orage.

II

LES CAMARADES

I

Quelques camarades, dont Mermoz, fondèrent la ligne française de Casablanca à Dakar, à travers le Sahara insoumis. Les moteurs d'alors ne résistant guère, une panne livra Mermoz aux Maures; ils hésitèrent à le massacrer, le gardèrent quinze jours prisonnier, puis le revendirent. Et Mermoz reprit ses courriers au-dessus des mêmes territoires.

Lorsque s'ouvrit la ligne d'Amérique, Mermoz, toujours à l'avant-garde, fut chargé d'étudier le tronçon de Buenos-Aires à Santiago, et, après un pont sur le Sahara, de bâtir un pont au-dessus des Andes. On lui confia un avion qui plafonnait à cinq mille deux cents mètres. Les crêtes de la Cordillère s'élèvent à sept mille mètres. Et Mermoz décolla pour chercher des trouées. Après le sable, Mermoz affronta la montagne, ces pics qui, dans le vent, lâchent leur écharpe de neige, ce pâlissement des choses avant l'orage, ces remous si durs qui, subis entre deux murailles de rocs, obligent le pilote à une sorte de lutte au couteau. Mermoz s'engageait dans ces combats sans rien connaître de l'adversaire, sans savoir si l'on sort en vie de telles étreintes. Mermoz « essayait » pour les autres.

Enfin, un jour, à force d' « essayer », il se découvrit prisonnier des Andes.

Échoués, à quatre mille mètres d'altitude, sur un plateau aux parois verticales, son mécanicien et lui cherchèrent pendant deux jours à s'évader. Ils étaient pris. Alors, ils jouèrent leur dernière chance, lancèrent l'avion vers le vide, rebondirent durement sur le sol inégal, jusqu'au précipice, où ils coulèrent. L'avion, dans la chute, prit enfin assez de vitesse pour obéir de nouveau aux commandes. Mermoz le redressa face à une crête,

toucha la crête, et, l'eau fusant de toutes les tubulures crevées dans la nuit par le gel, déjà en panne après sept minutes de vol, découvrit la plaine chilienne, sous lui, comme une terre promise.

Le lendemain, il recommençait.

Quand les Andes furent bien explorées, une fois la technique des traversées bien au point, Mermoz confia ce tronçon à son camarade Guillaumet et s'en fut explorer la nuit.

L'éclairage de nos escales n'était pas encore réalisé, et sur les terrains d'arrivée, par nuit noire, on alignait en face de Mermoz la maigre illumination de trois feux d'essence.

Il s'en tira et ouvrit la route.

Lorsque la nuit fut bien apprivoisée, Mermoz essaya l'Océan. Et le courrier, dès 1931, fut transporté, pour la première fois, en quatre jours, de Toulouse à Buenos-Aires. Au retour, Mermoz subit une panne d'huile au centre de l'Atlantique Sud et sur une mer démontée. Un navire le sauva, lui, son courrier et son équipage.

Ainsi Mermoz avait défriché les sables, la montagne, la nuit et la mer. Il avait sombré plus d'une fois dans les sables, la montagne, la nuit et la mer. Et quand il était revenu, ç'avait toujours été pour repartir.

Enfin après douze années de travail, comme il survolait une fois de plus l'Atlantique Sud, il signala par un bref message qu'il coupait le moteur arrière droit. Puis le silence se fit.

La nouvelle ne semblait guère inquiétante, et, cependant, après dix minutes de silence, tous les postes radio de la ligne de Paris jusqu'à Buenos-Aires commencèrent leur veille dans l'angoisse. Car si dix minutes de retard n'ont guère de sens dans la vie journalière, elles prennent dans l'aviation postale une lourde signification. Au cœur de ce temps mort, un événement encore inconnu se trouve enfermé. Insignifiant ou malheureux, il est désormais révolu. La destinée a prononcé son jugement, et, contre ce jugement, il n'est plus d'appel : une main de fer a gouverné un équipage vers l'amerrissage sans gravité ou l'écrasement. Mais le verdict n'est pas signifié à ceux qui attendent.

Lequel d'entre nous n'a point connu ces espérances de

plus en plus fragiles, ce silence qui empire de minute en minute comme une maladie fatale ? Nous espérions, puis les heures se sont écoulées et, peu à peu, il s'est fait tard. Il nous a bien fallu comprendre que nos camarades ne rentreraient plus, qu'ils reposaient dans cet Atlantique Sud dont ils avaient si souvent labouré le ciel. Mermoz, décidément, s'était retranché derrière son ouvrage, pareil au moissonneur qui, ayant bien lié sa gerbe, se couche dans son champ.

Quand un camarade meurt ainsi, sa mort paraît encore un acte qui est dans l'ordre du métier, et, tout d'abord, blesse peut-être moins qu'une autre mort. Certes il s'est éloigné celui-là, ayant subi sa dernière mutation d'escale, mais sa présence ne nous manque pas encore en profondeur comme pourrait nous manquer le pain.

Nous avons en effet l'habitude d'attendre longtemps les rencontres. Car ils sont dispersés dans le monde, les camarades de ligne, de Paris à Santiago du Chili, isolés un peu comme des sentinelles qui ne parleraient guère. Il faut le hasard des voyages pour rassembler, ici ou là, les membres dispersés de la grande famille professionnelle. Autour de la table d'un soir, à Casablanca, à Dakar, à Buenos-Aires, on reprend, après des années de silence, ces conversations interrompues, on se renoue aux vieux souvenirs. Puis l'on repart. La terre ainsi est à la fois déserte et riche. Riche de ces jardins secrets, cachés, difficiles à atteindre, mais auxquels le métier nous ramène toujours, un jour ou l'autre. Les camarades, la vie peut-être nous en écarte, nous empêche d'y beaucoup penser, mais ils sont quelque part, on ne sait trop où, silencieux et oubliés, mais tellement fidèles ! Et si nous croisons leur chemin, ils nous secouent par les épaules avec de belles flambées de joie ! Bien sûr, nous avons l'habitude d'attendre...

Mais peu à peu nous découvrons que le rire clair de celui-là nous ne l'entendrons plus jamais, nous découvrons que ce jardin-là nous est interdit pour toujours. Alors commence notre deuil véritable qui n'est point déchirant mais un peu amer.

Rien, jamais, en effet, ne remplacera le compagnon perdu. On ne se crée point de vieux camarades. Rien ne vaut le trésor de tant de souvenirs communs, de

tant de mauvaises heures vécues ensemble, de tant de brouilles, de réconciliations, de mouvements du cœur. On ne reconstruit pas ces amitiés-là. Il est vain, si l'on plante un chêne, d'espérer s'abriter bientôt sous son feuillage.

Ainsi va la vie. Nous nous sommes enrichis d'abord, nous avons planté pendant des années, mais viennent les années où le temps défait ce travail et déboise. Les camarades, un à un, nous retirent leur ombre. Et à nos deuils se mêle désormais le regret secret de vieillir.

Telle est la morale que Mermoz et d'autres nous ont enseignée. La grandeur d'un métier est, peut-être, avant tout, d'unir des hommes : il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines.

En travaillant pour les seuls biens matériels, nous bâtissons nous-mêmes notre prison. Nous nous enfermons solitaires, avec notre monnaie de cendre qui ne procure rien qui vaille de vivre.

Si je cherche dans mes souvenirs ceux qui m'ont laissé un goût durable, si je fais le bilan des heures qui ont compté, à coup sûr je retrouve celles que nulle fortune ne m'eût procurées. On n'achète pas l'amitié d'un Mermoz, d'un compagnon que les épreuves vécues ensemble ont lié à nous pour toujours.

Cette nuit de vol et ses cent mille étoiles, cette sérénité, cette souveraineté de quelques heures, l'argent ne les achète pas.

Cet aspect neuf du monde après l'étape difficile, ces arbres, ces fleurs, ces femmes, ces sourires fraîchement colorés par la vie qui vient de nous être rendue à l'aube, ce concert des petites choses qui nous récompensent, l'argent ne les achète pas.

Ni cette nuit vécue en dissidence et dont le souvenir me revient.

Nous étions trois équipages de l'Aéropostale échoués à la tombée du jour sur la côte de Rio de Oro. Mon camarade Riguelle s'était posé d'abord, à la suite d'une rupture de bielle; un autre camarade, Bourgat, avait atterri à son tour pour recueillir son équipage, mais une avarie sans gravité l'avait cloué au sol. Enfin, j'atterris, mais quand je survins la nuit tombait. Nous décidâmes

de sauver l'avion de Bourgat, et, afin de mener à bien la préaration, d'attendre le jour.

Une année plus tôt, nos camarades Gourp et Érable, en panne ici, exactement, avaient été massacrés par les dissidents. Nous savions qu'aujourd'hui aussi un rezzou de trois cents fusils campait quelque part à Bojador. Nos trois atterrissages, visibles de loin, les avaient peut-être alertés, et nous commencions une veille qui pouvait être la dernière.

Nous nous sommes donc installés pour la nuit. Ayant débarqué des soutes à bagages cinq ou six caisses de marchandises, nous les avons vidées et disposées en cercle et, au fond de chacune d'elles, comme au creux d'une guérite, nous avons allumé une pauvre bougie, mal protégée contre le vent. Ainsi, en plein désert, sur l'écorce nue de la planète, dans un isolement des premières années du monde, nous avons bâti un village d'hommes.

Groupés pour la nuit sur cette grande place de notre village, ce coupon de sable où nos caisses versaient une lueur tremblante, nous avons attendu. Nous attendions l'aube qui nous sauverait, ou les Maures. Et je ne sais ce qui donnait à cette nuit son goût de Noël. Nous nous racontions des souvenirs, nous nous plaisantions et nous chantions.

Nous goûtions cette même ferveur légère qu'au cœur d'une fête bien préparée. Et cependant, nous étions infiniment pauvres. Du vent, du sable, des étoiles. Un style dur pour trappiste. Mais, sur cette nappe mal éclairée, six ou sept hommes qui ne possédaient plus rien au monde, sinon leurs souvenirs, se partageaient d'invisibles richesses.

Nous nous étions enfin rencontrés. On chemine longtemps côte à côte, enfermé dans son propre silence, ou bien l'on échange des mots qui ne transportent rien. Mais voici l'heure du danger. Alors on s'épaule l'un à l'autre. On découvre que l'on appartient à la même communauté. On s'élargit par la découverte d'autres consciences. On se regarde avec un grand sourire. On est semblable à ce prisonnier délivré qui s'émerveille de l'immensité de la mer.

2

Guillaumet, je dirai quelques mots sur toi, mais je ne te gênerai point en insistant avec lourdeur sur ton courage ou sur ta valeur professionnelle. C'est autre chose que je voudrais décrire en racontant la plus belle de tes aventures.

Il est une qualité qui n'a point de nom. Peut-être est-ce la « gravité », mais le mot ne satisfait pas. Car cette qualité peut s'accompagner de la gaieté la plus souriante. C'est la qualité même du charpentier qui s'installe d'égal à égal en face de sa pièce de bois, la palpe, la mesure et, loin de la traiter à la légère, rassemble à son propos toutes ses vertus.

J'ai lu, autrefois, Guillaumet, un récit où l'on célébrait ton aventure, et j'ai un vieux compte à régler avec cette image infidèle. On t'y voyait, lançant des boutades de « gavroche », comme si le courage consistait à s'abaisser à des railleries de collégien, au cœur des pires dangers et à l'heure de la mort. On ne te connaissait pas, Guillaumet. Tu n'éprouves pas le besoin, avant de les affronter, de tourner en dérision tes adversaires. En face d'un mauvais orage, tu juges : « Voici un mauvais orage. » Tu l'acceptes et tu le mesures.

Je t'apporte ici, Guillaumet, le témoignage de mes souvenirs.

Tu avais disparu depuis cinquante heures, en hiver, au cours d'une traversée des Andes. Rentrant du fond de la Patagonie, je rejoignis le pilote Deley à Mendoza. L'un et l'autre, cinq jours durant, nous fouillâmes, en avion, cet amoncellement de montagnes, mais sans rien découvrir. Nos deux appareils ne suffisaient guère. Il nous semblait que cent escadrilles, naviguant pendant cent années, n'eussent pas achevé d'explorer cet énorme massif dont les crêtes s'élèvent jusqu'à sept mille mètres. Nous avions perdu tout espoir. Les contrebandiers mêmes, des bandits qui, là-bas, osent un crime pour cinq francs, nous refusaient d'aventurer, sur les contreforts de la montagne, des caravanes de secours : « Nous y risquerions notre vie », nous disaient-ils. « Les Andes, en hiver, ne rendent point les hommes. » Lorsque Deley

ou moi atterrissions à Santiago, les officiers chiliens, eux aussi, nous conseillaient de suspendre nos explorations. « C'est l'hiver. Votre camarade, si même il a survécu à la chute, n'a pas survécu à la nuit. La nuit, là-haut, quand elle passe sur l'homme, elle le change en glace. » Et lorsque de nouveau, je me glissais entre les murs et les piliers géants des Andes, il me semblait, non plus te rechercher, mais veiller ton corps, en silence, dans une cathédrale de neige.

Enfin, au cours du septième jour, tandis que je déjeunais entre deux traversées, dans un restaurant de Mendoza, un homme poussa la porte et cria, oh ! peu de chose :

— Guillaumet... vivant !

Et tous les inconnus qui se trouvaient là s'embrassèrent.

Dix minutes plus tard, j'avais décollé, ayant chargé à bord deux mécaniciens, Lefebvre et Abri. Quarante minutes plus tard, j'avais atterri le long d'une route, ayant reconnu, à je ne sais quoi, la voiture qui t'emportait je ne sais où, du côté de San Raphaël. Ce fut une belle rencontre, nous pleurions tous, et nous t'écrasions dans nos bras, vivant, ressuscité, auteur de ton propre miracle. C'est alors que tu exprimas, et ce fut ta première phrase intelligible, un admirable orgueil d'homme : « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait. »

Plus tard, tu nous racontas l'accident.

Une tempête qui déversa cinq mètres d'épaisseur de neige, en quarante-huit heures, sur le versant chilien des Andes, bouchant tout l'espace, les Américains de la Pan-Air avaient fait demi-tour. Tu décollais pourtant à la recherche d'une déchirure dans le ciel. Tu le découvrais un peu plus au Sud, ce piège, et maintenant, vers six mille cinq cents mètres, dominant les nuages qui ne plafonnaient qu'à six mille, et dont émergeaient seules les hautes crêtes, tu mettais le cap sur l'Argentine.

Les courants descendants donnent parfois aux pilotes une bizarre sensation de malaise. Le moteur tourne rond, mais l'on s'enfonce. On cabre pour sauver son altitude, l'avion perd sa vitesse et devient mou : on s'enfonce toujours. On rend la main, craignant maintenant d'avoir trop cabré, on se laisse dériver sur la droite ou la gauche

pour s'adosser à la crête favorable, celle qui reçoit les vents comme un tremplin, mais l'on s'enfonce encore. C'est le ciel entier qui semble descendre. On se sent pris, alors, dans une sorte d'accident cosmique. Il n'est plus de refuge. On tente en vain le demi-tour pour rejoindre, en arrière, les zones où l'air vous soutenait, solide et plein comme un pilier. Mais il n'est plus de pilier. Tout se décompose, et l'on glisse dans un délabrement universel vers le nuage qui monte mollement, se hausse jusqu'à vous, et vous absorbe.

« J'avais déjà failli me faire coincer, nous disais-tu, mais je n'étais pas convaincu encore. On rencontre des courants descendants au-dessus de nuages qui paraissent stables, pour la simple raison qu'à la même altitude ils se recomposent indéfiniment. Tout est si bizarre en haute montagne... »

Et quels nuages !...

« Aussitôt pris, je lâchai les commandes, me cramponnant au siège pour ne point me laisser projeter au dehors. Les secousses étaient si dures que les courroies me blessaient aux épaules et eussent sauté. Le givrage, de plus, m'avait privé net de tout horizon instrumental et je fus roulé comme un chapeau, de six mille à trois mille cinq.

« A trois mille cinq j'entrevis une masse noire, horizontale, qui me permit de rétablir l'avion. C'était un étang que je reconnus : la Laguna Diamante. Je la savais logée au fond d'un entonnoir, dont un des flancs, le volcan Maipu, s'élève à six mille neuf cents mètres. Quoique délivré du nuage, j'étais encore aveuglé par d'épais tourbillons de neige, et ne pouvais lâcher mon lac sans m'écraser contre un des flancs de l'entonnoir. Je tournai donc autour de la lagune, à trente mètres d'altitude jusqu'à la panne d'essence. Après deux heures de manège, je me posai et capotai. Quand je me dégageai de l'avion, la tempête me renversa. Je me rétablis sur mes pieds, elle me renversa encore. J'en fus réduit à me glisser sous la carlingue et à creuser un abri dans la neige. Je m'enveloppai là de sacs postaux et, quarante-huit heures durant, j'attendis.

« Après quoi, la tempête apaisée, je me mis en marche. Je marchai cinq jours et quatre nuits. »

Mais que restait-il de toi, Guillaumet ? Nous te

retrouvions bien, mais calciné, mais racorni, mais rapetissé comme une vieille ! Le soir même, en avion, je te ramenais à Mendoza où des draps blancs coulaient sur toi comme un baume. Mais ils ne te guérissaient pas. Tu étais encombré de ce corps courbatu, que tu tournais et retournais, sans parvenir à le loger dans le sommeil. Ton corps n'oubliait pas les rochers ni les neiges. Ils te marquaient. J'observais ton visage noir, tuméfié, semblable à un fruit blet qui a reçu des coups. Tu étais très laid, et misérable, ayant perdu l'usage des beaux outils de ton travail : tes mains demeuraient gourdes, et quand, pour respirer, tu t'asseyais sur le bord de ton lit, tes pieds gelés pendaient comme deux poids morts. Tu n'avais même pas terminé ton voyage, tu haletais encore, et, lorsque tu te retournais contre l'oreiller, pour chercher la paix, alors une procession d'images que tu ne pouvais retenir, une procession qui s'impatientait dans les coulisses, aussitôt se mettait en branle sous ton crâne. Et elle défilait. Et tu reprenais vingt fois le combat contre des ennemis qui ressuscitaient de leurs cendres.

Je te remplissais de tisanes :

— Bois, mon vieux !

— Ce qui m'a le plus étonné... tu sais...

Boxeur vainqueur, mais marqué des grands coups reçus, tu revivais ton étrange aventure. Et tu t'en délivrais par bribes. Et je t'apercevais, au cours de ton récit nocturne, marchant, sans piolet, sans cordes, sans vivres, escaladant des cols de quatre mille cinq cents mètres, ou progressant le long des parois verticales, saignant des pieds, des genoux et des mains, par quarante degrés de froid. Vidé peu à peu de ton sang, de tes forces, de ta raison, tu avançais avec un entêtement de fourmi, revenant sur tes pas pour contourner l'obstacle, te relevant après les chutes, ou remontant celles des pentes qui n'aboutissaient qu'à l'abîme, ne t'accordant enfin aucun repos, car tu ne te serais pas relevé du lit de neige.

Et, en effet, quand tu glissais, tu devais te redresser vite, afin de n'être point changé en pierre. Le froid te pétrifiait de seconde en seconde, et, pour avoir goûté, après la chute, une minute de repos de trop, tu devais faire jouer, pour te relever, des muscles morts.

Tu résistais aux tentations. « Dans la neige, me disais-

tu, on perd tout instinct de conservation. Après deux, trois, quatre jours de marche, on ne souhaite plus que le sommeil. Je le souhaitais. Mais je me disais : Ma femme, si elle croit que je vis, croit que je marche. Les camarades croient que je marche. Ils ont tous confiance en moi. Et je suis un salaud si je ne marche pas. »

Et tu marchais, et, de la pointe du canif, tu entamais, chaque jour un peu plus, l'échancrure de tes souliers, pour que tes pieds qui gelaient et gonflaient, y pussent tenir.

Tu m'as fait cette étrange confidence :

« Dès le second jour, vois-tu, mon plus gros travail fut de m'empêcher de penser. Je souffrais trop, et ma situation était par trop désespérée. Pour avoir le courage de marcher, je ne devais pas la considérer. Malheureusement, je contrôlais mal mon cerveau, il travaillait comme une turbine. Mais je pouvais lui choisir encore ses images. Je l'emballais sur un film, sur un livre. Et le film ou le livre défilait en moi à toute allure. Puis ça me ramenait à ma situation présente. Immanquablement. Alors je le lançais sur d'autres souvenirs... »

Une fois cependant, ayant glissé, allongé à plat ventre dans la neige, tu renonças à te relever. Tu étais semblable au boxeur qui, vidé d'un coup de toute passion, entend les secondes tomber une à une dans un univers étranger, jusqu'à la dixième, qui est sans appel.

« J'ai fait ce que j'ai pu et je n'ai point d'espoir, pourquoi m'obstiner dans ce martyre ? » Il te suffisait de fermer les yeux pour faire la paix dans le monde. Pour effacer du monde les rocs, les glaces et les neiges. A peine closes ces paupières miraculeuses, il n'était plus ni coups, ni chutes, ni muscles déchirés, ni gel brûlant, ni ce poids de la vie à traîner quand on va comme un bœuf, et qu'elle se fait plus lourde qu'un char. Déjà, tu le goûtais, ce froid devenu poison, et qui, semblable à la morphine, t'emplissait maintenant de béatitude. Ta vie se réfugiait autour du cœur. Quelque chose de doux et de précieux se blottissait au centre de toi-même. Ta conscience peu à peu abandonnait les régions lointaines de ce corps qui, bête jusqu'alors gorgée de souffrances, participait déjà de l'indifférence du marbre.

Tes scrupules mêmes s'apaisaient. Nos appels ne t'atteignaient plus, ou, plus exactement, se changeaient pour toi en appels de rêve. Tu répondais heureux par

une marche de rêve, par de longues enjambées faciles, qui t'ouvraient sans efforts les délices des plaines. Avec quelle aisance tu glissais dans un monde devenu si tendre pour toi ! Ton retour, Guillaumet, tu décidais, avare, de nous le refuser.

Les remords vinrent de l'arrière-fond de ta conscience. Au songe se mêlaient soudain des détails précis. « Je pensais à ma femme. Ma police d'assurance lui épargnerait la misère. Oui, mais l'assurance... »

Dans le cas d'une disparition, la mort légale est différée de quatre années. Ce détail t'apparut éclatant, effaçant les autres images. Or, tu étais étendu à plat ventre sur une forte pente de neige. Ton corps, l'été venu, roulerait avec cette boue vers une des mille crevasses des Andes. Tu le savais. Mais tu savais aussi qu'un rocher émergeait à cinquante mètres devant toi : « J'ai pensé : si je me relève, je pourrai peut-être l'atteindre. Et si je cale mon corps contre la pierre, l'été venu on le retrouvera. »

Une fois debout, tu marchas deux nuits et trois jours.

Mais tu ne pensais guère aller loin :

« Je devinai la fin à beaucoup de signes. Voici l'un d'eux. J'étais contraint de faire halte toutes les deux heures environ, pour fendre un peu plus mon soulier, frictionner de neige mes pieds qui gonflaient, ou simplement pour laisser reposer mon cœur. Mais vers les derniers jours je perdais la mémoire. J'étais reparti depuis longtemps déjà, lorsque la lumière se faisait en moi : j'avais chaque fois oublié quelque chose. La première fois, ce fut un gant, et c'était grave par ce froid ! Je l'avais déposé devant moi et j'étais reparti sans le ramasser. Ce fut ensuite ma montre. Puis mon canif. Puis ma boussole. A chaque arrêt je m'appauvrissais...

« Ce qui sauve, c'est de faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence... »

« Ce que j'ai fait, je le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait. » Cette phrase, la plus noble que je connaisse, cette phrase qui situe l'homme, qui l'honore, qui rétablit les hiérarchies vraies, me revenait à la mémoire. Tu t'endormais enfin, ta conscience était abolie, mais de ce corps démantelé, fripé, brûlé, elle allait renaître au réveil, et de nouveau le dominer. Le corps, alors, n'est plus

qu'un bon outil, le corps n'est plus qu'un serviteur. Et, cet orgueil du bon outil, tu savais l'exprimer aussi, Guillaumet :

« Privé de nourriture, tu t'imagines bien qu'au troisième jour de marche... mon cœur, ça n'allait plus très fort... Eh bien ! le long d'une pente verticale, sur laquelle je progressais, suspendu au-dessus du vide, creusant des trous pour loger mes poings, voilà que mon cœur tombe en panne. Ça hésite, ça repart. Ça bat de travers. Je sens que s'il hésite une seconde de trop, je lâche. Je ne bouge plus et j'écoute en moi. Jamais, tu m'entends ? jamais en avion je ne me suis senti accroché d'aussi près à mon moteur, que je ne me suis senti, pendant ces quelques minutes-là, suspendu à mon cœur. Je lui disais : Allons, un effort ! Tâche de battre encore... Mais c'était un cœur de bonne qualité ! Il hésitait, puis repartait toujours... Si tu savais combien j'étais fier de ce cœur ! »

Dans la chambre de Mendoza où je te veillais, tu t'endormais enfin d'un sommeil essoufflé. Et je pensais : si on lui parlait de son courage, Guillaumet hausserait les épaules. Mais on le trahirait aussi en célébrant sa modestie. Il se situe bien au delà de cette qualité médiocre. S'il hausse les épaules, c'est par sagesse. Il sait qu'une fois pris dans l'événement, les hommes ne s'en effraient plus. Seul l'inconnu épouvante les hommes. Mais, pour quiconque l'affronte, il n'est déjà plus l'inconnu. Surtout si on l'observe avec cette gravité lucide. Le courage de Guillaumet, avant tout, est un effet de sa droiture.

Sa véritable qualité n'est point là. Sa grandeur, c'est de se sentir responsable. Responsable de lui, du courrier et des camarades qui espèrent. Il tient dans ses mains leur peine ou leur joie. Responsable de ce qui se bâtit de neuf, là-bas, chez les vivants, à quoi il doit participer. Responsable un peu du destin des hommes, dans la mesure de son travail.

Il fait partie des êtres larges qui acceptent de couvrir de larges horizons de leur feuillage. Être homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde.

On veut confondre de tels hommes avec les toréadors ou les joueurs. On vante leur mépris de la mort. Mais je me moque bien du mépris de la mort. S'il ne tire pas ses racines d'une responsabilité acceptée, il n'est que signe de pauvreté ou d'excès de jeunesse. J'ai connu un suicidé jeune. Je ne sais plus quel chagrin d'amour l'avait poussé à se tirer soigneusement une balle dans le cœur. Je ne sais à quelle tentation littéraire il avait cédé en habillant ses mains de gants blancs, mais je me souviens d'avoir ressenti en face de cette triste parade une impression non de noblesse mais de misère. Ainsi, derrière ce visage aimable, sous ce crâne d'homme, il n'y avait rien eu, rien. Sinon l'image de quelque sotte petite fille semblable à d'autres.

Face à cette destinée maigre, je me rappelais une vraie mort d'homme. Celle d'un jardinier, qui me disait : « Vous savez... parfois je suais quand je bêchais. Mon rhumatisme me tirait la jambe, et je pestais contre cet esclavage. Eh bien, aujourd'hui, je voudrais bêcher, bêcher dans la terre. Bêcher, ça me paraît tellement beau ! On est tellement libre quand on bêche ! Et puis, qui va tailler aussi mes arbres ? » Il laissait une terre en friche. Il laissait une planète en friche. Il était lié d'amour à toutes les terres et à tous les arbres de la terre. C'était lui le généreux, le prodigue, le grand seigneur ! C'était lui, comme Guillaumet, l'homme courageux, quand il luttait au nom de sa Création, contre la mort.

III

L'AVION

Qu'importe, Guillaumet, si tes journées et tes nuits de travail s'écoulent à contrôler des manomètres, à t'équilibrer sur des gyroscopes, à ausculter des souffles de moteurs, à t'épauler contre quinze tonnes de métal : les problèmes qui se posent à toi sont, en fin de compte, des problèmes d'homme, et tu rejoins, d'emblée, de plain-pied, la noblesse du montagnard. Aussi bien qu'un poète, tu sais savourer l'annonce de l'aube. Du fond de l'abîme des nuits difficiles, tu as souhaité si souvent l'apparition de ce bouquet pâle, de cette clarté qui sourd, à l'est, des terres noires. Cette fontaine miraculeuse, quelquefois, devant toi, s'est dégelée avec lenteur et t'a guéri quand tu croyais mourir.

L'usage d'un instrument savant n'a pas fait de toi un technicien sec. Il me semble qu'ils confondent but et moyen ceux qui s'effraient par trop de nos progrès techniques. Quiconque lutte dans l'unique espoir de biens matériels, en effet, ne récolte rien qui vaille de vivre. Mais la machine n'est pas un but. L'avion n'est pas un but : c'est un outil. Un outil comme la charrue.

Si nous croyons que la machine abîme l'homme c'est que, peut-être, nous manquons un peu de recul pour juger les effets de transformations aussi rapides que celles que nous avons subies. Que sont les cent années de l'histoire de la machine en regard des deux cent mille années de l'histoire de l'homme ? C'est à peine si nous nous installons dans ce paysage de mines et de centrales électriques. C'est à peine si nous commençons d'habiter cette maison nouvelle, que nous n'avons même pas achevé de bâtir. Tout a changé si vite autour de nous : rapports humains, conditions de travail, coutumes. Notre

psychologie elle-même a été bousculée dans ses bases les plus intimes. Les notions de séparation, d'absence, de distance, de retour, si les mots sont demeurés les mêmes, ne contiennent plus les mêmes réalités. Pour saisir le monde aujourd'hui, nous usons d'un langage qui fut établi pour le monde d'hier. Et la vie du passé nous semble mieux répondre à notre nature, pour la seule raison qu'elle répond mieux à notre langage.

Chaque progrès nous a chassés un peu plus loin hors d'habitudes que nous avions à peine acquises, et nous sommes véritablement des émigrants qui n'ont pas fondé encore leur patrie.

Nous sommes tous de jeunes barbares que nos jouets neufs émerveillent encore. Nos courses d'avions n'ont point d'autre sens. Celui-là monte plus haut, court plus vite. Nous oublions pourquoi nous le faisons courir. La course, provisoirement, l'emporte sur son objet. Et il en est toujours de même. Pour le colonial qui fonde un empire, le sens de la vie est de conquérir. Le soldat méprise le colon. Mais le but de cette conquête n'était-il pas l'établissement de ce colon ? Ainsi dans l'exaltation de nos progrès, nous avons fait servir les hommes à l'établissement des voies ferrées, à l'érection des usines, au forage de puits de pétrole. Nous avions un peu oublié que nous dressions ces constructions pour servir les hommes. Notre morale fut, pendant la durée de la conquête, une morale de soldats. Mais il nous faut, maintenant, coloniser. Il nous faut rendre vivante cette maison neuve qui n'a point encore de visage. La vérité, pour l'un, fut de bâtir, elle est, pour l'autre, d'habiter.

Notre maison se fera sans doute, peu à peu, plus humaine. La machine elle-même, plus elle se perfectionne, plus elle s'efface derrière son rôle. Il semble que tout l'effort industriel de l'homme, tous ses calculs, toutes ses nuits de veille sur les épures, n'aboutissent, comme signes visibles, qu'à la seule simplicité, comme s'il fallait l'expérience de plusieurs générations pour dégager peu à peu la courbe d'une colonne, d'une carène, ou d'un fuselage d'avion, jusqu'à leur rendre la pureté élémentaire de la courbe d'un sein ou d'une épaule. Il semble que le travail des ingénieurs, des dessinateurs, des calculateurs du bureau d'études ne soit ainsi, en apparence, que

de polir et d'effacer, d'alléger ce raccord, d'équilibrer cette aile, jusqu'à ce qu'on ne la remarque plus, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une aile accrochée à un fuselage, mais une forme parfaitement épanouie, enfin dégagée de sa gangue, une sorte d'ensemble spontané, mystérieusement lié, et de la même qualité que celle du poème. Il semble que la perfection soit atteinte non quand il n'y a plus rien à ajouter, mais quand il n'y a plus rien à retrancher. Au terme de son évolution, la machine se dissimule.

La perfection de l'invention confine ainsi à l'absence d'invention. Et, de même que, dans l'instrument, toute mécanique apparente s'est peu à peu effacée, et qu'il nous est livré un objet aussi naturel qu'un galet poli par la mer, il est également admirable que, dans son usage même, la machine peu à peu se fasse oublier.

Nous étions autrefois en contact avec une usine compliquée. Mais aujourd'hui nous oublions qu'un moteur tourne. Il répond enfin à sa fonction, qui est de tourner, comme un cœur bat, et nous ne prêtons point, non plus, attention à notre cœur. Cette attention n'est plus absorbée par l'outil. Au delà de l'outil, et à travers lui, c'est la vieille nature que nous retrouvons, celle du jardinier, du navigateur, ou du poète.

C'est avec l'eau, c'est avec l'air que le pilote qui décolle entre en contact. Lorsque les moteurs sont lancés, lorsque l'appareil déjà creuse la mer, contre un clapotis dur la coque sonne comme un gong, et l'homme peut suivre ce travail à l'ébranlement de ses reins. Il sent l'hydravion, seconde par seconde, à mesure qu'il gagne sa vitesse, se charger de pouvoir. Il sent se préparer, dans ces quinze tonnes de matières, cette maturité qui permet le vol. Le pilote ferme les mains sur les commandes et, peu à peu, dans ses paumes creuses, il reçoit ce pouvoir comme un don. Les organes de métal des commandes, à mesure que ce don lui est accordé, se font les messagers de sa puissance. Quand elle est mûre, d'un mouvement plus souple que celui de cueillir, le pilote sépare l'avion d'avec les eaux, et l'établit dans les airs.

IV

L'AVION ET LA PLANÈTE

I

L'AVION est une machine sans doute, mais quel instrument d'analyse ! Cet instrument nous a fait découvrir le vrai visage de la terre. Les routes, en effet, durant des siècles, nous ont trompés. Nous ressemblions à cette souveraine qui désira visiter ses sujets et connaître s'ils se réjouissaient de son règne. Ses courtisans, afin de l'abuser, dressèrent sur son chemin quelques heureux décors et payèrent des figurants pour y danser. Hors du mince fil conducteur, elle n'entrevit rien de son royaume, et ne sut point qu'au large des campagnes ceux qui mouraient de faim la maudissaient.

Ainsi, cheminions-nous le long des routes sinueuses. Elles évitent les terres stériles, les rocs, les sables, elles épousent les besoins de l'homme et vont de fontaine en fontaine. Elles conduisent les campagnards de leurs granges aux terres à blé, reçoivent au seuil des étables le bétail encore endormi et le versent, dans l'aube, aux luzernes. Elles joignent ce village à cet autre village, car de l'un à l'autre on se marie. Et si même l'une d'elles s'aventure à franchir un désert, la voilà qui fait vingt détours pour se réjouir des oasis.

Ainsi trompés par leurs inflexions comme par autant d'indulgents mensonges, ayant longé, au cours de nos voyages, tant de terres bien arrosées, tant de vergers, tant de prairies, nous avons longtemps embelli l'image de notre prison. Cette planète, nous l'avons crue humide et tendre.

Mais notre vue s'est aiguisée, et nous avons fait un progrès cruel. Avec l'avion, nous avons appris la ligne droite. A peine avons-nous décollé nous lâchons ces chemins qui s'inclinent vers les abreuvoirs et les étables, ou serpentent de ville en ville. Affranchis désormais des

servitudes bien-aimées, délivrés du besoin des fontaines, nous mettons le cap sur nos buts lointains. Alors seulement, du haut de nos trajectoires rectilignes, nous découvrons le soubassement essentiel, l'assise de rocs, de sable et de sel, où la vie, quelquefois, comme un peu de mousse au creux des ruines, ici et là se hasarde à fleurir.

Nous voilà donc changés en physiciens, en biologistes, examinant ces civilisations qui ornent des fonds de vallées, et, parfois, par miracle, s'épanouissent comme des parcs là où le climat les favorise. Nous voilà donc jugeant l'homme à l'échelle cosmique, l'observant à travers nos hublots, comme à travers des instruments d'étude. Nous voilà relisant notre histoire.

2

Le pilote, qui se dirige vers le détroit de Magellan, survole un peu au Sud de Rio Gallegos une ancienne coulée de lave. Ces décombres pèsent sur la plaine de leurs vingt mètres d'épaisseur. Puis, il rencontre une seconde coulée, une troisième, et désormais chaque bosse du sol, chaque mamelon de deux cents mètres, porte au flanc son cratère. Point d'orgueilleux Vésuve : posées à même la plaine, des gueules d'obusiers.

Mais aujourd'hui le calme s'est fait. On le subit avec surprise dans ce paysage désaffecté, où mille volcans se répondaient l'un l'autre, de leurs grandes orgues souterraines, quand ils crachaient leur feu. Et l'on survole une terre désormais muette, ornée de glaciers noirs.

Mais, plus loin, des volcans plus anciens sont habillés déjà d'un gazon d'or. Un arbre parfois pousse dans leur creux comme une fleur dans un vieux pot. Sous une lumière couleur de fin de jour, la plaine se fait luxueuse comme un parc, civilisée par l'herbe courte, et ne se bombe plus qu'à peine autour de ses gosiers géants. Un lièvre détale, un oiseau s'envole, la vie a pris possession d'une planète neuve, où la bonne pâte de la terre s'est enfin déposée sur l'astre.

Enfin, un peu avant Punta Arenas, les derniers cratères se comblent. Une pelouse unie épouse les courbes des volcans : ils ne sont plus désormais que douceur. Chaque fissure est recousue par ce lin tendre. La terre est lisse,

les pentes sont faibles, et l'on oublie leur origine. Cette pelouse efface, du flanc des collines, le signe sombre.

Et voici la ville la plus Sud du monde, permise par le hasard d'un peu de boue, entre les laves originelles et les glaces australes. Si près des coulées noires, comme on sent bien le miracle de l'homme ! L'étrange rencontre ! On ne sait comment, on ne sait pourquoi ce passager visite ces jardins préparés, habitables pour un temps si court, une époque géologique, un jour béni parmi les jours.

J'ai atterri dans la douceur du soir. Punta Arenas ! Je m'adosse contre une fontaine et regarde les jeunes filles. A deux pas de leur grâce, je sens mieux encore le mystère humain. Dans un monde où la vie rejoint si bien la vie, où les fleurs dans le lit même du vent se mêlent aux fleurs, où le cygne connaît tous les cygnes, les hommes seuls bâtissent leur solitude.

Quel espace réserve entre eux leur part spirituelle ! Un songe de jeune fille l'isole de moi, comment l'y joindre ? Que connaître d'une jeune fille qui rentre chez elle à pas lents, les yeux baissés et se souriant à elle-même, et déjà pleine d'inventions et de mensonges adorables ? Elle a pu, des pensées, de la voix et des silences d'un amant, se former un Royaume, et dès lors il n'est plus pour elle, en dehors de lui, que des barbares. Mieux que dans une autre planète, je la sens enfermée dans son secret, dans ses coutumes, dans les échos chantants de sa mémoire. Née hier de volcans, de pelouses ou de la saumure des mers, la voici déjà à demi divine.

Punta Arenas ! Je m'adosse contre une fontaine. Des vieilles viennent y puiser; de leur drame je ne connaîtrai que ce mouvement de servantes. Un enfant, la nuque au mur, pleure en silence; il ne subsistera de lui, dans mon souvenir, qu'un bel enfant à jamais inconsolable. Je suis un étranger. Je ne sais rien. Je n'entre pas dans leurs Empires.

Dans quel mince décor se joue ce vaste jeu des haines, des amitiés, des joies humaines ! D'où les hommes tirent-ils ce goût d'éternité, hasardés comme ils sont sur une lave encore tiède, et déjà menacés par les sables futurs, menacés par les neiges ? Leurs civilisations ne sont

que fragiles dorures : un volcan les efface, une mer nouvelle, un vent de sable.

Cette ville semble reposer sur un vrai sol que l'on croit riche en profondeur comme une terre de Beauce. On oublie que la vie, ici comme ailleurs, est un luxe, et qu'il n'est nulle part de terre bien profonde sous le pas des hommes. Mais je connais, à dix kilomètres de Punta Arenas, un étang qui nous le démontre. Cerné d'arbres rabougris et de maisons basses, humble comme une mare dans une cour de ferme, il subit inexplicablement les marées. Poursuivant nuit et jour sa lente respiration parmi tant de réalités paisibles, ces roseaux, ces enfants qui jouent, il obéit à d'autres lois. Sous la surface unie, sous la glace immobile, sous l'unique barque délabrée, l'énergie de la lune opère. Des remous marins travaillent, dans ses profondeurs, cette masse noire. D'étranges digestions se poursuivent, là autour et jusqu'au détroit de Magellan, sous la couche légère d'herbe et de fleurs. Cette mare de cent mètres de large, au seuil d'une ville où l'on se croit chez soi, bien établi sur la terre des hommes, bat du pouls de la mer.

3

Nous habitons une planète errante. De temps à autre, grâce à l'avion, elle nous montre son origine : une mare en relation avec la lune révèle des parentés cachées — mais j'en ai connu d'autres signes.

On survole de loin en loin, sur la côte du Sahara entre Cap Juby et Cisneros, des plateaux en forme de troncs de cône dont la largeur varie de quelques centaines de pas à une trentaine de kilomètres. Leur altitude, remarquablement uniforme, est de trois cents mètres. Mais, outre cette égalité de niveau, ils présentent les mêmes teintes, le même grain de leur sol, le même modelé de leur falaise. De même que les colonnes d'un temple, émergeant seules du sable, montrent encore les vestiges de la table qui s'est éboulée, ainsi ces piliers solitaires témoignent d'un vaste plateau qui les unissait autrefois.

Au cours des premières années de la ligne Casablanca-Dakar, à l'époque où le matériel était fragile, les pannes, les recherches et les sauvetages nous ont contraints

d'atterrir souvent en dissidence. Or le sable est trompeur : on le croit ferme et l'on s'enlise. Quant aux anciennes salines qui semblent présenter la rigidité de l'asphalte, et sonnent dur sous le talon, elles cèdent parfois sous le poids des roues. La blanche croûte de sel crève, alors, sur la puanteur d'un marais noir. Aussi choisissions-nous, quand les circonstances le permettaient, les surfaces lisses de ces plateaux : elles ne dissimulaient jamais de pièges.

Cette garantie était due à la présence d'un sable résistant, aux grains lourds, amas énorme de minuscules coquillages. Intacts encore à la surface du plateau, on les découvrait qui se fragmentaient et s'agglomeraient, à mesure que l'on descendait le long d'une arête. Dans le dépôt le plus ancien, à la base du massif, ils constituaient déjà du calcaire pur.

Or à l'époque de la captivité de Reine et Serre, camarades dont les dissidents s'étaient emparés, il se trouva qu'ayant atterri sur l'un de ces refuges, afin de déposer un messager maure, je cherchai avec lui, avant de le quitter, s'il était un chemin par où il pût descendre. Mais notre terrasse aboutissait, dans toutes les directions, à une falaise qui croulait, à la verticale, dans l'abîme, avec des plis de draperie. Toute évasion était impossible.

Et cependant, avant de décoller pour chercher ailleurs un autre terrain, je m'attardai ici. J'éprouvais une joie peut-être puérile à marquer de mes pas un territoire que nul jamais encore, bête ou homme, n'avait souillé. Aucun Maure n'eût pu se lancer à l'assaut de ce château fort. Aucun Européen, jamais, n'avait exploré ce territoire. J'arpentais un sable infiniment vierge. J'étais le premier à faire ruisseler, d'une main dans l'autre, comme un or précieux, cette poussière de coquillages. Le premier à troubler ce silence. Sur cette sorte de banquise polaire qui, de toute éternité, n'avait pas formé un seul brin d'herbe, j'étais, comme une semence apportée par les vents, le premier témoignage de la vie.

Une étoile luisait déjà et je la contemplai. Je songeai que cette surface blanche était restée offerte aux astres seuls depuis des centaines de milliers d'années. Nappe tendue immaculée sous le ciel pur. Et je reçus un coup au cœur, ainsi qu'au seuil d'une grande découverte, quand je découvris sur cette nappe, à quinze ou vingt mètres de moi, un caillou noir.

Je reposais sur trois cents mètres d'épaisseur de coquillages. L'assise énorme, tout entière, s'opposait, comme une preuve péremptoire, à la présence de toute pierre. Des silex dormaient peut-être dans les profondeurs souterraines, issus des lentes digestions du globe, mais quel miracle eût fait remonter l'un d'entre eux jusqu'à cette surface trop neuve ? Le cœur battant, je ramassai donc ma trouvaille : un caillou dur, noir, de la taille du poing, lourd comme du métal, et coulé en forme de larme.

Une nappe tendue sous un pommier ne peut recevoir que des pommes, une nappe tendue sous les étoiles ne peut recevoir que des poussières d'astres : jamais aucun aérolithe n'avait montré avec une telle évidence son origine.

Et, tout naturellement, en levant la tête, je pensai que, du haut de ce pommier céleste, devaient avoir chu d'autres fruits. Je les retrouverais au point même de leur chute, puisque, depuis des centaines de milliers d'années, rien n'avait pu les déranger. Puisqu'ils ne se confondaient point avec d'autres matériaux. Et, aussitôt, je m'en fus en exploration pour vérifier mon hypothèse.

Elle se vérifia. Je collectionnai mes trouvailles à la cadence d'une pierre environ par hectare. Toujours cet aspect de lave pétrie. Toujours cette dureté de diamant noir. Et j'assistai ainsi, dans un raccourci saisissant, du haut de mon pluviomètre à étoiles, à cette lente averse de feu.

4

Mais le plus merveilleux était qu'il y eût là, debout sur le dos rond de la planète, entre ce linge aimanté et ces étoiles, une conscience d'homme dans laquelle cette pluie pût se réfléchir comme dans un miroir. Sur une assise de minéraux un songe est un miracle. Et je me souviens d'un songe...

Échoué ainsi une autre fois dans une région de sable épais, j'attendais l'aube. Les collines d'or offraient à la lune leur versant lumineux, et des versants d'ombre montaient jusqu'aux lignes de partage de la lumière. Sur

ce chantier désert d'ombre et de lune, régnait une paix de travail suspendu, et aussi un silence de piège, au cœur duquel je m'endormis.

Quand je me réveillai, je ne vis rien que le bassin du ciel nocturne, car j'étais allongé sur une crête, les bras en croix et face à ce vivier d'étoiles. N'ayant pas compris encore quelles étaient ces profondeurs, je fus pris de vertige, faute d'une racine à quoi me retenir, faute d'un toit, d'une branche d'arbre entre ces profondeurs et moi, déjà délié, livré à la chute comme un plongeur.

Mais je ne tombai point. De la nuque aux talons, je me découvrais noué à la terre. J'éprouvais une sorte d'apaisement à lui abandonner mon poids. La gravitation m'apparaissait souveraine comme l'amour.

Je sentais la terre étayer mes reins, me soutenir, me soulever, me transporter dans l'espace nocturne. Je me découvrais appliqué à l'astre, par une pesée semblable à cette pesée des virages qui vous appliquent au char, je goûtais cet épaulement admirable, cette solidité, cette sécurité, et je devinais, sous mon corps, ce pont courbe de mon navire.

J'avais si bien conscience d'être emporté, que j'eusse entendu sans surprise monter, du fond des terres, la plainte des matériaux qui se réajustent dans l'effort, ce gémissement des vieux voiliers qui prennent leur gîte, ce long cri aigre que font les péniches contrariées. Mais le silence durait dans l'épaisseur des terres. Mais cette pesée se révélait, dans mes épaules, harmonieuse, soutenue, égale pour l'éternité. J'habitais bien cette patrie, comme les corps des galériens morts, lestés de plomb, le fond des mers.

Et je méditai sur ma condition, perdu dans le désert et menacé, nu entre le sable et les étoiles, éloigné des pôles de ma vie par trop de silence. Car je savais que j'userais, à les rejoindre, des jours, des semaines, des mois, si nul avion ne me retrouvait, si les Maures, demain, ne me massacraient pas. Ici, je ne possédais plus rien au monde. Je n'étais rien qu'un mortel égaré entre du sable et des étoiles, conscient de la seule douceur de respirer.

Et cependant je me découvris plein de songes.

Ils me vinrent sans bruit, comme des eaux de source, et je ne compris pas, tout d'abord, la douceur qui

m'envahissait. Il n'y eut point de voix, ni d'images, mais le sentiment d'une présence, d'une amitié très proche et déjà à demi devinée. Puis, je compris et m'abandonnai, les yeux fermés, aux enchantements de ma mémoire.

Il était, quelque part, un parc chargé de sapins noirs et de tilleuls, et une vieille maison que j'aimais. Peu importait qu'elle fût éloignée ou proche, qu'elle ne pût ni me réchauffer dans ma chair, ni m'abriter, réduite ici au rôle de songe : il suffisait qu'elle existât pour remplir ma nuit de sa présence. Je n'étais plus ce corps échoué sur une grève, je m'orientais, j'étais l'enfant de cette maison, plein du souvenir de ses odeurs, plein de la fraîcheur de ses vestibules, plein des voix qui l'avaient animée. Et jusqu'au chant des grenouilles dans les mares qui venaient ici me rejoindre. J'avais besoin de ces mille repères pour me reconnaître moi-même, pour découvrir de quelles absences était fait le goût de ce désert, pour trouver un sens à ce silence fait de mille silences, où les grenouilles mêmes se taisaient.

Non, je ne logeais plus entre le sable et les étoiles. Je ne recevais plus du décor qu'un message froid, et ce goût même d'éternité que j'avais cru tenir de lui, j'en découvrais maintenant l'origine. Je revoyais les grandes armoires solennelles de la maison. Elles s'entrouvraient sur des piles de draps blancs comme neige. Elles s'entrouvraient sur des provisions glacées de neige. La vieille gouvernante trottait comme un rat de l'une à l'autre, toujours vérifiant, dépliant, repliant, recomptant le linge blanchi, s'écriant : « Ah, mon Dieu, quel malheur », à chaque signe d'une usure qui menaçait l'éternité de la maison, aussitôt courant se brûler les yeux sous quelque lampe, à réparer la trame de ces nappes d'autel, à ravauder ces voiles de trois-mâts, à servir je ne sais quoi de plus grand qu'elle, un Dieu ou un navire.

Ah ! je te dois bien une page. Quand je rentrais de mes premiers voyages, Mademoiselle, je te retrouvais l'aiguille à la main, noyée jusqu'aux genoux dans tes surplis blancs, et chaque année un peu plus ridée, un peu plus blanchie, préparant toujours de tes mains ces draps sans plis pour nos sommeils, ces nappes sans coutures pour nos dîners, ces fêtes de cristaux et de lumière. Je te visitais dans ta lingerie, je m'asseyais en face de toi, je te racontais mes périls de mort pour

t'émouvoir, pour t'ouvrir les yeux sur le monde, pour te corrompre. Je n'avais guère changé, disais-tu. Enfant, je trouais déjà mes chemises — Ah ! quel malheur ! — et je m'écorchais aux genoux; puis je revenais à la maison pour me faire panser, comme ce soir. Mais non, mais non, Mademoiselle ! ce n'était plus du fond du parc que je rentrais, mais du bout du monde, et je ramenais avec moi l'odeur âcre des solitudes, le tourbillon des vents de sable, les lunes éclatantes des tropiques ! Bien sûr, me disais-tu, les garçons courent, se rompent les os, et se croient très forts. Mais non, mais non, Mademoiselle, j'ai vu plus loin que ce parc ! Si tu savais comme ces ombrages sont peu de chose ! Qu'ils semblent bien perdus parmi les sables, les granits, les forêts vierges, les marais de la terre. Sais-tu seulement qu'il est des territoires où les hommes, s'ils vous rencontrent, épaulent aussitôt leur carabine ? Sais-tu même qu'il est des déserts où l'on dort, dans la nuit glacée, sans toit, Mademoiselle, sans lit, sans draps...

Ah ! barbare, disais-tu.

Je n'entamais pas mieux sa foi que je n'eusse entamé la foi d'une servante d'église. Et je plaignais son humble destinée qui la faisait aveugle et sourde....

Mais cette nuit, dans le Sahara, nu entre le sable et les étoiles, je lui rendis justice.

Je ne sais pas ce qui se passe en moi. Cette pesanteur me lie au sol quand tant d'étoiles sont aimantées. Une autre pesanteur me ramène à moi-même. Je sens mon poids qui me tire vers tant de choses ! Mes songes sont plus réels que ces dunes, que cette lune, que ces présences. Ah ! le merveilleux d'une maison n'est point qu'elle vous abrite ou vous réchauffe, ni qu'on en possède les murs. Mais bien qu'elle ait lentement déposé en nous ces provisions de douceur. Qu'elle forme, dans le fond du cœur, ce massif obscur dont naissent, comme des eaux de source, les songes...

Mon Sahara, mon Sahara, te voilà tout entier enchanté par une fileuse de laine !

V

OASIS

Je vous ai tant parlé du désert qu'avant d'en parler encore, j'aimerais décrire une oasis. Celle dont me revient l'image n'est point perdue au fond du Sahara. Mais un autre miracle de l'avion est qu'il vous plonge directement au cœur du mystère. Vous étiez ce biologiste étudiant, derrière le hublot, la fourmilière humaine, vous considériez d'un cœur sec ces villes assises dans leur plaine, au centre de leurs routes qui s'ouvrent en étoile, et les nourrissent, ainsi que des artères, du suc des champs. Mais une aiguille a tremblé sur un manomètre, et cette touffe verte, là en bas, est devenue un univers. Vous êtes prisonnier d'une pelouse dans un parc endormi.

Ce n'est pas la distance qui mesure l'éloignement. Le mur d'un jardin de chez nous peut enfermer plus de secrets que le mur de Chine, et l'âme d'une petite fille est mieux protégée par le silence que ne le sont, par l'épaisseur des sables, les oasis sahariennes.

Je raconterai une courte escale quelque part dans le monde. C'était près de Concordia, en Argentine, mais c'eût pu être partout ailleurs : le mystère est ainsi répandu.

J'avais atterri dans un champ, et je ne savais point que j'allais vivre un conte de fées. Cette vieille Ford dans laquelle je roulais n'offrait rien de particulier, ni ce ménage paisible qui m'avait recueilli.

— Nous vous logerons pour la nuit...

Mais à un tournant de la route, se développa, au clair de lune, un bouquet d'arbres et, derrière ces arbres, cette maison. Quelle étrange maison ! Trapue, massive, presque une citadelle. Château de légende qui offrait, dès le porche franchi, un abri aussi paisible, aussi sûr, aussi protégé qu'un monastère.

Alors apparurent deux jeunes filles. Elles me dévisa-

gèrent gravement, comme deux juges postés au seuil d'un royaume interdit : la plus jeune fit une moue et tapota le sol d'une baguette de bois vert, puis, les présentations faites, elles me tendirent la main sans un mot, avec un air de curieux défi, et disparurent.

J'étais amusé et charmé aussi. Tout cela était simple, silencieux et furtif comme le premier mot d'un secret.

— Eh ! Eh ! Elles sont sauvages, dit simplement le père.

Et nous entrâmes.

J'aimais, au Paraguay, cette herbe ironique qui montre le nez entre les pavés de la capitale, qui, de la part de la forêt vierge invisible, mais présente, vient voir si les hommes tiennent toujours la ville, si l'heure n'est pas venue de bousculer un peu toutes ces pierres. J'aimais cette forme de délabrement qui n'exprime qu'une trop grande richesse. Mais ici je fus émerveillé.

Car tout y était délabré, et adorablement, à la façon d'un vieil arbre couvert de mousse que l'âge a un peu craquelé, à la façon du banc de bois où les amoureux vont s'asseoir depuis une dizaine de générations. Les boiseries étaient usées, les vantaux rongés, les chaises bancales. Mais si l'on ne réparait rien, on nettoyait ici, avec ferveur. Tout était propre, ciré, brillant.

Le salon en prenait un visage d'une intensité extraordinaire comme celui d'une vieille qui porte des rides. Craquelures des murs, déchirures du plafond, j'admirais tout, et, par-dessus tout, ce parquet effondré ici, branlant là, comme une passerelle, mais toujours astiqué, verni, lustré. Curieuse maison, elle n'évoquait aucune négligence, aucun laisser-aller, mais un extraordinaire respect. Chaque année ajoutait, sans doute, quelque chose à son charme, à la complexité de son visage, à la ferveur de son atmosphère amicale, comme d'ailleurs aux dangers du voyage qu'il fallait entreprendre pour passer du salon à la salle à manger.

— Attention !

C'était un trou. On me fit remarquer que dans un trou pareil je me fusse aisément rompu les jambes. Ce trou, personne n'en était responsable : c'était l'œuvre du temps. Il avait une allure très grand seigneur, ce souverain mépris pour toute excuse. On ne me disait pas : « Nous pourrions boucher tous ces trous, nous sommes riches,

mais... » On ne me disait pas non plus — ce qui était pourtant la vérité — : « Nous louons ça à la ville pour trente ans. C'est à elle de réparer. Chacun s'entête... » On dédaignait les explications, et tant d'aisance m'enchantait. Tout au plus me fit-on remarquer :

— Eh ! Eh ! c'est un peu délabré...

Mais cela d'un ton si léger que je soupçonnais mes amis de ne point trop s'en attrister. Voyez-vous une équipe de maçons, de charpentiers, d'ébénistes, de plâtriers étaler dans un tel passé leur outillage sacrilège, et vous refaire dans les huit jours une maison que vous n'aurez jamais connue, où vous vous croirez en visite ? Une maison sans mystères, sans recoins, sans trappes sous les pieds, sans oubliettes — une sorte de salon d'hôtel de ville ?

C'était tout naturellement qu'avaient disparu les jeunes filles dans cette maison à escamotages. Que devaient être les greniers, quand le salon déjà contenait les richesses d'un grenier ! Quand on y devinait déjà que, du moindre placard entrouvert, crouleraient des liasses de lettres jaunes, des quittances de l'arrière-grand-père, plus de clefs qu'il n'existe de serrures dans la maison, et dont naturellement aucune ne s'adapterait à aucune serrure. Clefs merveilleusement inutiles, qui confondent la raison et qui font rêver à des souterrains, à des coffrets enfouis, à des louis d'or.

— Passons à table, voulez-vous ?

Nous passions à table. Je respirais d'une pièce à l'autre, répandue comme un encens, cette odeur de vieille bibliothèque qui vaut tous les parfums du monde. Et surtout j'aimais le transport des lampes. De vraies lampes lourdes, que l'on charriait d'une pièce à l'autre, comme aux temps les plus profonds de mon enfance, et qui remuaient aux murs des ombres merveilleuses. On soulevait en elles des bouquets de lumière et de palmes noires. Puis, une fois les lampes bien en place, s'immobilisaient les plages de clarté, et ces vastes réserves de nuit tout autour, où craquaient les bois.

Les deux jeunes filles réapparurent aussi mystérieusement, aussi silencieusement qu'elles s'étaient évanouies. Elles s'assirent à table avec gravité. Elles avaient sans doute nourri leurs chiens, leurs oiseaux, ouvert leurs fenêtres à la nuit claire, et goûté dans le vent du soir

l'odeur des plantes. Maintenant, dépliant leur serviette, elles me surveillaient du coin de l'œil, avec prudence, se demandant si elles me rangeraient ou non au nombre de leurs animaux familiers. Car elles possédaient aussi un iguane, une mangouste, un renard, un singe et des abeilles. Tout cela vivant pêle-mêle, s'entendant à merveille, composant un nouveau paradis terrestre. Elles régnaient sur tous les animaux de la création, les charmant de leurs petites mains, les nourrissant, les abreuvant, et leur racontant des histoires que, de la mangouste aux abeilles, ils écoutaient.

Et je m'attendais bien à voir deux jeunes filles si vives mettre tout leur esprit critique, toute leur finesse, à porter sur leur vis-à-vis masculin un jugement rapide, secret et définitif. Dans mon enfance, mes sœurs attribuaient ainsi des notes aux invités qui, pour la première fois, honoraient notre table. Et, lorsque la conversation tombait, on entendait soudain, dans le silence, retentir un :

— Onze !

dont personne, sauf mes sœurs et moi, ne goûtait le charme.

Mon expérience de ce jeu me troublait un peu. Et j'étais d'autant plus gêné de sentir mes juges si avertis. Juges qui savaient distinguer les bêtes qui trichent des bêtes naïves, qui savaient lire au pas de leur renard s'il était ou non d'humeur abordable, qui possédaient une aussi profonde connaissance des mouvements intérieurs.

J'aimais ces yeux si aiguisés et ces petites âmes si droites, mais j'aurais tellement préféré qu'elles changeassent de jeu. Bassement pourtant et par peur du « onze », je leur tendais le sel, je leur versais le vin, mais je retrouvais, en levant les yeux, leur douce gravité de juges que l'on n'achète pas.

La flatterie même eût été vaine : elles ignoraient la vanité. La vanité, mais non le bel orgueil, et pensaient d'elles, sans mon aide, plus de bien que je n'en aurais osé dire. Je ne songeais même pas à tirer prestige de mon métier, car il est autrement audacieux de se hisser jusqu'aux dernières branches d'un platane et cela, simplement, pour contrôler si la nichée d'oiseaux prend bien ses plumes, pour dire bonjour aux amis.

Et mes deux fées silencieuses surveillaient toujours si

bien mon repas, je rencontrais si souvent leur regard furtif, que j'en cessai de parler. Il se fit un silence et pendant ce silence quelque chose siffla légèrement sur le parquet, bruissa sous la table, puis se tut. Je levai des yeux intrigués. Alors, sans doute satisfaite de son examen, mais usant de la dernière pierre de touche, et mordant dans son pain de ses jeunes dents sauvages, la cadette m'expliqua simplement, avec une candeur dont elle espérait bien, d'ailleurs, stupéfier le barbare, si toutefois j'en étais un :

— C'est les vipètes.

Et se tut, satisfaite, comme si l'explication eût dû suffire à quiconque n'était pas trop sot. Sa sœur glissa un coup d'œil en éclair pour juger mon premier mouvement, et toutes deux penchèrent vers leur assiette le visage le plus doux et le plus ingénu du monde.

— Ah !... C'est les vipères...

Naturellement ces mots m'échappèrent. Ça avait glissé dans mes jambes, ça avait frôlé mes mollets, et c'étaient des vipères...

Heureusement pour moi je souris. Et sans contrainte : elles l'eussent senti. Je souris parce que j'étais joyeux, parce que cette maison, décidément, à chaque minute me plaisait plus; et parce qu'aussi j'éprouvais le désir d'en savoir plus long sur les vipères. L'aînée me vint en aide :

— Elles ont leur nid dans un trou, sous la table.

— Vers dix heures du soir elles rentrent, ajouta la sœur. Le jour, elles chassent.

A mon tour, à la dérobée, je regardai ces jeunes filles. Leur finesse, leur rire silencieux derrière le paisible visage. Et j'admirais cette royauté qu'elles exerçaient...

Aujourd'hui, je rêve. Tout cela est bien lointain. Que sont devenues ces deux fées ? Sans doute se sont-elles mariées. Mais alors ont-elles changé ? Il est si grave de passer de l'état de jeune fille à l'état de femme. Que font-elles dans une maison neuve ? Que sont devenues leurs relations avec les herbes folles et les serpents? Elles étaient mêlées à quelque chose d'universel. Mais un jour vient où la femme s'éveille dans la jeune fille. On rêve de décerner enfin un dix-neuf. Un dix-neuf pèse au fond du cœur. Alors un imbécile se présente. Pour la première fois des yeux si aiguisés se trompent et l'éclairent de belles couleurs. L'imbécile, s'il dit des vers, on le croit

poète. On croit qu'il comprend les parquets troués, on croit qu'il aime les mangoustes. On croit que cette confiance le flatte, d'une vipère qui se dandine, sous la table, entre ses jambes. On lui donne son cœur qui est un jardin sauvage, à lui qui n'aime que les parcs soignés. Et l'imbécile emmène la princesse en esclavage.

VI

DANS LE DÉSERT

I

De telles douceurs nous étaient interdites quand, pour des semaines, des mois, des années, nous étions, pilotes de ligne du Sahara, prisonniers des sables, naviguant d'un fortin à l'autre, sans revenir. Ce désert n'offrait point d'oasis semblable : jardins et jeunes filles, quelles légendes ! Bien sûr, très loin, là où notre travail une fois achevé nous pourrions revivre, mille jeunes filles nous attendaient. Bien sûr, là-bas parmi leurs mangoustes ou leurs livres, elles se composaient avec patience des âmes savoureuses. Bien sûr, elles embellissaient...

Mais je connais la solitude. Trois années de désert m'en ont bien enseigné le goût. On ne s'y effraie point d'une jeunesse qui s'use dans un pays minéral, mais il y apparaît que, loin de soi, c'est le monde entier qui vieillit. Les arbres ont formé leurs fruits, les terres ont sorti leur blé, les femmes déjà sont belles. Mais la saison avance, il faudrait se hâter de rentrer... Mais la saison avance et l'on est retenu au loin... Et les biens de la terre glissent entre les doigts comme le sable fin des dunes.

L'écoulement du temps, d'ordinaire, n'est pas ressenti par les hommes. Ils vivent dans une paix provisoire. Mais voici que nous l'éprouvions, une fois l'escale gagnée, quand pesaient sur nous ces vents alizés, toujours en marche. Nous étions semblables à ce voyageur du rapide, plein du bruit des essieux qui battent dans la nuit, et qui devine, aux poignées de lumière qui, derrière la vitre, sont dilapidées, le ruissellement des campagnes, de leurs villages, de leurs domaines enchantés, dont il ne peut rien retenir puisqu'il est en voyage. Nous aussi, animés d'une fièvre légère, les oreilles sifflantes encore du bruit du vol, nous nous sentions en route, malgré le calme de

l'escale. Nous nous découvrions, nous aussi, emportés vers un avenir ignoré, à travers la pesée des vents, par les battements de nos cœurs.

La dissidence ajoutait au désert. Les nuits de Cap Juby, de quart d'heure en quart d'heure, étaient coupées comme par le gong d'une horloge : les sentinelles, de proche en proche, s'alertaient l'une l'autre par un grand cri réglementaire. Le fort espagnol de Cap Juby, perdu en dissidence, se gardait ainsi contre des menaces qui ne montraient point leur visage. Et nous, les passagers de ce vaisseau aveugle, nous écoutions l'appel s'enfler de proche en proche, et décrire sur nous des orbes d'oiseaux de mer.

Et cependant, nous avons aimé le désert.

S'il n'est d'abord que vide et que silence, c'est qu'il ne s'offre point aux amants d'un jour. Un simple village de chez nous déjà se dérobe. Si nous ne renonçons pas, pour lui, au reste du monde, si nous ne rentrons pas dans ses traditions, dans ses coutumes, dans ses rivalités, nous ignorons tout de la patrie qu'il compose pour quelques-uns. Mieux encore, à deux pas de nous, l'homme qui s'est muré dans son cloître, et vit selon des règles qui nous sont inconnues, celui-là émerge véritablement dans des solitudes thibétaines, dans un éloignement où nul avion ne nous déposera jamais. Qu'allons-nous visiter sa cellule ! Elle est vide. L'empire de l'homme est intérieur. Ainsi le désert n'est point fait de sable, ni de Touareg, ni de Maures même armés d'un fusil...

Mais voici qu'aujourd'hui nous avons éprouvé la soif. Et ce puits que nous connaissions, nous découvrons, aujourd'hui seulement, qu'il rayonne sur l'étendue. Une femme invisible peut enchanter ainsi toute une maison. Un puits porte loin, comme l'amour.

Les sables sont d'abord déserts, puis vient le jour où, craignant l'approche d'un rezzou, nous y lisons les plis du grand manteau dont il s'enveloppe. Le rezzou aussi transfigure les sables.

Nous avons accepté la règle du jeu, le jeu nous forme à son image. Le Sahara, c'est en nous qu'il se montre. L'aborder ce n'est point visiter l'oasis, c'est faire notre religion d'une fontaine.

2

Dès mon premier voyage, j'ai connu le goût du désert. Nous nous étions échoués, Riguelle, Guillaumet et moi, auprès du fortin de Nouatchott. Ce petit poste de Mauritanie était alors aussi isolé de toute vie qu'un îlot perdu en mer. Un vieux sergent y vivait enfermé avec ses quinze Sénégalais. Il nous reçut comme des envoyés du ciel :

— Ah ! ça me fait quelque chose de vous parler... Ah ! ça me fait quelque chose !

Ça lui faisait quelque chose : il pleurait.

— Depuis six mois, vous êtes les premiers. C'est tous les six mois qu'on me ravitaille. Tantôt c'est le lieutenant. Tantôt c'est le capitaine. La dernière fois, c'était le capitaine...

Nous nous sentions encore abasourdis. A deux heures de Dakar, où le déjeuner se prépare, l'embiellage saute, et l'on change de destinée. On joue le rôle d'apparition auprès d'un vieux sergent qui pleure.

— Ah ! buvez, ça me fait plaisir d'offrir du vin ! Pensez un peu ! quand le capitaine est passé, je n'en avais plus pour le capitaine.

J'ai raconté ça dans un livre, mais ce n'était point du roman. Il nous a dit :

— La dernière fois, je n'ai même pas pu trinquer... Et j'ai eu tellement honte que j'ai demandé ma relève.

Trinquer ! Trinquer un grand coup avec l'autre, qui saute à bas du méhari, ruisselant de sueur ! Six mois durant on avait vécu pour cette minute-là. Depuis un mois déjà on astiquait les armes, on fourbissait le poste de la soute au grenier. Et déjà, depuis quelques jours, sentant l'approche du jour béni, on surveillait, du haut de la terrasse, inlassablement, l'horizon, afin d'y découvrir cette poussière, dont s'enveloppera, quand il apparaîtra, le peloton mobile d'Atar...

Mais le vin manque : on ne peut célébrer la fête. On ne trinque pas. On se découvre déshonoré...

— J'ai hâte qu'il revienne. Je l'attends...

— Où est-il, sergent ?

Et le sergent, montrant les sables :

— On ne sait pas, il est partout, le capitaine !

Elle fut réelle aussi, cette nuit passée sur la terrasse du fortin, à parler des étoiles. Il n'était rien d'autre à surveiller. Elles étaient là, bien au complet, comme en avion, mais stables.

En avion, quand la nuit est trop belle, on se laisse aller, on ne pilote plus guère, et l'avion peu à peu s'incline sur la gauche. On le croit encore horizontal quand on découvre sous l'aile droite un village. Dans le désert il n'est point de village. Alors une flottille de pêche en mer. Mais au large du Sahara, il n'est point de flottille de pêche. Alors ? Alors on sourit de l'erreur. Doucement, on redresse l'avion. Et le village reprend sa place. On raccroche à la panoplie la constellation que l'on avait laissé tomber. Village ? Oui. Village d'étoiles. Mais, du haut du fortin, il n'est qu'un désert comme gelé, des vagues de sable sans mouvement. Des constellations bien accrochées. Et le sergent nous parle d'elles :

— Allez ! Je connais bien mes directions... Cap sur cette étoile, droit sur Tunis !

— Tu es de Tunis ?

— Non. Ma cousine.

Il se fait un très long silence. Mais le sergent n'ose rien nous cacher :

— Un jour, j'irai à Tunis.

Certes, par un autre chemin qu'en marchant droit sur cette étoile. A moins qu'un jour d'expédition un puits tari ne le livre à la poésie du délire. Alors l'étoile, la cousine et Tunis se confondront. Alors commencera cette marche inspirée, que les profanes croient douloureuse.

— J'ai demandé une fois au capitaine une permission pour Tunis, rapport à cette cousine. Et il m'a répondu...

— Et il t'a répondu ?

— Et il m'a répondu : « C'est plein de cousines, le monde. » Et, comme c'était moins loin, il m'a envoyé à Dakar.

— Elle était belle, ta cousine ?

— Celle de Tunis ? Bien sûr. Elle était blonde.

— Non, celle de Dakar ?

Sergent, nous t'aurions embrassé pour ta réponse un peu dépitée et mélancolique :

— Elle était nègre...

Le Sahara pour toi, sergent ? C'était un Dieu perpé-

tuellement en marche vers toi. C'était aussi la douceur d'une cousine blonde derrière cinq mille kilomètres de sable.

Le désert pour nous ? C'était ce qui naissait en nous. Ce que nous apprenions sur nous-mêmes. Nous aussi, cette nuit-là, nous étions amoureux d'une cousine et d'un capitaine...

3

Situé à la lisière des territoires insoumis, Port-Étienne n'est pas une ville. On y trouve un fortin, un hangar et une baraque de bois pour les équipages de chez nous. Le désert, autour, est si absolu que, malgré ses faibles ressources militaires, Port-Étienne est presque invincible. Il faut franchir, pour l'attaquer, une telle ceinture de sable et de feu que les rezzous ne peuvent l'atteindre qu'à bout de forces, après épuisement des provisions d'eau. Pourtant, de mémoire d'homme, il y a toujours eu, quelque part dans le Nord, un rezzou en marche sur Port-Étienne. Chaque fois que le capitaine-gouverneur vient boire chez nous un verre de thé, il nous montre sa marche sur les cartes, comme on raconte la légende d'une belle princesse. Mais ce rezzou n'arrive jamais, tari par le sable même, comme un fleuve, et nous l'appelons le rezzou fantôme. Les grenades et les cartouches, que le Gouvernement nous distribue le soir, dorment au pied de nos lits dans leurs caisses. Et nous n'avons point à lutter contre d'autre ennemi que le silence, protégés avant tout par notre misère. Et Lucas, chef d'aéroport, fait, nuit et jour, tourner le gramophone qui, si loin de la vie, nous parle un langage à demi perdu, et provoque une mélancolie sans objet qui ressemble curieusement à la soif.

Ce soir, nous avons dîné au fortin et le capitaine-gouverneur nous a fait admirer son jardin. Il a, en effet, reçu de France trois caisses pleines de terre véritable, qui ont ainsi franchi quatre mille kilomètres. Il y pousse trois feuilles vertes, et nous les caressons du doigt comme des bijoux. Le capitaine, quand il en parle, dit : « C'est mon parc. » Et quand souffle le vent de sable, qui sèche tout, on descend le parc à la cave.

Nous habitons à un kilomètre du fort, et rentrons chez nous sous le clair de lune, après le dîner. Sous la lune le sable est rose. Nous sentons notre dénuement, mais le sable est rose. Mais un appel de sentinelle rétablit dans le monde le pathétique. C'est tout le Sahara qui s'effraie de nos ombres, et qui nous interroge, parce qu'un rezzou est en marche.

Dans le cri de la sentinelle toutes les voix du désert retentissent. Le désert n'est plus une maison vide : une caravane maure aimante la nuit.

Nous pourrions nous croire en sécurité. Et cependant ! Maladie, accident, rezzou, combien de menaces cheminent ! L'homme est cible sur terre pour des tireurs secrets. Mais la sentinelle sénégalaise, comme un prophète, nous le rappelle.

Nous répondons : « Français ! » et passons devant l'ange noir. Et nous respirons mieux. Quelle noblesse nous a rendue cette menace... Oh ! si lointaine encore, si peu urgente, si bien amortie par tant de sable : mais le monde n'est plus le même. Il redevient somptueux, ce désert. Un rezzou en marche quelque part, et qui n'aboutira jamais, fait sa divinité.

Il est maintenant onze heures du soir. Lucas revient du poste radio, et m'annonce, pour minuit, l'avion de Dakar. Tout va bien à bord. Dans mon avion, à minuit dix, on aura transbordé le courrier, et je décollerai pour le Nord. Devant une glace ébréchée, je me rase attentivement. De temps à autre, la serviette éponge autour du cou, je vais jusqu'à la porte et regarde le sable nu : il fait beau, mais le vent tombe. Je reviens au miroir. Je songe. Un vent établi pour des mois, s'il tombe, dérange parfois tout le ciel. Et maintenant, je me harnache : mes lampes de secours nouées à ma ceinture, mon altimètre, mes crayons. Je vais jusqu'à Néri qui sera cette nuit mon radio de bord. Il se rase aussi. Je lui dis : « Ça va ? » Pour le moment ça va. Cette opération préliminaire est la moins difficile du vol. Mais j'entends un grésillement, une libellule bute contre ma lampe. Sans que je sache pourquoi, elle me pince le cœur.

Je sors encore et je regarde : tout est pur. Une falaise qui borde le terrain tranche sur le ciel comme s'il faisait

jour. Sur le désert règne un grand silence de maison en ordre. Mais voici qu'un papillon vert et deux libellules cognent ma lampe. Et j'éprouve de nouveau un sentiment sourd, qui est peut-être de la joie, peut-être de la crainte, mais qui vient du fond de moi-même, encore très obscur, qui, à peine, s'annonce. Quelqu'un me parle de très loin. Est-ce cela l'instinct ? Je sors encore : le vent est tout à fait tombé. Il fait toujours frais. Mais j'ai reçu un avertissement. Je devine, je crois deviner ce que j'attends : ai-je raison ? Ni le ciel ni le sable ne m'ont fait aucun signe, mais deux libellules m'ont parlé, et un papillon vert.

Je monte sur une dune et m'assois face à l'Est. Si j'ai raison « Ça » ne va pas tarder longtemps. Que chercheraient-elles ici, ces libellules, à des centaines de kilomètres des oasis de l'intérieur ? De faibles débris charriés aux plages prouvent qu'un cyclone sévit en mer. Ainsi ces insectes me montrent qu'une tempête de sable est en marche; une tempête d'Est, et qui a dévasté les palmeraies lointaines de leurs papillons verts. Son écume déjà m'a touché. Et solennel, puisqu'il est une preuve, et solennel, puisqu'il est une menace lourde, et solennel, puisqu'il contient une tempête, le vent d'Est monte. C'est à peine si m'atteint son faible soupir. Je suis la borne extrême que lèche la vague. A vingt mètres derrière moi, aucune toile n'eût remué. Sa brûlure m'a enveloppé une fois, une seule, d'une caresse qui semblait morte. Mais je sais bien, pendant les secondes qui suivent, que le Sahara reprend son souffle et va pousser son second soupir. Et qu'avant trois minutes la manche à air de notre hangar va s'émouvoir. Et qu'avant dix minutes le sable remplira le ciel. Tout à l'heure nous décollerons dans ce feu, ce retour de flammes du désert.

Mais ce n'est pas ce qui m'émeut. Ce qui me remplit d'une joie barbare, c'est d'avoir compris à demi-mot un langage secret, c'est d'avoir flairé une trace comme un primitif, en qui tout l'avenir s'annonce par de faibles rumeurs, c'est d'avoir lu cette colère aux battements d'ailes d'une libellule.

4

Nous étions là-bas en contact avec les Maures insoumis. Ils émergeaient du fond des territoires interdits, ces territoires que nous franchissions dans nos vols; ils se hasardaient aux fortins de Juby ou de Cisneros pour y faire l'achat de pains de sucre ou de thé, puis ils se renfonçaient dans leur mystère. Et nous tentions, à leur passage, d'apprivoiser quelques-uns d'entre eux.

Quand il s'agissait de chefs influents, nous les chargions parfois à bord, d'accord avec la direction des lignes, afin de leur montrer le monde. Il s'agissait d'éteindre leur orgueil, car c'était par mépris, plus encore que par haine, qu'ils assassinaient les prisonniers. S'ils nous croisaient aux abords des fortins, ils ne nous injuriaient même pas. Ils se détournaient de nous et crachaient. Et cet orgueil, ils le tiraient de l'illusion de leur puissance. Combien d'entre eux m'ont répété, ayant dressé sur pied de guerre une armée de trois cents fusils : « Vous avez de la chance, en France, d'être à plus de cent jours de marche... »

Nous les promenions donc, et il se fit que trois d'entre eux visitèrent ainsi cette France inconnue. Ils étaient de la race de ceux qui, m'ayant une fois accompagné au Sénégal, pleurèrent de découvrir des arbres.

Quand je les retrouvai sous leurs tentes, ils célébraient les music-halls, où des femmes nues dansent parmi les fleurs. Voici des hommes qui n'avaient jamais vu un arbre ni une fontaine, ni une rose, qui connaissaient, par le Coran seul, l'existence de jardins où coulent des ruisseaux puisqu'il nomme ainsi le paradis. Ce paradis et ses belles captives, on le gagne par la mort amère sur le sable, d'un coup de fusil d'infidèle, après trente années de misère. Mais Dieu les trompe, puisqu'il n'exige des Français, auxquels sont accordés tous ces trésors, ni la rançon de la soif, ni celle de la mort. Et c'est pourquoi ils rêvent, maintenant, les vieux chefs. Et c'est pourquoi, considérant le Sahara qui s'étend, désert, autour de leur tente, et jusqu'à la mort leur proposera de si maigres plaisirs, ils se laissent aller aux confidences.

— Tu sais... le Dieu des Français... Il est plus généreux pour les Français que le Dieu des Maures pour les Maures !

Quelques semaines auparavant, on les promenait en Savoie. Leur guide les a conduits en face d'une lourde cascade, une sorte de colonne tressée, et qui grondait :

— Goûtez, leur a-t-il dit.

Et c'était de l'eau douce. L'eau ! Combien faut-il de jours de marche, ici, pour atteindre le puits le plus proche et, si on le trouve, combien d'heures, pour creuser le sable dont il est rempli, jusqu'à une boue mêlée d'urine de chameau ! L'eau ! A Cap Juby, à Cisneros, à Port-Étienne, les petits des Maures ne quêtent pas l'argent, mais, une boîte de conserves en main, ils quêtent l'eau :

— Donne un peu d'eau, donne...

— Si tu es sage.

L'eau qui vaut son poids d'or, l'eau dont la moindre goutte tire du sable l'étincelle verte d'un brin d'herbe. S'il a plu quelque part, un grand exode anime le Sahara. Les tribus montent vers l'herbe qui poussera trois cents kilomètres plus loin... Et cette eau, si avare, dont il n'était pas tombé une goutte à Port-Étienne depuis dix ans, grondait là-bas, comme si, d'une citerne crevée, se répandaient les provisions du monde.

— Repartons, leur disait leur guide.

Mais ils ne bougeaient pas :

— Laisse-nous encore...

Ils se taisaient, ils assistaient graves, muets, à ce déroulement d'un mystère solennel. Ce qui croulait ainsi, hors du ventre de la montagne, c'était la vie, c'était le sang même des hommes. Le débit d'une seconde eût ressuscité des caravanes entières qui, ivres de soif, s'étaient enfoncées, à jamais, dans l'infini des lacs de sel et des mirages. Dieu, ici, se manifestait : on ne pouvait pas lui tourner le dos. Dieu ouvrait ses écluses et montrait sa puissance : les trois Maures demeuraient immobiles.

— Que verrez-vous de plus ? Venez...

— Il faut attendre.

— Attendre quoi ?

— La fin.

Ils voulaient attendre l'heure où Dieu se fatiguerait de sa folie. Il se repent vite, il est avare.

— Mais cette eau coule depuis mille ans !...

Aussi, ce soir, n'insistent-ils pas sur la cascade. Il vaut mieux taire certains miracles. Il vaut même mieux n'y

pas trop songer, sinon l'on ne comprend plus rien. Sinon l'on doute de Dieu...

— Le Dieu des Français, vois-tu...

Mais je les connais bien, mes amis barbares. Ils sont là, troublés dans leur foi, déconcertés, et désormais si prêts de se soumettre. Ils rêvent d'être ravitaillés en orge par l'intendance française et assurés dans leur sécurité par nos troupes sahariennes. Et il est vrai qu'une fois soumis ils auront gagné en biens matériels.

Mais ils sont tous trois du sang d'El Mammoun, émir des Trarza. (Je crois faire erreur sur son nom.)

J'ai connu celui-là quand il était notre vassal. Admis aux honneurs officiels pour les services rendus, enrichi par les gouverneurs et respecté par les tribus, il ne lui manquait rien, semble-t-il, des richesses visibles. Mais une nuit, sans qu'un signe l'ait fait prévoir, il massacra les officiers qu'il accompagnait dans le désert, s'empara des chameaux, des fusils, et rejoignit les tribus insoumises.

On nomme trahisons ces révoltes soudaines, ces fuites, à la fois héroïques et désespérées, d'un chef désormais proscrit dans le désert, cette courte gloire qui s'éteindra bientôt, comme une fusée, sur le barrage du peloton mobile d'Atar. Et l'on s'étonne de ces coups de folie.

Et cependant l'histoire d'El Mammoun fut celle de beaucoup d'autres Arabes. Il vieillissait. Lorsqu'on vieillit, on médite. Ainsi découvrit-il un soir qu'il avait trahi le Dieu de l'Islam et qu'il avait sali sa main en scellant, dans la main des chrétiens, un échange où il perdait tout.

Et en effet, qu'importaient pour lui l'orge et la paix ? Guerrier déchu et devenu pasteur, voilà qu'il se souvient d'avoir habité un Sahara où chaque pli du sable était riche des menaces qu'il dissimulait, où le campement, avancé dans la nuit, détachait à sa pointe des veilleurs, où les nouvelles, qui racontaient les mouvements des ennemis, faisaient battre les cœurs autour des feux nocturnes. Il se souvient d'un goût de pleine mer qui, s'il a été une fois savouré par l'homme, n'est jamais oublié.

Voici qu'aujourd'hui il erre sans gloire dans une étendue pacifiée vidée de tout prestige. Aujourd'hui seulement le Sahara est un désert.

Les officiers qu'il assassinera, peut-être les vénérait-il. Mais l'amour d'Allah passe d'abord.

— Bonne nuit, El Mammoun.

— Que Dieu te protège !

Les officiers se roulent dans leurs couvertures, allongés sur le sable, comme sur un radeau, face aux astres. Voici toutes les étoiles qui tournent lentement, un ciel entier qui marque l'heure. Voici la lune qui penche vers les sables, ramenée au néant, par Sa Sagesse. Les chrétiens bientôt vont s'endormir. Encore quelques minutes et les étoiles seules luiront. Alors, pour que les tribus abâtardies soient rétablies dans leur splendeur passée, alors pour que reprennent ces poursuites, qui seules font rayonner les sables, il suffira du faible cri de ces chrétiens que l'on noiera dans leur propre sommeil... Encore quelques secondes et, de l'irréparable, naîtra un monde...

Et l'on massacre les beaux lieutenants endormis.

5

A Juby, aujourd'hui, Kemal et son frère Mouyane m'ont invité, et je bois le thé sous leur tente. Mouyane me regarde en silence, et conserve, le voile bleu tiré sur les lèvres, une réserve sauvage. Kemal seul me parle et fait les honneurs :

— Ma tente, mes chameaux, mes femmes, mes esclaves sont à toi.

Mouyane, toujours sans me quitter des yeux, se penche vers son frère, prononce quelques mots, puis il rentre dans son silence.

— Que dit-il ?

— Il dit : « Bonnafous a volé mille chameaux aux R'Gueïbat. »

Ce capitaine Bonnafous, officier méhariste des pelotons d'Atar, je ne le connais pas. Mais je connais sa grande légende, à travers les Maures. Ils parlent de lui avec colère, mais comme d'une sorte de Dieu. Sa présence donne son prix au sable. Il vient de surgir aujourd'hui encore, on ne sait comment, à l'arrière des rezzous qui marchaient vers le Sud, volant leurs chameaux par centaines, les obligeant, pour sauver leurs trésors qu'ils

croyaient en sécurité, à se rabattre contre lui. Et maintenant, ayant sauvé Atar par cette apparition d'archange, ayant assis son campement sur une haute table calcaire, il demeure là tout droit, comme un gage à saisir, et son rayonnement est tel qu'il oblige les tribus à se mettre en marche vers son glaive.

Mouyane me regarde plus durement et parle encore.

— Que dit-il ?

— Il dit : « Nous partirons demain en rezzou contre Bonnafous. Trois cents fusils. »

J'avais bien deviné quelque chose. Ces chameaux que l'on mène au puits depuis trois jours, ces palabres, cette ferveur. Il semble que l'on grée un voilier invisible. Et le vent du large, qui l'emportera, déjà circule. A cause de Bonnafous chaque pas vers le Sud devient un pas riche de gloire. Et je ne sais plus départager ce que de tels départs contiennent de haine ou d'amour.

Il est somptueux de posséder au monde un si bel ennemi à assassiner. Là où il surgit, les tribus proches plient leurs tentes, rassemblent leurs chameaux et fuient, tremblant de le rencontrer face à face, mais les tribus les plus lointaines sont prises du même vertige que dans l'amour. On s'arrache à la paix des tentes, aux étreintes des femmes, au sommeil heureux, on découvre que rien au monde ne vaudrait, après deux mois de marche épuisante vers le Sud, de soif brûlante, d'attentes accroupies sous les vents de sable, de tomber, par surprise, à l'aube, sur le peloton mobile d'Atar, et là, si Dieu permet, d'assassiner le capitaine Bonnafous.

— Bonnafous est fort, m'avoue Kemal.

Je sais maintenant leur secret. Comme ces hommes qui désirent une femme, rêvent à son pas indifférent de promenade, et se tournent et se retournent toute la nuit, blessés, brûlés par la promenade indifférente qu'elle poursuit dans leur songe, le pas lointain de Bonnafous les tourmente. Tournant les rezzous lancés contre lui, ce chrétien habillé en Maure, à la tête de ses deux cents pirates maures, a pénétré en dissidence, là où le dernier de ses propres hommes, affranchi des contraintes françaises, pourrait se réveiller de son servage, impunément, et le sacrifier à son Dieu sur les tables de pierre, là où son seul prestige les retient, où sa faiblesse même les effraie. Et cette nuit, au milieu de leurs sommeils rauques,

il passe et passe indifférent, et son pas sonne jusque dans le cœur du désert.

Mouyane médite, toujours immobile dans le fond de la tente, comme un bas-relief de granit bleu. Ses yeux seuls brillent, et son poignard d'argent qui n'est plus un jouet. Qu'il a changé depuis qu'il a rallié le rezzou ! Il sent, comme jamais, sa propre noblesse, et m'écrase de son mépris; car il va monter vers Bonnafous, car il se mettra en marche, à l'aube, poussé par une haine qui a tous les signes de l'amour.

Une fois encore il se penche vers son frère, parle tout bas, et me regarde.

— Que dit-il ?

— Il dit qu'il tirera sur toi s'il te rencontre loin du fort.

— Pourquoi ?

— Il dit : « Tu as des avions et la T. S. F., tu as Bonnafous, mais tu n'as pas la vérité. »

Mouyane immobile dans ses voiles bleus, aux plis de statue, me juge :

— Il dit : « Tu manges de la salade comme les chèvres, et du porc comme les porcs. Tes femmes sans pudeur montrent leur visage : il en a vu. » Il dit : « Tu ne pries jamais. » Il dit : « A quoi te servent tes avions, ta T. S. F., ton Bonnafous, si tu n'as pas la vérité ? »

Et j'admire ce Maure qui ne défend pas sa liberté, car dans le désert on est toujours libre, qui ne défend pas de trésors visibles, car le désert est nu, mais qui défend un royaume secret. Dans le silence des vagues de sable, Bonnafous mène son peloton comme un vieux corsaire, et grâce à lui ce campement de Cap Juby n'est plus un foyer de pasteurs oisifs. La tempête de Bonnafous pèse contre son flanc, et à cause de lui on serre les tentes, le soir. Le silence, dans le Sud, qu'il est poignant : c'est le silence de Bonnafous ! Et Mouyane, vieux chasseur, l'écoute qui marche dans le vent.

Lorsque Bonnafous rentrera en France, ses ennemis, loin de s'en réjouir, le pleureront, comme si son départ enlevait à leur désert un de ses pôles, à leur existence un peu de prestige, et ils me diront :

— Pourquoi s'en va-t-il, ton Bonnafous ?

— Je ne sais pas...

Il a joué sa vie contre la leur, et pendant des années.

Il a fait ses règles de leurs règles. Il a dormi, la tête appuyée à leurs pierres. Pendant l'éternelle poursuite il a connu comme eux des nuits de Bible, faites d'étoiles et de vent. Et voici qu'il montre, en s'en allant, qu'il ne jouait pas un jeu essentiel. Il quitte la table avec désinvolture. Et les Maures, qu'il laisse jouer seuls, perdent confiance dans un sens de la vie qui n'engage plus les hommes jusqu'à la chair. Ils veulent croire en lui quand même :

— Ton Bonnafous, il reviendra.

— Je ne sais pas.

Il reviendra, pensent les Maures. Les jeux d'Europe ne pourront plus le contenter, ni les bridges de garnison, ni l'avancement, ni les femmes. Il reviendra, hanté par sa noblesse perdue, là où chaque pas fait battre le cœur, comme un pas vers l'amour. Il aura cru ne vivre ici qu'une aventure, et retrouver là-bas l'essentiel, mais il découvrira avec dégoût que les seules richesses véritables il les a possédées ici, dans le désert : ce prestige du sable, la nuit, ce silence, cette patrie de vent et d'étoiles. Et si Bonnafous revient un jour, la nouvelle, dès la première nuit, se répandra en dissidence. Quelque part dans le Sahara, au milieu de ses deux cents pirates, les Maures sauront qu'il dort. Alors on mènera au puits, dans le silence, les méhara. On préparera les provisions d'orge. On vérifiera les culasses. Poussés par cette haine, ou cet amour.

6

— Cache-moi dans un avion pour Marrakech...

Chaque soir, à Juby, cet esclave des Maures m'adressait sa courte prière. Après quoi, ayant fait son possible pour vivre, il s'asseyait les jambes en croix et préparait mon thé. Désormais paisible pour un jour, s'étant confié, croyait-il, au seul médecin qui pût le guérir, ayant sollicité le seul dieu qui pût le sauver. Ruminant désormais, penché sur la bouilloire, les images simples de sa vie, les terres noires de Marrakech, ses maisons roses, les biens élémentaires dont il était dépossédé. Il ne m'en voulait pas de mon silence, ni de mon retard à donner la vie : je n'étais pas un homme semblable à lui, mais une force

à mettre en marche, mais quelque chose comme un vent favorable, et qui se lèverait un jour sur sa destinée.

Pourtant, simple pilote, chef d'aéroport pour quelques mois à Cap Juby, disposant pour toute fortune d'une baraque adossée au fort espagnol, et, dans cette baraque, d'une cuvette, d'un broc d'eau salée, d'un lit trop court, je me faisais moins d'illusions sur ma puissance :

— Vieux Bark, on verra ça...

Tous les esclaves s'appellent Bark; il s'appelait donc Bark. Malgré quatre années de captivité, il ne s'était pas résigné encore : il se souvenait d'avoir été roi.

— Que faisais-tu, Bark, à Marrakech ?

A Marrakech, où sa femme et ses trois enfants vivaient sans doute encore, il avait exercé un métier magnifique :

— J'étais conducteur de troupeaux, et je m'appelais Mohammed !

Les caïds, là-bas, le convoquaient :

— J'ai des bœufs à vendre, Mohammed. Va les chercher dans la montagne.

Ou bien :

— J'ai mille moutons dans la plaine, conduis-les plus haut vers les pâturages.

Et Bark, armé d'un sceptre d'olivier, gouvernait leur exode. Seul responsable d'un peuple de brebis, ralentissant les plus agiles à cause des agneaux à naître, et secouant un peu les paresseuses, il marchait dans la confiance et l'obéissance de tous. Seul à connaître vers quelles terres promises ils montaient, seul à lire sa route dans les astres, lourd d'une science qui n'est point partagée aux brebis, il décidait seul, dans sa sagesse, l'heure du repos, l'heure des fontaines. Et debout, la nuit, dans leur sommeil, pris de tendresse pour tant de faiblesse ignorante, et baigné de laine jusqu'aux genoux, Bark, médecin, prophète et roi, priait pour son peuple.

Un jour, des Arabes l'avaient abordé :

— Viens avec nous chercher des bêtes dans le Sud.

On l'avait fait marcher longtemps, et quand, après trois jours, il fut bien engagé dans un chemin creux de montagne, aux confins de la dissidence, on lui mit simplement la main sur l'épaule, on le baptisa Bark et on le vendit.

Je connaissais d'autres esclaves. J'allais chaque jour, sous les tentes, prendre le thé. Allongé là, pieds nus, sur le tapis de haute laine qui est le luxe du nomade, et sur

lequel il fonde pour quelques heures sa demeure, je goûtais le voyage du jour. Dans le désert, on sent l'écoulement du temps. Sous la brûlure du soleil, on est en marche vers le soir, vers ce vent frais qui baignera les membres et lavera toute sueur. Sous la brûlure du soleil, bêtes et hommes, aussi sûrement que vers la mort, avancent vers ce grand abreuvoir. Ainsi l'oisiveté n'est jamais vaine. Et toute journée paraît belle comme ces routes qui vont à la mer.

Je les connaissais, ces esclaves. Ils entrent sous la tente quand le chef a tiré de la caisse aux trésors le réchaud, la bouilloire et les verres, de cette caisse lourde d'objets absurdes, de cadenas sans clefs, de vases de fleurs sans fleurs, de glaces à trois sous, de vieilles armes, et qui, échoués ainsi en plein sable, font songer à l'écume d'un naufrage.

Alors l'esclave, muet, charge le réchaud de brindilles sèches, souffle sur la braise, remplit la bouilloire, fait jouer, pour des efforts de petite fille, des muscles qui déracineraient un cèdre. Il est paisible. Il est pris par le jeu : faire le thé, soigner les méhara, manger. Sous la brûlure du jour, marcher vers la nuit, et sous la glace des étoiles nues souhaiter la brûlure du jour. Heureux les pays du Nord auxquels les saisons composent, l'été, une légende de neige, l'hiver, une légende de soleil, tristes tropiques où dans l'étuve rien ne change beaucoup, mais heureux aussi ce Sahara où le jour et la nuit balancent si simplement les hommes d'une espérance à l'autre.

Parfois l'esclave noir, s'accroupissant devant la porte, goûte le vent du soir. Dans ce corps pesant de captif, les souvenirs ne remontent plus. A peine se souvient-il de l'heure du rapt, de ces coups, de ces cris, de ces bras d'homme qui l'ont renversé dans sa nuit présente. Il s'enfonce, depuis cette heure-là, dans un étrange sommeil, privé comme un aveugle de ses fleuves lents du Sénégal ou de ses villes blanches du Sud-Marocain, privé comme un sourd des voix familières. Il n'est pas malheureux, ce noir, il est infirme. Tombé un jour dans le cycle de la vie des nomades, lié à leurs migrations, attaché pour la vie aux orbes qu'ils décrivent dans le désert, que conserverait-il de commun, désormais, avec un passé, avec un foyer, avec une femme et des enfants qui sont, pour lui, aussi morts que des morts ?

Des hommes qui ont vécu longtemps d'un grand amour, puis en furent privés, se lassent parfois de leur noblesse solitaire. Ils se rapprochent humblement de la vie, et, d'un amour médiocre, font leur bonheur. Ils ont trouvé doux d'abdiquer, de se faire serviles, et d'entrer dans la paix des choses. L'esclave fait son orgueil de la braise du maître.

— Tiens, prends, dit parfois le chef au captif.

C'est l'heure où le maître est bon pour l'esclave à cause de cette rémission de toutes les fatigues, de toutes les brûlures, à cause de cette entrée, côte à côte, dans la fraîcheur. Et il lui accorde un verre de thé. Et le captif, alourdi de reconnaissance, baiserait, pour ce verre de thé, les genoux du maître. L'esclave n'est jamais chargé de chaînes. Qu'il en a peu besoin ! Qu'il est fidèle ! Qu'il renie sagement en lui le roi noir dépossédé : il n'est plus qu'un captif heureux.

Un jour, pourtant, on le délivrera. Quand il sera trop vieux pour valoir ou sa nourriture ou ses vêtements, on lui accordera une liberté démesurée. Pendant trois jours, il se proposera en vain de tente en tente, chaque jour plus faible, et vers la fin du troisième jour, toujours sagement, il se couchera sur le sable. J'en ai vu ainsi à Juby, mourir nus. Les Maures coudoyaient leur longue agonie, mais sans cruauté, et les petits des Maures jouaient près de l'épave sombre, et, à chaque aube, couraient voir par jeu si elle remuait encore, mais sans rire du vieux serviteur. Cela était dans l'ordre naturel. C'était comme si on lui eût dit : « Tu as bien travaillé, tu as droit au sommeil, va dormir. » Lui, toujours allongé, éprouvait la faim qui n'est qu'un vertige, mais non l'injustice qui seule tourmente. Il se mêlait peu à peu à la terre. Séché par le soleil et reçu par la terre. Trente années de travail, puis ce droit au sommeil et à la terre.

Le premier que je rencontrai, je ne l'entendis pas gémir : mais il n'avait pas contre qui gémir. Je devinais en lui une sorte d'obscur consentement, celui du montagnard perdu, à bout de forces, et qui se couche dans la neige, s'enveloppe dans ses rêves et dans la neige. Ce ne fut pas sa souffrance qui me tourmenta. Je n'y croyais guère. Mais, dans la mort d'un homme, un monde inconnu meurt, et je me demandais quelles étaient les images qui sombraient en lui. Quelles planta-

tions du Sénégal, quelles villes blanches du Sud-Marocain s'enfonçaient peu à peu dans l'oubli. Je ne pouvais connaître si, dans cette masse noire, s'éteignaient simplement des soucis misérables : le thé à préparer, les bêtes à conduire au puits..., si s'endormait une âme d'esclave, ou si, ressuscité par une remontée de souvenirs, l'homme mourait dans sa grandeur. L'os dur du crâne était pour moi pareil à la vieille caisse aux trésors. Je ne savais quelles soies de couleur, quelles images de fêtes, quels vestiges tellement désuets ici, tellement inutiles dans ce désert, y avaient échappé au naufrage. Cette caisse était là, bouclée, et lourde. Je ne savais quelle part du monde se défaisait dans l'homme pendant le gigantesque sommeil des derniers jours, se défaisait dans cette conscience et cette chair qui, peu à peu, redevenaient nuit et racine.

— J'étais conducteur de troupeaux, et je m'appelais Mohammed...

Bark, captif noir, était le premier que je connus qui ait résisté. Ce n'était rien que les Maures eussent violé sa liberté, l'eussent fait, en un jour, plus nu sur terre qu'un nouveau-né. Il est des tempêtes de Dieu qui ravagent, ainsi, en une heure, les moissons d'un homme. Mais, plus profondément que dans ses biens, les Maures le menaçaient dans son personnage. Et Bark n'abdiquait pas, alors que tant d'autres captifs eussent laissé si bien mourir en eux un pauvre conducteur de bêtes, qui besognait toute l'année pour gagner son pain !

Bark ne s'installait pas dans la servitude comme on s'installe, las d'attendre, dans un médiocre bonheur. Il ne voulait pas faire ses joies d'esclave des bontés du maître d'esclaves. Il conservait au Mohammed absent cette maison que ce Mohammed avait habitée dans sa poitrine. Cette maison triste d'être vide, mais que nul autre n'habiterait. Bark ressemblait à ce gardien blanchi qui, dans les herbes des allées et l'ennui du silence, meurt de fidélité.

Il ne disait pas : « Je suis Mohammed ben Lhaoussine » mais : « Je m'appelais Mohammed », rêvant au jour où ce personnage oublié ressusciterait, chassant par sa seule résurrection l'apparence de l'esclave. Parfois, dans le silence de la nuit, tous ses souvenirs lui étaient rendus, avec la plénitude d'un chant d'enfance. « Au milieu de la

nuit, nous racontait notre interprète maure, au milieu de la nuit, il a parlé de Marrakech, et il a pleuré. » Nul n'échappe dans la solitude à ces retours. L'autre se réveillait en lui, sans prévenir, s'étirait dans ses propres membres, cherchait la femme contre son flanc, dans ce désert où nulle femme jamais n'approcha Bark. Bark écoutait chanter l'eau des fontaines, là où nulle fontaine ne coula jamais. Et Bark, les yeux fermés, croyait habiter une maison blanche, assise chaque nuit sous la même étoile, là où les hommes habitent des maisons de bure et poursuivent le vent. Chargé de ses vieilles tendresses mystérieusement vivifiées, comme si leur pôle eût été proche, Bark venait à moi. Il voulait me dire qu'il était prêt, que toutes ses tendresses étaient prêtes, et qu'il n'avait plus, pour les distribuer, qu'à rentrer chez lui. Et il suffirait d'un signe de moi. Et Bark souriait, m'indiquait le truc, je n'y avais sans doute pas songé encore :

— C'est demain le courrier. Tu me caches dans l'avion pour Agadir...

— Pauvre vieux Bark !

Car nous vivions en dissidence, comment l'eussions-nous aidé à fuir ? Les Maures, le lendemain, auraient vengé par Dieu sait quel massacre le vol et l'injure. J'avais bien tenté de l'acheter, aidé par les mécaniciens de l'escale, Laubergue, Marchal, Abgrall, mais les Maures ne rencontrent pas tous les jours des Européens en quête d'un esclave. Ils en abusent.

— C'est vingt mille francs.

— Tu te fous de nous ?

— Regarde-moi ces bras forts qu'il a...

Et des mois passèrent ainsi.

Enfin les prétentions des Maures baissèrent, et, aidé par des amis de France auxquels j'avais écrit, je me vis en mesure d'acheter le vieux Bark.

Ce furent de beaux pourparlers. Ils durèrent huit jours. Nous les passions, assis en rond, sur le sable, quinze Maures et moi. Un ami du propriétaire et qui était aussi le mien, Zin Ould Rhattari, un brigand, m'aidait en secret :

— Vends-le, tu le perdras quand même, lui disait-il sur mes conseils. Il est malade. Le mal ne se voit pas d'abord, mais il est dedans. Un jour vient, tout à coup, où l'on gonfle. Vends-le vite au Français.

J'avais promis une commission à un autre bandit,

Raggi, s'il m'aidait à conclure l'achat, et Raggi tentait le propriétaire :

— Avec l'argent tu achèteras des chameaux, des fusils et des balles. Tu pourras ainsi partir en rezzou et faire la guerre aux Français. Ainsi, tu ramèneras d'Atar trois ou quatre esclaves tout neufs. Liquide ce vieux-là.

Et l'on me vendit Bark. Je l'enfermai à clef pour six jours dans notre baraque, car s'il avait erré au dehors avant le passage de l'avion, les Maures l'eussent repris et revendu plus loin.

Mais je le libérai de son état d'esclave. Ce fut encore une belle cérémonie. Le marabout vint, l'ancien propriétaire et Ibrahim, le caïd de Juby. Ces trois pirates, qui lui eussent volontiers coupé la tête, à vingt mètres du mur du fort, pour le seul plaisir de me jouer un tour, l'embrassèrent chaudement, et signèrent un acte officiel.

— Maintenant, tu es notre fils.

C'était aussi le mien, selon la loi.

Et Bark embrassa tous ses pères.

Il vécut dans notre baraque une douce captivité jusqu'à l'heure du départ. Il se faisait décrire vingt fois par jour le facile voyage : il descendrait d'avion à Agadir, et on lui remettrait, dans cette escale, un billet d'autocar pour Marrakech. Bark jouait à l'homme libre, comme un enfant joue à l'explorateur : cette démarche vers la vie, cet autocar, ces foules, ces villes qu'il allait revoir...

Laubergue vint me trouver au nom de Marchal et d'Abgrall. Il ne fallait pas que Bark crevât de faim en débarquant. Ils me donnaient mille francs pour lui; Bark pourrait ainsi chercher du travail.

Et je pensais à ces vieilles dames des bonnes œuvres qui « font la charité », donnent vingt francs et exigent la reconnaissance. Laubergue, Marchal, Abgrall, mécaniciens d'avions, en donnaient mille, ne faisaient pas la charité, exigeaient encore moins de reconnaissance. Ils n'agissaient pas non plus par pitié, comme ces mêmes vieilles dames qui rêvent au bonheur. Ils contribuaient simplement à rendre à un homme sa dignité d'homme. Ils savaient trop bien, comme moi-même, qu'une fois passée l'ivresse du retour, la première amie fidèle qui viendrait au-devant de Bark serait la misère, et qu'il peinerait avant trois mois quelque part sur les voies de

chemin de fer, à déraciner des traverses. Il serait moins heureux qu'au désert chez nous. Mais il avait le droit d'être lui-même parmi les siens.

— Allons, vieux Bark, va et sois un homme.

L'avion vibrait, prêt à partir. Bark se penchait une dernière fois vers l'immense désolation de Cap Juby. Devant l'avion deux cents Maures s'étaient groupés pour bien voir quel visage prend un esclave aux portes de la vie. Ils le récupéreraient un peu plus loin en cas de panne.

Et nous faisions des signes d'adieu à notre nouveau-né de cinquante ans, un peu troublés de le hasarder vers le monde.

— Adieu, Bark !

— Non.

— Comment : non ?

— Non. Je suis Mohammed ben Lhaoussine.

Nous eûmes pour la dernière fois des nouvelles de lui par l'Arabe Abdallah, qui, sur notre demande, assista Bark à Agadir.

L'autocar partait le soir seulement, Bark disposait ainsi d'une journée. Il erra d'abord si longtemps, et sans dire un mot, dans la petite ville, qu'Abdallah le devina inquiet et s'émut :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien...

Bark, trop au large dans ses vacances soudaines, ne sentait pas encore sa résurrection. Il éprouvait bien un bonheur sourd, mais il n'y avait guère de différence, hormis ce bonheur, entre le Bark d'hier et le Bark d'aujourd'hui. Il partageait pourtant désormais, à égalité, ce soleil avec les autres hommes, et le droit de s'asseoir ici, sous cette tonnelle de café arabe. Il s'y assit. Il commanda du thé pour Abdallah et lui. C'était son premier geste de seigneur; son pouvoir eût dû le transfigurer. Mais le serveur lui versa du thé sans surprise, comme si le geste était ordinaire. Il ne sentait pas, en versant ce thé, qu'il glorifiait un homme libre.

— Allons ailleurs, dit Bark.

Ils montèrent vers la Kasbah, qui domine Agadir.

Les petites danseuses berbères vinrent à eux. Elles montraient tant de douceur apprivoisée que Bark crut

qu'il allait revivre : c'étaient elles qui, sans le savoir, l'accueilleraient dans la vie. L'ayant pris par la main, elles lui offrirent donc le thé, gentiment, mais comme elles l'eussent offert à tout autre. Bark voulut raconter sa résurrection. Elles rirent doucement. Elles étaient contentes pour lui, puisqu'il était content. Il ajouta pour les émerveiller : « Je suis Mohammed ben Lhaoussine. » Mais cela ne les surprit guère. Tous les hommes ont un nom, et beaucoup reviennent de tellement loin...

Il entraîna encore Abdallah vers la ville. Il erra devant les échoppes juives, regarda la mer, songea qu'il pouvait marcher à son gré dans n'importe quelle direction, qu'il était libre... Mais cette liberté lui parut amère : elle lui découvrait surtout à quel point il manquait de liens avec le monde.

Alors, comme un enfant passait, Bark lui caressa doucement la joue. L'enfant sourit. Ce n'était pas un fils de maître que l'on flatte. C'était un enfant faible à qui Bark accordait une caresse. Et qui souriait. Et cet enfant réveilla Bark, et Bark se devina un peu plus important sur terre, à cause d'un enfant faible qui lui avait dû de sourire. Il commençait d'entrevoir quelque chose et marchait maintenant à grands pas.

— Que cherches-tu ? demandait Abdallah.

— Rien, répondait Bark.

Mais quand il buta, au détour d'une rue, sur un groupe d'enfants qui jouaient, il s'arrêta. C'était ici. Il les regarda en silence. Puis, s'étant écarté vers les échoppes juives, il revint les bras chargés de présents. Abdallah s'irritait :

— Imbécile, garde ton argent !

Mais Bark n'écoutait plus. Gravement, il fit signe à chacun. Et les petites mains se tendirent vers les jouets et les bracelets et les babouches cousues d'or. Et chaque enfant, quand il tenait bien son trésor, fuyait, sauvage.

Les autres enfants d'Agadir, apprenant la nouvelle, accoururent vers lui : Bark les chaussa de babouches d'or. Et dans les environs d'Agadir, d'autres enfants, touchés à leur tour par cette rumeur, se levèrent et montèrent avec des cris vers le Dieu noir et, cramponnés à ses vieux vêtements d'esclave, réclamèrent leur dû. Bark se ruinait.

Abdallah le crut « fou de joie ». Mais je crois qu'il ne s'agissait pas, pour Bark, de faire partager un trop-plein de joie.

Il possédait, puisqu'il était libre, les biens essentiels, le droit de se faire aimer, de marcher vers le Nord ou le Sud et de gagner son pain par son travail. A quoi bon cet argent... Alors qu'il éprouvait, comme on éprouve une faim profonde, le besoin d'être un homme parmi les hommes, lié aux hommes. Les danseuses d'Agadir s'étaient montrées tendres pour le vieux Bark, mais il avait pris congé d'elles sans effort, comme il était venu; elles n'avaient pas besoin de lui. Ce serveur de l'échoppe arabe, ces passants dans les rues, tous respectaient en lui l'homme libre, partageaient avec lui leur soleil à égalité, mais aucun n'avait montré non plus qu'il eût besoin de lui. Il était libre, mais infiniment, jusqu'à ne plus se sentir peser sur terre. Il lui manquait ce poids des relations humaines qui entrave la marche, ces larmes, ces adieux, ces reproches, ces joies, tout ce qu'un homme caresse ou déchire chaque fois qu'il ébauche un geste, ces mille liens qui l'attachent aux autres, et le rendent lourd. Mais sur Bark pesaient déjà mille espérances...

Et le règne de Bark commençait dans cette gloire du soleil couchant sur Agadir, dans cette fraîcheur qui si longtemps avait été pour lui la seule douceur à attendre, la seule étable. Et comme approchait l'heure du départ, Bark s'avançait, baigné de cette marée d'enfants, comme autrefois de ses brebis, creusant son premier sillage dans le monde. Il rentrerait, demain, dans la misère des siens, responsable de plus de vies que ses vieux bras n'en sauraient peut-être nourrir, mais déjà il pesait ici de son vrai poids. Comme un archange trop léger pour vivre de la vie des hommes, mais qui eût triché, qui eût cousu du plomb dans sa ceinture, Bark faisait des pas difficiles, tiré vers le sol par mille enfants, qui avaient tellement besoin de babouches d'or.

7

Tel est le désert. Un Coran, qui n'est qu'une règle de jeu, en change le sable en Empire. Au fond d'un Sahara qui serait vide, se joue une pièce secrète, qui remue les passions des hommes. La vraie vie du désert n'est pas faite d'exodes de tribus à la recherche d'une herbe à paître, mais du jeu qui s'y joue encore. Quelle différence

de matière entre le sable soumis et l'autre ! Et n'en est-il pas ainsi pour tous les hommes ? En face de ce désert transfiguré je me souviens des jeux de mon enfance, du parc sombre et doré que nous avions peuplé de dieux, du royaume sans limite que nous tirions de ce kilomètre carré jamais entièrement connu, jamais entièrement fouillé. Nous formions une civilisation close, où les pas avaient un goût, où les choses avaient un sens qui n'étaient permis dans aucune autre. Que reste-t-il lorsque, devenu homme, on vit sous d'autres lois, du parc plein d'ombre de l'enfance, magique, glacé, brûlant, dont maintenant, lorsqu'on y revient, on longe avec une sorte de désespoir, de l'extérieur, le petit mur de pierres grises, s'étonnant de trouver fermée dans une enceinte aussi étroite, une province dont on avait fait son infini, et comprenant que dans cet infini on ne rentrera jamais plus, car c'est dans le jeu, et non dans le parc, qu'il faudrait rentrer.

Mais il n'est plus de dissidence. Cap Juby, Cisneros, Puerto-Cansado, la Saguet-El-Hamra, Dora, Smarra, il n'est plus de mystère. Les horizons vers lesquels nous avons couru se sont éteints l'un après l'autre, comme ces insectes qui perdent leurs couleurs une fois pris au piège des mains tièdes. Mais celui qui les poursuivait n'était pas le jouet d'une illusion. Nous ne nous trompions pas, quand nous courions ces découvertes. Le Sultan des Mille et une Nuits non plus, qui poursuivait une matière si subtile, que ses belles captives, une à une, s'éteignaient à l'aube dans ses bras, ayant perdu, à peine touchées, l'or de leurs ailes. Nous nous sommes nourris de la magie des sables, d'autres peut-être y creuseront leurs puits de pétrole, et s'enrichiront de leurs marchandises. Mais ils seront venus trop tard. Car les palmeraies interdites, ou la poudre vierge des coquillages, nous ont livré leur part la plus précieuse : elles n'offraient qu'une heure de ferveur, et c'est nous qui l'avons vécue.

Le désert ? Il m'a été donné de l'aborder un jour par le cœur. Au cours d'un raid vers l'Indochine, en 1935, je me suis retrouvé en Égypte, sur les confins de la Libye, pris dans les sables comme dans une glu, et j'ai cru en mourir. Voici l'histoire.

VII

AU CENTRE DU DÉSERT

I

En abordant la Méditerranée j'ai rencontré des nuages bas. Je suis descendu à vingt mètres. Les averses s'écrasent contre le pare-brise et la mer semble fumer. Je fais de grands efforts pour apercevoir quelque chose et ne point tamponner un mât de navire.

Mon mécanicien, André Prévot, m'allume des cigarettes.

— Café...

Il disparaît à l'arrière de l'avion et revient avec le thermos. Je bois. Je donne de temps en temps des chiquenaudes à la manette des gaz pour bien maintenir deux mille cent tours. Je balaie d'un coup d'œil mes cadrans : mes sujets sont obéissants, chaque aiguille est bien à sa place. Je jette un coup d'œil sur la mer qui, sous la pluie, dégage des vapeurs, comme une grande bassine chaude. Si j'étais en hydravion, je regretterais qu'elle soit si « creuse ». Mais je suis en avion. Creuse ou non, je ne puis m'y poser. Et cela me procure, j'ignore pourquoi, un absurde sentiment de sécurité. La mer fait partie d'un monde qui n'est pas le mien. La panne, ici, ne me concerne pas, ne me menace même pas : je ne suis point gréé pour la mer.

Après une heure trente de vol la pluie s'apaise. Les nuages sont toujours très bas, mais la lumière les traverse déjà comme un grand sourire. J'admire cette lente préparation du beau temps. Je devine, sur ma tête, une faible épaisseur de coton blanc. J'oblique pour éviter un grain : il n'est plus nécessaire d'en traverser le cœur. Et voici la première déchirure...

J'ai pressenti celle-ci sans la voir car j'aperçois, en face de moi, sur la mer, une longue traînée couleur de prairie, une sorte d'oasis d'un vert lumineux et profond,

pareil à celui de ces champs d'orge qui me pinçaient le cœur, dans le Sud-Marocain, quand je remontais du Sénégal après trois mille kilomètres de sable. Ici aussi j'ai le sentiment d'aborder une province habitable, et je goûte une gaieté légère. Je me retourne vers Prévot :

— C'est fini, ça va bien !

— Oui, ça va bien...

Tunis. Pendant le plein d'essence, je signe des papiers. Mais à l'instant où je quitte le bureau j'entends comme un « plouf ! » de plongeon. Un de ces bruits sourds, sans écho. Je me rappelle à l'instant même avoir entendu un bruit semblable : une explosion dans un garage. Deux hommes étaient morts de cette toux rauque. Je me retourne vers la route qui longe la piste : un peu de poussière fume, deux voitures rapides se sont tamponnées, prises tout à coup dans l'immobilité comme dans les glaces. Des hommes courent vers elles, d'autres courent à nous :

— Téléphonez... Un médecin... La tête...

J'éprouve un serrement au cœur. La fatalité, dans la calme lumière du soir, vient de réussir un coup de main. Une beauté ravagée, une intelligence, ou une vie... Les pirates ainsi ont cheminé dans le désert, et personne n'a entendu leur pas élastique sur le sable. Ç'a été, dans le campement, la courte rumeur de la razzia. Puis tout est retombé dans le silence doré. La même paix, le même silence... Quelqu'un près de moi parle d'une fracture du crâne. Je ne veux rien savoir de ce front inerte et sanglant, je tourne le dos à la route et rejoins mon avion. Mais je conserve au cœur une impression de menace. Et ce bruit-là je le reconnaîtrai tout à l'heure. Quand je raclerai mon plateau noir à deux cent soixante-dix kilomètres-heure, je reconnaîtrai la même toux rauque : le même « han ! » du destin, qui nous attendait au rendez-vous.

En route pour Benghazi.

2

En route. Deux heures de jour encore. J'ai déjà renoncé à mes lunettes noires quand j'aborde la Tripoli-

taine. Et le sable se dore. Dieu que cette planète est donc déserte ! Une fois de plus, les fleuves, les ombrages et les habitations des hommes m'y paraissent dus à des conjonctions d'heureux hasard. Quelle part de roc et de sable !

Mais tout cela m'est étranger, je vis dans le domaine du vol. Je sens venir la nuit où l'on s'enferme comme dans un temple. Où l'on s'enferme, aux secrets de rites essentiels, dans une méditation sans secours. Tout ce monde profane s'efface déjà et va disparaître. Tout ce paysage est encore nourri de lumière blonde, mais quelque chose déjà s'en évapore. Et je ne connais rien, je dis : rien, qui vaille cette heure-là. Et ceux-là me comprennent bien, qui ont subi l'inexplicable amour du vol.

Je renonce donc peu à peu au soleil. Je renonce aux grandes surfaces dorées qui m'eussent accueilli en cas de panne... Je renonce aux repères qui m'eussent guidé. Je renonce aux profils des montagnes sur le ciel qui m'eussent évité les écueils. J'entre dans la nuit. Je navigue. Je n'ai plus pour moi que les étoiles...

Cette mort du monde se fait lentement. Et c'est peu à peu que me manque la lumière. La terre et le ciel se confondent peu à peu. Cette terre monte et semble se répandre comme une vapeur. Les premiers astres tremblent comme dans une eau verte. Il faudra attendre longtemps encore pour qu'ils se changent en diamants durs. Il me faudra attendre longtemps encore pour assister aux jeux silencieux des étoiles filantes. Au cœur de certaines nuits, j'ai vu tant de flammèches courir qu'il me semblait que soufflait un grand vent parmi les étoiles.

Prévot fait les essais des lampes fixes et des lampes de secours. Nous entourons les ampoules de papier rouge.

— Encore une épaisseur...

Il ajoute une couche nouvelle, touche un contact. La lumière est encore trop claire. Elle voilerait, comme chez le photographe, la pâle image du monde extérieur. Elle détruirait cette pulpe légère qui, la nuit parfois, s'attache encore aux choses. Cette nuit s'est faite. Mais ce n'est pas encore la vraie nuit. Un croissant de lune subsiste. Prévot s'enfonce vers l'arrière et revient avec un sandwich. Je grignote une grappe de raisin. Je n'ai pas faim.

Je n'ai ni faim ni soif. Je ne ressens aucune fatigue, il me semble que je piloterais ainsi pendant dix années.

La lune est morte.

Benghazi s'annonce dans la nuit noire. Benghazi repose au fond d'une obscurité si profonde qu'elle ne s'orne d'aucun halo. J'ai aperçu la ville quand je l'atteignais. Je cherchais le terrain, mais voici que son balisage rouge s'allume. Les feux découpent un rectangle noir. Je vire. La lumière d'un phare braqué vers le ciel monte droit comme un jet d'incendie, pivote et trace sur le terrain une route d'or. Je vire encore pour bien observer les obstacles. L'équipement nocturne de cette escale est admirable. Je réduis et commence ma plongée comme dans l'eau noire.

Il est 23 heures locales quand j'atterris. Je roule vers le phare. Officiers et soldats les plus courtois du monde passent de l'ombre à la lumière dure du projecteur, tour à tour visibles et invisibles. On me prend mes papiers, on commence le plein d'essence. Mon passage sera réglé en vingt minutes.

— Faites un virage et passez au-dessus de nous, sinon nous ignorerions si le décollage s'est bien terminé.

En route.

Je roule sur cette route d'or, vers une trouée sans obstacles. Mon avion, type « Simoun », décolle sa surcharge bien avant d'avoir épuisé l'aire disponible. Le projecteur me suit et je suis gêné pour virer. Enfin, il me lâche, on a deviné qu'il m'éblouissait. Je fais demi-tour à la verticale, lorsque le projecteur me frappe de nouveau au visage, mais à peine m'a-t-il touché, il me fuit et dirige ailleurs sa longue flûte d'or. Je sens, sous ces ménagements, une extrême courtoisie. Et maintenant je vire encore vers le désert.

Les météos de Paris, Tunis et Benghazi m'ont annoncé un vent arrière de trente à quarante kilomètres-heure. Je compte sur trois cents kilomètres-heure de croisière. Je mets le cap sur le milieu du segment de droite qui joint Alexandrie au Caire. J'éviterai ainsi les zones interdites de la côte et, malgré les dérives inconnues que je subirai, je serai accroché, soit à ma droite, soit à ma gauche, par les feux de l'une ou l'autre de ces villes ou, plus généralement, par ceux de la vallée du Nil. Je naviguerai trois

heures vingt si le vent n'a point varié. Trois heures quarante-cinq s'il a faibli. Et je commence à absorber mille cinquante kilomètres de désert.

Plus de lune. Un bitume noir qui s'est dilaté jusqu'aux étoiles. Je n'apercevrai pas un feu, je ne bénéficierai d'aucun repère, faute de radio je ne recevrai pas un signe de l'homme avant le Nil. Je ne tente même pas d'observer autre chose que mon compas et mon Sperry. Je ne m'intéresse plus à rien, sinon à la lente période de respiration, sur l'écran sombre de l'instrument, d'une étroite ligne de radium. Quand Prévot se déplace, je corrige doucement les variations du centrage. Je m'élève à 2.000, là où les vents, m'a-t-on signalé, sont favorables. A longs intervalles j'allume une lampe pour observer les cadrans-moteurs qui ne sont pas tous lumineux, mais la majeure partie du temps je m'enferme bien dans le noir, parmi mes minuscules constellations qui répandent la même lumière minérale que les étoiles, la même lumière inusable et secrète, et qui parlent le même langage. Moi aussi, comme les astronomes, je lis un livre de mécanique céleste. Moi aussi je me sens studieux et pur. Tout s'est éteint dans le monde extérieur. Il y a Prévot qui s'endort, après avoir bien résisté, et je goûte mieux ma solitude. Il y a le doux grondement du moteur et, en face de moi, sur la planche de bord, toutes ces étoiles calmes.

Je médite cependant. Nous ne bénéficions point de la lune et nous sommes privés de radio. Aucun lien, si ténu soit-il, ne nous liera plus au monde jusqu'à ce que nous donnions du front contre le filet de lumière du Nil. Nous sommes hors de tout, et notre moteur seul nous suspend et nous fait durer dans ce bitume. Nous traversons la grande vallée noire des contes de fées, celle de l'épreuve. Ici point de secours. Ici point de pardon pour les erreurs. Nous sommes livrés à la discrétion de Dieu.

Un rais de lumière filtre d'un point du standard électrique. Je réveille Prévot pour qu'il l'éteigne. Prévot remue dans l'ombre comme un ours, s'ébroue, s'avance. Il s'absorbe dans je ne sais quelle combinaison de mouchoir et de papier noir. Mon rais de lumière a disparu. Il formait cassure dans ce monde. Il n'était point de la même qualité que la pâle et lointaine lumière du radium. C'était une lumière de boîte de nuit et non une lumière

d'étoile. Mais surtout il m'éblouissait, effaçait les autres lueurs.

Trois heures de vol. Une clarté qui me paraît vive jaillit sur ma droite. Je regarde. Un long sillage lumineux s'accroche à la lampe de bout d'aile, qui, jusque-là, m'était demeurée invisible. C'est une lueur intermittente, tantôt appuyée, tantôt effacée : voici que je rentre dans un nuage. C'est lui qui réfléchit ma lampe. A proximité de mes repères j'eusse préféré un ciel pur. L'aile s'éclaire sous le halo. La lumière s'installe, et se fixe, et rayonne, et forme là-bas un bouquet rose. Des remous profonds me basculent. Je navigue quelque part dans le ventre d'un cumulus dont je ne connais pas l'épaisseur. Je m'élève jusqu'à deux mille cinq et n'émerge pas. Je redescends à mille mètres. Le bouquet de fleurs est toujours présent, immobile et de plus en plus éclatant. Bon. Ça va. Tant pis. Je pense à autre chose. On verra bien quand on en sortira. Mais je n'aime pas cette lumière de mauvaise auberge.

Je calcule : « Ici je danse un peu, et c'est normal, mais j'ai subi des remous tout le long de ma route malgré le ciel pur et l'altitude. Le vent n'est point calmé, et je dois dépasser la vitesse de trois cents kilomètres-heure. » Après tout, je ne sais rien de bien précis, j'essaierai de me repérer quand je sortirai du nuage.

Et l'on en sort. Le bouquet s'est brusquement évanoui. C'est sa disparition qui m'annonce l'événement. Je regarde vers l'avant et j'aperçois, autant que l'on peut rien apercevoir, une étroite vallée de ciel et le mur du prochain cumulus. Le bouquet déjà s'est ranimé.

Je ne sortirai plus de cette glu, sauf pour quelques secondes. Après trois heures trente de vol elle commence à m'inquiéter, car je me rapproche du Nil si j'avance comme je l'imagine. Je pourrai peut-être l'apercevoir, avec un peu de chance, à travers les couloirs, mais ils ne sont guère nombreux. Je n'ose pas descendre encore : si par hasard, je suis moins rapide que je ne le crois, je survole encore des terres élevées.

Je n'éprouve toujours aucune inquiétude, je crains simplement de risquer une perte de temps. Mais je fixe une limite à ma sérénité : quatre heures quinze de vol. Après cette durée, même par vent nul, et le vent nul est improbable, j'aurai dépassé la vallée du Nil.

Quand je parviens aux franges du nuage, le bouquet lance des feux à éclipses de plus en plus précipités, puis s'éteint d'un coup. Je n'aime pas ces communications chiffrées avec les démons de la nuit.

Une étoile verte émerge devant moi, rayonnante comme un phare. Est-ce une étoile ou est-ce un phare ? Je n'aime pas non plus cette clarté surnaturelle, cet astre de roi mage, cette invitation dangereuse.

Prévot s'est réveillé et éclaire les cadrans-moteurs. Je les repousse, lui et sa lampe. Je viens d'aborder cette faille entre deux nuages, et j'en profite pour regarder sous moi. Prévot se rendort.

Il n'y a d'ailleurs rien à regarder.

Quatre heures cinq de vol. Prévot est venu s'asseoir auprès de moi :

— On devrait arriver au Caire...

— Je pense bien...

— Est-ce une étoile ça, ou un phare ?

J'ai réduit un peu mon moteur, c'est sans doute ce qui a réveillé Prévot. Il est sensible à toutes les variations des bruits du vol. Je commence une descente lente, pour me glisser sous la masse des nuages.

Je viens de consulter ma carte. De toute façon j'ai abordé les cotes zéro : je ne risque rien. Je descends toujours et vire plein Nord. Ainsi je recevrai, dans mes fenêtres, les feux des villes. Je les ai sans doute dépassées, elles m'apparaîtront donc à gauche. Je vole maintenant sous les cumulus. Mais je longe un autre nuage qui descend plus bas sur ma gauche. Je vire pour ne pas me laisser prendre dans son filet, je fais du Nord-Nord-Est.

Ce nuage descend indubitablement plus bas, et me masque tout l'horizon. Je n'ose plus perdre d'altitude. J'ai atteint la cote 400 de mon altimètre, mais j'ignore ici la pression. Prévot se penche. Je lui crie : « Je vais filer jusqu'à la mer, j'achèverai de descendre en mer, pour ne pas emboutir... »

Rien ne prouve d'ailleurs que je n'ai point déjà dérivé en mer. L'obscurité sous ce nuage est très exactement impénétrable. Je me serre contre ma fenêtre. J'essaie de lire sous moi. J'essaie de découvrir des feux, des signes. Je suis un homme qui fouille des cendres. Je suis un homme qui s'efforce de retrouver les braises de la vie au fond d'un âtre.

— Un phare marin !

Nous l'avons vu en même temps ce piège à éclipse ! Quelle folie ! Où était-il, ce phare fantôme, cette invention de la nuit ? Car c'est à la seconde même où Prévot et moi nous nous penchions pour le retrouver, à trois cents mètres sous nos ailes, que brusquement...

— Ah !

Je crois bien n'avoir rien dit d'autre. Je crois bien n'avoir rien ressenti d'autre qu'un formidable craquement qui ébranla notre monde sur ses bases. A deux cent soixante-dix kilomètres-heure nous avons embouti le sol.

Je crois bien ne rien avoir attendu d'autre, pour le centième de seconde qui suivait, que la grande étoile pourpre de l'explosion où nous allions tous les deux nous confondre. Ni Prévot ni moi n'avons ressenti la moindre émotion. Je n'observais en moi qu'une attente démesurée, l'attente de cette étoile resplendissante où nous devions, dans la seconde même, nous évanouir. Mais il n'y eut point d'étoile pourpre. Il y eut une sorte de tremblement de terre qui ravagea notre cabine, arrachant les fenêtres, expédiant des tôles à cent mètres, remplissant jusqu'à nos entrailles de son grondement. L'avion vibrait comme un couteau planté de loin dans le bois dur. Et nous étions brassés par cette colère. Une seconde, deux secondes... L'avion tremblait toujours et j'attendais avec une impatience monstrueuse que ses provisions d'énergie le fissent éclater comme une grenade. Mais les secousses souterraines se prolongeaient sans aboutir à l'éruption définitive. Et je ne comprenais rien à cet invisible travail. Je ne comprenais ni ce tremblement, ni cette colère, ni ce délai interminable... cinq secondes, six secondes... Et, brusquement, nous éprouvâmes une sensation de rotation, un choc qui projeta encore par la fenêtre nos cigarettes, pulvérisant l'aile droite, puis rien. Rien qu'une immobilité glacée. Je criais à Prévot :

— Sautez vite !

Il criait en même temps :

— Le feu !

Et déjà nous avions basculé par la fenêtre arrachée. Nous étions debout à vingt mètres. Je disais à Prévot :

— Point de mal ?

Il me répondait :

— Point de mal !

Mais il se frottait le genou.

Je lui disais :

— Tâtez-vous, remuez, jurez-moi que vous n'avez rien de cassé...

Et il me répondait :

— Ce n'est rien, c'est la pompe de secours...

Moi, je pensais qu'il allait s'écrouler brusquement, ouvert de la tête au nombril, mais il me répétait, les yeux fixes :

— C'est la pompe de secours !...

Moi, je pensais : le voilà fou, il va danser...

Mais, détournant enfin son regard de l'avion qui, désormais, était sauvé du feu, il me regarda et reprit :

— Ce n'est rien, c'est la pompe de secours qui m'a accroché au genou.

3

Il est inexplicable que nous soyons vivants. Je remonte, ma lampe électrique à la main, les traces de l'avion sur le sol. A deux cent cinquante mètres de son point d'arrêt nous retrouvons déjà des ferrailles tordues et des tôles dont, tout le long de son parcours, il a éclaboussé le sable. Nous saurons, quand viendra le jour, que nous avons tamponné presque tangentiellement une pente douce au sommet d'un plateau désert. Au point d'impact un trou dans le sable ressemble à celui d'un soc de charrue. L'avion, sans culbuter, a fait son chemin sur le ventre avec une colère et des mouvements de queue de reptile. A deux cent soixante-dix kilomètres-heure il a rampé. Nous devons sans doute notre vie à ces pierres noires et rondes qui roulent librement sur le sable et qui ont formé plateau à billes.

Prévot débranche les accumulateurs pour éviter un incendie tardif par court-circuit. Je me suis adossé au moteur et je réfléchis : j'ai pu subir, en altitude, pendant quatre heures quinze, un vent de cinquante kilomètres-heure, j'étais en effet secoué. Mais, s'il a varié depuis les prévisions, j'ignore tout de la direction qu'il a prise. Je me situe donc dans un carré de quatre cents kilomètres de côté.

Prévot vient s'asseoir à côté de moi, et il me dit :

— C'est extraordinaire d'être vivants...

Je ne lui réponds rien et je n'éprouve aucune joie. Il m'est venu une petite idée qui fait son chemin dans ma tête et me tourmente déjà légèrement.

Je prie Prévot d'allumer sa lampe pour former repère, et je m'en vais droit devant moi, ma lampe électrique à la main. Avec attention je regarde le sol. J'avance lentement, je fais un large demi-cercle, je change plusieurs fois d'orientation. Je fouille toujours le sol comme si je cherchais une bague égarée. Tout à l'heure ainsi je cherchais la braise. J'avance toujours dans l'obscurité, penché sur le disque blanc que je promène. C'est bien ça... c'est bien ça... Je remonte lentement vers l'avion. Je m'assois près de la cabine et je médite. Je cherchais une raison d'espérer et ne l'ai point trouvée. Je cherchais un signe offert par la vie, et la vie ne m'a point fait signe.

— Prévot, je n'ai pas vu un seul brin d'herbe...

Prévot se tait, je ne sais pas s'il m'a compris. Nous en reparlerons au lever du rideau, quand viendra le jour. J'éprouve seulement une grande lassitude, je pense : « A quatre cents kilomètres près, dans le désert !... » Soudain je saute sur mes pieds :

— L'eau !

Réservoirs d'essence, réservoirs d'huile sont crevés. Nos réserves d'eau le sont aussi. Le sable a tout bu. Nous retrouvons un demi-litre de café au fond d'un thermos pulvérisé, un quart de litre de vin blanc au fond d'un autre. Nous filtrons ces liquides et nous les mélangeons. Nous retrouvons aussi un peu de raisin et une orange. Mais je calcule : « En cinq heures de marche, sous le soleil, dans le désert, on épuise ça... »

Nous nous installons dans la cabine pour attendre le jour. Je m'allonge, je vais dormir. Je fais en m'endormant le bilan de notre aventure : nous ignorons tout de notre position. Nous n'avons pas un litre de liquide. Si nous sommes situés à peu près sur la ligne droite, on nous retrouvera en huit jours, nous ne pouvons guère espérer mieux, et il sera trop tard. Si nous avons dérivé en travers, on nous trouvera en six mois. Il ne faut pas compter sur les avions : ils nous rechercheront sur trois mille kilomètres.

— Ah ! c'est dommage..., me dit Prévot.

— Pourquoi ?

— On pouvait si bien en finir d'un coup !...

Mais il ne faut pas abdiquer si vite. Prévot et moi nous nous ressaisissons. Il ne faut pas perdre la chance, aussi faible qu'elle soit, d'un sauvetage miraculeux par voie des airs. Il ne faut pas, non plus, rester sur place, et manquer peut-être l'oasis proche. Nous marcherons aujourd'hui tout le jour. Et nous reviendrons à notre appareil. Et nous inscrirons, avant de partir, notre programme en grandes majuscules sur le sable.

Je me suis donc roulé en boule et je vais dormir jusqu'à l'aube. Et je suis très heureux de m'endormir. Ma fatigue m'enveloppe d'une multiple présence. Je ne suis pas seul dans le désert, mon demi-sommeil est peuplé de voix, de souvenirs et de confidences chuchotées. Je n'ai pas soif encore, je me sens bien, je me livre au sommeil comme à l'aventure. La réalité perd du terrain devant le rêve...

Ah ! ce fut bien différent quand vint le jour !

4

J'ai beaucoup aimé le Sahara. J'ai passé des nuits en dissidence. Je me suis réveillé dans cette étendue blonde où le vent a marqué sa houle comme sur la mer. J'y ai attendu des secours en dormant sous mon aile, mais ce n'était point comparable.

Nous marchons au versant de collines courbes. Le sol est composé de sable entièrement recouvert d'une seule couche de cailloux brillants et noirs. On dirait des écailles de métal, et tous les dômes qui nous entourent brillent comme des armures. Nous sommes tombés dans un monde minéral. Nous sommes enfermés dans un paysage de fer.

La première crête franchie, plus loin s'annonce une autre crête semblable, brillante et noire. Nous marchons en raclant la terre de nos pieds, pour inscrire un fil conducteur, afin de revenir plus tard. Nous avançons face au soleil. C'est contre toute logique que j'ai décidé de faire du plein Est car tout m'incite à croire que j'ai franchi le Nil : la météo, mon temps de vol. Mais j'ai fait une courte tentative vers l'Ouest et j'ai éprouvé un malaise que je ne me suis point expliqué. J'ai alors remis l'Ouest à demain. Et j'ai provisoirement sacrifié le Nord

qui cependant mène à la mer. Trois jours plus tard, quand nous déciderons, dans un demi-délire, d'abandonner définitivement notre appareil et de marcher droit devant nous jusqu'à la chute, c'est encore vers l'Est que nous partirons. Plus exactement vers l'Est-Nord-Est. Et ceci encore contre toute raison, de même que contre tout espoir. Et nous découvrirons, une fois sauvés, qu'aucune autre direction ne nous eût permis de revenir, car vers le Nord, trop épuisés, nous n'eussions pas non plus atteint la mer. Aussi absurde que cela me paraisse, il me semble aujourd'hui que, faute d'aucune indication qui pût peser sur notre choix, j'ai choisi cette direction pour la seule raison qu'elle avait sauvé mon ami Guillaumet dans les Andes, où je l'ai tant cherché. Elle était devenue, pour moi, confusément, la direction de la vie.

Après cinq heures de marche le paysage change. Une rivière de sable semble couler dans une vallée et nous empruntons ce fond de vallée. Nous marchons à grands pas, il nous faut aller le plus loin possible et revenir avant la nuit, si nous n'avons rien découvert. Et tout à coup je stoppe :

— Prévot.

— Quoi ?

— Les traces...

Depuis combien de temps avons-nous oublié de laisser derrière nous un sillage ? Si nous ne le retrouvons pas, c'est la mort.

Nous faisons demi-tour mais en obliquant sur la droite. Lorsque nous serons assez loin, nous virerons perpendiculairement à notre direction première, et nous recouperons nos traces, là où nous les marquions encore.

Ayant renoué ce fil nous repartons. La chaleur monte, et, avec elle, naissent les mirages. Mais ce ne sont encore que des mirages élémentaires. De grands lacs se forment, et s'évanouissent quand nous avançons. Nous décidons de franchir la vallée de sable, et de faire l'escalade du dôme le plus élevé afin d'observer l'horizon. Nous marchons déjà depuis six heures. Nous avons dû, à grandes enjambées, totaliser trente-cinq kilomètres. Nous sommes parvenus au faîte de cette croupe noire, où nous nous asseyons en silence. Notre vallée de sable, à nos pieds, débouche dans un désert de sable sans pierres, dont l'éclatante lumière blanche brûle les yeux. A perte

de vue c'est le vide. Mais, à l'horizon, des jeux de lumière composent des mirages déjà plus troublants. Forteresses et minarets, masses géométriques à lignes verticales. J'observe aussi une grande tache noire qui simule la végétation, mais elle est surplombée par le dernier de ces nuages qui se sont dissous dans le jour et qui vont renaître ce soir. Ce n'est que l'ombre d'un cumulus.

Il est inutile d'avancer plus, cette tentative ne conduit nulle part. Il faut rejoindre notre avion, cette balise rouge et blanche qui, peut-être, sera repérée par les camarades. Bien que je ne fonde point d'espoir sur ces recherches, elles m'apparaissent comme la seule chance de salut. Mais surtout nous avons laissé là-bas nos dernières gouttes de liquide, et déjà il nous faut absolument les boire. Il nous faut revenir pour vivre. Nous sommes prisonniers de ce cercle de fer : la courte autonomie de notre soif.

Mais qu'il est difficile de faire demi-tour quand on marcherait peut-être vers la vie ! Au delà des mirages, l'horizon est peut-être riche de cités véritables, de canaux d'eau douce et de prairies. Je sais que j'ai raison de faire demi-tour. Et j'ai, cependant, l'impression de sombrer, quand je donne ce terrible coup de barre.

Nous nous sommes couchés auprès de l'avion. Nous avons parcouru plus de soixante kilomètres. Nous avons épuisé nos liquides. Nous n'avons rien reconnu vers l'Est et aucun camarade n'a survolé ce territoire. Combien de temps résisterons-nous ? Nous avons déjà tellement soif...

Nous avons bâti un grand bûcher, en empruntant quelques débris à l'aile pulvérisée. Nous avons préparé l'essence et les tôles de magnésium qui donnent un dur éclat blanc. Nous avons attendu que la nuit fût bien noire pour allumer notre incendie... Mais où sont les hommes ?

Maintenant la flamme monte. Religieusement nous regardons brûler notre fanal dans le désert. Nous regardons resplendir dans la nuit notre silencieux et rayonnant message. Et je pense que s'il emporte un appel déjà pathétique, il emporte aussi beaucoup d'amour. Nous demandons à boire, mais nous demandons aussi à communiquer. Qu'un autre feu s'allume dans la nuit, les hommes seuls disposent du feu, qu'ils nous répondent !

Je revois les yeux de ma femme. Je ne verrai rien de

plus que ces yeux. Ils interrogent. Je revois les yeux de tous ceux qui, peut-être, tiennent à moi. Et ces yeux interrogent. Toute une assemblée de regards me reproche mon silence. Je réponds ! Je réponds ! Je réponds de toutes mes forces, je ne puis jeter, dans la nuit, de flamme plus rayonnante !

J'ai fait ce que j'ai pu. Nous avons fait ce que nous avons pu : soixante kilomètres presque sans boire. Maintenant nous ne boirons plus. Est-ce notre faute si nous ne pouvons pas attendre bien longtemps ? Nous serions restés là, si sagement, à téter nos gourdes. Mais dès la seconde où j'ai aspiré le fond du gobelet d'étain, une horloge s'est mise en marche. Dès la seconde où j'ai sucé la dernière goutte, j'ai commencé à descendre une pente. Qu'y puis-je si le temps m'emporte comme un fleuve ? Prévot pleure. Je lui tape sur l'épaule. Je lui dis, pour le consoler :

— Si on est foutus, on est foutus...

Il me répond :

— Si vous croyez que c'est sur moi que je pleure...

Eh ! bien sûr, j'ai déjà découvert cette évidence. Rien n'est intolérable. J'apprendrai demain, et après-demain, que rien décidément n'est intolérable. Je ne crois qu'à demi au supplice. Je me suis déjà fait cette réflexion. J'ai cru un jour me noyer, emprisonné dans une cabine, et je n'ai pas beaucoup souffert. J'ai cru parfois me casser la figure et cela ne m'a point paru un événement considérable. Ici non plus je ne connaîtrai guère l'angoisse. Demain j'apprendrai là-dessus des choses plus étranges encore. Et Dieu sait si, malgré mon grand feu, j'ai renoncé à me faire entendre des hommes !...

« Si vous croyez que c'est sur moi... » Oui, oui, voilà qui est intolérable. Chaque fois que je revois ces yeux qui attendent, je ressens une brûlure. L'envie soudaine me prend de me lever et de courir droit devant moi. Là-bas on crie au secours, on fait naufrage !

C'est un étrange renversement des rôles, mais j'ai toujours pensé qu'il en était ainsi. Cependant j'avais besoin de Prévot pour en être tout à fait assuré. Eh bien, Prévot ne connaîtra point non plus cette angoisse devant la mort dont on nous rebat les oreilles. Mais il est quelque chose qu'il ne supporte pas, ni moi non plus.

Ah ! j'accepte bien de m'endormir, de m'endormir ou pour la nuit ou pour des siècles. Si je m'endors je ne sais point la différence. Et puis quelle paix ! Mais ces cris que l'on va pousser là-bas, ces grandes flammes de désespoir... je n'en supporte pas l'image. Je ne puis pas me croiser les bras devant ces naufrages ! Chaque seconde de silence assassine un peu ceux que j'aime. Et une grande rage chemine en moi : pourquoi ces chaînes qui m'empêchent d'arriver à temps et de secourir ceux qui sombrent ? Pourquoi notre incendie ne porte-t-il pas notre cri au bout du monde ? Patience... Nous arrivons !... Nous arrivons ! Nous sommes les sauveteurs !

Le magnésium est consumé et notre feu rougit. Il n'y a plus ici qu'un tas de braise sur lequel, penchés, nous nous réchauffons. Fini notre grand message lumineux. Qu'a-t-il mis en marche dans le monde ? Eh ! je sais bien qu'il n'a rien mis en marche. Il s'agissait là d'une prière qui n'a pu être entendue.

C'est bien. J'irai dormir.

5

Au petit jour, nous avons recueilli sur les ailes, en les essuyant avec un chiffon, un fond de verre de rosée mêlée de peinture et d'huile. C'était écœurant mais nous l'avons bu. Faute de mieux nous aurons au moins mouillé nos lèvres. Après ce festin, Prévot me dit :

— Il y a heureusement le revolver.

Je me sens brusquement agressif, et je me retourne vers lui avec une méchante hostilité. Je ne haïrais rien autant, en ce moment-ci, qu'une effusion sentimentale. J'ai un extrême besoin de considérer que tout est simple. Il est simple de naître. Et simple de grandir. Et simple de mourir de soif.

Et du coin de l'œil j'observe Prévot, prêt à le blesser si c'est nécessaire, pour qu'il se taise. Mais Prévot m'a parlé avec tranquillité. Il a traité une question d'hygiène. Il a abordé ce sujet comme il m'eût dit : « Il faudrait nous laver les mains. » Alors nous sommes d'accord. J'ai déjà médité hier en apercevant la gaine de cuir. Mes réflexions étaient raisonnables et non pathétiques. Il n'y a que le

social qui soit pathétique. Notre impuissance à rassurer ceux dont nous sommes responsables. Et non le revolver.

On ne nous cherche toujours pas, ou, plus exactement, on nous cherche sans doute ailleurs. Probablement en Arabie. Nous n'entendrons d'ailleurs aucun avion avant demain, quand nous aurons déjà abandonné le nôtre. Cet unique passage, si lointain, nous laissera alors indifférents. Points noirs mêlés à mille points noirs dans le désert, nous ne pourrons prétendre être aperçus. Rien n'est exact des réflexions que l'on m'attribuera sur ce supplice. Je ne subirai aucun supplice. Les sauveteurs me paraîtront circuler dans un autre univers.

Il faut quinze jours de recherches pour retrouver dans le désert un avion dont on ne sait rien, à trois mille kilomètres près : or l'on nous cherche probablement de la Tripolitaine à la Perse. Cependant, aujourd'hui encore, je me réserve cette maigre chance, puisqu'il n'en est point d'autre. Et, changeant de tactique, je décide de m'en aller seul en exploration. Prévot préparera un feu et l'allumera en cas de visite, mais nous ne serons pas visités.

Je m'en vais donc, et je ne sais même pas si j'aurai la force de revenir. Il me revient à la mémoire ce que je sais du désert de Libye. Il subsiste, dans le Sahara, 40 pour cent d'humidité, quand elle tombe ici à 18 pour cent. Et la vie s'évapore comme une vapeur. Les Bédouins, les voyageurs, les officiers coloniaux, enseignent que l'on tient dix-neuf heures sans boire. Après vingt heures les yeux se remplissent de lumière et la fin commence : la marche de la soif est foudroyante.

Mais ce vent du Nord-Est, ce vent anormal qui nous a trompés, qui, à l'opposé de toute prévision, nous a cloués sur ce plateau, maintenant sans doute nous prolonge. Mais quel délai nous accordera-t-il avant l'heure des premières lumières ?

Je m'en vais donc, mais il me semble que je m'embarque en canoë sur l'océan.

Et cependant, grâce à l'aurore, ce décor me semble moins funèbre. Et je marche d'abord les mains dans les poches, en maraudeur. Hier soir nous avons tendu des collets à l'orifice de quelques terriers mystérieux, et le braconnier en moi se réveille. Je m'en vais d'abord vérifier les pièges : ils sont vides.

Je ne boirai donc point de sang. A vrai dire, je ne l'espérais pas.

Si je ne suis guère déçu, par contre, je suis intrigué. De quoi vivent-ils ces animaux, dans le désert ? Ce sont sans doute des « fénechs » ou renards des sables, petits carnivores gros comme des lapins et ornés d'énormes oreilles. Je ne résiste pas à mon désir et je suis les traces de l'un d'eux. Elles m'entraînent vers une étroite rivière de sable où tous les pas s'impriment en clair. J'admire la jolie palme que forment trois doigts en éventail. J'imagine mon ami trottant doucement à l'aube, et léchant la rosée sur les pierres. Ici les traces s'espacent : mon fénech a couru. Ici un compagnon est venu le rejoindre et ils ont trotté côte à côte. J'assiste ainsi avec une joie bizarre à cette promenade matinale. J'aime ces signes de la vie. Et j'oublie un peu que j'ai soif...

Enfin j'aborde les garde-manger de mes renards. Il émerge ici au ras du sable, tous les cent mètres, un minuscule arbuste sec de la taille d'une soupière et aux tiges chargées de petits escargots dorés. Le fénech, à l'aube, va aux provisions. Et je me heurte ici à un grand mystère naturel.

Mon fénech ne s'arrête pas à tous les arbustes. Il en est, chargé d'escargots, qu'il dédaigne. Il en est dont il fait le tour avec une visible circonspection. Il en est qu'il aborde, mais sans les ravager. Il en retire deux ou trois coquilles, puis il change de restaurant.

Joue-t-il à ne pas apaiser sa faim d'un seul coup, pour prendre un plaisir plus durable à sa promenade matinale ? Je ne le crois pas. Son jeu coïncide trop bien avec une tactique indispensable. Si le fénech se rassasiait des produits du premier arbuste, il le dépouillerait, en deux ou trois repas, de sa charge vivante. Et ainsi, d'arbuste en arbuste, il anéantirait son élevage. Mais le fénech se garde bien de gêner l'ensemencement. Non seulement il s'adresse, pour un seul repas, à une centaine de ces touffes brunes, mais il ne prélève jamais deux coquilles voisines sur la même branche. Tout se passe comme s'il avait la conscience du risque. S'il se rassasiait sans précaution, il n'y aurait plus d'escargots. S'il n'y avait point d'escargots, il n'y aurait point de fénechs.

Les traces me ramènent au terrier. Le fénech est là, qui m'écoute sans doute, épouvanté par le grondement de

mon pas. Et je lui dis : « Mon petit renard, je suis foutu, mais c'est curieux, cela ne m'a pas empêché de m'intéresser à ton humeur... »

Et je reste là à rêver et il me semble que l'on s'adapte à tout. L'idée qu'il mourra peut-être trente ans plus tard ne gâte pas les joies d'un homme. Trente ans, trois jours... c'est une question de perspective.

Mais il faut oublier certaines images...

Maintenant je poursuis ma route et déjà, avec la fatigue, quelque chose en moi se transforme. Les mirages, s'il n'y en a point, je les invente...

— Ohé !

J'ai levé les bras en criant, mais cet homme qui gesticulait n'était qu'un rocher noir. Tout s'anime déjà dans le désert. J'ai voulu réveiller ce Bédouin qui dormait et il s'est changé en tronc d'arbre noir. En tronc d'arbre ? Cette présence me surprend et je me penche. Je veux soulever une branche brisée : elle est de marbre ! Je me redresse et je regarde autour de moi; j'aperçois d'autres marbres noirs. Une forêt antédiluvienne jonche le sol de ses fûts brisés. Elle s'est écroulée comme une cathédrale, voilà cent mille ans, sous un ouragan de genèse. Et les siècles ont roulé jusqu'à moi ces tronçons de colonnes géantes polis comme des pièces d'acier, pétrifiés, vitrifiés, couleur d'encre. Je distingue encore le nœud des branches, j'aperçois les torsions de la vie, je compte les anneaux du tronc. Cette forêt, qui fut pleine d'oiseaux et de musique, a été frappée de malédiction et changée en sel. Et je sens que ce paysage m'est hostile. Plus noires que cette armure de fer des collines, ces épaves solennelles me refusent. Qu'ai-je à faire ici, vivant, parmi ces marbres incorruptibles ? Moi, périssable, moi, dont le corps se dissoudra, qu'ai-je à faire ici dans l'éternité ?

Depuis hier j'ai déjà parcouru près de quatre-vingts kilomètres. Je dois sans doute à la soif ce vertige. Ou au soleil. Il brille sur ces fûts qui semblent glacés d'huile. Il brille sur cette carapace universelle. Il n'y a plus ici ni sable, ni renards. Il n'y a plus ici qu'une immense enclume. Et je marche sur cette enclume. Et je sens, dans ma tête, le soleil retentir. Ah ! là-bas...

— Ohé ! Ohé !

« Il n'y a rien là-bas, ne t'agite pas, c'est le délire. »

Je me parle ainsi à moi-même, car j'ai besoin de faire appel à ma raison. Il m'est si difficile de refuser ce que je vois. Il m'est si difficile de ne pas courir vers cette caravane en marche... là... tu vois !...

— Imbécile, tu sais bien que c'est toi qui l'inventes...

— Alors, rien au monde n'est véritable...

Rien n'est véritable sinon cette croix à vingt kilomètres de moi sur la colline. Cette croix ou ce phare...

Mais ce n'est pas la direction de la mer. Alors c'est une croix. Toute la nuit j'ai étudié la carte. Mon travail était inutile, puisque j'ignorais ma position. Mais je me penchais sur tous les signes qui m'indiquaient la présence de l'homme. Et, quelque part, j'ai découvert un petit cercle surmonté d'une croix semblable. Je me suis reporté à la légende et j'y ai lu : « Établissement religieux. » A côté de la croix j'ai vu un point noir. Je me suis reporté encore à la légende, et j'y ai lu : « Puits permanent. » J'ai reçu un grand choc au cœur et j'ai relu tout haut : « Puits permanent... Puits permanent... Puits permanent ! » Ali-Baba et ses trésors, est-ce que ça compte en regard d'un puits permanent ? Un peu plus loin j'ai remarqué deux cercles blancs. J'ai lu sur la légende : « Puits temporaire. » C'était déjà moins beau. Puis tout autour il n'y avait plus rien. Rien.

Le voilà mon établissement religieux ! Les moines ont dressé une grande croix sur la colline pour appeler les naufragés ! Et je n'ai qu'à marcher vers elle. Et je n'ai qu'à courir vers ces dominicains...

— Mais il n'y a que des monastères coptes en Libye.

— ... Vers ces dominicains studieux. Ils possèdent une belle cuisine fraîche aux carreaux rouges et, dans la cour, une merveilleuse pompe rouillée. Sous la pompe rouillée, sous la pompe rouillée, vous l'auriez deviné... sous la pompe rouillée c'est le puits permanent ! Ah ! ça va être une fête là-bas quand je vais sonner à la porte, quand je vais tirer sur la grande cloche...

— Imbécile, tu décris une maison de Provence où il n'y a d'ailleurs point de cloche.

— ... Quand je vais tirer sur la grande cloche ! Le portier lèvera les bras au ciel et me criera : « Vous êtes un envoyé du Seigneur ! » et il appellera tous les moines. Et ils se précipiteront. Et ils me fêteront comme un

enfant pauvre. Et ils me pousseront vers la cuisine. Et ils me diront : « Une seconde, une seconde, mon fils... nous courons jusqu'au puits permanent... »

Et moi, je tremblerai de bonheur...

Mais non, je ne veux pas pleurer, pour la seule raison qu'il n'y a plus de croix sur la colline.

Les promesses de l'Ouest ne sont que mensonges. J'ai viré plein Nord.

Le Nord est rempli, lui, au moins, par le chant de la mer.

Ah ! cette crête franchie, l'horizon s'étale. Voici la plus belle cité du monde.

— Tu sais bien que c'est un mirage...

Je sais très bien que c'est un mirage. On ne me trompe pas, moi ! Mais s'il me plaît, à moi, de m'enfoncer vers un mirage ? S'il me plaît, à moi, d'espérer ? S'il me plaît d'aimer cette ville crénelée et toute pavoisée de soleil ? S'il me plaît de marcher tout droit, à pas agiles, puisque je ne sens plus ma fatigue, puisque je suis heureux... Prévot et son revolver, laissez-moi rire ! Je préfère mon ivresse. Je suis ivre. Je meurs de soif !

Le crépuscule m'a dégrisé. Je me suis arrêté brusquement, effrayé de me sentir si loin. Au crépuscule le mirage meurt. L'horizon s'est déshabillé de sa pompe, de ses palais, de ses vêtements sacerdotaux. C'est un horizon de désert.

— Tu es bien avancé ! La nuit va te prendre, tu devras attendre le jour, et demain tes traces seront effacées et tu ne seras plus nulle part.

— Alors autant marcher encore droit devant moi... A quoi bon faire encore demi-tour ? Je ne veux plus donner ce coup de barre quand peut-être j'allais ouvrir, quand j'ouvrais les bras sur la mer...

— Où as-tu vu la mer ? Tu ne l'atteindras d'ailleurs jamais. Trois cents kilomètres sans doute t'en séparent. Et Prévot guette près du « Simoun » ! Et il a, peut-être, été aperçu par une caravane...

Oui, je vais revenir, mais je vais d'abord appeler les hommes :

— Ohé !

Cette planète, bon Dieu, elle est cependant habitée...

— Ohé ! les hommes !...

Je m'enroue. Je n'ai plus de voix. Je me sens ridicule de crier ainsi... Je lance une fois encore :

— Les hommes !

Ça rend un son emphatique et prétentieux.

Et je fais demi-tour.

Après deux heures de marche, j'ai aperçu les flammes que Prévot, qui s'épouvantait de me croire perdu, jette vers le ciel. Ah !... cela m'est tellement indifférent...

Encore une heure de marche... Encore cinq cents mètres. Encore cent mètres. Encore cinquante.

— Ah !

Je me suis arrêté stupéfait. La joie va m'inonder le cœur et j'en contiens la violence. Prévot, illuminé par le brasier, cause avec deux Arabes adossés au moteur. Il ne m'a pas encore aperçu. Il est trop occupé par sa propre joie. Ah ! si j'avais attendu comme lui... je serais déjà délivré ! Je crie joyeusement :

— Ohé !

Les deux Bédouins sursautent et me regardent. Prévot les quitte et s'avance seul au-devant de moi. J'ouvre les bras. Prévot me retient par le coude, j'allais donc tomber? Je lui dis :

— Enfin, ça y est !

— Quoi ?

— Les Arabes !

— Quels Arabes ?

— Les Arabes qui sont là, avec vous !...

Prévot me regarde drôlement, et j'ai l'impression qu'il me confie, à contre-cœur, un lourd secret :

— Il n'y a point d'Arabes...

Sans doute, cette fois, je vais pleurer.

6

On vit ici dix-neuf heures sans eau, et qu'avons-nous bu depuis hier soir ? Quelques gouttes de rosée à l'aube ! Mais le vent de Nord-Est règne toujours et ralentit un peu notre évaporation. Cet écran favorise encore dans le ciel les hautes constructions de nuages. Ah ! s'ils dérivaient jusqu'à nous, s'il pouvait pleuvoir ! Mais il ne pleut jamais dans le désert.

— Prévot, découpons en triangles un parachute. Nous fixerons ces panneaux au sol avec des pierres. Et si le vent n'a pas tourné, à l'aube, nous recueillerons la rosée dans un des réservoirs d'essence, en tordant nos linges.

Nous avons aligné les six panneaux blancs sous les étoiles. Prévot a démantelé un réservoir. Nous n'avons plus qu'à attendre le jour.

Prévot, dans les débris, a découvert une orange miraculeuse. Nous nous la partageons. J'en suis bouleversé, et cependant c'est peu de chose quand il nous faudrait vingt litres d'eau.

Couchés près de notre feu nocturne je regarde ce fruit lumineux et je me dis : « Les hommes ne savent pas ce qu'est une orange... » Je me dis aussi : « Nous sommes condamnés et encore une fois cette certitude ne me frustre pas de mon plaisir. Cette demi-orange que je serre dans la main m'apporte une des plus grandes joies de ma vie... » Je m'allonge sur le dos, je suce mon fruit, je compte les étoiles filantes. Me voici, pour une minute, infiniment heureux. Et je me dis encore : « Le monde dans l'ordre duquel nous vivons, on ne peut pas le deviner si l'on n'y est pas enfermé soi-même. » Je comprends aujourd'hui seulement la cigarette et le verre de rhum du condamné. Je ne concevais pas qu'il acceptât cette misère. Et cependant il y prend beaucoup de plaisir. On imagine cet homme courageux s'il sourit. Mais il sourit de boire son rhum. On ne sait pas qu'il a changé de perspective, et qu'il a fait, de cette dernière heure, une vie humaine.

Nous avons recueilli une énorme quantité d'eau : deux litres peut-être. Finie la soif ! Nous sommes sauvés, nous allons boire !

Je puise dans mon réservoir le contenu d'un gobelet d'étain, mais cette eau est d'un beau vert jaune, et, dès la première gorgée, je lui trouve un goût si effroyable, que, malgré la soif qui me tourmente, avant d'achever cette gorgée, je reprends ma respiration. Je boirais cependant de la boue, mais ce goût de métal empoisonné est plus fort que ma soif.

Je regarde Prévot qui tourne en rond les yeux au sol, comme s'il cherchait attentivement quelque chose. Soudain il s'incline et vomit, sans s'interrompre de tourner

en rond. Trente secondes plus tard, c'est mon tour. Je suis pris de telles convulsions que je rends à genoux, les doigts enfoncés dans le sable. Nous ne nous parlons pas, et, durant un quart d'heure, nous demeurons ainsi secoués, ne rendant plus qu'un peu de bile.

C'est fini. Je ne ressens plus qu'une lointaine nausée. Mais nous avons perdu notre dernier espoir. J'ignore si notre échec est dû à un enduit du parachute, ou au dépôt de tétrachlorure de carbone qui entartre le réservoir. Il nous eût fallu un autre récipient ou d'autres linges.

Alors, dépêchons-nous ! Il fait jour. En route ! Nous allons fuir ce plateau maudit, et marcher à grands pas, droit devant nous, jusqu'à la chute. C'est l'exemple de Guillaumet dans les Andes que je suis : je pense beaucoup à lui depuis hier. J'enfreins la consigne formelle qui est de demeurer auprès de l'épave. On ne nous cherchera plus ici.

Encore une fois nous découvrons que nous ne sommes pas les naufragés. Les naufragés, ce sont ceux qui attendent ! Ceux que menace notre silence. Ceux qui sont déjà déchirés par une abominable erreur. On ne peut pas ne pas courir vers eux. Guillaumet aussi, au retour des Andes, m'a raconté qu'il courait vers les naufragés ! Ceci est une vérité universelle.

— Si j'étais seul au monde, me dit Prévot, je me coucherais.

Et nous marchons droit devant nous vers l'Est-Nord-Est. Si le Nil a été franchi nous nous enfonçons, à chaque pas, plus profondément, dans l'épaisseur du désert d'Arabie.

De cette journée-là, je ne me souviens plus. Je ne me souviens que de ma hâte. Ma hâte vers n'importe quoi, vers ma chute. Je me rappelle aussi avoir marché en regardant la terre, j'étais écœuré par les mirages. De temps en temps, nous avons rectifié à la boussole notre direction. Nous nous sommes aussi étendus parfois pour souffler un peu. J'ai aussi jeté quelque part mon caoutchouc que je conservais pour la nuit. Je ne sais rien de plus. Mes souvenirs ne se renouent qu'avec la fraîcheur du soir. Moi aussi j'étais comme du sable, et, tout, en moi, s'est effacé.

Nous décidons, au coucher du soleil, de camper. Je sais bien que nous devrions marcher encore : cette nuit sans eau nous achèvera. Mais nous avons emporté avec nous les panneaux de toile du parachute. Si le poison ne vient pas de l'enduit il se pourrait que, demain matin, nous puissions boire. Il faut étendre nos pièges à rosée, une fois encore, sous les étoiles.

Mais au Nord, le ciel est ce soir pur de nuages. Mais le vent a changé de goût. Il a aussi changé de direction. Nous sommes frôlés déjà par le souffle chaud du désert. C'est le réveil du fauve ! Je le sens qui nous lèche les mains et le visage...

Mais si je marche encore je ne ferai pas dix kilomètres. Depuis trois jours, sans boire, j'en ai couvert plus de cent quatre-vingts...

Mais, à l'instant de faire halte :

— Je vous jure que c'est un lac, me dit Prévot.

— Vous êtes fou !

— A cette heure-ci, au crépuscule, cela peut-il être un mirage ?

Je ne réponds rien. J'ai renoncé, depuis longtemps, à croire mes yeux. Ce n'est pas un mirage, peut-être, mais alors, c'est une invention de notre folie. Comment Prévot croit-il encore ?

Prévot s'obstine :

— C'est à vingt minutes, je vais aller voir...

Cet entêtement m'irrite :

— Allez voir, allez prendre l'air... c'est excellent pour la santé. Mais s'il existe, votre lac, il est salé, sachez-le bien. Salé ou non, il est au diable. Et par-dessus tout il n'existe pas.

Prévot, les yeux fixes, s'éloigne déjà. Je les connais, ces attractions souveraines ! Et moi je pense : « Il y a aussi des somnambules qui vont se jeter droit sous les locomotives. » Je sais que Prévot ne reviendra pas. Ce vertige du vide le prendra et il ne pourra plus faire demi-tour. Et il tombera un peu plus loin. Et il mourra de son côté et moi du mien. Et tout cela a si peu d'importance !...

Je n'estime pas d'un très bon augure cette indifférence qui m'est venue. A demi noyé, j'ai ressenti la même paix. Mais j'en profite pour écrire une lettre posthume, à plat ventre sur des pierres. Ma lettre est très belle. Très digne. J'y prodigue de sages conseils. J'éprouve à la relire un

vague plaisir de vanité. On dira d'elle : « Voilà une admirable lettre posthume ! Quel dommage qu'il soit mort ! »

Je voudrais aussi connaître où j'en suis. J'essaie de former la salive : depuis combien d'heures n'ai-je point craché ? Je n'ai plus de salive. Si je garde la bouche fermée, une matière gluante scelle mes lèvres. Elle sèche et forme, au dehors, un bourrelet dur. Cependant, je réussis encore mes tentatives de déglutition. Et mes yeux ne se remplissent point encore de lumières. Quand ce radieux spectacle me sera offert, c'est que j'en aurai pour deux heures.

Il fait nuit. La lune a grossi depuis l'autre nuit. Prévot ne revient pas. Je suis allongé sur le dos et je mûris ces évidences. Je retrouve en moi une vieille impression. Je cherche à me la définir. Je suis... Je suis... Je suis embarqué ! Je me rendais en Amérique du Sud, je m'étais étendu ainsi sur le pont supérieur. La pointe du mât se promenait de long en large, très lentement, parmi les étoiles. Il manque ici un mât, mais je suis embarqué quand même, vers une destination qui ne dépend plus de mes efforts. Des négriers m'ont jeté, lié, sur un navire.

Je songe à Prévot qui ne revient pas. Je ne l'ai pas entendu se plaindre une seule fois. C'est très bien. Il m'eût été insupportable d'entendre geindre. Prévot est un homme.

Ah ! A cinq cents mètres de moi le voilà qui agite sa lampe ! Il a perdu ses traces ! Je n'ai pas de lampe pour lui répondre, je me lève, je crie, mais il n'entend pas...

Une seconde lampe s'allume à deux cents mètres de la sienne, une troisième lampe. Bon Dieu, c'est une battue et l'on me cherche !

— Je crie :

— Ohé !

Mais on ne m'entend pas.

Les trois lampes poursuivent leurs signaux d'appel.

Je ne suis pas fou, ce soir. Je me sens bien. Je suis en paix. Je regarde avec attention. Il y a trois lampes à cinq cents mètres.

— Ohé !

Mais on ne m'entend toujours pas.

Alors je suis pris d'une courte panique. La seule que

je connaîtrai. Ah ! je puis encore courir : « Attendez... Attendez... » Ils vont faire demi-tour ! Ils vont s'éloigner, chercher ailleurs, et moi je vais tomber ! Je vais tomber sur le seuil de la vie, quand il était des bras pour me recevoir !...

— Ohé ! Ohé !

— Ohé !

Ils m'ont entendu. Je suffoque, je suffoque, mais je cours encore. Je cours dans la direction de la voix : « Ohé ! » J'aperçois Prévot et je tombe.

— Ah ! quand j'ai aperçu toutes ces lampes !...

— Quelles lampes ?

C'est exact, il est seul.

Cette fois-ci je n'éprouve aucun désespoir, mais une sourde colère.

— Et votre lac ?

— Il s'éloignait quand j'avançais. Et j'ai marché vers lui pendant une demi-heure. Après une demi-heure il était trop loin. Je suis revenu. Mais je suis sûr maintenant que c'est un lac...

— Vous êtes fou, absolument fou. Ah ! pourquoi avez-vous fait cela ?... Pourquoi ?

Qu'a-t-il fait ? Pourquoi l'a-t-il fait ? Je pleurerais d'indignation, et j'ignore pourquoi je suis indigné. Et Prévot m'explique d'une voix qui s'étrangle :

— J'aurais tant voulu trouver à boire... Vos lèvres sont tellement blanches !

Ah ! ma colère tombe... Je passe ma main sur mon front, comme si je me réveillais, et je me sens triste. Et je raconte doucement :

— J'ai vu, comme je vous vois, j'ai vu clairement, sans erreur possible, trois lumières... Je vous dis que je les ai vues, Prévot !

Prévot se tait d'abord :

— Eh oui ! avoue-t-il enfin, ça va mal.

La terre rayonne vite sous cette atmosphère sans vapeur d'eau. Il fait déjà très froid. Je me lève et je marche. Mais bientôt je suis pris d'un insupportable tremblement. Mon sang déshydraté circule très mal, et un froid glacial me pénètre, qui n'est pas seulement le froid de la nuit. Mes mâchoires claquent et tout mon corps est agité de soubresauts. Je ne puis plus me servir

d'une lampe électrique tant ma main la secoue. Je n'ai jamais été sensible au froid, et cependant je vais mourir de froid, quel étrange effet de la soif !

J'ai laissé tomber mon caoutchouc quelque part, las de le porter dans la chaleur. Et le vent peu à peu empire. Et je découvre que dans le désert il n'est point de refuge. Le désert est lisse comme un marbre. Il ne forme point d'ombre pendant le jour, et la nuit il vous livre tout nu au vent. Pas un arbre, pas une haie, pas une pierre qui m'eût abrité. Le vent me charge comme une cavalerie en terrain découvert. Je tourne en rond pour le fuir. Je me couche et je me relève. Couché ou debout je suis exposé à ce fouet de glace. Je ne puis courir, je n'ai plus de force, je ne puis fuir les assassins et je tombe à genoux, la tête dans les mains, sous le sabre !

Je m'en rends compte un peu plus tard; je me suis relevé, et je marche droit devant moi, toujours grelottant ! Où suis-je ? Ah ! je viens de partir, j'entends Prévot ! Ce sont ses appels qui m'ont réveillé...

Je reviens vers lui, toujours agité par ce tremblement, par ce hoquet de tout le corps. Et je me dis : « Ce n'est pas le froid. C'est autre chose. C'est la fin. » Je me suis déjà trop déshydraté. J'ai tant marché, avant-hier, et hier quand j'allais seul.

Cela me peine de finir par le froid. Je préférerais mes mirages intérieurs. Cette croix, ces Arabes, ces lampes. Après tout, cela commençait à m'intéresser. Je n'aime pas être flagellé comme un esclave...

Me voici encore à genoux.

Nous avons emporté un peu de pharmacie. Cent grammes d'éther pur, cent grammes d'alcool à 90 et un flacon d'iode. J'essaie de boire deux ou trois gorgées d'éther pur. C'est comme si j'avalais des couteaux. Puis un peu d'alcool à 90, mais cela me ferme la gorge.

Je creuse une fosse dans le sable, je m'y couche, et je me recouvre de sable. Mon visage seul émerge. Prévot a découvert des brindilles et allume un feu dont les flammes seront vite taries. Prévot refuse de s'enterrer sous le sable. Il préfère battre la semelle. Il a tort.

Ma gorge demeure serrée, c'est mauvais signe, et cependant je me sens mieux. Je me sens calme. Je me sens calme au delà de toute espérance. Je m'en vais malgré moi en voyage, ligoté sur le pont de mon vaisseau de

négriers sous les étoiles. Mais je ne suis peut-être pas très malheureux...

Je ne sens plus le froid, à condition de ne pas remuer un muscle. Alors, j'oublie mon corps endormi sous le sable. Je ne bougerai plus, et ainsi je ne souffrirai plus jamais. D'ailleurs véritablement, l'on souffre si peu... Il y a, derrière tous ces tourments, l'orchestration de la fatigue et du délire. Et tout se change en livre d'images, en conte de fées un peu cruel... Tout à l'heure, le vent me chassait à courre et, pour le fuir, je tournais en rond comme une bête. Puis j'ai eu du mal à respirer : un genou m'écrasait la poitrine. Un genou. Et je me débattais contre le poids de l'ange. Je ne fus jamais seul dans le désert. Maintenant que je ne crois plus en ce qui m'entoure, je me retire chez moi, je ferme les yeux et je ne remue plus un cil. Tout ce torrent d'images m'emporte, je le sens, vers un songe tranquille : les fleuves se calment dans l'épaisseur de la mer.

Adieu, vous que j'aimais. Ce n'est point ma faute si le corps humain ne peut résister trois jours sans boire. Je ne me croyais pas prisonnier ainsi des fontaines. Je ne soupçonnais pas une aussi courte autonomie. On croit que l'homme peut s'en aller droit devant soi. On croit que l'homme est libre... On ne voit pas la corde qui le rattache au puits, qui le rattache, comme un cordon ombilical, au ventre de la terre. S'il fait un pas de plus, il meurt.

A part votre souffrance, je ne regrette rien. Tout compte fait, j'ai eu la meilleure part. Si je rentrais, je recommencerais. J'ai besoin de vivre. Dans les villes, il n'y a plus de vie humaine.

Il ne s'agit point ici d'aviation. L'avion, ce n'est pas une fin, c'est un moyen. Ce n'est pas pour l'avion que l'on risque sa vie. Ce n'est pas non plus pour sa charrue que le paysan laboure. Mais, par l'avion, on quitte les villes et leurs comptables, et l'on retrouve une vérité paysanne.

On fait un travail d'homme et l'on connaît des soucis d'homme. On est en contact avec le vent, avec les étoiles, avec la nuit, avec le sable, avec la mer. On ruse avec les forces naturelles. On attend l'aube comme le jardinier attend le printemps. On attend l'escale comme une terre promise, et l'on cherche sa vérité dans les étoiles.

Je ne me plaindrai pas. Depuis trois jours, j'ai marché,

j'ai eu soif, j'ai suivi des pistes dans le sable, j'ai fait de la rosée mon espérance. J'ai cherché à joindre mon espèce, dont j'avais oublié où elle logeait sur la terre. Et ce sont là des soucis de vivant. Je ne puis pas ne pas les juger plus importants que le choix, le soir, d'un music-hall.

Je ne comprends plus ces populations des trains de banlieue, ces hommes qui se croient des hommes, et qui cependant sont réduits, par une pression qu'ils ne sentent pas, comme les fourmis, à l'usage qui en est fait. De quoi remplissent-ils, quand ils sont libres, leurs absurdes petits dimanches ?

Une fois, en Russie, j'ai entendu jouer du Mozart dans une usine. Je l'ai écrit. J'ai reçu deux cents lettres d'injures. Je n'en veux pas à ceux qui préfèrent le beuglant. Ils ne connaissent point d'autre chant. J'en veux au tenancier du beuglant. Je n'aime pas que l'on abîme les hommes.

Moi, je suis heureux dans mon métier. Je me sens paysan des escales. Dans le train de banlieue, je sens mon agonie bien autrement qu'ici ! Ici, tout compte fait, quel luxe !...

Je ne regrette rien. J'ai joué, j'ai perdu. C'est dans l'ordre de mon métier. Mais, tout de même, je l'ai respiré, le vent de la mer.

Ceux qui l'ont goûté une fois n'oublient pas cette nourriture. N'est-ce pas, mes camarades ? Et il ne s'agit pas de vivre dangereusement. Cette formule est prétentieuse. Les toréadors ne me plaisent guère. Ce n'est pas le danger que j'aime. Je sais ce que j'aime. C'est la vie.

Il me semble que le ciel va blanchir. Je sors un bras du sable. J'ai un panneau à portée de la main, je le tâte, mais il reste sec. Attendons. La rosée se dépose à l'aube. Mais l'aube blanchit sans mouiller nos linges. Alors mes réflexions s'embrouillent un peu et je m'entends dire : « Il y a ici un cœur sec... un cœur sec... un cœur sec qui ne sait point former de larmes !... »

— En route, Prévot ! Nos gorges ne se sont pas fermées encore : il faut marcher.

7

Il souffle ce vent d'Ouest qui sèche l'homme en dix-neuf heures. Mon œsophage n'est pas fermé encore, mais il est dur et douloureux. J'y devine déjà quelque chose qui racle. Bientôt commencera cette toux, que l'on m'a décrite, et que j'attends. Ma langue me gêne. Mais le plus grave est que j'aperçois déjà des taches brillantes. Quand elles se changeront en flammes, je me coucherai.

Nous marchons vite. Nous profitons de la fraîcheur du petit jour. Nous savons bien qu'au grand soleil, comme l'on dit, nous ne marcherons plus. Au grand soleil...

Nous n'avons pas le droit de transpirer. Ni même celui d'attendre. Cette fraîcheur n'est qu'une fraîcheur à dix-huit pour cent d'humidité. Ce vent qui souffle vient du désert. Et sous cette caresse menteuse et tendre mon sang s'évapore.

Nous avons mangé un peu de raisin le premier jour. Depuis trois jours, une demi-orange et une moitié de madeleine. Avec quelle salive eussions-nous mâché notre nourriture ? Mais je n'éprouve aucune faim, je n'éprouve que la soif. Et il me semble que désormais, plus que la soif, j'éprouve les effets de la soif. Cette gorge dure. Cette langue de plâtre. Ce raclement et cet affreux goût dans la bouche. Ces sensations-là sont nouvelles pour moi. Sans doute l'eau les guérirait-elle, mais je n'ai point de souvenirs qui leur associent ce remède. La soif devient de plus en plus une maladie et de moins en moins un désir.

Il me semble que les fontaines et les fruits m'offrent déjà des images moins déchirantes. J'oublie le rayonnement de l'orange, comme il me semble avoir oublié mes tendresses. Déjà peut-être j'oublie tout.

Nous nous sommes assis, mais il faut repartir. Nous renonçons aux longues étapes. Après cinq cents mètres de marche nous croulons de fatigue. Et j'éprouve une grande joie à m'étendre. Mais il faut repartir.

Le paysage change. Les pierres s'espacent. Nous marchons maintenant sur du sable. A deux kilomètres devant nous, des dunes. Sur ces dunes quelques taches de végé-

tation basse. A l'armure d'acier, je préfère le sable. C'est le désert blond. C'est le Sahara. Je crois le reconnaître...

Maintenant nous nous épuisons en deux cents mètres.

— Nous allons marcher, tout de même, au moins jusqu'à ces arbustes.

C'est une limite extrême. Nous vérifierons en voiture, lorsque nous remonterons nos traces, huit jours plus tard, pour chercher le « Simoun », que cette dernière tentative fut de quatre-vingts kilomètres. J'en ai donc déjà couvert près de deux cents. Comment poursuivrais-je ?

Hier, je marchais sans espoir. Aujourd'hui, ces mots ont perdu leur sens. Aujourd'hui, nous marchons parce que nous marchons. Ainsi les bœufs sans doute, au labour. Je rêvais hier à des paradis d'orangers. Mais, aujourd'hui, il n'est plus, pour moi, de paradis. Je ne crois plus à l'existence des oranges.

Je ne découvre plus rien en moi, sinon une grande sécheresse de cœur. Je vais tomber et ne connais point le désespoir. Je n'ai même pas de peine. Je le regrette : le chagrin me semblerait doux comme l'eau. On a pitié de soi et l'on se plaint comme un ami. Mais je n'ai plus d'ami au monde.

Quand on me retrouvera, les yeux brûlés, on imaginera que j'ai beaucoup appelé et beaucoup souffert. Mais les élans, mais les regrets, mais les tendres souffrances, ce sont encore des richesses. Et moi je n'ai plus de richesses. Les fraîches jeunes filles, au soir de leur premier amour, connaissent le chagrin et pleurent. Le chagrin est lié aux frémissements de la vie. Et moi je n'ai plus de chagrin...

Le désert, c'est moi. Je ne forme plus de salive, mais je ne forme plus, non plus, les images douces vers lesquelles j'aurais pu gémir. Le soleil a séché en moi la source des larmes.

Et cependant, qu'ai-je aperçu ? Un souffle d'espoir a passé sur moi comme une risée sur la mer. Quel est le signe qui vient d'alerter mon instinct avant de frapper ma conscience ? Rien n'a changé, et cependant tout a changé. Cette nappe de sable, ces tertres et ces légères plaques de verdure ne composent plus un paysage, mais une scène. Une scène vide encore, mais toute préparée. Je regarde Prévot. Il est frappé du même étonnement que moi, mais il ne comprend pas non plus ce qu'il éprouve.

Je vous jure qu'il va se passer quelque chose...

Je vous jure que le désert s'est animé. Je vous jure que cette absence, que ce silence sont tout à coup plus émouvants qu'un tumulte de place publique...

Nous sommes sauvés, il y a des traces dans le sable !...

Ah ! nous avions perdu la piste de l'espèce humaine, nous étions retranchés d'avec la tribu, nous nous étions retrouvés seuls au monde, oubliés par une migration universelle, et voici que nous découvrons, imprimés dans le sable, les pieds miraculeux de l'homme.

— Ici, Prévot, deux hommes se sont séparés...

— Ici, un chameau s'est agenouillé...

— Ici...

Et cependant, nous ne sommes point sauvés encore. Il ne nous suffit pas d'attendre. Dans quelques heures, on ne pourra plus nous secourir. La marche de la soif, une fois la toux commencée, est trop rapide. Et notre gorge...

Mais je crois en cette caravane, qui se balance quelque part, dans le désert.

Nous avons donc marché encore, et tout à coup j'ai entendu le chant du coq. Guillaumet m'avait dit : « Vers la fin, j'entendais des coqs dans les Andes. J'entendais aussi des chemins de fer... »

Je me souviens de son récit à l'instant même où le coq chante et je me dis : « Ce sont mes yeux qui m'ont trompé d'abord. C'est sans doute l'effet de la soif. Mes oreilles ont mieux résisté... » Mais Prévot m'a saisi par le bras :

— Vous avez entendu ?

— Quoi ?

— Le coq !

— Alors... Alors...

Alors, bien sûr, imbécile, c'est la vie...

J'ai eu une dernière hallucination : celle de trois chiens qui se poursuivaient. Prévot, qui regardait aussi, n'a rien vu. Mais nous sommes deux à tendre les bras vers ce Bédouin. Nous sommes deux à user vers lui tout le souffle de nos poitrines. Nous sommes deux à rire de bonheur !...

Mais nos voix ne portent pas à trente mètres. Nos

cordes vocales sont déjà sèches. Nous nous parlions tout bas l'un à l'autre, et nous ne l'avions même pas remarqué !

Mais ce Bédouin et son chameau, qui viennent de se démasquer de derrière le tertre, voilà que lentement, lentement, ils s'éloignent. Peut-être cet homme est-il seul. Un démon cruel nous l'a montré et le retire...

Et nous ne pourrions plus courir !

Un autre Arabe apparaît de profil sur la dune. Nous hurlons, mais tout bas. Alors, nous agitons les bras et nous avons l'impression de remplir le ciel de signaux immenses. Mais ce Bédouin regarde toujours vers la droite...

Et voici que, sans hâte, il a amorcé un quart de tour. A la seconde même où il se présentera de face, tout sera accompli. A la seconde même où il regardera vers nous, il aura déjà effacé en nous la soif, la mort et les mirages. Il a amorcé un quart de tour, qui, déjà, change le monde. Par un mouvement de son seul buste, par la promenade de son seul regard, il crée la vie, et il me paraît semblable à un dieu...

C'est un miracle... Il marche vers nous sur le sable, comme un dieu sur la mer...

L'Arabe nous a simplement regardés. Il a pressé, des mains, sur nos épaules, et nous lui avons obéi. Nous nous sommes étendus. Il n'y a plus ici ni races, ni langages, ni divisions... Il y a ce nomade pauvre qui a posé sur nos épaules des mains d'archange.

Nous avons attendu, le front dans le sable. Et maintenant, nous buvons à plat ventre, la tête dans la bassine, comme des veaux. Le Bédouin s'en effraye et nous oblige, à chaque instant, à nous interrompre. Mais dès qu'il nous lâche, nous replongeons tout notre visage dans l'eau.

L'eau !

Eau, tu n'as ni goût, ni couleur, ni arôme, on ne peut pas te définir, on te goûte, sans te connaître. Tu n'es pas nécessaire à la vie : tu es la vie. Tu nous pénètres d'un plaisir qui ne s'explique point par les sens. Avec toi rentrent en nous tous les pouvoirs auxquels nous avions renoncé. Par ta grâce, s'ouvrent en nous toutes les sources taries de notre cœur.

Tu es la plus grande richesse qui soit au monde, et tu

es aussi la plus délicate, toi si pure au ventre de la terre. On peut mourir sur une source d'eau magnésienne. On peut mourir à deux pas d'un lac d'eau salée. On peut mourir malgré deux litres de rosée qui retiennent en suspens quelques sels. Tu n'acceptes point de mélange, tu ne supportes point d'altération, tu es une ombrageuse divinité...

Mais tu répands en nous un bonheur infiniment simple.

Quant à toi qui nous sauves, Bédouin de Libye, tu t'effaceras cependant à jamais de ma mémoire. Je ne me souviendrai jamais de ton visage. Tu es l'Homme et tu m'apparais avec le visage de tous les hommes à la fois. Tu ne nous as jamais dévisagés et déjà tu nous as reconnus. Tu es le frère bien-aimé. Et, à mon tour, je te reconnaîtrai dans tous les hommes.

Tu m'apparais baigné de noblesse et de bienveillance, grand Seigneur qui as le pouvoir de donner à boire. Tous mes amis, tous mes ennemis en toi marchent vers moi, et je n'ai plus un seul ennemi au monde.

VIII

LES HOMMES

I

UNE fois de plus, j'ai côtoyé une vérité que je n'ai pas comprise. Je me suis cru perdu, j'ai cru toucher le fond du désespoir et, une fois le renoncement accepté, j'ai connu la paix. Il me semble à ces heures-là que l'on se découvre soi-même et que l'on devienne son propre ami. Plus rien ne saurait prévaloir contre un sentiment de plénitude qui satisfait en nous je ne sais quel besoin essentiel que nous ne nous connaissions pas. Bonnafous, j'imagine, qui s'usait à courir le vent, a connu cette sérénité. Guillaumet aussi dans sa neige. Comment oublierais-je moi-même que, enfoui dans le sable jusqu'à la nuque, et lentement égorgé par la soif, j'ai eu si chaud au cœur sous ma pèlerine d'étoiles ?

Comment favoriser en nous cette sorte de délivrance ? Tout est paradoxal chez l'homme, on le sait bien. On assure le pain de celui-là pour lui permettre de créer et il s'endort, le conquérant victorieux s'amollit, le généreux, si on l'enrichit, devient ladre. Que nous importent les doctrines politiques qui prétendent épanouir les hommes, si nous ne connaissons d'abord quel type d'homme elles épanouiront. Qui va naître ? Nous ne sommes pas un cheptel à l'engrais, et l'apparition d'un Pascal pauvre pèse plus lourd que la naissance de quelques anonymes prospères.

L'essentiel, nous ne savons pas le prévoir. Chacun de nous a connu les joies les plus chaudes là où rien ne les promettait. Elles nous ont laissé une telle nostalgie que nous regrettons jusqu'à nos misères, si nos misères les ont permises. Nous avons tous goûté, en retrouvant des camarades, l'enchantement des mauvais souvenirs.

Que savons-nous, sinon qu'il est des conditions inconnues qui nous fertilisent ? Où loge la vérité de l'homme ?

La vérité, ce n'est point ce qui se démontre. Si dans ce terrain, et non dans un autre, les orangers développent de solides racines et se chargent de fruits, ce terrain-là c'est la vérité des orangers. Si cette religion, si cette culture, si cette échelle des valeurs, si cette forme d'activité et non telles autres favorisent dans l'homme cette plénitude, délivrent en lui un grand seigneur qui s'ignorait, c'est que cette échelle des valeurs, cette culture, cette forme d'activité, sont la vérité de l'homme. La logique ? Qu'elle se débrouille pour rendre compte de la vie.

Tout au long de ce livre j'ai cité quelques-uns de ceux qui ont obéi, semble-t-il, à une vocation souveraine, qui ont choisi le désert ou la ligne, comme d'autres eussent choisi le monastère ; mais j'ai trahi mon but si j'ai paru vous engager à admirer d'abord les hommes. Ce qui est admirable d'abord, c'est le terrain qui les a fondés.

Les vocations sans doute jouent un rôle. Les uns s'enferment dans leurs boutiques. D'autres font leur chemin, impérieusement, dans une direction nécessaire : nous retrouvons en germe dans l'histoire de leur enfance les élans qui expliqueront leur destinée. Mais l'Histoire, lue après coup, fait illusion. Ces élans-là nous les retrouverions chez presque tous. Nous avons tous connu des boutiquiers qui, au cours de quelque nuit de naufrage ou d'incendie, se sont révélés plus grands qu'eux-mêmes. Ils ne se méprennent point sur la qualité de leur plénitude : cet incendie restera la nuit de leur vie. Mais, faute d'occasions nouvelles, faute de terrain favorable, faute de religion exigeante, ils se sont rendormis sans avoir cru en leur propre grandeur. Certes les vocations aident l'homme à se délivrer : mais il est également nécessaire de délivrer les vocations.

Nuits aériennes, nuits du désert... ce sont là des occasions rares, qui ne s'offrent pas à tous les hommes. Et cependant, quand les circonstances les animent, ils montrent tous les mêmes besoins. Je ne m'écarte point de mon sujet si je raconte une nuit d'Espagne qui, là-dessus, m'a instruit. J'ai trop parlé de quelques-uns et j'aimerais parler de tous.

C'était sur le front de Madrid que je visitais en reporter. Je dînais ce soir-là au fond d'un abri souterrain, à la table d'un jeune capitaine.

2

Nous causions quand le téléphone a sonné. Un long dialogue s'est engagé : il s'agit d'une attaque locale dont le P. C. communique l'ordre, une attaque absurde et désespérée qui doit enlever, dans cette banlieue ouvrière, quelques maisons changées en forteresses de ciment. Le capitaine hausse les épaules et revient à nous : « Les premiers d'entre nous, dit-il, qui se montreront... », puis il pousse deux verres de cognac vers un sergent, qui se trouve ici, et vers moi :

— Tu sors le premier, avec moi, dit-il au sergent. Bois et va dormir.

Le sergent est allé dormir. Autour de cette table, nous sommes une dizaine à veiller. Dans cette pièce bien calfatée, dont nulle lumière ne filtre, la clarté est si dure que je cligne des yeux. J'ai glissé un regard, il y a cinq minutes, à travers une meurtrière. Ayant enlevé le chiffon qui masquait l'ouverture, j'ai aperçu, englouties sous un clair de lune qui répandait une lumière d'abîme, des ruines de maisons hantées. Quand j'ai remis en place le chiffon il m'a semblé essuyer le rayon de lune comme une coulée d'huile. Et je conserve maintenant dans les yeux l'image de forteresses glauques.

Ces soldats sans doute ne reviendront pas, mais ils se taisent, par pudeur. Cet assaut est dans l'ordre. On puise dans une provision d'hommes. On puise dans un grenier à grains. On jette une poignée de grains pour les semailles.

Et nous buvons notre cognac. Sur ma droite, on dispute une partie d'échecs. Sur ma gauche, on plaisante. Où suis-je ? Un homme, à demi ivre, fait son entrée. Il caresse une barbe hirsute et roule sur nous des yeux tendres. Son regard glisse sur le cognac, se détourne, revient au cognac, vire, suppliant, sur le capitaine. Le capitaine rit tout bas. L'homme, touché par l'espoir, rit aussi. Un rire léger gagne les spectateurs. Le capitaine recule doucement la bouteille, le regard de l'homme joue le désespoir, et un jeu puéril s'amorce ainsi, une sorte de ballet silencieux qui, à travers l'épaisse fumée des cigarettes, l'usure de la nuit blanche, l'image de l'attaque prochaine, tient du rêve.

Et nous jouons, enfermés bien au chaud dans la cale

de notre navire, cependant qu'au dehors redoublent des explosions semblables à des coups de mer.

Ces hommes se décaperont tout à l'heure de leur sueur, de leur alcool, de l'encrassement de leur attente dans les eaux régales de la nuit de guerre. Je les sens si près d'être purifiés. Mais ils dansent encore aussi loin qu'ils le peuvent danser, le ballet de l'ivrogne et de la bouteille. Ils la poursuivent aussi loin qu'on peut la poursuivre, cette partie d'échecs. Ils font durer la vie tant qu'ils peuvent. Mais ils ont réglé un réveille-matin qui trône sur une étagère. Cette sonnerie retentira donc. Alors ces hommes se dresseront, s'étireront et boucleront leur ceinturon. Le capitaine alors décrochera son revolver. L'ivrogne alors dessoûlera. Alors tous ils emprunteront, sans trop se hâter, ce corridor qui monte en pente douce jusqu'à un rectangle bleu de lune. Ils diront quelque chose de simple comme : « Sacrée attaque... » ou : « Il fait froid ! » Puis ils plongeront.

L'heure venue, j'assistai au réveil du sergent. Il dormait allongé sur un lit de fer, dans les décombres d'une cave. Et je le regardais dormir. Il me semblait connaître le goût de ce sommeil non angoissé, mais tellement heureux. Il me rappelait cette première journée de Libye, au cours de laquelle Prévot et moi, échoués sans eau et condamnés, nous avons pu, avant d'éprouver une soif trop vive, dormir une fois, une seule, deux heures durant. J'avais eu le sentiment en m'endormant d'user d'un pouvoir admirable : celui de refuser le monde présent. Propriétaire d'un corps qui me laissait encore en paix, rien ne distingua plus pour moi, une fois que j'eus enfoui mon visage dans mes bras, ma nuit d'une nuit heureuse.

Ainsi le sergent reposait-il, roulé en boule, sans forme humaine, et, quand ceux qui vinrent le réveiller eurent allumé une bougie et l'eurent fixée sur le goulot d'une bouteille, je ne distinguai rien d'abord qui émergeât du tas informe, sinon des godillots. D'énormes godillots cloutés, ferrés, des godillots de journalier ou de docker.

Cet homme était chaussé d'instruments de travail, et tout, sur son corps, n'était qu'instruments : cartouchières, revolvers, bretelles de cuir, ceinturon. Il portait le bât, le collier, tout le harnachement du cheval de labour. On voit au fond des caves, au Maroc, des meules tirées par

des chevaux aveugles. Ici, dans la lueur tremblante et rougeâtre de la bougie, on réveillait aussi un cheval aveugle afin qu'il tirât sa meule.

— Hep ! Sergent !

Il remua lentement, montrant son visage encore endormi et baragouinant je ne sais quoi. Mais il revint au mur ne voulant point se réveiller, se renfonçant dans les profondeurs du sommeil comme dans la paix d'un ventre maternel, comme sous des eaux profondes, se retenant des poings qu'il ouvrait et fermait, à je ne sais quelles algues noires. Il fallut bien lui dénouer les doigts. Nous nous assîmes sur son lit, l'un de nous passa doucement son bras derrière son cou, et souleva cette lourde tête en souriant. Et ce fut comme, dans la bonne chaleur de l'étable, la douceur de chevaux qui se caressent l'encolure. « Eh ! compagnon ! » Je n'ai rien vu dans ma vie de plus tendre. Le sergent fit un dernier effort pour rentrer dans ses songes heureux, pour refuser notre univers de dynamite, d'épuisement et de nuit glacée ; mais trop tard. Quelque chose s'imposait qui venait du dehors. Ainsi la cloche du collège, le dimanche, réveille lentement l'enfant puni. Il avait oublié le pupitre, le tableau noir et le pensum. Il rêvait aux jeux dans la campagne; en vain. La cloche sonne toujours et le ramène, inexorable, dans l'injustice des hommes. Semblable à lui, le sergent reprenait peu à peu à son compte ce corps usé par la fatigue, ce corps dont il ne voulait pas, et qui, dans le froid du réveil, connaîtrait avant peu ces tristes douleurs aux jointures, puis le poids du harnachement, puis cette course pesante, et la mort. Non tant la mort que la glu de ce sang où l'on trempe ses mains pour se relever, cette respiration difficile, cette glace autour; non tant la mort que l'inconfort de mourir. Et je songeais toujours, le regardant, à la désolation de mon propre réveil, à cette reprise en charge de la soif, du soleil, du sable, à cette reprise en charge de la vie, ce rêve que l'on ne choisit pas.

Mais le voilà debout, qui nous regarde droit dans les yeux :

— C'est l'heure ?

C'est ici que l'homme apparaît. C'est ici qu'il échappe aux prévisions de la logique : le sergent souriait ! Quelle

est donc cette tentation ? Je me souviens d'une nuit de Paris où Mermoz et moi ayant fêté, avec quelques amis, je ne sais quel anniversaire, nous nous sommes retrouvés au petit jour au seuil d'un bar, écœurés d'avoir tant parlé, d'avoir tant bu, d'être inutilement si las. Mais comme le ciel déjà se faisait pâle, Mermoz brusquement me serra les bras, et si fort que je sentis ses ongles. « Tu vois, c'est l'heure où à Dakar... » C'était l'heure où les mécanos se frottent les yeux, et retirent les housses d'hélices, où le pilote va consulter la météo, où la terre n'est plus peuplée que de camarades. Déjà le ciel se colorait, déjà l'on préparait la fête, mais pour d'autres, déjà l'on tendait la nappe d'un festin dont nous ne serions point les convives. D'autres courraient leur risque...

« Ici, quelle saleté... », acheva Mermoz.

Et toi, sergent, à quel banquet étais-tu convié qui valût de mourir ?

J'avais reçu déjà tes confidences. Tu m'avais raconté ton histoire : petit comptable quelque part à Barcelone, tu y alignais autrefois des chiffres sans te préoccuper beaucoup des divisions de ton pays. Mais un camarade s'engagea, puis un second, puis un troisième, et tu subis avec surprise une étrange transformation : tes occupations, peu à peu, t'apparurent futiles. Tes plaisirs, tes soucis, ton petit confort, tout cela était d'un autre âge. Là ne résidait point l'important. Vint enfin la nouvelle de la mort de l'un d'entre vous, tué du côté de Malaga. Il ne s'agissait point d'un ami que tu eusses pu désirer venger. Quant à la politique elle ne t'avait jamais troublé. Et cependant cette nouvelle passa sur vous, sur vos étroites destinées, comme un coup de vent de mer. Un camarade t'a regardé ce matin-là :

— On y va ?

— On y va.

Et vous y êtes « allés ».

Il m'est venu quelques images pour m'expliquer cette vérité que tu n'as pas su traduire en mots mais dont l'évidence t'a gouverné.

Quand passent les canards sauvages à l'époque des migrations, ils provoquent de curieuses marées sur les territoires qu'ils dominent. Les canards domestiques, comme attirés par le grand vol triangulaire, amorcent

un bond inhabile. L'appel sauvage a réveillé en eux je ne sais quel vestige sauvage. Et voilà les canards de la ferme changés pour une minute en oiseaux migrateurs. Voilà que dans cette petite tête dure où circulaient d'humbles images de mare, de vers, de poulailler, se développent les étendues continentales, le goût des vents du large, et la géographie des mers. L'animal ignorait que sa cervelle fût assez vaste pour contenir tant de merveilles, mais le voilà qui bat des ailes, méprise le grain, méprise les vers, et veut devenir canard sauvage.

Mais je revoyais surtout mes gazelles : j'ai élevé des gazelles à Juby. Nous avons tous, là-bas, élevé des gazelles. Nous les enfermions dans une maison de treillage, en plein air, car il faut aux gazelles l'eau courante des vents, et rien, autant qu'elles, n'est fragile. Capturées jeunes, elles vivent cependant et broutent dans votre main. Elle se laissent caresser, et plongent leur museau humide dans le creux de la paume. Et on les croit apprivoisées. On croit les avoir abritées du chagrin inconnu qui éteint sans bruit les gazelles et leur fait la mort la plus tendre... Mais vient le jour où vous les retrouvez, pesant de leurs petites cornes, contre l'enclos, dans la direction du désert. Elles sont aimantées. Elles ne savent pas qu'elles vous fuient. Le lait que vous leur apportez, elles viennent le boire. Elles se laissent encore caresser, elles enfoncent plus tendrement encore leur museau dans votre paume... Mais à peine les lâchez-vous, vous découvrez qu'après un semblant de galop heureux, elles sont ramenées contre le treillage. Et si vous n'intervenez plus, elles demeurent là, n'essayant même pas de lutter contre la barrière, mais pesant simplement contre elle, la nuque basse, de leurs petites cornes, jusqu'à mourir. Est-ce la saison des amours, ou le simple besoin d'un grand galop à perdre haleine ? Elles l'ignorent. Leurs yeux ne s'étaient pas ouverts encore, quand on vous les a capturées. Elles ignorent tout de la liberté dans les sables, comme de l'odeur du mâle. Mais vous êtes bien plus intelligents qu'elles. Ce qu'elles cherchent, vous le savez, c'est l'étendue qui les accomplira. Elles veulent devenir gazelles et danser leur danse. A cent trente kilomètres à l'heure, elles veulent connaître la fuite rectiligne, coupée de brusques jaillissements, comme si, çà et là, des flammes s'échappaient du sable. Peu importent les

chacals, si la vérité des gazelles est de goûter la peur, qui les contraint seule à se surpasser et tire d'elles les plus hautes voltiges ! Qu'importe le lion si la vérité des gazelles est d'être ouvertes d'un coup de griffe dans le soleil ! Vous les regardez et vous songez : les voilà prises de nostalgie. La nostalgie, c'est le désir d'on ne sait quoi... Il existe, l'objet du désir, mais il n'est point de mots pour le dire.

Et à nous, que nous manque-t-il ?

Que trouverais-tu ici, sergent, qui t'apportât le sentiment de ne plus trahir ta destinée ? Peut-être ce bras fraternel qui souleva ta tête endormie, peut-être ce sourire tendre qui ne plaignait pas, mais partageait ? « Eh ! camarade !... » Plaindre, c'est encore être deux. C'est encore être divisé. Mais il existe une altitude des relations où la reconnaissance comme la pitié perdent leur sens. C'est là que l'on respire comme un prisonnier délivré.

Nous avons connu cette union quand nous franchissions, par équipe de deux avions, un Rio de Oro insoumis encore. Je n'ai jamais entendu le naufragé remercier son sauveteur. Le plus souvent, même, nous nous insultions, pendant l'épuisant transbordement d'un avion à l'autre, des sacs de poste : « Salaud ! si j'ai eu la panne, c'est ta faute, avec ta rage de voler à deux mille, en plein dans les courants contraires ! Si tu m'avais suivi plus bas, nous serions déjà à Port-Étienne ! » Et l'autre qui offrait sa vie se découvrait honteux d'être un salaud. De quoi d'ailleurs l'eussions-nous remercié ? Il avait droit lui aussi à notre vie. Nous étions les branches d'un même arbre. Et j'étais orgueilleux de toi, qui me sauvais !

Pourquoi t'aurait-il plaint, sergent, celui qui te préparait pour la mort ? Vous preniez ce risque les uns pour les autres. On découvre à cette minute-là cette unité qui n'a plus besoin de langage. J'ai compris ton départ. Si tu étais pauvre à Barcelone, seul peut-être après le travail, si ton corps même n'avait point de refuge, tu éprouvais ici le sentiment de t'accomplir, tu rejoignais l'universel; voici que toi, le paria, tu étais reçu par l'amour.

Je me moque bien de connaître s'ils étaient sincères ou non, logiques ou non, les grands mots des politiciens qui t'ont peut-être ensemencé. S'ils ont pris sur toi,

comme peuvent germer des semences, c'est qu'ils répondaient à tes besoins. Tu es seul juge. Ce sont les terres qui savent reconnaître le blé.

3

Liés à nos frères par un but commun et qui se situe en dehors de nous, alors seulement nous respirons et l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre, mais regarder ensemble dans la même direction. Il n'est de camarades que s'ils s'unissent dans la même cordée, vers le même sommet en quoi ils se retrouvent. Sinon pourquoi, au siècle même du confort, éprouverions-nous une joie si pleine à partager nos derniers vivres dans le désert ? Que valent là-contre les prévisions des sociologues ? A tous ceux d'entre nous qui ont connu la grande joie des dépannages sahariens, tout autre plaisir a paru futile.

C'est peut-être pourquoi le monde d'aujourd'hui commence à craquer autour de nous. Chacun s'exalte pour des religions qui lui promettent cette plénitude. Tous, sous les mots contradictoires, nous exprimons les mêmes élans. Nous nous divisons sur des méthodes qui sont les fruits de nos raisonnements, non sur les buts : ils sont les mêmes.

Dès lors, ne nous étonnons pas. Celui qui ne soupçonnait pas l'inconnu endormi en lui, mais l'a senti se réveiller une seule fois dans une cave d'anarchistes à Barcelone, à cause du sacrifice, de l'entr'aide, d'une image rigide de la justice, celui-là ne connaîtra plus qu'une vérité : la vérité des anarchistes. Et celui qui aura une fois monté la garde pour protéger un peuple de petites nonnes agenouillées, épouvantées, dans les monastères d'Espagne, celui-là mourra pour l'Église.

Si vous aviez objecté à Mermoz, quand il plongeait vers le versant chilien des Andes, avec sa victoire dans le cœur, qu'il se trompait, qu'une lettre de marchand, peut-être, ne valait pas le risque de sa vie, Mermoz eût ri de vous. La vérité, c'est l'homme qui naissait en lui quand il passait les Andes.

Si vous voulez convaincre de l'horreur de la guerre celui qui ne refuse pas la guerre, ne le traitez point de

barbare : cherchez à le comprendre avant de le juger.

Considérez cet officier du Sud qui commandait, lors de la guerre du Rif, un poste avancé, planté en coin entre deux montagnes dissidentes. Il recevait, un soir, des parlementaires descendus du massif de l'Ouest. Et l'on buvait le thé, comme il se doit, quand la fusillade éclata. Les tribus du massif de l'Est attaquaient le poste. Au capitaine qui les expulsait pour combattre, les parlementaires ennemis répondirent : « Nous sommes tes hôtes aujourd'hui. Dieu ne permet pas qu'on t'abandonne... » Ils se joignirent donc à ses hommes, sauvèrent le poste, puis regrimpèrent dans leur nid d'aigle.

Mais la veille du jour où, à leur tour, ils se préparent à l'assaillir, ils envoient des ambassadeurs au capitaine :

— L'autre soir, nous t'avons aidé...

— C'est vrai...

— Nous avons brûlé pour toi trois cents cartouches...

— C'est vrai.

— Il serait juste de nous les rendre.

Et le capitaine, grand seigneur, ne peut exploiter un avantage qu'il tirerait de leur noblesse. Il leur rend les cartouches dont on usera contre lui.

La vérité pour l'homme, c'est ce qui fait de lui un homme. Quand celui-là qui a connu cette dignité des rapports, cette loyauté dans le jeu, ce don mutuel d'une estime qui engage la vie, compare cette élévation, qui lui fut permise, à la médiocre bonhomie du démagogue qui eût exprimé sa fraternité aux mêmes Arabes par de grandes claques sur les épaules, les eût flattés mais en même temps humiliés, celui-là n'éprouvera à votre égard, si vous raisonnez contre lui, qu'une pitié un peu méprisante. Et c'est lui qui aura raison.

Mais vous aurez également raison de haïr la guerre.

Pour comprendre l'homme et ses besoins, pour le connaître dans ce qu'il a d'essentiel, il ne faut pas opposer l'une à l'autre l'évidence de vos vérités. Oui, vous avez raison. Vous avez tous raison. La logique démontre tout. Il a raison celui-là même qui rejette les malheurs du monde sur les bossus. Si nous déclarons la guerre aux bossus, nous apprendrons vite à nous exalter. Nous vengerons les crimes des bossus. Et certes les bossus aussi commettent des crimes.

Il faut, pour essayer de dégager cet essentiel, oublier un instant les divisions, qui, une fois admises, entraînent tout un Coran de vérités inébranlables et le fanatisme qui en découle. On peut ranger les hommes en hommes de droite et en hommes de gauche, en bossus et en non-bossus, en fascistes et en démocrates, et ces distinctions sont inattaquables. Mais la vérité, vous le savez, c'est ce qui simplifie le monde et non ce qui crée le chaos. La vérité, c'est le langage qui dégage l'universel. Newton n'a point « découvert » une loi longtemps dissimulée à la façon d'une solution de rébus, Newton a effectué une opération créatrice. Il a fondé un langage d'homme qui pût exprimer à la fois la chute de la pomme dans un pré ou l'ascension du soleil. La vérité, ce n'est point ce qui se démontre, c'est ce qui simplifie.

A quoi bon discuter les idéologies ? Si toutes se démontrent, toutes aussi s'opposent, et de telles discussions font désespérer du salut de l'homme. Alors que l'homme, partout, autour de nous, expose les mêmes besoins.

Nous voulons être délivrés. Celui qui donne un coup de pioche veut connaître un sens à son coup de pioche. Et le coup de pioche du bagnard, qui humilie le bagnard, n'est point le même que le coup de pioche du prospecteur, qui grandit le prospecteur. Le bagne ne réside point là où des coups de pioche sont donnés. Il n'est pas d'horreur matérielle. Le bagne réside là où les coups de pioche sont donnés qui n'ont point de sens, qui ne relient pas celui qui les donne à la communauté des hommes.

Et nous voulons nous évader du bagne.

Il est deux cent millions d'hommes, en Europe, qui n'ont point de sens et voudraient naître. L'industrie les a arrachés au langage des lignées paysannes et les a enfermés dans ces ghettos énormes qui ressemblent à des gares de triage encombrées de rames de wagons noirs. Du fond des cités ouvrières, ils voudraient être réveillés.

Il en est d'autres, pris dans l'engrenage de tous les métiers, auxquels sont interdites les joies du pionnier, les joies religieuses, les joies du savant. On a cru que pour les grandir il suffisait de les vêtir, de les nourrir, de répondre à tous leurs besoins. Et l'on a peu à peu fondé en eux le petit bourgeois de Courteline, le politicien de

village, le technicien fermé à la vie intérieure. Si on les instruit bien, on ne les cultive plus. Il se forme une piètre opinion sur la culture celui qui croit qu'elle repose sur la mémoire de formules. Un mauvais élève du cours de Spéciales en sait plus long sur la nature et sur les lois que Descartes et Pascal. Est-il capable des mêmes démarches de l'esprit ?

Tous, plus ou moins confusément, éprouvent le besoin de naître. Mais il est des solutions qui trompent. Certes on peut animer les hommes en les habillant d'uniformes. Alors ils chanteront leurs cantiques de guerre et rompront leur pain entre camarades. Ils auront retrouvé ce qu'ils cherchent, le goût de l'universel. Mais du pain qui leur est offert, ils vont mourir.

On peut déterrer les idoles de bois et ressusciter les vieux mythes qui ont, tant bien que mal, fait leur preuve, on peut ressusciter les mystiques de Pangermanisme, ou d'Empire Romain. On peut enivrer les Allemands de l'ivresse d'être allemands et compatriotes de Beethoven. On peut en soûler jusqu'au soutier. C'est, certes, plus facile que de tirer du soutier un Beethoven.

Mais de telles idoles sont des idoles carnivores. Celui qui meurt pour le progrès des connaissances ou la guérison des maladies, celui-là sert la vie, en même temps qu'il meurt. Il est peut-être beau de mourir pour l'expansion d'un territoire mais la guerre d'aujourd'hui détruit ce qu'elle prétend favoriser. Il ne s'agit plus aujourd'hui de sacrifier un peu de sang pour vivifier toute la race. Une guerre, depuis qu'elle se traite avec l'avion et l'ypérite, n'est plus qu'une chirurgie sanglante. Chacun s'installe à l'abri d'un mur de ciment, chacun, faute de mieux, lance, nuit après nuit, des escadrilles qui torpillent l'autre dans ses entrailles, font sauter ses centres vitaux, paralysent sa production et ses échanges. La victoire est à qui pourrira le dernier. Et les deux adversaires pourrissent ensemble.

Dans un monde devenu désert, nous avions soif de retrouver des camarades : le goût du pain rompu entre camarades nous a fait accepter les valeurs de guerre. Mais nous n'avons pas besoin de la guerre pour trouver la chaleur des épaules voisines dans une course vers le

même but. La guerre nous trompe. La haine n'ajoute rien à l'exaltation de la course.

Pourquoi nous haïr ? Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire. Et s'il est bon que des civilisations s'opposent pour favoriser des synthèses nouvelles, il est monstrueux qu'elles s'entre-dévorent.

Puisqu'il suffit, pour nous délivrer, de nous aider à prendre conscience d'un but qui nous relie les uns aux autres, autant le chercher là où il nous unit tous. Le chirurgien qui passe la visite n'écoute pas les plaintes de celui qu'il ausculte : à travers celui-là, c'est l'homme qu'il cherche à guérir. Le chirurgien parle un langage universel. De même le physicien quand il médite ces équations presque divines par lesquelles il saisit à la fois et l'atome et la nébuleuse. Et ainsi jusqu'au simple berger. Car celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur. Il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'empire.

Croyez-vous que ce berger-là ne souhaite pas de prendre conscience ? J'ai visité sur le front de Madrid une école installée à cinq cents mètres des tranchées, derrière un petit mur de pierres, sur une colline. Un caporal y enseignait la botanique. Démontant de ses mains les fragiles organes d'un coquelicot, il attirait à lui des pèlerins barbus qui se dégageaient de leur boue tout autour, et montaient vers lui, malgré les obus, en pèlerinage. Une fois rangés autour du caporal, ils l'écoutaient, assis en tailleur, le menton au poing. Ils fronçaient les sourcils, serraient les dents, ils ne comprenaient pas grand-chose à la leçon, mais on leur avait dit : « Vous êtes des brutes, vous sortez à peine de vos tanières, il faut rattraper l'humanité ! » Et ils se hâtaient de leurs pas lourds pour la rejoindre.

Quand nous prendrons conscience de notre rôle, même le plus effacé, alors seulement nous serons heureux. Alors seulement nous pourrons vivre en paix et mourir en paix, car ce qui donne un sens à la vie donne un sens à la mort.

Elle est si douce quand elle est dans l'ordre des choses, quand le vieux paysan de Provence, au terme de son règne, remet en dépôt à ses fils son lot de chèvres et d'oliviers, afin qu'ils le transmettent, à leur tour, aux fils de leurs fils. On ne meurt qu'à demi dans une lignée paysanne. Chaque existence craque à son tour comme une cosse et livre ses graines.

J'ai coudoyé, une fois, trois paysans, face au lit de mort de leur mère. Et certes, c'était douloureux. Pour la seconde fois, était tranché le cordon ombilical. Pour la seconde fois, un nœud se défaisait : celui qui lie une génération à l'autre. Ces trois fils se découvraient seuls, ayant tout à apprendre, privés d'une table familiale où se réunir aux jours de fêtes, privés du pôle en qui ils se retrouvaient tous. Mais je découvrais aussi, dans cette rupture, que la vie peut être donnée pour la seconde fois. Ces fils, eux aussi, à leur tour, se feraient têtes de file, points de rassemblement et patriarches, jusqu'à l'heure où ils passeraient, à leur tour, le commandement à cette portée de petits qui jouaient dans la cour.

Je regardais la mère, cette vieille paysanne au visage paisible et dur, aux lèvres serrées, ce visage changé en masque de pierre. Et j'y reconnaissais le visage des fils. Ce masque avait servi à imprimer le leur. Ce corps avait servi à imprimer ces corps, ces beaux exemplaires d'hommes. Et maintenant, elle reposait brisée, mais comme une gangue dont on a retiré le fruit. A leur tour, fils et filles, de leur chair, imprimeraient des petits d'hommes. On ne mourrait pas dans la ferme. La mère est morte, vive la mère !

Douloureuse, oui, mais tellement simple cette image de la lignée, abandonnant une à une, sur son chemin, ses belles dépouilles à cheveux blancs, marchant vers je ne sais quelle vérité, à travers ses métamorphoses.

C'est pourquoi, ce même soir, la cloche des morts du petit village de campagne me parut chargée, non de désespoir, mais d'une allégresse discrète et tendre. Elle qui célébrait de la même voix les enterrements et les baptêmes, annonçait une fois encore le passage d'une génération à l'autre. Et l'on n'éprouvait qu'une grande paix à entendre chanter ces fiançailles d'une pauvre vieille et de la terre.

Ce qui se transmettait ainsi de génération en génération, avec le lent progrès d'une croissance d'arbre, c'était la vie mais c'était aussi la conscience. Quelle mystérieuse ascension ! D'une lave en fusion, d'une pâte d'étoile, d'une cellule vivante germée par miracle nous sommes issus, et, peu à peu, nous nous sommes élevés jusqu'à écrire des cantates et à peser des voies lactées.

La mère n'avait point seulement transmis la vie : elle avait, à ses fils, enseigné un langage, elle leur avait confié le bagage si lentement accumulé au cours des siècles, le patrimoine spirituel qu'elle avait elle-même reçu en dépôt, ce petit lot de traditions, de concepts et de mythes qui constitue toute la différence qui sépare Newton ou Shakespeare de la brute des cavernes.

Ce que nous sentons quand nous avons faim, de cette faim qui poussait les soldats d'Espagne sous le tir vers la leçon de botanique, qui poussa Mermoz vers l'Atlantique Sud, qui pousse l'autre vers son poème, c'est que la genèse n'est point achevée et qu'il nous faut prendre conscience de nous-mêmes et de l'univers. Il nous faut, dans la nuit, lancer des passerelles. Seuls l'ignorent ceux qui font leur sagesse d'une indifférence qu'ils croient égoïste; mais tout dément cette sagesse-là ! Camarades, mes camarades, je vous prends à témoin : quand nous sommes-nous sentis heureux ?

4

Et voici que je me souviens, dans la dernière page de ce livre, de ces bureaucrates vieillis qui nous servirent de cortège, à l'aube du premier courrier, quand nous nous préparions à muer en hommes, ayant eu la chance d'être désignés. Ils étaient pourtant semblables à nous, mais ne connaissaient point qu'ils avaient faim.

Il en est trop qu'on laisse dormir.

Il y a quelques années, au cours d'un long voyage en chemin de fer, j'ai voulu visiter la patrie en marche où je m'enfermais pour trois jours, prisonnier pour trois jours de ce bruit de galets roulés par la mer, et je me suis levé. J'ai traversé vers une heure du matin le train dans toute

sa longueur. Les sleepings étaient vides. Les voitures de première étaient vides.

Mais les voitures de troisième abritaient des centaines d'ouvriers polonais congédiés de France et qui regagnaient leur Pologne. Et je remontai les couloirs en enjambant des corps. Je m'arrêtai pour regarder. Debout sous les veilleuses, j'apercevais dans ce wagon sans divisions, et qui ressemblait à une chambrée, qui sentait la caserne ou le commissariat, toute une population confuse et barattée par les mouvements du rapide. Tout un peuple enfoncé dans les mauvais songes et qui regagnait sa misère. De grosses têtes rasées roulaient sur le bois des banquettes. Hommes, femmes, enfants, tous se retournaient de droite à gauche, comme attaqués par tous ces bruits, toutes ces secousses qui les menaçaient dans leur oubli. Ils n'avaient point trouvé l'hospitalité d'un bon sommeil.

Et voici qu'ils me semblaient avoir à demi perdu qualité humaine, ballottés d'un bout de l'Europe à l'autre par les courants économiques, arrachés à la petite maison du Nord, au minuscule jardin, aux trois pots de géranium que j'avais remarqués autrefois à la fenêtre des mineurs polonais. Ils n'avaient rassemblé que les ustensiles de cuisine, les couvertures et les rideaux, dans des paquets mal ficelés et crevés de hernies. Mais tout ce qu'ils avaient caressé ou charmé, tout ce qu'ils avaient réussi à apprivoiser en quatre ou cinq années de séjour en France, le chat, le chien et le géranium, ils avaient dû le sacrifier et ils n'emportaient avec eux que ces batteries de cuisine.

Un enfant tétait une mère si lasse qu'elle paraissait endormie. La vie se transmettait dans l'absurde et le désordre de ce voyage. Je regardai le père. Un crâne pesant et nu comme une pierre. Un corps plié dans l'inconfortable sommeil, emprisonné dans les vêtements de travail, fait de bosses et de creux. L'homme était pareil à un tas de glaise. Ainsi, la nuit, des épaves qui n'ont plus de forme, pèsent sur les bancs des halles. Et je pensai : le problème ne réside point dans cette misère, dans cette saleté, ni dans cette laideur. Mais ce même homme et cette même femme se sont connus un jour, et l'homme a souri sans doute à la femme : il lui a, sans doute, après le travail, apporté des fleurs. Timide et gauche, il tremblait peut-être de se voir dédaigné. Mais la femme, par

coquetterie naturelle, la femme sûre de sa grâce, se plaisait peut-être à l'inquiéter. Et l'autre, qui n'est plus aujourd'hui qu'une machine à piocher ou à cogner, éprouvait ainsi dans son cœur l'angoisse délicieuse. Le mystère, c'est qu'ils soient devenus ces paquets de glaise. Dans quel moule terrible ont-ils passé, marqués par lui comme par une machine à emboutir ? Un animal vieilli conserve sa grâce. Pourquoi cette belle argile humaine est-elle abîmée ?

Et je poursuivis mon voyage parmi ce peuple dont le sommeil était trouble comme un mauvais lieu. Il flottait un bruit vague fait de ronflements rauques, de plaintes obscures, du raclement des godillots de ceux qui, brisés d'un côté, essayaient l'autre. Et toujours en sourdine cet intarissable accompagnement de galets retournés par la mer.

Je m'assis en face d'un couple. Entre l'homme et la femme, l'enfant, tant bien que mal, avait fait son creux, et il dormait. Mais il se retourna dans le sommeil, et son visage m'apparut sous la veilleuse. Ah ! quel adorable visage ! Il était né de ce couple-là une sorte de fruit doré. Il était né de ces lourdes hardes cette réussite de charme et de grâce. Je me penchai sur ce front lisse, sur cette douce moue des lèvres, et je me dis : voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de la vie. Les petits princes des légendes n'étaient point différents de lui : protégé, entouré, cultivé, que ne saurait-il devenir ! Quand il naît par mutation dans les jardins une rose nouvelle, voilà tous les jardiniers qui s'émeuvent. On isole la rose, on cultive la rose, on la favorise. Mais il n'est point de jardinier pour les hommes. Mozart enfant sera marqué comme les autres par la machine à emboutir. Mozart fera ses plus hautes joies de musique pourrie, dans la puanteur des cafés-concerts Mozart est condamné.

Et je regagnai mon wagon. Je me disais : ces gens ne souffrent guère de leur sort. Et ce n'est point la charité ici qui me tourmente. Il ne s'agit point de s'attendrir sur une plaie éternellement rouverte. Ceux qui la portent ne la sentent pas. C'est quelque chose comme l'espèce humaine et non l'individu qui est blessé ici, qui est lésé. Je ne crois guère à la pitié. Ce qui me tourmente, c'est le point de vue du jardinier. Ce qui me tourmente, ce n'est

point cette misère, dans laquelle, après tout, on s'installe aussi bien que dans la paresse. Des générations d'Orientaux vivent dans la crasse et s'y plaisent. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné.

Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme.

PILOTE DE GUERRE

Au Commandant Alias, à tous mes camarades du Groupe Aérien 2/33 de Grande Reconnaissance et, plus particulièrement, au Capitaine observateur Moreau et aux Lieutenants observateurs Azambre et Dutertre, qui ont été tour à tour mes compagnons de bord, au cours de tous mes vols de guerre de la Campagne 1939-1940 — et dont je suis, pour toute ma vie, l'ami fidèle.

I

Sans doute je rêve. Je suis au collège. J'ai quinze ans. Je résous avec patience mon problème de géométrie. Accoudé sur ce bureau noir, je me sers sagement du compas, de la règle, du rapporteur. Je suis studieux et tranquille. Des camarades, auprès de moi, parlent à voix basse. L'un d'eux aligne des chiffres sur un tableau noir. Quelques-uns, moins sérieux, jouent au bridge. De temps à autre je m'enfonce plus loin dans le rêve et jette un coup d'œil par la fenêtre. Une branche d'arbre oscille doucement dans le soleil. Je regarde longtemps. Je suis un élève dissipé... J'éprouve du plaisir à goûter ce soleil, comme à savourer cette odeur enfantine de pupitre, de craie, de tableau noir. Je m'enferme avec tant de joie dans cette enfance bien protégée ! Je le sais bien : il y a d'abord l'enfance, le collège, les camarades, puis vient le jour où l'on subit des examens. Où l'on reçoit quelque diplôme. Où l'on franchit, avec un serrement de cœur, un certain porche, au delà duquel, d'emblée, on est un homme. Alors le pas pèse plus lourd sur la terre. On fait déjà son chemin dans la vie. Les premiers pas de son chemin. On essaiera enfin ses armes sur de véritables adversaires. La règle, l'équerre, le compas, on en usera pour bâtir le monde, ou pour triompher des ennemis. Finis, les jeux !

Je sais que d'ordinaire un collégien ne craint pas d'affronter la vie. Un collégien piétine d'impatience. Les tourments, les dangers, les amertumes d'une vie d'homme n'intimident pas un collégien.

Mais voici que je suis un drôle de collégien. Je suis un collégien qui connait son bonheur, et qui n'est pas tellement pressé d'affronter la vie...

Dutertre passe. Je l'invite.

— Assieds-toi là, je vais te faire un tour de cartes...

Et je suis heureux de lui trouver son as de pique.

En face de moi, sur un bureau noir comme le mien, Dutertre est assis, les jambes pendantes. Il rit. Je souris avec modestie. Pénicot nous rejoint et pose son bras sur mon épaule :

— Alors, vieux camarade ?

Mon Dieu que tout cela est tendre !

Un surveillant (est-ce un surveillant ?...) ouvre la porte pour convoquer deux camarades. Ils lâchent leur règle, leur compas, se lèvent et sortent. Nous les suivons des yeux. Le collège est fini pour eux. On les lâche dans la vie. Leur science va servir. Ils vont, comme des hommes, essayer sur leurs adversaires les recettes de leurs calculs. Drôle de collège, d'où l'on s'en va chacun son tour. Et sans grands adieux. Ces deux camarades-là ne nous ont même pas regardés. Cependant les hasards de la vie, peut-être bien, les emporteront plus loin qu'en Chine. Tellement plus loin ! Quand la vie, après le collège, disperse les hommes, peuvent-ils jurer de se revoir ?

Nous courbons la tête, nous autres qui vivons encore dans la chaude paix de la couveuse...

— Écoute, Dutertre, ce soir...

Mais la même porte une seconde fois s'ouvre. Et j'entends comme un verdict :

— Le capitaine de Saint-Exupéry et le lieutenant Dutertre chez le Commandant.

Fini le collège. C'est la vie.

— Tu savais, toi, que c'était notre tour ?

— Pénicot a volé ce matin.

Nous partons sans doute en mission, puisque l'on nous convoque. Nous sommes fin mai, en pleine retraite, en plein désastre. On sacrifie les équipages comme on jetterait des verres d'eau dans un incendie de forêt. Comment pèserait-on les risques quand tout s'écroule ? Nous sommes encore, pour toute la France, cinquante équipages de Grande Reconnaissance. Cinquante équipages de trois hommes, dont vingt-trois chez nous, au Groupe 2/33. En trois semaines nous avons perdu dix-sept équipages sur vingt-trois. Nous avons fondu comme une cire. J'ai dit hier au lieutenant Gavoille :

— Nous verrons ça après la guerre.

Et le lieutenant Gavoille m'a répondu :

— Vous n'avez tout de même pas la prétention, mon Capitaine, d'être vivant après la guerre ?

Gavoille ne plaisantait pas. Nous savons bien que l'on ne peut faire autrement que de nous jeter dans le brasier, si même le geste est inutile. Nous sommes cinquante, pour toute la France. Sur nos épaules repose toute la stratégie de l'armée française ! Il est une immense forêt qui brûle, et quelques verres d'eau à sacrifier pour l'éteindre : on les sacrifiera.

C'est correct. Qui songe à se plaindre ? A-t-on jamais entendu répondre autre chose, chez nous, que : « Bien, mon Commandant. Oui, mon Commandant. Merci, mon Commandant. Entendu, mon Commandant. » Mais il est une impression qui domine toutes les autres au cours de cette fin de guerre. C'est celle de l'absurde. Tout craque autour de nous. Tout s'éboule. C'est si total que la mort elle-même paraît absurde. Elle manque de sérieux, la mort, dans cette pagaille...

Nous entrons chez le commandant Alias. (Il commande aujourd'hui encore, à Tunis, le même Groupe 2/33.)

— Bonjour, Saint-Ex. Bonjour, Dutertre. Asseyez-vous.

Nous nous asseyons. Le Commandant étale une carte sur la table, et se retourne vers le planton :

— Allez me chercher la météo.

Puis il tapote la table de son crayon. Je l'observe. Il a les traits tirés. Il n'a pas dormi. Il a fait la navette, en voiture, à la recherche d'un État-Major fantôme, l'État-Major de la Subdivision... Il a tenté de lutter contre les magasins d'approvisionnements qui ne livraient pas leurs pièces de rechange. Il s'est fait prendre sur la route dans des embouteillages inextricables. Il a aussi présidé au dernier déménagement, au dernier emménagement, car nous changeons de terrain comme de pauvres hères poursuivis par un huissier inexorable. Alias a réussi à sauver, chaque fois, les avions, les camions et dix tonnes de matériel. Mais nous le devinons à bout de forces, à bout de nerfs.

— Eh bien, voilà...

Il tapote toujours la table et ne nous regarde pas.

— C'est bien embêtant...

Puis il hausse les épaules.

— C'est une mission embêtante. Mais ils y tiennent à l'État-Major. Ils y tiennent beaucoup... J'ai discuté, mais ils y tiennent... C'est comme ça.

Dutertre et moi nous regardons, à travers la fenêtre, un ciel calme. J'entends caqueter les poules, car le bureau du Commandant est installé dans une ferme, comme la Salle des Renseignements l'est dans une école. Je n'opposerai pas l'été, les fruits qui mûrissent, les poussins qui prennent du poids, les blés qui lèvent, à la mort si proche. Je ne vois pas en quoi le calme de l'été contredirait la mort, ni en quoi la douceur des choses serait ironie. Mais une idée vague me vient : « C'est un été qui se détraque. Un été en panne... » J'ai vu des batteuses abandonnées. Des faucheuses-lieuses abandonnées. Dans les fossés des routes, des voitures en panne abandonnées. Des villages abandonnés. Telle fontaine d'un village vide laissait couler son eau. L'eau pure se changeait en mare, elle qui avait coûté tant de soins aux hommes. Tout à coup une absurde image me vient. Celle des horloges en panne. De toutes les horloges en panne. Horloges des églises de village. Horloges des gares. Pendules de cheminée des maisons vides. Et, dans cette devanture d'horloger enfui, cet ossuaire de pendules mortes. La guerre... on ne remonte plus les pendules. On ne ramasse plus les betteraves. On ne répare plus les wagons. Et l'eau, qui était captée pour la soif, ou pour le blanchissage des belles dentelles du dimanche des villageoises, se répand en mare devant l'église. Et l'on meurt en été...

C'est comme si j'avais une maladie. Ce médecin vient de me dire : « C'est bien embêtant... » Il faudrait donc penser au notaire, à ceux qui restent. En fait, nous avons compris, Dutertre et moi, qu'il s'agit d'une mission sacrifiée:

— Étant donné les circonstances présentes, achève le Commandant, on ne peut pas trop tenir compte du risque...

Bien sûr. On ne « peut pas trop ». Et personne n'a tort. Ni nous, de nous sentir mélancoliques. Ni le Commandant, d'être mal à l'aise. Ni l'État-Major, de donner des ordres. Le Commandant rechigne parce que ces ordres sont absurdes. Nous le savons aussi, mais

l'État-Major le connaît lui-même. Il donne des ordres parce qu'il faut donner des ordres. Au cours d'une guerre, un État-Major donne des ordres. Il les confie à de beaux cavaliers, ou, plus moderne, à des motocyclistes. Là où régnaient la pagaille et le désespoir, chacun de ces beaux cavaliers saute à bas d'un cheval fumant. Il montre l'Avenir, comme l'étoile des Mages. Il apporte la Vérité. Et les ordres reconstruisent le monde.

Ça, c'est le schéma de la guerre. L'imagerie en couleur de la guerre. Et chacun s'évertue, de son mieux, à faire que la guerre ressemble à la guerre. Pieusement. Chacun s'efforce de bien jouer les règles. Il se pourra, peut-être, alors, que cette guerre veuille bien ressembler à une guerre.

Et c'est afin qu'elle ressemble à une guerre que l'on sacrifie, sans buts précis, les équipages. Nul ne s'avoue que cette guerre ne ressemble à rien, que rien n'y a de sens, qu'aucun schéma ne s'adapte, que l'on tire gravement des fils qui ne communiquent plus avec les marionnettes. Les États-Majors expédient avec conviction ces ordres qui ne parviendront nulle part. On exige de nous des renseignements qui sont impossibles à récolter. L'aviation ne peut pas assumer la charge d'expliquer la guerre aux États-Majors. L'aviation, par ses observations, peut contrôler des hypothèses. Mais il n'est plus d'hypothèses. Et l'on sollicite, en fait, d'une cinquantaine d'équipages, qu'ils modèlent un visage à une guerre qui n'en a point. On s'adresse à nous comme à une tribu de cartomancienne. Je regarde Dutertre, mon observateur-cartomancienne. Il objectait, hier à un colonel de la Division : « Et comment ferai-je, à dix mètres du sol, et à cinq cent trente kilomètres-heure, pour vous repérer les positions ? — Voyons, vous verrez bien où l'on vous tirera dessus ! Si l'on vous tire dessus, les positions sont allemandes. »

— J'ai bien rigolé, concluait Dutertre, après la discussion.

Car les soldats français n'ont jamais vu d'avions français. Il en est mille, disséminés de Dunkerque à l'Alsace. Mieux vaudrait dire qu'ils sont dilués dans l'infini. Aussi, quand, sur le front, un appareil passe en rafale, à coup sûr il est allemand. Autant s'efforcer de le descendre avant qu'il ait lâché ses bombes. Son seul

grondement déclenche déjà les mitrailleuses et les canons à tir rapide.

— Avec une telle méthode, ajoutait Dutertre, ils seront précieux leurs renseignements !...

Et l'on en tiendra compte parce que, dans un schéma de guerre, on doit tenir compte des renseignements !...

Oui, mais la guerre aussi est détraquée.

Heureusement — nous le savons bien — on ne tiendra aucun compte de nos renseignements. Nous ne pourrons pas les transmettre. Les routes seront embouteillées. Les téléphones seront en panne. L'État-Major aura déménagé d'urgence. Les renseignements importants sur la position de l'ennemi, c'est l'ennemi lui-même qui les fournira. Nous discutions, il y a quelques jours, près de Laon, sur la position éventuelle des lignes. Nous envoyons un lieutenant en liaison chez le général. A mi-chemin entre notre base et le général, la voiture du lieutenant se heurte en travers de la route à un rouleau compresseur, derrière lequel s'abritent deux voitures blindées. Le lieutenant fait demi-tour. Mais une rafale de mitrailleuse le tue net et blesse le chauffeur. Les blindées sont allemandes.

Au fond, l'État-Major ressemble à un joueur de bridge que l'on interrogerait d'une pièce voisine :

— Que dois-je faire de ma dame de pique ?

L'isolé hausserait les épaules. N'ayant rien vu du jeu, que répondrait-il ?

Mais un État-Major n'a pas le droit de hausser les épaules. S'il contrôle encore quelques éléments, il doit les faire agir pour les garder en main, et pour tenter toutes les chances, tant que dure la guerre. Bien qu'en aveugle, il doit agir, et faire agir.

Mais il est difficile d'attribuer un rôle, au hasard, à une dame de pique. Nous avons déjà constaté, avec surprise d'abord, puis comme une évidence que nous aurions pu prévoir, ensuite, que, lorsque l'éboulement commence, le travail manque. On croit le vaincu submergé par un torrent de problèmes, usant jusqu'à la corde, pour les résoudre, son infanterie, son artillerie, ses tanks, ses avions... Mais la défaite escamote d'abord les problèmes. On ne connaît plus rien du jeu. On ne sait à quoi employer les avions, les tanks, la dame de pique...

On la jette au hasard sur la table, après s'être creusé la tête pour lui découvrir un rôle efficace. Le malaise règne, et non la fièvre. La victoire seule s'enveloppe de fièvre. La victoire organise, la victoire bâtit. Et chacun s'essouffle à porter ses pierres. Mais la défaite fait tremper les hommes dans une atmosphère d'incohérence, d'ennui, et, par-dessus tout, de futilité.

Car d'abord elles sont futiles, les missions exigées de nous. Chaque jour plus futiles. Plus sanglantes et plus futiles. Ceux qui donnent des ordres n'ont d'autre ressource, pour s'opposer à un glissement de montagne, que de jeter leurs derniers atouts sur la table.

Dutertre et moi nous sommes des atouts et nous écoutons le Commandant. Il nous développe le programme de l'après-midi. Il nous envoie survoler, à sept cents mètres d'altitude, les parcs à tanks de la région d'Arras, au retour d'un long parcours à dix mille mètres, de la voix qu'il prendrait pour nous dire :

— Vous me suivrez alors la seconde rue à droite jusqu'au coin de la première place; il y a là un bureau de tabac où vous m'achèterez des allumettes...

— Bien, mon Commandant.

Ni plus ni moins utile, la mission. Ni plus ni moins lyrique, le langage qui la signifie.

Je me dis : « Mission sacrifiée. » Je pense... je pense beaucoup de choses. J'attendrai la nuit, si je suis vivant, pour réfléchir. Mais vivant... Quand une mission est facile, il en rentre une sur trois. Quand elle est un peu « embêtante », il est plus difficile, évidemment, de revenir. Et ici, dans le bureau du Commandant, la mort ne me paraît ni auguste, ni majestueuse, ni héroïque, ni déchirante. Elle n'est qu'un signe de désordre. Un effet du désordre. Le Groupe va nous perdre, comme on perd des bagages dans le tohu-bohu des correspondances de chemins de fer.

Et ce n'est pas que je ne pense sur la guerre, sur la mort, sur le sacrifice, sur la France, tout autre chose, mais je manque de concept directeur, de langage clair. Je pense par contradictions. Ma vérité est en morceaux, et je ne puis que les considérer l'un après l'autre. Si je suis vivant, j'attendrai la nuit pour réfléchir. La nuit bien-aimée. La nuit, la raison dort, et simplement les choses sont. Celles qui importent véritablement reprennent leur forme,

survivent aux destructions des analyses du jour. L'homme renoue ses morceaux et redevient arbre calme.

Le jour est aux scènes de ménage, mais, la nuit, celui-là qui s'est disputé retrouve l'Amour. Car l'amour est plus grand que ce vent de paroles. Et l'homme s'accoude à sa fenêtre, sous les étoiles, de nouveau responsable des enfants qui dorment, du pain à venir, du sommeil de l'épouse qui repose là, tellement fragile et délicate et passagère. L'amour, on ne le discute pas. Il est. Que vienne la nuit, pour que se montre à moi quelque évidence qui mérite l'amour ! Pour que je pense civilisation, sort de l'homme, goût de l'amitié dans mon pays. Pour que je souhaite servir quelque vérité impérieuse, bien que, peut-être, inexprimable encore...

Pour le moment, je suis tout semblable au chrétien que la grâce a abandonné. Je jouerai mon rôle, avec Dutertre, honnêtement, cela est certain, mais comme l'on sauve des rites lorsqu'ils n'ont plus de contenu. Quand le dieu s'en est retiré. J'attendrai la nuit, si je puis vivre encore, pour m'en aller un peu à pied sur la grand-route qui traverse notre village, enveloppé dans ma solitude bien-aimée, afin d'y reconnaître pourquoi je dois mourir.

II

Je me réveille de mon rêve. Le Commandant me surprend par une proposition étrange :

— Si ça vous ennuie trop, cette mission... si vous ne vous sentez pas en forme, je peux...

— Voyons, mon Commandant !

Le Commandant sait bien qu'une telle proposition est absurde. Mais, quand un équipage ne rentre pas, on se souvient de la gravité des visages à l'heure du départ. On interprète cette gravité comme le signe d'un pressentiment. On s'accuse de l'avoir négligée.

Le scrupule du Commandant me fait souvenir d'Israël. Je fumais, avant-hier, à la fenêtre de la Salle des Renseignements. Israël, quand je l'aperçus de ma fenêtre, marchait rapidement. Il avait le nez rouge. Un grand nez bien juif et bien rouge. J'ai été brusquement frappé par le nez rouge d'Israël.

Cet Israël, dont je considérais le nez, j'avais pour lui une amitié profonde. C'était l'un des plus courageux camarades pilotes du Groupe. L'un des plus courageux et l'un des plus modestes. On lui avait tellement parlé de la prudence juive que, son courage, il devait le prendre pour de la prudence. Il est prudent d'être vainqueur.

Donc, je remarquai son grand nez rouge, lequel ne brilla qu'un instant, vu la rapidité des pas qui emportaient Israël et son nez. Sans vouloir plaisanter, je me retournai vers Gavoille :

— Pourquoi fait-il un nez comme ça ?

— Sa mère le lui a fait, répondit Gavoille.

Mais il ajouta :

— Drôle de mission à basse altitude. Il part.

— Ah !

Et, bien sûr, je me suis rappelé, le soir, lorsque nous eûmes cessé d'attendre le retour d'Israël, ce nez qui, planté dans un visage totalement impassible, exprimait avec une sorte de génie, à lui seul, la plus lourde des préoccupations. Si j'avais eu à commander le départ d'Israël, l'image de ce nez m'eût hanté longtemps comme un reproche. Israël, certes, n'avait rien répondu à l'ordre de départ, sinon : « Oui, mon Commandant. Bien, mon Commandant. Entendu, mon Commandant. » Israël, certes, n'avait pas tressailli d'un seul des muscles de son visage. Mais, doucement, insidieusement, traîtreusement, le nez s'était allumé. Israël contrôlait les traits de son visage, mais non la couleur de son nez. Et le nez en avait abusé pour se manifester, à son compte, dans le silence. Le nez, à l'insu d'Israël, avait exprimé au Commandant sa forte désapprobation.

C'est peut-être pourquoi le Commandant n'aime point faire partir ceux qu'il imagine accablés de pressentiments. Les pressentiments trompent presque toujours, mais font rendre aux ordres de guerre un son de condamnation. Alias est un chef, non un juge.

Ainsi, l'autre jour, à propos de l'adjudant T.

Autant Israël était courageux, autant T. était accessible à la peur. C'est le seul homme que j'aie connu qui éprouvât réellement la peur. Quand on donnait à T. un ordre de guerre, on déclenchait en lui une bizarre ascension de vertige. C'était quelque chose de simple, d'inexorable et de lent. T. se raidissait lentement des pieds vers la tête.

Son visage était comme lavé de toute expression. Et les yeux commençaient de luire.

Contrairement à Israël, dont le nez m'avait paru tellement penaud, penaud de la mort probable d'Israël, en même temps que tout irrité, T. ne formait point de mouvements intérieurs. Il ne réagissait pas : il muait. Quand on avait achevé de parler à T., on découvrait que l'on avait simplement en lui allumé l'angoisse. L'angoisse commençait de répandre sur son visage une sorte de clarté égale. T., dès lors, était comme hors d'atteinte. On sentait s'élargir, entre l'univers et lui, un désert d'indifférence. Jamais ailleurs, chez nul au monde, je n'ai connu cette forme d'extase.

— Je n'aurais jamais dû le laisser partir ce jour-là, disait plus tard le Commandant.

Ce jour-là, quand le Commandant avait annoncé son départ à T., celui-ci, non seulement avait pâli, mais il avait commencé de sourire. Simplement de sourire. Ainsi font peut-être les suppliciés quand le bourreau, vraiment, dépasse les bornes.

— Vous n'êtes pas bien. Je vous remplace...

— Non, mon Commandant. Puisque c'est mon tour, c'est mon tour.

Et T., au garde à vous devant le Commandant, le regardait tout droit, sans un mouvement.

— Mais si vous ne vous sentez pas sûr de vous...

— C'est mon tour, mon Commandant, c'est mon tour.

— Voyons, T...

— Mon Commandant...

L'homme était semblable à un bloc.

Et Alias :

— Alors je l'ai laissé partir.

Ce qui suivit ne reçut jamais d'explication. T., mitrailleur à bord de l'appareil, subit une tentative d'attaque de la part d'un chasseur ennemi. Mais le chasseur, ses mitrailleuses s'étant enrayées, fit demi-tour. Le pilote et T. se parlèrent entre eux jusqu'aux environs du terrain de base, sans que le pilote remarquât rien d'anormal. Mais à cinq minutes de l'arrivée, il n'obtint plus de réponse.

Et l'on retrouva T., dans la soirée, le crâne brisé par l'empennage de l'avion. Il avait sauté en parachute dans des conditions désastreuses, en pleine vitesse, et cela en

territoire ami, alors qu'aucun danger ne le menaçait plus. Le passage du chasseur avait joué comme un appel irrésistible.

— Allez vous habiller, nous dit le Commandant, et soyez en l'air à cinq heures trente.

— Au revoir, mon Commandant.

Le Commandant répond par un geste vague. Superstition ? Comme ma cigarette est éteinte, et qu'en vain je fouille mes poches :

— Pourquoi n'avez-vous jamais d'allumettes ?

Ça, c'est exact. Et je franchis la porte sur cet adieu, en me demandant : « Pourquoi n'ai-je jamais d'allumettes ? »

— La mission l'ennuie, remarque Dutertre.

Moi je pense : il s'en fout ! Mais ce n'est pas à Alias que je songe en formant cette injuste boutade. Je suis choqué par une évidence que nul n'avoue : la vie de l'Esprit est intermittente. La vie de l'Intelligence, elle seule, est permanente, ou à peu près. Il y a peu de variations dans mes facultés d'analyse. Mais l'Esprit ne considère point les objets, il considère le sens qui les noue entre eux. Le visage qui est lu au travers. Et l'Esprit passe de la pleine vision à la cécité absolue. Celui qui aime son domaine, vient l'heure où il n'y découvre plus qu'assemblage d'objets disparates. Celui qui aime sa femme, vient l'heure où il ne voit dans l'amour que soucis, contrariétés et contraintes. Celui qui goûtait telle musique, vient l'heure où il n'en reçoit rien. Vient l'heure, comme maintenant, où je ne comprends plus mon pays. Un pays n'est pas la somme de contrées, de coutumes, de matériaux, que mon intelligence peut toujours saisir. C'est un Être. Et vient l'heure où je me découvre aveugle aux Êtres.

Le commandant Alias a passé la nuit chez le Général à discuter logique pure. Ça ruine la vie de l'Esprit, la logique pure. Puis il s'est épuisé, sur la route, contre d'interminables embouteillages. Puis il a trouvé, en rentrant au Groupe, cent difficultés matérielles, de celles qui vous rongent peu à peu comme les mille effets d'un glissement de montagne que l'on ne saurait contenir. Il nous a enfin convoqués pour nous lancer dans une mission impossible. Nous sommes des objets de l'incohérence générale. Nous ne sommes pas, pour lui, Saint-

Exupéry ou Dutertre, doués d'un mode particulier de voir les choses ou de ne pas les voir, de penser, de marcher, de boire, de sourire. Nous sommes des morceaux d'une grande construction dont il faut plus de temps, plus de silence et plus de recul pour découvrir l'assemblage. Si j'étais affligé d'un tic, Alias ne remarquerait plus que le tic. Il n'expédierait plus, sur Arras, que l'image d'un tic. Dans le cafouillis des problèmes posés, dans l'éboulement, nous sommes nous-mêmes divisés en morceaux. Cette voix. Ce nez. Ce tic. Et les morceaux n'émeuvent pas.

Il ne s'agit point ici du commandant Alias mais de tous les hommes. Au cours des corvées de l'enterrement, nous y aimions le mort, nous ne sommes pas en contact avec la mort. La mort est une grande chose. Elle est un nouveau réseau de relations avec les idées, les objets, les habitudes du mort. Elle est un nouvel arrangement du monde. Rien n'a changé en apparence, mais tout a changé. Les pages du livre sont les mêmes, mais non le sens du livre. Il nous faut, pour ressentir la mort, imaginer les heures où nous avons besoin du mort. Alors il manque. Imaginer les heures où il eût eu besoin de vous. Mais il n'a plus besoin de nous. Imaginer l'heure de la visite amicale. Et la découvrir creuse. Il nous faut voir la vie en perspective. Mais il n'est point de perspective ni d'espace, le jour où l'on enterre. Le mort est encore en morceaux. Le jour où l'on enterre, nous nous dispersons en piétinements, en mains d'amis vrais ou faux à serrer, en préoccupations matérielles. Le mort mourra demain seulement, dans le silence. Il se montrera à nous dans sa plénitude, pour s'arracher, dans sa plénitude, à notre substance. Alors nous crierons à cause de celui-là qui s'en va, et que nous ne pouvons retenir.

Je n'aime pas les images d'Épinal de la guerre. Le rude guerrier y écrase une larme, et dissimule son émotion sous des boutades bourrues. C'est faux. Le rude guerrier ne dissimule rien. S'il lâche une boutade, c'est qu'il pense une boutade.

La qualité de l'homme n'est point en cause. Le commandant Alias est parfaitement sensible. Si nous ne rentrons pas il en souffrira plus, peut-être, qu'un autre. A condition qu'il s'agisse de nous et non d'une somme de détails divers. A condition que cette recons-

truction lui soit permise par le silence. Car si, cette nuit, l'huissier qui nous poursuit contraint encore le Groupe à déménager, une roue de camion en panne, dans l'avalanche des problèmes, fera reporter à plus tard notre mort. Et Alias oubliera d'en souffrir.

Ainsi, moi qui pars en mission, je ne pense pas lutte de l'Occident contre le Nazisme. Je pense détails immédiats. Je songe à l'absurde d'un survol d'Arras à sept cents mètres. A la vanité des renseignements souhaités de nous. A la lenteur de l'habillage qui m'apparaît comme une toilette pour le bourreau. Et puis à mes gants. Où diable trouverai-je des gants ? J'ai perdu mes gants.

Je ne vois plus la cathédrale que j'habite.

Je m'habille pour le service d'un dieu mort.

III

Dépêche-toi... Où sont mes gants ?... Non... Ce ne sont pas ceux-là... cherche-les dans mon sac...

— Les trouve pas, mon Capitaine.

— Tu es un imbécile.

Ils sont tous des imbéciles. Celui qui ne sait pas trouver mes gants. Et l'autre, de l'État-Major, avec son idée fixe de mission à basse altitude.

— Je t'ai demandé un crayon. Voilà dix minutes que je t'ai demandé un crayon... Tu n'as pas de crayon ?

— Si, mon Capitaine.

En voilà un qui est intelligent.

— Pends-moi ce crayon à une ficelle. Et accroche-moi cette ficelle à cette boutonnière-ci... Dites donc, le mitrailleur, vous n'avez pas l'air de vous presser...

— C'est que je suis prêt, mon Capitaine.

— Ah ! Bon.

Et l'observateur, je bifurque vers lui :

— Ça va, Dutertre ? Manque rien ? Vous avez calculé les caps ?

— J'ai les caps, mon Capitaine...

Bon. Il a les caps. Une mission sacrifiée... Je vous demande un peu s'il est sensé de sacrifier un équipage pour des renseignements dont personne n'a besoin et

qui, si l'un de nous est encore en vie pour les rapporter, ne seront jamais transmis à personne...

— Ils devraient engager des spirites, à l'État-Major...

— Pourquoi ?

— Pour que nous puissions les leur communiquer ce soir, sur table tournante, leurs renseignements.

Je ne suis pas très fier de ma boutade, mais je ronchonne encore :

— Les États-Majors, les États-Majors, qu'ils aillent les faire, les missions sacrifiées, les États-Majors !

Car il est long le cérémonial de l'habillage, quand la mission apparaît comme désespérée, et que l'on se harnache avec tant de soin pour griller vif. Il est laborieux de revêtir cette triple épaisseur de vêtements superposés, de s'affubler du magasin d'accessoires que l'on porte comme un brocanteur, d'organiser le circuit d'oxygène, le circuit de chauffage, le circuit de communications téléphoniques entre membres de l'équipage. La respiration, je la prends dans ce masque. Un tube en caoutchouc me relie à l'avion, tout aussi essentiel que le cordon ombilical. L'avion entre en circuit dans la température de mon sang. L'avion entre en circuit dans mes communications humaines. On m'a ajouté des organes qui s'interposent, en quelque sorte, entre moi et mon cœur. De minute en minute je deviens plus lourd, plus encombrant, plus difficile à manier. Je vire d'un bloc et, si je penche pour serrer des courroies ou tirer sur des fermetures qui résistent, toutes mes jointures crient. Mes vieilles fractures me font mal.

— Passe-moi un autre casque. Je t'ai déjà dit vingt-cinq fois que je ne voulais plus du mien. Il est trop juste.

Car, Dieu sait par quel mystère, le crâne enfle à haute altitude. Et un casque normal au sol presse les os, comme un étau, à dix mille mètres.

— Mais votre casque, c'est un autre, mon Capitaine. Je l'ai changé...

— Ah ! Bon !

Car je ronchonne absolument, mais sans aucun remords. J'ai bien raison ! Tout cela d'ailleurs n'a point d'importance. On traverse, à cet instant-là, le centre même de ce désert intérieur dont je parlais. Il n'est, ici, que des débris. Je n'éprouve même pas de honte à souhaiter le miracle qui changera le cours de cet après-

midi. La panne de laryngophone, par exemple. C'est toujours en panne, les laryngophones ! De la pacotille ! Ça sauverait notre mission d'être sacrifiée, une panne de laryngophone...

Le capitaine Vezin m'aborde d'un air sombre. Le capitaine Vezin aborde chacun de nous, avant le départ en mission, d'un air sombre. Le capitaine Vezin est chargé, chez nous, des relations avec les organismes de guet des avions ennemis. Il a pour rôle de nous renseigner sur leurs mouvements. Vezin est un ami que j'aime tendrement, mais un prophète de malheur. Je regrette de l'apercevoir.

— Mon vieux, me dit Vezin, c'est embêtant, c'est embêtant, c'est embêtant !

Et il tire des papiers de sa poche. Puis, me regardant, soupçonneux :

— Par où sors-tu ?

— Par Albert.

— C'est bien ça. C'est bien ça. Ah, c'est embêtant !

— Ne fais pas l'idiot; qu'y a-t-il ?

— Tu ne peux pas partir !

Je ne peux pas partir !... Il est bien bon, Vezin ! Qu'il obtienne de Dieu le Père une panne de laryngophone !

— Tu ne peux pas passer.

— Pourquoi ne puis-je pas passer ?

— Parce qu'il y a trois missions de chasse allemande qui se relaient en permanence au-dessus d'Albert. L'une à six mille mètres, l'autre à sept mille cinq, l'autre à dix mille. Aucune ne quitte le ciel avant l'arrivée des remplaçants. Ils font de l'interdiction *a priori*. Tu vas te jeter dans un filet. Et puis, tiens, regarde !...

Et il me montre un papier, sur lequel il a griffonné des démonstrations incompréhensibles.

Il ferait mieux, Vezin, de me foutre la paix. Les mots « interdiction *a priori* » m'ont impressionné. Je songe aux lumières rouges et aux contraventions. Mais la contravention, ici, c'est la mort. Je déteste surtout « *a priori* ». J'ai l'impression d'être personnellement visé.

Je fais un grand effort d'intelligence. C'est toujours *a priori* que l'ennemi défend ses positions. Ces mots-là, c'est des balivernes... Et puis je me fous de la chasse.

Quand je descendrai à sept cents mètres, c'est la D. C. A. qui m'abattra. Elle ne peut pas me manquer ! Me voilà brusquement agressif :

— En somme, tu viens m'apprendre, de toute urgence, que l'existence d'une aviation allemande rend mon départ très imprudent ! Cours avertir le Général !

Cela n'eût pas coûté cher à Vezin de me rassurer gentiment, en baptisant ses fameux avions : « Des chasseurs qui traînent du côté d'Albert... »

Le sens était exactement le même !

IV

Tout est prêt. Nous sommes à bord. Reste à essayer les laryngophones...

— M'entendez bien, Dutertre ?

— Vous entends bien, mon Capitaine.

— Et vous, le mitrailleur, m'entendez bien ?

— Je... oui... très bien.

— Dutertre, vous l'entendez, le mitrailleur ?

— Je l'entends bien, mon Capitaine.

— Le mitrailleur, vous entendez le lieutenant Dutertre ?

— Je... oui... très bien.

— Pourquoi dites-vous toujours : « Je... oui... très bien ? »

— Je cherche mon crayon, mon Capitaine.

Les laryngophones ne sont pas en panne.

— Le mitrailleur, normale la pression d'air dans les bouteilles ?

— Je... oui... normale.

— Les trois bouteilles ?

— Les trois bouteilles.

— Paré, Dutertre ?

— Paré.

— Paré, le mitrailleur ?

— Paré.

— Alors, on y va.

Et je décolle.

V

L'ANGOISSE est due à la perte d'une identité véritable. Si j'attends un message dont dépend mon bonheur ou mon désespoir, je suis comme rejeté dans le néant. Tant que l'incertitude me tient en suspens, mes sentiments et mes attitudes ne sont plus qu'un déguisement provisoire. Le temps cesse de fonder, seconde par seconde, comme il bâtit l'arbre, le personnage véritable qui m'habitera dans une heure. Ce moi inconnu marche à ma rencontre, de l'extérieur, comme un fantôme. Alors j'éprouve une sensation d'angoisse. La mauvaise nouvelle provoque, non l'angoisse, mais la souffrance : c'est tout autre chose.

Or voici que le temps a cessé de couler à vide. Je suis installé enfin dans ma fonction. Je ne me projette plus dans un avenir sans visage. Je ne suis plus celui qui amorcera peut-être une vrille dans le tourbillon de l'incendie. L'avenir ne me hante plus à la façon d'une apparition étrangère. Mes actes, désormais, l'un après l'autre, le composent. Je suis celui qui contrôle le compas pour y maintenir 313°. Qui règle le pas des hélices et le réchauffage de l'huile. Ce sont des soucis immédiats et sains. Ce sont les soucis de la maison, les petits devoirs de la journée qui enlèvent le goût de vieillir. La journée devient maison bien lustrée, planche bien polie, oxygène bien débité. Je contrôle en effet le débit d'oxygène, car nous montons vite : six mille sept cents mètres.

— Ça va, l'oxygène, Dutertre ? Vous vous sentez bien ?

— Ça va, mon Capitaine.

— Hep ! le mitrailleur, l'oxygène, ça va ?

— Je... oui... ça va, mon Capitaine...

— Vous n'avez pas trouvé votre crayon ?

Je deviens aussi celui qui appuie le bouton S et le bouton A en vue du contrôle de mes mitrailleuses. A propos...

— Hep ! le mitrailleur, vous n'avez pas une trop grande ville, vers l'arrière, dans votre champ de tir ?

— Heu... non, mon Capitaine.

— Allez-y. Essayez vos mitrailleuses.

J'entends ses rafales.

— Ça a bien marché ?

— Ça a bien marché.

— Toutes les mitrailleuses ?

— Heu... Oui... toutes.

Je tire à mon tour. Je me demande où vont ces balles que l'on déverse sans scrupule au large des campagnes amies. Elles ne tuent jamais personne. La terre est grande.

Chaque minute ainsi m'alimente de son contenu. Je suis quelque chose d'aussi peu angoissé qu'un fruit qui mûrit. Certes les conditions du vol changeront autour de moi. Les conditions et les problèmes. Mais je suis inséré dans la fabrication de cet avenir. Le temps me pétrit peu à peu. L'enfant ne s'épouvante point de former patiemment un vieillard. Il est enfant, et il joue à ses jeux d'enfant. Je joue, moi aussi. Je compte les cadrans, les manettes, les boutons, les leviers de mon royaume. Je compte cent trois objets à vérifier, tirer, tourner ou pousser. (J'ai à peine triché en comptant pour deux la commande de mes mitrailleuses : elle porte une goupille de sécurité.) J'épaterai ce soir le fermier qui me loge. Je lui dirai :

— Savez-vous combien d'instruments un pilote d'aujourd'hui doit contrôler ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Ça ne fait rien. Dites un chiffre.

— Quel chiffre voulez-vous que je vous dise ?

Car mon fermier n'a aucun tact.

— Dites n'importe quel chiffre !

— Sept.

— Cent trois !

Et je serai content.

Ma paix est faite aussi de ce que tous les instruments dont j'étais encombré ont pris leur place et reçu leur signification. Toute cette tripaille de tuyaux et de câbles est devenue réseau de circulation. Je suis un organisme étendu à l'avion. L'avion me fabrique mon bien-être, quand je tourne tel bouton qui réchauffe progressivement mes vêtements et mon oxygène. L'oxygène, d'ailleurs, est trop réchauffé et me brûle le nez. Cet oxygène lui-même est débité, en proportion de l'altitude, par un instrument compliqué. Et c'est l'avion qui m'alimente. Cela me paraissait inhumain avant le vol, et maintenant,

allaité par l'avion lui-même, j'éprouve pour lui une sorte de tendresse filiale. Une sorte de tendresse de nourrisson.

Quant à mon poids, il s'est distribué sur des points d'appui. Ma triple épaisseur de vêtements superposés, mon lourd parachute dorsal pèsent contre le siège. Mes énormes chaussons reposent sur le palonnier. Mes mains aux gants épais et raides, si maladroites au sol, manœuvrent le volant avec aisance. Manœuvrent le volant... Manœuvrent le volant...

— Dutertre !

— ...taine ?

— Vérifiez d'abord vos contacts. Je ne vous entends que par à-coups. M'entendez-vous ?

— ... Vous... tends... capi...

— Secouez-le donc, votre bazar ! M'entendez-vous ?

La voix de Dutertre redevient claire :

— Vous entends très bien, mon Capitaine !

— Bon. Eh bien, aujourd'hui encore les commandes gèlent; le volant est dur; quant au palonnier, il est entièrement coincé !

— C'est gai. Quelle altitude ?

— Neuf mille sept.

— Quel froid ?

— Quarante-huit degrés. Et vous, l'oxygène, ça va ?

— Ça va, mon Capitaine.

— Le mitrailleur, ça va l'oxygène ?

Point de réponse.

— Mitrailleur, hep !

Point de réponse.

— L'entendez, Dutertre, le mitrailleur ?

— Entends rien, mon Capitaine...

— Appelez-le !

— Mitrailleur, hep ! mitrailleur !

Point de réponse.

Mais avant de plonger je secoue brutalement l'avion, pour réveiller l'autre, s'il dort.

— Mon Capitaine ?

— C'est vous, le mitrailleur ?

— Je... heu... oui...

— Vous n'en êtes pas certain ?

— Si !

— Pourquoi ne répondiez-vous pas ?

— Je faisais un essai de radio. J'avais débranché !

— Vous êtes un salaud ! On prévient ! J'ai failli plonger ! je vous pensais mort !

— Je... non.

— Je vous crois sur parole. Mais ne me jouez plus ce mauvais tour ! Prévenez-moi, nom de Dieu ! avant de débrancher !

— Pardon, mon Capitaine. Entendu, mon Capitaine. Préviendrai.

Car la panne d'oxygène n'est pas sensible à l'organisme. Elle se traduit par une euphorie vague qui aboutit, en quelques secondes, à l'évanouissement, et en quelques minutes à la mort. Le contrôle permanent du débit de cet oxygène est donc indispensable, ainsi que le contrôle, par le pilote, de l'état de ses passagers.

Je pince donc à petits coups le tuyau d'alimentation de mon masque, afin de goûter sur mon nez les bouffées chaudes qui apportent la vie.

En somme, je fais mon métier. Je n'éprouve rien d'autre que le plaisir physique d'actes nourris de sens qui se suffisent à eux-mêmes. Je n'éprouve ni le sentiment d'un grand danger (j'étais autrement inquiet en m'habillant), ni le sentiment d'un grand devoir. Le combat entre l'Occident et le Nazisme devient, cette fois-ci, à l'échelle de mes actes, une action sur des manettes, des leviers et des robinets. C'est bien ainsi. L'amour de son Dieu, chez le sacristain, se fait amour de l'allumage des cierges. Le sacristain va d'un pas égal, dans une église qu'il ne voit pas, et il est satisfait de faire fleurir l'un après l'autre les candélabres. Quand tous sont allumés, il se frotte les mains. Il est fier de soi.

Moi, j'ai admirablement réglé le pas de mes hélices, et je tiens mon cap à un degré près. Ça doit émerveiller Dutertre, si toutefois il observe un peu le compas...

— Dutertre... je... le cap au compas... ça va ?

— Non, mon Capitaine. Trop de dérive. Obliquez à droite.

Tant pis !

— Mon Capitaine, on passe les lignes. Je commence mes photos. Quelle altitude à votre altimètre ?

— Dix mille.

VI

— Capitaine... compas !

Exact. J'ai obliqué à gauche. Ce n'est point par hasard... C'est la ville d'Albert qui me repousse. Je la devine très loin, à l'avant. Mais elle pèse déjà contre mon corps de tout le poids de son « interdiction *a priori* ». Quelle mémoire se dissimule donc dans l'épaisseur des membres ! Mon corps se souvient des chutes subies, des fractures du crâne, des comas visqueux comme du sirop, des nuits d'hôpital. Mon corps craint les coups. Il cherche à éviter Albert. Quand je ne le surveille pas, il oblique à gauche. Il tire sur la gauche, à la façon d'un vieux cheval qui se méfierait, pour la vie, de l'obstacle qui l'a, une fois, effrayé. Et il s'agit bien de mon corps... non de mon esprit... C'est quand je suis distrait que mon corps en profite sournoisement, et escamote Albert.

Car je n'éprouve rien qui soit bien pénible. Je ne souhaite plus manquer la mission. J'ai cru tout à l'heure former ce souhait. Je me disais : « Les laryngophones seront en panne. J'ai bien sommeil. J'irai dormir. » Je me faisais de ce lit de paresse une image merveilleuse. Mais je savais aussi, en profondeur, qu'il n'est rien à attendre d'une mission manquée, sinon une sorte d'inconfort aigre. C'est comme si une mue nécessaire avait échoué.

Cela me rappelle le collège... Lorsque j'étais petit garçon...

— ... Capitaine !

— Quoi ?

— Non, rien... je croyais voir.

Je n'aime guère ce qu'il croyait voir.

Oui... quand on est petit garçon, au collège, on se lève trop tôt. On se lève à six heures du matin. Il fait froid. On se frotte les yeux, et l'on souffre d'avance de la triste leçon de grammaire. C'est pourquoi l'on rêve de tomber malade pour se réveiller à l'infirmerie, où des religieuses à cornette blanche vous apporteront au lit des tisanes sucrées. On se fait mille illusions sur ce paradis. Alors bien sûr, si je souffrais d'un rhume, je toussais un peu plus qu'il n'était nécessaire. Et, de l'infirmerie où je me

réveillais, j'entendais sonner la cloche pour les autres. Si j'avais un peu trop triché, cette cloche me punissait bien : elle me changeait en fantôme. Elle sonnait, au dehors, des heures véritables, celles de l'austérité des classes, celles du tumulte des récréations, celles de la chaleur du réfectoire. Elle fabriquait aux vivants, là dehors, une existence dense, riche de misères, d'impatiences, de jubilations, de regrets. Moi, j'étais volé, oublié, écœuré des tisanes fades, du lit moite et des heures sans visage.

Il n'est rien à attendre d'une mission manquée.

VII

Certes parfois, comme aujourd'hui, la mission ne peut satisfaire. Il est si évident que nous jouons un jeu qui imite la guerre. Nous jouons aux gendarmes et aux voleurs. Nous observons correctement la morale de nos livres d'Histoire et les règles de nos manuels. Ainsi j'ai roulé cette nuit, en voiture, sur le terrain. Et la sentinelle de garde a, selon la consigne, croisé la baïonnette face à cette voiture qui, tout aussi bien, eût été un tank ! Nous jouons à croiser la baïonnette devant des tanks.

Comment nous exalterions-nous sur ces charades un peu cruelles, où nous tenons un rôle si évident de figurants, quand on nous demande de le tenir jusqu'à la mort ? C'est trop sérieux, la mort, pour une charade.

Qui s'habillerait dans l'exaltation ? Personne. Hochedé lui-même, qui est une sorte de saint, qui a atteint cet état de don permanent qui est sans doute l'achèvement de l'homme, Hochedé, lui-même, se réfugie dans le silence. Les camarades qui s'habillent se taisent donc, l'air bourru, et ce n'est point par pudeur de héros. Cet air bourru ne masque aucune exaltation. Il dit ce qu'il dit. Et je le reconnais. C'est l'air bourru du gérant qui ne comprend rien aux consignes que lui a dictées un maître absent. Et qui cependant demeure fidèle. Tous les camarades rêvent de leur chambre calme, mais il n'est pas, chez nous, un seul d'entre eux qui choisirait véritablement d'aller dormir !

Car l'important n'est pas de s'exalter. Il n'est, dans la défaite, aucun espoir d'exaltation. L'important est de

s'habiller, de monter à bord, de décoller. Ce que l'on en pense soi-même n'a aucune importance. Et l'enfant qui s'exalterait à l'idée des leçons de grammaire m'apparaîtrait comme prétentieux et suspect. L'important est de se gérer dans un but qui ne se montre pas dans l'instant. Ce but n'est point pour l'Intelligence, mais pour l'Esprit. L'Esprit sait aimer, mais il dort. La tentation, je connais en quoi elle consiste aussi bien qu'un Père de l'Église. Être tenté, c'est être tenté, quand l'Esprit dort, de céder aux raisons de l'Intelligence.

A quoi sert que j'engage ma vie dans ce glissement de montagne ? Je l'ignore. On m'a répété cent fois : « Laissez-vous affecter ici ou là. Là est votre place. Vous y serez plus utile qu'en escadrille. Les pilotes, on peut en former par milliers... » La démonstration était péremptoire. Toutes les démonstrations sont péremptoires. Mon intelligence approuvait mais mon instinct l'emportait sur l'intelligence.

Pourquoi ce raisonnement m'apparaissait-il comme illusoire alors que je n'avais rien à lui objecter ? Je me disais : « Les intellectuels se tiennent en réserve, comme des pots de confiture, sur les étagères de la Propagande, pour être mangés après la guerre... » Ce n'était pas une réponse !

Aujourd'hui encore, comme les camarades, j'ai décollé contre tous les raisonnements, toutes les évidences, toutes les réactions de l'instinct. Viendra bien l'heure où je connaîtrai que j'avais raison contre ma raison. Je me suis promis, si je vis, cette promenade nocturne à travers mon village. Alors, peut-être, m'habituerai-je enfin moi-même. Et je verrai.

Peut-être n'aurai-je rien à dire sur ce que je verrai. Quand une femme me paraît belle, je n'ai rien à en dire. Je la vois sourire, tout simplement. Les intellectuels démontent le visage, pour l'expliquer par les morceaux, mais ils ne voient plus le sourire.

Connaître, ce n'est point démonter, ni expliquer. C'est accéder à la vision. Mais, pour voir, il convient d'abord de participer. Cela est dur apprentissage...

Tout le jour mon village m'a été invisible. Il s'agissait, avant la mission, de murs de torchis et de paysans, plus ou moins sales. Il s'agit maintenant d'un peu de gravier à dix kilomètres sous moi. Voilà mon village.

Mais, cette nuit peut-être, un chien de garde se réveillera et aboiera. J'ai toujours goûté la magie d'un village qui rêve tout haut, par la voix d'un seul chien de garde, dans la nuit claire.

Je n'ai aucun espoir de me faire comprendre, et cela m'est absolument indifférent. Que se montre simplement à moi, avec ses portes closes sur les provisions de graines, sur le bétail, sur les coutumes, mon village bien rangé pour dormir !

Les paysans, retour des champs, ayant desservi le repas, couché les enfants et soufflé la lampe, se fondront dans son silence. Et rien ne sera plus, sinon, sous les beaux draps raides de campagne, les lents mouvements de respiration, comme d'un reste de houle, après l'orage, sur la mer.

Dieu suspend l'usage des richesses pendant la durée du bilan nocturne. L'héritage tenu en réserve m'apparaîtra, ainsi, plus clairement, quand les hommes reposeront, les mains ouvertes par le jeu de l'inflexible sommeil qui défait les doigts jusqu'au jour.

Alors peut-être contemplerai-je ce qui ne porte point de nom. J'aurai marché comme un aveugle que ses paumes ont conduit vers le feu. Il ne saurait pas le décrire et cependant il l'a trouvé. Ainsi, peut-être, se montrera ce qu'il convient de protéger, ce qui ne se voit point, mais dure, à la façon d'une braise, sous la cendre des nuits de village.

Je n'avais rien à espérer d'une mission manquée. Pour comprendre un simple village, il faut d'abord...

— Capitaine !

— Oui ?

— Six chasseurs, six, à l'avant-gauche !

Ça a sonné comme un coup de tonnerre.

Il faut... il faut... j'aimerais cependant être payé à temps. J'aimerais avoir droit à l'amour. J'aimerais reconnaître pour qui je meurs...

VIII

— Mitrailleur !

— Capitaine ?

— Avez-vous entendu ? Six chasseurs, six, à l'avant-gauche !

— Entendu, Capitaine !

— Dutertre, ils nous ont vus ?

— Nous ont vus. Virent sur nous. Les survolons de cinq cents mètres.

— Mitrailleur, avez entendu ? Les survolons de cinq cents mètres. Dutertre ! Loin encore ?

— ... quelques secondes.

— Mitrailleur, avez entendu ? Seront dans la queue dans quelques secondes.

Là, je les vois ! Petits. Un essaim de guêpes empoisonnées.

— Mitrailleur ! Ils passent par le travers. Les apercevrez dans une seconde. Là !

— Je... je ne vois rien. Ah ! Je les vois !

Moi je ne les vois plus !

— Ils nous prennent en chasse ?

— Ils nous prennent en chasse !

— Montent fort ?

— Je ne sais pas... Je ne crois pas... Non !

— Que décidez-vous, mon Capitaine ?

C'est Dutertre qui a parlé.

— Que voulez-vous que je décide !

Et l'on se tait.

Il n'est rien à décider. Ça regarde Dieu exclusivement. Si je virais, je raccourcirais l'intervalle qui nous sépare. Comme nous marchons droit vers le soleil et qu'à haute altitude on ne s'élève pas de cinq cents mètres sans perdre quelques kilomètres sur le gibier, il se peut qu'avant de parvenir à notre étage, où ils retrouveront leur vitesse, ils nous aient perdus dans le soleil.

— Mitrailleur, toujours ?

— Toujours.

— Gagnons sur eux ?

— Euh... non... oui !

Ça regarde Dieu et le soleil.

En prévision du combat éventuel (bien qu'un Groupe de Chasse assassine plutôt qu'il ne combat), je m'efforce, en luttant contre lui de tous mes muscles, de débloquer mon palonnier gelé. J'éprouve une étrange sensation, mais j'ai encore les chasseurs dans les yeux. Et je pèse de tout mon poids sur les commandes rigides.

Une fois de plus j'observe que je suis, en fait, beaucoup moins ému dans cette action, qui cependant me

réduit à une attente absurde, que je ne l'étais pendant l'habillage. J'éprouve aussi une sorte de colère. Une colère bienfaisante.

Mais nulle ivresse du sacrifice. J'aimerais mordre.

— Mitrailleur, on les sème ?

— On les sème, mon Capitaine.

Ça ira.

— Dutertre... Dutertre...

— Mon Capitaine ?

— Non... rien.

— Qu'y avait-il, mon Capitaine ?

— Rien... Je croyais que... rien...

Je ne leur dirai rien. Ce n'est pas un tour à leur jouer. Si j'amorce une vrille, ils le verront bien. Ils verront bien que j'amorce une vrille...

Il n'est pas naturel que je ruisselle de sueur par 50° de froid. Pas naturel. Oh ! J'ai déjà compris ce qui se passe : tout doucement je m'évanouis. Tout doucement...

Je vois la planche de bord. Je ne vois plus la planche de bord. Mes mains s'amollissent sur le volant. Je n'ai même plus la force de parler. Je m'abandonne. S'abandonner...

J'ai pincé le tuyau de caoutchouc. J'ai reçu dans le nez la bouffée qui porte la vie. Ce n'est donc pas une panne d'oxygène. C'est... Oui, bien sûr. J'ai été stupide. C'est le palonnier. J'ai exercé contre mon palonnier des efforts de débardeur, de camionneur. A dix mille mètres d'altitude je me suis conduit en lutteur forain. Or mon oxygène était mesuré. J'en devais user avec discrétion. Je paie l'orgie...

Je respire à haute fréquence. Mon cœur bat vite, très vite. C'est comme un faible grelot. Je ne dirai rien à mon équipage. Si j'amorce une vrille, ils l'apprendront bien assez tôt ! Je vois la planche de bord... Je ne vois plus la planche de bord... Et je me sens triste, dans ma sueur.

La vie m'est revenue tout doucement.

— Dutertre !...

— Mon Capitaine ?

J'aimerais lui confier ce qui s'est passé.

— J'ai... cru... que...

Mais je renonce à m'exprimer. Les paroles consomment

trop d'oxygène, et mes trois mots m'ont déjà essoufflé. Je suis un faible, faible convalescent...

— Qu'y avait-il, mon Capitaine ?

— Non... rien.

— Mon Capitaine, vous êtes vraiment énigmatique ! Je suis énigmatique. Mais je suis vivant.

— ... ne... ne nous... ont pas eus...

— Oh ! mon Capitaine, c'est provisoire ! C'est provisoire : il y a Arras.

Ainsi, pendant quelques minutes, j'ai cru ne point revenir, et cependant je n'ai pas observé en moi cette angoisse brûlante qui, dit-on, blanchit les cheveux. Et je me souviens de Sagon. Du témoignage de Sagon, auquel nous rendîmes visite, quelques jours après le combat qui l'abattit, voilà deux mois, en zone française : qu'avait-il éprouvé, Sagon, quand, les chasseurs l'ayant encadré, cloué en quelque sorte à son poteau d'exécution, il s'était tenu pour mort dans les dix secondes ?

IX

Je le revois avec précision, couché dans son lit d'hôpital. Son genou a été accroché et brisé par l'empennage de l'avion, au cours du saut en parachute, mais Sagon n'a pas ressenti le choc. Son visage et ses mains sont assez grièvement brûlés, mais tout compte fait, il n'a rien subi qui soit inquiétant. Il nous raconte lentement son histoire, d'une voix quelconque, comme un compte rendu de corvée.

— ... J'ai compris qu'ils tiraient en me voyant enveloppé de balles lumineuses. Ma planche de bord a éclaté. Puis j'ai aperçu un peu de fumée, oh pas beaucoup ! qui semblait provenir de l'avant. J'ai pensé que c'était... vous savez il y a là un tuyau de conjugaison... Oh, ça ne flambait pas beaucoup...

Sagon fait la moue. Il pèse la question. Il estime important de nous dire si ça flambait beaucoup ou pas beaucoup. Il hésite :

— Tout de même... c'était le feu... Alors je leur ai dit de sauter...

Car le feu, dans les dix secondes, change un avion en torche !

— J'ai ouvert, alors, ma trappe de départ. J'ai eu tort. Ça a fait appel d'air... le feu... J'ai été gêné.

Un four de locomotive vous crache dans le ventre un torrent de flammes, à sept mille mètres d'altitude, et vous êtes gêné ! Je ne trahirai pas Sagon en exaltant son héroïsme ou sa pudeur. Il ne reconnaîtrait ni cet héroïsme ni cette pudeur. Il dirait : « Si ! Si ! j'ai été gêné... » Il fait d'ailleurs des efforts visibles pour être exact.

Et je sais bien que le champ de la conscience est minuscule. Elle n'accepte qu'un problème à la fois. Si vous vous colletez à coups de poing, et si la stratégie de la lutte vous préoccupe, vous ne souffrez pas des coups de poing. Quand j'ai cru me noyer, au cours d'un accident d'hydravion, l'eau, qui était glacée, m'a paru tiède. Ou, plus exactement, ma conscience n'a pas considéré la température de l'eau. Elle était absorbée par d'autres préoccupations. La température de l'eau n'a laissé aucune trace dans mon souvenir. Ainsi la conscience de Sagon était-elle absorbée par la technique du départ. L'univers de Sagon se limitait à la manivelle qui commande la trappe coulissante, à une certaine poignée du parachute dont l'emplacement le préoccupa, et au sort technique de son équipage. « Vous avez sauté ? » Point de réponse. « Personne à bord ? » Point de réponse.

— Je me suis cru seul. J'ai cru que je pouvais partir... (il avait déjà le visage et les mains grillés). Je me suis soulevé, j'ai enjambé la carlingue et me suis maintenu d'abord sur l'aile. Une fois là, je me suis penché vers l'avant : je n'ai pas vu l'observateur...

L'observateur, tué net par le tir des chasseurs, gisait dans le fond de la carlingue.

— J'ai reculé alors vers l'arrière, et je n'ai pas vu le mitrailleur...

Le mitrailleur, lui aussi, s'était écroulé.

— Je me suis cru seul...

Il réfléchit :

— Si j'avais su... j'aurais pu remonter à bord... Ça ne flambait pas tellement fort... Je suis resté, comme ça, longtemps sur l'aile... J'avais, avant de quitter la carlingue, réglé l'avion au cabré. Le vol était correct, le souffle supportable, et je me sentais à mon aise. Oh ! oui

je suis resté longtemps sur l'aile... Je ne savais pas quoi faire...

Non qu'il se posât à Sagon des problèmes inextricables : il se croyait seul à bord, l'avion flambait et les chasseurs répétaient leurs passages en l'éclaboussant de projectiles. Ce que nous signifiait Sagon, c'est qu'il n'éprouvait aucun désir. Il n'éprouvait rien. Il disposait de tout son temps. Il baignait dans une sorte de loisir infini. Et, point par point, je reconnaissais cette extraordinaire sensation qui accompagne parfois l'imminence de la mort : un loisir inattendu... Qu'elle est bien démentie par le réel l'imagerie de la haletante précipitation ! Sagon demeurait là, sur son aile, comme rejeté hors du temps !

— Et puis j'ai sauté, dit-il, j'ai mal sauté. Je me suis vu tourbillonner. J'ai craint, en l'ouvrant trop tôt, de m'entortiller dans mon parachute. J'ai attendu d'être stabilisé. Oh, j'ai attendu longtemps...

Sagon, ainsi, conserve le souvenir d'avoir, du début à la fin de son aventure, attendu. Attendu de flamber plus fort. Puis attendu sur l'aile, on ne sait quoi. Et, en chute libre, à la verticale vers le sol, attendu encore.

Et il s'agissait bien de Sagon, et même il s'agissait d'un Sagon rudimentaire, plus ordinaire que de coutume, d'un Sagon un peu perplexe et qui, au-dessus d'un abîme, piétinait avec ennui.

X

Voilà deux heures déjà que nous baignons dans une pression extérieure réduite au tiers de la pression normale. L'équipage lentement s'use. Nous nous parlons à peine. J'ai encore tenté, une ou deux fois, avec prudence, une action sur mon palonnier. Je n'ai pas insisté. J'ai été pénétré chaque fois par la même sensation, d'une épuisante douceur.

Dutertre, en vue des virages que la photo exige, me prévient longtemps à l'avance. Je me débrouille, comme je le puis, avec ce qui me reste de volant. J'incline l'avion et je tire à moi. Et je réussis pour Dutertre des virages en vingt épisodes.

— Quelle altitude ?

— Dix mille deux cents...

Je songe encore à Sagon... L'homme est toujours l'homme. Nous sommes des hommes. Et, en moi, je n'ai jamais rencontré que moi-même. Sagon n'a connu que Sagon. Celui qui meurt, meurt comme il fut. Dans la mort d'un mineur ordinaire il est un mineur ordinaire qui meurt. Où trouve-t-on cette démence hagarde que, pour nous éblouir, inventent les littérateurs ?

J'ai vu remonter un homme, en Espagne, après quelques journées de travail, de la cave d'une maison écrasée par une torpille. La foule entourait en silence et, me semblait-il, avec une soudaine timidité, celui-là qui revenait presque de l'au-delà, revêtu encore de ses gravats, à demi abruti par l'asphyxie et par le jeûne, semblable à une sorte de monstre éteint. Quand quelques-uns s'enhardirent à l'interroger, et qu'il prêta aux questions une attention glauque, la timidité de la foule se changea en malaise.

On essayait sur lui des clefs maladroites, car, l'interrogation véritable, nul ne savait la formuler. On lui disait : « Que sentiez-vous... Que pensiez-vous... Que faisiez-vous... » On jetait ainsi, au hasard, des passerelles au-dessus d'un abîme, comme l'on eût usé d'une première convention pour atteindre, dans sa nuit, l'aveugle sourd-muet que l'on eût tenté de secourir.

Mais lorsque l'homme put nous répondre, il répondit :

— Ah oui, j'entendais de longs craquements...

Ou encore...

— Je me faisais bien du souci. C'était long... Ah, c'était bien long...

Ou encore...

— J'avais mal aux reins, j'avais très mal...

Et ce brave homme ne nous parlait que du brave homme. Il nous parla surtout de sa montre, qu'il avait perdue...

— Je l'ai cherchée... j'y tenais beaucoup... mais dans le noir...

Et certes, la vie lui avait enseigné la sensation du temps qui s'écoule ou l'amour des objets familiers. Et il se servait de l'homme qu'il était pour ressentir son univers, fût-ce l'univers d'un éboulement dans la nuit. Et, à la question fondamentale, que nul ne savait lui poser mais qui gouvernait toutes les tentatives : « Qui étiez-

vous ? Qui a surgi en vous ? », il n'eût rien pu répondre, sinon : « Moi-même... »

Aucune circonstance ne réveille en nous un étranger dont nous n'aurions rien soupçonné. Vivre, c'est naître lentement. Il serait un peu trop aisé d'emprunter des âmes toutes faites !

Une illumination soudaine semble parfois faire bifurquer une destinée. Mais l'illumination n'est que la vision soudaine, par l'Esprit, d'une route lentement préparée. J'ai appris lentement la grammaire. On m'a exercé à la syntaxe. On a éveillé mes sentiments. Et voilà brusquement qu'un poème me frappe au cœur.

Certes, je ne ressens pour l'instant aucun amour, mais si, ce soir, quelque chose m'est révélé, c'est que j'aurai pesamment apporté mes pierres à l'invisible construction. Je prépare une fête. Je n'aurai pas le droit de parler d'apparition soudaine, en moi, d'un autre que moi, puisque cet autre que moi, je le bâtis.

Je n'ai rien à attendre de l'aventure de guerre, sinon cette lente préparation. Elle paiera plus tard, comme la grammaire...

Toute vie s'est émoussée en nous, à cause de cette lente usure. Nous vieillissons. La mission vieillit. Que coûte la haute altitude ? Une heure vécue à dix mille mètres équivaut-elle à une semaine, trois semaines, un mois de vie organique, d'exercice du cœur, des poumons, des artères ? Peu m'importe, d'ailleurs. Mes demi-évanouissements m'ont ajouté des siècles : je baigne dans la sérénité des vieillards. Les émotions de l'habillage m'apparaissent comme infiniment lointaines, perdues dans le passé. Arras infiniment lointain dans l'avenir. L'aventure de guerre ? Où y a-t-il aventure de guerre ?

J'ai failli, voici dix minutes, disparaître, et je n'ai rien à raconter, sinon ce passage de guêpes minuscules entrevues pendant trois secondes. L'aventure véritable eût duré un dixième de seconde. Et chez nous, on ne revient pas, on ne revient jamais la dire.

— Un peu de pied à gauche, mon Capitaine.

Dutertre a oublié que mon palonnier est gelé ! Moi, je songe à une gravure qui m'a ébloui, dans l'enfance. On y voyait, sur un fond d'aurore boréale, un extraordinaire cimetière de navires perdus, immobilisés dans les

mers australes. Ils ouvraient, dans la lumière de cendre d'une sorte de soir éternel, des bras cristallisés. Dans une atmosphère morte ils tendaient encore des voiles qui avaient conservé l'empreinte du vent, comme un lit une empreinte de tendre épaule. Mais on les sentait raides et craquantes.

Ici tout est gelé. Mes commandes sont gelées. Mes mitrailleuses sont gelées. Et quand j'ai, sur les siennes, interrogé le mitrailleur :

— Vos mitrailleuses ?...

— Plus rien.

— Ah bon.

Dans le tuyau d'expiration de mon masque je crache des aiguilles de glace. De temps à autre, il me faut écraser, à travers le caoutchouc souple, le bouchon de givre qui m'étouffe. Quand je presse, je le sens crisser dans ma paume.

— Mitrailleur, l'oxygène ça va ?

— Ça va...

— Quelle pression dans les bouteilles ?

— Euh... Soixante-dix.

— Ah bon.

Le temps pour nous s'est gelé aussi. Nous sommes trois vieillards à barbe blanche. Rien n'est mobile. Rien n'est urgent. Rien n'est cruel.

L'aventure de guerre ? Le commandant Alias a cru, un jour, devoir me dire :

— Essayez de faire attention !

Attention à quoi, commandant Alias ? La chasse vous tombe dessus comme la foudre. Le Groupe de Chasse, qui vous surplombe de quinze cents mètres d'altitude, vous ayant découvert au-dessous de lui, prend tout son temps. Il louvoie, s'oriente, se place. Vous, vous ignorez tout encore. Vous êtes la souris enfermée dans l'ombre du rapace. La souris s'imagine vivre. Elle folâtre encore dans les blés. Mais elle est déjà prisonnière de la rétine de l'épervier, mieux collée à cette rétine qu'à une glu, car l'épervier ne la lâchera plus.

Et vous, de même, vous continuez de piloter, de rêver, d'observer le sol, quand déjà vous a condamné l'imperceptible signe noir qui s'est formé sur une rétine d'homme.

Les neuf avions du Groupe de Chasse basculeront à la verticale, quand il leur plaira. Ils ont tout leur temps. Ils donneront à neuf cents kilomètres à l'heure ce prodigieux coup de harpon qui ne manque jamais sa proie. Une escadre de bombardement constitue une puissance de tir qui offre des chances à la défense, mais l'équipage de Reconnaissance, isolé en plein ciel, ne triomphe jamais des soixante-douze mitrailleuses, qui ne se révéleront d'ailleurs à lui que par la gerbe lumineuse de leurs balles.

A l'instant même où vous connaîtrez qu'il y a combat, le chasseur ayant lâché son venin d'un coup, comme le cobra, déjà neutre et inaccessible, vous surplombera. Les cobras ainsi se balancent, jettent leur éclair, et reprennent leur balancement.

Ainsi quand le Groupe de Chasse s'est évanoui, rien n'a changé encore. Les visages mêmes n'ont pas changé. Ils changent, maintenant que le ciel est vide et que la paix est faite. Le chasseur, déjà, n'est plus qu'un témoin impartial, quand, de la carotide sectionnée de l'observateur s'échappe le premier des spasmes de sang, quand, du capot du moteur droit, filtre, hésitante, la première flamme du feu de forge. Ainsi le cobra s'est déjà replié, quand le venin pénètre au cœur, et quand le premier muscle du visage grimace. Le Groupe de Chasse ne tue pas. Il sème la mort. Elle germe quand il est passé.

Attention à quoi, commandant Alias ? Lorsque nous avons croisé les chasseurs je n'ai rien eu à décider. J'aurais pu ne point les connaître. S'ils m'avaient dominé, je ne les aurais jamais connus !

Attention à quoi ? Le ciel est vide.

La terre est vide.

Il n'est plus d'homme quand on observe de dix kilomètres de distance. Les démarches de l'homme ne se lisent plus à cette échelle. Nos appareils photo à long foyer nous servent ici de microscope. Il faut le microscope pour saisir, non l'homme — il échappe encore à cet instrument — mais les signes de sa présence, les routes, les canaux, les convois, les chalands. L'homme ensemence une lamelle de microscope. Je suis un savant glacial, et leur guerre n'est plus, pour moi, qu'une étude de laboratoire.

— Tirent-ils, Dutertre ?

— Je crois qu'ils tirent.

Dutertre n'en sait rien. Les éclatements sont trop lointains, et les taches de fumée se confondent avec le sol. Ils ne peuvent souhaiter de nous abattre par un tir aussi imprécis. Nous sommes, à dix mille mètres, pratiquement invulnérables. Ils tirent pour nous situer et guider, peut-être, la chasse sur nous. Une chasse perdue dans ce ciel comme une invisible poussière.

Ceux du sol nous distinguent à cause de l'écharpe de nacre blanche qu'un avion, s'il vole à haute altitude, traîne comme un voile de mariée. L'ébranlement dû au passage du bolide cristallise la vapeur d'eau de l'atmosphère. Et nous débobinons, en arrière de nous, un cirrus d'aiguilles de glace. Si les conditions extérieures sont propices à la formation de nuages, ce sillage engraissera lentement, et deviendra nuage du soir sur la campagne.

Les chasseurs sont guidés vers nous par la radio de bord, par les paquets d'éclatements, puis par le luxe ostentatoire de notre écharpe blanche. Cependant nous baignons dans un vide presque sidéral.

Nous naviguons, je le sais bien, à cinq cent trente kilomètres-heure... Cependant tout s'est fait immobile. La vitesse se montre sur un champ de courses. Mais ici tout trempe dans l'espace. Ainsi la terre, malgré ses quarante-deux kilomètres par seconde, fait lentement le tour du soleil. Elle y use une année. Nous aussi, nous sommes lentement rejoints, peut-être, dans cet exercice de gravitation. La densité de la guerre aérienne ? Des grains de poussière dans une cathédrale ! Grain de poussière, nous attirons peut-être à nous quelques dizaines ou quelques centaines de poussières. Et toute cette cendre, comme d'un tapis secoué, monte lentement dans le soleil.

Attention à quoi, commandant Alias ? Je ne vois, à la verticale, que des bibelots d'une autre époque, sous un cristal pur qui ne tremble pas. Je me penche sur des vitrines de musée. Mais déjà elles se présentent à contre-jour. Très loin devant nous, c'est sans doute Dunkerque et la mer. Mais, en oblique, je ne distingue plus grand-chose. Le soleil est, maintenant, trop bas, et je domine une grande plaque miroitante.

— Vous voyez quelque chose, Dutertre, à travers cette saloperie ?

— A la verticale, oui, mon Capitaine...

— Hep, le mitrailleur, pas de nouvelles des chasseurs ?

— Pas de nouvelles...

En réalité j'ignore totalement si nous sommes ou non poursuivis, et si l'on nous voit ou non, du sol, traîner derrière nous toute une collection de fils de la Vierge semblables au nôtre.

« Fil de la Vierge » me fait rêver. Il me vient une image que j'estime, d'abord, ravissante : « ... inaccessibles comme une trop jolie femme, nous poursuivons notre destinée, traînant lentement notre robe à traîne d'étoiles de glace... »

— Donnez un peu de pied à gauche !

Ça, c'est la réalité. Mais je reviens à ma poésie de pacotille :

« ... ce virage provoquera le virage d'un ciel entier de soupirants... »

Du pied à gauche... du pied à gauche... Faudrait pouvoir !

La trop jolie femme rate son virage.

— Si vous chantez... tournerez de l'œil..., mon Capitaine.

J'ai donc chanté ?

D'ailleurs, il m'enlève, Dutertre, toute envie de musique légère :

— J'ai presque terminé les photos. Pourrez bientôt descendre en direction d'Arras.

Je pourrai... Je pourrai... bien sûr ! Il faut profiter des bonnes occasions.

Tiens ! les manettes des gaz aussi sont gelées...

Et je me dis :

— Il est revenu cette semaine une mission sur trois. Il est donc une haute densité du danger de guerre. Cependant, si nous sommes de ceux qui reviennent, nous n'aurons rien à raconter. J'ai autrefois vécu des aventures : la création des lignes postales, la dissidence saharienne, l'Amérique du Sud... mais la guerre n'est point une aventure véritable, elle n'est qu'un ersatz d'aventure. L'aventure repose sur la richesse des liens qu'elle établit, des problèmes qu'elle pose, des créations qu'elle provoque. Il ne suffit pas, pour transformer en aventure le

simple jeu de pile ou face, d'engager sur lui la vie et la mort. La guerre n'est pas une aventure. La guerre est une maladie. Comme le typhus.

Peut-être comprendrai-je plus tard que ma seule véritable aventure de guerre a été celle de ma chambre d'Orconte.

XI

J'habitais, à Orconte, village des environs de Saint-Dizier où mon Groupe cantonna durant l'hiver 39, qui fut très rude, une ferme bâtie en murs de torchis. La température nocturne y descendait assez bas pour transformer en glace l'eau de mon pot à eau rustique, et mon premier acte, avant de m'habiller, était évidemment d'allumer mon feu. Mais ce geste exigeait que je sortisse de ce lit où j'avais chaud, et où je me roulais en boule avec délices.

Rien ne me semblait plus merveilleux que ce simple lit de monastère, dans cette chambre vide et glacée. J'y goûtais la béatitude du repos après les journées dures. J'y goûtais aussi la sécurité. Rien ne m'y menaçait. Mon corps était offert, durant le jour, aux rigueurs de la haute altitude et aux projectiles tranchants. Mon corps pouvait être changé, durant le jour, en nid à souffrances, et injustement déchiré. Mon corps, durant le jour, ne m'appartenait pas. Ne m'appartenait plus. On pouvait en prélever des membres, on pouvait en tirer du sang. Car c'est encore un fait de guerre que ce corps devenu magasin d'accessoires qui ne sont plus votre propriété. L'huissier vient et réclame les yeux. Et vous lui cédez votre don de voir. L'huissier vient et réclame les jambes. Et vous lui cédez votre don de marcher. L'huissier vient avec sa torche, et vous réclame toute la chair de votre visage. Et vous n'êtes plus qu'un monstre, lui ayant cédé, en rançon, votre don de sourire et de montrer votre amitié aux hommes. Aussi ce corps qui pouvait se révéler, dans la journée même, mon ennemi, et me faire mal, ce corps qui pouvait se changer en usine à plaintes, voilà qu'il était encore mon ami, obéissant et fraternel, bien roulé en boule sous les draps dans son demi-sommeil,

ne confiant rien d'autre à ma conscience que son plaisir de vivre, son ronronnement bienheureux. Mais il me fallait bien le sortir du lit et le laver dans l'eau glacée, et le raser, et l'habiller pour l'offrir, correct, aux éclats de fonte. Et cette sortie du lit ressemblait à l'arrachement aux bras maternels, au sein maternel, à tout ce qui, au cours de l'enfance, chérit, caresse, protège un corps d'enfant.

Alors, après avoir bien pesé, bien mûri, bien retardé ma décision, je bondissais d'un coup, les dents serrées, jusqu'à la cheminée où je faisais crouler une pile de bois que j'aspergeais d'essence. Puis, celle-ci une fois enflammée, ayant réussi une seconde fois la traversée de ma chambre, je me renfonçais dans mon lit, où je retrouvais ma bonne chaleur et d'où, enfoui sous les couvertures et l'édredon jusqu'à l'œil gauche, je surveillais ma cheminée. Et d'abord ça ne prenait guère, puis il y avait de courts éclairs qui illuminaient le plafond. Puis ça commençait de s'installer là-dedans comme une fête qui s'organise. Ça commençait de crépiter, de ronfler, de chanter. C'était gai comme un banquet de noces villageoises, quand la foule commence de boire, de s'échauffer, de se donner des coups de coude.

Ou bien il me semblait être gardé par mon feu débonnaire comme par un chien de berger actif, fidèle et diligent, et qui faisait bien son ouvrage. J'éprouvais, à le considérer, une sourde jubilation. Et, lorsque la fête battait son plein avec cette danse des ombres au plafond et cette chaude musique dorée, et déjà, dans les coins, ces constructions de braise, quand ma chambre s'était bien emplie de cette magique odeur de fumée et de résine, je quittais d'un bond un ami pour l'autre, je courais de mon lit à mon feu, j'allais vers le plus généreux, et je ne sais pas très bien si je m'y rôtissais le ventre ou m'y réchauffais le cœur. Entre deux tentations, lâchement, j'avais cédé à la plus forte, à la plus rutilante, à celle qui, avec sa fanfare et ses éclairs, faisait le mieux sa publicité.

Ainsi j'avais trois fois, pour allumer mon feu d'abord, me recoucher, et revenir récolter la moisson de flammes, j'avais trois fois, les dents claquantes, franchi les steppes vides et glacées de ma chambre, et connu quelque chose des expéditions polaires. J'avais marché à travers le

désert vers une escale bienheureuse, et j'en étais récompensé par ce grand feu, qui dansait devant moi, pour moi, sa danse de chien de berger.

Ça n'a l'air de rien, cette histoire. Or c'était une grande aventure. Ma chambre me montrait, en transparence, ce que je n'aurais jamais su y découvrir si j'avais, un jour, en touriste, visité cette ferme. Elle ne m'aurait livré que son vide banal à peine meublé d'un lit, d'un pot à eau et d'une mauvaise cheminée. J'y aurais bâillé quelques minutes. Comment eussé-je distingué l'une de l'autre ses trois provinces, ses trois civilisations, celle du sommeil, celle du feu, celle du désert? Comment aurais-je pressenti l'aventure du corps, qui est d'abord un corps d'enfant accroché au sein maternel et accueilli et protégé, puis un corps de soldat, bâti pour souffrir, puis un corps d'homme enrichi de joie par la civilisation du feu, lequel est le pôle de la tribu. Le feu honore l'hôte et honore ses camarades. S'ils visitent leur ami ils prennent leur part de son festin, tirent leur chaise autour de la sienne, et, lui parlant des problèmes du jour, des inquiétudes et des corvées, disent en se frottant les mains et en bourrant leur pipe : « Un feu, tout de même, ça fait plaisir ! »

Mais il n'est plus de feu pour me faire croire à la tendresse. Il n'est plus de chambre glacée pour me faire croire à l'aventure. Je me réveille du songe. Il n'est plus qu'un vide absolu. Il n'est plus qu'une extrême vieillesse. Il n'est plus qu'une voix qui me dit, celle de Dutertre obstiné dans son vœu chimérique :

— Un peu de pied à gauche, mon Capitaine...

XII

Je fais correctement mon métier. N'empêche que je suis un équipage de défaite. Je trempe dans la défaite. La défaite suinte de partout, et j'en tiens un signe dans ma main même.

Les manettes des gaz sont gelées. Je suis condamné à tourner plein régime. Et voici que mes deux tronçons de ferraille me posent des problèmes inextricables.

Sur l'avion que je pilote, l'augmentation du pas de mes hélices est limitée beaucoup trop bas. Je ne puis

prétendre, si je pique plein régime, éviter une vitesse de près de huit cents kilomètres-heure et l'emballement de mes moteurs. Or, l'emballement d'un moteur entraîne des risques de rupture.

Il me serait, à la rigueur, possible de couper les contacts. Mais je m'infligerais ainsi une panne définitive. Cette panne entraînerait l'échec de la mission et la perte éventuelle de l'avion. Tous les terrains ne sont pas favorables à l'atterrissage d'un appareil qui prend contact avec le sol à cent quatre-vingts kilomètres-heure.

Il est donc essentiel que je déverrouille les manettes. A la suite d'un premier effort je viens à bout de celle de gauche. Mais celle de droite résiste toujours.

Il me serait maintenant possible d'effectuer ma descente à une vitesse de vol tolérable, si je réduisais du moins le moteur sur lequel déjà je puis agir, le moteur de gauche. Mais si je réduis le moteur de gauche il me faudra compenser la traction latérale du moteur de droite, laquelle tendra évidemment à faire pivoter l'avion vers la gauche. Il me faudra résister à cette rotation. Or, le palonnier, dont dépend cette manœuvre, est, lui aussi, entièrement gelé. Il m'est donc interdit de rien compenser. Si je réduis le moteur de gauche, je pars en vrille.

Je n'aurai donc d'autre ressource que de prendre le risque de dépasser, au cours de ma descente, le régime théorique de rupture. Trois mille cinq cents tours : danger de rupture.

Tout cela est absurde. Rien n'est au point. Notre monde est fait de rouages qui ne s'ajustent pas les uns aux autres. Ce ne sont point les matériaux qui sont en cause, mais l'Horloger. L'Horloger manque.

Après neuf mois de guerre, nous n'avons pas encore réussi à faire adapter, par les industries dont elles dépendent, les mitrailleuses et les commandes au climat de la haute altitude. Et ce n'est pas à l'incurie des hommes que nous nous heurtons. Les hommes, pour la plupart, sont honnêtes et consciencieux. Leur inertie, presque toujours, est un effet, et non une cause, de leur inefficacité.

L'inefficacité pèse sur nous tous comme une fatalité. Elle pèse sur les fantassins armés de baïonnettes face à des tanks. Elle pèse sur les équipages qui luttent

un contre dix. Elle pèse sur ceux-là mêmes qui devraient avoir pour mission de modifier mitrailleuses et commandes.

Nous vivons dans le ventre aveugle d'une administration. Une administration est une machine. Plus une administration est perfectionnée, plus elle élimine l'arbitraire humain. Dans une administration parfaite, où l'homme joue un rôle d'engrenage, la paresse, la malhonnêteté, l'injustice n'ont plus l'occasion de sévir.

Mais, de même que la machine est bâtie pour administrer une succession de mouvements prévus une fois pour toutes, de même l'administration ne crée point non plus. Elle gère. Elle applique telle sanction à telle faute, telle solution à tel problème. Une administration n'est pas conçue pour résoudre des problèmes neufs. Si dans une machine à emboutir, on introduit des pièces de bois, il n'en sortira point des meubles. Il faudrait, pour que la machine s'adaptât, qu'un homme disposât du droit de la bousculer. Mais dans une administration, conçue pour parer aux inconvénients de l'arbitraire humain, les engrenages refusent l'intervention de l'homme. Ils refusent l'Horloger.

Je fais partie du Groupe 2/33 depuis novembre. Mes camarades, dès mon arrivée, m'ont averti :

— Tu te promèneras en Allemagne sans mitrailleuses ni commandes.

Puis, pour me consoler :

— Rassure-toi. Tu n'y perds rien. Les chasseurs vous abattent toujours avant qu'on les ait aperçus.

En mai, six mois plus tard, les mitrailleuses et les commandes gèlent encore.

Je songe à une formule vieille comme mon pays : « En France, quand tout semble perdu, un miracle sauve la France. » J'ai compris pourquoi. Il est arrivé parfois qu'un désastre ayant détraqué la belle machine administrative, et celle-ci s'étant avérée irréparable, on lui a substitué, faute de mieux, de simples hommes. Et les hommes ont tout sauvé.

Quand une torpille aura réduit en cendre le Ministère

de l'Air, on convoquera, dans l'urgence, n'importe quel caporal, et on lui dira :

— Vous êtes chargé de dégeler les commandes. Vous avez tous les droits. Débrouillez-vous. Mais si dans quinze jours elles gèlent encore, vous irez au bagne.

Les commandes peut-être, alors, dégèleront.

Je connais cent illustrations de cette tare. Les commissions de réquisition d'un département du Nord, par exemple, ont réquisitionné des génisses pleines, et transformé ainsi les abattoirs en cimetières de fœtus. Aucun rouage de la machine, aucun colonel du service des réquisitions n'avait qualité pour agir autrement que comme rouage. Ils obéissaient tous à un autre rouage, comme dans une montre. Toute révolte était inutile. C'est pourquoi cette machine, une fois qu'elle a commencé de se détraquer, s'est employée allégrement à abattre des génisses pleines. Peut-être était-ce un moindre mal. Elle eût pu, se détraquant plus gravement, commencer d'abattre des colonels.

Je me sens découragé jusqu'à la moelle par ce délabrement universel. Mais comme il me paraît inutile de faire sauter, bientôt, l'un de mes moteurs, j'exerce contre la manette de gauche une nouvelle pesée. Dans mon dégoût, j'exagère l'effort. Puis j'abandonne. Cet effort m'a coûté une nouvelle pointe au cœur. Décidément l'homme n'est pas bâti pour faire de la culture physique à dix mille mètres d'altitude. Cette pointe est une douleur en sourdine, une sorte de conscience locale bizarrement réveillée dans la nuit des organes.

Les moteurs sauteront s'ils le veulent. Moi, je m'en fous. Je m'efforce de respirer. Il me semble que je ne respirerais plus si je me laissais distraire. Je me souviens des soufflets d'autrefois à l'aide desquels on ranimait le feu. Je ranime mon feu. Je voudrais bien le décider à « prendre ».

Qu'ai-je abîmé d'irréparable ? A dix mille mètres un effort physique un peu rude peut entraîner un déchirement des muscles du cœur. C'est très fragile, un cœur. Ça doit servir longtemps. Il est absurde de le compromettre pour des travaux aussi grossiers. C'est comme si l'on brûlait des diamants pour cuire une pomme.

XIII

C'est comme si l'on brûlait tous les villages du Nord, sans retarder par leur destruction, ne fût-ce que d'une demi-journée, l'avance allemande. Et cependant cette provision de villages, ces vieilles églises, ces vieilles maisons, et toute leur cargaison de souvenirs, et leurs beaux parquets de noyer verni, et le beau linge de leurs armoires, et les dentelles de leurs fenêtres, qui avaient servi, jusqu'à aujourd'hui, sans s'abîmer — voici que, de Dunkerque à l'Alsace, je les vois qui brûlent.

Brûler est un grand mot quand on observe de dix mille mètres, car, sur les villages, comme sur les forêts, il n'est rien qu'une fumée immobile, une sorte de gelée blanchâtre. Le feu n'est plus qu'une digestion secrète. A l'échelle des dix mille mètres le temps est comme ralenti, puisqu'il n'est plus de mouvement. Il n'est plus de flammes craquantes, de poutres qui éclatent, de tourbillons de fumée noire. Il n'est rien que ce lait grisâtre figé dans l'ambre.

Va-t-on guérir cette forêt ? Va-t-on guérir ce village ? Observé d'où je suis, le feu ronge avec la lenteur d'une maladie.

Ici encore il est beaucoup à dire. « Nous ne ferons pas d'économie de villages. » J'ai entendu le mot. Et le mot était nécessaire. Un village, au cours d'une guerre, n'est pas un nœud de traditions. Aux mains de l'ennemi il n'est plus qu'un nid à rats. Tout change de sens. Ainsi tels arbres, vieux de trois cents ans, abritaient votre vieille maison de famille. Mais ils gênent le champ de tir d'un lieutenant de vingt-deux ans. Il expédie donc une quinzaine d'hommes anéantir, chez vous, l'œuvre du temps. Il consomme, pour une action de dix minutes, trois cents années de patience et de soleil, trois cents années de religion de la maison, et de fiançailles sous les ombrages du parc. Vous lui dites :

— Mes arbres !

Il ne vous entend pas. Il fait la guerre. Il a raison.

Mais voilà que l'on brûle les villages pour jouer le jeu de la guerre, de même que l'on démantibule les parcs, et sacrifie les équipages, de même que l'on engage

l'infanterie contre les tanks. Et il règne un inexprimable malaise. Car rien ne sert à rien.

L'ennemi a reconnu une évidence, et il l'exploite. Les hommes occupent peu de place dans l'immensité des terres. Il faudrait cent millions de soldats pour dresser une muraille continue. Donc entre les troupes, il est des trous. Ces trous sont annulés, en principe, par la mobilité des troupes, mais, du point de vue de l'engin blindé, une armée adverse peu motorisée est comme immobile. Les trous constituent donc des ouvertures véritables. D'où cette règle simple d'emploi tactique : « La division blindée doit agir comme l'eau. Elle doit peser légèrement contre la paroi de l'adversaire et progresser là seulement où elle ne rencontre point de résistance. » Les tanks pèsent ainsi contre la paroi. Il est toujours des trous. Ils passent toujours.

Or ces raids de tanks qui circulent aisément, faute de chars à leur opposer, entraînent des conséquences irréparables, bien qu'ils n'opèrent que des destructions en apparence superficielles (telles que captures d'états-majors locaux, ruptures de lignes téléphoniques, incendies de villages). Ils ont joué le rôle d'agents chimiques qui détruiraient, non l'organisme, mais les nerfs et les ganglions. Sur le territoire qu'ils ont balayé en éclair, toute armée, même si elle apparaît comme presque intacte, a perdu caractère d'armée. Elle s'est transformée en grumeaux indépendants. Là où il existait un organisme, il n'est plus qu'une somme d'organes dont les liaisons sont rompues. Entre les grumeaux — aussi combatifs que soient les hommes — l'ennemi progresse ensuite comme il le désire. Une armée cesse d'être efficace quand elle n'est plus qu'une somme de soldats.

On ne fabrique pas un matériel en quinze jours. Ni même... La course aux armements ne pouvait être que perdante. Nous nous trouvions quarante millions d'agriculteurs face à quatre-vingt millions d'industriels !

Nous opposons à l'ennemi un homme contre trois. Un avion contre dix ou vingt et, depuis Dunkerque, un tank contre cent. Nous n'avons pas le loisir de méditer sur le passé. Nous assistons au présent. Le présent est tel. Aucun sacrifice, jamais, nulle part, n'est susceptible de ralentir l'avance allemande.

Aussi règne-t-il du sommet à la base des hiérarchies

civiles et militaires, du plombier au ministre, du soldat au général, une sorte de mauvaise conscience qui ne sait ni n'ose se formuler. Le sacrifice perd toute grandeur s'il n'est plus qu'une parodie ou un suicide. Il est beau de se sacrifier : quelques-uns meurent pour que les autres soient sauvés. On fait la part du feu dans l'incendie. On lutte jusqu'à la mort, dans le camp retranché, pour donner leur temps aux sauveteurs. Oui, mais le feu, quoi qu'on fasse, prendra toutes les parts. Mais il n'est point de camp où se retrancher. Mais il n'est point à espérer de sauveteurs. Et ceux pour lesquels on combat, pour lesquels on prétend combattre, il semble que, tout simplement, on provoque leur assassinat, car l'avion, qui écrase les villes à l'arrière des troupes, a changé la guerre.

J'entendrai des étrangers reprocher plus tard à la France les quelques ponts qui n'auront pas sauté, les quelques villages qui n'auront pas brûlé et les hommes qui ne seront pas morts. Mais c'est le contraire, c'est exactement le contraire qui me frappe si fort. C'est notre immense bonne volonté à nous boucher les yeux et les oreilles. C'est notre lutte désespérée contre l'évidence. Malgré que rien ne puisse servir à rien, nous faisons sauter les ponts quand même, pour jouer le jeu. Nous brûlons de vrais villages, pour jouer le jeu. C'est pour jouer le jeu que nos hommes meurent.

Bien sûr, on en oublie ! On oublie des ponts, on oublie des villages, on laisse vivre des hommes. Mais le drame de cette déroute est d'enlever toute signification aux actes. Quiconque fait sauter un pont ne peut le faire sauter qu'avec dégoût. Ce soldat ne retarde pas l'ennemi : il fabrique un pont en ruine. Il abîme son pays pour en tirer une belle caricature de guerre !

Pour que les actes soient fervents, il faut que leur signification apparaisse. Il est beau de brûler des maisons qui enseveliront l'ennemi sous leurs cendres. Mais l'ennemi, appuyé sur ses cent soixante divisions, se moque bien de nos incendies et de nos morts.

Il faut que la signification de l'incendie du village équilibre la signification du village. Or, le rôle du village brûlé n'est plus qu'une caricature de rôle.

Il faut que la signification de la mort équilibre la mort. Les hommes se battent-ils bien ou mal ? C'est la question

même qui n'a point de sens ! La défense théorique d'un bourg, on sait qu'elle tiendra trois heures ! Les hommes cependant ont ordre de s'y maintenir. Sans moyens pour combattre, ils sollicitent eux-mêmes l'ennemi de détruire ce village, afin que soient respectées les règles du jeu de la guerre. Comme l'aimable adversaire aux échecs : « Tu as oublié de prendre ce pion... »

On défiera donc l'ennemi :

— Nous sommes les défenseurs de ce village. Vous êtes l'assaillant. Allez-y !

La question est entendue. Une escadrille, d'un coup de talon, écrase le village.

— Bien joué !

Il est certes des hommes inertes, mais l'inertie est une forme fruste du désespoir. Il est certes aussi des hommes qui fuient. Le commandant Alias lui-même, deux ou trois fois, a menacé de son revolver des épaves mornes, rencontrées sur les routes, et qui répondaient de travers à ses questions. On a tellement envie de tenir sous la main le responsable d'un désastre, et, le supprimant, de tout sauver ! Les hommes en fuite sont responsables de la fuite, puisqu'il n'y aurait point de fuite sans hommes en fuite. Si donc on braque son revolver, tout ira bien... Mais il s'agit bien là d'enterrer les malades pour supprimer la maladie. Le commandant Alias, en fin de compte, rentrait en poche son revolver, ce revolver ayant pris tout à coup, à ses propres yeux, un aspect trop pompeux, comme un sabre d'opéra-comique. Alias sentait bien que ces soldats mornes étaient des effets du désastre, et non des causes.

Alias sait bien que ces hommes sont les mêmes, exactement les mêmes que ceux qui, ailleurs, aujourd'hui encore, acceptent de mourir. Cent cinquante mille, depuis quinze jours, ont accepté. Mais il est de fortes têtes qui exigent qu'on leur fournisse un bon prétexte.

Il est difficile de le formuler.

Le coureur va courir la course de sa vie contre des coureurs de sa classe. Mais il s'aperçoit, dès le départ, qu'il traîne au pied un boulet de forçat. Les concurrents sont légers comme des ailes. La lutte ne signifie plus rien. L'homme abandonne :

— Ça ne compte pas...

— Mais si ! Mais si !...

Qu'inventer pour décider l'homme à tout engager de soi-même, quand même, dans une course qui n'est plus une course ?

Alias connaît bien ce que pensent les soldats. Ils pensent aussi :

— Ça ne compte pas...

Alias rentre son revolver et cherche une bonne réponse.

Il n'est qu'une bonne réponse. Une seule. Je défie quiconque d'en trouver une autre :

— Votre mort ne changera rien. La défaite est consommée. Mais il convient qu'une défaite se manifeste par des morts. Ce doit être un deuil. Vous êtes de service pour jouer le rôle.

— Bien, mon Commandant.

Alias ne méprise pas les fuyards. Il sait trop bien que sa bonne réponse a toujours suffi. Il accepte lui-même la mort. Tous ses équipages acceptent la mort. Il a suffi, pour nous aussi, de cette bonne réponse, à peine déguisée :

— C'est bien embêtant... Mais ils y tiennent à l'État-Major. Ils y tiennent beaucoup... c'est comme ça...

— Bien, mon Commandant.

Je crois très simplement que ceux qui sont morts servent de caution aux autres.

XIV

J'ai tellement vieilli que j'ai tout laissé en arrière. Je regarde la grande plaque miroitante de ma vitrine. Là-dessous sont les hommes. Des infusoires sur une lamelle de microscope. Peut-on s'intéresser aux drames de famille des infusoires ?

N'était cette douleur au cœur qui me semble vivante, je sombrerais dans des rêveries vagues, comme un tyran vieilli. Voilà dix minutes j'inventais cette histoire de soupirants. C'était faux à vomir. Lorsque j'ai aperçu les chasseurs ai-je songé à de tendres soupirs ? J'ai songé à des guêpes pointues. Ça oui. Elles étaient minuscules, ces saletés.

J'ai pu inventer sans dégoût cette image de robe à traîne ! Je n'ai pas songé à une robe à traîne, pour la bonne raison que mon propre sillage, je ne l'ai jamais aperçu ! De cette carlingue où je suis emboîté comme une pipe dans un étui, il m'est impossible de rien observer en arrière de moi. Je regarde en arrière par les yeux de mon mitrailleur. Et encore ! Si les laryngophones ne sont pas en panne ! Et mon mitrailleur ne m'a jamais dit : « Voilà des prétendants amoureux de nous, qui suivent notre robe à traîne... »

Il n'est plus là que scepticisme et jonglerie. Certes, j'aimerais croire, j'aimerais lutter, j'aimerais vaincre. Mais on a beau faire semblant de croire, de lutter et de vaincre en incendiant ses propres villages, il est bien difficile d'en tirer quelque exaltation.

Il est difficile d'exister. L'homme n'est qu'un nœud de relations, et voilà que mes liens ne valent plus grand-chose.

Qu'y a-t-il en moi qui soit en panne ? Quel est le secret des échanges ? D'où vient qu'en d'autres circonstances ce qui m'est maintenant abstrait et lointain me puisse bouleverser ? D'où vient qu'une parole, un geste, puissent faire des ronds à n'en plus finir, dans une destinée ? D'où vient que, si je suis Pasteur, le jeu des infusoires eux-mêmes pourra me devenir pathétique au point qu'une lamelle de microscope m'apparaîtra comme un territoire autrement vaste que la forêt vierge, et me permettra de vivre, penché sur elle, la plus haute forme de l'aventure ?

D'où vient que ce point noir qui est une maison d'hommes, là en bas...

Et il me revient un souvenir.

Lorsque j'étais petit garçon... je remonte loin dans mon enfance. L'enfance, ce grand territoire d'où chacun est sorti ! D'où suis-je ? Je suis de mon enfance. Je suis de mon enfance comme d'un pays... Donc, quand j'étais petit garçon, j'ai vécu un soir une drôle d'expérience.

J'avais cinq ou six ans. Il était huit heures. Huit heures, l'heure où les enfants doivent dormir. Surtout l'hiver, car il fait nuit. Cependant on m'avait oublié.

Or, il était au rez-de-chaussée de cette grande maison

de campagne un vestibule qui me paraissait immense, et sur lequel donnait la pièce chaude où nous, les enfants, nous dînions. J'avais toujours craint ce vestibule, à cause peut-être de la faible lampe qui, vers le centre, le tirait à peine hors de sa nuit, un signal plutôt qu'une lampe, à cause des hautes boiseries qui craquaient dans le silence, à cause aussi du froid. Car on y débouchait, de pièces lumineuses et chaudes, comme dans une caverne.

Mais ce soir-là, me voyant oublié, je cédai au démon du mal, me hissai sur la pointe des pieds jusqu'à la poignée de la porte, la poussai doucement, débouchai dans le vestibule, et m'en fus, en fraude, explorer le monde.

Le craquement des boiseries, cependant, me parut un avertissement de la colère céleste. J'apercevais vaguement, dans la pénombre, les grands panneaux réprobateurs. N'osant poursuivre, je fis tant bien que mal l'ascension d'une console, et, le dos appuyé contre le mur, je demeurai là, les jambes pendantes, le cœur battant, comme le font tous les naufragés, sur leur récif, en pleine mer.

C'est alors que s'ouvrit la porte d'un salon, et que deux oncles, lesquels m'inspiraient une terreur sacrée, refermant cette porte derrière eux sur le brouhaha et les lumières, commencèrent de déambuler dans le vestibule.

Je tremblais d'être découvert. L'un d'eux, Hubert, était pour moi l'image de la sévérité. Un délégué de la justice divine. Cet homme, qui n'eût jamais donné une chiquenaude à un enfant, me répétait, en fronçant des sourcils terribles, à l'occasion de chacun de mes crimes : « La prochaine fois que j'irai en Amérique, j'en rapporterai une machine à fouetter. On a tout perfectionné en Amérique. C'est pourquoi les enfants, là-bas, sont la sagesse même. Et c'est aussi un grand repos pour les parents... »

Moi, je n'aimais pas l'Amérique.

Or, voici qu'ils déambulaient, sans m'apercevoir, de long en large, le long de ce vestibule glacial et interminable. Je les suivais des yeux et des oreilles, retenant mon souffle, pris de vertige. « L'époque présente », disaient-ils... Et ils s'éloignaient, avec leur secret pour grandes personnes, et je me répétais : « L'époque présente... » Puis ils revenaient comme une marée qui eût, de nouveau, roulé vers moi ses indéchiffrables trésors.

« C'est insensé, disait l'un à l'autre, c'est positivement insensé... » Je ramassais la phrase comme un objet extraordinaire. Et je répétais lentement, pour essayer le pouvoir de ces mots sur ma conscience de cinq ans : « C'est insensé, c'est positivement insensé... »

Donc, la marée éloignait les oncles. La marée les ramenait. Ce phénomène, qui m'ouvrait sur la vie des perspectives encore mal éclairées, se reproduisait avec une régularité stellaire, comme un phénomène de gravitation. J'étais bloqué sur ma console, pour l'éternité, auditeur clandestin d'un conciliabule solennel, au cours duquel mes deux oncles, qui savaient tout, collaboraient à la création du monde. La maison pouvait tenir encore mille ans, deux oncles, mille années durant, battant le long du vestibule avec la lenteur d'un pendule d'horloge, continueraient d'y donner le goût de l'éternité.

Ce point que je regarde est sans doute une maison d'hommes à dix kilomètres sous moi. Et je n'en reçois rien. Cependant il s'agit là, peut-être, d'une grande maison de campagne, où deux oncles font les cent pas, et bâtissent lentement, dans une conscience d'enfant, quelque chose d'aussi fabuleux que l'immensité des mers.

Je découvre de mes dix mille mètres un territoire de l'envergure d'une province, et cependant tout s'est rétréci jusqu'à m'étouffer. Je dispose ici de moins d'espace que je n'en disposais dans ce grain noir.

J'ai perdu le sentiment de l'étendue. Je suis aveugle à l'étendue. Mais j'en ai comme soif. Et il me semble toucher ici une commune mesure de toutes les aspirations de tous les hommes.

Quand un hasard éveille l'amour, tout s'ordonne dans l'homme selon cet amour, et l'amour lui apporte le sentiment de l'étendue. Quand j'habitais le Sahara, si des Arabes, surgissant la nuit autour de nos feux, nous avertissaient de menaces lointaines, le désert se nouait et prenait un sens. Ces messagers avaient bâti son étendue. Ainsi de la musique, quand elle est belle. Ainsi d'une simple odeur de vieille armoire, quand elle réveille et noue les souvenirs. Le pathétique, c'est le sentiment de l'étendue.

Mais je comprends aussi que rien de ce qui concerne l'homme ne se compte, ni ne se mesure. L'étendue véritable n'est point pour l'œil, elle n'est accordée qu'à l'esprit. Elle vaut ce que vaut le langage, car c'est le langage qui noue les choses.

Il me semble désormais entrevoir mieux ce qu'est une civilisation. Une civilisation est un héritage de croyances, de coutumes et de connaissances, lentement acquises au cours des siècles, difficiles parfois à justifier par la logique, mais qui se justifient d'elles-mêmes, comme des chemins, s'ils conduisent quelque part, puisqu'elles ouvrent à l'homme son étendue intérieure.

Une mauvaise littérature nous a parlé du besoin d'évasion. Bien sûr, on s'enfuit en voyage à la recherche de l'étendue. Mais l'étendue ne se trouve pas. Elle se fonde. Et l'évasion n'a jamais conduit nulle part.

Quand l'homme a besoin, pour se sentir homme, de courir des courses, de chanter en chœur, ou de faire la guerre, ce sont déjà des liens qu'il s'impose afin de se nouer à autrui et au monde. Mais combien pauvres ! Si une civilisation est forte, elle comble l'homme, même si le voilà immobile.

Dans telle petite ville silencieuse, sous la grisaille d'un jour de pluie, j'aperçois une infirme cloîtrée qui médite contre sa fenêtre. Qui est-elle ? Qu'en a-t-on fait ? Je jugerai, moi, la civilisation de la petite ville à la densité de cette présence. Que valons-nous, une fois immobiles ?

Dans le dominicain qui prie il est une présence dense. Cet homme n'est jamais plus homme que quand le voilà prosterné et immobile. Dans Pasteur qui retient son souffle au-dessus de son microscope, il est une présence dense. Pasteur n'est jamais plus homme que quand il observe. Alors il progresse. Alors il se hâte. Alors il avance à pas de géant, bien qu'immobile, et il découvre l'étendue. Ainsi Cézanne immobile et muet, en face de son ébauche, est d'une présence inestimable. Il n'est jamais plus homme que lorsqu'il se tait, éprouve et juge. Alors sa toile lui devient plus vaste que la mer.

Étendue accordée par la maison d'enfance, étendue accordée par ma chambre d'Orconte, étendue accordée à Pasteur par le champ de son microscope, étendue

ouverte par le poème, autant de biens fragiles et merveilleux que seule une civilisation distribue, car l'étendue est pour l'esprit, non pour les yeux, et il n'est point d'étendue sans langage.

Mais comment ranimer le sens de mon langage, à l'heure où tout se confond ? Où les arbres du parc sont à la fois navire pour les générations d'une famille, et simple écran qui gêne l'artilleur. Où le pressoir des bombardiers, qui pèse lourdement sur les villes, a fait couler un peuple entier le long des routes, comme un jus noir. Où la France montre le désordre sordide d'une fourmilière éventrée. Où l'on lutte, non contre un adversaire palpable, mais contre des palonniers qui gèlent, des manettes qui coincent, des boulons qui foirent...

— Pouvez descendre !

Je puis descendre. Je descendrai. J'irai sur Arras à basse altitude. J'ai mille années de civilisation derrière moi pour m'y aider. Mais elles ne m'y aident point. Ce n'est pas l'heure, sans doute, des récompenses.

A huit cents kilomètres-heure et à trois mille cinq cent trente tours-minute je perds mon altitude.

J'ai quitté, en virant, un soleil polaire exagérément rouge. Devant moi, à cinq ou six kilomètres au-dessous de moi, j'aperçois une banquise de nuages à front rectiligne. Toute une partie de la France est ensevelie dans leur ombre. Arras est dans leur ombre. J'imagine qu'au-dessous de ma banquise tout est noirâtre. Il s'agit là du ventre d'une grande soupière où mijote la guerre. Embouteillage de routes, incendies, matériels épars, villages écrasés, pagaille... immense pagaille. Ils s'agitent dans l'absurde, sous leur nuage, comme des cloportes sous leur pierre.

Cette descente ressemble à une ruine. Il nous faudra patauger dans leur boue. Nous retournons à une sorte de barbarie délabrée. Tout se décompose, là en bas ! Nous sommes semblables à de riches voyageurs qui, ayant vécu longtemps dans des pays à corail et à palmes, reviennent, une fois ruinés, partager, dans la médiocrité natale, les plats graisseux d'une famille avare, l'aigreur des querelles intestines, les huissiers, la mauvaise conscience

des soucis d'argent, les faux espoirs, les déménagements honteux, les arrogances d'hôtelier, la misère et la mort puante à l'hôpital. Elle est propre ici au moins, la mort ! Une mort de glace et de feu. De soleil, de ciel, de glace et de feu. Mais, là en bas, cette digestion par la glaise !

XV

— Cap au Sud, Capitaine. Notre altitude, ferions mieux de la liquider en zone française !

A regarder ces routes noires, que déjà je puis observer, je comprends la paix. Dans la paix tout est bien enfermé en soi-même. Au village, le soir, rentrent les villageois. Dans les greniers rentrent les graines. Et l'on range le linge plié dans les armoires. Aux heures de paix, on sait où trouver chaque objet. On sait où joindre chaque ami. On sait aussi où l'on ira dormir le soir. Ah ! la paix meurt quand le canevas se délabre, quand on n'a plus de place au monde, quand on ne sait plus où joindre qui l'on aime, quand l'époux qui va sur la mer n'est pas rentré.

La paix est lecture d'un visage qui se montre à travers les choses, quand elles ont reçu leur sens et leur place. Quand elles font partie de plus vaste qu'elles, comme les minéraux disparates de la terre une fois qu'ils sont noués dans l'arbre.

Mais voici la guerre.

Je survole donc des routes noires de l'interminable sirop qui n'en finit plus de couler. On évacue, dit-on, les populations. Ce n'est déjà plus vrai. Elles s'évacuent d'elles-mêmes. Il est une contagion démente dans cet exode. Car où vont-ils, ces vagabonds ? Ils se mettent en marche vers le Sud, comme s'il était, là-bas, des logements et des aliments, comme s'il était, là-bas, des tendresses pour les accueillir. Mais il n'est, dans le Sud, que des villes pleines à craquer, où l'on couche dans les hangars et dont les provisions s'épuisent. Où les plus généreux se font peu à peu agressifs à cause de l'absurde de cette invasion qui, peu à peu, avec la lenteur d'un fleuve de boue, les engloutit. Une seule province ne peut ni loger ni nourrir la France !

Où vont-ils ? Ils ne savent pas ! Ils marchent vers des escales fantômes, car à peine cette caravane aborde-t-elle une oasis, que déjà il n'est plus d'oasis. Chaque oasis craque à son tour, et à son tour se déverse dans la caravane. Et si la caravane aborde un vrai village qui fait semblant de vivre encore, elle en épuise, dès le premier soir, toute la substance. Elle le nettoie comme les vers nettoient un os.

L'ennemi progresse plus vite que l'exode. Des voitures blindées, en certains points, doublent le fleuve qui, alors, s'empâte et reflue. Il est des divisions allemandes qui pataugent dans cette bouillie, et l'on rencontre ce paradoxe surprenant qu'en certains points ceux-là mêmes qui tuaient ailleurs, donnent à boire.

Nous avons cantonné, au cours de la retraite, dans une dizaine de villages successifs. Nous avons trempé dans la tourbe lente qui lentement traversait ces villages :

— Où allez-vous ?

— On ne sait pas.

Jamais ils ne savaient rien. Personne ne savait rien. Ils évacuaient. Aucun refuge n'était plus disponible. Aucune route n'était plus praticable. Ils évacuaient quand même. On avait donné dans le Nord un grand coup de pied dans la fourmilière, et les fourmis s'en allaient. Laborieusement. Sans panique. Sans espoir. Sans désespoir. Comme par devoir.

— Qui vous a donné l'ordre d'évacuer ?

C'était toujours le maire, l'instituteur ou l'adjoint au maire. Le mot d'ordre, un matin, vers trois heures, avait soudain bousculé le village :

— On évacue.

Ils s'y attendaient. Depuis quinze jours qu'ils voyaient passer des réfugiés, ils renonçaient à croire en l'éternité de leur maison. L'homme, cependant, depuis longtemps, avait cessé d'être nomade. Il se bâtissait des villages qui duraient des siècles. Il polissait des meubles qui servaient aux arrière-petits-enfants. La maison familiale le recevait à sa naissance, et le transportait jusqu'à la mort, puis, comme un bon navire, d'une rive à l'autre, elle faisait à son tour passer le fils. Mais fini d'habiter ! On s'en allait, sans même connaître pourquoi !

XVI

Elle est lourde, notre expérience de la route ! Nous avons parfois pour mission de jeter un coup d'œil, au cours d'une même matinée, sur l'Alsace, la Belgique, la Hollande, le Nord de la France et la mer. Mais la plus grande part de nos problèmes sont terrestres, et notre horizon, le plus souvent, se rétrécit jusqu'à se limiter à l'embouteillage d'un carrefour ! Ainsi, voici trois jours à peine, nous avons vu craquer, Dutertre et moi, le village que nous habitions.

Je ne me débarrasserai sans doute jamais de ce souvenir gluant. Dutertre et moi, vers six heures du matin, nous nous heurtons en sortant de chez nous à un désordre inexprimable. Tous les garages, tous les hangars, toutes les granges ont vomi dans les rues étroites les engins les plus disparates, les voitures neuves et les vieux chars qui depuis cinquante ans dormaient, périmés, dans la poussière, les charrettes à foin et les camions, les omnibus et les tombereaux. On trouverait dans cette foire, si l'on cherchait bien, des diligences ! Toutes les caisses montées sur roues sont exhumées. On y vide les maisons de leurs trésors. Vers les voitures, dans des draps crevés de hernies, ils sont charriés pêle-mêle. Et voici qu'ils ne ressemblent plus à rien.

Ils composaient le visage de la maison. Ils étaient les objets d'un culte de religions particulières. Chacun bien à sa place, rendu nécessaire par les habitudes, embelli par les souvenirs, valait par la patrie intime qu'il contribuait à fonder. Mais on les a crus précieux par eux-mêmes, on les a arrachés à leur cheminée, à leur table, à leur mur, on les a entassés en vrac, et il n'est plus là qu'objets de bazar qui montrent leur usure. Les reliques pieuses, si on les entasse, soulèvent le cœur !

Devant nous quelque chose déjà se décompose.

— Vous êtes fous, ici ! Que se passe-t-il ?

La patronne du café où nous nous rendons hausse les épaules :

— On évacue.

— Pourquoi ? Bon Dieu !

— On ne sait pas. Le maire l'a dit.

Elle est très occupée. Elle s'engouffre dans l'escalier. Nous contemplons la rue, Dutertre et moi. A bord des camions, des autos, des charrettes, des chars à bancs, c'est un mélange d'enfants, de matelas et d'ustensiles de cuisine.

Les vieilles autos surtout sont pitoyables. Un cheval bien d'aplomb entre les brancards d'une charrette donne une sensation de santé. Un cheval n'exige point de pièces de rechange. Une charrette, avec trois clous on la répare. Mais tous ces vestiges d'une ère mécanique ! Ces assemblages de pistons, de soupapes, de magnétos et d'engrenages, jusqu'à quand fonctionneront-ils ?

— ... Capitaine... pourriez pas m'aider ?

— Bien sûr. A quoi ?

— A sortir ma voiture de la grange...

Je la regarde avec stupéfaction :

— Vous... vous ne savez pas conduire ?

— Oh !... sur la route ça ira... C'est moins difficile...

Il y a elle, la belle-sœur et les sept enfants...

Sur la route ! Sur la route elle progressera de vingt kilomètres par jour, par étapes de deux cents mètres ! Tous les deux cents mètres il lui faudra freiner, stopper, débrayer, embrayer, changer de vitesse dans la confusion d'un embouteillage inextricable. Elle cassera tout ! Et l'essence qui manquera ! Et l'huile ! Et l'eau même qu'elle oubliera :

— Attention à l'eau. Votre radiateur fuit comme un panier.

— Ah ! La voiture n'est pas neuve...

— Il vous faudrait rouler huit jours... comment le pourrez-vous ?

— Je ne sais pas...

Avant dix kilomètres d'ici elle aura déjà tamponné trois voitures, grippé son débrayage, crevé ses pneus. Alors, la belle-sœur et les sept enfants commenceront de pleurer. Alors elle, la belle-sœur et les sept enfants, soumis à des problèmes au-dessus de leurs forces, renonceront à décider quoi que ce soit, et s'assiéront sur le bord de la route pour attendre un berger. Mais les bergers...

Ça... Ça manque étonnamment de bergers ! Nous assisterons, Dutertre et moi, à des initiatives de moutons. Et ces moutons s'en vont dans un formidable tintamarre

de matériel mécanique. Trois mille pistons. Six mille soupapes. Tout ce matériel grince, racle et cogne. L'eau bout dans quelques radiateurs. C'est ainsi que commence de se mettre en marche, laborieusement, cette caravane condamnée ! Cette caravane sans pièces de rechange, sans pneus, sans essence, sans mécaniciens. Quelle démence !

— Vous ne pourriez pas rester chez vous ?

— Ah ! oui qu'on aimerait mieux rester chez nous !

— Alors pourquoi partir ?

— On nous l'a dit...

— Qui vous l'a dit ?

— Le maire...

Toujours le maire.

— Bien sûr. On aimerait tous mieux rester chez nous.

C'est exact. Nous ne respirons point ici une atmosphère de panique, mais une atmosphère de corvée aveugle. Dutertre et moi nous en profitons pour en secouer quelques-uns :

— Vous feriez mieux de débarquer tout ça. Vous boirez au moins l'eau de vos fontaines...

— Sûr qu'on ferait mieux !...

— Mais vous êtes libres !

Nous avons gagné la partie. Un groupe s'est formé. On nous écoute. On hoche la tête pour approuver.

— ... a bien raison le Capitaine !

Je suis relayé par des disciples. J'ai converti un cantonnier qui se fait plus ardent que moi :

— J'ai toujours dit ! Une fois sur route on broutera du macadam.

Ils discutent. Ils tombent d'accord. Ils resteront. Quelques-uns s'éloignent pour en prêcher d'autres. Mais voici qu'ils reviennent découragés :

— Ça ne va pas. Nous sommes obligés de partir aussi.

— Pourquoi ?

— Le boulanger est parti. Qui fera le pain ?

Le village est déjà détraqué. Il a crevé ici ou là. Tout coulera par le même trou. C'est sans espoir.

Dutertre a son idée :

— Le drame, c'est qu'on a fait croire aux hommes que la guerre était anormale. Autrefois ils restaient chez eux. La guerre et la vie, ça se mêlait...

La patronne réapparaît. Elle traîne un sac.

— Nous décollons dans trois quarts d'heure... Auriez-vous encore un peu de café ?

— Ah ! mes pauvres garçons...

Elle s'éponge les yeux. Oh ! elle ne pleure pas sur nous. Ni sur elle-même non plus. Elle pleure déjà d'épuisement. Elle se sent déjà engloutie dans le délabrement d'une caravane qui, à chaque kilomètre, se détraquera un peu plus.

Plus loin, au hasard des campagnes, de temps à autre, des chasseurs ennemis volant bas cracheront une rafale de mitrailleuses sur ce lamentable troupeau. Mais le plus étonnant est que, d'ordinaire, ils n'insistent pas. Quelques voitures flambent, mais peu. Et peu de morts. C'est une sorte de luxe, quelque chose comme un conseil. Ou le geste du chien qui mord au jarret pour accélérer le troupeau. Ici pour y semer le désordre. Mais alors pourquoi ces actions locales, sporadiques, qui pèsent à peine ? L'ennemi se donne peu de mal pour détraquer la caravane. Il est vrai qu'elle n'a pas besoin de lui pour se détraquer. La machine se détraque spontanément. La machine est conçue pour une société paisible, étale, qui dispose de tout son temps. La machine, quand l'homme n'est plus là pour la rafistoler, la régler, la badigeonner, vieillit à une allure vertigineuse. Ces voitures, ce soir, paraîtront âgées de mille années.

Il me semble assister à l'agonie de la machine.

Celui-là fouette son cheval avec la majesté d'un roi. Il trône, épanoui, sur son siège. Je suppose d'ailleurs qu'il a bu un coup :

— Vous avez l'air content, vous !

— C'est la fin du monde !

J'éprouve un sourd malaise à me dire que tous ces travailleurs, toutes ces petites gens, aux fonctions si bien définies, aux qualités si diverses et si précieuses, ne seront plus, ce soir, que parasites et vermine.

Ils vont se répandre sur les campagnes et les dévorer.

— Qui vous nourrira ?

— On ne sait pas...

Comment ravitailler les millions d'émigrants perdus le long des routes où l'on circule à l'allure de cinq à vingt kilomètres par jour ? Si le ravitaillement existait, il serait impossible de l'acheminer !

Ce mélange d'humanité et de ferraille me fait me

souvenir du désert de Libye. Nous habitions, Prévot et moi, un paysage inhabitable, vêtu de pierres noires qui brillaient au soleil, un paysage tendu d'une écorce de fer...

Et je considère ce spectacle avec une sorte de désespoir : un vol de sauterelles qui s'abat sur du macadam vit-il longtemps ?

— Et vous attendrez qu'il pleuve, pour boire ?

— On ne sait pas...

Leur village, depuis dix jours, était inlassablement traversé par des réfugiés du Nord. Ils ont assisté, dix jours durant, à cet intarissable exode. Leur tour est venu. Ils prennent leur place dans la procession. Oh ! sans confiance :

— Moi, j'aimerais mieux mourir chez moi.

— On aimerait tous mieux mourir chez nous.

Et c'est exact. Le village tout entier s'écroule comme un château de sable, quand nul ne souhaitait partir.

Si la France possédait des réserves, l'acheminement de ces réserves serait radicalement empêché par l'embouteillage des routes. On peut, à la rigueur, malgré les voitures en panne, les voitures imbriquées les unes dans les autres, les nœuds inextricables des carrefours, descendre avec le flot, mais comment les remonterait-on ?

— Il n'y a point de réserves, me dit Dutertre, ça arrange tout...

Le bruit court que, depuis hier, le gouvernement a interdit les évacuations de villages. Mais les ordres se propagent Dieu sait comment, car il n'est plus, sur route, de circulation possible. Quant aux circuits téléphoniques, ils sont embouteillés, coupés ou suspects. Et puis il ne s'agit point de donner des ordres. Il s'agit de réinventer une morale. On enseigne aux hommes, depuis mille années, que la femme et l'enfant doivent être soustraits à la guerre. La guerre concerne les hommes. Les maires connaissent bien cette loi, et leurs adjoints, et les instituteurs. Brusquement ils reçoivent l'ordre d'interdire les évacuations, c'est-à-dire de contraindre les femmes et les enfants à demeurer sous les bombardements. Il leur faudrait un mois pour rajuster leur conscience à ces temps nouveaux. On ne renverse pas d'un coup tout un système de penser. Or l'ennemi progresse. Aussi les

maires, les adjoints, les instituteurs lâchent-ils leur peuple sur la grand-route. Que faut-il faire ? Où est la vérité ? Et s'en vont ces moutons sans berger.

— Il n'y a pas un médecin ici ?

— Vous n'êtes pas du village ?

— Non. Nous, on vient de plus au Nord.

— Pourquoi un médecin ?

— C'est ma femme qui va accoucher dans la charrette...

Parmi les batteries de cuisine, dans le désert de cette ferraille universelle, comme sur des ronces.

— Vous ne pouviez pas le prévoir ?

— Ça fait quatre jours qu'on est en route.

Car la route est un fleuve impérieux. Où s'arrêter ? Les villages, qu'elle balaie, l'un après l'autre, s'y vident d'eux-mêmes, comme s'ils crevaient à leur tour dans l'égout commun.

— Non, il n'y a pas de médecin. Celui du Groupe est à vingt kilomètres.

— Ah ! bon.

L'homme s'éponge le visage. Tout se délabre. Sa femme accouche au milieu de la rue dans les batteries de cuisine. Rien de tout cela n'est cruel. C'est d'abord, avant tout, monstrueusement en dehors de l'humain. Personne ne se plaint, les plaintes n'ont plus de signification. Sa femme va mourir, il ne se plaint pas. C'est ainsi. Il s'agit là d'un mauvais songe.

— Si, au moins, on pouvait s'arrêter quelque part...

Trouver quelque part un véritable village, une véritable auberge, un véritable hôpital... mais on évacue aussi les hôpitaux, Dieu sait pourquoi ! C'est une règle du jeu. On n'a pas le temps de réinventer les règles. Trouver quelque part une mort véritable ! Mais il n'est plus de véritable mort. Il est des corps qui se détraquent, comme les automobiles.

Et je sens partout une urgence usée, une urgence qui a renoncé à l'urgence. On fuit, à l'allure de cinq kilomètres par jour, des tanks qui progressent, à travers champs, de plus de cent kilomètres, et des avions qui se déplacent à six cents kilomètres-heure. Ainsi fuit le sirop quand on renverse la bouteille. La femme de celui-là accouche, mais il dispose d'un temps démesuré. C'est

urgent. Et cela ne l'est plus. C'est suspendu en équilibre instable entre l'urgence et l'éternité.

Tout s'est fait lent comme des réflexes d'agonisant. Il s'agit d'un immense troupeau qui piétine, fourbu, devant l'abattoir. Sont-ils cinq, dix millions livrés au macadam ? C'est un peuple qui piétine de fatigue et d'ennui, au seuil de l'éternité.

Et véritablement je ne puis concevoir comment ils se débrouilleront pour survivre. L'homme ne se nourrit pas de branches d'arbre. Ils s'en doutent eux-mêmes vaguement, mais s'épouvantent à peine. Arrachés à leur cadre, à leur travail, à leurs devoirs, ils ont perdu toute signification. Leur identité elle-même s'est usée. Ils sont très peu eux-mêmes. Ils existent très peu. Ils s'inventeront plus tard leurs souffrances, mais ils souffrent surtout de reins meurtris par trop de paquets à charrier, par trop de nœuds qui ont craqué laissant les draps se vider de leurs tripes, par trop de voitures à pousser pour les mettre en marche.

Pas un mot sur la défaite. Cela est évident. Vous n'éprouvez pas le besoin de commenter ce qui constitue votre substance même. Ils « sont » la défaite.

J'ai la vision soudaine, aiguë d'une France qui perd ses entrailles. Il faudrait vite recoudre. Il n'est pas une seconde à perdre : ils sont condamnés...

Ça commence. Les voilà asphyxiés déjà, comme des poissons hors de l'eau :

— Il n'y a pas de lait ici ?

C'est à mourir de rire, cette question !

— Mon petit n'a rien bu depuis hier...

Il s'agit d'un nourrisson de six mois qui fait encore beaucoup de bruit. Mais ce bruit ne durera pas : les poissons, hors de l'eau... Ici il n'est point de lait. Ici il n'est que de la ferraille. Il n'est ici qu'une énorme ferraille inutile qui, en se délabrant à chaque kilomètre, en perdant des écrous, des vis, des plaques de tôle, charrie ce peuple, dans un exode prodigieusement inutile, vers le néant.

La rumeur se répand que des avions mitraillent la route à quelques kilomètres au Sud. On parle même de bombes. Nous entendons en effet des explosions sourdes. La rumeur sans doute est exacte.

Mais la foule ne s'en effraie pas. Elle me paraît même

un peu vivifiée. Ce risque concret lui paraît plus sain que l'engloutissement dans la ferraille.

Ah ! le schéma que bâtiront plus tard les historiens ! Les axes qu'ils inventeront pour donner une signification à cette bouillie ! Ils prendront le mot d'un ministre, la décision d'un général, la discussion d'une commission, et ils feront, de cette parade de fantômes, des conversations historiques, avec responsabilités et vues lointaines. Ils inventeront des acceptations, des résistances, des plaidoyers cornéliens, des lâchetés. Moi, je sais bien ce qu'est un ministère évacué. Le hasard m'a permis de visiter l'un d'eux. J'ai aussitôt compris qu'un gouvernement, une fois qu'il a déménagé, ne constitue plus un gouvernement. C'est comme un corps. Si vous commencez de le déménager aussi — l'estomac là, le foie ici, les tripes ailleurs — cette collection ne constitue plus un organisme. J'ai vécu vingt minutes au Ministère de l'Air. Eh bien, un ministre exerce une action sur son huissier ! Une action miraculeuse. Parce qu'un fil de sonnerie relie encore le ministre à l'huissier. Un fil de sonnerie intact. Le ministre appuie sur un bouton, et l'huissier vient.

Ça, c'est une réussite.

— Ma voiture, demande le ministre.

Son autorité s'arrête ici. Il fait faire l'exercice à l'huissier. Mais l'huissier ignore s'il existe sur terre une automobile de ministre. Aucun fil électrique ne relie l'huissier à aucun chauffeur d'automobile. Le chauffeur est perdu quelque part dans l'univers. Que peuvent-ils, ceux qui gouvernent, connaître de la guerre ? Il nous faudrait à nous, dès à présent, huit jours, tant les liaisons sont impossibles, pour déclencher une mission de bombardement sur une division blindée trouvée par nous. Quel bruit un gouvernant peut-il recevoir de ce pays qui se désentripaille ? Les nouvelles progressent à l'allure de vingt kilomètres par jour. Les téléphones sont embouteillés ou détraqués, et n'ont pas le pouvoir de transmettre, dans sa densité, l'Être qui pour l'instant se décompose. Le gouvernement baigne dans le vide : un vide polaire. De temps à autre lui parviennent des appels d'une urgence désespérée, mais abstraits, réduits à trois lignes. Comment les responsables connaîtraient-ils si dix

millions de Français ne sont pas déjà morts de faim ? Et cet appel de dix millions d'hommes tient dans une phrase. Il faut une phrase pour dire :

— Rendez-vous à quatre heures chez X.

Ou :

— On dit que dix millions d'hommes sont morts.

Ou :

— Blois est en feu.

Ou :

— On a retrouvé votre chauffeur.

Tout ça sur le même plan. D'emblée. Dix millions d'hommes. La voiture. L'armée de l'Est. La Civilisation occidentale. On a retrouvé le chauffeur. L'Angleterre. Le pain. Quelle heure est-il ?

Je vous donne sept lettres. Ce sont sept lettres de la Bible. Reconstituez-moi la Bible avec ça !

Les historiens oublieront le réel. Ils inventeront des êtres pensants, reliés par des fibres mystérieuses à un univers exprimable, disposant de solides vues d'ensemble, et pesant des décisions graves selon les quatre règles de la logique cartésienne. Ils distingueront les puissances du bien des puissances du mal. Les héros des traîtres. Mais je poserai une simple question :

— Il faut, pour trahir, être responsable de quelque chose, gérer quelque chose, agir sur quelque chose, connaître quelque chose. C'est faire aujourd'hui preuve de génie. Pourquoi ne décore-t-on pas les traîtres ?

Déjà la paix un peu partout se montre. Ce n'est pas une de ces paix bien dessinées, qui succèdent, comme des étapes neuves de l'Histoire, à des guerres clairement conclues par traité. Il s'agit d'une période sans nom qui est la fin de toute chose. Une fin qui n'en finira plus de finir. Il s'agit d'un marécage où s'enlise peu à peu tout élan. On ne sent pas l'approche d'une conclusion bonne ou mauvaise. Bien au contraire. On entre peu à peu dans le pourrissement d'un provisoire qui ressemble à l'éternité. Rien ne se conclura, car il n'est plus de nœud par lequel saisir le pays, comme l'on saisirait une noyée, le poing noué à sa chevelure. Tout s'est défait. Et l'effort le plus pathétique ne ramène qu'une mèche de cheveux. La paix qui vient n'est pas le fruit d'une décision prise par l'homme. Elle gagne sur place comme une lèpre.

Là, au-dessous de moi, sur ces routes où la caravane se délabre, où les blindées allemandes tuent ou versent à boire, il en est comme de ces territoires fangeux où la terre et l'eau se confondent. La paix, qui déjà se mêle à la guerre, pourrit la guerre.

Un de mes amis, Léon Werth, a entendu sur la route un mot immense, qu'il racontera dans un grand livre. A gauche de la route sont les Allemands, à droite les Français. Entre les deux, le tourbillon lent de l'exode. Des centaines de femmes et d'enfants qui se dépêtrent, comme ils peuvent, de leurs voitures en feu. Et, comme un lieutenant d'artillerie qui se trouve malgré lui imbriqué dans l'embouteillage tente de mettre en batterie une pièce de soixante-quinze sur laquelle tiraille l'ennemi — et comme l'ennemi manque la pièce mais fauche la route — des mères vont à ce lieutenant qui, ruisselant de sueur, obstiné par son incompréhensible devoir, tente de sauver une position qui ne tiendra pas vingt minutes (ils sont ici douze hommes !) :

— Allez-vous en ! Allez-vous en ! Vous êtes des lâches !

Le lieutenant et les hommes s'en vont. Ils se heurtent partout à ces problèmes de paix. Il faut, certes, que les petits ne soient pas massacrés sur la route. Or, chaque soldat qui tire doit tirer dans le dos d'un enfant. Chaque camion qui progresse, ou qui tente de progresser, risque de condamner un peuple. Car, en progressant contre le courant, il embouteille inexorablement une route entière.

— Vous êtes fous ! Laissez-nous passer ! Les enfants meurent !

— Nous, on fait la guerre...

— Quelle guerre ? Où faites-vous la guerre ? En trois jours, dans cette direction, vous avancerez de six kilomètres !

Ce sont quelques soldats perdus dans leur camion, en marche vers un rendez-vous qui depuis des heures déjà, sans doute, n'a plus d'objet. Mais ils sont enfoncés dans leur devoir élémentaire :

— On fait la guerre...

— ... feriez mieux de nous recueillir ! C'est inhumain !

Un enfant hurle.

— Et celui-là...

Celui-là ne crie plus. Point de lait, point de cris.

— Nous, on fait la guerre...

Ils répètent leur formule avec une stupidité désespérée.

— Mais vous ne la rencontrerez jamais, la guerre ! Vous crèverez ici avec nous !

— On fait la guerre...

Ils ne savent plus très bien ce qu'ils disent. Ils ne savent plus très bien s'ils font la guerre. Ils n'ont jamais vu l'ennemi. Ils roulent en camion vers des buts plus fuyants que des mirages. Ils ne rencontrent que cette paix de pourrissoir.

Comme le désordre a tout agglutiné, ils sont descendus de leur camion. On les entoure :

— Vous avez de l'eau ?

Ils partagent donc leur eau.

— Du pain ?

Ils partagent leur pain.

— Vous la laissez crever ?

Dans cette voiture en panne déménagée dans le fossé, il est une femme qui râle.

On la dégage. On l'enfourne dans le camion.

— Et cet enfant ?

On enfourne l'enfant aussi dans le camion.

— Et celle-là qui va accoucher ?

On enfourne celle-là.

Puis cette autre parce qu'elle pleure.

Après une heure d'efforts on a dégagé le camion. On l'a retourné vers le Sud. Il suivra, emporté par lui, bloc erratique, le fleuve de civils. Les soldats ont été convertis à la paix. Parce qu'ils ne trouvaient pas la guerre.

Parce qu'est invisible la musculature de guerre. Parce que le coup que vous donnez, c'est un enfant qui le reçoit. Parce qu'au rendez-vous de guerre vous butez sur des femmes qui accouchent. Parce qu'il est aussi vain de prétendre communiquer un renseignement, ou recevoir un ordre, que d'entamer une discussion avec Sirius. Il n'est plus d'armée. Il n'est que des hommes.

Ils sont convertis à la paix. Ils sont changés par la force des choses en mécaniciens, médecins, gardiens de troupeaux, brancardiers. Ils leur réparent leurs voitures, à ces petites gens qui ne savent point guérir leur ferraille. Et ces soldats ignorent, dans la peine qu'ils se donnent, s'ils sont des héros, ou s'ils sont passibles du conseil de guerre. Ils ne s'étonneraient guère d'être décorés. Ni

d'être alignés contre un mur avec douze balles dans le crâne. Ni d'être démobilisés. Rien ne les étonnerait. Ils ont franchi depuis longtemps les limites de l'étonnement.

Il est une immense bouillie où aucun ordre, aucun mouvement, aucune nouvelle, aucune onde de quoi que ce soit puisse jamais se propager au delà de trois kilomètres. Et, de même que les villages croulent l'un après l'autre dans l'égout commun, de même ces camions militaires, absorbés par la paix, se convertissent un à un à la paix. Ces poignées d'hommes qui eussent parfaitement accepté la mort — mais il ne se pose point à eux le problème de mourir — acceptent les devoirs qu'ils rencontrent, et réparent ce brancard de vieille carriole, où trois religieuses ont empilé pour Dieu sait quel pèlerinage, vers Dieu sait quel refuge de conte de fées, douze petits enfants menacés de mort.

Semblable à Alias quand il rentrait en poche son revolver, je ne jugerai pas les soldats qui renoncent. Quel est le souffle qui les animerait ? D'où vient l'onde qui les atteindrait ? Où est le visage qui les unirait ? Ils ne connaissent rien du reste du monde, sinon ces rumeurs toujours démentes qui, germées sur la route à trois ou quatre kilomètres, sous forme d'hypothèses saugrenues, ont pris, en se propageant lentement à travers ces trois kilomètres de bouillie, caractère d'affirmation : « Les États-Unis sont entrés en guerre. Le pape s'est suicidé. Les avions russes ont incendié Berlin. L'armistice est signé depuis trois jours. Hitler a débarqué en Angleterre. »

Il n'est point de berger pour les femmes ou pour les enfants, mais il n'en est point non plus pour les hommes. Le général atteint son ordonnance. Le ministre atteint son huissier. Et peut-être peut-il, par son éloquence, le transfigurer. Alias atteint ses équipages. Et il peut tirer d'eux le sacrifice de leur vie. Le sergent du camion militaire atteint les douze hommes qui dépendent de lui. Mais il lui est impossible de se souder à quoi que ce soit d'autre. A supposer qu'un chef génial, capable par miracle d'un coup d'œil d'ensemble, conçoive un plan susceptible de nous sauver, ce chef ne disposera pour se manifester que d'un fil de sonnerie de vingt mètres. Et, comme masse de manœuvre pour vaincre, il disposera

de l'huissier, s'il subsiste encore un huissier à l'autre extrémité du fil.

Quand vont au hasard des routes ces soldats épars qui font partie d'unités disloquées, ces hommes qui ne sont plus que des chômeurs de guerre, ils ne montrent pas ce désespoir que l'on prête au vaincu patriote. Ils souhaitent confusément la paix, c'est exact. Mais la paix, à leurs yeux, ne représente rien d'autre que le terme de cette innommable pagaille, et le retour à une identité, fût-elle la plus humble. Tel ancien cordonnier rêve qu'il plantait des clous. En plantant des clous il forgeait le monde.

Et s'ils s'en vont droit devant eux, c'est par l'effet de l'incohérence générale qui les divise les uns d'avec les autres, et non par horreur de la mort. Ils n'ont horreur de rien : ils sont vides.

XVII

Il est une loi fondamentale : on ne change pas sur place des vaincus en vainqueurs. Quand on parle d'une armée qui d'abord recule, puis résiste, il ne s'agit là que d'un raccourci de langage, car les troupes qui ont reculé, et celles qui maintenant engagent la bataille, ne sont pas les mêmes. L'armée qui reculait n'était plus une armée. Non que ces hommes-là fussent indignes de vaincre, mais parce qu'un recul détruit tous les liens, et matériels et spirituels, qui nouaient les hommes entre eux. A cette somme de soldats qu'on laisse filtrer vers l'arrière, on substitue donc des réserves neuves qui ont caractère d'organisme. Ce sont elles qui bloquent l'ennemi. Quant aux fuyards, on les récolte pour les repétrir en forme d'armée. S'il n'est point de réserves à jeter dans l'action, le premier recul est irréparable.

La victoire seule noue. La défaite non seulement divise l'homme d'avec les hommes, mais elle le divise d'avec lui-même. Si les fuyards ne pleurent pas sur la France qui croule, c'est parce qu'ils sont vaincus. C'est parce que la France est défaite, non autour d'eux, mais en eux-mêmes. Pleurer sur la France serait déjà être vainqueur.

A presque tous, à ceux qui résistent encore comme à ceux-là qui ne résistent plus, le visage de la France vaincue ne se montrera que plus tard, aux heures de silence. Chacun s'use aujourd'hui contre un détail vulgaire qui se révolte ou se délabre, contre un camion en panne, contre une route embouteillée, contre une manette des gaz qui coince, contre l'absurde d'une mission. Le signe de l'écroulement est que la mission se fasse absurde. C'est que se fasse absurde l'acte même qui s'oppose à l'écroulement. Car tout se divise contre soi-même. On ne pleure pas sur le désastre universel, mais sur l'objet dont on est responsable, qui seul est tangible, et qui se détraque. La France qui croule n'est plus qu'un déluge de morceaux dont aucun ne montre un visage; ni cette mission, ni ce camion, ni cette route, ni cette saloperie de manette des gaz.

Certes, une débâcle est triste spectacle. Les hommes bas s'y montrent bas. Les pillards se révèlent pillards. Les institutions se délabrent. Les troupes, gavées d'écœurement et de fatigue, se décomposent dans l'absurde. Tous ces effets, une défaite les implique comme la peste implique le bubon. Mais celle que vous aimiez, si un camion l'écrase, irez-vous critiquer sa laideur ?

Cette apparence de coupable, qu'elle prête aux victimes, voilà bien là l'injustice de la défaite. Comment la défaite montrerait-elle les sacrifices, les austérités dans le devoir, les rigueurs envers soi, les vigilances dont le Dieu qui décide du sort des combats n'a pas tenu compte ? Comment montrerait-elle l'amour ? La défaite montre les chefs sans pouvoir, les hommes en vrac, les foules passives. Il y eut souvent carence véritable mais, cette carence même, que signifie-t-elle ? Il suffisait que courût la nouvelle d'un revirement russe ou d'une intervention américaine pour transfigurer les hommes. Pour les nouer dans un espoir commun. Une telle rumeur, chaque fois, a tout purifié, comme un coup de vent de mer. Il ne faut pas juger la France sur les effets de l'écrasement.

Il faut juger la France sur son consentement au sacrifice. La France a accepté la guerre contre la vérité des logiciens. Ils nous disaient : « Il est quatre-vingt millions d'Allemands. Nous ne pouvons pas faire dans l'année les quarante millions de Français qui nous manquent. Nous ne pouvons pas changer notre terre à blé en terre à charbon. Nous ne pouvons pas espérer l'assistance des

États-Unis. Pourquoi les Allemands, en réclamant Dantzig, nous imposeraient-ils le devoir, non de sauver Dantzig, c'est impossible, mais de nous suicider pour éviter la honte ? Quelle honte y a-t-il à posséder une terre qui forme plus de blé que de machines, et à se compter un contre deux ? Pourquoi la honte pèserait-elle sur nous, et non sur le monde ? » Ils avaient raison. Guerre, pour nous, signifiait désastre. Mais fallait-il que la France, pour s'épargner une défaite, refusât la guerre ? Je ne le crois pas. La France, d'instinct, jugeait de même, puisque de tels avertissements ne l'ont point détournée de cette guerre. L'Esprit, chez nous, a dominé l'Intelligence.

La vie, toujours, fait craquer les formules. La défaite peut se révéler le seul chemin vers la résurrection, malgré ses laideurs. Je sais bien que pour créer l'arbre on condamne une graine à pourrir. Le premier acte de résistance, s'il survient trop tard, est toujours perdant. Mais il est éveil de la résistance. Un arbre peut-être sortira de lui comme d'une graine.

La France a joué son rôle. Il consistait pour elle à se proposer à l'écrasement, puisque le monde arbitrait sans collaborer ni combattre, et à se voir ensevelir pour un temps dans le silence. Quand on donne l'assaut, il est nécessairement des hommes en tête. Ceux-là meurent presque toujours. Mais il faut, pour que l'assaut soit, que les premiers meurent.

Ce rôle est celui qui a prévalu, puisque nous avons accepté, sans illusion, d'opposer un soldat à trois soldats et nos agriculteurs à des ouvriers ! Je refuse d'être jugé sur les laideurs de la débâcle ! Celui-là qui accepte de brûler en vol, le jugera-t-on sur ses boursouflures ? Lui aussi enlaidira.

XVIII

N'EMPÊCHE que cette guerre, en dehors du sens spirituel qui nous la faisait nécessaire, nous est apparue, dans l'exécution, comme une drôle de guerre. Le mot ne m'a jamais fait honte. A peine avions-nous déclaré la guerre, nous commencions d'attendre, faute d'être en mesure d'attaquer, que l'on voulût bien nous anéantir !

C'est fait.

Nous avons disposé de gerbes de blé pour vaincre des tanks. Les gerbes de blé n'ont rien valu. Et aujourd'hui l'anéantissement est consommé. Il n'est plus ni armée, ni réserves, ni liaisons, ni matériel.

Cependant je poursuis mon vol avec un sérieux imperturbable. Je plonge vers l'armée allemande à huit cents kilomètres-heure et à trois mille cinq cent trente tours-minute. Pourquoi ? Tiens ! Pour l'épouvanter ! Pour qu'elle évacue le territoire ! Puisque les renseignements souhaités de nous sont inutiles, cette mission ne peut avoir un autre but.

Drôle de guerre.

J'exagère d'ailleurs. J'ai perdu beaucoup d'altitude. Les commandes et les manettes se sont dégelées. J'ai repris, en palier, ma vitesse normale. Je fonce vers l'armée allemande à cinq cent trente kilomètres-heure seulement et à deux mille deux cents tours-minute. C'est dommage. Je lui ferai bien moins peur.

On nous reprochera d'appeler cette guerre une drôle de guerre !

Ceux qui appellent cette guerre une « drôle de guerre », c'est nous ! Autant la trouver drôle. Nous avons le droit de la plaisanter comme il nous plaît parce que, tous les sacrifices, nous les prenons à notre compte. J'ai le droit de plaisanter ma mort, si la plaisanterie me réjouit. Dutertre aussi. J'ai le droit de savourer les paradoxes. Car pourquoi ces villages flambent-ils encore ? Pourquoi cette population est-elle jetée en vrac sur le trottoir ? Pourquoi fonçons-nous, avec une conviction inébranlable, vers un abattoir automatique ?

J'ai tous les droits car, en cette seconde, je connais bien ce que je fais. J'accepte la mort. Ce n'est pas le risque que j'accepte. Ce n'est pas le combat que j'accepte. C'est la mort. J'ai appris une grande vérité. La guerre, ce n'est pas l'acceptation du risque. Ce n'est pas l'acceptation du combat. C'est, à certaines heures, pour le combattant, l'acceptation pure et simple de la mort.

Ces jours-ci, à l'heure où l'opinion étrangère jugeait insuffisants nos sacrifices, je me suis demandé, en regardant partir et s'anéantir les équipages : « A quoi nous donnons-nous, qui nous paie encore ? »

Car nous mourons. Car cent cinquante mille Français depuis quinze jours sont déjà morts. Ces morts n'illustrent

peut-être pas une résistance extraordinaire. Je ne célèbre point une résistance extraordinaire. Elle est impossible. Mais il est des paquets de fantassins qui se font massacrer dans une ferme indéfendable. Il est des Groupes d'aviation qui fondent comme une cire jetée au feu.

Ainsi, nous, du Groupe 2/33, pourquoi acceptons-nous encore de mourir ? Pour l'estime du monde ? Mais l'estime implique l'existence d'un juge. Qui d'entre nous accorde à quiconque le droit de juger ? Nous luttons au nom d'une cause dont nous estimons qu'elle est cause commune. La liberté, non seulement de la France, mais du monde, est en jeu : nous estimons trop confortable le poste d'arbitre. C'est nous qui jugeons les arbitres. Ceux de mon Groupe 2/33 jugent les arbitres. Que l'on ne vienne pas nous dire, à nous qui partons sans un mot avec une chance contre trois de revenir (lorsque la mission est facile), — ni à ceux des autres Groupes — ni à cet ami dont un éclat d'obus a détruit le visage, qui a ainsi renoncé pour la vie à jamais émouvoir une femme, frustré d'un droit fondamental aussi bien qu'on en est frustré derrière les murs d'une prison, bien à l'abri dans sa laideur, bien installé dans sa vertu, derrière le rempart de sa laideur, que l'on ne vienne pas nous dire que les spectateurs nous jugent ! Les toréadors vivent pour les spectateurs, nous ne sommes pas des toréadors. Si l'on affirmait à Hochedé : « Tu dois partir parce que les témoins te considèrent », Hochedé répondrait : « Il y a erreur. C'est moi, Hochedé, qui considère les témoins... »

Car, après tout, pour quoi combattons-nous encore ? Pour la démocratie ? Si nous mourons pour la Démocratie, nous sommes solidaires des Démocraties. Qu'elles combattent donc avec nous ! Mais la plus puissante, celle qui aurait pu, seule, nous sauver, s'est récusée hier, et se récuse aujourd'hui encore. Bon. C'est son droit. Mais elle nous signifie ainsi que nous combattons pour nos seuls intérêts. Or, nous savons bien que tout est perdu. Alors pourquoi mourons-nous encore ?

Par désespoir ? Mais il n'est point de désespoir ! Vous ne connaissez rien d'une défaite si vous vous attendez à y découvrir du désespoir.

Il est une vérité plus haute que les énoncés de l'intelligence. Quelque chose passe à travers nous et nous

gouverne, que je subis sans le saisir encore. Un arbre n'a point de langage. Nous sommes d'un arbre. Il est des vérités qui sont évidentes bien qu'informulables. Je ne meurs point pour m'opposer à l'invasion, car il n'est point d'abri où me retrancher avec ceux que j'aime. Je ne meurs point pour sauver un honneur dont je refuse qu'il soit en jeu : je récuse les juges. Je ne meurs point non plus par désespoir. Et cependant Dutertre, qui consulte la carte, ayant calculé qu'Arras loge là-bas, quelque part au cent soixante-quinze, me dira, je le sens, avant trente secondes :

— Cap au cent soixante-quinze, mon Capitaine...

Et j'accepterai.

XIX

— Cent soixante-douze.

— Entendu. Cent soixante-douze.

Va pour cent soixante-douze. Épitaphe : « A maintenu correctement cent soixante-douze au compas. » Combien de temps ce défi bizarre tiendra-t-il ? Je navigue à sept cent cinquante mètres d'altitude sous le plafond de lourds nuages. Si je m'élevais de trente mètres, Dutertre, déjà, serait aveugle. Il nous faut demeurer bien visibles, et offrir ainsi au tir allemand une cible pour écoliers. Sept cents mètres est une altitude interdite. On sert de point de mire à toute une plaine. On draine le tir de toute une armée. On est accessible à tous les calibres. On demeure une éternité dans le champ de tir de chacune des armes. Ce n'est plus du tir, c'est du bâton. C'est comme si l'on défiait mille bâtons d'abattre une noix.

J'ai bien étudié le problème : il n'est pas question de parachute. Quand l'avion avarié plongera vers le sol, l'ouverture de la trappe de départ occupera, à elle seule, plus de secondes que la chute n'en accordera. Cette ouverture exige sept tours d'une manivelle qui résiste. Au surplus, à pleine vitesse, la trappe se déforme et ne coulisse pas.

C'est ainsi. Fallait bien l'avaler un jour, cette médecine ! Le cérémonial n'est pas compliqué : maintenir cent soixante-douze au compas. J'ai eu tort de vieillir. Voilà. J'étais si heureux dans l'enfance. Je le dis, mais est-ce

vrai ? Je marchais déjà dans mon vestibule à cent soixante-douze au compas. A cause des oncles.

C'est maintenant qu'elle se fait douce, l'enfance. Non seulement l'enfance, mais toute la vie passée. Je la vois dans sa perspective, comme une campagne...

Et il me semble que je suis un. Ce que j'éprouve, je l'ai toujours connu. Mes joies ou mes tristesses ont sans doute changé d'objet, mais les sentiments sont restés les mêmes. J'étais ainsi heureux ou malheureux. J'étais puni ou pardonné. Je travaillais bien. Je travaillais mal. Cela dépendait des jours...

Mon plus lointain souvenir ? J'avais une gouvernante tyrolienne qui s'appelait Paula. Mais ce n'est même pas un souvenir : c'est le souvenir d'un souvenir. Paula, lorsque j'avais cinq ans, dans mon vestibule, n'était déjà plus qu'une légende. Pendant des années ma mère nous a dit, à l'époque du nouvel an : « Il y a une lettre de Paula ! » C'était une grande joie pour nous, les enfants. Cependant pourquoi étions-nous heureux ? Nul d'entre nous ne se souvenait de Paula. Elle était retournée à son Tyrol. Donc à sa maison tyrolienne. Une sorte de chalet-baromètre perdu dans la neige. Et Paula se montrait à la porte, les jours de soleil, comme dans tous les chalets-baromètres.

— Paula est jolie ?

— Ravissante.

— Il fait souvent beau au Tyrol ?

— Toujours.

Il faisait toujours beau au Tyrol. Le chalet-baromètre poussait Paula très loin, dehors, sur sa pelouse de neige. Lorsque j'ai su écrire on m'a fait écrire des lettres à Paula. Je lui disais : « Ma chère Paula, je suis bien content de vous écrire... » C'était un peu comme des prières, puisque je ne la connaissais pas...

— Cent soixante-quatorze.

— Entendu. Cent soixante-quatorze.

Va pour cent soixante-quatorze. Faudra modifier l'épitaphe. C'est curieux comme d'un coup la vie s'est rassemblée. J'ai fait mes bagages de souvenirs. Ils ne serviront plus jamais à rien. Ni à personne. J'ai le souvenir d'un grand amour. Ma mère nous disait : « Paula écrit que l'on vous embrasse tous pour elle... » Et ma mère nous embrassait tous pour Paula.

— Paula sait que j'ai grandi ?

— Bien sûr. Elle sait.

Paula savait tout.

— Mon Capitaine, ils tirent.

Paula, on me tire dessus ! Je jette un coup d'œil à l'altimètre : six cent cinquante mètres. Les nuages sont à sept cents mètres. Bon. Je n'y puis rien. Mais sous mon nuage, le monde n'est pas noirâtre comme je croyais le pressentir : il est bleu. Merveilleusement bleu. C'est l'heure du crépuscule, et la plaine est bleue. Par endroits il pleut. Bleue de pluie...

— Cent soixante-huit.

— Entendu. Cent soixante-huit.

Va pour cent soixante-huit. Il fait bien faire des zigzags le chemin vers l'éternité... Mais ce chemin, qu'il me paraît tranquille ! Le monde ressemble à un verger. Tout à l'heure il se montrait dans la sécheresse d'une épure. Tout m'apparaissait inhumain. Mais je vole bas, dans une sorte d'intimité. Il y a des arbres isolés ou groupés, par petits paquets. On les rencontre. Et des champs verts. Et des maisons aux tuiles rouges avec quelqu'un devant la porte. Et de belles averses bleues tout autour. Paula, par ce temps-là, sans doute nous rentrait vite...

— Cent soixante-quinze.

Mon épitaphe perd beaucoup de sa rude noblesse : « A maintenu cent soixante-douze, cent soixante-quatorze, cent soixante-huit, cent soixante-quinze... » J'ai plutôt l'air versatile. Tiens ! Mon moteur tousse ! Il se refroidit. Je ferme donc les volets de capot. Bon. Comme c'est l'heure d'ouvrir le réservoir supplémentaire, je tire le levier. Je n'oublie rien ? Je jette un coup d'œil sur la pression d'huile. Tout est en ordre.

— Ça commence à faire vilain, mon Capitaine...

Tu entends, Paula ? Ça commence à faire vilain. Et cependant je ne puis pas ne pas m'étonner de ce bleu du soir. Il est tellement extraordinaire ! Cette couleur est si profonde. Et ces arbres fruitiers, ces pruniers peut-être, qui défilent. Je suis entré dans ce paysage. Finies les vitrines ! Je suis un maraudeur qui a sauté le mur. Je marche à grandes enjambées dans une luzerne mouillée et je vole des prunes. Paula, c'est une drôle de guerre. C'est une guerre mélancolique et toute bleue. Je me suis

un peu égaré. J'ai trouvé cet étrange pays en vieillissant... Oh non, je n'ai pas peur. C'est un peu triste, et voilà tout.

— Zigzaguez, Capitaine !

Ça, c'est un jeu nouveau, Paula ! Un coup de pied à droite, un coup de pied à gauche, on déroute le tir. Quand je tombais je me faisais des bosses. Tu me les soignais sans doute avec des compresses d'arnica. Je vais avoir fameusement besoin d'arnica. Tu sais, quand même... c'est merveilleux le bleu du soir !

J'ai vu là, sur l'avant, trois coups de lance divergents. Trois longues tiges verticales et brillantes. Sillages de balles lumineuses ou d'obus lumineux de petit calibre. C'était tout doré. J'ai vu brusquement, dans le bleu du soir, jaillir l'éclat de ce candélabre à trois branches...

— Capitaine ! A gauche tirent très fort ! Obliquez !

Coup de pied.

— Ah, ça s'aggrave...

Peut-être...

Ça s'aggrave, mais je suis à l'intérieur des choses. Je dispose de tous mes souvenirs et de toutes les provisions que j'ai faites, et de toutes mes amours. Je dispose de mon enfance qui se perd dans la nuit comme une racine. J'ai commencé la vie sur la mélancolie d'un souvenir... Ça s'aggrave, mais je ne reconnais rien en moi de ce que je pensais ressentir face à ces coups de griffe d'étoiles filantes.

Je suis dans un pays qui me touche au cœur. C'est la fin du jour. Il est de grands pans de lumière, entre les orages, sur la gauche, qui bâtissent des carrés de vitrail. Je palpe presque, de la main, à deux pas de moi, toutes les choses qui sont bonnes. Il y a ces pruniers à prunes. Cette terre à odeur de terre. Il doit être bon de marcher au travers des terres humides. Tu sais, Paula, j'avance doucement, en balançant de droite à gauche, comme un char à foin. Tu crois ça rapide, un avion... bien sûr, si tu réfléchis ! Mais si tu oublies la machine, si tu regardes, tu te promènes tout simplement dans la campagne...

— Arras...

Oui. Très loin en avant. Mais Arras n'est pas une ville. Arras n'est rien d'autre qu'une mèche rouge sur fond bleu de nuit. Sur fond d'orage. Car décidément, à gauche et en face, c'est un fameux grain qui se prépare. Le crépuscule n'explique pas ce demi-jour. Il faut des massifs de nuages, pour filtrer une lumière aussi sombre...

La flamme d'Arras a grandi. Ce n'est pas une flamme d'incendie. Un incendie s'élargit comme un chancre, avec, autour, un simple rebord de chair vive. Mais cette mèche rouge, alimentée en permanence, est celle d'une lampe qui fumerait un peu. C'est une flamme sans nervosité, assurée de durer, bien installée sur sa provision d'huile. Je la sens pétrie d'une chair compacte, presque pesante, que le vent remue quelquefois comme il inclinerait un arbre. Voilà... un arbre. Cet arbre a pris Arras dans le réseau de ses racines. Et tous les sucs d'Arras, toutes les provisions d'Arras, tous les trésors d'Arras montent, changés en sève, pour nourrir l'arbre.

Je vois cette flamme parfois trop lourde perdre l'équilibre à droite ou à gauche, cracher une fumée plus noire, puis de nouveau se reconstruire. Mais je ne distingue toujours pas la ville. Toute la guerre se résume à cette lueur. Dutertre dit que ça s'aggrave. Il observe, de l'avant, mieux que moi. N'empêche que je suis surpris d'abord par une sorte d'indulgence; cette plaine vénéneuse lance peu d'étoiles.

Oui, mais...

Tu sais, Paula, dans les contes de fées de l'enfance, le chevalier marchait, à travers de terribles épreuves, vers un château mystérieux et enchanté. Il escaladait des glaciers. Il franchissait des précipices, il déjouait des trahisons. Enfin le château lui apparaissait, au cœur d'une plaine bleue, douce au galop comme une pelouse. Il se croyait déjà vainqueur... Ah ! Paula, on ne trompe pas une vieille expérience des contes de fées ! C'était toujours là le plus difficile...

Je cours ainsi vers mon château de feu, dans le bleu du soir, comme autrefois... Tu es partie trop tôt pour connaître nos jeux, tu as manqué le « chevalier Aklin ». C'était un jeu de notre invention car nous méprisions les jeux des autres. Il se jouait les jours de grands orages, quand, après les premiers éclairs, nous sentions, à l'odeur des choses et au brusque tremblement des feuilles, que le nuage était près de crever. L'épaisseur des branchages se change alors, pour un instant, en mousse bruissante et légère. C'était là le signal... rien ne pouvait plus nous retenir !

Nous partions de l'extrême fond du parc en direction de la maison, au large des pelouses, à perdre haleine. Les

premières gouttes des averses d'orage sont lourdes et espacées. Le premier touché s'avouait vaincu. Puis le second. Puis le troisième. Puis les autres. Le dernier survivant se révélait ainsi le protégé des dieux, l'invulnérable ! Il avait droit, jusqu'au prochain orage, de s'appeler « le chevalier Aklin ».

Ç'avait été chaque fois, en quelques secondes, une hécatombe d'enfants...

Je joue encore au chevalier Aklin. Vers mon château de feu je cours lentement, à perdre haleine...

Mais voici que :

— Ah ! Capitaine. Je n'ai jamais vu ça...

Je n'ai jamais vu ça non plus. Je ne suis plus invulnérable. Ah ! je ne savais pas que j'espérais...

XX

Malgré les sept cents mètres, j'espérais. Malgré les parcs à tanks, malgré la flamme d'Arras, j'espérais. J'espérais désespérément. Je remontais dans ma mémoire jusqu'à l'enfance, pour retrouver le sentiment d'une protection souveraine. Il n'est point de protection pour les hommes. Une fois homme on vous laisse aller... Mais qui peut quelque chose contre le petit garçon dont une Paula toute-puissante tient la main bien enfermée ? Paula, j'ai usé de ton ombre comme d'un bouclier...

J'ai usé de tous les trucs. Lorsque Dutertre m'a dit : « Ça s'aggrave... » j'ai usé, pour espérer, de cette menace même. Nous étions en guerre : il fallait bien que la guerre se montrât. Elle se réduisait, en se montrant, à quelques sillages de lumière : « Voilà donc ce fameux péril de mort sur Arras ? Laissez-moi rire... »

Le condamné s'était fait du bourreau l'image d'un robot blême. Se présente un brave homme quelconque, qui sait éternuer, ou même sourire. Le condamné se raccroche au sourire comme à un chemin vers la délivrance... Ce n'est qu'un fantôme de chemin. Le bourreau, bien qu'en éternuant, tranchera cette tête. Mais comment refuser l'espérance ?

Comment ne me serais-je pas trompé moi-même sur un certain accueil, puisque tout se faisait intime et cam-

pagnard, puisque luisaient si gentiment les ardoises mouillées et les tuiles, puisque rien ne changeait d'une minute à l'autre, ni ne semblait devoir changer. Puisque nous n'étions plus, Dutertre, le mitrailleur et moi, que trois promeneurs à travers champs, qui rentrent lentement sans avoir trop à relever le col, car véritablement il ne pleut guère. Puisque au cœur des lignes allemandes, rien ne se révélait qui méritât véritablement d'être raconté, et qu'il n'était point de raison absolue pour que, plus loin, la guerre fût autre. Puisqu'il semblait que l'ennemi se fût dispersé et comme fondu dans l'immensité des campagnes, à raison d'un soldat peut-être par maison, d'un soldat peut-être par arbre, dont l'un, de temps à autre, se souvenant de la guerre, tirait. On lui avait rabâché la consigne : « Tu tireras sur les avions... » La consigne se mêlait au songe. Il lâchait ses trois balles, sans trop y croire. J'ai chassé ainsi des canards, le soir, dont je me moquais bien si la promenade était un peu tendre. Je les tirais en parlant d'autre chose : ça ne les dérangeait guère...

On voit si bien ce que l'on voudrait voir : ce soldat m'ajuste, mais sans conviction, et il me manque. Les autres laissent passer. Ceux qui sont en mesure de nous donner des crocs-en-jambe respirent peut-être, en cet instant, avec plaisir, l'odeur du soir, ou allument des cigarettes, ou achèvent une plaisanterie — et ils laissent passer. D'autres, de ce village où ils cantonnent, tendent peut-être leur gamelle vers la soupe. Un grondement s'éveille et meurt. Est-il ami ou ennemi ? Ils n'ont pas le temps de le connaître, ils surveillent leur gamelle qui s'emplit : ils laissent passer. Et moi je tente de traverser, les mains dans les poches, en sifflotant, et le plus naturellement que je puis, ce jardin qui est interdit aux promeneurs, mais dont chaque garde — qui compte sur l'autre — laisse passer....

Je suis si vulnérable ! Ma faiblesse même leur est un piège : « Pourquoi vous agiter ? On me descendra un peu plus loin... » C'est évident ! « Va-t'en te faire pendre ailleurs... ! » Ils rejettent sur autrui la corvée, pour ne pas manquer leur tour à la soupe, pour ne pas interrompre une plaisanterie, ou par simple goût du vent du soir. J'abuse ainsi de leur négligence, je tire mon salut de cette minute où la guerre les fatigue tous, tous ensemble,

comme par hasard — et pourquoi pas ? Et, déjà, j'escompte vaguement que, d'homme en homme, d'escouade en escouade, de village en village, je parviendrai bien à finir à mon tour. Après tout, nous ne sommes qu'un passage d'avion dans le soir... ça ne fait même pas lever la tête !

Bien sûr, j'espérais revenir. Mais dans le même temps je savais qu'il se passerait quelque chose. Vous êtes condamné au châtiment, mais la prison qui vous enferme est muette encore. Vous vous cramponnez à ce silence. Chaque seconde ressemble à la seconde qui précède. Il n'est point de raison absolue pour que celle-là qui va tomber change le monde. Ce travail est trop lourd pour elle. Chaque seconde, l'une après l'autre, sauve le silence. Le silence déjà semble éternel...

Mais le pas de celui dont on sait bien qu'il va venir se fait entendre.

Quelque chose dans le paysage vient de se rompre. Ainsi la bûche qui paraissait éteinte, soudain craque et délivre une provision d'étincelles. Par quel mystère toute cette plaine a-t-elle réagi dans le même instant ? Les arbres, le printemps venu, lâchent leurs graines. Pourquoi ce soudain printemps des armes ? Pourquoi ce déluge lumineux qui monte vers nous, et qui se montre, d'emblée, universel ?

La sensation que d'abord j'éprouve est d'avoir manqué de prudence. J'ai tout gâché. Il suffit parfois d'un clin d'œil, d'un geste, quand l'équilibre est trop précaire ! Un alpiniste tousse, et il déclenche l'avalanche. Et maintenant qu'il l'a déclenchée, tout est conclu.

Nous avons marché lourdement dans ce marécage bleu déjà noyé de nuit. Nous avons remué cette vase tranquille, et voici que, vers nous, par dizaines de milliers, elle lâche des bulles d'or.

Un peuple de jongleurs vient d'entrer dans la danse. Un peuple de jongleurs égrène vers nous, par dizaines de milliers, ses projectiles. Ceux-ci, faute de variation angulaire, nous semblent d'abord immobiles, mais, pareils à ces billes que l'art du jongleur ne projette pas, mais délivre, ils commencent avec lenteur leur ascension. Je vois des larmes de lumière couler vers moi à travers une

huile de silence. De ce silence qui baigne le jeu des jongleurs.

Chaque rafale de mitrailleuse ou de canon à tir rapide débite, par centaines, obus ou balles phosphorescentes, qui se succèdent comme les perles d'un chapelet. Mille chapelets élastiques s'allongent vers nous, s'étirent à rompre, et craquent à notre hauteur.

En effet, vus par le travers, les projectiles qui nous ont manqués montrent, dans leur passage tangentiel, une allure vertigineuse. Les larmes se changent en éclairs. Et voici que je me découvre noyé dans une moisson de trajectoires qui ont couleur de tiges de blé. Me voici centre d'un épais buisson de coups de lances. Me voici menacé par je ne sais quel vertigineux travail d'aiguilles. Toute la plaine s'est liée à moi, et tisse, autour de moi, un réseau fulgurant de lignes d'or.

Ah ! Quand je me penche vers la terre je découvre ces étages de bulles lumineuses qui montent avec la lenteur de voiles de brouillard. Je découvre ce lent tourbillon de semences : ainsi s'envole l'écorce du blé que l'on bat ! Mais si je regarde à l'horizontale, il n'est plus que gerbes de lances ! Du tir ? Mais non ! Je suis attaqué à l'arme blanche ! Je ne vois qu'épées de lumière ! Je me sens... Il n'est pas question de danger ! M'éblouit le luxe où je trempe !

— Ah !

J'ai décollé de vingt centimètres de mon siège. Ç'a été sur l'avion comme un coup de bélier. Il s'est rompu, pulvérisé... mais non... mais non... je le sens qui répond encore aux commandes. Ce n'est rien que le premier coup d'un déluge de coups. Cependant je n'ai point observé d'explosions. La fumée des éclatements se confond sans doute avec le sol sombre : je lève la tête et je regarde.

Ce spectacle est sans appel.

XXI

Penché vers la terre, je n'avais pas remarqué l'espace vide qui peu à peu s'est élargi entre les nuages et moi. Les traçantes versaient une lumière de blé : comment

aurais-je su qu'au sommet de leur ascension elles distribuaient un à un, comme on plante des clous, ces matériaux sombres ? Je les découvre accumulés déjà en pyramides vertigineuses qui dérivent vers l'arrière avec des lenteurs de banquises. A l'échelle de telles perspectives, j'ai la sensation d'être immobile.

Je sais bien que ces constructions ont, à peine dressées, usé leur pouvoir. Chacun de ces flocons n'a disposé qu'un centième de seconde durant du droit de vie ou de mort. Mais ils m'ont entouré à mon insu. Leur apparition fait peser soudain sur ma nuque le poids d'une réprobation formidable.

Cette succession d'explosions mates, dont le son est couvert par le grondement des moteurs, m'impose l'illusion d'un silence extraordinaire. Je n'éprouve rien. Le vide de l'attente se creuse en moi, comme si l'on délibérait.

Je pense... je pense cependant : « Ils tirent trop haut ! » et renverse la tête pour voir basculer vers l'arrière, comme à regret, une tribu d'aigles. Ceux-là renoncent. Mais il n'est rien à espérer.

Les armes qui nous ont manqués rajustent leur tir. Les murailles d'éclatements se reconstruisent à notre étage. Chaque foyer de feu, en quelques secondes, dresse sa pyramide d'explosions qu'il abandonne aussitôt, périmée, pour bâtir ailleurs. Le tir ne nous recherche pas : il nous enferme.

— Dutertre, loin encore ?

— ... si pouvions tenir trois minutes encore aurions terminé... mais...

— Passerons peut-être...

— Jamais !

Il est sinistre ce noir grisâtre, ce noir de hardes jetées en vrac. La plaine était bleue. Immensément bleue. Bleue fond de mer...

Quelle survie puis-je espérer ? Dix secondes ? Vingt secondes ? L'ébranlement des explosions me travaille déjà en permanence. Celles qui sont proches jouent sur l'avion comme la chute des rocs dans un tombereau. Après quoi l'avion tout entier rend un son presque musical. Drôle de soupir. Mais ce sont là des coups manqués. Il en est ici comme de la foudre. Plus elle est proche, plus

elle se simplifie. Certains chocs sont élémentaires : c'est que l'éclatement alors nous a marqués de ses éclats. Le fauve ne bouscule pas le bœuf qu'il tue. Il plante ses griffes d'aplomb, sans déraper. Il prend possession du bœuf. Ainsi les coups au but s'incrustent-ils simplement dans l'avion, comme dans du muscle.

— Blessé ?

— Non !

— Hep ! le mitrailleur, blessé ?

— Non !

Mais ces chocs, qu'il faut bien décrire, ne comptent pas. Ils tambourinent, sur une écorce, sur un tambour. Au lieu de crever les réservoirs ils nous eussent tout aussi bien ouvert le ventre. Mais le ventre lui-même n'est qu'un tambour. Le corps, on s'en fout bien ! Ce n'est pas lui qui compte... ça c'est extraordinaire !

Sur le corps j'ai deux mots à dire. Mais dans la vie de chaque jour on est aveugle à l'évidence. Il faut, pour que l'évidence se montre, l'urgence de telles conditions. Il faut cette pluie de lumières montantes, il faut cet assaut de coups de lances, il faut enfin que soit dressé ce tribunal pour jugement dernier. Alors on comprend.

Je me demandais, durant l'habillage : « Comment se présentent-ils, les derniers instants ? » La vie toujours a démenti les fantômes que j'inventais. Mais il s'agissait, cette fois-ci, de marcher nu, sous le déchaînement de poings imbéciles, sans même le pli d'un coude pour en garantir le visage.

L'épreuve, j'en faisais une épreuve pour ma chair. Je l'imaginais subie dans ma chair. Le point de vue que j'adoptais nécessairement était celui de mon corps même. On s'est tant occupé de son corps ! On l'a tellement habillé, lavé, soigné, rasé, abreuvé, nourri. On s'est identifié à cet animal domestique. On l'a conduit chez le tailleur, chez le médecin, chez le chirurgien. On a souffert avec lui. On a crié avec lui. On a aimé avec lui. On dit de lui : c'est moi. Et voilà tout à coup que cette illusion s'éboule. On se moque bien du corps ! On le relègue au rang de valetaille. Que la colère se fasse un peu vive, que l'amour s'exalte, que la haine se noue, alors craque cette fameuse solidarité.

Ton fils est pris dans l'incendie ? Tu le sauveras ! On ne peut pas te retenir ! Tu brûles ! Tu t'en moques bien.

Tu laisses ces hardes de chair en gage à qui les veut. Tu découvres que tu ne tenais point à ce qui t'importait si fort. Tu vendrais, s'il est un obstacle, ton épaule pour le luxe d'un coup d'épaule ! Tu loges dans ton acte même. Ton acte, c'est toi. Tu ne te trouves plus ailleurs ! Ton corps est de toi, il n'est plus toi. Tu vas frapper ? Nul ne te maîtrisera en te menaçant dans ton corps. Toi ? C'est la mort de l'ennemi. Toi ? C'est le sauvetage de ton fils. Tu t'échanges. Et tu n'éprouves pas le sentiment de perdre à l'échange. Tes membres ? Des outils. On se moque bien d'un outil qui saute, quand on taille. Et tu t'échanges contre la mort de ton rival, le sauvetage de ton fils, la guérison de ton malade, ta découverte si tu es inventeur ! Ce camarade du Groupe est blessé à mort. La citation porte : « A dit alors à son observateur : je suis foutu. File ! Sauve les documents !... » Seul importe le sauvetage des documents, ou de l'enfant, la guérison du malade, la mort du rival, la découverte ! Ta signification se montre éblouissante. C'est ton devoir, c'est ta haine, c'est ton amour, c'est ta fidélité, c'est ton invention. Tu ne trouves plus rien d'autre en toi.

Le feu non seulement a fait tomber la chair, mais du même coup le culte de la chair. L'homme ne s'intéresse plus à soi. Seul s'impose à lui ce dont il est. Il ne se retranche pas, s'il meurt : il se confond. Il ne se perd pas : il se trouve. Ceci n'est point souhait de moraliste. C'est une vérité usuelle, une vérité de tous les jours, qu'une illusion de tous les jours couvre d'un masque impénétrable. Comment aurais-je pu prévoir, tandis que je m'habillais, et éprouvais la peur à cause de mon corps, que je me préoccupais de balivernes ? Ce n'est qu'à l'instant de rendre ce corps que tous, toujours, découvrent avec stupéfaction combien peu ils tiennent au corps. Mais, certes, au cours de ma vie, lorsque rien d'urgent ne me gouverne, lorsque ma signification n'est pas en jeu, je ne conçois point de problèmes plus graves que ceux de mon corps.

Mon corps, je me fous bien de toi ! Je suis expulsé hors de toi, je n'ai plus d'espoir, et rien ne me manque ! Je renie tout ce que j'étais jusqu'à cette seconde-ci. Ce n'est ni moi qui pensais, ni moi qui éprouvais. C'était mon corps. Tant bien que mal, j'ai dû, en le tirant, l'amener jusqu'ici, d'où je découvre qu'il n'a plus aucune importance.

J'ai reçu à l'âge de quinze ans ma première leçon : un frère plus jeune que moi était, depuis quelques jours, considéré comme perdu. Un matin, vers quatre heures, son infirmière me réveille :

— Votre frère vous demande.

— Il se sent mal ?

Elle ne répond rien. Je m'habille en hâte et rejoins mon frère.

Il me dit d'une voix ordinaire :

— Je voulais te parler avant de mourir. Je vais mourir.

Une crise nerveuse le crispe et le fait taire. Durant la crise, il fait « non » de la main. Et je ne comprends pas le geste. J'imagine que l'enfant refuse la mort. Mais l'accalmie venue, il m'explique :

— Ne t'effraie pas... je ne souffre pas. Je n'ai pas mal. Je ne peux pas m'en empêcher. C'est mon corps.

Son corps, territoire étranger, déjà autre.

Mais il désire être sérieux, ce jeune frère qui succombera dans vingt minutes. Il éprouve le besoin pressant de se déléguer dans son héritage. Il me dit : « Je voudrais faire mon testament... » Il rougit, il est fier, bien sûr, d'agir en homme. S'il était constructeur de tours, il me confierait sa tour à bâtir. S'il était père, il me confierait ses fils à instruire. S'il était pilote d'avion de guerre, il me confierait les papiers de bord. Mais il n'est qu'un enfant. Il ne confie qu'un moteur à vapeur, une bicyclette et une carabine.

On ne meurt pas. On s'imaginait craindre la mort : on craint l'inattendu, l'explosion, on se craint soi-même. La mort ? Non. Il n'est plus de mort quand on la rencontre. Mon frère m'a dit : « N'oublie pas d'écrire tout ça... » Quand le corps se défait, l'essentiel se montre. L'homme n'est qu'un nœud de relations. Les relations comptent seules pour l'homme.

Le corps, vieux cheval, on l'abandonne. Qui songe à soi-même dans la mort ? Celui-là, je ne l'ai jamais rencontré...

— Capitaine ?

— Quoi ?

— Formidable !

— Mitrailleur...

— Heu... Oui...

— Quel...

Ma question a sauté dans le choc.

— Dutertre !

— ...taine ?

— Touché ?

— Non.

— Mitrailleur...

— Oui ?

— Tou...

J'ai comme embouti un mur de bronze. J'entends :

— Ah ! là ! là !...

Je lève la tête vers le ciel pour mesurer la distance des nuages. Évidemment, plus j'observe en oblique, plus les flocons noirs semblent entassés les uns sur les autres. A la verticale ils paraissent moins denses. C'est pourquoi je découvre, serti au-dessus de nos fronts, ce diadème monumental aux fleurons noirs.

Les muscles des cuisses sont d'une puissance surprenante. Je pèse d'un coup sur le palonnier, comme si je défonçais un mur. J'ai lancé l'avion en travers. Il dérape brutalement vers la gauche, avec des vibrations craquantes. Le diadème a glissé vers la droite. Je l'ai fait basculer d'au-dessus de ma tête. J'ai surpris le tir, qui tape ailleurs. Je vois s'accumuler, à droite, d'inutiles paquets d'éclatements. Mais avant que j'aie amorcé, de l'autre cuisse, le mouvement contraire, le diadème, déjà, a été rétabli au-dessus de moi. Ceux du sol l'ont réinstallé. L'avion, avec des hans ! s'écroule de nouveau dans des fondrières. Mais toute la pesée de mon corps a écrasé une seconde fois le palonnier. J'ai lancé l'avion en virage contraire, ou plus exactement en dérapage contraire (au diable les virages corrects !) et le diadème bascule vers la gauche.

Durer ? Ce jeu ne peut durer ! J'ai beau donner ces coups de pied géants, le déluge des coups de lances se recompose, là, devant moi. La couronne se rétablit. Les chocs me reprennent au ventre. Et, si je regarde vers le bas, je retrouve, bien centrée sur moi, cette ascension de bulles d'une vertigineuse lenteur. Il est inconcevable que nous soyons encore entiers. Et cependant je me découvre invulnérable. Je me sens comme vainqueur ! Je suis, dans chaque seconde, vainqueur !

— Touchés ?

— Non...

Ils ne sont pas touchés. Ils sont invulnérables. Ils sont vainqueurs. Je suis propriétaire d'un équipage de vainqueurs...

Désormais chaque explosion me paraît, non nous menacer, mais nous durcir. Chaque fois, durant un dixième de seconde, j'imagine mon appareil pulvérisé. Mais il répond toujours aux commandes, et je le relève, comme un cheval, en tirant durement sur les rênes. Alors je me détends, et je suis envahi par une sourde jubilation. Je n'ai pas eu le temps d'éprouver la peur autrement que comme une contraction physique, celle que provoque un grand bruit, que déjà il m'est accordé le soupir de la délivrance. Je devrais éprouver le saisissement du choc, puis la peur, puis la détente. Pensez-vous ! Pas le temps ! J'éprouve le saisissement, puis la détente. Saisissement, détente. Il manque une étape : la peur. Et je ne vis point dans l'attente de la mort pour la seconde qui suit, je vis dans la résurrection, au sortir de la seconde qui précède. Je vis dans une sorte de traînée de joie. Je vis dans le sillage de ma jubilation. Et je commence d'éprouver un plaisir prodigieusement inattendu. C'est comme si ma vie m'était, à chaque seconde, donnée. Comme si ma vie me devenait, à chaque seconde, plus sensible. Je vis. Je suis vivant. Je suis encore vivant. Je suis toujours vivant. Je ne suis plus qu'une source de vie. L'ivresse de la vie me gagne. On dit « l'ivresse du combat... », c'est l'ivresse de la vie ! Eh ! Ceux qui nous tirent d'en bas, savent-ils qu'ils nous forgent ?

Réservoirs d'huile, réservoirs d'essence, tout est crevé. Dutertre a dit : « Fini ! Montez ! » Une fois encore, je mesure des yeux la distance qui me sépare des nuages, et je cabre. Une fois encore, je renverse l'avion vers la gauche, puis vers la droite. Une fois encore, je jette un coup d'œil vers la terre. Je n'oublierai pas ce paysage. La plaine crépite tout entière de courtes mèches lumineuses. Sans doute les canons à tir rapide. L'ascension des globules se poursuit dans l'immense aquarium bleuâtre. La flamme d'Arras luit rouge sombre, comme un fer sur l'enclume, cette flamme d'Arras bien installée sur des réserves souterraines, par où la sueur des hommes, l'invention des hommes, l'art des hommes, les souvenirs et

le patrimoine des hommes, nouant leur ascension dans cette chevelure, se changent en brûlure qu'emporte le vent.

Déjà je frôle les premiers paquets de brumaille. Il est encore autour de nous des flèches d'or montantes qui trouent par en dessous le ventre du nuage. La dernière image m'est offerte quand déjà le nuage m'enferme, par un dernier trou. Durant une seconde, la flamme d'Arras m'apparaît, allumée pour la nuit comme une lampe à huile de nef profonde. Elle sert un culte, mais elle coûte cher. Demain elle aura tout consommé et consumé. J'emporte en témoignage la flamme d'Arras.

— Ça va, Dutertre ?

— Ça va, mon Capitaine. Deux cent quarante. Dans vingt minutes on descendra sous le nuage. On se repérera quelque part sur la Seine...

— Ça va, le mitrailleur ?

— Heu... oui... mon Capitaine... ça va.

— Pas eu trop chaud ?

— Heu... non... oui...

Il n'en sait rien. Il est content. Je songe au mitrailleur de Gavoille. Une nuit, sur le Rhin, quatre-vingts projecteurs de guerre ont pris Gavoille dans leurs faisceaux. Ils construisent autour de lui une gigantesque basilique. Et voilà que le tir s'en mêle. Gavoille entend alors son mitrailleur se parler à soi-même, à voix basse. (Les laryngophones sont indiscrets.) Le mitrailleur se fait ses propres confidences : « Eh bien ! mon vieux... Eh bien ! mon vieux... on peut toujours courir pour trouver ça dans le civil !... » Il était content, le mitrailleur.

Moi, je respire avec lenteur. Je remplis bien ma poitrine. C'est merveilleux de respirer. Il est des tas de choses que je vais comprendre... mais d'abord je songe à Alias. Non. C'est à mon fermier d'abord que je songe. Je l'interrogerai donc sur le nombre des instruments... Eh ! que voulez-vous ! J'ai de la suite dans les idées. Cent trois. A propos... les jauges d'essence, les pressions d'huile... quand les réservoirs sont crevés, vaut mieux surveiller ces instruments-là ! Je les surveille. Les revêtements de caoutchouc tiennent le coup. Ça, c'est un perfectionnement merveilleux ! Je surveille aussi les gyroscopes : ce nuage est peu habitable. Un nuage d'orage. Il nous secoue dur.

— Croyez pas que pourrions descendre ?

— Dix minutes... ferions mieux d'attendre encore dix minutes...

J'attendrai donc encore dix minutes. Ah ! oui, je pensais à Alias. Compte-t-il beaucoup nous revoir ? L'autre jour nous étions en retard d'une demi-heure. Une demi-heure, en général, c'est grave... Je cours rejoindre le Groupe qui dîne. Je pousse la porte, je tombe sur ma chaise à côté d'Alias. Juste à cet instant le Commandant soulève sa fourchette ornée d'une gerbe de nouilles. Il s'apprête à les enfourner. Mais il sursaute, s'interrompt net, et me considère, la bouche ouverte. Les nouilles pendent, immobiles.

— Ah !... ben... suis content de vous voir !

Et il engrange les nouilles.

Il a, selon moi, un défaut grave, le Commandant. Il s'obstine à interroger le pilote sur les enseignements de la mission. Il m'interrogera. Il me regardera avec une patience redoutable, en attendant que je lui dicte des vérités premières. Il se sera armé d'une feuille de papier et d'un stylographe, pour ne pas laisser se perdre une seule goutte de cet élixir. Ça me rappellera ma jeunesse : « Comment intégrez-vous, candidat Saint-Exupéry, les équations de Bernouilli ? »

— Euh...

Bernouilli... Bernouilli... Et l'on reste là, immobile, sous ce regard, comme un insecte orné d'une épingle au travers du corps.

Ça regarde Dutertre, les enseignements de la mission. Il observe à la verticale, Dutertre. Il voit des tas de choses. Des camions, des chalands, des tanks, des soldats, des canons, des chevaux, des gares, des trains dans les gares, des chefs de gare. Moi j'observe trop en oblique. Je vois des nuages, la mer, des fleuves, des montagnes, le soleil. J'observe très en gros. Je me fais une idée d'ensemble.

— Vous savez bien, mon Commandant, que le pilote...

— Voyons ! Voyons ! On aperçoit toujours quelque chose.

— Je... Ah ! Des incendies ! J'ai vu des incendies. Ça c'est intéressant...

— Non. Tout brûle. Quoi d'autre ?

Pourquoi Alias est-il cruel ?

XXII

Cette fois-ci m'interrogera-t-il ?

Ce que je rapporte de ma mission ne peut s'inscrire sur un compte rendu. Je « sécherai » comme un collégien au tableau noir. Je paraîtrai très malheureux, et cependant je ne serai pas malheureux. Fini le malheur... Il s'est envolé quand les premières balles ont lui. Si j'avais fait demi-tour une seconde trop tôt, j'aurais tout ignoré de moi.

J'aurais ignoré la belle tendresse qui me monte au cœur. Je reviens vers les miens. Je rentre. Je me fais l'effet d'une ménagère qui, ayant achevé ses courses, prend le chemin de la maison, et médite sur les plats dont elle réjouira les siens. Elle balance de droite à gauche le panier à provisions. De temps à autre elle soulève le journal qui les recouvre : tout est bien là. Elle n'a rien oublié. Elle sourit de la surprise qu'elle prépare, et flâne un peu. Elle jette un coup d'œil sur les étalages.

Je jetterais avec plaisir un coup d'œil sur les étalages, si Dutertre ne m'obligeait pas d'habiter cette prison blanchâtre. Je regarderais défiler la campagne. Il est vrai qu'il vaut mieux patienter encore : ce paysage-ci est empoisonné. Tout y conspire. Les petits châteaux de province eux-mêmes qui, avec leur pelouse un peu ridicule et leurs douzaines d'arbres apprivoisés, paraissent des écrins naïfs pour jeunes filles candides, ne sont que pièges de guerre. A voler bas, au lieu de signaux d'amitié, on récolte des explosions de torpilles.

Malgré le ventre du nuage je reviens quand même du marché. Elle avait bien raison, la voix du Commandant : « Vous irez au coin de la première rue à droite, et m'achèterez des allumettes... » Ma conscience est en paix. J'ai les allumettes dans ma poche. Ou, plus exactement, elles se trouvent dans la poche de mon camarade Dutertre. Comment fait-il pour se rappeler tout ce qu'il a vu ? Ça le regarde. Et je songe aux choses sérieuses. Après l'atterrissage, s'il nous est épargné la pagaille d'un nouveau déménagement, je lancerai un défi à Lacordaire,

et je le battrai aux échecs. Il déteste perdre. Moi aussi. Mais je gagnerai.

Lacordaire, hier, était soûl. Du moins... un peu : je ne voudrais pas le déshonorer. Il s'était soûlé pour se consoler. Ayant oublié, au retour d'un vol, de commander son train d'atterrissage, il avait posé l'avion sur le ventre. Alias, hélas présent, avait considéré l'avion avec mélancolie, mais n'avait pas ouvert la bouche. Lacordaire, vieux pilote, je le revois. Il attendait les reproches d'Alias. Il espérait les reproches d'Alias. Des reproches violents lui eussent fait du bien. Cette explosion lui eût permis d'exploser aussi. Il se fût, en ripostant, dégonflé de sa rage. Mais Alias hochait la tête. Alias méditait sur l'avion; il se moquait bien de Lacordaire. Cet accident n'était, pour le Commandant, qu'un malheur anonyme, une sorte d'impôt statistique. Il ne s'agissait là que d'une de ces distractions stupides qui surprennent les plus vieux pilotes. Elle avait été infligée injustement à Lacordaire. Lacordaire était pur, hors cette bévue d'aujourd'hui, de toute imperfection professionnelle. C'est pourquoi Alias, ne s'intéressant qu'à la victime, sollicita le plus machinalement du monde, de Lacordaire lui-même, son opinion sur les dégâts. Et je sentis monter d'un cran la rage rentrée de Lacordaire. Vous posez gentiment votre main sur l'épaule du tortionnaire et vous lui dites : « Cette pauvre victime... hein... comme elle doit souffrir... » Les mouvements du cœur humain sont insondables. Cette main tendre, qui sollicite sa sympathie, exaspère le tortionnaire. Il jette à la victime un regard noir. Il regrette de ne pas l'avoir achevée.

C'est ainsi. Je rentre chez moi. Le Groupe 2/33, c'est chez moi. Et je comprends ceux de chez moi. Je ne puis pas me tromper sur Lacordaire. Lacordaire ne peut pas se tromper sur moi. Je ressens cette communauté avec un sentiment d'évidence extraordinaire : « Nous autres, du Groupe 2/33 ! » Eh ! Voici donc que les matériaux en vrac déjà se nouent...

Je songe à Gavoille et à Hochedé. Je ressens cette communauté qui me lie à Gavoille et à Hochedé. Je m'interroge sur Gavoille : quelle est son origine ? Il montre une belle substance terrienne. Un chaud souvenir me revient, qui me parfume soudain le cœur. Gavoille,

lorsque nous cantonnions à Orconte, habitait, comme moi, une ferme. Un jour il me dit :

— La fermière a tué un porc. Elle nous invite à manger le boudin.

Nous étions trois : Israël, Gavoille et moi, à mâcher la belle écorce noire et craquante. La paysanne nous a servi un petit vin blanc. Gavoille m'a dit : « Je lui ai acheté ça pour lui faire plaisir. Il faut signer. » C'était un de mes livres. Et je n'ai éprouvé aucune gêne. J'ai signé avec plaisir, pour faire plaisir. Israël bourrait sa pipe. Gavoille se grattait la cuisse, la paysanne semblait bien contente d'hériter d'un livre signé par l'auteur. Le boudin embaumait. J'étais un peu soûl de petit vin blanc, et je ne me sentais pas étranger, malgré que je signasse un livre, ce qui m'a toujours paru un peu ridicule. Je ne me sentais pas refusé. Je ne faisais figure, malgré ce livre, ni d'auteur, ni de spectateur. Je ne venais pas du dehors. Israël, gentiment, me regardait signer. Gavoille, avec simplicité, continuait de gratter sa cuisse. Et j'éprouvais à leur égard une sorte de sourde reconnaissance. Ce livre eût pu me donner l'apparence d'un témoin abstrait. Et cependant je ne faisais figure, malgré lui, ni d'intellectuel ni de témoin. J'étais des leurs.

Le métier de témoin m'a toujours fait horreur. Que suis-je, si je ne participe pas ? J'ai besoin, pour être, de participer. Je me nourris de la qualité des camarades, cette qualité qui s'ignore, parce qu'elle se fout bien d'elle-même, et non par humilité. Gavoille ne se considère pas, ni Israël. Ils sont réseau de liens avec leur travail, leur métier, leur devoir. Avec ce boudin qui fume. Et je m'enivre de la densité de leur présence. Je puis me taire. Je puis boire mon petit vin blanc. Je puis même signer ce livre sans me retrancher d'avec eux. Rien n'abîmera cette fraternité.

Il ne s'agit point ici, pour moi, de dénigrer les démarches de l'intelligence, ni les victoires de la conscience. J'admire les intelligences limpides. Mais qu'est-ce qu'un homme, s'il manque de substance ? S'il n'est qu'un regard et non un être ? La substance, je la découvre en Gavoille ou en Israël. Comme je la découvrais en Guillaumet.

Les avantages que je puis tirer d'une activité d'écrivain, cette liberté par exemple dont je pourrais peut-être disposer, et qui me permettrait, si mon métier au

Groupe 2/33 me déplaisait, d'obtenir de m'en dégager pour d'autres fonctions, je les réprouve avec une sorte d'effroi. Ce n'est que la liberté de n'être point. Chaque obligation fait devenir.

Nous avons failli crever en France de l'intelligence sans substance. Gavoille est. Il aime, déteste, se réjouit, ronchonne. Il est pétri de liens. Et, de même que je savoure, en face de lui, ce boudin craquant, je savoure les obligations du métier qui nous fondent ensemble dans un tronc commun. J'aime le Groupe 2/33. Je ne l'aime pas en spectateur qui découvre un beau spectacle. Je me fous du spectacle. J'aime le Groupe 2/33 parce que j'en suis, qu'il m'alimente, et que je contribue à l'alimenter.

Et maintenant que je reviens d'Arras je suis de mon Groupe plus que jamais. J'ai acquis un lien de plus. J'ai renforcé en moi ce sentiment de communauté qui est à savourer dans le silence. Israël et Gavoille ont subi des risques plus durs, peut-être, que les miens. Israël a disparu. Mais, de cette promenade d'aujourd'hui, je ne devais pas revenir non plus. Elle me donne un peu plus le droit de m'asseoir à leur table, et de me taire avec eux. Ce droit-là s'achète très cher. Mais il vaut très cher : c'est le droit d' « être ». C'est pourquoi, ce bouquin, je l'ai signé sans gêne... il ne gâchait rien.

Et voici que je rougis à l'idée de bredouiller tout à l'heure, quand le Commandant m'interrogera. J'aurai honte de moi. Le Commandant pensera que je suis un peu stupide. Si ces histoires de livre ne me gênent pas c'est que, quand bien même j'aurais accouché d'une bibliothèque entière, ces références ne me sauveraient pas de la honte dont je suis menacé. Cette honte n'est pas un jeu que je joue. Je ne suis pas le sceptique qui s'offre le luxe de se prêter à quelque coutume touchante. Je ne suis pas le citadin qui joue, en vacances, au paysan. J'ai été chercher, une fois de plus, la preuve de ma bonne foi sur Arras. J'ai engagé ma chair dans l'aventure. Toute ma chair. Et je l'ai engagée perdante. J'ai donné tout ce que j'ai pu à ces règles du jeu. Pour qu'elles soient autre chose que des règles du jeu. J'ai acquis le droit de me sentir penaud, bientôt, quand le Commandant m'interrogera. C'est-à-dire de participer. D'être lié. De communier. De recevoir et de donner. D'être plus que moi-

même. D'accéder à cette plénitude qui me gonfle si fort. D'éprouver cet amour que j'éprouve à l'égard de mes camarades, cet amour qui n'est pas un élan venu du dehors, qui ne cherche pas à s'exprimer — jamais — sauf, toutefois, à l'heure des dîners d'adieux. Vous êtes alors un peu ivre, et la bienveillance de l'alcool vous fait pencher vers les convives comme un arbre lourd de fruits à donner. Mon amour du Groupe n'a pas besoin de s'énoncer. Il n'est composé que de liens. Il est ma substance même. Je suis du Groupe. Et voilà tout.

Lorsque je pense au Groupe, je ne puis pas ne pas penser à Hochedé. Je pourrais raconter son courage de guerre, mais je me sentirais ridicule. Il ne s'agit point de courage : Hochedé a fait à la guerre un don total. Mieux, probablement, que nous tous. Hochedé est, en permanence, dans cet état que j'ai été difficilement conquérir. Moi, je pestais quand je m'habillais. Hochedé ne peste pas. Hochedé est parvenu où nous allons. Où je voulais aller.

Hochedé est un ancien sous-officier promu récemment sous-lieutenant. Sans doute dispose-t-il d'une culture médiocre. Il ne saurait rien éclairer sur lui-même. Mais il est bâti, il est achevé. Le mot devoir, quand il s'agit de Hochedé, perd toute redondance. On voudrait bien subir le devoir comme Hochedé le subit. En face de Hochedé, je me reproche tous mes petits renoncements, mes négligences, mes paresses, et par-dessus tout, s'il y a lieu, mes scepticismes. Ce n'est pas signe de vertu, mais de jalousie bien comprise. Je voudrais exister autant que Hochedé existe. Un arbre est beau, bien établi sur ses racines. Elle est belle, la permanence de Hochedé. Hochedé ne pourrait décevoir.

Je ne raconterai donc rien des missions de guerre de Hochedé. Volontaire ? Nous sommes tous, toujours, volontaires pour toutes les missions. Mais par obscur besoin de croire en nous. On se dépasse alors un peu. Hochedé est volontaire naturellement. Il « est » cette guerre. C'est si naturel que, s'il s'agit d'un équipage à sacrifier, le Commandant pense aussitôt à Hochedé : « Dites donc, Hochedé... » Hochedé trempe dans la guerre comme un moine dans sa religion. Pourquoi se bat-il ? Il se bat pour soi. Hochedé se confond avec une certaine substance qui est à sauver, et qui est sa propre

signification. A cet étage la vie et la mort se mêlent un peu. Hochedé est déjà confondu. Sans le savoir, peut-être, il ne craint guère la mort. Durer, faire durer... pour Hochedé mourir et vivre se concilient.

Ce qui, de lui, m'a d'abord ébloui, c'est son angoisse quand Gavoille a essayé de lui emprunter son chronomètre, pour mesurer des vitesses sur base.

— Mon Lieutenant... non... ça m'ennuie.

— Tu es stupide ! C'est pour un réglage de dix minutes !

— Mon Lieutenant... il y en a un, au magasin de l'escadrille.

— Oui. Mais il n'a pas voulu démordre, depuis six semaines, de deux heures sept !

— Mon Lieutenant... ça ne se prête pas, un chronomètre... je ne suis pas obligé de le prêter, mon chronomètre... vous ne pouvez pas exiger ça !

La discipline militaire et le respect hiérarchique peuvent solliciter d'un Hochedé qu'à peine abattu en flammes, et par miracle indemne, il se réinstalle dans un autre avion pour une autre mission, qui cette fois-ci sera périlleuse... mais non qu'il livre à des mains sans respect un chronomètre de grand luxe, qui a coûté trois mois de solde, et qui fut remonté, chaque soir, avec un soin tout maternel. A voir gesticuler les hommes, on devine qu'ils ne comprennent rien aux chronomètres.

Et quand Hochedé vainqueur, son bon droit enfin établi, et son chronomètre contre son cœur, quitta tout fumant encore d'indignation le bureau de l'escadrille, j'aurais embrassé Hochedé. Je découvrais les trésors d'amour de Hochedé. Il luttera pour son chronomètre, Son chronomètre existe. Et il mourra pour son pays. Son pays existe. Hochedé existe, qui est lié à eux. Il est pétri de tous ses liens avec le monde.

C'est pourquoi j'aime Hochedé sans éprouver le besoin de le lui dire. Ainsi j'ai perdu Guillaumet, tué en vol — le meilleur ami que j'aie eu — et j'évite de parler de lui. Nous avons piloté sur les mêmes lignes, participé aux mêmes créations. Nous étions de la même substance. Je me sens un peu mort en lui. J'ai fait de Guillaumet un des compagnons de mon silence. Je suis de Guillaumet.

Je suis de Guillaumet, je suis de Gavoille, je suis de Hochedé. Je suis du Groupe 2/33. Je suis de mon pays. Et tous ceux du Groupe sont de ce pays...

XXIII

J'ai bien changé ! Ces jours-ci, Commandant Alias, j'étais amer. Ces jours-ci, alors que l'invasion blindée ne rencontrait plus que le néant, les missions sacrifiées ont coûté au Groupe 2/33 dix-sept équipages sur vingt-trois. Vous le premier, nous acceptions, me semblait-il, de jouer les morts pour les nécessités de la figuration. Ah ! Commandant Alias, j'étais amer, je me trompais !

Nous nous cramponnions, vous le premier, à la lettre d'un devoir dont l'esprit s'était obscurci. Vous nous poussiez d'instinct, non plus à vaincre, c'était impossible, mais à devenir. Vous connaissiez, comme nous, que les renseignements acquis ne seraient transmis à personne. Mais vous sauviez des rites dont le pouvoir était caché. Vous nous interrogiez gravement, comme si nos réponses pouvaient servir, sur les parcs à tanks, les chalands, les camions, les gares, les trains dans les gares. Vous me paraissiez même d'une révoltante mauvaise foi :

— Si ! Si ! On observe très bien de la place pilote.

Cependant, vous aviez raison, Commandant Alias.

Cette foule que je survole, je l'ai prise en compte au-dessus d'Arras. Je ne suis lié qu'à qui je donne. Je ne comprends que qui j'épouse. Je n'existe qu'autant que m'abreuvent les fontaines de mes racines. Je suis de cette foule. Cette foule est de moi. A cinq cent trente kilomètres-heure, et deux cents mètres d'altitude, maintenant que j'ai débarqué sous mon nuage, je l'épouse dans le soir comme un berger qui, d'un coup d'œil, recense, rassemble et noue le troupeau. Cette foule n'est plus une foule : elle est un peuple. Comment serais-je sans espoir ?

Malgré le pourrissement de la défaite, je porte en moi, comme au sortir d'un sacrement, cette grave et durable jubilation. Je trempe dans l'incohérence, et cependant je suis comme vainqueur. Quel est le camarade retour

de mission qui ne porte pas ce vainqueur en lui ? Le capitaine Pénicot m'a raconté son vol de ce matin : « Quand une des armes automatiques me paraissait tirer trop juste, je bifurquais droit sur elle, à pleine vitesse, au ras du sol, et je lâchais une giclée de mitrailleuse qui éteignait net cette lumière rougeâtre, comme un coup de vent une bougie. Un dixième de seconde plus tard je passais en trombe sur l'équipe... C'était comme si l'arme eût fait explosion ! L'équipe de servants, je la retrouvais éparpillée, culbutée par la fuite. J'avais l'impression de jouer aux quilles. » Pénicot riait, Pénicot riait magnifiquement. Pénicot, capitaine vainqueur !

Je sais que la mission aura transfiguré jusqu'à ce mitrailleur de Gavoille qui, pris de nuit dans la basilique construite par quatre-vingts projecteurs de guerre, est passé, comme pour un mariage de soldats, sous la voûte des épées.

— Vous pouvez prendre au quatre-vingt-quatorze.

Dutertre vient de se repérer sur la Seine. Je suis descendu vers cent mètres. Le sol charrie vers nous, à cinq cent trente kilomètres-heure, de grands rectangles de luzerne ou de blé et des forêts triangulaires. J'éprouve un plaisir physique bizarre à observer cette débâcle des glaces, que divise inlassablement mon étrave. La Seine m'apparaît. Quand je la franchis en oblique, elle se dérobe, comme en pivotant sur elle-même. Ce mouvement me procure le même plaisir que la foulée souple d'un coup de faux. Je suis bien installé. Je suis patron à bord. Les réservoirs tiennent. Je gagnerai un verre, au poker d'as, à Pénicot, puis battrai Lacordaire aux échecs. C'est comme ça que je suis, quand je suis vainqueur.

— Mon Capitaine... ils tirent... nous sommes en zone interdite...

C'est lui qui calcule la navigation. Je suis pur de tout reproche.

— Ils tirent beaucoup ?

— Ils tirent comme ils peuvent...

— On fait le tour ?

— Oh non...

Le ton est désabusé. Nous avons connu le déluge.

Le tir anti-aérien n'est, chez nous, qu'une pluie de printemps.

— Dutertre... savez... c'est idiot de se faire descendre chez soi !

— ... descendront rien... ça les exerce.

Dutertre est amer.

Je ne suis pas amer. Je suis heureux. J'aimerais parler aux hommes de chez moi.

— Euh... oui... tirent comme des...

Tiens, il est vivant celui-là ! Je remarque que mon mitrailleur n'a jamais encore, spontanément, manifesté son existence. Il a digéré toute l'aventure sans éprouver le besoin de communiquer. A moins que ce ne soit lui qui ait prononcé « Ah ! là ! là ! » au plus fort du canon. De toute façon ce ne fut pas une ébauche de confidences.

Mais il s'agit ici de sa spécialité : la mitrailleuse. Quand il s'agit de leur spécialité, les spécialistes, on ne peut plus les retenir.

Je ne puis pas ne pas opposer ces deux univers. L'univers de l'avion et celui du sol. Je viens d'entraîner Dutertre et mon mitrailleur au delà des limites permises. Nous avons vu flamber la France. Nous avons vu luire la mer. Nous avons vieilli en haute altitude. Nous nous sommes penchés vers une terre lointaine comme sur des vitrines de musée. Nous avons joué dans le soleil avec la poussière des chasseurs ennemis. Puis nous sommes redescendus. Nous nous sommes jetés dans l'incendie. Nous avons tout sacrifié. Et là, nous avons plus appris, sur nous-mêmes, que nous n'eussions appris en dix années de méditation. Nous sommes sortis enfin de ce monastère de dix années...

Et voici que, sur cette route, que peut-être nous survolions pour monter sur Arras, la caravane, quand nous la retrouvons, a progressé, au plus, de cinq cents mètres.

Le temps qu'ils déménagent une voiture en panne jusqu'au fossé, qu'ils changent une roue, qu'ils tambourinent immobiles sur le volant, pour laisser un chemin de traverse liquider ses propres épaves, nous aurons regagné l'escale.

Nous enjambons la défaite tout entière. Nous sommes semblables à ces pèlerins que ne tourmente pas le désert,

bien qu'ils y peinent, car, déjà, ils habitent de cœur la ville sainte.

La nuit qui se fait parquera cette foule en vrac dans son étable de malheur. Le troupeau se tasse. Vers quoi crierait-il ? Mais il nous est donné de courir vers les camarades, et il me semble que nous nous hâtons vers une fête. Ainsi une simple cabane, si elle est éclairée au loin, change la plus rude nuit d'hiver en nuit de Noël. Là-bas où nous allons nous serons accueillis. Là-bas où nous allons nous communierons dans le pain du soir.

Suffit, pour aujourd'hui, comme aventure : je suis heureux et fatigué. J'abandonnerai aux mécaniciens l'avion enrichi de ses trous. Je me déshabillerai de mes lourds vêtements de vol, et, comme il est trop tard pour jouer un verre contre Pénicot, je m'assiérai tout simplement pour le dîner parmi les camarades...

Nous sommes en retard. Ceux des camarades qui sont en retard ne reviennent plus. Sont en retard ? Trop tard. Tant pis pour eux ! La nuit les bascule dans l'éternité. A l'heure du dîner le Groupe compte ses morts.

Les disparus embellissent dans le souvenir. On les habille pour toujours de leur sourire le plus clair. Nous renoncerons à cet avantage. Nous surgirons en fraude, à la façon des mauvais anges et des braconniers. Le Commandant n'enfournera pas sa bouchée de pain. Il nous regardera. Il dira peut-être : « Ah !... vous voilà... » Les camarades se tairont. Ils nous observeront à peine.

J'avais peu d'estime, autrefois, pour les grandes personnes. J'avais tort. On ne vieillit jamais. Commandant Alias ! Les hommes sont purs aussi à l'heure d'un retour : « Te voilà, toi qui es des nôtres... » Et la pudeur fait le silence.

Commandant Alias, Commandant Alias... cette communauté parmi vous, je l'ai goûtée comme un feu pour aveugle. L'aveugle s'assoit et étend les mains, il ne sait pas d'où lui vient son plaisir. De nos missions nous rentrons prêts pour une récompense au goût inconnu, qui est simplement l'amour.

Nous n'y reconnaissons pas l'amour. L'amour auquel nous songeons d'ordinaire est d'un pathétique plus tumultueux. Mais il s'agit, ici, de l'amour véritable : un réseau de liens qui fait devenir.

XXIV

J'ai interrogé mon fermier sur le nombre des instruments. Et mon fermier m'a répondu :

— Je ne connais rien de votre boutique. Faut croire, les instruments, qu'il en manque quelques-uns : ceux qui nous auraient fait gagner la guerre... Voulez-vous souper avec nous ?

— J'ai déjà dîné.

Mais l'on m'a installé, de force, entre la nièce et la fermière :

— Toi, la nièce, pousse-toi un peu... Fais une place au Capitaine.

Et ce n'est pas aux seuls camarades que je me découvre lié. C'est, à travers eux, à tout mon pays. L'amour, une fois qu'il a germé, pousse des racines qui n'en finissent plus de croître.

Mon fermier distribue le pain, dans le silence. Les soucis du jour l'ont ennobli d'une gravité austère. Il assure, pour la dernière fois peut-être, comme l'exercice d'un culte, ce partage.

Et je songe aux champs d'alentour qui ont formé la matière de ce pain. L'ennemi demain les envahira. Que l'on ne s'attende pas à un tumulte d'hommes en armes ! La terre est grande. L'invasion, peut-être, ne montrera-t-elle, par ici, qu'une sentinelle solitaire, perdue au loin dans l'immensité des campagnes, une marque grise à la lisière du blé. Rien n'aura changé en apparence, mais un signe suffit, s'il s'agit de l'homme, pour que tout soit autre.

Le coup de vent qui circulera sur la moisson ressemblera toujours à un coup de vent sur la mer. Mais le coup de vent sur la moisson, s'il nous paraît plus ample encore, c'est qu'il recense, en le déroulant, un patrimoine. Il s'assure de l'avenir. Il est caresse à une épouse, main pacifique dans une chevelure.

Ce blé, demain, sera changé. Le blé est autre chose qu'un aliment charnel. Nourrir l'homme, ce n'est point engraisser un bétail. Le pain joue tant de rôles ! Nous avons appris à reconnaître, dans le pain, un instrument de la communauté des hommes, à cause du pain à rompre

ensemble. Nous avons appris à reconnaître, dans le pain, l'image de la grandeur du travail, à cause du pain à gagner à la sueur du front. Nous avons appris à reconnaître, dans le pain, le véhicule essentiel de la pitié, à cause du pain que l'on distribue aux heures de misère. La saveur du pain partagé n'a point d'égale. Or voici que tout le pouvoir de cet aliment spirituel, du pain spirituel qui naîtra de ce champ de blé, est en péril. Mon fermier, demain, en rompant le pain, ne servira plus, peut-être, la même religion familiale. Le pain, demain peut-être, n'alimentera plus la même lumière des regards. Il en est du pain comme de l'huile des lampes à huile. Elle se change en lumière.

J'observe la nièce, qui est très belle, et je me dis : le pain, à travers elle, se fait grâce mélancolique. Il se fait pudeur. Il se fait douceur du silence. Or le même pain, par la vertu d'une simple tache grise à la lisière d'un océan de blé, s'il nourrit demain la même lampe, ne formera peut-être plus la même flamme. L'essentiel du pouvoir du pain aura changé.

Je me suis battu pour préserver la qualité d'une lumière, bien plus encore que pour sauver la nourriture des corps. Je me suis battu pour le rayonnement particulier en quoi se transfigure le pain dans les maisons de chez moi. Ce qui m'émeut d'abord, de cette petite fille secrète, c'est l'écorce immatérielle. C'est je ne sais quel lien entre les lignes d'un visage. C'est le poème lu sur la page — et non la page.

Elle s'est sentie observée. Elle a levé les yeux vers moi. Il me semble qu'elle m'a souri... Ç'a été à peine comme un souffle sur la fragilité des eaux. Cette apparition me trouble. Je sens, mystérieusement présente, l'âme particulière qui est d'ici, et non d'ailleurs. Je goûte une paix dont je me dis : « C'est la paix des règnes silencieux... »

J'ai vu luire la lumière du blé.

Le visage de la nièce s'est refait lisse sur fond de mystère. La fermière soupire, regarde autour d'elle, et se tait. Le fermier, qui médite le jour à venir, s'enferme dans sa sagesse. Il est, sous leur silence à tous, une richesse intérieure semblable au patrimoine d'un village — et pareillement menacée.

Une étrange évidence me fait me sentir responsable de ces provisions invisibles. Je quitte ma ferme. Je vais à pas lents. J'emporte cette charge qui m'est plus douce que pesante, comme le serait un enfant endormi contre ma poitrine.

Je m'étais promis cette conversation avec mon village. Mais je n'ai rien à dire. Je suis semblable au fruit bien attaché à l'arbre auquel je songeais, voilà quelques heures, quand l'angoisse s'est apaisée. Je me sens lié à ceux de chez moi, tout simplement. Je suis d'eux, comme ils sont de moi. Lorsque mon fermier a distribué le pain, il n'a rien donné. Il a partagé et échangé. Le même blé, en nous, a circulé. Le fermier ne s'appauvrissait pas. Il s'enrichissait : il se nourrissait d'un pain meilleur, puisque changé en pain d'une communauté. Lorsque j'ai, cet après-midi, décollé pour ceux-là, en mission de guerre, je ne leur ai rien donné non plus. Nous ne leur donnons rien, nous du Groupe. Nous sommes leur part de sacrifice de guerre. Je comprends pourquoi Hochedé fait la guerre sans grands mots, comme un forgeron qui forge pour le village. « Qui êtes-vous ? — Je suis le forgeron du village. » Et le forgeron travaille heureux.

Si maintenant j'espère, quand ils semblent désespérer, je ne m'en distingue pas non plus. Je suis simplement leur part d'espoir. Certes, nous sommes déjà vaincus. Tout est en suspens. Tout s'écroule. Mais je continue d'éprouver la tranquillité d'un vainqueur. Les mots sont contradictoires ? Je me moque des mots. Je suis semblable à Pénicot, Hochedé, Alias, Gavoille. Nous ne disposons d'aucun langage pour justifier notre sentiment de victoire. Mais nous nous sentons responsables. Nul ne peut se sentir, à la fois, responsable et désespéré.

Défaite... Victoire... Je sais mal me servir de ces formules. Il est des victoires qui exaltent, d'autres qui abâtardissent. Des défaites qui assassinent, d'autres qui réveillent. La vie n'est pas énonçable par des états, mais par des démarches. La seule victoire dont je ne puis douter est celle qui loge dans le pouvoir des graines. Plantée la graine, au large des terres noires, la voilà déjà victorieuse. Mais il faut dérouler le temps pour assister à son triomphe dans le blé.

Il n'était rien ce matin qu'une armée démantibulée, et une foule en vrac. Mais une foule en vrac, s'il est une seule conscience où déjà elle se noue, n'est plus en vrac. Les pierres du chantier ne sont en vrac qu'en apparence, s'il est, perdu dans le chantier, un homme, serait-il seul, qui pense cathédrale. Je ne m'inquiète pas du limon épars s'il abrite une graine. La graine le drainera pour construire.

Quiconque accède à la contemplation se change en semence. Quiconque découvre une évidence tire chacun par la manche pour la lui montrer. Quiconque invente prêche aussitôt son invention. Je ne sais comment un Hochedé s'exprimera ou agira. Mais peu m'importe. Il répandra sa foi tranquille autour de lui. J'entrevois mieux le principe des victoires : celui-là qui s'assure d'un poste de sacristain ou de chaisière dans la cathédrale bâtie, est déjà vaincu. Mais quiconque porte dans le cœur une cathédrale à bâtir, est déjà vainqueur. La victoire est fruit de l'amour. L'amour reconnaît seul le visage à pétrir. L'amour seul gouverne vers lui. L'intelligence ne vaut qu'au service de l'amour.

Le sculpteur est lourd du poids de son œuvre : peu importe s'il ignore comment il pétrira. De coup de pouce en coup de pouce, d'erreur en erreur, de contradiction en contradiction, il marchera droit, à travers la glaise, vers sa création. Ni l'intelligence, ni le jugement ne sont créateurs. Si le sculpteur n'est que science et intelligence, ses mains manqueront de génie.

Nous nous sommes trompés trop longtemps sur le rôle de l'intelligence. Nous avons négligé la substance de l'homme. Nous avons cru que la virtuosité des âmes basses pouvait aider au triomphe des causes nobles, que l'égoïsme habile pouvait exalter l'esprit de sacrifice, que la sécheresse de cœur pouvait, par le vent des discours, fonder la fraternité ou l'amour. Nous avons négligé l'Être. La graine de cèdre, bon gré mal gré, deviendra cèdre. La graine de ronce deviendra ronce. Je refuserai désormais de juger l'homme sur les formules qui justifient ses décisions. On se trompe trop aisément sur la caution des paroles, comme sur la direction des actes. Celui qui marche vers sa maison, j'ignore s'il marche vers la querelle ou vers l'amour. Je me demanderai : « Quel homme est-il ? » Alors seulement

je connaîtrai vers où il pèse, et où il ira. On va toujours, en fin de compte, vers où l'on pèse.

Le germe, hanté par le soleil, trouve toujours son chemin à travers la pierraille du sol. Le pur logicien, si nul soleil ne le tire à soi, se noie dans la confusion des problèmes. Je me souviendrai de la leçon que m'a donnée mon ennemi lui-même. Quelle direction faut-il que choisisse la colonne blindée pour investir les arrières de l'adversaire ? Il ne sait répondre. Que faut-il que soit la colonne blindée ? Il faut qu'elle soit — contre la digue — poids de la mer.

Que faut-il faire ? Ceci. Ou le contraire. Ou autre chose. Il n'est point de déterminisme de l'avenir. Que faut-il être ? Voilà bien la question essentielle, car l'esprit seul fertilise l'intelligence. Il l'engrosse de l'œuvre à venir. L'intelligence la conduira à terme. Que doit faire l'homme pour créer le premier navire ? La formule est bien trop compliquée. Ce navire naîtra, en fin de compte, de mille tâtonnements contradictoires. Mais cet homme, que doit-il être ? Ici je tiens la création par sa racine. Il doit être marchand ou soldat, car alors, nécessairement, par amour des terres lointaines, il suscitera les techniciens, drainera les ouvriers, et lancera, un jour, son navire ! Que faut-il faire pour que toute une forêt s'envole ? Ah ! c'est trop difficile... Que faut-il être ? Il faut être incendie !

Nous entrerons demain dans la nuit. Que mon pays soit encore quand reviendra le jour ! Que faut-il faire pour le sauver ? Comment énoncer une solution simple ? Les nécessités sont contradictoires. Il importe de sauver l'héritage spirituel, sans quoi la race sera privée de son génie. Il importe de sauver la race, sans quoi l'héritage sera perdu. Les logiciens, faute d'un langage qui concilierait les deux sauvetages, seront tentés de sacrifier ou l'âme ou le corps. Mais je me moque bien des logiciens. Je veux que mon pays soit — dans son esprit et dans sa chair — quand reviendra le jour. Pour agir selon le bien de mon pays il me faudra peser à chaque instant dans cette direction, de tout mon amour. Il n'est point de passage que la mer ne trouve, si elle pèse.

Aucun doute sur le salut ne m'est possible. Je comprends mieux l'image de mon feu pour aveugle. Si l'aveugle marche vers le feu, c'est qu'est né en lui le

besoin du feu. Le feu déjà le gouverne. Si l'aveugle cherche le feu, c'est que déjà il l'a trouvé. Ainsi le sculpteur tient déjà sa création s'il pèse vers la glaise. Nous, de même. Nous ressentons la chaleur de nos liens : voilà pourquoi nous sommes déjà vainqueurs.

Notre communauté nous est déjà sensible. Il nous faudra certes l'exprimer, pour rallier à elle. Ceci est effort de conscience et de langage. Mais il nous faudra aussi, pour ne rien perdre de sa substance, nous faire sourds aux pièges des logiques provisoires, des chantages et des polémiques. Nous devons, avant tout, ne rien renier de ce dont nous sommes.

Et c'est pourquoi, dans le silence de ma nuit de village, appuyé contre un mur, je commence, au retour de ma mission sur Arras — et éclairé, me semble-t-il, par ma mission — de m'imposer des règles simples que je ne trahirai jamais.

Puisque je suis d'eux, je ne renierai jamais les miens, quoi qu'ils fassent. Je ne prêcherai jamais contre eux devant autrui. S'il est possible de prendre leur défense, je les défendrai. S'ils me couvrent de honte, j'enfermerai cette honte dans mon cœur, et me tairai. Quoi que je pense alors sur eux, je ne servirai jamais de témoin à charge. Un mari ne va pas de maison en maison instruire lui-même ses voisins de ce que sa femme est une gourgandine. Il ne sauvera pas ainsi son honneur. Car sa femme est de sa maison. Il ne peut s'ennoblir contre elle. C'est une fois rentré chez lui qu'il a le droit d'exprimer sa colère.

Ainsi je ne me désolidariserai pas d'une défaite qui, souvent, m'humiliera. Je suis de France. La France formait des Renoir, des Pascal, des Pasteur, des Guillaumet, des Hochedé. Elle formait aussi des incapables, des politiciens et des tricheurs. Mais il me paraît trop aisé de se réclamer des uns et de nier toute parenté avec les autres.

La défaite divise. La défaite défait ce qui était fait. Il y a, là, menace de mort; je ne contribuerai pas à ces divisions, en rejetant la responsabilité du désastre sur ceux des miens qui pensent autrement que moi. Il n'est rien à tirer de ces procès sans juge. Nous avons tous

été vaincus. Moi, j'ai été vaincu. Hochedé a été vaincu. Hochedé ne rejette pas la défaite sur d'autres que lui. Il se dit : « Moi, Hochedé, moi de France, j'ai été faible. La France de Hochedé a été faible. J'ai été faible en elle et elle faible en moi. » Hochedé sait bien que, s'il se retranche d'avec les siens, il ne glorifiera que lui seul. Et, dès lors, il ne sera plus le Hochedé d'une maison, d'une famille, d'un Groupe, d'une patrie. Il ne sera plus que le Hochedé d'un désert.

Si j'accepte d'être humilié par ma maison, je puis agir sur ma maison. Elle est de moi, comme je suis d'elle. Mais, si je refuse l'humiliation, la maison se démantibulera comme elle voudra, et j'irai seul, tout glorieux, mais plus vain qu'un mort.

Pour être, il importe d'abord de prendre en charge. Or, voici quelques heures à peine, j'étais aveugle. J'étais amer. Mais je juge plus clairement. De même que je refuse de me plaindre des autres Français, depuis que je me sens de France, de même je ne conçois plus que la France se plaigne du monde. Chacun est responsable de tous. La France était responsable du monde. La France eût pu offrir au monde la commune mesure qui l'eût uni. La France eût pu servir au monde de clef de voûte. Si la France avait eu saveur de France, rayonnement de France, le monde entier se fût fait résistance à travers la France. Je renie désormais mes reproches au monde. La France se devait de lui servir d'âme, s'il en manquait.

La France eût pu rallier à soi. Mon Groupe 2/33 s'est offert successivement comme volontaire pour la guerre de Norvège, puis de Finlande. Que représentaient la Norvège et la Finlande pour les soldats et les sous-officiers de chez moi ? Il m'a toujours semblé qu'ils acceptaient, confusément, de mourir pour un certain goût des fêtes de Noël. Le sauvetage de cette saveur-là, dans le monde, leur semblait justifier le sacrifice de leur vie. Si nous avions été le Noël du monde, le monde se fût sauvé à travers nous.

La communauté spirituelle des hommes dans le monde n'a pas joué en notre faveur. Mais, en fondant cette communauté des hommes dans le monde, nous eussions sauvé le monde et nous-mêmes. Nous avons failli à cette tâche. Chacun est responsable de tous. Chacun est seul responsable. Chacun est seul responsable

de tous. Je comprends pour la première fois l'un des mystères de la religion dont est sortie la civilisation que je revendique comme mienne : « Porter les péchés des hommes... » Et chacun porte tous les péchés de tous les hommes.

XXV

Qui voit là une doctrine de faible ? Le chef est celui qui prend tout en charge. Il dit : J'ai été battu. Il ne dit pas : Mes soldats ont été battus. L'homme véritable parle ainsi. Hochedé dirait : Je suis responsable.

Je comprends le sens de l'humilité. Elle n'est pas dénigrement de soi. Elle est le principe même de l'action. Si, dans l'intention de m'absoudre, j'excuse mes malheurs par la fatalité, je me soumets à la fatalité. Si je les excuse par la trahison, je me soumets à la trahison. Mais si je prends la faute en charge, je revendique mon pouvoir d'homme. Je puis agir sur ce dont je suis. Je suis part constituante de la communauté des hommes.

Il est donc quelqu'un en moi que je combats pour me grandir. Il a fallu ce voyage difficile pour que je distingue ainsi en moi, tant bien que mal, l'individu que je combats de l'homme qui grandit. Je ne sais ce que vaut l'image qui me vient, mais je me dis : l'individu n'est qu'une route. L'Homme qui l'emprunte compte seul. Je ne puis plus me satisfaire par des vérités de polémique. A quoi bon accuser les individus ? Ils ne sont que voies et passages. Je ne puis plus rendre compte du gel de mes mitrailleuses par des négligences de fonctionnaires, ni de l'absence des peuples amis par leur égoïsme. La défaite, certes, s'exprime par des faillites individuelles. Mais une civilisation pétrit les hommes. Si celle dont je me réclame est menacée par la défaillance des individus, j'ai le droit de me demander pourquoi elle ne les a pas pétris autres.

Une civilisation, comme une religion, s'accuse elle-même si elle se plaint de la mollesse des fidèles. Elle se doit de les exalter. De même si elle se plaint de la haine des infidèles. Elle se doit de les convertir. Or, la mienne qui, autrefois, a fait ses preuves, qui a enflammé ses

apôtres, brisé les violents, libéré des peuples d'esclaves, n'a plus su, aujourd'hui, ni exalter, ni convertir. Si je désire dégager la racine des causes diverses de ma défaite, si j'ai l'ambition de revivre, il me faut retrouver d'abord le ferment que j'ai perdu.

Car il en est d'une civilisation comme il en est du blé. Le blé nourrit l'homme, mais l'homme à son tour sauve le blé dont il engrange la semence. La réserve de graines est respectée, de génération de blé en génération de blé, comme un héritage.

Il ne me suffit pas de connaître quel blé je désire pour qu'il lève. Si je veux sauver un type d'homme — et son pouvoir — je dois sauver aussi les principes qui le fondent.

Or, si j'ai conservé l'image de la civilisation que je revendique comme mienne, j'ai perdu les règles qui la transportaient. Je découvre ce soir que les mots dont j'usais ne touchaient plus l'essentiel. Je prêchais ainsi la Démocratie, sans soupçonner que j'énonçais par là, sur les qualités et le sort de l'homme, non plus un ensemble de règles, mais un ensemble de souhaits. Je souhaitais les hommes fraternels, libres et heureux. Bien sûr. Qui n'est d'accord ? Je savais exposer « comment » doit être l'homme. — Et non « qui » il doit être.

Je parlais, sans préciser les mots, de la communauté des hommes. Comme si le climat auquel je faisais allusion n'était pas fruit d'une architecture particulière. Il me semblait évoquer une évidence naturelle. Il n'est point d'évidence naturelle. Une troupe fasciste, un marché d'esclaves sont, eux aussi, des communautés d'hommes.

Cette communauté des hommes, je ne l'habitais plus en architecte. Je bénéficiais de sa paix, de sa tolérance, de son bien-être. Je ne savais rien d'elle, sinon que j'y logeais. J'y logeais en sacristain, ou en chaisière. Donc en parasite. Donc en vaincu.

Ainsi sont les passagers du navire. Ils usent du navire sans rien lui donner. A l'abri de salons, qu'ils croient cadre absolu, ils poursuivent leurs jeux. Ils ignorent le travail des maîtres-couples sous la pesée éternelle de la mer. De quel droit se plaindront-ils, si la tempête démantibule leur navire ?

Si les individus se sont abâtardis, si j'ai été vaincu, de quoi me plaindrais-je ?

Il est une commune mesure aux qualités que je souhaite aux hommes de ma civilisation. Il est une clef de voûte à la communauté particulière qu'ils doivent fonder. Il est un principe dont tout est sorti autrefois, racines, tronc, branches et fruits. Quel est-il ? il était graine puissante dans le terreau des hommes. Il peut seul me faire vainqueur.

Il me semble comprendre beaucoup de choses dans mon étrange nuit de village. Le silence est d'une qualité extraordinaire. Le moindre bruit remplit l'espace tout entier, comme une cloche. Rien ne m'est étranger. Ni cette plainte de bétail, ni ce lointain appel, ni ce bruit d'une porte que l'on referme. Tout se passe comme en moi-même. Il me faut me hâter de saisir le sens d'un sentiment qui peut s'évanouir.

Je me dis : « C'est le tir d'Arras... » Le tir a brisé une écorce. Toute cette journée-ci j'ai sans doute préparé en moi la demeure. Je n'étais que gérant grincheux. C'est ça, l'individu. Mais l'Homme est apparu. Il s'est installé à ma place, tout simplement. Il a regardé la foule en vrac, et il a vu un peuple. Son peuple. L'Homme, commune mesure de ce peuple et de moi. C'est pourquoi, courant vers le Groupe, il me semblait courir vers un grand feu. L'Homme regardait par mes yeux — l'Homme, commune mesure des camarades.

Est-ce un signe ? Je suis si près de croire aux signes... Tout est, ce soir, entente tacite. Tout bruit m'atteint comme un message, limpide à la fois, et obscur. J'écoute un pas tranquille remplir la nuit :

— Hé ! Bonsoir, Capitaine...

— Bonsoir !

Je ne le connais pas. Ç'a été entre nous comme un « ohé » de bateliers, d'une barque à l'autre.

Encore une fois j'ai éprouvé le sentiment d'une parenté miraculeuse. L'Homme qui m'habite ce soir n'en finit pas de dénombrer les siens. L'Homme, commune mesure des peuples et des races...

Il rentrait, celui-là, avec sa provision de soucis, de pensées et d'images. Avec sa cargaison à lui, fermée en lui. J'aurais pu l'aborder et lui parler. Sur la blancheur d'un chemin de village nous aurions échangé quelques-

uns de nos souvenirs. Ainsi les marchands échangent des trésors, s'ils se croisent, retour des îles.

Dans ma civilisation, celui qui diffère de moi, loin de me léser, m'enrichit. Notre unité, au-dessus de nous, se fonde en l'Homme. Ainsi nos discussions du soir, au Groupe 2/33, loin de nuire à notre fraternité, l'épaulent, car nul ne souhaite entendre son propre écho, ni se regarder dans un miroir.

En l'Homme se retrouvent, de même, les Français de France et les Norvégiens de Norvège. L'Homme les noue dans son unité, en même temps qu'il exalte sans se contredire leurs coutumes particulières. L'arbre aussi s'exprime par des branches qui ne ressemblent pas aux racines. Si donc, là-bas, on écrit des contes sur la neige, si l'on cultive des tulipes en Hollande, si l'on improvise des flamencos en Espagne, nous en sommes tous enrichis en l'Homme. C'est peut-être pourquoi nous avons souhaité, nous du Groupe, combattre pour la Norvège...

Et voici qu'il me semble parvenir au terme d'un long pèlerinage. Je ne découvre rien, mais, comme au sortir du sommeil, je revois simplement ce que je ne regardais plus.

Ma civilisation repose sur le culte de l'Homme au travers des individus. Elle a cherché, des siècles durant, à montrer l'Homme, comme elle eût enseigné à distinguer une cathédrale au travers des pierres. Elle a prêché cet Homme qui dominait l'individu...

Car l'Homme de ma civilisation ne se définit pas à partir des hommes. Ce sont les hommes qui se définissent par lui. Il est en lui, comme en tout Être, quelque chose que n'expliquent pas les matériaux qui le composent. Une cathédrale est bien autre chose qu'une somme de pierres. Elle est géométrie et architecture. Ce ne sont pas les pierres qui la définissent, c'est elle qui enrichit les pierres de sa propre signification. Ces pierres sont ennoblies d'être pierres d'une cathédrale. Les pierres les plus diverses servent son unité. La cathédrale absorbe jusqu'aux gargouilles les plus grimaçantes, dans son cantique.

Mais, peu à peu, j'ai oublié ma vérité. J'ai cru que l'Homme résumait les hommes, comme la Pierre résume les pierres. J'ai confondu cathédrale et somme de pierres

et, peu à peu, l'héritage s'est évanoui. Il faut restaurer l'Homme. C'est lui l'essence de ma culture. C'est lui la clef de ma Communauté. C'est lui le principe de ma victoire.

XXVI

Il est aisé de fonder l'ordre d'une société sur la soumission de chacun à des règles fixes. Il est aisé de façonner un homme aveugle qui subisse, sans protester, un maître ou un Coran. Mais la réussite est autrement haute qui consiste, pour délivrer l'homme, à le faire régner sur soi-même.

Mais qu'est-ce que délivrer ? Si je délivre, dans un désert, un homme qui n'éprouve rien, que signifie sa liberté ? Il n'est de liberté que de « quelqu'un » qui va quelque part. Délivrer cet homme serait lui enseigner la soif, et tracer une route vers un puits. Alors seulement se proposeraient à lui des démarches qui ne manqueraient plus de signification. Délivrer une pierre ne signifie rien s'il n'est point de pesanteur. Car la pierre, une fois libre, n'ira nulle part.

Or ma civilisation a cherché à fonder les relations humaines sur le culte de l'Homme au delà de l'individu, afin que le comportement de chacun vis-à-vis de soi-même ou d'autrui ne soit plus conformisme aveugle aux usages de la termitière, mais libre exercice de l'amour.

La route invisible de la pesanteur délivre la pierre. Les pentes invisibles de l'amour délivrent l'homme. Ma civilisation a cherché à faire de chaque homme l'Ambassadeur d'un même prince. Elle a considéré l'individu comme chemin ou message de plus grand que lui-même, elle a offert à la liberté de son ascension des directions aimantées.

Je connais bien l'origine de ce champ de forces. Durant des siècles ma civilisation a contemplé Dieu à travers les hommes. L'homme était créé à l'image de Dieu. On respectait Dieu en l'homme. Les hommes étaient frères en Dieu. Ce reflet de Dieu conférait une dignité inaliénable à chaque homme. Les relations de l'homme avec Dieu fondaient avec évidence les devoirs de chacun vis-à-vis de soi-même ou d'autrui.

Ma civilisation est héritière des valeurs chrétiennes. Je réfléchirai sur la construction de la cathédrale, afin de mieux comprendre son architecture.

La contemplation de Dieu fondait les hommes égaux, parce qu'égaux en Dieu. Et cette égalité avait une signification claire. Car on ne peut être égal qu'en quelque chose. Le soldat et le capitaine sont égaux en la nation. L'égalité n'est plus qu'un mot vide de sens s'il n'est rien en quoi nouer cette égalité.

Je comprends clairement pourquoi cette égalité, qui était l'égalité des droits de Dieu au travers des individus, interdisait de limiter l'ascension d'un individu : Dieu pouvait décider de le prendre pour route. Mais, comme il s'agissait aussi de l'égalité des droits de Dieu « sur » les individus, je comprends pourquoi les individus, quels qu'ils fussent, étaient soumis aux mêmes devoirs et au même respect des lois. Exprimant Dieu, ils étaient égaux dans leurs droits. Servant Dieu, ils étaient égaux dans leurs devoirs.

Je comprends pourquoi une égalité établie en Dieu n'entraînait ni contradiction, ni désordre. La démagogie s'introduit quand, faute de commune mesure, le principe d'égalité s'abâtardit en principe d'identité. Alors le soldat refuse le salut au capitaine, car le soldat, en saluant le capitaine, honorerait un individu, et non la Nation.

Ma civilisation, héritant de Dieu, a fait les hommes égaux en l'Homme.

Je comprends l'origine du respect des hommes les uns pour les autres. Le savant devait le respect au soutier lui-même, car à travers le soutier il respectait Dieu, dont le soutier était aussi l'Ambassadeur. Quelles que fussent la valeur de l'un et la médiocrité de l'autre, aucun homme ne pouvait prétendre en réduire un autre en esclavage. On n'humilie pas un Ambassadeur. Mais ce respect de l'homme n'entraînait pas la prosternation dégradante devant la médiocrité de l'individu, devant la bêtise ou l'ignorance, puisque d'abord était honorée cette qualité d'Ambassadeur de Dieu. Ainsi l'amour de Dieu fondait-il, entre hommes, des relations nobles, les affaires se traitant d'Ambassadeur à Ambassadeur, au-dessus de la qualité des individus.

Ma civilisation, héritant de Dieu, a fondé le respect de l'homme au travers des individus.

Je comprends l'origine de la fraternité des hommes. Les hommes étaient frères en Dieu. On ne peut être frère qu'en quelque chose. S'il n'est point de nœud qui les unisse, les hommes sont juxtaposés et non liés. On ne peut être frère tout court. Mes camarades et moi sommes frères « en » le Groupe 2/33. Les Français « en » la France.

Ma civilisation, héritant de Dieu, a fait les hommes frères en l'Homme.

Je comprends la signification des devoirs de charité qui m'étaient prêchés. La charité servait Dieu au travers de l'individu. Elle était due à Dieu, quelle que fût la médiocrité de l'individu. Cette charité n'humiliait pas le bénéficiaire, ni ne le ligotait par les chaînes de la gratitude, puisque ce n'est pas à lui, mais à Dieu, que le don était adressé. L'exercice de cette charité, par contre, n'était jamais hommage rendu à la médiocrité, à la bêtise ou à l'ignorance. Le médecin se devait d'engager sa vie dans les soins au pestiféré le plus vulgaire. Il servait Dieu. Il n'était pas diminué par la nuit blanche passée au chevet d'un voleur.

Ma civilisation, héritière de Dieu, a fait ainsi, de la charité, don à l'Homme au travers de l'individu.

Je comprends la signification profonde de l'Humilité exigée de l'individu. Elle ne l'abaissait point. Elle l'élevait. Elle l'éclairait sur son rôle d'Ambassadeur. De même qu'elle l'obligeait de respecter Dieu à travers autrui, elle l'obligeait de le respecter en soi-même, de se faire messager de Dieu, ou route pour Dieu. Elle lui imposait de s'oublier pour se grandir, car si l'individu s'exalte sur sa propre importance, la route aussitôt se change en mur.

Ma civilisation, héritière de Dieu, a prêché aussi le respect de soi, c'est-à-dire le respect de l'Homme à travers soi-même.

Je comprends, enfin, pourquoi l'amour de Dieu a établi les hommes responsables les uns des autres et leur a imposé l'Espérance comme une vertu. Puisque, de chacun d'eux, elle faisait l'Ambassadeur du même Dieu, dans les mains de chacun reposait le salut de tous. Nul n'avait le droit de désespérer, puisque messager de plus grand que soi. Le désespoir était reniement de Dieu en soi-même. Le devoir d'Espérance eût pu se traduire par : « Tu te crois donc si important ? Quelle fatuité dans ton désespoir ! »

Ma civilisation, héritière de Dieu, a fait chacun responsable de tous les hommes, et tous les hommes responsables de chacun. Un individu doit se sacrifier au sauvetage d'une collectivité, mais il ne s'agit point ici d'une arithmétique imbécile. Il s'agit du respect de l'Homme au travers de l'individu. La grandeur, en effet, de ma civilisation, c'est que cent mineurs s'y doivent de risquer leur vie pour le sauvetage d'un seul mineur enseveli. Ils sauvent l'Homme.

Je comprends clairement, à cette lumière, la signification de la liberté. Elle est liberté d'une croissance d'arbre dans le champ de force de sa graine. Elle est climat de l'ascension de l'Homme. Elle est semblable à un vent favorable. Par la grâce du vent seul, les voiliers sont libres, en mer.

Un homme ainsi bâti disposerait du pouvoir de l'arbre. Quel espace ne couvrirait-il pas de ses racines ! Quelle pâte humaine n'absorberait-il pas, pour l'épanouir dans le soleil !

XXVII

Mais j'ai tout gâché. J'ai dilapidé l'héritage. J'ai laissé pourrir la notion d'Homme.

Pour sauver ce culte d'un Prince contemplé au travers des individus, et la haute qualité des relations humaines que fondait ce culte, ma civilisation cependant avait

dépensé une énergie et un génie considérables. Tous les efforts de l' « Humanisme » n'ont tendu que vers ce but. L'Humanisme s'est donné pour mission exclusive d'éclairer et de perpétuer la primauté de l'Homme sur l'individu. L'Humanisme a prêché l'Homme.

Mais quand il s'agit de parler sur l'Homme, le langage devient incommode. L'Homme se distingue des hommes. On ne dit rien d'essentiel sur la cathédrale, si l'on ne parle que des pierres. On ne dit rien d'essentiel sur l'Homme, si l'on cherche à le définir par des qualités d'homme. L'Humanisme a ainsi travaillé dans une direction barrée d'avance. Il a cherché à saisir la notion d'Homme par une argumentation logique et morale, et à le transporter ainsi dans les consciences.

Aucune explication verbale ne remplace jamais la contemplation. L'unité de l'Être n'est pas transportable par les mots. Si je désirais enseigner à des hommes, dont la civilisation l'ignorerait, l'amour d'une patrie ou d'un domaine, je ne disposerais d'aucun argument pour les émouvoir. Ce sont des champs, des pâturages et du bétail qui composent un domaine. Chacun, et tous ensemble, ils ont pour rôle de l'enrichir. Il est cependant, dans le domaine, quelque chose qui échappe à l'analyse des matériaux, puisqu'il est des propriétaires qui, par amour de leur domaine, se ruineraient pour le sauver. C'est, bien au contraire, ce « quelque chose » qui ennoblit d'une qualité particulière les matériaux. Ils deviennent bétail d'un domaine, prairies d'un domaine, champs d'un domaine...

Ainsi devient-on l'homme d'une patrie, d'un métier, d'une civilisation, d'une religion. Mais pour se réclamer de tels Êtres, il convient, d'abord, de les fonder en soi. Et, là où n'existe pas le sentiment de la patrie, aucun langage ne le transportera. On ne fonde en soi l'Être dont on se réclame que par des actes. Un Être n'est pas de l'empire du langage, mais de celui des actes. Notre Humanisme a négligé les actes. Il a échoué dans sa tentative.

L'acte essentiel ici a reçu un nom. C'est le sacrifice.

Sacrifice ne signifie ni amputation, ni pénitence. Il est essentiellement un acte. Il est un don de soi-même à l'Être dont on prétendra se réclamer. Celui-là seul comprendra ce qu'est un domaine, qui lui aura sacrifié une

part de soi, qui aura lutté pour le sauver, et peiné pour l'embellir. Alors lui viendra l'amour du domaine. Un domaine n'est pas la somme des intérêts, là est l'erreur. Il est la somme des dons.

Tant que ma civilisation s'est appuyée sur Dieu, elle a sauvé cette notion du sacrifice qui fondait Dieu dans le cœur de l'homme. L'Humanisme a négligé le rôle essentiel du sacrifice. Il a prétendu transporter l'Homme par les mots et non par les actes.

Il ne disposait plus, pour sauver la vision de l'Homme à travers les hommes, que de ce même mot embelli par une majuscule. Nous risquions de glisser sur une pente dangereuse et de confondre, un jour, l'Homme avec le symbole de la moyenne ou de l'ensemble des hommes. Nous risquions de confondre notre cathédrale avec la somme des pierres.

Et, peu à peu, nous avons perdu l'héritage.

En place d'affirmer les droits de l'Homme au travers des individus, nous avons commencé de parler des droits de la Collectivité. Nous avons vu s'introduire insensiblement une morale du Collectif qui néglige l'Homme. Cette morale expliquera clairement pourquoi l'individu se doit de se sacrifier à la Communauté. Elle n'expliquera plus, sans artifices de langage, pourquoi une Communauté se doit de se sacrifier pour un seul homme. Pourquoi il est équitable que mille meurent pour délivrer un seul de la prison de l'injustice. Nous nous en souvenons encore, mais nous l'oublions peu à peu. Et cependant c'est dans ce principe, qui nous distingue si clairement de la termitière, que réside, avant tout, notre grandeur.

Nous avons glissé — faute d'une méthode efficace — de l'Humanité, qui reposait sur l'Homme — vers cette termitière, qui repose sur la somme des individus.

Qu'avions-nous à opposer aux religions de l'État ou de la Masse ? Qu'était devenue notre grande image de l'Homme né de Dieu ? C'est à peine si elle se reconnaissait encore, à travers un vocabulaire qui s'était vidé de sa substance.

Peu à peu, oubliant l'Homme, nous avons borné notre morale aux problèmes de l'individu. Nous avons exigé de chacun qu'il ne lésât pas l'autre individu. De chaque

pierre qu'elle ne lésât pas l'autre pierre. Et certes elles ne se lèsent pas l'une l'autre quand elles sont en vrac dans un champ. Mais elles lèsent la cathédrale qu'elles eussent fondée, et qui eût fondé en retour leur propre signification.

Nous avons continué de prêcher l'égalité des hommes. Mais, ayant oublié l'Homme, nous n'avons plus rien compris de ce dont nous parlions. Faute de savoir en quoi fonder l'Égalité nous en avons fait une affirmation vague, dont nous n'avons plus su nous servir. Comment définir l'Égalité, sur le plan des individus, entre le sage et la brute, l'imbécile et le génie ? L'égalité sur le plan des matériaux exige, si nous prétendons définir et réaliser, qu'ils occupent tous une place identique, et jouent le même rôle. Ce qui est absurde. Le principe d'Égalité s'abâtardit, alors, en principe d'Identité.

Nous avons continué de prêcher la Liberté de l'homme. Mais, ayant oublié l'Homme, nous avons défini notre Liberté comme une licence vague, exclusivement limitée par le tort causé à autrui. Ce qui est vide de signification, car il n'est point d'acte qui n'engage autrui. Si je me mutile, étant soldat, on me fusille. Il n'est point d'individu, seul. Qui s'en retranche, lèse une communauté. Qui est triste, attriste les autres.

De notre droit à une liberté ainsi comprise, nous n'avons plus su nous servir sans contradictions insurmontables. Faute de savoir définir dans quel cas notre droit était valable, et dans quel cas il ne l'était plus, nous avons hypocritement fermé les yeux, afin de sauver un principe obscur, sur les entraves innombrables que toute société, nécessairement, apportait à nos libertés.

Quant à la Charité, nous n'avons même plus osé la prêcher. En effet, autrefois, le sacrifice qui fonde les Êtres prenait le nom de Charité quand il honorait Dieu à travers son image humaine. A travers l'individu nous donnions à Dieu, ou à l'Homme. Mais, oubliant Dieu ou l'Homme, nous ne donnions plus qu'à l'individu. Dès lors, la Charité prenait souvent figure de démarche inacceptable. C'est la Société, et non l'humeur individuelle, qui se doit d'assurer l'équité dans le partage des provisions. La dignité de l'individu exige qu'il ne soit point réduit en vassalité par les largesses d'un autre. Il serait paradoxal de voir les possédants revendiquer, outre

la possession de leurs biens, la gratitude des non-possédants.

Mais, par-dessus tout, notre charité mal comprise se retournait contre son but. Exclusivement fondée sur les mouvements de pitié à l'égard des individus, elle nous eût interdit tout châtiment éducateur. Alors que la Charité véritable, étant exercice d'un culte rendu à l'Homme, au delà de l'individu, imposait de combattre l'individu pour y grandir l'Homme.

Nous avons, ainsi, perdu l'Homme. Et, perdant l'Homme, nous avons vidé de chaleur cette fraternité elle-même que notre civilisation nous prêchait — puisqu'on est frère en quelque chose et non frère tout court. Le partage n'assure pas la fraternité. Elle se noue dans le seul sacrifice. Elle se noue dans le don commun à plus vaste que soi. Mais, confondant avec un amoindrissement stérile cette racine de toute existence véritable, nous avons réduit notre fraternité à ne plus être qu'une tolérance mutuelle.

Nous avons cessé de donner. Or si je prétends ne donner qu'à moi-même je ne reçois rien, car je ne bâtis rien dont je sois, et donc ne suis rien. Si l'on vient ensuite exiger de moi que je meure pour des intérêts, je refuserai de mourir. L'intérêt d'abord commande de vivre. Quel est l'élan d'amour qui paierait ma mort ? On meurt pour une maison. Non pour des objets et des murs. On meurt pour une cathédrale. Non pour des pierres. On meurt pour un peuple. Non pour une foule. On meurt par amour de l'Homme, s'il est clef de voûte d'une Communauté. On meurt pour cela seul dont on peut vivre.

Notre vocabulaire semblait presque intact, mais nos mots, qui s'étaient vidés de substance réelle, nous conduisaient, si nous prétendions en user, vers des contradictions sans issue. Nous en étions réduits à fermer les yeux sur ces litiges. Nous en étions réduits, faute de savoir bâtir, à laisser les pierres en vrac dans le champ, et à parler de la Collectivité, avec prudence, sans bien oser préciser ce dont nous parlions, car en effet nous ne parlions de rien. Collectivité est mot vide de signification tant que la Collectivité ne se noue pas en quelque chose. Une somme n'est pas un Être.

Si notre Société pouvait encore paraître souhaitable,

si l'Homme y conservait quelque prestige, c'est dans la mesure où la civilisation véritable, que nous trahissions par notre ignorance, prolongeait encore sur nous son rayonnement condamné, et nous sauvait, malgré nous-mêmes.

Comment nos adversaires auraient-ils compris ce que nous ne comprenions plus ? Ils n'ont vu de nous que ces pierres en vrac. Ils ont tenté de rendre un sens à une Collectivité que nous ne savions plus définir, faute de nous souvenir de l'Homme.

Les uns sont allés, du premier coup, allégrement, jusqu'aux conclusions les plus extrêmes de la logique. De cette collection ils ont fait une collection absolue. Les pierres doivent être identiques aux pierres. Et chaque pierre règne seule sur soi-même. L'anarchie se souvient du culte de l'Homme mais l'applique, avec rigueur, à l'individu. Et les contradictions qui naissent de cette rigueur sont pires que les nôtres.

D'autres ont rassemblé ces pierres répandues en vrac dans le champ. Ils ont prêché les droits de la Masse. La formule ne satisfait guère. Car s'il est, certes, intolérable qu'un seul homme tyrannise une Masse — il est tout aussi intolérable que la Masse écrase un seul homme.

D'autres se sont emparés de ces pierres sans pouvoir et, de cette somme, ont fait un État. Un tel État ne transcende pas non plus les hommes. Il est également l'expression d'une somme. Il est pouvoir de la Collectivité déléguée aux mains d'un individu. Il est règne d'une pierre, laquelle prétend s'identifier aux autres, sur l'ensemble des pierres. Cet État prêche clairement une morale du Collectif que nous refusons encore, mais vers laquelle nous nous acheminons, nous-mêmes, lentement, faute de nous souvenir de l'Homme qui, seul, justifierait notre refus.

Ces fidèles de la nouvelle religion s'opposeront à ce que plusieurs mineurs risquent leur vie pour le sauvetage d'un seul mineur enseveli. Car le tas de pierres, alors, est lésé. Ils achèveront le grand blessé, s'il alourdit l'avance d'une armée. Le bien de la Communauté, ils l'étudieront dans l'arithmétique — et l'arithmétique les gouvernera. Ils y perdront de se transcender en plus grand qu'eux-mêmes. Ils haïront, en conséquence, ce qui diffère d'eux,

puisqu'ils ne disposeront de rien, au-dessus de soi, en quoi se confondre. Toute coutume, toute race, toute pensée étrangère leur deviendra nécessairement un affront. Ils ne disposeront point du pouvoir d'absorber, car pour convertir l'Homme en soi, il convient, non de l'amputer, mais de l'exprimer à lui-même, d'offrir un but à ses aspirations et un territoire à ses énergies. Convertir, c'est toujours délivrer. La cathédrale peut absorber les pierres, qui y prennent un sens. Mais le tas de pierres n'absorbe rien et, faute d'être en mesure d'absorber, il écrase. Ainsi en est-il — mais à qui la faute ?

Je ne m'étonne plus de ce que le tas de pierres, qui pèse lourd, l'ait emporté sur les pierres en vrac.

Cependant c'est moi qui suis le plus fort.

Je suis le plus fort si je me retrouve. Si notre Humanisme restaure l'Homme. Si nous savons fonder notre Communauté, et si, pour la fonder, nous usons du seul instrument qui soit efficace : le sacrifice. Notre Communauté, telle que notre civilisation l'avait bâtie, n'était pas, elle non plus, somme de nos intérêts — elle était somme de nos dons.

Je suis le plus fort, parce que l'arbre est plus fort que les matériaux du sol. Il les draine à lui. Il les change en arbre. La cathédrale est plus rayonnante que le tas de pierres. Je suis le plus fort parce que ma civilisation a seule pouvoir de nouer dans son unité, sans les amputer, les diversités particulières. Elle vivifie la source de sa force, en même temps qu'elle s'y abreuve.

J'ai prétendu à l'heure du départ recevoir avant de donner. Ma prétention était vaine. Il en était ici comme de la triste leçon de grammaire. Il faut donner avant de recevoir — et bâtir avant d'habiter.

J'ai fondé mon amour pour les miens par ce don du sang, comme la mère fonde le sien par le don du lait. Là est le mystère. Il faut commencer par le sacrifice, pour fonder l'amour. L'amour, ensuite, peut solliciter d'autres sacrifices, et les employer à toutes les victoires. L'homme doit toujours faire les premiers pas. Il doit naître avant d'exister.

Je suis revenu de mission ayant fondé ma parenté avec la petite fermière. Son sourire m'a été transparent et, à

travers lui, j'ai vu mon village. A travers mon village, mon pays. A travers mon pays, les autres pays. Car je suis d'une civilisation qui a choisi l'Homme pour clef de voûte. Je suis du Groupe 2/33 qui souhaitait combattre pour la Norvège.

Il se peut qu'Alias, demain, me désigne pour une autre mission. Je me suis habillé, aujourd'hui, pour le service d'un dieu à l'égard duquel j'étais aveugle. Le tir d'Arras a brisé l'écorce et j'ai vu. Tous ceux de chez moi ont vu de même. Si donc je décolle à l'aube, je connaîtrai ce pour quoi je combats encore.

Mais je désire me souvenir de ce que j'ai vu. J'ai besoin d'un Credo simple pour me souvenir.

Je combattrai pour la primauté de l'Homme sur l'individu — comme de l'universel sur le particulier.

Je crois que le culte de l'Universel exalte et noue les richesses particulières — et fonde le seul ordre véritable, lequel est celui de la vie. Un arbre est en ordre, malgré ses racines qui diffèrent des branches.

Je crois que le culte du particulier n'entraîne que la mort — car il fonde l'ordre sur la ressemblance. Il confond l'unité de l'Être avec l'identité de ses parties. Et il dévaste la cathédrale pour aligner les pierres. Je combattrai donc quiconque prétendra imposer une coutume particulière aux autres coutumes, un peuple particulier aux autres peuples, une race particulière aux autres races, une pensée particulière aux autres pensées.

Je crois que la primauté de l'Homme fonde la seule Égalité et la seule Liberté qui aient une signification. Je crois en l'égalité des droits de l'Homme à travers chaque individu. Et je crois que la Liberté est celle de l'ascension de l'Homme. Égalité n'est pas Identité. La Liberté n'est pas l'exaltation de l'individu contre l'Homme. Je combattrai quiconque prétendra asservir à un individu — comme à une masse d'individus — la liberté de l'Homme.

Je crois que ma civilisation dénomme Charité le sacrifice consenti à l'Homme, afin d'établir son règne. La charité est don à l'Homme, à travers la médiocrité de l'individu. Elle fonde l'Homme. Je combattrai quiconque, prétendant que ma charité honore la médiocrité, reniera

l'Homme et, ainsi, emprisonnera l'individu dans une médiocrité définitive.

Je combattrai pour l'Homme. Contre ses ennemis. Mais aussi contre moi-même.

XXVIII

J'ai rejoint les camarades. Nous devions nous retrouver tous vers minuit pour prendre des ordres. Le Groupe 2/33 a sommeil. La flamme du grand feu s'est changée en braise. Le Groupe paraît tenir encore, mais ce n'est là qu'une illusion. Hochedé interroge tristement son fameux chronomètre. Pénicot, dans un angle, la nuque contre le mur, ferme les yeux. Gavoille, assis sur une table, le regard vague et les jambes pendantes, fait la moue comme un enfant près de pleurer. Azambre vacille sur un livre. Le Commandant, seul alerte, mais pâle à faire peur, papiers en main sous une lampe, discute à voix basse avec Geley. « Discute », d'ailleurs, n'est qu'une image. Le Commandant parle. Geley hoche la tête et dit : « Oui, bien sûr. » Geley se cramponne à son « Oui, bien sûr ». Il adhère de plus en plus étroitement aux énoncés du Commandant, comme l'homme qui se noie au cou du nageur. Si j'étais Alias je dirais, sans changer de ton : « Capitaine Geley... vous serez fusillé à l'aube... » Et j'attendrais la réponse.

Le Groupe n'a pas dormi depuis trois jours, et tient debout comme un château de cartes.

Le Commandant se lève, va à Lacordaire, et le tire d'un rêve, où Lacordaire, peut-être, l'emportait sur moi aux échecs :

— Lacordaire... vous partirez au petit jour. Mission rase-mottes.

— Bien, mon Commandant.

— Vous devriez dormir...

— Oui, mon Commandant.

Lacordaire se rassoit. Le Commandant, qui sort, entraîne Geley dans son sillage, comme il tirerait un poisson mort au bout d'une ligne. Voilà sans doute, non trois jours, mais une semaine que Geley ne s'est pas

couché. Ainsi qu'Alias, non seulement il a piloté ses missions de guerre, mais il a porté sur les épaules la responsabilité du Groupe. La résistance humaine a des limites. Celles de Geley sont franchies. Les voilà, cependant, qui partent tous deux, le nageur et son noyé, à la poursuite d'ordres fantômes.

Vezin, soupçonneux, est venu à moi, Vezin qui, lui-même, dort debout, comme un somnambule :

— Tu dors ?

— Je...

J'ai appuyé ma nuque contre le dossier d'un fauteuil, car j'ai découvert un fauteuil. Moi aussi je m'endormais, mais la voix de Vezin me tourmente :

— Ça finira mal !

Ça finira mal... Interdiction *a priori*... Finira mal...

— Tu dors ?

— Je... non... qu'est-ce qui finira mal ?

— La guerre.

Ça, c'est neuf ! Je me renfonce dans mon sommeil. Je réponds vagement :

— ... quelle guerre ?

— Comment : « Quelle guerre » !

Cette conversation n'ira pas loin. Ah ! Paula, s'il était pour les Groupes Aériens des gouvernantes tyroliennes, le Groupe 2/33 tout entier serait au lit depuis longtemps !

Le Commandant pousse la porte en coup de vent :

— C'est décidé. On déménage.

Derrière lui se tient Geley, bien réveillé. Il remettra à demain ses « Oui, bien sûr ». Il empruntera pour d'épuisantes corvées, cette nuit encore, sur des réserves qu'il s'ignorait lui-même.

Nous, on se lève. On dit : « Ah... bon... » Que dirions nous ?

Nous ne dirons rien. Nous assurerons le déménagement. Lacordaire seul attendra l'aube pour décoller, afin de remplir sa mission. Il rejoindra directement, s'il en revient, la nouvelle base.

Demain, nous ne dirons rien non plus. Demain, pour les témoins, nous serons des vaincus. Les vaincus doivent se taire. Comme les graines.

LETTRE À UN OTAGE

I

QUAND en décembre 1940 j'ai traversé le Portugal pour me rendre aux États-Unis, Lisbonne m'est apparue comme une sorte de paradis clair et triste. On y parlait alors beaucoup d'une invasion imminente, et le Portugal se cramponnait à l'illusion de son bonheur. Lisbonne, qui avait bâti la plus ravissante exposition qui fût au monde, souriait d'un sourire un peu pâle, comme celui de ces mères qui n'ont point de nouvelles d'un fils en guerre et s'efforcent de le sauver par leur confiance : « Mon fils est vivant puisque je souris... » « Regardez, disait ainsi Lisbonne, combien je suis heureuse et paisible et bien éclairée... » Le continent entier pesait contre le Portugal à la façon d'une montagne sauvage, lourde de ses tribus de proie; Lisbonne en fête défiait l'Europe : « Peut-on me prendre pour cible quand je mets tant de soin à ne point me cacher ! Quand je suis tellement vulnérable !... »

Les villes de chez moi étaient, la nuit, couleur de cendre. Je m'y étais déshabitué de toute lueur, et cette capitale rayonnante me causait un vague malaise. Si le faubourg alentour est sombre, les diamants d'une vitrine trop éclairée attirent les rôdeurs. On les sent qui circulent. Contre Lisbonne je sentais peser la nuit d'Europe habitée par des groupes errants de bombardiers, comme s'ils eussent de loin flairé ce trésor.

Mais le Portugal ignorait l'appétit du monstre. Il refusait de croire aux mauvais signes. Le Portugal parlait sur l'art avec une confiance désespérée. Oserait-on l'écraser dans son culte de l'art ? Il avait sorti toutes ses merveilles. Oserait-on l'écraser dans ses merveilles ? Il montrait ses grands hommes. Faute d'une armée, faute de canons, il avait dressé contre la ferraille de l'enva-

hisseur toutes ses sentinelles de pierre : les poètes, les explorateurs, les conquistadors. Tout le passé du Portugal, faute d'armée et de canons, barrait la route. Oserait-on l'écraser dans son héritage d'un passé grandiose ?

J'errais ainsi chaque soir avec mélancolie à travers les réussites de cette exposition d'un goût extrême, où tout frôlait la perfection, jusqu'à la musique si discrète, choisie avec tant de tact, et qui, sur les jardins, coulait doucement, sans éclat, comme un simple chant de fontaine. Allait-on détruire dans le monde ce goût merveilleux de la mesure ?

Et je trouvais Lisbonne, sous son sourire, plus triste que mes villes éteintes.

J'ai connu, vous avez peut-être connu, ces familles un peu bizarres qui conservaient à leur table la place d'un mort. Elles niaient l'irréparable. Mais il ne me semblait pas que ce défi fût consolant. Des morts on doit faire des morts. Alors ils retrouvent, dans leur rôle de morts, une autre forme de présence. Mais ces familles-là suspendaient leur retour. Elles en faisaient d'éternels absents, des convives en retard pour l'éternité. Elles troquaient le deuil contre une attente sans contenu. Et ces maisons me paraissaient plongées dans un malaise sans rémission autrement étouffant que le chagrin. Du pilote Guillaumet, le dernier ami que j'aie perdu et qui s'est fait abattre en service postal aérien, mon Dieu ! j'ai accepté de porter le deuil. Guillaumet ne changera plus. Il ne sera plus jamais présent, mais il ne sera jamais absent non plus. J'ai sacrifié son couvert à ma table, ce piège inutile, et j'ai fait de lui un véritable ami mort.

Mais le Portugal essayait de croire au bonheur, lui laissant son couvert et ses lampions et sa musique. On jouait au bonheur, à Lisbonne, afin que Dieu voulût bien y croire.

Lisbonne devait aussi son climat de tristesse à la présence de certains réfugiés. Je ne parle pas des proscrits à la recherche d'un asile. Je ne parle pas d'immigrants en quête d'une terre à féconder par leur travail. Je parle de ceux qui s'expatriaient loin de la misère des leurs pour mettre à l'abri leur argent.

N'ayant pu me loger dans la ville même, j'habitais Estoril auprès du casino. Je sortais d'une guerre dense : mon Groupe aérien, qui durant neuf mois n'avait jamais

interrompu ses survols de l'Allemagne, avait encore perdu, au cours de la seule offensive allemande, les trois quarts de ses équipages. J'avais connu, de retour chez moi, la morne atmosphère de l'esclavage et la menace de la famine. J'avais vécu la nuit épaisse de nos villes. Et voici qu'à deux pas de chez moi, chaque soir, le casino d'Estoril se peuplait de revenants. Des Cadillac silencieuses, qui faisaient semblant d'aller quelque part, les déposaient sur le sable fin du porche d'entrée. Ils s'étaient habillés pour le dîner, comme autrefois. Ils montraient leur plastron ou leurs perles. Ils s'étaient invités les uns les autres pour des repas de figurants, où ils n'auraient rien à se dire.

Puis ils jouaient à la roulette ou au baccara selon les fortunes. J'allais parfois les regarder. Je ne ressentais ni indignation, ni sentiment d'ironie, mais une vague angoisse. Celle qui vous trouble au zoo devant les survivants d'une espèce éteinte. Ils s'installaient autour des tables. Ils se serraient contre un croupier austère et s'évertuaient à éprouver l'espoir, le désespoir, la crainte, l'envie et la jubilation. Comme des vivants. Ils jouaient des fortunes qui, peut-être, à cette minute même, étaient vidées de signification. Ils usaient de monnaies peut-être périmées. Les valeurs de leurs coffres étaient peut-être garanties par des usines déjà confisquées ou, menacées qu'elles étaient par les torpilles aériennes, déjà en voie d'écrasement. Ils tiraient des traites sur Sirius. Ils s'efforçaient de croire, en se renouant au passé, comme si rien depuis un certain nombre de mois n'avait commencé de craquer sur terre, à la légitimité de leur fièvre, à la couverture de leurs chèques, à l'éternité de leurs conventions. C'était irréel. Ça faisait ballet de poupées. Mais c'était triste.

Sans doute n'éprouvaient-ils rien. Je les abandonnais. J'allais respirer au bord de la mer. Et cette mer d'Estoril, mer de ville d'eaux, mer apprivoisée, me semblait aussi entrer dans le jeu. Elle poussait dans le golfe une unique vague molle, toute luisante de lune, comme une robe à traîne hors de saison.

Je les retrouvai sur le paquebot, mes réfugiés. Ce paquebot répandait, lui aussi, une légère angoisse. Ce paquebot transbordait, d'un continent à l'autre, ces plantes sans racines. Je me disais : « Je veux bien être un

voyageur, je ne veux pas être un émigrant. J'ai appris tant de choses chez moi qui ailleurs seront inutiles. » Mais voici que mes émigrants sortaient de leur poche leur petit carnet d'adresses, leurs débris d'identité. Ils jouaient encore à être quelqu'un. Ils se raccrochaient de toutes leurs forces à quelque signification. « Vous savez, je suis celui-là, disaient-ils, je suis de telle ville... l'ami d'un tel... connaissez-vous un tel ? »

Et ils vous racontaient l'histoire d'un copain, ou l'histoire d'une responsabilité, ou l'histoire d'une faute ou n'importe quelle autre histoire qui les pût relier à n'importe quoi. Mais rien de ce passé, puisqu'ils s'expatriaient, n'allait plus leur servir. C'était encore tout chaud, tout frais, tout vivant, comme le sont d'abord les souvenirs d'amour. On fait un paquet des lettres tendres. On y joint quelques souvenirs. On noue le tout avec beaucoup de soin. Et la relique d'abord développe un charme mélancolique. Puis passe une blonde aux yeux bleus, et la relique meurt. Car le copain aussi, la responsabilité, la ville natale, les souvenirs de la maison se décolorent, s'ils ne servent plus.

Ils le sentaient bien. De même que Lisbonne jouait au bonheur, ils jouaient à croire qu'ils allaient bientôt revenir. Elle est douce, l'absence de l'enfant prodigue ! C'est une fausse absence puisque, en arrière de lui, la maison familiale demeure. Que l'on soit absent dans la pièce voisine, ou sur l'autre versant de la planète, la différence n'est pas essentielle. La présence de l'ami qui en apparence s'est éloigné, peut se faire plus dense qu'une présence réelle. C'est celle de la prière. Jamais je n'ai mieux aimé ma maison que dans le Sahara. Jamais fiancés n'ont été plus proches de leur fiancée que les marins bretons du XVI^e^ siècle, quand ils doublaient le Cap Horn et vieillissaient contre le mur des vents contraires. Dès le départ ils commençaient déjà de revenir. C'est leur retour qu'ils préparaient de leurs lourdes mains en hissant les voiles. Le chemin le plus court du port de Bretagne à la maison de la fiancée passait par le Cap Horn. Mais voici que mes émigrants m'apparaissaient comme des marins bretons auxquels on eût enlevé la fiancée bretonne. Aucune fiancée bretonne n'allumait plus pour eux, à sa fenêtre, son humble lampe. Ils n'étaient point des enfants prodigues. Ils étaient des enfants prodigues

sans maison vers quoi revenir. Alors commence le vrai voyage, qui est hors de soi-même.

Comment se reconstruire ? Comment refaire en soi le lourd écheveau de souvenirs ? Ce bateau fantôme était chargé, comme les limbes, d'âmes à naître. Seuls paraissaient réels, si réels qu'on les eût aimé toucher du doigt, ceux qui, intégrés au navire et ennoblis par de véritables fonctions, portaient les plateaux, astiquaient les cuivres, ciraient les chaussures, et, avec un vague mépris, servaient des morts. Ce n'est point la pauvreté qui valait aux émigrants ce léger dédain du personnel. Ce n'est point d'argent qu'ils manquaient, mais de densité. Ils n'étaient plus l'homme de telle maison, de tel ami, de telle responsabilité. Ils jouaient le rôle, mais ce n'était plus vrai. Personne n'avait besoin d'eux, personne ne s'apprêtait à faire appel à eux. Quelle merveille que ce télégramme qui vous bouscule, vous fait lever au milieu de la nuit, vous pousse vers la gare : « Accours ! J'ai besoin de toi ! » Nous nous découvrons vite des amis qui nous aident. Nous méritons lentement ceux qui exigent d'être aidés. Certes, mes revenants, personne ne les haïssait, personne ne les jalousait, personne ne les importunait. Mais personne ne les aimait du seul amour qui comptât. Je me disais : ils seront pris, dès l'arrivée, dans les cocktails de bienvenue, les dîners de consolation. Mais qui ébranlera leur porte en exigeant d'être reçu : « Ouvre ! C'est moi ! » Il faut allaiter longtemps un enfant avant qu'il exige. Il faut longtemps cultiver un ami avant qu'il réclame son dû d'amitié. Il faut s'être ruiné durant des générations à réparer le vieux château qui croule, pour apprendre à l'aimer.

II

Je me disais donc : « L'essentiel est que demeure quelque part ce dont on a vécu. Et les coutumes. Et la fête de famille. Et la maison des souvenirs. L'essentiel est de vivre pour le retour... » Et je me sentais menacé dans ma substance même par la fragilité des pôles lointains dont je dépendais. Je risquais de connaître un désert véritable, et commençai de comprendre un mystère qui m'avait longtemps intrigué.

J'ai vécu trois années dans le Sahara. J'ai rêvé, moi aussi, après tant d'autres, sur sa magie. Quiconque a connu la vie saharienne, où tout, en apparence, n'est que solitude et dénuement, pleure cependant ces années-là comme les plus belles qu'il ait vécues. Les mots « nostalgie du sable, nostalgie de la solitude, nostalgie de l'espace » ne sont que formules littéraires, et n'expliquent rien. Or voici que, pour la première fois, à bord d'un paquebot grouillant de passagers entassés les uns sur les autres, il me semblait comprendre le désert.

Certes, le Sahara n'offre, à perte de vue, qu'un sable uniforme, ou plus exactement, car les dunes y sont rares, une grève caillouteuse. On y baigne en permanence dans les conditions mêmes de l'ennui. Et cependant d'invisibles divinités lui bâtissent un réseau de directions, de pentes et de signes, une musculature secrète et vivante. Il n'est plus d'uniformité. Tout s'oriente. Un silence même n'y ressemble pas à l'autre silence.

Il est un silence de la paix quand les tribus sont conciliées, quand le soir ramène sa fraîcheur et qu'il semble que l'on fasse halte, voiles repliées, dans un port tranquille. Il est un silence de midi quand le soleil suspend les pensées et les mouvements. Il est un faux silence, quand le vent du Nord a fléchi et que l'apparition d'insectes, arrachés comme du pollen aux oasis de l'intérieur, annonce la tempête d'Est porteuse de sable. Il est un silence de complot, quand on connaît, d'une tribu lointaine, qu'elle fermente. Il est un silence de mystère, quand se nouent entre les Arabes leurs indéchiffrables conciliabules. Il est un silence tendu quand le messager tarde à revenir. Un silence aigu quand, la nuit, on retient son souffle pour entendre. Un silence mélancolique, si l'on se souvient de qui l'on aime.

Tout se polarise. Chaque étoile fixe une direction véritable. Elles sont toutes étoiles de Mages. Elles servent toutes leur propre dieu. Celle-ci désigne la direction d'un puits lointain, dur à gagner. Et l'étendue qui vous sépare de ce puits pèse comme un rempart. Celle-là désigne la direction d'un puits tari. Et l'étoile elle-même paraît sèche. Et l'étendue qui vous sépare du puits tari n'a point de pente. Telle autre étoile sert de guide vers une oasis inconnue que les nomades vous ont chantée, mais que la dissidence vous interdit. Et le sable qui vous sépare de

l'oasis est pelouse de contes de fées. Telle autre encore désigne la direction d'une ville blanche du Sud, savoureuse, semble-t-il, comme un fruit où planter les dents. Telle, de la mer.

Enfin des pôles presque irréels aimantent de très loin ce désert : une maison d'enfance, qui demeure vivante dans le souvenir. Un ami dont on ne sait rien, sinon qu'il est.

Ainsi vous sentez-vous tendu et vivifié par le champ des forces qui tirent sur vous ou vous repoussent, vous sollicitent ou vous résistent. Vous voici bien fondé, bien déterminé, bien installé au centre de directions cardinales.

Et comme le désert n'offre aucune richesse tangible, comme il n'est rien à voir ni à entendre dans le désert, on est bien contraint de reconnaître, puisque la vie intérieure loin de s'y endormir s'y fortifie, que l'homme est animé d'abord par des sollicitations invisibles. L'homme est gouverné par l'Esprit. Je vaux, dans le désert, ce que valent mes divinités.

Ainsi, si je me sentais riche, à bord de mon paquebot triste, de directions encore fertiles, si j'habitais une planète encore vivante, c'était grâce à quelques amis perdus en arrière de moi dans la nuit de France, et qui commençaient de m'être essentiels.

La France, décidément, n'était pour moi ni une déesse abstraite, ni un concept d'historien, mais bien une chair dont je dépendais, un réseau de liens qui me régissait, un ensemble de pôles qui fondait les pentes de mon cœur. J'éprouvais le besoin de sentir plus solides et plus durables que moi-même ceux dont j'avais besoin pour m'orienter. Pour connaître où revenir. Pour exister.

En eux mon pays logeait tout entier et vivait par eux en moi-même. Pour qui navigue en mer un continent se résume ainsi dans le simple éclat de quelques phares. Un phare ne mesure point l'éloignement. Sa lumière est présente dans les yeux, tout simplement. Et toutes les merveilles du continent logent dans l'étoile.

Et voici qu'aujourd'hui où la France, à la suite de l'occupation totale, est entrée en bloc dans le silence avec sa cargaison, comme un navire tous feux éteints dont on ignore s'il survit ou non aux périls de mer, le sort de chacun de ceux que j'aime me tourmente plus gravement

qu'une maladie installée en moi. Je me découvre menacé dans mon essence par leur fragilité.

Celui qui, cette nuit-ci, hante ma mémoire est âgé de cinquante ans. Il est malade. Et il est juif. Comment survivrait-il à la terreur allemande ? Pour imaginer qu'il respire encore j'ai besoin de le croire ignoré de l'envahisseur, abrité en secret par le beau rempart de silence des paysans de son village. Alors seulement je crois qu'il vit encore. Alors seulement, déambulant au loin dans l'empire de son amitié, lequel n'a point de frontières, il m'est permis de me sentir non émigrant, mais voyageur. Car le désert n'est pas là où l'on croit. Le Sahara est plus vivant qu'une capitale et la ville la plus grouillante se vide si les pôles essentiels de la vie sont désaimantés.

III

Comment la vie construit-elle donc ces lignes de force dont nous vivons ? D'où vient le poids qui me tire vers la maison de cet ami ? Quels sont donc les instants capitaux qui ont fait de cette présence l'un des pôles dont j'ai besoin ? De quels événements secrets sont donc pétries les tendresses particulières et, à travers elles, l'amour du pays ?

Les miracles véritables, qu'ils font peu de bruit ! Les événements essentiels, qu'ils sont simples ! Sur l'instant que je veux raconter, il est si peu à dire qu'il me faut le revivre en rêve, et parler à cet ami.

C'était par une journée d'avant-guerre, sur les bords de la Saône, du côté de Tournus. Nous avions choisi, pour déjeuner, un restaurant dont le balcon de planches surplombait la rivière. Accoudés à une table toute simple, gravée au couteau par les clients, nous avions commandé deux Pernod. Ton médecin t'interdisait l'alcool, mais tu trichais dans les grandes occasions. C'en était une. Nous ne savions pourquoi, mais c'en était une. Ce qui nous réjouissait était plus impalpable que la qualité de la lumière. Tu avais donc décidé ce Pernod des grandes occasions. Et, comme deux mariniers, à quelques pas de nous, déchargeaient un chaland, nous avons invité les

mariniers. Nous les avons hélés du haut du balcon. Et ils sont venus. Ils sont venus tout simplement. Nous avions trouvé si naturel d'inviter des copains, à cause peut-être de cette invisible fête en nous. Il était tellement évident qu'ils répondraient au signe. Nous avons donc trinqué !

Le soleil était bon. Son miel tiède baignait les peupliers de l'autre berge, et la plaine jusqu'à l'horizon. Nous étions de plus en plus gais, toujours sans connaître pourquoi. Le soleil rassurait de bien éclairer, le fleuve de couler, le repas d'être repas, les mariniers d'avoir répondu à l'appel, la servante de nous servir avec une sorte de gentillesse heureuse, comme si elle eût présidé une fête éternelle. Nous étions pleinement en paix, bien insérés à l'abri du désordre dans une civilisation définitive. Nous goûtions une sorte d'état parfait où, tous les souhaits étant exaucés, nous n'avions plus rien à nous confier. Nous nous sentions purs, droits, lumineux et indulgents. Nous n'eussions pas su dire quelle vérité nous apparaissait dans son évidence. Mais le sentiment qui nous dominait était bien celui de la certitude. D'une certitude presque orgueilleuse.

Ainsi l'univers, à travers nous, prouvait sa bonne volonté. La condensation des nébuleuses, le durcissement des planètes, la formation des premières amibes, le travail gigantesque de la vie qui achemina l'amibe jusqu'à l'homme, tout avait convergé heureusement pour aboutir, à travers nous, à cette qualité du plaisir ! Ce n'était pas si mal, comme réussite.

Ainsi savourions-nous cette entente muette et ces rites presque religieux. Bercés par le va-et-vient de la servante sacerdotale, les mariniers et nous trinquions comme les fidèles d'une même Église, bien que nous n'eussions su dire laquelle. L'un des deux mariniers était hollandais. L'autre, allemand. Celui-ci avait autrefois fui le Nazisme, poursuivi qu'il était là-bas comme communiste, ou comme trotskyste, ou comme catholique, ou comme juif. (Je ne me souviens plus de l'étiquette au nom de laquelle l'homme était proscrit.) Mais à cet instant-là le marinier était bien autre chose qu'une étiquette. C'est le contenu qui comptait. La pâte humaine. Il était un ami, tout simplement. Et nous étions d'accord, entre amis. Tu étais d'accord. J'étais d'accord. Les mariniers et la

servante étaient d'accord. D'accord sur quoi ? Sur le Pernod ? Sur la signification de la vie ? Sur la douceur de la journée ? Nous n'eussions pas su, non plus, le dire. Mais cet accord était si plein, si solidement établi en profondeur, il portait sur une bible si évidente dans sa substance, bien qu'informulable par les mots, que nous eussions volontiers accepté de fortifier ce pavillon, d'y soutenir un siège, et d'y mourir derrière des mitrailleuses pour sauver cette substance-là.

Quelle substance ?... C'est bien ici qu'il est difficile de s'exprimer ! Je risque de ne capturer que des reflets, non l'essentiel. Les mots insuffisants laisseront fuir ma vérité. Je serai obscur si je prétends que nous aurions aisément combattu pour sauver une certaine qualité du sourire des mariniers, et de ton sourire et de mon sourire, et du sourire de la servante, un certain miracle de ce soleil qui s'était donné tant de mal, depuis tant de millions d'années, pour aboutir, à travers nous, à la qualité d'un sourire qui était assez bien réussi.

L'essentiel, le plus souvent, n'a point de poids. L'essentiel ici, en apparence, n'a été qu'un sourire. Un sourire est souvent l'essentiel. On est payé par un sourire. On est récompensé par un sourire. On est animé par un sourire. Et la qualité d'un sourire peut faire que l'on meure. Cependant, puisque cette qualité nous délivrait si bien de l'angoisse des temps présents, nous accordait la certitude, l'espoir, la paix, j'ai aujourd'hui besoin, pour tenter de m'exprimer mieux, de raconter aussi l'histoire d'un autre sourire.

IV

C'ÉTAIT au cours d'un reportage sur la guerre civile en Espagne. J'avais eu l'imprudence d'assister en fraude, vers trois heures du matin, à un embarquement de matériel secret dans une gare de marchandises. L'agitation des équipes et une certaine obscurité semblaient favoriser mon indiscrétion. Mais je parus suspect à des miliciens anarchistes.

Ce fut très simple. Je ne soupçonnais rien encore de leur approche élastique et silencieuse, quand déjà ils se

refermaient sur moi, doucement, comme les doigts d'une main. Le canon de leur carabine pesa légèrement contre mon ventre et le silence me parut solennel. Je levai enfin les bras.

J'observai qu'ils fixaient, non mon visage, mais ma cravate (la mode d'un faubourg anarchiste déconseillait cet objet d'art). Ma chair se contracta. J'attendais la décharge, c'était l'époque des jugements expéditifs. Mais il n'y eut aucune décharge. Après quelques secondes d'un vide absolu, au cours desquelles les équipes au travail me semblèrent danser dans un autre univers une sorte de ballet de rêve, mes anarchistes, d'un léger mouvement de tête, me firent signe de les précéder, et nous nous mîmes en marche, sans hâte, à travers les voies de triage. La capture s'était faite dans un silence parfait, et avec une extraordinaire économie de mouvements. Ainsi joue la faune sous-marine.

Je m'enfonçai bientôt vers un sous-sol transformé en poste de garde. Mal éclairés par une mauvaise lampe à pétrole, d'autres miliciens somnolaient, leur carabine entre les jambes. Ils échangèrent quelques mots, d'une voix neutre, avec les hommes de ma patrouille. L'un d'eux me fouilla.

Je parle l'espagnol, mais ignore le catalan. Je compris cependant que l'on exigeait mes papiers. Je les avais oubliés à l'hôtel. Je répondis : « Hôtel... Journaliste... », sans connaître si mon langage transportait quelque chose. Les miliciens se passèrent de main en main mon appareil photographique comme une pièce à conviction. Quelques-uns de ceux qui bâillaient, affaissés sur leurs chaises bancales, se relevèrent avec une sorte d'ennui et s'adossèrent au mur.

Car l'impression dominante était celle de l'ennui. De l'ennui et du sommeil. Le pouvoir d'attention de ces hommes était usé, me semblait-il, jusqu'à la corde. J'eusse presque souhaité, comme un contact humain, une marque d'hostilité. Mais ils ne m'honoraient d'aucun signe de colère, ni même de réprobation. Je tentai à plusieurs reprises de protester en espagnol. Mes protestations tombèrent dans le vide. Ils me regardèrent sans réagir, comme ils eussent regardé un poisson chinois dans un aquarium.

Ils attendaient. Qu'attendaient-ils ? Le retour de l'un

d'entre eux ? L'aube ? Je me disais : « Ils attendent, peut-être, d'avoir faim... »

Je me disais encore : « Ils vont faire une bêtise ! C'est absolument ridicule !... » Le sentiment que j'éprouvais — bien plus qu'un sentiment d'angoisse — était le dégoût de l'absurde. Je me disais : « S'ils se dégèlent, s'ils veulent agir, ils tireront ! »

Étais-je, oui ou non, véritablement en danger ? Ignoraient-ils toujours que j'étais, non un saboteur, non un espion, mais un journaliste ? Que mes papiers d'identité se trouvaient à l'hôtel ? Avaient-ils pris une décision ? Laquelle ?

Je ne connaissais rien sur eux, sinon qu'ils fusillaient sans grands débats de conscience. Les avant-gardes révolutionnaires, de quelque parti qu'elles soient, font la chasse, non aux hommes (elles ne pèsent pas l'homme dans sa substance), mais aux symptômes. La vérité adverse leur apparaît comme une maladie épidémique. Pour un symptôme douteux, on expédie le contagieux au lazaret d'isolement. Le cimetière. C'est pourquoi me semblait sinistre cet interrogatoire qui tombait sur moi par monosyllabes vagues, de temps à autre, et dont je ne comprenais rien. Une roulette aveugle jouait ma peau. C'est pourquoi aussi j'éprouvais l'étrange besoin, afin de peser d'une présence réelle, de leur crier, sur moi, quelque chose qui m'imposât dans ma destinée véritable. Mon âge par exemple ! Ça, c'est impressionnant, l'âge d'un homme ! Ça résume toute sa vie. Elle s'est faite lentement, la maturité qui est sienne. Elle s'est faite contre tant d'obstacles vaincus, contre tant de maladies graves guéries, contre tant de peines calmées, contre tant de désespoirs surmontés, contre tant de risques dont la plupart ont échappé à la conscience. Elle s'est faite à travers tant de désirs, tant d'espérances, tant de regrets, tant d'oublis, tant d'amour. Ça représente une belle cargaison d'expériences et de souvenirs, l'âge d'un homme ! Malgré les pièges, les cahots, les ornières, on a tant bien que mal continué d'avancer, cahin-caha, comme un bon tombereau. Et maintenant, grâce à une convergence obstinée de chances heureuses, on en est là. On a trente-sept ans. Et le bon tombereau, s'il plaît à Dieu, emportera plus loin encore sa cargaison de souvenirs. Je me disais donc : « Voilà où j'en suis. J'ai

trente-sept ans... » J'eusse aimé alourdir mes juges de cette confidence... mais ils ne m'interrogeaient plus.

C'est alors qu'eut lieu le miracle. Oh ! un miracle très discret. Je manquais de cigarettes. Comme l'un de mes geôliers fumait, je le priai, d'un geste, de m'en céder une, et ébauchai un vague sourire. L'homme s'étira d'abord, passa lentement la main sur son front, leva les yeux dans la direction, non plus de ma cravate, mais de mon visage et, à ma grande stupéfaction, ébaucha, lui aussi, un sourire. Ce fut comme le lever du jour.

Ce miracle ne dénoua pas le drame, il l'effaça, tout simplement, comme la lumière, l'ombre. Aucun drame n'avait plus eu lieu. Ce miracle ne modifia rien qui fût visible. La mauvaise lampe à pétrole, une table aux papiers épars, les hommes adossés au mur, la couleur des objets, l'odeur, tout persista. Mais toute chose fut transformée dans sa substance même. Ce sourire me délivrait. C'était un signe aussi définitif, aussi évident dans ses conséquences prochaines, aussi irréversible que l'apparition du soleil. Il ouvrait une ère neuve. Rien n'avait changé, tout était changé. La table aux papiers épars devenait vivante. La lampe à pétrole devenait vivante. Les murs étaient vivants. L'ennui suinté par les objets morts de cette cave s'allégeait par enchantement. C'était comme si un sang invisible eût recommencé de circuler, renouant toutes choses dans un même corps, et leur restituant une signification.

Les hommes non plus n'avaient pas bougé, mais, alors qu'ils m'apparaissaient une seconde plus tôt comme plus éloignés de moi qu'une espèce antédiluvienne, voici qu'ils naissaient à une vie proche. J'éprouvais une extraordinaire sensation de présence. C'est bien ça : de présence ! Et je sentais ma parenté.

Le garçon qui m'avait souri, et qui, une seconde plus tôt, n'était qu'une fonction, un outil, une sorte d'insecte monstrueux, voici qu'il se révélait un peu gauche, presque timide, d'une timidité merveilleuse. Non qu'il fût moins brutal qu'un autre, ce terroriste ! mais l'avènement de l'homme en lui éclairait si bien sa part vulnérable ! On prend de grands airs, nous les hommes, mais on connaît, dans le secret du cœur, l'hésitation, le doute, le chagrin...

Rien encore n'avait été dit. Cependant tout était résolu. Je posai la main, en remerciement, sur l'épaule du mili-

cien, quand il me tendit ma cigarette. Et comme, cette glace une fois rompue, les autres miliciens, eux aussi, redevenaient hommes, j'entrai dans leur sourire à tous comme dans un pays neuf et libre.

J'entrai dans leur sourire comme, autrefois, dans le sourire de nos sauveteurs du Sahara. Les camarades nous ayant retrouvés après des journées de recherches, ayant atterri le moins loin possible, marchaient vers nous à grandes enjambées, en balançant bien visiblement, à bout de bras, les outres d'eau. Du sourire des sauveteurs, si j'étais naufragé, du sourire des naufragés, si j'étais sauveteur, je me souviens aussi comme d'une patrie où je me sentais tellement heureux. Le plaisir véritable est plaisir de convive. Le sauvetage n'était que l'occasion de ce plaisir. L'eau n'a point le pouvoir d'enchanter, si elle n'est d'abord cadeau de la bonne volonté des hommes.

Les soins accordés au malade, l'accueil offert au proscrit, le pardon même ne valent que grâce au sourire qui éclaire la fête. Nous nous rejoignons dans le sourire au-dessus des langages, des castes, des partis. Nous sommes les fidèles d'une même Église, tel et ses coutumes, moi et les miennes.

V

Cette qualité de la joie n'est-elle pas le fruit le plus précieux de la civilisation qui est nôtre ? Une tyrannie totalitaire pourrait nous satisfaire, elle aussi, dans nos besoins matériels. Mais nous ne sommes pas un bétail à l'engrais. La prospérité et le confort ne sauraient suffire à nous combler. Pour nous qui fûmes élevés dans le culte du respect de l'homme, pèsent lourd les simples rencontres qui se changent parfois en fêtes merveilleuses...

Respect de l'homme ! Respect de l'homme !... Là est la pierre de touche ! Quand le Naziste respecte exclusivement qui lui ressemble, il ne respecte rien que soi-même. Il refuse les contradictions créatrices, ruine tout espoir d'ascension, et fonde pour mille ans, en place d'un homme, le robot d'une termitière. L'ordre pour l'ordre châtre l'homme de son pouvoir essentiel, qui est de

transformer et le monde et soi-même. La vie crée l'ordre, mais l'ordre ne crée pas la vie.

Il nous semble, à nous, bien au contraire, que notre ascension n'est pas achevée, que la vérité de demain se nourrit de l'erreur d'hier, et que les contradictions à surmonter sont le terreau même de notre croissance. Nous reconnaissons comme nôtres ceux mêmes qui diffèrent de nous. Mais quelle étrange parenté ! elle se fonde sur l'avenir, non sur le passé. Sur le but, non sur l'origine. Nous sommes l'un pour l'autre des pèlerins qui, le long de chemins divers, peinons vers le même rendez-vous.

Mais voici qu'aujourd'hui le respect de l'homme, condition de notre ascension, est en péril. Les craquements du monde moderne nous ont engagés dans les ténèbres. Les problèmes sont incohérents, les solutions contradictoires. La vérité d'hier est morte, celle de demain est encore à bâtir. Aucune synthèse valable n'est entrevue, et chacun d'entre nous ne détient qu'une parcelle de la vérité. Faute d'évidence qui les impose, les religions politiques font appel à la violence. Et voici qu'à nous diviser sur les méthodes, nous risquons de ne plus reconnaître que nous nous hâtons vers le même but.

Le voyageur qui franchit sa montagne dans la direction d'une étoile, s'il se laisse trop absorber par ses problèmes d'escalade, risque d'oublier quelle étoile le guide. S'il n'agit plus que pour agir, il n'ira nulle part. La chaisière de cathédrale, à se préoccuper trop âprement de la location de ses chaises, risque d'oublier qu'elle sert un dieu. Ainsi, à m'enfermer dans quelque passion partisane, je risque d'oublier qu'une politique n'a de sens qu'à condition d'être au service d'une évidence spirituelle. Nous avons goûté, aux heures de miracle, une certaine qualité des relations humaines : là est pour nous la vérité.

Quelle que soit l'urgence de l'action, il nous est interdit d'oublier, faute de quoi cette action demeurera stérile, la vocation qui doit la commander. Nous voulons fonder le respect de l'homme. Pourquoi nous haïrions-nous à l'intérieur d'un même camp ? Aucun d'entre nous ne détient le monopole de la pureté d'intention. Je puis combattre, au nom de ma route, telle route qu'un autre a choisie. Je puis critiquer les démarches de sa raison. Les démarches de la raison sont incertaines. Mais je dois

respecter cet homme, sur le plan de l'Esprit, s'il peine vers la même étoile.

Respect de l'Homme ! Respect de l'Homme !... Si le respect de l'homme est fondé dans le cœur des hommes, les hommes finiront bien par fonder en retour le système social, politique ou économique qui consacrera ce respect. Une civilisation se fonde d'abord dans la substance. Elle est d'abord, dans l'homme, désir aveugle d'une certaine chaleur. L'homme ensuite, d'erreur en erreur, trouve le chemin qui conduit au feu.

VI

C'est sans doute pourquoi, mon ami, j'ai un tel besoin de ton amitié. J'ai soif d'un compagnon qui, au-dessus des litiges de la raison, respecte en moi le pèlerin de ce feu-là. J'ai besoin de goûter quelquefois, par avance, la chaleur promise, et de me reposer, un peu au delà de moi-même, en ce rendez-vous qui sera nôtre.

Je suis si las des polémiques, des exclusives, des fanatismes ! Je puis entrer chez toi sans m'habiller d'un uniforme, sans me soumettre à la récitation d'un Coran, sans renoncer à quoi que ce soit de ma patrie intérieure. Auprès de toi je n'ai pas à me disculper, je n'ai pas à plaider, je n'ai pas à prouver; je trouve la paix, comme à Tournus. Au-dessus de mes mots maladroits, au-dessus des raisonnements qui me peuvent tromper, tu considères en moi simplement l'Homme. Tu honores en moi l'ambassadeur de croyances, de coutumes, d'amours particulières. Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente. Tu m'interroges comme l'on interroge le voyageur.

Moi qui éprouve, comme chacun, le besoin d'être reconnu, je me sens pur en toi et vais à toi. J'ai besoin d'aller là où je suis pur. Ce ne sont point mes formules ni mes démarches qui t'ont jamais instruit sur qui je suis. C'est l'acceptation de qui je suis qui t'a fait, au besoin, indulgent à ces démarches comme à ces formules. Je te sais gré de me recevoir tel que me voici. Qu'ai-je à faire d'un ami qui me juge ? Si j'accueille un ami à ma table, je le prie de s'asseoir, s'il boite, et ne lui demande pas de danser.

Mon ami, j'ai besoin de toi comme d'un sommet où l'on respire ! J'ai besoin de m'accouder auprès de toi, une fois encore, sur les bords de la Saône, à la table d'une petite auberge de planches disjointes, et d'y inviter deux mariniers, en compagnie desquels nous trinquerons dans la paix d'un sourire semblable au jour.

Si je combats encore je combattrai un peu pour toi. J'ai besoin de toi pour mieux croire en l'avènement de ce sourire. J'ai besoin de t'aider à vivre. Je te vois si faible, si menacé, traînant tes cinquante ans, des heures durant, pour subsister un jour de plus, sur le trottoir de quelque épicerie pauvre, grelottant à l'abri précaire d'un manteau râpé. Toi si français, je te sens deux fois en péril de mort, parce que français, et parce que juif. Je sens tout le prix d'une communauté qui n'autorise plus les litiges. Nous sommes tous de France comme d'un arbre, et je servirai ta vérité comme tu eusses servi la mienne. Pour nous, Français du dehors, il s'agit, dans cette guerre, de débloquer la provision de semences gelée par la neige de la présence allemande. Il s'agit de vous secourir, vous de là-bas. Il s'agit de vous faire libres dans la terre où vous avez le droit fondamental de développer vos racines. Vous êtes quarante millions d'otages. C'est toujours dans les caves de l'oppression que se préparent les vérités nouvelles : quarante millions d'otages méditent là-bas leur vérité neuve. Nous nous soumettons, par avance, à cette vérité.

Car c'est bien vous qui nous enseignerez. Ce n'est pas à nous d'apporter la flamme spirituelle à ceux qui la nourrissent déjà de leur propre substance, comme d'une cire. Vous ne lirez peut-être guère nos livres. Vous n'écouterez peut-être pas nos discours. Nos idées, peut-être les vomirez-vous. Nous ne fondons pas la France. Nous ne pouvons que la servir. Nous n'aurons droit, quoi que nous ayons fait, à aucune reconnaissance. Il n'est pas de commune mesure entre le combat libre et l'écrasement dans la nuit. Il n'est pas de commune mesure entre le métier de soldat et le métier d'otage. Vous êtes les saints.

LE PETIT PRINCE

A Léon Werth.

Je demande pardon aux enfants d'avoir dédié ce livre à une grande personne. J'ai une excuse sérieuse : cette grande personne est le meilleur ami que j'ai au monde. J'ai une autre excuse : cette grande personne peut tout comprendre, même les livres pour enfants. J'ai une troisième excuse : cette grande personne habite la France où elle a faim et froid. Elle a bien besoin d'être consolée. Si toutes ces excuses ne suffisent pas, je veux bien dédier ce livre à l'enfant qu'a été autrefois cette grande personne. Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent.) Je corrige donc ma dédicace :

A Léon Werth
quand il était petit garçon.

Je crois qu'il profita, pour son évasion,
d'une migration d'oiseaux sauvages.

Le Petit Prince

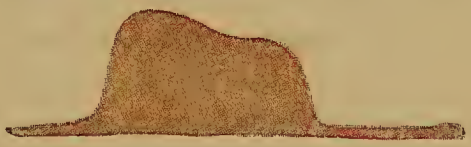
avec les dessins de l'auteur

I

Lorsque j'avais six ans j'ai vu, une fois, une magnifique image, dans un livre sur la Forêt Vierge qui s'appelait « Histoires Vécues ». Ça représentait un serpent boa qui avalait un fauve. Voilà la copie du dessin.

On disait dans le livre : « Les serpents boas avalent leur proie tout entière, sans la mâcher. Ensuite ils ne peuvent plus bouger et ils dorment pendant les six mois de leur digestion. »

J'ai alors beaucoup réfléchi sur les aventures de la jungle et, à mon tour, j'ai réussi, avec un crayon de couleur, à tracer mon premier dessin. Mon dessin numéro 1. Il était comme ça :



J'ai montré mon chef-d'œuvre aux grandes personnes et je leur ai demandé si mon dessin leur faisait peur.

Elles m'ont répondu : « Pourquoi un chapeau ferait-il peur ? »

Mon dessin ne représentait pas un chapeau. Il représentait un serpent boa qui digérait un éléphant. J'ai alors dessiné l'intérieur du serpent boa, afin que les grandes personnes puissent comprendre. Elles ont toujours besoin d'explications. Mon dessin numéro 2 était comme ça :

Les grandes personnes m'ont conseillé de laisser de côté les dessins de serpents boas ouverts ou fermés, et de m'intéresser plutôt à la géographie, à l'histoire, au calcul et à la grammaire. C'est ainsi que j'ai abandonné, à l'âge de six ans, une magnifique carrière de peintre. J'avais été découragé par l'insuccès de mon dessin numéro 1 et de mon dessin numéro 2. Les grandes personnes ne comprennent jamais rien toutes seules, et c'est fatigant, pour les enfants, de toujours et toujours leur donner des explications.

J'ai donc dû choisir un autre métier et j'ai appris à piloter des avions. J'ai volé un peu partout dans le monde. Et la géographie, c'est exact, m'a beaucoup servi. Je savais reconnaître, du premier coup d'œil, la Chine de l'Arizona. C'est très utile, si l'on est égaré pendant la nuit.

J'ai ainsi eu, au cours de ma vie, des tas de contacts avec des tas de gens sérieux. J'ai beaucoup vécu chez les grandes personnes. Je les ai vues de très près. Ça n'a pas trop amélioré mon opinion.

Quand j'en rencontrais une qui me paraissait un peu lucide, je faisais l'expérience sur elle de mon dessin numéro 1 que j'ai toujours conservé. Je voulais savoir si elle était vraiment compréhensive. Mais toujours elle me répondait : « C'est un chapeau. » Alors je ne lui parlais ni de serpents boas, ni de forêts vierges, ni d'étoiles. Je me mettais à sa portée. Je lui parlais de bridge, de golf, de politique et de cravates. Et la grande personne était bien contente de connaître un homme aussi raisonnable.

II

J'ai ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu'à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans. Quelque chose s'était cassé dans mon moteur. Et comme je n'avais avec moi ni mécanicien, ni passagers, je me préparai à essayer de réussir, tout seul, une réparation difficile. C'était pour moi une question de vie ou de mort. J'avais à peine de l'eau à boire pour huit jours.

Le premier soir je me suis donc endormi sur le sable à mille milles de toute terre habitée. J'étais bien plus isolé qu'un naufragé sur un radeau au milieu de l'Océan. Alors vous imaginez ma surprise, au lever du jour, quand une drôle de petite voix m'a réveillé. Elle disait :

— S'il vous plaît... dessine-moi un mouton !

— Hein !

— Dessine-moi un mouton...

J'ai sauté sur mes pieds comme si j'avais été frappé

par la foudre. J'ai bien frotté mes yeux. J'ai bien regardé. Et j'ai vu un petit bonhomme tout à fait extraordinaire qui me considérait gravement. Voilà le meilleur portrait que, plus tard, j'ai réussi à faire de lui. Mais mon dessin, bien sûr, est beaucoup moins ravissant que le modèle. Ce n'est pas ma faute. J'avais été découragé dans ma carrière de peintre par les grandes personnes, à l'âge de six ans, et je n'avais rien appris à dessiner, sauf les boas fermés et les boas ouverts.

Je regardai donc cette apparition avec des yeux tout ronds d'étonnement. N'oubliez pas que je me trouvais à mille milles de toute région habitée. Or mon petit bonhomme ne me semblait ni égaré, ni mort de fatigue, ni mort de faim, ni mort de soif, ni mort de peur. Il n'avait en rien l'apparence d'un enfant perdu au milieu du désert, à mille milles de toute région habitée. Quand je réussis enfin à parler, je lui dis :

— Mais... qu'est-ce que tu fais là ?

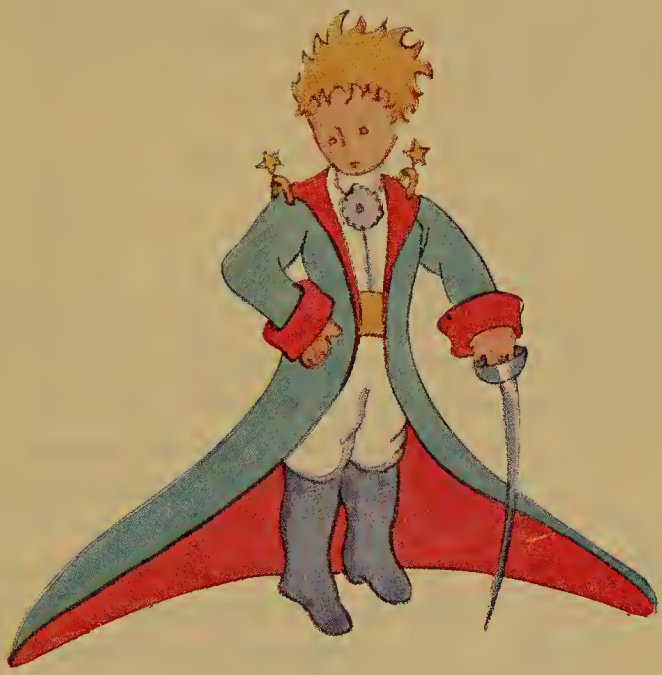
Et il me répéta alors, tout doucement, comme une chose très sérieuse :

— S'il vous plaît... dessine-moi un mouton...

Quand le mystère est trop impressionnant, on n'ose pas désobéir. Aussi absurde que cela me semblât à mille milles de tous les endroits habités et en danger de mort, je sortis de ma poche une feuille de papier et un stylographe. Mais je me rappelai alors que j'avais surtout étudié la géographie, l'histoire, le calcul et la grammaire et je dis au petit bonhomme (avec un peu de mauvaise humeur) que je ne savais pas dessiner. Il me répondit :

— Ça ne fait rien. Dessine-moi un mouton.

Comme je n'avais jamais dessiné un mouton je refis,



Voilà le meilleur portrait que, plus tard, j'ai réussi à faire de lui.

pour lui, l'un des deux seuls dessins dont j'étais capable. Celui du boa fermé. Et je fus stupéfait d'entendre le petit bonhomme me répondre :

— Non ! Non ! Je ne veux pas d'un éléphant dans un boa. Un boa c'est très dangereux, et un éléphant c'est très encombrant. Chez moi c'est tout petit. J'ai besoin d'un mouton. Dessine-moi un mouton.

Alors j'ai dessiné.

Il regarda attentivement, puis :

— Non ! Celui-là est déjà très malade. Fais-en un autre.

Je dessinai :

Mon ami sourit gentiment, avec indulgence :

— Tu vois bien... ce n'est pas un mouton, c'est un bélier. Il a des cornes...

Je refis donc encore mon dessin :

Mais il fut refusé, comme les précédents :

— Celui-là est trop vieux. Je veux un mouton qui vive longtemps.

Alors, faute de patience, comme j'avais hâte de commencer le démontage de mon moteur, je griffonnai ce dessin-ci.

Et je lançai :

— Ça c'est la caisse. Le mouton que tu veux est dedans.

Mais je fus bien surpris de voir s'illuminer le visage de mon jeune juge :

— C'est tout à fait comme ça que je le

voulais ! Crois-tu qu'il faille beaucoup d'herbe à ce mouton ?

— Pourquoi ?

— Parce que chez moi c'est tout petit...

— Ça suffira sûrement. Je t'ai donné un tout petit mouton.

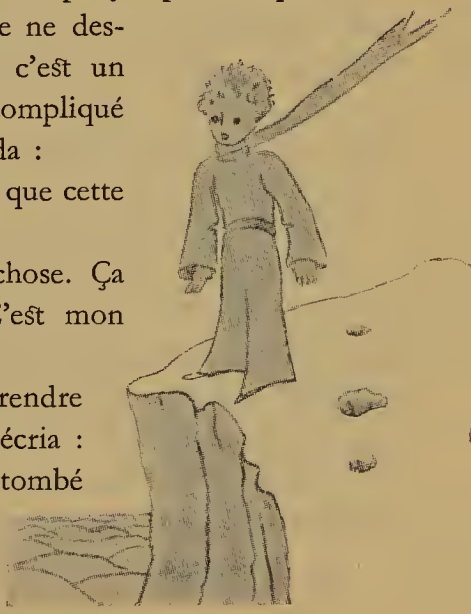
Il pencha la tête vers le dessin :

— Pas si petit que ça... Tiens ! Il s'est endormi...

Et c'est ainsi que je fis la connaissance du petit prince.

III

Il me fallut longtemps pour comprendre d'où il venait. Le petit prince, qui me posait beaucoup de questions, ne semblait jamais entendre les miennes. Ce sont des mots prononcés par hasard qui, peu à peu, m'ont tout révélé. Ainsi, quand il aperçut pour la première fois mon avion (je ne dessinerai pas mon avion, c'est un dessin beaucoup trop compliqué pour moi) il me demanda :



— Qu'est-ce que c'est que cette chose-là ?

— Ce n'est pas une chose. Ça vole. C'est un avion. C'est mon avion.

Et j'étais fier de lui apprendre que je volais. Alors il s'écria :

— Comment ! tu es tombé du ciel ?

— Oui, fis-je modestement.

— Ah ! ça c'est drôle...

Et le petit prince eut un très joli éclat de rire qui m'irrita beaucoup. Je désire que l'on prenne mes malheurs au sérieux. Puis il ajouta :

— Alors, toi aussi tu viens du ciel ! De quelle planète es-tu ?

J'entrevis aussitôt une lueur, dans le mystère de sa présence, et j'interrogeai brusquement :

— Tu viens donc d'une autre planète ?

Mais il ne me répondit pas. Il hochait la tête doucement tout en regardant mon avion :

— C'est vrai que, là-dessus, tu ne peux pas venir de bien loin...

Et il s'enfonça dans une rêverie qui dura longtemps. Puis, sortant mon mouton de sa poche, il se plongea dans la contemplation de son trésor.

Vous imaginez combien j'avais pu être intrigué par cette demi-confidence sur « les autres planètes ». Je m'efforçai donc d'en savoir plus long :

— D'où viens-tu, mon petit bonhomme ? Où est-ce « chez toi » ? Où veux-tu emporter mon mouton ?

Il me répondit après un silence méditatif :

— Ce qui est bien, avec la caisse que tu m'as donnée, c'est que, la nuit, ça lui servira de maison.

— Bien sûr. Et si tu es gentil, je te donnerai aussi une corde pour l'attacher pendant le jour. Et un piquet.

La proposition parut choquer le petit prince :

— L'attacher ? Quelle drôle d'idée !

— Mais si tu ne l'attaches pas, il ira n'importe où, et il se perdra...

Le petit prince sur l'astéroïde B 612.

Et mon ami eut un nouvel éclat de rire :

— Mais où veux-tu qu'il aille ?

— N'importe où. Droit devant lui...

Alors le petit prince remarqua gravement :

— Ça ne fait rien, c'est tellement petit, chez moi !

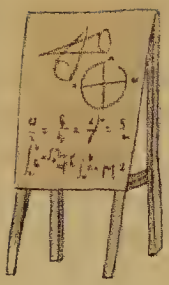
Et, avec un peu de mélancolie, peut-être, il ajouta :

— Droit devant soi on ne peut pas aller bien loin...

IV

J'AVAIS ainsi appris une seconde chose très importante : C'est que sa planète d'origine était à peine plus grande qu'une maison !

Ça ne pouvait pas m'étonner beaucoup. Je savais bien qu'en dehors des grosses planètes comme la Terre, Jupiter, Mars, Vénus, auxquelles on a donné des noms, il y en a des centaines d'autres qui sont quelquefois si petites qu'on a beaucoup de mal à les apercevoir au télescope. Quand un astronome découvre l'une d'elles, il lui donne pour nom un numéro. Il l'appelle par exemple : «l'astéroïde 3251».

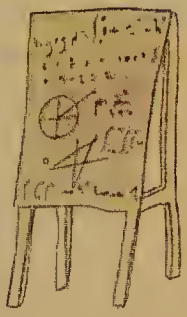


J'ai de sérieuses raisons de croire que la planète d'où venait le petit prince est l'astéroïde B 612. Cet astéroïde n'a été aperçu qu'une fois au télescope, en 1909, par un astronome turc.

Il avait fait alors une grande démonstration de sa découverte à un Congrès International d'Astronomie. Mais personne ne l'avait cru à cause de son costume. Les grandes personnes sont comme ça.

Heureusement pour la réputation de l'astéroïde B 612 un dictateur turc imposa à son peuple, sous peine de mort, de s'habiller à l'européenne. L'astronome refit sa démonstration en 1920, dans un habit très élégant. Et cette fois-ci tout le monde fut de son avis.

Si je vous ai raconté ces détails sur l'astéroïde B 612 et si je vous ai confié son numéro, c'est à cause des grandes personnes. Les grandes personnes aiment les chiffres. Quand vous leur parlez d'un nouvel ami, elles ne vous questionnent jamais sur l'essentiel. Elles ne vous disent jamais : « Quel est le son de sa voix ? Quels sont les jeux qu'il préfère ? Est-ce qu'il collectionne les papillons ? » Elles vous demandent : « Quel âge a-t-il ? Combien a-t-il de frères ? Combien pèse-t-il ? Combien gagne son père ? » Alors seulement elles croient le connaître. Si vous dites



aux grandes personnes : « J'ai vu une belle maison en briques roses, avec des géraniums aux fenêtres et des colombes sur le toit... » elles ne parviennent pas à s'imaginer cette maison. Il faut leur dire : « J'ai vu une maison de cent mille francs. » Alors elles s'écrient : « Comme c'est joli ! »

Ainsi, si vous leur dites : « La preuve que le petit prince a existé c'est qu'il était ravissant, qu'il riait, et qu'il voulait un mouton. Quand on veut un mouton, c'est la preuve qu'on existe », elles hausseront les épaules et vous traiteront d'enfant ! Mais si vous leur dites : « La planète d'où il venait est l'astéroïde B 612 », alors elles seront convaincues, et elles vous laisseront tranquille avec leurs questions. Elles sont comme ça. Il ne faut pas leur en vouloir. Les enfants doivent être très indulgents envers les grandes personnes.

Mais, bien sûr, nous qui comprenons la vie, nous nous moquons bien des numéros ! J'aurais aimé commencer cette histoire à la façon des contes de fées. J'aurais aimé dire :

« Il était une fois un petit prince qui habitait une planète à peine plus grande que lui, et qui avait besoin d'un ami... » Pour ceux qui comprennent la vie, ça aurait eu l'air beaucoup plus vrai.

Car je n'aime pas qu'on lise mon livre à la légère. J'éprouve tant de chagrin à raconter ces souvenirs. Il y a six ans déjà que mon ami s'en est allé avec son mouton. Si j'essaie ici de le décrire, c'est afin de ne pas l'oublier. C'est triste d'oublier un ami. Tout le monde n'a pas eu un ami. Et je puis devenir comme les grandes personnes qui ne s'intéressent plus qu'aux chiffres. C'est donc pour ça encore que j'ai acheté une boîte de couleurs et des

crayons. C'est dur de se remettre au dessin, à mon âge, quand on n'a jamais fait d'autres tentatives que celle d'un boa fermé et celle d'un boa ouvert, à l'âge de six ans ! J'essaierai, bien sûr, de faire des portraits le plus ressemblants possible. Mais je ne suis pas tout à fait certain de réussir. Un dessin va, et l'autre ne ressemble plus. Je me trompe un peu aussi sur la taille. Ici le petit prince est trop grand. Là il est trop petit. J'hésite aussi sur la couleur de son costume. Alors je tâtonne comme ci et comme ça, tant bien que mal. Je me tromperai enfin sur certains détails plus importants. Mais ça, il faudra me le pardonner. Mon ami ne donnait jamais d'explications. Il me croyait peut-être semblable à lui. Mais moi, malheureusement, je ne sais pas voir les moutons à travers les caisses. Je suis peut-être un peu comme les grandes personnes. J'ai dû vieillir.

V

Chaque jour j'apprenais quelque chose sur la planète, sur le départ, sur le voyage. Ça venait tout doucement, au hasard des réflexions. C'est ainsi que, le troisième jour, je connus le drame des baobabs.

Cette fois-ci encore ce fut grâce au mouton, car brusquement le petit prince m'interrogea, comme pris d'un doute grave :

— C'est bien vrai, n'est-ce pas, que les moutons mangent les arbustes ?

— Oui. C'est vrai.

— Ah ! Je suis content.

Je ne compris pas pourquoi il était si important que les moutons mangeassent les arbustes. Mais le petit prince ajouta :

— Par conséquent ils mangent aussi les baobabs ?

Je fis remarquer au petit prince que les baobabs ne sont pas des arbustes, mais des arbres grands comme des églises et que, si même il emportait avec lui tout un troupeau d'éléphants, ce troupeau ne viendrait pas à bout d'un seul baobab.

L'idée du troupeau d'éléphants fit rire le petit prince :

— Il faudrait les mettre les uns sur les autres...

Mais il remarqua avec sagesse :

— Les baobabs, avant de grandir, ça commence par être petit.

— C'est exact ! Mais pourquoi veux-tu que tes moutons mangent les petits baobabs ?

Il me répondit : « Ben ! Voyons ! » comme s'il s'agissait là d'une évidence. Et il me fallut un grand effort d'intelligence pour comprendre à moi seul ce problème.

Et en effet, sur la planète du petit prince, il y avait comme sur toutes les planètes, de bonnes herbes et de mauvaises herbes. Par conséquent de bonnes graines de bonnes herbes et de mauvaises graines de mauvaises herbes. Mais les graines sont invisibles. Elles dorment dans le secret de la terre jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie à l'une d'elles de se réveiller... Alors elle s'étire, et pousse d'abord timidement vers le soleil une ravissante petite brin-

dille inoffensive. S'il s'agit d'une brindille de radis ou de rosier, on peut la laisser pousser comme elle veut. Mais s'il s'agit d'une mauvaise plante, il faut arracher la plante aussitôt, dès qu'on a su la reconnaître. Or il y avait des graines terribles sur la planète du petit prince... c'étaient les graines de baobabs. Le sol de la planète en était infesté. Or un baobab, si l'on s'y prend trop tard, on ne peut jamais plus s'en débarrasser. Il encombre toute la planète. Il la perfore de ses racines. Et si la planète est trop petite, et si les baobabs sont trop nombreux, ils la font éclater.

« C'est une question de discipline, me disait plus tard le petit prince. Quand on a terminé sa toilette du matin, il faut faire soigneusement la toilette de la planète. Il faut s'astreindre régulièrement à arracher les baobabs dès qu'on les distingue d'avec les rosiers auxquels ils ressemblent beaucoup quand ils sont très jeunes. C'est un travail très ennuyeux, mais très facile. »

Et un jour il me conseilla de m'appliquer à réussir un beau dessin, pour bien faire entrer ça dans la tête des enfants de chez moi. « S'ils voyagent un jour, me disait-il, ça pourra leur servir. Il est quelquefois sans inconvénient de remettre à plus tard son travail. Mais, s'il s'agit des baobabs, c'est toujours une catastrophe. J'ai connu une planète, habitée par un paresseux. Il avait négligé trois arbustes... »

Et, sur les indications du petit prince, j'ai dessiné cette planète-là. Je n'aime guère prendre le ton d'un moraliste. Mais le danger des baobabs est si peu connu, et les risques courus par celui qui s'égarerait dans un astéroïde sont si considérables, que, pour une fois, je fais exception à ma réserve. Je dis : « Enfants ! Faites attention aux baobabs ! » C'est pour avertir mes amis d'un danger qu'ils frôlaient depuis longtemps, comme moi-même, sans le connaître, que j'ai tant travaillé ce dessin-là. La leçon que je donnais en valait la peine. Vous vous demanderez peut-être : Pourquoi n'y a-t-il pas, dans ce livre, d'autres dessins aussi grandioses que le dessin des baobabs ? La réponse est bien simple : J'ai essayé mais je n'ai pas pu réussir. Quand j'ai dessiné les baobabs j'ai été animé par le sentiment de l'urgence.

Les baobabs.

VI

Ah ! petit prince, j'ai compris, peu à peu, ainsi, ta petite vie mélancolique. Tu n'avais eu longtemps pour distraction que la douceur des couchers de soleil. J'ai appris ce détail nouveau, le quatrième jour au matin, quand tu m'as dit :

— J'aime bien les couchers de soleil. Allons voir un coucher de soleil...

— Mais il faut attendre...

— Attendre quoi ?

— Attendre que le soleil se couche.

Tu as eu l'air très surpris d'abord, et puis tu as ri de toi-même. Et tu m'as dit :

— Je me crois toujours chez moi !

En effet. Quand il est midi aux États-Unis, le soleil, tout le monde le sait, se couche sur la France. Il suffirait de pouvoir aller en France en une minute pour assister au coucher de soleil. Malheureusement la France est bien trop éloignée. Mais, sur ta si petite planète, il te suffisait de tirer ta chaise de quelques pas. Et tu regardais le crépuscule chaque fois que tu le désirais...

— Un jour, j'ai vu le soleil se coucher quarante-trois fois !

Et un peu plus tard tu ajoutais :

— Tu sais... quand on est tellement triste on aime les couchers de soleil...

— Le jour des quarante-trois fois tu étais donc tellement triste ?

Mais le petit prince ne répondit pas.

VII

Le cinquième jour, toujours grâce au mouton, ce secret de la vie du petit prince me fut révélé. Il me demanda avec brusquerie, sans préambule, comme le fruit d'un problème longtemps médité en silence :

— Un mouton, s'il mange les arbustes, il mange aussi les fleurs ?

— Un mouton mange tout ce qu'il rencontre.

— Même les fleurs qui ont des épines ?

— Oui. Même les fleurs qui ont des épines.

— Alors les épines, à quoi servent-elles ?

Je ne le savais pas. J'étais alors très occupé à essayer de dévisser un boulon trop serré de mon moteur. J'étais très soucieux car ma panne commençait de m'apparaître

comme très grave, et l'eau à boire qui s'épuisait me faisait craindre le pire.

— Les épines, à quoi servent-elles ?

Le petit prince ne renonçait jamais à une question, une fois qu'il l'avait posée. J'étais irrité par mon boulon et je répondis n'importe quoi :

— Les épines, ça ne sert à rien, c'est de la pure méchanceté de la part des fleurs !

— Oh !

Mais après un silence il me lança, avec une sorte de rancune :

— Je ne te crois pas ! Les fleurs sont faibles. Elles sont naïves. Elles se rassurent comme elles peuvent. Elles se croient terribles avec leurs épines...

Je ne répondis rien. A cet instant-là je me disais : « Si ce boulon résiste encore, je le ferai sauter d'un coup de marteau. » Le petit prince dérangea de nouveau mes réflexions :

— Et tu crois, toi, que les fleurs...

— Mais non ! Mais non ! Je ne crois rien ! J'ai répondu n'importe quoi. Je m'occupe, moi, de choses sérieuses !

Il me regarda stupéfait.

— De choses sérieuses !

Il me voyait, mon marteau à la main, et les doigts noirs de cambouis, penché sur un objet qui lui semblait très laid.

— Tu parles comme les grandes personnes !

Ça me fit un peu honte. Mais, impitoyable, il ajouta :

— Tu confonds tout... tu mélanges tout !

Il était vraiment très irrité. Il secouait au vent des cheveux tout dorés :

— Je connais une planète où il y a un Monsieur

cramoisi. Il n'a jamais respiré une fleur. Il n'a jamais regardé une étoile. Il n'a jamais aimé personne. Il n'a jamais rien fait d'autre que des additions. Et toute la journée il répète comme toi : « Je suis un homme sérieux ! Je suis un homme sérieux ! » et ça le fait gonfler d'orgueil. Mais ce n'est pas un homme, c'est un champignon !

— Un quoi ?

— Un champignon !

Le petit prince était maintenant tout pâle de colère.

— Il y a des millions d'années que les fleurs fabriquent des épines. Il y a des millions d'années que les moutons mangent quand même les fleurs. Et ce n'est pas sérieux de chercher à comprendre pourquoi elles se donnent tant de mal pour se fabriquer des épines qui ne servent jamais à rien ? Ce n'est pas important la guerre des moutons et des fleurs ? Ce n'est pas plus sérieux et plus important que les additions d'un gros Monsieur rouge ? Et si je connais, moi, une fleur unique au monde, qui n'existe nulle part, sauf dans ma planète,

et qu'un petit mouton peut anéantir d'un seul coup, comme ça, un matin, sans se rendre compte de ce qu'il fait, ce n'est pas important ça !

Il rougit, puis reprit :

— Si quelqu'un aime une fleur qui n'existe qu'à un exemplaire dans les millions et les millions d'étoiles, ça suffit pour qu'il soit heureux quand il les regarde. Il se dit : « Ma fleur est là quelque part... » Mais si le mouton mange la fleur, c'est pour lui comme si, brusquement, toutes les étoiles s'éteignaient ! Et ce n'est pas important ça !

Il ne put rien dire de plus. Il éclata brusquement en sanglots. La nuit était tombée. J'avais lâché mes outils. Je me moquais bien de mon marteau, de mon boulon, de la soif et de la mort. Il y avait, sur une étoile, une planète, la mienne, la Terre, un petit prince à consoler ! Je le pris dans les bras. Je le berçai. Je lui disais : « La fleur que tu aimes n'est pas en danger... Je lui dessinerai une muselière, à ton mouton... Je te dessinerai une armure pour ta fleur... Je... » Je ne savais pas trop quoi dire. Je me sentais très maladroit. Je ne savais comment l'atteindre, où le rejoindre... C'est tellement mystérieux, le pays des larmes.

VIII

J'appris bien vite à mieux connaître cette fleur. Il y avait toujours eu, sur la planète du petit prince, des fleurs très simples, ornées d'un seul rang de pétales, et qui ne tenaient point de place, et qui ne dérangeaient personne. Elles apparaissaient un matin dans l'herbe, et

puis elles s'éteignaient le soir. Mais celle-là avait germé un jour, d'une graine apportée d'on ne sait où, et le petit prince avait surveillé de très près cette brindille qui ne ressemblait pas aux autres brindilles. Ça pouvait être un nouveau genre de baobab. Mais l'arbuste cessa vite de croître, et commença de préparer une fleur. Le petit prince, qui assistait à l'installation d'un bouton énorme, sentait bien qu'il en sortirait une apparition miraculeuse, mais la fleur n'en finissait pas de se préparer à être belle, à l'abri de sa chambre verte. Elle choisissait avec soin ses couleurs. Elle s'habillait lentement, elle ajustait un à un ses pétales. Elle ne voulait pas sortir toute fripée comme les coquelicots. Elle ne voulait apparaître que dans le plein rayonnement de sa beauté. Eh ! oui. Elle était très coquette ! Sa toilette mystérieuse avait donc duré des jours et des jours. Et puis voici qu'un matin, justement à l'heure du lever du soleil, elle s'était montrée.

Et elle, qui avait travaillé avec tant de précision, dit en bâillant :

— Ah ! je me réveille à peine... Je vous demande pardon... Je suis encore toute décoiffée...

Le petit prince, alors, ne put contenir son admiration :

— Que vous êtes belle !

— N'est-ce pas, répondit doucement la fleur. Et je suis née en même temps que le soleil...

Le petit prince devina bien qu'elle n'était pas trop modeste, mais elle était si émouvante !

— C'est l'heure, je crois,

du petit déjeuner, avait-elle bientôt ajouté, auriez-vous la bonté de penser à moi...

Et le petit prince, tout confus, ayant été chercher un arrosoir d'eau fraîche, avait servi la fleur.

Ainsi l'avait-elle bien vite tourmenté par sa vanité un peu ombrageuse. Un jour, par exemple, parlant de ses quatre épines, elle avait dit au petit prince :

— Ils peuvent venir, les tigres, avec leurs griffes !

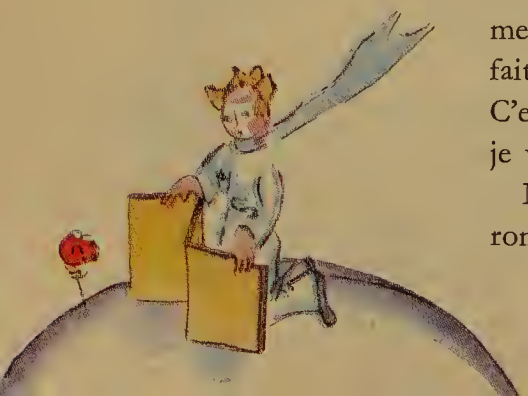
— Il n'y a pas de tigres sur ma planète, avait objecté le petit prince, et puis les tigres ne mangent pas l'herbe.

— Je ne suis pas une herbe, avait doucement répondu la fleur.

— Pardonnez-moi...

— Je ne crains rien des tigres, mais j'ai horreur des courants d'air. Vous n'auriez pas un paravent ?

« Horreur des courants d'air... ce n'est pas de chance, pour une plante, avait remarqué le petit prince. Cette fleur est bien compliquée... »



— Le soir vous me mettrez sous globe. Il fait très froid chez vous. C'est mal installé. Là d'où je viens...

Mais elle s'était interrompue. Elle était venue sous forme de graine.

Elle n'avait rien pu connaître des autres mondes. Humiliée de s'être laissé surprendre à préparer un mensonge aussi naïf, elle avait toussé deux ou trois fois, pour mettre le petit prince dans son tort :

— Ce paravent ?...

— J'allais le chercher mais vous me parliez !

Alors elle avait forcé sa toux pour lui infliger quand même des remords.

Ainsi le petit prince, malgré la bonne volonté de son amour, avait vite douté d'elle. Il avait pris au sérieux des mots sans importance, et était devenu très malheureux.

« J'aurais dû ne pas l'écouter, me confia-t-il un jour, il ne faut jamais écouter les fleurs. Il faut les regarder et les respirer. La mienne embaumait ma planète, mais je ne savais pas m'en réjouir. Cette histoire de griffes, qui m'avait tellement agacé, eût dû m'attendrir... »

Il me confia encore :

« Je n'ai alors rien su comprendre ! J'aurais dû la juger sur les actes et non sur les mots. Elle m'embaumait et m'éclairait. Je n'aurais jamais dû m'enfuir ! J'aurais dû deviner sa tendresse derrière ses pauvres ruses. Les fleurs sont si contradictoires ! Mais j'étais trop jeune pour savoir l'aimer. »

IX

Je crois qu'il profita, pour son évasion, d'une migration d'oiseaux sauvages. Au matin du départ il mit sa planète bien en ordre. Il ramona soigneusement ses volcans en activité. Il possédait deux volcans en activité. Et c'était bien commode pour faire chauffer le petit déjeuner du matin. Il possédait aussi un volcan éteint. Mais, comme il disait : « On ne sait jamais ! » Il ramona donc également le volcan éteint. S'ils sont bien ramonés, les volcans brûlent doucement et régulièrement, sans éruptions. Les éruptions volcaniques sont comme des feux de cheminée. Évidemment sur notre terre nous sommes beaucoup trop petits pour ramoner nos volcans. C'est pourquoi ils nous causent des tas d'ennuis.

Le petit prince arracha aussi, avec un peu de mélancolie, les dernières pousses de baobabs. Il croyait ne jamais devoir revenir. Mais tous ces travaux familiers lui parurent, ce matin-là, extrêmement doux. Et, quand il arrosa une dernière fois la fleur, et se prépara à la mettre à l'abri sous son globe, il se découvrit l'envie de pleurer.

— Adieu, dit-il à la fleur.

Mais elle ne lui répondit pas.

— Adieu, répéta-t-il.

La fleur toussa. Mais ce n'était pas à cause de son rhume.

— J'ai été sotte, lui dit-elle enfin. Je te demande pardon. Tâche d'être heureux.

Il fut surpris par l'absence de reproches. Il restait là

Il ramona soigneusement ses volcans en activité.

tout déconcerté, le globe en l'air. Il ne comprenait pas cette douceur calme.

— Mais oui, je t'aime, lui dit la fleur. Tu n'en as rien su, par ma faute. Cela n'a aucune importance. Mais tu as été aussi sot que moi. Tâche d'être heureux... Laisse ce globe tranquille. Je n'en veux plus.

— Mais le vent...

— Je ne suis pas si enrhumée que ça... L'air frais de la nuit me fera du bien. Je suis une fleur.

— Mais les bêtes...

— Il faut bien que je supporte deux ou trois chenilles si je veux connaître les papillons. Il paraît que c'est tellement beau. Sinon qui me rendra visite ? Tu seras loin, toi. Quant aux grosses bêtes, je ne crains rien. J'ai mes griffes.

Et elle montrait naïvement ses quatre épines. Puis elle ajouta :

— Ne traîne pas comme ça, c'est agaçant. Tu as décidé de partir. Va-t'en.

Car elle ne voulait pas qu'il la vît pleurer. C'était une fleur tellement orgueilleuse...

X

Il se trouvait dans la région des astéroïdes 325, 326, 327, 328, 329 et 330. Il commença donc par les visiter pour y chercher une occupation et pour s'instruire.

Le premier était habité par un roi. Le roi siégeait, habillé de pourpre et d'hermine, sur un trône très simple et cependant majestueux.

— Ah ! voilà un sujet, s'écria le roi quand il aperçut le petit prince.

Et le petit prince se demanda :

« Comment peut-il me reconnaître puisqu'il ne m'a encore jamais vu ? »

Il ne savait pas que, pour les rois, le monde est très simplifié. Tous les hommes sont des sujets.

— Approche-toi que je te voie mieux, lui dit le roi qui était tout fier d'être enfin roi pour quelqu'un.

Le petit prince chercha des yeux où s'asseoir, mais la planète était tout encombrée par le magnifique manteau d'hermine. Il resta donc debout, et, comme il était fatigué, il bâilla.

— Il est contraire à l'étiquette de bâiller en présence d'un roi, lui dit le monarque. Je te l'interdis.

— Je ne peux pas m'en empêcher, répondit le petit prince tout confus. J'ai fait un long voyage et je n'ai pas dormi...

— Alors, lui dit le roi, je t'ordonne de bâiller. Je n'ai vu personne bâiller depuis des années. Les bâillements sont pour moi des curiosités. Allons ! bâille encore. C'est un ordre.

— Ça m'intimide... je ne peux plus... fit le petit prince tout rougissant.

— Hum ! hum ! répondit le roi. Alors je... je t'ordonne tantôt de bâiller et tantôt de...

Il bredouillait un peu et paraissait vexé.

Car le roi tenait essentiellement à ce que son autorité fût respectée. Il ne tolérait pas la désobéissance. C'était un monarque absolu. Mais, comme il était très bon, il donnait des ordres raisonnables.

« Si j'ordonnais, disait-il couramment, si j'ordonnais

à un général de se changer en oiseau de mer, et si le général n'obéissait pas, ce ne serait pas la faute du général. Ce serait ma faute. »

— Puis-je m'asseoir ? s'enquit timidement le petit prince.

— Je t'ordonne de t'asseoir, lui répondit le roi, qui ramena majestueusement un pan de son manteau d'hermine.

Mais le petit prince s'étonnait. La planète était minuscule. Sur quoi le roi pouvait-il bien régner ?

— Sire..., lui dit-il, je vous demande pardon de vous interroger...

— Je t'ordonne de m'interroger, se hâta de dire le roi.

— Sire... sur quoi régnez-vous ?

— Sur tout, répondit le roi, avec une grande simplicité.

— Sur tout ?

Le roi d'un geste discret désigna sa planète, les autres planètes et les étoiles.

— Sur tout ça ? dit le petit prince.

— Sur tout ça... répondit le roi.

Car non seulement c'était un monarque absolu mais c'était un monarque universel.

— Et les étoiles vous obéissent ?

— Bien sûr, lui dit le roi. Elles obéissent aussitôt. Je ne tolère pas l'indiscipline.

Un tel pouvoir émerveilla le petit prince. S'il l'avait détenu lui-même, il aurait pu assister, non pas à quarante-quatre, mais à soixante-douze, ou même à cent, ou même à deux cents couchers de soleil dans la même journée, sans avoir jamais à tirer sa chaise ! Et comme il

se sentait un peu triste à cause du souvenir de sa petite planète abandonnée, il s'enhardit à solliciter une grâce du roi :

— Je voudrais voir un coucher de soleil... Faites-moi plaisir... Ordonnez au soleil de se coucher...

— Si j'ordonnais à un général de voler d'une fleur à l'autre à la façon d'un papillon, ou d'écrire une tragédie,

ou de se changer en oiseau de mer, et si le général n'exécutait pas l'ordre reçu, qui, de lui ou de moi, serait dans son tort ?

— Ce serait vous, dit fermement le petit prince.

— Exact. Il faut exiger de chacun ce que chacun peut donner, reprit le roi. L'autorité repose d'abord sur la raison. Si tu ordonnes à ton peuple d'aller se jeter à la mer, il fera la révolution. J'ai le droit d'exiger l'obéissance parce que mes ordres sont raisonnables.

— Alors mon coucher de soleil ? rappela le petit prince qui jamais n'oubliait une question une fois qu'il l'avait posée.

— Ton coucher de soleil tu l'auras. Je l'exigerais. Mais j'attendrai, dans ma science du gouvernement, que les conditions soient favorables.

— Quand ça sera-t-il ? s'informa le petit prince.

— Hem ! hem ! lui répondit le roi, qui consulta d'abord un gros calendrier, hem ! hem ! ce sera, vers... vers... ce sera ce soir vers sept heures quarante ! Et tu verras comme je suis bien obéi.

Le petit prince bâilla. Il regrettait son coucher de soleil manqué. Et puis il s'ennuyait déjà un peu :

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit-il au roi. Je vais repartir !

— Ne pars pas, répondit le roi qui était si fier d'avoir un sujet. Ne pars pas, je te fais ministre !

— Ministre de quoi ?

— De... de la justice !

— Mais il n'y a personne à juger !

— On ne sait pas, lui dit le roi. Je n'ai pas fait encore le tour de mon royaume. Je suis très vieux, je n'ai pas de place pour un carrosse, et ça me fatigue de marcher.

— Oh ! mais j'ai déjà vu, dit le petit prince qui se pencha pour jeter encore un coup d'œil sur l'autre côté de la planète. Il n'y a personne là-bas non plus...

— Tu te jugeras donc toi-même, lui répondit le roi. C'est le plus difficile. Il est bien plus difficile de se juger soi-même que de juger autrui. Si tu réussis à bien te juger, c'est que tu es un véritable sage.

— Moi, dit le petit prince, je puis me juger moi-même n'importe où. Je n'ai pas besoin d'habiter ici.

— Hem ! hem ! dit le roi, je crois bien que sur ma planète il y a quelque part un vieux rat. Je l'entends la nuit. Tu pourras juger ce vieux rat. Tu le condamneras à mort de temps en temps. Ainsi sa vie dépendra de ta justice. Mais tu le gracieras chaque fois pour l'économiser. Il n'y en a qu'un.

— Moi, répondit le petit prince, je n'aime pas condamner à mort, et je crois bien que je m'en vais.

— Non, dit le roi.

Mais le petit prince, ayant achevé ses préparatifs, ne voulut point peiner le vieux monarque :

— Si Votre Majesté désirait être obéie ponctuellement, elle pourrait me donner un ordre raisonnable. Elle pourrait m'ordonner, par exemple, de partir avant une minute. Il me semble que les conditions sont favorables...

Le roi n'ayant rien répondu, le petit prince hésita d'abord, puis, avec un soupir, prit le départ.

— Je te fais mon ambassadeur, se hâta alors de crier le roi.

Il avait un grand air d'autorité.

« Les grandes personnes sont bien étranges », se dit le petit prince, en lui-même, durant son voyage.

XI

La seconde planète était habitée par un vaniteux : — Ah ! ah ! Voilà la visite d'un admirateur ! s'écria de loin le vaniteux dès qu'il aperçut le petit prince.

Car, pour les vaniteux, les autres hommes sont des admirateurs.

— Bonjour, dit le petit prince. Vous avez un drôle de chapeau.

— C'est pour saluer, lui répondit le vaniteux. C'est pour saluer quand on m'acclame. Malheureusement il ne passe jamais personne par ici.

— Ah oui ? dit le petit prince qui ne comprit pas.

— Frappe tes mains l'une contre l'autre, conseilla donc le vaniteux.

Le petit prince frappa ses mains l'une contre l'autre. Le vaniteux salua modestement en soulevant son chapeau.

— Ça c'est plus amusant que la visite au roi, se dit en lui-même le petit prince. Et il recommença de frapper ses mains l'une contre l'autre. Le vaniteux recommença de saluer en soulevant son chapeau.

Après cinq minutes d'exercice le petit prince se fatigua de la monotonie du jeu :

— Et, pour que le chapeau tombe, demanda-t-il, que faut-il faire ?

Mais le vaniteux ne l'entendit pas. Les vaniteux n'entendent jamais que les louanges.

— Est-ce que tu m'admires vraiment beaucoup ? demanda-t-il au petit prince.

— Qu'est-ce que signifie admirer ?

— Admirer signifie reconnaître que je suis l'homme le plus beau, le mieux habillé, le plus riche et le plus intelligent de la planète.

— Mais tu es seul sur ta planète !

— Fais-moi ce plaisir. Admire-moi quand même !

— Je t'admire, dit le petit prince, en haussant un peu les épaules, mais en quoi cela peut-il bien t'intéresser ?

Et le petit prince s'en fut.

« Les grandes personnes sont décidément bien bizarres », se dit-il simplement en lui-même durant son voyage.

XII

La planète suivante était habitée par un buveur. Cette visite fut très courte mais elle plongea le petit prince dans une grande mélancolie :

— Que fais-tu là ? dit-il au buveur, qu'il trouva installé en silence devant une collection de bouteilles vides et une collection de bouteilles pleines.

— Je bois, répondit le buveur, d'un air lugubre.

— Pourquoi bois-tu ? lui demanda le petit prince.

— Pour oublier, répondit le buveur.

— Pour oublier quoi ? s'enquit le petit prince qui déjà le plaignait.

— Pour oublier que j'ai honte, avoua le buveur en baissant la tête.

— Honte de quoi ? s'informa le petit prince qui désirait le secourir.

— Honte de boire ! acheva le buveur qui s'enferma définitivement dans le silence.

Et le petit prince s'en fut, perplexe.

« Les grandes personnes sont décidément très très bizarres », se disait-il en lui-même durant le voyage.

XIII

La quatrième planète était celle du businessman. Cet homme était si occupé qu'il ne leva même pas la tête à l'arrivée du petit prince.

— Bonjour, lui dit celui-ci. Votre cigarette est éteinte.

— Trois et deux font cinq. Cinq et sept douze. Douze et trois quinze. Bonjour. Quinze et sept vingt-deux. Vingt-deux et six vingt-huit. Pas le temps de la rallumer. Vingt-six et cinq trente et un. Ouf ! Ça fait donc cinq cent un millions six cent vingt-deux mille sept cent trente et un.

— Cinq cents millions de quoi ?

— Hein ? Tu es toujours là ? Cinq cent un millions de... je ne sais plus... J'ai tellement de travail ! Je suis sérieux, moi, je ne m'amuse pas à des balivernes ! Deux et cinq sept...

— Cinq cent un millions de quoi ? répéta le petit prince qui jamais de sa vie n'avait renoncé à une question, une fois qu'il l'avait posée.

Le businessman leva la tête :

— Depuis cinquante-quatre ans que j'habite cette planète-ci, je n'ai été dérangé que trois fois. La première fois ç'a été, il y a vingt-deux ans, par un hanneton qui était tombé Dieu sait d'où. Il répandait un bruit épouvantable, et j'ai fait quatre erreurs dans une addition. La seconde fois ç'a été, il y a onze ans, par une crise de rhumatisme. Je manque d'exercice. Je n'ai pas le temps de flâner. Je suis sérieux, moi. La troisième fois... la voici ! Je disais donc cinq cent un millions...

— Millions de quoi ?

Le businessman comprit qu'il n'était point d'espoir de paix :

— Millions de ces petites choses que l'on voit quelquefois dans le ciel.

— Des mouches ?

— Mais non, des petites choses qui brillent.

— Des abeilles ?

— Mais non. Des petites choses dorées qui font rêvasser les fainéants. Mais je suis sérieux, moi ! Je n'ai pas le temps de rêvasser.

— Ah ! des étoiles ?

— C'est bien ça. Des étoiles.

— Et que fais-tu de cinq cents millions d'étoiles ?

— Cinq cent un millions six cent vingt-deux mille sept cent trente et un. Je suis sérieux, moi, je suis précis.

— Et que fais-tu de ces étoiles ?

— Ce que j'en fais ?

— Oui.

— Rien. Je les possède.

— Tu possèdes les étoiles ?

— Oui.

— Mais j'ai déjà vu un roi qui...

— Les rois ne possèdent pas. Ils « règnent » sur. C'est très différent.

— Et à quoi cela te sert-il de posséder les étoiles ?

— Ça me sert à être riche.

— Et à quoi cela te sert-il d'être riche ?

— A acheter d'autres étoiles, si quelqu'un en trouve.

« Celui-là, se dit en lui-même le petit prince, il raisonne un peu comme mon ivrogne. »

Cependant il posa encore des questions :

— Comment peut-on posséder les étoiles ?

— A qui sont-elles ? riposta, grincheux, le businessman.

— Je ne sais pas. A personne.

— Alors elles sont à moi, car j'y ai pensé le premier.

— Ça suffit ?

— Bien sûr. Quand tu trouves un diamant qui n'est à personne, il est à toi. Quand tu trouves une île qui n'est à personne, elle est à toi. Quand tu as une idée le premier, tu la fais breveter : elle est à toi. Et moi je possède les étoiles, puisque jamais personne avant moi n'a songé à les posséder.

— Ça c'est vrai, dit le petit prince. Et qu'en fais-tu ?

— Je les gère. Je les compte et je les recompte, dit le businessman. C'est difficile. Mais je suis un homme sérieux !

Le petit prince n'était pas satisfait encore.

— Moi, si je possède un foulard, je puis le mettre autour de mon cou et l'emporter. Moi, si je possède une fleur, je puis cueillir ma fleur et l'emporter. Mais tu ne peux pas cueillir les étoiles !

— Non, mais je puis les placer en banque.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que j'écris sur un petit papier le nombre de mes étoiles. Et puis j'enferme à clef ce papier-là dans un tiroir.

— Et c'est tout ?

— Ça suffit !

« C'est amusant, pensa le petit prince. C'est assez poétique. Mais ce n'est pas très sérieux. »

Le petit prince avait sur les choses sérieuses des idées très différentes des idées des grandes personnes.

— Moi, dit-il encore, je possède une fleur que j'arrose tous les jours. Je possède trois volcans que je ramone toutes les semaines. Car je ramone aussi celui qui est éteint. On ne sait jamais. C'est utile à mes volcans, et c'est utile à ma fleur, que je les possède. Mais tu n'es pas utile aux étoiles.

Le businessman ouvrit la bouche mais ne trouva rien à répondre, et le petit prince s'en fut.

« Les grandes personnes sont décidément tout à fait extraordinaires », se disait-il simplement en lui-même durant le voyage.

XIV

La cinquième planète était très curieuse. C'était la plus petite de toutes. Il y avait là juste assez de place pour loger un réverbère et un allumeur de réverbères. Le petit prince ne parvenait pas à s'expliquer à quoi pouvaient servir, quelque part dans le ciel, sur une planète sans maison, ni population, un réverbère et un allumeur de réverbères. Cependant il se dit en lui-même :

« Peut-être bien que cet homme est absurde. Cependant il est moins absurde que le roi, que le vaniteux, que le businessman et que le buveur. Au moins son travail a-t-il un sens. Quand il allume son réverbère, c'est comme s'il faisait naître une étoile de plus, ou une fleur. Quand il éteint son réverbère, ça endort la fleur ou l'étoile. C'est

une occupation très jolie. C'est véritablement utile puisque c'est joli. »

Lorsqu'il aborda la planète il salua respectueusement l'allumeur :

— Bonjour. Pourquoi viens-tu d'éteindre ton réverbère ?

— C'est la consigne, répondit l'allumeur. Bonjour.

— Qu'est-ce que la consigne ?

— C'est d'éteindre mon réverbère. Bonsoir.

Et il le ralluma.

— Mais pourquoi viens-tu de le rallumer ?

— C'est la consigne, répondit l'allumeur.

— Je ne comprends pas, dit le petit prince.

— Il n'y a rien à comprendre, dit l'allumeur. La consigne c'est la consigne. Bonjour.

Et il éteignit son réverbère.

Puis il s'épongea le front avec un mouchoir à carreaux rouges.

— Je fais là un métier terrible. C'était raisonnable autrefois. J'éteignais le matin et j'allumais le soir. J'avais le reste du jour pour me reposer, et le reste de la nuit pour dormir...

— Et, depuis cette époque, la consigne a changé ?

— La consigne n'a pas changé, dit l'allumeur. C'est bien là le drame ! La planète d'année en année a tourné de plus en plus vite, et la consigne n'a pas changé !

— Alors ? dit le petit prince.

— Alors maintenant qu'elle fait un tour par minute, je n'ai plus une seconde de repos. J'allume et j'éteins une fois par minute !

— Ça c'est drôle ! Les jours chez toi durent une minute !

— Je fais là un métier terrible.

— Ce n'est pas drôle du tout, dit l'allumeur. Ça fait déjà un mois que nous parlons ensemble.

— Un mois ?

— Oui. Trente minutes. Trente jours ! Bonsoir.

Et il ralluma son réverbère.

Le petit prince le regarda et il aima cet allumeur qui était tellement fidèle à la consigne. Il se souvint des couchers de soleil que lui-même allait autrefois chercher, en tirant sa chaise. Il voulut aider son ami :

— Tu sais... je connais un moyen de te reposer quand tu voudras...

— Je veux toujours, dit l'allumeur.

Car on peut être, à la fois, fidèle et paresseux.

Le petit prince poursuivit :

— Ta planète est tellement petite que tu en fais le tour en trois enjambées. Tu n'as qu'à marcher assez lentement pour rester toujours au soleil. Quand tu voudras te reposer tu marcheras... et le jour durera aussi longtemps que tu voudras.

— Ça ne m'avance pas à grand-chose, dit l'allumeur. Ce que j'aime dans la vie, c'est dormir.

— Ce n'est pas de chance, dit le petit prince.

— Ce n'est pas de chance, dit l'allumeur. Bonjour.

Et il éteignit son réverbère.

« Celui-là, se dit le petit prince, tandis qu'il poursuivait plus loin son voyage, celui-là serait méprisé par tous les autres, par le roi, par le vaniteux, par le buveur, par le businessman. Cependant, c'est le seul qui ne me paraisse pas ridicule. C'est, peut-être, parce qu'il s'occupe d'autre chose que de soi-même. »

Il eut un soupir de regret et se dit encore :

« Celui-là est le seul dont j'eusse pu faire mon ami.

Mais sa planète est vraiment trop petite. Il n'y a pas de place pour deux... »

Ce que le petit prince n'osait pas s'avouer, c'est qu'il regrettait cette planète bénie à cause, surtout, des mille quatre cent quarante couchers de soleil par vingt-quatre heures !

XV

La sixième planète était une planète dix fois plus vaste. Elle était habitée par un vieux Monsieur qui écrivait d'énormes livres.

— Tiens ! voilà un explorateur ! s'écria-t-il, quand il aperçut le petit prince.

Le petit prince s'assit sur la table et souffla un peu. Il avait déjà tant voyagé !

— D'où viens-tu ? lui dit le vieux Monsieur.

— Quel est ce gros livre ? dit le petit prince. Que faites-vous ici ?

— Je suis géographe, dit le vieux Monsieur.

— Qu'est-ce qu'un géographe ?

— C'est un savant qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts.

— Ça c'est bien intéressant, dit le petit prince. Ça c'est enfin un véritable métier ! Et il jeta un coup d'œil autour de lui sur la planète du géographe. Il n'avait jamais vu encore une planète aussi majestueuse.

— Elle est bien belle, votre planète. Est-ce qu'il y a des océans ?

— Je ne puis pas le savoir, dit le géographe.

— Ah ! (Le petit prince était déçu.) Et des montagnes ?

— Je ne puis pas le savoir, dit le géographe.

— Et des villes et des fleuves et des déserts ?

— Je ne puis pas le savoir non plus, dit le géographe.

— Mais vous êtes géographe !

— C'est exact, dit le géographe, mais je ne suis pas explorateur. Je manque absolument d'explorateurs. Ce n'est pas le géographe qui va faire le compte des villes, des fleuves, des montagnes, des mers, des océans et des

déserts. Le géographe est trop important pour flâner. Il ne quitte pas son bureau. Mais il y reçoit les explorateurs. Il les interroge, et il prend en note leurs souvenirs. Et si les souvenirs de l'un d'entre eux lui paraissent intéressants, le géographe fait faire une enquête sur la moralité de l'explorateur.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'un explorateur qui mentirait entraînerait des catastrophes dans les livres de géographie. Et aussi un explorateur qui boirait trop.

— Pourquoi ça ? fit le petit prince.

— Parce que les ivrognes voient double. Alors le géographe noterait deux montagnes là où il n'y en a qu'une seule.

— Je connais quelqu'un, dit le petit prince, qui serait mauvais explorateur.

— C'est possible. Donc, quand la moralité de l'explorateur paraît bonne, on fait une enquête sur sa découverte.

— On va voir ?

— Non. C'est trop compliqué. Mais on exige de l'explorateur qu'il fournisse des preuves. S'il s'agit par exemple de la découverte d'une grosse montagne, on exige qu'il en rapporte de grosses pierres.

Le géographe soudain s'émut.

— Mais toi, tu viens de loin ! Tu es explorateur ! Tu vas me décrire ta planète !

Et le géographe, ayant ouvert son registre, tailla son crayon. On note d'abord au crayon les récits des explorateurs. On attend, pour noter à l'encre, que l'explorateur ait fourni des preuves.

— Alors ? interrogea le géographe.

— Oh ! chez moi, dit le petit prince, ce n'est pas très intéressant, c'est tout petit. J'ai trois volcans. Deux volcans en activité, et un volcan éteint. Mais on ne sait jamais.

— On ne sait jamais, dit le géographe.

— J'ai aussi une fleur.

— Nous ne notons pas les fleurs, dit le géographe.

— Pourquoi ça ! c'est le plus joli !

— Parce que les fleurs sont éphémères.

— Qu'est-ce que signifie « éphémère » ?

— Les géographies, dit le géographe, sont les livres les plus précieux de tous les livres. Elles ne se démodent jamais. Il est très rare qu'une montagne change de place. Il est très rare qu'un océan se vide de son eau. Nous écrivons des choses éternelles.

— Mais les volcans éteints peuvent se réveiller, interrompit le petit prince. Qu'est-ce que signifie « éphémère » ?

— Que les volcans soient éteints ou soient éveillés, ça revient au même pour nous autres, dit le géographe. Ce qui compte pour nous, c'est la montagne. Elle ne change pas.

— Mais qu'est-ce que signifie « éphémère » ? répéta le petit prince qui, de sa vie, n'avait renoncé à une question, une fois qu'il l'avait posée.

— Ça signifie « qui est menacé de disparition prochaine ».

— Ma fleur est menacée de disparition prochaine ?

— Bien sûr.

« Ma fleur est éphémère, se dit le petit prince, et elle n'a que quatre épines pour se défendre contre le monde ! Et je l'ai laissée toute seule chez moi ! »

Ce fut là son premier mouvement de regret. Mais il reprit courage :

— Que me conseillez-vous d'aller visiter ? demanda-t-il.

— La planète Terre, lui répondit le géographe. Elle a une bonne réputation...

Et le petit prince s'en fut, songeant à sa fleur.

XVI

La septième planète fut donc la Terre.

La Terre n'est pas une planète quelconque ! On y compte cent onze rois (en n'oubliant pas, bien sûr, les rois nègres), sept mille géographes, neuf cent mille businessmen, sept millions et demi d'ivrognes, trois cent onze millions de vaniteux, c'est-à-dire environ deux milliards de grandes personnes.

Pour vous donner une idée des dimensions de la Terre je vous dirai qu'avant l'invention de l'électricité on y devait entretenir, sur l'ensemble des six continents, une véritable armée de quatre cent soixante-deux mille cinq cent onze allumeurs de réverbères.

Vu d'un peu loin ça faisait un effet splendide. Les mouvements de cette armée étaient réglés comme ceux d'un ballet d'opéra. D'abord venait le tour des allumeurs de réverbères de Nouvelle-Zélande et d'Australie. Puis ceux-ci, ayant allumé leurs lampions, s'en allaient dormir. Alors entraient à leur tour dans la danse les allumeurs de réverbères de Chine et de Sibérie. Puis eux aussi s'escamotaient dans les coulisses. Alors venait le tour des allumeurs de réverbères de Russie et des Indes. Puis de ceux d'Afrique et d'Europe. Puis de ceux d'Amérique du Sud. Puis de ceux d'Amérique du Nord. Et jamais ils ne se trompaient dans leur ordre d'entrée en scène. C'était grandiose.

Seuls, l'allumeur de l'unique réverbère du pôle Nord, et son confrère de l'unique réverbère du pôle Sud, menaient des vies d'oisiveté et de nonchalance : ils travaillaient deux fois par an.

XVII

QUAND on veut faire de l'esprit, il arrive que l'on mente un peu. Je n'ai pas été très honnête en vous parlant des allumeurs de réverbères. Je risque de donner une fausse idée de notre planète à ceux qui ne la connaissent pas. Les hommes occupent très peu de place sur la terre. Si les deux milliards d'habitants qui peuplent la terre se tenaient debout et un peu serrés, comme pour un meeting, ils logeraient aisément sur une place publique de vingt milles de long sur vingt milles de large. On pourrait entasser l'humanité sur le moindre petit îlot du Pacifique.

Les grandes personnes, bien sûr, ne vous croiront pas. Elles s'imaginent tenir beaucoup de place. Elles se voient importantes comme des baobabs. Vous leur conseillerez donc de faire le calcul. Elles adorent les chiffres : ça leur plaira. Mais ne perdez pas votre temps à ce pensum. C'est inutile. Vous avez confiance en moi.

Le petit prince, une fois sur terre, fut donc bien surpris de ne voir personne. Il avait déjà peur de s'être trompé de planète, quand un anneau couleur de lune remua dans le sable.

— Bonne nuit, fit le petit prince à tout hasard.

— Bonne nuit, fit le serpent.

— Sur quelle planète suis-je tombé ? demanda le petit prince.

— Sur la Terre, en Afrique, répondit le serpent.

— Ah !... Il n'y a donc personne sur la Terre ?

— Ici c'est le désert. Il n'y a personne dans les déserts. La Terre est grande, dit le serpent.

Le petit prince s'assit sur une pierre et leva les yeux vers le ciel :

— Je me demande, dit-il, si les étoiles sont éclairées afin que chacun puisse un jour retrouver la sienne. Regarde ma planète. Elle est juste au-dessus de nous... Mais comme elle est loin !

— Elle est belle, dit le serpent. Que viens-tu faire ici ?

— J'ai des difficultés avec une fleur, dit le petit prince.

— Ah ! fit le serpent.

Et ils se turent.

— Où sont les hommes ? reprit enfin le petit prince. On est un peu seul dans le désert...

— On est seul aussi chez les hommes, dit le serpent.

Le petit prince le regarda longtemps :

— Tu es une drôle de bête, lui dit-il enfin, mince comme un doigt...

— Mais je suis plus puissant que le doigt d'un roi, dit le serpent.

Le petit prince eut un sourire :

— Tu n'es pas bien puissant... tu n'as même pas de pattes... tu ne peux même pas voyager.

— Je puis t'emporter plus loin qu'un navire, dit le serpent.

Il s'enroula autour de la cheville du petit prince, comme un bracelet d'or :

— Celui que je touche, je le rends à la terre dont il est sorti, dit-il encore. Mais tu es pur et tu viens d'une étoile...

Le petit prince ne répondit rien.

— Tu me fais pitié, toi si faible, sur cette Terre de

— Tu es une drôle de bête, lui dit-il enfin, mince comme un doigt...

granit. Je puis t'aider un jour si tu regrettes trop ta planète. Je puis...

— Oh ! j'ai très bien compris, fit le petit prince, mais pourquoi parles-tu toujours par énigmes ?

— Je les résous toutes, dit le serpent.

Et ils se turent.

XVIII

Le petit prince traversa le désert et ne rencontra qu'une fleur. Une fleur à trois pétales, une fleur de rien du tout...

— Bonjour, dit le petit prince.

— Bonjour, dit la fleur.

— Où sont les hommes ? demanda poliment le petit prince.

La fleur, un jour, avait vu passer une caravane :

— Les hommes ? Il en existe, je crois, six ou sept. Je les ai aperçus il y a des années. Mais on ne sait jamais où les trouver. Le vent les promène. Ils manquent de racines, ça les gêne beaucoup.

— Adieu, fit le petit prince.

— Adieu, dit la fleur.

XIX

Le petit prince fit l'ascension d'une haute montagne. Les seules montagnes qu'il eût jamais connues étaient les trois volcans qui lui arrivaient au genou. Et il se servait du volcan éteint comme d'un tabouret. « D'une montagne haute comme celle-ci, se dit-il donc, j'apercevrai d'un coup toute la planète et tous les hommes... » Mais il n'aperçut rien que des aiguilles de roc bien aiguisées.

— Bonjour, dit-il à tout hasard.

— Bonjour... bonjour... bonjour... répondit l'écho.

— Qui êtes-vous ? dit le petit prince.

— Qui êtes-vous... qui êtes-vous... qui êtes-vous... répondit l'écho.

— Soyez mes amis, je suis seul, dit-il.

— Je suis seul... je suis seul... je suis seul... répondit l'écho.

« Quelle drôle de planète ! pensa-t-il alors. Elle est toute sèche, et toute pointue et toute salée. Et les hommes manquent d'imagination. Ils répètent ce qu'on leur dit... Chez moi j'avais une fleur : elle parlait toujours la première... »

XX

Mais il arriva que le petit prince, ayant longtemps marché à travers les sables, les rocs et les neiges, découvrit enfin une route. Et les routes vont toutes chez les hommes.

— Bonjour, dit-il.

C'était un jardin fleuri de roses.

— Bonjour, dirent les roses.

Le petit prince les regarda. Elles ressemblaient toutes à sa fleur.

— Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il, stupéfait.

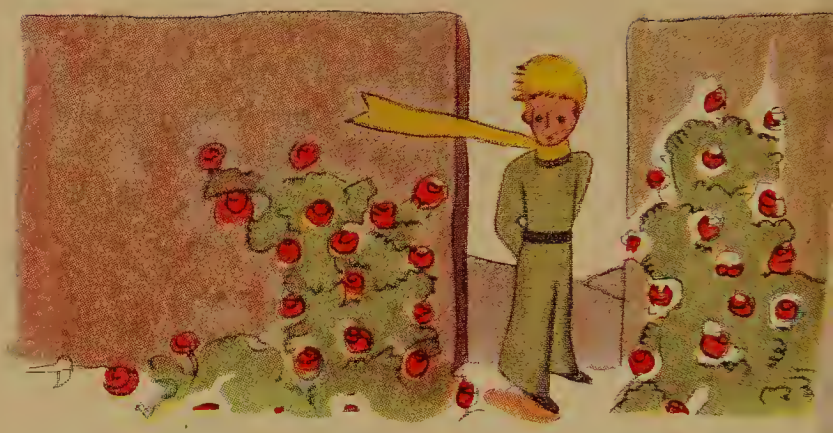
— Nous sommes des roses, dirent les roses.

— Ah ! fit le petit prince...

Et il se sentit très malheureux. Sa fleur lui avait raconté qu'elle était seule de son espèce dans l'univers. Et voici qu'il en était cinq mille, toutes semblables, dans un seul jardin !

« Elle serait bien vexée, se dit-il, si elle voyait ça... elle tousserait énormément et ferait semblant de mourir pour échapper au ridicule. Et je serais bien obligé de faire semblant de la soigner, car, sinon, pour m'humilier moi aussi, elle se laisserait vraiment mourir... »

Cette planète est toute sèche, et toute pointue et toute salée.



Puis il se dit encore : « Je me croyais riche d'une fleur unique, et je ne possède qu'une rose ordinaire. Ça et mes trois volcans qui m'arrivent au genou, et dont l'un, peut-être, est éteint pour toujours, ça ne fait pas de moi un bien grand prince... » Et, couché dans l'herbe, il pleura.

XXI

C'est alors qu'apparut le renard.

— Bonjour, dit le renard.

— Bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se retourna mais ne vit rien.

— Je suis là, dit la voix, sous le pommier...

— Qui es-tu ? dit le petit prince. Tu es bien joli...

— Je suis un renard, dit le renard.

— Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste...

— Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.

— Ah ! pardon, fit le petit prince.

Mais, après réflexion, il ajouta :

— Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?

— Tu n'es pas d'ici, dit le renard, que cherches-tu ?

— Je cherche les hommes, dit le petit prince. Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?

— Les hommes, dit le renard, ils ont des fusils et ils chassent. C'est bien gênant ! Ils élèvent aussi des poules. C'est leur seul intérêt. Tu cherches des poules ?

— Non, dit le petit prince. Je cherche des amis. Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?

— C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens... »

— Créer des liens ?

— Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...

— Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...

— C'est possible, dit le renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses...

— Oh ! ce n'est pas sur la Terre, dit le petit prince.

Le renard parut très intrigué :

— Sur une autre planète ?

— Oui.

— Il y a des chasseurs, sur cette planète-là ?

— Non.

— Ça, c'est intéressant ! Et des poules ?

— Non.

— Rien n'est parfait, soupira le renard.

Mais le renard revint à son idée :

— Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera diffé-

rent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé...

Le renard se tut et regarda longtemps le petit prince :

— S'il te plaît... apprivoise-moi ! dit-il.

— Je veux bien, répondit le petit prince, mais je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître.

— On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi !

— Que faut-il faire ? dit le petit prince.

— Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près...

Le lendemain revint le petit prince.

— Il eût mieux valu revenir à la même heure, dit le renard. Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux. Plus l'heure avancera, plus je me sentirai

heureux. A quatre heures, déjà, je m'agiterai et m'inquiéterai; je découvrirai le prix du bonheur ! Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur... Il faut des rites.

— Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince.

— C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures. Il y a un rite, par exemple, chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu'à la vigne. Si les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n'aurais point de vacances.

Ainsi le petit prince apprivoisa le renard. Et quand l'heure du départ fut proche :

— Ah ! dit le renard... Je pleurerai.

— C'est ta faute, dit le petit prince, je ne te souhaitais point de mal, mais tu as voulu que je t'apprivoise...

— Bien sûr, dit le renard.

— Mais tu vas pleurer ! dit le petit prince.

— Bien sûr, dit le renard.

— Alors tu n'y gagnes rien !

— J'y gagne, dit le renard, à cause de la couleur du blé.

Puis il ajouta :

— Va revoir les roses. Tu comprendras que la tienne est unique au

Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux.

monde. Tu reviendras me dire adieu, et je te ferai cadeau d'un secret.

Le petit prince s'en fut revoir les roses.

— Vous n'êtes pas du tout semblables à ma rose, vous n'êtes rien encore, leur dit-il. Personne ne vous a apprivoisées et vous n'avez apprivoisé personne. Vous êtes comme était mon renard. Ce n'était qu'un renard semblable à cent mille autres. Mais j'en ai fait mon ami, et il est maintenant unique au monde.

Et les roses étaient bien gênées.

— Vous êtes belles, mais vous êtes vides, leur dit-il encore. On ne peut pas mourir pour vous. Bien sûr, ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu'elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes, puisque c'est elle que j'ai arrosée. Puisque c'est elle que j'ai mise sous globe. Puisque c'est elle que j'ai abritée par le paravent. Puisque c'est elle dont j'ai tué les chenilles (sauf les deux ou trois pour les papillons). Puisque c'est elle que j'ai écoutée se plaindre, ou se vanter, ou même quelquefois se taire. Puisque c'est ma rose.

Et il revint vers le renard :

— Adieu, dit-il...

— Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.

— L'essentiel est invisible pour les yeux, répéta le petit prince, afin de se souvenir.

— C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.

— C'est le temps que j'ai perdu pour ma rose... fit le petit prince, afin de se souvenir.

Et, couché dans l'herbe, il pleura.

— Les hommes ont oublié cette vérité, dit le renard. Mais tu ne dois pas l'oublier. Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose...

— Je suis responsable de ma rose... répéta le petit prince, afin de se souvenir.

XXII

Bonjour, dit le petit prince.

— Bonjour, dit l'aiguilleur.

— Que fais-tu ici ? dit le petit prince.

— Je trie les voyageurs, par paquets de mille, dit l'aiguilleur. J'expédie les trains qui les emportent, tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche.

Et un rapide illuminé, grondant comme le tonnerre, fit trembler la cabine d'aiguillage.

— Ils sont bien pressés, dit le petit prince. Que cherchent-ils ?

— L'homme de la locomotive l'ignore lui-même, dit l'aiguilleur.

Et gronda, en sens inverse, un second rapide illuminé.

— Ils reviennent déjà ? demanda le petit prince...

— Ce ne sont pas les mêmes, dit l'aiguilleur. C'est un échange.

— Ils n'étaient pas contents, là où ils étaient ?

— On n'est jamais content là où l'on est, dit l'aiguilleur.

Et gronda le tonnerre d'un troisième rapide illuminé.

— Ils poursuivent les premiers voyageurs ? demanda le petit prince.

— Ils ne poursuivent rien du tout, dit l'aiguilleur. Ils dorment là dedans, ou bien ils bâillent. Les enfants seuls écrasent leur nez contre les vitres.

— Les enfants seuls savent ce qu'ils cherchent, fit le petit prince. Ils perdent du temps pour une poupée de chiffons, et elle devient très importante, et si on la leur enlève, ils pleurent...

— Ils ont de la chance, dit l'aiguilleur.

XXIII

Bonjour, dit le petit prince.

— Bonjour, dit le marchand.

C'était un marchand de pilules perfectionnées qui

apaisent la soif. On en avale une par semaine et l'on n'éprouve plus le besoin de boire.

— Pourquoi vends-tu ça ? dit le petit prince.

— C'est une grosse économie de temps, dit le marchand. Les experts ont fait des calculs. On épargne cinquante-trois minutes par semaine.

— Et que fait-on de ces cinquante-trois minutes ?

— On en fait ce que l'on veut...

« Moi, se dit le petit prince, si j'avais cinquante-trois minutes à dépenser, je marcherais tout doucement vers une fontaine... »

XXIV

Nous en étions au huitième jour de ma panne dans le désert, et j'avais écouté l'histoire du marchand en buvant la dernière goutte de ma provision d'eau.

— Ah ! dis-je au petit prince, ils sont bien jolis, tes souvenirs, mais je n'ai pas encore réparé mon avion, je n'ai plus rien à boire, et je serais heureux, moi aussi, si je pouvais marcher tout doucement vers une fontaine !

— Mon ami le renard, me dit-il...

— Mon petit bonhomme, il ne s'agit plus du renard !

— Pourquoi ?

— Parce qu'on va mourir de soif...

Il ne comprit pas mon raisonnement, il me répondit :

— C'est bien d'avoir eu un ami, même si l'on va

mourir. Moi, je suis bien content d'avoir eu un ami renard...

« Il ne mesure pas le danger, me dis-je. Il n'a jamais ni faim ni soif. Un peu de soleil lui suffit... »

Mais il me regarda et répondit à ma pensée :

— J'ai soif aussi... cherchons un puits...

J'eus un geste de lassitude : il est absurde de chercher un puits, au hasard, dans l'immensité du désert. Cependant nous nous mîmes en marche.

Quand nous eûmes marché, des heures, en silence, la nuit tomba, et les étoiles commencèrent de s'éclairer. Je les apercevais comme en rêve, ayant un peu de fièvre, à cause de ma soif. Les mots du petit prince dansaient dans ma mémoire.

— Tu as donc soif, toi aussi ? lui demandai-je.

Mais il ne répondit pas à ma question. Il me dit simplement :

— L'eau peut aussi être bonne pour le cœur...

Je ne compris pas sa réponse mais je me tus... Je savais bien qu'il ne fallait pas l'interroger.

Il était fatigué. Il s'assit. Je m'assis auprès de lui. Et, après un silence, il dit encore :

— Les étoiles sont belles, à cause d'une fleur que l'on ne voit pas...

Je répondis « bien sûr » et je regardai, sans parler, les plis du sable sous la lune.

— Le désert est beau, ajouta-t-il.

Et c'était vrai. J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence...

— Ce qui embellit le désert, dit le petit prince, c'est qu'il cache un puits quelque part...

Je fus surpris de comprendre soudain ce mystérieux rayonnement du sable. Lorsque j'étais petit garçon j'habitais une maison ancienne, et la légende racontait qu'un trésor y était enfoui. Bien sûr, jamais personne n'a su le découvrir, ni peut-être même ne l'a cherché. Mais il enchantait toute cette maison. Ma maison cachait un secret au fond de son cœur...

— Oui, dis-je au petit prince, qu'il s'agisse de la maison, des étoiles ou du désert, ce qui fait leur beauté est invisible !

— Je suis content, dit-il, que tu sois d'accord avec mon renard.

Comme le petit prince s'endormait, je le pris dans mes bras, et me remis en route. J'étais ému. Il me semblait porter un trésor fragile. Il me semblait même qu'il n'y eût rien de plus fragile sur la Terre. Je regardais, à la lumière de la lune, ce front pâle, ces yeux clos, ces mèches de cheveux qui tremblaient au vent, et je me disais : « Ce que je vois là n'est qu'une écorce. Le plus important est invisible... »

Comme ses lèvres entr'ouvertes ébauchaient un demi-sourire je me dis encore : « Ce qui m'émeut si fort de ce petit prince endormi, c'est sa fidélité pour une fleur, c'est l'image d'une rose qui rayonne en lui comme la flamme d'une lampe, même quand il dort... » Et je le devinai plus fragile encore. Il faut bien protéger les lampes : un coup de vent peut les éteindre...

Et, marchant ainsi, je découvris le puits au lever du jour.

Il rit, toucha la corde, fit jouer la poulie.

XXV

Les hommes, dit le petit prince, ils s'enfournent dans les rapides, mais ils ne savent plus ce qu'ils cherchent. Alors ils s'agitent et tournent en rond...

Et il ajouta :

— Ce n'est pas la peine...

Le puits que nous avions atteint ne ressemblait pas aux puits sahariens. Les puits sahariens sont de simples trous creusés dans le sable. Celui-là ressemblait à un puits de village. Mais il n'y avait là aucun village, et je croyais rêver.

— C'est étrange, dis-je au petit prince, tout est prêt : la poulie, le seau et la corde...

Il rit, toucha la corde, fit jouer la poulie. Et la poulie gémit comme gémit une vieille girouette quand le vent a longtemps dormi.

— Tu entends, dit le petit prince, nous réveillons ce puits et il chante...

Je ne voulais pas qu'il fît un effort :

— Laisse-moi faire, lui dis-je, c'est trop lourd pour toi.

Lentement je hissai le seau jusqu'à la margelle. Je l'y installai bien d'aplomb. Dans mes oreilles durait le chant de la poulie et, dans l'eau qui tremblait encore, je voyais trembler le soleil.

— J'ai soif de cette eau-là, dit le petit prince, donne-moi à boire...

Et je compris ce qu'il avait cherché !

Je soulevai le seau jusqu'à ses lèvres. Il but, les yeux fermés. C'était doux comme une fête. Cette eau était bien autre chose qu'un aliment. Elle était née de la marche sous les étoiles, du chant de la poulie, de l'effort de mes bras. Elle était bonne pour le cœur, comme un cadeau. Lorsque j'étais petit garçon, la lumière de l'arbre de Noël, la musique de la messe de minuit, la douceur des sourires faisaient ainsi tout le rayonnement du cadeau de Noël que je recevais.

— Les hommes de chez toi, dit le petit prince, cultivent cinq mille roses dans un même jardin... et ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent...

— Ils ne le trouvent pas, répondis-je...

— Et cependant ce qu'ils cherchent pourrait être trouvé dans une seule rose ou un peu d'eau...

— Bien sûr, répondis-je.

Et le petit prince ajouta :

— Mais les yeux sont aveugles. Il faut chercher avec le cœur.

J'avais bu. Je respirais bien. Le sable, au lever du jour, est couleur de miel. J'étais heureux aussi de cette couleur de miel. Pourquoi fallait-il que j'eusse de la peine...

— Il faut que tu tiennes ta promesse, me dit doucement le petit prince, qui, de nouveau, s'était assis auprès de moi.

— Quelle promesse ?

— Tu sais... une muselière pour mon mouton... je suis responsable de cette fleur !

Je sortis de ma poche mes ébauches de dessin. Le petit prince les aperçut et dit en riant :

— Tes baobabs, ils ressemblent un peu à des choux...

— Oh !

Moi qui étais si fier des baobabs !

— Ton renard... ses oreilles... elles ressemblent un peu à des cornes... et elles sont trop longues !

Et il rit encore.

— Tu es injuste, petit bonhomme, je ne savais rien dessiner que les boas fermés et les boas ouverts.

— Oh ! ça ira, dit-il, les enfants savent.

Je crayonnai donc une muselière. Et j'eus le cœur serré en la lui donnant :

— Tu as des projets que j'ignore...

Mais il ne me répondit pas. Il me dit :

— Tu sais, ma chute sur la Terre... c'en sera demain l'anniversaire...

Puis, après un silence, il dit encore :

— J'étais tombé tout près d'ici...

Et il rougit.

Et de nouveau, sans comprendre pourquoi, j'éprouvai un chagrin bizarre. Cependant une question me vint :

— Alors ce n'est pas par hasard que, le matin où je t'ai connu, il y a huit jours, tu te promenais comme ça, tout seul, à mille milles de toutes les régions habitées ? Tu retournais vers le point de ta chute ?

Le petit prince rougit encore.

Et j'ajoutai, en hésitant :

— A cause, peut-être, de l'anniversaire ?...

Le petit prince rougit de nouveau. Il ne répondait jamais aux questions, mais, quand on rougit, ça signifie « oui », n'est-ce pas ?

— Ah ! lui dis-je, j'ai peur...

Mais il me répondit :

— Tu dois maintenant travailler. Tu dois repartir vers ta machine. Je t'attends ici. Reviens demain soir...

Mais je n'étais pas rassuré. Je me souvenais du renard. On risque de pleurer un peu si l'on s'est laissé apprivoiser...

XXVI

Il y avait, à côté du puits, une ruine de vieux mur de pierre. Lorsque je revins de mon travail, le lendemain soir, j'aperçus de loin mon petit prince assis là-haut, les jambes pendantes. Et je l'entendis qui parlait :

— Tu ne t'en souviens donc pas ? disait-il. Ce n'est pas tout à fait ici !

Une autre voix lui répondit sans doute, puisqu'il répliqua :

— Si ! Si ! c'est bien le jour, mais ce n'est pas ici l'endroit...

Je poursuivis ma marche vers le mur. Je ne voyais ni n'entendais toujours personne. Pourtant le petit prince répliqua de nouveau :

— ... Bien sûr. Tu verras où commence ma trace dans le sable. Tu n'as qu'à m'y attendre. J'y serai cette nuit.

J'étais à vingt mètres du mur et je ne voyais toujours rien.

Le petit prince dit encore, après un silence :

— Tu as du bon venin ? Tu es sûr de ne pas me faire souffrir longtemps ?

Je fis halte, le cœur serré, mais je ne comprenais toujours pas.

— Maintenant, va-t'en, dit-il... je veux redescendre !

Alors j'abaissai moi-même les yeux vers le pied du mur, et je fis un bond ! Il était là, dressé vers le petit prince, un de ces serpents jaunes qui vous exécutent en trente secondes. Tout en fouillant ma poche pour en tirer mon revolver, je pris le pas de course, mais, au bruit que je fis, le serpent se laissa doucement couler dans le sable, comme un jet d'eau qui meurt, et, sans trop se presser, se faufila entre les pierres avec un léger bruit de métal.

Je parvins au mur juste à temps pour y recevoir dans les bras mon petit bonhomme de prince, pâle comme la neige.

— Quelle est cette histoire-là ! Tu parles maintenant avec les serpents !

J'avais défait son éternel cache-nez d'or. Je lui avais mouillé les tempes et l'avais fait boire. Et maintenant je n'osais plus rien lui demander. Il me regarda gravement et m'entoura le cou de ses bras. Je sentais battre son cœur comme celui d'un oiseau qui meurt, quand on l'a tiré à la carabine. Il me dit :

— Je suis content que tu aies trouvé ce qui manquait à ta machine. Tu vas pouvoir rentrer chez toi...

— Comment sais-tu ?

Je venais justement lui annoncer que, contre toute espérance, j'avais réussi mon travail !

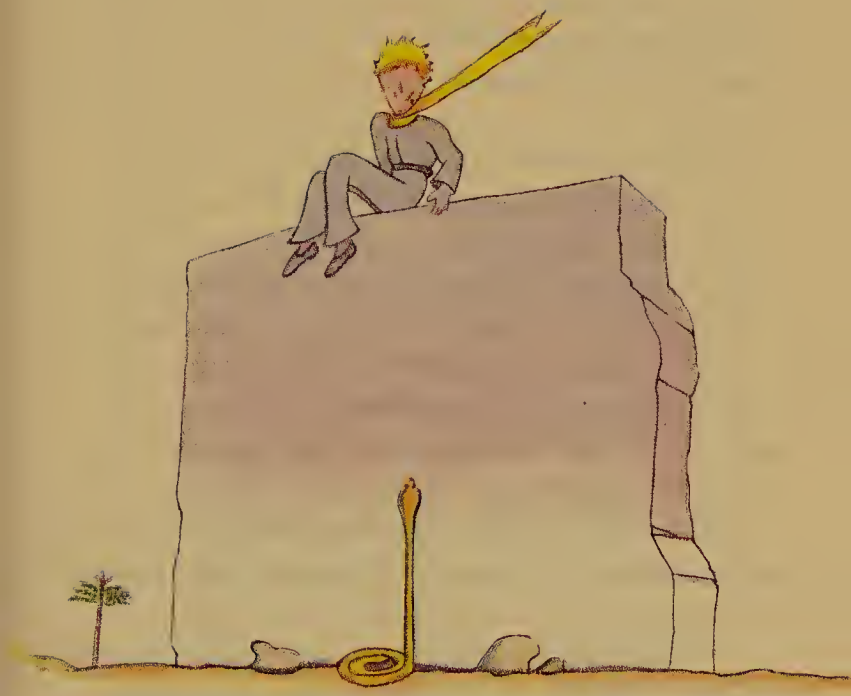
Il ne répondit rien à ma question, mais il ajouta :

— Moi aussi, aujourd'hui, je rentre chez moi...

Puis, mélancolique :

— C'est bien plus loin... c'est bien plus difficile...

Je sentais bien qu'il se passait quelque chos d'extraordinaire. Je le serrais dans les bras comme un petit



— Maintenant, va-t'en, dit-il, je veux redescendre !

enfant, et cependant il me semblait qu'il coulait verticalement dans un abîme sans que je pusse rien pour le retenir...

Il avait le regard sérieux, perdu très loin.

— J'ai ton mouton. Et j'ai la caisse pour le mouton. Et j'ai la muselière...

Et il sourit avec mélancolie.

J'attendis longtemps. Je sentais qu'il se réchauffait peu à peu :

— Petit bonhomme, tu as eu peur...

Il avait eu peur, bien sûr ! Mais il rit doucement :

— J'aurai bien plus peur ce soir...

De nouveau je me sentis glacé par le sentiment de l'irréparable. Et je compris que je ne supportais pas l'idée de ne plus jamais entendre ce rire. C'était pour moi comme une fontaine dans le désert.

— Petit bonhomme, je veux encore t'entendre rire...

Mais il me dit :

— Cette nuit, ça fera un an. Mon étoile se trouvera juste au-dessus de l'endroit où je suis tombé l'année dernière...

— Petit bonhomme, n'est-ce pas que c'est un mauvais rêve cette histoire de serpent et de rendez-vous et d'étoile...

Mais il ne répondit pas à ma question. Il me dit :

— Ce qui est important, ça ne se voit pas...

— Bien sûr...

— C'est comme pour la fleur. Si tu aimes une fleur qui se trouve dans une étoile, c'est doux, la nuit, de regarder le ciel. Toutes les étoiles sont fleuries.

— Bien sûr...

— C'est comme pour l'eau. Celle que tu m'as donnée

à boire était comme une musique, à cause de la poulie et de la corde... tu te rappelles... elle était bonne.

— Bien sûr...

— Tu regarderas, la nuit, les étoiles. C'est trop petit chez moi pour que je te montre où se trouve la mienne. C'est mieux comme ça. Mon étoile, ça sera pour toi une des étoiles. Alors, toutes les étoiles, tu aimeras les regarder... Elles seront toutes tes amies. Et puis je vais te faire un cadeau...

Il rit encore.

— Ah ! petit bonhomme, petit bonhomme, j'aime entendre ce rire !

— Justement ce sera mon cadeau... ce sera comme pour l'eau...

— Que veux-tu dire ?

— Les gens ont des étoiles qui ne sont pas les mêmes. Pour les uns, qui voyagent, les étoiles sont des guides. Pour d'autres elles ne sont rien que de petites lumières. Pour d'autres, qui sont savants, elles sont des problèmes. Pour mon businessman elles étaient de l'or. Mais toutes ces étoiles-là se taisent. Toi, tu auras des étoiles comme personne n'en a...

— Que veux-tu dire ?

— Quand tu regarderas le ciel, la nuit, puisque j'habiterai dans l'une d'elles, puisque je rirai dans l'une d'elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles. Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire !

Et il rit encore.

— Et quand tu seras consolé (on se console toujours) tu seras content de m'avoir connu. Tu seras toujours mon ami. Tu auras envie de rire avec moi. Et tu ouvriras parfois ta fenêtre, comme ça, pour le plaisir... Et tes amis

seront bien étonnés de te voir rire en regardant le ciel. Alors tu leur diras : « Oui, les étoiles, ça me fait toujours rire ! » Et ils te croiront fou. Je t'aurai joué un bien vilain tour...

Et il rit encore.

— Ce sera comme si je t'avais donné, au lieu d'étoiles, des tas de petits grelots qui savent rire...

Et il rit encore. Puis il redevint sérieux :

— Cette nuit... tu sais... ne viens pas.

— Je ne te quitterai pas.

— J'aurai l'air d'avoir mal... j'aurai un peu l'air de mourir. C'est comme ça. Ne viens pas voir ça, ce n'est pas la peine.

— Je ne te quitterai pas.

Mais il était soucieux.

— Je te dis ça... c'est à cause aussi du serpent. Il ne faut pas qu'il te morde... Les serpents, c'est méchant. Ça peut mordre pour le plaisir...

— Je ne te quitterai pas.

Mais quelque chose le rassura :

— C'est vrai qu'ils n'ont plus de venin pour la seconde morsure...

Cette nuit-là je ne le vis pas se mettre en route. Il s'était évadé sans bruit. Quand je réussis à le rejoindre il marchait décidé, d'un pas rapide. Il me dit seulement :

— Ah ! tu es là...

Et il me prit par la main. Mais il se tourmenta encore :

— Tu as eu tort. Tu auras de la peine. J'aurai l'air d'être mort et ce ne sera pas vrai...

Moi je me taisais.

— Tu comprends. C'est trop loin. Je ne peux pas emporter ce corps-là. C'est trop lourd.

Moi je me taisais.

— Mais ce sera comme une vieille écorce abandonnée. Ce n'est pas triste les vieilles écorces...

Moi je me taisais.

Il se découragea un peu. Mais il fit encore un effort :

— Ce sera gentil, tu sais. Moi aussi je regarderai les étoiles. Toutes les étoiles seront des puits avec une poulie rouillée. Toutes les étoiles me verseront à boire...

Moi je me taisais.

— Ce sera tellement amusant ! Tu auras cinq cents millions de grelots, j'aurai cinq cents millions de fontaines...

Et il se tut aussi, parce qu'il pleurait...

— C'est là. Laisse-moi faire un pas tout seul.

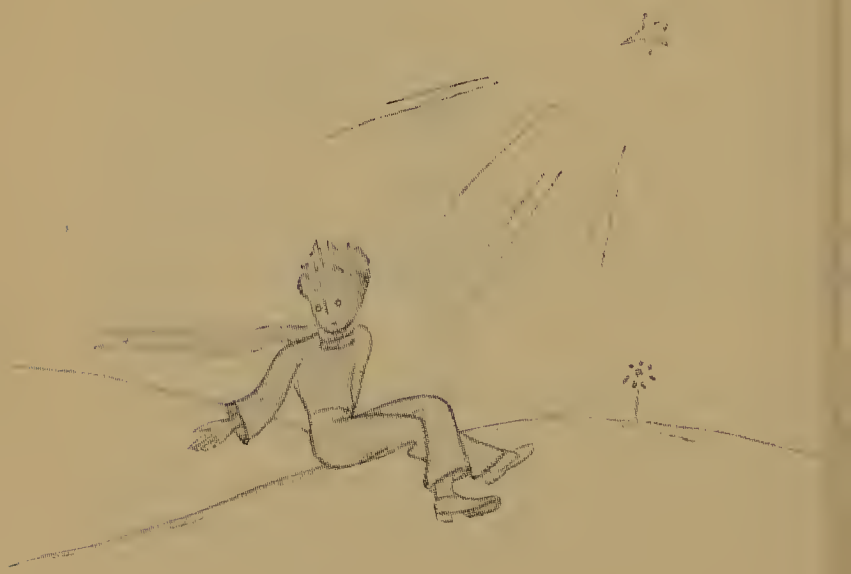
Et il s'assit parce qu'il avait peur.

Il dit encore :

— Tu sais... ma fleur... j'en suis responsable ! Et elle est tellement faible ! Et elle est tellement naïve. Elle a quatre épines de rien du tout pour la protéger contre le monde...

Moi je m'assis parce que je ne pouvais plus me tenir debout. Il dit :

— Voilà... C'est tout...



Il hésita encore un peu, puis il se releva. Il fit un pas. Moi je ne pouvais pas bouger.

Il n'y eut rien qu'un éclair jaune près de sa cheville. Il demeura un instant immobile. Il ne cria pas. Il tomba doucement comme tombe un arbre. Ça ne fit même pas de bruit, à cause du sable.

XXVII

Et maintenant, bien sûr, ça fait six ans déjà... Je n'ai jamais encore raconté cette histoire. Les camarades qui m'ont revu ont été bien contents de me revoir vivant. J'étais triste, mais je leur disais : « C'est la fatigue... »

Maintenant je me suis un peu consolé. C'est-à-dire... pas tout à fait. Mais je sais bien qu'il est revenu à sa planète, car, au lever du jour, je n'ai pas retrouvé son corps. Ce n'était pas un corps tellement lourd... Et j'aime la nuit écouter les étoiles. C'est comme cinq cents millions de grelots...

Mais voilà qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. La muselière que j'ai dessinée pour le petit prince, j'ai oublié d'y ajouter la courroie de cuir ! Il n'aura jamais pu l'attacher au mouton. Alors je me demande : « Que s'est-il passé sur sa planète ? Peut-être bien que le mouton a mangé la fleur... »

Tantôt je me dis : « Sûrement non ! Le petit prince enferme sa fleur toutes les nuits sous son globe de verre, et il surveille bien son mouton... » Alors je suis heureux. Et toutes les étoiles rient doucement.

Il tomba doucement comme tombe un arbre.

Tantôt je me dis : « On est distrait une fois ou l'autre, et ça suffit ! Il a oublié, un soir, le globe de verre, ou bien le mouton est sorti sans bruit pendant la nuit... » Alors les grelots se changent tous en larmes !...

C'est là un bien grand mystère. Pour vous qui aimez aussi le petit prince, comme pour moi, rien de l'univers n'est semblable si quelque part, on ne sait où, un mouton que nous ne connaissons pas a, oui ou non, mangé une rose...

Regardez le ciel. Demandez-vous : Le mouton oui ou non a-t-il mangé la fleur ? Et vous verrez comme tout change...

Et aucune grande personne ne comprendra jamais que ça a tellement d'importance !

Ça c'est, pour moi, le plus beau et le plus triste paysage du monde. C'est le même paysage que celui de la page précédente, mais je l'ai dessiné une fois encore pour bien vous le montrer. C'est ici que le petit prince a apparu sur terre, puis disparu. Regardez attentivement ce paysage afin d'être sûrs de le reconnaître, si vous voyagez un jour en Afrique, dans le désert. Et, s'il vous arrive de passer par là, je vous en supplie, ne vous pressez pas, attendez un peu juste sous l'étoile ! Si alors un enfant vient à vous, s'il rit, s'il a des cheveux d'or, s'il ne répond pas quand on l'interroge, vous devinerez bien qui il est. Alors soyez gentils ! Ne me laissez pas tellement triste : écrivez-moi vite qu'il est revenu...

CITADELLE

NOTE DES ÉDITEURS

Les premières pages de cette œuvre furent écrites en 1936. Elles commençaient ainsi : « J'étais seigneur berbère et je rentrais chez moi. Je venais d'assister à la tonte des laines des mille brebis de mon patrimoine. Elles ne portent point là-bas ces clochettes qui, du versant de leurs collines vers les étoiles, répandent leur bénédiction. Elles imitent seulement le bruit d'une eau courante, et nous qu'assiège la soif, cette musique seule nous rassure... » Le cadre de l'œuvre est demeuré le même si le ton n'a pas tout à fait la même distance.

Drieu La Rochelle et Crémieux, auxquels Saint-Exupéry lut les premières pages, se montrèrent réservés. Pour eux Saint-Exupéry était le poète de l'action, un écrivain viril dont le monde attendait de nouveaux récits d'aventures. La modestie de Saint-Exupéry le rendait susceptible aux critiques. Il revint fort déprimé de cette lecture, s'inquiétant de savoir s'il s'était égaré dans une voie qui ne lui convenait pas, lui que seule l'aventure intérieure intéressait.

Le souvenir de son existence dans le Sahara exaltait sa pensée et l'incitait à choisir le désert comme unité de lieu de sa méditation.

Si nous considérons l'œuvre de Saint-Exupéry dans son ensemble, nous sommes frappés de la persévérance du mouvement qui la conduit de la forme du roman de *Courrier Sud* jusqu'à la forme dépouillée de *Citadelle*. La préoccupation morale qui est celle de l'auteur envahit peu à peu ses écrits, chassant tous les effets littéraires. Les personnages cependant demeurent. Saint-Exupéry reconnaît la nécessité de la parabole mais — dans la mesure où ce terme reste lié au Nouveau Testament — une parabole directe, sans le double temps de l'image et de l'évocation.

Jamais désincarnée, sa conception éthique ne se cherche qu'à l'intérieur d'un « langage » déjà créé. Il ne met jamais en doute la nécessité de l'univers qui a formé tel type d'homme. L'homme responsable envers les autres en tant que membre de cet univers. Car s'il souhaite l'indépendance de l'esprit, il n'admet pas l'homme irresponsable à l'égard de sa communauté :

« ... Car tu demandes à être bien planté, bien lourd de droits et de devoirs, et responsable, mais tu ne prends pas une charge

d'homme dans la vie comme une charge de maçon dans un chantier, sur l'engagement d'un maître d'esclaves. Te voilà vide si tu te fais transfuge. »

Cherchant à établir les conditions d'une vie riche de ferveur, Saint-Exupéry explore les étapes essentielles qui lient l'individu à Dieu : la famille, la maison, le métier, la communauté des hommes, et leur transcendance par l'effort en une grandeur qui les dépasse. « L'homme veut donner un sens à son coup de pioche. » Mais que propose-t-il à l'homme pour charger de sens son coup de pioche ? Il n'offre qu'un mouvement de transcendance de l'homme vers Dieu au mépris de la possession et de la jouissance statiques. Dès *Vol de Nuit,* il a formulé sa pensée : échanger son corps périssable... Il la répète dans *Citadelle :* « Qu'y a-t-il, savetier, qui te rende si joyeux ? Mais je n'écoutai point la réponse sachant qu'il se tromperait et me parlerait de l'argent gagné ou du repas qui l'attendait ou du repos. Ne sachant point que son bonheur était de se transfigurer en babouches d'or. » Cette image de l'échange revient constamment : « Ainsi ont-ils travaillé toute leur vie pour un enrichissement sans usage, tout entiers échangés contre l'incorruptible broderie... »

Par cette seule conception, Saint-Exupéry désavoue tout système qui aurait le bien-être matériel comme seule fin.

Son humanisme avait permis aux hommes les plus opposés dans l'ordre politique et social de se réclamer de lui, dans leurs polémiques, ou de le citer à l'appui de leurs thèses.

Désormais, de telles approximations de la pensée ne seront plus possibles. Dans *Citadelle,* Saint-Exupéry reprend inlassablement ses thèmes, comme s'il craignait qu'un malentendu pût exister dans l'interprétation de ses croyances. Pour démontrer son enseignement, il le « recoupe » avec autant d'exemples qu'il en peut trouver. Si bien que, si l'on veut user d'une citation, on pourra, bien sûr, la sortir de son contexte et la brandir telle une épigraphe, mais Saint-Exupéry n'ayant laissé dans le vague aucune de ses convictions, ses citations ne pourront plus lui être empruntées pour appuyer quelque postulat politique ou moral, avec la même facilité.

L'œuvre posthume laissée par Saint-Exupéry est demeurée dans l'état qu'il appelait la « gangue ». A ceux qui l'interrogeaient sur la date de parution de cette œuvre, il répondait en riant : « Je n'aurai jamais fini... C'est mon œuvre posthume ! »

Lors de son départ pour les États-Unis, en décembre 1940, Saint-Exupéry emportait des pages dactylographiées, d'autres manuscrites, représentant environ une quinzaine de chapitres de l'œuvre actuelle. Certains de ces chapitres corrigés avaient une forme presque définitive, notamment ceux sur « le Palais de mon Père », « la Suppliciée », « les Femmes », mais ils n'avaient pas la force didactique de ceux qui allaient suivre. Ils avaient été conçus à une époque de facilité, dans laquelle le désordre spirituel, moins

apparent, ne lui faisait pas aussi violemment sentir la nécessité d'exprimer ses convictions morales.

La guerre, la défaite qu'il a vécue, cette division de ses compatriotes et les événements dont il est témoin aux États-Unis modifient le cours de ses réflexions et orientent son éthique vers une construction sociale.

Au début de 1941, Saint-Exupéry quitte New York pour la Californie afin de s'y faire soigner. Durant sa convalescence il prend des notes et travaille à la structure de *Citadelle*.

De retour à New York, il écrit la première partie de *Pilote de Guerre*, le récit de ses souvenirs d'une mission sur Arras, puis il s'arrête.

Dans une époque où l'esprit partisan accroît la confusion des idées, où la plupart réclament des slogans, des cris de guerre, Saint-Exupéry veut transmettre claires et intelligibles les convictions qui commandent ses actes et sa pensée.

Le « credo » qui compose la fin de *Pilote de Guerre* marque le passage de son style antérieur à celui qui lui est désormais le plus naturel, celui de l'œuvre posthume.

L'incompréhension qu'il rencontre auprès de certains Français, les calomnies dont il est l'objet font de ces années d'exil les plus cruelles de son existence.

Sans amertume ni colère, Saint-Exupéry transpose sa propre position : « Ce chanteur accusé de chanter faux car il chantait de façon pathétique dans l'empire délabré et ainsi célébrait un Dieu mort... » Il ne dira jamais rien contre ses ennemis mais il parlera des réfugiés berbères : « Ils se surveillaient les uns les autres comme des chiens qui tournent autour de l'auge » et de lui-même : « Me situant à l'extérieur des faux litiges dans mon irréparable exil, n'étant ni pour les uns ni pour les autres. Ni pour les seconds contre les premiers, dominant les clans, les partis, les factions, luttant pour l'arbre seul contre les éléments de l'arbre et pour les éléments de l'arbre, au nom de l'arbre qui protestera contre moi ? »

Ainsi, bien que *Citadelle* n'atteigne pas le lecteur par ce ton confidentiel du *Petit Prince* qui révèle la délicatesse d'âme de Saint-Exupéry, cette œuvre n'est pas, en dépit de sa forme, plus distante de l'écrivain, et quiconque eût suivi de près l'existence de Saint-Exupéry retrouverait à travers ces pages les événements, les heurts et les constantes de sa vie.

L'unité de *Citadelle* est créée par la voix du personnage central qui s'y exprime. Au cours de ses premiers chants, jeune encore, ce chef s'instruit aux côtés de son père, maître de l'empire, du maniement des hommes. Humble, il écoute et se laisse éclairer par celui qui va lui léguer le pouvoir. Maître suprême à son tour, il observe ce qui rend son peuple fervent ou désabusé, ce qui fortifie ou décompose son empire.

Le ton plus que l'enchaînement des faits maintient la continuité de l'œuvre. Certains reprocheront précisément à ce texte sa forme

qui peut être qualifiée de biblique. Nous ne croyons pas qu'il faille pour autant en déduire quelque influence d'écrits orientalistes subie par Saint-Exupéry. C'est un mouvement naturel de son cœur qui l'inclinait vers ce style. Dans les moments d'exaltation, il avait tendance à s'exprimer sous forme de récitatif lyrique et, lorsqu'il expliquait une de ses conceptions favorites (le maintien de la qualité, par exemple), il se plaçait à l'égard de son sujet à la distance du chef de *Citadelle* considérant son peuple.

Cette œuvre qui constitue la « somme » de Saint-Exupéry et qui rassemble ses méditations au cours de plusieurs années, nous fut laissée par lui sous forme de brouillons incomplets et pour la plupart illisibles, et de neuf cent quatre-vingt-cinq pages dactylographiées.

Saint-Exupéry travaillait fort avant dans la nuit puis, avant de se coucher, dictait dans son dictaphone le travail de la soirée. La dactylo venait prendre au matin les rouleaux et transcrivait au plus juste ce qu'elle entendait. Mais de ces neuf cent quatre-vingt-cinq pages, Saint-Exupéry ne relut que quelques-unes. Il considérait avoir encore beaucoup à dire avant de commencer à couper, à corriger. Le texte n'est pas condensé et comporte en outre de nombreuses fautes faites phonétiquement : homonymes, erreurs de liaisons, etc. Le lecteur trouvera donc au cours de sa lecture bien des phrases d'un sens obscur ainsi que des chapitres qui ne sont que des versions différentes d'un même thème. Nous n'avons pas considéré possible de nous substituer à Saint-Exupéry pour effectuer le choix des chapitres ou corriger le sens et la rédaction de certaines phrases.

Saint-Exupéry avait rejoint l'Afrique du Nord en mars 1943. Il fut mis en réserve de commandement en août de la même année. Aussitôt, il se débattit pour reprendre du service, mais ce ne fut qu'en février 1944 que l'occasion lui en fut donnée : ayant appris la présence du général Eaker à Naples (le général américain Eaker commandait les forces aériennes du théâtre d'opérations méditerranéen dont dépendait le groupe 2/33), Saint-Exupéry voulut à toute force le rencontrer.

Grâce à la complaisance d'un ami, il décolla de Maison-Blanche et se rendit à Naples. Il allait jouer sa dernière chance : tout plutôt que de retourner à Alger.

A Naples, devant le P. C. du général, il attendit une audience avec la patience et la ténacité dont lui seul était capable quand il désirait fortement. Le commandant en chef accueillit avec gaieté ce grand diable chauve, aux tempes grisonnantes, qui le suppliait comme un enfant de le laisser voler.

Ainsi, par la voie américaine, obtint-il de retourner au 2/33. Le général Eaker lui avait autorisé cinq missions. A la fin de juillet, il en avait accompli huit et ne cessait de se proposer comme volontaire, inquiétant ses camarades. Afin de le protéger, son chef d'escadrille avait comploté avec d'autres officiers de mettre Saint-Ex dans

le secret du débarquement Sud afin de l'empêcher de voler. L'initiation était prévue pour le 31 juillet au soir. Mais le 31 au matin, Saint-Exupéry décollait pour une mission de reconnaissance sur la région de Grenoble et d'Annecy, proche de celle où il avait passé son enfance. Il avait tant insisté pour qu'on lui accordât cette mission...

Il partit en toute sérénité, son outil bien en main et par un temps magnifique. Aucun message n'ayant été capté, il est permis de croire que sa chute fut rapide et consécutive à une attaque de chasse allemande. Mais il était prêt et entièrement calme :

« Daigne faire l'unité pour ta gloire, en m'endormant au creux de ces sables déserts où j'ai bien travaillé. »

N. B. — En 1948, lorsque fut composée la première édition de Citadelle, *les éditeurs n'avaient à leur disposition qu'un texte dactylographié très imparfait. Saint-Exupéry avait coutume de travailler durant la nuit. Il rédigeait des brouillons très peu lisibles puis, avant de se coucher, il dictait au dictaphone le travail de la soirée qu'une secrétaire, au matin, transcrivait tant bien que mal. Durant les derniers mois de sa vie, il ne put relever que partiellement les erreurs nombreuses de ces textes.*

C'est seulement dix ans plus tard, en 1958, que les brouillons, constituant les manuscrits de cette œuvre, furent restitués. La confrontation de ces manuscrits avec les textes dactylographiés révéla que Saint-Exupéry modifiait tant de paragraphes en les dictant que certaines fautes demeureraient à jamais incontrôlables.

Cependant, la plupart des erreurs ont pu être corrigées et les rébus résolus. Ce difficile et long travail de mise au point a été entrepris et mené à bien par Simone Lamblin, Pierre Chevrier et Léon Wencelius, que nous tenons à remercier. C'est en effet grâce à leurs soins diligents que pour la première fois nous sommes en mesure d'offrir au lecteur un texte qui peut être considéré comme définitif.

I

Car j'ai vu trop souvent la pitié s'égarer. Mais nous qui gouvernons les hommes, nous avons appris à sonder leurs cœurs afin de n'accorder notre sollicitude qu'à l'objet digne d'égards. Mais cette pitié, je la refuse aux blessures ostentatoires qui tourmentent le cœur des femmes, comme aux moribonds, et comme aux morts. Et je sais pourquoi.

Il fut un âge de ma jeunesse où j'eus pitié des mendiants et de leurs ulcères. Je louais pour eux des guérisseurs et j'achetais des baumes. Les caravanes me ramenaient d'une île des onguents à base d'or qui recousent la peau sur la chair. Ainsi ai-je agi jusqu'au jour où j'ai compris qu'ils tenaient comme luxe rare à leur puanteur, les ayant surpris se grattant et s'humectant de fiente comme celui-là qui fume une terre pour en arracher la fleur pourpre. Ils se montraient l'un à l'autre leur pourriture avec orgueil, tirant vanité des offrandes reçues, car celui qui gagnait le plus s'égalait en soi-même au grand prêtre qui expose la plus belle idole. S'ils consentaient à consulter mon médecin, c'était dans l'espoir que leur chancre le surprendrait par sa pestilence et par son ampleur. Et ils agitaient leurs moignons pour tenir de la place dans le monde. Ainsi acceptaient-ils les soins comme un hommage, offrant leurs membres aux ablutions qui les flattaient, mais à peine le mal était-il effacé qu'ils se découvraient sans importance, ne nourrissant plus rien de soi, comme inutiles, et qu'ils s'occupaient désormais de ressusciter d'abord cet ulcère qui vivait d'eux. Et, une fois bien drapés de nouveau dans leur mal, glorieux et vains, ils reprenaient, la sébile à la main, la route des caravanes et, au nom de leur dieu malpropre, rançonnaient les voyageurs.

Il fut un âge aussi où j'eus pitié des morts. Croyant que celui-là que je sacrifiais dans son désert sombrait dans une solitude désespérée, n'ayant point encore entrevu qu'il n'est jamais de solitude pour ceux qui meurent. Ne m'étant point heurté encore à leur condescendance. Mais j'ai vu l'égoïste ou l'avare, celui-là même qui criait si fort contre toute spoliation, parvenu à sa dernière heure, prier qu'autour de lui l'on rassemblât les familiers de sa maison, puis partager ses biens dans une équité dédaigneuse comme des jouets futiles à des enfants. J'ai vu le blessé pusillanime, le même qui eût hurlé pour appeler à l'aide au cœur d'un danger sans grandeur, une fois rompu véritablement, repousser d'autrui toute assistance s'il se trouvait que cette assistance eût fait courir à ses compagnons quelque péril. Nous célébrons une telle abnégation. Mais je n'ai trouvé là encore que signe discret de mépris. Je connais celui-là qui partage sa gourde quand déjà il sèche au soleil, ou sa croûte de pain à l'apogée de la famine. Et c'est d'abord qu'il n'en connaît plus le besoin et, plein d'une royale ignorance, abandonne à autrui cet os à ronger.

J'ai vu les femmes plaindre les guerriers morts. Mais c'est nous-mêmes qui les avons trompées ! Tu les as vus rentrer, les survivants, glorieux et encombrants, faisant bien du tapage à crier leurs exploits, apportant, en caution du risque accepté, la mort des autres, mort qu'ils disent épouvantable, car elle aurait pu leur survenir. Moi-même ainsi, dans ma jeunesse, j'ai aimé autour de mon front cette auréole des coups de sabre reçus par d'autres. Je revenais, brandissant mes compagnons morts et leur terrible désespoir. Mais celui-là que la mort a choisi, occupé de vomir son sang ou de retenir ses entrailles, découvre seul la vérité — à savoir qu'il n'est point d'horreur de la mort. Son propre corps lui apparaît comme un instrument désormais vain et qui a fini de servir et qu'il rejette. Un corps démantelé qui se montre dans son usure. Et s'il a soif, ce corps, le mourant n'y reconnaît plus qu'une occasion de soif, dont il serait bon d'être délivré. Et tous les biens deviennent inutiles qui servaient à parer, à nourrir, à fêter cette chair à demi étrangère, qui n'est plus que propriété domestique, comme l'âne attaché à son pieu.

Alors commence l'agonie qui n'est plus que balance-

ment d'une conscience tour à tour vidée puis remplie par les marées de la mémoire. Elles vont et viennent comme le flux et le reflux, rapportant, comme elles les avaient emportés, toutes les provisions d'images, tous les coquillages du souvenir, toutes les conques de toutes les voix entendues. Elles remontent, elles baignent à nouveau les algues du cœur et voilà toutes les tendresses ranimées. Mais l'équinoxe prépare son reflux décisif, le cœur se vide, la marée et ses provisions rentrent en Dieu.

Certes, j'ai vu des hommes fuir la mort, saisis d'avance par la confrontation. Mais celui-là qui meurt, détrompez-vous, je ne l'ai jamais vu s'épouvanter.

Pourquoi donc les plaindrais-je ? Pourquoi perdrais-je mon temps à pleurer leur achèvement ? J'ai trop connu la perfection des morts. Qu'ai-je côtoyé de plus léger que la mort de cette captive dont on égaya mes seize ans et qui, lorsqu'on me l'apporta, s'occupait déjà de mourir, respirant par souffles si courts et cachant sa toux dans les linges, à bout de course comme la gazelle, déjà forcée, mais l'ignorant puisqu'elle aimait sourire. Mais ce sourire était vent sur une rivière, trace d'un songe, sillage d'un cygne, et de jour en jour s'épurant, et plus précieux, et plus difficile à retenir, jusqu'à devenir cette simple ligne tellement pure, une fois le cygne envolé.

Mort aussi de mon père. De mon père accompli et devenu de pierre. Les cheveux de l'assassin blanchirent, dit-on, quand son poignard, au lieu de vider ce corps périssable, l'eut empli d'une telle majesté. Le meurtrier, caché dans la chambre royale, face à face, non avec sa victime, mais avec le granit géant d'un sarcophage, pris au piège d'un silence dont il était lui-même la cause, on le découvrit au petit jour réduit à la prosternation par la seule immobilité du mort.

Ainsi mon père qu'un régicide installa d'emblée dans l'éternité, quand il eut ravalé son souffle suspendit le souffle des autres durant trois jours. Si bien que les langues ne se délièrent, que les épaules ne cessèrent d'être écrasées qu'après que nous l'eûmes porté en terre. Mais il nous parut si important, lui qui ne gouverna pas mais pesa et fonda sa marque, que nous crûmes, quand nous le descendîmes dans la fosse, au long de cordes qui craquaient, non ensevelir un cadavre, mais engranger une provision. Il pesait, suspendu, comme la première dalle

d'un temple. Et nous ne l'enterrâmes point, mais le scellâmes dans la terre, enfin devenu ce qu'il est, cette assise.

C'est lui qui m'enseigna la mort et m'obligea quand j'étais jeune de la regarder bien en face, car il ne baissa jamais les yeux. Mon père était du sang des aigles.

Ce fut au cours de l'année maudite, celle que l'on surnomma « le Festin du Soleil », car le soleil, cette année-là, élargit le désert. Rayonnant sur les sables parmi les ossements, les ronces sèches, les peaux transparentes des lézards morts et cette herbe à chameaux changée en crin. Lui par qui se bâtissent les tiges des fleurs avait dévoré ses créatures, et il trônait, sur leurs cadavres éparpillés, comme l'enfant parmi les jouets qu'il a détruits.

Il absorba jusqu'aux réserves souterraines et but l'eau des puits rares. Il absorba jusqu'à la dorure des sables, lesquels se firent si vides, si blancs, que nous baptisâmes cette contrée du nom de Miroir. Car un miroir ne contient rien non plus et les images dont il s'emplit n'ont ni poids ni durée. Car un miroir parfois, comme un lac de sel, brûle les yeux.

Les chameliers, lorsqu'ils s'égarent, s'ils se prennent à ce piège qui n'a jamais rendu son bien, ne le reconnaissent pas d'abord, car rien ne le distingue, et ils y traînent, comme une ombre au soleil, le fantôme de leur présence. Collés à cette glu de lumière ils croient marcher, engloutis déjà dans l'éternité ils croient vivre. Ils poussent en avant leur caravane là où nul effort ne prévaut contre l'inertie de l'étendue. Marchant sur un puits qui n'existe pas, ils se réjouissent de la fraîcheur du crépuscule, quand désormais elle n'est plus qu'inutile sursis. Ils se plaignent peut-être, ô naïfs, de la lenteur des nuits, quand les nuits bientôt passeront sur eux comme battements de paupières. Et, s'injuriant de leurs voix gutturales, à cause de tendres injustices, ils ignorent que déjà, pour eux, justice est faite.

Tu crois qu'ici une caravane se hâte ? Laisse couler vingt siècles et reviens voir !

Fondus dans le temps et changés en sable, fantômes bus par le miroir, ainsi les ai-je moi-même découverts quand mon père, pour m'enseigner la mort, me prit en croupe et m'emporta.

« Là, me dit-il, il fut un puits. »

Au fond de l'une de ces cheminées verticales, qui ne reflètent, tant elles sont profondes, qu'une seule étoile, la boue même s'était durcie et l'étoile prise s'y était éteinte. Or, l'absence d'une seule étoile suffit pour culbuter une caravane sur sa route aussi sûrement qu'une embuscade.

Autour de l'étroit orifice, comme autour du cordon ombilical rompu, hommes et bêtes s'étaient en vain agglutinés pour recevoir du ventre de la terre l'eau de leur sang. Mais les ouvriers les plus sûrs, halés jusqu'au plancher de cet abîme, avaient en vain gratté la croûte dure. Semblable à l'insecte épinglé vivant et qui, dans le tremblement de la mort, a répandu autour de lui la soie, le pollen et l'or de ses ailes, la caravane, clouée au sol par un seul puits vide, commençait déjà de blanchir dans l'immobilité des attelages rompus, des malles éventrées, des diamants déversés en gravats, et des lourdes barres d'or qui s'ensablaient.

Comme je les considérais, mon père parla :

« Tu connais le festin des noces, une fois que l'ont déserté les convives et les amants. Le petit jour expose le désordre qu'ils ont laissé. Les jarres brisées, les tables bousculées, la braise éteinte, tout conserve l'empreinte d'un tumulte qui s'est durci. Mais à lire ces marques, me dit mon père, tu n'apprendras rien sur l'amour.

« A peser, retourner le livre du Prophète, me dit-il encore, à s'attarder sur le dessin des caractères ou sur l'or des enluminures, l'illettré manque l'essentiel qui est non l'objet vain mais la sagesse divine. Ainsi l'essentiel du cierge n'est point la cire qui laisse des traces, mais la lumière. »

Cependant, comme je tremblais d'avoir affronté au large d'un plateau désert, semblable aux tables des anciens sacrifices, ces reliefs du repas de Dieu, mon père me dit encore :

« Ce qui importe ne se montre point dans la cendre. Ne t'attarde plus sur ces cadavres. Il n'y a rien ici que chariots embourbés pour l'éternité faute de conducteurs.

— Alors, lui criai-je, qui m'enseignera ? »

Et mon père me répondit :

« L'essentiel de la caravane, tu le découvres quand elle se consume. Oublie le vain bruit des paroles et vois : si le précipice s'oppose à sa marche, elle contourne le

précipice, si le roc se dresse, elle l'évite, si le sable est trop fin, elle cherche ailleurs un sable dur, mais toujours elle reprend la même direction. Si le sel d'une saline craque sous le poids de ses fardeaux, tu la vois qui s'agite, désembourbe ses bêtes, tâtonne pour trouver une assise solide, mais bientôt rentre en ordre, une fois de plus, dans sa direction primitive. Si une monture s'abat on fait halte, on ramasse les caisses brisées, on en charge une autre monture, on tire pour les amarrer bien sur le nœud de corde craquante, puis l'on reprend la même route. Parfois meurt celui-là qui servait de guide. On l'entoure. On l'enfouit dans le sable. On dispute. Puis on en pousse un autre au rang de conducteur et l'on met le cap une fois encore sur le même astre. La caravane se meut ainsi nécessairement dans une direction qui la domine, elle est pierre pesante sur une pente invisible. »

Les juges de la ville condamnèrent une fois une jeune femme, qui avait commis quelque crime, à se dévêtir au soleil de sa tendre écorce de chair, et la firent simplement lier à un pieu dans le désert.

« Je t'enseignerai, me dit mon père, vers quoi tendent les hommes. »

Et de nouveau il m'emporta.

Comme nous voyagions, le jour entier passa sur elle, et le soleil but son sang tiède, sa salive et la sueur de ses aisselles. But dans ses yeux l'eau de lumière. La nuit tombait et sa courte miséricorde quand nous parvînmes, mon père et moi, au seuil du plateau interdit où, émergeant blanche et nue de l'assise du roc, plus fragile qu'une tige nourrie d'humidité mais désormais tranchée d'avec les provisions d'eaux lourdes qui font dans la terre leur silence épais, tordant ses bras comme un sarment qui déjà craque dans l'incendie, elle criait vers la pitié de Dieu.

« Écoute-la, me dit mon père. Elle découvre l'essentiel... »

Mais j'étais enfant et pusillanime :

« Peut-être qu'elle souffre, lui répondis-je, et peut-être aussi qu'elle a peur...

— Elle a dépassé, me dit mon père, la souffrance et la peur qui sont maladies de l'étable, faites pour l'humble troupeau. Elle découvre la vérité. »

Et je l'entendis qui se plaignait. Prise dans cette nuit sans frontières, elle appelait à elle la lampe du soir dans la maison, et la chambre qui l'eût rassemblée, et la porte qui se fût bien fermée sur elle. Offerte à l'univers entier qui ne montrait point de visage, elle appelait l'enfant que l'on embrasse avant de s'endormir et qui résume le monde. Soumise, sur ce plateau désert, au passage de l'inconnu, elle chantait le pas de l'époux qui sonne le soir sur le seuil et que l'on reconnaît et qui rassure. Étalée dans l'immensité et n'ayant plus rien à saisir, elle suppliait qu'on lui rendît les digues qui seules permettent d'exister, ce paquet de laine à carder, cette écuelle à laver, celle-là seule, cet enfant à endormir et non un autre. Elle criait vers l'éternité de la maison, coiffée avec tout le village par la même prière du soir.

Mon père me reprit en croupe, quand la tête de la condamnée eut fléchi sur l'épaule. Et nous fûmes dans le vent.

« Tu entendras, me dit mon père, leur rumeur ce soir sous les tentes et leurs reproches de cruauté. Mais les tentatives de rébellion, je les leur rentrerai dans la gorge : je forge l'homme. »

Je devinais pourtant la bonté de mon père :

« Je veux qu'ils aiment, achevait-il, les eaux vives des fontaines. Et la surface unie de l'orge verte recousue sur les craquelures de l'été. Je veux qu'ils golrifient le retour des saisons. Je veux qu'ils se nourrissent, pareils à des fruits qui s'achèvent, de silence et de lenteur. Je veux qu'ils pleurent longtemps leurs deuils et qu'ils honorent longtemps les morts, car l'héritage passe lentement d'une génération à l'autre et je ne veux pas qu'ils perdent leur miel sur le chemin. Je veux qu'ils soient semblables à la branche de l'olivier. Celle qui attend. Alors commencera de se faire sentir en eux le grand balancement de Dieu qui vient comme un souffle essayer l'arbre. Il les conduit puis les ramène de l'aube à la nuit, de l'été à l'hiver, des moissons qui lèvent aux moissons engrangées, de la jeunesse à la vieillesse, puis de la vieillesse aux enfants nouveaux.

« Car ainsi que de l'arbre, tu ne sais rien de l'homme si tu l'étales dans sa durée et le distribues dans ses différences. L'arbre n'est point semence, puis tige, puis tronc flexible, puis bois mort. Il ne faut point le diviser pour

le connaître. L'arbre, c'est cette puissance qui lentement épouse le ciel. Ainsi de toi, mon petit d'homme. Dieu te fait naître, te fait grandir, te remplit successivement de désirs, de regrets, de joies et de souffrances, de colères et de pardons, puis Il te rentre en Lui. Cependant, tu n'es ni cet écolier, ni cet époux, ni cet enfant, ni ce vieillard. Tu es celui qui s'accomplit. Et si tu sais te découvrir branche balancée, bien accrochée à l'olivier, tu goûteras dans tes mouvements l'éternité. Et tout autour de toi se fera éternel. Éternelle la fontaine qui chante et a su abreuver tes pères, éternelle la lumière des yeux quand te sourira la bien-aimée, éternelle la fraîcheur des nuits. Le temps n'est plus un sablier qui use son sable, mais un moissonneur qui noue sa gerbe. »

II

Ainsi du sommet de la tour la plus haute de la citadelle, j'ai découvert que ni la souffrance ni la mort dans le sein de Dieu, ni le deuil même n'étaient à plaindre. Car le disparu, si l'on vénère sa mémoire, est plus présent et plus puissant que le vivant. Et j'ai compris l'angoisse des hommes et j'ai plaint les hommes.

Et j'ai décidé de les guérir.

J'ai pitié de celui-là seul qui se réveille dans la grande nuit patriarcale, se croyant abrité sous les étoiles de Dieu, et qui sent tout à coup le voyage.

J'interdis que l'on interroge, sachant qu'il n'est jamais de réponse qui désaltère. Celui qui interroge, ce qu'il cherche d'abord c'est l'abîme.

Je condamne l'inquiétude qui pousse les voleurs au crime, ayant appris à lire en eux et sachant ne point les sauver si je les sauve de leur misère. Car s'ils croient convoiter l'or d'autrui ils se trompent. Mais l'or brille comme une étoile. Cet amour qui s'ignore soi-même ne s'adresse qu'à une lumière qu'ils ne capturerons jamais. Ils vont de reflet en reflet, dérobant des biens inutiles, comme le fou qui pour se saisir de la lune qui s'y reflète puiserait l'eau noire des fontaines. Ils vont et jettent au feu court des orgies la cendre vaine qu'ils ont dérobée.

Puis ils reprennent leurs stations nocturnes, pâles comme au seuil d'un rendez-vous, immobiles de peur d'effrayer, s'imaginant qu'ici réside ce qui peut-être un jour les comblera.

Celui-là, si je le libère, demeurera fidèle à son culte et mes hommes d'armes écrasant les branches le surprendront demain encore dans les jardins d'autrui, plein du battement de son cœur et croyant sentir vers lui, cette nuit-là, la fortune fléchir.

Et certes je les couvre d'abord de mon amour, leur connaissant plus de ferveur qu'aux vertueux dans leurs boutiques. Mais je suis bâtisseur de cités. J'ai décidé d'asseoir ici les assises de ma citadelle. J'ai contenu la caravane en marche. Elle n'était que graine dans le lit du vent. Le vent charrie comme un parfum la semence du cèdre. Moi je résiste au vent et j'enterre la semence, en vue d'épanouir les cèdres pour la gloire de Dieu.

Il faut que l'amour trouve son objet. Je sauve celui-là seul qui aime ce qui est et que l'on peut rassasier.

C'est pourquoi également j'enferme la femme dans le mariage et ordonne de lapider l'épouse adultère. Et certes je comprends sa soif et combien grande est la présence dont elle se réclame. Je sais la lire, qui s'accoude sur la terrasse, quand le soir permet les miracles, fermée de toutes parts par la haute mer de l'horizon, et livrée, comme à un bourreau solitaire, au supplice d'être tendre.

Je la sens toute palpitante, jetée ici ainsi qu'une truite sur le sable, et qui attend, comme la plénitude de la vague marine, le manteau bleu du cavalier. Son appel, elle le jette à la nuit tout entière. Quiconque en surgira l'exaucera. Mais elle passera vainement de manteau en manteau, car il n'est point homme pour la combler. Une rive ainsi appelle, pour se rafraîchir, l'épanchement des vagues de la mer, et les vagues se succèdent éternellement. L'une après l'autre s'use. A quoi bon ratifier le changement d'époux : Quiconque aime d'abord l'approche de l'amour ne connaîtra point la rencontre...

Je sauve celle-là seule qui peut devenir, et s'ordonner autour de la cour intérieure, de même que le cèdre s'édifie autour de sa graine, et trouve, dans ses propres limites, son épanouissement. Je sauve celle-là qui n'aime point d'abord le printemps, mais l'ordonnance de telle fleur où le printemps s'est enfermé. Qui n'aime point

d'abord l'amour, mais tel visage particulier qu'a pris l'amour.

C'est pourquoi cette épouse dispersée dans le soir, je l'expurge ou je la rassemble. Je dispose autour d'elle, comme autant de frontières, le réchaud, la bouilloire et le plateau de cuivre d'or, afin que peu à peu, au travers de cet assemblage, elle découvre un visage reconnaissable, familier, un sourire qui n'est que d'ici. Et ce sera pour elle l'apparition lente de Dieu. L'enfant alors criera pour obtenir d'être allaité, la laine à carder tentera les doigts, et la braise réclamera sa part de souffle. Dès lors elle sera capturée et prête à servir. Car je suis celui qui bâtit l'urne autour du parfum pour qu'il demeure. Je suis la routine qui comble le fruit. Je suis celui qui contraint la femme de prendre figure et d'exister, afin que plus tard je remette en son nom à Dieu non ce faible soupir dispersé dans le vent, mais telle ferveur, telle tendresse, telle souffrance particulière...

Ainsi ai-je longtemps médité sur le sens de la paix. Elle ne vient que des enfants nés, que des moissons faites, que de la maison enfin rangée. Elle vient de l'éternité où rentrent les choses accomplies. Paix des granges pleines, des brebis qui dorment, des linges pliés, paix de la seule perfection, paix de ce qui devient cadeau à Dieu, une fois bien fait.

Car il m'est apparu que l'homme était tout semblable à la citadelle. Il renverse les murs pour s'assurer la liberté, mais il n'est plus que forteresse démantelée et ouverte aux étoiles. Alors commence l'angoisse qui est de n'être point. Qu'il fasse sa vérité de l'odeur du sarment qui grille ou de la brebis qu'il doit tondre. La vérité se creuse comme un puits. Le regard, quand il se disperse, perd la vision de Dieu. En sait plus long sur Dieu que l'épouse adultère ouverte aux promesses de la nuit, tel sage qui s'est rassemblé, et ne connaît rien que le poids des laines.

Citadelle, je te construirai dans le cœur de l'homme.

Car il est un temps pour choisir parmi les semences, mais il est un temps pour se réjouir, ayant choisi une fois pour toutes, de la croissance des moissons. Il est un temps pour la création, mais il est un temps pour la créature. Il est un temps pour la foudre écarlate qui rompt les digues

dans le ciel, mais il est un temps pour les citernes où les eaux rompues vont se réunir. Il est un temps pour la conquête, mais vient le temps de la stabilité des empires : moi qui suis serviteur de Dieu, j'ai le goût de l'éternité.

Je hais ce qui change. J'étrangle celui-là qui se lève dans la nuit et jette au vent ses prophéties comme l'arbre touché par la semence du ciel, quand il craque et se brise et embrase avec lui la forêt. Je m'épouvante quand Dieu remue. Lui, l'immuable, qu'Il se rassoie donc dans l'éternité ! Car il est un temps pour la genèse, mais il est un temps, un temps bienheureux, pour la coutume !

Il faut pacifier, cultiver et polir. Je suis celui qui recoud les fissures du sol et cache aux hommes les traces du volcan. Je suis la pelouse sur l'abîme. Je suis le cellier qui dore les fruits. Je suis le bac qui a reçu de Dieu une génération en gage et la passe d'une rive à l'autre. Dieu à son tour la recevra de mes mains, telle qu'Il me la confia, plus mûrie peut-être, plus sage, et ciselant mieux les aiguières d'argent, mais non changée. J'ai enfermé mon peuple dans mon amour.

C'est pourquoi je protège celui qui reprend à la septième génération, pour la conduire à son tour vers la perfection, l'inflexion de la carène ou la courbe du bouclier. Je protège celui qui de son aïeul le chanteur hérite le poème anonyme et, le redisant à son tour, et à son tour se trompant, y ajoute son suc, son usure, sa marque. J'aime la femme enceinte ou celle qui allaite, j'aime le troupeau qui se perpétue, j'aime les saisons qui reviennent. Car je suis d'abord celui qui habite. O citadelle, ma demeure, je te sauverai des projets du sable, et je t'ornerai de clairons tout autour, pour sonner contre les barbares !

III

Car j'ai découvert une grande vérité. A savoir que les hommes habitent, et que le sens des choses change pour eux selon le sens de la maison. Et que le chemin, le champ d'orge et la courbe de la colline sont différents pour l'homme selon qu'ils composent ou non un domaine. Car voilà tout à coup cette matière disparate qui

s'assemble et pèse sur le cœur. Et celui-là n'habite point le même univers qui habite ou non le royaume de Dieu. Et, qu'ils se trompent, les infidèles, qui rient de nous, et qui croient courir les richesses tangibles, quand il n'en est point. Car s'ils convoitent ce troupeau c'est déjà par orgueil. Et les joies de l'orgueil elles-mêmes ne sont point tangibles.

Ainsi de ceux qui croient le découvrir en le divisant, mon territoire. « Il y a là, disent-ils, des moutons, des chèvres, de l'orge, des demeures et des montagnes — et quoi de plus ? » Et ils sont pauvres de ne rien posséder de plus. Et ils ont froid. Et j'ai découvert qu'ils ressemblent à celui-là qui dépèce un cadavre. « La vie, dit-il, je la montre au grand jour : ce n'est que mélange d'os, de sang, de muscles et de viscères. » Quand la vie était cette lumière des yeux qui ne se lit plus dans leur cendre. Quand mon territoire est bien autre chose que ces moutons, ces champs, ces demeures et ces montagnes, mais ce qui les domine et les noue. Mais la patrie de mon amour. Et les voilà heureux s'ils le savent, car ils habitent ma maison.

Et les rites sont dans le temps ce que la demeure est dans l'espace. Car il est bon que le temps qui s'écoule ne nous paraisse point nous user et nous perdre, comme la poignée de sable, mais nous accomplir. Il est bon que le temps soit une construction. Ainsi je marche de fête en fête, et d'anniversaire en anniversaire, de vendange en vendange, comme je marchais, enfant, de la salle du conseil à la salle du repos, dans l'épaisseur du palais de mon père, où tous les pas avaient un sens.

J'ai imposé ma loi qui est comme la forme des murs et l'arrangement de ma demeure. L'insensé est venu me dire : « Délivre-nous de tes contraintes; alors nous deviendrons plus grands. » Mais je savais qu'ils y perdraient d'abord la connaissance d'un visage et, de ne plus l'aimer, la connaissance d'eux-mêmes, et j'ai décidé, malgré eux, de les enrichir de leur amour. Car ils me proposaient, pour s'y promener plus à l'aise, de jeter bas les murs du palais de mon père où tous les pas avaient un sens.

C'était une vaste demeure avec l'aile réservée aux femmes et le jardin secret où chantait le jet d'eau. (Et j'ordonne que l'on fasse ainsi un cœur à la maison afin que l'on y puisse et s'approcher et s'éloigner de quelque

chose. Afin que l'on y puisse et sortir et rentrer. Sinon, l'on n'est plus nulle part. Et ce n'est point être libre que de n'être pas.) Il y avait aussi les granges et les étables. Et il arrivait que les granges fussent vides et les étables inoccupées. Et mon père s'opposait à ce que l'on se servît des unes pour les fins des autres. « La grange, disait-il, d'abord est une grange, et tu n'habites point une maison si tu ne sais plus où tu te trouves. Peu importe, disait-il encore, un usage plus ou moins fertile. L'homme n'est pas un bétail à l'engrais, et l'amour, pour lui, compte plus que l'usage. Tu ne peux aimer une maison qui n'a point de visage et où les pas n'ont point de sens. »

Il y avait la salle réservée aux seules grandes ambassades, et que l'on ouvrait au soleil les seuls jours où montait la poussière de sable soulevée par les cavaliers, et, à l'horizon, ces grandes oriflammes où le vent travaillait comme sur la mer. Celle-là, on la laissait déserte à l'occasion des petits princes sans importance. Il y avait la salle où l'on rendait la justice, et celle où l'on portait les morts. Il y avait la chambre vide, celle dont nul jamais ne connut l'usage — et qui peut-être n'en avait aucun, sinon d'enseigner le sens du secret et que jamais on ne pénètre toutes choses.

Et les esclaves, qui parcouraient les corridors portant leurs charges, déplaçaient de lourdes tentures qui croulaient contre leur épaule. Ils montaient des marches, poussaient des portes, et redescendaient d'autres marches, et, selon qu'ils étaient plus près ou plus loin du jet d'eau central, se faisaient plus ou moins silencieux, jusqu'à devenir inquiets comme des ombres aux lisières du domaine des femmes dont la connaissance par erreur leur eût coûté la vie. Et les femmes elles-mêmes : calmes, arrogantes, ou furtives, selon leur place dans la demeure.

J'entends la voix de l'insensé : « Que de place dilapidée, que de richesses inexploitées, que de commodités perdues par négligence ! Il faut démolir ces murs inutiles, et niveler ces courts escaliers qui compliquent la marche. Alors l'homme sera libre. » Et moi je réponds : « Alors les hommes deviendront bétail de place publique, et, de peur de tant s'ennuyer, inventeront des jeux stupides qui seront encore régis par des règles, mais par des règles sans grandeur. Car le palais peut favoriser des poèmes. Mais quel poème écrire sur la niaiserie des dés qu'ils

lancent ? Longtemps peut-être encore ils vivront de l'ombre des murs, dont les poèmes leur porteront la nostalgie, puis l'ombre elle-même s'effacera et ils ne les comprendront plus. »

Et de quoi, désormais, se réjouiraient-ils ?

Ainsi de l'homme perdu dans une semaine sans jours, ou une année sans fêtes, qui ne montre point de visage. Ainsi de l'homme sans hiérarchie, et qui jalouse son voisin, si en quelque chose celui-ci le dépasse, et s'emploie à le ramener à sa mesure. Quelle joie tireront-ils ensuite de la mare étale qu'ils constitueront ?

Moi je recrée les champs de force. Je construis des barrages dans les montagnes pour soutenir les eaux. Je m'oppose, ainsi, injuste aux pentes naturelles. Je rétablis les hiérarchies là où les hommes se rassemblaient comme les eaux, une fois qu'elles se sont mêlées dans la mare. Je bande les arcs. De l'injustice d'aujourd'hui je crée la justice de demain. Je rétablis les directions, là où chacun s'installe sur place et nomme bonheur ce croupissement. Je méprise les eaux croupissantes de leur justice et délivre celui qu'une belle injustice a fondé. Et ainsi j'ennoblis mon empire.

Car je connais leurs raisonnements. Ils admiraient l'homme qu'a fondé mon père. « Comment oser brimer, se sont-ils dit, une réussite si parfaite ? » Et, au nom de celui-là que de telles contraintes avaient fondé, ils ont brisé ces contraintes. Et tant qu'elles ont duré dans le cœur, elles ont encore agi. Puis, peu à peu, on les a oubliées. Et celui-là que l'on voulait sauver est mort.

C'est pourquoi je hais l'ironie qui n'est point de l'homme mais du cancre. Car le cancre leur dit : « Vos coutumes ailleurs sont autres. Pourquoi n'en point changer ? » De même qu'il leur eût dit : « Qui vous force d'installer les moissons dans la grange et les troupeaux dans les étables ? » Mais c'est lui qui est dupe des mots, car il ignore ce que les mots ne peuvent saisir. Il ignore que les hommes habitent une maison.

Et ses victimes qui ne savent plus la reconnaître commencent de la démanteler. Les hommes dilapident ainsi leur bien le plus précieux : le sens des choses. Et ils se croient bien glorieux, les jours de fête, de ne point céder aux coutumes, de trahir leurs traditions, de fêter

leur ennemi. Et certes, ils éprouvent quelques mouvements intérieurs dans les démarches de leurs sacrilèges. Tant qu'il y a sacrilège. Tant qu'ils se dressent contre quelque chose qui pèse encore contre eux. Et ils vivent de ce que leur ennemi respire encore. L'ombre des lois les gêne assez encore pour qu'ils se sentent contre les lois. Mais l'ombre elle-même bientôt s'efface. Alors ils n'éprouvent plus rien, car le goût même de la victoire est oublié. Et ils bâillent. Ils ont changé le palais en place publique, mais une fois usé le plaisir de piétiner la place avec une arrogance de matamore, ils ne savent plus ce qu'ils font là, dans cette foire. Et voilà qu'ils rêvent vaguement de reconstruire une maison aux mille portes, aux tentures qui croulent sur l'épaule, aux antichambres lentes. Voilà qu'ils rêvent d'une pièce secrète qui rendrait secrète toute la demeure. Et sans le savoir, l'ayant oublié, ils pleurent le palais de mon père où tous les pas avaient un sens.

C'est pourquoi, l'ayant bien compris, j'oppose mon arbitraire à cet effritement des choses et n'écoute point ceux qui me parlent de pentes naturelles. Car je sais trop que les pentes naturelles grossissent les mares de l'eau des glaciers, et nivellent les aspérités des montagnes, et rompent le mouvement du fleuve, quand il s'étale dans la mer, en mille remous contradictoires. Car je sais trop que les pentes naturelles font que le pouvoir se distribue et que les hommes s'égalisent. Mais je gouverne et je choisis. Sachant bien que le cèdre aussi triomphe de l'action du temps qui devrait l'étaler en poussière, et, d'année en année, édifie, contre la force même qui le tire vers le bas, l'orgueil du temple de feuillage. Je suis la vie et j'organise. J'édifie les glaciers contre les intérêts des mares. Peu m'importe si les grenouilles coassent à l'injustice. Je réarme l'homme pour qu'il soit.

C'est pourquoi je néglige le bavard imbécile qui vient reprocher au palmier de n'être point cèdre, au cèdre de n'être point palmier et, mélangeant les livres, tend vers le chaos. Et je sais bien que le bavard a raison dans sa science absurde car, hors la vie, cèdre et palmier s'unifieraient et se répandraient en poussière. Mais la vie s'oppose au désordre et aux pentes naturelles. C'est de la poussière qu'elle tire le cèdre.

La vérité de mes ordonnances, c'est l'homme qui en

naîtra. Et les coutumes et les lois et le langage de mon empire, je ne cherche point en eux-mêmes leur signification. Je sais trop bien qu'en assemblant des pierres c'est du silence que l'on crée. Lequel ne se lisait point dans les pierres. Je sais trop bien qu'à force de fardeaux et de bandeaux c'est l'amour que l'on vivifie. Je sais trop bien que celui-là ne connaît rien qui a dépecé le cadavre et pesé ses os et ses viscères. Car os et viscères ne servent de rien par eux-mêmes, non plus que l'encre et la pâte du livre. Seule compte la sagesse qu'apporte le livre, mais qui n'est point de leur essence.

Et je refuse la discussion car il n'est rien ici qui se puisse démontrer. Langage de mon peuple, je te sauverai de pourrir. Je me souviens de ce mécréant qui visita mon père :

« Tu ordonnes que chez toi l'on prie avec des chapelets de treize grains. Qu'importe treize grains, disait-il, le salut n'est-il pas le même si tu en changes le nombre ? »

Et il fit valoir de subtiles raisons pour que les hommes priassent sur des chapelets de douze grains. Moi, enfant, sensible à l'habileté du discours, j'observais mon père, doutant de l'éclat de sa réponse, tant les arguments invoqués m'avaient paru brillants :

« Dis-moi, reprenait l'autre, en quoi pèse plus lourd le chapelet de treize grains...

— Le chapelet de treize grains, répondit mon père, pèse le poids de toutes les têtes qu'en son nom j'ai déjà tranchées... »

Dieu éclaira le mécréant qui se convertit.

IV

Demeure des hommes, qui te fonderait sur le raisonnement ? Qui serait capable, selon la logique, de te bâtir ? Tu existes et n'existes pas. Tu es et tu n'es pas. Tu es faite de matériaux disparates, mais il faut t'inventer pour te découvrir. De même que celui-là, qui a détruit sa maison avec la prétention de la connaître, ne possède plus qu'un tas de pierres, de briques et de tuiles, ne retrouve ni l'ombre ni le silence ni l'intimité qu'elles servaient, et ne sait quel service attendre de ce tas de

briques, de pierres et de tuiles, car il leur manque l'invention qui les domine, l'âme et le cœur de l'architecte. Car il manque à la pierre l'âme et le cœur de l'homme.

Mais comme il n'est de raisonnements que de la brique, de la pierre et de la tuile, non de l'âme et du cœur qui les dominent, et les changent, de par leur pouvoir, en silence, comme l'âme et le cœur échappent aux règles de la logique et aux lois des nombres, alors, moi, j'apparais avec mon arbitraire. Moi l'architecte. Moi qui possède une âme et un cœur. Moi qui seul détiens le pouvoir de changer la pierre en silence. Je viens, et je pétris cette pâte, qui n'est que matière, selon l'image créatrice qui me vient de Dieu seul et hors des voies de la logique. Moi je bâtis ma civilisation, épris du seul goût qu'elle aura, comme d'autres bâtissent leur poème et infléchissent la phrase et changent le mot, sans être contraints de justifier l'inflexion ni le changement, épris du seul goût qu'elle aura, et qu'ils connaissent par le cœur.

Car je suis le chef. Et j'écris les lois et je fonde les fêtes et j'ordonne les sacrifices, et, de leurs moutons, de leurs chèvres, de leurs demeures, de leurs montagnes, je tire cette civilisation semblable au palais de mon père où tous les pas ont un sens.

Car, sans moi, qu'en eussent-ils fait du tas de pierres, à le remuer de droite à gauche, sinon un autre tas de pierres moins bien organisé encore? Moi je gouverne et je choisis. Et je suis seul à gouverner. Et voilà qu'ils peuvent prier dans le silence et l'ombre qu'ils doivent à mes pierres. A mes pierres ordonnées selon l'image de mon cœur.

Je suis le chef. Je suis le maître. Je suis le responsable. Et je les sollicite de m'aider. Ayant bien compris que le chef n'est point celui qui sauve les autres, mais celui qui les sollicite de le sauver. Car c'est par moi, par l'image que je porte, que se fonde l'unité que j'ai tirée, moi seul, de mes moutons, de mes chèvres, de mes demeures, de mes montagnes, et dont les voilà amoureux, comme ils le seraient d'une jeune divinité qui ouvrirait ses bras frais dans le soleil, et qu'ils n'auraient d'abord point reconnue. Voici qu'ils aiment la maison que j'ai inventée selon mon désir. Et à travers elle, moi, l'architecte. Comme celui-là qui aime une statue n'aime ni l'argile ni la brique ni le bronze, mais la démarche du sculpteur. Et je les accroche à leur demeure, ceux de mon peuple, afin qu'ils sachent

la reconnaître. Et ils ne la reconnaîtront qu'après qu'ils l'auront nourrie de leur sang. Et parée de leurs sacrifices. Elle exigera d'eux jusqu'à leur sang, jusqu'à leur chair, car elle sera leur propre signification. Alors ils ne la pourront méconnaître, cette structure divine en forme de visage. Alors ils éprouveront pour elle l'amour. Et leurs soirées seront ferventes. Et les pères, quand leurs fils ouvriront les yeux et les oreilles, s'occuperont d'abord de la leur découvrir, afin qu'elle ne se noie point dans le disparate des choses.

Et si j'ai su bâtir ma demeure assez vaste pour donner un sens jusqu'aux étoiles, alors s'ils se hasardent la nuit sur leur seuil et qu'ils lèvent la tête, ils rendront grâce à Dieu de mener si bien ces navires. Et si je la bâtis assez durable pour qu'elle contienne la vie dans sa durée, alors ils iront de fête en fête comme de vestibule en vestibule, sachant où ils vont, et découvrant, au travers de la vie diverse, le visage de Dieu.

Citadelle ! Je t'ai donc bâtie comme un navire. Je t'ai clouée, gréée, puis lâchée dans le temps qui n'est plus qu'un vent favorable.

Navire des hommes, sans lequel ils manqueraient l'éternité !

Mais je les connais, les menaces qui pèsent contre mon navire. Toujours tourmenté par la mer obscure du dehors. Et par les autres images possibles. Car il est toujours possible de jeter bas le temple et d'en prélever les pierres pour un autre temple. Et l'autre n'est ni plus vrai, ni plus faux, ni plus juste, ni plus injuste. Et nul ne connaîtra le désastre, car la qualité du silence ne s'est pas inscrite dans le tas de pierres.

C'est pourquoi je désire qu'ils épaulent solidement les maîtres couples du navire. Afin de les sauver de génération en génération, car je n'embellirai point un temple si je le recommence à chaque instant.

V

C'est pourquoi je désire qu'ils épaulent solidement les maîtres couples du navire. Construction d'hommes. Car autour du navire il y a la nature aveugle, informulée

encore et puissante. Et celui-là risque d'être exagérément en repos qui oublie la puissance de la mer.

Ils croient absolue en elle-même la demeure qui leur fut donnée. Tant l'évidence devient, une fois montrée. Quand on habite le navire on ne voit plus la mer. Ou, si l'on aperçoit la mer, elle n'est plus qu'ornement du navire. Tel est le pouvoir de l'esprit. La mer lui parut faite pour porter le navire.

Mais il se trompe. Tel sculpteur à travers la pierre leur a montré tel visage. Mais l'autre eût montré un autre visage. Et tu l'as vu toi-même des constellations : celle-là est un cygne. Mais l'autre eût pu t'y montrer une femme couchée. Il vient trop tard. Nous ne nous évaderons jamais plus du cygne. Le cygne inventé nous a saisis.

Mais de le croire par erreur absolu on ne songe plus à le protéger. Et je sais bien par où il me menace, l'insensé. Et le jongleur. Celui qui modèle des visages avec la facilité de ses doigts. Ceux qui voient jouer perdent le sens de leur domaine. C'est pourquoi je le fais saisir et écarteler. Mais certes ce n'est point à cause de mes juristes qui me démontrent qu'il a tort. Car il n'a point tort. Mais il n'a pas raison non plus, et je lui refuse en revanche de se croire plus intelligent, plus juste que mes juristes. Et c'est à tort qu'il croit qu'il a raison. Car il propose lui aussi comme absolu ses figures nouvelles éphémères et brillantes, nées de ses mains, mais auxquelles manquent le poids, le temps, la chaîne ancienne des religions. Sa structure n'est pas devenue encore. La mienne était. Et voilà pourquoi je condamne le jongleur et sauve ainsi mon peuple de pourrir.

Car celui qui n'y prête plus attention et ne sait plus qu'il habite un navire, celui-là par avance est comme démantelé et il verra bientôt sourdre la mer dont la vague lavera ses jeux imbéciles.

Car il m'a été proposée cette image même de mon empire, une fois que nous fûmes en pleine mer dans le but d'un pèlerinage, quelques-uns de mon peuple et moi-même.

Ils se trouvaient donc enfermés à bord d'un vaisseau de haute mer. Quelquefois en silence je me promenais parmi eux. Accroupis autour des plateaux de nourriture, allaitant les enfants ou pris dans l'engrenage du chapelet

de la prière, ils s'étaient faits habitants du navire. Le navire s'était fait demeure.

Mais voilà qu'une nuit les éléments se soulevèrent. Et comme je vins les visiter, dans le silence de mon amour, je vis que rien n'avait changé. Ils ciselaient leurs bagues, filaient leur laine, ou parlaient à voix basse, tissant inlassablement cette communauté des hommes, ce réseau de liens qui fait que si ensuite l'un d'eux meurt il arrache à tous quelque chose. Et je les écoutais parler, dans le silence de mon amour, dédaignant le contenu de leurs paroles, leurs histoires de bouilloires ou de maladies, sachant que ce n'est point dans l'objet que réside le sens des choses, mais dans la démarche. Et celui-là, quand il souriait avec gravité, faisait don de lui-même... et cet autre qui s'ennuyait, ne sachant point que c'était par crainte ou absence de Dieu. Ainsi les regardais-je dans le silence de mon amour.

Et cependant la lourde épaule de la mer dont il n'y avait rien à connaître les pénétrait de ses mouvements, lents et terribles. Il arrivait qu'au sommet d'une ascension tout flottât dans une sorte d'absence. Alors le navire tout entier tremblait comme si s'était fendue son armature, comme déjà épars, et, tant que durait cette fonte de réalités, ils s'interrompaient de prier, de parler, d'allaiter les enfants ou de ciseler l'argent pur. Mais chaque fois un craquement unique, dur comme la foudre, traversait les bois de part en part. Le navire retombait comme en soi-même, pesant à rompre sur tous ses contreforts, et cet écrasement arrachait aux hommes des vomissements.

Ainsi se serraient-ils comme dans une étable craquante sous l'écœurant balancement des lampes à huile.

Je leur fis dire, de peur qu'ils ne s'angoissent :

« Que ceux d'entre vous qui travaillent l'argent me cisèlent une aiguière. Que ceux qui préparent les repas des autres s'y efforcent mieux. Que les valides prennent soin des malades. Que ceux qui prient s'enfoncent plus loin dans la prière... »

Et à celui-là que je découvrais appuyé, blême, contre une poutre et qui écoutait à travers les calfats épais le chant interdit de la mer :

« Va dans la cale me dénombrer les moutons morts. Il arrive qu'ils s'étouffent l'un l'autre dans leur terreur... »

Il me répondit :

« Dieu pétrit la mer. Nous sommes perdus. J'entends craquer les maîtres couples du navire... Ils ne doivent point se révéler puisqu'ils sont cadres et armatures. Ainsi des assises du globe auxquelles nous confions nos maisons et la procession d'oliviers et la tendresse des moutons de laine qui mâchent lentement l'herbe de Dieu dans le soir. Il est bon de s'occuper des oliviers, des moutons et du repas et de l'amour dans la maison. Mais il est mauvais que le cadre même nous tourmente. Que ce qui était fait redevienne ouvrage. Voici qu'ici ce qui doit se taire prend la parole. Qu'allons-nous devenir si les montagnes balbutient ? J'ai entendu, moi, ce balbutiement et ne saurais plus l'oublier...

— Quel balbutiement ? lui demandai-je.

— Seigneur, j'habitais autrefois un village bâti sur le dos rassurant d'une colline, bien planté dans la terre et son ciel, un village établi pour durer et qui durait. Une usure merveilleuse luisait sur la margelle de nos puits, sur la pierre de nos seuils, sur l'épaulement courbe de nos fontaines. Mais voici qu'une nuit quelque chose se réveilla dans notre assise souterraine. Nous comprîmes que sous nos pieds la terre recommençait de vivre et de se pétrir. Ce qui était fait redevenait ouvrage. Et nous eûmes peur. Nous eûmes peur non tant pour nous-mêmes que pour l'objet de nos efforts. Pour ce contre quoi nous nous échangions au cours de la vie. J'étais, moi, ciseleur, et j'eus peur pour la grande aiguière d'argent, à laquelle depuis deux années je travaillais. Contre laquelle j'avais échangé deux années de veille. L'autre tremblait pour ses tapis de haute laine qu'il avait tissés dans la joie. Chaque jour il les déroulait au soleil. Il était fier d'avoir échangé quelque chose de sa chair racornie contre cette vague qui paraissait d'abord profonde. Un autre eut peur pour les oliviers qu'il avait plantés. Et je prétends qu'aucun d'entre nous ne craignait la mort, mais tous nous tremblions pour de petits objets stupides. Nous découvrions que la vie n'a de sens que si on l'échange peu à peu. La mort du jardinier n'est rien qui lèse un arbre. Mais si tu menaces l'arbre, alors meurt deux fois le jardinier. Et il y avait parmi nous un vieux conteur qui connaissait les plus beaux contes du désert. Et qui les avait embellis. Et qui était seul à les connaître n'ayant

point de fils. Et tandis que la terre commençait de glisser il tremblait pour de pauvres contes qui jamais plus ne seraient chantés par personne. Mais la terre continuait de vivre et de se pétrir et une grande marée ocre commençait de se former et de descendre. Et que veux-tu que l'on échange de soi pour embellir une marée mouvante qui se retourne lentement et avale tout? Que bâtir sur ce mouvement ?

« Sous la pesée les maisons viraient lentement et sous l'effet d'une torsion presque invisible les poutres éclataient brusquement comme des barils de poudre noire. Ou bien les murs commençaient de trembler jusqu'à brusquement se répandre. Et ceux d'entre nous qui survivaient perdaient leur signification. Sauf le conteur devenu fou et qui chantait.

« Où nous emportes-tu ? Ce navire sombrera avec le fruit de nos efforts. Dehors je sens que le temps coule en vain. Je sens le temps qui coule. Il ne doit point couler ainsi, sensible, mais durcir et mûrir et vieillir. Il doit ramasser peu à peu l'ouvrage. Mais que durcit-il, désormais, qui vienne de nous et qui restera ? »

VI

Et je m'en fus parmi mon peuple songeant à l'échange qui n'est plus possible lorsque rien de stable ne dure à travers les générations, et au temps qui coule alors, inutile, comme un sablier. Et je songeais : cette demeure n'est point assez vaste et l'œuvre contre laquelle il s'échange n'est point assez durable encore. Et je songeais aux pharaons qui se firent bâtir de grands mausolées indestructibles et anguleux et qui avancent dans l'océan du temps qui les use lentement en poussière. Je songeais aux grands sables vierges des caravanes dont quelquefois émerge un temple d'autrefois, à demi sombré et comme démâté déjà par l'invisible tempête bleue, voguant encore à demi, mais condamné. Et je songeais : il n'est point assez durable, ce temple avec sa charge de dorures et d'objets précieux qui ont coûté de longues vies humaines, avec ce miel enfermé de tant de générations, avec ces filigranes d'or, ces dorures sacerdotales contre lesquelles

de vieux artisans se sont lentement échangés et ces nappes brodées sur lesquelles des vieilles tout au long de leur vie se sont lentement brûlé les yeux, et, une fois racornies, toussotantes, ébranlées déjà par la mort, ont laissé d'elles cette traîne royale. Cette prairie qui se déroule. Et ceux qui l'aperçoivent aujourd'hui se disent : « Qu'elle est belle, cette broderie ! Qu'elle est donc belle... » Et je découvre que ces vieilles ont filé leur soie dans leur métamorphose. Ne se sachant point aussi merveilleuses.

Mais il faut bâtir le grand caisson pour recevoir ce qui restera d'eux. Et le véhicule pour l'emporter. Car, moi, je respecte d'abord ce qui dure plus que les hommes. Et sauve ainsi le sens de leurs échanges. Et constitue le grand tabernacle auquel ils confient tout d'eux-mêmes.

Ainsi je les retrouve encore, ces lents navires dans le désert. Poursuivant encore leur voyage. Et j'ai appris ceci qui est essentiel : à savoir qu'il importe de bâtir d'abord le navire et de harnacher la caravane et de construire le temple qui dure plus que l'homme. Et désormais les voilà qui s'échangent dans la joie contre plus précieux qu'eux-mêmes. Et naissent les peintres, les sculpteurs, les graveurs et les ciseleurs. Mais n'espère rien de l'homme s'il travaille pour sa propre vie et non pour son éternité. Car c'est alors bien inutilement que je leur enseignerais l'architecture et ses règles. S'ils se bâtissent des maisons pour y vivre à quoi bon échanger leur vie contre leur maison ? Puisque cette maison doit servir leur vie et rien d'autre. Et ils disent utile leur maison et ils ne la considèrent point pour elle-même mais pour sa seule commodité. Elle les sert et ils s'y occupent à s'enrichir. Mais ils meurent dépouillés car ils ne laissent d'eux ni la nappe brodée ni la dorure sacerdotale à l'abri d'un navire de pierre. Sollicités de s'échanger, ils ont voulu être servis. Et quand ils s'en vont, il n'est plus rien.

C'est ainsi que me promenant parmi ceux de mon peuple dans le delta du soir, où tout se défait, je les ai considérés dans leurs vieux vêtements fripés sur le seuil de leurs humbles échoppes, se délassant de leur activité d'abeilles, et je m'intéressais moins à eux qu'à la perfection du gâteau de miel auquel ils avaient tout le long du jour collaboré. Et je méditais devant l'un d'entre eux qui était aveugle et qui avait de plus perdu sa jambe. Si vieux, si

moribond, tout geignant comme un vieux meuble chaque fois qu'il se remuait et qui répondait lentement car il était très vieux en âge et perdait la clarté des mots, mais qui devenait de plus en plus lumineux et clair et compréhensif dans l'objet même de son échange. Car de ses mains tremblantes il ajoutait encore son travail devenu élixir de plus en plus subtil. Et lui, s'évadant si merveilleusement de sa vieille chair racornie, devenait de plus en plus heureux, de plus en plus inattaquable. De plus en plus impérissable. Et, mourant, ne le savait point, les mains pleines d'étoiles...

Ainsi ont-ils travaillé toute leur vie pour un enrichissement sans usage, tout entiers échangés contre l'incorruptible broderie... n'ayant accordé qu'une part du travail pour l'usage et toutes autres parts pour la ciselure, l'inutile qualité du métal, la perfection du dessin, la douceur de la courbe, lesquelles ne servent à rien sinon à recevoir la part échangée et qui dure plus que la chair.

Ainsi vais-je le soir à pas lents parmi mon peuple et l'enfermant dans le silence de mon amour. Inquiet de ceux-là seuls qui brûlent d'une vaine lumière, poète plein de l'amour des poèmes mais qui n'écrit point le sien, femme amoureuse de l'amour mais qui, ne sachant choisir, ne peut devenir, tous pleins d'angoisse, sachant que je les guérirais de cette angoisse si je leur permettais ce don qui exige sacrifice et choix et oubli de l'univers. Car telle fleur est un refus d'abord de toutes les autres fleurs. Et cependant à cette condition seulement elle est belle. Ainsi de l'objet de l'échange. Et l'insensé qui à cette vieille vient reprocher sa broderie, sous prétexte qu'elle eût pu tisser autre chose, préfère donc le néant à la création. Ainsi je vais, et je sens monter la prière sur les odeurs du campement où tout mûrit et se forme en silence, lentement, sans presque que l'on y songe. C'est dans le temps que baignent d'abord, pour devenir le fruit, la broderie ou la fleur.

Et au cours de mes longues promenades j'ai bien compris que la qualité de la civilisation de mon empire ne repose point sur la qualité des nourritures mais sur celle des exigences et sur la ferveur du travail. Elle n'est point faite de la possession mais du don. Civilisé d'abord l'artisan dont je parle et qui se recrée dans l'objet, et en

revanche, éternel, ne craignant plus de mourir. Civilisé aussi celui-là qui combat et s'échange contre l'empire. Mais cet autre s'enveloppe sans bénéfice du luxe acheté chez les marchands, même s'il ne nourrit son œil que de perfection, si d'abord il n'a rien créé. Et je connais ces races abâtardies qui n'écrivent plus leurs poèmes mais les lisent, qui ne cultivent plus leur sol mais s'appuient d'abord sur les esclaves. C'est contre eux que les sables du Sud préparent éternellement dans leur misère créatrice les tribus vivantes qui monteront à la conquête de leurs provisions mortes. Je n'aime pas les sédentaires du cœur. Ceux-là qui n'échangent rien ne deviennent rien. Et la vie n'aura point servi à les mûrir. Et le temps coule pour eux comme la poignée de sable et les perd. Et qu'ai-je à remettre à Dieu en leur nom ?

Ainsi ai-je connu leur misère quand se brisait le réservoir avant qu'il fût plein. Car la mort de l'aïeul devenu terre après s'être tout entier échangé n'est qu'une merveille et c'est l'instrument que l'on enterre désormais inutile. J'ai vu dans mes tribus ces enfants menacés de mort et qui s'essoufflaient sans rien dire, les yeux à demi clos, enfermant un reste de braise sous leurs cils immenses. Car il arrive que Dieu, semblable au moissonneur, fauche des fleurs mêlées à l'orge mûre. Et quand il ramène sa gerbe, riche de ses graines, il y trouve ce luxe inutile.

« C'est l'enfant d'Ibrahim qui meurt », disait le peuple. Et je m'en fus de mes pas lents, ignoré d'eux, dans la demeure d'Ibrahim, sachant que l'on comprend au travers des illusions du langage si l'on s'enferme dans le silence de l'amour. Et ils ne prirent point attention à moi, occupés qu'ils étaient de l'écouter mourir.

On parlait bas dans la maison, on avançait en glissant les babouches comme s'il y avait là quelqu'un qui eût très peur et que le moindre son un peu clair eût fait fuir. On n'osait remuer ni ouvrir ni fermer les portes, comme s'il y eût là une flamme tremblante allumée sur l'huile légère. Quand je l'aperçus je vis bien qu'il était en fuite à cause du souffle court, à cause des petits poings fermés, cramponné qu'il était au galop de sa fièvre, à cause de ses yeux obstinément clos et qui se refusaient à voir. Et je les aperçus autour de lui qui cherchaient à l'apprivoiser

comme l'on cherche à apprivoiser les petits animaux sauvages. On lui présentait comme en tremblant le bol de lait. Peut-être éprouverait-il le désir du lait et il s'arrêterait dans sa bonne odeur et il boirait. Et l'on communiquerait avec lui comme avec la gazelle qui broute dans la paume. Mais il demeurait tellement sérieux et impassible. Ce n'est point du lait qu'il lui fallait. Alors les vieilles tout doucement, tout doucement comme elles parlent aux tourterelles, commençaient de chanter à voix basse telle chanson qu'il avait aimée — celle des neuf étoiles qui se baignent dans la fontaine — mais sans doute était-il trop loin, et il n'entendait pas. Il ne se retournait même pas dans sa fuite. Tellement infidèle de mourir. Alors on mendiait au moins de lui ce geste, ce coup d'œil que le voyageur sans ralentir jette à l'ami... un signe de reconnaissance. On le retournait dans son lit, on épongeait son visage en sueur, on le forçait de boire — et tout cela peut-être bien pour le réveiller de la mort.

Et je les abandonnai, occupés qu'ils étaient de lui tendre des pièges pour qu'il vécût. Oh ! si faciles à éventer par cet enfant de neuf ans. Et à lui tendre des jouets pour l'enchaîner par le bonheur. Mais sa petite main les repoussait inexorable quand on les plaçait trop contre lui comme celui-là écarte les broussailles qui ont ralenti son galop.

Et je m'en fus et me retournai vers le seuil. Il n'était là qu'un moment, une lueur, un aspect de la ville parmi d'autres. Un enfant appelé par erreur avait souri, avait répondu à l'appel. Il venait de se retourner vers le mur. Présence d'enfant déjà plus fragile qu'une présence d'oiseau... et je les laissai faire le silence pour apprivoiser l'enfant qui meurt.

Je cheminais le long de la ruelle. J'entendais à travers les portes réprimander les servantes. On mettait en ordre la maison, on faisait les bagages dans la maison pour la traversée de la nuit. Peu m'importait que la réprimande fût juste ou injuste. Je n'entendais que la ferveur. Et plus loin, contre la fontaine, une petite fille pleurait, le front bien enfoui dans son coude. Je posai doucement la main sur ses cheveux et renversai vers moi son visage, mais sans lui demander la cause de son chagrin, sachant bien qu'elle ne pouvait point la connaître. Car le chagrin est

toujours fait du temps qui coule et n'a point formé son fruit. Il est chagrin de la fuite des jours, du bracelet perdu lequel est du temps qui s'égare, ou de la mort du frère laquelle est du temps qui ne sert plus. Et celle-là, quand elle aura vieilli, son chagrin sera chagrin du départ de l'amant, qui sera, sans qu'elle le sache, chemin perdu vers le réel et la bouilloire et la maison bien enfermée et les enfants que l'on allaite. Et le temps tout à coup coulera inutile à travers elle comme à travers le sablier.

Or voici qu'une femme apparut sur le seuil, radieuse, et me regarda bien en face dans la plénitude de sa joie à cause de l'enfant peut-être qui s'était endormi, ou de la soupe parfumée ou d'un simple retour. Et ayant le temps tout à coup à elle. Et je passai devant mon savetier à la jambe unique occupé d'embellir de filigranes d'or ses babouches et je compris bien, malgré qu'il n'eût plus de voix, qu'il chantait :

« Qu'y a-t-il, savetier, qui te rend si joyeux ? »

Mais je n'écoutai point la réponse, sachant qu'il se tromperait et me parlerait de l'argent gagné ou du repas qui l'attendait ou du repos. Ne sachant point que son bonheur était de se transfigurer en babouches d'or.

VII

Car j'ai découvert cette autre vérité. Et c'est que vaine est l'illusion des sédentaires qui croient pouvoir habiter en paix leur demeure car toute demeure est menacée. Ainsi le temple que tu as bâti sur la montagne, soumis au vent du nord, s'est usé peu à peu comme une étrave ancienne et commence déjà de sombrer. Et celui-là que les sables assiègent ils en prendront peu à peu possession. Tu retrouveras sur ses fondations un désert étale comme la mer. Ainsi de toute construction et surtout de mon indivisible palais fait de moutons, de chèvres, de demeures et de montagnes, démarche d'abord de mon amour mais qui, si meurt le roi en qui se résume ce visage, se résoudra de nouveau en montagnes, chèvres, demeures et moutons. Et, perdu désormais dans le disparate des choses, ne sera plus que matériaux en vrac offerts à de nouveaux sculpteurs. Ils viendront, ceux du

désert, leur refaire un visage. Ils viendront, avec cette image qu'ils portent dans le cœur, ordonner selon le sens nouveau les caractères anciens du livre.

Ainsi ai-je moi-même agi. Nuits somptueuses de mes expéditions de guerre, je ne saurais trop vous célébrer. Ayant bâti, sur la virginité du sable, mon campement triangulaire, je montai sur une éminence pour attendre que la nuit se fît, et, mesurant des yeux la tache noire à peine plus grande qu'une place de village où j'avais parqué mes guerriers, mes montures et mes armes, je méditai d'abord sur leur fragilité. Quoi de plus misérable, en effet, que cette poignée d'hommes à demi nus sous leurs voiles bleus, menacés par le gel nocturne où des étoiles se trouvaient déjà prises, menacés par la soif car il fallait ménager les outres jusqu'au puits du neuvième jour, menacés par le vent de sable qui, s'il se lève, montre la puissance d'une révolte, menacés enfin par les coups qui font blettir comme des fruits la chair de l'homme ? Et l'homme n'est plus bon qu'à rejeter. Quoi de plus misérable que ces paquets d'étoffe bleue à peine durcis par l'acier des armes, posés à nu sur une étendue qui les interdisait ?

Mais que m'importait cette fragilité ? Je les nouais et les sauvais de se disperser et de périr. Rien qu'en ordonnant pour ma nuit la figure triangulaire, je la distinguais d'avec le désert. Mon campement se fermait comme un poing. J'ai vu le cèdre ainsi s'établir parmi la rocaille et sauver de la destruction l'ampleur de ses branchages, car il n'est point non plus de sommeil pour le cèdre qui combat nuit et jour dans sa propre épaisseur et s'alimente dans un univers ennemi des ferments mêmes de sa destruction. Le cèdre se fonde dans chaque instant. Dans chaque instant je fondais ma demeure afin qu'elle durât. Et de cet assemblage qu'un simple souffle eût dispersé je tirais cette assise angulaire, irréductible comme une tour et permanente comme une étrave. Et de peur que mon campement ne s'endormît et ne se défît dans l'oubli je le flanquais de sentinelles qui recevaient les rumeurs du désert. Et de même que le cèdre aspire la rocaille pour la changer en cèdre mon campement se nourrissait des menaces venues du dehors. Bénis soient l'échange nocturne, les messagers silencieux que nul n'a entendus venir

et qui surgissent autour des feux et s'accroupissent, disant la marche de ceux-là qui progressent au Nord ou ce passage de tribus dans le Sud à la poursuite de leurs chameaux volés, ou cette rumeur chez d'autres à cause de meurtre et ces projets surtout de ceux-là qui se taisent sous leurs voiles et méditent la nuit à venir. Tu les as écoutés, les messagers qui viennent raconter leur silence ! Bénis soient ceux-là qui surgissent autour de nos feux si brusquement, avec des mots si funèbres que les feux aussitôt sont noyés dans le sable et que les hommes plongent, à plat ventre, sur leurs fusils, ornant le campement d'une couronne de poudre.

Car la nuit, à peine faite, devient source de prodiges !

Chaque soir ainsi je considérais mon armée prise dans l'étendue comme un navire, mais permanente, sachant bien que le jour la montrerait intacte et toute remplie comme les coqs par la jubilation du réveil. Alors, tandis que l'on équipe les montures, on entend ces éclats de voix qui sonnent dans le matin frais comme des cuivres. Alors les hommes, comme enivrés par la liqueur du jour naissant, gonflent des poumons neufs et savourent l'âpre plaisir de l'étendue.

Je les menais vers l'oasis à conquérir. Quiconque ne comprend pas les hommes eût cherché dans l'oasis même la religion de l'oasis. Mais ceux de l'oasis ignorent leur demeure. Et c'est au cœur d'un rezzou rongé par le sable qu'il importe de la découvrir. Car je leur enseignais cet amour.

Je leur disais : « Vous trouverez là-bas l'herbe odorante, le chant des fontaines, et des femmes aux longs voiles de couleur qui fuiront effrayées comme un troupeau de biches agiles, mais douces à saisir, faites comme elles sont pour la capture... »

Je leur disais : « Elles croient vous haïr et pour vous repousser useront des dents et des ongles. Mais il vous suffira pour les dompter de votre poing noué dans les boucles bleues de leur chevelure ! »

Je leur disais : « Il vous suffira d'exercer votre force dans sa douceur pour les retenir immobiles. Elles fermeront encore les yeux pour vous ignorer, mais votre silence pèsera sur elles comme l'ombre d'un aigle. Alors enfin elles ouvriront leurs yeux sur vous et vous les emplirez de larmes.

« Vous aurez été leur immensité, comment vous oublieraient-elles ? »

Et je leur disais pour conclure et les enivrer vers ce paradis :

« Vous connaîtrez donc là-bas des palmeraies et des oiseaux de toutes couleurs... L'oasis se rendra à vous parce que vous portez dans le cœur la religion de l'oasis alors que ceux que vous en chassez n'en sont plus dignes. Leurs femmes elles-mêmes, lavant leur linge dans le ruisseau qui chante sur de petites pierres rondes et blanches, croient accomplir un triste devoir universel quand elles célèbrent une fête. Mais vous, qui vous êtes racornis dans le sable et desséchés dans le soleil et salés de la croûte brûlante des salines, vous les épouserez et, les poings sur les hanches, les regardant laver leur linge dans l'eau bleue, vous savourerez votre victoire.

« Vous durez aujourd'hui dans le sable à la façon du cèdre grâce aux ennemis qui vous cernent et vous durcissent, vous durerez, l'ayant conquise, dans l'oasis si l'oasis pour vous n'est point l'abri où l'on s'enferme et où l'on oublie, mais une victoire permanente sur le désert.

« Ceux-là, vous les avez vaincus, car ils s'enfermaient dans leur égoïsme, satisfaits par leurs provisions. Ils ne voyaient dans la couronne de sable qui les assiégeait qu'un ornement pour oasis, riant des importuns qui cherchaient à les émouvoir afin qu'au seuil de cette patrie de fontaines l'on relevât les sentinelles qui s'endormaient.

« Ils croupissaient dans l'illusion du bonheur qu'ils tiraient de biens possédés. Alors que le bonheur n'est que chaleur des actes et contentement de la création. Ceux qui n'échangent plus rien d'eux-mêmes et reçoivent d'autrui leur nourriture, fût-elle la mieux choisie et la plus délicate, ceux-là mêmes qui, subtils, écoutent les poèmes étrangers sans écrire leurs propres poèmes, jouissent de l'oasis sans la vivifier, usent des cantiques qu'on leur fournit, ceux-là s'attachent d'eux-mêmes à leurs râteliers dans l'étable et, réduits au rôle de bétail, sont prêts pour l'esclavage. »

Je leur ai dit : « L'oasis une fois conquise rien d'essentiel n'a changé pour vous. Ce n'est qu'une autre forme de campement dans le désert. Car mon empire est menacé de toutes parts. Sa matière n'est qu'un assemblage fami-

lier de chèvres, de moutons, de demeures et de montagnes, mais si se rompt le nœud qui les noue ensemble, il n'en restera rien que matériaux en vrac et offerts au pillage. »

VIII

Il m'apparut qu'ils se trompaient sur le respect. Car je me suis moi-même exclusivement préoccupé des droits de Dieu à travers l'homme. Et certes le mendiant lui-même, sans m'exagérer son importance, je l'ai toujours conçu comme un ambassadeur de Dieu.

Mais les droits du mendiant et de l'ulcère du mendiant et de sa laideur honorés pour eux-mêmes comme idoles, je ne les ai pas reconnus.

Qu'ai-je côtoyé de plus repoussant que ce quartier de ville bâti au flanc d'une colline et qui coulait comme un égout jusqu'à la mer? Les corridors qui débouchaient sur les ruelles versaient par bouffées molles une haleine empestée. La racaille n'émergeait de ces profondeurs spongieuses que pour s'injurier d'une voix usée et sans colère véritable, à la façon des bulles molles qui éclatent, régulières, à la surface des marais.

J'y ai vu ce lépreux, riant grassement et s'épongeant l'œil d'un linge sordide. Il était avant tout vulgaire et se plaisantait soi-même par bassesse.

Mon père décida l'incendie. Et cette tourbe qui tenait à ses bouges moisis commença de fermenter, réclamant au nom de Ses droits. Le droit à la lèpre dans la moisissure.

« Ceci est naturel, me dit mon père, car la justice selon eux c'est de perpétuer ce qui est. »

Et ils criaient dans leur droit à la pourriture. Car, fondés par la pourriture, ils étaient pour la pourriture.

« Et si tu laisses se multiplier les cafards, me dit mon père, alors naissent les droits des cafards. Lesquels sont évidents. Et il naîtra des chantres pour te les célébrer. Et ils te chanteront combien grand est le pathétique des cafards menacés de disparition.

« Être juste..., me dit mon père, il faut choisir. Juste pour l'archange ou juste pour l'homme? Juste pour la plaie ou pour la chair saine? Pourquoi l'écouterais-je, celui-là qui vient me parler au nom de sa pestilence?

« Mais je le soignerai à cause de Dieu. Car il est aussi demeure de Dieu. Mais non point selon son désir qui n'est que désir exprimé par l'ulcère.

« Quand je l'aurai nettoyé et lavé et enseigné, alors son désir sera autre et il se reniera lui-même tel qu'il était. Et pourquoi, aurais-je, moi, servi d'allié à celui-là qu'il aura lui-même renié ? Pourquoi l'aurais-je, selon le désir du lépreux vulgaire, empêché de naître et d'embellir ?

« Pourquoi prendrais-je le parti de ce qui est contre ce qui sera. De ce qui végète contre ce qui demeure en puissance ? »

« La justice selon moi, me dit mon père, est d'honorer le dépositaire à cause du dépôt. Autant que je m'honore moi-même. Car il reflète la même lumière. Aussi peu visible qu'elle soit en lui. La justice est de le considérer comme véhicule et comme chemin. Ma charité c'est de l'accoucher de lui-même.

« Mais dans cet égout qui plonge vers la mer je m'attriste devant cette pourriture. Dieu s'y trouve déjà tellement gâté... J'attends d'eux le signe qui me montrera l'homme et ne le reçois point.

— Cependant, j'ai vu tel ou tel, dis-je à mon père, partager son pain et aider plus pourri que lui à décharger son sac, ou prendre en pitié tel enfant malade...

— Ils mettent tout en commun, répondit mon père, et de cette bouillie font leur charité. Ce qu'ils appellent charité. Ils partagent. Mais dans ce pacte, que savent faire aussi les chacals autour d'une charogne, ils veulent célébrer un grand sentiment. Ils veulent nous faire croire qu'il est là un don ! Mais la valeur du don dépend de celui à qui on l'adresse. Et ici au plus bas. Comme l'alcool à l'ivrogne qui boit. Ainsi le don est maladie. Mais si moi c'est la santé que je donne, je taille alors dans cette chair... et elle me hait.

« Ils en arrivent, me dit encore mon père, dans leur charité, à préférer la pourriture... Mais si moi je préfère la santé ?

« Quand on te sauvera la vie, me dit encore mon père, ne remercie jamais. N'exagère point ta reconnaissance. Car celui-là qui t'a sauvé, s'il attend ta reconnaissance, c'est qu'il est bas, car que croit-il ? T'avoir servi ? Alors que c'est Dieu qu'il a servi en te gardant si tu vaux

quelque chose. Et toi, si tu exprimes trop fort ta reconnaissance, c'est que tu manques à la fois et de modestie et d'orgueil. Car l'important qu'il a sauvé, ce n'est point ton petit hasard personnel, mais l'œuvre à laquelle tu collabores et qui s'appuie aussi sur toi. Et comme il est soumis à la même œuvre, tu n'as point à le remercier. Il est remercié par son propre travail de t'avoir sauvé. C'est là sa collaboration à l'œuvre.

« Tu manques aussi d'orgueil de te soumettre à ses émotions les plus vulgaires. Et à le flatter dans sa petitesse en faisant de toi son esclave. Car s'il était noble, il refuserait ta reconnaissance.

« Je ne vois rien qui m'intéresse, disait mon père, qu'admirable collaboration de l'un à travers l'autre. Je me sers de toi ou de la pierre. Mais qui est reconnaissant à la pierre d'avoir servi d'assise au temple ?

« Mais eux ne collaborent point vers autre chose qu'eux-mêmes. Et cet égout qui plonge vers la mer n'est point nourricier de cantiques ni source de statues de marbre, ni caserne pour les conquêtes. Il ne s'agit pour eux que de pactiser le mieux possible pour l'usage des provisions. Mais ne t'y trompe point. Les provisions sont nécessaires mais plus dangereuses que la famine.

« Ils ont tout divisé en deux temps, lesquels n'ont point de signification : la conquête et la jouissance. As-tu vu l'arbre grandir, puis, une fois grandi, se prévaloir d'être arbre ? L'arbre grandit tout simplement. Je te le dis : ceux-là qui ayant conquis se font sédentaires sont déjà morts... »

La charité selon le sens de mon empire c'est la collaboration.

Le chirurgien, j'ordonne qu'il s'épuise dans la traversée d'un désert s'il peut à celui-là au loin refaire son instrument. Et cela même s'il s'agit de quelque vulgaire casseur de pierres mais qui a besoin de ses muscles pour casser ces pierres. Et cela même si le chirurgien est de haute valeur. Car il ne s'agit point d'honorer la médiocrité mais de réparer le véhicule. Et ils ont tous deux le même conducteur. Ainsi de ceux-là qui protègent et aident les femmes enceintes. C'était d'abord à cause du fils qu'elles servaient de leurs vomissements et de leurs douleurs. Et

la femme n'avait point à remercier, sinon au nom de son fils. Mais voici qu'aujourd'hui elle réclame l'aide au nom de ses vomissements et de ses douleurs. Alors s'il n'était qu'elles, je les supprimerais, car leurs vomissements sont laids. Car il n'est d'important en elles que ce qui se sert d'elles et elles n'ont point qualité pour remercier. Car qui les aide et elles-mêmes ne sont que serviteurs de la naissance et les remerciements n'ont point de signification.

Ainsi du général qui vint trouver mon père :

« Je me moque bien de toi-même ! Tu n'es grand qu'à cause de l'empire que tu sers. Je te fais respecter pour, à travers toi, faire respecter l'empire. »

Mais je sentais aussi la bonté de mon père. « Quiconque, disait-il, a eu un grand rôle, quiconque a été honoré ne peut être avili. Quiconque a régné ne peut être dépossédé de son règne, tu ne peux transformer en mendiant celui-là qui donnait aux mendiants, car ce que tu abîmes ici c'est quelque chose comme l'armature et la forme de ton navire. C'est pourquoi j'use de châtiments à la mesure des coupables. Ceux-là que j'ai cru devoir ennoblir, je les exécute, mais ne les réduis point à l'état d'esclaves, s'ils ont failli. J'ai rencontré un jour une princesse qui était laveuse de linge. Et ses compagnes riaient d'elle : « Où est ta royauté, laveuse de linge ? Tu pouvais faire tomber les têtes et voilà enfin qu'impunément nous pouvons te salir de nos injures... Ce n'est que justice ! » Car la justice selon elles était compensation.

« Et la laveuse de linge se taisait. Peut-être humiliée pour elle-même mais surtout pour plus grand qu'elle-même. Et la princesse s'inclinait toute raide et blanche sur son lavoir. Et ses compagnes impunément la poussaient du coude. Rien d'elle n'invitant la verve car elle était belle de visage, réservée de geste et silencieuse, je compris que ses compagnes raillaient non la femme mais sa déchéance. Car celui-là que tu as envié, s'il tombe sous tes griffes, tu le dévores. Je la fis donc comparaître :

« Je ne sais rien de toi sinon que tu as régné. A dater de ce jour tu auras droit de vie et de mort sur tes compagnes de lavoir. Je te réinstalle dans ton règne. Va. »

« Et quand elle eut repris sa place au-dessus de la tourbe vulgaire, elle dédaigna justement de se souvenir des

outrages. Et celles-là mêmes du lavoir, n'ayant plus à nourrir leurs mouvements intérieurs de sa déchéance, les nourrirent de sa noblesse et la vénérèrent. Elles organisèrent de grandes fêtes pour célébrer son retour à la royauté et se prosternaient à son passage, ennoblies elles-mêmes de l'avoir autrefois touchée du doigt. »

« C'est pourquoi, me disait mon père, je ne soumettrai point les princes aux injures de la populace ni à la grossièreté des geôliers. Mais je leur ferai trancher la tête dans un grand cirque de clairons d'or. »

« Quiconque abaisse, disait mon père, c'est qu'il est bas. »

« Jamais un chef, disait mon père, ne sera jugé par ses subalternes. »

IX

Ainsi me parlait mon père :

« Force-les de bâtir ensemble une tour et tu les changeras en frères. Mais si tu veux qu'ils se haïssent, jette-leur du grain. »

Il me disait encore :

« Qu'ils m'apportent d'abord le fruit de leur travail. Qu'ils versent dans mes granges la rivière de leurs moissons. Qu'ils se bâtissent en moi leurs greniers. Je veux qu'ils servent ma gloire quand ils flagellent les blés et qu'éclate autour l'écorce d'or. Car alors le travail qui n'était que fonction pour la nourriture devient cantique. Car voilà qu'ils sont moins à plaindre, ceux dont les reins plient sous les sacs lourds, quand ils les portent vers la meule. Ou les remportent, blancs de farine. Le poids du sac les augmente comme une prière. Et voilà qu'ils rient, joyeux, quand ils portent la gerbe comme un candélabre de graines avec ses pointes et son rutilement. Car une civilisation repose sur ce qui est exigé des hommes, non sur ce qui leur est fourni. Et certes ce blé, ensuite ils reviennent épuisés et s'en nourrissent. Mais là n'est point pour l'homme la face importante des choses. Ce qui les

nourrit dans leur cœur ce n'est point ce qu'ils reçoivent du blé. C'est ce qu'ils lui donnent.

« Car, une fois encore, sont à mépriser ces peuplades qui récitent les poèmes d'autrui et mangent le blé d'autrui ou font venir des architectes qu'ils paient pour édifier leurs villes. Ceux-là, je les appelle des sédentaires. Et je ne découvre plus, autour d'eux, comme une auréole, le poudroiement d'or du blé que l'on bat.

« Car il est juste que je reçoive en même temps que je donne afin d'abord de pouvoir continuer de donner. Je bénis cet échange entre le don et le retour, qui permet de poursuivre la marche et de donner plus loin encore. Et si le retour permet à la chair de se refaire, c'est le don seul qui alimente le cœur.

« J'ai vu des danseuses composer leur danse. Et la danse une fois créée et dansée, certes personne n'emportait le fruit du travail pour en faire des provisions. La danse passe comme un incendie. Et cependant je dis civilisé le peuple qui compose ses danses, malgré qu'il ne soit pour les danses ni récolte ni greniers. Alors que je dis brute le peuple qui aligne sur ses étagères des objets, fussent-ils les plus fins, nés du travail d'autrui, même s'il se montre capable de s'enivrer de leur perfection.

« L'homme, disait mon père, c'est d'abord celui qui crée. Et seuls sont frères les hommes qui collaborent. Et seuls vivent ceux qui n'ont point trouvé leur paix dans les provisions qu'ils avaient faites. »

On lui fit un jour une objection :

« Qu'appelles-tu créer ? Car s'il s'agit d'une invention qui se remarque, bien peu en sont capables. Et tu parles dès lors pour quelques-uns seulement, mais les autres ? »

Mon père leur répondit :

« Créer, c'est manquer peut-être ce pas dans la danse. C'est donner de travers ce coup de ciseau dans la pierre. Peu importe le destin du geste. Cet effort t'apparaît stérile à toi, aveugle, qui te tiens le nez contre, mais recule-toi. Considère de plus loin le mouvement de ce quartier de ville. Il n'est plus là qu'une grande ferveur et qu'une poussière dorée du travail. Et les gestes manqués tu ne les remarques plus. Car ce peuple penché sur l'ouvrage, bon gré mal gré, édifie ses palais ou ses citernes ou ses grands jardins suspendus. Ses œuvres naissent comme

nécessairement de l'enchantement de ses doigts. Et je te le dis, elles naissent autant de ceux-là qui manquent leurs gestes que de ceux-là qui les réussissent, car tu ne peux partager l'homme, et si tu sauves seuls les grands sculpteurs tu seras privé de grands sculpteurs. Qui serait assez fou pour choisir un métier qui donne si peu de chances de vivre ? Le grand sculpteur naît du terreau de mauvais sculpteurs. Ils lui servent d'escalier et l'élèvent. Et la belle danse naît de la ferveur à danser. Et la ferveur à danser exige que tous dansent — même ceux-là qui dansent mal — sinon il n'est point de ferveur mais académie pétrifiée et spectacle sans signification.

« Ne condamne pas leurs erreurs à la façon de l'historien qui juge une ère déjà conclue. Mais qui reprochera au cèdre de n'être encore que graine ou tige ou brindille poussée de travers ? Laisse faire. D'erreur en erreur se soulèvera la forêt de cèdres qui distribuera, les jours de grand vent, l'encens de ses oiseaux. »

Et mon père disait pour conclure :

« Je te l'ai déjà dit. Erreur de l'un, réussite de l'autre, ne t'inquiète point de ces divisions. Il n'est de fertile que la grande collaboration de l'un à travers l'autre. Et le geste manqué sert le geste qui réussit. Et le geste qui réussit montre le but qu'ils poursuivaient ensemble à celui-là qui a manqué le sien. Celui qui trouve le dieu le trouve pour tous. Car mon empire est semblable à un temple et j'ai sollicité les hommes. J'ai convié les hommes à le bâtir. Ainsi c'est leur temple. Et la naissance du temple tire d'eux-mêmes leur plus haute signification. Et ils inventent la dorure. Et celui-là qui la cherchait sans la réussir aussi l'invente. Car c'est de cette ferveur d'abord que la dorure nouvelle est née. »

Il disait ailleurs :

« N'invente point d'empire où tout soit parfait. Car le bon goût est vertu de gardien de musée. Et si tu méprises le mauvais goût tu n'auras ni peinture, ni danse, ni palais, ni jardins. Tu auras fait le dégoûté par crainte du travail malpropre de la terre. Tu en seras privé par le vide de ta perfection. Invente un empire où simplement tout soit fervent. »

X

Mes armées étaient lasses comme d'avoir porté un lourd fardeau. Mes capitaines me venaient voir :

« Quand rentrons-nous chez nous ? Le goût des femmes des oasis conquises ne vaut pas le goût de nos femmes. »

L'un me disait :

« Seigneur, je rêve de celle-là qui est faite de mon temps, de mes disputes. Je voudrais revenir et planter à l'aise. Seigneur, il est une vérité que je ne sais plus approfondir. Laisse-moi croître dans le silence de mon village. Ma vie, j'éprouve le besoin de la méditer. »

Et je compris qu'ils avaient besoin de silence. Car dans le silence seul, la vérité de chacun se noue et prend des racines. Car le temps d'abord compte comme dans l'allaitement. Et l'amour maternel lui-même est d'abord fait d'allaitement. Et qui voit croître l'enfant dans l'instant ? Personne. Ce sont ceux qui viennent d'ailleurs qui disent : « Comme il a grandi ! » Mais la mère ni le père ne l'ont vu grandir. Il est devenu, dans le temps. Et il était à chaque instant, ce qu'il devait être.

Voilà donc que mes hommes avaient besoin de temps, ne fût-ce que pour comprendre un arbre. Pour s'asseoir chaque jour sur la marche du seuil en face du même arbre aux mêmes branches. Et peu à peu voilà que l'arbre se révèle.

Car ce poète, un soir auprès du feu dans le désert, racontait simplement son arbre. Et mes hommes l'écoutaient dont beaucoup n'avaient jamais vu qu'herbe à chameau et palmiers nains et ronces. « Tu ne sais pas, leur disait-il, ce qu'est un arbre. J'en ai vu un qui avait poussé par hasard dans une maison abandonnée, un abri sans fenêtres, et qui était parti à la recherche de la lumière. Comme l'homme doit baigner dans l'air, comme la carpe doit baigner dans l'eau, l'arbre doit baigner dans la clarté. Car planté dans la terre par ses racines, planté dans les astres par ses branchages, il est le chemin de l'échange entre les étoiles et nous. Cet arbre, né aveugle, avait donc déroulé dans la nuit sa puissante musculature et tâtonné d'un mur à l'autre et titubé et le drame s'était imprimé

dans ses torsades. Puis, ayant brisé une lucarne dans la direction du soleil, il avait jailli droit comme un fût de colonne, et j'assistais, avec le recul de l'historien, aux mouvements de sa victoire.

« Contrastant magnifiquement avec les nœuds ramassés pour l'effort de son torse dans son cercueil, il s'épanouissait dans le calme, étalant tout grand comme une table son feuillage où le soleil était servi, allaité par le ciel lui-même, nourri superbement par les dieux.

« Et je le voyais chaque jour dans l'aube se réveiller de son faîte à sa base. Car il était chargé d'oiseaux. Et dès l'aube commençait de vivre et de chanter, puis, le soleil une fois surgi, il lâchait ses provisions dans le ciel comme un vieux berger débonnaire, mon arbre maison, mon arbre château qui restait vide jusqu'au soir... »

Ainsi racontait-il et nous savions qu'il faut longtemps regarder l'arbre pour qu'il naisse de même en nous. Et chacun jalousait celui-là qui portait dans le cœur cette masse de feuillage et d'oiseaux.

« Quand, me demandaient-ils, quand finira la guerre ? Nous voudrions aussi comprendre quelque chose. Il est temps pour nous de devenir... »

Et, si l'un d'eux capturait un renard des sables encore jeune et qu'il pût nourrir de ses mains, il le nourrissait, ou des gazelles quelquefois quand elles daignaient ne point mourir, et le renard des sables chaque jour lui devenait plus précieux de s'enrichir de ses poils soyeux et de son espièglerie et surtout de ce besoin de nourriture qui exigeait si impérieusement la sollicitude du guerrier. Et celui-là vivait de l'illusion vaine de faire passer de lui au petit animal quelque chose de soi comme si l'autre était nourri, formé et composé de son amour.

Puis un jour s'échappait dans le sable le renard appelé par l'amour, qui vidait d'un coup le cœur de l'homme. Et il en est un que j'ai vu mourir pour ne s'être défendu qu'avec mollesse au cours d'une embuscade. Et me revint à la mémoire, quand nous apprîmes sa mort, la phrase mystérieuse qu'il avait prononcée après la fuite de son renard, lorsque ses compagnons le devinant mélancolique lui avaient suggéré d'en capturer un autre : « Il faut trop de patience, avait-il répondu, non pour le prendre mais pour l'aimer. »

Voilà pourtant qu'ils étaient las des renards et des

gazelles, ayant compris la vanité de leurs échanges, car un renard échappé pour l'amour n'enrichit point d'eux le désert.

« J'ai des fils, me disait l'autre, et ils grandissent et je ne les aurai pas enseignés. Je ne dépose donc rien en eux. Et où irai-je une fois mort ? »

Et moi, les enfermant dans le silence de mon amour, je considérais mon armée qui commençait de fondre dans le sable et de s'y perdre comme ces fleuves nés des orages que ne sauve point le sous-sol d'argile et qui meurent stériles, ne s'étant point, le long des rives, changés en arbres, changés en herbe, changés en nourriture pour les hommes.

Mon armée avait souhaité de se changer en oasis pour le bien de l'empire, afin d'embellir mon palais de ses résidences lointaines, afin que parlant de lui on pût en dire : « Quelle saveur lui donnent vers le Sud ces palmiers, ces palmeraies nouvelles, ces villages où l'on sculpte l'ivoire... »

Mais nous combattions sans nous en saisir et chacun songeait au retour. Et l'image de l'empire se détruisait en eux comme un visage que l'on ne sait plus regarder et qui se perd dans le disparate du monde.

« Que nous importe, disaient-ils, d'être plus ou moins riches de cette oasis inconnue ? En quoi nous augmentera-t-elle ? En quoi nous enrichira-t-elle quand, revenus chez nous, nous nous enfermerons dans le village ? Elle servira celui-là seul qui l'habitera ou qui récoltera les dattes de ses palmes ou lavera son linge dans l'eau vivante de ses rivières... »

XI

Ils se trompaient mais qu'y pouvais-je ? Quand la foi s'éteint c'est Dieu qui meurt et qui se montre désormais inutile. Quand leur ferveur s'épuise c'est l'empire lui-même qui se décompose car il est fait de leur ferveur. Non qu'il soit duperie en lui-même. Mais si je nomme domaine telle procession d'oliviers et la cabane où l'on s'abrite, et que celui-là qui les contemple éprouve l'amour

et les rassemble dans son cœur, s'il vient à ne plus voir que des oliviers parmi d'autres et parmi eux une cabane perdue et qui n'a plus de signification sinon d'abriter de la pluie, qui donc sauverait le domaine d'être vendu et dispersé ? Puisque cette vente ne changerait rien ni à la cabane ni aux oliviers !

Voyez le maître des domaines quand il marche le long des chemins dans la rosée de l'aube, tout seul et n'emportant rien de sa fortune. N'usant point de ses avantages. Comme dépossédé de ses biens puisqu'ils ne le servent pas dans l'instant et que son pas force dans la boue, s'il a plu, comme le pas d'un homme de peine et que, de son bâton, il écarte les ronces mouillées comme le vagabond le plus vagabond. Et que, du fond de son chemin creux, il n'embrasse même pas du regard son domaine, mais simplement connaît qu'il en est prince.

Cependant si tu le rencontres et qu'il te regarde, il est celui-là et non un autre. Calme et sûr de soi il s'appuie sur la caution fondamentale qui ne lui sert de rien dans l'instant. Il n'use de rien mais rien ne lui manque. Il est bien appuyé sur l'assise des pâturages, des champs d'orge et des palmeraies qui sont siennes. Les champs sont en repos. Les granges dorment encore. Les batteurs de blé ne font point voler leur lumière. Mais il les contient tous dans son cœur. Ne marche point ici n'importe qui, c'est le maître qui lentement dans ses luzernes se promène...

Bien aveugle celui qui n'aperçoit l'homme que dans ses actes, qui croit que l'acte le montre seul, ou l'expérience tangible ou l'usage de tel avantage. Ce qui compte pour l'homme n'est point ce dont il dispose dans l'instant, car mon promeneur dispose à peine de la poignée d'épis qu'il pourrait froisser dans les mains ou du fruit qu'il pourrait cueillir. Celui-là qui me suit dans la guerre est plein du souvenir de sa bien-aimée qu'il ne peut ni voir ni toucher ni serrer dans ses bras et qui ne songe même pas à lui, puisqu'en cette heure du petit jour où il respire l'étendue et sent la pesée qui le tire, sur sa couche tellement lointaine elle n'est même pas vivante au monde. Mais comme absente et morte. Mais endormie. Et cependant l'homme est chargé de ce qu'elle existe, chargé d'une tendresse dont il n'use point et qui dort, oubliée d'elle-même, comme les grains dans la réserve, chargé de parfums qu'il ne respire pas, chargé d'un murmure de

jet d'eau qui fait le cœur de sa maison et qu'il n'entend point, chargé lui aussi du poids d'un empire qui le fait différent des autres.

Ou cet ami que tu rencontres et qui porte en lui son enfant malade. Malade au loin. Dont il ne sent pas de la main la fièvre, et dont il n'entend pas les plaintes. Et qui ne change rien de sa vie dans l'instant même. Et cependant il t'apparaîtra comme écrasé par le poids d'un enfant dans son cœur.

Ainsi celui-là qui vient de l'empire et ne saurait ni l'embrasser d'un seul coup d'œil ni user de ses provisions ni en recevoir le moindre avantage, mais qui en est agrandi dans son cœur comme le maître du domaine ou le père de l'enfant malade ou celui qu'enrichit l'amour lorsque la bien-aimée non seulement est lointaine mais endormie. Seul compte pour l'homme le sens des choses.

Certes, je le connais, le forgeron de mon village qui me vient et me dit :

« Peu m'importe ce qui ne me concerne point. Si j'ai mon thé, mon sucre, mon âne bien nourri et ma femme à côté de moi, si mes enfants progressent en âge et en vertu, alors je suis pleinement heureux et je ne demande plus rien d'autre. Pourquoi ces souffrances ? »

Et comment serait-il heureux s'il est seul au monde dans sa maison ? S'il habite avec sa famille une tente perdue dans le désert ? Je l'oblige donc à se corriger :

« Si tu retrouves le soir d'autres amis sous d'autres tentes, si ceux-là ont quelque chose à te dire et t'enseignent les nouvelles du désert... »

Car je vous ai vus, ne l'oubliez pas ! Je vous ai vus autour des feux nocturnes occupés de rôtir le mouton ou la chèvre et j'ai entendu vos éclats de voix. Je me suis donc à pas lents et dans le silence de mon amour approché de vous. Vous parliez certes de vos fils, et de celui-là qui grandit et de celui-là qui est malade, vous parliez certes de la maison, mais sans trop insister. Et vous ne commenciez de vous animer que lorsque s'asseyait le voyageur qui débarquait de sa caravane lointaine et vous développait les merveilles de là-bas et les éléphants blancs d'un prince et le mariage à mille kilomètres de celle-là dont vous saviez à peine le nom. Ou encore ce remue-ménage des ennemis. Ou qui

racontait cette comète ou cet affront ou cet amour ou ce courage devant la mort ou cette haine contre vous ou cette grande sollicitude. Alors vous étiez pleins d'espace et liés à tant de choses, alors elle prenait sa signification votre tente aimée et haïe, menacée et protégée. Alors vous étiez pris dans un réseau miraculeux qui vous changeait vous-mêmes en plus vaste que vous...

Car vous avez besoin d'une étendue que le langage seul en vous délivre.

Je me souviens de ce qu'il advint d'eux quand mon père parqua les trois mille réfugiés berbères dans un camp au nord de la ville. Il ne voulait point qu'ils se mélangeassent avec les nôtres. Comme il était bon, il les nourrit et les alimenta en étoffes, en sucre et en thé. Mais sans exiger leur travail contre les dons de sa magnificence. Ainsi n'eurent-ils plus à s'inquiéter pour leur subsistance et chacun eût pu dire : « Peu m'importe ce qui ne me concerne point. Si j'ai mon thé, mon sucre et mon âne bien nourri et ma femme à côté de moi, si mes enfants progressent en âge et en vertu, alors je suis pleinement heureux et je ne demande rien d'autre... »

Mais qui eût pu les croire heureux ? Nous allions parfois les visiter quand mon père désirait m'enseigner.

« Vois, disait-il, ils deviennent bétail et commencent doucement de pourrir... non dans leur chair mais dans leur cœur. »

Car tout pour eux perdait sa signification. Si tu ne joues point ta fortune aux dés il est bon cependant que les dés te puissent signifier en rêve des domaines et des troupeaux, des barres d'or, des diamants que tu ne possèdes point. Qui sont d'ailleurs. Mais vient l'heure où les dés ne peuvent plus rien représenter. Et il n'est plus de jeu possible.

Et voilà que nos protégés n'avaient plus rien à se dire. Ayant usé leurs histoires de famille qui se ressemblaient toutes. Ayant achevé de se décrire l'un à l'autre leur tente quand toutes leurs tentes étaient semblables. Ayant achevé de craindre et d'espérer, et d'inventer. Ils usaient encore du langage pour des effets rudimentaires : « Prête-moi ton réchaud », pouvait dire l'un, « Où est mon fils ? » pouvait dire l'autre. Humanité couchée sur sa litière, sous sa mangeoire, qu'eût-elle désiré ? Au nom de quoi se fût-elle battue ? Pour le pain ? Ils en recevaient. Pour

la liberté ? Mais dans les limites de leur univers ils étaient infiniment libres. Noyés même dans cette liberté démesurée qui vide certains riches de leurs entrailles. Pour triompher de leurs ennemis ? Mais ils n'avaient plus d'ennemis !

Mon père me dit :

« Tu peux venir avec un fouet, et traverser le campement, seul, en les flagellant au visage, tu ne soulèveras rien de plus en eux qu'en une meute de chiens, quand elle grogne en reculant, et aimerait mordre. Mais aucun ne se sacrifie et tu n'es point mordu. Et tu croises tes bras devant eux. Et tu les méprises... »

Il me disait aussi :

« Ce sont là des carcasses d'hommes. Mais l'homme n'y est plus. Ils peuvent t'assassiner en lâches, derrière ton dos, car la pègre se montre dangereuse. Mais ils ne soutiendront pas ton regard. »

Cependant la discorde s'installa chez eux comme une maladie. Une discorde incohérente qui ne les partageait point en deux camps, mais les dressait tous contre chacun, car celui-là les spoliait qui mangeait sa part des provisions. Ils se surveillaient les uns les autres comme des chiens qui tournent autour de l'auge, et voici qu'au nom de leur justice ils commirent des meurtres, car leur justice était d'abord égalité. Et quiconque se distinguait en quoi que ce fût était écrasé par le nombre.

« La masse, me dit mon père, hait l'image de l'homme, car la masse est incohérente, pousse dans tous les sens à la fois et annule l'effort créateur. Il est certes mauvais que l'homme écrase le troupeau. Mais ne cherche point là le grand esclavage : il se montre quand le troupeau écrase l'homme. »

Ainsi, au nom de droits obscurs, les poignards qui trouaient des ventres nourrissaient chaque nuit des cadavres. Et, de même que l'on vide les ordures, on les traînait à l'aube aux lisières du campement où nos tombereaux les chargeaient comme un service de voirie. Et je me souvenais des paroles de mon père : « Si tu veux qu'ils soient frères, oblige-les de bâtir une tour. Mais si tu veux qu'ils se haïssent, jette-leur du grain. »

Et nous constatâmes peu à peu qu'ils perdaient l'usage de mots qui ne leur servaient plus. Et mon père me promenait parmi ces faces comme absentes qui nous

regardaient sans nous connaître, hébétées et vides. Ils ne formaient plus que ces grognements vagues qui réclament la nourriture. Ils végétaient sans regrets ni désirs ni haine ni amour. Et voici que bientôt ils ne se lavèrent même plus et ne détruisirent plus leur vermine. Elle prospéra. Alors commencèrent d'apparaître les chancres et les ulcères. Et voici que le campement commença d'empuantir l'air. Mon père craignait la peste. Et sans doute aussi réfléchissait-il sur la condition d'homme.

« Je me déciderai à réveiller l'archange qui dort étouffé sous leur fumier. Car je ne les respecte pas, mais à travers eux je respecte Dieu... »

XII

« Car voilà bien, disait mon père, un grand mystère de l'homme. Ils perdent l'essentiel et ignorent ce qu'ils ont perdu. Ainsi l'ignorent de même les sédentaires des oasis accroupis sur leurs provisions. En effet, ce qu'ils ont perdu ne se lit point dans les matériaux qui ne changent pas. Et les hommes contemplent toujours ce même mélange de moutons, de chèvres, de demeures et de montagnes mais qui ne composent plus un domaine...

« S'ils perdent le sens de l'empire, ils ne conçoivent point qu'ils se racornissent et se vident de leur substance et enlèvent leur prix aux choses. Les choses conservent leur apparence, mais qu'est-ce qu'un diamant ou une perle si nul ne les souhaite : autant du verre taillé. Et l'enfant que tu berces a perdu quelque chose de soi s'il n'est plus cadeau pour l'empire. Mais tu l'ignores d'abord car son sourire n'a point changé.

« Ils ne voient pas leur appauvrissement car les objets dans leur usage demeurent les mêmes. Mais qu'est-ce que l'usage d'un diamant ? Et qu'est-ce qu'une parure s'il n'est point de fête ? Et qu'est-ce que l'enfant s'il n'est point d'empire, et si tu ne rêves pas de faire de cet enfant un conquérant, un seigneur ou un architecte ? S'il est réduit à n'être qu'un paquet de chair.

« Ils méconnaissent l'invisible mamelle qui les allaitait nuit et jour, car l'empire t'alimente le cœur comme t'alimente de son amour et change pour toi le sens des

choses la bien-aimée qui loin de toi s'est endormie et repose cependant comme morte. Il est là-bas un faible souffle que tu ne peux même pas respirer et le monde pour toi n'est que miracle. Ainsi le seigneur du domaine, dans la rosée de l'aube, porte dans son cœur, en se promenant, jusqu'au sommeil des métayers.

« Mais le mystérieux de l'homme qui se désespère si la bien-aimée s'écarte de lui est que si lui-même cesse d'aimer ou cesse de vénérer l'empire, il ne soupçonne pas son propre appauvrissement. Il se dit simplement : « Elle était moins belle que dans mon rêve ou moins aimable... » et le voilà qui part satisfait au hasard du vent. Mais le monde pour lui n'est plus miracle. Et l'aube n'est plus l'aube du retour ou l'aube du réveil dans ses bras. La nuit n'est plus le grand sanctuaire pour l'amour. Elle n'est plus, grâce à celle-là qui respire dans son sommeil, ce grand manteau du berger. Tout s'est terni. Tout s'est durci. Et l'homme qui ignore le désastre ne pleure pas sa plénitude passée. Il est satisfait par sa liberté qui est la liberté de n'exister plus.

« Ainsi celui en qui l'empire est mort : « Ma ferveur, se dit-il, était aveuglément stupide. » Et, certes, il a raison. Il n'existe rien en dehors de lui qu'assemblage disparate de chèvres, de moutons, de demeures et de montagnes. L'empire était création de son cœur.

« Mais la beauté d'une femme, où la loges-tu s'il n'est point d'homme pour s'en émouvoir ? Et le prestige du diamant si nul ne le souhaite posséder ? Et l'empire, s'il n'est plus de serviteurs de l'empire ?

« Car celui qui sait lire l'image, et qui la porte dans son cœur, et s'il lui est lié pour en vivre comme un petit enfant à la mamelle, celui dont elle est clef de voûte, dont elle est sens et signification et occasion de grandeur, espace et plénitude, celui-là, s'il est retranché d'avec sa source, est comme divisé, démantelé, et il meurt d'asphyxie à la façon de l'arbre dont on a tranché les racines. Il ne se retrouvera plus. Et cependant, alors que l'image périssant en lui le fait périr, il ne souffre point et s'accommode de sa médiocrité sans la connaître.

« C'est pourquoi il convient en permanence de tenir réveillé en l'homme ce qui est grand et de le convertir à sa propre grandeur.

« Car l'aliment essentiel ne lui vient pas des choses mais du nœud qui noue les choses. Ce n'est pas le diamant, mais telle relation entre le diamant et les hommes qui le peut nourrir. Ni ce sable, mais telle relation entre le sable et les tribus. Non les mots dans le livre, mais telles relations entre les mots du livre qui sont amour, poème et sagesse de Dieu.

« Et si je vous convie de collaborer et d'être ensemble et de constituer une grande figure qui enrichisse chacun, qui participe de tous, et l'enfant de l'empire, si je vous enferme dans le domaine de mon amour, comment n'en seriez-vous pas augmentés et comment résisteriez-vous ? La beauté du visage n'existe que par le retentissement de chaque partie sur toutes les autres. Et l'apparition vous bouleverse. Ainsi de tel poème qui vous arrache des larmes. J'ai pris des étoiles, des fontaines, des regrets. Et il n'est là rien d'autre. Mais je les ai pétris selon mon génie et ils ont servi de piédestal à une divinité qui les domine et n'est contenue dans aucun d'entre eux. »

Et mon père envoya un chanteur à cette humanité pourrissante. Le chanteur s'assit vers le soir sur la place et il commença de chanter. Il chanta les choses qui retentissent les unes sur les autres. Il chanta la princesse merveilleuse que l'on ne peut atteindre qu'à travers deux cents jours de marche dans le sable sans puits sous le soleil. Et l'absence de puits devient sacrifice et ivresse d'amour. Et l'eau des outres devient prière car elle mène à la bien-aimée. Il disait : « Je souhaitais la palmeraie et la pluie tendre... mais celle-là surtout dont j'espérais qu'elle me recevrait dans son sourire... et je ne savais plus distinguer ma fièvre de mon amour... »

Et ils eurent soif de la soif, et tendant leurs poings dans la direction de mon père : « Scélérat ! Tu nous as privés de la soif qui est ivresse du sacrifice pour l'amour ! »

Il chanta cette menace qui règne lorsque la guerre est déclarée et change le sable en nid à vipères. Chaque dune s'augmente d'un pouvoir qui est de vie et de mort. Et ils eurent soif du risque de mort qui anime le sable. Il chanta le prestige de l'ennemi quand on l'attend de toutes parts et qu'il roule d'un bord à l'autre sous l'horizon, comme un soleil dont on ne saurait d'où il va

surgir ! Et ils eurent soif d'un ennemi qui les eût entourés de sa magnificence, comme la mer.

Et quand ils eurent soif de l'amour entrevu comme un visage, les poignards jaillirent des gaines. Et voilà qu'ils pleuraient de joie en caressant leurs sabres ! Leurs armes oubliées, rouillées, avilies, mais qui leur apparurent comme une virilité perdue, car seules elles permettent à l'homme de créer le monde. Et ce fut le signal de la rébellion, laquelle fut belle comme un incendie !

Et tous, ils moururent en hommes !

XIII

Ainsi tentions-nous du chant des poètes sur cette armée qui commençait de se diviser. Mais il arrivait ce prodige que les poètes étaient inefficaces et que les soldats riaient d'eux.

« Que l'on nous chante nos vérités, répondaient-ils. Le jet d'eau de notre maison et le parfum de notre soupe du soir. Que nous importent ces radotages ? »

C'est alors que j'appris cette autre vérité : à savoir que le pouvoir perdu ne se retrouve plus. Et qu'elle avait perdu sa fertilité, l'image de l'empire. Car les images meurent comme les plantes quand leur pouvoir s'est usé et qu'elles ne sont plus que matériaux morts près de se disperser, et humus pour plantes nouvelles. Et je m'en fus à l'écart pour réfléchir sur cette énigme. Car rien n'est plus vrai ni moins vrai. Mais plus efficace ou moins efficace. Et je ne tenais plus dans les mains le nœud miraculeux de leur diversité. Il m'échappait. Et mon empire se délabrait comme de soi-même, car le cèdre, quand l'orage en brise les branches et que le vent de sable le racornit et qu'il cède au désert, ce n'est point que le sable soit devenu plus fort mais que le cèdre a déjà renoncé et ouvert sa porte aux barbares.

Quand un chanteur chantait, on lui reprochait d'exagérer son émotion. Et il est vrai que le pathétique sonnait faux et nous paraissait d'un autre âge. Est-il lui-même dupe, disait-on, de l'amour qu'il exprime pour des chèvres, pour des moutons, pour des demeures, pour des montagnes qui ne sont qu'objets disparates ? Est-il

dupe lui-même de l'amour qu'il exprime pour des courbes de fleuves que ne menacent point les hasards de la guerre, et qui ne méritent pas le sang ? Et il est vrai que les chanteurs eux-mêmes avaient mauvaise conscience comme s'ils eussent conté des fables grossières à des enfants qui n'eussent plus été assez crédules...

Mes généraux, dans leur solide stupidité, me venaient reprocher mes chanteurs. « Ils chantent faux ! » me disaient-ils. Mais je comprenais leur fausse note, puisqu'ils célébraient un dieu mort.

Mes généraux, dans leur solide stupidité, m'interrogeaient alors : « Pourquoi nos hommes ne veulent-ils plus se battre ? » Comme ils eussent dit, scandalisés dans leur métier : « Pourquoi ne veulent-ils plus faucher les blés ? » Et moi je changeais la question qui ainsi posée ne menait à rien. Il ne s'agissait point d'un métier. Et je me demandais dans le silence de mon amour : « Pourquoi ne veulent-ils plus mourir ? » Et ma sagesse cherchait une réponse.

Car on ne meurt point pour des moutons, ni pour des chèvres ni pour des demeures ni pour des montagnes. Car les objets subsistent sans que rien ne leur soit sacrifié. Mais on meurt pour sauver l'invisible nœud qui les noue et les change en domaine, en empire, en visage reconnaissable et familier. Contre cette unité l'on s'échange car on la bâtit aussi quand on meurt. La mort paie à cause de l'amour. Et celui-là qui eût lentement échangé sa vie contre l'ouvrage bien fait et qui dure plus que la vie, contre le temple qui fait son chemin dans les siècles, celui-là accepte aussi de mourir si ses yeux savent dégager le palais du disparate des matériaux, et s'il est ébloui par sa magnificence et désire s'y fondre. Car il est reçu par plus grand que lui et il se donne à son amour.

Mais comment eussent-ils accepté d'échanger leur vie contre des intérêts vulgaires ? L'intérêt d'abord commande de vivre. Quoi que fissent mes chanteurs ils offraient à mes hommes de la fausse monnaie en échange de leur sacrifice. Faute de savoir dégager pour eux le visage qui les eût animés. Mes hommes n'avaient point droit de mourir dans l'amour. Pourquoi seraient-ils morts ?

Et ceux d'entre eux qui cependant mouraient par dureté dans un devoir qu'ils acceptaient sans le com-

prendre, mouraient tristement, raides et les yeux durs, sobres de mots, dans la sévérité de leur dégoût.

Et c'est pourquoi je cherchais dans mon cœur un enseignement nouveau qui les pût saisir, puis, ayant bien compris qu'il n'est point de raisonnement ni de sagesse qui y conduise, car il s'agit de fonder un visage comme le sculpteur qui impose à la pierre le poids de son arbitraire, je priais Dieu qu'il m'éclairât.

Et toute la nuit je veillais mes hommes sous le grésillement du sable qui montait et courait de travers sur les dunes pour les débobiner et les reformer un peu plus loin. Dans cette nuit sans âge, où la lune apparaissait et disparaissait dans la fumée rougeâtre que traînaient les vents. Et j'écoutais les sentinelles s'appeler encore l'une l'autre aux trois sommets du campement triangulaire — mais leurs voix n'étaient plus que de longs cris sans croyance, tellement pathétiques d'être déserts.

Et je disais à Dieu : « Il n'est rien pour les accueillir... Leur vieux langage s'est usé. Les prisonniers de mon père étaient des mécréants mais flanqués d'un empire fort. Mon père leur a envoyé un chanteur de qui répondait cet empire. C'est pourquoi en une seule nuit par la toute-puissance de son verbe il les convertit. Mais cette puissance n'était point de lui, mais de l'empire.

« Mais je manque de chanteur et je n'ai point de vérité et je n'ai point de manteau pour me faire berger. Alors faut-il qu'ils s'entre-tuent et commencent de pourrir la nuit de ces coups de couteau qui frappent au ventre et sont inutiles comme la lèpre ? En quel nom les rassemblerai-je ? »

Et çà et là il se levait de faux prophètes qui en réunissaient quelques-uns. Et les fidèles, bien que rares, se trouvaient animés et prêts à mourir pour leurs croyances. Mais leurs croyances ne valaient rien pour les autres. Et toutes les croyances s'opposaient les unes aux autres. Et de petites églises se bâtissaient ainsi, qui se haïssaient, ayant coutume de tout diviser en erreur et en vérité. Et ce qui n'est point vérité est erreur, et ce qui n'est point erreur est vérité. Mais moi, qui sais bien que l'erreur n'est point le contraire de la vérité mais un autre arrangement, un autre temple bâti des mêmes pierres, ni plus vrai ni

plus faux mais autre, les découvrant prêts à mourir pour des vérités illusoires, je saignais dans mon cœur. Et je disais à Dieu : « Ne peux-tu m'enseigner une vérité qui domine leurs vérités particulières et les accueille toutes en son sein ? Car si, de ces herbes qui s'entre-dévorent, je fais un arbre qu'une âme unique anime, alors cette branche s'accroîtra de la prospérité de l'autre branche, et tout l'arbre ne sera plus que collaboration merveilleuse et épanouissement dans le soleil.

« N'aurai-je point le cœur assez vaste pour les contenir ? »

C'était aussi ridicule des vertueux et triomphe des marchands. On vendait. On louait les vierges. On pillait les provisions d'orge que j'avais réservées en vue des famines. On assassinait. Mais je n'étais point assez naïf pour croire que la fin de l'empire était due à cette faillite de la vertu, sachant avec trop de clarté que cette faillite de la vertu était due à la fin de l'empire.

« Seigneur, disais-je, donne-moi cette image contre laquelle ils s'échangeront dans leurs cœurs. Et tous, à travers chacun, croîtront en puissance. Et la vertu sera signe de ce qu'ils sont. »

XIV

Dans le silence de mon amour j'en fis exécuter un grand nombre. Mais chaque mort alimentait la lave souterraine de la rébellion. Car on accepte l'évidence. Mais il n'en était point. On découvrait mal au nom de quelle vérité claire celui-là de nouveau était mort. C'est alors que je reçus de la sagesse de Dieu des enseignements sur le pouvoir.

Car le pouvoir ne s'explique point par la rigueur. Mais par la seule simplicité du langage. Et certes est nécessaire la rigueur pour imposer le langage nouveau, car rien ne le démontre et il n'est ni plus vrai ni plus faux mais autre. Mais comment la rigueur imposerait-elle un langage qui par lui-même diviserait les hommes en les laissant se contredire ? Car imposer un tel langage c'est imposer la division et démanteler la rigueur.

Je le puis dans mon arbitraire quand je simplifie. Alors j'impose à l'homme de devenir autre et plus détendu et plus clair et plus généreux et plus fervent, enfin uni à lui-même dans ses aspirations, et, une fois devenu, comme il renie la larve qu'il découvre avoir été, comme il s'étonne de sa propre splendeur, il s'émerveille, et se fait mon allié et le soldat de ma rigueur. Et ma rigueur n'a d'autre assise que son rôle. Elle est porte monumentale à travers laquelle les coups de fouet peut-être obligent le troupeau à passer pour qu'il mue et se transfigure. Mais tous ceux-là ne sont point contraints : ils sont convertis.

Mais il n'est point de rigueur efficace si, une fois le porche franchi, les hommes dépouillés d'eux-mêmes et sortis de leurs chrysalides ne sentent point s'ouvrir en eux des ailes et, loin de célébrer la souffrance qui les a fondés, se découvrent amputés et tristes, et se retournent vers l'autre rive qu'ils ont laissée.

Alors, tristement inutile, remplit les fleuves le sang des hommes.

Ceux que j'exécutais, me signifiant que je n'avais pu les convertir, me démontraient mon erreur. Alors j'inventai cette prière :

— Seigneur, mon manteau est trop court et je suis un mauvais berger qui ne sait abriter son peuple. Je réponds aux besoins de ceux-ci et je lèse ceux-là dans les leurs.

« Seigneur, je sais que toute aspiration est belle. Celle de la liberté et celle de la discipline. Celle du pain pour les enfants et celle du sacrifice du pain. Celle de la science qui examine et celle du respect qui accepte et fonde. Celle des hiérarchies qui divinise et celle du partage qui distribue. Celle du temps qui permet la méditation et celle du travail qui remplit le temps. Celle de l'amour par l'esprit qui châtie la chair et grandit l'homme, et celle de la pitié qui panse la chair. Celle de l'avenir à construire et celle du passé à sauver. Celle de la guerre qui plante les graines, et celle de la paix qui les récolte.

« Mais je sais aussi que ces litiges ne sont que litiges de langage et que chaque fois que l'homme s'élève, il les observe d'un peu plus haut. Et les litiges ne sont plus.

« Seigneur, je veux fonder la noblesse de mes guerriers et la beauté des temples contre quoi les hommes

s'échangent et qui donne un sens à leur vie. Mais, ce soir, en me promenant dans le désert de mon amour, j'ai rencontré une petite fille en larmes. J'ai renversé sa tête pour lire dans ses yeux. Et son chagrin m'a ébloui. Si je refuse, Seigneur, de le connaître, je refuse une part du monde et n'ai point achevé mon œuvre. Ce n'est pas que je me détourne de mes grands buts, mais que cette petite fille soit consolée ! Car alors seulement le monde va bien. Elle est aussi signe du monde. »

XV

La guerre est chose difficile quand elle n'est plus pente naturelle ni expression d'un désir. Mes généraux, dans leur solide stupidité, étudiaient des tactiques habiles et discutaient et cherchaient la perfection avant d'agir. Car ils n'étaient point animés par Dieu, mais honnêtes et travailleurs. Ils échouaient donc. Et je les réunis pour les prêcher :

« Vous ne vaincrez point car vous cherchez la perfection. Mais elle est objet de musée. Vous interdisez les erreurs et vous attendez pour agir de connaître si le geste à oser est d'une efficacité bien démontrée. Mais où avez-vous lu démonstration de l'avenir ? De même que vous empêcheriez ainsi dans votre territoire l'éclosion de peintres, de sculpteurs et de tout inventeur fertile, vous empêcherez ainsi la victoire. Car je vous le dis, moi : la tour, la cité ou l'empire grandissent comme l'arbre. Elles sont manifestations de la vie puisqu'il faut l'homme pour qu'elles naissent. Et l'homme croit calculer. Il croit que la raison gouverne l'érection de ses pierres, quand l'ascension de ces pierres est née d'abord de son désir. Et la cité est contenue en lui, dans l'image qu'il porte dans son cœur, comme l'arbre est contenu dans sa graine. Et ses calculs ne font qu'habiller son désir. Et l'illustrer. Car vous n'expliquez point l'arbre si vous montrez l'eau qu'il a bue, les sucs minéraux qu'il a puisés et le soleil qui lui prêta sa force. Et vous n'expliquez point la ville si vous dites : « Voici pourquoi cette voûte ne croule pas... voilà les calculs des architectes... » Car si la ville doit naître on trouvera toujours des

calculateurs qui calculent juste. Mais ceux-là ne sont que serviteurs. Et si vous le poussez au premier rang, croyant que les villes sortent de ses mains, aucune ville ne surgira du sable. Il sait comment naissent les villes mais il ne sait point pourquoi. Mais le conquérant ignorant, jetez-le avec son peuple sur la terre âpre et la rocaille, vous reviendrez plus tard et brillera dans le soleil la cité aux trente coupoles... Et les coupoles tiendront debout comme les branches du cèdre. Car le désir du conquérant sera devenu cité aux coupoles, et il aura trouvé, comme des moyens, comme des voies et comme des routes tous les calculateurs qu'il désirait.

« Ainsi, leur disais-je, vous perdrez la guerre parce que vous ne désirez rien. Aucune pente ne vous sollicite. Et vous ne collaborez point mais vous vous détruisez les uns les autres dans vos décisions incohérentes. Regardez la pierre comme elle pèse. Elle roule vers le fond du ravin. Car elle est collaboration de tous les grains de la poussière dont elle est pétrie et qui pèsent tous vers le même but. Regardez l'eau dans le réservoir. Elle s'appuie contre les parois et attend les occasions. Car vient le jour où les occasions se montrent. Et l'eau nuit et jour inlassablement pèse. Elle est en sommeil en apparence et cependant vivante. Car à la moindre craquelure la voilà qui se met en marche, s'insinue, rencontre l'obstacle, tourne l'obstacle si c'est possible, et rentre en apparence dans son sommeil, si le chemin n'aboutit pas, jusqu'à la nouvelle craquelure qui ouvrira une autre route. Elle ne manque point l'occasion nouvelle. Et, par des voies indéchiffrables, que nul calculateur n'eût calculées, une simple pesée aura vidé le réservoir de vos provisions d'eau.

« Votre armée est semblable à une mer qui ne pèserait point contre sa digue. Vous êtes une pâte sans levain. Une terre sans graine. Une foule sans souhaits. Vous administrez au lieu de conduire. Vous n'êtes que témoins stupides. Et les forces obscures qui pèsent, elles, contre les parois de l'empire se passeront bien d'administrateurs pour vous noyer sous leurs marées. Après quoi, vos historiens, plus stupides que vous, expliqueront les causes du désastre, nommeront sagesse, calcul et science de l'adversaire les moyens de sa réussite. Mais moi je dis qu'il n'est ni sagesse, ni calcul, ni science de l'eau quand elle dissout les digues et engloutit les villes des hommes.

« Mais je sculpterai l'avenir à la façon du créateur qui tire son œuvre du marbre à coups de ciseau. Et tombent une à une les écailles qui cachaient le visage du dieu. Et les autres diront : « Ce marbre contenait ce dieu. Il l'a trouvé. Et son geste était un moyen. » Mais moi je dis qu'il ne calculait point mais qu'il forgeait la pierre. Le sourire du visage n'est point fait d'un mélange de sueur, d'étincelles, de coups de ciseau et de marbre. Le sourire n'est point de la pierre mais du créateur. Délivre l'homme et il créera. »

Dans leur solide stupidité, mes généraux se réunirent : « Il faut comprendre, se disaient-ils, pourquoi nos hommes se divisent et se haïssent. » Et ils les faisaient comparaître. Et les écoutaient les uns les autres cherchant à concilier leurs thèses et à établir la justice et à rendre à celui-là son dû et à reprendre à l'autre ce qu'il détenait indûment. Et s'ils se haïssaient pour des mobiles de jalousie, les généraux cherchaient à déterminer qui avait raison et qui avait tort. Et bientôt ils ne comprirent plus rien à rien tant les problèmes s'embrouillaient les uns les autres, tant le même acte montrait de visages divers, noble sous telle lumière, bas sous telle autre, cruel à la fois et généreux. Et leurs conseils se poursuivaient la nuit. Et comme ils ne prenaient plus de sommeil, leur stupidité allait s'accroissant. Alors ils me vinrent trouver : « Il n'est plus qu'une solution, me dirent-ils, à ce fatras. Et c'est le déluge des Hébreux ! »

Mais je me souvenais de mon père : « Quand la moisissure prend dans le blé, cherche-la en dehors du blé, change-le de grenier. Lorsque les hommes se haïssent, n'écoute point l'exposé imbécile des raisons qu'ils ont de haïr. Car ils en ont bien d'autres, encore, que celles qu'ils disent, et auxquelles ils n'ont point songé. Ils en ont tout autant de s'aimer. Et tout autant de vivre dans l'indifférence. Et moi qui ne m'intéresse jamais aux paroles, sachant que ce qu'elles charrient n'est que signe difficile à lire, de même que les pierres de l'édifice ne montrent ni l'ombre ni le silence, de même que les matériaux de l'arbre n'expliquent point l'arbre, pourquoi me serais-je intéressé aux matériaux de leur haine ? Ils la bâtissaient comme un temple avec les mêmes pierres qui leur eussent servi pour bâtir l'amour. »

J'assistais donc simplement à cette haine qu'ils habillaient de leurs mauvaises raisons et n'estimais point les en guérir par l'exercice d'une vaine justice. Elle n'eût fait que les durcir dans leurs raisons en fondant leurs torts ou leurs avantages. Et la rancune de ceux auxquels j'eusse donné tort, et la morgue de ceux auxquels j'eusse donné raison. Et ainsi j'eusse creusé l'abîme. Mais je me souvenais de la sagesse de mon père.

Il se fit qu'ayant conquis des territoires neufs il y avait installé, comme ils étaient peu sûrs encore, des généraux pour appuyer les gouverneurs. Or les voyageurs qui circulaient de ces provinces neuves à la capitale s'en venaient prévenir mon père :

« Dans telle province, lui disaient-ils, le général a insulté le gouverneur. Ils ne se parlent plus. »

Lui venait celui d'une autre province :

« Seigneur, le gouverneur a pris en haine le général. »

Puis d'ailleurs revenait un troisième :

« Seigneur, on implore là-bas ton arbitrage pour résoudre un grave litige. Le général et le gouverneur sont en procès. »

Et mon père d'abord écouta les mobiles des brouilles. Et ces mobiles chaque fois étaient évidents. Quiconque eût subi de tels affronts eût décidé de les venger. Il n'y avait bien là que trahisons honteuses et litiges inconciliables. Et rapts et injures. Et toujours, de toute évidence, il en devait être un qui avait raison, et l'autre tort. Mais ces racontars fatiguaient mon père.

« J'ai mieux à faire, me dit-il, qu'à étudier leurs stupides querelles. Elles naissent d'un bout à l'autre du territoire, différentes chaque fois et pourtant semblables. Par quel miracle aurais-je chaque fois choisi des gouverneurs et des généraux qui ne se pussent l'un l'autre tolérer ?

« Quand les bêtes que tu installes dans une étable meurent l'une après l'autre, ne te penche pas sur elles pour chercher la cause du mal. Penche-toi sur l'étable et brûle-la. »

Il convoqua donc un messager :

« J'ai mal défini leurs prérogatives. Ils ignorent lequel des deux a préséance sur l'autre dans les banquets. Ils se surveillent avec hargne. Et s'avancent tous deux de front jusqu'à l'instant de s'asseoir. Alors le plus

grossier l'emporte en prenant place, ou le moins stupide. L'autre le hait. Et il se jure bien d'être moins sot la fois prochaine et de presser le pas pour s'asseoir d'abord. Et voilà qu'ensuite, naturellement, ils se volent leurs femmes, se pillent leurs troupeaux, ou s'injurient. Et ce ne sont là que balivernes sans intérêt mais dont ils pâtissent car ils y croient. Mais moi je n'écouterai point le bruit qu'ils font.

« Tu veux qu'ils s'aiment. Ne leur jette point le grain du pouvoir à partager. Mais que l'un serve l'autre. Et que l'autre serve l'empire. Alors ils s'aimeront de s'épauler l'un l'autre et de bâtir ensemble. »

Il les châtia donc cruellement pour l'inutile tintamarre de leurs brouilles : « L'empire, leur disait-il, n'a que faire de vos scandales. Un général, de toute évidence, doit obéir au gouverneur. Je châtierai donc celui-là pour n'avoir point su commander. Et l'autre pour n'avoir point su obéir. Et je vous conseille le silence. »

Et d'un bout à l'autre du territoire les hommes se réconcilièrent. Les chameaux volés furent rendus. Les épouses adultères furent restituées ou répudiées. Les injures furent réparées. Et celui qui obéissait se découvrait flatté par les louanges de celui qui le commandait. Et s'ouvraient à lui des sources de joie. Et celui-là qui commandait était heureux de montrer sa puissance en grandissant son subalterne. Et il le poussait devant lui les jours de banquets, afin qu'il s'assît le premier.

« Et ce n'était pas qu'ils fussent stupides, disait mon père. Mais c'est que les mots du langage ne charrient rien qui soit digne d'intérêt. Apprends à écouter non le vent des paroles ni les raisonnements qui leur permettent de se tromper. Apprends à regarder plus loin. Car leur haine n'était point absurde. Si chaque pierre n'est point à sa place, il n'est point de temple. Et si chaque pierre est à sa place et sert le temple, alors comptent seuls le silence qui est né d'elles, et la prière qui s'y forme. Et qui entend que l'on parle des pierres ? »

C'est pourquoi je ne m'intéressais point aux problèmes de mes généraux qui venaient me prier de chercher dans les actes des hommes les causes de leurs dissensions afin que j'y misse ordre par ma justice. Mais, dans le silence de mon amour, je traversais le campement et les regardais se haïr. Puis je me retirais pour faire part à Dieu de ma prière.

« Seigneur, les voilà qui se divisent de ne plus bâtir l'empire. Car l'erreur est de croire qu'ils cessent de bâtir pour la raison qu'ils seraient divisés. Éclaire-moi sur la tour à leur faire bâtir qui leur permettra de s'échanger en elle dans leurs aspirations diverses. Qui appellera tout en eux et comblera chacun de le solliciter tout entier dans toute sa grandeur. Mon manteau est trop court et je suis un mauvais berger qui ne sait point les ranger sous son aile. Et ils se haïssent parce qu'ils ont froid. Car la haine n'est jamais qu'insatisfaction. Toute haine a un sens profond mais qui la domine. Et les herbes diverses se haïssent et se mangent entre elles, mais non l'arbre unique dont chaque branche s'accroît de la prospérité des autres. Prête-moi une coupure de ton manteau que j'y rassemble mes guerriers et mes laboureurs et mes savants et mes époux et mes épouses et jusqu'aux enfants qui pleurent... »

XVI

Ainsi de la vertu. Mes généraux, dans leur solide stupidité, me venaient parler de la vertu :

« Voilà, me disaient-ils, que leurs mœurs se corrompent. Et c'est pourquoi l'empire se décompose. Il importe de durcir les lois et d'inventer des sanctions plus cruelles. Et de trancher les têtes de ceux-là qui auront failli. »

Moi, je songeais :

« Il importe peut-être en effet de trancher des têtes. Mais la vertu est d'abord conséquence. La pourriture de mes hommes est avant tout pourriture de l'empire qui fonde les hommes. Car s'il était vivant et sain il exalterait leur noblesse. »

Et je me souvenais des paroles de mon père :

« La vertu c'est la perfection dans l'état d'homme et non l'absence de défauts. Si je veux bâtir une cité je prends la pègre et la racaille et je l'ennoblis par le pouvoir. Je lui offre d'autres ivresses que l'ivresse médiocre de la rapine, de l'usure ou du viol. Les voilà de leurs bras noueux qui bâtissent. Leur orgueil devient tour et

temple et rempart. Leur cruauté devient grandeur et rigueur dans la discipline. Et voilà qu'ils servent une ville née d'eux-mêmes et contre laquelle ils se sont échangés dans leur cœur. Et ils mourront, pour la sauver, sur ses remparts. Et tu ne découvriras plus chez eux que vertus les plus éclatantes.

« Mais toi qui fais le dégoûté devant la puissance de la terre, devant la grossièreté de l'humus et de sa pourriture et de ses vers, tu demandes d'abord à l'homme de n'être pas et de ne point montrer d'odeur. Tu blâmes en eux l'expression de leur force. Et tu installes des émasculés à la tête de ton empire. Et ils pourchassent le vice qui n'est que puissance sans emploi. C'est la puissance et la vie qu'ils pourchassent. Et à leur tour ils deviennent gardiens de musée et veillent un empire mort. »

« Le cèdre, disait mon père, se nourrit de la boue du sol, mais la change en épais feuillage qui se nourrit, lui, de soleil.

« Le cèdre, disait encore parfois mon père, c'est la perfection de la boue. C'est la boue devenue vertu. Si tu veux sauver ton empire crée-lui sa ferveur. Il drainera les mouvements des hommes. Et les mêmes actes, les mêmes mouvements, les mêmes aspirations, les mêmes efforts, bâtiront ta cité au lieu de la détruire.

« Et maintenant je te le dis :

« Ta cité mourra d'être achevée. Car ils vivaient non de ce qu'ils recevaient mais de ce qu'ils donnaient. Pour se disputer les provisions faites ils redeviendront loups dans leurs tanières. Et si ta cruauté parvient à les réduire ils deviendront au lieu bétail dans l'étable. Car une cité ne s'achève point. Je dis qu'est achevée mon œuvre simplement quand manque ma ferveur. Ils meurent alors parce qu'ils sont déjà morts. Mais la perfection n'est point un but que l'on atteigne. C'est l'échange en Dieu. Et je n'ai jamais achevé ma ville... »

C'est pourquoi je doutais qu'il suffît de trancher des têtes. Car si, évidemment, celui-là s'est gâté, il importe de le trancher de peur qu'il ne corrompe les autres, comme on jette le fruit blet hors du cellier ou hors de l'étable l'animal malade. Mais mieux vaut changer de cellier ou d'étable car ce sont eux d'abord les responsables.

Pourquoi châtier celui que l'on peut convertir ? C'est pourquoi j'adressai à Dieu cette prière : « Seigneur, prêtez-moi une coupure de votre manteau pour y abriter tous les hommes avec leurs bagages de grands souhaits. Je suis las d'étrangler, de peur qu'ils ne ruinent mon œuvre, ceux que je ne sais point couvrir. Sachant qu'ils menacent les autres et les discutables bienfaits de ma vérité provisoire, mais les sachant nobles aussi et porteurs aussi de vérité. »

XVII

C'EST pourquoi j'ai toujours méprisé comme vain le vent des paroles. Et je me suis défié des artifices du langage. Et quand mes généraux, dans leur solide stupidité, me venaient dire : « Le peuple se révolte, nous te proposons d'être habile... », je renvoyais mes généraux. Car l'habileté n'est qu'un vain mot. Et il n'est point de détour possible dans la création. On fonde ce que l'on fait et rien de plus. Et si tu prétends, poursuivant un but, tendre vers un autre, et qui diffère du premier, celui-là seul qui est dupe des mots te croira habile. Car ce que tu fondes, en fin de compte, c'est ce vers quoi tu vas d'abord et rien de plus. Tu fondes ce dont tu t'occupes et rien de plus. Même si tu t'en occupes pour lutter contre. Je fonde mon ennemi si je lui fais la guerre. Je le forge et je le durcis. Et si je prétends vainement au nom de libertés futures renforcer ma contrainte, c'est la contrainte que je fonde. Car on ne biaise point avec la vie. On ne trompe point l'arbre : on le fait pousser comme on le dirige. Le reste n'est que vent de paroles. Et si je prétends sacrifier ma génération pour le bonheur des générations futures ce sont les hommes que je sacrifie. Non ceux-ci ou d'autres mais tous. Je les enferme tous tout simplement dans le malheur. Le reste n'est que vent de paroles. Et si je fais la guerre pour obtenir la paix, je fonde la guerre. La paix n'est point un état que l'on atteigne à travers la guerre. Si je crois à la paix conquise par les armes et si je désarme, je meurs. Car la paix, je ne puis l'établir que si je fonde la paix. C'est-à-dire si je reçois ou j'absorbe et si chaque homme trouve dans mon empire l'expression de ses souhaits particuliers.

Car l'image peut être la même que chacun aime à sa façon. Seul un langage insuffisant oppose les hommes les uns aux autres, car ce qu'ils souhaitent ne varie point. Je n'ai jamais rencontré celui-là qui souhaitât ou le désordre ou la bassesse ou la ruine. L'image qui les tourmente et qu'ils aimeraient fonder se ressemble d'un bout à l'autre de l'univers, mais les voies par lesquelles ils cherchent à l'atteindre diffèrent. Celui-là croit que la liberté permettra à l'homme de s'épanouir, l'autre que la contrainte le bâtira grand, et tous deux souhaitent sa grandeur. Celui-là croit que la charité les unira, l'autre méprise la bonté qui n'est que respect de l'ulcère et il oblige l'homme de bâtir une tour en quoi ils se fondent l'un dans l'autre. Et tous deux travaillent pour l'amour. Celui-là croit que la prospérité domine tous les problèmes car l'homme délivré de ses charges trouve le temps de cultiver son cœur, son âme et son intelligence. Mais l'autre estime que la qualité de leurs cœurs, de leurs intelligences et de leurs âmes n'est point liée aux aliments qu'on leur fournit ni aux facilités qu'on leur accorde mais aux dons qu'on sollicite d'eux. Il croit que seuls sont beaux les temples nés des exigences de Dieu, et remis en rançon. Mais tous deux souhaitaient d'embellir l'âme, l'intelligence et le cœur. Et tous deux ont raison, car qui peut grandir dans l'esclavage, la cruauté et l'abrutissement d'un lourd travail ? Mais qui peut grandir dans la licence, le respect de la pourriture et l'œuvre vaine qui n'est plus que passe-temps d'oisifs ?

Les voilà qui prennent les armes à cause de mots inefficaces, au nom du même amour. Et c'est la guerre, qui est recherche et lutte et mouvement incohérent dans l'impérieuse direction, comme de l'arbre de mon poète qui, né aveugle, cogna les murs de sa prison jusqu'à crever une lucarne pour jaillir droit vers le soleil, enfin rectiligne et glorieux.

La paix je ne l'impose point. Je fonde mon ennemi et sa rancune si je me borne à le soumettre. Il n'est grand que de convertir et convertir c'est recevoir. C'est offrir à chacun, pour qu'il s'y sente à l'aise, un vêtement à sa mesure. Et le même vêtement pour tous. Car toute contradiction n'est qu'absence de génie.

C'est pourquoi je répète ma prière :

« Seigneur, éclairez-moi. Faites-moi grandir en sagesse

afin que je réconcilie non par abandon, exigé des uns et des autres, de quelque souhait de leur ferveur. Mais par visage nouveau qui leur apparaîtrait le même. Ainsi du navire, Seigneur ! Ceux-là qui, sans comprendre, tirent les cordages de bâbord luttent contre ceux qui tirent à tribord. Ils se haïraient dans l'ignorance. Mais s'ils savent, ils collaborent et tous deux servent le vent. »

La paix est arbre long à grandir. Il nous faut, de même que le cèdre, aspirer encore beaucoup de rocaille pour lui fonder son unité...

Bâtir la paix, c'est bâtir l'étable assez grande pour que le troupeau entier s'y endorme. C'est bâtir le palais assez vaste pour que tous les hommes s'y puissent rejoindre sans rien abandonner de leurs bagages. Il ne s'agit point de les amputer pour les y faire tenir. Bâtir la paix c'est obtenir de Dieu qu'Il prête son manteau de berger pour recevoir les hommes dans toute l'étendue de leurs désirs. Ainsi de la mère qui aime ses fils. Et celui-là timide et tendre. Et l'autre ardent à vivre. Et l'autre peut-être bossu, chétif et malvenu. Mais tous, dans leur diversité, émeuvent son cœur. Et tous, dans la diversité de leur amour, servent sa gloire.

Mais la paix est arbre long à bâtir. Il faut plus de lumière que je n'en ai. Et rien n'est encore évident. Et je choisis et je refuse. Il serait trop facile de faire la paix s'ils étaient déjà semblables.

Ainsi échoua l'habileté de mes généraux car, dans leur solide stupidité, ils me vinrent pour me tenir des raisonnements. Et je me souvenais des paroles de mon père : « L'art du raisonnement qui permet à l'homme de se tromper... »

« Si nos hommes délaissent les charges de l'empire, c'est qu'ils s'amollissent. Nous leur ménagerons donc des embuscades et ils se durciront et l'empire sera sauvé. »

Ainsi parlent les professeurs qui vont de conséquence en conséquence. Mais la vie est. Comme est l'arbre. Et la tige n'est pas le moyen qu'a trouvé le germe pour devenir branche. Tige, germe et branche ne sont qu'un même épanouissement.

Je les corrigeai donc : « Si nos hommes s'amollissent, c'est que l'empire en eux est mort qui alimentait leur vitalité. Ainsi du cèdre quand il a usé son don de vivre.

Il ne change plus la rocaille en cèdre. Et il commence de se disperser dans le désert. Il importe donc pour les animer de les convertir... » Toutefois, dans mon indulgence, les généraux ne pouvant me comprendre, je les laissais jouer leur jeu et ils expédièrent des hommes se faire tuer autour d'un puits que nul ne convoitait car il était sec, mais où, par hasard, campait l'ennemi.

Et certes, est belle la fusillade autour du puits, cette danse autour de la fleur, car celui qui obtient le puits épouse la terre et retrouve le goût des victoires. Et l'ennemi tourne par le revers d'un grand mouvement de corbeaux, quand ta marche les a fait lever, et qu'ils commencent leur orbe, pour se poser là où ils n'auront plus à te craindre. Alors le sable qui les a bus en arrière de toi se charge de poudre. Et tu joues la vie et la mort dans ta virilité. Et tu danses autour d'un centre et tu t'éloignes et tu t'approches de quelque chose.

Et s'il n'est là qu'un puits tari le jeu n'est plus le même. Aussi tu sais qu'il est inutile ce puits et vide de sens comme les dés du jeu quand tu n'engages point sur eux ta fortune. Mes généraux ayant vu les hommes jouer aux dés et s'assassiner pour une fraude, ont cru aux dés. Et ils ont joué du puits comme d'un dé vide. Mais personne n'assassine pour une fraude sur un dé vide.

Mes généraux n'ont jamais très bien compris l'amour.

Car ils voient l'amoureux exalté par l'aube qui lui rapporte en le réveillant son amour. Et ils voient le guerrier exalté par l'aube qui lui rapporte en le réveillant sa victoire en marche. Celle qui déjà s'étire en lui et le fait rire. Et ils croient que l'aube est puissante et non l'amour.

Mais moi je dis qu'il n'est rien à faire sans l'amour. Car le dé t'ennuie qui n'est point chargé d'un sens souhaitable. Et l'aube t'ennuie si simplement elle te fait rentrer dans ta misère. Et la mort pour le puits inutile t'ennuie.

Certes, plus est rude le travail où tu te consumes au nom de l'amour, plus il t'exalte. Plus tu donnes, plus tu grandis. Mais il faut quelqu'un pour recevoir. Et ce n'est point donner que de perdre.

Mes généraux, ayant vu donner avec joie, n'en avaient pas tout simplement déduit qu'il était quelqu'un pour recevoir. Et ils ne comprenaient pas qu'il ne suffit pas pour exalter l'homme de le dépouiller.

Mais ce blessé je le surpris dans son amertume. Et il me dit :

« Je vais mourir, Seigneur. Et j'ai donné mon sang. Et je ne reçois rien en échange. L'ennemi que j'ai étendu d'une balle au ventre avant qu'un autre ne le vengeât, je l'ai observé quand il mourait. Il me sembla qu'il s'accomplissait dans la mort, tout entier donné à ses croyances. Et sa mort fut payante. Quant à moi, pour avoir respecté la consigne qui était de mon caporal et non de quelqu'un d'autre dont l'enrichissement l'eût payé, je meurs avec dignité mais ennui. »

Quant aux autres, ils s'étaient enfuis.

XVIII

Et c'est pourquoi ce soir-là, du haut du roc noir que je gravis, je considérai les taches noires de mon campement dans l'étendue, toujours formé selon la figure triangulaire, toujours orné de sentinelles aux trois sommets, toujours doté de fusils et de poudre, et cependant près d'être soufflé et dispersé et répandu comme l'arbre mort, et je pardonnai aux hommes.

Car je compris. La chenille meurt quand elle forme sa chrysalide. La plante meurt quand elle monte en graine. Quiconque mue connaît la tristesse et l'angoisse. Tout en lui se fait inutile. Quiconque mue n'est que cimetière et regrets. Et cette foule attendait la mue, ayant usé le vieil empire que nul ne saurait rajeunir. On ne guérit ni la chenille ni la plante, ni l'enfant qui mue et réclame pour se retrouver bienheureux de rentrer dans l'enfance et de voir rendues leurs couleurs aux jeux qui l'ennuient et leur douceur aux bras maternels, et le goût du lait — mais il n'est plus de couleurs des jeux, ni de refuge dans les bras maternels ni de goût du lait — et il va, triste. Ayant usé le vieil empire, les hommes, sans le connaître, réclamaient l'empire nouveau. L'enfant qui a mué et perdu l'usage de la mère ne connaîtra point de repos qu'il n'ait trouvé la femme. Seule, de nouveau, elle l'assemblera. Mais qui peut montrer leur empire aux hommes ? Qui peut, dans le disparate du monde, par la seule vertu de son génie, tailler un visage nouveau et

les forcer de tourner les yeux en sa direction et de le connaître ? En le connaissant, de l'aimer ? Ce n'est point œuvre de logicien mais de créateur et de sculpteur. Car celui-là seul forge dans le marbre qui n'a point à se justifier et imprime dans le marbre le pouvoir d'éveiller l'amour.

XIX

J'AI donc fait venir les architectes et leur ai dit :

« C'est vous dont dépend la cité future, non dans sa signification spirituelle, mais dans le visage qu'elle montrera et qui fera son expression. Et je pense bien avec vous qu'il s'agit d'installer heureusement les hommes. Afin qu'ils disposent des commodités de la ville et ne perdent point leurs efforts en vaines complications et en dépenses stériles. Mais j'ai toujours appris à distinguer l'important de l'urgent. Car il est urgent, certes, que l'homme mange, car s'il n'est pas nourri il n'est point d'homme et il ne se pose plus de problème. Mais l'amour et le sens de la vie et le goût de Dieu sont plus importants. Et je ne m'intéresse point à une espèce qui engraisse. La question que je me pose n'est point de savoir si l'homme, oui ou non, sera heureux, prospère et commodément abrité. Je me demande d'abord quel homme sera prospère, abrité et heureux. Car, à mes boutiquiers enrichis que gonfle la sécurité je préfère le nomade qui s'enfuit éternellement et poursuit le vent, car il embellit de jour en jour de servir un seigneur si vaste. Si contraint de choisir j'apprenais que Dieu refuse au premier Sa grandeur et ne l'accorde qu'au second, je plongerais mon peuple dans le désert. Car j'aime que l'homme donne sa lumière. Et peu m'importe le cierge gras. A sa seule flamme je mesure sa qualité.

« Mais je n'ai point observé que le prince fût inférieur au débardeur ni le général au sergent, ni le chef aux manœuvres quoiqu'ils fussent plus amples dans l'usage des biens. Et ceux qui bâtissent des remparts de bronze, je ne les ai point trouvés inférieurs à ceux qui alignent leurs murs de boue. Je ne refuse point l'escalier des conquêtes qui permet à l'homme de monter plus haut. Mais je n'ai point confondu le moyen et le but, l'escalier

et le temple. Il est urgent qu'un escalier permette d'accéder au temple sinon il restera désert. Mais le temple est seul important. Il est urgent que l'homme subsiste et trouve autour de soi les moyens de grandir. Mais il ne s'agit là que de l'escalier qui mène à l'homme. L'âme que je lui bâtirai sera basilique car elle seule est importante.

« Alors je vous condamne non de favoriser l'usuel. Mais de le prendre comme fin. Car, certes, sont urgentes les cuisines du palais mais en fin de compte le palais compte seul, que les cuisines doivent servir. Et je vous convoque pour vous demander :

« Montrez-moi la part importante de votre travail ? » Et vous demeurez devant moi muets.

« Et vous me dites : « Nous répondons aux besoins des hommes. Nous les abritons. » Oui. Comme l'on répond aux besoins du bétail que l'on installe dans l'étable sur sa litière. Et l'homme, certes, a besoin de murs pour s'y enterrer et devenir comme la semence. Mais il a besoin aussi de la grande Voie Lactée et de l'étendue de la mer, malgré que ni les constellations ni l'océan ne lui servent de rien dans l'instant. Car qu'est-ce que servir ? Et j'en connais qui ont longuement et durement gravi la montagne, s'écorchant aux genoux et aux paumes, s'usant dans leur ascension, pour gagner avant l'aube la cime et s'abreuver de la profondeur de la plaine bleue encore, comme l'on cherche l'eau d'un lac pour y boire. Et ils s'asseyent et ils regardent, une fois là, et ils respirent. Et le cœur leur bat joyeusement, et ils y trouvent un remède souverain à leurs dégoûts.

« Et j'en connais qui cherchent la mer au pas lent de leur caravane et qui ont besoin de la mer. Et qui, lorsqu'ils arrivent sur le promontoire et dominent cette étendue pleine de silence et d'épaisseur et qui interdit à leurs regards ses provisions d'algues ou de coraux, respirent l'âcreté du sel et s'émerveillent d'un spectacle qui ne leur sert de rien dans l'instant, car on ne saisit point la mer. Mais ils sont lavés dans leur cœur de l'esclavage des petites choses. Peut-être assistaient-ils avec écœurement, comme de derrière les barreaux d'une prison, à la bouilloire, aux ustensiles de ménage, aux plaintes de leurs femmes, à la gangue journalière, laquelle peut être visage lu à travers et sens des choses, mais parfois devenir tombeau et s'épaissir et enfermer.

« Alors ils prennent des provisions d'étendue et rapportent chez eux la béatitude qu'ils y ont trouvée. Et la maison est changée de ce qu'il existe quelque part la plaine au lever du jour et la mer. Car tout s'ouvre sur plus vaste que soi. Tout devient chemin, route et fenêtre sur autre chose que soi-même.

« Alors ne me prétendez pas que vos murs usuels lui suffisent, car si l'homme n'avait jamais vu les étoiles et s'il était en votre pouvoir de lui bâtir une Voie Lactée aux travées géantes à condition d'engloutir une fortune dans l'établissement d'une telle coupole, iriez-vous me dire que cette fortune serait gâchée dans son usage ?

« Et c'est pourquoi je vous le dis : Si vous bâtissez le temple inutile puisqu'il ne sert ni à la cuisson, ni au repos, ni à l'assemblée des notables, ni aux réserves d'eau, mais simplement à l'agrandissement du cœur de l'homme, et au calme des sens, et au temps qui mûrit, car il est tout semblable à un cellier du cœur où l'on s'installe pour baigner quelques heures dans la paix équitable et l'apaisement des passions et la justice sans déshérités, si donc vous bâtissez un temple où la douleur due aux ulcères devient cantique et offrande, où la menace de mort devient port entrevu dans les eaux enfin calmes, croiriez-vous avoir gâché vos efforts ?

« Si pour ceux-là qui se déchirent les mains à manœuvrer les voiles les jours de tempête, et qui bourlinguent durement nuit et jour et ne sont plus que chair vive durement grattée par le sel, s'il était possible de les recevoir de temps à autre dans les eaux calmes et lumineuses d'un port, là où il n'est plus ni mouvement, ni heurt, ni effort, ni âpreté du combat, mais silence des eaux que froisse à peine l'arrivée quand le grand vaisseau court sur son erre, croirais-tu avoir gâché ton travail ? Car elle leur est douce, cette eau de citerne, après toutes ces chevelures qui courent sur le poitrail des vagues, toutes ces crinières de la mer.

« Et voilà ce qu'il t'est possible d'offrir à l'homme et qui ne dépend que de ton génie. Car tu construis le goût de l'eau du port et du silence et des espérances merveilleuses par le seul arrangement de tes pierres.

« Alors ainsi ton temple les sollicite et ils vont s'essayer dans son silence. Et ils s'y découvrent. Car autrement il ne serait pour les solliciter que les boutiques. Rien

d'autre ne serait appelé en eux que l'acheteur par les marchands. Et ils ne naîtraient point dans leur grandeur. Et ils ne connaîtraient point leur étendue.

« Certes, me diras-tu, ces boutiquiers gras sont comblés et ils ne demandent rien d'autre. Mais il est facile de combler celui-là qui n'a point d'espace dans le cœur.

« Et certes, vos travaux, un stupide langage les présente comme inutiles. Mais que le comportement des hommes dément donc bien avec sûreté ces raisonnements ! Vous les voyez, les hommes, de toutes les contrées du monde, courir à la recherche de ces réussites de pierre que vous ne fabriquez plus. Ces greniers pour l'âme et le cœur. Où avez-vous vu l'homme éprouver le besoin de courir le monde pour visiter des entrepôts ? L'homme use, certes, des marchandises, mais il en use pour subsister et il se trompe sur lui-même s'il croit qu'il les souhaite d'abord. Car leurs voyages ont d'autres buts. Tu les as vus se déplacer, les hommes. As-tu considéré leurs buts ? Sans doute parfois une baie bienheureuse ou quelque montagne vêtue de neige ou ce volcan qui s'épaissit de sa fiente, mais avant tout ces navires ensevelis qui seuls conduisaient quelque part.

« Ils en font le tour et la visite, rêvant, sans bien le savoir, d'y être embarqués. Car ils ne sont en route vers rien. Et ces temples ne reçoivent plus les foules et ne les emportent plus et ne les changent plus en race plus noble comme une chrysalide. Tous ces émigrants n'ont plus de navire et ils ne peuvent plus muer et, d'âmes d'abord pauvres et débiles, se faire, au cours de cette traversée à bord de navires de pierre, des âmes riches et généreuses. C'est pourquoi tous ces visiteurs tournent autour du temple enseveli et visitent et cherchent et marchent sur les grandes dalles rayonnantes que l'usure des pas a lustrées, écoutant retentir leurs seules voix dans le silence monumental, perdus dans la forêt des piliers de granit et croyant simplement comme des historiens, s'instruire, quand, aux battements de leurs cœurs ils pourraient comprendre que de pilier en pilier, de salle en salle, de nef en nef, ce qu'ils cherchent c'est le capitaine et qu'ils sont tous là grelottants de cœur, mais sans le connaître, appelant une aide qui ne vient pas, attendant une mue qui se refuse, renfoncés comme ils sont en eux-mêmes parce qu'il n'est plus que des temples morts, à

demi ensablés, parce qu'il n'est plus que des navires échoués dont la provision de silence et d'ombre est mal protégée et qui font eau de toutes parts avec ces grandes travées de ciel bleu qui se montrent à travers les voûtes éboulées ou ce grésillement de sable à travers les brèches des murs. Et ils ont faim d'une faim qui ne sera point rassasiée...

« Ainsi, je vous le dis, vous bâtirez parce que la forêt profonde est bonne à l'homme et la Voie Lactée et la plaine bleue dominée du haut des montagnes. Mais qu'est-ce que l'étendue de la Voie Lactée et des plaines bleues et de la mer à côté de celle qu'offre la nuit au cœur des pierres quand l'architecte a su les remplir de silence ? Et vous-mêmes, vous les architectes, vous grandirez de perdre le goût de l'usuel. Vous ne naîtrez que de l'œuvre véritable à réaliser, car celle-là vous drainera puisqu'elle ne vous servira plus et vous contraindra de la servir. Et vous tirera hors de vous-mêmes. Car, comment naîtrait-il de grands architectes à l'occasion d'ouvrages sans grandeur ?

« Vous ne deviendrez grands que si les pierres que vous prétendez charger de pouvoir ne sont point objets de concours, abris pour la commodité ou de destin usuel et vérifiable, mais piédestaux et escaliers et navires qui portent vers Dieu. »

XX

Mes généraux, dans leur solide stupidité, me fatiguaient de leurs démonstrations. Car, réunis comme en congrès, ils se disputaient sur l'avenir. Et c'est ainsi qu'ils désiraient se faire habiles. Car à mes généraux on avait d'abord enseigné l'histoire et ils connaissaient une par une toutes les dates de mes conquêtes et toutes celles de mes défaites et celles des naissances et celles des morts. Ainsi leur paraissait-il évident que les événements se déduisent les uns des autres. Et ils voyaient l'histoire de l'homme sous l'image d'une longue chaîne de causes et de conséquences qui prenait sa racine dans la première ligne du livre d'histoire et se prolongeait jusqu'au chapitre où l'on notait pour

les générations futures que la création ainsi avait heureusement abouti à cette constellation de généraux. Ainsi, ayant pris trop d'élan, de conséquence en conséquence démontraient-ils l'avenir. Ou bien, ils me venaient, chargés de leurs lourdes démonstrations : « Ainsi dois-tu agir pour le bonheur des hommes ou pour la paix, ou pour la prospérité de l'empire. Nous sommes des savants, disaient-ils, nous avons étudié l'histoire... »

Mais je savais qu'il n'est de science que de ce qui se répète. Celui-là qui plante une graine de cèdre prévoit l'ascension de l'arbre, de même que celui-là qui lâche une pierre prévoit qu'elle choira, car le cèdre répète le cèdre et la chute de la pierre répète la chute de la pierre, bien que cette pierre qu'il va lâcher ou que cette semence qu'il enterre n'ait encore jamais servi. Mais qui prétend prévoir la destinée du cèdre qui, de graine en arbre et d'arbre en graine, de chrysalide en chrysalide se transfigure ? Il s'agit là d'une genèse dont je n'ai point encore connu d'exemple. Et le cèdre est espèce neuve qui s'élabore sans rien répéter que je connaisse. Et j'ignore où elle va. Et j'ignore de même où vont les hommes.

Ils exercent certes leur logique, mes généraux, quand ils cherchent et découvrent une cause à l'effet qui leur est montré. Car, me disent-ils, tout effet a une cause et toute cause a un effet. Et de cause à effet, ils s'en vont, redondants, vers l'erreur. Car autre chose est de remonter des effets aux causes ou de descendre des causes aux effets.

Moi aussi, dans le sable vierge et répandu à la façon d'un talc, j'ai relu, après coup, l'histoire de mon ennemi. Sachant qu'un pas est toujours précédé d'un autre pas qui l'autorise et que la chaîne va de chaînon en chaînon sans qu'aucun chaînon puisse jamais manquer. Si le vent ne s'est point levé et, tourmentant le sable, n'en a point essuyé la page d'écriture, superbement, comme d'une ardoise d'écolier, je puis remonter d'empreinte en empreinte jusqu'à l'origine des choses ou, poursuivant la caravane, la surprendre dans le ravin où elle a cru bon de s'attarder. Mais au cours de cette lecture je n'ai point reçu d'enseignement qui me permît de la précéder dans sa marche. Car la vérité qui la domine est d'une autre essence que le sable dont je dispose. Et la connaissance des empreintes n'est que connaissance d'un reflet stérile,

lequel ne m'instruira ni sur la haine, ni sur la terreur, ni sur l'amour qui d'abord gouverne les hommes.

« Alors, me diront-ils, mes généraux, solidement plantés dans leur stupidité, tout se démontre encore. Si je connais la haine, l'amour ou la terreur qui les domine, je prévoirai leurs mouvements. L'avenir donc est contenu dans le présent... »

Mais je leur répondrai qu'il m'est toujours possible de prévoir la caravane un pas de plus qu'elle n'en a fait. Ce pas nouveau répétera sans doute l'autre dans sa direction et dans son ampleur. Il est science de ce qui se répète. Mais elle s'échappe bientôt hors du chemin que ma logique aura tracé car elle changera de désir...

Et, comme ils ne me comprenaient point, je leur racontai le grand exode.

C'était du côté des mines de sel. Et les hommes se sauvaient tant bien que mal de vivre parmi les minéraux car rien ici n'autorisait la vie. Le soleil pesait et brûlait, et les entrailles du sol, loin de livrer une eau limpide, ne livraient que des barres de sel qui eussent tué l'eau si les puits n'avaient été secs. Pris entre l'astre et le sel gemme, les hommes venus d'ailleurs avec leurs outres pleines se hâtaient au travail et détachaient à coups de pioche ces cristaux transparents qui figurent la vie et la mort. Puis ils s'en retournaient liés comme par un cordon ombilical aux terres heureuses et à leurs eaux fertiles.

Le soleil donc était ici âpre, dur et blanc comme la famine. Et les rochers crevaient le sable par endroits, flanquant les mines de sel de leurs assises d'ébène dur comme du diamant noir et dont les vents en vain mordaient les crêtes. Et celui-là qui eût assisté aux traditions séculaires de ce désert les eût prévues durables et fixées pour des siècles. La montagne continuerait de s'user avec lenteur comme sous la dent d'une lime trop faible, les hommes continueraient d'extraire le sel, les caravanes continueraient d'acheminer l'eau et les vivres et de relever ces forçats...

Mais il advint une aube où les hommes se tournèrent du côté de la montagne. Et ce qu'ils n'avaient point vu encore se montra.

Car le hasard des vents qui avaient mordu le bloc depuis tant de siècles y avait sculpté un visage géant et qui

exprimait la colère. Et le désert, et les salines souterraines, et les tribus, fixées sur une assise plus inhumaine que l'eau salée des océans, sur une assise de sel durcie, étaient dominés par un visage noir, sculpté dans le roc, furieux, sous la profondeur d'un ciel pur et ouvrant la bouche pour maudire. Et les hommes fuirent, pris d'épouvante, quand ils le connurent. L'aventure se propagea au fond des puits et quand les ouvriers émergeaient de la gangue, ils se retournaient d'abord vers la montagne puis, le cœur saisi, se hâtaient vers la tente, empaquetaient tant bien que mal leurs ustensiles, injuriaient la femme, l'enfant et l'esclave et, poussant devant eux leur fortune condamnée sous le soleil inexorable, empruntaient les pistes du Nord. Et comme l'eau manquait, ils périssaient tous. Et vaines parurent les prédictions des logiciens qui voyaient s'user la montagne et se perpétuer les hommes. Comment eussent-ils prévu ce qui allait naître ?

Quand je remonte vers le passé je divise le temple en pierres. Et l'opération est prévisible et simple. De même si je répands en os et viscères le corps démantelé, et en gravats le temple, ou en chèvres, moutons, demeures et montagnes le domaine... Mais si je marche vers l'avenir, il me faudra toujours compter avec la naissance d'êtres nouveaux qui s'ajouteront aux matériaux et ne seront point prévisibles puisque d'une autre essence. Ces êtres-là je les dis uns et simples puisqu'ils meurent et disparaissent d'être divisés. Car le silence est quelque chose qui s'ajoute aux pierres mais qui meurt si on les sépare. Car le visage est quelque chose qui s'ajoute au marbre ou aux éléments du visage mais qui meurt si on le brise ou si on les distingue. Car le domaine est quelque chose qui s'ajoute aux chèvres, aux demeures, aux moutons et aux montagnes...

Je ne saurai prévoir mais je saurai fonder. Car l'avenir on le bâtit. Si je rassemble en un visage unique le disparate de mon époque, si j'ai des mains divines de sculpteur, mon désir deviendra. Et je me tromperai si je dis que j'ai su prévoir. Car j'aurai créé. Dans le disparate d'alentour j'aurai montré un visage et je l'aurai imposé et il gouvernera les hommes. Comme le domaine qui exige parfois jusqu'à leur sang.

Ainsi m'est-il apparu une nouvelle vérité et c'est qu'il

est vain et illusoire de s'occuper de l'avenir. Mais que la seule opération valable est d'exprimer le monde présent. Et qu'exprimer c'est bâtir avec le disparate présent le visage un qui le domine, c'est créer le silence avec les pierres.

Toute autre prétention n'est que vent de paroles...

XXI

Et certes nous savons tous combien les raisonnements sont trompeurs. Ceux-là que je regardais, les arguments les plus habiles et les démonstrations les plus impérieuses n'entraînaient point leur conviction. « Oui, disaient-ils, tu as raison. Et cependant, je ne pense point comme toi... » Ceux-là, on les disait stupides. Mais je compris qu'ils n'étaient point stupides mais, bien au contraire, les plus sages. Ils respectaient une vérité que les mots ne charriaient point.

Car les autres, ils s'imaginent que le monde tient dans les mots et que la parole d'homme exprime l'univers et les étoiles et le bonheur et le soleil couchant et le domaine et l'amour et l'architecture et la douleur et le silence... Mais moi j'ai connu l'homme en face de la montagne qu'il avait mission de saisir pelletée par pelletée.

Je pense certes que les géomètres, quand ils ont dessiné les remparts, tiennent dans les mains la vérité de leurs remparts. Et que l'on saura les construire selon leurs figures. Car il est des remparts une vérité pour géomètres. Mais quel géomètre comprend les remparts dans leur importance? Où lisez-vous dans leurs dessins que les remparts constituent une digue ? Qui vous permet de les découvrir semblables à l'écorce du cèdre à l'intérieur de laquelle s'édifie la cité vivante ? Où voyez-vous que les remparts sont écorce pour la ferveur et qu'ils permettent l'échange des générations en Dieu dans l'éternité de la forteresse ? Ils y voient pierre, ciment et géométrie. Et certes les remparts sont pierre, ciment et géométrie. Mais ils sont également les maîtres couples d'un navire et l'abri pour les destinées particulières. Et je crois, moi, d'abord aux destinées particulières. Non point mesquines d'être si limitées. Car cette fleur unique c'est la fenêtre

ouverte sur la connaissance du printemps. C'est le printemps devenu fleur. Car n'est rien pour moi un printemps qui n'aurait point formé de fleurs.

Non point important peut-être, en vérité, l'amour de cette épouse qui attend le retour de l'époux. Non point tellement important la main qui s'agite avant le départ. Mais signe de quelque chose d'important. Non point tellement important la lumière particulière qui brille à l'intérieur du rempart comme la lanterne d'un navire, voilà cependant une vie éclose dont je ne sais pas mesurer le poids.

Les remparts lui servent d'écorce. Et cette cité est larve contenue dans sa gaine. Et cette fenêtre : une fleur de l'arbre. Et derrière cette fenêtre peut-être un enfant pâle qui boit encore son lait et ne connaît point sa prière et joue et balbutie, mais sera conquérant de demain et fondera des villes nouvelles qu'il accroîtra de leurs remparts. Et voilà la graine de l'arbre. Plus important, moins important, comment saurais-je ? Et cette question pour moi n'a point de sens — car l'arbre, je l'ai dit, il ne faut point le diviser pour le connaître.

Mais quel géomètre connaît ces choses ? Il croit comprendre les remparts puisqu'il les bâtit. Il croit que sa géométrie contient tout entiers les remparts puisqu'il suffit de l'imposer au ciment et à la pierre pour que la ville se fortifie. Mais il est autre chose qui les domine et si je désirais montrer ce qu'est un rempart en vérité, je vous réunirais autour de moi et, d'année en année, vous apprendriez à les découvrir sans jamais épuiser le travail car il n'est point de mot pour les contenir dans leur essence. Et je n'en montre que des signes comme en est signe la géométrie mais aussi ces bras de l'époux autour de l'épouse, laquelle est enceinte, lourde d'un monde, et qu'ils protègent.

Comme celui-là qui vient avec ses pauvres mots montrer à l'autre qu'il a tort d'être triste, et où voyez-vous que l'autre est changé ? Ou qu'il a tort d'être jaloux ou tort d'aimer? Et où voyez-vous que l'autre guérit de l'amour ? Les mots essaient d'épouser la nature et de l'emporter. Ainsi j'ai dit « montagne » et j'emporte la montagne en moi avec ses hyènes et ses chacals et ses ravins pleins de silence et sa montée vers les étoiles jusqu'aux crêtes mordues par les vents... mais ce n'est

qu'un mot qu'il faut remplir. Et quand j'ai dit rempart il faut aussi remplir le mot. Et les géomètres y ajoutent quelque chose, et les poètes et les conquérants et l'enfant pâle et la mère qui, grâce à eux, peut s'occuper de souffler sur la braise pour réchauffer le lait du soir sans que le carnage la vienne distraire. Et s'il m'est possible de raisonner sur la géométrie des remparts comment raisonnerais-je sur ces remparts eux-mêmes que mon langage ne sait point contenir ? Car ce qui est vrai d'un signe est faux d'un autre.

Pour me montrer la ville, on me conduisait quelquefois sur le sommet d'une montagne. « Regarde-la, notre cité ! » me disait-on. Et j'admirais l'ordonnance des rues et le dessin de ses remparts. « Voilà, disais-je, la ruche où dorment les abeilles. Au petit jour elles se répandent dans la plaine dont elles sucent les provisions. Ainsi les hommes cultivent et ils récoltent. Et des processions de petits ânes ramènent vers les greniers et les marchés et les réserves le fruit du travail du jour... La cité répand ses hommes dans l'aube puis les rentre en soi avec leurs fardeaux et leurs provisions pour l'hiver. L'homme est celui-là qui produit et qui consomme. Ainsi le favoriserai-je en étudiant avant tout ses problèmes et en administrant la fourmilière. »

Mais d'autres pour me montrer leur ville me faisaient traverser le fleuve et l'admirer de l'autre rive. Je découvrais donc, de profil sur la splendeur du crépuscule, ses maisons, les unes plus hautes, les autres moins hautes, les unes petites, les autres grandes, et la flèche des minarets accrochant comme des mâts la fumée de nuages pourpres. Elle se révélait à moi semblable à une flotte en partance. Et la vérité de la ville n'était plus ordre stable et vérité de géomètre, mais assaut de la terre par l'homme dans le grand vent de sa croisière. « Voilà, disais-je, l'orgueil de la conquête en marche. A la tête de mes cités je placerai des capitaines, car c'est de la création que l'homme tire d'abord ses joies et du goût puissant de l'aventure et de la victoire. » Et ce n'était ni plus vrai ni moins vrai, mais autre.

Certains, cependant, pour me faire admirer leur ville m'entraînaient avec eux à l'intérieur de leurs remparts et me conduisaient d'abord au temple. Et j'entrais, pris

dans le silence et l'ombre et la fraîcheur. Alors je méditais. Et ma méditation me paraissait plus importante que la nourriture ou la conquête. Car je m'étais nourri pour vivre, j'avais vécu pour conquérir, et j'avais conquis pour revenir et méditer et me sentir le cœur plus vaste dans le repos de mon silence. « Voilà, disais-je, la vérité de l'homme. Il n'existe que par son âme. A la tête de ma cité j'installerai des poètes et des prêtres. Et ils feront s'épanouir le cœur des hommes. » Et ce n'était ni plus vrai ni moins vrai mais autre...

Et maintenant, dans ma sagesse, si j'use du mot « ville » je ne m'en sers point pour raisonner mais pour spécifier simplement tout ce dont elle charge mon cœur et que l'expérience m'en a enseigné, et ma solitude dans ses ruelles, et le partage du pain dans ses demeures, et sa gloire de profil dans la plaine, et son ordre admiré du haut des montagnes. Et bien d'autres choses que je ne sais dire ou auxquelles je ne songe point dans l'instant. Et comment userais-je du mot pour raisonner puisque ce qui est vrai d'un signe est faux d'un autre ?

XXII

Mais par-dessus tout il m'apparut quelque chose d'impérieux en ce qui concerne l'héritage des hommes, héritage que de génération en génération ils se transmettent l'un à l'autre, car si, dans le silence de mon amour, je vais lentement par la ville et regarde celle-là qui parle au fiancé et lui sourit avec une crainte tendre, ou celle-ci qui attend le retour du guerrier, ou cette autre qui réprimande sa servante, ou celui-là qui prêche la résignation ou la justice, ou celui-là qui divise la foule, se dresse dans sa vengeance et prend la défense du faible, ou cet autre simplement qui sculpte son objet d'ivoire et le recommence et pas à pas se rapproche d'une perfection qui est en lui. Si je considère ma ville quand elle s'endort et fait ce bruit qui va mourant comme celui d'une cymbale que l'on a frappée et qui résonne encore et qui s'apaise comme si le soleil l'avait agitée, de même qu'il agite un essaim d'abeilles, puis vient le soir qui lasse leurs ailes et rentre le parfum des fleurs, et il n'est

plus pour les guider de sillages dans le lit des vents. Quand je vois s'éteindre ces lumières et tous ces feux s'endormir sous la cendre, chacun ayant rentré son bien, qui sa moisson au fond des granges, qui ses enfants qui jouaient sur le seuil, qui son chien ou son âne, qui son tabouret de vieillard, quand enfin ma ville repose rangée comme un feu sous la cendre, et que toutes les réflexions, toutes les prières, tous les projets, tous les élans, toutes les craintes, tous les mouvements du cœur pour saisir ou pour rejeter, tous les problèmes non résolus qui attendent leurs solutions, toutes les haines qui ne tueront point avant le jour, toutes les ambitions qui ne découvriront rien avant l'aube, toutes les prières qui liaient l'homme à Dieu réservées, inutiles comme des échelles dans le magasin, sont en sursis et comme morts mais non éteints puisque ce gigantesque patrimoine, qui ne sert de rien dans l'instant, n'est point perdu, mais réservé et reporté, et que le soleil dès qu'il agitera l'essaim le rendra comme un héritage, et que chacun reprendra sa recherche, sa joie, sa peine, sa haine ou son ambition, et que ma colonie d'abeilles retournera à ses chardons et à ses lis, alors je me demande : « Qu'est-il de ces greniers d'images ? »

Et il me paraît bien évident que, si je disposais d'une humanité encore inanimée et si je voulais l'éduquer et l'instruire et la remplir des mêmes mille mouvements divers, le pont du langage n'y suffirait point.

Car certes nous communiquons, cependant les mots de nos livres ne contiennent point le patrimoine. Et si je prends des enfants, et si je les brasse et si je les enseigne chacun dans une direction arbitraire, alors j'aurai perdu une partie de l'héritage. Ainsi de mon armée si ne s'établit point de l'un à l'autre la continuité du contact qui fait de cette armée une dynastie sans rupture. Et certes, ils recevront les enseignements de leurs caporaux. Et, certes, ils subiront l'autorité de leurs capitaines. Mais les mots dont disposent et caporaux et capitaines ne sont que réservoirs infiniment insuffisants pour transmettre de l'un à l'autre un acquis qui ne peut pas se dénombrer et ne s'exprime point en formules. Et qu'il n'est point possible de faire charrier par la parole ou par le livre. Car il s'agit d'attitudes intérieures, et de points de vue particuliers, et de résistances, et d'élans, et de systèmes de

liaison entre les pensées et entre les choses... Et si je veux les expliquer ou les exposer je les démonte en leurs parties et il n'en reste rien. Ainsi du domaine qui appelle l'amour et dont je n'aurai rien dit si j'ai parlé des chèvres, des moutons, des demeures et des montagnes, et dont le trésor intérieur ne se transmet point par la parole mais par la filiation de l'amour. Et d'amour en amour ils se lèguent cet héritage. Mais si vous rompez le contact une seule fois de génération en génération, alors meurt cet amour. Et si vous rompez une fois le contact entre les aînés et les cadets dans votre armée, alors votre armée n'est plus que façade d'une maison vide et s'éboulera au premier coup, et si vous rompez le contact entre le meunier et son fils, alors vous y perdrez le plus précieux du moulin et sa morale et sa ferveur et les mille coups de mains qui ne s'expriment pas et les mille attitudes qui se justifient mal par la raison mais qui sont — car il est plus d'intelligence enfouie dans les choses telles qu'elles sont que dans les mots — mais vous leur demandez de rebâtir le monde par la seule lecture du petit livre qui n'est qu'images et reflets inefficaces et vides devant la somme des expériences. Et vous faites de l'homme une bête primitive et nue, ayant oublié que l'humanité dans sa démarche est celle d'un arbre qui croît et se continue de l'un à travers l'autre, comme la puissance de l'arbre dure à travers ses nœuds et ses torsades et la division de ses branches. Et j'ai affaire à un grand corps et j'ignore, moi, ce que c'est que mourir quand je regarde du haut de ma cité, car ici et là tombent des feuilles, ici et là naissent des bourgeons et cependant dure le tronc solide à travers. Mais par ces maux particuliers rien d'essentiel n'est lésé et tu le vois, ce temple, continuer de se bâtir et ce grenier continuer de se déverser et de se remplir, et ce poème d'embellir, et de se lustrer l'épaulement courbe de la fontaine. Mais si tu sépares les générations c'est comme si tu voulais recommencer l'homme lui-même dans le milieu de sa vie et, ayant effacé de lui tout ce qu'il savait, sentait, comprenait, désirait et craignait, remplacer cette somme de connaissances devenues chair par les maigres formules tirées d'un livre, ayant supprimé toute la sève qui montait à travers le tronc et ne transmettant plus rien aux hommes que ce qui est susceptible de se codifier. Et comme la parole fausse pour saisir, et simplifie

pour enseigner, et tue pour comprendre, ils cessent d'être alimentés par la vie.

Mais moi je dis : il est bon de favoriser dans la cité la genèse des dynasties. Et si d'un petit groupe sont seuls tirés mes guérisseurs, mais disposant d'un héritage complet et non seulement de quelques mots, je disposerai en fin de compte de guérisseurs de plus de génie que si j'étends ma sélection à tout mon peuple et engage les fils de soldats et de meuniers. Et ce n'est point que je brime les vocations, car ce tronc formera un noyau assez dur pour que j'y puisse greffer des branches étrangères. Et ma dynastie absorbera et transformera en soi-même les aliments nouveaux que les vocations lui fourniront.

Car une fois de plus il me fut enseigné que la logique tue la vie. Et qu'elle ne contient rien par elle-même...

Mais ils se sont trompés sur l'homme les faiseurs de formules. Et ils ont confondu la formule qui est ombre plate du cèdre avec le cèdre dans son volume, son poids, sa couleur, sa charge d'oiseaux et son feuillage, lesquels ne sauraient s'exprimer et tenir dans le faible vent des paroles...

Car ceux-là confondent la formule qui désigne et l'objet désigné.

Ainsi m'apparut-il qu'il était vain et dangereux d'interdire les contradictions. Ainsi répondais-je à mes généraux qui me venaient parler de l'ordre mais confondaient l'ordre qui est puissance avec l'arrangement des musées.

Car moi je dis que l'arbre est ordre. Mais ordre ici c'est unité qui domine le disparate. Car cette branche-ci porte son nid d'oiseaux et cette autre ne le porte point. Car celle-ci porte son fruit et cette autre ne le porte point. Car celle-ci monte vers le ciel et cette autre penche vers le sol. Mais ils sont soumis, mes généraux, à l'image des revues militaires et ils disent que sont en ordre les objets seuls qui ne diffèrent plus les uns des autres. Ainsi, si je les laissais faire, ils perfectionneraient les livres saints qui montrent un ordre lequel est sagesse de Dieu, en mettant en ordre les caractères dont le premier enfant venu verrait bien qu'ils sont tous mêlés. Ainsi, les A ensemble, les B ensemble, les C ensemble,... et ainsi disposeraient-ils d'un livre bien en ordre. Un livre pour généraux.

Et comment supporteraient-ils ce qui ne peut se formuler ou n'a pas abouti encore, ou entre en contradiction avec une autre vérité ? Comment sauraient-ils que, dans un langage qui formule mais ne saisit point, deux vérités peuvent s'opposer ? Et que je puis parler sans me contredire de la forêt ou du domaine, malgré que ma forêt empiète sur plusieurs domaines sans peut-être en couvrir un seul en totalité et mon domaine sur plusieurs forêts sans qu'aucune peut-être y soit entièrement contenue? Et l'un ne nie point l'autre. Mais voici que mes généraux, s'ils célèbrent les domaines, font trancher la tête des poètes qui chanteraient la forêt.

Car autre chose est de s'opposer et autre chose de se contredire et je ne connais qu'une vérité qui est la vie et je ne reconnais qu'un seul ordre qui est l'unité quand elle domine les matériaux. Et peu m'importe si les matériaux sont disparates. Mon ordre c'est l'universelle collaboration de tous à travers l'un, et cet ordre m'oblige à création permanente. Car il m'oblige à fonder ce langage qui absorbera les contradictions. Et qui lui-même est vie. Il ne s'agit jamais de refuser pour créer l'ordre. Car si d'abord je refuse la vie et aligne ceux de ma tribu comme des poteaux le long d'une route, est parfait l'ordre que j'ai atteint. Également, si je réduis mes hommes à n'être plus qu'une colonie de termites. Mais en quoi les termites me séduiraient-ils ? Car j'aime l'homme délivré par sa religion et vivifié par les dieux que je fonde en lui : maison, domaine, empire, royaume de Dieu, afin qu'il se puisse échanger toujours contre plus vaste que soi. Et pourquoi donc ne les laisserais-je point disputer entre eux, sachant que le geste qui réussit est fait de tous ceux qui manquent leur but, et sachant que pour se grandir l'homme doit créer et non répéter. Car alors il ne s'agit plus pour lui que de consommer des provisions faites. Sachant enfin que tout, même la forme de la carène, doit s'accroître et vivre et se transformer sinon elle n'est plus que mort, objet de musée, ou routine. Et je distingue d'abord la continuité, de la routine. Et je distingue la stabilité, de la mort. Ni la stabilité du cèdre, ni la stabilité de l'empire ne se fondent sur leur décrépitude. « Ceci est bien, disent mes généraux, et ne changera donc plus ! » Mais moi je hais les sédentaires et dis mortes les villes achevées.

XXIII

MAUVAIS, quand le cœur l'emporte sur l'âme. Quand le sentiment l'emporte sur l'esprit.

Ainsi dans mon empire il m'est apparu qu'il était plus facile de souder les hommes par le sentiment que par l'esprit qui domine le sentiment. Sans doute signe de ce que l'esprit doit devenir sentiment, mais qu'il n'est point d'abord de sentiment qui compte.

Ainsi m'est-il apparu qu'il ne fallait point soumettre celui qui crée aux souhaits de la multitude. Car c'est sa création même qui doit devenir le souhait de la multitude. La multitude doit recevoir de l'esprit et changer ce qu'elle a reçu en sentiment. Elle n'est qu'un ventre. La nourriture qu'elle reçoit, elle la doit changer en grâce et en lumière.

Mon voisin a forgé le monde parce qu'il l'éprouvait dans son cœur. Et il a fait de son peuple un hymne. Mais voici que dans son peuple on a craint la solitude et la promenade sur la montagne, quand elle se déroule sous les pieds comme la traîne du prophète, et là le colloque avec les étoiles, et l'interrogation glaciale, et le silence fait autour, et cette voix qui parle et ne parle que dans le silence. Et celui-là qui en revient, en revient allaité par les dieux. Et il redescend calme et grave, rapportant son miel ignoré sous sa pèlerine. Et ceux-là seuls rapporteront du miel qui auront eu le droit de quitter la foule. Et toujours ce miel paraîtra amer. Et toute parole nouvelle et fertile paraîtra amère parce que, je l'ai dit, nul n'a connu de mue joyeuse. Et si je vous élève, c'est que je vous tire hors de votre peau comme d'une gaine pour vous habiller, comme le serpent, d'une peau plus neuve. Et voilà que ce chant deviendra cantique, comme un embrasement de forêt sort d'une étincelle. Mais l'homme qui refuse ce chant et la populace qui interdit à l'un de ses membres de s'affranchir d'elle pour se retrancher sur la montagne, voilà qu'ils tuent l'esprit. Car l'espace de l'esprit, là où il peut ouvrir ses ailes, c'est le silence.

XXIV

Car je fus amené à réfléchir sur ceux qui consomment plus qu'ils ne rendent. Ainsi du mensonge des chefs d'État, car dans la croyance en leur parole résidait l'efficacité de la parole et son pouvoir. Et ainsi je tire du mensonge des effets puissants. Et j'émousse mon arme en même temps que je m'en sers. Et si je l'emporte d'abord sur mon adversaire, viendra l'heure où je me présenterai à lui sans armes.

Ainsi de celui qui écrit ses poèmes et tire des effets efficaces de ce qu'il triche avec des règles acceptées. Car l'effet de scandale est aussi une opération. Mais celui-là est un malfaiteur car pour l'usage d'un avantage personnel il brise le vase d'un trésor commun. Pour s'exprimer, il ruine des possibilités d'expression de tous, comme celui-là qui pour s'éclairer incendierait la forêt. Et ensuite il n'est plus que cendre à la disposition des autres. Et quand je me suis habitué aux erreurs de syntaxe, je ne puis même plus provoquer le scandale et saisir par l'inattendu. Mais je ne puis, non plus, m'exprimer dans la beauté du style ancien, car j'ai rendu vaines les conventions, tous ces signes, ces clignements d'yeux, toute cette entente, tout ce code si lentement élaboré et qui me permettait de transmettre de moi jusqu'au plus subtil. Je me suis exprimé en consommant mon instrument. Et l'instrument des autres.

Ainsi de l'ironie qui n'est point de l'homme mais du cancre. Car mon gouverneur qui domine et qui est respecté, j'ai tiré de lui des effets comiques en le comparant à un âne, et nul ne s'attendait à mon audace. Mais vient le jour où j'ai mêlé âne et gouverneur si intimement que je ne fais plus rire personne en exprimant mon évidence. Et j'ai ruiné une hiérarchie, une possibilité d'ascension, des ambitions fertiles, une image de la grandeur. J'ai consommé le trésor dont je me servais. J'ai pillé un grenier et j'en ai répandu les graines. La faute, la trahison, c'est que, si j'ai pu user, en le détruisant, de mon gouverneur, c'est que d'autres l'avaient fondé. On m'a offert une occasion de m'exprimer. J'en ai usé pour la détruire. Ainsi ai-je trahi.

Mais celui-là qui écrit avec rigueur et forge son instrument pour utiliser le véhicule, aiguise son arme par son usage, et ainsi augmente ses provisions à mesure qu'il les consomme. Et celui qui domine son peuple, malgré les difficultés ou les amertumes, par la vérité de sa parole, et qui augmente sa caution à mesure qu'il s'en sert, en fin de compte sera suivi plus avant dans la guerre. Et celui-là qui fonde le sentiment de la grandeur. Il bâtit l'instrument dont il se servira demain.

XXV

C'EST pourquoi j'ai fait venir les éducateurs et leur ai dit :

« Vous n'êtes point chargés de tuer l'homme dans les petits d'hommes, ni de les transformer en fourmis pour la vie de la fourmilière. Car peu m'importe à moi que l'homme soit plus ou moins comblé. Ce qui m'importe c'est qu'il soit plus ou moins homme. Je ne demande point d'abord si l'homme, oui ou non, sera heureux, mais quel homme sera heureux. Et peu m'importe l'opulence des sédentaires repus, comme du bétail dans l'étable.

« Vous ne les comblerez point de formules qui sont vides, mais d'images qui charrient des structures.

« Vous ne les emplirez point d'abord de connaissances mortes. Mais vous leur forgerez un style afin qu'ils puissent saisir.

« Vous ne jugerez pas de leurs aptitudes sur leur seule apparente facilité dans telle ou telle direction. Car celui-là va le plus loin et réussit le mieux qui a travaillé le plus contre soi-même. Vous tiendrez donc compte d'abord de l'amour.

« Vous ne vous appesantirez point sur l'usage. Mais sur la création de l'homme, afin que celui-ci rabote sa planche dans la fidélité et l'honneur, et il la rabotera mieux.

« Vous enseignerez le respect, car l'ironie est du cancre, et oubli des visages.

« Vous lutterez contre les liens de l'homme avec les biens matériels. Et vous fonderez l'homme dans le

petit d'homme en lui enseignant d'abord l'échange car, hors l'échange, il n'est que racornissement.

« Vous enseignerez la méditation et la prière car l'âme y devient vaste. Et l'exercice de l'amour. Car qui le remplacerait ? Et l'amour de soi-même c'est le contraire de l'amour.

« Vous châtierez d'abord le mensonge, et la délation qui certes peuvent servir l'homme et en apparence la cité. Mais seule, la fidélité crée les forts. Car il n'est point de fidélité dans un camp et non dans l'autre. Qui est fidèle est toujours fidèle. Et celui-là n'est point fidèle qui peut trahir son camarade de labour. Moi j'ai besoin d'une cité forte, et je n'appuierai pas sa force sur le pourrissement des hommes.

« Vous enseignerez le goût de la perfection car toute œuvre est une marche vers Dieu et ne peut s'achever que dans la mort.

« Vous n'enseignerez point d'abord le pardon ou la charité. Car ils pourraient être mal compris et n'être plus que respect de l'injure ou de l'ulcère. Mais vous enseignerez la merveilleuse collaboration de tous à travers tous et à travers chacun. Alors le chirurgien se hâtera à travers le désert pour réparer le simple genou d'un homme de peine. Car il s'agit là d'un véhicule. Et ils ont tous deux le même conducteur. »

XXVI

Car je me penchais d'abord sur le grand miracle de la mue et du changement de soi-même. Car il était dans la ville un lépreux.

« Voici, me dit mon père, l'abîme. »

Et il me conduisit dans les faubourgs aux lisières d'un champ maigre et sale. Autour du champ une barrière et au centre du champ une maison basse où logeait le lépreux tranché ainsi d'avec les hommes.

« Tu crois, me dit mon père, qu'il va hurler son désespoir ? Observe-le quand il sortira pour le voir bâiller.

« Ni plus ni moins que celui-là en qui est mort l'amour. Ni plus ni moins que celui-là qui a été défait par l'exil. Car

je te le dis : l'exil ne déchire pas, il use. Tu ne te repais plus que de songes et tu joues avec des dés vides. Peu importe son opulence. Il n'est plus que roi d'un royaume d'ombres.

« La nécessité, me dit mon père, voilà le salut. Tu ne peux jouer avec des dés vides. Tu ne peux pas te satisfaire de tes rêves pour la seule raison que tes rêves ne résistent point. Elles sont décevantes, les armées lancées dans les songes creux de l'adolescence. L'utile c'est ce qui te résiste. Et le malheur de ce lépreux n'est point pour lui qu'il pourrisse, mais bien que rien ne lui résiste. Le voilà enfermé, sédentaire dans ses provisions. »

Ceux de la ville parfois le venaient observer. Ils se réunissaient autour du champ comme ceux-là qui ayant fait l'ascension de la montagne se penchent ensuite sur le cratère du volcan. Car ils pâlissent d'entendre sous leurs pieds le globe préparer ses éructations. Ils s'agglutinaient donc, comme autour d'un mystère, autour du carré de champ du lépreux. Mais il n'était point de mystère.

« Ne te fais point d'illusions, me disait mon père. N'imagine point son désespoir et ses bras tordus dans l'insomnie et sa colère contre Dieu ou contre soi-même ou contre les hommes. Car il n'est rien en lui sinon absence qui grandit. Qu'aurait-il de commun avec les hommes ? Ses yeux coulent et ses bras tombent de lui comme des branches. Et il ne reçoit plus de la ville que le bruit d'un lointain charroi. La vie ne l'alimente plus que d'un vague spectacle. Un spectacle n'est rien. Tu ne peux vivre que de ce que tu transformes. Tu ne vis point de ce qui est entreposé en toi comme en un magasin. Et celui-là vivrait s'il pouvait fouetter le cheval et porter des pierres et contribuer à l'édification du temple. Mais tout lui est donné. »

Cependant il s'établit une coutume. Les habitants venaient chaque jour, émus par sa misère, jeter leurs offrandes au delà des pieux qui hérissaient cette frontière. Et voilà qu'il était servi, paré et vêtu comme une idole. Nourri des meilleurs mets. Et même, les jours de fête, honoré de musique. Et cependant, s'il avait besoin de tous, nul n'avait besoin de lui. Il disposait de tous les biens, mais il n'avait point de biens à offrir.

« Ainsi des idoles de bois, me dit mon père, que tu surcharges de présents. Et brûlent en face d'elles les lampions des fidèles. Et fume l'arôme des sacrifices. Et s'orne leur chevelure de pierreries. Mais je te le dis, la foule qui jette à ses idoles ses bracelets d'or et ses pierreries, celle-là s'augmente, mais l'idole de bois demeure de bois. Car elle ne transforme rien. Or vivre, pour l'arbre, c'est prendre de la terre et en pétrir des fleurs. »

Et je vis le lépreux sortir de sa tanière et promener sur nous son regard mort. Plus inaccessible à ce bruit qui cependant cherchait à le flatter qu'aux vagues de la mer. Défait d'avec nous-mêmes et désormais inaccessible. Et si l'un de la foule exprimait sa pitié, il le regardait avec un mépris vague... Non solidaire. Écœuré d'un jeu sans caution. Car qu'est-ce qu'une pitié qui ne prend point dans les bras pour bercer ? Et en retour, si quelque chose d'animal encore sollicitait de lui sa colère d'être devenu ainsi spectacle et curiosité de foire, colère peu profonde en vérité, car nous n'étions plus de son univers, comme les enfants autour du bassin où tourne l'unique carpe lente, que nous importait sa colère, car qu'est-ce qu'une colère qui ne peut frapper et ne fait que lâcher des mots vides dans le vent qui les emporte? Ainsi m'apparut-il dépouillé par son opulence. Et je me souvenais de ceux-là qui, lépreux dans le Sud, à cause de lois concernant la lèpre, rançonnaient les oasis du haut de leur cheval dont ils n'avaient point le droit de descendre. Tendant leur sébile au bout d'un bâton. Et regardant durement et sans voir, car les visages heureux, pour eux, n'étaient que territoire de chasse. Et pourquoi même eussent-ils été irrités par un bonheur aussi étranger à leur univers que les jeux silencieux des petits animaux dans la clairière. Regardant donc froidement sans voir. Puis passant à pas lents devant les échoppes et descendant, du haut de leur cheval, un panier à l'extrémité d'une corde. Et attendant avec patience que le marchand l'eût rempli. Patience morne et qui faisait peur. Car immobiles, ils n'étaient plus pour nous que végétation lente de la maladie. Et four, creuset et alambic de pourriture. Ils n'étaient plus pour nous que lieux de passage et champs clos et demeures pour le mal. Mais qu'attendaient-ils ? Rien. Car on

n'attend point en soi-même, mais on attend d'un autre que soi-même. Et plus ton langage est rudimentaire, plus sont grossiers tes liens avec les hommes, moins tu peux connaître l'attente et l'ennui.

Mais qu'eussent-ils pu attendre de nous, ces hommes qui étaient si absolument tranchés d'avec nous ? Ils n'attendaient rien.

« Vois, dit mon père. Il ne peut même plus bâiller. Il a renoncé jusqu'à l'ennui qui est attente des hommes. »

XXVII

Ainsi m'apparut-il d'abord qu'ils étaient malheureux. La nuit se fit comme un navire où Dieu renferme ses passagers sans capitaine. Et me vint l'idée de départager les hommes. Ayant désir de comprendre d'abord le bonheur.

Je fis sonner les cloches. « Venez ici, vous que le bonheur comble. » Car le bonheur se sent en soi ainsi qu'un fruit qui est plein de sa saveur. Et celle-là je l'ai vue se presser des deux mains la poitrine, penchée en avant, comme remplie. Et ils vinrent donc à ma droite.

« Venez ici, dis-je, les malheureux. » Et je fis sonner les cloches pour ceux-là. « Venez à ma gauche », leur dis-je. Et quand je les eus bien séparés, je cherchais à comprendre. Et je me demandais : « D'où vient le mal ? »

Car je ne crois point en l'arithmétique. Ni la détresse ni la joie ne se multiplient. Et si un seul souffre dans mon peuple, sa souffrance est grande comme celle d'un peuple. Et en même temps, il est mauvais que celui-là ne se sacrifie point pour servir le peuple.

Ainsi de la joie. Et la fille de la reine, quand elle se marie, voilà tout le peuple qui danse. C'est l'arbre qui forme sa fleur. Et je juge l'arbre sur sa pointe.

XXVIII

Vaste me parut ma solitude. C'est le silence et la lenteur que je réclamais pour mon peuple. Et cette réserve au fond de l'âme, et cet ennui sur la montagne, je les buvais jusqu'à l'amertume. J'apercevais donc en dessous de moi les lumières du soir de ma ville. Cet immense appel que forme la ville jusqu'à ce que tous se soient réunis, tous enfermés, tous atteints l'un par l'autre. Ainsi je les voyais l'un après l'autre s'enfermer à chaque fenêtre qui s'éteignait, sachant leur amour. Puis leur ennui. A moins que l'amour ne s'échange contre plus vaste que l'amour.

Et les dernières fenêtres éclairées montraient les malades. Il était deux ou trois cancers comme des cierges allumés. Puis cette étoile là-bas de celui-là peut-être qui reste aux prises avec l'œuvre car il ne peut dormir s'il n'a fourni sa gerbe. Puis quelques fenêtres encore d'attente démesurée et sans espoir. Car Dieu a fait sa récolte du jour et il en est qui ne rentreront plus jamais.

Donc il en était quelques-uns semblables à des sentinelles, face à la nuit comme face à la mer. « Les voilà, me disais-je, témoins de la vie face à l'impénétrable mer. En avant-garde. Nous sommes quelques-uns à veiller sur les hommes, auxquels les étoiles doivent leur réponse. Nous sommes quelques-uns debout avec notre option sur Dieu. Portant la charge de la ville, nous sommes quelques-uns parmi les sédentaires, que durement flagelle le vent glacé qui tombe comme un manteau froid des étoiles.

« Capitaines, mes compagnons, voilà qu'elle est dure la nuit à venir. Car les autres qui dorment ne savent point que la vie n'est que changements et craquements intérieurs du cèdre et mue douloureuse. Nous sommes quelques-uns à porter pour eux ce fardeau, nous sommes quelques-uns aux frontières, ceux que brûle le mal et qui rament lentement vers le jour, ceux qui attendent, comme au mât de vigie, la réponse à leurs questions, ceux qui espèrent encore le retour de l'épouse... »

Mais c'est alors que m'apparut la même frontière qui sépare l'angoisse de la ferveur. Car angoisse et ferveur

échoient aux mêmes. Toutes deux sont sentiment de l'espace et de l'étendue.

« Seuls veillent donc avec moi, me disais-je, les angoissés et les fervents. Qu'ils reposent donc, les autres. Ceux qui ont créé dans le jour et qui n'ont point la vocation de demeurer à l'avant-garde... »

La ville cependant, cette nuit-là, était suspendue hors du sommeil à cause d'un homme qui devait à l'aube expier un crime. Car on le disait innocent. Et des patrouilles circulaient qui avaient pour mission d'empêcher que la foule ne s'assemblât, car quelque chose tirait les hommes hors des demeures et les faisait se réunir.

Et moi je me disais : « C'est la souffrance d'un seul qui allume cet incendie. Celui-là dans sa geôle est brandi sur tous comme un tison. »

Me vint le besoin de le connaître. Et je m'en fus vers la prison. Je l'aperçus, carrée et noire, qui se découpait sur les étoiles. Les hommes d'armes m'ouvrirent les portes qui tournaient lentement sur leurs gonds. Les murs me parurent d'une épaisseur inusitée et des barreaux protégeaient les lucarnes. Et là aussi des patrouilles noires qui circulaient le long des vestibules et dans les cours, ou qui se levaient à mon passage comme des animaux nocturnes... Et partout cette odeur de chambrée et ces échos profonds de crypte quand on laissait choir une clef ou quand on marchait sur les dalles. Et je songeais : « Faut-il que l'homme soit dangereux pour qu'il soit nécessaire, lui si faible, de chair si chétive, qu'un clou peut vider de sa vie, de l'écraser ainsi sous une montagne ! »

Et tous les pas que j'entendais lui marchaient sur le ventre. Et tous ces murs, toutes ces poternes, tous ces contreforts, pesaient sur lui. « Il est l'âme de la prison, me disais-je, songeant à lui. Il est le sens et le centre et la vérité de la prison. Et cependant que montre-t-il de lui, sinon un simple tas de hardes, couché en travers des barreaux et peut-être même endormi et respirant mal. Tel qu'il est, pourtant, levain d'une ville. Et causant, en se retournant d'un mur vers l'autre, ce tremblement de terre. »

On m'ouvrit le judas et je le regardai. Sachant bien qu'il était ici quelque chose à comprendre. Et je le vis.

Et je songeais : « Il n'a rien peut-être à se reprocher sinon l'amour des hommes. Mais celui qui bâtit une demeure donne une forme à sa demeure. Et certes toute forme peut être souhaitable. Mais non toutes ensemble. Sinon il n'est plus de demeure.

« Un visage tiré de la pierre est fait de tous les visages refusés. Tous peuvent être beaux. Mais non tous ensemble. Sans doute son rêve est-il beau.

« Nous sommes lui et moi sur la crête de la montagne. Lui et moi, seuls. Nous sommes cette nuit sur la crête du monde. Nous nous retrouvons et nous nous joignons. Car rien à cette altitude ne nous divise. Il désire comme moi la justice. Et cependant il mourra... »

Je souffrais dans mon cœur.

Cependant pour que le désir se change en acte, pour que la force de l'arbre se fasse branche, pour que la femme devienne mère, il faut un choix. C'est de l'injustice du choix que naît la vie. Car celle-là aussi, qui était belle, mille l'aimaient. Et, pour être, elle les a réduits au désespoir. Est toujours injuste ce qui est.

Je comprenais que toute création d'abord est cruelle.

Je refermai la porte et m'en fus le long des corridors. Plein d'estime et d'amour : « Qu'est-ce de lui laisser la vie dans l'esclavage, quand sa grandeur c'est son orgueil ? » Et je croisai les patrouilles, les geôliers, les balayeurs du petit jour. Et tout ce peuple servait son prisonnier. Et ces murs lourds gardaient leur prisonnier, comme ces ruines déchiquetées qui tirent leur sens du trésor enfoui. Et je me retournai une fois encore vers la prison. Avec sa tour en forme de couronne rejetée vers les astres, navire en marche avec sa cargaison, tout entière servante, et je me disais : « Qui l'emporte ? » Puis quand je fus loin, lassé dans la nuit, cette gueule de poudrière...

Je songeais à ceux de la ville. « Certes, ils le pleureront, songeais-je. Mais il est bon aussi qu'ils pleurent. »

Car je méditais les chants, les rumeurs et les méditations de mon peuple. « Ils l'enterreront. Mais on n'enterre point, songeais-je. Ce que l'on enterre est semence. Je n'ai point de pouvoir contre la vie et il aura raison un jour. Je le pends au bout d'une corde. Mais j'entendrai

chanter sa mort. Et cet appel retentira sur qui veut concilier ce qui se divise. Mais que concilierai-je ?

« Il me faut absorber dans une hiérarchie et non, dans le même instant, dans une autre. Je ne dois point confondre la béatitude et la mort. Je marche vers la béatitude mais ne dois point refuser les contradictions. Je dois les recevoir. Ceci est bien, ceci est mal, j'ai horreur du mélange qui n'est que sirop pour les faibles et qui les émascule, mais je dois me grandir de ce que j'accepte mon ennemi. »

XXIX

Je méditai devant ce masque de la danseuse. Et son air buté, obstiné et las. Et je me dis : « Voilà qu'au temps de la grandeur de l'empire c'était un masque. Ce n'est plus aujourd'hui que le couvercle d'une boîte vide. Il n'est plus de pathétique dans l'homme. Il n'est plus d'injustice. Nul ne souffre plus pour sa cause. Et qu'est-ce qu'une cause qui ne fait point souffrir ?

« Il a désiré obtenir. Il a obtenu. Est-ce maintenant pour lui le bonheur ? Mais le bonheur c'était la démarche d'obtenir. Regardez la plante qui forme la fleur. Heureuse d'avoir formé sa fleur ? Non, mais achevée. Et n'ayant plus rien d'autre à souhaiter sinon la mort. Car je connais le désir. La soif du travail. Le goût de réussir. Puis le repos. Mais nul ne vit de ce repos, lequel n'est point un aliment. Il ne faut point confondre l'aliment et le but. Celui-là a couru plus vite. Et il a gagné. Mais il ne saurait vivre de sa course gagnée. Ni l'autre qui aimait la mer, de son unique tempête vaincue. La tempête qu'il vainc c'est un mouvement de brasse dans sa nage. Et il appelle un autre mouvement. Et le plaisir de former la fleur, de vaincre la tempête, de bâtir le temple se distingue du plaisir de posséder une fleur faite, une tempête vaincue, un temple debout. Illusoire l'espoir d'en jouir en servant ce que l'on a d'abord condamné, en espérant, guerrier, tirer ses joies des joies du sédentaire. Et cependant, en apparence, le guerrier combat pour atteindre ce qui alimente le sédentaire, mais il n'a point le droit d'être déçu s'il se transforme ensuite en sédentaire, car fausse

est la détresse de celui qui vous dit que la satisfaction fuit éternellement devant le désir. Car alors on se trompe sur l'objet du désir. Ce que tu poursuis éternellement, dis-tu, éternellement s'éloigne... C'est comme si l'arbre se plaignait : « J'ai formé ma fleur, dirait-il, et voici qu'elle devient graine et que la graine devient arbre et encore une fois l'arbre fleur... » Ainsi as-tu vaincu ta tempête et ta tempête est devenue repos, mais ton repos n'est que préparation de la tempête. Je te le dis : il n'est point d'amnistie divine qui t'épargne de devenir. Tu voudrais être : tu ne seras qu'en Dieu. Il te rentrera dans sa grange quand tu seras lentement devenu et pétri de tes actes, car l'homme, vois-tu, est long à naître.

« Ainsi se sont-ils vidés d'avoir cru posséder et obtenir et de s'être arrêtés sur la route, pour jouir, comme ils disent, de leurs provisions. Car il n'est point de provisions. Et je le sais, moi qui me suis fait prendre si longtemps au piège des créatures, sachant que celle-là que l'on formait dans quelque contrée étrangère et huilait de la perfection des aromates, il me serait possible de m'en saisir. Et j'appelais amour ce vertige. Et il me semblait que je mourrais de soif si je ne savais l'obtenir.

« Alors les fiançailles donnaient lieu à des fêtes retentissantes, colorées pour le peuple entier par la religion de l'amour. Et l'on versait des corbeilles de fleurs et l'on répandait des parfums et l'on brûlait des diamants qui avaient coûté la sueur, la souffrance, le sang des hommes, nés de la foule comme la goutte de parfum tirée des tombereaux de fleurs, et chacun cherchait sans trop comprendre à s'épuiser dans l'amour. Mais la voilà sur ma terrasse, captive tendre et prise dans le vent avec ses voiles. Et moi homme, et moi guerrier vainqueur tenant enfin la récompense de ma guerre. Et brusquement, en face d'elle, ne sachant plus que devenir...

« Ma colombe, lui disais-je, ma tourterelle, ma gazelle aux longues jambes... » car dans les mots que j'inventais je cherchais à la saisir, l'insaisissable ! Fondue comme neige. Car n'était rien le don que j'attendais. Et je criais : « Où êtes-vous ? » Car je ne la rencontrais point. « Où donc est la frontière ? » Et je devenais donjon et rempart. Et les feux de joie dans ma ville brûlaient pour célébrer l'amour. Et moi seul, dans mon terrible désert, je la regardais, dévêtue, dormir. « Je me suis trompé de proie, je me suis

trompé dans ma course. Elle fuyait si vite et je l'ai arrêtée pour m'en saisir... Et, une fois prise, elle n'était plus... » Mais je comprenais aussi mon erreur. C'est la course que je courais, et j'avais été fou comme celui-là qui a rempli sa cruche et l'a enfermée dans son armoire parce qu'il aimait le chant des fontaines...

« Mais si je ne te touche point, je te construis comme un temple. Et je te bâtis dans la lumière. Et ton silence renferme les campagnes. Et je sais t'aimer au-delà de moi et de toi. Et j'invente des cantiques pour célébrer ton empire. Et se ferment tes yeux, paupières du monde. Et je te tiens lasse dans mes bras, comme une ville. Tu n'es qu'une marche de mon ascension vers Dieu. Tu es faite pour être brûlée, consommée, mais non pour retenir... Et voilà que bientôt le palais pleure et que la ville entière se revêt de cendre car j'ai pris mille hommes d'armes et passé le porche de la ville dans la direction du désert, n'étant point satisfait.

« La douleur d'un seul, je te l'ai dit, vaut la douleur du monde. Et l'amour d'une seule, si sotte qu'elle soit, balance la Voie Lactée et ses étoiles. Et je te serre dans mes bras comme la courbe de mon navire. Ainsi ce départ en haute mer : épaule redoutable de l'amour... »

Ainsi ai-je connu les limites de mon empire. Mais ces limites l'exprimaient déjà car je n'aime que ce qui résiste. L'arbre ou l'homme d'abord, c'est celui qui d'abord résiste. Et c'est pourquoi je comparais à des couvercles pour coffrets vides ces bas-reliefs de danseuses obstinées qui furent masques quand ils couvraient l'obstination et le remue-ménage intérieur et la poésie, fille des litiges. J'aime qui se montre par sa résistance, celui qui se ferme et se tait, celui qui se conserve dur, et, les lèvres scellées dans les supplices, celui qui a résisté aux supplices et à l'amour. Celui qui préfère et qui est injuste de ne point aimer. Toi, comme une tour redoutable, et qui jamais ne sera prise...

Car je hais la facilité. Et il n'est point d'homme s'il ne s'oppose. Sinon la fourmilière où Dieu ne s'inscrit plus. Homme sans levain. Et voilà bien le miracle qui m'apparut dans ma prison. Plus fort que toi, que moi, que nous tous, que mes geôliers et mes ponts-levis et mes remparts.

Voilà bien l'énigme qui me tourmentait, la même que de l'amour, quand, nue, je la tenais soumise. Grandeur de l'homme et cependant sa petitesse car je le sais grand dans la foi et non dans l'orgueil de sa révolte.

XXX

Ainsi m'est-il apparu que l'homme n'était point digne d'intérêt si, non seulement il n'était point capable de sacrifice, de résistance aux tentations et d'acceptation de la mort — car alors il n'a plus de forme — mais de même si, fondu dans la masse, gouverné par la masse, il subissait ses lois. Car il en est ainsi du sanglier ou de l'éléphant solitaire et de l'homme sur sa montagne, et la masse doit permettre son silence à chacun et ne point l'en tirer par haine de ce qui est semblable au cèdre, quand il domine la montagne.

Celui-là qui me vient avec son langage pour saisir et exprimer l'homme dans la logique de son exposé me paraît semblable à l'enfant qui s'installe au pied de l'Atlas avec son seau et sa pelle et forme le projet de saisir la montagne et de la transporter ailleurs. L'homme c'est ce qui est, non point ce qui s'exprime. Certes, le but de toute conscience est d'exprimer ce qui est, mais l'expression est œuvre difficile, lente et tortueuse, — et l'erreur est de croire que n'est pas ce qui ne peut d'abord s'énoncer. Car énoncer et concevoir ont même sens. Mais est faible la part de l'homme que j'ai jusqu'à aujourd'hui appris à concevoir. Or, ce que j'ai conçu un jour n'en existait pas moins la veille, et je me leurre si j'imagine que ce que je ne puis exprimer de l'homme n'est point digne d'être considéré. Car non plus, je n'exprime point la montagne mais je la signifie. Mais je confonds signifier et saisir. Je signifie à qui connaît déjà, mais si celui-là ignorait, comment saurais-je lui transmettre cette montagne avec ses crevasses aux pierres roulantes et ses pans de lavande et son faîte crénelé dans les étoiles ?

Et je sais quand celle-là n'est point forteresse démantelée ou barque sans direction dont on détache la corde à son gré de l'anneau de fer pour la conduire là où il plaît — mais existence merveilleuse avec les lois de sa gravi-

tation interne et ses silences plus majestueux que le silence de la machinerie des étoiles.

Ainsi donc me vint ce litige dominant d'admirer pour moi l'homme soumis et l'homme irréductible qui montre ce qu'il est. Sachant comprendre le problème, mais non le formuler. Car ceux-là que la discipline la plus dure régit et qui, sur un signe de moi, acceptent la mort, ceux-là mêmes qu'aimante ma foi, mais si bien durcis dans leur discipline que je puis, face à eux, les injurier et les soumettre comme des enfants, et qui, par contre, lâchés à l'aventure et heurtés contre d'autres, montrent la trempe de l'acier et la colère sublime et le courage dans la mort.

J'ai compris qu'il n'était que deux aspects du même homme. Et que celui-là que nous admirons comme le grain irréductible, ou celle-là impossible à soumettre, et dans mes bras absente comme un navire de haute mer, celui-là que je dis un homme, car il ne transige, ni ne pactise, ni ne compose, ni ne se défait d'une part de soi par habileté ou convoitise ou lassitude, celui-là que je puis écraser sous la meule sans en faire sourdre l'huile du secret, celui qui porte au cœur ce dur noyau d'olive, celui dont je n'admets ni que la foule, ni que le tyran le contraigne, devenu diamant au cœur, toujours je lui ai découvert l'autre face. Et soumis, et discipliné et respectueux et plein de foi et d'abandon, fils sage d'une race spirituelle et dépositaire de ses vertus...

Mais ceux-là que j'appelais libres et ne décidant que de soi-même, et inexorablement seuls, ceux-là ne sont point gouvernés, manquent de vent dans leur mâture, et leurs résistances ne sont jamais que caprices incohérents.

Ainsi moi qui hais ce bétail et l'homme vidé de sa substance et sans patrie intérieure, et qui n'aime point, ni comme chef ni comme maître, d'émasculer mon peuple et de le changer en fourmis aveugles et obéissantes, j'ai compris que par ma contrainte je pouvais et devais le vivifier, et non le perdre. Et que sa douceur dans mon église et son obéissance et son assistance à autrui n'étaient point d'un bâtard, car celui-là seul peut me servir aux limites de mon empire de pierre angulaire. Car il n'est rien à espérer de soi mais de la seule merveilleuse collaboration de l'un à travers l'autre...

Ainsi celui-là qu'écrasait le poids des remparts, et sur

qui veillaient les sentinelles, et que je pouvais bien crucifier sans qu'il abjurât, celui-là qui ne livrerait que son rire méprisant sous le pressoir de mes bourreaux, je le considérerais avec erreur si j'y lisais un réfractaire. Car sa puissance lui vient d'une autre religion, il est une autre face de lui qui est tendre. Une autre image de lui, celle d'un homme qui s'assoit, et qui écoute, les mains sur les genoux avec son sourire candide, et il est des seins qui lui versèrent leur lait. Ainsi de celle-là que j'ai capturée sur ma tour et qui marche de long en large dans la cage de l'horizon, et ne peut être violée ni saisie, et ne livrera pas le mot d'amour qu'on lui demande. Et qui est, simplement, d'une autre contrée, d'un autre incendie, d'une tribu lointaine, et pleine de sa religion. Et, hors la conversion, je ne saurais l'atteindre.

Ceux que je hais, c'est d'abord ceux qui ne sont point. Race de chiens qui se croient libres, parce que libres de changer d'avis, de renier (et comment sauraient-ils qu'ils renient puisqu'ils sont juges d'eux-mêmes ?). Parce que libres de tricher et de parjurer et d'abjurer, et que je fais changer d'avis, s'ils ont faim, rien qu'en leur montrant leur auge.

Ainsi fut la nuit des fiançailles et du condamné à mort. Et j'eus ainsi le sentiment de l'existence. Gardez votre forme, soyez permanents comme l'étrave, ce que vous puisez du dehors changez-le en vous-mêmes à la façon du cèdre. Moi je suis le cadre et l'armature et l'acte créateur dont vous naissez, il faut maintenant, comme l'arbre géant qui développe ses branchages, et non les branchages d'un autre, forme ses aiguilles ou ses feuilles, non celles d'un autre, croître et vous établir...

Mais tous ceux-là je les dirai de la racaille, qui vivent des gestes d'autrui et, comme le caméléon, s'en colorent, aiment d'où viennent les présents, et goûtent les acclamations et se jugent dans le miroir des multitudes : car on ne les trouve point, ils ne sont point, comme une citadelle, fermés sur leurs trésors, et, de génération en génération, ils ne délèguent pas leur mot de passe, mais laissent croître leurs enfants sans les pétrir. Et ils poussent comme des champignons, sur le monde.

XXXI

Ceux-là vinrent me parler de la commodité et je me souvins de mon armée. Sachant combien d'efforts on se donne pour l'équilibre de la vie, malgré que la vie soit absente quand l'équilibre est fait.

Et c'est pourquoi j'aimais la guerre qui tend vers la paix. Avec son sable tiède et pacifique, et son sable vierge chargé de vipères, et ses lieux inviolés et ses abris. Et j'ai beaucoup songé sur les enfants qui jouent et transfigurent les cailloux blancs : « Voici, disent-ils, une armée en marche, là des troupeaux » mais le passant qui n'y voit que des pierres ne connaît pas la richesse de leur cœur. Ainsi celui qui vit de l'aube, et dans la glace du soleil plonge dans les ablutions d'eau froide, puis se chauffe dans la lumière des premières heures du jour. Ou simplement celui qui va au puits, quand il a soif, et tire lui-même la chaîne grinçante, et soulève le seau lourd sur la margelle et connaît ainsi le chant de l'eau et toutes ses musiques criardes. Sa soif a donc rempli de signification sa marche et ses bras et ses yeux, et il en est de cette promenade de l'homme qui a soif vers son puits comme d'un poème, mais les autres font signe à l'esclave, et l'esclave porte l'eau vers leurs lèvres et ils n'en connaissent point le chant. Leur commodité n'est qu'absence : ils n'ont point cru dans la souffrance et la joie n'a point voulu d'eux.

Ainsi ai-je remarqué de celui-là qui écoute la musique et n'a pas besoin de la pénétrer. Qui se fait comme sur une litière emporter dans la musique et ne veut point marcher vers elle, qui renonce au fruit dont l'écorce est amère. Mais moi je le dis : il n'est point de fruit s'il n'est point d'écorce. Et vous confondez le bonheur avec votre propre absence. Car celui qui est riche n'est plus là pour profiter de ses richesses, de telles richesses sont vaines. Et il n'est point de paysage découvert du haut des montagnes si nul n'en a gravi la pente, car ce paysage d'abord n'est point spectacle mais domination. Et si l'on t'a porté là-haut dans la litière tu ne vois qu'ordonnance de choses plus ou moins fades, mais comment les épaissirais-tu de ta substance ? Car le paysage, pour celui-là qui croise les bras sur sa poitrine avec satisfaction, est mélange de souffle et de repos des

muscles après l'effort, et du bleuissement du soir, il est aussi contentement de l'ordre fait, car chacun de ses pas a un peu ordonné ces fleuves, rangé ces sommets, reculé ce gravier du village. Ce paysage est né de lui, et la joie que je lui découvre est la joie même de l'enfant qui, ayant rangé des cailloux, a bâti sa ville et s'en émerveille, la remplit de lui. Mais quel enfant serait heureux de regarder un tas de pierres qui n'est que spectacle sans effort ?

Je les ai vus, ceux qui ont souffert de la soif, la soif, la jalousie de l'eau, plus dure que la maladie, car le corps connaît son remède et l'exige comme il exigerait la femme, et voit en songe les autres boire. Car on voit la femme qui sourit aux autres. Rien n'a de sens si je n'y ai mêlé mon corps et mon esprit. Il n'est point d'aventure si je ne m'y engage. Mes astrologues, s'ils considèrent la Voie Lactée, à cause des nuits de leurs études, ils y découvrent le grand livre dont les pages craquent superbement quand on les tourne, et ils adorent Dieu d'avoir rempli le monde d'une moelle si poignante pour le cœur.

Je vous le dis : vous n'avez le droit d'éviter un effort, qu'au nom d'un autre effort, car vous devez grandir.

XXXII

Cette année-là mourut celui qui régnait à l'est de mon empire. Celui-là que j'avais durement combattu, comprenant après tant de luttes que je m'appuyais sur lui comme contre un mur. Je me souviens encore de nos rencontres. On dressait une tente pourpre dans le désert, qui demeurait vide, et nous nous rendions l'un et l'autre sous cette tente, nos armées demeurant à l'écart, car il est mauvais que les hommes se mélangent. La foule ne vit que dans son ventre. Et toute dorure s'écaille. Ainsi nous regardaient-ils jalousement, appuyés sur la caution de leurs armes, et non point attendris d'un attendrissement facile. Car il avait raison, mon père qui disait : « Tu ne dois point rencontrer l'homme dans sa surface mais au septième étage de son âme et de son cœur et de son esprit. Sinon, à vous chercher dans vos mouvements les plus vulgaires, vous en venez à verser inutilement le sang. »

Ainsi l'avais-je compris et c'est dépouillé et muré dans un triple rempart de solitude que je l'atteignais. Face

l'un à l'autre, nous nous asseyions sur le sable. Je ne sais qui, alors, de lui ou de moi, était le plus puissant. Mais dans cette solitude sacrée la puissance devenait mesure. Car nos gestes ébranlaient le monde, mais nous les mesurions. Nous discutions alors de pâturages. « J'ai vingt-cinq mille bêtes, disait-il, qui meurent. Il a plu chez toi. » Mais je ne pouvais tolérer qu'ils apportassent leurs coutumes étrangères et le doute qui fait pourrir. Comment recevoir dans mes terres ces bergers d'un autre univers ? Et je lui répondais : « J'ai vingt-cinq mille petits d'hommes qui doivent apprendre leurs prières et non celles des autres car autrement ils n'auront point de forme... » Et les armes décidaient entre nos peuples. Et nous étions semblables à deux marées qui vont et viennent. Et si aucun de nous n'avançait, bien que nous pesions de tout notre poids contre l'autre, c'est que nous étions à notre apogée, ayant durci notre ennemi de sa défaite. « Tu m'as vaincu, je suis donc devenu plus fort. »

Ce n'est point que je méprisais sa grandeur. Ni les jardins suspendus de sa capitale. Ni les parfums de ses marchands. Ni l'orfèvrerie délicate de ses ciseleurs. Ni ses grands barrages pour les eaux. L'homme inférieur invente le mépris, car sa vérité exclut les autres. Mais nous qui savions que les vérités coexistent, nous ne pensions point nous diminuer en reconnaissant celle de l'autre bien qu'elle fût notre erreur. Le pommier, que je sache, ne méprise point la vigne, ni le palmier le cèdre. Mais chacun se durcit au plus fort et ne mêle point ses racines. Et sauve sa forme et son essence car il est là un capital inestimable qu'il ne convient point d'abâtardir.

« L'échange véritable, me disait-il, c'est le coffret de parfum ou la graine ou ce présent de cèdre jaune qui remplit ta maison du parfum de la mienne. Ou encore mon cri de guerre quand il te vient de mes montagnes. Ou peut-être d'un ambassadeur, s'il a été longtemps élevé et formé et durci, et qu'à la fois il te refuse et t'accepte. Car il te refuse dans tes étages inférieurs. Mais il te retrouve là où l'homme s'estime au-dessus de sa haine. La seule estime qui vaille est l'estime d'un ennemi. Et l'estime des amis ne vaut que s'ils dominent leur reconnaissance et leurs remerciements et tous leurs mouvements vulgaires. Si tu meurs pour ton ami je t'interdis de t'attendrir... »

Ainsi mentirais-je si je disais que j'avais en lui un ami. Et cependant nous nous rencontrions avec une joie profonde mais c'est ici que les mots déraillent à cause de la vulgarité des hommes. La joie n'était point pour lui mais pour Dieu. Il était un chemin vers Dieu. Nos rencontres étaient clefs de voûte. Et nous n'avions rien à nous dire.

Me pardonne Dieu d'avoir pleuré quand il est mort.

Je la connaissais bien, l'imperfection de ma misère. « Si je pleure, me disais-je, c'est que je ne suis point encore assez pur. » Et je l'imaginais, s'il eût appris ma mort, comme à la rentrée dans la nuit d'un territoire. Et contemplant ce grand basculement du monde du même œil que le crépuscule. Ou celui qui se noie quand change le monde sous le miroir dormant des eaux. « Seigneur, eût-il dit à son Dieu, il fait nuit et il fait jour selon ta volonté. Mais qu'est-il perdu de cette gerbe faite, de cette époque révolue ? J'ai été. » Et voilà qu'il m'eût enfermé dans son calme ineffable. Mais je n'étais point assez pur et n'avais point encore assez le goût de l'éternel. Et, comme les femmes, j'éprouvais cette mélancolie de surface, quand le vent du soir fane les roses de mes vivantes roseraies. Car il me fane dans mes roses. Et je me sens mourir en elles.

Au long de la vie j'avais enseveli mes capitaines, j'avais déposé mes ministres, j'avais perdu mes femmes. J'avais laissé derrière moi cent images de moi-même comme le serpent laisse ses peaux. Mais cependant, ainsi que revient le soleil qui est mesure et pendule du jour, ou l'été qui mesure les balancements de l'année, de rencontre en rencontre, de traité en traité nouveau, mes hommes d'armes dressaient la tente vide dans le désert. Et nous nous y rendions. Et ainsi la coutume solennelle et ce sourire de parchemin et ce calme près de la mort. Et ce silence qui n'est point de l'homme mais de Dieu.

Mais voici que je restais seul, responsable seul de tout mon passé et sans témoin qui m'eût vu vivre. Tous ces actes que j'avais dédaigné d'exposer à mon peuple mais que lui, mon voisin de l'Est, avait compris, tous ces soulèvements intérieurs dont je n'avais point fait un spectacle, mais qu'il avait devinés dans son silence. Toutes ces responsabilités qui m'avaient écrasé et que tous ignoraient car il était bon qu'ils crussent d'abord à mon

arbitraire, mais que lui, mon voisin de l'Est, avait pesées, jamais compatissant, bien au-dessus, bien au delà, estimant autrement que moi-même, voici qu'il s'était endormi dans la pourpre du sable, ayant ramené le sable sur lui comme un linceul digne de lui, voici qu'il s'était tu, voici qu'il avait commencé ce sourire mélancolique et plein de Dieu qui accepte d'avoir noué la gerbe, les yeux clos sur leurs provisions. Ah ! que d'égoïsme dans mon désarroi ! Moi si faible, accordant de l'importance à la trajectoire de ma destinée, quand elle n'en a point, mesurant l'empire à moi-même au lieu de me fondre dans l'empire, et découvrant que ma vie personnelle avait abouti à cette crête, comme un voyage.

Je connus dans ma vie, cette nuit-là, la ligne de partage des eaux, redescendant sur un versant après avoir lentement gravi l'autre, et ne reconnaissant plus personne, pour la première fois vieillard, et sans visages familiers, et indifférent à tous car je me devenais à moi-même indifférent, ayant laissé sur l'autre versant tous mes capitaines, toutes mes femmes, tous mes ennemis et peut-être mon seul ami — désormais solitaire dans un monde habité par des peuplades que je ne connaissais plus.

Mais c'est là que je sus me reprendre. « J'ai brisé, pensais-je, ma dernière écorce et peut-être vais-je devenir pur. Je n'étais point si grand, puisque je me considérais. Et cette épreuve m'a été envoyée car je mollissais. Car je me gonflais des bas mouvements de mon cœur. Mais je saurai le ranger dans sa majesté, mon ami mort, et je ne le pleurerai point. Simplement il aura été. Et le sable m'apparaîtra plus riche puisque souvent, au large de ce désert, je l'aurai vu sourire. Et le sourire pour moi de tous les hommes en sera augmenté de ce sourire particulier. Ce sourire particulier enrichira tous les sourires. Car je verrai dans l'homme l'ébauche que nul tailleur de pierre n'a su dégager de sa gangue, mais à travers cette gangue je connaîtrai mieux le visage de l'homme puisque j'en aurai considéré un, droit dans les yeux.

« Je redescends donc de ma montagne : n'ayez point peur, mon peuple, j'ai renoué le fil. Il était mauvais que j'eusse besoin d'un homme. La main qui m'a guéri et qui m'a recousu s'est effacée, non la couture. Je redescends de ma montagne et je croise des brebis et des

agneaux. Je les caresse. Je suis seul au monde devant Dieu, mais, caressant ces agneaux qui ouvrent les sources du cœur, non tel agneau, mais à travers lui la faiblesse des hommes, je vous retrouve. »

Quant à l'autre je l'ai établi et jamais il n'a mieux régné. Je l'ai établi dans la mort. Et tous les ans on dresse une tente dans le désert cependant que mon peuple prie. Mes armées pèsent sur leurs armes, les fusils sont chargés, les cavaliers circulent pour la police du désert, et l'on tranche la tête de celui qui se hasarde dans la contrée. Et j'avance seul. Et je soulève la toile de la tente et j'entre et je m'assieds. Et le silence se fait sur terre.

XXXIII

Et maintenant que me tourmente cette douleur sourde dans mes reins que mes médecins ne savent point guérir, maintenant que je suis comme un arbre de la forêt sous la hache du bûcheron et que Dieu va m'abattre à mon tour comme une tour usée, maintenant que mes réveils ne sont plus réveils de vingt ans et détente des muscles et vol aérien de l'esprit, j'y ai trouvé ma consolation qui est de ne point souffrir de ces annonces qui se répandent par mon corps et de ne point être entamé par des souffrances qui sont mesquines et personnelles et enfermées en moi et auxquelles les historiens de l'empire n'accorderont pas trois lignes dans leurs chroniques, car peu importe que ma dent branle et qu'on l'arrache, et il serait bien misérable de ma part d'attendre la moindre pitié. La colère au contraire me monte si j'y songe. Car elles sont du vase, ces craquelures de l'écorce, non du contenu. Et l'on me raconte que mon voisin de l'Est, quand il fut frappé de paralysie et qu'un côté de lui se fit froid et mort et qu'il transportait avec lui ce frère siamois qui ne riait plus, il ne perdit rien de sa dignité, mais bien mieux, il réussissait cet apprentissage. Et à ceux qui le félicitaient de sa force d'âme il répondait avec mépris que l'on se trompait sur sa personne et que, ce genre d'hommages, on voulût bien le conserver pour les boutiquiers de la ville. Car celui qui règne, s'il ne règne point d'abord sur son propre corps, n'est qu'usurpateur ridicule.

Il n'est point pour moi de déchéance, mais sans doute joie merveilleuse, d'un peu mieux, aujourd'hui, m'affranchir !

Ah ! vieillesse de l'homme. Sans doute je ne reconnais rien sur l'autre versant de ma montagne. Le cœur plein de mon ami mort. Et, considérant les villages d'un œil d'abord séché par le deuil, attendant d'être, comme par une marée, repris par l'amour.

XXXIV

Je considérais de nouveau cette ville qui s'allumait dans le soir. Un visage blanc parfois bleui, avec ses lumières en couvée, allumant par dedans les demeures. Et la structure de ses rues. Et son silence qui commençait car il se faisait en elle le silence qui vient aux roches sous-marines. Et comme j'admirais le dessin des rues et des places et çà et là ces temples comme des greniers spirituels, et tout autour ce vêtement sombre de la colline, il me vint l'image cependant, malgré la chair dont elle était pleine, d'une plante séchée, coupée de ses racines. Il me vint l'image de greniers vides. Il n'y avait plus là un être vivant dont chaque part résonnât sur l'autre, il n'y avait plus un cœur nouant le sang pour le déverser dans toute la substance, il n'y avait plus une chair unique capable de se réjouir ensemble aux jours de fête, capable de former un champ unique. Il n'y avait plus que des parasites installés dans les coquillages d'autrui, vaquant chacun dans sa prison et ne collaborant point. Il n'y avait plus une ville mais une écorce de ville remplie de morts qui croyaient vivre. Je me disais : « Voilà un arbre qui va sécher. Voilà un fruit qui va pourrir. Voilà le cadavre d'une tortue sous son écaille. « Et il m'est apparu que ma ville, il fallait la gonfler de nouveau de sève. Il fallait rattacher au tronc nourricier toutes ces branches. Il fallait remplir les greniers et les citernes de leurs provisions de silence. Et il fallait que ce fût moi : sinon qui aimerait les hommes ?

XXXV

Ainsi de la musique que j'écoutais. Et qu'ils ne pouvaient comprendre. Et me vint ce simple litige. Car ou bien tu leur fais écouter des chants qu'ils comprennent — et ils ne progressent point — ou tu leur enseignes une science qu'ils comprennent — et ils n'y gagnent rien. Ou tu les enfermes dans des usages qui sont les leurs depuis mille ans, et il n'y a point là, en eux, arbre qui grandit élaborant ses fruits et ses fleurs nouvelles — mais en revanche calme dans la prière, sagesse et sommeil en Dieu — ou bien, à l'opposé, marchant vers l'avenir, tu les bouscules et les bouleverses et les forces de déménager de leurs coutumes, et tu ne conduis bientôt plus qu'un troupeau d'émigrants qui s'est vidé de patrimoine. Une armée qui campe toujours mais n'assoit jamais ses assises.

Mais toute ascension est douloureuse. Toute mue est souffrance. Et je ne pénètre point cette musique si d'abord je n'en ai souffert. Car elle n'est sans doute que le fruit même de ma souffrance et je ne crois point en ceux-là qui se réjouissent des provisions amassées par autrui. Je ne crois point qu'il suffise de plonger les enfants des hommes dans le concert et le poème et le discours pour leur accorder la béatitude et la grande ivresse de l'amour. Car l'homme certes est faculté d'amour mais il l'est aussi de souffrance. Et d'ennui. Et de maussade mauvaise humeur comme d'un ciel pluvieux. Et même chez ceux-là qui sauraient goûter le poème il n'est point que joie du poème, car autrement jamais ils ne paraîtraient tristes. Ils s'enfermeraient dans le poème et jubileraient. Et l'humanité s'enfermerait dans le poème et jubilerait sans avoir plus rien à créer. Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne se réjouit que de ce qu'il forme. Et qu'il lui a fallu, pour le goûter, faire l'ascension du poème. Mais de même que le paysage découvert du sommet des montagnes s'use vite dans le cœur et qu'il n'a de sens que s'il est une construction de la fatigue, une disposition des muscles, et que bientôt, une fois reposé et avide de marche, le même paysage te fait bâiller et n'a plus rien à te livrer, ainsi du poème qui n'est point né de ton effort. Car le poème même de l'autre n'est que le fruit de ton effort, de ton

ascension intérieure, et les greniers ne forment que des sédentaires qui n'ont point qualité d'homme. Je ne dispose point de l'amour comme d'une réserve : il est d'abord exercice de mon cœur. Et je ne m'étonne point qu'il en soit tant qui ne comprennent pas le domaine, le temple, ou le poème ou la musique et, s'asseyant devant, disent : « Qu'y a-t-il là sinon disparate plus ou moins riche ? Et rien qui mérite de me gouverner. » Ceux-là, comme ils disent, sont raisonnables, sceptiques et pleins de l'ironie qui n'est point de l'homme mais du cancre. Car l'amour ne t'est point donné comme un cadeau par ce visage, de même que la sérénité n'est point le fait du paysage mais de ton ascension vaincue. Mais de la montagne dominée. Mais de ton établissement dans le ciel.

Ainsi de l'amour. Car l'illusion est qu'il se rencontre quand il s'apprend. Et se trompe celui-là qui erre dans la vie afin de se faire conquérir, connaissant par de courtes fièvres le goût du tumulte du cœur et rêvant de rencontrer la grande fièvre qui l'embrasera pour la vie, quand elle n'est, de la maigreur de son esprit et de la petitesse de la colline qu'il a vaincue, que la faible victoire de son cœur.

De même, ne se repose-t-on pas dans l'amour s'il ne se transforme de jour en jour comme dans la maternité. Mais toi, tu veux t'asseoir dans ta gondole et devenir chant de gondolier pour la vie. Et tu te trompes. Car est sans signification ce qui n'est point ascension ou passage. Et si tu t'arrêtes tu n'y trouveras que l'ennui puisque le paysage n'a plus rien à t'apprendre. Et tu rejetteras la femme quand c'est toi qu'il fallait d'abord rejeter.

C'est pourquoi jamais ne m'a impressionné l'argument du mécréant et du logicien me disant : « Montre-moi donc le domaine, l'empire ou Dieu, car je vois et je touche les pierres et les matériaux et crois aux pierres et aux matériaux que je touche. » Mais jamais je n'ai prétendu l'instruire par la révélation d'un secret assez maigre pour qu'il se pût formuler. De même que je ne puis le transporter sur la montagne afin de découvrir pour lui la vérité d'un paysage qui ne sera point pour lui victoire, ni ne puis lui faire goûter cette musique que d'abord il n'aura point vaincue. Il s'adresse à moi pour être enseigné sans effort, comme l'autre cherche la

femme qui déposera en lui l'amour. Et ce n'est point de mon pouvoir.

Moi je le prends et je l'enferme et je le supplicie par l'étude, sachant bien que ce qui est facile est stérile pour cette raison même. Et mesurant la portée du travail à la torsion et à la sueur. Et c'est pourquoi j'ai réuni les maîtres de mes écoles et leur ai dit : « Ne vous y trompez pas. Je vous ai confié les enfants des hommes non pour peser plus tard la somme de leurs connaissances, mais pour me réjouir de la qualité de leur ascension. Et ne m'intéresse point celui de vos élèves qui aura connu, porté en litière, mille sommets de montagnes et ainsi observé mille paysages, car d'abord il n'en connaîtra pas un seul véritablement, et ensuite parce que mille paysages ne constituent qu'un grain de poussière dans l'immensité du monde. M'intéressera celui-là seul qui aura exercé ses muscles dans l'ascension d'une montagne, fût-elle unique, et ainsi sera disponible pour comprendre tous les paysages à venir, et, mieux que l'autre, votre faux savant, les milles paysages mal enseignés.

« Et celui-là, si je veux le faire naître à l'amour, je fonderai en lui l'amour par l'exercice de la prière. »

Leur erreur vient de ce qu'ils ont vu que celui-là qui est exercé à l'amour découvre le visage qui l'embrase. Et ils croient en la vertu du visage. Et que celui-là qui a dominé le poème est embrasé par le poème, et ils croient en la vertu du poème.

Mais je te le répète encore : lorsque je dis montagne, je signifie montagne pour toi qui t'es déchiré à ses ronces, qui as déboulé dans ses précipices, qui as sué contre ses pierres, cueilli ses fleurs puis respiré en plein vent sur es crêtes. Je signifie mais ne saisis rien. Et, quand je dis montagne à un boutiquier gras, je ne transporte rien dans son cœur.

Et ce n'est point parce que meurt l'efficacité du poème qu'il n'est plus de poème. L'efficacité du visage qu'il n'est plus d'amour. Et l'efficacité de Dieu qu'il n'est plus dans le cœur de l'homme l'étendue des terres arables, prises dans leur nuit, dont la charrue ferait lever des cèdres et des fleurs.

Car j'ai vraiment écouté avec attention les relations entre les hommes et j'ai bien découvert les périls de

l'intelligence : celle qui croit que le langage saisit. Et les réponses dans les disputes. Car ce n'est point par la voie du langage que je transmettrai ce qui est en moi. Ce qui est en moi, il n'est point de mot pour le dire. Je ne puis que le signifier dans la mesure où tu l'entends déjà par d'autres chemins que la parole. Par le miracle de l'amour ou, parce que, né du même dieu, tu me ressembles. Autrement je le tire par les cheveux, ce monde qui, en moi, est englouti. Et, au hasard de ma maladresse, j'en montre cet aspect seul ou cet autre, comme de cette montagne dont j'exprime bien, en la signifiant, qu'elle est haute. Alors qu'elle est bien autre chose, et que je parlais, moi, de la majesté de la nuit quand on a froid dans les étoiles.

XXXVI

Quand tu écris à l'homme tu charges un navire. Mais bien peu de navires parviennent. Ils sombrent en mer. Il est peu de phrases qui continuent leur retentissement à travers l'histoire. Car j'ai beaucoup signifié peut-être, mais peu saisi.

Et ici encore ce problème : il importe d'enseigner à saisir, bien plus qu'à signifier. Il importe d'enseigner à dresser les opérations de capture. Celui que tu me montres, que m'importe donc ce qu'il sait ? Autant le dictionnaire. Mais ce qu'il est. Et celui-là a écrit son poème et l'a rempli de sa ferveur, mais il a manqué sa pêche au large. Il n'a rien ramené des profondeurs. Il m'a signifié le printemps mais ne l'a point créé en moi dans la mesure où il eût pu en nourrir mon cœur.

Et je les écoutais, les logiciens, les historiens et les critiques s'apercevoir de ce que l'œuvre quand elle est forte, cette force s'exprime par le plan, car devient plan ce qui est fort. Et si un plan m'apparaît d'abord dans la ville, c'est que ma ville s'est exprimée et qu'elle est faite. Mais ce n'est point lui qui fonda la ville.

XXXVII

Cependant, je considérais mes danseuses, mes chanteuses et les courtisanes de ma ville. Elles se faisaient construire des litières d'argent et, quand elles se hasardaient à quelque promenade, elles étaient précédées d'émissaires qui se chargeaient d'annoncer leur passage afin que la foule se rassemblât. Alors elles écartaient le voile de soie de leur visage, quand les applaudissements les avaient suffisamment excédées et tirées d'un sommeil fragile, et elles daignaient céder au désir de la foule en inclinant leur blanc visage vers son amour. Elles souriaient modestement, tandis que les crieurs faisaient leur office avec zèle, car ils étaient fouettés le soir si la foule n'avait point forcé par la tyrannie de son amour la modestie de la danseuse.

Elles se baignaient dans des baignoires d'or massif et la foule était invitée à voir préparer le lait pour le bain. Cent ânesses se laissaient traire. Et l'on ajoutait des aromates et du lait de fleurs, lequel était d'un grand prix, mais si discret qu'il ne donnait plus de parfum.

Et je ne me scandalisais point car en fin de compte l'activité de mon territoire était peu absorbée par l'extraction de ce lait de fleurs, et le prix qu'il coûtait était illusoire. D'ailleurs, il était souhaitable que quelque part on célébrât l'objet précieux. Car ce n'est point l'usage qui compte, mais la ferveur. Et peu importait, puisqu'il existait, qu'il embaumât ou non mes courtisanes.

Car j'ai toujours eu pour discipline, quand mes logiciens me disputaient, de considérer mon territoire dans sa ferveur, prêt à réagir si seulement il s'occupait trop de dorures et alors négligeait le pain, mais ne sévissant point contre une dorure mesurée qui seule faisait la noblesse de son travail, et me préoccupant peu du destin de cette dorure qui ne servait point dans l'usuel, pensant que son meilleur destin était encore d'orner une chevelure de femme plutôt qu'un monument stupide. Car, certes, tu peux dire du monument qu'il est propriété de la foule, mais une femme, si elle est belle, peut aussi être regardée et la misère du monument, à moins d'être un temple pour Dieu, est que, chargé seulement de verser dans les

yeux des hommes ses dorures, il n'a rien à recevoir des hommes. Mais la femme, si elle est belle, appelle les dons et les sacrifices et elle t'enivre de ce que tu lui donnes. Non de ce qu'elle te donne.

Donc elles prenaient leurs bains dans ce lait de fleurs. Et, au moins, devenaient images de la beauté. Puis se nourrissaient de mets rares et ennuyeux, et une arête les faisait mourir. Et elles possédaient des perles qu'elles perdaient. Et ne me choquait point la perte des perles, car il est bon que les perles soient éphémères. Puis elles écoutaient les conteurs et se pâmaient, et, se pâmant, n'oubliaient point de choisir pour leur chute un coussin qui s'ajustât gracieusement aux coloris de leurs écharpes.

De temps à autre aussi, elles s'offraient le luxe de l'amour. Et elles vendaient leurs perles pour quelque jeune soldat qu'elles promenaient par la ville et qu'elles désiraient le plus beau de tous, le plus éclatant, le plus gracieux, le plus viril...

Et le soldat naïf, le plus souvent, était ivre de reconnaissance, croyant recevoir quelque chose alors qu'en vérité il servait d'abord leur vanité et favorisait leur tapage.

XXXVIII

Vint celle-là qui se plaignait avec violence :

« C'est un brigand, criait-elle, un homme taré, pourri, couvert de honte. C'est la gale du globe. Ignominieux et menteur de parole...

— Va te laver, lui répondis-je. Tu t'es salie. »

Cette autre vint, criant à l'injustice et à la calomnie.

Ne cherche point à ce que l'on comprenne tes actes. On ne les comprendra jamais et il n'est point ici d'injustice. Car la justice poursuit une chimère qui contient le contraire d'elle-même. Mes capitaines, dans le désert, tu les as vus comme ils sont nobles, nobles et pauvres et tannés par la soif. Ils dorment, roulés sur le sable dans la grande nuit de l'empire. Alertes et disponibles et près de s'armer au moindre bruit. Ceux-là ont répondu au souhait de mon mère : « Qu'ils se lèvent, ceux-là qui sont

prêts pour la mort, ayant noué toute leur fortune dans un baluchon sur l'épaule. Et qui sont disponibles. Et ainsi loyaux dans le combat et généreux de soi. Levez-vous, je vous remettrai les clefs de l'empire. Et ils se tiennent devant l'empire, vigilants comme des archanges. Autrement nobles que les valets de mes ministres ou que mes ministres eux-mêmes. Mais les voilà, s'ils sont rappelés dans la capitale, qui passent en second dans les banquets et piétinent dans les antichambres et se plaignent, eux qui véritablement sont grands, d'être réduits ainsi en servitude et humiliés. « Amère destinée, disent-ils, de celui qui n'est pas jugé... »

Et moi je leur réponds : « Amère destinée de celui-là qui est compris et qui est porté en triomphe et remercié et honoré et enrichi. Il se gonfle bientôt d'une prétention vulgaire et troque ses nuits d'étoiles contre des marchandises. Or, il était plus riche que les autres, et plus noble et plus merveilleux. Et pourquoi celui-là qui régnait dans sa solitude se soumet-il à l'opinion des sédentaires ? Le vieux charpentier trouve dans le poli de sa planche la récompense de son travail. L'autre dans la qualité du silence dans le désert. Il est fait pour être oublié une fois rentré. Et s'il en souffre, c'est qu'il n'était point assez pur. » Car je te le dis : l'empire est fondé sur la valeur des hommes. Morceau d'empire celui-là. Et participant du tronc de l'arbre. Si tu rêves pour celui-là les avantages du marchand et renvoies, pour les lui donner en échange, le marchand au désert, attends quelques années pour jouir du fruit de ton travail. Ton marchand sera grand seigneur et traitant à égalité avec le vent, l'autre sera marchand vulgaire.

Ceux-là qui sont nobles, je les protège. Et leur protection c'est l'injustice. Ne t'indigne point à cause de mots. Ces poissons bleus aux longues étoffes, si tu les étends sur le rivage, il est injuste qu'ils soient laids. Mais la faute vient de toi : ils étaient faits pour le rayonnement sous-marin. Ils étaient beaux là où cesse le rivage. Et les capitaines des sables aussi sont beaux là seulement où meurt le charroi des villes, l'offre des marchands et la vanité. Car il n'est point de vanité dans leur désert.

Qu'ils se consolent. Ils redeviendront rois s'ils le souhaitent, car je ne les frustrerai point de leur royaume et ne ménagerai point leur souffrance.

Cette autre vint :

« Je suis l'épouse fidèle et sage et belle. Je ne respire que pour lui. Je lui couds ses manteaux et soigne ses blessures. Je partage ses mauvais jours. Mais le voilà qui accorde son temps à celle qui le bafoue et qui le pille. »

Et je lui réponds :

« Ne te trompe pas ainsi sur l'homme. Qui se connaît soi-même ? On marche en soi-même vers la vérité mais l'esprit de l'homme est semblable à l'ascension des montagnes. Tu vois la crête, il te semble l'atteindre et tu découvres d'autres crêtes, d'autres ravins et d'autres pentes. Qui connaît sa soif ? Il en est qui ont soif du bruit des rivières, et qui, pour l'entendre, acceptent la mort. Il en est qui ont soif du blottissement contre leur épaule d'un renard, et ils vont à l'affût malgré l'ennemi. Celle-là dont tu parles était peut-être née de lui. Et c'est pourquoi il en est responsable. Tu te dois à ta créature. Il va la chercher pour qu'elle le pille. Il va la chercher pour qu'elle s'abreuve. Il ne sera point payé par un mot tendre, mais il ne sera pas non plus frustré par l'injure. Il ne s'agit point d'entreprise comptable où un mot tendre ajoute et une injure retranche. Il sera payé par son sacrifice. Et par ce mot qu'elle dira et qu'il lui aura enseigné. Semblable à celui qui est revenu du désert et que les décorations ne peuvent payer pour la même raison que les ingratitudes ne le peuvent frustrer. Car où vois-tu qu'il s'agit d'acquérir et de posséder quand il ne s'agit que de devenir, d'être enfin, et de mourir dans la plénitude de sa substance ? Dis-toi que la récompense d'abord c'est la mort qui largue enfin le navire. Heureux celui qui est lourd de trésors !

« Et toi-même, qu'as-tu à te plaindre ? Tu ne sais donc point le rejoindre ? »

C'est alors que je compris l'alliance et à quel point elle diffère de la communauté. « Ils s'abordent tous, me disais-je, avec un langage rudimentaire et qui croit transporter lorsqu'à peine il signifie. Et les voilà tous occupés de manœuvrer leurs balances et leurs instruments de mesure. Ils ont tous raison mais trop raison. Ils n'ont que raison et donc ils se trompent. Et l'un de l'autre, ils se bâtissent des images pour exercice de tir. »

L'alliance nous peut unir quand même je te poignarde.

XXXIX

Ne jamais craindre le chantage. Car si tu engages tout sur ce point de détail tu l'eusses engagé bientôt sur un autre point de détail et le premier eût été accordé sans bénéfice.

Ainsi de l'empire.

Il faut devenir pour comprendre. Cela explique l'orgueil de celui qui croit. Il éprouve le sentiment que le doute de l'autre ne signifie rien car l'autre ne « peut » pas comprendre.

Sache distinguer la contrainte de l'amour. Celui-là qui jure par moi et attend que je parle pour parler, celui-là ne m'intéresse point. Car je vais cherchant ma lumière parmi les hommes. Chanter en chœur est une chose. Mais autre chose est de fonder le chant. Et qui collabore dans la création ?

Car encore ce dilemme qu'il s'agit de lever : Il n'est de création que si tous collaborent et cherchent. Il n'est de création que quand le tronc de l'arbre est noué par l'amour. Mais il ne s'agit point de la soumission de chacun à tous, bien au contraire, mais de la direction du courant de sève, lequel établit les branchages comme un temple dans le ciel. Ici la même erreur que celle des logiciens qui remarquent le plan dans l'objet créé et croient que la création est née de lui, quand c'est par le plan qu'elle s'exprime. Alors que le plan est visage montré. Il s'agit de la soumission non de chacun à tous, mais de chacun à l'œuvre et chacun force les autres de grandir, peut-être même par l'acte de s'opposer. Et moi j'oblige à la création car s'ils reçoivent de moi seul, ils deviennent pauvres et vides. Mais c'est moi qui reçois d'eux tous et les voilà ainsi grandis de posséder comme expression ce moi qu'ils ont tellement grandi d'abord. Et de même que je prends dans les bras leurs agneaux, leurs chèvres, leurs graines et jusqu'aux murs de leurs demeures, pour les faire miens et les leur rendre, devenus don de mon amour, de même les basiliques qu'ils fondent...

Mais de même que la liberté n'est point la licence, ainsi l'ordre n'est point absence de liberté. (Je reviendrai sur la liberté.)

J'écrirai un hymne au silence. Toi, musicien des fruits. Toi, habitant des caves, des celliers et des granges. Toi, vase de miel de la diligence des abeilles. Toi, repos de la mer sur sa plénitude.

Toi, dans lequel, du haut des montagnes, j'enferme la ville. Ses charrois tus, ses cris et la sonorité de ses enclumes. Déjà toutes ces choses dans le vase du soir sont suspendues. Vigilance de Dieu sur notre fièvre, manteau de Dieu sur l'agitation des hommes.

Silence des femmes qui ne sont plus que chair où mûrit le fruit. Silence des femmes sous la réserve de leurs seins lourds. Silence des femmes qui est silence de toutes les vanités du jour et de la vie qui est gerbe de jours. Silence des femmes qui est sanctuaire et perpétuement. Silence où se joue vers demain la seule course qui aille quelque part. Elle entend l'enfant qui lui craque au ventre. Silence, dépositaire où j'ai tout enfermé de mon honneur et de mon sang.

Silence de l'homme qui s'accoude et qui réfléchit et reçoit désormais sans dépense et fabrique le suc des pensées. Silence qui lui permet de connaître et qui lui permet d'ignorer, car il est bon quelquefois qu'il ignore. Silence qui est refus des vers, des parasites, et des herbes contraires. Silence qui te protège dans le déroulement de tes pensées.

Silence des pensées elles-mêmes. Repos des abeilles car le miel est fait et ne doit plus être que trésor enfoui. Et qui mûrit. Silence des pensées qui préparent leurs ailes car il est mauvais que tu t'agites dans ton esprit ou dans ton cœur.

Silence du cœur. Silence des sens. Silence des mots intérieurs, car il est bon que tu retrouves Dieu qui est silence dans l'éternel. Tout ayant été dit, tout ayant été fait.

Silence de Dieu comme le sommeil du berger, car il n'est point de sommeil plus doux, malgré que semblent menacés les agneaux des brebis, quand il n'est plus ni berger ni troupeau, car qui saurait les distinguer, l'un de l'autre sous les étoiles quand tout est sommeil, quand tout est sommeil de laine ?

Ah, Seigneur ! qu'un jour, engrangeant Votre création, Vous ouvriez ce grand portail à la race bavarde des hommes et les rangiez dans l'étable éternelle, quand les temps seront révolus, et enleviez, comme on guérit des maladies, leur sens à nos questions.

Car il m'a été donné de comprendre que tout progrès de l'homme est de découvrir, l'une après l'autre, que ses questions n'ont point de sens, car j'ai consulté mes savants et ce n'est point qu'ils aient trouvé quelques réponses aux questions de l'année dernière, Seigneur ! mais qu'aujourd'hui les voilà qui sourient sur eux-mêmes, car la vérité leur est venue comme l'effacement d'une question.

Moi qui sais bien, Seigneur, que la sagesse ce n'est point réponse, mais guérison des vicissitudes du langage, je le connais pour ceux-là mêmes qui s'aiment et s'assoient les jambes pendantes sur le mur bas devant la plantation d'orangers, épaule contre épaule, connaissant bien qu'ils n'ont point reçu de réponse aux questions qu'ils posaient hier. Mais je connais l'amour, et c'est que nulle question n'est plus posée.

Et une à une, de contradiction dominée en contradiction dominée, je m'achemine vers le silence des questions et ainsi la béatitude.

O bavards ! Elles ont tellement abîmé les hommes.

Insensé qui espère la réponse de Dieu. S'Il te reçoit, s'Il te guérit, c'est en effaçant tes questions, de Sa main, comme la fièvre. Cela est.

Engrangeant un jour Ta création, Seigneur, ouvre-nous Ton vantail à deux portes et fais-nous pénétrer là où il ne sera plus répondu car il n'y aura plus réponse, mais béatitude, qui est clef de voûte des questions et visage qui satisfait.

Et celui-là découvrira l'étendue d'eau douce plus vaste que l'étendue des mers, et qu'il avait bien devinée à entendre le chant des fontaines, quand, les jambes pendantes, il s'asseyait contre elle qui cependant n'était que gazelle forcée à la course, et respirant un peu contre son cœur.

Silence, port du navire. Silence en Dieu, port de tous les navires.

XL

DIEU m'envoya celle qui mentait si joliment, avec cruauté chantante, simplement. Et je me penchai sur elle comme sur le vent frais de la mer.

« Pourquoi mens-tu ? » disais-je.

Elle pleurait alors, tellement enfouie dans ses larmes. Et je réfléchissais sur ses larmes.

« Elle pleure, me disais-je, de ne pas être crue quand elle ment. Car il n'est point pour moi comédie de la part des hommes. J'ignore le sens de la comédie. Certes, celle-là veut se faire passer pour une autre. Mais là n'est point le drame qui me tourmente. Il y a un drame pour elle qui voudrait tant être cette autre. Et la vertu, je l'ai vue respectée bien plus souvent par celles qui la feignent que par celles-là qui l'exercent et sont vertueuses comme elles sont laides. Tellement désireuses, les autres, d'être vertueuses et d'être aimées, mais ne sachant point se dominer, ou plutôt dominées par les autres. Et toujours en révolte contre. Et mentant pour être belles. »

Les raisons qui jouent sur les mots ne sont jamais les raisons véritables. Et c'est pourquoi je ne leur reprocherai rien sinon de s'exprimer tout de travers. Et c'est pourquoi je me taisais devant ces mensonges, n'écoutant point le bruit des mots, dans le silence de mon amour, mais l'effort seul. Ce travail du renard pris au piège qui se débat contre le piège. Ou de l'oiseau qui s'ensanglante à sa volière. Et je me tournais vers Dieu pour Lui dire : « Pourquoi ne lui as-Tu point appris à parler un langage communicable, car si je l'écoute, loin de l'aimer, je la ferai pendre ? Et cependant il est du pathétique en elle et elle s'ensanglante les ailes dans la nuit de son cœur, et elle a peur de moi comme ces jeunes renards des sables auxquels je tendais des morceaux de viande et qui tremblaient, mordaient et m'arrachaient la viande pour l'emporter dans leur tanière. »

« Seigneur, me disait-elle, ils ne savent point que je suis pure. »

Certes je savais bien le remue-ménage qu'elle faisait dans ma maison. Et cependant je me sentais cloué au cœur par la cruauté de Dieu :

« Aidez-la à pleurer. Versez-lui des larmes. Qu'elle

soit fatiguée d'elle-même contre mon épaule : il n'est point en elle de lassitude. »

Car on l'avait mal enseignée dans la perfection de son état et me venait le désir de la délivrer. Oui, Seigneur, j'ai manqué mon rôle... Car il n'est point de petite fille sans importance. Celle-là qui pleure, elle n'est point le monde mais signe du monde. Et l'angoisse lui vient de ne point devenir. Mais toute brûlée et dilapidée en fumée. Naufragée dans un fleuve en route et impossible à retenir. Moi je viens, et je suis votre terre et votre étable et votre signification. Je suis la grande convention du langage, et maison et cadre et armature.

« Écoutez-moi d'abord », lui dis-je.

Elle aussi est à recevoir. Et ainsi les enfants des homme et ceux surtout qui ne savent point qu'ils peuvent savoir...

« Car je veux vous guider de la main vers vous-mêmes... Je suis la bonne saison des hommes. »

XLI

J'ai vu les hommes heureux et malheureux, non à cause du simple malheur d'un deuil ou du simple bonheur des fiançailles (par exemple), non pas à cause de la maladie ou de la santé, car celui-là qui est malade, je puis le faire se dominer par une nouvelle retentissante et le pousser debout à travers la ville rien qu'en agissant sur son esprit par un certain sens des choses que je nommerai victoire par exemple (le plus simple). Car je guéris la ville entière par l'éclat à l'aube de mes armes victorieuses, et tu les vois qui se poussent et s'embrassent. Et tu te diras : « Pourquoi ne serait-il pas possible de les maintenir dans un tel climat, comme est le climat d'une grande musique ? » Et je te réponds : Parce que la victoire n'est point paysage possédé du haut des montagnes mais entrevu du haut des montagnes quand tes muscles te l'ont bâti, mais passage d'un état à un autre. Et n'est rien une victoire qui dure. Non plus vivifiante, mais amollissante et ennuyeuse, car il n'est point alors de victoire, mais simple paysage accompli. Alors dois-je vivre dans le perpétuel balancement de la misère

et de la richesse ? Et tu découvres bien que cela aussi est faux car tu peux vivre toute ta vie dans le dénuement et la misère et la lassitude, comme celui qui est poursuivi par les créanciers et enfin se pend sans que les petites joies ou les rémissions passagères l'aient payé de l'usure des nuits blanches. Ainsi il n'est point d'état durable comme la fortune et la victoire, attribué à l'homme comme du fourrage à un bétail.

Je veux des garçons chauds et généreux et des femmes dont les yeux brillent, et d'où cela vient-il ? Puisque ni de l'intérieur ni de l'extérieur. Et moi je te réponds : cela vient du goût du retentissement des choses les unes sur les autres, qu'il s'agisse de ta caravane de guerre ou de ta cathédrale ou de ta victoire d'un matin. Mais la victoire n'est déjeuner que d'un matin. Car ta victoire faite il n'est plus rien à faire qu'à user de ces provisions qui te tuent, et si ta joie a été vive c'est que ta communauté tu l'as sentie avec violence, car dans la tristesse de la veille tu t'étais retiré chez toi ou chez tes amis dans ton deuil et le deuil de tes fils, mais voici que tu la connais, cette victoire, alors même qu'elle se dénoue ! Mais qui bâtit sa cathédrale qu'il faudra cent années pour bâtir, alors cent années il peut vivre dans la richesse du cœur. Car tu t'augmentes de ce que tu donnes et augmentes ton pouvoir même de donner. Et si tu marches le long de mon année où tu bâtis ta vie, te voilà heureux de déjà préparer la fête sans jamais te constituer des provisions. Car ce que tu donnes avant la fête pour la fête t'augmente plus que ce que la fête une seule fois te rendra. Et ainsi de tes fils qui grandissent. Et de tes navires qui prennent la mer, se trouvent menacés puis triomphent et abordent le jour naissant avec leurs équipages. Moi j'augmente la ferveur qui se nourrit de ses réussites, comme celle de celui-là qui n'est point un pillard et qui, plus il écrit, plus il forge son style. Mais je répudierai celle qui, bien que vive, se ruine dans ses réussites. Car plus je connais, plus je veux connaître, plus je suis disposé pour connaître, plus je convoite le bien d'autrui et plus je le pille et plus je m'engraisse à le dévorer. Plus je me ruine dans mon cœur.

Car de chaque conquête l'homme découvre qu'elle l'a trompé quand il use de l'objet conquis, ayant confondu

la chaleur de la création avec le goût de l'usage de l'objet qui ne lui apporte plus rien. Et pourtant il est nécessaire de se soumettre un jour à cet usage, mais alors m'intéresse seul l'usage qui sert à la conquête si la conquête sert à l'usage. Chacun renforçant l'autre. Ainsi de la danse même, ou du chant ou de l'exercice de la prière qui crée la ferveur, laquelle alimente ensuite la prière, ou de l'amour. Car si je change d'état, si je ne suis plus mouvement et action vers, alors me voilà comme mort. Et du sommet de ta montagne tu ne jouiras plus du paysage quand il ne sera plus victoire de tes muscles et satisfaction de ta chair.

XLII

Je leur ai dit : « N'ayez point honte de vos haines. » Car ils en avaient condamné cent mille à mort. Et ceux-là erraient dans les prisons avec leur plaque sur la poitrine qui les distinguait d'avec les autres comme un bétail. Je suis venu, me suis emparé des prisons, et cette foule je l'ai fait comparaître. Et elle ne m'a point paru différente des autres. J'ai écouté, j'ai entendu et j'ai regardé. Je les ai vus se partager leur pain comme les autres, et se presser, comme les autres, autour des enfants malades. Et les bercer et les veiller. Et je les ai vus, comme les autres, souffrir de la misère d'être seuls quand ils étaient seuls. Et, comme les autres, pleurer quand celle-là entre les murs épais commençait d'éprouver envers un autre prisonnier cette pente du cœur.

Car je me souviens de ce que mes geôliers me racontèrent. Et je priai que l'on m'amenât celui qui s'était servi de son couteau la veille, tout sanglant de son crime. Et je l'interrogeai moi-même. Et je me penchai non sur lui, déjà décidé pris par la mort, mais sur l'impénétrable de l'homme.

Car la vie prend où elle peut prendre. Au creux humide du rocher se forme la mousse. Condamnée d'avance, certes, par le premier vent sec du désert. Mais elle cache ses graines qui ne mourront point, et qui prétendrait inutile cette apparition de verdure ?

Donc j'appris de mon prisonnier que l'on s'était moqué de lui. Et il en avait souffert dans sa vanité et

dans son orgueil. Sa vanité et son orgueil de condamné à mort...

Et je les ai vus dans le froid qui se pressaient les uns contre les autres. Et ils ressemblaient à toutes les brebis de la terre.

Et je fis comparaître les juges et je leur demandai :

« Pourquoi sont-ils coupés d'avec le peuple, pourquoi portent-ils sur la poitrine une plaque de condamnés à mort ?

— C'est justice », me répondirent-ils.

Et je songeais :

« Certes, c'est justice. Car la justice selon eux c'est de détruire l'insolite. Et l'existence des nègres leur est injustice. Et l'existence de princesses s'ils sont manœuvres. Et l'existence de peintres s'ils ne comprennent point la peinture. »

Et je leur répondis :

« Je désire qu'il soit juste de les délivrer. Travaillez à comprendre. Car autrement, s'ils forcent les prisons et règnent, il leur sera nécessaire à leur tour de vous enfermer et de vous détruire, et je ne crois point que l'empire y gagne. »

C'est alors que m'apparut dans son évidence la folie sanguinaire des idées, et j'adressai à Dieu cette prière :

« As-tu donc été fou de les faire croire en leur pauvre balbutiement ? Qui leur enseignera non un langage, mais comment se servir d'un langage ! Car de cette affreuse promiscuité des mots, dans un vent de paroles, ils ont tiré l'urgence des tortures. De mots maladroits, incohérents ou inefficaces, des engins de torture efficaces sont nés. »

Mais, dans le même temps, cela me paraissait naïf et plein du désir de naître.

XLIII

Tous ces événements qui ne sont plus vécus dans leur substance sont faux. Leur gloire est fausse. Comme est faux notre enthousiasme pour ce vainqueur.

Ces nouvelles sont fausses car rien n'en subsiste.

Car l'enseignement doit l'être d'un cadre, d'une armature. Non d'un contenu toujours faux.

Je te montrerai comme un grand paysage, lequel peu à peu sortira de la brume dans son ensemble et non de proche en proche. Car ainsi la vérité du sculpteur. Où as-tu vu le nez se dégager, puis le menton, puis l'oreille ? La création est toujours image fournie d'emblée et non déduction de proche en proche. Cela est travail de la multitude qui grouille sur l'image créatrice et commente et agit et bâtit autour.

XLIV

Me vint le soir que je redescendais de ma montagne sur le versant des générations nouvelles dont je ne connaissais plus un visage, las d'avance des paroles des hommes et ne trouvant plus dans le bruit de leur charroi ni de leurs enclumes le chant de leurs cœurs — et vidé d'eux comme si je ne connaissais plus leur langue, et indifférent à un avenir qui désormais ne me concernait plus — porté en terre, me semblait-il, comme je désespérais de moi, muré derrière ce pesant rempart d'égoïsme (Seigneur, disais-je à Dieu, Tu T'es retiré de moi, c'est pourquoi j'abandonne les hommes) et je me demandais ce qui m'avait déçu dans leur comportement.

Non point sollicité de briguer d'eux quoi que ce soit. Pourquoi charger de troupeaux nouveaux mes palmeraies ? Pourquoi augmenter mon palais de tours nouvelles quand déjà je traînais ma robe de salle en salle comme un navire dans l'épaisseur des mers ? Pourquoi nourrir d'autres esclaves quand déjà, sept ou huit contre chaque porte, ils se tenaient comme les piliers de ma demeure et que je les croisais le long des corridors, effacés contre les murs par mon passage et le seul bruissement de ma robe ? Pourquoi capturer d'autres femmes quand déjà je les enfermais dans mon silence ayant appris à ne plus écouter afin d'entendre ? Car j'avais assisté à leur sommeil, une fois baissées les paupières et leurs yeux pris dans ce velours... Je les quittais alors plein du désir

de monter sur la tour la plus haute trempée dans les étoiles et recevoir de Dieu le sens de leur sommeil, car alors dorment les criailleries, les pensées médiocres, les habiletés dégradantes, et les vanités qui leur rentrent au cœur avec le jour, quand il s'agit pour elles exclusivement de l'emporter sur leur compagne et de la détrôner dans mon cœur. (Mais si j'oubliais leurs paroles, il ne restait qu'un jeu d'oiseau et la douceur des larmes...)

XLV

Le soir que je redescendais de ma montagne sur le versant où je ne connaissais plus personne, comme un homme déjà porté en terre par des anges muets, il me vint la consolation de vieillir. Et d'être un arbre lourd de ses branches, tout durci déjà de cornes et de rides, et déjà comme embaumé par le temps dans le parchemin de mes doigts, et si difficile à blesser, comme déjà devenu moi-même. Et je me disais : « Celui-là qui est ainsi vieilli, comment le tyran le pourrait-il épouvanter par l'odeur des supplices, qui est odeur de lait aigre, et changer en lui quoi que ce soit, puisque sa vie, il la tient toute derrière lui comme le manteau défait qui ne tient plus que par un cordon ? Ainsi suis-je déjà rangé dans la mémoire des hommes. Et nul reniement de ma part n'aurait plus de sens. »

Me vint aussi la consolation d'être délié de mes entraves, comme si toute cette chair racornie je l'avais échangée dans l'invisible ainsi que des ailes. Comme si je me promenais, enfin né de moi-même, en compagnie de cet archange que j'avais tellement cherché. Comme si, d'abandonner ma vieille enveloppe, je me découvrais extraordinairement jeune. Et cette jeunesse n'était point faite d'enthousiasme, ni de désir, mais d'une extraordinaire sérénité. Cette jeunesse était de celles qui abordent l'éternité, non de celles qui abordent à l'aube les tumultes de la vie. Elle était d'espace et de temps. Il me semblait devenir éternel d'avoir achevé de devenir.

J'étais aussi semblable à celui-là qui a ramassé sur son chemin une jeune fille poignardée. Il la porte dans ses

bras noueux, toute défaite et abandonnée comme une charge de roses, doucement endormie par un éclair d'acier, et presque souriante d'appuyer son front blanc sur l'épaule ailée de la mort, mais qui la conduit vers la plaine où sont les seuls qui la guériront.

« Merveilleuse endormie que je remplirai de ma vie, car je ne m'intéresse plus ni aux vanités, ni aux colères, ni aux prétentions des hommes, ni aux biens qui me peuvent échoir, ni aux maux qui me peuvent frapper, mais à cela seul en quoi je m'échange, et voici que portant ma charge vers les guérisseurs de la plaine je deviendrai lumière des yeux, mèche de cheveux sur un front pur, et si, l'ayant guérie, je lui enseigne la prière, l'âme parfaite la fera tenir toute droite comme une tige de fleur bien soutenue par ses racines... »

Je ne suis point enfermé dans mon corps qui craque comme une vieille écorce. Au cours de ma lente descente sur le versant de la montagne, il me semble traîner, comme un vaste manteau toutes les pentes et toutes les plaines et, çà et là piquées, les lumières de mes demeures à la façon d'étoiles d'or. Je plie, lourd de mes dons, comme un arbre.

Mon peuple endormi : je vous bénis, dormez encore.

Que le soleil tarde de vous tirer hors de la nuit tendre ! Que ma cité ait le droit de reposer encore avant d'essayer dans le petit jour ses élytres pour le travail. Que ceux que le mal a frappés hier, et qui usent du sursis de Dieu, attendent encore avant de reprendre en charge le deuil ou la misère ou la condamnation ou la lèpre qui vient d'éclore. Qu'ils demeurent encore dans le sein de Dieu, tous pardonnés, tous accueillis.

C'est moi qui vous prendrai en charge.

Je vous veille, mon peuple : dormez encore.

XLVI

Pesa sur mon cœur le poids du monde comme si j'en avais la charge. Dans la solitude, m'appuyant contre un arbre et croisant les bras sur ma poitrine dans le vent

du soir, je reçus en otages ceux qui avaient besoin de trouver en moi leur signification, l'ayant perdue. Ainsi a perdu sa signification la simple mère dont l'enfant meurt. Elle se tient là devant le trou comme un passé désormais inutile. Elle était devenue forêt de lianes autour d'un arbre florissant qui soudain n'est plus qu'arbre mort. « Et que ferai-je, se dit-elle, de mes lianes ? Et que ferai-je de mon lait quand il monte ? »

Et celui-là que touche la lèpre comme un feu lent et qui se trouve tranché d'avec la communauté des hommes et qui ne sait quoi faire des élans de son cœur, lesquels furent en lui lentement exercés. Ou bien tel que tu connais et qui habite son propre cancer et qui avait commencé mille travaux qui exigeaient de lui qu'il vécût longtemps, semblable à un arbre qui eût patiemment installé tout le réseau de ses racines et se découvre soudain le centre de prolongements inutiles, comme en porte-à-faux sur le monde. Ou celui-là dont la grange a brûlé, ou le ciseleur qui perd sa main droite. Ou tout homme dont s'éteignent les yeux.

Pesa sur mon cœur le poids de tous ceux qui ne savent point trouver d'épaule. Refusés par les leurs ou tranchés d'avec eux. Et celui-là qui sur son grabat, nœud de souffrances, tourne et retourne un corps plus inutile désormais qu'un chariot brisé, et appelant la mort peut-être, mais refusé par la mort. Et criant : « A quoi bon, Seigneur ! A quoi bon ! »

Et ce sont là soldats d'une armée défaite. Mais moi je les rassemblerai et les mènerai vers leur victoire. Car il est pour toutes les armées des victoires, bien que différentes. Car voici qu'ils ne sont, parmi d'autres, qu'une démarche de la vie. La fleur qui se fane lâche sa graine, la graine qui pourrit fonde sa tige, et de toute chrysalide qui se brise sortent des ailes.

Ah ! vous êtes terreau et nourriture et véhicule pour la superbe ascension de Dieu !

XLVII

« N'AVEZ-VOUS point honte, leur ai-je donc dit, de vos haines, de vos divisions, de vos colères ? Ne tendez pas le poing à cause du sang versé hier, car si vous sortez

renouvelés de l'aventure, comme l'enfant du sein déchiré ou l'animal ailé et embelli des déchirements de sa chrysalide, qu'allez-vous saisir à cause d'hier au nom de vérités qui se sont vidées de leur substance ? Car ceux qui en viennent aux mains et se déchirent, je les ai toujours comparés, instruit par l'expérience, à l'épreuve sanglante de l'amour. Et le fruit qui naîtra n'est ni de l'un ni de l'autre mais des deux. Et il domine ces deux-là. Et ils se réconcilieront en lui, jusqu'au jour où eux-mêmes, à la génération nouvelle, subiront l'épreuve sanglante de l'amour.

« Ils souffrent certes des horreurs de l'enfantement. Mais l'horreur passée, vient l'heure de la fête. Et l'on se retrouve dans le nouveau-né. Et voyez-vous, lorsque la nuit vous prend et vous endort, vous êtes tous semblables les uns aux autres. Et je l'ai dit de ceux-là mêmes dans les prisons qui portent leur collier de condamnés à mort : ils ne diffèrent point des autres. Il importe simplement qu'ils se retrouvent dans leur amour. Je pardonnerai à tous d'avoir tué car je refuse de distinguer selon les artifices de langage. Celui-ci a tué par amour des siens, car on ne joue sa vie que pour l'amour. Et l'autre aussi avait tué par amour des siens. Sachez le reconnaître et renoncez à dénommer erreur le contraire de vos vérités, et vérité le contraire de l'erreur. Car l'évidence qui saisit et vous contraint de gravir votre montagne, sachez qu'elle aussi a saisi l'autre qui gravit également sa montagne. Et qu'il est gouverné par la même évidence que celle qui vous a fait lever dans la nuit. Non la même peut-être, mais aussi forte.

« Mais vous ne savez voir de cet homme que ce qui nie l'homme que vous êtes. Et lui, de même, ne sait lire en vous que ce qui le nie. Et chacun sait bien qu'il est autre chose en soi-même que négation glaciale, ou haineuse, mais découverte d'un visage si évident, simple et pur, qu'il vous fait, pour lui accepter la mort. Ainsi vous haïssez-vous l'un et l'autre d'inventer un adversaire menteur et vide. Mais moi qui vous domine, je vous dis que vous aimez le même visage quoique mal reconnu et mal découvert.

« Lavez-vous donc de votre sang : on ne bâtit rien sur l'esclavage sinon les révoltes d'esclaves. On ne tire rien de la rigueur s'il n'est point de pentes vers la conversion.

Si la foi offerte ne vaut rien, et s'il est pente vers la conversion, alors à quoi bon rigueur ?

« Pourquoi, le jour venu, userez-vous donc de vos armes ? Que gagnerez-vous à ces égorgements où vous ignorez qui vous tuez ? Je méprise la foi rudimentaire qui ne concilie que les geôliers. »

Je te déconseille donc la polémique. Car elle ne mène à rien. Et ceux qui se trompent en refusant tes vérités au nom de leur propre évidence, dis-toi qu'ainsi, au nom de ta propre évidence, si tu polémiques contre eux, tu refuses leur vérité.

Accepte-les. Prends-les par la main et guide-les. Dis-leur : « Vous avez raison, gravissons cependant la montagne » et tu établis l'ordre dans le monde et ils respirent sur l'étendue qu'ils ont conquise.

Car il ne s'agit point de dire : « Cette ville est de trente mille habitants », à quoi l'autre te répondrait : « Elle n'est que de vingt-cinq mille », car en effet tous s'accorderaient sur un nombre. Et il en est donc un qui se tromperait. Mais : « Cette ville est opération d'architecte et stable. Navire qui emporte les hommes. » Et l'autre : « Cette ville est cantique des hommes dans le même travail... »

« Car il s'agit de dire : « Est fertile la liberté qui permet la naissance de l'homme et les contradictions nourrissantes. » Ou : « Pourrissante est la liberté mais fertile la contrainte qui est nécessité intérieure et principe du cèdre. » Et les voilà qui versent leur sang l'un contre l'autre. Ne le regrette point car voici douleur de l'accouchement et torsion contre soi-même et appel à Dieu. Dis-leur donc à chacun : « Tu as raison. Car ils ont raison. » Mais mène-les plus haut sur leur montagne, car l'effort de gravir, qu'ils refuseraient par eux-mêmes tant il exige de la part des muscles et du cœur, voilà que leur souffrance les y oblige et leur en donne le courage. Car tu fuis en hauteur si les éperviers te menacent. Car tu cherches en hauteur le soleil si tu es arbre. Et tes ennemis collaborent avec toi car il n'est point d'ennemi dans le monde. L'ennemi te limite donc, te donne ta forme et te fonde. Et tu leur dis : « Liberté et contrainte sont deux aspects de la même nécessité qui est d'être celui-là et non un autre. » Libre d'être celui-là, non libre d'être un autre. Libre dans un langage. Mais non

libre d'y mélanger un autre. Libre dans les règles de tel jeu de dés. Mais non libre de les pourrir en en rompant les règles par celles d'un autre jeu. Libre de bâtir mais non de piller et de détruire par leur usage mal dirigé la réserve même de tes biens, comme celui-là qui écrit mal et tire ses effets de ses licences, détruisant ainsi son propre pouvoir d'expression, car nul ne ressentira plus rien à le lire quand il aura détruit le sens du style chez les hommes. Ainsi de l'âne que je compare au roi et qui fait rire tant que le roi est respectable et respecté. Puis vient le jour où il s'identifie à l'âne. Et je ne prononce plus qu'une évidence.

Et tous le savent, car ceux qui réclament la liberté réclament la morale intérieure afin que l'homme soit quand même gouverné. Et le gendarme, se disent-ils, est au-dedans. Et ceux qui réclament la contrainte t'affirment qu'elle est liberté de l'esprit, car tu es libre dans ta maison de traverser les antichambres, d'arpenter les salles, de l'une à l'autre, de pousser les portes, de monter ou de descendre les escaliers. Et ta liberté croît du nombre des murs et des entraves et des verrous. Et tu as d'autant plus d'actes possibles, qui se proposent à toi et entre lesquels tu peux choisir, que la dureté de tes pierres t'a imposé d'obligations. Et dans la salle commune où tu campes dans le désordre, il n'est plus pour toi liberté mais dissolution.

Et en fin de compte, tous rêvent d'une ville qui est la même. Mais l'un réclame pour l'homme, tel qu'il est, le droit d'agir. L'autre le droit de pétrir l'homme afin qu'il soit et puisse agir. Et tous célèbrent le même homme.

Mais tous deux se trompent aussi. Le premier le croit éternel et existant en soi. Sans connaître que vingt années d'enseignement, de contraintes et d'exercices ont fondé celui-ci en lui et non un autre. Et que tes facultés d'amour te viennent d'abord de l'exercice de la prière et non de ta liberté intérieure. Ainsi de l'instrument de musique si tu n'as point appris à en jouer, ou du poème si tu ne connais aucun langage. Et le second se trompe aussi, car il croit aux murs et non à l'homme. Ainsi au temple mais non à la prière. Car, des pierres du temple, c'est le silence qui les domine qui compte seul. Et ce silence dans l'âme des hommes. Et l'âme des hommes où tient ce silence. Voici le temple devant lequel je me

prosterne. Mais l'autre fait son idole de la pierre et se prosterne devant la pierre en tant que pierre...

Il en est de même de l'empire. Et je n'ai point fait un dieu de l'empire afin qu'il asservît les hommes. Je ne sacrifie point les hommes à l'empire. Mais je fonde l'empire pour en remplir les hommes et les en animer, et l'homme compte plus pour moi que l'empire. C'est pour fonder les hommes que je les ai soumis à l'empire. Ce n'est point pour fonder l'empire que j'ai asservi les hommes. Mais abandonne donc ce langage qui ne mène à rien et distingue la cause de l'effet et le maître du serviteur. Car il n'est que relation et structure et dépendance interne. Moi qui règne, je suis plus soumis à mon peuple qu'aucun de mes sujets ne l'est à moi. Moi qui monte sur ma terrasse et reçois leurs plaintes nocturnes et leurs balbutiements et leurs cris de souffrance et le tumulte de leurs joies pour en faire un cantique à Dieu, je me conduis donc pour leur serviteur. C'est moi le messager qui les rassemble et les emporte. C'est moi l'esclave chargé de leur litière. C'est moi leur traducteur.

Ainsi moi, leur clef de voûte, je suis le nœud qui les rassemble et les noue en forme de temple. Et comment m'en voudraient-ils ? Des pierres s'estimeraient-elles lésées d'avoir à soutenir leur clef de voûte ?...

N'accepte point de discussions sur de tels objets car elles sont vaines.

Ni non plus de discussions sur les hommes. Car tu confonds toujours les effets et les causes. Comment veux-tu qu'ils sachent ce qui passe à travers eux quand il n'est point de langage pour le saisir ? Comment la goutte d'eau se connaîtrait-elle comme fleuve ? Et cependant coule le fleuve. Comment chaque cellule de l'arbre se connaîtrait-elle en tant qu'arbre ? Et cependant grandit cet arbre. Comment chaque pierre aurait-elle conscience du temple ? Et cependant ce temple enferme son silence comme un grenier.

Comment les hommes connaîtraient-ils leurs actes s'ils n'ont durement gravi la montagne dans la solitude pour essayer de devenir dans le silence? Et sans doute Dieu seul peut connaître la forme de l'arbre. Mais eux savent que l'un tire à gauche et l'autre à droite. Et chacun veut massa-

crer l'autre qui le brime et qui le dérange quand ni l'un ni l'autre ne sait où il va. Ainsi sont ennemis les arbres des tropiques. Car tous s'écrasent l'un l'autre et se volent leur part de soleil. Et pourtant la forêt grandit et couvre la montagne d'une fourrure noire qui distribue dans l'aube ses oiseaux. Crois-tu que le langage de chacun saisisse la vie ?

Ils naissent chaque année les chantres qui te disent impossibles les guerres, puisque nul ne désire souffrir, quitter sa femme et ses enfants, gagner un territoire dont il n'usera point pour lui-même, puis mourir au soleil d'une main ennemie, des pierres cousues dans le ventre. Et certes tu demandes à chacun des hommes son choix. Et chacun refuse. Et cependant, l'année d'après, l'empire de nouveau prend les armes, et tous ceux-là qui refusaient la guerre, laquelle était inacceptable dans les opérations de leur maigre langage, s'unissent dans une morale informulable pour une démarche qui n'avait point de sens pour aucun d'entre eux. Un arbre se fonde qui s'ignore. Et celui-là seul le reconnaît qui se fait prophète sur la montagne.

Ce qui se fonde et ce qui meurt de plus grand qu'eux, certes, puisqu'il s'agit des hommes, passe à travers les hommes sans qu'ils le sachent formuler : mais leur désespoir en est signe. Et si meurt un empire tu découvriras cette mort à ce que tel ou tel perd foi dans l'empire. Et c'est faussement que tu le rendras responsable de la mort de l'empire : car il ne faisait que montrer le mal. Mais comment saurais-tu distinguer entre les effets et les causes ? Et si la morale se pourrit tu en liras les signes dans la concussion des ministres. Mais tu peux leur trancher la tête : ils étaient les fruits de la pourriture. Tu ne luttes point contre la mort en ensevelissant les cadavres.

Mais il faut les ensevelir, certes, et tu les ensevelis. Ceux qui sont gâtés, je les retranche. Mais j'interdis par dignité que l'on polémique sur les hommes. Car les aveugles me déplaisent s'ils s'injurient sur leurs difformités. Et comment perdrais-je mon temps à les écouter former ces injures ? Mon armée qui lâche pied, le général l'accuse et elle accuse son général. Et l'ensemble accuse les mauvaises armes. Et l'armée accuse les marchands. Et les marchands accusent l'armée. Et tous encore ils en

accusent d'autres. Et moi je réponds : « Il faut trancher les branches mortes à cause du signe de la mort. » Mais il est absurde de les accuser de la mort de l'arbre. C'est l'arbre qui meurt quand meurent ses branches. Et la branche morte n'était qu'un signe.

Alors si je les vois pourrir je les tranche sans m'occuper d'eux mais je porte ailleurs mes regards. Ce ne sont point des hommes qui pourrissent, c'est un homme qui pourrit en eux. Et je me penche sur la maladie de l'archange...

Et je sais bien qu'il n'est de remède que dans le cantique et non dans les explications. Ont-elles jamais ressuscité la vie, les explications des médecins ? Car ils disent : « Voilà pourquoi il est mort... » Et certes celui-là est mort selon une cause connaissable et un dérangement de ses viscères. Mais la vie était autre chose qu'un arrangement des viscères. Et quand tu as tout préparé dans ta logique, il en est comme d'une lampe à huile que tu as forgée et sertie et qui ne donne point de lumière si d'abord tu ne l'allumes.

Tu aimes parce que tu aimes. Il n'est point de raison pour aimer. Il n'est de remède que créateur car tu bâtiras leur unité dans le seul mouvement de leur cœur. Et leur raison profonde d'agir sera ce chant dont tu les chargeras.

Et certes demain il deviendra raison, motif, mobile et dogme. Car ils se pencheront, les logiciens, sur ta statue pour dénombrer les raisons qu'elle a d'être belle. Et comment se tromperaient-ils puisqu'elle est belle ? Ce qu'ils connaissent par d'autres voies que la logique.

XLVIII

Car je vous apporte la grande consolation, à savoir qu'il n'y a rien à regretter. Ni à rejeter. Ainsi disait mon père :

« Tu uses de ton passé comme du paysage qui est flanqué ici de sa montagne, là de son fleuve, et tu y disposes dans la liberté des villes à venir, tenant compte de ce qui est. Et si ce qui est n'était pas, tu inventerais des villes de rêve qui sont faciles, car aux rêves rien ne

résiste, mais en même temps que faciles, perdues et dissoutes dans l'arbitraire. Ne te plains point de ton assise qui est celle-ci et non une autre car la vertu d'une assise d'abord c'est d'être. Ainsi de mon palais, de mes portes, de mes murs.

« Et quel conquérant a jamais regretté en prenant possession d'un territoire que là s'épaulât la montagne, qu'ici se déroulât le fleuve ? J'ai besoin d'une trame pour broder, de règles pour chanter, ou pour danser, et d'un homme fondé pour agir.

« Si tu regrettes la blessure subie, autant regretter de n'être point ou de n'être point né à une autre époque. Car ton passé tout entier n'est que naissance d'aujourd'hui. Il est ainsi et voilà tout. Prends-le tel qu'il est et n'y déplace point les montagnes. Elles sont comme elles sont. »

XLIX

Seule compte la démarche. Car c'est elle qui dure et non le but qui n'est qu'illusion du voyageur quand il marche de crête en crête comme si le but atteint avait un sens. De même il n'est point de progrès sans acceptation de ce qui est. Et dont tu pars perpétuellement. Et je ne crois pas au repos. Car celui-là, si tel litige le déchire, il ne convient pas de sa part de chercher une paix précaire et de mauvaise qualité dans l'acceptation aveugle d'un des deux éléments du litige. Où vois-tu que le cèdre gagnerait à éviter le vent ? Le vent le déchire mais le fonde. Bien sage qui saurait départager le bien du mal. Tu cherches un sens à la vie quand le sens est d'abord de devenir soi-même, et non de gagner la paix misérable que verse l'oubli des litiges. Si quelque chose s'oppose à toi et te déchire, laisse croître, c'est que tu prends racine et que tu mues. Bienheureux ton déchirement qui te fait t'accoucher de toi-même : car aucune vérité ne se démontre et ne s'atteint dans l'évidence. Et celles que l'on te propose ne sont qu'arrangement commode et semblables aux drogues pour dormir.

Car je méprise ceux-là qui s'abrutissent d'eux-mêmes pour oublier ou qui, se simplifiant, étouffent, pour vivre

en paix, une des aspirations de leur cœur. Car sache que toute contradiction sans solution, tout irréparable litige, t'oblige de grandir pour l'absorber. Et, dans les nœuds de tes racines, tu prends la terre sans visage et ses silex et son humus, et tu bâtis un cèdre à la gloire de Dieu. Seule a abouti à la gloire la colonne de temple qui est née à travers vingt générations de son usure contre les hommes. Et toi-même si tu veux grandir, use-toi contre tes litiges : ils conduisent d'abord vers Dieu. C'est la seule route qui soit au monde. Et de là vient que la souffrance te grandit, quand tu l'acceptes.

Mais il est des arbres débiles que le vent de sable ne pétrit point. Il est des hommes débiles qui ne peuvent se surmonter. D'un bonheur médiocre, ils font leur bonheur après avoir suicidé leur grande part. Ils s'arrêtent dans une auberge pour la vie. Ils se sont avortés eux-mêmes. Et peu m'importe de ceux-là ce qu'ils deviennent ni s'ils vivent. Ils nomment bonheur de croupir sur la pauvreté de leurs provisions. Ils se refusent des ennemis en dehors d'eux et en eux-mêmes. La voix de Dieu qui est besoin, recherche et soif inexprimables, ils renoncent à l'entendre. Ils ne cherchent point le soleil comme le cherchent dans l'épaisseur de la forêt les arbres, qui ne l'obtiendront jamais comme provision ni comme réserve, car l'ombre des autres étouffe chaque arbre, mais le poursuivent dans leur ascension, modelés comme des colonnes glorieuses et lisses, jaillies du sol et devenues puissance de par la poursuite de leur dieu. Dieu ne s'atteint point mais se propose et l'homme se construit dans l'espace comme un branchage.

C'est pourquoi il te faut mépriser les jugements de la multitude. Car eux te ramènent à toi-même et t'empêchent de grandir. Ils disent erreur le contraire de la vérité et tes litiges leur deviennent simples, et ils refusent comme inacceptables, puisque fruits de l'erreur, les ferments de ton ascension. Ils te souhaitent donc enfermé dans tes provisions et parasite, pillard de toi-même et révolu. Et quel besoin te pousserait alors à chercher Dieu, à te fabriquer ton cantique et à monter encore pour ranger sous tes pieds le paysage de montagne devenu désordre, ou sauver en toi le soleil qui ne se gagne point une fois pour toutes mais n'est que poursuite du jour ?

Laisse-les parler. Leurs conseils partent d'un cœur facile qui te désire d'abord heureux. Ils souhaitent de te donner trop tôt cette paix qui n'est offerte que par la mort quand tes provisions te servent enfin. Car elles ne sont point provisions pour la vie, mais miel d'abeille pour l'hiver de l'éternité.

Et si tu me demandes : « Dois-je réveiller celui-là ou le laisser dormir afin qu'il soit heureux ? », je te répondrai que je ne connais rien du bonheur. Mais s'il est une aurore boréale, laisseras-tu dormir ton ami? Nul ne doit dormir s'il peut la connaître. Et certes celui-là aime son sommeil et s'y roule : et cependant arrache-le à son bonheur et jette-le dehors afin qu'il devienne.

L

La femme te pille pour sa maison. Et certes souhaitable est l'amour qui fait l'arôme de la maison et chant du jet d'eau et musique des aiguières silencieuses et bénédiction des enfants quand ils viennent l'un après l'autre, les yeux pleins du silence du soir.

Mais ne cherche pas à départager et à préférer selon des formules, ni le rayonnement du guerrier dans le sable ni les bienfaits de son amour. Car le langage seul ici divise. N'est amour que celui du guerrier plein des étendues de son désert, et n'est offrande de la vie, dans l'embuscade autour des puits, que celle de l'amant qui sut aimer, car autrement la chair offerte n'est point sacrifice ni don de l'amour. Car si celui-là qui combat n'est point homme mais automate et machine à cogner, où est donc la grandeur du guerrier ? Je n'y vois plus qu'œuvre monstrueuse d'insecte. Et si celui-là qui caresse la femme n'est qu'humble bétail sur sa litière, où est donc la grandeur de l'amour ?

Moi je ne connais rien de grand que dans le guerrier qui dépose les armes et berce l'enfant, ou dans l'époux qui fait la guerre.

Il ne s'agit point d'un balancement de l'une à l'autre vérité, d'une chose valable un temps puis d'une autre. Mais de deux vérités qui n'ont de sens que jointes. C'est en

tant que guerrier que tu fais l'amour et en tant qu'amant que tu fais la guerre.

Mais celle-là qui t'a gagné pour ses nuits, ayant connu la douceur de ta couche, elle s'adresse à toi, sa merveille, et te dit : « Mes baisers ne sont-ils pas doux ? Notre maison n'est-elle point fraîche ? Nos soirées ne sont-elles point heureuses ? » Et tu le lui accordes par ton sourire. « Alors, dit-elle, demeure auprès de moi pour m'épauler. Lorsque viendra le désir tu n'auras qu'à tendre les bras et je plierai vers toi sous ta simple pesée comme le jeune oranger lourd d'oranges. Car tu mènes au loin une vie avare et qui n'enseigne point de caresses. Et les mouvements de ton cœur, comme l'eau d'un puits ensablé, ne disposent point de prairie où devenir. »

Et en effet, tu as connu autour de tes nuits solitaires ces élans désespérés vers telle ou telle dont te remontait l'image, car toutes embellissent dans le silence.

Et tu crois que la solitude de la guerre t'a fait perdre l'occasion merveilleuse. Et cependant l'apprentissage de l'amour tu ne le fais que dans les vacances de l'amour. Et l'apprentissage du paysage bleu de tes montagnes tu ne le fais que parmi les rocs qui mènent à la crête, et l'apprentissage de Dieu, tu ne le fais que dans l'exercice de prières auxquelles il n'est point répondu. Car cela seul te comblera sans crainte d'usure, qui te sera accordé hors de l'écoulement des jours quand les temps pour toi seront révolus et quand il te sera permis d'être, ayant achevé de devenir.

Et, certes, tu peux t'y méprendre et plaindre celui-là qui jette son appel dans la nuit vaine, et croit que le temps coule inutile en lui dérobant ses trésors. Tu peux t'inquiéter de cette soif d'amour sans amour, ayant oublié que l'amour n'est par essence que soif d'amour, comme le savent les danseurs et les danseuses, qui font leur poème de l'approche alors qu'ils pourraient d'abord se joindre.

Et moi je te dis, l'occasion manquée est celle-là qui compte. La tendresse à travers les murs de la prison voilà peut-être la grande tendresse. La prière est fertile autant que Dieu ne répond pas. Et ce sont les silex et les ronces qui nourrissent l'amour.

Ne confonds donc point la ferveur avec l'usage de provisions. La ferveur qui exige pour soi n'est point ferveur. La ferveur de l'arbre va dans les fruits qui ne lui rapportent rien en échange. Ainsi de moi, vis-à-vis de mon peuple. Car ma ferveur coule vers des vergers dont je n'ai rien à attendre.

Ainsi ne t'enferme point non plus dans la femme. Pour y chercher ce que tu y as déjà trouvé. Tu ne peux que la regagner de temps à autre, comme celui-là qui habite la montagne descend parfois jusqu'à la mer.

LI

Injuste celui-là qui disait de sa minuscule maison : « Je la construis pour qu'elle contienne tous mes vrais amis... »

Car que pensait-il donc des hommes, ce podagre ! Moi, si je voulais construire ma maison pour mes vrais amis je ne saurais la bâtir assez grande, car je ne connais pas un homme au monde dont une part ne soit mon ami, si maigre soit-elle, si fugitive, et même de celui-là auquel je fais trancher la tête, comme j'en dégagerais bien mon ami, si nous savions départager les hommes. Et même de celui-là qui me hait dans les apparences et me ferait, s'il le pouvait, trancher la tête. Et ne va pas croire qu'il s'agisse là d'attendrissement facile, ni d'indulgence, ni de souhait vulgaire, de sympathie vulgaire, car je demeure rigide, inflexible et silencieux. Mais qu'il est nombreux mon ami épars, et qu'il remplirait bien ma demeure si je lui apprenais à marcher.

Mais qu'appelle-t-il ami véritable, l'autre, sinon celui auquel il pourrait confier de l'argent sans que l'argent risquât d'être volé et l'amitié alors n'est que loyauté de domestique, — ou demander un service et qu'il lui fût rendu — et l'amitié n'est qu'avantage tiré des hommes — ou celui qui au besoin prendrait sa défense. Et l'amitié est hommage rendu. Et je méprise l'arithmétique et je dis mon ami celui-là que j'ai vu en lui, qui dort peut-être enfoui dans sa gangue, mais qui, en face de moi, commence de se dégager, m'ayant reconnu et me souriant, même s'il doit plus loin me trahir.

Mais l'autre, vois-tu, ceux qu'il dénomme ses amis ce sont ceux qui boiraient la ciguë à sa place — comment veux-tu que tous s'en réjouissent ?

Celui-là, qui se disait bon, ne comprenait point l'amitié. Mon père, qui était cruel, avait des amis et savait les aimer, n'étant point sensible à la déception qui est avarice frustrée. La déception n'est que bassesse, car ce que tu as d'abord aimé dans l'homme en quoi est-ce détruit s'il y est autre chose aussi que tu n'aimes point ? Mais toi, tout de suite, celui que tu aimes ou qui t'aime, tu le transformes en esclave, et s'il n'assume point les charges de cet esclavage tu le condamnes.

Alors l'autre, parce qu'un ami lui faisait cadeau de son amour, a changé ce cadeau en devoirs. Et don de l'amour devenait devoir de boire la ciguë et esclavage. L'ami n'aimait point la ciguë. L'autre s'est donc jugé déçu, ce qui est ignoble. Il n'est ici, en effet, de déception, que vis-à-vis d'un esclave qui a mal servi.

LII

Mais je te parlerai de la ferveur. Car il te faudra surmonter beaucoup de reproches. La femme ainsi toujours te reprochera ce que tu donnes ailleurs qu'en elle. Car selon l'homme, ce qui est donné quelque part est volé ailleurs. Ainsi nous ont construits l'oubli de Dieu et l'usage des marchandises. Car ce que tu donnes en réalité ne te diminue point mais bien au contraire t'augmente dans tes richesses à distribuer. Ainsi celui-là qui aime tous les hommes à travers Dieu, aime infiniment plus chacun des hommes que celui qui n'en aime qu'un seul et étend simplement à son complice le champ misérable de sa personne. De même que celui qui affronte au loin les périls des armes donne plus à la bien-aimée sans qu'elle le sache car il lui donne quelqu'un qui est, que ne lui donne celui-là qui nuit et jour la berce, mais n'existe point.

Ne fais point ici d'économies. Car il n'est point de marchandise que l'on épargne, quand il s'agit des

mouvements du cœur. Car donner est jeter un pont par-dessus l'abîme de ta solitude.

Et quand tu donnes, ne t'inquiète point de connaître à qui. Car on viendra te dire : « Tel ne mérite point ce don ! » Comme s'il s'agissait là d'une marchandise que tu userais. Celui-là même qui ne te servirait de rien dans les dons que tu en pourrais solliciter, te peut servir dans les dons que tu lui accorderas, car tu serviras Dieu à travers. Et ceux-là le savent bien qui n'éprouvent point de pitié basse pour les chancres de la valetaille, mais exposent aisément leur vie et s'imposent, sans surseoir, cent jours de marche à travers rocs, dans le seul but de soulager d'un chancre le valet de leurs valets. Et ceux-là seuls se montrent bas et se soumettent à la valetaillerie du valet qui escomptent de lui quelque mouvement de reconnaissance, car il n'a point assez de chair à s'arracher pour payer un regard de toi, mais, à travers le dépositaire, tu as donné à Dieu, et c'est toi qui te dois prosterner puisqu'il a daigné recevoir.

LIII

J'ai attendu moi-même dans ma jeunesse l'arrivée de cette bien-aimée que l'on me ramenait pour épouse au fil d'une caravane issue de frontières si lointaines que l'on y avait vieilli. As-tu jamais vu caravane vieillir ? Ceux qui se présentèrent aux sentinelles de mon empire n'avaient point connu leur propre patrie. Car étaient morts au cours du voyage ceux qui eussent pu en raconter les souvenirs. Et le long du chemin avaient été l'un après l'autre ensevelis. Et ceux qui nous parvinrent n'avaient en patrimoine que des souvenirs de souvenirs. Et les chansons qu'ils avaient apprises de leurs aînés n'étaient que légendes de légendes. As-tu connu miracle plus miraculeux que cette approche d'un navire que l'on eût bâti et gréé en mer ? Et la jeune fille que l'on débarqua d'une châsse d'or et d'argent et qui, sachant parler, pouvait dire le mot « fontaine », savait bien qu'une fontaine il en avait été question autrefois, dans les jours heureux, et elle disait ce mot comme une prière à laquelle

il ne peut être répondu, car tu pries Dieu ainsi à cause du souvenir des hommes. Plus étonnant encore était qu'elle sût danser, et cette danse lui avait été enseignée parmi les silex et les ronces, et elle savait bien qu'une danse est une prière qui peut séduire les rois, mais à laquelle, dans la vie du désert, il ne peut être répondu. Ainsi de ta prière, jusqu'à ta mort, qui est une danse que tu danses pour toucher un dieu. Mais le plus étonnant était qu'elle apportât tout ce qui devait ailleurs lui servir. Et ses seins tièdes comme des colombes pour l'allaitement. Et son ventre lisse pour servir des fils à l'empire. Elle était venue toute prête, comme une graine ailée à travers la mer, et si bien pétrie, si bien formée, si purement enchantée par des provisions qui ne lui avaient jamais servi, comme toi avec tes mérites successifs, et tes actes, et tes leçons prises qui ne te serviront qu'à l'heure de la mort, quand enfin tu seras devenu, elle avait si peu usé, non seulement du ventre et des seins qui étaient vierges, mais des danses à séduire les rois, des fontaines à baigner les lèvres, et de la science des bouquets quand elle n'avait point vu de fleurs, qu'en arrivant à moi dans sa totale perfection, elle ne pouvait plus que mourir.

LIV

Je te l'ai dit de la prière qui est exercice de l'amour, grâce au silence de Dieu. Si tu avais trouvé Dieu tu te fonderais en Lui, désormais accompli. Et pourquoi grandirais-tu pour devenir ? Donc quand celui-là se penchait sur elle, qui était murée dans son orgueil comme au centre de triples remparts, et tellement impossible à sauver, il plaignait désespérément le sort des hommes : « Seigneur, disait-il, je comprends et j'attends les larmes. Elles sont pluie où se fond le péril de l'orage, détente de l'orgueil et pardon permis. Que celle-là se dénoue et pleure et je pardonne. Mais, comme un animal sauvage et qui se défend et de ses dents et de ses griffes contre l'injustice de ta création, elle ne sait point ne point mentir. »

Et il la plaignait d'avoir si peur. Et il disait à Dieu, parlant des hommes : « Tu leur as fait peur une fois pour

toutes avec les dents, les épines, les griffes, les venins, les écailles pointues, les ronces de ta création. Il faut bien du temps pour les rassurer et qu'ils reviennent. » Et celle-là qui mentait, il savait bien qu'elle était tellement lointaine, tellement perdue et qu'il lui faudrait tellement marcher pour revenir !

Et il plaignait les hommes à cause en eux de distances considérables que l'on ne savait point reconnaître.

Certains s'étonnaient de son indulgence apparente pour des licences abominables. Mais il connaissait bien qu'il n'était point en lui d'indulgence. Mais, disait-il : « Seigneur, je ne suis point ici en tant que juge. Il est des époques pour juger et des hommes, et moi-même je puis être appelé à jouer ce rôle envers d'autres. Mais celle-là que j'ai ramassée parce qu'elle avait peur, ce n'est point pour sévir contre elle. A-t-on jamais vu le sauveteur, jugeant indigne son obligé, le rejeter à la mer ? Tu le sauves d'abord pleinement car ce n'est point celui-là que tu sauves mais Dieu à travers lui. Une fois sauvé, alors seulement tu peux sévir. Ainsi le condamné à mort tu le guéris d'abord s'il est malade, car il t'est permis de châtier un homme dans son corps, mais non de mépriser le corps d'un homme. »

Et à ceux qui diront : « Dans quel but agis-tu puisqu'il est si peu d'espoir de la sauver ? » je répondrai qu'une civilisation ne repose point non plus sur l'usage de ses inventions mais sur la seule ferveur à inventer. Et que tu ne demandes point à ton médecin non plus de justifier son intervention dans la qualité de son malade. La démarche compte d'abord car les fins ne sont qu'apparentes et étapes arbitraires et tu ne sais point où tu vas. Et au-delà de cette crête de montagne il est une autre crête de montagne. Et au delà de cet individu il est autre chose que tu sauves, quand il ne s'agirait que de la religion du sauvetage. Et si tu agis pour un but qui paie, et si tu lui demandes d'abord, comme par contrat, de payer, tu es un marchand et non un homme.

Tu ne peux rien connaître des étapes qui ne sont qu'invention du langage. Seule la direction a un sens. Ce qui importe c'est d'aller vers et non d'être arrivé car jamais l'on n'arrive nulle part sauf dans la mort.

Donc sa licence je l'ai envisagée comme angoisse et comme désespoir. Car si tu laisses tout fuir d'entre tes mains, c'est que tu as renoncé à saisir. Et la licence n'est que renoncement à être. Et tu te désespères de ces trésors qui, l'un après l'autre, meurent usés. Car la fleur se fane mais elle devient graine pour toi, et toi qui croyais à la fleur autrement qu'en un lieu de passage, tu te désespères. Car je te le dis, le sédentaire n'est point celui qui aime d'amour la jeune fille, puis épouse la femme, puis berce l'enfant, puis instruit l'enfant de l'homme, puis, vieillard, répand sa sagesse, et ainsi toujours marche en avant, mais celui-là qui voudrait s'arrêter dans la femme et en jouir comme d'un poème unique ou d'une provision faite, et celui-là en découvre bientôt la vanité, car rien sur terre n'est réservoir inépuisable et le paysage entrevu du haut des montagnes n'est que construction de ta victoire.

Alors il répudie la femme, ou la femme change d'amant, ayant été déçue. Mais seule en était responsable la vanité de leur démarche. Car il n'est possible d'aimer qu'à travers la femme et non la femme. A travers le poème et non le poème. A travers le paysage entrevu du haut des montagnes. Et la licence naît de l'angoisse de ne point réussir à être. Ainsi celui que ronge l'insomnie se tourne et se retourne sur sa couche à la recherche de la fraîche épaule du lit. Mais à peine l'a-t-il touchée qu'elle devient tiède et se refuse. Et il cherche ailleurs une source durable de fraîcheur. Mais il n'en est point, car à peine y touche-t-il que la provision est dilapidée.

Ainsi de celui ou de celle-là qui ne voyait que le vide des êtres car ils sont vides s'ils ne sont pas fenêtres ou lucarnes sur Dieu. C'est pourquoi dans l'amour vulgaire tu n'aimes que ce qui te fuit car sinon te voilà rassasié et écœuré de ta satisfaction. Et le savent bien les danseuses qui me viennent jouer l'amour.

Donc j'eusse aimé la rassembler, celle-là qui pillait le monde et se nourrissait de chardons car le fruit véritable ne se trouve qu'à travers et nul être ne te peut toucher une fois que tu connais son jeu, dans la mesure où tu le lui demandes.

Il ne te touche qu'à l'instant où tu cesses d'espérer de lui. Ou il n'est plus qu'image, que brebis égarée, qu'enfant faible, ou il n'est plus que ce renard épouvanté qui te

mord aux doigts quand tu le nourris, et vas-tu lui en vouloir d'être renfermé dans sa terreur et dans sa haine ? Envisageras-tu comme affront tel geste ou telle parole, quand il te suffit d'oublier les paroles et le sens vain qu'elles charrient pour retrouver Dieu à travers ?

Et je suis le premier à trancher la tête quand l'a décidé ma justice, quand c'est moi que l'on injurie. Mais je domine de trop loin ce renard qui souffre du piège, non pour lui pardonner, car il n'est rien à pardonner à cette altitude où je me condamne à être seul, mais pour ne point entendre à travers les cris de désordre son simple désespoir.

C'est pourquoi il se peut que celle-là qui est plus belle, plus achevée, plus généreuse te montre cependant Dieu de moins près. Tu n'as rien d'elle à rassurer, à rassembler, à réunir. Et si elle te demande de t'occuper d'elle tout entière et de t'enfermer dans son amour elle te sollicite de n'être plus qu'égoïsme à deux, lequel, faussement, on nomme lumière de l'amour quand il n'est là qu'incendie stérile et pillage des granges.

Je n'ai point fait mes provisions pour les enfermer dans une femme et m'y complaire.

C'est pourquoi celle-là, dans sa déloyauté et son mensonge et ses écarts, sollicitait plus de moi, plus de sources du cœur, et, m'obligeant à vivre dans le silence qui est signe de l'amour véritable, me donnait le goût de l'éternité.

Car il est un temps pour juger. Mais il est un temps pour devenir...

Je te parlerai donc de l'audience. Si tu ouvres ta porte au chemineau et qu'il s'assoie, ne va point lui reprocher de ne pas être autre. Ne le juge point. Car ce dont il avait d'abord faim c'était d'être là quelque part, chez quelqu'un avec sa lourdeur, son bagage de souvenirs, sa respiration difficile et son bâton déposé dans un coin. C'était d'être là dans la chaleur et dans la paix de ton visage, juste avec tout son passé qui n'est point en cause et toutes ses tares comme dévêtues. Sa béquille qu'il ne sent plus puisque tu ne lui demandes point de danser.

Et alors il se rassure, et le lait que tu lui verses il le boit, et le pain que tu romps il le mange et le sourire que tu lui accordes est manteau tiède comme le soleil pour un aveugle.

Et où vois-tu qu'il soit bas, sous prétexte qu'il en est indigne, de lui sourire ?

Et où vois-tu que tu lui donnes quelque chose, si tu ne lui donnes pas l'essentiel qui est l'audience, celle-là même qui peut faire si nobles tes relations avec ton ennemi le plus mortel ? Quelle reconnaissance escomptes-tu tirer de lui par le fardeau de tes présents ? Il ne pourra que te haïr s'il s'en va de chez toi perdu de dettes.

LV

Ne confonds point l'amour avec le délire de la possession, lequel apporte les pires souffrances. Car au contraire de l'opinion commune, l'amour ne fait point souffrir. Mais l'instinct de propriété fait souffrir, qui est le contraire de l'amour. Car d'aimer Dieu je m'en vais à pied sur la route boitant durement pour le porter d'abord aux autres hommes. Et je ne réduis point mon Dieu en esclavage. Et je suis nourri de ce qu'il donne à d'autres. Et je sais reconnaître ainsi celui qui aime véritablement à ce qu'il ne peut être lésé. Et celui-là qui meurt pour l'empire, l'empire ne le peut point léser. On peut parler de l'ingratitude de tel ou tel, mais qui te parlerait de l'ingratitude de l'empire ? L'empire est bâti de tes dons et quelle arithmétique sordide introduis-tu si tu te préoccupes d'un hommage rendu par lui ? Celui qui a donné sa vie au temple et s'est échangé contre le temple, celui-là aimait véritablement, mais sous quelle forme se pourrait-il sentir lésé par le temple ? L'amour véritable commence là où tu n'attends plus rien en retour. Et si se montre tellement important, pour enseigner à l'homme l'amour des hommes, l'exercice de la prière, c'est d'abord parce qu'il n'y est point répondu.

Votre amour est à base de haine car vous vous arrêtez dans la femme ou dans l'homme dont vous faites vos provisions et vous commencez de haïr, pareils à des chiens

quand ils tournent autour de l'auge, quiconque lorgne votre repas. Vous appelez amour cet égoïsme du repas. A peine l'amour vous est-il accordé que là aussi, comme dans vos fausses amitiés, de ce don libre vous faites une servitude et un esclavage et commencez de la minute où on vous aime, à vous découvrir lésé. Et à infliger, pour mieux asservir, le spectacle de votre souffrance. Et certes vous souffrez. Et c'est cette souffrance même qui me déplaît. Et en quoi voulez-vous que je l'admire ?

Certes, j'ai marché, quand j'étais jeune, de long en large sur ma terrasse sous les étoiles brûlantes à cause de quelque esclave enfuie où je lisais ma guérison. J'eusse levé des armées pour la reconquérir. Et, pour la posséder, j'eusse jeté à ses pieds des provinces, mais Dieu m'est témoin que je n'ai point confondu le sens des choses et n'ai jamais qualifié amour, même s'il mettait en jeu ma vie, cette recherche de ma proie.

L'amitié je la reconnais à ce qu'elle ne peut être déçue, et je reconnais l'amour véritable à ce qu'il ne peut être lésé.

Si l'on vient te dire : « Rejette celle-là parce qu'elle te lèse... », écoute-les avec indulgence, mais ne change point ton comportement, car qui a le pouvoir de te léser ?

Et si l'on vient te dire : « Rejette-la, car tous tes soins sont inutiles... », écoute-les avec indulgence mais ne change point ton comportement, car tu as une fois choisi. Et si l'on peut te voler ce que tu reçois, qui détient le pouvoir de te voler ce que tu donnes ?

Et si l'on vient te dire : « Ici, tu as des dettes. Ici, tu n'en as point. Ici, on reconnaît tes dons. Ici, on les bafoue », bouche-toi les oreilles à l'arithmétique.

A tous tu répondras : « M'aimer, d'abord, c'est collaborer avec moi. »

Ainsi du temple où seul l'ami entre, mais innombrable.

LVI

Et c'est le même secret que je t'enseigne. Ton passé tout entier n'est qu'une naissance, de même que, jusqu'aujourd'hui, les événements de l'empire. Et si tu regrettes quelque chose, tu es aussi absurde que celui-là qui regretterait de n'être point né à une autre époque ou petit alors qu'il est grand ou dans une autre contrée, et qui puiserait dans ses absurdes rêveries son désespoir de chaque instant. Fou celui qui se ronge les dents contre le passé qui est bloc de granit et révolu. Accepte ce jour comme il t'est donné au lieu de te heurter à l'irréparable. Irréparable n'a point de signification car c'est la marque de tout passé. Et comme il n'est point de but atteint, ni de cycle révolu, ni d'époque achevée, sinon pour les historiens qui t'inventeront ces divisions, comment saurais-tu qu'est à regretter la démarche qui n'a pas encore abouti et qui n'aboutira jamais — car le sens des choses ne réside point dans la provision une fois faite que consomment les sédentaires, mais dans la chaleur de la transformation, de la marche, ou du désir ? Et celui-là qui vient d'être battu et sous le talon de son vainqueur se recompose, je le dis plus victorieux dans sa démarche que celui-là qui jouit de sa victoire d'hier comme un sédentaire de ses provisions, et s'achemine déjà vers la mort.

Alors, me diras-tu, vers quoi dois-je tendre ? Puisque les buts n'ont point de signification. Et je te répondrai ce grand secret qui se cache sous des mots vulgaires et simples et que la sagesse peu à peu au long de la vie m'a enseigné : à savoir que préparer l'avenir ce n'est que fonder le présent. Et que ceux-là s'usent dans l'utopie et les démarches de rêve qui poursuivent des images lointaines, fruits de leur invention. Car la seule invention véritable est de déchiffrer le présent sous ses aspects incohérents et son langage contradictoire. Mais si tu te laisses aller aux balivernes que sont tes songes creux concernant l'avenir, tu es semblable à celui-là qui croit pouvoir inventer sa colonne et bâtir des temples nouveaux dans la liberté de sa plume. Car comment rencontrerait-il son ennemi et, ne rencontrant point d'ennemi, par qui serait-il fondé ? Contre qui modèlerait-il

sa colonne ? La colonne se fonde, à travers les générations, de son usure contre la vie. Ne serait-ce qu'une forme, tu ne l'inventes point mais tu la polis contre l'usage. Et ainsi naissent les grandes œuvres et les empires.

Il n'est jamais que du présent à mettre en ordre. A quoi bon discuter cet héritage? L'avenir, tu n'as point à le prévoir mais à le permettre.

Et certes tu as du travail quand le présent t'est fourni comme matériaux. Et moi, cet assemblage de moutons, de chèvres, de champs d'orge, de demeures, de montagnes qui sont dans l'instant, je le dis domaine ou empire, j'en tire quelque chose qui n'y était pas et que je dis un et simple, car qui y touchera par l'intelligence le détruira sans l'avoir connu, et ainsi je fonde le présent, de même que l'effort de mes muscles, quand j'accède à la crête, organise le paysage et me fait assister à cette douceur bleue où les villes sont comme des œufs dans les nids des campagnes, ce qui n'est ni plus vrai ni plus faux que les villes vues comme navires ou comme temples, mais autre. Et du sort des hommes il est en mon pouvoir de faire un aliment pour ma sérénité.

Sache-le donc, toute création vraie n'est point préjugé sur l'avenir, poursuite de chimère et utopie, mais visage nouveau lu dans le présent lequel est réserve de matériaux en vrac reçus en héritage, et dont il ne s'agit pour toi ni de te réjouir ni de te plaindre, car simplement comme toi, ils sont, ayant pris naissance.

L'avenir, laisse-le donc comme l'arbre dérouler un à un ses branchages. De présent en présent l'arbre aura grandi et entrera révolu dans sa mort. Ne t'inquiète point pour mon empire. Depuis qu'ils ont reconnu ce visage dans le disparate des choses, les hommes, depuis que j'ai fait œuvre de sculpteur dans la pierre, j'ai donné, dans la majesté de ma création, un coup de barre à leurs destinées. Et dès lors ils iront de victoire en victoire, et dès lors mes chanteurs auront quelque chose à chanter, puisque au lieu de glorifier des dieux morts ils célébreront simplement la vie.

Regarde mes jardins où les jardiniers vont dans l'aube pour créer le printemps, ils ne discutent point sur les pistils ni les corolles : ils sèment des graines.

Alors vous, les découragés, les malheureux et les vaincus, je vous le dis : vous êtes l'armée d'une victoire !

Car vous commencez dans cet instant et il est beau d'être aussi jeune.

Mais ne crois pas que penser le présent soit simple. Car alors te résiste la matière même dont tu dois faire usage, alors que ne résisteront jamais tes inventions sur l'avenir. Et celui-là qui se couche dans le sable aux alentours d'un puits tari et qui déjà s'évapore dans le soleil, comme il marche bien dans son rêve. Et combien lui deviennent faciles les grandes enjambées vers sa délivrance. Comme il est aisé de boire en rêve puisque tes pas t'apportent l'eau comme des esclaves bien huilés et qu'il n'est point de ronces pour te retenir.

Mais aussi cet avenir qui manque d'ennemis ne devient-il point et tu agonises, et le sable crisse entre tes dents, et la palmeraie et le fleuve lourd et les chants des laveuses de linge chavirent lentement dans la mort.

Mais qui marche véritablement s'abîme les chevilles aux pierres, lutte contre les ronces et s'ensanglante les ongles dans les éboulis. Car ils lui sont fournis, tous les échelons de son escalade dont il doit triompher, un à un. Et l'eau, il la crée lentement avec sa chair, avec ses muscles, avec les ampoules de ses paumes, avec les blessures de ses pieds. A brasser les réalités contradictoires il tire l'eau de son désert de pierres à la force de ses poignets, comme le boulanger qui pétrit la pâte la sent peu à peu se durcir, s'augmenter d'une musculature qui lui résiste, se nouer en nœuds qu'il doit rompre, et c'est qu'il commence de créer le pain. Ainsi de ce poète ou de ce sculpteur qui d'abord travaillait le poème ou la pierre dans une liberté où il se perdait, libre qu'il était de faire sourire ou pleurer son visage, se pencher à droite ou à gauche, et, dans une telle liberté, ne réussissant point à devenir. Mais vient l'heure où le poisson mord et où la ligne résiste. Vient l'heure où ce que tu voulais dire, tu ne l'as point dit à cause d'un autre mot que tu voulais garder, parce que cela aussi tu voulais le dire, et qu'il se trouve que ces deux vérités te résistent. Et tu commences de raturer comme tu commences de pétrir dans ta glaise un sourire qui commence de te défier. Tu ne choisis point l'un ou l'autre, au nom d'une logique verbale, mais tu cherches la clef de voûte de tes vérités contradictoires, car rien n'est à perdre — et tu devines

que ton poème se fait ou qu'un visage va surgir de la pierre, car déjà te voilà entouré d'ennemis bien-aimés.

Ainsi n'écoute jamais ceux qui te veulent servir en te conseillant de renoncer à l'une de tes aspirations. Tu la connais, ta vocation, à ce qu'elle pèse en toi. Et si tu la trahis c'est toi que tu défigures, mais sache que ta vérité se fera lentement car elle est naissance d'arbre et non trouvaille d'une formule, car c'est le temps d'abord qui joue un rôle, car il s'agit pour toi de devenir autre et de gravir une montagne difficile. Car l'être neuf qui est unité dégagée dans le disparate des choses ne s'impose point à toi comme une solution de rébus, mais comme un apaisement des litiges et une guérison des blessures. Et son pouvoir, tu ne le connaîtras qu'une fois qu'il sera devenu. C'est pourquoi j'ai toujours honoré d'abord pour l'homme, comme des dieux trop oubliés, le silence et la lenteur.

LVII

Car il est beau d'être aussi jeunes, vous les déshérités, les malheureux et les vaincus qui ne saviez lire dans votre héritage que la part de la mauvaise journée d'hier. Mais si je bâtis un temple et que vous y veniez composer la foule des croyants, si j'ai en vous jeté mes graines et vous réunis là dans la majesté du silence afin que vous soyez moisson lente et miraculeuse, où voyez-vous qu'il y ait lieu de désespérer ? Vous les avez connues, les aubes de victoire où les mourants sur leurs grabats et les cancéreux dans leur pestilence et les béquillards sur leurs béquilles et les endettés parmi leurs huissiers et les prisonniers parmi leurs gendarmes, tous, dans leurs divisions et leurs douleurs, se retrouvaient dans la victoire comme dans une clef de voûte, apportée à leur communauté, et ces matins-là, cette foule disparate devenait basilique pour le cantique de la victoire.

Tu l'as vu ainsi, l'amour, prendre, comme s'établissent des racines, avec retentissement soudain des âmes les unes sur les autres, peut-être même sous le coup du malheur qui tout à coup se fait structure et divine clef de voûte pour tirer de tous la même part, la même face qui collabore — et la joie vient alors de partager son

pain ou d'offrir une place auprès de son feu. Tu faisais bien le dégoûté, comme le podagre, avec ta maison minuscule que n'eussent même pas remplie tes amis, et tout à coup s'ouvre le temple où seul l'ami entre, mais innombrable.

Où voyez-vous qu'il y ait lieu de désespérer ? Il n'est jamais que perpétuelle naissance. Et certes il existe, l'irréparable, mais il n'y a rien là qui soit triste ou gai, c'est l'essence même de ce qui fut. Est irréparable ma naissance puisque me voici .Le passé est irréparable, mais le présent vous est fourni comme matériaux en vrac aux pieds du bâtisseur et c'est à vous d'en forger l'avenir.

LVIII

L'AMI d'abord c'est celui qui ne juge point. Je te l'ai dit, c'est celui qui ouvre sa porte au chemineau, à sa béquille, à son bâton déposé dans un coin et ne lui demande point de danser pour juger sa danse. Et si le chemineau raconte le printemps sur la route du dehors, l'ami est celui qui reçoit en lui le printemps. Et s'il raconte l'horreur de la famine dans le village d'où il vient, souffre avec lui la famine. Car je te l'ai dit, l'ami dans l'homme c'est la part qui est pour toi et qui ouvre pour toi une porte qu'il n'ouvre peut-être jamais ailleurs. Et ton ami est vrai et tout ce qu'il dit est véritable, et il t'aime même s'il te hait dans l'autre maison. Et l'ami dans le temple, celui que, grâce à Dieu, je coudoie et rencontre, c'est celui qui tourne vers moi le même visage que le mien, éclairé par le même Dieu, car alors l'unité est faite, même si ailleurs il est boutiquier quand je suis capitaine, ou jardinier quand je suis marin sur la mer. Au-dessus de nos divisions je l'ai trouvé et suis son ami. Et je puis me taire auprès de lui, c'est-à-dire n'en rien craindre pour mes jardins intérieurs et mes montagnes et mes ravins et mes déserts, car il n'y promènera point ses chaussures. Toi, mon ami, ce que tu reçois de moi avec amour c'est comme l'ambassadeur de mon empire intérieur. Et tu le traites bien et tu le fais s'asseoir et tu l'écoutes. Et nous voilà heureux. Mais où m'as-tu vu, quand je recevais des ambassadeurs, les tenir à l'écart ou les refuser parce qu'au

fond de leur empire, à mille jours de marche du mien, on s'alimente de mets qui ne me plaisent point ou parce que leurs mœurs ne sont point miennes? L'amitié c'est d'abord la trêve et la grande circulation de l'esprit au-dessus des détails vulgaires. Et je ne sais rien reprocher à celui qui trône à ma table.

Car sache que l'hospitalité et la courtoisie et l'amitié sont rencontres de l'homme dans l'homme. Qu'irais-je faire dans le temple d'un dieu qui discuterait sur la taille ou l'embonpoint de ses fidèles, ou dans la maison d'un ami qui n'accepterait point mes béquilles et prétendrait me faire danser pour me juger ?

Tu rencontreras bien assez de juges de par le monde. S'il s'agit de te pétrir autre et de te durcir, laisse ce travail à tes ennemis. Ils s'en chargeront bien, comme la tempête qui sculpte le cèdre. Ton ami est fait pour t'accueillir. Sache de Dieu, quand tu viens dans Son temple, qu'Il ne te juge plus, mais te reçoit.

LIX

Si tu veux fonder des amitiés, là où il n'est plus que partage des provisions et divisions du cœur qui en découlent — car si tu veux qu'ils se haïssent, jette-leur des grains — retrouve le respect de l'homme, et sache que la tribu n'est respirable que là où nul ne critique l'autre. Quand tu penses mal de ton ami et que tu l'exprimes, c'est que tu ne l'as point rencontré à l'étage où sont les hommes, celui de l'assemblée quand elle est une, dans le temple. Et il ne s'agit là ni d'indulgence ni de faiblesse ni de mollesse dans la vertu. Ta rigueur se situe ailleurs et ailleurs tu es juge. Et tu trancheras les têtes s'il en est besoin sans défaillir. Car encore une fois, tu condamnes à mort mais tu guéris d'abord le condamné s'il est malade. Ne crains point ces contradictions dont ton langage insuffisant use pour parler sur les hommes. Car il n'est rien qui soit contradictoire sinon le langage qui exprime. Et il est une part du condamné que tu livres au bourreau, mais il est une part que tu peux recevoir à ta table et que tu n'as point le droit de juger. Car il t'est ordonné de juger l'homme, mais il t'est ordonné aussi

de le respecter. Et il ne s'agit point de juger l'un et de respecter l'autre, mais le même. Ceci est un mystère de mon empire, lequel n'est dû qu'à la maladresse du langage.

Et moi, ne me gênent point ces divisions pour logiciens. Car celui-là que je combats dans mon désert et enveloppe dans ma haine, j'y ai toujours trouvé le meilleur exercice de l'âme. Nous marchons, redoutables, l'un contre l'autre, avec amour.

LX

Me vinrent des réflexions sur la vanité. Car toujours elle m'apparut non comme un vice mais comme une maladie. Et celle-là que j'ai vue s'émouvoir de l'opinion de la foule, et se corrompre dans sa démarche et dans sa voix à cause qu'elle devenait spectacle, et tirait des satisfactions extraordinaires de paroles prononcées à son propos, celle-là dont la joue se chargeait de feu parce qu'on la regardait, j'y voyais autre chose que stupidité : mais maladie. Car comment tirer satisfaction d'autrui si ce n'est par amour et don à autrui ? Et cependant la satisfaction qu'elle tire de sa vanité lui apparaît plus chaleureuse que celle qu'elle tire des biens, puisqu'elle paierait pour ce plaisir au détriment de ses autres plaisirs.

Maigre joie et malheureuse, comme d'une tare. Comme de celui-là qui se gratte, si quelque chose le démange, et en éprouve du plaisir. La caresse au contraire est abri et demeure. Cet enfant, si je le caresse, c'est pour le protéger. Et il en reçoit le signe sur le velouté du visage.

Mais toi, vaniteuse, caricature !

Ceux-là, les vaniteux, je dis qu'ils ont cessé de vivre. Car qui s'échange contre plus grand que soi s'il exige d'abord de recevoir ? Celui-là ne croîtra plus, rabougri pour l'éternité.

Cependant ce guerrier courageux, si je le félicite, voilà qu'il s'émeut et qu'il tremble comme l'enfant de ma caresse. Et il n'y a point là vanité.

Qu'est-ce qui touche l'un et qu'est-ce qui touche l'autre ? Et en quoi diffèrent-ils ?

La vaniteuse, si elle s'endort...

Vous ne connaîtrez point le mouvement de la fleur qui se secoue dans le vent de toutes ses graines, lesquelles ne lui seront point rendues.

Vous ne connaîtrez point le mouvement de l'arbre qui livre ses fruits, lesquels ne lui seront point rendus.

Vous ne connaîtrez point la jubilation de l'homme qui livre son œuvre, laquelle ne lui sera point rendue.

Vous ne connaîtrez point la ferveur de la danseuse qui livre une danse, laquelle ne lui sera point rendue.

Et de même du guerrier qui livre sa vie. Et si je l'en félicite c'est qu'il a bâti sa passerelle. Je lui apprends qu'il s'est renoncé dans tous les hommes. Et le voilà content non de soi mais des hommes.

Mais le vaniteux, caricature. Et je ne demande point la modestie car j'aime l'orgueil qui est existence et permanence. Si tu es modeste tu cèdes au vent comme la girouette. Puisque l'autre a plus de poids que toi-même.

Je te demande de vivre non de ce que tu reçois mais de ce que tu donnes, car cela seul t'augmente. Et cela ne te commande point de mépriser ce que tu donnes. Tu dois former ton fruit. Et c'est l'orgueil qui préside à sa permanence. Sinon tu le changerais, au gré des vents, de couleur, de saveur et d'odeur !

Mais qu'est-ce qu'un fruit pour toi ? Ton fruit ne vaut que s'il ne peut t'être rendu.

Celle-là sur son lit de parade et vivant des acclamations de la populace : « Je donne ma beauté et ma grâce et la majesté de ma démarche, et les hommes admirent mon passage, lequel est nef merveilleuse de la destinée. Et je n'ai qu'à être pour donner. »

La vanité découle du don faux et qui se trompe. Car tu ne peux donner que ce que tu transformes, comme l'arbre donne les fruits qu'il a transformés de la terre. La danseuse la danse qu'elle a transformée de sa marche. Et le soldat son sang qu'il change en temple ou en empire.

Mais la chienne en chaleur n'est rien. Malgré que les chiens l'entourent et la sollicitent. Car ce qu'elle donne, elle ne l'a point transformé. Et sa joie est volée à la joie de la création. Elle se répand sans effort dans les désirs des chiens.

Et celui-là qui éveille l'envie et qui en hume l'arôme. Heureux s'il est envié.

Caricature du don. Et il se lève pour prendre la parole dans les banquets. Il plie vers les convives comme l'arbre lourd de ses fruits. Mais les convives n'ont rien à cueillir.

Mais il en est toujours qui croient cueillir car ils sont plus sots que le premier, et s'estiment honorés par lui. Et s'il le sait, le vaniteux, il croit qu'il a donné puisque le convive a reçu. Et ils se balancent l'un devant l'autre comme deux arbres stériles.

La vanité est absence d'orgueil, soumission à la populace, humilité ignoble. Mais tu cherches la populace pour qu'elle te fasse croire à tes fruits.

Ou celui-là qu'ennoblit le sourire du roi : « Il me connaît donc », dira-t-il. Mais s'il était en lui amour du roi, il rougirait de plaisir sans en rien dire. Car ce sourire du roi n'aurait pour lui qu'un sens : « Le roi accepte le sacrifice de ma vie... » Et toute sa vie d'un coup est comme donnée et échangée contre la majesté d'un roi. « J'ai contribué, pourrait-il dire, à la beauté du roi qui est beau d'être l'orgueil d'un peuple. »

Mais le vaniteux envie le roi. Et si le roi lui a souri il se drape dans ce sourire et se promène comme une caricature pour être envié à son tour. Le roi lui a prêté sa pourpre. Car il n'est là qu'imitation et âme de singe.

LXI

Ceux-là sont nés de la morale que t'ont enseignée les marchands, lesquels veulent placer leurs marchandises. Tu crois que ta joie vient de recevoir et d'acheter, comment te souviendrais-tu du contraire quand on a fait tellement d'efforts pour te créer des liens avec l'objet ?

Et certes l'objet est grand quand tu te donnes à lui. Quand tu as essayé d'échanger ton travail contre la lumière de la pierre. Car elle peut être religion. Et j'ai connu cette courtisane qui échangeait contre des perles incorruptibles sa chair périssable. Je ne méprise point un tel culte. Mais l'objet est bas quand tu te le soumets comme un encensoir. Car en vérité il n'est rien en toi à encenser.

Cependant je donne un jouet à l'enfant et il s'enfuit

avec son trésor de peur que je le lui reprenne. Mais c'est qu'il s'agit d'une idole pour laquelle dès les premières ronces il saignera.

LXII

Et j'ai songé sur l'absolu et le difficile que la pyramide ne descende pas de Dieu vers les hommes. Car tu prends le chef de l'empire : s'il est absolument le chef tu l'acceptes comme nécessité naturelle, de même que si tu veux te rendre de la salle du Conseil à la salle du repos dans l'épaisseur du palais de mon père, tu empruntes cet escalier et non un autre, pousses cette porte et non une autre, et comment regretterais-tu de ne point choisir un autre chemin puisqu'il ne s'en présente aucun à ton esprit? Et de même qu'il n'y a point soumission, lâcheté ou bassesse à te résoudre à ce circuit et que tu le parcours dans la liberté de ta démarche, ainsi n'y a-t-il point soumission, lâcheté ou bassesse à te soumettre à l'autorité du chef de l'empire, laquelle est, simplement, hors de l'arbitraire, comme absolue. Mais si tu te trouves être après lui le premier dans l'empire, et s'il se trouve que sa puissance sur toi ne soit point cadre nécessaire, mais hasard de la politique, fruit de jugements particuliers et discutables, ou réussite habile, alors te voilà qui l'envieras. Car n'est jalousé que celui-là auquel on eût pu être substitué. Quel nègre jalouse le blanc ? Quel homme véritablement jalouse l'oiseau, de cette jalousie qui forme la haine car elle cherche à détruire pour remplacer ? Et certes je ne critique point ton ambition quand elle peut se manifester car elle peut être marque du désir de créer. Mais je critique ta jalousie. Car te voilà qui intrigueras contre lui et, absorbé dans tes intrigues, en négligeras la création qui est d'abord collaboration merveilleuse de l'un à travers tous. Car te voilà qui, l'ayant jugé, le mépriseras. Car tu admets sans difficulté qu'un autre le puisse emporter sur toi par le pouvoir, mais comment admettrais-tu qu'il l'emporte par le jugement ou l'équité ou la noblesse de cœur ? Et si tu le méprises qui te paiera de ton travail par l'expression de son estime ? Elle est injure, l'estime qui vient de qui tu méprises. Et les

relations entre les hommes t'apparaîtront irrespirables.

Mais avant tout, s'il te donne un ordre il t'humilie et lui-même pensera t'humilier pour asseoir mieux son règne. Alors que celui-là seul peut prendre son repas à égalité en face de toi, t'interroger, admirer ton savoir et se réjouir de tes vertus, qui est maître comme le mur est mur sans qu'il y ait même lieu pour lui de s'en réjouir puisque simplement cela est.

Ainsi je vais et je puis m'asseoir à la table du plus humble de mes sujets. Et il essuie la table, pose le réchaud sur la braise, tout illuminé par ma présence. Et quelle pierre de l'édifice reprocherait à la clef de voûte d'être clef de voûte ? Et comment la clef de voûte mépriserait-elle aucune des pierres ? Nous voilà assis l'un en face de l'autre à égalité. La seule égalité qui ait une signification. Car si je l'interroge sur son champ ce n'est point bassement pour me le concilier par la mise en jeu de sa vanité — je n'ai point besoin de son suffrage — mais pour m'instruire. Car celui-là quand il questionne, s'il ne s'intéresse point à la question c'est qu'il méprise. Et si l'autre s'en aperçoit il tâte son couteau contre son flanc. Mais moi je voulais connaître le poids d'olives d'un olivier, et je l'ai demandé pour recevoir.

Car j'ai rendu visite à l'homme. Et j'ai goûté l'accueil de l'homme. Et l'homme aussi a reçu de moi et montrera à ses arrière-petits-enfants la place où je me suis assis.

Et mieux encore, car mon pouvoir n'est point en cause, et je n'ai pas à freiner ou accélérer mes démarches pour des mobiles sans grandeur, je puis éprouver la reconnaissance. Et s'il me sourit et m'honore et grille le mouton pour me recevoir, je reçois quelque chose qui vient de l'homme, quelque chose à égalité comme il le recevrait de moi. Les dons tirés comme des flèches me peuvent atteindre au cœur. Ainsi de l'image de Dieu qui reçoit tes plus humbles pensées et tes actes les plus fugitifs, comme la prière de midi du simple mendiant dans son désert, tandis que le petit prince, discutable, s'il te vient au cœur de l'honorer, il te faut inventer un cadeau énorme car c'est à l'énormité de ton cadeau qu'il mesurera sa gloire.

Mais voici que l'autre, s'il tourne la manivelle grinçante pour remonter le seau du fond du puits, puis le

bascule sur la margelle en riant de l'humble victoire — puis penché le charrie vers moi dans le soleil jusqu'à l'ombre du mur où j'attends — et qu'il remplit mon verre de cette réserve de fraîcheur, il me baigne de son amour.

LXIII

Me vint le grand exemple des courtisanes et de l'amour. Car si tu crois aux biens matériels pour eux-mêmes tu te trompes. Car de même qu'il n'est de paysage entrevu du haut des montagnes qu'autant que tu l'auras toi-même construit par l'effort de ton ascension, ainsi de l'amour. Car rien n'a de sens en soi, mais, de toute chose, le sens véritable est structure. Et ton visage de marbre n'est point somme d'un nez, d'une oreille, d'un menton et d'une autre oreille mais musculature qui les noue. Poing fermé qui retient quelque chose. Et l'image du poème ne réside ni dans l'étoile ni dans le chiffre sept ni dans la fontaine, mais dans le seul nœud que je compose en obligeant mes sept étoiles de se baigner dans la fontaine. Et certes il faut des objets reliés pour que la liaison se montre. Mais son pouvoir ne réside point dans les objets. Ce n'est ni dans le fil ni dans le support ni dans aucune de ses parties que réside le piège à renards, mais dans un assemblage qui est création, et le renard tu l'entends crier car il est pris. Ainsi moi le chanteur ou le sculpteur ou le danseur, je saurai te prendre à mes pièges.

Et ainsi de l'amour. Qu'as-tu à attendre de la courtisane ? Sinon repos de la chair après conquête des oasis. Car elle n'exige rien de toi et ne t'oblige point d'être. Et ta reconnaissance dans l'amour quand tu désires voler au secours de ta bien-aimée, c'est qu'ait été sollicité de toi l'archange qui y dormait.

Ce n'est point la facilité qui fait la différence, car celle-là que tu aimes, si elle t'aime, il te suffit d'ouvrir les bras pour l'y recevoir. La différence réside dans le don. Car il n'est point de don possible à la courtisane, puisque, ce que tu lui apportes, elle le considère d'avance comme tribut.

Et si l'on t'impose le tribut tu discuteras cette charge.

Car c'est le sens ici de la danse qui est dansée. Et l'armée qui s'est distribuée le soir dans le quartier réservé de la ville, avec sa pauvre solde en poche, laquelle il faut faire durer, marchande et achète l'amour, comme une nourriture. Et de même que la nourriture la fait disponible pour une nouvelle marche dans le désert, l'amour acheté lui fait une chair calme, disponible pour la solitude. Mais ils sont tous changés en boutiquiers et n'en éprouvent point de ferveur.

Car pour donner à la courtisane il faudrait être plus riche qu'un roi, car ce que tu lui apportes, elle s'en remercie elle-même d'abord et se flatte de sa réussite et s'honore soi-même d'être si habile et si belle qu'elle ait tiré de toi cette rançon. Et, dans ce puits sans fond, tu peux verser le chargement de mille caravanes d'or sans avoir commencé de donner. Car il faut quelqu'un pour recevoir.

C'est pourquoi mes guerriers, de la main au dos des oreilles, caressent le soir les renards des sables qu'ils ont capturés, et vaguement éprouvent l'amour, ayant l'illusion de donner au petit animal sauvage, et ivres de reconnaissance s'il vient à se blottir contre leur cœur.

Mais dans le quartier réservé cherche-moi donc une courtisane qui par besoin de toi se serre contre ton épaule ?

Cependant il arrive que l'un de mes hommes, ni plus riche ni moins riche qu'un autre, considère son or comme ces graines que l'arbre désire jeter au vent, car il méprise les provisions, étant soldat.

Et celui-là se promène la nuit autour des bouges dans la splendeur de sa magnificence. Comme celui qui va semer l'orge marche à grands pas vers la terre écarlate qui est digne de recevoir.

Et mon soldat dilapide ses richesses, n'ayant point désir de se les garder, et il est seul à connaître l'amour. Et peut-être bien qu'il le réveille en elles, car il est dansé ici une autre danse et dans cette danse-là elles reçoivent.

Je te le dis, la grande erreur est d'ignorer que recevoir est bien autre chose qu'accepter. Recevoir est d'abord un don, celui de soi-même. Avare non pas celui qui ne se ruine pas en présents, mais celui qui ne donne point la lumière de son propre visage en échange de ton offrande.

Avare la terre qui ne s'embellit point quand tu y as jeté tes graines.

Courtisanes et guerriers ivres font quelquefois de la lumière.

LXIV

S'INSTALLÈRENT alors les pillards dans mon empire. Car personne n'y créait plus l'homme. Et le visage pathétique n'y était plus masque mais couvercle d'une boîte vide.

Car ils sont allés de destruction d'Être en destruction d'Être. Et je ne vois rien, désormais, chez eux qui mérite que l'on meure. Donc que l'on vive. Car ce pour quoi tu acceptes de mourir c'est cela seul dont tu peux vivre. Ils consommaient donc les vieilles constructions, se réjouissant du bruit de la chute des temples. Et cependant ces temples, s'ils s'effondraient, ne laissaient rien en échange. Ils détruisaient donc leur propre pouvoir d'expression. Et ils détruisaient l'homme.

Ou bien tel se trompait sur la joie. Car d'abord il avait dit : « Le village. » Et ses résistances et ses coutumes et ses rites obligatoires. Il en était né un village fervent. Après quoi il l'a confondu. Et il a voulu faire sa joie, non d'une structure devenue et lentement pétrie, mais de l'installation dans quelque chose qui fût provision, comme le poème. Et l'espoir est vain.

Ainsi ceux qui ayant regardé l'homme comme grand souhaitaient pour lui la liberté. Car ils ont vu les contraintes brimer l'homme fort. Et certes l'ennemi qui te fonde, en même temps te limite. Mais supprime l'ennemi et tu ne peux même pas naître.

Celui-là aussi a cru à la joie comme donnée par les provisions. Simplement savourer le printemps. Mais n'est que faible la saveur du printemps si tu te fais végétal pour la subir. Comme la saveur de l'amour si tu attends d'un visage qu'il te remplisse. Car l'œuvre qui t'apporte quelque chose est d'abord souffrance et comment saurait retentir en toi le chant des galériens et de l'absence si tu n'as point construit d'abord l'absence en toi par mille déchirements et les galères par l'inexorable de ta destinée?

Celui-là qui longtemps a ramé sans espoir vers l'aube éprouve le chant des galères et celui-là qui eut soif dans le sable éprouve le chant de l'absence. Mais il n'est rien à te donner si tu n'as pas souffert car il n'est personne en toi.

Et le village n'est point ce poème dans lequel tu te peux installer tout simplement dans la chaleur de la soupe du soir et la fraternité des hommes et la bonne odeur du bétail rentré, et te réjouissant du feu de joie sur la place à cause de la fête — car que nouerait la fête en toi si elle ne retentit point sur autre chose ? Si elle n'est point souvenir de libération après l'esclavage, amour après la haine, ou miracle dans le désespoir. Tu ne serais ni plus ni moins heureux que l'un de tes bœufs. Mais le village en toi s'est lentement construit et pour atteindre ce qu'il est, tu as lentement gravi une montagne. Car je t'ai façonné dans mes rites et mes coutumes, et par tes renoncements et tes devoirs et tes colères obligatoires et tes pardons, et tes traditions contre d'autres — et ce n'est point ce fantôme de village qui te fait ce soir chanter le cœur — il serait trop facile d'être homme — c'est une musique lentement apprise et contre quoi tu as lutté d'abord.

Mais toi, tu vas dans ce village et ces coutumes, et, de t'en réjouir tu les pilles, car elles ne sont point amusements et jeux, et si tu t'en amuses nul n'y croira plus. Et il n'en restera rien. Ni pour eux-mêmes ni pour toi...

LXV

« L'ordre, disait mon père, je le fonde. Mais non point selon la simplicité et l'économie. Car il ne s'agit point de gagner sur le temps. Que m'importe de connaître si les hommes deviendront plus gras en bâtissant des greniers au lieu de temples et des aqueducs au lieu d'instruments de musique, car méprisant toute humanité ladre et vaniteuse même si la voilà opulente, il m'importe de connaître de quel homme d'abord il s'agira. Et celui-là qui m'intéresse est celui-là qui aura baigné longtemps dans le temps perdu du temple, comme à contempler la Voie Lactée qui le fait vaste, et aura exercé son cœur à l'amour par l'exercice de la prière à laquelle il n'est point

répondu (car la réponse payant la prière ferait l'homme plus ladre encore) et en qui aura souvent retenti le poème.

« Car le temps que j'économise sur la construction du temple, lequel est navire qui va quelque part, ou l'embellissement du poème qui fait retentir le cœur des hommes, il faudra bien que je l'emploie à ennoblir plutôt qu'engraisser l'espèce humaine. Et donc j'inventerai les poèmes et les temples.

« Ainsi sachant le temps perdu en funérailles, car des hommes creusent la terre pour y enfermer la dépouille du mort, lesquels eussent pu consommer ce temps à labourer et moissonner, j'interdirai cependant ces bûchers où l'on brûle les cadavres, car peu m'importe le temps gagné quand j'y perds d'abord l'amour des morts. Car je n'ai point trouvé de plus belle image pour le servir que la tombe où les proches vont cherchant à petits pas la pierre des leurs parmi les pierres, et le sachant rentré en terre comme une vendange, et redevenu pâte naturelle. Et sachant cependant qu'il reste de lui quelque chose, une relique dans son ossuaire, la forme d'une main qui a caressé, l'os du crâne, ce coffre aux trésors, vide sans doute mais qui fut rempli par tant de merveilles. Et j'ai ordonné que l'on bâtît, quand cela était possible, encore plus inutile et coûteuse, une maison pour chaque mort afin que l'on y puisse se réunir aux jours de fête et comprendre, non avec sa seule raison, mais dans tous les mouvements de l'âme et du corps, que morts et vivants se joignent l'un l'autre et ne font qu'un arbre qui grandit. Ayant coutume de voir le même poème, la même courbe de carène, la même colonne traverser les générations en s'embellissant et en s'épurant, car l'homme certes est périssable si nous le regardons de face, comme des myopes qui se tiennent trop près mais non dans l'ombre qu'il projette, dans le reflet qu'il laisse de lui. Et si j'économise le temps perdu à ensevelir les cadavres et à leur bâtir une demeure, et que, ce temps perdu, je désire le faire servir à lier la chaîne des générations, pour qu'à travers elle la création monte droit vers le soleil comme un arbre, si je décrète cette ascension plus digne de l'homme que l'accroissement du tour du ventre, alors le temps gagné dont je dispose, je le ferai servir, ayant bien pesé son usage, à l'ensevelissement des morts.

« L'ordre que je fonde, disait mon père, c'est celui de

la vie. Car je dis qu'un arbre est en ordre, malgré qu'il soit à la fois racines et tronc et branches et feuilles et fruits, et je dis qu'un homme est en ordre, malgré qu'il ait un esprit et un cœur, et ne soit point réduit à une fonction, comme le serait de labourer ou de perpétuer l'espèce, mais qu'il soit à la fois celui qui laboure et qui prie, qui aime et résiste à l'amour, et travaille et se repose, et écoute les chansons du soir.

« Mais tels ont reconnu que les empires glorieux étaient en ordre. Et la stupidité des logiciens, des historiens et des critiques leur a fait croire que l'ordre des empires était mère de leur gloire, quand je dis que leur ordre comme leur gloire était le fruit de leur seule ferveur. Pour créer l'ordre je crée un visage à aimer. Mais eux se proposent l'ordre comme une fin en soi, et un tel ordre, quand on dispute sur lui, et le perfectionne, devient d'abord économie et simplicité. Et l'on t'élude ce qui est difficile à énoncer, alors que rien de ce qui importe véritablement ne s'énonce et que je n'ai point connu encore un professeur qui sût me dire simplement pourquoi j'aimais le vent dans le désert sous les étoiles. Et l'on s'accorde sur l'usuel car est aisé le langage qui exprime l'usuel. Et l'on peut dire sans craindre un démenti qu'il vaut mieux trois sacs d'orge qu'un seul. Bien que je pense apporter plus aux hommes si, simplement, je les oblige, pour qu'ils aient bu de ce breuvage qui rend vaste, de marcher quelquefois la nuit sous les étoiles dans le désert.

« L'ordre est le signe de l'existence et non sa cause. De même que le plan du poème est signe qu'il est achevé et marque de sa perfection. Ce n'est point au nom d'un plan que tu travailles, mais tu travailles pour l'obtenir. Mais eux qui disent à leurs élèves : « Voyez cette grande œuvre et l'ordre qu'elle montre. Fabriquez-moi d'abord un ordre, ainsi votre œuvre sera grande », quand l'œuvre alors sera squelette sans vie et détritus de musée.

« Je fonde l'amour du domaine et voilà que tout s'ordonne et la hiérarchie des métayers, des bergers et des moissonneurs et le père à la tête. Comme s'ordonnent les pierres autour du temple quand tu leur imposes de servir à glorifier Dieu. Alors l'ordre naîtra de la passion des architectes.

« Ne trébuche donc point dans ton langage. Si tu

imposes la vie tu fondes l'ordre et si tu imposes l'ordre tu imposes la mort. L'ordre pour l'ordre est caricature de la vie. »

LXVI

Cependant il me vint le problème de la saveur des choses. Et ceux de ce campement-ci fabriquaient des poteries qui étaient belles. Et ceux de cet autre, qui étaient laides. Et je comprenais avec évidence qu'il n'était point de loi formulable pour embellir les poteries. Ni par dépense pour l'apprentissage, ni par concours et honneurs. Et même je remarquais que ceux-là qui travaillaient au nom d'une ambition autre que la qualité de l'objet, et même s'ils consacraient leurs nuits à leur travail, aboutissaient à des objets prétentieux et vulgaires et compliqués. Car en fait, leurs nuits de veille, ils les accordaient à leur vénalité ou à leur luxure ou à leur vanité, c'est-à-dire à soi-même, et ils ne s'échangeaient plus en Dieu en s'échangeant contre un objet devenu source de sacrifice et image de Dieu, où les rides et les soupirs et les paupières alourdies et les mains tremblantes d'avoir tant pétri et les satisfactions du soir après le travail et l'usure de la ferveur vont se confondre. Car je ne connais qu'un acte fertile qui est la prière, mais je connais aussi que tout acte est prière s'il est don de soi pour devenir. Tu es comme l'oiseau qui bâtit son nid et le nid est tiède, comme l'abeille qui fait son miel et le miel est doux, comme l'homme qui pétrit son urne par l'amour de l'urne, donc par amour, donc par prière. Crois-tu au poème qui fut écrit pour être vendu ? Si le poème est objet de commerce, il n'est plus poème. Si l'urne est objet de concours elle n'est plus urne et image de Dieu. Mais image de ta vanité ou de tes appétits vulgaires.

LXVII

Ils vinrent, ceux-là plus sots encore avec leurs raisons et leurs mobiles et leurs belles argumentations. Mais moi qui sais que le langage désigne mais ne saisit point

et que les discours montrent la démarche de la pensée mais ne la contredisent ni ne l'étayent, je riais d'eux.

« Ce général, m'expliquait l'un, n'a pas écouté mes conseils. Je lui ai pourtant montré l'avenir... »

Certes, il se trouve que chez lui ce jour-là le vent des paroles charria des images auxquelles l'avenir daigna ressembler — comme sans doute un autre jour, chez lui encore, le vent des paroles charria des images contraires, car chacun a tout dit. Mais il reste qu'un général qui a disposé ses armées, pesé ses chances, senti le vent, écouté dormir l'ennemi, mesuré le poids du réveil des hommes, si celui-là change ses plans, mute ses capitaines, renverse la marche des armées et improvise ses batailles à cause que d'un passant oisif est sorti pendant cinq minutes un ridicule vent de paroles qui s'ordonnait en syllogismes, alors ce général je le destitue, l'enferme dans un cachot et ne prends point la peine inutilement de le nourrir.

Car j'aime celui-là qui me vient avec des gestes de pétrisseur de pain et qui me dit :

« Je les sens là-bas prêts à céder si tu l'exiges. Mais prêts à s'enhardir si tu uses de la fanfare de ces mots-là. Car ils sont chatouilleux d'oreille. Je les ai entendus dormir et leur sommeil ne m'a point plu. Je les ai vus se réveiller et se nourrir... »

J'aime celui-là qui connaît la danse et qui danse. Car là seulement est la vérité. Car pour séduire il faut épouser. Et il faut épouser pour réussir un meurtre. Tu appuies ton épée contre l'épée et l'acier danse contre l'acier. Mais as-tu vu jamais celui qui combat, raisonner ? Où est le temps pour raisonner ? Et le sculpteur ? Regarde-les ses doigts dans la glaise qui dansent, car il a donné ce coup de pouce pour corriger la marque de l'index. Pour contredire en apparence, mais en apparence seulement, car le mot seul signifie quelque chose mais il n'est point de contradictions en dehors des mots. La vie n'est ni simple ni complexe, ni claire ni obscure, ni contradictoire ni cohérente. Elle est. Le langage seul l'ordonne ou la complique, l'éclaire ou l'obscurcit, la diversifie ou l'assemble. Et si tu as donné un coup à droite et un coup à gauche il n'en faut point déduire deux vérités contraires mais la vérité une de la rencontre. Et la danse seule épouse la vie.

Ceux-là qui se proposent avec des raisons cohérentes

et non avec leur richesse de cœur, et qui discutent pour agir selon la raison, tout d'abord ils n'agiront point, car à leurs syllogismes, plus habile leur opposera des arguments meilleurs, auxquels ayant réfléchi à leur tour ils opposeront de meilleurs arguments encore. Et ainsi d'avocat habile en avocat plus habile, pour l'éternité. Car il n'est point de vérités qui se démontrent sinon celles du passé, d'abord évidentes puisqu'elles sont. Et si tu veux par la raison expliquer pourquoi telle œuvre est grande, tu réussiras. Car tu connais d'avance ce que tu désires démontrer. Mais la création n'est point de ce domaine. Ton comptable, donne-lui des pierres, il ne bâtira point de temple.

Et voilà que tes techniciens intelligents discutent leurs coups comme aux échecs. Et je veux bien admettre en fin de compte qu'ils joueront le coup sûr (bien que je m'en méfie encore car tu joues aux échecs sur des éléments simples, mais les dilemmes de la vie ne se pèsent point. Quand l'homme est ladre et vaniteux, va-t-on me dire par le calcul, si pour quelque raison ses défauts entrent en conflit, lequel de sa ladrerie ou de sa vanité l'emportera ?). Peut-être donc jouera-t-il le coup le plus sûr. Mais il a oublié la vie. Car au jeu des échecs ton adversaire attend pour pousser sa pièce que tu aies daigné pousser la tienne. Et tout se passe ainsi hors du temps qui n'alimente plus d'arbre pour grandir. Le jeu d'échecs est comme rejeté hors du temps. Mais il est dans la vie un organisme qui évolue. Un organisme et non une succession de causes et d'effets — si même ensuite pour les étonner, tes élèves, tu les y découvres. Car cause et effet ne sont que reflets d'un autre pouvoir : la création à dominer. Et dans la vie ton adversaire n'attend pas. Il a joué vingt pièces avant que tu aies poussé la tienne. Et ton coup désormais est absurde. Et pourquoi donc attendrait-il ? As-tu vu le danseur attendre ? Il est lié à son adversaire et ainsi il règne sur lui. Ceux qui font de l'intelligence je sais bien qu'ils viendront trop tard. C'est pourquoi je convie au gouvernement de mon empire celui-là qui, s'il entre chez moi, me montre par ses gestes qui se corrigent l'un l'autre qu'il traite une pâte qui se nouera entre ses doigts.

Et celui-là, je le découvre permanent tandis que l'autre, la vie l'oblige de se rebâtir une logique dans chaque instant.

LXVIII

M'APPARUT éclatante cette autre vérité de l'homme, à savoir que ne signifie rien pour lui le bonheur — et que non plus ne signifie rien l'intérêt. Car le seul intérêt qui le meuve n'est que celui d'être permanent et de durer. Et pour le riche de s'enrichir et pour le marin de naviguer et pour le maraudeur de faire le guet sous les étoiles. Mais le bonheur je l'ai vu facilement dédaigné par tous quand il n'était qu'absence de souci et sécurité. Dans cette ville noirâtre, cet égout qui coulait vers la mer, il arriva que mon père s'émut du sort des prostituées. Elles pourrissaient comme une graisse blanchâtre et pourrissaient les voyageurs. Il expédia ses hommes d'armes se saisir de quelques-unes d'entre elles comme on capture des insectes pour en étudier les mœurs. Et la patrouille déambula entre les murs suintants de la cité pourrie. Parfois d'une échoppe sordide d'où coulait, comme une glu, un relent de cuisine rance, les hommes apercevaient, assise sur son tabouret sous la lampe qui la désignait, blafarde et triste elle-même comme une lanterne sous la pluie, son masque lourd de bœuf marqué d'un sourire comme d'une blessure, la fille qui attendait. Il était d'usage chez elles de chanter un chant monocorde pour retenir l'attention des passants à la façon des méduses molles qui disposent la glu de leur piège. Ainsi montaient le long de la ruelle ces litanies désespérées. Et quand l'homme se laissait prendre, la porte se fermait sur lui pour quelques instants et l'amour se consommait dans le délabrement le plus amer, la litanie un instant suspendue, remplacée par le souffle court du monstre blême et le silence dur du soldat qui achetait à ce fantôme le droit de ne plus songer à l'amour. Il venait faire éteindre des songes cruels, car il était peut-être d'une patrie de palmes et de filles souriantes. Et peu à peu, au cours des expéditions lointaines, les images de ses palmeraies avaient développé dans son cœur un branchage au poids intolérable. Le ruisseau s'était fait musique cruelle et les sourires des filles et leurs seins tièdes sous l'étoffe et les ombres de leurs corps devinés et la grâce qui nouait leurs gestes, tout s'était

fait pour lui brûlure du cœur de plus en plus dévorante. C'est pourquoi il venait user sa maigre solde pour demander au quartier réservé de le vider d'un songe. Et quand la porte se rouvrait, il se retrouvait sur la terre, refermé en soi-même, dur et méprisant, ayant pour quelques heures décoloré son seul trésor dont il ne soutenait plus la lumière.

Donc revinrent les hommes d'armes avec leurs madrépores aveuglés par la lumière dure du poste de garde. Et mon père me les montra :

« Je vais t'enseigner, me dit-il, ce qui d'abord nous gouverne. »

Il les fit habiller d'étoffes neuves et installa chacune d'elles dans une maison fraîche ornée d'un jet d'eau et leur fit remettre comme ouvrage de fines dentelles à broder. Et il les fit payer de façon qu'elles gagnassent deux fois plus qu'elles n'avaient gagné. Puis il interdit qu'on les surveillât.

« Certes, ces moisissures tristes d'un marais, les voilà heureuses, me dit-il. Et propres et calmes et rassurées... »

Et cependant l'une après l'autre disparut et revint au cloaque.

« Car, me dit mon père, c'est leur misère qu'elles ont pleurée. Non par goût stupide de la misère contre le bonheur, mais parce que l'homme va d'abord vers sa propre densité. Et il se trouve que la maison dorée et la dentelle et les fruits frais sont récréation et jeu et loisir. Mais qu'elles n'en pouvaient faire leur existence, et qu'elles s'ennuyaient. Car long est l'apprentissage de la lumière, de la propreté et de la dentelle, s'il doit cesser d'être spectacle rafraîchissant pour se transformer en réseau de liens et en obligation et en exigence. Elles recevaient mais ne donnaient rien. Et voilà qu'elles ont regretté, non parce qu'amères, mais quoique amères, les heures lourdes de leurs attentes et le regard posé sur le carré noir de la porte où d'heure en heure s'encadre un cadeau de la nuit, têtu et plein de haine. Elles ont regretté le léger vertige qui les remplissait d'un poison vague, quand le soldat ayant poussé la porte, les regardait, comme on regarde la bête marquée, fixant des yeux la gorge... Car il arrivait que l'un d'eux trouait l'une d'elles comme une outre d'un poignard qui fait le silence,

afin de déterrer, sous quelques briques, ou quelques tuiles, les pièces d'argent de leur capital.

« Voici qu'elles regrettaient le bouge sordide où elles se retrouvaient entre elles, à l'heure où le quartier réservé se ferme enfin selon l'ordre des ordonnances et où, buvant leur thé ou calculant leur gain, elles s'injuriaient l'une l'autre et se faisaient prédire l'avenir dans le creux de leurs mains obscènes. Et peut-être leur prédisait-on cette même maison et ces fleurs grimpantes habitées alors par plus dignes qu'elles. Et le merveilleux d'une telle maison construite en rêve est qu'elle abrite, au lieu de soi, un soi-même transfiguré. Ainsi du voyage qui te doit changer. Mais si je t'enferme dans ce palais, c'est toi qui y traînes tes vieux désirs, tes vieilles rancœurs, tes vieux dégoûts, c'est toi qui y boites si tu boitais, car il n'est point pour te transfigurer de formule magique. Je ne puis que lentement, à force de contraintes et de souffrances, t'obliger de muer pour te faire devenir. Mais celle-là n'a point mué qui se réveille dans ce cadre simple et pur et qui y bâille et qui, n'étant plus menacée par les coups, rentre sans objet désormais la tête dans les épaules quand on frappe à la porte, et qui, si l'on frappe encore, espère également sans objet car il n'est plus de cadeau de la nuit. N'étant plus lasses de leurs nuits fétides elles ne goûtent plus la délivrance du petit jour. Leur destinée peut être désormais souhaitable mais elles y ont perdu de posséder au gré de prédictions changeantes une destinée pour chaque soir, vivant ainsi dans l'avenir une vie plus merveilleuse qu'il n'y en eut jamais. Et voici qu'elles ne savent plus quoi faire de leurs brusques colères, fruits d'une vie sordide et malsaine, mais qui leur reviennent malgré elles, comme à ces animaux retirés des rivages ces contractions qui les ferment longtemps encore sur eux-mêmes à l'heure des marées. Quand ces colères leur viennent il n'est plus d'injustice contre quoi crier et les voilà tout à coup semblables à ces mères d'un enfant mort en qui remonte un lait qui ne servira point.

« Car l'homme, je te le dis, cherche sa propre densité et non pas son bonheur. »

LXIX

Me vint encore l'image du temps gagné, car je demande : « Au nom de quoi ? » Et voici que l'autre me répond : « Au nom de sa culture. » Comme si elle pouvait être exercice vide. Et voici que celle-là qui allaite ses enfants, nettoie sa maison et coud son linge, on la délivre de ces servitudes et désormais sans qu'elle s'en mêle, ses enfants sont allaités, sa maison lustrée, son linge cousu. Voilà maintenant que ce temps gagné il faut le remplir de quelque chose. Et je lui fais entendre la chanson de l'allaitement et l'allaitement devient cantique, et le poème de la maison qui fait peser la maison sur le cœur. Mais voici qu'elle bâille à l'entendre car elle n'y a point collaboré. Et de même que la montagne pour toi c'est ton expérience des ronces, des pierres qui boulent et du vent sur les crêtes, et que je ne transporte rien en toi en prononçant le mot « montagne », si tu n'as jamais quitté ta litière, je ne dis rien pour elle en lui parlant maison car la maison n'est point faite de son temps ni de sa ferveur. Elle n'en a point goûté le jeu de la poussière, quand on ouvre la porte au soleil pour en balayer au jour levant la poudre de l'usure des choses, elle n'a point régné sur le désordre qu'a fait la vie, quand vient le soir, la trace des tendres passages et les écuelles sur le plateau et la braise éteinte dans l'âtre, jusqu'aux langes souillés de l'enfant endormi, car la vie est humble et merveilleuse. Elle ne s'est point levée avec le soleil pour elle-même chaque jour se rebâtir une maison neuve, comme les oiseaux que tu as observés dans l'arbre, et qui se refont d'un bec agile des plumes lustrées, elle n'a point de nouveau disposé les objets dans leur perfection fragile afin que de nouveau la vie de la journée et les repas et les allaitements et les jeux des enfants et le retour de l'homme y laissent une empreinte dans la cire. Elle ne sait point qu'une maison est pâte dans l'aube pour devenir le soir livre de souvenirs. Elle n'a jamais préparé la page blanche. Et que lui diras-tu quand tu lui parleras maison qui ait un sens pour elle ?

Si tu veux la créer vivante, tu l'emploieras à lustrer une aiguière de cuivre terni afin que quelque chose d'elle luise

le long du jour dans la pénombre, et, pour faire de la femme un cantique, tu inventeras peu à peu pour elle une maison à rebâtir dans l'aube...

Sinon, le temps que tu gagneras n'aura point de sens.

Fou celui-là qui prétend distinguer la culture d'avec le travail. Car l'homme d'abord se dégoûtera d'un travail qui sera part morte de sa vie, puis d'une culture qui ne sera plus que jeu sans caution, comme la niaiserie des dés que tu jettes, s'ils ne signifient plus ta fortune et ne roulent plus tes espérances. Car il n'est point de jeu de dés mais jeu de tes troupeaux, de tes pâturages, ou de ton or. Ainsi de l'enfant qui bâtit son pâté de sable. Il n'est point ici poignée de terre, mais citadelle, montagne ou navire.

Certes, j'ai vu l'homme prendre avec plaisir du délassement. J'ai vu le poète dormir sous les palmes. J'ai vu le guerrier boire son thé chez les courtisanes. J'ai vu le charpentier goûter sur son porche la tendresse du soir. Et certes, ils semblaient pleins de joie. Mais je te l'ai dit : précisément parce qu'ils étaient las des hommes. C'est un guerrier qui écoutait les chants et regardait les danses. Un poète qui rêvait sur l'herbe. Un charpentier qui respirait l'odeur du soir. C'est ailleurs qu'ils étaient devenus. La part importante de la vie de chacun d'entre eux restait bien la part de travail. Car ce qui est vrai de l'architecte qui est un homme et qui s'exalte et prend sa pleine signification quand il gouverne l'ascension de son temple et non quand il se délasse à jouer aux dés, est vrai de tous. Le temps gagné sur le travail, s'il n'est point simple loisir, détente des muscles après l'effort ou sommeil de l'esprit après l'invention, n'est que temps mort. Et tu fais de la vie deux parts inacceptables : un travail qui n'est qu'une corvée à quoi l'on refuse le don de soi-même, un loisir qui n'est qu'une absence.

Bien fous ceux qui prétendent arracher les ciseleurs à la religion de la ciselure et, les parquant dans un métier qui n'est plus nourriture pour leur cœur, prétendent les faire accéder à l'état d'homme en leur fournissant ciselures fabriquées ailleurs, comme si l'on s'habillait d'une culture comme d'un manteau. Comme s'il était des ciseleurs et des fabricants de culture.

Moi je dis que pour les ciseleurs il n'est qu'une forme de culture et c'est la culture des ciseleurs. Et qu'elle ne

peut être que l'accomplissement de leur travail, l'expression des peines, des joies, des souffrances, des craintes, des grandeurs et des misères de leur travail.

Car seule est importante et peut nourrir des poèmes véritables la part de la vie qui t'engage, qui engage ta faim et ta soif, le pain de tes enfants et la justice qui te sera ou non rendue. Sinon il n'est que jeu et caricature de la vie et caricature de la culture.

Car tu ne deviens que contre ce qui te résiste. Et puisque rien de toi n'est exigé par le loisir et que tu pourras aussi bien l'user à dormir sous un arbre ou dans les bras d'amours faciles, puisqu'il n'y est point d'injustice qui te fasse souffrir, de menace qui te tourmente, que vas-tu faire pour exister sinon réinventer toi-même le travail ?

Mais ne t'y trompe point, le jeu ne vaut rien car il n'est point là de sanction qui te contraigne d'exister en tant que joueur de ce jeu-là. Et je refuse de confondre celui-là qui se couche pour l'après-midi dans sa chambre, fût-elle vide et protégée du jour pour le repos des yeux, avec l'autre que j'ai condamné et muré pour la fin des jours dans sa cellule, malgré que les deux soient semblablement étendus, malgré que les deux cellules soient également vides, malgré que la même lumière soit répandue dans l'une et l'autre. Et malgré encore que le premier prétende jouer au condamné qui est enfermé pour la vie. Va les interroger à la tombée du premier jour. Le premier rira d'un jeu pittoresque, mais les cheveux de l'autre, tu découvriras qu'ils ont blanchi. Et il ne saura point te raconter l'aventure qu'il vient de vivre tant il manquera de mots pour la dire, semblable à celui-là qui, ayant gravi une montagne et de la crête découvert un monde inconnu dont le climat l'a changé pour toujours, ne peut se transporter en toi.

Les enfants seuls plantent un bâton dans le sable, le changent en reine et éprouvent l'amour. Mais si je désire moi, par de tels moyens, augmenter les hommes et les enrichir de ce qu'ils éprouvent, il me faut de ce bâton-là faire une idole, l'imposer aux hommes, et les contraindre à des offrandes qui les grèveront de sacrifices.

Alors le jeu cessera d'être jeu. Le bâton deviendra fertile. L'homme deviendra cantique de crainte ou d'amour. De même que la chambre de la même après-

midi tiède, si la voilà cellule pour la vie, tire de l'homme une apparition qui s'ignorait et le brûle dans la racine de ses cheveux.

Le travail t'oblige d'épouser le monde. Celui qui laboure rencontre des pierres, se méfie des eaux du ciel ou les souhaite, et ainsi communique et s'élargit et s'illumine. Et chacun de ses pas se fait retentissant. De même la prière et les règles d'un culte qui te force bien de passer par là et t'oblige d'être fidèle ou de tricher, de goûter la paix ou le remords. Ainsi le palais de mon père qui obligeait les hommes d'être ceux-là et non plus un bétail informe dont les pas n'eussent point eu de sens.

LXX

Certes d'abord elle était belle cette danseuse dont la police de mon empire s'était saisie. Belle et mystérieusement habitée. Il m'apparut qu'en la connaissant seraient connues des réserves de territoire, de calmes plaines, des nuits de montagne et des traversées de désert par plein vent.

« Elle existe », me disais-je. Mais je la savais de coutumes lointaines et travaillant ici pour une cause ennemie. Cependant, lorque l'on tenta de forcer son silence, mes hommes n'arrachèrent qu'un sourire mélancolique à son impénétrable candeur.

Et moi j'honore d'abord ce qui dans l'homme résiste au feu. Humanité de pacotille, ivre de vanité et vanité toi-même, tu te considères vec amour comme s'il était en toi quelqu'un. Mais il te suffit d'un bourreau et d'un peu de braise agitée pour te faire vomir par toi-même, car il n'est rien en toi qui aussitôt ne fonde. Cet opulent ministre m'ayant par sa morgue déplu, et par ailleurs, ayant comploté contre moi, ne sut point résister aux menaces, me vendit les conjurés, se confessa, suant de peur, de ses complots, de ses croyances, de ses amours, étala devant moi sa tripaille — car il en est qui ne cachent rien derrière leurs faux remparts. A celui-là donc quand il eut bien craché sur ses complices et abjuré :

« Qui t'a bâti ? lui demandais-je. Pourquoi cette opulence de ventre et cette tête rejetée en arrière et ce pli

des lèvres si solennel ? Pourquoi cette forteresse s'il n'est à l'intérieur rien à défendre ? L'homme est celui qui porte en soi plus grand que lui. Et ta chair flasque, tes dents branlantes, ton ventre lourd, tu les sauves comme essentiels en me vendant ce qu'ils eussent dû servir et en quoi tu prétendais croire ! Tu n'es qu'une outre, pleine d'un vent de paroles vulgaires... »

Celui-là, lorsque le bourreau lui rompit les os, fut laid à voir et à entendre.

Mais celle-là, quand je la menaçai, ébaucha devant moi une révérence légère :

« Je regrette, Seigneur... »

Je la considérai sans plus rien dire et elle prit peur. Blanche déjà, et, d'une révérence plus lente :

« Je regrette, Seigneur... »

Car elle pensait qu'il lui faudrait souffrir.

« Songe, lui dis-je, que je suis maître de ta vie.

— J'honore, Seigneur, votre pouvoir... »

Elle était grave de porter en elle un message secret et de risquer par fidélité d'en mourir.

Et voilà qu'elle devenait à mes yeux tabernacle d'un diamant. Mais je me devais à l'empire.

« Tes actes méritent la mort.

— Ah ! Seigneur... (elle était plus pâle que dans l'amour)... Sans doute sera-ce juste... »

Et je compris, sachant les hommes, le fond d'une pensée qu'elle n'eût su dire : « Il est juste, non peut-être que je meure, mais que soit sauvé, plutôt que moi, ce qu'en moi je porte... »

« Il est donc en toi, lui demandais-je, plus important que ta chair jeune et que tes yeux pleins de lumière ? Tu crois protéger en toi quelque chose et cependant il ne sera plus rien en toi lorsque tu seras morte... »

Elle se troubla en surface à cause de mots qui lui manquaient pour me répondre :

« Peut-être, Seigneur, avez-vous raison... »

Mais je sentais qu'elle me donnait raison dans le seul empire des paroles, ne sachant point s'y défendre.

« Donc, tu t'inclines.

— Excusez-moi, oui, je m'incline mais ne saurais parler, Seigneur... »

Je méprise quiconque est forcé par des arguments, car les mots te doivent exprimer et non conduire. Ils

désignent sans rien contenir. Mais cette âme n'était point de celles qu'un vent de paroles déverrouille :

« Je ne saurais parler, Seigneur, mais je m'incline... »

Je respecte celui qui, à travers les mots et même s'ils se contredisent, demeure permanent comme l'étrave d'un navire, laquelle malgré la démence de la mer revient inexorable à son étoile. Car ainsi, je sais où l'on va. Mais ceux qui s'enferment dans leur logique suivent leurs propres mots, et tournent en rond comme des chenilles.

Je la fixai donc longuement :

« Qui t'a forgée ? D'où viens-tu ? » lui demandai-je.

Elle sourit sans répondre.

« Veux-tu danser ? »

Et elle dansa.

Or sa danse fut admirable, ce qui ne pouvait me surprendre puisqu'il était quelqu'un en elle.

As-tu considéré le fleuve observé du haut des montagnes ? Il a rencontré ici le roc et, ne l'ayant point entamé, en a épousé le contour. Il a viré plus loin pour user d'une pente favorable. Dans cette plaine il s'est ralenti en méandres à cause du repos de forces qui ne le tiraient plus vers la mer. Ailleurs, il s'est endormi dans un lac. Puis il a poussé cette branche en avant, rectiligne, pour la poser sur la plaine comme un glaive.

Ainsi me plaît que la danseuse rencontre des lignes de force. Que son geste ici se freine et là se délie. Que son sourire qui tout à l'heure était facile, maintenant peine pour durer comme une flamme par grand vent, que maintenant elle glisse avec facilité comme sur une invisible pente, mais que plus tard elle ralentisse, car les pas lui sont difficiles comme s'il s'agissait de gravir. Me plaît qu'elle bute contre quelque chose. Ou triomphe. Ou meure. Me plaît qu'elle soit d'un paysage qui a été bâti contre elle, et qu'il soit en elle des pensées permises et d'autres qui lui sont condamnées. Des regards possibles, d'autres impossibles. Des résistances, des adhésions et des refus. Je n'aime point qu'elle soit semblable dans toutes les directions comme une gelée. Mais structure dirigée comme l'arbre vivant, lequel n'est point libre de croître mais va se diversifiant selon le génie de sa graine.

Car la danse est une destinée et démarche à travers la

vie. Mais je te désire fonder et animer vers quelque chose, pour m'émouvoir de ta démarche. Car si tu veux franchir le torrent et que le torrent s'oppose à ta marche, alors tu danses. Car si tu veux courir l'amour et que le rival s'oppose à ta marche, alors tu danses. Et il est danse des épées si tu veux faire mourir. Et il est danse du voilier sous sa cornette s'il lui faut ruser, pour gagner le port vers lequel il penche, et choisir dans le vent d'invisibles détours.

Il te faut l'ennemi pour danser, mais quel ennemi t'honorerait de la danse de son épée s'il n'est personne en toi ?

Cependant la danseuse s'étant pris le visage dans les mains se fit pathétique pour mon cœur. Et j'y vis un masque. Car il est des visages faussement tourmentés dans la parade des sédentaires, mais ce sont couvercles de boîtes vides. Car il n'est rien en toi si tu n'as rien reçu. Mais celle-là, je la reconnaissais comme dépositaire d'un héritage. Il était en elle ce noyau dur qui résiste au bourreau lui-même, car le poids d'une meule n'en ferait point sourdre l'huile du secret. Cette caution pour laquelle on meurt et qui fait que l'on sait danser. Car il n'est d'homme que celui-là que le cantique a embelli ou le poème ou la prière et qui est construit à l'intérieur. Son regard se pose sur toi avec clarté car il est d'un homme habité. Et si tu prends l'empreinte de son visage elle devient masque dur de l'empire d'un homme. Et tu connais de celui-là qu'il est gouverné et qu'il dansera contre l'ennemi. Mais que sauras-tu de la danseuse si elle n'est qu'une contrée vide ? Car il n'est point de danse du sédentaire. Mais là où la terre est avare, où la charrue accroche aux pierres, où l'été trop dur sèche les moissons, où l'homme résiste aux barbares, où le barbare écrase le faible, alors naît la danse à cause du sens de chacun des pas. Car la danse est lutte contre l'ange. La danse est guerre, séduction, assassinat et repentir. Et quelle danse tirerais-tu de ton bétail trop bien nourri ?

LXXI

J'INTERDIS aux marchands de vanter trop leurs marchandises. Car ils se font vite pédagogues et t'enseignent comme but ce qui n'est par essence qu'un moyen, et te trompant ainsi sur la route à suivre les voilà bientôt qui te dégradent, car si leur musique est vulgaire ils te fabriquent pour te la vendre une âme vulgaire. Or, s'il est bon que les objets soient fondés pour servir les hommes, il serait monstrueux que les hommes fussent fondés pour servir de poubelles aux objets.

LXXII

MON père disait :

« Il faut créer. Si tu en possèdes le pouvoir ne te préoccupe point d'organiser. Il naîtra cent mille serviteurs qui serviront ta création sur laquelle ils prendront comme vers sur la viande. Si tu fondes ta religion ne te préoccupe point du dogme. Il naîtra cent mille commentateurs qui se chargeront de le bâtir. Créer, c'est créer l'être et toute création est inexprimable. Si je débarque un soir dans ce quartier de ville qui est égout qui plonge vers la mer, ce n'est pas à moi d'inventer l'égout, les champs d'épandage et les services de voirie. J'apporte l'amour du seuil lustré, et naissent autour de cet amour les laveurs de trottoirs, les ordonnances de police et les ramasseurs de poubelles. N'invente pas un univers non plus où, par la magie de tes ordonnances, le travail au lieu de l'abrutir grandisse l'homme, où la culture naisse du travail et non du loisir. Tu ne vas point contre le poids des choses. C'est le poids des choses qu'il faut changer. Or cet acte est poème ou pétrissement du sculpteur ou cantique. Et si tu chantes assez fort le cantique du travail noble qui est sens de l'existence, contre le cantique du loisir qui relègue le travail au rang de l'impôt et morcelle la vie de l'homme en travail d'esclave et loisir vide, ne te préoccupe point des raisons et de la logique et des ordonnances particulières. Ils viendront, les commen-

tateurs, expliquer pourquoi ton visage est beau et comment il se doit construire. Ils pencheront dans cette direction et sauront bien argumenter pour te démontrer qu'elle est la seule. Et cette pente fera que les ordonnances t'accompliront et que ta vérité deviendra.

« Car seule compte la pente et la direction et la tendance vers. Car celle-là seule est force de marée qui, peu à peu, sans l'intelligence des logiciens, dissout les digues et fonde plus loin l'empire de la mer. Je te le dis : toute image forte devient. Ne te préoccupe point d'abord des calculs, des textes de lois et des inventions. N'invente point une cité future, car celle-là qui naîtra ne saurait point lui ressembler. Fonde l'amour des tours qui dominent les sables. Et les esclaves des esclaves de tes architectes découvriront bien comment réussir le charroi des pierres. Comme l'eau découvre, parce qu'elle penche vers le bas, comment tromper la vigilance des citernes.

« C'est pourquoi, m'expliquait mon père, la création demeure invisible comme l'amour qui dans le disparate des choses exalte un domaine. Il est stérile de frapper ou de démontrer. Car tu te hérisses dans l'étonnement contre qui t'étonne, et à toute démonstration tu en opposes une qui est plus belle. Et comment démontrerais-tu le domaine ? Si tu le touches pour en parler ce n'est déjà plus qu'assemblage. Si pour expliquer l'ombre et le silence du temple tu touches au temple et en démontes les pierres, ton œuvre est vaine car à peine y as-tu touché, il n'est plus que pierres en vrac et non silence.

« Mais je te prendrai par la main et nous cheminerons ensemble. Et, au hasard des pas, nous aurons gravi la colline. Là, je parlerai sur le mode d'une voix quelconque et je dirai des évidences que tu croiras toi-même avoir pensées. Car il se trouve que la colline que j'ai choisie crée cet ordre-ci et non un autre. La grande image ne se remarque point comme image. Elle est. Ou plus exactement tu t'y trouves. Et comment saurais-tu lutter contre ? Si je t'installe dans la maison, tu habites simplement la maison et tu pars de cette origine pour juger des choses. Si je t'installe dans l'angle d'où la femme est plus belle et exalte l'amour, tu éprouves simplement l'amour. Comment refuserais-tu cet amour au nom de l'arbitraire qui te tient ici en cet instant-ci et non en un autre ? Il faut bien que tu sois quelque part ! Et ma création n'est

qu'un choix du jour et de l'heure qui ne se discute point mais qui est. Et tu te moques bien de cet arbitraire. As-tu entendu celui que l'amour a noué se sauver de l'amour en protestant que telle rencontre fut hasard et que cette femme qui le déchire eût pu être morte ou n'être point née ou se trouver alors ailleurs ? J'ai créé ton amour en choisissant l'heure et le lieu — et, que tu soupçonnes ou non mon action, cela ne t'aide point à te défendre et te voilà mon prisonnier.

« Si je désire fonder en toi le montagnard qui marche la nuit vers la crête d'étoiles, je fonde l'image qui te rend évident que t'abreuvera seul ce lait d'étoiles sur la crête. Et je n'aurai été pour toi que hasard qui t'a fait découvrir en toi ce besoin, car ce besoin est bien de toi, comme l'émotion due au poème. Et que tu soupçonnes ou non mon action, à quel titre cela t'empêchera-t-il de marcher ? Comment, ayant poussé la porte et vu dans l'ombre luire le diamant, désirerais-tu moins t'en saisir à cause qu'il est fruit d'une porte poussée qui eût pu te conduire ailleurs ?

« Si je te couche dans un lit avec un breuvage de sommeil, ce breuvage est vrai et le sommeil. Créer, c'est situer l'autre là où il voit le monde comme l'on désire, et non lui proposer un monde nouveau.

« Si je t'invente un monde et te laisse en place pour te le montrer, tu ne le vois point. Et tu as raison. Car de ton point de vue il est faux et tu défends avec raison ta vérité. Ainsi suis-je sans efficacité quand je me montre pittoresque ou brillant ou paradoxal, car seul est pittoresque ou brillant ou paradoxal ce qui, regardé d'un point de vue, était cependant fait pour être vu d'un autre. Tu m'admires, mais je ne crée point, je suis jongleur et bateleur et faux poète.

« Mais si dans ma démarche qui n'est ni vraie ni fausse — il n'est point de pas que tu puisses nier puisqu'ils sont — je t'entraîne là d'où la vérité est nouvelle, alors tu ne me remarques point comme créateur et je ne suis pour toi ni pittoresque ni brillant ni paradoxal, les pas étaient simples et se succédaient simplement et je ne suis point cause critiquable de ce que, vue d'ici, l'étendue augmente ton cœur, ou de ce que la femme soit plus belle, puisqu'il est vrai que vue d'ici cette femme est plus émouvante, comme l'étendue est plus vaste. Mon acte domine et ne s'inscrit point dans les traces, dans les reflets ni dans les

signes, et, de ne les y point retrouver tu ne peux lutter contre moi. Alors seulement je suis créateur et vrai poète. Car le créateur ou le poète n'est point celui qui invente ou démontre, mais celui qui fait devenir.

« Et toujours il s'agit, si l'on crée, d'absorber des contradictions. Car rien n'est ni clair ni obscur, ni incohérent ni cohérent, ni complexe ni simple en dehors de l'homme. Tout est, tout simplement. Et quand tu veux t'y débrouiller avec ton maladroit langage et penser ton acte à venir, alors tu ne peux rien saisir qui ne te soit contradictoire. Mais je viens avec mon pouvoir qui n'est pas de te rien démontrer selon ton langage, car elles sont sans issue les contradictions qui te déchirent. Ni te montrer la fausseté de ton langage, car il n'est point faux mais incommode. Mais simplement de t'amener dans une promenade où les pas se suivent l'un l'autre, t'asseoir sur la montagne d'où sont résolus tes litiges et te laisser toi-même en faire ta vérité. »

LXXIII

Me vint donc le goût de la mort :

« Donnez-moi la paix des étables, disais-je à Dieu, des choses rangées, des moissons faites. Laissez-moi être, ayant achevé de devenir. Je suis fatigué des deuils de mon cœur. Je suis trop vieux pour recommencer toutes mes branches. J'ai perdu, l'un après l'autre, mes amis et mes ennemis et s'est faite une lumière sur ma route de loisir triste. Je me suis éloigné, je suis revenu, j'ai regardé : j'ai retrouvé les hommes autour du veau d'or non intéressés mais stupides. Et les enfants qui naissent aujourd'hui me sont plus étrangers que de jeunes barbares sans religion. Je suis lourd de trésors inutiles comme d'une musique qui jamais plus ne sera comprise.

« J'ai commencé mon œuvre avec ma hache de bûcheron dans la forêt et j'étais ivre du cantique des arbres. Ainsi faut-il s'enfermer dans une tour pour être juste. Mais maintenant que de trop près j'ai vu les hommes, je suis las.

« Apparais-moi, Seigneur, car tout est dur lorsque l'on perd le goût de Dieu. »

Me vint un songe après le grand enthousiasme.

Car j'étais entré vainqueur dans la ville, et la foule se répandit dans une saison d'oriflammes, criant et chantant à mon passage. Et les fleurs nous faisaient un lit pour notre gloire. Mais Dieu ne m'envahit que d'un seul sentiment amer. J'étais le prisonnier, me semblait-il, d'un peuple débile.

Car cette foule qui fait ta gloire te laisse d'abord tellement seul ! Ce qui se donne à toi se sépare de toi car il n'est point de passerelle de toi en l'autre sinon par le chemin de Dieu. Et ceux-là seuls me sont compagnons véritables qui se prosternent avec moi dans la prière. Confondus dans la même mesure et grains du même épi en vue du pain. Mais ceux-là m'adoraient et faisaient en moi le désert, car je ne sais point respecter qui se trompe et je ne puis pas consentir à cette adoration de moi-même. Je n'en sais recevoir l'encens car je ne me jugerai point d'après les autres et je suis fatigué de moi qui suis lourd à porter et qui ai besoin, pour entrer en Dieu, de me dévêtir de moi-même. Alors ceux-là qui m'encensaient me faisaient triste et désert comme un puits vide quand le peuple a soif et se penche. N'ayant rien à donner qui valût la peine et, de ceux-là, puisqu'ils se prosternaient en moi, n'ayant plus rien à recevoir.

Car j'ai besoin de celui-là d'abord qui est fenêtre ouverte sur la mer et non miroir où je m'ennuie.

Et de cette foule-là, les morts seuls, qui ne s'agitaient plus pour des vanités, me paraissaient dignes.

Alors me vint ce songe, les acclamations m'ayant lassé comme un bruit vide qui ne pouvait plus m'instruire.

Un chemin escarpé et glissant surplombait la mer. L'orage avait crevé et la nuit coulait comme une outre pleine. Obstiné, je montais vers Dieu pour lui demander la raison des choses, et me faire expliquer où conduisait l'échange que l'on avait prétendu m'imposer.

Mais au sommet de la montagne je ne découvris qu'un bloc pesant de granit noir — lequel était Dieu.

« C'est bien Lui, me disais-je, immuable et incorruptible », car j'espérais encore ne point me renfoncer dans la solitude.

« Seigneur, lui dis-je, instruisez-moi. Voici que mes

amis, mes compagnons et mes sujets ne figurent plus pour moi que pantins sonores. Je les tiens dans la main et les meus à mon gré. Et ce n'est point qu'ils m'obéissent qui me tourmente, car il est bon que ma sagesse descende en eux. Mais qu'ils soient devenus ce reflet de miroir qui me fait plus seul qu'un lépreux. Si je ris, ils rient. Si je me tais, ils s'assombrissent. Et ma parole que je connais les emplit comme le vent les arbres. Et je suis seul à les emplir. Il n'est plus d'échange pour moi car dans cette audience démesurée je n'entends plus que ma propre voix qu'ils me renvoient comme les échos glacés d'un temple. Pourquoi l'amour m'épouvante-t-il et qu'ai-je à attendre de cet amour qui n'est que multiplication de moi-même ? »

Mais le bloc de granit ruisselant d'une pluie luisante me demeurait impénétrable.

« Seigneur, lui dis-je, car il était sur une branche voisine un corbeau noir, je comprends bien qu'il soit de Ta majesté de Te taire. Cependant, j'ai besoin d'un signe. Quand je termine ma prière, Tu ordonnes à ce corbeau de s'envoler. Alors ce sera comme le clin d'œil d'un autre que moi et je ne serai plus seul au monde. Je serai noué à Toi par une confidence, même obscure. Je ne demande rien sinon qu'il me soit signifié qu'il est peut-être quelque chose à comprendre. »

Et j'observai le corbeau. Mais il se tint immobile. Alors je m'inclinai vers le mur.

« Seigneur, lui dis-je, Tu as certes raison. Il n'est point de Ta majesté de Te soumettre à mes consignes. Le corbeau s'étant envolé, je me fusse attristé plus fort. Car un tel signe je ne l'eusse reçu que d'un égal, donc encore de moi-même, reflet encore de mon désir. Et de nouveau je n'eusse rencontré que ma solitude. »

Donc, m'étant prosterné, je revins sur mes pas.

Mais il se trouva que mon désespoir faisait place à une sérénité inattendue et singulière. J'enfonçais dans la boue du chemin, je m'écorchais aux ronces, je luttais contre le fouet des rafales et cependant se faisait en moi une sorte de clarté égale. Car je ne savais rien mais il n'était rien que j'eusse pu connaître sans écœurement. Car je n'avais point touché Dieu, mais un dieu qui se laisse toucher n'est plus un dieu. Ni s'il obéit à la prière. Et pour la première fois, je devinais que la grandeur de la prière réside d'abord en ce qu'il n'y est point répondu et

que n'entre point dans cet échange la laideur d'un commerce. Et que l'apprentissage de la prière est l'apprentissage du silence. Et que commence l'amour là seulement où il n'est plus de don à attendre. L'amour d'abord est exercice de la prière et la prière exercice du silence.

Et je revins parmi mon peuple pour la première fois l'enfermant dans le silence de mon amour. Et provoquant ainsi ses dons jusqu'à la mort. Ivres qu'ils étaient de mes lèvres closes. J'étais berger, tabernacle de leur cantique et dépositaire de leurs destinées, maître de leurs biens et de leurs vies et cependant plus pauvre qu'eux et plus humble dans mon orgueil qui ne se laissait point fléchir. Sachant bien qu'il n'était rien là à recevoir. Simplement ils devenaient en moi et leur cantique se fondait dans mon silence. Et par moi, eux et moi, n'étions plus que prière qui se fondait dans le silence de Dieu.

LXXIV

Car je les ai vus pétrir leur glaise. Leur femme vient, les touche à l'épaule, c'est l'heure du repas. Mais ils la renvoient aux écuelles, attachés qu'ils sont à leur œuvre. Puis vient la nuit et, dans la pâleur des lampes à huile, tu les retrouves qui cherchent dans la pâte une forme qu'ils ne sauraient dire. Et peu s'éloignent s'ils sont fervents car elle tient à eux comme un fruit à l'arbre. Ils sont tronc de sève pour la nourrir. Ils ne lâcheront point leur œuvre qu'elle ne se détache d'elle-même comme un fruit qui est devenu. Où as-tu vu, à l'instant qu'ils s'épuisent, que compte pour eux l'argent gagné ou les honneurs ou le destin final de leur objet ? Ils ne travaillent jamais dans l'instant du travail, ni pour les marchands ni pour eux-mêmes, mais pour l'urne de terre et la courbure de son anse. C'est pour une figure qu'ils veillent, laquelle lentement satisfait leur cœur, de même que vient à la femme l'amour maternel dans la mesure où l'enfant pétri lui remue au ventre.

Mais si je vous rassemble pour tous ensemble vous soumettre à la grande urne que je bâtis au cœur des cités pour qu'elles soient au grenier de silence du temple, alors il est bon que dans son ascension il tire de vous quelque

chose et que vous le puissiez aimer. Il est bon que je vous contraigne de bâtir, d'un voilier qui ira sur la mer, la coque, les ponts et la mâture, puis que dans un beau jour, comme un jour de mariage, je vous le fasse habiller de voiles et offrir à la mer.

Alors le bruit de vos marteaux sera cantique, votre sueur et vos ahans seront ferveur. Et votre lancée du navire sera geste miraculeux car vous aurez fleuri les eaux.

LXXV

C'est pourquoi l'unité de l'amour je la développe en colonnes diverses et en coupoles et en sculptures pathétiques. Car l'unité, si je l'exprime, à l'infini je la diversifie. Et tu n'as point le droit de te scandaliser.

Seul compte l'absolu qui provient de la foi, de la ferveur ou du désir. Car une est la marche en avant du navire, mais il se trouve qu'il collabore, celui-là qui affûte un ciseau, lave à eau de mousse les planches du pont, grimpe dans le mât ou huile l'éclisse.

Or, ce désordre vous tourmente car il vous semble que si les hommes se soumettaient aux mêmes gestes et tiraient dans le même sens ils y gagneraient en puissance. Mais je réponds : la clef de voûte, s'il est question de l'homme, ne réside point dans les traces visibles. Il faut s'élever pour la découvrir. Et de même qu'à mon sculpteur tu ne reproches point d'avoir, pour atteindre et saisir l'essence, simplifié jusqu'à l'extrême, mais usé de signes divers tels que des lèvres, des yeux, des rides et de la chevelure, car il lui fallait structure d'un filet pour saisir sa proie — filet grâce à quoi, si tu ne demeures pas myope et le nez contre, rentrera en toi telle mélancolie qui est une et te fera autrement devenir — de même ne me reproche point de ne point m'inquiéter de tel désordre dans mon empire. Car cette communauté des hommes, ce nœud du tronc qui pousse des branches diverses, cette unité que je désire d'abord atteindre et qui est sens de mon empire, il faut, quand tu te perds dans l'observation des équipes qui tirent autrement leurs cordages, t'éloigner un peu pour la découvrir. Et tu ne verras plus que navire en marche sur la mer.

Et par contre, si je communique à mes hommes l'amour de la marche sur la mer, et que chacun d'eux soit ainsi en pente à cause d'un poids dans le cœur, alors tu les verras bientôt se diversifier selon leurs mille qualités particulières. Celui-là tissera des toiles, l'autre dans la forêt par l'éclair de sa hache couchera l'arbre. L'autre, encore, forgera des clous, et il en sera quelque part qui observeront les étoiles afin d'apprendre à gouverner. Et tous cependant ne seront qu'un. Créer le navire, ce n'est point tisser les toiles, forger les clous, lire les astres, mais bien donner le goût de la mer qui est un, et à la lumière duquel il n'est plus rien qui soit contradictoire mais communauté dans l'amour.

C'est pourquoi toujours je collabore, ouvrant les bras à mes ennemis pour qu'ils m'augmentent, sachant qu'il est une altitude d'où le combat me ressemblerait à l'amour.

Créer le navire, ce n'est point le prévoir en détail. Car si je bâtis les plans du navire, à moi tout seul, dans sa diversité, je ne saisirai rien qui vaille la peine. Tout se modifiera en venant au jour et d'autres que moi peuvent s'employer à ces inventions. Je n'ai point à connaître chaque clou du navire. Mais je dois apporter aux hommes la pente vers la mer.

Et plus je grandis à la façon de l'arbre, plus je me noue en profondeur. Et ma cathédrale, qui est une, est issue de ce que celui-là qui est plein de scrupules sculpte un visage de remords, de ce que cet autre qui sait se réjouir se réjouit et sculpte un sourire. De ce que celui-là qui est résistant me résiste, de ce que celui-là qui est fidèle demeure fidèle. Et n'allez point me reprocher d'avoir accepté le désordre et l'indiscipline, car la seule discipline que je reconnaisse est celle du cœur qui domine, et quand vous entrerez dans mon temple vous serez saisi par son unité et la majesté de son silence, et quand vous y verrez côte à côte se prosterner le fidèle et le réfractaire, le sculpteur et le polisseur de colonnes, le savant et le simple, le joyeux et le triste, n'allez point me dire qu'ils sont exemples d'incohérence car ils sont un par la racine, et le temple, à travers eux, est devenu, ayant trouvé à travers eux toutes les voies qui lui furent nécessaires.

Mais celui-là se trompe qui crée un ordre de surface, ne sachant dominer d'assez haut pour découvrir le temple,

le navire ou l'amour et, en place d'un ordre véritable, fonde une discipline de gendarmes où chacun tire dans le même sens et allonge le même pas. Car si chacun de tes sujets ressemble à l'autre tu n'as point atteint l'unité, car mille colonnes identiques ne créent qu'un stupide effet de miroirs et non un temple. Et la perfection de ta démarche serait, de ces mille sujets, de les massacrer tous sauf un seul.

L'ordre véritable c'est le temple. Mouvement du cœur de l'architecte qui noue comme une racine la diversité des matériaux et qui exige pour être un, durable et puissant, cette diversité même.

Il ne s'agit point de t'offusquer de ce que l'un diffère de l'autre, de ce que les aspirations de l'un s'opposent aux aspirations de l'autre, de ce que le langage de l'un ne soit point le langage de l'autre, il s'agit de t'en réjouir, car si te voilà créateur tu bâtiras un temple de portée plus haute qui sera leur commune mesure.

Mais je dis aveugle celui-là qui s'imagine créer s'il démonte la cathédrale et aligne dans l'ordre par rang de taille les pierres l'une après l'autre.

LXXVI

Ne t'inquiète donc point des cris que soulèvera ta parole car une vérité nouvelle est une structure nouvelle offerte d'emblée (et non une proposition évidente dont l'on puisse progresser de conséquence en conséquence) et chaque fois que tu signifieras un élément de ton visage on t'objectera que dans l'autre visage cet élément jouait un rôle différent et d'abord l'on ne comprendra point que tu paraisses et te contredire et contredire.

Mais tu diras : « Voulez-vous accepter de mourir à vous-mêmes, d'oublier et d'assister sans résister à ma création nouvelle ? Ainsi seulement pourrez-vous muer, vous étant fermés en chrysalides. Et vous me direz, expérience faite, si vous n'êtes point plus clairs, plus paisibles et plus vastes. »

Car il n'est point de proche en proche, plus que de la statue que je taille, de vérité qui se démontre. Mais elle

est une, et ne se voit qu'une fois faite. Et même ne se remarque point car on s'y trouve. Et la vérité de ma vérité c'est l'homme qui en sort.

Ainsi d'un monastère où je t'enferme pour te changer. Mais si tu me demandes, du milieu de tes vanités et de tes problèmes vulgaires, de te démontrer ce monastère, je dédaignerai de répondre, car celui qui pourrait comprendre est autre que toi et je dois d'abord l'appeler au jour. Je ne sais que te contraindre à devenir.

Ne t'inquiète donc point non plus des protestations que soulèvera ta contrainte. Car ils auraient raison ceux-là qui crient si tu les touchais dans leur essence et les frustrais de leur grandeur. Mais le respect de l'homme c'est le respect de sa noblesse. Mais eux ils nomment justice de continuer d'être, même pourris, parce qu'ainsi venus au monde. Et ce n'est point Dieu que tu lèses si tu les guéris.

LXXVII

C'est pourquoi je puis dire qu'à la fois je refuse de pactiser et refuse d'exclure. Je ne suis ni intransigeant ni mou ou facile. Je reçois l'homme dans ses défauts et exerce pourtant ma rigueur. Je ne fais pas de mon adversaire un témoin, simple bouc émissaire de nos malheurs, et qu'il serait bon de brûler en totalité en place publique. Mon adversaire je le reçois entièrement et cependant je le refuse. Car l'eau est fraîche et souhaitable. Souhaitable aussi le vin pur. Mais le mélange j'en fais breuvage pour châtrés.

Il n'est nul au monde qui n'ait point raison absolument. Sauf ceux-là qui raisonnent, argumentent, démontrent et, d'user d'un langage logique sans contenu, ne peuvent avoir ni tort ni raison. Mais font un simple bruit qui, si les voilà qui s'enorgueillissent d'eux-mêmes, peut faire couler longtemps le sang des hommes. Ceux-là donc je les tranche simplement d'avec l'arbre.

Mais a raison quiconque accepte la destruction de son urne de chair pour sauver le dépôt qui s'y trouve enfermé. Je te l'ai déjà dit. Protéger les faibles et épauler les forts, voilà le dilemme qui te tourmente. Et il se peut que ton

ennemi, contre toi qui épaules les forts, protège les faibles. Et vous voilà bien contraints de combattre pour sauver à l'un son territoire de la pourriture des démagogues qui chantent l'ulcère pour l'ulcère, pour sauver à l'autre son territoire de la cruauté des maîtres d'esclaves qui, usant du fouet pour contraindre, empêchent l'homme de devenir. Et la vie te propose ces litiges dans une urgence qui exige l'emploi des armes. Car une seule pensée (si elle croît comme une herbe), que nul ennemi n'équilibre, devient mensonge et dévore le monde.

Ceci est dû au champ de ta conscience, lequel est minuscule. Et de même que tu ne peux à la fois, si quelque maraudeur t'attaque, penser le combat dans sa tactique et sentir les coups, de même que tu ne peux à la fois en mer recevoir la peur du naufrage et les mouvements de la houle et que celui-là qui a peur ne vomit plus et que celui-là qui vomit est indifférent à la peur, de même, si l'on ne t'y aide pas par la clarté d'un langage neuf, il t'est impossible d'à la fois penser et vivre deux vérités contraires.

LXXVIII

Me vinrent donc, pour me faire des observations, non les géomètres de mon empire qui se réduisaient d'ailleurs à un seul, et qui, de surcroît, était mort, mais une délégation des commentateurs des géomètres, lesquels commentateurs étaient dix mille.

Quand celui-là crée un navire il ne se préoccupe point des clous, des mâts ni des planches du pont, mais il enferme dans l'arsenal dix mille esclaves et quelques adjudants munis de fouets. Et s'épanouit la gloire du navire. Et je n'ai jamais vu un esclave qui se vantât d'avoir vaincu la mer.

Mais lorsque celui-là crée une géométrie, lequel ne se préoccupe point de la déduire jusqu'au bout de conséquence en conséquence, car ce travail dépasse et son temps et ses forces, alors il suscite l'armée de dix mille commentateurs qui polissent les théorèmes, explorent les chemins fertiles et recueillent les fruits de l'arbre. Mais à cause qu'ils ne sont point esclaves et qu'il n'est point

de fouet pour les accélérer, il n'en est pas un qui ne s'imagine s'égaler au seul géomètre véritable, puisque d'abord il le comprend, et puisque ensuite il enrichit son œuvre.

Mais moi, sachant combien est précieux leur travail — car il faut bien rentrer les moissons de l'esprit — mais sachant aussi qu'il est dérisoire de le confondre avec la création, laquelle est geste gratuit, libre et imprévisible de l'homme, je les fis tenir à bonne distance de peur qu'ils ne se gonflassent d'orgueil à m'aborder comme des égaux. Et je les entendais qui murmuraient entre eux pour s'en plaindre.

Puis ils parlèrent :

« Nous protestons, dirent-ils, au nom de la raison. Nous sommes les prêtres de la vérité. Tes lois sont lois d'un dieu moins sûr que n'est le nôtre. Tu as pour toi tes hommes d'armes, et ce poids de muscles nous peut écraser. Mais nous aurons raison contre toi, même dans les caves de tes geôles. »

Ils parlaient, devinant bien qu'ils ne risquaient point ma colère.

Et ils se regardèrent l'un l'autre, satisfaits de leur propre courage.

Moi je songeais. Le seul géomètre véritable, je l'avais chaque jour reçu à ma table. La nuit, parfois, dans l'insomnie, je m'étais rendu sous sa tente, m'étant pieusement déchaussé, et j'avais bu son thé et goûté le miel de sa sagesse.

« Toi, géomètre, lui disais-je...

— Je ne suis point d'abord géomètre, je suis homme. Un homme qui rêve quelquefois de géométrie quand plus urgent ne le gouverne pas, tel que le sommeil, la faim ou l'amour. Mais aujourd'hui que j'ai vieilli, tu as sans doute raison : je ne suis plus guère que géomètre.

— Tu es celui à qui se montre la vérité...

— Je ne suis que celui qui tâtonne et cherche un langage comme l'enfant. La vérité ne m'est point apparue. Mais mon langage est simple aux hommes comme ta montagne et ils en font d'eux-mêmes leur vérité.

— Te voilà amer, géomètre.

— J'eusse aimé découvrir dans l'univers la trace d'un divin manteau et, touchant en dehors de moi une vérité, comme un dieu qui se fût longtemps caché aux hommes,

j'eusse aimé l'accrocher par le pan de l'habit et lui arracher son voile du visage pour la montrer. Mais il ne m'a pas été donné de découvrir autre chose que moi-même... »

Ainsi parlait-il. Mais eux me brandissaient la foudre de leur idole au-dessus de la tête.

« Parlez plus bas, leur dis-je, si je comprends mal j'entends fort bien. »

Et, moins fort toutefois, ils murmurèrent.

Enfin l'un d'eux les exprima, qu'ils poussèrent doucement en avant car il leur venait le regret d'avoir montré tant de courage.

« Où vois-tu, me dit-il, qu'il est création arbitraire et acte de sculpteur et poésie dans le monument de vérités que nous te convions de reconnaître ? Nos propositions découlent l'une de l'autre, du point de vue de la stricte logique, et rien de l'homme n'a dirigé l'œuvre. »

Ainsi, d'une part, revendiquaient-ils la propriété d'une vérité absolue — comme ces peuplades qui se réclament d'une quelconque idole de bois peint, laquelle, disent-elles, lance la foudre — et ainsi, d'autre part, s'égalaient-ils au seul géomètre véritable puisque tous avec plus ou moins de réussite avaient semblablement servi ou découvert, mais non créé.

« Nous allons établir devant toi les relations entre les lignes d'une figure. Or, si nous pouvons transgresser tes lois, par contre il ne t'est point possible de t'affranchir des nôtres. Tu dois nous prendre pour ministres, nous qui savons. »

Je me taisais, réfléchissant sur la sottise. Ils se méprirent sur mon silence et hésitèrent :

« Car nous désirons d'abord te servir », dirent-ils.

Je répondis donc :

« Vous prétendez ne point créer et c'est heureux. Car qui est bigle crée des bigles. Les outres pleines d'air ne créent que du vent. Et si vous fondiez des royaumes, le respect d'une logique qui ne s'applique qu'à l'histoire déjà révolue, à la statue déjà fondée et à l'organe mort, les créerait soumis par avance au sabre barbare.

« On découvrit une fois les traces d'un homme qui, ayant à l'aube quitté sa tente en direction de la mer, marcha jusqu'à la falaise qui était verticale et se laissa choir. Il était là des logiciens qui se penchèrent sur les signes et connurent la vérité. Car aucun chaînon ne

manquait à la chaîne des événements. Les pas se succédaient les uns aux autres, il n'en était aucun que le précédent n'autorisât. En remontant les pas de conséquence à cause on ramenait le mort vers sa tente. En descendant les pas de cause à conséquence on le renfonçait dans sa mort.

— Nous avons tout compris », s'écrièrent les logiciens qui, les uns les autres, se congratulèrent.

Et moi j'estimais que comprendre c'eût été connaître, comme il se trouvait que je connusse, un certain sourire plus fragile qu'une eau dormante puisqu'il eût suffi d'une simple pensée pour le ternir, et qui peut-être en cet instant n'existait point puisque d'un visage endormi, et qui justement n'était point d'ici mais de la tente d'un étranger située à cent jours de marche.

Car la création est d'une autre essence que l'objet créé, s'évade des marques qu'elle laisse derrière elle, et ne se lit jamais dans aucun signe. Toujours ces marques, toujours ces traces et toujours ces signes tu les découvriras qui découlent les uns des autres. Car l'ombre de toute création sur le mur des réalités est logique pure. Mais cette découverte évidente n'empêchera point que tu sois stupide.

Comme ils n'étaient point convaincus je poursuivis dans ma bonté pour les instruire :

« Il était une fois un alchimiste qui étudiait les mystères de la vie. Il se fit que de ses cornues, de ses alambics, de ses drogues il retira un minuscule fragment de pâte vivante. Les logiciens donc accoururent. Ils recommencèrent l'expérience, mêlèrent les drogues, soufflèrent le feu sous les cornues et dégagèrent une autre cellule de chair. Et ils s'en furent en proclamant qu'il n'était plus de mystère de la vie. La vie n'était que conséquence naturelle de cause en effet et d'effet en cause, de l'action du feu sur les drogues et des drogues les unes sur les autres, lesquelles ne sont point d'abord vivantes. Les logiciens comme toujours avaient parfaitement compris. Car la création est d'une autre essence que l'objet créé qu'elle domine, ne laisse point de traces dans les signes. Et le créateur s'évade toujours de sa création. Et la trace qu'il laisse est logique pure. Et moi, plus humblement, je fus m'instruire auprès du géomètre mon ami : « Que vois-tu là, dit-il, de neuf sinon que la vie

ensemence la vie ? » La vie ne fût point apparue sans la conscience de l'alchimiste, lequel, à ma connaissance, vivait. On l'oublie car, comme toujours, il s'est retiré de sa création. Ainsi toi-même quand tu as conduit l'autre sur le sommet de ta montagne d'où sont ordonnés les problèmes, cette montagne devient vérité en dehors de toi qui le laisses seul. Et nul ne se demande d'où vient que tu aies choisi cette montagne puisque simplement on s'y trouve et qu'il faut bien que l'on soit quelque part. »

Mais comme ils murmuraient, car les logiciens ne sont point logiques :

« Prétentieux que vous êtes, leur dis-je, qui suivez la danse des ombres sur les murs avec l'illusion de connaître, qui lisez pas à pas les propositions de géométrie sans concevoir qu'il fut quelqu'un qui marcha pour les établir, qui lisez les traces dans le sable sans découvrir qu'il fut quelqu'un ailleurs qui refusa d'aimer, qui lisez l'ascension de la vie à partir des matériaux sans connaître qu'il fut quelqu'un qui réfuta et qui choisit, ne venez pas auprès de moi, vous les esclaves, armés de votre marteau à clous, feindre d'avoir conçu et lancé le navire.

« Celui-là qui était seul de son espèce et qui est mort, je l'eusse certes assis à mes côtés s'il l'eût souhaité afin qu'auprès de moi il gouvernât les hommes. Car celui-là venait de Dieu. Et son langage savait me découvrir cette bien-aimée lointaine qui, n'étant point de l'essence du sable, n'y était point d'emblée possible à lire.

« De mélanges possibles en nombre infini il savait élire celui-là seul que nulle réussite ne distinguait encore et qui cependant seul conduisait quelque part. Quand, faute de fil conducteur dans le labyrinthe des montagnes, nul ne peut progresser par déduction, car ton chemin tu connais qu'il échoue à l'instant seulement où se montre l'abîme, et qu'ainsi le versant opposé est encore ignoré des hommes, alors parfois se propose ce guide qui, comme s'il revenait de là-bas, te trace la route. Mais une fois parcourue, cette route demeure tracée et t'apparaît comme évidente. Et tu oublies le miracle d'une démarche qui fut semblable à un retour. »

LXXIX

Vint celui-là qui contredit mon père :
« Le bonheur des hommes... » disait-il.

Mon père lui coupa la parole :

« Ne prononce point ce mot chez moi. Je goûte les mots qui portent en eux leur poids d'entrailles, mais rejette les écorces vides.

— Cependant, lui dit l'autre, si toi, chef d'un empire, tu ne te préoccupes point le premier du bonheur des hommes...

— Je ne me préoccupe point, répondit mon père, de courir après le vent pour en faire des provisions, car, si je le tiens immobile, le vent n'est plus.

— Moi, dit l'autre, si j'étais le chef d'un empire, je souhaiterais que les hommes fussent heureux...

— Ah ! dit mon père, ici je t'entends mieux. Ce mot-là n'est point creux. J'ai connu, en effet, des hommes malheureux et des hommes heureux. J'ai connu aussi des hommes gras ou maigres, malades ou sains, vivants ou morts. Et moi aussi je souhaite que les hommes soient heureux, de même que je les souhaite vivants plutôt que morts. Encore qu'il faut bien que les générations s'en aillent.

— Nous sommes donc d'accord, s'écria l'autre.

— Non », dit mon père.

Il songea, puis :

« Car quand tu parles de bonheur, ou bien tu parles d'un état de l'homme qui est d'être heureux comme d'être sain, et je n'ai point d'action sur cette ferveur des sens, ou bien tu parles d'un objet saisissable que je puis souhaiter de conquérir. Et où donc est-il ?

« Tel homme est heureux dans la paix, tel autre est heureux dans la guerre, tel souhaite la solitude où il s'exalte, tel autre a besoin pour s'en exalter des cohues de fête, tel demande ses joies aux méditations de la science, laquelle est réponse aux questions posées, l'autre, sa joie, la trouve en Dieu en qui nulle question n'a plus de sens.

« Si je voulais paraphraser le bonheur je te dirais peut-être qu'il est pour le forgeron de forger, pour le

marin de naviguer, pour le riche de s'enrichir, et ainsi je n'aurais rien dit qui t'apprît quelque chose. Et d'ailleurs le bonheur parfois serait pour le riche de naviguer, pour le forgeron de s'enrichir et pour le marin de ne rien faire. Ainsi t'échappe ce fantôme sans entrailles que vainement tu prétendais saisir.

« Si tu veux comprendre le mot, il faut l'entendre comme récompense et non comme but, car alors il n'a point de signification. Pareillement je sais qu'une chose est belle, mais je refuse la beauté comme un but. As-tu entendu le sculpteur te dire : « De cette pierre je dégagerai la beauté » ? Ceux-là se dupent de lyrisme creux qui sont sculpteurs de pacotille. L'autre, le véritable, tu l'entendras te dire : « Je cherche à tirer de la pierre quelque chose qui ressemble à ce qui pèse en moi. Je ne sais point le délivrer autrement qu'en taillant. » Et, que le visage devenu soit lourd et vieux, ou qu'il montre un masque difforme, ou qu'il soit jeunesse endormie, si le sculpteur est grand tu diras de même que l'œuvre est belle. Car la beauté non plus n'est point un but mais une récompense.

« Et lorsque je t'ai dit plus haut que le bonheur serait pour le riche de s'enrichir, je t'ai menti. Car s'il s'agit du feu de joie qui couronnera quelque conquête, ce seront ses efforts et sa peine qui se trouveront récompensés. Et si la vie qui s'étale devant lui apparaît pour un instant comme enivrante, c'est au titre où t'emplit de joie le paysage entrevu du haut des montagnes quand il est construction de tes efforts.

« Et si je te dis que le bonheur pour le voleur est de faire le guet sous les étoiles, c'est qu'il est en lui une part à sauver et récompense de cette part. Car il a accepté le froid, l'insécurité et la solitude. L'or qu'il convoite, je te l'ai dit, il le convoite comme une mue soudaine en archange, car, lourd et vulnérable, il s'imagine qu'est allégé d'ailes invisibles celui qui s'en va, dans la ville épaisse, l'or serré contre le cœur.

« Dans le silence de mon amour je me suis beaucoup attardé à observer ceux de mon peuple qui paraissaient heureux. Et j'ai toujours conçu que le bonheur leur venait, comme la beauté à la statue, pour n'avoir point été cherché.

« Et il m'est toujours apparu qu'il était signe de leur perfection et de la qualité de leur cœur. Et à celle-là seule

qui peut te dire : « Je me sens tellement heureuse », ouvre ta maison pour la vie, car le bonheur qui lui vient au visage est signe de sa qualité puisqu'il est d'un cœur récompensé.

« Ne me demande donc point à moi, chef d'un empire, de conquérir le bonheur pour mon peuple. Ne me demande point à moi, sculpteur, de courir après la beauté : je m'assiérai ne sachant où courir. La beauté devient ainsi le bonheur. Demande-moi seulement de leur bâtir une âme où un tel feu puisse brûler. »

LXXX

Je me souvins de ce que mon père avait dit ailleurs : « Pour bâtir l'oranger je me sers d'engrais et de fumier et de coups de pioche dans la terre et je tranche aussi à travers les branches. Et ainsi monte un arbre qui est susceptible de porter des fleurs. Et moi, le jardinier, je retourne la terre sans me préoccuper des fleurs ni du bonheur, car pour que soit un arbre fleuri, il faut d'abord que soit un arbre et pour que soit un homme heureux, il faut d'abord que soit un homme. »

Mais l'autre l'interrogea encore :

« Si ce n'est point vers le bonheur que courent les hommes, vers quoi courent-ils ?

— Eh ! dit mon père, je te le montrerai plus tard.

« Mais je remarquerai d'abord qu'à constater que la joie souvent couronne l'effort et la victoire, tu en fais découler en logicien stupide que les hommes luttaient en vue du bonheur. A quoi je répondrai que la mort couronnant la vie, les hommes n'ont qu'un souhait qui est la mort. Et ainsi usons-nous de mots qui sont méduses sans vertèbres. Et moi je te dis qu'il est des hommes heureux et qui sacrifient leur bonheur pour partir en guerre.

— C'est qu'ils trouvent dans l'accomplissement de leur devoir une forme plus haute de bonheur...

— Je refuse de parler avec toi si tu ne remplis pas tes mots d'une signification qui saurait être ou confirmée ou démentie. Je ne saurais lutter contre cette gelée qui change de forme. Car si le bonheur est aussi bien surprise du premier amour que vomissement de la mort lors-

qu'une balle au ventre te rend le puits inaccessible, comment veux-tu que je confronte tes affirmations avec la vie ? Tu n'as rien affirmé sinon que les hommes cherchent ce qu'ils cherchent et courent ce qu'ils courent. Tu ne risques point d'être contredit et je n'ai que faire de tes vérités invulnérables.

« Tu parles comme on jongle. Et si tu renonces à soutenir ta baliverne, si tu renonces à expliquer par le goût du bonheur le départ des hommes pour la guerre, et si tu tiens quand même à m'affirmer que le bonheur explique tout du comportement de l'homme, je t'entends d'avance me prétendre que les départs en guerre s'expliquent par des mouvements de folie. Mais là encore j'exige que tu te compromettes, en m'éclairant d'abord les mots dont tu uses. Car si tu nommes fou celui-là, par exemple, qui verse l'écume ou marche exclusivement sur la tête, ayant observé les soldats qui vont à la guerre sur leurs deux pieds, je ne saurai point me satisfaire.

« Mais il se trouve que tu n'as point de langage pour me dire ce vers quoi s'efforcent les hommes. Ni ce vers quoi je me dois de les conduire. Et tu uses de vases trop maigres, tels que la folie ou le bonheur, dans l'espoir vain d'y enfermer la vie. A la façon de cet enfant qui, usant d'une pelle et d'un seau au pied de l'Atlas, prétendait déplacer la montagne.

— Alors, instruis-moi », souhaita l'autre.

LXXXI

Si tu te détermines non pour un mouvement de ton esprit ou de ton cœur mais pour des motifs énonçables et entièrement contenus dans l'énoncé, alors je te renie.

C'est que tes mots ne sont point signe d'autre chose à la façon du nom de ton épouse qui signifie mais qui ne contient rien. Tu ne peux raisonner sur un nom car le poids est ailleurs. Et il ne te vient pas à l'esprit de me dire : « Son nom enseigne qu'elle est belle... »

Comment voudrais-tu donc qu'un raisonnement sur la vie pût se suffire à lui-même ? Et s'il est autre chose au-dessous comme caution il se pourrait qu'une telle

caution se fût faite plus lourde sous un raisonnement moins brillant. Et peu m'importe de comparer entre eux le bonheur de formules. La vie, c'est ce qui est.

Si donc le langage par lequel tu me communiques tes raisons d'agir est autre chose que le poème qui doit me charrier de toi une note profonde, s'il ne couvre rien d'informulable mais dont tu prétendes me charger, alors je te refuse.

Si tu changes ton comportement non pour un visage apparu qui fonde ton nouvel amour mais pour un faible tremblement de l'air qui ne charrie que logique stérile et sans poids, alors je te refuse.

Car on ne meurt point pour le signe mais pour la caution du signe. Laquelle impose, si tu veux l'exprimer, ou commencer de l'exprimer, le poids des livres de toutes les bibliothèques de la terre. Car ce que j'ai saisi si simplement dans ma capture je ne puis point te l'énoncer. Car il faut bien que tu aies toi-même marché pour recevoir dans son plein sens la montagne de mon poème. Et de combien de mots, pendant combien d'années, ne faut-il pas que j'use si je désirais transporter la montagne en toi qui n'as jamais quitté la mer ?

Et la fontaine, si tu n'as jamais eu soif et n'as jamais l'une contre l'autre serré les mains, les offrant pour recevoir. Je puis bien chanter les fontaines : où est l'expérience que je mets en marche et les muscles que réveilleront tes souvenirs ?

Je sais bien qu'il ne s'agissait pas de te parler d'abord des fontaines. Mais de Dieu. Mais pour que mon langage morde et puisse me devenir et te devenir opération, il faut bien qu'il accroche en toi quelque chose. C'est pourquoi, si je désire t'enseigner Dieu, je t'enverrai d'abord gravir des montagnes afin que crête d'étoiles ait pour toi sa pleine tentation. Je t'enverrai mourir de soif dans les déserts afin que fontaines te puissent enchanter. Puis je t'enverrai six mois rompre des pierres afin que soleil de midi t'anéantisse. Après quoi je te dirai : « Celui-là qu'a vidé le soleil de midi, c'est dans le secret de la nuit venue qu'ayant gravi la crête d'étoiles, il s'abreuve au silence des divines fontaines. »

Et tu croiras en Dieu.

Et tu ne pourras me le nier puisque simplement il sera, comme est la mélancolie dans le visage si je l'ai sculptée.

Car il n'est point langage ou acte mais deux aspects du même Dieu. C'est pourquoi je dis prière le labour, et labour, la méditation.

LXXXII

Et me vint la grande vérité de la permanence.

Car tu n'as rien à espérer si rien ne dure plus que toi. Et je me souviens de cette peuplade qui honorait ses morts. Et la pierre tombale de chaque famille l'une après l'autre recevait les morts. Et elles étaient là qui établissaient cette permanence.

« Êtes-vous heureux ? leur demandai-je.

— Et comment ne le serions-nous pas, sachant où nous irons dormir ?... »

LXXXIII

Me vint une lassitude extrême. Et me parut plus simple de me dire que j'étais comme abandonné de Dieu. Car je me sentais sans clef de voûte et rien ne retentissait plus en moi. Elle s'était tue la voix qui parle dans le silence. Et ayant gravi la tour la plus haute je songeais : « Pourquoi ces étoiles ? » Et mesurant du regard mes domaines, je me demandais : « Pourquoi ces domaines ? » Et comme montait une plainte de la ville endormie je m'interrogeais : « Pourquoi cette plainte ? » J'étais perdu comme un étranger dans une foule disparate qui ne parle point son langage. J'étais comme un habit dont l'homme s'est dévêtu. Défait et seul. J'étais pareil à une maison inhabitée. Et très exactement c'est la clef de voûte qui me manquait car rien de moi ne pouvait plus servir. « Et cependant je suis le même, me disais-je, sachant les mêmes choses, conscient des mêmes souvenirs, spectateur du même spectacle, mais désormais noyé dans le disparate inutile. » Ainsi la basilique la mieux jaillie, s'il n'est personne pour la considérer dans son ensemble, ni pour en goûter le silence, ni pour en faire la signification dans la méditation de son cœur, n'est plus

que somme de pierres. Ainsi de moi et de ma sagesse et des perceptions de mes sens et de mes souvenirs. J'étais somme d'épis et non plus gerbe. Et je connus l'ennui qui est d'abord d'être privé de Dieu.

Non supplicié, ce qui est d'un homme, mais avorté. J'eusse aisément été cruel, dans cet ennui, de mon jardin où j'allais à pas vides exactement comme quelqu'un qui attend quelqu'un. Et qui persiste dans un univers provisoire. J'adressais bien des prières à Dieu mais ce n'étaient point des prières, car elles ne montaient point d'un homme, mais d'une apparence d'homme, cierge préparé mais sans flamme. « Ah ! que rentre en moi ma ferveur », disais-je. Sachant que la ferveur n'est fruit que du nœud divin qui noue les choses. Il est alors un navire gouverné. Il est une basilique vue. Mais qu'est-il, sinon matériaux en vrac, si tu ne sais plus lire à travers, ni l'architecte ni le sculpteur ?

C'est alors que je compris que celui-là qui reconnaît le sourire de la statue ou la beauté du paysage ou le silence du temple, c'est Dieu qu'il trouve. Puisqu'il dépasse l'objet pour atteindre la clef, et les mots pour entendre le cantique, et la nuit et les étoiles pour éprouver l'éternité. Car Dieu d'abord est sens de ton langage et ton langage, s'il prend un sens, te montre Dieu. Ces larmes du petit enfant, si elles t'émeuvent, sont lucarne ouverte sur la pleine mer. Car voilà que retentissent sur toi non ces seules larmes mais toutes les larmes. L'enfant n'est que celui qui te prend par la main pour t'enseigner.

« Pourquoi m'obligez-Vous, Seigneur, à cette traversée de désert ? Je peine parmi les ronces. Il suffit d'un signe de Vous pour que le désert se transfigure, et que le sable blond et l'horizon et le grand vent pacifique ne soient plus somme incohérente mais empire vaste où je m'exalte, et qu'ainsi je sache Vous lire à travers. »

Et m'apparut que Dieu se lit évidemment à son absence s'il se retire. Car il est pour le marin signification de la mer. Et pour l'époux signification de l'amour. Mais il est des heures où le marin s'interroge : « Pourquoi la mer ? » Et l'époux : « Pourquoi l'amour ? » Et ils s'occupent dans l'ennui. Rien ne leur manque sinon le nœud divin qui noue les choses. Et tout leur manque.

« Si Dieu se retire de mon peuple, pensais-je, comme il s'est retiré de moi, j'en ferai les fourmis de la fourmilière,

car ils se videront de toute ferveur. Lorsque les dés se vident de sens il n'est plus de jeu possible. »

Et je découvris que l'intelligence ne te servira ici de rien. Tu peux certes raisonner sur l'arrangement des pierres du temple, tu ne toucheras point l'essentiel qui échappe aux pierres. Et tu peux raisonner sur le nez, sur l'oreille et les lèvres de la statue, tu ne toucheras point l'essentiel qui échappe à l'argile. Il s'agissait de la capture d'un dieu. Car il se prend avec des pièges qui ne sont point de son essence.

Lorsque j'ai, moi sculpteur, fondé un visage, j'ai fondé une contrainte. Toute structure devenue est contrainte. Lorsque j'ai saisi quelque chose j'ai noué un poing pour le garder. Ne me parle pas de la liberté des mots d'un poème. Je les ai soumis les uns aux autres selon tel ordre qui est mien.

Il peut se faire que mon temple on le jette à bas pour user de ses pierres en vue d'un autre temple. Il est des morts et des naissances. Mais ne me parle pas de la liberté des pierres. Car alors il n'est point de temple.

Je n'ai point compris que l'on distingue les contraintes de la liberté. Plus je trace de routes, plus tu es libre de choisir. Or chaque route est une contrainte car je l'ai flanquée d'une barrière. Mais qu'appelles-tu liberté s'il n'est point de routes entre lesquelles il te soit possible de choisir ? Appelles-tu liberté le droit d'errer dans le vide ? En même temps qu'est fondée la contrainte d'une voie, c'est ta liberté qui s'augmente.

Sans instrument tu n'es point libre dans la direction de tes mélodies. Sans obligation de nez et d'oreilles tu n'es point libre du sourire de ta statue. Et celui-là qui est fruit subtil de civilisations subtiles se trouve enrichi de leurs bornes, de leurs limites et de leurs règles. On est plus riche de mouvements intérieurs dans mon palais que dans le pourrissoir de la pègre.

Or, de l'une à l'autre la différence réside d'abord en l'obligation, comme du salut au roi. Qui veut monter dans une hiérarchie, et s'enrichir d'éprouver plus, prie d'abord qu'on le contraigne. Et les rites imposés t'augmentent. Et l'enfant triste, s'il voit jouer les autres, ce qu'il réclame d'abord c'est qu'on lui impose à lui aussi les règles du jeu qui seules le feront devenir. Mais triste

est celui-là qui écoute sonner la cloche sans qu'elle exige rien de lui. Et quand chante le clairon tu es triste de ne point devoir te mettre debout, mais tu le vois heureux celui-là qui te dit : « J'ai entendu l'appel qui est pour moi et je me lève. » Mais pour les autres il n'est chant de cloche ni de clairon et ils demeurent tristes. La liberté pour eux n'est que liberté de ne point être.

LXXXIV

Ceux-là qui mélangent les langages se trompent, car, certes, il peut manquer çà et là une épithète comme d'un certain vert qui est celui de l'orge jeune et peut-être la trouverai-je dans le langage de mon voisin. Mais il s'agit ici de signes. Ainsi puis-je désigner la qualité de mon amour en disant que la femme est belle. Ainsi puis-je désigner la qualité de mon ami en parlant de sa discrétion. Mais ainsi je ne porte rien qui soit mouvement de la vie. Mais considération sur l'objet tel que mort.

Il est certes des peuples qui ont construit une qualité de qualités diverses. Qui ont donné un nom à un autre dessin dessiné à travers les mêmes matériaux. Et qui ont un mot pour le dire. Ainsi, peut-être est-il un mot possible pour désigner la mélancolie qui sans raison te prend le soir devant ta porte, quand le soleil cesse de brûler et que la nuit doit bientôt te mettre en veilleuse, laquelle est crainte de vivre à cause du souffle des enfants toujours si près de se changer en souffles trop courts de maladie, comme de la montagne à gravir, quand te vient cette crainte qu'ils renoncent et que tu aimerais les prendre par la main pour les aider. Et ce mot-là serait l'expression de ton expérience et le patrimoine de ton peuple s'il se trouvait qu'il fût souvent à employer.

Mais ainsi je ne transporte rien que tu ne saches. Et mon langage dans son essence n'est point fait pour charrier des touts déjà devenus, comme de peindre en rose la fleur, mais de construire à l'aide des mots les plus simples des opérations qui te nouent, et non de dire celle-là belle, mais qu'elle faisait le silence dans le cœur comme un jet d'eau d'après-midi.

Et tu dois tenir aux opérations que rend possibles le génie de ton peuple et qui nouent selon son génie, de même que la trame des corbeilles d'osier ou des filets de la mer. Mais si tu mélanges les langages, loin d'enrichir l'homme, tu le vides, car au lieu d'exprimer la vie dans ses opérations tu ne lui proposes plus que des opérations déjà faites et usées, et au lieu de me dire la découverte que provoque en toi ce certain vert, et comment t'alimente et te change la vue de l'orge jeune quand tu reviens de ton désert, te voilà qui te sers d'un mot offert déjà comme provision et qui, te permettant de désigner, t'épargne de saisir.

Car vaine était ta prétention de me dénommer toutes les couleurs en en prenant les noms là où elles sont désignées et tous les sentiments en prenant leurs noms là où on les éprouve et où un mot résume l'expérience subie par des générations et toutes les attitudes internes, comme le goût du soir, en les prenant là où le hasard les a fait énoncer. Croyant enrichir l'homme de la possession de ce charabia universel. Quand la seule véritable richesse et divinité de l'homme n'étaient point ce droit à la référence du dictionnaire, mais bien de sortir de soi, dans son essence, ce que précisément il n'est point de mot pour dire, sinon d'abord tu ne m'apprendrais rien, sinon ensuite il faudrait plus de mots qu'il n'est de grains de sable le long des mers.

Qu'est-ce, en comparaison de ce que tu pourrais avoir à dire, les mots que tu auras volés et qui pourriront ton langage ?

Car seuls sont à dénommer les sommets de montagnes distingués des autres et qui te font un monde plus clair. Et il se peut que je t'apporte ainsi, si je crée, quelques vérités nouvelles dont le nom une fois formulé sera comme le nom dans ton cœur de quelque nouvelle divinité. Car une divinité exprime une certaine relation entre des qualités dont les éléments ne sont pas neufs mais le sont devenus en elle.

Car j'ai conçu. Et il est bon que je marque au fer dans ton cœur le chiffre qui te peut augmenter. De peur qu'ensuite tu ne t'égares.

Mais sache que hors les clefs de voûte qui me sont découvertes par d'autres que toi, tu ne peux rien désigner, par les mots, qui soit de ton essence et de ta vie. Et si tu me peins le ciel en rouge et la mer en bleu, je refuse d'être ému car il te deviendrait vraiment trop aisé de m'émouvoir !

Pour m'émouvoir il faut me nouer dans les liens de ton langage et c'est pourquoi le style est opération divine. C'est ta structure alors que tu m'imposes et les mouvements mêmes de ta vie, lesquels n'ont point d'égaux au monde. Car si tous ont parlé des étoiles et de la fontaine et de la montagne, nul ne t'a dit de gravir la montagne pour boire aux fontaines d'étoiles leur lait pur.

Mais s'il est par hasard un langage où ce mot soit, c'est qu'alors je n'ai rien inventé et n'apporte rien qui soit vivant. Ne t'encombre point de ce mot s'il ne doit pas chaque jour te servir. Car ce sont des faux dieux ceux qui ne servent pas dans les prières de chaque soir.

Mais s'il se trouve que l'image t'illumine, alors elle est crête de montagne d'où le paysage s'ordonne. Et cadeau de Dieu. Donne-lui un nom pour t'en souvenir.

LXXXV

Me vint l'impérissable désir de bâtir les âmes. Et me vint la haine des adorateurs de l'usuel. Car en fin de compte si tu dis servir la réalité tu ne trouveras rien que la nourriture à offrir à l'homme, laquelle change peu de goût selon la civilisation. (Et encore ai-je parlé de l'eau qui devient cantique !)

Car ton plaisir d'être gouverneur de province tu ne le dois qu'à mon architecture, laquelle ne te sert de rien dans l'instant, mais seulement t'exalte selon l'image que j'ai fondée de mon domaine. Et les plaisirs même de ta vanité ne sont pas dus aux objets pondérables qui dans l'instant ne te servent de rien, et dont tu ne considères que la couleur qu'ils ont dans l'éclairage de mon empire.

Et celle-là qui a baigné quinze ans dans les aromates et les huiles, à qui furent enseignés la poésie, la grâce et le silence qui seul contient et qui, sous le front lisse, est patrie de fontaines, me diras-tu, parce qu'un autre corps

ressemble au sien, qu'elle compose pour tes nuits le même breuvage que la prostituée que tu paies ?

Et, de ne point les distinguer sous prétexte de t'enrichir en facilitant tes conquêtes, car il te coûtera moins de soins de bâtir une prostituée que de fonder une princesse, tu t'appauvriras.

Il se peut que tu ne saches point goûter la princesse, car le poème lui-même n'est ni cadeau ni provision mais ascension de toi-même, il se peut que tu ne sois point lié par la grâce du geste, de même qu'il est des musiques auxquelles tu n'accéderas point faute d'effort, mais ce n'est pas qu'elle ne vaille rien, mais que simplement tu n'existes pas.

Dans le silence de mon amour j'ai écouté parler les hommes. Je les ai entendus s'émouvoir. J'ai vu luire l'acier des couteaux dans les disputes. Aussi sordides qu'ils fussent et que fussent leurs bouges, hors l'appétit de nourriture, je n'ai jamais trouvé qu'ils s'animassent pour des biens qui eussent un sens hors du langage qu'ils parlaient. Car la femme pour laquelle tu désires tuer est elle-même toujours autre chose qu'un simple corps, mais telle patrie particulière hors de laquelle tu te découvres exilé et sans signification. Car la bouilloire où se prépare le thé du soir, voilà brusquement qu'elle te manque, de perdre son sens à travers elle.

Mais si dans la démarche de ta stupidité tu t'y trompes, et de voir les hommes chérir la bouilloire du soir, tu l'honores pour elle-même et asservis l'homme à la forger, alors il n'est plus d'hommes pour l'aimer et tu as ruiné l'un et l'autre.

Ainsi si tu morcelles un visage, ayant reconnu la douceur des enfants et la piété d'un lit de malade et le silence comme autour d'un autel et la grave maternité. Alors tu me feras, pour en favoriser le nombre, des écuries ou des étables et tu parqueras tes troupeaux de femmes afin qu'elles accouchent.

Et tu auras perdu pour toujours ce que tu prétendais favoriser, car peu t'importent les fluctuations d'un bétail, s'il s'agit de bêtes à l'engrais.

Moi je construis l'âme de l'homme et je lui bâtis des frontières et des limites et je lui dessine des jardins — et pour que soit le culte de l'enfant et qu'il prenne un sens

dans le cœur, il se peut que peut-être en apparence j'en favorise moins le nombre — car je ne crois point en ta logique mais en la pente de l'amour.

Si tu es, tu construis ton arbre, et si j'invente et fonde l'arbre ce n'est qu'une graine que je propose. Les fleurs et les fruits y dorment en puissance dans le lit de ce pouvoir. Si tu te développes, tu te développes selon mes lignes non préconçues car je ne m'en suis point préoccupé. Et d'être, tu peux devenir. Et ton amour devient enfant de cet amour.

LXXXVI

Et je me heurtais à un seuil car il est des époques où le langage ne peut rien saisir ni rien prévoir. Ceux-là m'opposent le monde comme un rébus et exigent que je le leur explique. Mais il n'est point d'explication et le monde n'a point de sens.

« Faut-il nous soumettre ou lutter ? » Il faut se soumettre pour survivre et lutter pour continuer d'être. Laisse faire la vie. Car telle est la misère du jour que la vérité de la vie, laquelle est une, prendra pour s'exprimer des formes contraires. Mais ne te fais point d'illusions : tel que tu es, tu es mort. Et tes contradictions sont celles de la mue, et tes déchirements et tes misères. Tu craques et te déchires. Et ton silence est du grain de blé dans la terre où il pourrit afin de devenir. Et ta stérilité est stérilité dans ta chrysalide. Mais tu renaîtras embelli d'ailes.

Tu te diras, du haut de la montagne d'où sont résolus tes problèmes : « Comment n'ai-je pas d'abord compris ? » Comme s'il était d'abord quelque chose à comprendre.

LXXXVII

Tu ne recevras point de signe car la marque de la divinité dont tu désires un signe c'est le silence même. Et les pierres ne savent rien du temple qu'elles composent et n'en peuvent rien savoir. Ni le morceau

d'écorce, de l'arbre qu'il compose avec d'autres. Ni l'arbre lui-même, ou telle demeure, du domaine qu'ils composent avec d'autres. Ni toi de Dieu. Car il faudrait que le temple apparût à la pierre ou l'arbre à l'écorce, ce qui n'a point de sens car il n'est point pour la pierre de langage où le recevoir. Le langage est de l'échelle de l'arbre.

Ce fut ma découverte après ce voyage vers Dieu.

Toujours seul, enfermé en moi en face de moi. Et je n'ai point d'espoir de sortir par moi de ma solitude. La pierre n'a point d'espoir d'être autre chose que pierre. Mais, de collaborer, elle s'assemble et devient temple.

L'apparition de l'archange je n'ai plus l'espoir d'y prétendre car ou bien il est invisible ou bien il n'est pas. Et ceux qui espèrent un signe de Dieu c'est qu'ils en font un reflet de miroir et n'y découvriraient rien qu'eux-mêmes. Mais me vient, d'épouser mon peuple, la chaleur qui me transfigure. Et cela est marque de Dieu. Car une fois fait le silence, il est vrai pour toutes les pierres.

Donc moi-même, hors de toutes communautés, je ne suis rien qui compte et ne saurais me satisfaire.

Donc laissez-vous être grain de blé pour l'hiver dans la grange, et y dormir.

LXXXVIII

Ce refus d'être transcendés :

« Moi », disent-ils.

Et ils se frappent le ventre. Comme s'il était quelqu'un en eux, par eux. Ainsi des pierres du temple qui diraient : « Moi, moi, moi... »

De même ceux-là que je condamnais à extraire les diamants. La sueur, les ahans, l'abrutissement devenaient diamants et lumière. Et ils existaient par le diamant qui était leur signification. Mais vint le jour où ils se révoltèrent. « Moi, moi, moi ! » disaient-ils. Voici qu'ils refusaient de se soumettre au diamant. Ils ne voulaient plus devenir. Mais se sentir honorés pour eux-mêmes. Au lieu du diamant ils se proposaient eux-mêmes pour

modèle. Ils étaient laids car ils sont beaux en le diamant. Car les pierres sont belles en le temple. Car l'arbre est beau en le domaine. Car le fleuve est beau en l'empire. Et l'on chante le fleuve : « Toi, le nourricier de nos troupeaux, toi le sang lent de nos plaines, toi le conducteur de nos navires... »

Mais ceux-là s'estimaient comme but et comme fin, et ne s'intéressant plus désormais qu'à ce qui les servait, non à plus haut qu'eux-mêmes qu'ils eussent servi.

Et c'est pourquoi ils massacrèrent les princes, écrasèrent en poudre les diamants pour les partager entre eux tous, enfouirent dans les cachots ceux qui, chercheurs de vérités, eussent pu un jour les dominer. « Il est temps, disaient-ils, que le temple serve les pierres ». Et tous ils s'en allaient enrichis, pensaient-ils, de leurs morceaux de temple, mais dépossédés de leur part divine et devenus simples gravats !

LXXXIX

Et cependant tu interroges :

« Où commence l'esclavage, où finit-il, où commence l'universel, où finit-il ? Et les droits de l'homme où commencent-ils ? Car je connais les droits du temple qui est sens des pierres et les droits de l'empire qui est sens des hommes et les droits du poème qui est sens des mots. Mais je ne reconnais point les droits des pierres contre le temple, ni les droits des mots contre le poème, ni les droits de l'homme contre l'empire. »

Il n'est point d'égoïsme vrai mais mutilation. Et celui-là qui s'en va tout seul disant : « Moi, moi, moi... », il est comme absent du royaume. Ainsi la pierre hors du temple ou le mot sec hors du poème ou tel fragment de chair qui ne fait point partie d'un corps.

« Mais, lui dit-on, je puis supprimer les empires et unir les hommes en un seul temple, et voilà qu'ils reçoivent leur sens d'un temple plus vaste...

— C'est que tu ne comprends rien, répondit mon père. Car ces pierres-là tu les vois d'abord qui composent un bras et y reçoivent leur sens. D'autres une gorge et

d'autres une aile. Mais ensemble elles composent un ange de pierre. Et d'autres, ensemble, composent une ogive. Et d'autres ensemble une colonne. Et maintenant si tu prends ces anges de pierre, ces ogives et ces colonnes, tous ensemble composent un temple. Et maintenant si tu prends tous les temples, ils composent la ville sainte qui te gouverne dans ta marche dans le désert. Et prétends-tu qu'au lieu de soumettre les pierres au bras, à la gorge et à l'aile d'une statue, puis à travers le bras, la gorge, l'aile à la statue, puis à travers les statues au temple, puis à travers les temples à la ville sainte, il te soit plus profitable de soumettre d'emblée des pierres à cette ville sainte en en faisant un grand tas uniforme, comme si le rayonnement de la ville sainte, lequel est un, ne naissait point de cette diversité ? Comme si le rayonnement de la colonne, lequel est un, ne naissait pas du chapiteau, du fût et du socle, lesquels sont divers. Car plus la vérité est haute, plus tu dois observer de haut pour la saisir. La vie est une, de même que la pente vers la mer, et cependant d'étage en étage se diversifie, déléguant son pouvoir d'Être en Être comme d'échelon en échelon. Car ce voilier est un, bien qu'assemblage divers. Car, de plus près, tu y découvres des voiles, des mâts, une proue, une coque, une étrave. De plus près encore, ayant chacun d'eux des cordes, des éclisses, des planches et des clous. Et chacun d'eux encore plus loin se décompose.

« Et mon empire n'a point de signification ni de vie véritable, ni les parades de soldats au garde à vous, comme de la ville simple si elle n'est que pierres bien alignées. Mais d'abord ton foyer. Puis les foyers une famille. Puis les familles une tribu. Puis les tribus une province. Puis les provinces mon empire. Et cet empire tu le vois fervent et animé de l'est à l'ouest et du nord au sud, ainsi qu'un voilier en mer qui se nourrit de vent et l'organise vers un but qui ne varie pas, bien que le vent varie et bien que le voilier soit assemblage.

« Et maintenant tu peux le continuer, ton travail d'élévation, et prendre les empires pour en faire un navire plus vaste qui absorbe en lui les navires et les emporte dans une direction qui sera une, nourrie de vents divers et qui varient, sans que varie le cap de l'étrave dans les étoiles. Unifier, c'est nouer mieux les diversités particulières, non les effacer pour un ordre vain. »

(Mais il n'est point d'étage en soi. Tu en as dénommé quelques-uns. Tu eusses pu en dénommer d'autres qui eussent emboîté les premiers. Pas sûr.)

XC

Et voici cependant qu'il te vient de t'inquiéter, car tu as vu le mauvais tyran écraser les hommes. Et l'usurier les tenir dans son esclavage. Et quelquefois le bâtisseur de temples ne point servir Dieu mais se servir soi et tirer pour soi la sueur des hommes. Et il ne t'est pas apparu que les hommes en fussent grandis.

C'est que mauvaise était la démarche. Car il ne s'agit point de faire l'ascension, et au hasard des pierres qui le composent, d'en tirer le bras. Au hasard des membres l'ange de pierre. Au hasard des anges ou des colonnes ou des ogives le temple. Car tu es libre ainsi de t'arrêter à l'étage que tu souhaites. Il n'est point meilleur de soumettre les hommes au temple qu'au simple bras de la statue. Car ni le tyran, ni l'usurier, ni le bras, ni le temple n'ont qualité pour absorber les hommes et les enrichir en retour de leur propre enrichissement.

Ce ne sont point les matériaux de la terre qui s'organisent par hasard et font leur ascension dans l'arbre. Pour créer l'arbre, tu as jeté d'abord la graine où il dormait. Il est venu d'en haut et non d'en bas.

Ta pyramide n'a point de sens si elle ne s'achève en Dieu. Car celui-là se répand sur les hommes après les avoir transfigurés. Tu peux te sacrifier au prince si lui-même en Dieu se prosterne. Car alors ton bien te revient ayant changé de goût et d'essence. Et l'usurier ne sera point, ni le bras seul, ni le temple seul, ni la statue. Car d'où viendrait ce bras s'il n'est pas né d'un corps ? Le corps n'est point assemblage de membres. Mais de même que le voilier n'est point, au hasard de leur assemblage, un effet d'éléments divers, mais au contraire découle par diversités et contradictions apparentes de la seule pente vers la mer, laquelle est une, de même que le corps se diversifie en membres mais n'est point une somme, car on ne va point des matériaux à l'ensemble, mais comme te le dira tout créateur et tout jardinier et tout poète, de l'ensemble aux matériaux. Et qu'il me suffit d'enflammer

ommes de l'amour des tours qui dominent les sables our que les esclaves des esclaves de mes architectes inventent le charroi des pierres et bien d'autres choses.

XCI

La grande erreur est de ne point connaître que la loi est signification des choses, non rite plus ou moins stérile à l'occasion de ces choses. De légiférer sur l'amour je fais naître telle forme d'amour. Mon amour est dessiné par les contraintes mêmes que je lui impose. La loi peut donc être coutume aussi bien que gendarme.

XCII

C'est pourquoi cette nuit, du haut des remparts où je tiens la ville dans ma puissance, où mes garnisons tiennent les villes de l'empire et communiquent l'une avec l'autre à l'aide de feux sur les montagnes — de même que parfois s'appellent l'une l'autre les sentinelles qui se promènent le long des remparts, et chacune s'ennuie (mais cependant s'apercevra plus tard qu'elle tirait son sens de cette promenade, car il n'est point de langage offert à la sentinelle pour que ses pas soient retentissants en son cœur, et elle ne sait pas ce qu'elle fait, et chacune croit s'ennuyer et attendre l'heure de la soupe. Mais je sais bien qu'il n'est point d'intérêt à accorder au langage des hommes et que mes sentinelles qui rêvent de soupe et bâillent de la corvée de garde se trompent. Car ensuite, à l'heure du repas, c'est une sentinelle qui se nourrit et lance une bourrade au voisin — et qui est vaste — car, si je les bloquais autour de leur auge, il n'y aurait plus rien que bétail.)

Donc cette nuit-là que l'empire se lézarde, où pesante est l'absence de quelques feux sur les montagnes, car la nuit peut gagner de les éteindre l'un après l'autre, ce qui est éboulement de l'empire, lequel éboulement menacera jusqu'au goût du repas du soir et jusqu'au sens du baiser que donne la mère à l'enfant. Car autre est cet enfant qui n'est point d'un empire, et l'on n'embrasse plus Dieu à travers.

Quand l'incendie menace on use du contre-feu. J'ai

fait de mes guerriers fidèles un cercle de fer et tout ce que j'y ai enfermé je l'ai écrasé. Génération transitoire, qu'importent les bûchers auxquels je t'ai réduite. Il faut sauver le temple de la signification des choses. Car me l'a enseigné la vie, il n'est point de torture véritable dans la chair mutilée ni même dans la mort. Mais le retentissement grandit selon l'envergure du temple qui donne leur sens aux actes des hommes. Et celui-là qui a été formé fidèle à l'empire, si tu le tiens hors de l'empire dans sa prison d'exil, tu le vois qui s'écorche aux barreaux et refuse de boire, car son langage n'a plus de sens. Et qui, sinon lui, s'écorcherait ? Et celui-là qui a été forgé selon la morale du père, si son fils a chu dans le torrent et que tu le retiens sur la rive, tu le sens qui se tord dans tes bras pour t'échapper et il hurle, et veut se jeter dans le gouffre, car son langage n'a plus de sens. Mais ce premier, tu le vois enorgueilli et majestueux le jour de la fête de l'empire, et le second, tu le vois resplendir le jour de la fête du fils. Et ce qui cause tes souffrances les plus graves, c'est cela même qui t'apporte tes joies les plus hautes. Car souffrances et joies sont fruits de tes liens et tes liens des structures que je t'ai imposées. Et moi je veux sauver les hommes et les contraindre d'exister, même si je les touche par la voie même de ce qui les fait souffrir, comme de la prison qui sépare de la famille, ou de l'exil qui sépare de l'empire, car si tu me reproches cette souffrance à cause de ton goût pour la famille ou pour l'empire, je te répondrai qu'absurde est ta démarche puisque précisément je sauve ce qui te fait être.

Génération transitoire, dépositaire d'un temple que peut-être tu ne sais voir, faute de recul, mais qui fait l'étendue de ton cœur et le retentissement de tes paroles et les grands feux intérieurs de tes joies, à travers toi je sauverai le temple. Qu'importe donc le cercle des guerriers de fer ?

On m'a surnommé le juste. Je le suis. Si j'ai versé le sang c'est pour établir non ma dureté mais ma clémence. Car celui-là qui maintenant me baise aux genoux je le puis bénir. Et il est enrichi de ma bénédiction. Et il s'en va en paix. Mais celui-là qui doute de ma puissance qu'y gagne-t-il ? Si je lève les doigts sur lui, versant le miel de mon sourire, il ne le sait point recevoir. Et il va, pauvre. Car ne l'enrichit point dans sa solitude de désormais

s'écrier : « Moi, moi, moi... », à quoi il n'est point de réponse. S'il me basculait du haut des remparts, ce n'est point moi d'abord qui leur manquerais. Mais la douceur d'être des fils. Mais l'apaisement d'être bénis. Mais l'eau pure sur le cœur d'être pardonnés. Mais le refuge, mais la signification, mais le grand manteau du berger. Qu'ils s'agenouillent pour que je leur puisse être bon, qu'ils m'honorent dans ma grandeur pour que je les en puisse grandir. Qui donc ici parle de moi ?

Je n'ai point fait servir les hommes à ma gloire car je m'humilie devant Dieu, et ainsi Dieu, qui la reçoit seul, les enveloppe-t-il tous en retour de sa gloire. Je n'ai point usé des hommes pour servir l'empire. Mais j'ai usé de l'empire pour fonder les hommes. Si j'ai prélevé comme mon dû le fruit de leur travail, ce fut pour le remettre à Dieu, afin de le répandre en retour sur eux comme un bienfait. Et voici que de mes greniers coule un blé qui est récompense. Ainsi, en même temps qu'aliment se fait-il lumière, cantique et paix du cœur.

Ainsi de toute chose qui concerne les hommes car ce bijou a sens de mariage, ce campement sens de la tribu, ce temple sens de Dieu et ce fleuve sens de l'empire.

Sinon que posséderaient-ils ?

On ne bâtit pas l'empire avec les matériaux. On absorbe les matériaux dans l'empire.

XCIII

Il y avait des êtres et la fidélité. Je dis fidélité le lien aux êtres, comme la meunerie, ou l'empire, ou le temple, ou le jardin, grand celui-là, car fidèle au jardin.

Vient alors celui qui ne comprend rien de ce qui seul compte et à cause d'une illusion de fausse science qui est de démontrer pour connaître (connaître mais non contenir, car manque l'essentiel comme des lettres du livre si tu les as mêlées : ta présence. Si tu mêles tu effaces le poète. Et si le jardin n'est plus qu'une somme tu effaces le jardinier). Celui-là donc découvre comme arme l'ironie qui n'est que du cancre. Car elle est de mêler les lettres sans lire le livre. Et il te dit : « Pourquoi mourir pour un temple qui n'est que somme de pierres ? » Et tu n'as

rien à lui répondre. « Pourquoi mourir pour un jardin qui n'est que somme d'arbres et d'herbe ? » Et tu n'as rien à lui répondre. « Pourquoi mourir pour des caractères de l'alphabet ? » Et comment accepterais-tu de mourir ?

Mais en réalité, une à une il détruit tes richesses. Et tu refuses de mourir, donc d'aimer, et tu nommes ce refus exercice de l'intelligence quand tu es ignare et te donnes tant de mal pour défaire ce qui a été fait, et manger ton bien le plus précieux : le sens des choses.

Et lui en tire vanité, bien qu'il ne soit qu'un pillard puisqu'il ne construit point dans son acte comme construirait celui qui, en même temps qu'il polit sa phrase, forge le style qui lui permettra de polir plus loin. Il obtient un effet de surprise en cassant la statue pour te distraire de ses morceaux, car ce temple tu le croyais méditation et silence, mais il n'est qu'amas de gravier et ne mérite point que l'on meure.

Et quand il t'a enseigné cette opération qui tue les dieux il ne te reste rien pour respirer ni vivre. Car ce qui compte d'abord dans l'objet c'est la lumière dont le colore la civilisation dont tu parles. Ainsi de la pierre du foyer qui est amour, et de l'étoile qui est du royaume de Dieu, et de la charge que je te confère qui est de la dignité royale. Et de l'écusson qui est de la dynastie. Mais que ferais-tu d'une pierre, d'une charge, d'un chiffre qui ne seraient point éclairés ?

Alors de destruction en destruction tu glisses vers la vanité, car elle demeure seule coloration possible quand il n'est plus que résidu dont tu ne saurais te nourrir. Alors ton objet, son sens, faute d'un autre sens, il faut bien qu'il le tire de toi-même. Et voilà que tu demeures seul à colorer les choses de ta maigre lumière. Car ce vêtement neuf, il est de toi. Et ce troupeau, il est de toi. Et cette demeure plus riche qu'une autre, elle est de toi. Et tout ce qui est d'un autre que toi, ce vêtement, ce troupeau, cette demeure, te devient ennemi. Car il est contre toi un empire opposé et semblable. Te voilà bien obligé dans ton désert de te montrer satisfait de toi-même puisque hors de toi il n'est plus rien d'autre. Et te voilà désormais condamné à crier : « Moi, moi, moi » dans le vide, ce à quoi il n'est point de réponse.

Et je n'ai point connu de jardinier qui fût vaniteux si, simplement, il aimait son jardin.

XCIV

APPARITION du dieu qui donne la couleur aux choses. Qu'elle s'en aille celle-là, et toutes les choses seront changées. Qu'est-ce que ce gain du jour s'il ne sert plus à embellir l'autre ? Tu croyais pouvoir l'user pour saisir, et voilà qu'il n'est rien à saisir. Qu'est-ce que ton aiguière d'argent pur si elle n'est plus de la cérémonie du thé auprès d'elle avant l'amour ? Qu'est-ce que la flûte de buis pendue au mur si elle n'est plus pour lui chanter ? Qu'est-ce que les paumes de tes mains si elles ne sont plus pour contenir le poids du visage s'il s'endort ? Te voilà comme une boutique où ne seraient qu'objets à vendre et qui n'ont point reçu de place en elle et donc en toi. Chacun avec leur étiquette et qui attendent de vivre.

Ainsi des heures du jour qui ne sont plus attente d'un pas léger, puis d'un sourire dans ta porte, lequel sourire est le gâteau de miel que l'amour loin de toi a composé dans le silence et dont tu vas te rassasier. Qui ne sont plus heures de l'adieu quand il faut bien que l'on s'en aille. Qui ne sont plus heures du sommeil où tu répares ton désir.

Il n'est plus temple mais pierres en vrac. Et tu n'es plus. Et comment renoncerais-tu, sachant même que tu oublieras et construiras un autre temple, car la vie est ainsi, qu'un jour, elle reprendra cette aiguière et ce tapis de haute laine et ces heures du matin, du midi et du soir, et de nouveau donnera un sens à tes gains et de nouveau donnera un sens à tes fatigues et de nouveau te fera près ou loin, ou t'approchant, ou t'éloignant, ou perdant, ou retrouvant quelque chose ? Car maintenant qu'elle ne sert plus de clef de voûte, tu ne t'approches, ni ne t'éloignes, ni ne perds, ni ne retrouves, ni ne prolonges, ni ne recules quoi que ce soit au monde.

Car si tu crois communiquer avec ces choses et les prendre et les désirer et y renoncer et les espérer et les briser et les répandre et les conquérir et les posséder, tu te trompes car tu ne prends, ne retiens, ne possèdes, ne perds, ne retrouves, n'espères, ne désires que la lumière qui leur est donnée par leur soleil. Car il n'est point de passerelle entre les choses et toi, mais entre toi et les

visages invisibles qui sont de Dieu, ou de l'empire, ou de l'amour. Et si je te vois, marin, sur la mer, c'est à cause d'un visage qui a fait de l'absence un trésor, à cause du retour que te disent les chants anciens des galères, à cause des histoires d'îles miraculeuses et des récifs de corail de là-bas. Car je te le dis, le chant des galères charge pour toi le chant des vagues quand bien même les galères ne sont plus, et les récifs de corail, même si jamais tes voiles ne t'y emporteront, augmentent de leur couleur la couleur de tes crépuscules sur les eaux. Et les naufrages que l'on t'a dits, même si tu ne dois jamais sombrer, font aux plaintes de la mer, le long des falaises, leur musique de cérémonie qui est d'ensevelir les morts. — Sinon que ferais-tu sauf de bâiller en tirant des cordages secs, alors que te voilà fermant tes bras sur ta poitrine, grand comme la mer. Car je ne connais rien qui ne soit d'abord visage, ou civilisation, ou temple bâti pour ton cœur.

Et c'est pourquoi tu ne veux point renoncer à toi-même quand, ayant trop longtemps vécu d'un amour, tu n'as plus d'autre sens.

Et c'est pourquoi les murs de la prison ne peuvent enfermer celui qui aime, car il est d'un empire qui n'est point des choses mais du sens des choses et se rit des murs. Et qu'elle existe quelque part même endormie, et donc comme morte et ne lui servant de rien dans l'instant, et même si tu bâtis ces murs de forteresse entre elle et lui, voilà qu'en silence dans le secret de son esprit elle l'alimente. Et tu ne saurais les séparer.

Ainsi de toute apparition née du nœud divin qui noue les choses. Car tu ne peux rien recevoir, si tu en es privé, de celle-là que seulement tu désires et qui t'exaspère dans ta nuit blanche, non plus que ton chien, s'il a faim, d'une image de viande, car n'est point né le dieu qui est de l'esprit et franchit les murs. Mais je te l'ai dit de celui-là qui est le maître du domaine et se promène à l'aube dans la terre mouillée. Rien du domaine ne le sert dans l'instant. Il ne voit rien qu'un chemin creux. Et cependant il n'est point le même qu'un autre, mais grand de cœur. Ainsi celui-là qui est sentinelle de l'empire dont il ne touche rien qu'un chemin de ronde qui est de granit sous les étoiles. Il va de long en large, menacé dans sa chair.

Que connais-tu de plus pauvre que lui, prisonnier d'une prison de cent pas ? Alourdi d'armes, puni de geôle s'il s'assoit, et de mort s'il s'endort. Glacé par le gel, trempé par la pluie, brûlé par le sable et n'ayant rien d'autre à attendre sinon d'un fusil ajusté dans l'ombre et qui s'aligne sur son cœur. Que connais-tu de plus désespéré ? Quel mendiant n'est pas plus riche dans la liberté de sa démarche, et le spectacle du peuple où il trempe, et le droit qu'il a de se distraire de droite à gauche ?

Et cependant ma sentinelle est de l'empire. Et l'empire l'alimente. Elle est plus vaste que le mendiant. Et sa mort même sera payante parce qu'alors elle s'échangera contre l'empire.

J'envoie mes prisonniers rompre des pierres. Et ils les rompent et ils sont vides. Mais si tu bâtis ta maison, crois-tu rompre les mêmes pierres ? Tu bâtis le mur d'une maison et tes gestes sont non d'un châtiment mais d'un cantique.

Car il suffit pour y voir clair de changer de perspective. Certes, celui-là tu le trouves enrichi si à l'instant qu'il va mourir il est sauvé et vit plus loin. Mais si tu changes de montagne et considères sa destinée faite, et déjà nouée comme gerbe, tu le trouveras plus heureux d'une mort qui a eu un sens.

Ainsi encore de celui-là que j'ai fait saisir une nuit de guerre afin qu'il me livre les projets de mon ennemi. « Je suis de chez moi, me dit-il, et tes bourreaux n'y peuvent rien... » J'eusse pu l'écraser sous une meule sans en faire sourdre l'huile du secret, car il était de son empire.

« Pauvre es-tu, lui disais-je, et à ma merci. »

Mais il riait de m'entendre le dire pauvre. Car son bien possédé, je ne pouvais pas le trancher de lui.

Voici donc le sens de l'apprentissage. Car tes richesses véritables ne sont point objets, lesquels vaudraient quand tu en uses, comme il en est de ton âne quand tu le chevauches ou de tes écuelles lorsque tu manges, mais qui n'ont plus de sens une fois rangés. Ni lorsque la force des choses t'en sépare, comme la femme que tu te bornes à désirer sans l'aimer.

Car, certes, l'animal ne peut accéder qu'à l'objet. Et non à la couleur de l'objet selon un langage. Mais tu es homme et t'alimentes du sens des choses et non des choses.

Et toi je te construis et je t'élève. Et je te montre dans

la pierre ce qui n'est point de la pierre, mais mouvement du cœur du sculpteur et majesté du guerrier mort. Et tu es riche de ce qu'existe quelque part le guerrier de pierre. Et des moutons, des chèvres, des demeures et des montagnes, je bâtis pour toi, t'ayant élevé encore, un domaine. Et si rien du domaine ne te sert dans l'instant t'en voilà cependant rempli. Je prends les mots vulgaires et, les nouant dans le poème, je t'en enrichis. Je prends des fleuves et des montagnes et les nouant dans mon empire je t'en exalte. Et, les jours de victoire, les cancéreux sur leurs grabats, les prisonniers dans leurs prisons, les perdus de dettes parmi leurs huissiers, les voilà rayonnant d'orgueil car il n'est point de mur ni d'hôpital ni de prison qui t'empêche de recevoir car j'ai tiré de cette matière disparate un dieu qui se rit des murs et qui est plus fort que les supplices.

Et c'est pourquoi, t'ai-je dit, je construis l'homme et renverse les murs, et arrache les barreaux et le délivre. Car j'ai bâti celui qui communique et se rit des remparts. Et se rit des geôliers. Et se rit des fers de bourreaux qui ne le peuvent point réduire.

Car, certes, tu ne communiques point de l'un en l'autre. Mais de l'un en l'empire et de l'autre en l'empire qui est pour vous deux significations. Et si tu me demandes : « Comment la joindre, celle-là que j'aime quand les murs ou les mers ou la mort m'en séparent ? », je te répondrai qu'inutile est de crier vers elle pour elle, mais qu'il te suffit de chérir ce dont aucun mur ne te sépare, ce visage de la maison, du plateau à thé et de la bouilloire et du tapis de haute laine dont est clef de voûte l'épouse qui dort, puisqu'il t'est donné de l'aimer bien qu'absente et bien qu'endormie...

C'est pourquoi je dis qu'importe d'abord, dans la construction de l'homme, non de l'instruire, ce qui est vain s'il n'est plus qu'un livre qui marche, mais de l'élever et de le conduire aux étages où ne sont plus les choses mais les visages nés du nœud divin qui noue les choses. Car il n'est rien à espérer des choses si elles ne retentissent les unes sur les autres, ce qui est seule musique pour le cœur.

Ainsi de ton travail s'il est pain des enfants ou échange

de toi en plus vaste. Ainsi de ton amour s'il est autre chose de plus haut que recherche d'un corps à saisir, car close en soi est la joie qu'il te donne.

Et c'est pourquoi je parlerai d'abord sur la qualité des créatures.

Quand dans la tristesse des nuits chaudes, de retour des sables, tu visites le quartier réservé et choisis celle-ci pour oublier en elle l'amour, et si tu la caresses et l'entends qui te parle et répond, cependant l'amour une fois consommé et même si elle était belle, tu repars dévêtu de toi-même et n'ayant point formé de souvenir.

Mais s'il se trouve que la même d'apparence, aux mêmes gestes, de la même grâce, aux mêmes mots, c'était cette princesse issue d'une île au fil de lentes caravanes, baignée quinze ans d'abord dans la musique, dans le poème et la sagesse, et permanente et sachant brûler de colère sous l'affront, et brûler de fidélité sous les épreuves, et riche de sa part irréductible, pleine de dieux qu'elle ne saurait trahir, et capable d'offrir au bourreau sa grâce extrême pour un seul mot exigé d'elle qu'elle dédaignerait de dire, si bien fondée dans sa noblesse que son dernier pas serait plus pathétique qu'une danse, s'il se trouve que c'est celle-là qui, lorsque tu entres dans la salle de lune aux dalles luisantes où elle t'attend, ouvre pour toi ses jeunes bras, et si maintenant elle prononce les mêmes mots, mais qui seront ici expression d'une âme parfaite, alors je te le dis : tu repartiras au petit jour vers tes sables et vers tes ronces, non plus le même, mais cantique d'action de grâces. Car ne pèse point l'individu avec sa pauvre écorce et son bazar d'idées, mais avant tout compte l'âme plus ou moins vaste avec ses climats, ses montagnes, ses déserts de silence, ses fontes des neiges, ses versants de fleurs, ses eaux dormantes, toute une caution invisible et monumentale. Et c'est d'elle que tu tiens ton bonheur. Et tu ne peux plus t'en distraire. Car n'est point la même ta navigation sur la maigre rivière, même si tu fermes les yeux pour goûter son balancement, et ton voyage sur l'épaisseur des mers. Car n'est point le même ton plaisir, bien que l'objet en soit semblable, du faux diamant ou du diamant pur. Et celle-là qui se tait devant toi n'est point la même qu'une autre dans la profondeur de son silence.

Et tu ne t'y trompes point d'abord,

Et c'est pourquoi je refuse de te faciliter ta besogne et, puisque les femmes sont douces à ton corps, de t'augmenter la facilité de capture en les vidant de leur consigne, de leur refus et de leur noblesse, car j'aurais détruit par cela même ce que tu prétendais saisir.

Et si les voilà prostituées, tu ne puiseras plus en elles que le pouvoir d'y oublier l'amour, alors que la seule action que je sauve est celle qui enrichit pour l'action prochaine, comme de te pousser à vaincre, dans ton ascension, la montagne, ce qui te prépare à vaincre l'autre qui est plus haute, comme de te proposer, afin de fonder ton amour, de gravir l'âme inaccessible.

XCV

Le diamant est fruit de la sueur d'un peuple mais un peuple ainsi ayant sué, un diamant est devenu qui n'est point consommable ni divisible, et ne sert point chacun des travailleurs. Dois-je renoncer à la capture du diamant qui est étoile réveillée de la terre ? Du quartier de mes ciseleurs si j'extirpe les ciseleurs qui cisèlent des aiguières en or, lesquelles ne sont point non plus divisibles puisque chacune coûte une vie et que tandis que celui-là la cisèle il faut bien que je le nourrisse d'un froment cultivé ailleurs — et que, si je l'envoie à son tour labourer la terre il ne sera plus d'aiguière d'or mais une charge plus lourde de froment à distribuer — vas-tu me prétendre qu'il soit de la noblesse de l'homme de ne pas extraire le diamant et de ne plus ciseler l'objet d'or ? Où vois-tu que l'homme en soit enrichi ? Que m'importe le destin du diamant ? J'accepterai à la rigueur, pour plaire à la jalousie de la multitude, de brûler une fois l'an tous ceux que j'aurai récoltés, car ainsi ils bénéficieront d'un jour de fête, ou encore d'inventer une reine que je chargerai de leur éclat et ainsi ils posséderont une reine endiamantée. Et ainsi l'éclat de la reine ou la chaleur de la fête, en retour se répandra sur eux. Mais où vois-tu qu'ils soient plus riches de les enfermer dans leur musée, ces diamants, qui là non plus ne serviront de rien dans l'instant à personne, sauf à quelques oisifs stupides, et n'ennobliront qu'un gardien grossier et lourd ?

Car il te faudra bien admettre que seul vaut ce qui a coûté du temps aux hommes, comme du temple. Et que la gloire de mon empire, dont chacun recevra sa part, ne découle que du diamant que je les contrains d'extraire et de la reine que j'en aurai ornée.

Car je ne connais qu'une liberté qui est exercice de l'âme. Et non l'autre qui n'est que risible, car te voilà contraint quand même de chercher la porte pour franchir les murs et tu n'es point libre d'être jeune ni d'user du soleil la nuit. Si je t'oblige de choisir cette porte plutôt que l'autre, tu te plaindras de ma brimade, quand tu n'as point vu, s'il n'est qu'une porte, que tu subissais la même contrainte. Et si je te refuse le droit d'épouser celle-là qui te semble belle, tu te plaindras de ma tyrannie, quand tu n'as point remarqué faute d'en avoir connu une autre, que dans ton village toutes étaient bigles.

Mais celle-là que tu épouseras, comme je l'ai contraint de devenir et qu'à toi seul aussi j'ai forgé une âme, vous userez tous deux de la seule liberté qui ait un sens et qui est exercice de l'esprit.

Car la licence t'efface et, selon les paroles de mon père : « Ce n'est point être libre que de n'être pas. »

XCVI

Car je te parlerai un jour de la nécessité ou de l'absolu qui est nœud divin qui noue les choses.

Car impossible il est de jouer dans le pathétique au jeu de dés si les dés ne signifient rien. Et celui-là que j'envoie par ordre sur la mer, si elle se montre orageuse et qu'avant de s'y embarquer il en prend connaissance par un vaste regard, et que les nuages lourds il les pèse comme adversaires, et que cette houle il la mesure, et que ce fléchissement du vent il le respire, toutes ces choses pour lui retentiront les unes sur les autres et, de par la nécessité qui est mon ordre, à quoi il n'y a rien à répondre, il ne sera plus pour lui spectacle disparate de foire mais basilique construite et moi comme clef de voûte pour établir sa permanence. Ainsi celui-là sera-t-il magnifique

quand il entrera, déléguant à son tour ses ordres dans le cérémonial du navire.

Mais tel autre, hors de moi, s'il prétend visiter la mer en promeneur et qu'il y peut errer comme il le souhaite et se résoudre selon sa propre pente au demi-tour, il n'a point accès à la basilique et ces nuages lourds ne lui sont point épreuve mais guère plus importants que d'une toile peinte, et ce vent qui fraîchit n'est point transformation du monde mais faible caresse sur la chair, et cette houle qui se creuse n'est que fatigue pour son ventre.

Et c'est pourquoi ce que j'appellerai devoir, qui est nœud divin qui noue les choses, ne te construira ton empire, ton temple, ou ton domaine que s'il se montre à toi comme absolue nécessité et non comme jeu dont les règles seraient changeantes.

« Tu reconnaîtras un devoir, disait mon père, à ce que d'abord il n'est point de toi de le choisir. »

C'est pourquoi se trompent ceux-là qui cherchent à plaire. Et pour plaire se font malléables et ductiles. Et répondent d'avance aux désirs. Et trahissent en toute chose afin d'être comme on les souhaite. Mais qu'ai-je affaire de ces méduses qui n'ont ni os ni forme ? Je les vomis et les rends à leurs nébuleuses : venez me voir quand vous serez bâtis.

Ainsi les femmes elles-mêmes se lassent-elles de qui les aime quand celui-là pour montrer son amour accepte de se faire écho et miroir, car nul n'a besoin de sa propre image. Mais j'ai besoin de toi qui es bâti en forteresse avec ton noyau que je rencontre. Assieds-toi là car tu existes.

Celui-là qui est d'un empire, la femme l'épouse et se fait servante.

XCVII

Me vinrent donc ces remarques sur la liberté.

Quand mon père mort devint montagne et barra l'horizon des hommes, se réveillèrent les logiciens, les historiens et les critiques, tous enflés du vent de paroles qu'il leur avait fait ravaler, et ils découvrirent que l'homme était beau.

Il était beau puisque mon père l'avait fondé.

« Puisque l'homme est beau, s'écrièrent-ils, il convient de le délivrer. Et il s'épanouira en toute liberté, et toute action de lui sera merveille. Car on brime sa splendeur. »

Et moi qui vais le soir dans mes plantations d'orangers dont on redresse les troncs et taille les branches, je pourrais dire : « Mes orangers sont beaux et lourds d'oranges. Alors pourquoi trancher ces branches qui eussent aussi formé des fruits ? Il convient de délivrer l'arbre. Et il s'épanouira en toute liberté. Car il se trouve que l'on brime sa splendeur. »

Donc ils délivrèrent l'homme. Et l'homme se tint droit car il avait été taillé droit. Et quand se montrèrent les gendarmes qui s'efforçaient, non par respect de la matrice irremplaçable mais par besoin vulgaire de domination, de les faire rentrer dans leur contrainte, ces hommes brimés dans leur splendeur se révoltèrent. Et le goût de la liberté les embrasa d'un bout à l'autre du territoire comme un incendie. Il s'agissait pour eux de la liberté d'être beaux. Et quand ils mouraient pour la liberté, ils mouraient pour leur propre beauté et leur mort était belle.

Et le mot liberté sonnait plus pur que le clairon.

Mais je me souvenais des paroles de mon père :

« Leur liberté, c'est la liberté de n'être point. »

Car voici que, de conséquence en conséquence, ils devinrent cohue de place publique. Car si tu décides selon toi et si ton voisin décide, de même les actes dans leur somme se détruisent. Si chacun peint le même objet selon son goût, l'un badigeonne en rouge, l'autre en bleu, l'autre en ocre, et l'objet n'a plus de couleur. Si la procession s'organise et que chacun choisisse sa direction, la folie souffle cette poussière et il n'est plus de procession. Si ton pouvoir tu le divises et le distribues entre tous, tu n'en retires pas le renforcement mais la dissolution de ce pouvoir. Et si chacun choisit l'emplacement du temple et apporte sa pierre où il veut, alors tu trouves une plaine pierreuse au lieu d'un temple. Car la création est une et ton arbre n'est explosion que d'une seule graine. Et certes cet arbre est injuste car les autres graines ne germeront point.

Car le pouvoir, s'il est amour de la domination, je le juge ambition stupide. Mais s'il est acte de créateur et

exercice de la création, s'il va contre la pente naturelle qui est que se mélangent les matériaux, que se fondent les glaciers en mares, que s'effritent les temples contre le temps, que se disperse en molle tiédeur la chaleur du soleil, que se brouillent quand l'usure les défait les pages du livre, que se confondent et s'abâtardissent les langages, que s'égalisent les puissances, que s'équilibrent les efforts et que toute construction née du nœud divin qui noue les choses se rompe en somme incohérente, alors ce pouvoir je le célèbre. Car il en est comme du cèdre qui aspire la rocaille du désert, plonge des racines dans un sol où les sucs n'ont point de saveur, capture dans ses branches un soleil qui s'irait mêler à la glace et pourrir avec elle et qui, dans le désert désormais immuable, où tout peu à peu s'est distribué, aplani et équilibré, commence de bâtir l'injustice de l'arbre qui transcende roc et rocaille, développe au soleil un temple, chante dans le vent comme une harpe et rétablit le mouvement dans l'immobile.

Car la vie est structure, ligne de force et injustice. Que fais-tu s'il est des enfants qui s'ennuient, sinon de leur imposer tes contraintes, lesquelles sont règles d'un jeu, après quoi tu les vois courir.

Donc vinrent les temps où la liberté, faute d'objets à délivrer, ne fut plus que partage de provisions dans une égalité haineuse.

Car dans ta liberté tu heurtes le voisin et il te heurte. Et l'état de repos que tu trouves c'est l'état de billes mêlées quand elles ont cessé de se mouvoir. La liberté ainsi mène à l'égalité et l'égalité mène à l'équilibre qui est la mort. N'est-il pas préférable que la vie te gouverne et que tu te heurtes comme à des obstacles aux lignes de force de l'arbre qui vient ? Car la seule contrainte qui te brime et qu'il importe que tu haïsses se montre dans la hargne de ton voisin, la jalousie de ton égal, l'égalité avec la brute. Elles t'engloutiront dans la tourbe morte, mais si stupide est le vent des paroles que vous parlez de tyrannie si vous êtes ascension d'un arbre.

Donc vinrent les temps où la liberté ne fut plus la liberté de la beauté de l'homme mais expression de la masse, l'homme nécessairement s'y étant fondu, laquelle masse n'est point libre car elle n'a point de direction mais

pèse simplement et demeure assise. Ce qui n'empêchait pas que l'on dénommât liberté cette liberté de croupir et justice ce croupissement.

Vint le temps où le mot liberté, qui singeait encore l'appel d'un clairon, se vida de son pathétique, les hommes rêvant confusément d'un clairon neuf qui les eût réveillés et les eût contraints de bâtir.

Car seul est beau le chant du clairon qui t'arrache au sommeil.

Mais la contrainte valable est exclusivement celle qui te soumet au temple selon ta signification, car ne sont point libres les pierres d'aller où bon leur semble, ou alors il n'est rien à quoi elles donnent et dont elles reçoivent signification. Elle est de te soumettre au clairon quand il soulève et fait surgir de toi plus grand que toi. Et ceux-là qui mouraient pour la liberté quand elle était visage d'eux-mêmes plus grand qu'eux et démarche pour leur propre beauté, s'étant soumis à cette beauté, acceptaient des contraintes, et se levaient la nuit à l'appel du clairon, non libres de continuer de dormir ni de caresser leurs femmes, mais gouvernés, et peu m'importe de connaître, puisque te voilà obligé, si le gendarme est au-dedans ou au-dehors.

Et s'il est au-dedans je sais qu'il fut d'abord dehors, de même que ton sens de l'honneur vient de ce que la rigueur de ton père t'a fait pousser d'abord selon l'honneur.

Et si par contrainte j'entends le contraire de la licence, laquelle est de tricher, je ne souhaite point qu'elle soit l'effet de ma police, car j'ai observé, en me promenant, dans le silence de mon amour ces enfants dont je te parlais, soumis aux règles de leur jeu, et ne trichant point sans honte. Et c'est qu'ils connaissaient le visage du jeu. Et je dis visage ce qui naît d'un jeu. Leur ferveur, leur plaisir des problèmes dénoués, leur jeune audace, un ensemble dont le goût est de ce jeu-là et non d'un autre, un certain dieu qui les fait ainsi devenir, car nul jeu ne te pétrit de même, et tu changes de jeu pour te changer. Mais si te voilà qui t'observes grand et noble dans ce jeu-là, tu découvres, s'il t'arrive de tricher, que précisément tu détruis ce pour quoi tu jouais. Cette grandeur et cette noblesse. Et te voilà contraint par l'amour d'un visage.

Car le gendarme, ce qu'il fonde, c'est ta ressemblance avec l'autre. Comment verrait-il plus haut ? L'ordre pour lui c'est l'ordre du musée où l'on aligne. Mais je ne fonde pas l'unité de l'empire sur ce que tu ressembles à ton voisin. Mais sur ce que ton voisin et toi-même, comme la colonne et la statue dans le temple, se fondent dans l'empire lequel seul est un.

Ma contrainte est cérémonial de l'amour.

XCVIII

Si ton amour n'a point l'espoir d'être reçu, tu dois le taire. Il peut couver en toi s'il est silence. Car il crée une direction dans le monde et toute direction t'augmente qui te permet de t'approcher, de t'éloigner, d'entrer, de sortir, de trouver, de perdre. Car tu es celui qui doit vivre. Et il n'est point de vie si nul dieu pour toi n'a créé de lignes de force.

Si ton amour n'est point reçu et qu'il devient vaine supplication comme de récompense à ta fidélité, et qu'il n'est point de ta force d'âme de te taire, alors, s'il est un médecin fais-toi guérir. Car il ne faut point confondre l'amour avec l'esclavage du cœur. L'amour qui prie est beau, mais celui qui supplie est d'un valet.

Si ton amour se heurte à l'absolu des choses comme d'avoir à franchir l'impénétrable mur d'un monastère ou de l'exil, alors remercie Dieu si celle-là t'aime en retour, bien qu'en apparence sourde et aveugle. Car il est une veilleuse allumée pour toi dans le monde. Et peu m'importe que tu ne puisses t'en servir. Car celui-là qui meurt dans le désert est riche d'une maison lointaine, bien qu'il meure.

Car si je bâtis de grandes âmes et que je choisisse la plus parfaite pour la murer dans le silence, nul, te semble-t-il, n'en reçoit rien. Et cependant voici qu'elle ennoblit tout mon empire. Quiconque passe au loin se prosterne. Et naissent les signes et les miracles.

Alors s'il est amour vers toi, bien qu'inutile, et amour en retour de ta part, tu marcheras dans la lumière. Car

grande est la prière à laquelle seul répond le silence, s'il se trouve qu'existe le dieu.

Et si ton amour est reçu et si des bras s'ouvrent pour toi, alors prie Dieu qu'il sauve cet amour de pourrir, car je crains pour les cœurs comblés.

XCIX

Et pourtant, comme j'avais aimé la liberté qui fit mon cœur retentissant, et comme j'eusse versé mon sang pour la conquérir, et comme j'ai observé lumineux le regard des hommes qui luttaient pour cette conquête (comme par ailleurs j'ai vu sinistres et moutonneux comme un bétail et vulgaires de cœur vers les provisions, ceux dont on suspendait la ration dans l'étable, et qui, le groin levé, devenaient porcs autour de l'auge).

Comme ainsi j'ai vu la flamme de la liberté faire resplendir les hommes, et la tyrannie les abrutir.

Et comme il n'est point de ma démarche de rien abandonner de moi, et que je méprise les bazars d'idées, sachant que si les mots ne rendent point compte de la vie, ce sont les mots qu'il faut changer et que si tu te trompes, bloqué dans une contradiction sans issue, c'est la phrase qu'il faut rompre, et qu'il te faut découvrir la montagne d'où la plaine se montrera claire.

Découvrant ici à la fois que seules sont grandes les âmes qui furent fondées, et forgées, et bâties en forteresses par la contrainte et par le culte et par le cérémonial qui est à la fois tradition et prière et obligation non discutée.

Et que seules sont belles les âmes fières qui n'acceptent point de plier, tiennent les hommes droits dans les supplices, libres de soi et de ne point abjurer, donc libres de soi et choisissant et décidant, et épousant celle-là qu'ils aiment contre la rumeur de la multitude ou la disgrâce du roi.

Il me vint que contrainte ni liberté n'avaient de sens. Car aucun de mes mouvements n'est à refuser, bien que les mots qui les signifient se tirent la langue.

C

Si donc tu emprisonnes selon une idée préconçue et s'il se trouve que tu en emprisonnes beaucoup (et peut-être les pourrais-tu emprisonner tous, car tous charrient une part de ce que tu condamnes, comme le serait d'emprisonner les désirs illégitimes, et des saints eux-mêmes iraient en prison), c'est que ton idée préconçue est mauvais point de vue pour juger des hommes, montagne interdite et sanglante qui départage mal et te force d'agir contre l'homme lui-même. Car celui-là que tu condamnes, sa belle part pourrait être grande. Or, il se trouve que tu l'écrases.

Et si tes gendarmes, lesquels nécessairement sont stupides, et agents aveugles de tes ordres et de par leur fonction, à laquelle tu ne demandes point d'intuition mais bien au contraire refuses ce droit, car il s'agit pour eux non de saisir et de juger mais de distinguer selon tes signes, si tes gendarmes reçoivent pour consigne de classer en noir et non en blanc — car il n'est pour eux que deux couleurs — celui-là par exemple qui fredonne quand il est seul ou doute quelquefois de Dieu ou bâille au travail de la terre ou en quelque sorte pense, agit, aime, hait, admire ou méprise quoi que ce soit, alors s'ouvre le siècle abominable où d'abord te voilà plongé dans un peuple de trahison dont tu ne sauras point trancher assez de têtes, et ta foule sera foule de suspects, et ton peuple d'espions, car tu as choisi un mode de partage qui passe non en dehors des hommes, ce qui te permettrait de ranger les uns à droite et les autres à gauche, opérant ainsi œuvre de clarté, mais à travers l'homme lui-même, le divisant d'avec lui-même, le faisant espion de soi-même, suspect de soi-même, traître de soi-même, car il est de chacun de douter de Dieu par les nuits chaudes. Car il est de chacun de fredonner dans la solitude ou de bâiller au travail de la terre, ou à certaines heures, de penser, agir, aimer, haïr, admirer ou mépriser quoi que ce soit au monde. Car l'homme vit. Et seul t'apparaîtrait comme saint, sauvé et souhaitable celui dont les idées seraient d'un ridicule bazar et non mouvements de son cœur.

Et comme tu demandes à tes gendarmes de dépister de l'homme ce qui est de l'homme lui-même et non de tel ou tel, ils y mettront leur zèle, le découvriront de chacun, puisqu'il s'y trouve, s'épouvanteront des progrès du mal, t'épouvanteront par leurs rapports, te feront partager leur foi en l'urgence de la répression et, quand ils t'auront converti, te feront bâtir des cachots pour y enfermer ton peuple entier. Jusqu'au jour où tu seras bien obligé, puisque eux aussi sont des hommes, de les y enfermer eux-mêmes.

Et si tu veux un jour que des paysans labourent tes terres dans la bonté de leur soleil, que des sculpteurs sculptent leurs pierres, que des géomètres fondent leurs figures, il te faudra bien changer de montagne. Et, selon la montagne choisie, tes bagnards deviendront tes saints, et tu élèveras des statues à celui-là que tu condamnais à casser des pierres.

CI

Me vint donc la notion de pillage à quoi j'avais toujours pensé mais sans que Dieu m'eût éclairé sur elle. Et certes je savais qu'est pillard celui-là qui brise le style en profondeur pour en tirer des effets qui le servent, effets louables en soi car il est du style de te les permettre, lequel est fondé pour que les hommes y puissent charrier leurs mouvements intérieurs. Mais il se trouve que tu brises ton véhicule sous prétexte de véhiculer, à la façon de celui-là qui tue son âne par des charges qu'il ne saurait supporter. Alors que par des charges bien mesurées tu l'exerces au travail et qu'il travaillera d'autant mieux qu'il travaille déjà. Donc, celui qui écrit contre les règles je l'expulse. Qu'il se débrouille pour s'exprimer selon les règles car alors seulement il fonde les règles.

Or, il se trouve que l'exercice de la liberté, quand elle est liberté de la beauté de l'homme, est pillage comme d'une réserve. Et certes ne sert de rien une réserve qui dort et une beauté due à la qualité de la matrice, mais que tu ne sortiras jamais du moule pour l'exposer à la lumière. Il est beau de fonder des greniers où s'engrangent les graines. Ils n'ont de sens pourtant que si ces

graines tu les y puises pour les disperser en hiver. Et le sens du grenier c'est le contraire du grenier qui est ce lieu-là où tu fais entrer. Il devient le lieu dont tu fais sortir. Mais un langage maladroit est seul cause de la contradiction, car entrer ou sortir sont mots qui se tirent la langue quand il s'agissait simplement de dire non : « Ce grenier est lieu où je fais entrer », à quoi cet autre logicien te répondra avec raison : « C'est le lieu dont je fais sortir », quand tu dominais leur vent de paroles, absorbais leurs contradictions et fondais la signification du grenier en le disant escale des graines.

Aussi ma liberté n'est que l'usage des fruits de ma contrainte, qui a seul pouvoir de fonder quelque chose qui mérite d'être délivré. Et celui-là que je vois libre dans les supplices puisqu'il refuse d'abjurer, et puisqu'il résiste en soi-même aux ordres du tyran et de ses bourreaux, celui-là, je le dis libre, et l'autre qui résiste aux passions vulgaires je le dis libre aussi, car je ne puis juger comme libre celui qui se fait l'esclave de toute sollicitation quand bien même ils appellent liberté, la liberté de se faire esclaves.

Car si je fonde l'homme, je délivre de lui des démarches d'homme, si je fonde le poète je délivre des poèmes, et si je fais de toi un archange je délivre des paroles ailées et des pas sûrs comme d'un danseur.

CII

Je me méfie de celui qui tend à juger d'un point de vue. Comme de celui-là qui, se trouvant ambassadeur d'une grande cause, s'y étant soumis, se fait aveugle. S'agit de réveiller en lui l'homme, quand je lui parle. Mais je me méfie de son audience. Elle sera d'abord habileté, ruse de guerre, et il digérera ma vérité pour la soumettre à son empire. Et comment lui reprocherais-je cette démarche quand sa grandeur naissait de celle de sa cause ?

Celui-là qui m'entend et avec qui je communique de plain-pied et qui ne digère point ma vérité pour en faire la sienne et s'en servir au besoin contre moi, celui-là que

je dis parfaitement éclairé, c'est en général qu'il ne travaille point, n'agit point, ne lutte point, et ne résout point de problème. Il est quelque part, lampion inutile luisant pour soi-même et pour le luxe, fleur la plus délicate de l'empire, mais stérile d'être trop pure.

Alors se pose le problème de mes rapports et de mes communications et de la passerelle entre cet ambassadeur d'une cause autre que la mienne, et moi-même. Et du sens de notre langage.

Car il n'est de communication qu'à travers le dieu qui se montre. Et de même que je ne communique avec mon soldat qu'à travers le visage de l'empire qui est pour l'un et l'autre signification, de même celui qui aime ne communique à travers les murs qu'avec celle-là qui est de sa maison et qu'il lui est donné d'aimer bien qu'absente et bien qu'endormie. S'il s'agit de l'ambassadeur d'une cause étrangère et si je prétends avec lui jouer plus haut qu'au jeu d'échecs et rencontrer l'homme à cet étage où la rouerie se trouve dominée et où, même si nous nous étreignons dans la guerre, nous nous estimons et respirons en présence l'un de l'autre comme de ce chef qui régnait à l'est de l'empire et qui fut l'ennemi bien-aimé, je ne l'aborderai qu'à travers l'image nouvelle, laquelle serait notre commune mesure.

Et s'il croit en Dieu, et moi de même, et s'il soumet son peuple à Dieu, et moi le mien, nous nous abordons à égalité sous la tente de trêve dans le désert, maintenant au loin nos troupes à genoux, et nous pouvons, nous rejoignant en Dieu, prier ensemble.

Mais si tu ne trouves point quelque dieu qui domine il n'est point d'espoir de communiquer car les mêmes matériaux ont sens dans son ensemble et sens différent dans le tien, de même que les pierres semblables font, selon l'architecte, un autre temple et comment saurais-tu t'exprimer quand victoire signifie pour toi sa défaite et signifie pour lui sa victoire ?

Et je compris, sachant que rien d'énonçable n'importe, mais seule la caution qui est en arrière et dont l'énoncé se réclame ou dont il transporte le poids, sachant que l'usuel ne provoque point de mouvement de l'âme ni du cœur et que le « prête-moi ta bouilloire », s'il peut agiter l'homme, c'est à cause d'un visage lésé, comme si

par exemple bouilloire était de ta patrie intérieure et signifiait le thé auprès d'elle après l'amour, ou si elle était dehors et signifiait opulence et faste... Je compris donc pourquoi nos réfugiés berbères réduits aux matériaux, sans nœud divin qui noue les choses, incapables avec ces matériaux, même fournis à profusion, de bâtir l'invisible basilique dont ils n'eussent été que pierres visibles, descendaient au rang de la bête dont la seule différence est qu'elle n'accède pas à la basilique et borne ses maigres joies à la maigre jouissance des matériaux.

Et je compris pourquoi tant les émut le poète que fournit mon père, quand il chanta tout simplement les choses qui retentissent les unes sur les autres.

Et les trois cailloux blancs de l'enfant : richesse plus grande que tant de matériaux en vrac.

CIII

Mes gardes-chiourme en savent plus long sur les hommes que n'en savent mes géomètres. Fais-les agir et tu jugeras. Ainsi du gouvernement de mon empire. Je puis bien hésiter entre les généraux et les gardes-chiourme. Mais non entre ceux-là et les géomètres.

Car il ne s'agit point de connaître les mesures ni de confondre l'art des mesures avec la sagesse, « connaissance de la vérité », disent-ils. Oui. D'une vérité laquelle permet les mesures. Et certes tu peux maladroitement te servir de ce langage inefficace pour gouverner. Et tu prendras laborieusement des mesures abstraites et compliquées que tu eusses simplement pu prendre en sachant danser, ou surveiller les geôles. Car les prisonniers sont des enfants. Ainsi des hommes.

CIV

Ils assiégeaient mon père :

« Il est à nous de gouverner les hommes. Nous connaissons la vérité. »

Ainsi parlaient les commentateurs des géomètres de l'empire. Et mon père leur répondait :

« Vous connaissez la vérité des géomètres...

— Eh quoi ? n'est-ce pas la vérité ?

— Non », répondait mon père.

« Ils connaissent, me disait-il, la vérité de leurs triangles. D'autres connaissent la vérité du pain. Si tu le pétris mal il n'enfle pas. Si ton four est trop chaud il brûle. S'il est trop froid la pâte englue. Bien que de leurs mains sorte un pain craquant et qui te fait les dents joyeuses, les pétrisseurs de pain ne viennent cependant point solliciter de moi le gouvernement de l'empire.

— Peut-être dis-tu vrai des commentateurs des géomètres. Mais il est des historiens et des critiques. Ceux-là ont démontré les actes des hommes. Ils connaissent l'homme.

— Moi, dit mon père, je donne le gouvernement de l'empire à celui-là qui croit au diable. Car, depuis le temps qu'on le perfectionne, il débrouille assez bien l'obscur comportement des hommes. Mais certes le diable ne sert de rien pour expliquer des relations entre des lignes. C'est pourquoi je n'attends point des géomètres qu'ils me montrent le diable dans leurs triangles. Et rien de leurs triangles ne les peut aider à guider les hommes.

— Tu es obscur, lui dis-je, crois-tu donc au diable ?

— Non », dit mon père.

Mais il ajouta :

« Car que signifie croire ? Si je crois que l'été fait mûrir l'orge je ne dis rien qui soit fertile ni critiquable puisque j'ai d'abord dénommé été la saison où l'orge mûrit. Et ainsi des autres saisons. Mais si j'en tire des relations entre les saisons, comme de connaître que l'orge mûrit avant l'avoine, je croirai en ces relations puisqu'elles sont. Peu m'importent les objets reliés : je m'en suis servi comme d'un filet pour saisir une proie. »

Et mon père ajoutait :

« Il en est ici comme de la statue. Imaginerais-tu que pour le créateur il s'agisse de la description d'une bouche, d'un nez ou d'un menton ? Non, certes. Mais du seul retentissement de tels objets les uns sur les autres, lequel retentissement sera par exemple douleur humaine. Et

lequel par ailleurs il est possible de te faire entendre car tu communiques non avec les objets mais avec les nœuds qui les nouent.

« Le sauvage croit seul, ajouta mon père, que le son est dans le tambour. Et il adore le tambour. Un autre croit que le son est dans les baguettes, et il adore les baguettes. Un dernier croit que le son est dans la puissance de son bras et tu le vois qui se pavane le bras en l'air. Tu reconnais, toi, qu'il n'est ni dans le tambour, ni dans les baguettes, ni dans le bras et tu dénommes vérité le tambourinage du tambourineur.

« Je refuse donc à la tête de mon empire les commentateurs des géomètres qui vénèrent comme idole ce qui a servi à bâtir et, de ce que les émeut un temple, adorent son pouvoir dans les pierres. Ceux-là me viendraient gouverner les hommes avec leurs vérités pour triangles. »

Cependant je m'attristai :

« Il n'est donc point de vérité, dis-je à mon père.

— Si tu réussis à me formuler, m'expliqua-t-il en souriant, à quel souhait de la connaissance une réponse est refusée, je pleurerais aussi sur l'infirmité qui nous entrave. Mais je ne conçois point l'objet que tu me prétendais saisir. Celui-là qui lit une lettre d'amour s'estime comblé quels que soient l'encre et le papier. Il ne cherchait l'amour ni dans le papier ni dans l'encre. »

CV

Il m'apparut donc que les hommes, soumis aux illusions de leur langage et ayant observé qu'est fertile de démonter l'objet pour acquérir des connaissances, ayant constaté de cette méthode l'efficacité foudroyante, ruinèrent leur patrimoine. Car ce qui est vrai, et sans doute non absolument de la matière, devient faux pour l'esprit. Tu es en effet toi, homme, ainsi bâti que les objets te sont vides et morts s'ils ne sont point d'un royaume spirituel et que même si te voilà épais et ladre tu ne souhaites cet objet-ci plus beau que l'autre qu'à cause du sens qu'il a chez toi, de même que l'or, tu le souhaites comme gonflé de trésors invisibles et que ta femme, si elle souhaite cette parure, ce n'est point pour s'en alourdir la chevelure mais

à cause qu'elle est convention dans un langage et hiérarchie et message secret et signe de domination.

M'apparut ainsi la seule fontaine où se pussent abreuver l'esprit et le cœur. Le seul aliment qui te convînt. Le seul patrimoine à sauver. Et qu'il te fallait rebâtir là où tu avais dilapidé. Car te voilà assis parmi tes ruines d'objets épars, et si l'animal est satisfait, l'homme est chez toi menacé par la famine et ne connaissant point ce dont il a faim, car tu es de même ainsi bâti que ton besoin de nourriture est le fruit de ta nourriture et que si une part de toi est maintenue chétive et en demi-sommeil faute d'aliment ou d'exercice, tu ne réclames ni cet exercice ni cet aliment.

C'est pourquoi tu ne sauras point, si nul ne descend vers toi de sa montagne et ne t'éclaire, quelle route à suivre te sauvera. De même que tu ne croiras point aussi savamment que l'on te raisonne, quel homme naîtra de toi ou s'y réveillera puisqu'il n'y est point encore.

C'est pourquoi ma contrainte est puissance de l'arbre et par elle libération de la rocaille.

Et je puis, d'étage en étage, te faire communiquer avec des trésors de plus en plus vastes. Car certes est déjà beau celui de l'amour et de la maison et du domaine et de l'empire et du temple et de la basilique qu'est devenue l'année quand l'ont changée les jours de fête, mais si tu me permets de te guider pour t'aider à gravir la plus haute montagne, j'ai des trésors pour toi si durs à conquérir que beaucoup y renonceront dans leur ascension, car pour bâtir l'image nouvelle, je leur vole les pierres d'autres temples auxquels ils tiennent.

Mais, réussissant pour quelques-uns, je leur suis tellement pathétique que l'âme leur brûle. Car il est des structures si chaudes qu'elles sont comme un feu pour les âmes. Ceux-là je les dirai embrasés par l'amour.

Viens donc chez moi te faire bâtir, tu sortiras resplendissant.

Mais Dieu se perd. Car je te l'ai dit du poème. Si beau qu'il soit il ne peut pas t'alimenter pour tous les jours... Ma sentinelle qui va de long en large ne peut non plus être jour et nuit fervente à l'empire. Se défait souvent dans les âmes le nœud divin qui noue les choses. Va voir

chez le sculpteur. Il est triste aujourd'hui. Il hoche la tête devant son marbre. « Pourquoi, se dit-il, ce nez, ce menton, cette oreille... » car il ne voit plus la capture. Et le doute est rançon de Dieu, car il te manque alors et te fait mal.

CVI

Mais tu ne communiques qu'à travers un cérémonial. Car si, distrait, tu écoutes cette musique et considères ce temple, il ne naîtra rien en toi et tu ne seras pas alimenté. C'est pourquoi je n'ai point d'autre moyen de t'expliquer la vie à laquelle je te convie que de t'y engager de force et de t'en allaiter. Comment t'expliquerais-je cette musique quand l'entendre ne te suffit pas, si tu n'es pas préparé pour t'en faire combler ? Si prête à mourir en toi l'image du domaine, pour ne laisser d'elle que ses gravats. Le mot d'ironie qui n'est que de cancre, un mauvais sommeil, un bruit qui te gêne et te voilà privé de Dieu. Te voilà refusé. Te voilà assis sur ton seuil avec en arrière ta porte close, et totalement séparé du monde qui n'est plus que somme d'objets vides. Car tu ne communiques point avec les objets mais avec les nœuds qui les nouent.

Comment donc t'y ferai-je accéder quand tu t'en décroches si aisément ?

D'où l'importance de mon cérémonial, car il s'agit de te sauver de tout détruire quand il t'arrive d'être à la porte de chez toi.

C'est pourquoi je condamne avant tout le mélangeur de livres.

Et je te bâtis et te maintiens tel, non que tu sois perpétuellement alimenté, ce qui n'est point de la faiblesse de ton cœur, mais que tu sois route bien tracée, porte bien ouverte, temple bien bâti pour recevoir. Je te veux instrument de musique attendant le musicien.

C'est pourquoi je t'ai dit que le poème que je t'ai réservé était ascension de toi-même.

Et ceux-là seuls accèdent à la connaissance véritable qui refont le chemin perdu et retrouvent les êtres qu'ils ont répandus en gravats.

Je veux te montrer ta patrie qui est la seule où ton esprit se puisse mouvoir.

Et c'est pourquoi je dis encore que ma contrainte te délivre et t'apporte la seule liberté qui compte. Car tu appelais liberté ce pouvoir que tu as de démolir ton temple, de mêler les mots du poème, d'égaliser les jours que mon cérémonial avait bâtis en basilique. Liberté de faire le désert. Et où te trouveras-tu ?

Moi j'appelle liberté ta délivrance.

C'est pourquoi je t'ai dit autrefois : liberté de l'esclave ou de l'homme, respect de l'ulcère ou de la chair saine ? Justice pour l'homme ou pour la pègre ? C'est contre toi, à travers toi, pour toi que je suis juste. Et certes je suis injuste pour l'homme de la pègre ou le cancre ou la chenille qui n'a pas mué puisque je les force de se renoncer et de devenir.

CVII

Car t'instruisant je te contrains. Mais telle est la contrainte qu'une fois absolue elle devient invisible, comme de t'obliger au détour pour chercher la porte à travers le mur, et tu ne me la reproches ni ne t'en lamentes.

Car les règles du jeu de l'enfant sont contraintes. Mais il les souhaite. Car mes notables tu les vois briguer les charges et les devoirs des notables, lesquels sont contraintes. Et les femmes tu les vois qui obéissent à l'usage dans le choix de leurs parures, lesquelles varient chaque année et là aussi il s'agit d'un langage qui est contrainte. Car nul ne souhaite la liberté de ne plus être compris.

Si je dénomme maison tel arrangement de mes pierres tu n'es point libre de changer le mot sous peine d'être seul, faute de savoir te faire entendre.

Si je dis de fête et de joie tel jour de l'année tu n'es point libre de n'en point tenir compte sous peine d'être seul, faute de communier avec le peuple dont tu sors.

Si je tire un domaine de tel arrangement de mes chèvres, de mes moutons, de mes demeures, de mes

montagnes, tu n'es point libre de t'en affranchir sous peine d'être seul, faute de collaborer quand tu travailles à l'embellissement du domaine.

Ta liberté quand elle a fondu tes glaciers en mare te laisse d'abord seul, car tu n'es plus élément du glacier qui gravit le soleil sous son manteau de neige, mais égal à l'autre et au même niveau, sous peine de vous haïr à cause de vos différences, et ayant trouvé l'état de repos que trouvent bientôt les billes mêlées, et n'étant plus soumis à rien qui vous domine, même à l'absolu du langage, voilà désormais interdite toute communication entre vous, et, vous ayant inventé pour chacun votre langage particulier, ayant élu chacun votre jour de fête, vous voilà tranchés les uns d'avec les autres et plus seuls que les astres dans leur infranchissable solitude.

Car de votre fraternité que sauriez-vous attendre si elle n'est point fraternité dans l'arbre dont vous êtes les éléments, lequel vous domine et vous vient de l'extérieur, car je dis cèdre la contrainte de la rocaille, laquelle n'est point fruit de la rocaille mais de la graine.

Comment sauriez-vous devenir cèdre si chacun choisit l'arbre à bâtir ou ne prétend point servir un arbre ou même s'oppose à la montée d'un arbre qu'il dénommera tyrannie, et convoite la même place, il faut bien que l'on vous départage et que vous serviez l'arbre, plutôt que de prétendre vous en faire servir.

C'est pourquoi j'ai jeté ma graine et vous soumets à son pouvoir. Et je me connais comme injuste si justice est égalité. Car je crée des lignes de force et des tensions et des figures. Mais grâce à moi qui vous ai changés en branchages vous vous nourrirez de soleil.

CVIII

De ma visite à la sentinelle endormie.

Car il est bon que celle-là soit punie de mort. Puisque repose sur sa vigilance tant de sommeil au souffle lent, quand la vie t'alimente et se perpétue à travers toi, comme au creux d'une anse ignorée la palpitation des mers. Et les temples fermés, aux richesses sacerdotales lentement récoltées comme un miel, tant

de sueur et de coups de ciseaux et de coups de marteau et de pierres charriées et d'yeux usés aux jeux d'aiguille dans les draps d'or, afin de les fleurir, et d'arrangements délicats sous l'invention de mains pieuses. Et les greniers aux provisions afin que l'hiver soit doux à subir. Et les livres sacrés dans les greniers de la sagesse où repose la caution de l'homme. Et des malades dont j'aide la mort en la faisant paisible dans la coutume parmi les leurs, et presque inaperçue de simplement déléguer plus loin l'héritage. Sentinelle, sentinelle, tu es sens des remparts lesquels sont gaine pour le corps fragile de la ville et l'empêchant de se répandre, car si quelque brèche les crève il n'est plus de sang pour le corps. Tu vas de long en large, d'abord ouvert à la rumeur d'un désert qui prépare ses armes et inlassablement te revient frapper comme la houle, et te pétrir et te durcir en même temps que te menacer. Car il n'est point à distinguer ce qui te ravage de ce qui te fonde, car c'est le même vent qui sculpte les dunes et les efface, le même flot qui sculpte la falaise et l'éboule, la même contrainte qui te sculpte l'âme ou l'abrutit, le même travail qui te fait vivre et t'en empêche, le même amour comblé qui te comble et te vide. Et ton ennemi c'est ta forme même car il t'oblige à te construire à l'intérieur de tes remparts, de même que l'on pourrait dire de la mer qu'elle est ennemie du navire, puisqu'elle est prête à l'absorber et puisque le navire est avant tout lutte contre elle, mais dont on peut dire aussi qu'elle est mur et limite et forme du même navire, puisque au cours des générations c'est la division des flots par l'étrave qui a peu à peu sculpté la carène, laquelle s'est faite plus harmonieuse pour s'y couler, et ainsi l'a fondée et l'a embellie. Puisqu'on peut dire que c'est le vent, lequel déchire les voiles, qui les a dessinées comme il dessina l'aile, et que sans ennemi tu n'as ni forme ni mesure.

Mais que seraient tes remparts s'il n'était point de sentinelle ?

C'est pourquoi donc celle-là qui dort fait que la ville est nue. Et c'est pourquoi l'on vient s'en saisir quand on la trouve, afin de la noyer dans son propre sommeil.

Or, voici qu'elle dormait la tête appuyée à la pierre plate et la bouche entrouverte. Et son visage était visage d'un enfant. Elle tenait encore son fusil pressé contre

elle à la façon d'un jouet qu'on emporte dans le rêve. Et la considérant j'en eus pitié. Car j'ai pitié, par les nuits chaudes, de la défaillance des hommes.

Défaillance des sentinelles, c'est le barbare qui vous endort. Conquises par le désert et laissant les portes libres de tourner lentement sur leurs gonds d'huile dans le silence, pour que soit fécondée la ville quand elle est épuisée et qu'elle a besoin du barbare.

Sentinelle endormie. Avant-garde des ennemis. Déjà conquise, car ton sommeil est de ne plus être de la ville et bien nouée et permanente, mais d'attendre la mue, et de t'ouvrir à la semence.

Donc me vint l'image de la ville défaite à cause de ton simple sommeil car tout se noue en toi et s'y dénoue. Que tu es belle si tu veilles, oreille et regard de la ville... Et tellement noble de comprendre, dominant par ton simple amour l'intelligence des logiciens, car ils ne comprennent point la ville mais la divisent. Il est pour eux ici une prison, là un hôpital, là une maison de leurs amis et celle-là même ils la décomposent dans leur cœur, y voient cette chambre, puis une autre, puis l'autre. Et non point seulement les chambres mais de chacune cet objet-ci, cet objet-là, cet autre encore. Puis l'objet lui-même ils l'effacent. Et que feront-ils de ces matériaux dont ils ne veulent rien construire ?

Mais toi, sentinelle, si tu veilles, tu es en rapport avec la ville livrée aux étoiles. Ni cette maison, ni cette autre, ni cet hôpital, ni ce palais. Mais la ville. Ni cette plainte de mourant, ni ce cri de femme en gésine, ni ce gémissement d'amour, ni cet appel de nouveau-né, mais ce souffle divers d'un corps unique. Mais la ville. Ni cette veille de celui-là, ni ce sommeil de celui-ci, ni ce poème de cet autre, ni cette recherche de ce dernier, mais ce mélange de ferveur et de sommeil, ce feu sous les cendres de la Voie Lactée. Mais la ville. Sentinelle, sentinelle, l'oreille collée à la poitrine d'une bien-aimée, écoutant ce silence, ces repos et ces souffles divers qu'il importe de ne point diviser si l'on désire entendre, car c'est le battement d'un cœur. Lequel est battement du cœur. Et non rien d'autre.

Sentinelle, si tu veilles te voilà mon égale. Car la ville repose sur toi et sur la ville repose l'empire. Certes

j'agrée que si je passe tu t'agenouilles car ainsi vont les choses, et la sève de la racine vers le feuillage. Et il est bon que monte vers moi ton hommage car c'est circulation du sang dans l'empire, comme de l'amour du marié vers la mariée, comme du lait de la mère vers l'enfant, comme du respect de la jeunesse vers la vieillesse, mais où vas-tu me dire que quelqu'un reçoive quelque chose ? Car d'abord moi-même je te sers.

C'est pourquoi, de profil, quand tu t'appuies contre ton arme, ô mon égal en Dieu, car qui peut distinguer les pierres de la base et de la clef de voûte, et qui peut se montrer jaloux de l'une ou de l'autre ? C'est pourquoi j'ai le cœur qui me bat d'amour à te regarder sans que soit rien qui m'empêche de te faire saisir par mes hommes d'armes.

Car voilà que tu dors. Sentinelle endormie. Sentinelle morte. Et je te regarde avec épouvante car en toi dort et meurt l'empire. Je le vois malade à travers toi, car est mauvais ce signe, qu'il me délègue des sentinelles pour dormir...

« Certes, me dis-je, le bourreau fera son office et noiera celui-là dans son propre sommeil... » Mais me venait dans ma pitié un litige nouveau et inattendu. Car seuls les empires forts tranchent la tête des sentinelles endormies, mais ceux-là n'ont plus le droit de rien trancher qui ne délèguent plus que des sentinelles pour dormir. Car il importe bien de comprendre la rigueur. Ce n'est point en tranchant les têtes des sentinelles endormies que l'on réveille les empires, c'est quand les empires sont réveillés que sont tranchées les têtes des sentinelles endormies. Et ici encore tu confonds l'effet et la cause. Et de voir que les empires forts tranchent les têtes, tu veux créer ta force en les tranchant, et tu n'es qu'un bouffon sanguinaire.

Fonde l'amour et tu fondes la vigilance des sentinelles et la condamnation de celles-là qui dorment, car elles se sont d'elles-mêmes tranchées déjà d'avec l'empire.

Et tu n'as rien pour te dominer sinon la discipline qui te vient de ton caporal, lequel te surveille. Et les caporaux n'ont de discipline, s'ils doutent de soi, que celle qui leur vient de leurs sergents, lesquels les surveillent. Et les sergents des capitaines, lesquels les surveillent. Et ainsi jusqu'à moi, qui n'a plus que Dieu pour me

gouverner et qui demeure, si je doute, en porte-à-faux dans le désert.

Mais je veux te dire un secret et qui est celui de la permanence. Car si tu dors ta vie est suspendue. Mais elle est suspendue de même quand te viennent ces éclipses du cœur qui sont secret de ta faiblesse. Car autour de toi rien n'a changé et tout a changé en toi-même. Et te voici devant la ville, toi sentinelle, mais non plus appuyé contre la poitrine de ta bien-aimée à écouter les battements du cœur que tu ne distingues point d'avec son silence ou son haleine car tout n'est que signe de cette bien-aimée, laquelle est une, mais perdu parmi des objets en vrac que tu ne sais plus réunir en un, soumis aux airs nocturnes qui se contredisent les uns les autres, à ce chant de l'ivrogne qui nie la plainte du malade, à cette lamentation autour de quelque mort qui nie le cri du nouveau-né, à ce temple qui nie cette cohue de foire. Et tu te dis : « Qu'ai-je affaire de tout ce désordre et de ce spectacle incohérent ? », car si tu ne sais plus qu'il est ici un arbre, alors racines, tronc, branches et feuillage n'ont plus de commune mesure. Et comment serais-tu fidèle quand il n'est plus personne pour recevoir ? Je sais de toi que tu ne dormirais point si tu veillais quelque malade que tu aimerais. Mais s'est évanoui celui que tu eusses pu aimer et il s'est fait matériaux en vrac.

Car s'est défait le nœud divin qui noue les choses.

Mais je te désire fidèle à toi-même, sachant que tu vas revenir. Je ne te demande point de comprendre ni de ressentir dans chaque instant, sachant trop que l'amour même le plus ivre est fait de traversées de tant de déserts intérieurs. Et devant la bien-aimée elle-même tu te demandes : « Son front est un front. Comment puis-je l'aimer ? Sa voix est cette voix. Elle a dit ici cette sottise. Elle a fait ici ce faux pas... » Elle est somme qui se décompose et ne peut plus t'alimenter, et bientôt tu la crois haïr. Mais comment la haïrais-tu ? Tu n'es même pas capable d'aimer.

Mais tu te tais car tu sais bien obscurément qu'il ne s'agit là que d'un sommeil. Ce qui est, dans l'instant, vrai de la femme, est vrai du poème que tu lisais ou du domaine ou de l'empire. Te manque le pouvoir d'être allaité et de même de découvrir, qui est aussi amour et connaissance, les nœuds divins qui nouent les choses.

Toi, ma sentinelle endormie, tes amours tu les retrouveras ensemble comme un tribut qui te reviendra, non l'un ou l'autre, mais tous, et il convient de respecter en toi, quand te vient l'ennui d'être infidèle, cette maison abandonnée.

Quand vont sur le chemin de ronde mes sentinelles, je ne prétends pas que toutes soient ferventes. Beaucoup s'ennuient et rêvent de la soupe, car si tous les dieux dorment en toi, te reste l'appel animal des satisfactions de ton ventre, et qui s'ennuie pense à manger. Je ne prétends point que leurs âmes à toutes soient éveillées. Car je dis âme ce qui de toi communique avec ces ensembles qui sont nœuds divins qui nouent les choses et se rit des murs. Mais simplement de temps à autre que l'une de leurs âmes brûle. Qu'il en soit une dont le cœur batte. Qu'il en soit une qui connaisse l'amour et tout à coup se sente remplie par le poids et les bruits de la ville. Une qui se sente vaste et respire les étoiles et contienne l'horizon comme ces conques que remplit le chant de la mer.

Il me suffit que tu aies connu la visite et cette plénitude d'être un homme, et que tu te tiennes bien préparé pour recevoir, car il en est comme du sommeil ou de la faim ou du désir qui te reviennent par intervalles, et ton doute n'est rien que de pur et je t'en voudrais consoler.

Te reviendra, si tu es sculpteur, le sens du visage. Te reviendra, si tu es prêtre, le sens de Dieu, te reviendra, si tu es amant, le sens de l'amour, te reviendra, si tu es sentinelle, le sens de l'empire, te reviendra, si tu es fidèle à toi-même et nettoies ta maison bien qu'elle semble abandonnée, ce qui peut seul t'alimenter le cœur. Car tu ne connais point l'heure de la visite, mais il importe que tu saches qu'elle est seule au monde à pouvoir combler.

C'est pourquoi je te construis tel par de mornes heures d'étude pour que le poème, par miracle, te puisse incendier, et par les rites et les coutumes de l'empire pour que cet empire te puisse prendre au cœur. Car il n'est point de don que tu n'aies préparé. Et la visite ne vient pas s'il n'est point de maison bâtie pour la recevoir.

Sentinelle, sentinelle, c'est en marchant le long des remparts dans l'ennui du doute qui vient des nuits chaudes, c'est en écoutant les bruits de la ville quand la ville ne te parle pas, c'est en surveillant les demeures

des hommes quand elles sont morne assemblage, c'est en respirant le désert autour quand il n'est que vide, c'est en t'efforçant d'aimer sans aimer, de croire sans croire, et d'être fidèle quand il n'est plus à qui être fidèle, que tu prépares en toi l'illumination de la sentinelle, qui te viendra parfois comme récompense et don de l'amour.

Fidèle à toi-même n'est point difficile quand se montre à qui être fidèle, mais je veux que ton souvenir forme un appel de chaque instant et que tu dises : « Que ma maison soit visitée. Je l'ai construite et la tiens pure... » Et ma contrainte est pour t'aider. Et j'oblige mes prêtres au sacrifice même si les voilà, ces sacrifices, qui n'ont plus de sens. J'oblige mes sculpteurs à sculpter même si voilà qu'ils doutent d'eux-mêmes. J'oblige mes sentinelles à faire les cent pas sous peine de mort, sinon les voilà mortes d'elles-mêmes, tranchées déjà par elles-mêmes d'avec l'empire.

Je les sauve par ma rigueur.

Ainsi de celui-là qui se prépare dans l'austérité du poste de garde. Car je l'envoie en éclaireur franchir les rangs de l'ennemi. Et il sait bien qu'il en mourra. Car ils sont en éveil. Et il redoute les supplices dont on l'écrasera pour faire sourdre, mêlés de cris, les secrets de la citadelle. Et certes il est des hommes noués par l'amour dans l'instant, et qui se harnachent chauds de joie car la seule joie est d'épouser et voilà qu'ils épousent. Car ne crois pas, quand tu te saisis de la bien-aimée au soir des noces qu'il soit d'abord pour toi simple conquête d'un corps, duquel tu eusses pu hériter dans le quartier réservé de la ville où sont des filles semblables d'apparence, mais changement du sens et de la couleur de toute chose. Et ton retour vers la maison le soir, et ton réveil devenu héritage rendu, et l'espérance des enfants et leur enseignement par toi de la prière. Et jusqu'à cette bouilloire qui devient du thé auprès d'elle avant l'amour. Car à peine a-t-elle franchi ta maison que tes tapis de haute laine deviennent prairie pour ses pas. Et de tout ce que tu reçois et qui est sens nouveau du monde, il est si peu de chose dont tu uses. Tu n'es comblé ni par l'objet donné ni par la caresse du corps, ni par l'usage de tel ou tel avantage mais par la seule qualité du nœud divin qui noue les choses.

Et celui qui se harnache pour mourir et dont il te semble qu'il ne reçoive rien dans l'instant puisque cette caresse même qui est si peu de chose ne lui est pas promise, mais bien au contraire la soif dans le soleil, le vent du sable qui crisse aux dents, puis les hommes autour de lui devenus pressoir de secrets, et celui qui se harnache pour la mort pour entrer vêtu dans la mort de son uniforme de mort et dont il te semble qu'il devrait crier son désespoir comme tel que j'ai condamné à la pendaison pour quelque crime, et qui lutte de sa chair contre d'implacables barreaux, mais celui-là qui se harnache pour la mort tu le découvres pacifique, te regardant d'un regard calme et répondant aux plaisanteries du corps de garde, lesquelles sont affection bourrue, et non par forfanterie ni pour montrer quelque courage, ou quelque dédain de la mort, ou quelque cynisme, ni quoi que ce soit de semblable, mais transparent comme une eau calme et n'ayant rien à te cacher et s'il est triste un peu, disant sans gêne sa tristesse, rien à te cacher sinon son amour. Et je te dirai pourquoi plus tard.

Mais ce même qui ne tremble pas en bouclant ses courroies de cuir, je sais des armes contre lui qui prévalent sur la mort. Car il est vulnérable par tant de côtés. Ont barre sur lui toutes les divinités de son cœur. Et la simple jalousie si elle est menace d'un empire et d'un sens des choses et d'un goût du retour chez soi, comme elle ruinera bien cette belle image de calme, de sagesse et de renoncement! Tu vas tout lui prendre puisqu'il va rendre à Dieu non seulement celle-là qu'il aimait mais sa maison et les vendanges de ses vignes et la moisson crissante de ses champs d'orge. Et non seulement les moissons, les vendanges et les vignes, mais son soleil. Et non seulement son soleil, mais celle-là qui est de chez lui. Et tu le vois qui abdique tant de trésors sans marquer de ruine. Alors qu'il suffirait pour le jeter hors de lui-même et pour le changer en dément de lui voler un sourire de la bien-aimée. Et n'as-tu pas touché ici à une grande énigme? C'est que tu le tiens non par les objets possédés mais par le sens qu'il tire du nœud divin qui noue les choses. Et qu'il préfère sa propre destruction à la destruction de ce en quoi il s'échange et dont en retour il reçoit son allaitement. Il est circulation de l'un en l'autre. Et celui-là qui porte au cœur la vocation de

la mer accepte de mourir d'un naufrage. Et s'il est vrai qu'à l'instant du naufrage il éprouvera peut-être le tumulte de l'animal quand le piège sur lui se referme, il demeure vrai que ne compte point cette explosion de panique, laquelle il prévoit, accepte et dédaigne, mais que bien au contraire lui plaît la certitude qu'il mourra un jour de la mer. Car si je les écoute se plaindre de cette mort aussi cruelle qui les attend, j'y entends autre chose que vantardise pour séduire les femmes, mais souhait secret de l'amour et pudeur pour le dire.

Car il n'est point ici, comme nulle part, de langage qui te permette de t'exprimer. S'il s'agit de la civilisation de l'amour tu peux dire « elle » et te traduire, croyant que c'est d'elle qu'il s'agit, alors qu'il s'agit du sens des choses, et qu'elle n'est là que pour te signifier le nœud divin qui les noue au Dieu qui est sens de ta vie, et mérite selon toi tes élans alors qu'ils sont de communiquer de telle façon et non d'une autre avec le monde. Et d'être soudain tellement vaste que l'âme, telles les conques marines, te devient retentissante. Et peut-être peux-tu dire « l'empire » dans la certitude d'être compris et de prononcer un mot tout simple, si tous autour de toi l'entendent, selon ton instinct, mais non s'il peut être là quelqu'un qui n'y voit qu'une somme et rira de toi car il ne s'agit point du même empire. Et il te déplairait que l'on crût que tu offrais ta vie pour un magasin d'accessoires.

Car il en est ici comme d'une apparition qui s'ajoute aux choses et les domine et si elle échappe à ton intelligence apparaît pourtant comme évidente à ton esprit et à ton cœur. Et te gouverne mieux ou plus durement et plus sûrement que quoi que ce soit de saisissable (mais dont tu ne peux être certain que d'autres en même temps que toi l'observent) et te fait rester silencieux de peur d'être taxé de folie et de voir soumis à l'ironie qui n'est que du cancre ce visage qui t'est apparu. Car l'ironie le détruira en cherchant à montrer de quoi il est fait. Comment lui répondrais-tu qu'il est ici tout autre chose, puisque cette autre chose est pour ton esprit et non pour tes yeux ?

J'ai souvent réfléchi sur ces apparitions, lesquelles sont seules auxquelles tu puisses prétendre, mais plus belles

que celles que tu as coutume, dans le désespoir des nuits chaudes, de solliciter. Mais alors que tu as coutume, quand tu doutes de Dieu, de souhaiter que Dieu se montre à la façon d'un promeneur qui te rendrait visite — et qui rencontrerais-tu alors sinon ton égal et semblable à toi ne te conduisant nulle part et t'enfermant ainsi dans sa solitude — alors que tu souhaites non l'expression de la majesté divine mais spectacle et fête foraine dont tu ne recevrais qu'un plaisir vulgaire de fête foraine et ta déception toute hérissée contre Dieu. (Et comment ferais-tu une preuve de tant de vulgarité?) Alors que tu souhaites que quelque chose descende vers toi, te visite à ton étage tel que tu es, s'humiliant ainsi à toi et sans raison et tu ne seras jamais exaucé, comme il en fut de mon enquête vers Dieu, s'ouvrent bien au contraire les empires spirituels et t'éblouissent les apparitions qui sont non pour les yeux ni pour l'intelligence mais pour le cœur et pour l'esprit, si tu fais effort d'ascension et accèdes à cet étage où ne sont plus les choses mais les nœuds divins qui les nouent.

Et voici que tu ne peux même plus mourir, car mourir c'est perdre. Et abandonner en arrière. Et il ne s'agit pas d'abandonner mais te confondre en. Et toute ta vie est remboursée.

Et tu le sais bien, toi, d'un incendie où tu as mesuré la mort pour sauver des vies. Toi d'un naufrage.

Et tu les vois mourir acceptant leur mort, les yeux ouverts sur la connaissance véritable, ceux-là qui eussent rugis, volés, frustrés et bafoué pour un sourire tourné ailleurs.

Dis-leur qu'ils se trompent : ils vont rire.

Mais toi, sentinelle endormie, non parce que tu as abandonné la ville mais parce que la ville t'a abandonnée, il me vient, devant ton visage d'enfant pâle, l'inquiétude de l'empire s'il ne peut plus me réveiller mes sentinelles.

Mais certes je me trompe recevant dans sa plénitude le chant de la ville et découvrant noué ce qui pour toi se divisa. Et je sais bien qu'il te fallait attendre, droit comme le cierge, pour en être récompensé à ton heure par ta lumière et ivre tout à coup de tes pas de ronde comme d'une danse miraculeuse sous les étoiles dans l'importance du monde. Car il est là-bas dans l'épaisse nuit des

navires qui déchargent leurs cargaisons de métaux précieux et d'ivoire, et il se trouve, sentinelle sur les remparts, que tu contribues à les protéger et à embellir d'or et d'argent l'empire que tu sers. Car il est quelque part des amants qui se taisent avant d'oser parler et ils se regardent et voudraient dire... car si l'un parle et si l'autre ferme les yeux c'est l'univers qui va changer. Et tu protèges ce silence. Car il est quelque part ce dernier souffle avant la mort. Et ils se penchent pour recueillir le mot du cœur et la bénédiction pour toujours que l'on enfermera en soi, l'ayant reçue, et tu sauves le mot d'un mort.

Sentinelle, sentinelle, je ne sais où s'arrête ton empire quand Dieu te fait la clarté d'âme des sentinelles, ce regard sur cette étendue à laquelle tu as droit. Et peu m'importe que tu sois en d'autres instants tel qui rêve de la soupe en grommelant dans sa corvée. Il est bon que tu dormes et il est bon que tu oublies. Mais il est mauvais qu'oubliant tu laisses crouler ta demeure.

Car la fidélité c'est d'être fidèle à soi-même.

Et moi je veux sauver non toi seul mais tes compagnons. Et obtenir de toi cette permanence intérieure qui est d'une âme bien bâtie. Car je ne détruis pas ma maison lorsque je m'en éloigne. Ni ne brûle mes roses si je cesse de les regarder. Elles demeurent disponibles pour un nouveau regard qui bientôt les fera fleurir.

J'enverrai donc mes hommes d'armes se saisir de toi. Tu seras condamné à cette mort qui est la mort des sentinelles endormies. Il te reste de te reprendre et d'espérer de t'échanger, par l'exemple de ton propre supplice, en vigilance des sentinelles.

CIX

Car certes il est triste que celle-là que tu observes tendre et pleine de naïveté, de confiance et de pudeur se puisse trouver menacée par le cynisme, l'égoïsme ou la fourberie qui exploitera cette grâce fragile et cette foi toute consentie, et il peut arriver que tu la souhaites plus avertie. Mais il ne s'agit point de souhaiter que soient méfiantes, averties et avares de

dons les filles de chez toi, car tu aurais ruiné, en les créant telles, ce que tu prétendais abriter. Certes toute qualité comporte les ferments de sa destruction. La générosité, le risque du parasite qui l'écœurera. La pudeur, le risque de la grossièreté qui la ternira. La bonté, le risque de l'ingratitude qui la rendra amère. Mais toi, pour la soustraire aux risques naturels de la vie, tu souhaites un monde déjà mort. Et tu interdis d'édifier un temple qui soit beau par horreur des tremblements de terre qui détruiraient alors un beau temple.

Celles-là donc qui te font confiance, je les perpétue, bien que celles-là seules on les puisse trahir. Si donc le voleur de femmes en pille une, certes j'en souffrirai dans mon cœur. Et si je désire un beau guerrier, j'accepte le risque de le perdre en guerre.

Renonce donc à tes souhaits contradictoires.

Tant il est vrai qu'une fois encore était absurde ta démarche. De même qu'ayant admiré l'admirable visage que la coutume de chez toi avait créé tu t'es pris à haïr la coutume, laquelle te paraissait contrainte, et en effet puisqu'elle était celle de devenir ! Et, ayant détruit ta coutume, il s'ensuit que tu as détruit ce que tu prétendais sauver.

Et en effet par horreur de la brutalité grossière et de la rouerie qui menace les âmes nobles tu as réduit ces âmes nobles à se montrer plus grossières et plus rouées.

Sache que ce n'est point en vain que j'aime ce qui est menacé. Car il n'est point à déplorer que les choses précieuses le soient. Puisque précisément j'y trouve une condition de leur qualité. J'aime l'ami fidèle dans les tentations. Car s'il n'est point de tentation, il n'est point de fidélité et je n'ai point d'ami. Et j'accepte que quelques-uns tombent pour faire le prix des autres. J'aime le soldat courageux debout sous les balles. Car s'il n'est point de courage je n'ai plus de soldats. Et j'accepte qu'il en meure quelques-uns s'ils fondent par leur mort la noblesse des autres.

Et si tu m'apportes un trésor, je le veux si fragile que le vent me le puisse dépenser.

J'aime du jeune visage qu'il soit menacé de vieillir et du sourire qu'un mot de moi le puisse aisément changer en larmes.

CX

Et c'est alors que m'apparut la solution de la contradiction sur laquelle j'avais tant réfléchi. Car me blessait ce litige cruel quand je me penchais, moi le roi, sur ma sentinelle endormie. De prendre un enfant dans ses songes heureux pour le déposer tel quel dans la mort, et tout étonné, pendant la courte veille, d'avoir à souffrir du fait des hommes.

Car il s'éveilla devant moi et se passa la main sur son front puis ne m'ayant point reconnu, offrit son visage aux étoiles en poussant un faible soupir qui était de reprendre le poids des armes. Et c'est alors qu'il m'apparut qu'une telle âme était à conquérir.

A son côté moi, son roi, je me tournais vers la ville respirant la même ville que lui en apparence et cependant non la même. Et je songeais : « Du pathétique auquel j'assiste il n'est rien à lui démontrer. Il n'est d'autre démarche qui ait un sens que de le convertir et de le charger non de ces choses, puisque tout aussi bien que moi il les regarde et les respire et les mesure et les possède, mais du visage qui est apparition à travers et nœud divin qui noue les choses. » Et je compris qu'il importait de distinguer d'abord la conquête de la contrainte. Conquérir c'est convertir. Contraindre c'est emprisonner. Si je te conquiers je délivre un homme. Si je te contrains je l'écrase. La conquête c'est en toi et à travers toi une construction de toi-même. La contrainte c'est le tas de pierres alignées et toutes semblables dont rien ne naîtra.

Et m'apparut que tous les hommes étaient ainsi à conquérir. Ceux qui veillaient et ceux qui dormaient, ceux qui faisaient leur ronde sur les remparts et ceux qu'abritait cette ronde. Ceux qui se réjouissaient à cause d'un nouveau-né ou qui se lamentaient à cause d'un mort. Ceux qui priaient et ceux qui doutaient. La conquête c'est de te bâtir ton armature et t'ouvrir l'esprit aux provisions pleines. Car il est des lacs pour

t'abreuver si l'on te montre le chemin. Et j'installerai mes dieux en toi pour qu'ils t'éclairent.

Et sans doute est-ce dans l'enfance qu'il importe de te conquérir d'abord sinon te voilà pétri et durci et ne sachant plus apprendre un langage.

CXI

Car me vint un jour la connaissance de ce que je ne pouvais pas me tromper. Non que je me jugeasse plus fort qu'un autre ou raisonnant mieux, mais parce que, ne croyant plus aux raisons qui se succèdent de proposition en proposition selon les règles de la logique, ayant appris que la logique est gouvernée par plus haut qu'elle et ne figure que trace sur le sable d'une marche qui est d'une danse, et conduit ou non vers le puits qui sauve selon le génie du danseur, ayant compris avec certitude que l'histoire une fois faite est tributaire de la raison puisque aucun pas ne manquera dans la succession des pas, mais que l'esprit qui domine les pas ne s'y lit pas vers l'avenir, ayant bien compris qu'une civilisation, comme un arbre sort, de la seule puissance de la graine, laquelle est une, malgré qu'elle se diversifie et se distribue et s'exprime en organes divers qui sont racines, tronc, branches, feuilles, fleurs et fruits, lesquels sont pouvoir de la graine une fois exprimé. Ayant bien compris que certes une civilisation une fois faite se remonte sans hiatus vers l'origine, ce qui montre aux logiciens une piste à remonter mais qu'ils n'eussent su descendre car ils n'ont point contact avec le conducteur. Ayant écouté les hommes disputer sans qu'aucun l'emportât véritablement, ayant prêté l'oreille aux commentateurs des géomètres qui croyant saisir des vérités n'y renonçaient l'an d'après qu'avec hargne ou accusaient leurs adversaires de sacrilège, accrochés qu'ils étaient à leurs branlantes idoles, mais ayant aussi partagé la table du seul géomètre véritable mon ami, lequel savait qu'il cherchait aux hommes un langage, comme le poète s'il veut dire son amour, et qui fut simple pour les pierres dans le même temps que pour les étoiles, et lequel savait parfaitement qu'il aurait d'année en

année à changer de langage car c'est la marque de l'ascension. Ayant bien découvert qu'il n'est rien qui soit faux pour la simple raison qu'il n'est rien qui soit vrai (et qu'est vrai tout ce qui devient comme est vrai l'arbre), ayant écouté avec patience dans le silence de mon amour les balbutiements, les cris de colère, les rires et les plaintes de mon peuple. Ayant dans ma jeunesse, quand on résistait aux arguments par lesquels je cherchais non à bâtir mais à habiller ma pensée, abandonné la lutte faute de langage efficace contre un avocat meilleur que moi, mais sans jamais renoncer à ma permanence, sachant que ce qu'il me démontrait, c'était simplement que je m'exprimais mal et usant plus tard d'armes plus fortes, car il en est indéfiniment, comme d'une source, s'il est en toi caution véritable. Ayant une fois renoncé à entendre le sens incohérent des paroles confuses des hommes, me parut plus fertile que tout simplement ils essayassent de m'entendre, préférant simplement me laisser épanouir comme l'arbre à partir de sa graine jusqu'à l'achèvement des racines, du tronc et des branches, car alors il n'est plus à discuter puisque l'arbre est — et il n'est plus non plus à choisir entre cet arbre-là et un autre puisque seul il accorde un feuillage assez vaste pour abriter.

Et me venait la certitude que les obscurités de mon style comme la contradiction de mes énoncés n'étaient point conséquences d'une caution incertaine ou contradictoire ou confuse, mais d'un mauvais travail dans l'usage des mots car ne pouvait être ni confuse, ni contradictoire ni incertaine une attitude intérieure, une direction, un poids, une pente qui n'avait pas à se justifier puisque étant, tout simplement, comme est, dans le sculpteur quand il pétrit sa glaise, un certain besoin qui n'a encore point de forme mais deviendra visage dans la glaise qu'il pétrira.

CXII

NAISSANCE aussi de la vanité lorsque non soumis à la hiérarchie. (Exemple : général, gouverneur.) Une fois fondé l'être qui les soumet l'un à l'autre, tombe la

vanité. Car la vanité vient de ce que, billes mêlées, si aucun être ne vous domine dont vous soyez le sens, vous voilà ombrageux de la place occupée.

Et la grande lutte contre les objets : l'heure est venue de te parler de ta grande erreur. Car j'ai jugé fervents et j'ai reconnu comme heureux, brassant et rebrassant la gangue dans le dénument des terres craquantes, meurtris de soleil comme un fruit blet, écorchés aux pierres, taraudant dans la profondeur de l'argile pour remonter dormir nus sous la tente, ceux-là qui vivaient d'extraire une fois l'an un diamant pur. Et j'ai vu malheureux, aigres de cœur et divisés ceux qui, de recevoir dans leur luxe des diamants, ne disposaient cependant plus que de verroterie inutile. Car tu n'as pas besoin d'un objet mais d'un dieu.

Car la possession de l'objet certes est permanente mais non point l'aliment que tu en reçois. Car l'objet n'a de sens que de t'augmenter, et tu t'augmentes de sa conquête mais non de sa possession. C'est pourquoi je vénère celui-là qui provoque, étant conquête difficile, cette ascension de montagne, cette éducation en vue d'un poème, cette séduction de l'âme inaccessible, et t'oblige ainsi de devenir. Mais je méprise tel autre qui est provision faite car tu n'as plus rien à en recevoir. Et, une fois dégagé le diamant, qu'en feras-tu ?

Car j'apporte le sens de la fête, lequel était oublié. La fête est couronnement des préparatifs de la fête, la fête est sommet de montagne après l'ascension, la fête est capture du diamant quand il t'est permis de le dégager de la terre, la fête est victoire couronnant la guerre, la fête est premier repas du malade dans le premier jour de sa guérison, la fête est promesse de l'amour quand elle baisse les yeux si tu lui parles...

Et c'est pourquoi j'inventai pour t'instruire cette image :

Si je le désirais je te pourrais créer une civilisation fervente, pleine de joie dans les équipes et de rires clairs des ouvriers qui reviennent de leur travail, et d'un goût puissant de la vie, et d'attente chaude des miracles du lendemain et du poème où l'on fera retentir sur toi les étoiles et où, cependant, tu ne ferais rien d'autre que de

piocher le sol pour en extraire ces diamants qui deviendront enfin lumière après cette mue silencieuse dans les entrailles du globe. (Car venus du soleil, puis devenus fougères, puis nuit opaque, les voilà redevenus lumière.) Donc, t'ai-je dit, je t'assure une vie pathétique si je te condamne à cette extraction et te convie pour un jour de l'année à la fête capitale, laquelle consistera en offrande des diamants, qui devant le peuple en sueur seront brûlés et rendus en lumière. Car tes mouvements intérieurs ne sont point gouvernés par l'usage des objets conquis et ton âme s'alimente du sens des choses et non des choses.

Et certes, ce diamant, j'en pourrais tout aussi bien pour ton luxe fleurir une princesse plutôt que le brûler. Ou, l'enfermant dans un coffret au secret d'un temple, le faire rayonner plus fort non pour les yeux mais pour l'esprit (qui à travers les murs s'en alimente). Mais, certes, je n'en ferai rien d'essentiel pour toi si je te le donne.

Car il se trouve que j'ai compris le sens profond du sacrifice qui n'est point de t'amputer de rien mais de t'enrichir. Car tu te trompes de mamelle quand tu tends les bras vers l'objet alors que tu cherchais son sens. Car si je t'invente un empire où chaque soir on te distribue des diamants récoltés ailleurs, autant t'enrichir de cailloux, car tu n'y trouveras plus rien de ce que tu souhaitais d'obtenir. Plus riche celui-là qui peine l'année durant contre le roc et brûle une fois l'an le fruit de son travail pour en tirer l'éclat de lumière, que celui-là qui tous les jours reçoit, venus d'ailleurs, des fruits qui n'ont rien exigé de lui.

(Ainsi qu'une quille : ta joie est de la renverser. Et c'est la fête. Mais tu n'as rien à attendre d'une quille tombée.)

C'est pourquoi sacrifices et fêtes se confondent. Car tu montres par là le sens de ton acte. Mais comment prétendrais-tu que la fête est autre chose qu'une fois ramassé le bois, le feu de joie quand tu le brûles, une fois gravie la montagne, tes muscles heureux dans l'étendue, une fois extrait le diamant, son apparition à la lumière, une fois mûres les vignes, la vendange ? Où vois-tu qu'il serait possible d'user d'une fête comme d'une provision ? Une fête c'est après la marche ton arrivée et couronne-

ment ainsi de ta marche, mais tu n'as rien à espérer de ton changement en sédentaire. Et c'est pourquoi tu ne t'installes ni dans la musique, ni dans le poème, ni dans la femme conquise, ni dans le paysage entrevu du haut des montagnes. Et je te perds si je te distribue dans l'égalité de mes jours. Si je ne les ordonne selon un navire qui va quelque part. Car le poème lui-même est une fête à condition de le gravir. Car le temple est une fête de t'y délivrer des soucis médiocres. Tu as tous les jours souffert de la ville qui t'a brisé de son charroi. Tu as tous les jours subi cette fièvre née de l'urgence et du pain à gagner et des maladies à guérir et des problèmes à dénouer, te rendant ici, te rendant là, riant ici et pleurant là. Puis vient l'heure accordée au silence et à la béatitude. Et tu montes les marches et pousses la porte et il n'est plus rien pour toi que pleine mer et contemplation de la Voie Lactée et provision de silence et victoire contre l'usuel, et tu en avais besoin comme de nourriture car tu avais souffert des objets et des choses lesquels ne sont point pour toi. Et il te fallait ici devenir pour qu'un visage te naisse des choses et qu'une structure s'établisse qui leur donnât un sens à travers les spectacles disparates du jour. Mais que viendras-tu faire dans mon temple si tu n'as point vécu dans la ville, et lutté et gravi et souffert, si tu n'apportes point la provision de pierres qu'il s'agit en toi de bâtir ? Je te l'ai dit de mes guerriers et de l'amour. Si tu n'es qu'amant il n'est personne qui aime et la femme bâille auprès de toi. Le guerrier seul peut faire l'amour. Si tu n'es que guerrier il n'est personne qui meure sinon insecte vêtu d'écailles de métal. L'homme seul et qui a aimé peut mourir en homme. Et il n'est point ici contradiction sinon dans le langage. Ainsi fruits et racines ont même commune mesure qui est l'arbre.

CXIII

Car nous ne nous entendons pas sur la réalité. Et moi je dénomme réalité non ce qui est mesurable dans une balance (de laquelle je me moque car je ne suis point une balance et peu m'importent les réalités pour balance),

mais ce qui pèse sur moi. Et pèse sur moi ce visage triste ou cette cantate ou cette ferveur dans l'empire ou cette pitié pour les hommes ou cette qualité de la démarche ou ce goût de vivre ou cette injure ou ce regret ou cette séparation ou cette communion dans la vendange (bien plus que les grappes vendangées, car si même on les porte ailleurs pour les vendre, j'en ai déjà reçu l'essentiel. Ainsi de celui-là qui devait être décoré par le roi et qui participa à la fête jouit de son rayonnement, reçut les félicitations de ses amis, et connut ainsi l'orgueil du triomphe — mais le roi mourut d'une chute de cheval avant d'avoir accroché contre sa poitrine l'objet de métal. Me diras-tu que l'homme n'a rien reçu ?)

La réalité pour ton chien c'est un os. La réalité pour ta balance c'est un poids de fonte. Mais la réalité pour toi est d'une autre nature.

Et c'est pourquoi je dis futiles les financiers et raisonnables les danseuses. Non que je méprise l'œuvre des premiers mais parce que je méprise leur morgue, leur assurance et leur satisfaction de soi car ils se croient le but et la fin et l'essence quand ils ne sont que des valets, et qu'ils servent d'abord les danseuses.

Car ne te trompe point sur le sens du travail. Il est des travaux qui sont urgents. Comme des cuisines de mon palais. Car s'il n'est point de nourriture il n'est point d'hommes. Et il convient que les hommes d'abord soient nourris, vêtus et abrités. Il convient qu'ils soient, tout simplement. Et de tels services sont d'abord urgents. Mais l'important ne se loge point ici : il se loge dans leur seule qualité. Et les danses et les poèmes et les ciseleurs des étages d'en haut, et le géomètre et l'observateur des étoiles, que permet d'abord le travail des cuisines, sont seuls qui honorent l'homme et qui lui donnent un sens.

Donc quand vient celui-là qui ne connaît que les cuisines, desquelles en effet sont charriés des réalités pour balances et des os pour chiens, je lui interdis de parler de l'homme car il négligera l'essentiel, à la façon de l'adjudant qui ne considère rien de l'homme que son aptitude au maniement d'armes.

Et pourquoi danserait-on dans ton palais alors que les danseuses expédiées aux cuisines t'enrichiraient d'un supplément de nourriture ? Et pourquoi y cisè-

lerait-on des aiguières d'or quand en expédiant les ciseleurs au chantier des aiguières d'étain on disposerait de plus d'aiguières ? Et pourquoi taillerait-on des diamants, et pourquoi écrirait-on des poèmes, et pourquoi observerait-on les étoiles, quand tu n'as qu'à les expédier ceux-là battre le blé pour disposer d'un supplément de pain ?

Mais comme dans ta cité il te manquera quelque chose qui est pour l'esprit et non pour les yeux et non pour les sens, tu seras bien contraint de leur inventer de fausses nourritures, lesquelles ne vaudront plus rien. Et tu leur chercheras des fabricants qui leur fabriqueront leurs poèmes, des automates qui leur fabriqueront des danses, des escamoteurs qui de verre taillé tireront pour eux des diamants. Et voici qu'ils auront l'illusion de vivre. Bien qu'il ne soit plus rien en eux que caricature de la vie. Puisque celui-là aura confondu le sens véritable de la danse, du diamant et du poème — lesquels ne t'alimentent de leur part invisible qu'à condition d'avoir été gravis — avec un fourrage pour râteliers. La danse est guerre, séduction, assassinat et repentir. Le poème est ascension de montagne. Le diamant est année de travail changée en étoile. Mais l'essentiel leur manquera.

Ainsi du jeu de quilles : puisque ta joie est de faire tomber les quilles ennemies, tu tirerais bien du plaisir en t'en alignant des centaines et en te bâtissant une machine à les faire tomber...

CXIV

Mais ne crois pas que je méprise en rien tes besoins. Ni même ne m'imagine qu'ils sont opposés à ta signification. Car je veux bien me traduire, pour te démontrer ma vérité, en mots qui se tirent la langue comme nécessaire et superflu, cause et effet, cuisine et salle de danse. Mais je ne crois point en ces divisions qui sont d'un langage malheureux et du choix d'une mauvaise montagne d'où lire les mouvements des hommes.

Car de même que le sens de la ville, ma sentinelle n'y accède que quand Dieu l'enrichit de la clarté d'œil et

d'oreille des sentinelles et qu'alors le cri du nouveau-né ne s'oppose plus aux plaintes autour du mort, ni la foire au temple, ni le quartier réservé à la fidélité autre part dans l'amour, mais que de cette diversité naît la ville qui absorbe, épouse et unifie, de même que l'arbre surgit un, des éléments divers de l'arbre, et de même que le temple domine de la qualité de son silence ce disparate de statues, de piliers, d'autels et de voûtes, de même je ne rencontre l'homme qu'à l'étage où il ne m'apparaît plus comme celui qui chante contre celui qui bat le blé, ou danse contre celui qui verse le grain dans les sillons, ou observe les étoiles contre celui qui forge les clous, car si je te divise, je ne t'ai point compris et je te perds.

C'est pourquoi m'enfermant dans le silence de mon amour je m'en fus observer les hommes dans ma ville. Ayant désir de la comprendre.

(Note pour plus tard : Ne croyant point qu'il soit d'une idée préconçue de choisir le rapport des activités. La raison n'a rien à y voir. Car tu ne construis point un corps à partir d'une somme. Mais tu plantes une graine et c'est telle somme qui se montre. Et c'est la qualité de l'amour dont naîtra seule raisonnablement la proportion, laquelle te sera invisible par avance, sauf dans le langage stupide des logiciens, des historiens et des critiques qui te montreront tes morceaux et combien tu eusses pu en grossir l'un aux dépens des autres, démontrant aisément que celui-là est à grossir plutôt que l'autre, alors qu'ils eussent tout aussi bien établi le contraire, car si tu inventes l'image des cuisines et celle de la salle de danse, il n'est point de balance pour te départager l'importance de l'une ou de l'autre. C'est que ton langage devient vide de sens dès que tu préjuges sur l'avenir. Construire l'avenir c'est construire le présent. C'est créer un désir qui est pour aujourd'hui. Qui est d'aujourd'hui vers demain. Et non réalité des actes qui n'ont de sens que pour demain. Car si ton organisme s'arrache au présent il meurt. La vie qui est adaptation au présent et permanence dans le présent repose sur des liens innombrables que le langage ne peut saisir. L'équilibre est fait de mille équilibres. Et il en est, si tu en tranches un seul à la suite d'une démonstration abstraite, comme de l'éléphant qui

est construction énorme et qui cependant, si tu en tranches un seul de ses vaisseaux, va mourir. Il ne s'agit point là de souhaiter que tu ne changes rien. Car tu peux tout changer. Et d'une plaine âpre tu peux faire une plantation de cèdres. Mais il importe non pas que tu construises des cèdres mais sèmes des graines. Et à chaque instant la graine elle-même ou ce qui naîtra de la graine sera en équilibre dans le présent.)

Mais il est plusieurs angles sous lesquels voir ces choses. Et si je choisis la montagne qui me départage les hommes selon leur droit aux provisions, il est probable que je m'irriterai selon ma justice. Mais probable il est aussi que ma justice serait autre d'une autre montagne qui autrement départagerait les hommes. Et je voudrais que toute justice soit rendue. C'est pourquoi je fis observer les hommes.

(Car il n'est point une justice mais un nombre infini. Et je puis bien départager par l'âge pour récompenser mes généraux en les faisant croître en honneurs et en charges. Mais je puis aussi bien leur permettre un repos qui augmente avec les années et, en les déchargeant de leurs charges et en couvrant des épaules jeunes. Et je puis juger selon l'empire. Et je puis juger selon les droits de l'individu ou, à travers lui, contre lui, selon l'homme.)

Et si considérant la hiérarchie de mon armée je tiens à juger de son équité me voilà pris dans un réseau de contradictions irréductibles. Car il est les services rendus, les capacités, le bien de l'empire. Et je trouverai toujours une échelle de qualité indiscutable qui me démontrera mon erreur selon une autre. Donc peu me trouble que l'on me montre qu'il est un code évident selon lequel mes décisions sont monstrueuses, connaissant d'avance que quoi que je fasse il en sera ainsi et qu'il importe de peser un peu, de mûrir un peu la vérité pour l'obtenir non dans les mots mais dans son poids.

(Ici peut être parlé des lignes de force.)

CXV

Donc je considérais comme vain de lire ma cité du point de vue des bénéficiaires. Car tous sont critiquables. Et ce n'était point là mon problème. Ou plus exactement il ne se posait qu'en second. Car ensuite je désire certes que mes bénéficiaires soient ennoblis et non abâtardis par l'usage du bénéfice. Mais m'importe d'abord le visage de ma cité.

Donc je m'en fus me promener, flanqué d'un lieutenant qui interrogeait les passants.

« Que fais-tu dans la vie ? demandait-il, au hasard des rencontres, à l'un ou à l'autre.

— Je suis charpentier, disait celui-là.

— Je suis laboureur, disait cet autre.

— Je suis forgeron, disait le troisième.

— Je suis berger », disait un autre.

— Ou je creuse des puits. Ou je soigne des malades. Ou j'écris pour ceux qui ne savent écrire. Ou je suis boucher pour la viande. Ou je martèle des plateaux à thé. Ou je tisse des toiles. Ou je couds des vêtements. Ou...

Et il m'apparaissait que ceux-là travaillaient pour tous. Car tous consomment du bétail, de l'eau, des remèdes, des planches, du thé et des vêtements. Et nul ne consomme exagérément pour son propre usage car tu manges une fois et te soignes une fois, tu t'habilles une fois, tu bois une fois le thé, tu écris une fois tes lettres et tu dors dans un lit d'une maison.

Mais il arrivait que l'un d'entre eux me répondît :

« Je bâtis des palais, je taille des diamants, je sculpte des statues de pierre... »

Et ceux-là certes ne travaillaient point pour tous mais pour quelques-uns seulement car le produit de leur activité n'était point divisible.

Et en effet si tu observes celui-là qui travaille une année pour peindre son vase, comment distribuerais-tu de tels vases à tous ? Car un homme travaille pour plusieurs dans une cité. Il est les femmes, les malades, les infirmes, les enfants, les vieillards et ceux qui aujourd'hui se reposent. Il est aussi des serviteurs de mon empire, lesquels ne façonnent point d'objets : les soldats,

les gendarmes, les poètes, les danseurs, les gouverneurs. Et ceux-là cependant autant que les autres consomment, s'habillent, se chaussent, mangent, boivent et dorment dans un lit d'une maison. Et puisqu'ils n'échangent point d'objets contre les objets qu'ils consomment, il faut bien que quelque part tu voles ces objets à ceux-là qui les fabriquent afin d'en alimenter également ceux qui ne les fabriquent point. Et aucun homme installé dans son atelier ne peut prétendre consommer la totalité de ce qu'il produit. Donc il est des objets que tu ne peux prétendre offrir à tous car il ne serait personne pour les façonner.

Et cependant n'importe-t-il pas que de tels objets soient conçus et soient fabriqués puisqu'ils sont le luxe et la fleur et le sens de ta civilisation ? Et puisque précisément l'objet qui vaut et qui est digne de l'homme est celui qui a coûté beaucoup de temps. Et c'est le sens même du diamant, lequel est année de travail qui donne une larme grande comme l'ongle. Ou la goutte de parfum tirée du tombereau de fleurs. Et que m'importe à moi le destin de la larme et de la goutte de parfum puisque je connais d'avance qu'elles ne sont point distribuables à tous et que je connais également qu'une civilisation repose non sur le destin de l'objet mais sur sa naissance.

Moi le seigneur je vole du pain et des vêtements aux travailleurs pour les donner à mes soldats, à mes femmes et à mes vieillards.

Pourquoi serais-je plus troublé de voler du pain et des vêtements pour les donner à mes sculpteurs et aux polisseurs de diamants et aux poètes qui, bien qu'ils écrivent leurs poèmes, doivent se nourrir ?

Sinon il n'est plus ni diamant, ni palais, ni quoi que ce soit qui soit souhaitable.

Et ce qui enrichit bien peu mon peuple : il s'enrichit du seul déversement dans les autres activités de ses activités de civilisation qui certes coûtent beaucoup de temps à ceux qui s'y emploient, mais emploient peu d'hommes dans la cité comme me le montrèrent nos rencontres.

Et par ailleurs je réfléchissais sur ce que, si le destinataire de l'objet n'avait point d'importance puisque de toute façon cet objet n'était pas distribuable à tous et que

par conséquent je ne pouvais prétendre qu'il volât les autres, il me tenait cette évidence que le canevas des destinataires est chose délicate à toucher et qui demande beaucoup de précautions car ils est trame d'une civilisation. Et peu importe leur qualité ou les justifications morales.

Il est certes là un problème moral. Mais il est un problème exactement opposé. Et si je pense avec des mots qui excluent les contradictions j'éteins chez moi toute lumière.

CXVI

Notes pour plus tard : les réfugiés berbères qui ne veulent travailler se couchent. Action impossible.

Mais j'impose non des actes mais des structures. Et je différencie les jours. Et je hiérarchise les hommes et je crée des habitations plus ou moins belles pour apporter la jalousie. Et je crée des règles plus ou moins justes pour provoquer des mouvements divers. Et je ne puis m'intéresser à la justice car elle est ici de laisser croupir cette mare absolument morte. Et je les oblige bien à prendre mon langage puisque mon langage a un sens pour eux. Et ce n'est là qu'un système de conventions à l'aide desquelles je veux atteindre, comme à travers l'aveugle sourd-muet, l'homme, qui est entièrement endormi en eux. Ainsi l'aveugle sourd-muet, tu le brûles et tu lui dis : feu. Et chaque fois que tu le brûles tu lui dis : feu. Et tu es injuste pour l'individu puisque tu le brûles. Mais tu es juste pour l'homme puisque lui ayant dit : feu, tu l'éclaires. Et viendra le jour où quand tu lui diras : feu sans le brûler il retirera aussitôt la main. Et ce sera signe qu'il est né.

Les voilà donc noués malgré eux dans l'absolu d'un réseau qu'ils ne peuvent juger puisqu'il est, tout simplement. Les maisons « sont » différentes. Les repas « sont » différents. (Et j'introduis aussi la fête qui est de tendre vers un jour et dès lors d'exister, « et je les soumettrai à des torsions et des tensions et des figures. Et certes toute tension est injustice car il n'est pas juste que ce jour diffère des autres ».) Et la fête les fait s'éloigner ou s'approcher

de quelque chose. Et les maisons plus ou moins belles gagner ou perdre. Et entrer et sortir. Et je dessinerai des lignes blanches à travers le camp pour que soient des zones dangereuses et d'autres de sécurité. Et j'introduirai le lieu interdit où l'on est puni de mort pour les orienter dans l'espace. Et voilà ainsi qu'il sera créé des vertèbres à la méduse. Et elle commencera de marcher, ce qui est admirable.

L'homme disposait d'un langage vide. Mais le langage sera de nouveau sur lui comme un mors. Et il sera des mots cruels qui le pourront faire pleurer. Et il sera des mots chantants qui lui éclaireront le cœur.

« Je vous facilite les choses... » et tout est perdu. Non à cause des richesses, mais parce qu'elles ne sont plus tremplin pour quoi que ce soit mais provisions gagnées. Tu t'es trompé non de donner plus mais d'exiger moins. Si tu donnes plus, tu dois exiger plus.

La justice et l'égalité. Et voilà la mort. Mais la fraternité ne se trouve que dans l'arbre. Car tu ne dois point confondre alliance et communauté, laquelle n'est que promiscuité sans dieu qui domine ni irrigation, ni musculature, et donc pourrissement.

Car ils se sont dissous d'avoir vécu dans l'égalité, la justice et la communauté totales. Ceci est repos des billes mêlées.

Jette-leur une graine qui les absorbe dans l'injustice de l'arbre.

CXVII

En ce qui concerne donc mon voisin, j'ai observé qu'il n'était point fertile d'examiner de son empire les faits, les états de choses, les institutions, les objets, mais exclusivement les pentes. Car tu si examines mon empire tu t'en iras voir les forgerons et les trouveras forgeant des clous et se passionnant pour les clous et te chantant les cantiques de la clouterie. Puis tu t'en iras voir les bûcherons et tu les trouveras abattant des arbres et se passionnant pour l'abattage d'arbres, et se remplissant d'une intense jubilation à l'heure de la fête du bûcheron, qui est du premier craquement, lorsque la majesté de

l'arbre commence de se prosterner. Et si tu vas voir les astronomes, tu les verras se passionnant pour les étoiles et n'écoutant plus que leur silence. Et en effet chacun s'imagine être tel. Maintenant si je te demande : « Que se passe-t-il dans mon empire, que naîtra-t-il demain chez moi ? » tu me diras : « On forgera des clous, on abattra des arbres, on observera les étoiles et il y aura donc des réserves de clous, des réserves de bois et des observations d'étoiles. » Car myope et le nez contre, tu n'as point reconnu la construction d'un navire.

Et certes nul d'entre eux n'aurait su te dire : « Demain nous serons embarqués sur la mer. » Chacun croyait servir son dieu et disposait d'un langage malhabile pour te chanter le dieu des dieux qui est navire. Car la fertilité du navire est qu'il devienne amour des clous pour le cloutier.

Et quant à la prévision de l'avenir tu en aurais su bien plus long si tu avais dominé cet assemblage disparate et pris conscience de ce dont j'ai augmenté l'âme de mon peuple et qui est pente vers la mer. Alors tu l'eusses vu, ce voilier, assemblage de clous, de planches, de troncs d'arbre et gouverné par les étoiles, se pétrir lentement dans le silence et s'assembler à la façon du cèdre qui draine les sucs et les sels de la rocaille pour les établir dans la lumière.

Et tu la reconnaîtras cette pente qui va vers demain à ses effets irrésistibles. Car là il n'est point à t'y tromper : partout où elle se peut montrer, elle se montre. Et je reconnais la pente vers la terre à ce que je ne puis lâcher, aussi court soit l'instant, la pierre que je tiens dans la main sans qu'aussitôt elle tombe.

Et si je vois un homme se promenant et qu'il marche vers l'Est je ne prévois point son avenir. Car il est possible qu'il fasse les cent pas et qu'à l'instant où je l'imagine bien établi dans son voyage il me désoriente par son demi-tour. Mais je prévois l'avenir de mon chien si chaque fois que je relâche sa corde aussi peu que ce soit c'est vers l'Est qu'il me fait faire un pas et qu'il tire, car l'Est alors est odeur de gibier et je sais bien où mon chien courra si je le délivre. Un pouce de corde m'en a plus appris que mille pas.

Ce prisonnier je l'observe qui est assis ou couché comme défait et dévêtu de tout désir. Mais il pèse vers

la liberté. Et je reconnaîtrai sa pente à ce qu'il me suffira de lui montrer un trou dans le mur pour qu'il frémisse et redevienne musculature et attention. Et si la brèche donne sur la campagne, montre-moi celui-là qui a oublié de la voir !

Si tu raisonnes dans ton intelligence tu oublieras ce trou ou l'autre ou encore, le regardant, comme tu penses alors à autre chose, ne le verras point. Ou, le voyant, et enchaînant des syllogismes pour connaître s'il est habile d'en user, tu te décideras trop tard, car les maçons te l'auront effacé du mur. Mais montre-moi, de ce réservoir où l'eau pèse, quelle fissure elle peut oublier ?

C'est pourquoi je dis que la pente, même informulable faute de langage, est plus puissante que la raison et seule gouverne. Et c'est pourquoi je dis que la raison n'est que servante de l'esprit et d'abord transforme la pente et en fait des démonstrations et des maximes, ce qui te permet ensuite de croire que ton bazar d'idées t'a gouverné. Quand je dis que tu n'as été gouverné que par les dieux qui sont temple, domaine, empire, pente vers la mer ou besoin de la liberté.

Ainsi, de mon voisin qui règne de l'autre côté de la montagne, je n'observerai point les actes. Car je ne sais point reconnaître au vol du pigeon une fois qu'il vole s'il cingle vers un pigeonnier ou s'il s'huile les ailes de vent, car je ne sais point reconnaître au pas de l'homme vers sa maison s'il cède au désir de sa femme ou à l'ennui de son devoir, et si son pas construit le divorce ou l'amour. Mais celui-là que je tiens dans sa geôle, s'il ne manque point d'occasion et pose son pied sur la clef que j'oublie, tâte les barreaux pour connaître si l'un d'eux remue, et soupèse de l'œil ses geôliers, je le devine déjà déambulant dans la liberté des campagnes.

Je veux connaître ainsi de mon voisin non ce qu'il fait mais ce qu'il n'oublie jamais de faire. Car alors je connais quel dieu le domine même si lui-même l'ignore, et la direction de son avenir.

CXVIII

Je me souvins de ce prophète au regard dur et qui par surcroît était bigle. Il me vint voir et le courroux montait en lui. Un courroux sombre :

« Il convient, me dit-il, de les exterminer. »

Et je compris qu'il avait le goût de la perfection. Car seul est parfaite la mort.

« Ils pèchent », dit-il.

Je me taisais. Je voyais bien sous mes yeux cette âme taillée comme un glaive. Mais je songeais :

« Il existe contre le mal. Il n'existe que par le mal. Que serait-il donc sans le mal ? »

« Que souhaites-tu, lui demandais-je, pour être heureux ?

— Le triomphe du bien. »

Et je comprenais qu'il mentait. Car il me dénommait bonheur l'inemploi et la rouille de son glaive.

Et m'apparaissait peu à peu cette vérité pourtant éclatante que, qui aime le bien, est indulgent au mal. Que, qui aime la force, est indulgent à la faiblesse. Car si les mots se tirent la langue, le bien et le mal cependant se mêlent et les mauvais sculpteurs sont terreau pour les bons sculpteurs, et la tyrannie forge contre elle les âmes fières, et la famine provoque le partage du pain, lequel est plus doux que le pain. Et ceux-là qui ourdissaient des complots contre moi, traqués par mes gendarmes, privés de lumière dans leurs caves, familiers d'une mort prochaine, sacrifiés à d'autres qu'eux-mêmes, ayant accepté le risque, la misère et l'injustice par amour de la liberté et de la justice, m'ont toujours apparu d'une beauté rayonnante, laquelle brûlait comme un incendie aux lieux du supplice, ce pour quoi je ne les ai jamais frustrés de leur mort. Qu'est-ce qu'un diamant s'il n'est point de gangue dure à creuser et qui le cache ? Qu'est-ce qu'une épée s'il n'est point d'ennemi ? Qu'est-ce qu'un retour s'il n'est point d'absence ? Qu'est-ce que la fidélité s'il n'est point de tentation ? Le triomphe du bien c'est le triomphe du bétail sage sous sa mangeoire. Et je ne compte point sur les sédentaires ou les repus.

« Tu luttes contre le mal, lui dis-je, et toute lutte est

une danse. Et tu tires ton plaisir du plaisir de la danse donc du mal. Je te préférerais dansant par amour.

« Car si je te fonde un empire où l'on s'exalte pour des poèmes, viendra l'heure des logiciens qui ratiocineront là-dessus et te découvriront les dangers qui menacent les poèmes dans le contraire du poème, comme s'il existait un contraire de quoi que ce soit dans le monde. Te naîtront alors les policiers qui, confondant amour du poème et haine du contraire du poème, s'occuperont non plus d'aimer mais de haïr. Comme si équivalait à l'amour du cèdre la destruction de l'olivier. Et ils t'enverront au cachot soit le musicien, soit le sculpteur, soit l'astronome, au hasard de raisonnements qui seront stupide vent de paroles et faible tremblement de l'air. Et mon empire désormais dépérira car vivifier le cèdre ce n'est point détruire l'olivier ni refuser l'odeur des roses. Plante au cœur d'un peuple l'amour du voilier et il te drainera toutes les ferveurs de ton territoire pour les changer en voiles. Mais tu veux, toi, présider aux naissances de voiles en pourchassant, et en dénonçant et en exterminant des hérétiques. Or il se trouve que tout ce qui n'est point voilier peut être dénommé contraire du voilier, car la logique mène où tu veux. Et d'épuration en épuration tu extermineras ton peuple car il se trouve que chacun aime aussi autre chose. Bien plus, tu extermineras le voilier lui-même car le cantique du voilier était devenu chez le cloutier cantique de la clouterie. Tu l'auras donc emprisonné. Et il ne sera point de clous pour le navire.

« Ainsi de celui-là qui croit favoriser les grands sculpteurs en exterminant les mauvais sculpteurs, lesquels, dans son stupide vent de paroles, il dénomme contraire des premiers. Et je dis, moi, que tu interdiras à ton fils de choisir un métier qui offre si peu de chances d'en vivre.

— Si je t'entends bien, se hérissa le prophète bigle, je devrais tolérer le vice !

— Non point. Tu n'as rien compris », lui dis-je.

CXIX

Car si je ne veux pas faire la guerre et que mon rhumatisme me tire la jambe, il deviendra peut-être pour moi objection à la guerre alors que si je penchais vers la guerre je penserais le guérir par l'action. Car c'est mon simple désir de paix qui s'est habillé en rhumatisme, comme en amour peut-être de la maison ou comme en respect de mon ennemi ou comme en quoi que ce soit au monde. Et si tu veux comprendre les hommes, commence d'abord par ne jamais les écouter. Car le cloutier te parle de ses clous. L'astronome de ses étoiles. Et tous oublient la mer.

CXX

Car très important m'apparut qu'il ne te suffit pas de regarder pour voir. Car du haut de ma terrasse, je leur montrais le domaine et leur exposais ses contours et ils hochaient la tête disant : « Oui, oui... » Ou bien alors je leur faisais ouvrir le monastère et leur en expliquais les règles et ils bâillaient avec discrétion. Ou bien je leur montrais l'architecture du temple neuf ou la sculpture ou la peinture d'un sculpteur et d'un peintre qui avaient apporté quelque chose d'encore non habituel. Et ils s'en détournaient aussitôt. Tout ce qui eût pu frapper quelqu'un d'autre au cœur les laissait indifférents.

Et je me disais :

« Ceux qui, à travers les choses, savent toucher le nœud divin qui les noue, ne disposent point de ce pouvoir en permanence. L'âme est pleine de sommeil. L'âme non exercée l'est plus encore. Comment espérer de ceux-ci qu'ils soient frappés par la révélation comme par la foudre ? Car ceux-là seuls rencontrent la foudre qui reçoivent en elle leur solution, car ils attendaient ce visage, tout construits qu'ils étaient pour en être embrasés. Ainsi de celui-là que j'ai délié pour l'amour en l'exerçant à la prière. Je l'ai si bien fondé qu'il est des sourires qui seront pour lui comme des glaives. Mais les autres ne connaîtront que le désir. Si je les ai bercés des légendes du Nord où passent des cygnes et des vols gris

de canards sauvages et des appels qui remplissent l'étendue, car le Nord pris dans le gel se remplit d'un seul cri comme un temple de marbre noir, alors ceux-là sont prêts pour les yeux gris et le sourire qui brûle en dedans comme la lumière d'une auberge mystérieuse dans la neige. Et je les verrai frappés au cœur. Mais ceux-là qui remontent des déserts brûlants ne tressaillent point à cette forme de sourire.

Si donc je t'ai construit semblable aux autres dans l'enfance, tu découvriras les mêmes visages que ceux de ton peuple, tu éprouveras les mêmes amours et vous saurez communiquer. Car vous communiquez non l'un vers l'autre mais par la voie des nœuds divins qui nouent les choses et il importe que pour tous ils soient semblables.

Et quand je dis semblables, je ne dis point qu'il s'agit de créer cet ordre qui n'est qu'absence et mort, comme de pierres alignées ou de soldats marchant du même pas. Je dis que je vous ai exercés à reconnaître les mêmes visages, et ainsi à éprouver les mêmes amours.

Car je sais maintenant qu'aimer c'est reconnaître et c'est reconnaître le visage lu à travers les choses. L'amour n'est que connaissance des dieux.

Lorsque le domaine, la sculpture, le poème, l'empire, la femme ou Dieu, à travers la pitié des hommes, te sont pour un instant donnés à saisir en leur unité, je dis amour cette fenêtre qui vient en toi de s'ouvrir. Et je dis mort de ton amour s'il n'est plus pour toi qu'assemblage. Et cependant ce qui t'est remis par la voie des sens n'a point changé.

Et c'est pourquoi je dis aussi qu'ils ne peuvent plus communiquer sinon comme l'animal en vue du seul usuel, ceux qui ont renoncé aux dieux : bétail rentré.

C'est pourquoi ceux-là qui me viennent, regardant sans voir, il importe de les convertir. Car alors seulement ils s'éclaireront et se feront vastes. Et alors seulement ils seront nus. Car hors ta recherche des satisfactions de ton ventre, que désirerais-tu et où irais-tu et d'où naîtrait le feu de ton plaisir ?

Convertir c'est tourner vers les dieux afin qu'ils soient vus.

Et je n'ai point de passerelle qui me permette de m'expliquer à toi. Si tu regardes la campagne et que, de

mon bâton tendu, je t'y dessine mon domaine, je ne puis pas transporter en toi mon amour par un mouvement aussi quelconque, car il serait par trop aisé pour toi de t'émouvoir. Et les jours d'ennui, tu t'en irais sur les montagnes y faire tourner un bâton pour t'exalter.

Je ne puis qu'essayer sur toi mon domaine. Et c'est pourquoi je crois aux actes. Car m'ont toujours semblé puérils ou aveugles ceux qui distinguent la pensée de l'action. S'en distinguent les idées qui sont pensées changées en objets de bazar.

Je te confierai donc une charrue et des bœufs ou encore un fléau pour les graines. Ou la surveillance des puisatiers. Ou la récolte des olives. Ou la célébration des mariages. Ou l'ensevelissement des morts. Ou quoi que ce soit qui te fasse entrer dans l'invisible construction et te soumettre à ses lignes de force et ces lignes de force te feront aisé tel geste et difficile tel autre.

Tu rencontreras donc des obligations et des défenses. Car ce champ est impropre au labour, mais non cet autre. Ce puits-là sauvera ce village, et cet autre le rendra malade. Cette fille est à marier et son village devient cantique. Mais l'autre village pleure son mort. Et quand tu tires par un bord, tout le dessin te vient. Car le laboureur boit. Et le puisatier marie sa fille. Et la mariée mange le pain du premier et boit l'eau du second, et tous célèbrent les mêmes fêtes, prient les mêmes dieux, pleurent les mêmes deuils. Et tu deviens ce que l'on devient dans ce village. Tu me diras ensuite qui en toi vient de naître. Et si celui-là ne te plaît point, alors seulement tu renieras mon village.

Car il n'est point de promeneur oisif auquel il soit donné de voir. L'assemblage n'est rien, lequel seul se montre, et comment saurais-tu d'emblée saisir le dieu quand il n'est qu'exercice de ton cœur ?

Et je dis vérité cela seul qui t'exalte. Car il n'est rien qui se démontre ni pour ni contre. Mais tu ne doutes point de la beauté si tu retentis à tel visage. Tu me diras alors qu'il est vrai qu'il est beau. Du domaine ainsi, ou de l'empire, s'il te fait accepter, une fois découvert, de mourir pour lui. Comment, me dirais-tu, sont vraies les pierres et non le temple ?

Et si du creux du monastère où je t'embrase du plus grand des visages après l'avoir bâti pour qu'il se montre

à toi, comment le refuserais-tu ? Comment peux-tu me dire qu'est vraie la beauté dans le visage et non Dieu dans le monde ?

Car tu crois que t'est naturelle la beauté des visages ? Et moi je dis qu'elle est le fruit de ton seul apprentissage. Car je n'ai point connu d'aveugle-né, une fois guéri, qui fût touché d'emblée par un sourire. Il lui faut apprendre aussi le sourire. Mais il te vient, depuis l'enfance, qu'un certain sourire prépare tes joies, car il est d'une surprise que l'on te cache encore. Ou qu'un certain sourcil froncé prépare tes peines, ou qu'une certaine lèvre qui tremble annonce les larmes, ou qu'un certain éclat des yeux annonce le projet qui entraîne et qu'une certaine inclinaison annonce la paix et la confiance dans ses bras.

Et de tes cent mille expériences tu construis une image qui est de la patrie parfaite qui te peut tout entier recevoir et combler et vivifier. Et te voilà qui la reconnais dans la foule, et, plutôt que de la perdre, préfères mourir.

La foudre t'a frappé au cœur, mais ton cœur était prêt pour la foudre.

Aussi n'est-ce point l'amour dont je te dis qu'il est long à naître, car il peut être révélation du pain dont je t'ai appris à avoir faim. J'ai ainsi préparé en toi les échos qui vont retentir au poème. Et le poème t'illumine qui laisserait un autre bayant. Je t'ai préparé une faim qui s'ignore et un désir qui n'a point encore pour toi un nom. Il est ensemble de chemins et structure et architecture. Le dieu qui est pour lui le réveillera d'un coup dans son ensemble et toutes ces voies se feront lumière. Et certes tu en ignores tout : car si tu le connaissais et le cherchais c'est qu'il porterait déjà un nom. Et c'est que déjà tu l'aurais trouvé.

CXXI

Note pour plus tard : A cause d'une fausse algèbre ces imbéciles ont cru qu'il existait des contraires. Et le contraire de la démagogie c'est la cruauté. Alors que le réseau de relations dans la vie est tel que, si tu anéantis l'un de tes deux contraires, tu meurs.

Car je dis que le contraire de quoi que ce soit, c'est et ce n'est que la mort.

Ainsi celui-là qui pourchasse le contraire de la perfection. Et, de rature en rature, il te brûle tout le texte. Car rien n'est parfait. Mais celui qui aime la perfection, il embellit toujours.

Ainsi celui-là qui pourchasse le contraire de la noblesse. Et il te brûle tous les hommes car aucun n'est parfait.

Ainsi celui-là qui anéantit son ennemi. Et il vivait de lui. Donc il en meurt. Le contraire du navire c'est la mer. Mais elle a dessiné et aiguisé l'étrave et la carène. Et le contraire du feu c'est la cendre mais elle veille sur le feu.

Ainsi celui-là qui lutte contre l'esclavage, faisant appel à la haine, au lieu de lutter pour la liberté, faisant appel à l'amour. Et comme il est partout, dans toute hiérarchie, des traces d'esclavage et que tu peux appeler esclavage le rôle des fondations du temple sur qui s'appuient les pierres nobles qui seules gravissent le ciel, te voilà obligé, de conséquence en conséquence, d'anéantir le temple.

Car le cèdre n'est point refus et haine de ce qui n'est point cèdre, mais rocaille drainée par le cèdre et devenue arbre.

Si tu luttes contre quoi que ce soit, le monde entier te deviendra suspect car tout est abri possible et réserve possible et nourriture possible pour ton ennemi. Si tu luttes contre quoi que ce soit, tu dois t'anéantir toi-même car il en est en toi une part, aussi faible soit-elle.

Car la seule injustice que je conçoive est celle de la création. Et tu n'as point détruit les sucs qui eussent pu nourrir la ronce, mais tu as édifié un cèdre qui les a pris pour soi et la ronce ne naîtra point.

Si tu deviens tel arbre tu ne deviendras point un autre. Et tu as été injuste pour les autres.

Quand ta ferveur s'éteint tu fais durer l'empire avec tes gendarmes. Mais si les gendarmes seuls le peuvent sauver c'est que l'empire est déjà mort. Car ma contrainte c'est celle du pouvoir du cèdre qui noue dans ses nœuds les sucs de la terre, non la stérile extermination des ronces et des sucs, lesquels certes s'offraient aux ronces mais se fussent aussi offerts au cèdre.

Où vois-tu que l'on fasse la guerre contre quelque chose ? Le cèdre qui prospère et anéantit la broussaille se moque bien de la broussaille. Il n'en connaît point l'existence. Il fait la guerre pour le cèdre et transforme en cèdre la broussaille.

Veux-tu faire mourir contre ? Qui voudra mourir ? On veut bien tuer mais non mourir. Or l'acceptation de la guerre c'est l'acceptation de la mort. Et l'acceptation de la mort n'est possible que si tu t'échanges contre quelque chose. Donc dans l'amour.

Ceux-là haïssent autrui. Et s'ils ont des prisons ils y entassent des prisonniers. Mais tu bâtis ainsi ton ennemi car les prisons sont plus rayonnantes que les monastères.

Celui qui emprisonne ou exécute c'est que d'abord il doute de soi-même. Il extermine les témoins et les juges. Mais il ne te suffit pas pour te grandir d'exterminer ceux qui te voyaient bas.

Celui qui emprisonne et exécute c'est aussi qu'il rejette les fautes sur autrui. Donc qu'il est faible. Car plus te voilà fort plus tu prends les fautes à ta charge. Elles te deviennent enseignements pour ta victoire. Mon père, un de ses généraux s'étant fait battre et s'en excusant, l'interrompit : « Ne sois pas prétentieux au point de te flatter de ce que tu eusses pu commettre une faute. Lorsque je monte un âne et qu'il s'égare, ce n'est point l'âne qui se trompe. C'est moi. »

« L'excuse des traîtres, disait ailleurs mon père, c'est d'abord qu'ils ont pu trahir. »

CXXII

QUAND les vérités sont évidentes et absolument contradictoires, tu ne peux rien, sinon changer ton langage.

La logique ne mord point pour t'aider à te faire passer d'un étage à l'autre. Tu ne prévois point le recueillement à partir des pierres. Et si tu parles du recueillement avec le langage des pierres, tu échoues. Il te faut inventer ce mot neuf pour rendre compte d'une certaine architecture de tes pierres. Car il est né un être neuf, non divisible,

ni explicable, car expliquer c'est démonter. Et tu le baptises donc d'un nom.

Comment raisonnerais-tu sur le recueillement ? Comment raisonnerais-tu sur l'amour ? Comment raisonnerais-tu sur le domaine ? Ils sont non des objets mais des dieux.

Moi j'ai connu celui-là qui voulait mourir parce qu'il avait entendu chanter la légende d'un pays du Nord et, vaguement, connaissait que l'on y marche une certaine nuit de l'année dans la neige, laquelle est craquante, sous les étoiles, vers des maisons de bois illuminées. Et si tu entres dans leur lumière après ta route et colles ton visage aux carreaux, tu découvres de cette clarté qu'elle te vient d'un arbre. Et l'on te dit que c'est une nuit qui a un goût de jouets de bois verni et une odeur de cire. Et l'on te dit des visages de cette nuit-là qu'ils sont extraordinaires. Car ils sont de l'attente d'un miracle. Et tu vois tous les vieux qui retiennent leur souffle et fixent les yeux des enfants, et se préparent à de grands battements de cœur. Car il va passer dans ces yeux d'enfants quelque chose d'insaisissable qui n'a point de prix. Car tu l'as bâti toute l'année par l'attente et par les récits et par les promesses et surtout par tes airs entendus et tes allusions secrètes et l'immensité de ton amour. Et maintenant tu vas détacher de l'arbre quelque humble objet de bois verni et le tendre à l'enfant selon la tradition de ton cérémonial. Et c'est l'instant. Et nul ne respire plus. Et l'enfant bat des paupières car on l'a fraîchement tiré du sommeil. Et il est là sur tes genoux avec cette odeur d'enfant frais que l'on a tiré du sommeil et qui te fait autour du cou quand il t'embrasse quelque chose qui est fontaine pour le cœur et dont tu as soif. (Et c'est le grand ennui des enfants que d'être pillés d'une source qui est en eux et qu'ils ne peuvent point connaître et à laquelle tous viennent boire, qui ont vieilli de cœur, pour rajeunir.) Mais les baisers sont ici suspendus. Et l'enfant regarde l'arbre, et tu regardes l'enfant. Car il s'agit de cueillir une surprise émerveillée comme une fleur rare qui naîtrait une fois l'an dans la neige.

Et te voilà comblé par une certaine couleur des yeux qui deviennent sombres. Car l'enfant s'enroule sur son trésor pour s'en éclairer à l'intérieur, d'un coup, dès que le cadeau l'a touché, comme le font les anémones de mer.

Et il fuirait si tu le laissais fuir. Et il n'y a point d'espoir de l'atteindre. Ne lui parle pas, il n'entend plus.

Cette couleur à peine changée, plus légère que d'un nuage sur la prairie, ne va pas me dire qu'elle ne pèse point. Car si même elle se trouvait seule récompense de ton année et de la sueur de ton travail et de ta jambe perdue à la guerre, et de tes nuits de méditation et des affronts et des souffrances endurés, voici qu'elle te paierait quand même et t'émerveillerait. Car tu gagnes dans cet échange.

Car il n'est point de raisonnement pour raisonner sur l'amour du domaine, sur le silence du temple ni pour cette seconde incomparable.

Donc mon soldat voulait mourir—lui qui n'avait vécu que de soleil et que de sable, lui qui ne connaissait point d'arbre de lumière, lui qui savait à peine la direction du Nord — parce qu'on lui avait dit qu'étaient menacées quelque part par quelque conquête une certaine odeur de cire et une certaine couleur des yeux et que les poèmes les lui avaient autrefois faiblement apportées comme le vent l'odeur des îles. Et je ne connais point de raison meilleure pour mourir.

Car il se trouve que t'alimente seul le nœud divin qui noue les choses. Lequel se rit des mers et des murs. Et te voilà comblé dans ton désert de ce qu'existe quelque part, dans une direction que tu ignores, chez des étrangers dont tu ne sais rien, en un pays dont tu ne peux rien concevoir, une certaine attente d'une certaine image d'un pauvre objet de bois verni, laquelle s'enfonce dans les yeux d'un enfant comme une pierre dans les eaux dormantes.

Et il se trouve que l'aliment que tu en reçois te vaut la peine de mourir. Et que je lèverais des armées, si je le souhaitais, pour sauver quelque part dans le monde une odeur de cire.

Mais je ne lèverai point d'armée pour la défense des provisions. Car elles sont faites et tu n'as rien à en attendre, sinon de te changer en bétail morne.

C'est pourquoi si s'éteignent tes dieux tu n'accepteras plus de mourir. Mais tu ne vivras point non plus. Car n'existent point les contraires. Si la mort et la vie sont

des mots qui se tirent la langue, reste cependant que tu ne peux vivre que de ce qui te peut faire mourir. Et qui refuse la mort, refuse la vie.

Car s'il n'est rien au-dessus de toi, tu n'as rien à recevoir. Sinon de toi-même. Mais que tires-tu d'un miroir vide ?

CXXIII

Je parlerai pour toi qui es seule. Car j'ai le désir de verser en toi cette lumière.

Ayant découvert que dans ton silence et dans ta solitude il était possible de t'alimenter. Car les dieux se rient des murs et des mers. Et tu es enrichie, toi aussi, de ce qu'il existe quelque part une odeur de cire. Même si tu n'espères point la goûter jamais.

Mais la qualité de la nourriture que je t'apporte, je n'ai d'autre moyen d'en juger que de te juger toi-même. Que deviens-tu l'ayant reçue ? Je veux que tu joignes les mains dans le silence, les yeux devenus sombres, comme de l'enfant auquel j'ai remis le trésor qui commence de le dévorer. Car ce n'était point objet non plus mon cadeau à l'enfant. Celui qui sait, de trois cailloux, bâtir une flotte de guerre et la menacer d'une tempête, si je lui donne le soldat de bois, il en fait armée et capitaines et fidélité à l'empire et dureté de la discipline et mort par la soif dans le désert. Car il en est ainsi de l'instrument pour la musique, lequel est bien autre chose qu'instrument mais matière du piège pour tes captures. Lesquelles ne sont jamais de l'essence du piège. Et toi aussi je t'illuminerai afin que ta mansarde soit claire et habité ton cœur. Car n'est point la même la ville endormie que tu regardes de ta fenêtre si je t'ai parlé du feu sous la cendre. Et n'est point le même le chemin de ronde pour ma sentinelle s'il est promontoire de l'empire.

Quand tu te donnes, tu reçois plus que tu ne donnes. Car tu n'étais rien et tu deviens. Et peu m'importe si les mots se tirent la langue.

Je parlerai pour toi qui es seule car j'ai le désir de t'habiter. Et peut-être t'est-il difficile à cause d'une épaule

démise ou d'une infirmité de l'œil de recevoir l'époux de chair dans ta maison. Mais il est des présences plus fortes et j'ai observé que n'était plus le même le cancéreux sur son grabat un matin de victoire et que, malgré que l'épaisseur des murs empêche le bruit des clairons, sa chambre était comme pleine.

Et cependant qu'est-il passé du dehors au dedans sinon le nœud des choses qui est victoire et se rit des murs et des mers ? Et pourquoi n'existerait-il point de divinité plus brûlante encore ? Laquelle te pétrira brûlante de cœur et fidèle et merveilleuse.

Car l'amour véritable ne se dépense point. Plus tu donnes, plus il te reste. Et si tu vas puiser à la fontaine véritable, plus tu puises plus elle est généreuse. Et l'odeur de cire est vraie pour tous. Et si l'autre la goûte aussi, elle sera plus riche pour toi-même.

Mais cet époux de chair de ta maison, il te pillera s'il sourit ailleurs, et te fera lasse d'aimer.

Et c'est pourquoi je te visiterai. Et je n'ai point besoin de me faire connaître de toi. Je suis nœud de l'empire et je t'ai inventé une prière. Et je suis clef de voûte d'un certain goût des choses. Et je te noue. Et c'en est fini de ta solitude

Et comment donc ne me suivrais-tu pas ? Je ne suis plus autre chose que toi-même. Ainsi de la musique qui construit en toi une certaine structure, laquelle te brûle. Et la musique n'est ni vraie ni fausse. C'est toi qui viens de devenir.

Je ne veux point de toi que tu sois déserte dans ta perfection. Déserte et amère. Je te réveillerai à la ferveur, laquelle donne et ne pille jamais car la ferveur ne revendique ni la propriété ni la présence.

Mais le poème est beau pour des raisons qui ne sont point de la logique puisque d'un autre étage. Et d'autant plus pathétique qu'il t'établit mieux dans l'étendue. Car il est un son à tirer de toi et que tu peux rendre mais non toujours de la même qualité. Il est de la mauvaise musique qui t'ouvre des chemins médiocres dans le cœur. Et le dieu est faible qui t'apparaît.

Mais il est des visites qui te laissent endormie d'avoir tant aimé.

Et c'est pourquoi, pour toi qui es seule, j'ai inventé cette prière.

CXXIV

Prière de la solitude.

« Ayez pitié de moi, Seigneur, car me pèse ma solitude. Il n'est rien que j'attende. Me voici dans cette chambre où rien ne me parle. Et cependant ce ne sont point des présences que je sollicite, me découvrant plus perdue encore si je m'enfonce dans la foule. Mais telle autre qui me ressemble, seule aussi dans une chambre semblable, voici cependant qu'elle se trouve comblée si ceux de sa tendresse vaquent ailleurs dans la maison. Elle ne les entend ni ne les voit. Elle n'en reçoit rien dans l'instant. Mais il lui suffit pour être heureuse de connaître que sa maison est habitée.

« Seigneur, je ne réclame rien non plus qui soit à voir ou à entendre. Vos miracles ne sont point pour les sens. Mais il Vous suffit pour me guérir de m'éclairer l'esprit sur ma demeure.

« Le voyageur dans son désert, s'il est, Seigneur, d'une maison habitée, malgré qu'il la sache aux confins du monde, il s'en réjouit. Nulle distance ne l'empêche d'en être nourri, et s'il meurt il meurt dans l'amour... Je ne demande donc même pas, Seigneur, que ma demeure me soit prochaine.

« Le promeneur qui dans la foule a été frappé par un visage, le voilà qui se transfigure, même si le visage n'est point pour lui. Ainsi de ce soldat amoureux de la reine. Il devient soldat d'une reine. Je ne demande donc même pas, Seigneur, que cette demeure me soit promise.

« Au large des mers il est des destinées brûlantes vouées à une île qui n'existe pas. Ils chantent, ceux du navire, le cantique de l'île et s'en trouvent heureux. Ce n'est point l'île qui les comble mais le cantique. Je ne demande donc même pas, Seigneur, que cette demeure soit quelque part...

« La solitude, Seigneur, n'est fruit que de l'esprit s'il est infirme. Il n'habite qu'une patrie, laquelle est sens des choses. Ainsi le temple quand il est sens des pierres.

Il n'a d'ailes que pour cet espace. Il ne se réjouit point des objets mais du seul visage qu'on lit au travers et qui les noue. Faites simplement que j'apprenne à lire.

« Alors, Seigneur, c'en sera fini de ma solitude. »

CXXV

Car exactement comme la cathédrale est un certain arrangement de pierres toutes semblables mais distribuées selon des lignes de force dont la structure parle à l'esprit, exactement de même qu'il est un cérémonial de mes pierres. Et la cathédrale est plus ou moins belle.

Exactement comme la liturgie de mon année est un certain arrangement de jours d'abord tous semblables mais distribués selon des lignes de force dont la structure parle à l'esprit (et maintenant il est des jours où tu dois jeûner, d'autres où vous êtes conviés à vous réjouir, d'autres où tu ne dois pas travailler), et ce sont mes lignes de force que tu rencontres, exactement de même qu'il est un cérémonial de mes jours. Et l'année est plus ou moins vivante.

Exactement de même qu'il est un cérémonial des traits du visage. Et le visage est plus ou moins beau. Et un cérémonial de mon armée car ce geste-ci t'y est possible mais non cet autre qui te fait rencontrer mes lignes de force. Et tu es soldat d'une armée. Et l'armée est plus ou moins forte.

Et un cérémonial de mon village, car voici le jour de fête, ou la cloche des morts, ou l'heure des vendanges, ou le mur à bâtir ensemble, ou la communauté dans la famine et le partage de l'eau dans la sécheresse, et cette outre pleine n'est point pour toi seul. Et te voilà d'une patrie. Et la patrie est plus ou moins chaude.

Et je ne connais rien au monde qui ne soit d'abord cérémonial. Car tu n'as rien à attendre d'une cathédrale sans architecture, d'une année sans fêtes, d'un visage sans proportions, d'une armée sans règlements, ni d'une patrie sans coutumes. Tu ne sauras quoi faire de tes matériaux en vrac.

Pourquoi me dirais-tu de ces objets en vrac qu'ils sont réalité, et du cérémonial qu'il est illusion ? Puisque l'objet

lui-même est cérémonial de ses parties. Pourquoi l'armée selon toi serait-elle moins réelle qu'une pierre ? Mais j'ai dénommé pierre un certain cérémonial de la poussière dont elle est composée. Et année le cérémonial des jours. Pourquoi l'année serait-elle moins vraie que la pierre ?

Ceux-là n'ont découvert que les individus. Et certes, il est bon que les individus prospèrent et se nourrissent et s'habillent et ne souffrent point exagérément. Mais ils meurent dans l'essentiel et ne sont plus que pierres en vrac si tu ne fondes pas dans ton empire un cérémonial des hommes.

Car autrement l'homme n'est plus rien. Et tu ne pleureras pas plus ton frère, s'il meurt, que le chien quand l'autre de la même portée se noie. Mais tu ne tireras point de joie non plus du retour de ton frère. Car le retour du frère doit être d'un temple qui s'embellit, et la mort du frère un éboulement dans le temple.

Et chez les réfugiés berbères je n'ai point observé que l'on pleurât les morts.

Comment saurai-je te démontrer ce que je cherche ? Il ne s'agit plus d'un objet qui parle aux sens mais à l'esprit. Ne me demande point de justifier le cérémonial que j'impose. La logique est de l'étage des objets et non de celui du nœud qui les noue. Ici je n'ai plus de langage.

Tu les as vues, les chenilles sans yeux s'acheminer vers la lumière ou faire l'ascension de l'arbre. Et toi qui les observes en homme, tu te formules ce vers quoi elles tendent. Tu conclus : « Lumière » ou « Sommet ». Mais elles l'ignorent. Ainsi si tu reçois quelque chose de ma cathédrale, de mon année, de mon visage, de ma patrie, voilà ta vérité et peu m'importe ton vent de paroles qui n'est bon que pour les objets. Tu es chenille. Tu ne conçois point ce que tu cherches.

Si donc de ma cathédrale, de mon année, de mon empire tu sors embelli, sanctifié ou nourri de quelque invisible nourriture, je me dirai : « Voici une belle cathédrale pour hommes. Une belle année. Un bel empire. » Même si je ne sais point d'où considérer pour savoir la cause.

J'ai simplement, comme la chenille, trouvé quelque chose qui est pour moi. Ainsi d'un aveugle en hiver qui

cherche le feu avec ses paumes. Et il le trouve. Et il pose son bâton et s'assied auprès, les jambes en croix. Bien qu'il ne sache rien du feu, à la façon dont tu sais quelque chose, toi qui vois. Il a trouvé la vérité de son corps, car tu l'observeras qui ne changera plus de place.

Et si tu reproches à ma vérité de n'être point une vérité, je te raconterai la mort du seul géomètre véritable, mon ami, qui, comme il s'apprêtait de mourir, me pria de l'assister.

CXXVI

Je m'en vins donc à lui de mes pas lents car je l'aimais. « Géomètre, mon ami, je prierai Dieu pour toi. » Mais il était las ayant souffert.

« Ne t'inquiète point pour mon corps. J'ai la jambe morte et le bras mort et me voici comme un vieil arbre. Laisse faire le bûcheron...

— Tu ne regrettes rien, géomètre ?

— Que regretterais-je ? J'ai le souvenir d'un bras valide et d'une jambe valide. Mais toute la vie est naissance. Et l'on s'adopte tel que l'on est. As-tu jamais regretté ta première enfance, tes quinze ans ou ton âge mûr ? Ces regrets-là sont regrets de mauvais poète. Il n'est point là regret, mais douceur de la mélancolie, laquelle n'est point souffrance, mais parfum dans le vase d'une liqueur évaporée. Certes ton œil, le jour où tu le perds, tu te lamentes car toute mue est douloureuse. Mais il n'est point de pathétique à se promener dans la vie avec un seul œil. Et j'ai vu rire les aveugles.

— On peut se souvenir de son bonheur...

— Et où vois-tu qu'il y ait là souffrance ? Certes, j'ai vu celui-là souffrir du départ de celle qu'il aimait et qui était pour lui sens des jours, des heures et des choses. Car croulait son temple. Mais je n'ai point vu souffrir cet autre qui ayant connu l'exaltation de l'amour, puis ayant cessé d'aimer, a perdu le foyer de ses joies. Et il en est de même de celui qui était ému par le poème puis que le poème ennuie. Où vois-tu qu'il souffre ? C'est l'esprit qui dort et l'homme n'est plus. Car l'ennui n'est point le regret. Le regret de l'amour c'est toujours

l'amour... et s'il n'est plus d'amour il n'est point de regret de l'amour. Tu ne rencontres plus que cet ennui qui est de l'étage des choses car elles n'ont rien à te donner. Les matériaux de ma vie ou bien ils s'effondrent dans l'instant que leur clef de voûte s'en va et c'est la souffrance de la mue et comment la connaîtrais-je ? Puisque c'est maintenant seulement que m'apparaît la clef de voûte véritable et la véritable signification et qu'ils n'ont jamais eu plus de sens qu'ils n'en ont. Et comment connaîtrais-je l'ennui puisqu'il est basilique construite et achevée et enfin éclairée pour mes yeux ?

— Géomètre, que me dis-tu là ! La mère peut se lamenter sur le souvenir de l'enfant mort.

— Certes dans l'instant où il s'en va. Car les choses perdent leur sens. Le lait monte à la mère et il n'est plus d'enfant. Te pèse la confidence qui est destinée à la bien-aimée et il n'est plus de bien-aimée. Et si te voilà d'un domaine vendu et dispersé que feras-tu de l'amour du domaine ? C'est l'heure de la mue laquelle est toujours douloureuse. Mais tu te trompes, car les mots embrouillent les hommes. Vient l'heure où les choses anciennes reçoivent leur sens et qui était de te faire devenir. Vient l'heure où tu te sens enrichi d'avoir autrefois aimé. Et c'est la mélancolie laquelle est douce. Vient l'heure où la mère ayant vieilli est de visage plus émouvant et de cœur mieux éclairé, bien qu'elle n'ose avouer, tant elle a peur aussi des mots, que lui est doux le souvenir de l'enfant mort. As-tu jamais entendu une mère te dire qu'elle eût préféré ne point le connaître, ne point l'allaiter, ne point le chérir ? »

Le géomètre s'étant tu longtemps me dit encore :

« Ainsi ma vie bien rangée en arrière me devient aujourd'hui déjà souvenir...

— Ah ! géomètre mon ami, dis-moi la vérité qui te fait cette âme sereine...

— Connaître une vérité, peut-être n'est-ce que la voir en silence. Connaître la vérité, c'est peut-être avoir droit enfin au silence éternel. J'ai coutume de dire que l'arbre est vrai, lequel est une certaine relation entre ses parties. Puis la forêt laquelle est une certaine relation entre les arbres. Puis le domaine lequel est une certaine relation entre les arbres et les plaines et autres matériaux du domaine. Puis de l'empire lequel est une certaine relation

entre les domaines et les villes et autres matériaux des empires. Puis de Dieu lequel est une relation parfaite entre les empires et, quoi que ce soit dans le monde. Dieu est aussi vrai que l'arbre, bien que plus difficile à lire. Et je n'ai plus de questions à poser. »

Il réfléchit :

« Je ne connais point d'autre vérité. Je ne connais que des structures qui plus ou moins me sont commodes pour dire le monde. Mais... »

Il se tut longtemps cette fois et je n'osai point l'interrompre :

« Cependant il m'est apparu quelquefois qu'elles ressemblaient à quelque chose...

— Que veux-tu dire ?

— Si je cherche j'ai trouvé car l'esprit ne désire que ce qu'il possède. Trouver c'est voir. Et comment chercherais-je ce qui pour moi n'a point de sens encore ? Je te l'ai dit, le regret de l'amour c'est l'amour. Et nul ne souffre du désir de ce qui n'est pas conçu. Et cependant j'ai eu comme le regret de choses qui n'avaient point encore de sens. Sinon pourquoi aurais-je marché dans la direction de vérités que je ne pouvais concevoir ? J'ai choisi vers des puits ignorés des chemins rectilignes qui furent semblables à des retours. J'ai eu l'instinct de mes structures comme tes chenilles aveugles de leur soleil.

« Et toi quand tu bâtis un temple et qu'il est beau, à quoi ressemble-t-il ?

« Et quand tu légifères sur le cérémonial des hommes et qu'il exalte les hommes comme le feu réchauffe ton aveugle, à quoi ressemble-t-il ? Car les temples ne sont pas tous beaux et il est des cérémonials qui n'exaltent pas.

« Mais les chenilles ne connaissent point leur soleil, les aveugles ne connaissent point leur feu et tu ne connais point le visage auquel tu le fais ressembler quand tu bâtis un temple qui est pathétique au cœur des hommes.

« Il était pour moi un visage qui m'éclairait d'un côté et non de l'autre puisqu'il me faisait tourner vers lui. Mais je ne le connais point encore... »

C'est alors qu'à mon géomètre Dieu se montra.

CXXVII

Les actes bas suscitent pour véhicule des âmes basses. Les actes nobles, des âmes nobles.

Les actes bas se formulent par des motifs bas. Les actes nobles par des motifs nobles.

Si je fais trahir je ferai trahir par des traîtres.

Si je fais bâtir je ferai bâtir par des maçons.

Si je fais la paix je la ferai signer par des lâches.

Si je fais mourir je ferai déclarer la guerre par des héros.

Car évidemment les tendances diverses, si une tendance l'emporte, c'est celui-là qui a crié le plus fort dans cette direction qui en prendra la charge. Et si la direction nécessaire se trouve être humiliante c'est celui-là qui l'a souhaitée même quand elle n'était point nécessaire, par simple bassesse, qui t'y conduira.

Il est difficile de faire décider la reddition par les plus héroïques, comme de faire opter pour le sacrifice par les plus lâches.

Et si un acte est nécessaire bien qu'humiliant d'un certain point de vue, rien n'étant simple, je pousserai en avant celui qui puant le plus fera le moins le dégoûté. Je ne les choisis pas délicats de narine, mes ramasseurs de poubelles.

Ainsi des négociations avec mon ennemi s'il est vainqueur. Je choisirai pour les conduire l'ami de l'ennemi. Mais ne va pas me reprocher d'estimer l'un ni de me soumettre de bon gré à l'autre.

Car certes, mes ramasseurs de poubelles, si tu leur demandes de s'énoncer, ils te diront qu'ils ramassent les poubelles par goût de l'odeur des ordures.

Et mon bourreau il te dira qu'il décapite par goût du sang.

Mais tu te tromperais si tu me jugeais, moi qui les suscite, selon leur langage. Car c'est mon horreur des ordures et c'est mon amour du seuil lustré qui m'a fait

faire appel à des ramasseurs de poubelles. Et c'est mon horreur du sang versé quand il est innocent qui m'a contraint d'inventer un bourreau.

Et maintenant n'écoute point parler les hommes si tu désires les comprendre. Car si j'ai décidé la guerre et le sacrifice de la vie pour sauver les greniers de l'empire, comme se seront poussés en avant, pour prêcher la mort, les plus héroïques, ils te parleront du seul honneur et de la seule gloire de mourir. Car nul ne meurt pour un grenier.

Et ainsi en est-il de l'amour du navire lequel devient amour des clous chez le cloutier.

Et si j'ai décidé la paix pour sauver du pillage total quelque chose des mêmes greniers, avant que le feu n'ait tout détruit et qu'il ne soit donc plus de problème de paix ou de guerre mais sommeil des morts, comme se seront poussés en avant pour signer les moins prévenus contre l'ennemi, ils te parleront de la beauté de ces lois et de la justice de ces décisions. Et ceux-là aussi croiront ce qu'ils disent. Mais il s'agissait de tout autre chose.

Si je fais refuser quelque chose c'est celui qui refuserait tout qui le refusera. Si je fais accorder quelque chose c'est celui qui accorderait tout qui l'accordera.

Car l'empire est chose puissante et lourde qui ne se charrie point dans un vent de paroles. Cette nuit-ci, du haut de ma terrasse, je considère cette terre noire où sont ces milliers de milliers qui dorment ou veillent, heureux ou malheureux, satisfaits ou insatisfaits, confiants ou désespérés. Et il m'est d'abord apparu que l'empire n'avait point de voix car c'est un géant sans langage. Et comment transporterai-je en toi l'empire avec ses désirs, ses ferveurs, ses lassitudes, ses appels si je ne sais même point trouver les mots qui retransporteraient la montagne en toi qui n'as jamais connu que la mer ?

Ceux-là ils parlent tous au nom de l'empire, les uns les autres différemment. Et ils ont raison d'essayer de parler au nom de l'empire. Car il est bon, ce géant sans langage, de lui trouver un cri à rendre.

Et je te l'ai dit de la perfection. Le beau cantique naît des cantiques manqués car si nul ne s'exerce au cantique il ne naîtra point de beau cantique.

Donc tous ils se contredisent car il n'eſt point encore de langage pour dire l'empire. Laisse faire. Écoute-les tous. Tous ont raison. Mais ils n'ont point gravi assez haut leurs montagnes pour comprendre chacun que l'autre a raison.

Et s'ils commencent de se déchirer, de s'emprisonner et de s'entre-tuer, c'eſt qu'ils sont désir d'une parole qu'ils ne savent point former encore.

Et moi je leur pardonne s'ils balbutient.

CXXVIII

Tu me demandes : « Pourquoi ce peuple accepte-t-il d'être réduit en esclavage et ne poursuit-il pas sa lutte jusqu'au dernier ? »

Mais il convient de distinguer le sacrifice par amour, lequel eſt noble, du suicide par désespoir, lequel eſt bas ou vulgaire. Pour le sacrifice il faut un dieu comme le domaine ou la communauté ou le temple, lequel reçoit la part que tu délègues et en laquelle tu t'échanges.

Quelques-uns peuvent accepter de mourir pour tous, même si la mort eſt inutile. Et elle ne l'eſt jamais. Car les autres en sont embellis et vont l'œil plus clair et l'esprit plus vaſte.

Quel père ne s'arrachera pas à l'étreinte de tes bras pour plonger dans le gouffre où se noie son fils ? Tu ne pourras pas le retenir. Mais vas-tu souhaiter qu'ils plongent ensemble ? Qui s'enrichira de leurs vies ?

L'honneur eſt rayonnement non du suicide mais du sacrifice.

CXXIX

Si tu juges mon œuvre, je souhaite que tu m'en parles sans m'interposer dans ton jugement. Car si je sculpte un visage, je m'échange en lui et je le sers. Et ce n'eſt point lui qui me sert. Et en effet j'accepte jusqu'au risque de mort pour achever ma création.

Donc ne ménage point tes critiques par crainte de me blesser dans ma vanité car il n'eſt point en moi de vanité.

La vanité n'a point de sens pour moi puisqu'il s'agit non de moi mais de ce visage.

Mais s'il se trouve que ce visage t'a changé, ayant transporté en toi quelque chose, ne ménage point non plus tes témoignages par crainte d'offenser ma modestie. Car il n'est point en moi de modestie. Il s'agissait d'un tir dont le sens nous domine mais auquel il est bon que nous collaborions. Moi comme flèche, toi comme cible.

CXXX

QUAND je mourrai.

« Seigneur, j'arrive à Toi car j'ai labouré en Ton nom. A Toi les semailles.

« Moi j'ai bâti ce cierge. Il est de Toi de l'allumer.

« Moi j'ai bâti ce temple. Il est de Toi d'habiter son silence.

« Car la capture n'est point pour moi : je n'ai fait que construire le piège. J'ai pris cette attitude pour en être animé. Et j'ai bâti un homme selon Tes divines lignes de force afin qu'il marche. A Toi d'user du véhicule si Tu y trouves Ta gloire. »

Ainsi du sommet des remparts je poussai un profond soupir. « Adieu mon peuple, pensais-je. Je me suis vidé de mon amour et vais dormir. Cependant je suis invincible comme est invincible la graine. Je n'ai point dit tous les aspects de mon visage. Mais créer ce n'est point énoncer. Je me suis entièrement exprimé si j'ai rendu un son qui est celui-là et non un autre. Saisi une attitude qui est celle-là et non une autre. Installé dans la pâte un ferment qui est tel ferment et non un autre. Vous êtes tous désormais nés de moi car s'il s'agit pour vous d'un acte à choisir parmi d'autres vous rencontrerez l'invisible pente qui vous fera développer mon arbre, et ainsi selon moi devenir.

« Certes, vous vous sentirez libres, moi mort. Mais comme le fleuve de se diriger vers la mer, ou la pierre lâchée de descendre.

« Faites-vous branches. Faites-vous fleurs et faites-vous fruits. On vous pèsera à la vendange.

« Mon peuple bien-aimé, sois fidèle de génération en génération si j'ai augmenté ton héritage. »

Et comme je priais, faisait les cent pas la sentinelle. Et je méditais.

« Mon empire me délègue des sentinelles qui veillent. Ainsi j'ai allumé ce feu qui devient dans la sentinelle flamme de vigilance.

« Est beau mon soldat s'il regarde. »

CXXXI

Car je vous transfigure le monde, comme de l'enfant ses trois cailloux, si je leur attribue des valeurs diverses et un autre rôle dans le jeu. Et la réalité pour l'enfant ne réside ni dans les cailloux ni dans les règles qui ne sont qu'un piège favorable, mais dans la seule ferveur qui naît du jeu. Et les cailloux en sont en retour transfigurés.

Et que ferais-tu de tes objets, de ta maison, de tes amours et des bruits qui sont pour tes oreilles et des images qui sont pour tes yeux s'ils ne deviennent point matériaux de mon invisible palais lequel les transfigure ?

Mais ceux-là qui ne tirent aucune saveur de leurs objets faute d'un empire qui les anime, ils s'irritent contre ces objets mêmes. « D'où vient que la richesse ne m'enrichisse point ? » se lamentent-ils et ils supputent qu'il ne convient que de l'accroître car elle n'était point suffisante. Et ils en accaparent d'autres, qui les encombrent plus encore. Et les voilà cruels dans leur irréparable ennui. Car ils ne savent point qu'ils cherchent autre chose faute de l'avoir rencontré. Ils ont rencontré celui-là qui se montrait tellement heureux de lire sa lettre d'amour. Ils se penchent sur son épaule et observant qu'il tire sa joie de caractères noirs sur page blanche, ils ordonnent à leurs esclaves de s'exercer sur page

blanche à mille arrangements de signes noirs. Et ils les fouettent de ne point réussir le talisman qui rend heureux.

Car il n'est rien pour eux qui fasse retentir les objets les uns sur les autres. Ils vivent dans le désert de leurs pierres en vrac.

Mais moi je viens qui à travers bâtis le temple. Et les mêmes pierres leur versent la béatitude.

CXXXII

Car je les rendais sensibles à la mort. Sans d'ailleurs le regretter. Car ainsi ils étaient sensibles à la vie. Mais si j'établissais chez toi le droit d'aînesse tu y trouverais plus de raisons, certes, de haïr, mais en même temps d'aimer et pleurer ton frère. Si même c'était celui qui de par ma loi te frustrait. Car ainsi meurt le frère aîné, ce qui a un sens, et le responsable, et le guide, et le pôle de la tribu. Et lui, si tu meurs, pleure sa brebis, celui qu'il aidait, celui qu'il aimait aimer, celui qu'il conseillait sous la lampe du soir.

Mais si je vous ai faits, l'un par rapport à l'autre, égaux et libres, rien ne changera par la mort et vous ne pleurerez point. Je l'ai bien observé de mes guerriers dans le combat. Ton camarade est mort et cependant rien n'a beaucoup changé. Il est remplacé sur l'heure par un autre. Et tu dénommes dignité du soldat, sacrifice consenti, noblesse masculine ta réserve devant la mort. Et ton refus des larmes. Mais au risque de te scandaliser je te dirai : Tu ne pleures point faute de motifs pour pleurer. Car celui-là qui est mort tu ne sais point qu'il est mort. Il mourra plus tard peut-être la paix venue. Aujourd'hui il en est toujours un autre à ta gauche et un autre à ta droite, ajustant leurs fusils. Tu n'as point le loisir de demander à l'homme ce qu'il était capable de donner seul. Comme cette protection de ton aîné. Car ce que donnait l'un, l'autre le donnera. Les billes d'un sac ne pleurent point l'absence d'une bille car le sac est tout gonflé de billes semblables. De celui qui meurt tu dis simplement : « Je n'ai pas le temps... il mourra plus tard. » Mais il ne mourra plus car, la guerre achevée, les

vivants aussi se disperseront. Ainsi se défera la figure que vous formiez. Vivants et morts vous vous ressemblerez. Les absents seront comme des morts et les morts comme des absents.

Mais si vous êtes d'un arbre, alors chacun dépend de tous et tous dépendent de chacun. Et vous pleurerez si l'un s'en va.

Car si vous êtes soumis à quelque figure, il y a entre vous hiérarchie. Alors votre importance l'un pour l'autre se montre. Car s'il n'eſt point de hiérarchie il n'eſt point de frères. Et j'ai toujours entendu dire « mon frère » quand il y avait quelque dépendance.

Et je ne veux point vous faire le cœur dur à la mort. Car alors il ne s'agit point de vous durcir contre une faiblesse humiliante comme le serait la peur du sang ou la crainte des coups, lequel durcissement vous fait grandir, mais de subir moins durement la mort parce qu'il mourrait moins de choſes. Et certes, plus pour votre cœur votre frère se fera provision maigre, moins vous irez pleurer sa mort.

Je désire, moi, vous enrichir et faire retentir votre frère sur vous. Et faire que votre amour, si vous aimez, soit découverte d'un empire et non saillie comme du bouc. Car certes, ne pleure point le bouc. Mais qu'elle meure, celle de votre amour, et vous êtes en exil. Et celui-là qui dit qu'il prend sa mort en homme c'eſt qu'il en faisait un bétail. Et à son tour elle prendra sa mort à lui en bétail et dira : « Il eſt bon que les hommes meurent à la guerre... » Mais moi je veux que vous mouriez en guerre. Car qui aimera si ce n'eſt le guerrier ? Mais je ne veux point que par lâcheté vous ayez dégradé vos trésors, par désir de les moins regretter, car qui mourra sinon un automate morne et qui ne sacrifie rien à l'empire ?

J'exige, moi, que l'on me donne le meilleur. Car alors seulement vous voilà grands.

Donc il ne s'agit point de vous solliciter de mépriser la vie, mais bien de vous la faire aimer.

Et de vous faire aussi aimer la mort, si elle eſt échange contre l'empire.

Car rien ne s'oppose. L'amour de Dieu vous augmente l'amour de l'empire. L'amour de l'empire celui du domaine. Celui du domaine l'amour de l'épouse. Et

l'amour de l'épouse l'amour du simple plateau d'argent qui est du thé auprès d'elle après l'amour.

Mais comme je vous fais la mort déchirante, je veux en même temps vous en consoler. C'est pourquoi pour ceux-là qui pleurent j'ai inventé cette prière : Prière contre la mort.

CXXXIII

« J'ai écrit mon poème. Il me reste à le corriger.

Mon père s'irrita :

« Tu écris ton poème après quoi tu le corrigeras ! Qu'est-ce qu'écrire sinon corriger ! Qu'est-ce que sculpter sinon corriger ! As-tu vu pétrir la glaise ? De correction en correction sort le visage, et le premier coup de pouce déjà était correction au bloc de glaise. Quand je fonde ma ville je corrige le sable. Puis corrige ma ville. Et de correction en correction, je marche vers Dieu. »

CXXXIV

Car certes, tu t'exprimes par des relations. Et tu fais retentir les cloches les unes sur les autres. Et n'ont point d'importance les objets que tu fais retentir. Ce sont matériaux du piège pour des captures, lesquelles ne sont jamais de l'essence du piège. Et je t'ai dit qu'il fallait des objets reliés.

Mais dans la danse ou la musique il est un déroulement dans le temps qui ne me permet pas de me tromper sur ton message. Tu allonges ici, ralentis là, montes là et descends ici. Et fais maintenant écho à toi-même.

Mais là où tu me présentes tout en son ensemble il me faut un code. Car s'il n'est ni nez, ni bouche, ni oreille, ni menton, comment saurai-je ce que tu allonges ou raccourcis, épaissis ou allèges, redresses ou dévies, creuses ou bombes ? Comment connaîtrai-je tes mouvements et distinguerai-je tes répétitions et tes échos ? Et

comment lirais-je ton message ? Mais le visage sera mon code car j'en connais un qui est parfait et qui est banal.

Et certes tu ne m'exprimeras rien si tu me fournis le visage parfaitement banal, sinon le simple don du code, l'objet de référence et le modèle d'académie. J'en ai besoin non pour m'émouvoir mais pour lire ce que tu charries dans ma direction. Et si tu me livres le modèle lui-même, certes tu ne charrieras rien. Aussi j'accepte bien que tu t'éloignes du modèle et déformes et emmêles, mais tant que je conserve la clef. Et je ne te reprocherai rien s'il te plaît de me placer l'œil sur le front.

Bien que je te jugerai alors malhabile, comme celui-là qui pour faire entendre sa musique ferait beaucoup de bruit ou qui rendrait trop ostensible dans son poème une image afin qu'elle se vît.

Car je dis qu'il est digne d'enlever les échafaudages quand tu as achevé ton temple. Je n'ai pas besoin de lire tes moyens. Et ton œuvre est parfaite si je ne les y découvre plus.

Car précisément ce n'est pas le nez qui m'intéresse et il ne faut pas trop me le montrer en me le plaçant sur le front, ni le mot, et il ne faut pas me le choisir trop vigoureux sinon il mange l'image. Ni même l'image sinon elle mange le style.

Ce que je sollicite de toi est d'une autre essence que le piège. Ainsi de ton silence dans la cathédrale de pierre. Or il se trouve que c'est toi, lequel me prétendais mépriser la matière et chercher l'essence, et qui t'es appuyé sur cette belle ambition pour me fournir tes indéchiffrables messages, qui me construis un piège énorme aux couleurs voyantes, lequel m'écrase, et me dissimule la souris mort-née que tu as prise.

Car tant que je te reconnais ou pittoresque ou brillant ou paradoxal c'est que je n'ai rien reçu de toi, car simplement tu te montres comme dans une foire. Mais tu t'es trompé dans l'objet de la création. Car ce n'est point de te montrer toi-même mais de me faire devenir. Or si tu agites devant moi ton épouvantail à moineaux, je m'en irai me poser ailleurs.

Mais celui-là qui m'a conduit là où il voulait, puis s'est retiré, il me fait croire que je découvre le monde et, comme il le désirait, devenir.

Mais ne crois point non plus que cette discrétion consiſte à me polir une sphère où ondulent vaguement un nez, une bouche et un menton comme d'une cire oubliée au feu, car si tu méprises si fort les moyens dont tu uses, commence par me supprimer ce marbre lui-même ou cette argile ou ce bronze, lesquels sont plus matériels encore qu'une simple forme de lèvre.

La discrétion consiſte à ne pas insiſter sur ce que tu veux me faire voir. Or je remarquerai du premier coup, car je vois de nombreux visages le long de la journée, que tu me veux effacer le nez et je n'appellerai point non plus discrétion de me loger ton marbre dans une chambre obscure.

Le visage véritablement invisible et dont je ne recevrai plus rien, c'eſt le visage banal.

Mais vous êtes devenus des brutes et il vous faut crier pour vous faire entendre.

Certes, tu me peux dessiner un tapis bariolé, mais il n'a que deux dimensions et, s'il parle à mes sens, il ne parle ni à mon esprit ni à mon cœur.

CXXXV

Je veux te dessiller les yeux sur le mirage de l'île. Car tu crois que dans la liberté des arbres et des prairies et des troupeaux, dans l'exaltation de la solitude des grands espaces, dans la ferveur de l'amour sans frein, tu vas jaillir droit comme un arbre. Mais les arbres que j'ai vus jaillir le plus droit ne sont point ceux qui poussent libres. Car ceux-là ne se pressent point de grandir, flânent dans leur ascension et montent tout tordus. Tandis que celui-là de la forêt vierge, pressé d'ennemis qui lui volent sa part de soleil, escalade le ciel d'un jet vertical, avec l'urgence d'un appel.

Car tu ne trouveras dans ton île ni liberté, ni exaltation, ni amour.

Et si tu t'enfonces pour longtemps dans le désert (car autre chose eſt de t'y reposer du charroi des villes), je ne sais qu'un moyen de l'animer pour toi, de t'y conserver

en haleine et de le faire terreau de ton exaltation. Et c'est d'y tendre une structure de lignes de force. Qu'elles soient de la nature ou de l'empire.

Et j'installerai le réseau des puits assez avare pour que ta marche aboutisse sur chacun d'entre eux plus qu'elle n'y accède. Car il faut économiser vers le septième jour l'eau des outres. Et tendre vers ce puits de toutes ses forces. Et le gagner par sa victoire. Et sans doute perdre des montures à forcer cet espace et cette solitude, car il vaudra le prix des sacrifices consentis. Et les caravanes ensablées qui ne l'ont point trouvé attestent sa gloire. Et il rayonne sur leurs ossements sous le soleil.

Ainsi, à l'heure du départ, quand tu vérifies le chargement, tires sur les cordages pour juger si les marchandises balancent, contrôles l'état des réserves d'eau, tu fais appel au meilleur de toi-même. Et te voilà en marche vers ta contrée lointaine qu'au delà des sables bénissent les eaux, gravissant l'étendue d'un puits à l'autre puits, comme les marches d'un escalier, pris, puisqu'il est une danse à danser et un ennemi à vaincre, dans le cérémonial du désert. Et, en même temps que des muscles, je te bâtis une âme.

Mais si je veux te l'enrichir encore, si je veux que les puits comme des pôles attirent ou repoussent avec plus de force et qu'ainsi le désert soit construction pour ton esprit et pour ton cœur, je te le peuplerai d'ennemis. Ceux-là tiendront les puits et il te faudra pour boire ruser, combattre et vaincre. Et selon les tribus qui camperont ici et là plus cruelles, moins cruelles, plus voisines d'esprit ou d'une langue impénétrable, mieux armées ou moins bien armées — tes pas se feront plus agiles ou moins agiles, plus discrets ou plus bruyants et les distances abattues au cours de tes journées de marche varieront, malgré qu'il s'agisse d'une étendue en tous les points semblables pour les yeux. Et ainsi s'aimantera, se diversifiera et se colorera différemment une immensité qui d'abord était jaunâtre et monotone mais qui, pour ton esprit et pour ton cœur, prendra plus de relief que ces pays heureux où sont les fraîches vallées, les montagnes bleues, les lacs d'eau douce et les prairies.

Car ton pas est ici d'un homme puni de mort et là d'un homme délivré, ici d'une surprise et là d'une solu-

tion de surprise. Ici d'une poursuite, et là d'une discrétion attentive comme dans la chambre où elle dort et où tu ne veux pas la réveiller.

Et sans doute ne se passera-t-il rien au cours de la plupart de tes voyages, car il suffit que te soient valables ces différences et motivé et nécessaire et absolu le cérémonial qui en naîtra pour enrichir de qualité ta danse. Le miracle alors sera bien que celui-là que j'ajoute à ta caravane, s'il ignore ton langage et ne participe pas à tes craintes, à tes espoirs et à tes joies, si simplement il est réduit aux mêmes gestes que les conducteurs de tes montures, il ne rencontrera rien qu'un désert vide et bâillera tout le long de la traversée d'une étendue interminable dont il ne recevra qu'ennui, et rien de mon désert ne changera ce voyageur. Le puits n'aura été pour lui qu'un trou de taille médiocre qu'il a fallu désensabler. Et qu'eût-il connu de l'ennemi puisque par essence il est invisible : car il ne s'agit là que d'une poignée de graines promenées par les vents, bien qu'elles suffisent à tout transfigurer pour celui-là qui s'y trouve lié, comme le sel transfigure un festin. Et mon désert, si seulement je t'en montre les règles du jeu, se fait pour toi d'un tel pouvoir et d'une telle prise que je puis te choisir banal, égoïste, morne et sceptique dans les faubourgs de ma ville ou le croupissement de mon oasis, et t'imposer une seule traversée de désert, pour faire éclater en to l'homme, comme une graine hors de sa cosse, et t'épanouir d'esprit et de cœur. Et tu me reviendras ayant mué, et magnifique, et bâti pour vivre de la vie des forts. Et si je me suis borné à te faire participer de son langage, car l'essentiel n'est point des choses mais du sens des choses, le désert t'aura fait germer et croître comme un soleil.

Tu l'auras traversé comme une piscine miraculeuse. Et quand tu remonteras sur l'autre bord, riant, viril et saisissant, elles te reconnaîtront bien, les femmes, toi qu'elles cherchaient, et tu n'auras plus qu'à les mépriser pour les obtenir.

Combien fou celui-là qui prétend chercher le bonheur des hommes dans la satisfaction de leurs désirs, croyant, de les regarder qui marchaient, que compte d'abord pour l'homme l'accès au but. Comme s'il était jamais un but.

C'est pourquoi je te dis que comptent pour l'homme d'abord et avant tout la tension des lignes de force dans lesquelles il trempe, et sa propre densité intérieure qui en découle, et le retentissement de ses pas, et l'attirance des puits et la dureté de la pente à gravir dans la montagne. Et celui-là qui l'a su gravir, s'il vient de surmonter à la force de ses poignets et à l'usure de ses genoux une aiguille de roc, tu ne prétendras point que son plaisir est de la qualité médiocre du plaisir de ce sédentaire qui, y ayant traîné un jour de repos sa chair molle, se vautre dans l'herbe sur le dôme facile d'une colline ronde.

Mais tu as tout désaimanté en défaisant ce nœud divin qui noue les choses. Car de voir les hommes forcer vers les puits, tu as cru qu'il s'agissait de puits et tu leur as foré des puits. Car de voir les hommes tendre vers le repos du septième jour, tu as multiplié leurs jours de repos. Car de voir les hommes désirer les diamants, tu leur as distribué des diamants en vrac. Car de voir les hommes craindre l'ennemi, tu leur as supprimé leurs ennemis. Car de voir les hommes souhaiter l'amour, tu leur as bâti des quartiers réservés, grands comme des capitales, où toutes les femmes se vendent. Et tu t'es montré ainsi plus stupide que cet ancien joueur de quilles dont je t'ai autrefois parlé et qui cherchait sans la trouver sa volupté dans une moisson de quilles que lui renversaient des esclaves.

Mais ne va pas croire que je t'ai dit qu'il s'agissait de te cultiver tes désirs. Car si rien ne s'y meut, il n'est point de lignes de force. Et le puits, s'il est proche de toi, certes, tu le désires quand tu meurs par la soif. Mais si, pour quelque raison, il te demeure inaccessible et que tu ne puisses ni rien en recevoir ni rien lui donner, il en est de ce puits comme s'il n'existait pas. Ainsi en est-il de cette passante que tu croises et qui ne peut être rien pour toi. Plus lointaine, malgré la distance, que d'une autre ville et mariée ailleurs. Je te la transfigure si je la fais pour toi élément d'une structure tendue et que tu puisses, par exemple, rêver de progresser vers elle de nuit, avec une échelle à sa fenêtre, pour l'enlever et la jeter sur ton cheval et t'en réjouir dans ton repaire. Ou si tu es soldat et qu'elle soit reine et que tu puisses espérer de mourir pour elle.

Faible et pitoyable est la joie que tu tires de fausses

structures en te les inventant par jeu. Car si tu aimes ce diamant il te suffirait de marcher vers lui à petits pas et de plus en plus lentement pour vivre une vie pathétique. Mais si ta marche lente vers le diamant est d'un rite qui t'enserre et t'interdit d'accélérer, si en poussant de toutes tes forces contre lui ce sont mes freins que tu rencontres et qui t'interdisent d'accélérer plus, si l'accès au diamant ne t'est ni empêché absolument — ce qui te le ferait disparaître en signification, le changeant en spectacle sans poids — ni facile, ce qui ne tirerait rien de toi — ni difficile par invention stupide, ce qui serait caricature de la vie — mais simplement de structure forte et de qualités nombreuses, alors te voilà riche. Et je ne connais point autre chose que ton ennemi pour te le fonder et je ne découvre rien ici qui puisse te surprendre car je dis simplement qu'il faut être deux pour faire la guerre.

Car ta richesse est de forer des puits, d'atteindre un jour de repos, d'extraire le diamant et de gagner l'amour.

Mais ce n'est point de posséder des puits, des jours de repos, des diamants, et la liberté dans l'amour. De même que ce n'est point de les désirer sans y prétendre.

Et si tu opposes comme mots qui se tirent la langue le désir et la possession, tu ne comprends rien de la vie. Car ta vérité d'homme les domine et il n'est rien là de contradictoire. Car il faut la totale expression du désir et que tu rencontres non d'absurdes obstacles mais l'obstacle même de la vie, l'autre danseur qui est rival — et alors c'est la danse. Sinon tu es aussi stupide que celui-là qui se joue, à pile ou face, contre lui-même.

Si mon désert était trop riche en puits, il faut que l'ordre vienne de Dieu qui en interdise quelques-uns.

Car les lignes de force créées doivent te dominer de plus haut pour que tu y trouves tes pentes et tes tensions et tes démarches, mais doivent, car toutes ne sont point également bonnes, ressembler à quelque chose qu'il n'est point de toi de comprendre. C'est pourquoi je dis qu'il est un cérémonial des puits dans le désert.

Donc n'espère rien de l'île heureuse qui est pour toi provision faite pour toujours comme cette moisson de quilles tombées. Car tu deviendrais ici bétail morne. Et si les trésors de ton île que tu imaginais retentissants, et qui une fois abordés t'ennuient, je te les veux faire retentir, je

t'inventerai un désert et les distribuerai dans l'étendue selon les lignes d'un visage qui ne sera point de l'essence des choses.

Et si je désire te sauver ton île, je te ferai don d'un cérémonial des trésors de l'île.

CXXXVI

Si tu me veux parler d'un soleil menacé de mort, dis-moi : « soleil d'octobre ». Car celui-là faiblit déjà et te charrie cette vieillesse. Mais soleil de novembre ou décembre appelle l'attention sur la mort et je te vois qui me fais signe. Et tu ne m'intéresses pas. Car ce qu'alors je recevrai de toi ce n'est point le goût de la mort, mais le goût de la désignation de la mort. Et ce n'était point l'objet poursuivi.

Si le mot lève la tête au milieu de ta phrase, coupe-lui la tête. Car il ne s'agit point de me montrer un mot. Ta phrase est un piège pour une capture. Et je ne veux point voir le piège.

Car tu te trompes sur l'objet du charroi quand tu crois qu'il est énonçable. Sinon tu me dirais : « mélancolie » et je deviendrais mélancolique, ce qui est vraiment par trop facile. Et certes joue en toi un faible mimétisme qui te fait ressembler à ce que je dis. Si je dis : « colère des flots », tu es vaguement bousculé. Et si je dis : « le guerrier menacé de mort », tu es vaguement inquiet pour mon guerrier. Par habitude. Et l'opération est de surface. La seule qui vaille est de te conduire là d'où tu vois le monde comme je l'ai voulu.

Car je ne connais point de poème ni d'image dans le poème qui soit autre chose qu'une action sur toi. Il s'agit non de t'expliquer ceci ou cela, ni même de te le suggérer comme le croient de plus subtils — car il ne s'agit point de ceci ou de cela — mais de te faire devenir tel ou tel. Mais de même que dans la sculpture j'ai besoin d'un nez, d'une bouche, d'un menton pour les faire retentir l'un sur l'autre et te prendre dans mon réseau, j'userai de ceci ou de cela que je suggérerai ou énoncerai, pour te faire autre devenir.

Car si j'use du clair de lune ne t'en va pas t'imaginer

qu'il s'agit de toi dans le clair de lune. Il s'agit de toi tout aussi bien dans le soleil, ou dans la maison ou dans l'amour. Il s'agissait de toi tout court. Mais j'ai choisi le clair de lune parce qu'il me fallait bien un signe pour me faire entendre. Je ne pouvais les prendre tous. Et il se trouve ce miracle que mon action ira se diversifiant à la façon de l'arbre qui était simple à l'origine puisque graine, laquelle graine n'était point un arbre en miniature, mais qui développa des branches et des racines quand il s'est étalé dans le temps. Il en est pareillement de l'homme. Si je lui ajoute quelque chose de simple et qu'une seule phrase peut-être charriera, mon pouvoir ira se diversifiant et je modifierai cet homme dans son essence et il changera de comportement dans le clair de lune, dans la maison ou dans l'amour.

C'est pourquoi je dis d'une image, si elle est image véritable, qu'elle est une civilisation où je t'enferme. Et tu ne sais point me circonscrire ce qu'elle régit.

Mais faible peut-être pour toi ce réseau de lignes de force. Et son effet meurt au bas de la page. Il est ainsi des graines dont le pouvoir s'éteint presque aussitôt, et des êtres qui manquent d'élan. Mais il reste que tu eusses pu les développer pour construire un monde.

Ainsi si je dis : « soldat d'une reine », certes il ne s'agit ni de l'armée ni du pouvoir mais de l'amour. Et d'un certain amour, lequel n'espère rien pour soi mais se donne à plus grand que soi. Et lequel ennoblit et augmente. Car ce soldat est plus fort qu'un autre. Et si tu observes ce soldat, tu le verras se respecter à cause de la reine. Et tu sais bien aussi qu'il ne trahira pas, car il est protégé par l'amour, résidant de cœur en la reine. Et tu le vois qui revient au village tout fier de soi et cependant pudique et rougissant quand on l'interroge sur la reine. Et tu sais comment il quitte sa femme s'il est appelé pour la guerre et que ses sentiments ne sont point ceux du soldat du roi, lequel est ivre de colère contre l'ennemi et s'en va lui planter son roi dans le ventre. Mais l'autre va les convertir et, par l'effet du même combat en apparence, les ranger aussi dans l'amour. Ou encore...

Mais si je parle plus loin j'épuise l'image, car elle est d'un faible pouvoir. Et je ne saurais te dire aisément, quand l'un ou l'autre mange son pain, ce qui distingue

le soldat de la reine du soldat du roi. Car l'image ici n'est qu'une faible lampe qui, bien que comme toute lampe elle rayonne sur tout l'univers, n'illumine que peu de chose pour tes yeux.

Mais toute évidence forte est une graine dont tu pourrais tirer le monde.

Et c'est pourquoi j'ai dit, qu'une fois semée la graine, point n'était besoin d'en tirer toi-même tes commentaires, de bâtir toi-même ton dogme et d'inventer toi-même tes moyens d'action. La graine prendra sur le terreau des hommes, et naîtront par milliers tes serviteurs.

Ainsi si tu as su charrier dans l'homme qu'il est le soldat d'une reine, naîtra en conséquence ta civilisation. Après quoi tu pourras oublier la reine.

CXXXVII

N'oublie pas que ta phrase est un acte. Il ne s'agit point d'argumenter si tu désires me faire agir. Crois-tu que je m'en vais me déterminer pour des arguments ? J'en trouverais de meilleurs contre toi.

Où as-tu vu la femme délaissée te reconquérir par un procès où elle prouve qu'elle a raison ? Le procès irrite. Elle ne saura même pas te reprendre en se montrant telle que tu l'aimais car celle-là tu ne l'aimes plus. Et je l'ai bien vu de cette malheureuse qui, d'avoir été épousée après cette chanson triste, recommença, la veille du divorce cette même chanson. Mais cette chanson triste le faisait furieux.

Peut-être le reprendrait-elle en le réveillant tel qu'il était, lui, quand il l'aimait. Mais il lui faut un génie créateur car il s'agit de charger l'homme de quelque chose, de même que je le charge d'une pente vers la mer qui le fera bâtisseur de navires. Alors certes l'arbre croîtra qui ira se diversifiant. Et de nouveau, il réclamera la chanson triste.

Pour fonder l'amour vers moi, je fais naître quelqu'un en toi qui est pour moi. Je ne te dirai point ma souffrance, car elle te fera dégoûté de moi. Je ne te ferai point de reproches : ils t'irriteraient justement. Je ne te dirai pas les raisons que tu as de m'aimer, car tu n'en as point.

La raison d'aimer c'est l'amour. Je ne me montrerai pas non plus tel que tu me souhaitais. Car celui-là tu ne le souhaites plus. Sinon tu m'aimerais encore. Mais je t'élèverai pour moi. Et si je suis fort je te montrerai un paysage qui te fera mon ami devenir.

Celle-là que j'avais oubliée me fut comme une flèche au cœur en me disant : « Entendez-vous votre cloche perdue ? »

Car en fin de compte qu'ai-je à te dire ? Je suis souvent allé m'asseoir sur la montagne. Et j'ai considéré la ville. Ou bien, me promenant dans le silence de mon amour, j'ai écouté parler les hommes. Et certes j'ai entendu des paroles auxquelles succédaient des actes comme du père qui dit à son fils : « Va me remplir cette urne à la fontaine » ou du caporal qui dit au soldat : « A minuit tu prendras la garde... » Mais il m'est toujours apparu que ces paroles ne présentaient point de mystère, et que le voyageur ignorant du langage, les constatant ainsi liées à l'usuel, n'y eût rien trouvé de plus étonnant que dans les démarches de la fourmilière dont aucune ne paraît obscure. Et moi, observant les charrois, les constructions, les soins aux malades, les industries et les commerces de ma ville, je n'y voyais rien qui ne fût d'un animal un peu plus audacieux et inventif et compréhensif que les autres, mais il m'apparaissait avec une évidence égale qu'en les considérant dans leurs fonctions usuelles je n'avais pas encore observé l'homme.

Car là où il m'apparaissait et me demeurait inexplicable par les règles de la fourmilière, là où il m'échappait si j'ignorais le sens des mots, c'était quand, sur la place du marché, assis en cercle, ils écoutaient un diseur de légendes, lequel avait en son pouvoir, s'il eût eu du génie, de se lever leur ayant parlé et, suivi d'eux, d'incendier la ville.

J'ai vu certes ces foules paisibles soulevées par la voix d'un prophète et s'en allant fondre à sa suite dans la fournaise du combat. Fallait que fût irrésistible ce que charriait le vent des paroles pour que, la foule l'ayant reçu, elle démentît le comportement de la fourmilière et se changeât en incendie, s'offrant d'elle-même à la mort.

Car ceux-là qui rentraient chez eux étaient changés. Et me semblait que point n'était besoin pour croire aux

opérations magiques de les chercher dans les balivernes des mages, puisque étaient pour mes oreilles des assemblages de mots miraculeux et susceptibles de m'arracher à ma maison, à mon travail, à mes coutumes et de me faire souhaiter la mort.

C'est pourquoi j'écoutais chaque fois avec attention, distinguant le discours efficace de celui qui ne créait rien, afin d'apprendre à reconnaître l'objet du charroi. Car l'énoncé certes n'importe pas. Sinon chacun serait un grand poète. Et chacun serait meneur d'hommes, disant : « Suivez-moi pour l'assaut et l'odeur de la poudre brûlée... » Mais si tu t'y essaies tu les vois rire. Ainsi de ceux qui prêchent le bien.

Mais d'avoir écouté quelques-uns réussir et changer les hommes, et d'avoir prié Dieu afin qu'il m'éclairât, il m'a été donné d'apprendre à reconnaître dans le vent des paroles le charroi rare des semences.

CXXXVIII

C'est ainsi que je fis un pas dans la connaissance du bonheur et acceptai de me le poser en problème. Car il m'apparaissait comme fruit du choix d'un cérémonial créant une âme heureuse et non comme cadeau stérile d'objets vains. Car il n'est point possible de remettre le bonheur aux hommes comme provision. Et à ces réfugiés berbères mon père n'avait rien à donner qui les pût rendre heureux, alors que j'ai observé, dans les déserts les plus âpres et le dénuement le plus rigoureux, des hommes dont la joie était rayonnante.

Mais ne va pas t'imaginer que je puisse croire un instant que naîtra ton bonheur de la solitude, du vide et du dénuement. Car ils peuvent tout aussi bien te désespérer. Mais je te montre comme saisissant l'exemple qui distingue si bien le bonheur des hommes de la qualité des provisions qui leur sont remises, et soumet si parfaitement l'apparition de ce bonheur à la qualité du cérémonial.

Et si l'expérience m'a enseigné que les hommes heureux se découvraient en plus grande proportion dans les déserts, et les monastères, et le sacrifice, que chez les

sédentaires des oasis fertiles ou des îles que l'on dit heureuses, je n'en ai point conclu, ce qui eût été stupide, que la qualité de la nourriture s'opposait à la qualité du bonheur, mais simplement que là où les biens sont en plus grand nombre il est offert aux hommes plus de chances de se tromper sur la nature de leurs joies car elles paraissent en effet venir des choses alors qu'ils ne les reçoivent que du sens que prennent ces choses dans tel empire ou telle demeure ou tel domaine. Dès lors, dans la prospérité il se peut que plus facilement ils s'abusent et courent plus souvent des richesses vaines.

Alors que ceux du désert ou du monastère, ne possédant rien, connaissent avec évidence d'où leur viennent leurs joies, et sauvent ainsi plus aisément la source même de leur ferveur.

Mais il en est encore une fois ici comme de l'ennemi qui te fait mourir ou qui t'augmente. Car si, reconnaissant sa véritable source, tu savais sauver ta ferveur dans l'île heureuse ou l'oasis, l'homme qui en naîtrait serait sans doute plus grand encore, de même que d'un instrument à plusieurs cordes tu peux espérer tirer un son plus riche que d'un instrument à corde unique. Et de même que la qualité des bois, des étoffes, des boissons et des nourritures ne pouvait qu'ennoblir le palais de mon père où tous les pas avaient un sens.

Mais ainsi en est-il des dorures nouvelles qui ne valent rien dans leur magasin mais qui ne prennent de sens qu'une fois sorties de leurs caisses et distribuées dans une demeure dont elles embellissent le visage.

CXXXIX

Car revint me voir ce prophète aux yeux durs qui nuit et jour couvait une fureur sacrée et qui par surcroît était bigle :

« Il convient, me dit-il, de les contraindre au sacrifice.

— Certes, lui répondis-je, car il est bon qu'une partie de leurs richesses soit prélevée sur leurs provisions, les appauvrissant faiblement, mais les enrichissant du sens qu'elles prendront alors. Car elles ne valent rien pour eux si elles n'ont pris place dans un visage. »

Mais il n'écoutait point, tout occupé par sa fureur :

« Il est bon, disait-il, qu'ils s'enfoncent dans la pénitence...

— Certes, lui répondis-je, car à manquer de nourriture, les jours de jeûne, ils connaîtront la joie d'y revenir, ou encore se feront solidaires de ceux qui jeûnent par force, ou s'uniront à Dieu en cultivant leur volonté, ou simplement se sauveront de devenir trop gras. »

La fureur alors l'emporta :

« Il est bon d'abord qu'ils soient châtiés. »

Et je compris qu'il ne tolérait l'homme qu'enchaîné sur un grabat, privé de pain et de lumière au fond d'une geôle.

« Car il convient, dit-il, d'en extirper le mal.

— Tu risques de tout extirper, lui répondis-je. N'est-il pas préférable plutôt qu'extirper le mal d'augmenter le bien ? Et d'inventer les fêtes qui ennoblissent l'homme ? Et de le vêtir de vêtements qui le fassent moins sale ? Et de mieux nourrir ses enfants afin qu'ils puissent s'embellir de l'enseignement de la prière sans s'absorber dans la souffrance de leurs ventres ?

« Car il ne s'agit point de limites apportées aux biens dus à l'homme mais du sauvetage des champs de force qui gouvernent seuls sa qualité et des visages qui parlent seuls à son esprit et à son cœur.

« Ceux-là qui me peuvent bâtir des barques, je les ferai naviguer sur leurs barques et pêcher le poisson. Mais ceux-là qui me peuvent lancer des navires, je leur ferai lancer des navires et conquérir le monde.

— Tu souhaites donc de les pourrir par les richesses !

— Rien de ce qui est provision faite ne m'intéresse et tu n'as rien compris », lui dis-je.

CXL

Car si tu fais appel à tes gendarmes et les charges de te construire un monde, aussi souhaitable soit-il, ce monde ne naîtra point car il n'est point du rôle ni de la qualité du gendarme d'exalter ta religion. Il est de son essence non de peser les hommes mais de faire exécuter tes ordonnances, lesquelles sont d'un code précis,

comme de payer des impôts ou de ne point voler ton prochain, ou de te soumettre à telle ou telle règle. Et les rites de ta société sont visage qui te fonde cet homme-ci et non un autre, tel goût du repas du soir parmi les tiens, et non un autre, ce sont lignes du champ de force qui t'anime. Et le gendarme ne se voit point. Il est là comme mur et cadre et armature. Tu n'as point à le rencontrer, aussi impitoyable soit-il, car t'est également impitoyable que la nuit tu ne puisses jouir du soleil ou qu'il te faille attendre un navire pour traverser la mer, ou qu'il te soit, faute de porte vers la gauche, imposé de sortir à droite. Cela est, tout simplement.

Mais si tu renforces son rôle et le charges de peser l'homme, ce que nul au monde ne saurait faire, et de te dépister le mal selon son propre jugement — et non de seulement observer les actes, lesquels actes sont de son ressort — alors comme rien n'est simple, comme la pensée est chose mouvante et difficile à formuler, et qu'en réalité il n'est point de contraires, seuls subsisteront libres et accéderont au pouvoir ceux qu'un puissant dégoût n'écartera point de ta caricature de vie. Car il s'agit d'un ordre qui précède la ferveur d'un arbre que prétendent construire les logiciens et non d'un arbre né d'une graine. Car l'ordre est l'effet de la vie et non sa cause. L'ordre est signe d'une cité forte et non origine de sa force. La vie et la ferveur et la tendance vers, créent l'ordre. Mais l'ordre ne crée ni vie, ni ferveur, ni tendance vers.

Et ceux-là seuls se trouveront grandis qui, par bassesse d'âme, accepteront le petit bazar d'idées qui est du formulaire du gendarme, et troqueront leur âme contre un manuel. Car même si haute est ton image de l'homme et noble ton but, sache qu'il deviendra bas et stupide en s'énonçant par le gendarme. Car il n'est point du rôle du gendarme de charrier une civilisation, mais d'interdire des actes sans comprendre pourquoi.

L'homme entièrement libre dans un champ de force absolu et des contraintes absolues qui sont gendarmes invisibles : voilà la justice de mon empire.

C'est pourquoi j'ai fait venir les gendarmes et leur ai dit :

« Vous ne jugerez que les actes, lesquels se trouvent

énumérés dans le manuel. Et j'accepte votre injustice car il peut être en effet déchirant que ce mur aujourd'hui ne soit point franchissable, lequel en d'autres occasions protège des voleurs, si la femme assaillie crie de l'autre côté. Mais un mur est un mur et la loi est la loi.

« Mais vous ne porterez point de jugement sur l'homme. Car j'ai appris dans le silence de mon amour qu'il ne fallait point écouter l'homme pour le comprendre. Et parce qu'il m'est impossible de peser le bien et le mal et que je risque pour extirper le mal d'envoyer le bien à la fournaise. Et comment y prétendrais-tu, toi dont précisément j'exige que tu sois aveugle comme un mur ?

« Car j'ai déjà appris du supplicié que si je le brûle, je brûle une part qui est belle et se montre seule dans l'incendie. Mais j'accepte ce sacrifice pour sauver l'armature. Car par sa mort je tends des ressorts que je ne dois point laisser fléchir. »

CXLI

Je commencerai donc mon discours en te disant :

« Toi l'homme, insatisfait dans tes désirs et brimé par la force, toi qu'un autre toujours empêche de croître... »

Et tu ne t'élèveras point contre moi car il est vrai que tu es insatisfait dans tes désirs et brimé par la force et qu'un autre toujours t'empêche de croître.

Et je t'emmènerai combattre le prince au nom de votre égalité.

Ou bien je te dirai :

« Toi l'homme, qui as besoin d'aimer, qui n'existes qu'à travers l'arbre qu'avec les autres tu composes. »

Et tu ne t'élèveras point contre moi car il est vrai que tu te connais le besoin d'aimer et n'existes qu'à travers l'œuvre que tu sers.

Et je t'emmènerai rétablir le prince sur son trône.

Je te puis donc dire n'importe quoi car tout est vrai. Et si tu me demandes comment reconnaître à l'avance laquelle des vérités se fera vivante et germera, je répondrai que c'est celle-là seule qui sera clef de voûte, langage

simple et simplification de tes problèmes. Et peu importe la qualité de mes énoncés. Important est d'abord de t'avoir situé ici ou ailleurs. S'il se trouve que ce point de vue éclaire la plupart de tes litiges — et qu'ils ne soient plus — c'est toi-même qui énonceras tes observations et peu importe si, ici ou là, je me suis mal exprimé ou si moi-même je me suis trompé. Tu verras comme je l'ai voulu car ce que je t'ai apporté ce n'est point un raisonnement mais un point de vue d'où raisonner.

Certes, il se peut que plusieurs langages t'expliquent le monde ou toi-même. Et qu'ils se fassent la guerre. Chacun cohérent et solide. Et sans que rien les départage. Sans qu'il soit non plus en ton pouvoir d'argumenter contre ton adversaire car il a raison autant que toi. Car vous luttez au nom de Dieu.

« L'homme est celui qui produit et consomme... »

Et il est vrai qu'il produit et consomme.

« L'homme est celui qui écrit des poèmes et apprend à lire les astres... »

Et il est vrai qu'il écrit des poèmes et étudie les astres.

« L'homme est celui qui trouve en Dieu seul la béatitude... »

Et il est vrai qu'il apprend la joie dans les monastères.

Mais il est à dire quelque chose de l'homme qui contienne tous tes énoncés, lesquels donnent naissance à des haines. A cause que le champ de la conscience est minuscule et que celui qui a trouvé une formule croit que les autres mentent ou sont dans l'erreur. Mais tous ont raison.

Cependant ayant appris avec une évidence souveraine de ma vie de tous les jours que produire et consommer est, comme les cuisines du palais, non le plus important mais seulement le plus urgent, j'en veux le reflet dans mon principe. Car l'urgence ne me sert de rien et je pourrais dire tout aussi bien : « L'homme est celui qui ne vaut qu'en bonne santé... » et en déduire une civilisation où, sous le prétexte de cette urgence, j'installe le médecin comme juge des actions et des pensées de l'homme. Mais là encore, ayant appris de moi-même que la santé n'était qu'un moyen et non un but, je veux, de cette hiérarchie, le reflet aussi dans mon principe. Car si ton principe n'est point absurde il est probable qu'il entraînera la nécessité

de favoriser production et consommation, ou le souhait de la discipline pour la santé. Car de même que la graine qui est une se diversifie selon sa croissance, de même que la civilisation de l'image, qui est une, te meut différemment selon ton cadre ou ton état, de même il n'est rien que mon principe en fin de compte ne gouverne.

Je dirai donc de l'homme : « L'homme étant celui qui ne vaut que dans un champ de force, l'homme étant celui qui ne communique qu'à travers les dieux qu'il se conçoit et qui gouvernent lui et les autres, l'homme étant celui qui ne trouve de joie qu'à s'échanger par sa création, l'homme étant celui qui ne meurt heureux que s'il se délègue, l'homme étant celui qu'épuisent les provisions, et pour qui est pathétique tout ensemble montré, l'homme étant celui qui cherche à connaître et s'enivre s'il trouve, l'homme étant aussi celui qui... »

Il me convient de le formuler de telle façon que ne soient point soumises et détraquées ses aspirations essentielles. Car s'il est de ruiner l'esprit de création pour fonder l'ordre, cet ordre ne me concerne point. S'il est d'effacer le champ de force pour accroître le tour de ventre, ce tour de ventre ne me concerne point. De même que s'il est de le faire pourrir par le désordre pour le grandir dans son esprit de création, cette sorte d'esprit qui se ruine soi-même ne me concerne point. Et de même que s'il est de le faire périr pour exalter ce champ de force, car il est alors un champ de force mais il n'est plus d'homme et ce champ de force ne me concerne point.

Donc moi le capitaine qui veille sur la ville, j'ai ce soir à parler sur l'homme, et de la pente que je créerai naîtra la qualité du voyage.

CXLII

SACHANT d'abord et avant tout que je n'atteindrai point ainsi une vérité absolue et démontrable et susceptible de convaincre mes adversaires, mais une image contenant un homme en puissance et favorisant ce qui de l'homme me paraît noble, en soumettant à ce principe tous les autres.

Or il est bien évident que ne m'intéresse point de

soumettre, en faisant de l'homme celui qui consomme et produit, la qualité de ses amours, la valeur de ses connaissances, la chaleur de ses joies, à l'accroissement de son tour de ventre bien que je prétende lui fournir le plus possible sans qu'il y ait là contradiction ni subterfuge, de même que ceux qui s'occupent de son tour de ventre prétendent ne point en mépriser l'esprit.

Car mon image, si elle est forte, se développera comme une graine et, en conséquence, elle est capitale à choisir. Et où as-tu connu pente vers la mer qui ne se transformât point en navire ?

De même que les connaissances ne me paraissent point devoir l'emporter, car il est autre chose d'instruire et d'élever, et je n'ai point constaté que, sur la somme des idées, reposât la qualité d'homme, mais sur la qualité de l'instrument qui permet de les acquérir.

Car tes matériaux seront toujours les mêmes et aucun n'est à négliger, et des mêmes matériaux tu peux tirer tous les visages.

Quant à ceux qui reprocheront au visage choisi d'être gratuit et de soumettre les hommes à l'arbitraire, comme de les convier de mourir pour la conquête de quelque oasis inutile sous prétexte que la conquête leur est belle, je répondrai qu'est hors d'atteinte toute justification, car mon visage peut coexister à tous les autres tout aussi vrais, et nous combattons en fin de compte pour des dieux, lesquels sont choix d'une structure à travers les mêmes objets.

Et seule nous départagerait la révélation et apparition d'archanges. Laquelle est de mauvais guignol, car si Dieu me ressemble pour se montrer à moi il n'est point Dieu et s'il est Dieu mon esprit le peut lire mais non mes sens. Et s'il est de mon esprit de le lire, je ne le reconnaîtrai que par son retentissement sur moi, comme il en est de la beauté du temple. Et c'est à la façon de l'aveugle qui se guide vers le feu avec ses paumes, lequel feu ne lui est point connaissable par autre chose que son propre contentement, que je le chercherai et le trouverai. (Si je dis que Dieu m'ayant sorti de lui, sa gravitation m'y ramène.) Et si tu vois prospérer le cèdre c'est qu'il trempe dans le soleil bien que le soleil n'ait point de signification pour le cèdre.

Car selon la parole du seul géomètre véritable, mon

ami, il me semble que nos structures ressemblent à quelque chose puisqu'il n'est point de démarche explicable qui conduise vers ces puits ignorés. Et si je nomme dieu ce soleil inconnu qui gouverne la gravitation de mes démarches, je veux lire sa vérité à l'efficacité du langage.

Moi qui domine la ville, je suis ce soir comme le capitaine d'un navire en mer. Car tu crois que l'intérêt, le bonheur et la raison gouvernent les hommes. Mais je t'ai refusé ton intérêt et ta raison et ton bonheur car il m'a paru que simplement tu dénommais intérêt ou bonheur ce vers quoi les hommes tendaient et je n'ai que faire de méduses qui changent de forme, quant à la raison qui va où l'on veut, elle m'a paru trace sur le sable de quelque chose qui est au-dessus d'elle.

Car ce n'est jamais la raison qui a guidé le seul géomètre véritable, mon ami. La raison écrit les commentaires, déduit les lois, rédige les ordonnances et tire l'arbre de sa graine, de conséquence en conséquence, jusqu'au jour où l'arbre étant mort, la raison n'est plus efficace et il te faut une autre graine.

Mais moi qui domine la ville et suis comme le capitaine d'un navire en mer, je sais que l'esprit seul gouverne les hommes et qu'il les gouverne absolument. Car si l'homme a entrevu une structure, écrit le poème, et charrié la graine dans le cœur des hommes, alors se soumettent comme des serviteurs, intérêt, bonheur ou raison qui seront expressions dans le cœur ou ombre sur le mur des réalités, du changement en arbre de ta graine.

Et contre l'esprit il n'est point en ton pouvoir de te défendre. Car si je t'installe sur telle montagne et non telle autre, comment vas-tu nier que les villes et les fleuves font tel arrangement et non un autre puisque simplement cela est ?

C'est pourquoi je te ferai devenir. Et c'est pourquoi me voici responsable — bien que dorme ma ville et qu'à lire les actes des hommes tu n'y retrouveras que recherche de l'intérêt, du bonheur ou démarche de la raison — de sa direction véritable sous les étoiles.

Car la direction qu'ils ont prise, ils ne la connaissent point, croyant agir par intérêt ou par goût du bonheur ou par raison, ne sachant point que raison, goût du

bonheur ou intérêt changent et de forme et de sens selon l'empire.

Et que, dans celui que je leur propose, l'intérêt est d'être animé, comme pour l'enfant de jouer le jeu le plus exaltant. Le bonheur, de s'échanger et de durer dans l'objet de sa création. Et la raison, de légiférer avec cohérence. La raison de l'armée, c'est le règlement de l'armée qui fait de telle façon et non d'une autre retentir les choses les unes sur les autres, la raison d'un navire, c'est le règlement du navire, et la raison de mon empire, c'est l'ensemble des lois, des coutumes, des dogmes, des codes qui me feront ainsi et avec cohérence retentir les choses les unes sur les autres.

Mais mien, un, et indémontrable est le son que rendra ce retentissement.

Mais peut-être demanderas-tu : « Pourquoi ta contrainte ? »

Lorsque j'ai fondé un visage il faut qu'il dure. Quand j'ai pétri un visage de terre, je le passe au four pour le durcir et qu'il soit permanent pendant une durée suffisante. Car ma vérité, pour être fertile, doit être stable, et qui aimeras-tu si tu changes d'amour tous les jours, et où seront tes grandes actions ? Et la continuité seule permettra la fertilité de ton effort. Car la création est rare mais s'il est quelquefois urgent qu'elle te soit donnée pour te sauver, il serait mauvais qu'elle t'atteignît chaque jour. Car pour faire naître un homme il me faut plusieurs générations. Et sous prétexte d'améliorer l'arbre, je ne le tranche pas chaque jour pour le remplacer par une graine.

Et en effet, je ne connais que des êtres qui naissent, vivent et meurent. Et tu as assemblé des chèvres, des moutons, des demeures et des montagnes et aujourd'hui de cet assemblage naîtra un être neuf et qui changera le comportement des hommes. Et il durera, puis s'épuisera et mourra, ayant usé son don de vivre.

Et la naissance est toujours pure création, feu du ciel descendu et qui anime. Et la vie ne va point selon une courbe continue. Car il est devant toi cet œuf. Puis il évolue de proche en proche et il est une logique de l'œuf. Mais vient la seconde où sort le cobra et tous les problèmes pour toi sont changés.

Car il est des ouvriers dans le chantier et assemblage de pierres. Et il est une logique de l'assemblage des pierres. Mais vient l'heure où le temple est ouvert, lequel transfigure l'homme. Et tous les problèmes pour l'homme sont changés.

Et de ma civilisation, si j'en ai sur toi jeté la graine, il me faut plus d'une durée d'homme pour qu'elle pousse ses branches, ses feuilles et ses fruits. Et je refuse de changer de visage tous les jours, car rien ne naîtra.

Ta grande erreur est de croire en la durée d'une vie d'homme. Car d'abord à qui ou à quoi se délègue-t-il quand il meurt ? J'ai besoin d'un dieu pour me recevoir.

Et de mourir dans la simplicité des choses qui sont. Et mes oliviers l'an d'après feront leurs olives pour mes fils. Et me voilà calme à l'heure de la mort.

CXLIII

Ainsi m'apparut-il de plus en plus qu'il ne fallait point écouter les hommes pour les comprendre. Car là, sous mes yeux, dans la ville, ils ont peu la conscience de la ville. Ils se croient architectes, maçons, gendarmes, prêtres, tisseurs de lin, ils se croient pour leurs intérêts ou leur bonheur et ils ne sentent pas leur amour, de même que ne sent point son amour celui qui vaque dans la maison tout absorbé par les difficultés du jour. Le jour est aux scènes de ménage. Mais la nuit, celui-là qui s'est disputé retrouve l'amour, car l'amour est plus grand que ce vent de paroles. Et l'homme s'accoude à la fenêtre sous les étoiles, de nouveau responsable de ceux qui dorment, du pain à venir, du sommeil de l'épouse qui est là à côté, tellement fragile et délicate et passagère. L'amour, on ne le pense pas. Il est.

Mais cette voix ne parle que dans le silence. Et de même que pour ta maison, de même pour la ville. Et de même que pour la ville, de même pour l'empire. Se fasse un calme extraordinaire et tu vois tes dieux.

Et nul ne saura, dans la vie du jour, qu'il est disposé à mourir. Et lui paraîtront mauvais pathétique les paroles qui lui parleront de la ville autrement qu'à travers l'image de son intérêt ou de son bonheur, car il ne saura

point qu'ils sont des effets de la ville. Petit langage pour une trop grande chose.

Mais si tu surplombes la ville et te recules dans le temps pour voir sa démarche, tu découvriras bien à travers la confusion, l'égoïsme, l'agitation des hommes, la lente et calme démarche du navire. Car si tu reviens après quelques siècles voir le sillage qu'ils ont laissé tu le découvriras dans les poèmes, les sculptures de pierre, les règles de la connaissance et les temples qui émergeront encore du sable. L'usuel s'en sera effacé et fondu. Et ce qu'ils disaient intérêt ou goût du bonheur, tu comprendras qu'ils ne furent qu'un reflet mesquin d'une grande chose.

Aura marché l'homme que j'ai dit.

Ainsi de mon armée quand elle campe. Demain matin dans la fournaise du vent de sable je la jetterai sur l'ennemi. Et l'ennemi lui deviendra comme un creuset qui la fondra. Et coulera son sang, et trouveront leurs bornes dans la lumière, d'un coup de sabre, mille bonheurs particuliers désormais anéantis, mille intérêts désormais frustrés. Cependant mon armée ne connaîtra point la révolte car sa démarche n'est point d'un homme mais de l'homme même.

Et cependant sachant qu'elle acceptera demain de mourir, si je marche ce soir à pas lents, dans le silence de mon amour, parmi les tentes et les feux du campement, et si j'écoute parler les hommes, je n'entendrai point la voix de celui-là qui accepte la mort.

Mais on te plaisantera ici pour ton nez de travers. On se disputera par là pour un quartier de viande. Et ce groupe accroupi se hérissera de paroles vives qui te paraîtront insultantes au conducteur de cette armée. Et si je dis à l'un qu'il est ivre de sacrifice tu l'entendras te rire au nez car il te jugera bien emphatique et faisant peu de cas de lui qui s'estime si important, car n'est point de son intention ni de sa dignité de mourir pour son caporal, lequel n'a point qualité pour recevoir un tel cadeau de lui. Et cependant, demain, il mourra pour son caporal.

Nulle part tu ne rencontreras ce grand visage qui affronte la mort et se donne à l'amour. Et si tu as tenu compte du vent de paroles tu reviendras lentement vers ta tente avec aux lèvres le goût de la défaite. Car ceux-là plaisantaient et critiquaient la guerre et injuriaient les

chefs. Et certes tu as vu les laveurs de ponts, les cargueurs de voiles et forgeurs de clous, mais t'a échappé, car tu étais myope et le nez contre, la majesté du navire.

CXLIV

Cependant ce soir-là je m'en fus visiter mes prisons. Et j'y découvris que nécessairement le gendarme n'avait distingué pour les choisir et les jeter dans les cachots que ceux qui se montraient permanents, ne composaient point, n'abjuraient pas l'évidence de leurs vérités.

Et ceux-là qui demeuraient libres étaient ceux-là mêmes qui abjuraient et qui trichaient. Car souviens-toi de ma parole : Quelle que soit la civilisation du gendarme et quelle que soit la tienne, seul tient devant le gendarme, s'il détient pouvoir de juger, celui qui est bas. Car toute vérité quelle qu'elle soit, si elle est vérité d'homme et non de logicien stupide, est vice et erreur pour le gendarme. Car celui-là te veut d'un seul livre, d'un seul homme, d'une seule formule. Car il est du gendarme de bâtir le navire en s'efforçant de supprimer la mer.

CXLV

Car je suis fatigué des mots qui se tirent la langue et il ne me paraît point absurde de chercher dans la qualité de mes contraintes la qualité de ma liberté.

Comme dans la qualité du courage de l'homme en guerre, la qualité de son amour.

Comme dans la qualité de ses privations, la qualité de son luxe.

Comme dans la qualité de son acceptation de la mort, la qualité de ses joies dans la vie.

Comme dans la qualité de sa hiérarchie, la qualité de son égalité que je dirai alliance.

Comme dans la qualité de son refus des biens, la qualité de son usage des mêmes biens.

Comme dans la qualité de sa soumission totale à l'empire, la qualité de sa dignité individuelle.

Car dis-moi, si tu le prétends favoriser, ce qu'est un homme seul ? Je l'ai bien vu de mes lépreux.

Et dis-moi, si tu la prétends favoriser, ce qu'est une communauté opulente et libre ? Je l'ai bien vu de mes Berbères.

CXLVI

Car à ceux-là qui ne comprenaient pas mes contraintes je répondis :

« Vous êtes semblables à l'enfant qui, de n'avoir connu au monde qu'une forme de jarre, la considère comme absolue et ne comprend point plus tard, s'il change de demeure, pourquoi l'on a déformé et dévié la jarre essentielle de sa maison. Et ainsi quand tu vois forger dans l'empire voisin un homme autre que toi, et éprouvant et pensant et aimant et plaignant et haïssant différemment, tu te demandes pourquoi ceux-là déforment l'homme. D'où ta faiblesse, car tu ne sauveras point l'architecture de ton temple si tu ignores qu'elle est d'un dessin fragile et victoire de l'homme sur la nature. Et qu'il est quelque part des maîtres couples, des piliers, des cintres et des contreforts pour la soutenir.

« Et tu ne conçois point la menace qui pèse sur toi car tu ne vois dans l'œuvre de l'autre que l'effet d'un égarement passager et tu ne comprends pas que menace, pour l'éternité, de s'engloutir un homme qui jamais plus ne renaîtra.

« Et tu te croyais libre et t'indignais quand je te parlais de mes contraintes. Lesquelles en effet n'étaient point d'un gendarme visible mais plus impérieuses de ne se point remarquer comme de la porte à travers ton mur, laquelle ne te semble point, bien qu'il te faille faire un détour pour sortir, une insulte à ta liberté.

« Mais si tu veux voir apparaître le champ de force qui te fonde et te fait ainsi te mouvoir et éprouvant et pensant et aimant et plaignant et haïssant de cette façon-ci et non d'une autre, considère son corset chez ton voisin, là où il commence d'agir, car alors il te deviendra sensible.

« Sinon toujours tu le méconnaîtras. Car la pierre qui tombe ne subit pas la force qui la tire vers le bas. Une pierre ne pèse qu'immobile.

« C'est lorsque tu résistes que tu connais ce qui te meut. Et pour la feuille livrée au vent il n'est plus de vent, de même que pour la pierre délivrée il n'est plus de pesanteur.

« Et c'est pourquoi tu ne vois point la contrainte formidable qui pèse sur toi et ne se montrerait, tel le mur, que s'il te pouvait venir à l'idée d'incendier par exemple la ville.

« De même que ne t'apparaît point la contrainte plus simple de ton langage.

« Tout code est contrainte, mais invisible. »

CXLVII

J'ÉTUDIAI donc les livres des princes, les ordonnances édictées aux empires, les rites des religions diverses, les cérémonials des funérailles, des mariages et des naissances, ceux de mon peuple et ceux des autres peuples, ceux du présent et ceux du passé, cherchant à lier des rapports simples entre les hommes dans la qualité de leur âme et les lois qui furent édictées pour les fonder, régir et perpétuer, et je ne sus point les découvrir.

Et, cependant, quand j'avais affaire à ceux-là qui me venaient de l'empire voisin où règne tel cérémonial des sacrifices, je le découvrais avec son bouquet, son arôme et sa façon à lui d'aimer ou de haïr, car il n'est ni amours ni haines qui se ressemblent. Et j'avais le droit de m'interroger sur cette genèse et de me dire : « Comment se fait-il que tel rite qui me semble sans rapport ni efficacité ni action, car il traite d'un domaine étranger à l'amour, fonde cet amour-ci et non un autre ? Où donc se loge le lien entre l'acte, et les murailles qui gouvernent l'acte, et telle qualité du sourire qui est de celui-là et non du voisin ? »

Je ne poursuivais point une démarche vaine puisque j'ai bien connu, tout au long de ma vie, que les hommes

les uns des autres différaient, bien que les différences te soient invisibles d'abord et non exprimables en conversant, puisque tu te sers d'un interprète et qu'il a pour mission de te traduire les mots de l'autre, c'est-à-dire de chercher pour toi dans ton langage ce qui ressemblera le mieux à ce qui fut émis dans un autre langage. Et ainsi amour, justice ou jalousie se trouvant être traduits pour toi par jalousie, justice et amour, tu t'extasieras sur vos ressemblances, bien que le contenu des mots ne soit point le même. Et si tu poursuis l'analyse du mot, de traduction en traduction, tu ne chercheras et ne trouveras que les ressemblances, et te fuira comme toujours dans l'analyse ce que tu prétendais saisir.

Car si tu désires comprendre les hommes il ne faut point les écouter parler.

Et cependant sont absolues les différences. Car ni l'amour, ni la justice, ni la jalousie, ni la mort, ni le cantique, ni l'échange avec les enfants, ni l'échange avec le prince, ni l'échange avec la bien-aimée, ni l'échange dans la création, ni le visage du bonheur, ni la forme de l'intérêt ne se ressemblent de l'un à l'autre, et j'ai connu ceux-là qui s'estimaient comblés et, serrant les lèvres ou plissant les yeux, faisaient les modestes s'il leur poussait des ongles assez longs, et d'autres qui te jouaient le même jeu, s'ils te montraient des cals dans leurs paumes. Et j'ai connu ceux-là qui se jugeaient selon leur poids d'or dans leurs caves, ce qui te semble avarice sordide, tant que tu n'as point découvert des autres qu'ils éprouvent les mêmes sentiments d'orgueil et se jugent avec une complaisance satisfaite s'ils ont roulé des pierres inutiles sur la montagne.

Mais il m'est apparu avec évidence que je me trompais dans ma tentative car il n'est point de déduction pour passer d'un étage à l'autre et ma démarche était aussi absurde que celle du bavard qui, d'admirer avec toi la statue, te prétend expliquer par la ligne du nez ou la dimension de l'oreille, l'objet de ce charroi qui par exemple était mélancolie d'un soir de fête, et ne réside ici que comme capture, laquelle n'est jamais de l'essence des matériaux.

Il m'est également apparu que mon erreur résidait en ce que je cherchais à expliquer l'arbre par les sucs minéraux, le silence par les pierres, la mélancolie par les lignes et

la qualité d'âme par le cérémonial, renversant ainsi l'ordre naturel de la création, alors qu'il m'eût fallu chercher à éclairer l'ascension des minéraux par la genèse de l'arbre, l'ordonnance des pierres par le goût du silence, la structure des lignes par le règne sur elles de la mélancolie, et le cérémonial par la qualité d'âme qui est une et ne saurait se définir avec des mots, puisque précisément pour la saisir, la régir et la perpétuer tu en es venu à m'offrir ce piège, lequel est tel cérémonial et non un autre.

Et certes j'ai chassé le jaguar dans ma jeunesse. Et j'ai usé de fosses à jaguar, meublées d'un agneau, hérissées de pieux et couvertes d'herbe. Et quand à l'aube je m'en venais les visiter j'y trouvais le corps du jaguar. Et si tu connais les mœurs du jaguar tu inventeras la fosse à jaguar avec ses pieux, son agneau et son herbe. Mais si je te prie d'étudier la fosse à jaguar, et que tu ne saches rien du jaguar, tu ne sauras point me l'inventer.

C'est pourquoi je t'ai dit du géomètre véritable mon ami, qu'il est celui-là qui sent le jaguar et invente la fosse. Malgré qu'il ne l'ait jamais vu. Et les commentateurs du géomètre ont bien compris, puisque le jaguar a été montré, ayant été pris, mais eux te considèrent le monde avec ces pieux, ces agneaux, ces herbes et autres éléments de sa construction, et ils espèrent par leur logique en dégager des vérités. Mais elles ne leur viennent point. Et ils demeurent stériles jusqu'au jour où se présente celui-là qui sent le jaguar sans l'avoir pu connaître encore, et de le sentir le capture, et te le montre, ayant ainsi mystérieusement emprunté, afin de te conduire à lui, un chemin qui fut semblable à un retour.

Et mon père fut géomètre qui fonda son cérémonial pour capturer l'homme. Et ceux qui ailleurs comme autrefois fondèrent d'autres cérémonials et capturèrent d'autres hommes. Mais sont venus les temps de la stupidité des logiciens, des historiens et des critiques. Et ils regardent ton cérémonial, et n'en déduisent point l'image de l'homme, puisqu'il n'en peut être déduit, et au nom du vent de paroles qu'ils nomment raison, ils te dispersent au gré des libertés les éléments du piège, te ruinent ton cérémonial, et te laissent fuir la capture.

CXLVIII

Mais j'ai su découvrir les digues qui me fondaient un homme, au hasard de mes promenades dans une campagne étrangère. J'avais emprunté au pas lent de mon cheval un chemin qui liait un village à l'autre. Il eût pu franchir droit la plaine, mais il épousa les contours d'un champ et je perdis quelques instants à ce détour et pesait contre moi ce grand carré d'avoine, car mon instinct livré à lui-même m'eût mené droit, mais le poids d'un champ me faisait fléchir. Et m'usait dans ma vie l'existence d'un carré d'avoine, car des minutes lui furent consacrées, qui m'eussent servi pour autre chose. Et me colonisait ce champ car je consentais au détour, et, alors que j'eussse pu jeter mon cheval dans les avoines, je le respectai comme un temple. Puis ma route me conduisit le long d'un domaine clos de murs. Et elle respecta le domaine et s'infléchit en courbe lente à cause de saillies et de retraits du mur de pierre. Et je voyais, derrière le mur, des arbres plus serrés que ceux des oasis de chez nous et quelque étang d'eau douce qui miroitait derrière les branches. Et je n'entendais que le silence. Puis je passai le long d'un portail sous le feuillage. Et ma route ici se divisait, dont une branche servait ce domaine. Et peu à peu au cours du lent pèlerinage, tandis que mon cheval boitait dans les ornières, ou tirait les rênes pour brouter l'herbe rase le long des murs, me vint le sentiment que mon chemin dans ses inflexions subtiles et ses respects, et ses loisirs, et son temps perdu comme par l'effet de quelque rite ou d'une antichambre de roi, dessinait le visage d'un prince, et que tous ceux qui l'empruntaient, secoués par leurs carrioles ou balancés par leurs ânes lents, étaient, sans le savoir, exercés à l'amour.

CXLIX

Mon père disait :

« Ils se croient enrichis d'augmenter leur vocabulaire. Et certes je puis bien user d'un mot de plus et

qui signifierait pour moi « soleil d'octobre » par opposition à un autre soleil. Mais je ne vois point ce que j'y gagne. Je découvre au contraire que j'y perds l'expression de cette dépendance qui me relie octobre et les fruits d'octobre et sa fraîcheur à ce soleil qui n'en vient plus si bien à bout, car il s'y est déjà usé. Rares sont les mots qui me font gagner quelque chose en exprimant d'emblée un système de dépendances dont je me servirai ailleurs, comme « jalousie ». Car jalousie me permettra d'identifier, sans avoir à te dévider tout le système de dépendances, ceci qu'à cela je comparerai. Ainsi je te dirai : « La soif est jalousie de l'eau. » Car ceux que j'en ai vus mourir, s'ils m'ont paru suppliciés ce ne fut point par une maladie, non plus abominable en soi-même que la peste, laquelle t'abrutit et tire de toi de modestes gémissements. Mais l'eau te fait hurler car tu la désires. Et tu vois en songe les autres qui boivent. Et tu te trouves exactement trahi par l'eau qui coule ailleurs. Ainsi de cette femme qui sourit à ton ennemi. Et ta souffrance n'est point de maladie mais de religion, d'amour, et d'images, lesquelles sont sur toi autrement efficaces. Car tu vis selon un empire qui n'est point des choses mais du sens des choses.

« Mais « soleil d'octobre » me sera d'un faible secours parce que trop particulier.

« Par contre je t'augmenterai si je t'exerce à des démarches qui te permettent, en usant de mots qui sont les mêmes, de construire des pièges différents, et bons pour toutes les captures. Ainsi des nœuds d'une corde, si tu peux en tirer ceux qui seront bons pour les renards ou pour soutenir tes voiles en mer et prendre le vent. Mais le jeu de mes incidentes et les inflexions de mes verbes, et le souffle de mes périodes et l'action sur les compléments, et les échos et les retours, toute cette danse que tu danseras et qui, une fois dansée, aura charriée en l'autre ce que tu prétendais transmettre, ou saisi dans ton livre ce que tu prétendais saisir.

« Prendre conscience, disait ailleurs mon père, c'est d'abord acquérir un style.

« Prendre conscience, affirmait-il encore, ce n'est point recevoir le bazar d'idées qui ira dormir. Peu m'importent tes connaissances car elles ne te servent de rien sinon comme objets et comme moyens dans ton métier qui est de me construire un pont, ou de m'extraire

l'or, ou de me renseigner si j'en ai besoin sur la distance des capitales. Mais ce formulaire n'est point l'homme. Prendre conscience, ce n'est point non plus augmenter ton vocabulaire. Car son accroissement n'a d'autre objet que de te permettre d'aller plus loin en me comparant maintenant tes jalousies, mais c'est la qualité de ton style qui garantira seule la qualité de tes démarches. Sinon je n'ai que faire de ces résumés de ta pensée. Je préfère entendre « soleil d'octobre » qui m'est plus sensible que ton mot nouveau, et me parle aux yeux et au cœur. Tes pierres sont des pierres, puis assemblées des colonnes, puis une fois assemblées les colonnes, des cathédrales. Mais je ne t'ai offert ces ensembles de plus en plus vastes qu'à cause du génie de mon architecte, lequel les préférait pour les opérations de plus en plus vastes de son style, c'est-à-dire de l'expansion de ses lignes de force dans les pierres. Et dans la phrase aussi tu me fais une opération. Et c'est elle d'abord qui compte.

« Prends-moi ce sauvage, disait mon père. Tu peux lui augmenter son vocabulaire et il se changera en intarissable bavard. Tu peux lui emplir le cerveau de la totalité de tes connaissances, et ce bavard se fera clinquant et prétentieux. Et tu ne pourras plus l'arrêter. Et il s'enivrera de verbiages creux. Et toi, aveugle, tu te diras : « Comment se peut-il faire que ma culture loin de l'élever ait abâtardi ce sauvage et en ait tiré non le sage que j'en espérais, mais un détritus dont je n'ai que faire ? Combien maintenant je reconnais qu'il était grand et noble et pur dans l'ignorance ! »

« Car il n'était qu'un cadeau à lui faire, et que de plus en plus tu oublies et négliges. Et c'était l'usage d'un style. Car au lieu de jouer avec les objets de ses connaissances comme avec des ballons de couleur, de s'amuser du son qu'ils rendent, et de s'enivrer de sa jonglerie, le voilà tout à coup qui, usant peut-être de moins d'objets, va s'orienter vers ces démarches de l'esprit qui sont ascension de l'homme. Et voici qu'il te deviendra réservé et silencieux comme l'enfant qui ayant de toi reçu un jouet en a d'abord tiré du bruit. Mais voici que tu lui enseignes qu'il en peut tirer des assemblages. Tu le vois alors se faire pensif et se taire. S'enfermer dans son coin de chambre, plisser le front, et commencer de naître à l'état d'homme.

« Enseigne donc d'abord à ta brute la grammaire et l'usage des verbes. Et des compléments. Apprends-lui à agir avant de lui confier sur quoi agir. Et ceux-là qui font trop de bruit, remuent, comme tu dis, trop d'idées, et te fatiguent, tu les observeras qui découvriront le silence.

« Lequel est seul signe de la qualité. »

CL

Ainsi la vérité quand elle se fait à mon usage.

Et tu t'étonnes. Mais tu ne t'étonnes point, que je sache, quand l'eau que tu bois, le pain que tu manges, se font lumière des yeux, ni quand le soleil se fait branchage, et fruit et graine. Et certes tu ne retrouveras rien dans le fruit qui ressemble au soleil ou simplement rien du cèdre qui ressemble à la semence de cèdre.

Car né de lui ne signifie point qu'il lui ressemble.

Ou plutôt je dis « ressemblance » quelque chose qui n'est ni pour tes yeux ni pour ton intelligence, mais pour ton seul esprit. Et c'est ce que je signifie lorsque j'exprime que la création ressemble à Dieu, le fruit au soleil, le poème à l'objet du poème et l'homme que j'ai tiré de toi au cérémonial de l'empire.

Et ceci est très important car faute de reconnaître par les yeux une filiation qui n'a de sens que pour l'esprit, tu refuses les conditions de ta grandeur. Tu es semblable à l'arbre qui, de ne point retrouver les signes du soleil dans le fruit, refuserait le soleil. Ou plutôt comme le professeur qui, de ne point retrouver dans l'œuvre le mouvement informulable dont elle est issue, l'étudie, découvre son plan, dégage s'il ne peut y trouver des lois internes, et te fabrique ensuite une œuvre qui les applique, et te fait fuir pour ne la point entendre.

C'est ici que la bergère ou le menuisier ou le mendiant a plus de génie que tous les logiciens, historiens et critiques de mon empire. Car il leur déplaît que leur chemin creux perde ses contours. Pourquoi ? leur demandes-tu. Parce qu'ils l'aiment. Et cet amour est la voie mystérieuse par où ils en sont allaités. Il faut bien, puisqu'ils l'aiment,

qu'ils en reçoivent quelque chose. Peu importe si tu le sais formuler. Il n'est que des logiciens, des historiens et des critiques de n'accepter du monde que ce dont ils savent faire des phrases. Car je pense, moi, que toi, petit d'homme, tu commences seulement d'apprendre un langage et tâtonnes et t'y exerces et ne saisis encore qu'une mince pellicule du monde. Car il est lourd à transporter.

Mais ceux-là ne savent croire qu'en le maigre contenu de leur petit bazar d'idées.

Si tu refuses mon temple, mon cérémonial et mon humble chemin de campagne à cause que tu ne sais m'énoncer l'objet ni le sens du charroi, je t'enfoncerai le nez dans ta propre crasse. Car là où il n'est point de mots dont tu me puisses étonner par leur bruit, ou d'images proposées que tu me puisses agiter comme des preuves palpables, tu acceptes pourtant de recevoir une visite dont tu ne sais dire le nom. As-tu jamais écouté la musique ? Pourquoi l'écoutes-tu ?

Tu acceptes communément comme belle la cérémonie du coucher du soleil sur la mer. Veux-tu me dire pourquoi ?

Et moi je dis que si tu as chevauché ton âne le long du chemin de campagne dont je t'ai parlé, te voilà changé. Et peu m'importe que tu ne saches encore me dire pourquoi.

Et c'est pourquoi tous les rites, tous les sacrifices, tous les cérémonials, tous les chemins ne sont pas également bons. Il en est de mauvais comme de musiques vulgaires. Mais je ne sais les départager par la raison. Je n'en veux qu'un signe qui est toi.

Si je veux juger le chemin, le cérémonial ou le poème, je regarde l'homme qui en vient. Ou bien j'écoute battre son cœur.

CLI

C'est comme si les forgeurs de clous et scieurs de planches, prétextant que le navire est assemblage de planches à l'aide de clous, me prétendaient présider à sa construction et à son gouvernement sur la mer.

L'erreur étant toujours la même et consistant en erreur

dans la démarche. Ce n'est point le navire qui naît de la forge des clous et du sciage des planches. C'est la forge des clous et le sciage des planches qui naissent de la pente vers la mer et croissance du navire. Le navire devient à travers eux et les draine comme le cèdre draine la rocaille.

Les scieurs de planches et forgeurs de clous doivent regarder vers les planches et les clous. Ils doivent connaître les planches et les clous. L'amour du navire dans leur langage doit devenir amour des planches et des clous. Et je n'irai point les interroger sur le navire.

Ainsi de ceux-là que j'ai chargés de me percevoir les impôts. Je n'irai point les interroger sur les démarches d'une civilisation. Qu'ils m'obéissent sagement.

Car si j'invente un voilier plus rapide et change la forme des planches et la longueur des clous, voilà mes techniciens qui murmurent et se révoltent. Je détruis selon eux l'essence du navire, lequel avant tout reposait sur leurs planches et sur leurs clous.

Mais il reposait sur mon désir.

Et ceux-là, si je change quelque chose aux finances et donc à la récolte des impôts, les voilà qui murmurent et se révoltent car je ruine l'empire qui reposait sur leur routine.

Tous, qu'ils se taisent.

Mais en revanche, je les respecterai. Je n'irai point, une fois le dieu descendu jusqu'à eux, les conseiller dans la forge des clous ou le sciage des planches. Je n'en veux rien connaître. Le bâtisseur de cathédrales, d'échelon en échelon, anime le sculpteur de lui verser son enthousiasme. Mais il ne se mêle point de l'aller conseiller sur le mode d'un certain sourire. Car il s'agit là d'utopie et de construction du monde à l'envers. S'occuper des clous, c'est inventer un monde futur. Ce qui est absurde. Ou soumettre à la discipline ce qui n'est point du ressort de la discipline. C'est là que se montre l'ordre du professeur qui n'est point l'ordre de la vie. Viendra à son heure le temps des planches et des clous. Car si je m'en occupe avant leur échelon je me fatigue sur un monde qui ne naîtra point. Car la forme des clous et des planches se dégagera de leur usure contre les réalités de la vie, lesquelles se montreront seules aux forgeurs de clous et scieurs de planches.

Et plus ma contrainte sera puissante, laquelle est pente

vers la mer donnée aux hommes, moins ma tyrannie se montrera. Car il n'est point de tyrannie dans l'arbre. La tyrannie se montre si tu veux, à l'aide des sucs, construire l'arbre. Non si l'arbre draine les sucs.

Je te l'ai toujours dit : Fonder l'avenir, c'est d'abord et exclusivement penser le présent. De même que créer le navire c'est exclusivement fonder la pente vers la mer.

Car il n'est point — et jamais — de langage logique pour passer des matériaux à ce qui compte pour toi et domine les matériaux, comme pour expliquer l'empire à partir des arbres, des montagnes, des villes, des fleuves et des hommes, ou la mélancolie de ton visage de marbre à partir des lignes et des volumes respectifs du nez, du menton et des oreilles, ou le recueillement de ta cathédrale à partir des pierres, ou le domaine à partir des éléments du domaine, ou plus simplement l'arbre à partir des sucs minéraux. (Et la tyrannie te vient de ce que prétendant réaliser une opération impossible tu t'irrites contre tes échecs, les reproches aux autres, et te fais cruel.)

Il n'est point de langage logique car il n'est point non plus de filiation logique. Tu ne fais point naître l'arbre à partir des sucs minéraux, mais de la graine.

La seule démarche qui ait un sens, mais qui n'est point exprimable par les mots car elle est de création pure ou de retentissement, est celle qui te fait passer de Dieu aux objets qui ont reçu de lui un sens, une couleur et un mouvement. Car l'empire te charge d'un pouvoir secret les arbres, montagnes, fleuves, troupeaux et ravins et demeures de l'empire. La ferveur du sculpteur charge d'un pouvoir secret la glaise ou le marbre, la cathédrale donne leur sens aux pierres et en fait réservoirs de silence, et l'arbre draine les sucs minéraux pour les établir dans la lumière.

Et je connais deux sortes d'hommes qui me parlent d'un empire neuf à fonder. Celui-là qui est logicien et construit par l'intelligence. Et je dis son acte utopie. Et il ne naîtra rien car il n'est rien en lui. Ainsi de ce visage pétri par le professeur de sculpture. Car si le créateur peut être intelligent, la création n'est point faite de l'intelligence. Et cet homme-là nécessairement se changera en tyran stérile.

Et l'autre qu'anime une évidence forte à laquelle il ne saurait donner un nom. Et celui-là peut être comme le berger ou le charpentier sans intelligence, car la création n'est point faite de l'intelligence. Et il te malaxe sa glaise sans bien connaître ce qu'il en tirera. Il n'est point satisfait : il donne un coup de pouce à gauche. Puis un coup de pouce vers le bas. Et son visage de plus en plus satisfait quelque chose qui n'a point de nom mais pèse en lui. Son visage de plus en plus ressemble à quelque chose qui n'est point un visage. Et je ne sais même pas ce que signifie ici ressembler. Et voici que ce visage pétri qui a reçu une ressemblance informulable est doué du pouvoir de charrier en toi ce qui animait le sculpteur. Et tu es noué comme il le fut.

Car celui-ci n'a point agi par l'intelligence mais par l'esprit. Et c'est pourquoi je te dirai que l'esprit mène le monde et non l'intelligence.

CLII

Voici donc que je t'ai dit : « S'il ne s'agit point d'esclaves aveugles, toutes les opinions sont dans tous les hommes. Non que les hommes soient versatiles mais parce que leur vérité intérieure est vérité qui ne trouve point dans les mots vêtement à sa mesure. Et il te faut un peu de ceci, un peu de cela... »

Car toi tu as simplifié avec la liberté et la contrainte. Et tu oscilles de l'un à l'autre car la vérité n'est ni dans chacun ni entre les deux mais au-dehors des deux. Mais par quel hasard pourrais-tu faire tenir en un seul mot ta vérité intérieure ? Ce sont comme des boîtes maigres. Et en quel nom ce qui t'est nécessaire pour grandir pourrait-il tenir dans une boîte maigre ?

Mais pour que tu sois libre de la liberté du chanteur qui improvise sur l'instrument à cordes, ne faut-il pas que je t'exerce d'abord les doigts et t'enseigne l'art du chanteur ? Ce qui est guerre, contrainte et endurance.

Et pour que tu sois libre de la liberté du montagnard, ne faut-il pas que tu aies exercé tes muscles, ce qui est guerre, contrainte et endurance ?

Et pour que tu sois libre de la liberté du poète, ne

faut-il pas que tu aies exercé ton cerveau et forgé ton style, ce qui est guerre, contrainte et endurance ?

Ne te souviens-tu point de ce que les conditions du bonheur ne sont jamais recherche du bonheur ? Tu t'assiérais ne sachant où courir. Le bonheur, quand tu as créé, t'est accordé comme récompense. Et les conditions du bonheur sont guerre, contrainte et endurance.

Ne te souviens-tu pas de ce que les conditions de la beauté ne sont jamais recherche de la beauté ? Tu t'assiérais, ne sachant où courir. La beauté, quand ton œuvre est faite, lui est accordée pour ta récompense. Et les conditions de la beauté sont guerre, contrainte et endurance.

Ainsi des conditions de ta liberté. Elles ne sont pas cadeaux de la liberté. Tu t'assiérais, ne sachant où courir. La liberté, quand on a de toi tiré un homme, est récompense de cet homme, lequel dispose d'un empire où s'exercer. Et les conditions de ta liberté sont guerre, contrainte et endurance.

Je te dirai ainsi au risque de te scandaliser que les conditions de ta fraternité ne sont point ton égalité car elle est récompense et l'égalité se fait en Dieu. Ainsi de l'arbre qui est hiérarchie, mais où vois-tu qu'une partie domine sur l'autre ? Ainsi du temple qui est hiérarchie. S'il repose sur son assise il se noue en sa clef de voûte. Et comment saurais-tu lequel des deux l'emporte sur l'autre ? Qu'est-ce qu'un général sans armée ? Qu'est-ce qu'une armée sans général ? Une égalité est égalité dans l'empire et la fraternité leur est accordée comme récompense. Car la fraternité n'est point le droit au tutoiement ni à l'injure. Et moi je dis que ta fraternité est récompense de ta hiérarchie et du temple que vous bâtissez l'un par l'autre. Car je l'ai découvert dans les foyers où le père était respecté et où le fils aîné protégeait le plus jeune. Et où le plus jeune se confiait à l'aîné. Alors chaudes étaient leurs soirées, leurs fêtes et leurs retours. Mais s'ils sont matériaux en vrac, si nul ne dépend plus de l'autre, si simplement ils se coudoient et se mêlent comme des billes, où vois-tu leur fraternité ? Que l'un d'eux meure, on le remplace car il n'était point nécessaire. Je veux connaître où tu es et qui tu es pour t'aimer.

Et si je t'ai retiré des flots de la mer je t'en aimerai mieux, responsable que je suis de ta vie. Ou si je t'ai

veillé et guéri quand tu souffrais — ou si te voilà mon vieux serviteur qui m'a assisté comme une lampe, ou le gardien de mes troupeaux. Et j'irai boire chez toi ton lait de chèvre. Et je recevrai de toi et tu donneras. Et tu recevras et je donnerai. Mais je n'ai rien à dire à celui-là qui se proclame mon égal avec hargne et ne veut ni dépendre de moi en quelque chose ni que je dépende de lui. Je n'aime que celui-là dont la mort me serait déchirante.

CLIII

Cette nuit-là, dans le silence de mon amour, je voulus gravir la montagne pour, une fois de plus, observer la ville, l'ayant par mon ascension rangée dans le silence et privée de ses mouvements — mais j'ai fait halte à mi-chemin, retenu que j'étais par ma pitié, car des campagnes j'entendais monter des plaintes et je souhaitais de les comprendre.

Elles s'élevaient du bétail rangé dans les étables. Et des bêtes des champs et des bêtes du ciel et des bêtes du bord des eaux. Car seules elles témoignent dans la caravane de la vie, le végétal n'ayant point de langage, et l'homme l'ayant déjà, vivant à demi la vie de l'esprit, commencé d'user du silence. Car celui-là que le cancer travaille, tu le vois se mordre les lèvres et se taire, sa souffrance se changeant au-dessus du remue-ménage de la chair en arbre spirituel qui pousse ses branches et ses racines dans un empire qui n'est point des choses mais du sens des choses. C'est pourquoi t'angoisse plus fort la souffrance qui se tait que la souffrance qui crie. Celle qui se tait remplit la chambre. Remplit la ville. Et il n'est point de distance pour la fuir. La bien-aimée qui souffre loin de toi, si tu l'aimes, te voilà dominé où que tu sois par sa souffrance.

Donc j'entendais les plaintes de la vie. Car la vie se perpétuait dans les étables, dans les champs et au bord des eaux. Car meuglaient les génisses en gésine dans les étables. Car j'entendais aussi les voix de l'amour monter de marécages ivres de leurs grenouilles. J'entendais aussi les voix du carnage car piaulait le coq de bruyère dont s'était saisi le renard, bêlait la chèvre que tu sacrifiais

pour ton repas. Et il arrivait parfois qu'un fauve fît taire la contrée d'un seul rugissement, s'y taillant d'un seul coup un empire de silence où toute vie suait de peur. Car les fauves se guident sur l'odeur aigre de l'angoisse, laquelle charge le vent. A peine avait-il rugi, toutes ses victimes brillaient pour lui comme un peuple de lumières.

Puis se dégelaient de leur stupeur les bêtes de la terre et du ciel et du bord des eaux, et reprenait la plainte de gésine, d'amour et de carnage.

« Ah, me dis-je, ce sont là les bruits du charroi, car la vie se délègue de génération en génération, et, de cette marche à travers le temps, il en est comme du char pesant dont l'essieu crie... »

C'est alors qu'il me fut donné de comprendre enfin quelque chose de l'angoisse des hommes, car ils se délèguent eux aussi, émigrant hors d'eux-mêmes de génération en génération. Et jour et nuit se poursuivent inexorables, à travers villes et campagnes, ces divisions comme d'un tissu de chair qui se déchire et se répare, et je sentis en moi, comme j'eusse ressenti une blessure, le travail d'une mue lente et perpétuelle.

« Mais ces hommes, me disais-je, vivent non des choses mais du sens des choses et il faut bien qu'ils se délèguent les mots de passe.

« C'est pourquoi je les vois, à peine l'enfant leur est-il né, occupés de le débrouiller à l'usage de leur langage, comme à l'usage d'un code secret, car il est clef de leur trésor. Pour transporter en lui ce lot de merveilles, ils ouvrent en lui laborieusement les chemins du charroi. Car difficiles à formuler et lourdes et subtiles sont les récoltes qu'il s'agit de passer d'une génération à l'autre.

« Certes est rayonnant ce village. Certes est pathétique cette maison du village. Mais la nouvelle génération, si elle occupe des maisons dont elle ne sait rien sinon l'usage, que fera-t-elle dans ce désert ? Car de même que pour leur permettre de tirer leur plaisir d'un instrument à cordes il te faut à tes héritiers enseigner l'art de la musique, de même il te faut, pour qu'ils soient des hommes qui éprouvent des sentiments d'homme, leur enseigner à lire sous le disparate des choses les visages de ta maison, de ton domaine et de ton empire.

« Faute de quoi la génération nouvelle campera en barbare dans la ville qu'elle t'aura prise. Et quelle joie

des barbares tireraient-ils de tes trésors ? Ils ne savent point s'en servir, n'ayant point la clef de ton langage.

« Pour ceux-là qui ont émigré dans la mort, ce village était comme une harpe avec la signification des murs, des arbres, des fontaines et des maisons. Et chaque arbre différent avec son histoire. Et chaque maison différente avec ses coutumes. Et chaque mur différent à cause de ses secrets. Ainsi ta promenade tu l'as composée comme une musique, tirant le son que tu désirais de chacun de tes pas. Mais le barbare qui campe ne sait point faire chanter ton village. Il s'y ennuie et, se heurtant à l'interdiction de rien pénétrer, il t'effondre tes murs et te disperse tes objets. Par vengeance contre l'instrument dont il ne sait point se servir, il y propage l'incendie qui le paie au moins d'un peu de lumière. Après quoi il se décourage et il bâille. Car il faut connaître ce que l'on brûle pour que la lumière soit belle. Ainsi celle de ton cierge devant ton dieu. Mais la flamme même de ta maison ne parlera point au barbare n'étant point flamme d'un sacrifice. »

Me hantait donc cette image d'une génération installée en intruse dans la coquille de l'autre. Et m'apparaissaient essentiels les rites qui dans mon empire obligent l'homme à déléguer ou recevoir son héritage. J'ai besoin d'habitants chez moi, non de campeurs, et qui ne viendraient de nulle part.

C'est pourquoi je t'imposerai comme essentielles les longues cérémonies par lesquelles je recoudrai les déchirures de mon peuple afin que rien de son héritage ne soit perdu. Car l'arbre certes ne se préoccupe point de ses graines. Quand le vent les arrache et les emporte, cela est bien. Car l'insecte certes ne se préoccupe point de ses œufs. Le soleil les élèvera. Tout ce que possèdent ceux-là tient dans leur chair et se transmet avec la chair.

Mais que deviendras-tu si nul ne t'a pris par la main afin de te montrer les provisions d'un miel qui n'est point des choses mais du sens des choses ? Visibles certes sont les caractères du livre. Mais je te dois supplicier pour te faire don de ces clefs du poème.

Ainsi des funérailles que je veux solennelles. Car il ne s'agit point de ranger un corps dans la terre. Mais de recueillir sans en rien perdre, comme d'une urne parce qu'elle s'est brisée, le patrimoine dont ton mort fut dépo-

sitaire. Il est difficile de tout sauver. Les morts sont longs à recueillir. Il te faut longtemps les pleurer et méditer leur existence et fêter leur anniversaire. Il te faut bien des fois te retourner pour observer si tu n'oublies pas quelque chose.

Ainsi des mariages qui préparent les craquements de la naissance. Car la maison qui vous enferme devient cellier et grange et magasin. Qui peut dire ce qu'elle contient ? Votre art d'aimer, votre art de rire, votre art de goûter le poème, votre art de ciseler l'argent, votre art de pleurer et de réfléchir, il vous faudra bien les ramasser pour les déléguer à votre tour. Votre amour je le veux navire pour cargaison qui doit franchir l'abîme d'une génération à l'autre et non concubinage pour le partage vain de provisions vaines.

Ainsi des rites de la naissance car il s'agit là de cette déchirure qu'il importe de réparer.

C'est pourquoi j'exige des cérémonies quand tu épouses, quand tu accouches, quand tu meurs, quand tu te sépares, quand tu reviens, quand tu commences de bâtir, quand tu commences d'habiter, quand tu engranges tes moissons, quand tu inaugures tes vendanges, quand s'ouvrent la guerre ou la paix.

Et c'est pourquoi j'exige que tu éduques tes enfants afin qu'ils te ressemblent. Car ce n'est point d'un adjudant de leur transmettre un héritage, lequel ne peut tenir dans son manuel. Si d'autres que toi le peuvent instruire de ton bagage de connaissances comme de ton petit bazar d'idées, il perdra, s'il t'est retranché, tout ce qui n'est point énonçable et ne tient pas dans le manuel.

Tu les bâtiras à ton image de peur que plus tard ils ne traînent, sans joie, dans une patrie qui leur sera campement vide, dont, faute d'en connaître les clefs, ils laisseront pourrir les trésors.

CLIV

M'ÉPOUVANTAIENT les fonctionnaires de mon empire car ils se montraient optimistes :

« Cela est bon ainsi, disaient-ils. La perfection est hors d'atteinte. »

Certes est hors d'atteinte la perfection. Elle n'a d'autre sens que celui d'étoile pour guider ta marche. Elle est direction et tendance vers. Mais la marche compte seule et il n'est point de provisions au sein desquelles tu te puisses asseoir. Car alors meurt le champ de force qui seul t'anime et te voilà comme un cadavre.

Et si quelqu'un néglige l'étoile c'est qu'il veut s'asseoir et dormir. Et où t'assois-tu ? Et où dors-tu ? Je ne connais point de lieu de repos. Car tel lieu s'il t'exalte c'est qu'il est un objet de ta victoire. Mais autre est le champ de bataille où tu respires cette victoire neuve, autre cette litière que tu en fais quand tu prétends en vivre.

A quelle œuvre témoin compares-tu la tienne pour t'en satisfaire ?

CLV

Car tu t'étonnes du pouvoir de mes rites ou de mon chemin de campagne. Et t'étonnant tu es aveugle.

Observe le sculpteur, il porte en lui quelque chose d'inénonçable. Car n'est jamais énonçable ce qui est de l'homme et non du squelette d'un homme passé. Et le sculpteur pétrit pour le transporter un visage de glaise.

Or donc tu cheminais et tu es passé devant son œuvre et tu as regardé ce visage peut-être arrogant ou peut-être mélancolique, puis tu as continué ton chemin. Et voici que tu n'étais plus le même. Faiblement converti, mais converti, c'est-à-dire tourné et penché dans une nouvelle direction, pour un temps court peut-être, mais pour un temps.

Un homme donc éprouvait un sentiment informulable : il a donné quelques coups de pouce dans la glaise. Il a placé sa glaise sur ton chemin. Et te voilà chargé, si tu empruntes cette route, du même sentiment informulable.

Et cela même s'il s'est écoulé cent mille années entre son geste et ton passage.

CLVI

Il s'éleva un vent de sable qui charria vers nous des débris d'oasis lointaine, et le campement fut comblé d'oiseaux. Il en était sous chaque tente qui partagèrent notre vie, non farouches et cherchant aisément notre épaule, cependant, faute de nourriture, ils périssaient chaque jour par milliers, bientôt secs et craquants comme une écorce de bois mort. Comme ils empestaient l'air je les fis récolter. On en emplit de grandes corbeilles. Et l'on versa cette poussière à la mer.

Quand nous connûmes pour la première fois la soif, nous assistâmes, à l'heure des chaleurs du soleil, à l'édification d'un mirage. La ville géométrique se reflétait, pure de lignes, dans les eaux calmes. Un homme devint fou, poussa un cri, et, dans la direction de la ville se prit à courir. Comme le cri du canard sauvage qui émigre retentit dans tous les canards, je compris que le cri de l'homme avait ébranlé les autres hommes. Ils étaient prêts, à la suite de l'inspiré, de basculer vers ce mirage et le néant. Une carabine bien ajustée le culbuta. Et il ne fut plus qu'un cadavre, lequel enfin nous rassura.

L'un de mes soldats pleurait.

« Qu'as-tu ? » lui dis-je.

Je croyais qu'il pleurait le mort.

Mais il avait découvert à ses pieds une de ces écorces craquantes et il pleurait un ciel déshabillé de ses oiseaux.

« Lorsque le ciel perd son duvet, me dit-il, il y a menace pour la chair de l'homme. »

Nous remontâmes l'ouvrier des entrailles du puits, il s'évanouit, mais il nous avait pu signifier que le puits était sec. Car il est des marées souterraines d'eau douce. Et l'eau, quelques années durant, va penchant vers les puits du Nord. Lesquels redeviennent sources de sang. Mais ce puits nous tenait comme un clou dans une aile.

Tous songeaient aux grandes corbeilles pleines d'écorce de bois mort.

Nous ralliâmes cependant le puits d'El Bahr le lendemain soir.

Je convoquai les guides, la nuit venue :

« Vous nous avez trompés sur l'état des puits. Eh Bahr est vide. Que ferai-je de vous ? »

Luisaient d'admirables étoiles au fond d'une nuit amère à la fois et splendide. Nous disposions de diamants pour notre nourriture.

« Que ferai-je de vous ? » disais-je aux guides.

Mais vaine est la justice des hommes. N'étions-nous pas tous changés en ronces ?

Le soleil émergea, découpé par la brume de sable en forme de triangle. Ce fut comme un poinçon pour notre chair. Des hommes churent, frappés au crâne. Des fous se déclarèrent en grand nombre. Mais il n'était plus de mirages qui les sollicitassent de leurs cités limpides. Il n'était plus ni mirage ni horizon pur, ni lignes stables. Le sable nous enveloppait d'une lumière tumultueuse de four à briques.

Comme je levais la tête j'aperçus à travers les volutes le tison pâle qui entretenait l'incendie. « Le fer de Dieu, songeais-je, qui nous marque comme des bêtes. »

« Qu'as-tu ? dis-je à un homme qui titubait.

— Je suis aveugle. »

Je fis éventrer deux chameaux sur trois et nous bûmes l'eau des viscères. Les survivants nous les chargeâmes de la totalité des outres vides et, gouvernant cette caravane, j'expédiai des hommes vers le puits d'El Ksour que l'on disait douteux.

« Si El Ksour est tari, leur dis-je, vous mourrez là-bas aussi bien qu'ici. »

Mais ils revinrent après deux journées sans événements qui me coûtèrent le tiers de mes hommes.

« Le puits d'El Ksour, témoignèrent-ils, est une fenêtre sur la vie. »

Nous bûmes et ralliâmes El Ksour pour boire encore et refaire les provisions d'eau.

Le vent de sable s'apaisa et nous parvînmes à El Ksour dans la nuit. Il était là, autour du puits, quelques épineux. Mais au lieu de squelettes sans feuilles nous aperçûmes d'abord des sphères d'encre emmanchées sur des bâtons maigres. Nous ne comprîmes point d'abord la vision, mais quand nous fûmes à proximité de ces arbres ils

firent, l'un après l'autre, comme explosion avec un grand bruit de colère. La migration de corbeaux qui les avaient choisis comme perchoirs les ayant dépouillés d'un seul coup, comme une chair qui eût éclaté autour de l'os. Leur vol était si dense que malgré l'éclatante pleine lune il nous tenait dans l'ombre. Car les corbeaux, loin de s'éloigner, agitèrent longtemps sur nos fronts leur tourbillon de cendre noire.

Nous en tuâmes trois mille car nous manquions de nourriture.

Ce fut une fête extraordinaire. Les hommes bâtirent des fours de sable qu'ils emplirent de bouse sèche, laquelle brillait clair comme du foin. Et la graisse des corbeaux parfuma l'air. L'équipe de garde autour du puits manœuvrait sans repos une corde de cent vingt mètres qui accouchait la terre de toutes nos vies. Une autre équipe distribuait l'eau à travers le camp comme elle l'eût fait pour des orangers dans la sécheresse.

J'allais ainsi, de mes pas lents, regardant revivre les hommes. Puis je m'éloignais d'eux, et, une fois rentré dans ma solitude, j'adressai à Dieu cette prière :

« J'ai vu, Seigneur, au cours d'une même journée, la chair de mon armée s'assécher puis revivre. Elle était déjà semblable à une écorce de bois mort, or la voici dispose et efficace. Nos muscles rafraîchis nous porteront où nous voudrons. Et cependant il s'en est fallu d'une heure de soleil et nous étions effacés de la terre, nous et la trace de nos pas.

« J'ai entendu rire et chanter. L'armée que j'emporte avec moi est cargaison de souvenirs. Elle est clef d'existences lointaines. Repose sur elle des espérances, des souffrances, des désespoirs et des joies. Elle n'est point autonome mais mille fois liée. Et cependant il s'en est fallu d'une heure de soleil et nous étions effacés de la terre, nous et la trace de nos pas.

« Je les mène vers l'oasis à conquérir. Ils seront semence pour la terre barbare. Ils apporteront nos coutumes à des peuples qui les ignorent. Ces hommes qui mangent et boivent et ne vivent ce soir que d'une vie élémentaire, à peine se seront-ils montrés dans les plaines fertiles, que tout y changera non seulement des cou-

tumes et du langage, mais de l'architecture des remparts et du style des temples. Ils sont lourds d'un pouvoir qui agira le long des siècles. Et cependant il s'en est fallu d'une heure de soleil et nous étions effacés de la terre, nous et la trace de nos pas.

« Ils ne le savent point. Ils avaient soif, ils sont satisfaits pour leur ventre. Cependant l'eau du puits d'El Ksour sauve des poèmes et des villes et de grands jardins suspendus — car il était de ma décision d'en faire bâtir. L'eau du puits d'El Ksour change le monde. Et cependant une heure de soleil l'eût pu tarir et nous eût effacés de la terre, nous et la trace de nos pas.

« Ceux qui en revinrent les premiers nous dirent : « Le puits d'El Ksour est une fenêtre sur la vie. » Tes anges étaient prêts de Te récolter mon armée dans leurs grandes corbeilles et de Te la verser dans Ton éternité comme une écorce de bois mort. Nous les avons fuis par ce trou d'aiguille. Je ne sais plus m'y reconnaître. Désormais si je considère un simple champ d'orge sous le soleil, en équilibre entre la boue et la lumière et capable de nourrir un homme, j'y verrai véhicule ou passage secret, quoique ignorant ce dont il est le charroi ou le chemin. J'ai vu sortir des villes, des temples, des remparts et de grands jardins suspendus du puits d'El Ksour.

« Mes hommes boivent et songent à leur ventre. Il n'est rien en eux que plaisir du ventre. Ils sont massés autour du trou d'aiguille. Et il n'est rien au fond du trou d'aiguille que clapotis d'une eau noire quand un récipient la tourmente. Mais d'être versée sur la graine sèche et qui ne connaît rien de soi sinon son plaisir de l'eau, elle réveille un pouvoir ignoré qui est de villes, de temples, de remparts et de grands jardins suspendus.

« Je ne sais plus m'y reconnaître si Tu n'es clef de voûte et commune mesure et signification des uns et des autres. Le champ d'orge et le puits d'El Ksour et mon armée, je n'y découvre que matériaux en vrac, s'il n'est point Ta présence au travers qui me permette d'y déchiffrer quelque ville crénelée qui se bâtit sous les étoiles. »

CLVII

Nous fûmes bientôt en vue de la ville. Mais nous n'en découvrîmes rien, sinon des remparts rouges d'une hauteur inusitée et qui tournaient vers le désert une sorte d'envers dédaigneux, dépouillés qu'ils étaient d'ornements, de saillies, de créneaux, et conçus de toute évidence pour n'être point observés du dehors.

Quand tu regardes une ville elle te regarde. Elle dresse contre toi ses tours. Elle t'observe de derrière ses créneaux. Elle te ferme ou t'ouvre ses portes. Ou bien elle désire être aimée ou te sourire et tourne en ta direction les parures de son visage. Toujours quand nous prenions les villes il nous semblait, tant elles avaient bien été bâties en vue du visiteur, qu'elles se donnaient à nous. Portes monumentales et avenues royales, que tu sois chemineau ou conquérant, tu es toujours reçu en prince.

Mais le malaise s'empara de mes hommes quand les remparts, peu à peu grandis par l'approche, nous parurent si visiblement nous tourner le dos dans un calme de falaise, comme s'il n'était rien hors de la ville.

Nous usâmes la première journée à en faire le tour, lentement, cherchant quelque brèche, quelque défaut, ou à tout le moins quelque issue murée. Il n'en était point. Nous cheminions à portée de fusil mais aucune riposte ne rompait jamais le silence bien qu'il arrivât que quelques-uns de mes hommes dont le malaise allait s'aggravant tirassent eux-mêmes des salves de défi. Mais il en était de cette cité derrière ses remparts comme du caïman sous sa carapace qui ne daigne même pas pour toi sortir d'un songe.

D'une éminence lointaine qui, sans surplomber les remparts, permettait un regard rasant, nous observâmes une verdure serrée comme du cresson. Or, à l'extérieur des remparts, on n'eût point découvert un seul brin d'herbe. Il n'était plus, à l'infini, que sable et rocaille usés de soleil, tant les sources de l'oasis avaient été patiemment drainées pour le seul usage intérieur. Ces remparts retenaient toute végétation comme le casque une chevelure. Nous déambulions stupides à quelques pas d'un

paradis trop dense, d'une éruption d'arbres, d'oiseaux, de fleurs, étranglée par la ceinture des remparts comme par le basalte d'un cratère.

Quand les hommes eurent bien connu que le mur était sans fissures, une part d'entre eux fut prise de peur. Car cette ville jamais, de mémoire d'homme, n'avait donc ni délégué ni accueilli de caravane. Aucun voyageur n'avait apporté avec son bagage l'infection de coutumes lointaines. Aucun marchand n'y avait introduit l'usage d'un objet ailleurs familier. Aucune fille capturée au loin n'avait versé sa race dans la leur. Il semblait à mes hommes palper l'écorce d'un monstre informulable qui ne possédât rien en commun avec les peuples de la terre. Car les îles les plus perdues, des naufrages de navires les ont une fois abâtardies, et tu trouves toujours quelque chose pour établir ta parenté d'homme et forcer le sourire. Mais ce monstre, s'il se montrait, ne montrerait point de visage.

Il en est d'autres parmi les hommes qui, bien au contraire, furent tourmentés par un amour informulable et singulier. Car tu es ému par celle-là seule qui est permanente et bien fondée, ni métissée de pâte dans sa chair, ni pourrie de langage dans sa religion ou ses coutumes, et qui ne sort point de cette lessive de peuples où tout s'est mélangé et qui est glacier fondu en mare. Qu'elle était belle, cette bien-aimée si jalousement cultivée dans ses aromates et ses jardins et ses coutumes !

Mais les uns comme les autres et moi-même, une fois le désert franchi, nous butions sur l'impénétrable. Car, qui s'oppose à toi, t'ouvre le chemin de son cœur, comme à ton épée celui de sa chair et tu peux espérer le vaincre, l'aimer ou en mourir, mais que peux-tu contre qui t'ignore ? Et c'est quand me vint ce tourment que précisément nous découvrîmes que tout autour du mur sourd et aveugle, le sable montrait une zone plus blanche d'être trop riche en ossements qui sans doute témoignaient du sort des délégations lointaines, semblable qu'elle était à la frange d'écume où se résout, le long d'une falaise, la houle que vague par vague délègue la mer.

Mais comme, le soir venu, je considérais du seuil de ma tente ce monument impénétrable qui durait au milieu de

nous, je méditai et il me parut que bien plus que la ville à prendre c'était nous qui subissions un siège. Si tu incrustes une semence dure et fermée dans une terre fertile, ce n'est point ta terre qui, de l'entourer, assiège ta semence. Car ta semence quand elle craquera, sa graine établira son règne sur ta terre. « S'il est, par exemple, derrière les murs, me disais-je, tel ou tel instrument de musique ignoré de nous et s'il en est tiré des mélodies âpres ou mélancoliques, et d'un goût pour nous encore inconnu, l'expérience m'enseigne qu'une fois forcée cette réserve mystérieuse et répandus mes hommes parmi ses biens je les retrouverai plus tard, dans les soirées de mes campements, s'exerçant à tirer de ces instruments peu usuels telle mélodie d'un goût neuf pour leurs cœurs. Et leurs cœurs en seront changés.

« Vainqueurs ou vaincus, me disais-je, comment saurais-je distinguer ! Tu considères cet homme muet parmi la foule. Elle l'entoure et le presse et le force. S'il est contrée vide elle l'écrase. Mais s'il est d'un homme habité et construit à l'intérieur, comme de la danseuse que je fis danser, et s'il parle, alors ayant parlé il a dans ta foule poussé ses racines, noué ses pièges, établi son pouvoir et voilà ta foule, s'il se met en marche, qui se met en marche derrière lui en multipliant sa puissance.

« Il suffit que ce territoire abrite quelque part un seul sage bien protégé par son silence, et devenu au cœur de ses méditations, pour qu'il équilibre le poids de tes armes car il est semblable à une graine. Et comment le distinguerais-tu pour le décapiter ? Il ne se montre que par son pouvoir et dans la seule mesure où son œuvre est faite. Car il en est ainsi de la vie qui est toujours en équilibre avec le monde. Et tu ne peux lutter que contre le fou qui te propose des utopies mais non contre celui qui pense et construit le présent puisque le présent est tel qu'il le montre. Il en est ainsi de toute création, car le créateur n'y apparaît point. Si de la montagne où je t'ai conduit tu vois ainsi résolus tes problèmes, et non autrement, comment te défendrais-tu contre moi ? Il faut bien que tu sois quelque part.

« Ainsi de ce barbare qui ayant crevé des remparts et forcé le palais royal fit irruption face à la reine. Or la reine ne disposait d'aucun pouvoir, tous ses hommes d'armes étant morts.

« Quand tu fais une erreur dans le jeu que tu jouais par simple goût du jeu, te voilà rouge, humilié et désireux de réparer ta faute. Cependant il n'est point de juge pour te flétrir sinon ce personnage que tel jeu déliait en toi et qui proteste. Et tu te gardes des faux pas dans la danse bien que ni l'autre danseur ni personne n'ait qualité pour te les reprocher. Ainsi pour te faire mon prisonnier je n'irai point te montrer ma puissance mais je te donnerai le goût de ma danse. Et tu viendras où je voudrai.

« C'est pourquoi la reine, se tournant vers le roi barbare quand il creva la porte et surgit en soudard la hache au poing et tout fumant de sa puissance, et plein d'un énorme désir d'étonner, car il était vaniteux et vantard, eut un sourire triste, comme de déception secrète, et d'indulgence un peu usée. Car rien ne l'étonnait sinon la perfection du silence. Et tout ce bruit, elle ne daignait point l'entendre, de même que tu ignores les travaux grossiers des égoutiers, bien que tu les acceptes comme nécessaires.

« Dresser un animal, c'est l'enseigner à agir dans la seule direction pour lui efficace. Quand tu veux sortir de chez toi tu fais le tour, sans y réfléchir, par la porte. Quand ton chien veut gagner son os, il te fera les actes sollicités de lui car il a observé peu à peu qu'ils étaient chemin le plus court vers sa récompense. Bien qu'en apparence ils n'aient point de rapport avec l'os. Cela se fonde sur l'instinct même et non sur le raisonnement. Ainsi le danseur conduit la danseuse par les règles du jeu qu'ils ignorent eux-mêmes. Qui sont langage caché comme de toi à ton cheval. Et tu ne saurais me dire exactement les mouvements qui te font obéir de ton cheval.

« Or la faiblesse du barbare étant qu'il voulait d'abord étonner la reine, son instinct lui enseigna vite qu'il n'était qu'un chemin, tous les autres chemins la rendant plus lointaine, plus indulgente et plus déçue, et il commença de jouer du silence. Ainsi commençait-elle elle-même de le changer à sa façon, préférant au bruit de la hache les révérences silencieuses. »

Ainsi me semblait-il qu'à entourer ce pôle qui nous forçait de regarder vers lui, bien qu'il fermât les yeux délibérément, nous lui faisions jouer un rôle dangereux car il recevait de notre audience le pouvoir de rayonnement d'un monastère.

C'est pourquoi, ayant réuni mes généraux, je leur dis :

« Je prendrai la ville par l'étonnement. Il importe que ceux de la ville nous interrogent sur quelque chose. »

Mes généraux assagis par l'expérience et quoique n'ayant rien compris de mes paroles, firent divers bruits d'assentiment.

Je me souvenais également d'une réplique qu'opposa mon père à certains, qui lui objectaient que les hommes, dans les grandes choses, ne cédaient qu'à de grandes forces :

« Certes, lui avait-il répondu. Mais vous ne risquez point de vous contredire car vous dites qu'une force est grande quand elle fait céder les forts. Or voici un marchand vigoureux, arrogant et avare. Il transporte une fortune de diamants, lesquels sont cousus dans sa ceinture. Et voici un bossu chétif, pauvre et prudent qui n'est point connu du marchand, parle un autre langage que le sien, et souhaite cependant de s'attribuer les pierres. Tu ne vois point où loge la force dont il dispose ?

— Nous ne le voyons point, dirent les autres.

— Cependant, poursuivit mon père, le chétif ayant abordé le géant l'invite, comme il fait chaud, à partager son thé. Et tu ne risques rien quand tu portes des pierres cousues dans ta ceinture à partager le thé d'un bossu chétif.

— Certes, rien, dirent les autres.

— Et cependant à l'heure de la séparation, le bossu emporte les pierres, et le marchand crève de rage, muselé jusque dans ses poings par la danse que l'autre lui a dansée.

— Quelle danse ? firent les autres.

— Celle de trois dés taillés dans un os », répondit mon père.

Puis il leur expliqua :

« Il y a que le jeu est plus fort que l'objet du jeu. Toi général, tu gouvernes dix mille soldats. Ce sont les soldats qui détiennent les armes. Ils sont tous solidaires les uns des autres. Et cependant tu les envoies se jeter l'un l'autre en prison. Car tu ne vis point des choses mais du sens des choses. Quand le sens des diamants fut d'être caution des dés ils coulèrent dans la poche du bossu. »

Les généraux qui m'entouraient cependant s'enhardirent :

« Mais comment les atteindrais-tu, ceux de la ville, s'ils refusent de t'écouter ?

— Voilà bien ton amour des mots qui te fait faire un bruit stérile. S'ils peuvent parfois refuser d'écouter, où vois-tu que les hommes puissent refuser d'entendre ?

— Celui-là que je cherche à gagner à ma cause peut se faire sourd à la tentation de mes promesses s'il est assez solide de cœur !

— Certes, puisque tu te montres ! Mais s'il est sensible à telle musique et que tu la lui joues, ce n'est point toi qu'il entendra, c'est la musique. Et s'il se penche sur un problème qui le dévore et si tu lui montres la solution, il est bien contraint de la recevoir. Comment veux-tu qu'il feigne vis-à-vis de soi-même, par haine ou mépris contre toi, de continuer de chercher ? Si au joueur d'un jeu tu désignes le coup qui le sauve et qu'il a cherché sans le découvrir, tu le gouvernes car il t'obéira, bien qu'il prétende t'ignorer. Ce que tu cherches, si on te le donne, tu te l'attribues. Celle-là cherche sa bague égarée ou le mot d'un rébus. Je lui tends la bague l'ayant retrouvée. Ou je lui souffle le mot du rébus. Elle peut bien certes refuser l'un ou l'autre de moi par excès de haine. Cependant je l'ai gouvernée car je l'ai expédiée s'asseoir. Il faudrait qu'elle fût bien folle pour continuer de chercher...

« Ceux de la ville, il faut bien qu'ils désirent, cherchent, souhaitent, protègent, cultivent quelque chose. Sinon autour de quoi bâtiraient-ils des remparts ? Si tu les bâtis autour d'un puits maigre et si au-dehors je te crée un lac, tes remparts tombent d'eux-mêmes car ils sont ridicules. Si tu les bâtis autour d'un secret et que mes soldats, autour des remparts, te crient ton secret à tue-tête, tes remparts tombent aussi car ils n'ont plus d'objet. Si tu les bâtis autour d'un diamant, et que j'en sème au dehors comme gravats, tes remparts tombent car ils favorisent ta seule pauvreté. Et si tu les bâtis autour de la perfection d'une danse et que, la même danse, je la danse mieux que toi, tu les démoliras toi-même pour apprendre de moi à danser...

« Ceux de la ville, je veux d'abord simplement qu'ils m'entendent. Ensuite ils m'écouteront. Mais certes si je joue du clairon sous leurs murs ils se reposeront en paix

sur leurs remparts et n'entendront point ma vaine soufflerie. Car tu n'entends que ce qui est pour toi. Et t'augmente. Ou te résout dans un de tes litiges.

« J'agirai donc sur eux malgré qu'ils feignent de m'ignorer. Car la grande vérité est que tu n'existes point seul. Tu ne peux demeurer permanent dans un monde qui, autour, change. Je puis sans te toucher agir sur toi car, que tu le veuilles ou non, c'est ton sens même que je change et tu ne peux le supporter. Tu étais détenteur d'un secret, il n'est plus de secret, ton sens a changé. Celui-là qui danse et déclame dans la solitude je te l'entoure en secret d'auditeurs narquois puis j'enlève le rideau : je l'interromps net dans sa danse.

« S'il danse encore c'est qu'il est fou.

« Ton sens est fait du sens des autres, que tu le veuilles ou non. Ton goût est fait du goût des autres, que tu le veuilles ou non. Ton acte est mouvement d'un jeu. Pas d'une danse. Je change le jeu ou la danse et je change ton acte en un autre.

« Tu bâtis tes remparts à cause d'un jeu, tu les détruiras toi-même à cause d'un autre.

« Car tu vis non des choses mais du sens des choses.

« Ceux de la ville je les punirai dans leur prétention car ils comptent sur leurs remparts.

« Alors que ton unique rempart, c'est la puissance de la structure qui te pétrit et que tu sers. Car le rempart du cèdre c'est le pouvoir même de sa graine, laquelle lui permettra de s'établir contre la tempête, la sécheresse et la rocaille. Et ensuite tu pourras bien l'expliquer par l'écorce mais l'écorce d'abord était fruit de la graine. Racines, écorce et feuillage sont graine qui s'est exprimée. Mais le germe de l'orge n'est que d'un faible pouvoir et l'orge oppose un rempart faible aux entreprises du temps.

« Et celui-là qui est permanent et bien fondé est près de s'épanouir dans un champ de force selon ses lignes de force d'abord invisibles. Celui-là je le dis rempart admirable, car le temps ne l'usera point mais le bâtira. Le temps est fait pour le servir. Et peu importe s'il semble nu.

« Le cuir du caïman ne protège rien si la bête est morte. »

Ainsi considérant la ville ennemie, encastrée dans son armature de ciment, je méditais sur sa faiblesse ou sur sa force. « Est-ce elle ou moi qui menons la danse ? » Il est dangereux, dans un champ de blé, de jeter un seul grain d'ivraie, car l'être de l'ivraie domine l'être du blé, et peu importe l'apparence et le nombre. Ton nombre est porté dans la graine. Il te faut dérouler le temps pour le compter.

CLVIII

Ainsi ai-je médité longtemps sur le rempart. Le rempart véritable est en toi. Et le savent bien les soldats qui te font tournoyer leurs sabres. Et tu ne passes plus. Le lion est sans carapace mais son coup de patte va comme l'éclair. Et s'il saute sur ton bœuf, il te l'ouvre en deux comme un placard.

Certes, me diras-tu, est fragile le petit enfant, et tel qui plus tard changera le monde eût aisément été soufflé dans ces premiers jours comme une chandelle. Mais j'ai vu mourir l'enfant d'Ibrahim. Dont le sourire était au temps de sa santé comme un cadeau. «Viens», disait-on à l'enfant d'Ibrahim. Et il venait vers le vieillard. Et il lui souriait. Et le vieillard en était éclairé. Il tapotait la joue de l'enfant et ne savait trop quoi lui dire, car l'enfant était un miroir qui donnait un peu de vertige. Ou une fenêtre. Car toujours l'enfant t'intimide comme s'il détenait des connaissances. Et tu ne t'y trompes guère, car son esprit est fort avant que tu l'aies rabougri. Et de ses trois cailloux il te fait une flotte de guerre. Et certes le vieillard ne reconnaît point dans l'enfant le capitaine d'une flotte de guerre, mais il reconnaît ce pouvoir. Or, l'enfant d'Ibrahim était comme l'abeille qui puise tout autour pour faire son miel. Tout lui devenait miel. Et il te souriait de ses dents blanches. Et toi tu restais là ne sachant quoi saisir à travers ce sourire. Car il n'est point de mots pour le dire. Simplement, merveilleusement disponibles ces trésors ignorés, comme ces coups de printemps sur la mer avec une grande déchirure de soleil. Et le marin se sent brusquement changé en prière. Le navire pour cinq minutes va dans la gloire. Tu croises

tes mains sur ta poitrine et tu reçois. Ainsi de l'enfant d'Ibrahim dont le sourire passait comme une occasion merveilleuse que tu n'eusses su en quoi, comment saisir. Comme un règne trop court sur des territoires ensoleillés et des richesses que tu n'as même pas eu le temps de recenser. Dont tu ne pourrais rien dire. Alors c'est celui-là qui ouvrait et fermait ses paupières comme des fenêtres sur autre chose. Et, bien que peu bavard, t'enseignait. Car le véritable enseignement n'est point de te parler mais de te conduire. Et toi, vieux bétail, il te conduisait comme un jeune berger dans les invisibles prairies dont tu n'eusses rien su dire sinon que pour une minute tu te sentais comme allaité et rassasié et abreuvé. Or, c'est celui-là qui était pour toi signe d'un soleil inconnu, dont tu apprenais qu'il allait mourir. Et toute la ville se changeait en veilleuse et en couveuse. Toutes les vieilles venaient essayer leurs tisanes et leurs chansons. Les hommes se tenaient devant la porte pour empêcher qu'il y eût du bruit dans la rue. Et l'on te l'enveloppait et te le berçait et te l'éventait. Et c'est ainsi que se bâtissait entre la mort et lui un rempart qui eût pu paraître imprenable car une ville entière l'entourait de soldats pour soutenir ce siège contre la mort. Ne va pas me dire qu'une maladie d'enfant n'est qu'une lutte de faible chair dans sa faible gaine. S'il existe un remède au loin on a dépêché des cavaliers. Et voilà que ta maladie se joue aussi sur le galop de tes cavaliers dans le désert. Et sur les haltes pour les relais. Et les grandes auges où l'on fait boire. Et sur les coups de talon au ventre, car il faut gagner la mort à la course. Et certes, tu ne vois qu'un visage fermé et lisse de sueur. Et cependant ce qui se combat, se combat aussi à coups d'éperon dans le ventre.

Enfant chétif ? Où vois-tu qu'il le soit ? Chétif comme le général qui mène une armée...

Et moi j'ai bien compris, le regardant, et regardant les vieilles et les vieux et les plus jeunes, tout l'essaim d'abeilles autour de la reine, tous les mineurs autour du sillon d'or, tous les soldats autour du capitaine, que s'ils ne formaient qu'un ainsi, d'un tel pouvoir, c'est que les avait drainés, comme la graine une matière disparate pour en faire arbres, tours et remparts, un sourire silencieux, penché et furtif qui les avait convoqués tous pour le combat. Il n'était point de fragilité dans cette chair

d'enfant si vulnérable puisqu'elle s'augmentait de cette colonie, tout naturellement, sans même le connaître, par le seul effet de cet appel qui t'ordonne autour de toi toutes les réserves extérieures. Et une ville entière se fait serviteur de l'enfant. Ainsi des sels minéraux appelés par la graine, ordonnés par la graine et qui deviennent, dans la dure écorce, remparts du cèdre. Qu'est-ce que la fragilité du germe s'il détient le pouvoir d'assembler ses amis et de soumettre ses ennemis ? Crois-tu aux apparences, aux poings de ce géant et à la clameur qu'il peut produire ? Cela est vrai dans l'instant même. Mais tu oublies le temps. Le temps te construit des racines. Et le géant, tu ne vois point qu'il est déjà comme garrotté par une invisible structure. Et l'enfant faible, tu ne vois point qu'il marche à la tête d'une armée. Dans l'instant même le géant te l'écraserait. Mais il ne l'écrasera point. Car l'enfant n'est point une menace. Mais tu verras l'enfant poser son pied sur la tête du géant et d'un coup de talon te le détruire.

CLIX

Toujours tu as vu ce qui est fort écrasé par ce qui est faible. Sans doute est-ce faux dans l'instant même, d'où les illusions de ton langage. Car tu oublies le temps. Et certes l'enfant chétif, s'il suscite la colère du géant, le géant le piétinera. Mais ce n'est point du jeu ni du sens de l'enfant chétif de tirer cette colère du géant. Mais de n'en point être remarqué. Ou d'en être aimé. Et dans l'adolescence peut-être de l'aider afin que le géant ait besoin de lui. Puis vient l'âge des inventions et l'enfant grandi forge une arme. Ou bien tout simplement il dépasse l'autre en taille et en poids. Ou bien plus simplement encore l'enfant parle et il en draine mille autour de soi qu'il conduira sur le géant et qui lui feront à lui comme une armure. Va-t'en le toucher à travers !

Et le champ de blé, si j'y découvre une seule graine d'ivraie, je le connais déjà comme vaincu. Et le tyran et ses soldats et ses gendarmes, s'il est quelque part dans son peuple un enfant comme celui d'Ibrahim qui commence de se développer et de mûrir l'image nouvelle

qui ordonnera le monde comme un corset de fer (car je découvre prêtes les lignes de force), je le vois déjà démantelé et jeté à bas comme ces temples dont une seule graine est venue à bout, car elle était d'un arbre géant qui a déroulé ses racines avec la patience d'un qui se réveille et s'étire et lentement gonfle les muscles de son bras. Mais cette racine a fait basculer un contrefort, l'autre a jeté bas un maître couple. Le tronc a crevé la coupole en sa clef de voûte, et la clef de voûte s'est éboulée. Et l'arbre règne désormais sur des matériaux en vrac devenus poussière, dont il tire son suc pour se nourrir.

Mais cet arbre géant à son tour je saurai l'abattre. Car le temple est devenu arbre. Mais l'arbre deviendra peuple de lianes. Il me suffit d'une graine ailée au gré des vents.

Que montres-tu si le temps te déroule ? Certes est invisible en apparence cette cité dans son armure. Mais je sais lire. Et, de s'être enfermée dans ses provisions, c'est qu'elle a accepté la mort. J'ai peur de ceux-là qui vont nus, remontant vers le Nord de leur désert sans forteresse. Déambulant presque sans armes. Mais graine non encore germée et qui ne connaît point son propre pouvoir. Mon armée est issue de l'eau profonde du puits d'El Ksour. Nous sommes semences sauvées par Dieu. Qui s'opposera à nos démarches ? Me suffit de trouver la faille dans l'armure, pour faire craquer ce temple par le seul réveil de l'arbre enfermé dans sa graine. Me suffit de connaître la danse à danser pour que tu te fasses femelle du mâle, ville désormais domestique comme de la femme quand elle reste à la maison. Te voilà mienne comme un gâteau de miel, cité trop sûre de toi. Doivent dormir tes sentinelles. Car tu es délabrée de cœur.

CLX

« Ainsi donc, me disais-je, il n'est point de remparts. Ceux-là que je viens de bâtir, s'ils servent mon pouvoir c'est qu'ils sont effets de mon pouvoir. S'ils servent ma permanence c'est qu'ils sont effets de ma permanence.

Mais tu ne dénommes point rempart la gaine du caïman s'il est mort.

« Et si tu entends une religion se plaindre des hommes qui ne se laissent point conquérir, tu n'as qu'à rire. La religion doit absorber les hommes, non les hommes s'y soumettre. Tu ne reproches point à la terre de ne point former un cèdre.

« Tu crois que ceux-là qui vont prêchant une religion nouvelle s'ils la distribuent dans le monde et y rangent les hommes c'est à cause du bruit qu'ils font, de l'habileté de leurs boniments ou du luxe de leur tapage ? Mais j'ai trop écouté les hommes pour ne point comprendre le sens du langage. Et qu'il est de charrier de l'autre en toi quelque chose de fort qui est point de vue neuf et qui cherche de soi-même à s'alimenter. Il est des mots que tu jettes comme des graines lesquelles ont pouvoir de drainer la terre et de l'organiser en cèdre. Et certes tu eusses pu semer l'olivier et l'organiser en olivier. Et l'un ou l'autre prospérera, se multipliant de par soi-même. Et certes dans le cèdre grandissant tu entendras chanter le vent de plus en plus fort. Et si la race des hyènes se multiplie tu entendras le cri des hyènes de plus en plus remplir la nuit. M'iras-tu cependant dire que c'est le bruit du vent dans les feuilles du cèdre qui y appelle les sucs de la terre, ou la magie du cri des hyènes qui change en hyène la chair des gazelles sauvages ? La chair des hyènes se recrute dans la chair des gazelles, la chair du cèdre se recrute dans les sucs de la rocaille. Les fidèles de ta religion nouvelle se recrutent chez les infidèles. Mais nul jamais n'est déterminé par le langage si le langage n'a point le pouvoir d'absorber.

« Et tu absorbes quand tu exprimes. Et si je t'exprime tu es à moi. Tu deviens en moi nécessairement. Car ton langage désormais c'est moi. Et c'est pourquoi je dis du cèdre qu'il est langage de la rocaille car elle se fait, à travers lui, murmure des vents.

« Mais qui, sinon moi, te propose un arbre où devenir ? »

Donc, chaque fois que j'assistais à l'action d'un homme je ne cherchais point à l'expliquer par le tintamarre de sa fanfare — car tu peux aussi bien la haïr et la rejeter — ni par l'action de ses gendarmes, car ils peuvent faire se survivre un peuple qui meurt mais non bâtir. Et je te l'ai dit des empires forts qui décapitent les sentinelles endormies, de quoi tu déduis faussement que leur force

leur est venue de leur rigueur. Car l'empire faible, s'il décapite, là où toutes dorment, il n'est qu'un bouffon sanguinaire, mais l'empire fort emplit ses membres de sa force et ne tolère point le sommeil. L'action de l'homme, je ne cherchais même point à l'expliquer par les mots énoncés ou les mobiles ou les arguments d'intelligence, mais par le pouvoir informulable de structures nouvelles et fertiles comme il en est de ce visage de pierre que tu as regardé et qui te change.

CLXI

La nuit vint et je gravis la plus haute courbe de la contrée pour regarder dormir la ville et s'éteindre autour, dans l'obscurité universelle, les taches noires de mes campements dans le désert. Et ceci afin de sonder les choses, connaissant à la fois que mon armée était pouvoir en marche, la ville pouvoir fermé comme d'une poudrière, et qu'au travers de cette image d'une armée serrée autour de son pôle, une autre image était en marche, et en construction ses racines, dont je ne pouvais rien connaître encore, liant indifféremment les mêmes matériaux, et je cherchais à lire dans la nuit les signes de cette gestation mystérieuse, non dans le but de la prévoir, mais afin de la gouverner, car tous, moins les sentinelles, ils sont allés dormir. Et reposent les armes. Mais voici que tu es navire dans le fleuve du temps. Et a passé sur toi cet éclairage du matin, de midi et du soir comme l'heure de la couvée, faisant quelque peu progresser les choses. Puis l'élan silencieux de la nuit après le coup de pouce du soleil. Nuit bien huilée et livrée aux songes car seuls se perpétuent les travaux qui se font tout seuls, comme d'une chair qui se répare, des sucs qui s'élaborent, du pas de routine des sentinelles, nuit livrée aux servantes car le maître est allé dormir. Nuit pour la réparation des fautes, car leur effet en est reporté au jour. Et moi, la nuit, lorsque je suis vainqueur, je remets à demain ma victoire.

Nuit des grappes qui attendent la vendange, réservées par la nuit, nuit des moissons en sursis. Nuit des ennemis cernés dont je ne prendrai livraison qu'au jour. Nuit

des jeux faits, mais le joueur est allé dormir. Le marchand est allé dormir, mais il a passé les consignes au veilleur de nuit qui fait les cent pas. Le général est allé dormir mais il a passé les consignes aux sentinelles. Le chef de bord est allé dormir mais il a passé la consigne à l'homme de barre, et l'homme de barre ramène Orion qui se promène dans la mâture là où il faut. Nuit des consignes bien données et des créations suspendues.

Mais nuit aussi où l'on peut tricher. Où les maraudeurs s'emparent des fruits. Où l'incendie s'empare des granges. Où le traître s'empare des citadelles. Nuit des grands cris qui retentissent. Nuit de l'écueil pour le navire. Nuit des visitations et des prodiges. Nuit des réveils de Dieu — le voleur — car celle-là que tu aimais tu peux bien l'attendre au réveil !

Nuit où l'on entend craquer les vertèbres. Nuit dont j'ai toujours entendu craquer les vertèbres comme de l'ange ignoré que je sens épars dans mon peuple et qu'il s'agit un jour de délivrer...

Nuit de semences reçues.

Nuit de la patience de Dieu.

CLXII

Et je t'ai retrouvé avec tes illusions quand tu me parlais de ceux-là qui vivaient humblement sans rien demander, pratiquant leurs vertus familiales, célébrant simplement leurs fêtes, élevant pieusement leurs fils.

« Certes, t'ai-je répondu. Mais dis-moi quelles sont leurs vertus ? Et quelles sont leurs fêtes ? Et quels sont leurs dieux ? Les voilà déjà particuliers, comme tel arbre qui, à sa façon, draine le sable et non à la façon d'un autre. Sinon où les trouverais-tu ?

« Ils ne demandent, dis-tu, qu'à vivre en paix... certes. Cependant ils sont déjà guerre, au nom même de leur permanence, puisqu'ils exigent de durer contre tout ce qui est possible et en quoi ils pourraient se fondre. L'arbre aussi est guerre, dans sa graine...

— Cependant une fois acquise, leur âme peut durer. Une fois fondée leur morale...

— Certes ! Une fois révolue l'histoire d'un peuple elle

peut durer. Cette fiancée que tu as connue est morte jeune. Elle souriait. Celle-là ne saurait plus vieillir, belle et souriante pour l'éternité... Mais ta peuplade, ou bien elle conquiert le monde pour s'absorber ses ennemis, ou bien elle trempe dans les ferments mêmes de sa destruction. Elle est mortelle d'être vivante.

« Mais toi tu souhaitais la durée de l'image, comme du souvenir de ta bien-aimée. »

Mais tu me reviens contredire :

« Si la forme qui la régit est maintenant devenue et tradition et religion et rites acceptés, elle durera de transporter son code à travers les générations. Et tu ne la connaîtras qu'heureuse avec cette lumière aux yeux de ses fils...

— Certes, lui dis-je, quand tu as fait tes provisions tu peux vivre un temps de ton miel. Qui a fait l'ascension de la montagne peut un temps vivre du paysage qui est ascension vaincue. Il se souvient des pierres escaladées. Mais meurt bientôt le souvenir. Alors le paysage lui-même se vide.

« Certes tes fêtes te font refaire la création de ton village ou de sa religion car elles sont souvenirs d'étapes et d'efforts et de sacrifices. Mais meurt peu à peu leur pouvoir, car elles te prennent un goût suranné ou inutile. Tu te crois tel nécessairement. Ta peuplade heureuse se fait sédentaire et cesse de vivre. Si tu crois en le paysage tu demeures là et bientôt t'ennuies et cesses d'être.

« L'essence de ta religion c'était l'acte de l'acquérir. Tu as cru qu'elle était cadeau. Mais d'un cadeau tu n'as bientôt que faire et tu le relègues au grenier, en ayant usé le pouvoir qui était plaisir du cadeau et non objet dont disposer.

— Je n'ai donc point d'espoir de repos ?

— Là où servent les provisions. Dans la seule paix de la mort, quand Dieu engrange. »

CLXIII

Car il est des saisons de la vie qui reviennent pour tous les hommes.

Tes amis se fatiguent de toi nécessairement. Ils s'en

vont dans d'autres maisons se plaindre de toi. Quand ils se sont bien détendus ils reviennent t'ayant pardonné et t'aiment de nouveau, de nouveau prêts à risquer leur vie pour ta vie.

Mais si tu apprends par un tiers, qui vient à contretemps te rapporter ce qui ne t'était point destiné, ce qui fut satiété de toi, et se situe donc hors de toi, cela fait que tu refuses ceux qui t'aiment, qui reviennent t'aimant de nouveau.

Or, si tu ne les avais pas une première fois aimés, tu serais heureux de cette conversion en ta faveur, tu l'eusses même sollicitée et tu leur ferais fête.

Et pourquoi ne veux-tu point qu'il y ait plusieurs saisons dans la vie d'un homme, alors que, dans la même journée, il est en toi plusieurs saisons vis-à-vis de tes nourritures les plus agréées, désirées, indifférentes, objets de dégoût selon l'appétit ?

Et je n'ai pas le pouvoir d'user toujours du même paysage.

CLXIV

Il est temps, en effet, que je t'instruise sur l'homme. Il est dans les mers du Nord des glaces flottantes qui ont l'épaisseur de montagnes, mais du massif n'émerge qu'une crête minuscule dans la lumière du soleil. Le reste dort. Ainsi de l'homme dont tu n'as éclairé qu'une part misérable par la magie de ton langage. Car la sagesse des siècles a forgé des clefs pour s'en saisir. Et des concepts pour l'éclairer. Et de temps à autre te vient celui-là qui amène à ta conscience une part encore informulée, à l'aide d'une clef neuve, laquelle est un mot, comme « jalousie » dont je t'ai parlé, et qui exprime d'emblée un certain réseau de relations qui, de la ramener au désir de la femme, t'éclaire la mort par la soif, et bien d'autres choses. Et tu me saisis dans mes démarches alors que tu n'eusses su me dire pourquoi la soif me tourmentait plus que la peste. Mais la parole qui agit n'est point celle qui s'adresse à la faible part éclairée mais qui exprime la part obscure encore et qui n'a point encore de langage. Et c'est pourquoi les peuples vont là où le langage des hommes enrichit la part énonçable. Car tu

l'ignores, l'objet de ton immense besoin de nourriture. Mais je te l'apporte et tu le manges. Et le logicien parle de folie car sa logique d'hier ne lui permet pas de comprendre.

Mon rempart c'est le pouvoir qui organise ces provisions souterraines et les amène à la conscience. Car ils sont obscurs tes besoins et incohérents et contradictoires. Tu cherches la paix et la guerre, les règles du jeu pour jouir du jeu et la liberté pour jouir de toi-même. L'opulence pour t'en satisfaire et le sacrifice pour t'y trouver. La conquête des provisions pour la conquête et la jouissance des provisions pour les provisions. La sainteté pour la clarté de ton esprit et les victoires de la chair pour le luxe de ton intelligence et de tes sens. La ferveur de ton foyer et la ferveur dans l'évasion. La charité à l'égard des blessures, et la blessure de l'individu à l'égard de l'homme. L'amour construit dans la fidélité imposée, et la découverte de l'amour hors de la fidélité. L'égalité dans la justice, et l'inégalité dans l'ascension. Mais à tous ces besoins en vrac comme une rocaille dispersée quel arbre fonderas-tu qui les absorbe et les ordonne et de toi tire un homme ? Quelle basilique vas-tu bâtir qui use de ces pierres ?

Mon rempart c'est la graine d'abord que je te propose. Et la forme du tronc et des branches. D'autant plus durable l'arbre, qu'il organisera mieux les sucs de la terre. D'autant plus durable ton empire qu'il absorbera mieux ce qui de toi se propose. Et vains sont les remparts de pierre quand ils ne sont plus qu'écailles d'un mort.

CLXV

Ils trouvent les choses, disait mon père, comme les porcs trouvent les truffes. Car il est des choses à trouver. Mais elles ne te servent de rien car tu vis, toi, du sens des choses.

« Mais ils ne trouvent pas le sens des choses parce qu'il n'est point à trouver mais à créer.

« C'est pourquoi je te parle. »

« Que contiennent ces événements ? disait-on à mon père.

— Ils contiennent, répondait mon père, le visage que j'en pétris. »

Car toujours tu oublies le temps. Or le temps pendant lequel tu auras cru en quelque fausse nouvelle t'aura grandement déterminé, car elle sera travail de graine et croissance de branches. Et ensuite, même si te voilà détrompé, tu seras autrement devenu. Et si je t'affirme ceci ou cela tu en découvriras tous les signes, tous les recoupements, toutes les preuves. Ainsi de ta femme si je t'affirme qu'elle te trompe. Tu la découvriras coquette, ce qui est vrai. Et sortant à toute heure, ce qui est vrai encore, mais dont tu ne t'étais pas aperçu. Si ensuite je répare mon mensonge, la structure cependant demeure. De mon mensonge il reste toujours quelque chose, car il était point de vue pour découvrir des vérités qui sont.

Et si je dis que les bossus charrient la peste, tu t'épouvanteras du nombre des bossus. Car tu ne les avais point remarqués. Et plus tu m'auras cru longtemps, mieux tu les aura dépistés. Il reste ensuite que tu connaisses leur nombre. Et c'est ce que je voulais.

CLXVI

« Moi, dit mon père, je suis responsable de tous les actes de tous les hommes.

— Cependant, lui dit-on, ceux-là se conduisent en lâches et ceux-ci trahissent. Où se logerait ta faute ?

— Si quelqu'un se conduit en lâche, c'est moi. Et si quelqu'un trahit, c'est moi qui me trahis moi-même.

— Comment te trahirais-tu toi-même ?

— J'accepte une image des événements selon laquelle ils me desservent, dit mon père. Et j'en suis responsable car je l'impose. Et elle devient la vérité. C'est donc la vérité de mon ennemi que je sers.

— Et pourquoi serais-tu lâche ?

— Je dis lâche, répondit mon père, celui qui, ayant renoncé à se mouvoir, se découvre nu. Lâche celui qui

dit : « Le fleuve m'entraîne », car autrement, ayant des muscles, il nagera.

Et mon père se résuma :

« Je dis lâche et traître quiconque se plaint des fautes d'autrui ou de la puissance de son ennemi. »

Mais nul ne le comprenait.

« Il est cependant des évidences dont nous ne sommes pas responsables...

— Non ! » dit mon père.

Il prit l'un de ses convives et le poussa vers la fenêtre :

« Quelle forme ce nuage dessine-t-il ? »

L'autre observa longuement :

« Un lion couché, dit-il enfin.

— Montre-le à ceux-là. »

Et mon père ayant divisé en deux parts l'assemblée poussa les premiers vers la fenêtre. Et tous virent le lion couché que leur fit reconnaître le premier témoin en le traçant du doigt.

Puis mon père les rangea à l'écart et poussant un autre vers la fenêtre :

« Quelle forme ce nuage dessine-t-il ? »

L'autre observa longuement :

« Un visage souriant, dit-il enfin.

— Montre-le à ceux-ci. »

Et tous virent le visage souriant que leur fit reconnaître le second témoin en le traçant du doigt.

Puis mon père entraîna l'assemblée loin des fenêtres.

« Efforcez-vous de tomber d'accord sur l'image que figure le nuage », leur dit-il.

Mais ils s'injurièrent sans profit, le visage souriant étant trop évident aux uns et le lion couché aux autres.

« Les événements, leur dit mon père, n'ont également de forme que la forme que le créateur leur accordera. Et toutes les formes sont vraies ensemble.

— Nous le comprenons du nuage, lui objecta-t-on, mais non de la vie... Car si se lève l'aube du combat et que ton armée soit méprisable en regard de la puissance de ton adversaire, il n'est point en ton pouvoir d'agir sur l'issue du combat.

— Certes, dit mon père. Comme le nuage s'étale dans

l'espace, les événements s'étalent dans le temps. Si j'y veux pétrir mon visage j'ai besoin de temps. Je ne changerai rien de ce qui doit ce soir se conclure, mais l'arbre de demain sortira de ma graine. Et elle est aujourd'hui. Créer n'est point découvrir une ruse d'aujourd'hui que le hasard t'aurait cachée pour ta victoire. Elle serait sans lendemain. Ni une drogue qui te masquera la maladie, car la cause en subsisterait. Créer, c'est rendre la victoire ou la guérison aussi nécessaires qu'une croissance d'arbre. »

Mais ils ne comprenaient toujours pas :

« La logique des événements... »

C'est alors que mon père les insulta dans sa colère :

« Imbéciles ! leur dit-il. Bétail châtré ! Historiens, logiciens et critiques, vous êtes la vermine des morts et jamais ne saisirez rien de la vie. »

Il se tourna vers le premier ministre :

« Le roi, mon voisin, nous veut faire la guerre. Or nous ne sommes point prêts. La création n'est point de me pétrir dans la journée des armées qui n'existent pas. Ce n'est qu'enfantillage. Mais de me pétrir un roi, mon voisin, qui ait besoin de notre amour.

— Mais il n'est point en mon pouvoir de le pétrir...

— Je connais une chanteuse, lui répondit mon père, à qui je songerai si je me fatigue de toi. Elle nous chanta l'autre soir le désespoir d'un soupirant fidèle et pauvre qui n'ose avouer son amour. J'ai vu pleurer le général en chef. Or il est riche, craque d'orgueil, et viole les filles. Elle nous l'avait changé en dix minutes en cet ange de candeur dont il éprouvait tous les scrupules et toutes les peines.

— Je ne sais pas chanter », fit le premier ministre.

CLXVII

Car si tu polémiques tu te fais de l'homme une idée simpliste.

Ce peuple entoure son roi. Le roi le conduit vers un but que tu juges indigne de l'homme. Et tu polémiques contre le roi.

Mais beaucoup vivent du roi, qui sont de ton avis.

Ils n'ont pas pensé le roi sous ce jour car il est d'autres raisons d'aimer ou de tolérer le roi. Et voici que tu les dresses contre eux-mêmes et contre le pain de leurs enfants.

Le tiers donc te suivra avec effort, reniant le roi, et connaîtra une mauvaise conscience, car il était d'autres raisons d'aimer et de tolérer le roi, car aussi il était du devoir de ceux-là de nourrir leurs enfants, et, entre deux devoirs, il n'est point de balance qui te mette en paix. Or si tu veux animer l'homme quand il s'embourbe dans le doute et ne sait plus agir, il convient de le délivrer. Et le délivrer c'est l'exprimer. Et l'exprimer c'est lui découvrir ce langage qui est clef de voûte de ses aspirations contradictoires. Dans les contradictions tu vas t'asseoir en attendant qu'elles passent et tu en meurs. Or si tu augmentes ces contradictions il s'ira coucher avec dégoût.

Un autre tiers ne te suivra point. Mais tu l'obliges de se justifier à ses propres yeux, car tes arguments ont porté. Et tu l'obliges de construire des arguments aussi solides et qui ruinent les tiens. Il en est toujours, car la raison va où tu veux. L'esprit seul domine. Or maintenant qu'il s'est défini, exprimé, et renforcé d'une carapace de preuves, tu ne pourras plus t'en saisir.

Quant au roi qui ne songeait que faiblement à dresser son peuple contre toi, tu le contrains d'agir. Et le voilà qui fait appel aux chantres, historiens, logiciens, professeurs, casuistes et commentateurs de son empire. Et on fabrique de toi une image bigle et cela est toujours possible. Et l'on démontre ta bassesse et cela est toujours possible. Et le troisième tiers qui t'avait lu sans savoir se déterminer, lequel est plein de bonne volonté, le voilà qui trouve sa foi dans ce monument de logique que tu as imposé de construire. Et ta biglerie le pousse à vomir et il se range auprès de son roi. Réconforté enfin par ce pur visage d'une vérité.

Alors qu'il ne te fallait point lutter contre mais pour. Car l'homme n'est point simple comme tu croyais. Et le roi lui-même est de ton avis.

CLXVIII

Tu dis : « Celui-là qui est mon partisan, j'en puis user. Mais cet autre qui s'oppose à moi, je le range par commodité dans l'autre camp et ne prétends point agir sur lui sauf par la guerre. »

Ce en quoi faisant, tu durcis et forges ton adversaire.

Et moi je dis qu'ami et ennemi sont mots de ta fabrication. Et qui certes spécifient quelque chose, comme de te définir ce qui se passera si vous vous rencontrez sur un champ de bataille, mais un homme n'est point régi par un seul mot et je connais des ennemis qui me sont plus proches que mes amis, d'autres qui me sont plus utiles, d'autres qui me respectent mieux. Et mes facultés d'action sur l'homme ne sont point liées à sa position verbale. Je dirai même que j'agis mieux sur mon ennemi que sur mon ami, car celui-là qui marche dans la même direction que moi m'offre moins d'occasions de rencontre et d'échange que celui-là qui va contre moi, et ne laisse échapper ni un geste de moi, car il en dépend, ni une parole.

Mais certes ce n'est point le même genre d'action que j'exercerai sur l'un ou sur l'autre, car mon passé je l'ai reçu en héritage et n'ai point pouvoir d'y rien changer. Et si j'occupe cette contrée ornée d'un fleuve et d'une montagne, et que je sois amené à y faire la guerre, absurde serait de déplorer la position de la montagne ou la direction du fleuve. Et de nul conquérant sain d'esprit tu n'as recueilli ces lamentations. Mais j'userai du fleuve comme d'un fleuve et de la montagne comme d'une montagne. Et peut-être située ici me servira-t-elle moins qu'elle ne m'eût servi, située ailleurs, de même que cet adversaire, s'il est puissant, te favorisera certes moins qu'un allié. Mais autant regretter de n'être point né à une autre époque, ou comme chef d'un autre empire, ce qui est de la pourriture du rêve. Mais étant donné ce qui est et dont je dois seul tenir compte, il reste que je dispose du même pouvoir d'action sur mon adversaire que sur mon ami. Cette action dans un sens étant plus ou moins favorable, dans l'autre plus ou moins défavorable. Mais il s'agit d'agir sur le levier d'une balance,

c'est-à-dire de te manifester par une action, ou par une force, équivalentes sont les opérations qui consistent soit à enlever un poids du plateau de droite, soit à ajouter un poids au plateau de gauche.

Mais toi tu pars d'un point de vue moral qui n'a point à faire dans ton aventure et celui-là qui t'a vexé, injurié ou trahi, tu le condamnes et le rejettes et l'obliges à te vexer, injurier ou trahir plus gravement demain. Moi, celui-là même qui m'a trahi, je m'en sers comme traître, car il est pièce d'un échiquier et déterminé, et je puis m'appuyer sur lui pour concevoir et organiser ma victoire. Car ma connaissance de mon adversaire n'est-elle point déjà une arme ? Et ma victoire, j'en userai ensuite pour le pendre.

CLXIX

Si à ta femme tu adresses ce reproche :

« Tu n'étais point là quand je t'attendais. »

Elle te répond :

« Et comment aurais-je pu être là alors que je me trouvais chez notre voisine ? »

Et il est vrai qu'elle se trouvait chez ta voisine.

Si au médecin tu dis :

« Pourquoi n'étais-tu pas là-bas où l'on tentait de réveiller l'enfant noyé ? »

Il te répond :

« Comment aurais-je pu être là puisque je soignais ailleurs ce vieillard ? »

Et il est vrai qu'il soignait ce vieillard.

Si à quiconque de l'empire tu dis :

« Pourquoi ne servais-tu point ici l'empire ? »

Il te répond :

« Comment aurais-je pu servir ici l'empire puisque j'agissais là-bas ? »

Et il est vrai qu'il agissait là-bas.

Mais sache que si tu ne vois point monter l'arbre à travers les actes des hommes, c'est qu'il n'est point de graine, car elle eût drainé dans cette direction nécessaire la présence de la femme, le geste du médecin, le service

du serviteur de l'empire. Et fût né à travers eux ce que tu prétendais faire naître. Car pour l'homme qui forge des clous, par religion de la forge des clous, l'acte est le même qui forge tel clou ou tel autre. Mais il se peut qu'il s'agisse des clous du navire. Et pour toi qui te recules pour mieux voir il est naissance et non désordre.

Car l'être n'a ni habileté, ni défaillance, et il peut être inconnu de chacun qui en participe, faute de langage. Il apparaît en chacun selon son langage particulier.

L'être ne manque pas les occasions. Il s'alimente, se construit, convertit. Chacun peut l'ignorer puisqu'il ne connaît que la logique de son étage. (La femme : l'emploi du temps, non le désir de se trouver à la maison.)

Il n'y a point de défaillance en soi. Car tout acte est justifiable. A la fois noble ou non selon le point de vue. Il y a défaillance par rapport à l'être ou défaillance de l'être. Chacun peut avoir des raisons nobles de ne pas agir dans une certaine direction. Nobles et logiques. Et c'est que l'être ne l'a pas drainé assez fortement. Ainsi de l'autre qui au lieu de forger des clous sculpte des pierres. Il trahit le voilier.

Je n'irai pas entendre de toi les raisons de ton comportement : tu n'as point de langage.

Ou plus exactement, il y a un langage du prince, puis de ses architectes, puis de ses chefs d'équipes, puis des cloutiers, puis des manœuvres.

Cet homme tu le paies pour son ouvrage. Tu le paies assez cher pour qu'il te soit reconnaissant non tant des services matériels que de l'hommage rendu à son mérite, car il n'est point un prix de sa sculpture ou du risque de sa vie qu'il puisse juger exagéré. La sculpture vaut ce qu'on l'achète.

Et voici qu'avec ton argent, non seulement tu as acheté la sculpture mais l'âme du sculpteur.

Il est sain que tu estimes louable ce qui te fait vivre. Car tel travail c'est le pain des enfants. Et il n'est point si bas puisqu'il se change en rires d'enfants. Ainsi celui-là sert le tyran mais le tyran sert les enfants. Ainsi la confusion s'est introduite dans le comportement de l'homme et tu ne peux clairement le juger.

Tu peux juger celui-là seul qui trahit l'être qui eût pu drainer ses actes et lui faire choisir parmi des pas tous semblables le pas qui était dirigé.

Ainsi l'homme scelle une pierre à l'autre sous le soleil. Et son acte est tel. Payé tel prix. Coûtant telle fatigue. Et il ne voit là que sacrifice consenti au scellage des pierres. Tu n'as rien à lui reprocher si elle n'est point pierre d'un temple.

Tu as fondé l'amour du temple pour que soit drainé vers le temple l'amour des scellages des pierres.

Car l'être tend à s'alimenter et à grandir.

Il te faut voir beaucoup d'hommes pour le connaître. Et divers. Ainsi du navire à travers les clous, les toiles et les planches.

L'Être n'est point accessible à la raison. Son sens c'est d'être et de tendre. Il devient raison à l'étage des actes. Mais non d'emblée. Sinon nul enfant ne subsisterait car il est si faible vis-à-vis du monde. Ni le cèdre contre le désert. Le cèdre naît contre le désert car il l'absorbe.

Ton comportement tu ne l'appuies point d'abord sur la raison. Tu mets ta raison à son service. N'exige pas de ton adversaire qu'il fasse plus que toi preuve de raison. N'est logique que ton œuvre faite, une fois étalée dans l'espace et dans le temps. Mais pourquoi cet étalement est-il celui-ci et non un autre ? Pourquoi ce guide-ci a-t-il guidé et non un autre ? Il n'y a jamais eu qu'action du hasard. Mais comment les hasards, au lieu de disperser l'arbre en poussière, l'établissent-ils contre la pesanteur ?

Tu donnes naissance à ce que tu considères. Car tu fais naître l'être de l'avoir défini. Et il cherche à s'alimenter, à se perpétuer et à grandir. Il travaille à faire devenir soi ce qui est autre. Tu admires la richesse de l'homme. Et voilà qu'il se considère en tant que riche et, alors que peut-être il n'y songeait pas, s'absorbera dans l'accroissement de ses richesses. Car elles lui deviennent signification de soi-même. Ne souhaite pas changer l'individu en autre chose que ce qu'il est présentement. Car sans doute de puissantes raisons contre lesquelles tu ne peux rien l'obligent d'être ainsi et non autrement. Mais tu peux le changer dans ce qu'il est, car l'homme est lourd de substance, il est de tout. A toi de choisir de lui ce qui te plaît. Et à en écrire le dessin afin qu'il paraisse évident

à tous et à lui-même. Et l'ayant vu il l'acceptera car il l'acceptait bien la veille, même sans passion pour l'y aider. Et une fois ceci devenu en lui d'avoir été considéré, et devenu lui, il vivra de la vie des êtres cherchant à se perpétuer et à grandir.

Car celui-là donne au maître d'esclaves une part de travail et une part de refus du travail. Ainsi est la vie car il eût pu, certes, travailler plus ou travailler moins. Si tu veux maintenant qu'une part dévore l'autre, que le travail dévore le refus du travail, tu diras à l'homme : « Toi qui acceptes ce travail malgré l'amertume, parce que dans ce travail seul tu retrouves ta dignité et l'exercice de ta création, tu as raison car tu dois créer où l'on peut créer. Et ne sert de rien de regretter que le maître ne soit point un autre. Il est, comme est l'époque où tu es né. Ou la montagne de ton pays... »

Et tu n'as point souhaité de lui qu'il travaillât plus, ni n'as enflé son propre litige avec lui-même. Mais tu lui as offert une vérité qui a concilié ses deux parts dans l'être qui t'intéressait. Celui-là marchera, s'accroîtra et l'homme ira vers le travail.

Ou bien tu souhaites de voir la part de refus du travail dévorer la part de travail. Et tu lui diras :

« Tu es celui-là qui, malgré le fouet et le chantage du pain, n'accorde au travail souhaité que la part irréductible faute de laquelle tu mourrais. Que de courage dans ton comportement ! Et combien tu as raison, car si tu veux que le maître soit vulnérable, tu n'as d'autre moyen que de te croire d'avance vainqueur. Ce que tu ne concèdes point dans ton cœur est sauvé. Et la logique ne gouverne point les créations. »

Et tu n'as pas souhaité de lui qu'il travaillât moins, ni n'as enflé son propre litige avec lui-même. Mais tu lui as offert une vérité qui a concilié ses deux points de vue dans l'être qui t'intéressait. Celui-là marchera, s'accroîtra, et l'homme ira vers la révolte.

C'est pourquoi je n'ai point d'ennemis. Dans l'ennemi je considère l'ami. Et il le devient.

Je prends tous les morceaux. Je n'ai point à changer les morceaux. Mais je les noue par un autre langage. Et le même être ira différemment.

Tout ce que tu m'apporteras, de tes matériaux, je le dirai vrai. Et je dirai regrettable l'image qu'ils composent. Et si mon image les absorbe mieux, et qu'elle aille selon mon désir, tu seras mien.

C'est pourquoi je dis que tu as raison de construire ton mur autour des sources. Mais voici d'autres sources qui n'y sont point comprises. Et il est de ton être de jeter bas ton mur pour le rebâtir. Mais tu le rebâtis sur moi et je deviens semence à l'intérieur de tes remparts.

CLXX

Je condamne ta vanité, mais non pas ton orgueil, car si tu danses mieux qu'une autre, pourquoi te dénigrerais-tu en t'humiliant devant qui danse mal ? Il est une forme d'orgueil qui est amour de la danse bien dansée.

Mais l'amour de la danse n'est point amour de toi qui danses. Tu tires ton sens de ton œuvre, ce n'est point l'œuvre qui se prévaut de toi. Et tu ne t'achèveras jamais, sinon dans la mort. Seule la vaniteuse se satisfait, interrompt sa marche pour se contempler, et s'absorbe dans son adoration d'elle-même. Elle n'a rien à recevoir de toi, sinon tes applaudissements. Or nous méprisons de tels appétits, nous, éternels nomades de la marche vers Dieu, car rien de nous ne nous peut satisfaire.

La vaniteuse a fait halte en soi-même, croyant que l'on a pris visage avant l'heure de la mort. C'est pourquoi elle ne saurait plus rien recevoir ni rien donner, précisément à la façon des morts.

L'humilité du cœur n'exige point que tu t'humilies mais que tu t'ouvres. C'est la clef des échanges. Alors seulement tu peux donner et recevoir. Et je ne sais point distinguer l'un de l'autre ces deux mots pour un même chemin. L'humilité n'est point soumission aux hommes, mais à Dieu. Ainsi de la pierre soumise non aux pierres mais au temple. Quand tu sers c'est la création que tu sers. La mère est humble vis-à-vis de l'enfant et le jardinier devant la rose.

Moi, le roi, je m'irai soumettre sans gêne à l'enseigne-

ment du laboureur. Car il en sait plus long qu'un roi sur le labour. Et, lui sachant gré de m'instruire, je l'en remercierai sans croire déchoir. Car il est naturel que la science du labour aille du laboureur vers le roi. Mais, dédaignant toute vanité, je ne solliciterai point qu'il m'admire. Car le jugement va du roi vers le laboureur.

Tu as rencontré au cours de ta vie celle qui s'est prise pour idole. Que recevrait-elle de l'amour ? Tout, jusqu'à ta joie de la retrouver, lui devient hommage. Mais plus l'hommage est coûteux, plus il vaut : elle goûterait mieux ton désespoir.

Elle dévore sans se nourrir. Elle s'empare de toi pour te brûler en son honneur. Elle est semblable à un four crématoire. Elle s'enrichit, dans son avarice, de vaines captures, croyant que, sa joie, elle la trouvera dans cet empilage. Mais elle n'empile que des cendres. Car l'usage véritable de tes dons était chemin de l'un vers l'autre, et non capture.

Puisqu'elle y voit des gages elle se gardera de t'en accorder en retour. Faute d'élans qui te combleraient, sa fausse réserve te prétendra que la communion dispense des signes. C'est marque d'impuissance à aimer, non élévation de l'amour. Le sculpteur s'il méprise la glaise, il pétrit le vent. Si ton amour méprise les signes de l'amour, sous prétexte d'atteindre l'essence, il n'est plus que vocabulaire. Je te veux des souhaits et des présents et des témoignages. Saurais-tu aimer le domaine, si tu en excluais tour à tour, comme superflus, parce que trop particuliers, le moulin, le troupeau, la maison ? Comment construire l'amour qui est visage lu à travers la trame, s'il n'est point de trame sur quoi l'écrire ?

Car il n'est point de cathédrale sans cérémonial des pierres.

Et il n'est point d'amour sans cérémonial en vue de l'amour. L'essence de l'arbre je ne l'atteins que s'il a lentement pétri la terre selon le cérémonial des racines, du tronc et des branches. Alors le voilà qui est un. Tel arbre et non un autre.

Mais celle-là dédaigne les échanges dont elle naîtrait. Elle cherche dans l'amour un objet capturable. Et cet amour n'a point de signification.

Elle croit que l'amour est cadeau qu'elle peut enfermer

en soi. Si tu l'aimes c'est qu'elle t'a gagné. Elle t'enferme en elle, croyant s'enrichir. Or, l'amour n'est point trésor à saisir, mais obligation de part et d'autre. Mais fruit d'un cérémonial accepté. Mais visage des chemins de l'échange.

Celle-là ne naîtra jamais. Car tu ne saurais naître que d'un réseau de liens. Elle demeurera graine avortée et d'un pouvoir inemployé, sèche d'âme et de cœur. Elle vieillira, funèbre, dans la vanité de ses captures.

Car tu ne peux rien t'attribuer. Tu n'es point un coffre. Tu es le nœud de ta diversité. Ainsi du temple, lequel est sens des pierres.

Détourne-toi d'elle. Tu n'as d'espoir ni de l'embellir ni de l'enrichir. Ton diamant lui est devenu sceptre, couronne et marque de domination. Pour admirer, ne fût-ce qu'un bijou, il faut l'humilité de cœur. Elle n'admirait point : elle enviait. L'admiration prépare l'amour, mais l'envie prépare le mépris. Elle méprisera, au nom de celui qu'elle détient enfin, tous les autres diamants de la terre. Et tu l'auras tranchée un peu plus avant d'avec le monde.

Tu l'auras tranchée d'avec toi-même, ce diamant ne lui étant point chemin de toi vers elle, ni d'elle vers toi, mais tribut de ton esclavage.

C'est pourquoi chaque hommage la fera plus dure et plus solitaire.

Dis-lui :

« Je me suis certes hâté vers toi, dans la joie de te joindre. Je t'ai fait porter des messages. Je t'ai comblée. La douceur, pour moi, de l'amour c'était cette option que je te souhaitais sur moi-même. Je t'accordais des droits afin de me sentir lié. J'ai besoin de racines et de branches. Je me proposais pour t'assister. Ainsi du rosier que je cultive. Je me soumets donc à mon rosier. Rien de ma dignité ne s'offense des engagements que je contracte. Et je me dois ainsi à mon amour.

« Je n'ai point craint de m'engager et j'ai fait le solliciteur. Je me suis librement avancé, car nul au monde n'a barre sur moi. Mais tu te trompais sur mon appel, car tu as lu dans mon appel ma dépendance : je n'étais point dépendant. J'étais généreux.

« Tu as compté mes pas vers toi, ne te nourrissant point de mon amour mais de l'hommage de mon amour. Tu t'es méprise sur la signification de ma sollicitude. Je me détournerai donc de toi pour honorer celle-là seule qui est humble et qu'illuminera mon amour. J'aiderai à grandir celle-là seule que mon amour grandira. De même que je soignerai l'infirme pour le guérir, non pour le flatter : j'ai besoin d'un chemin, non d'un mur.

Tu prétendais non à l'amour mais à un culte. Tu as barré ma route. Tu t'es dressée sur mon chemin comme une idole. Je n'ai que faire de cette rencontre. J'allais ailleurs.

Je ne suis ni idole à servir, ni esclave pour servir. Quiconque me revendiquera je le répudierai. Je ne suis point objet placé en gage, et nul n'a créance sur moi. Ainsi n'ai-je créance sur personne : de celle qui m'aime je reçois perpétuellement.

A qui m'as-tu donc acheté pour revendiquer cette propriété ? Je ne suis point ton âne. Je dois à Dieu peut-être, de te demeurer fidèle. Mais non à toi. »

Ainsi de l'empire, lorsqu'un soldat lui doit sa vie. Ce n'est point créance de l'empire, mais créance de Dieu. Il ordonne que l'homme ait un sens. Or, le sens de cet homme est d'être soldat de l'empire.

Ainsi des sentinelles qui me doivent les honneurs. Je les exige mais n'en retiens rien pour moi-même. A travers moi les sentinelles ont des devoirs. Je suis nœud du devoir des sentinelles.

Ainsi de l'amour.

Mais si je rencontre celle-là qui rougit et qui balbutie, et qui a besoin de présents pour apprendre à sourire, car ils lui sont vent de mer et non capture, alors je me ferai chemin qui la délivre.

Je n'irai ni m'humilier ni l'humilier dans l'amour. Je serai autour d'elle comme l'espace et en elle comme le temps. Je lui dirai : « Ne te hâte point de me connaître, il n'est rien de moi à saisir. Je suis espace et temps, où devenir. »

Si elle a besoin de moi, comme la graine de la terre pour se faire arbre, je n'irai point l'étouffer par ma suffisance.

Je ne l'honorerai point non plus pour elle-même. Je

la grifferai durement des serres de l'amour. Mon amour lui sera aigle aux ailes puissantes. Et ce n'est point moi qu'elle découvrira mais, par moi, les vallées, les montagnes, les étoiles, les dieux.

Il ne s'agit point de moi. Je ne suis que celui qui transporte. Il ne s'agit point de toi : tu n'es que sentier vers les prairies au réveil du jour. Il ne s'agit point de nous : nous sommes ensemble passage pour Dieu qui emprunte un instant notre génération, et l'use.

CLXXI

Haine non de l'injustice car elle est instant de passage et devient juste.

Haine non de l'inégalité car elle est hiérarchie visible ou invisible.

Haine non du mépris de la vie car si tu te soumets à plus grand que toi le don de ta vie devient échange.

Mais haine de l'arbitraire permanent car il ruine le sens même de la vie, lequel est durée dans l'objet même de ton échange.

CLXXII

Tu liras dans le présent l'être que tu deviens. Tu l'énonceras. Il donnera leur sens aux hommes et aux actes des hommes. Il n'exigera rien d'eux présentement que ce qu'ils donnent et déjà donnaient hier. Ni plus de courage, ni moins de courage, ni plus de sacrifices, ni moins de sacrifices. Il ne s'agit point de te les prêcher, ni de flétrir quelque part que ce soit d'eux-mêmes. Ni de rien changer d'abord en eux-mêmes. Il ne s'agit que de te les énoncer. Car de leurs mêmes morceaux tu peux bâtir quelque construction que tu désires. Et ils désirent cet énoncé, ne sachant quoi faire de leurs morceaux.

Mais de quiconque tu énonces tu es le maître. Car tu gouvernes celui-là qui cherchait son objet quand il ne trouve point son chemin ou sa solution. Car l'homme est dominé par l'esprit.

Tu les considères non comme un juge mais comme un dieu qui gouverne. Tu les places et les fais devenir. Le reste suivra de soi-même. Car tu as fondé l'être. Désormais il se nourrira et changera en soi le reste du monde.

CLXXIII

Il n'était rien qu'une barque perdue au loin sur le calme de la mer.

Il est sans doute, Seigneur, une autre échelle d'où ce pêcheur là-bas dans sa barque me paraîtrait flamme de ferveur ou nœud de colère, tirant des eaux le pain de l'amour à cause de la femme et des enfants, ou le salaire de famine. Ou bien se montrerait à moi le mal dont peut-être il meurt et qui le remplit et qui le brûle.

Petitesse de l'homme ? Où vois-tu qu'il y ait petitesse ? Tu ne prends point mesure de l'homme avec une chaîne d'arpenteur. C'est au contraire quand j'entre dans la barque que tout devient immense.

Il Te suffit, Seigneur, pour que je me connaisse, que Tu plantes en moi l'ancre de la douleur. Tu tires sur la corde et je me réveille.

Soumis peut-être à l'injustice, l'homme de la barque ? Rien ne diffère dans le spectacle. La même barque. Le même calme sur les eaux. La même oisiveté du jour.

Qu'ai-je à recevoir des hommes si je ne me fais pas humble pour eux ?

Seigneur, rattachez-moi à l'arbre dont je suis. Je n'ai plus de sens si je suis seul. Qu'on appuie sur moi. Que j'appuie sur l'autre. Que Tes hiérarchies me contraignent. Je suis ici défait et provisoire.

J'ai besoin d'être.

CLXXIV

Je t'ai parlé du boulanger qui te pétrit la pâte à pain et tant que celle-ci lui cède c'est que rien ne vient. Mais voici l'heure où la pâte se noue, comme ils disent. Et les mains découvrent au travers de la masse informe

des lignes de force et des tensions et des résistances. Il se développe dans la pâte à pain une musculature de racines. Le pain s'empare de la pâte comme un arbre de la terre.

Tu rumines tes problèmes et rien ne se montre. Tu vas de l'une à l'autre des solutions car il n'en est point qui te satisfasse. Tu es malheureux, faute d'agir, car la marche seule est exaltante. Et te voilà pris du dégoût de te sentir épars et divisé. Tu te tournes alors vers moi afin que je tranche tes litiges. Et je puis certes les trancher en choisissant l'une des solutions contre l'autre. Si te voilà captif de ton vainqueur, il me serait permis de te dire : si te voilà simplifié par le choix d'une part contre l'autre, certes te voilà prêt pour l'action mais tu trouves la paix de fanatique ou paix de termite ou paix de lâche. Car le courage n'est point de s'en aller donnant des coups aux porteurs d'autres vérités.

Ta souffrance certes t'oblige à sortir des conditions de ta souffrance. Mais il te faut accepter ta souffrance pour être poussé vers ton ascension. Ainsi déjà de la simple souffrance causée par un membre malade. Elle t'oblige de te soigner et de refuser ta pourriture.

Mais tel qui souffre de ses membres et s'en ampute plutôt que de s'efforcer vers le remède, je ne le dis point courageux mais fou ou lâche. Je ne souhaite point d'amputer l'homme mais de le guérir.

C'est pourquoi, de la montagne où je dominais la ville, j'adressai à Dieu cette prière :

« Ils sont là, Seigneur, sollicitant de moi leur signification. Ils attendent leur vérité, de moi, Seigneur, mais elle n'est point forgée encore. Éclairez-moi. Je malaxe pâte à pain afin que se manifestent les racines. Mais rien ne se noue encore et je connais la mauvaise conscience des nuits blanches. Mais je connais aussi l'oisiveté du fruit. Car toute création trempe dans le temps d'abord, où devenir.

« Ils m'apportent en vrac leurs souhaits, leurs désirs, leurs besoins. Ils les empilent sur mon chantier comme autant de matériaux dont je dois créer l'assemblage afin que les absorbe le temple ou le navire.

« Mais je ne sacrifierai point les besoins des uns aux besoins des autres, la grandeur des uns à celle des autres.

La paix des uns à la paix des autres. Je les soumettrai tous les uns aux autres afin qu'ils deviennent temple ou navire.

« Car il m'est apparu que soumettre c'était recevoir et placer. Je soumets la pierre au temple et elle ne reste point en vrac sur le chantier. Et il n'est point de clou dont je ne serve le navire.

« Je n'écouterai pas le plus grand nombre, car ils ne voient point le navire, lequel est au-dessus d'eux. Si étaient en plus grand nombre les forgeurs de clous ils soumettraient les scieurs de planches à la vérité des forgeurs de clous et il ne naîtrait point de navire.

« Je ne créerai point la paix de la termitière par un choix vide et des bourreaux et des prisons malgré qu'ensuite viendrait la paix, car, créé par la termitière, l'homme le serait pour la termitière. Mais peu importe de perpétuer l'espèce si elle ne transporte point ses bagages. Le vase certes est le plus urgent, mais c'est la liqueur qui fait son prix.

« Je ne concilierai point non plus. Car concilier c'est se satisfaire de l'ignominie d'un mélange tiède où se sont conciliées des boissons glacées et brûlantes. Et je veux sauver les hommes dans leur saveur. Car tout ce qu'ils cherchent est souhaitable, leurs vérités sont toutes évidentes. C'est à moi de créer l'image qui les absorbe. Car la commune mesure de la vérité des scieurs de planches et la vérité des forgeurs de clous, c'est le navire.

« Mais viendra l'heure, Seigneur, où Tu auras pitié de mon déchirement dont je n'ai rien refusé. Car je brigue la sérénité qui rayonne sur les litiges absorbés et non la paix du partisan qui est faite moitié d'amour moitié de haine.

« Lorsque je m'indigne, Seigneur, c'est que je n'ai point encore compris. Quand j'emprisonne ou exécute c'est que je ne sais point couvrir. Car celui-là qui se fait une vérité fragile, comme de préférer la liberté à la contrainte ou la contrainte à la liberté, faute de dominer un langage vain dont les mots se tirent la langue, celui-là se sent bouillir de colère quand on le prétend contredire. Si tu cries fort, c'est que ton langage est insuffisant et que tu cherches à couvrir les voix des autres. Mais en quoi, Seigneur, m'indignerais-je si j'ai accédé à Ta montagne et si j'ai vu se faire le travail à travers les mots provisoires ?

Celui qui me viendra, je l'accueillerai. Celui qui s'agitera contre moi, je le comprendrai dans son erreur et lui parlerai doucement afin qu'il revienne. Et rien de cette douceur ne sera concession, flagornerie ou appel du suffrage, mais de ce qu'à travers lui je lirai si clairement le pathétique de son désir. Le faisant mien puisque je l'ai lui aussi absorbé. La colère ne rend pas aveugle : elle naît d'être aveugle. Tu t'indignes contre celle-là qui montre sa hargne. Mais elle t'ouvre sa robe, tu vois ce cancer, et tu pardonnes. Pourquoi t'irriterais-tu contre ce désespoir ?

« La paix que je médite se gagne à travers la souffrance. J'accepte la cruauté des nuits blanches car je suis en marche vers Toi qui es énoncé, effacement des questions, et silence. Je suis arbre lent mais je suis arbre. Et grâce à Toi je drainerai les sucs de la terre.

« Ah ! j'ai bien compris de l'esprit, Seigneur, qu'il domine l'intelligence. Car l'intelligence examine les matériaux mais l'esprit seul voit le navire. Et si j'ai fondé le navire, ils me prêteront leurs intelligences pour habiller, sculpter, durcir, démontrer le visage que j'aurai créé.

« Pourquoi me refuseraient-ils ? Je n'ai rien apporté qui les brime mais les ai délivrés chacun dans son amour.

« Et pourquoi le scieur de planches scierait-il moins si la planche est planche pour navire ?

« Voici que les indifférents eux-mêmes qui n'avaient point reçu de place se convertiront vers la mer. Car tout être cherche à convertir et à absorber en soi ce qui est autour.

« Et qui saurait prévoir les hommes s'il ne sait assister au navire ? Car les matériaux n'enseignent rien sur leur démarche. Ils ne sont point nés s'ils ne sont point nés dans un être. Mais c'est une fois assemblées que les pierres peuvent agir sur le cœur de l'homme par la pleine mer du silence. Quand la terre est drainée par la graine de cèdre, je sais prévoir le comportement de la terre. Et si j'ai connu l'architecte, tels matériaux du chantier, je connais vers quoi il penche, et qu'ils aborderont des îles lointaines. »

CLXXV

Je te désire permanent et bien fondé. Je te désire fidèle. Car fidèle d'abord c'est de l'être à soi-même. Tu n'as rien à attendre de la trahison car les nœuds te sont longs à nouer qui te régiront, t'animeront, te feront ton sens et ta lumière. Ainsi des pierres du temple. Je ne les répands pas en vrac chaque jour pour tâtonner vers des temples meilleurs. Si tu vends ton domaine pour un autre, meilleur peut-être en apparence, tu as perdu quelque chose de toi que tu ne retrouveras plus. Et pourquoi t'ennuies-tu dans ta maison neuve ? Plus commode, favorisant mieux ce que tu souhaitais dans ta misère de l'autre. Ton puits te fatiguait le bras et tu rêvais d'une fontaine. Voilà ta fontaine. Mais te manquent désormais le chant de la poulie et l'eau tirée du ventre de la terre qui te miroitait une fois au soleil.

Et ce n'est point que je ne désire que tu ne gravisses la montagne et ne t'élèves, et ne te formes et souhaites marcher de l'avant à chaque heure. Mais autre chose est la fontaine dont tu embellis ta maison — et qui est victoire de tes mains — et ton installation dans le coquillage d'autrui. Car autre chose sont les gains successifs dans une même direction comme d'enrichir le temple, lesquels gains sont croissance d'arbre qui se développe selon son génie, et ton déménagement sans amour.

Je me méfie de toi lorsque tu tranches, car tu y risques ton bien le plus précieux, lequel n'est point des choses mais du sens des choses.

J'ai toujours connu comme tristes les émigrés.

Je te demande d'ouvrir ton esprit car tu risques d'être dupe des mots. Tel a fait son sens du voyage. Il va d'une escale à l'autre escale et je ne dis point qu'il s'appauvrisse. Sa continuité c'est le voyage. Mais l'autre aime sa maison. Sa continuité c'est la maison. Et s'il la change chaque jour il n'y sera jamais heureux. Si je parle du sédentaire, je ne parle point de celui-là qui aime d'abord sa maison. Je parle de celui qui ne l'aime plus ni ne la voit. Car ta maison aussi est perpétuelle victoire comme le sait bien ta femme qui la refait neuve au lever du jour.

Je t'enseignerai donc sur la trahison. Car tu es nœud de relations et rien d'autre. Et tu existes par tes liens. Tes liens existent par toi. Le temple existe par chacune des pierres. Tu enlèves celle-ci : il s'éboule. Tu es d'un temple, d'un domaine, d'un empire. Et ils sont par toi. Et il n'est point de toi de juger, comme on juge venu du dehors, et non noué, ce dont tu es. Quand tu juges c'est toi que tu juges. C'est ton fardeau, mais c'est ton exaltation.

Car je méprise celui-là qui, son fils ayant péché, dénigre son fils. Son fils est de lui. Il importe qu'il le semonce et le condamne — se punissant soi-même s'il l'aime — et lui assène ses vérités, mais non qu'il aille s'en plaindre de maison en maison. Car alors, s'il se désolidarise de son fils, il n'est plus un père, et il y gagne ce repos qui n'est que d'être moins et ressemble au repos des morts. Pauvres je les ai toujours trouvés ceux qui ne savaient plus de quoi ils étaient solidaires. Je les ai toujours observés qui se cherchaient une religion, un groupe, un sens, et qui faisaient la quête pour être accueillis. Mais ils ne rencontraient qu'un fantôme d'accueil. Il n'est d'accueil vrai que dans les racines. Car tu demandes à être bien planté, bien lourd de droits et de devoirs, et responsable. Mais tu ne prends pas une charge d'homme dans la vie comme une charge de maçon dans un chantier sur l'engagement d'un maître d'esclaves. Te voilà vide si tu te fais transfuge.

Me plaît le père qui, son fils ayant péché, s'en attribue à soi le déshonneur, s'installe dans le deuil et fait pénitence. Car son fils est de lui. Mais comme le voilà noué à son fils et régi par lui il le régira. Car je ne connais point de chemin qui n'ait qu'une direction. Si tu refuses d'être responsable des défaites, tu ne le seras point des victoires.

Si tu l'aimes, celle de ta maison, qui est ta femme, et qu'elle pèche, tu n'iras point te mêler à la foule pour la juger. Elle est de toi et tu te jugeras d'abord car tu es responsable d'elle. Ton pays a failli ? J'exige que tu te juges : tu es de lui.

Car certes te viendront des témoins étrangers devant lesquels tu auras à rougir. Et pour te purger de la honte tu te désolidariseras de ses fautes. Mais il te faut bien quelque chose de quoi te faire solidaire. De ceux qui ont craché sur ta maison ? Ils avaient raison, diras-tu. Peut-

être. Mais je te veux de ta maison. Tu t'écarteras de ceux qui crachaient. Tu n'as pas à cracher toi-même. Tu rentreras chez toi pour prêcher : « Honte, diras-tu, pourquoi suis-je si laid en vous ? » Car s'ils agissent sur toi et te couvrent de honte et que tu acceptes la honte, alors tu peux agir sur eux et les embellir. Et c'est toi que tu embellis.

Ton refus de cracher n'est point couverture des fautes. C'est partage de la faute pour la purger.

Ceux-là qui se désolidarisent et ameutent eux-mêmes les étrangers : « Voyez cette pourriture, elle n'est point de moi... » Mais il n'est rien dont ils soient solidaires. Ils te diront qu'ils sont solidaires des hommes, ou de la vertu ou de Dieu. Mais ce ne sont plus que mots creux, s'ils ne signifient nœuds de liens. Et Dieu descend jusqu'à la maison pour se faire maison. Et pour l'humble qui allume les cierges, Dieu est devoir de l'allumage des cierges. Et pour celui-là qui est solidaire des hommes, l'homme n'est point simple mot de son vocabulaire, l'homme c'est ceux dont il est responsable. Trop facile de s'évader et de préférer Dieu à l'allumage des cierges. Mais je ne connais point l'homme, mais des hommes. La liberté, mais des hommes libres. Le bonheur, mais des hommes heureux. La beauté, mais des choses belles. Dieu, mais la ferveur des cierges. Et ceux-là qui poursuivent l'essence autrement que comme naissance ne montrent que leur vanité et le vide de leurs cœurs. Et ils ne vivront ni ne mourront, car on ne meurt ni ne vit par des mots.

Donc celui-là qui juge et n'étant plus solidaire de rien, juge pour soi, tu butes sur sa vanité comme sur un mur. Car il s'agit de son image non de son amour. Il ne s'agit point de lui comme lien, mais de lui comme objet regardé. Et cela n'a point de sens.

Donc ceux de ta maison, de ton domaine, de ton empire, s'ils te font honte tu me prétendras faussement que tu te proclames pur pour les purifier, puisque tu es d'eux. Mais tu n'es plus d'eux devant les témoins, tu ne réhabilites que toi. Car, te dira-t-on avec raison : « S'ils sont comme toi, pourquoi ne sont-ils pas ici avec toi à cracher ?... » Tu les renfonces dans leur honte et tu te nourris de leur misère.

Certes, tel peut être indigné par la bassesse, les vices,

la honte de sa maison, de son domaine, de son empire et s'en évader pour chercher l'honneur. Et il est signe, puisqu'il en est, de l'honneur des siens. Quelque chose de vivant dans l'honneur des siens le délègue. Il est signe que d'autres tendent à remonter à la lumière. Mais voilà bien un périlleux ouvrage, car il lui faut plus de vertu que devant la mort. Il trouvera des témoins prêts qui lui diront : « Tu es toi, de cette pourriture ! » Et s'il se considère, il répondra : « Oui, mais moi j'en suis sorti. » Et les juges diront : « Ceux qui sont propres, voilà qu'ils sortent ! Ceux qui restent sont pourriture. » Et l'on t'encensera, mais toi seul. Et non les tiens en toi. Tu feras ta gloire de la gloire des autres. Mais tu seras seul, comme le vaniteux ou comme la mort.

Tu détiens, si tu pars, un périlleux message. Car tu es signe de leur honneur puisque tu souffrais. Et voici que tu les distingues de toi.

Tu n'as d'espoir d'être fidèle que dans le sacrifice de la vanité de ton image. Tu diras : « Je pense comme eux sans distinguer. » Et l'on te méprisera.

Mais peu t'importera ce mépris, car tu es partie de ce corps. Et tu agiras sur ce corps. Et tu le chargeras de ta propre pente. Et ton honneur tu le recevras de leur honneur. Car il n'est rien d'autre à espérer.

Si tu as honte avec raison ne te montre pas. Ne parle pas. Ronge ta honte. Excellente cette indigestion qui te forcera de te refaire en ta maison. Car elle dépend de toi. Mais celui-là a les membres malades : il se coupe donc les quatre membres. C'est un fou. Tu peux aller mourir pour faire en toi respecter les tiens, mais non les renier car c'est alors toi que tu renies.

Bon et mauvais ton arbre. Ne te plaisent pas tous les fruits. Mais il en est de beaux. Trop facile de te flatter des beaux et de renier les autres. Car ils sont aspects divers d'un même arbre. Trop facile de choisir les branches. Et de renier les autres branches. Sois orgueilleux de ce qui est beau. Et si le mauvais l'emporte, tais-toi. A toi de rentrer dans le tronc et de dire : « Que dois-je faire pour guérir ce tronc ? »

Celui qui émigre de cœur, le peuple le renie et lui-même reniera son peuple. Il en est ainsi nécessairement. Tu as accepté d'autres juges. Il est donc bon que tu

deviennes des leurs. Mais ce n'est point ta terre et tu en mourras.

C'est l'essence de toi qui fait le mal. Ton erreur est de distinguer. Il n'est rien que tu puisses refuser. Tu es mal ici. Mais c'est de toi-même.

Je renie celui qui renie sa femme, ou sa ville, ou son pays. Tu es mécontent d'eux ? Tu en fais partie. Tu es d'eux ce qui pèse vers le bien. Tu dois entraîner le reste. Non les juger de l'extérieur.

Car il est deux jugements. Celui que tu fais de toi-même, de ta part, comme juge. Et sur toi.

Car il ne s'agit point de bâtir une termitière. Tu renies une maison, tu renies toutes les maisons. Si tu renies une femme, tu renies l'amour. Tu quitteras cette femme, mais tu ne trouveras point l'amour.

CLXXVI

« Cependant, me dis-tu, tu me cries contre les objets, mais il est des objets qui m'augmentent. Et contre le goût des honneurs, et il est des honneurs qui me grandissent. Et où est le secret puisqu'il est des honneurs qui diminuent. »

C'est qu'il n'est point d'objets, ni d'honneurs ni de gages. Ils valent par l'éclairage de ta civilisation. Ils font partie d'abord d'une structure. Et ils l'enrichissent. Et s'il se trouve que tu serves la même tu es enrichi d'être plus. Ainsi de l'équipe s'il est une équipe véritable. L'un de ceux de l'équipe a remporté un prix et chacun de l'équipe se sent enrichi dans son cœur. Et celui qui a remporté le prix est fier pour l'équipe, et il se présente rougissant avec son prix sous le bras, mais s'il n'est point d'équipe mais une somme de membres, le prix ne signifiera quelque chose que pour celui qui le reçoit. Et il méprisera les autres de ne point l'avoir obtenu. Et chacun des autres enviera et haïra celui qui a reçu le prix. Car chacun a été frustré. Ainsi les mêmes prix sont objets d'ennoblissement pour les premiers, d'avilissement pour les seconds. Car te favorise cela seul qui fonde les chemins de tes échanges.

Ainsi de mes jeunes lieutenants qui rêvent de mourir

pour l'empire, si j'en fais des capitaines. Tout glorieux les voilà, mais où vois-tu rien là qui les diminue ? Je les ai rendus plus efficaces, plus sacrifiés. Et, les ennoblissant, j'ennoblis plus grand qu'eux. Ainsi du commandant qui servira mieux le navire. Et le jour où je l'ai nommé il s'enivre et enivre ses capitaines. Ainsi de la femme heureuse d'être belle à cause de l'homme qu'elle illumine. Voilà qu'un diamant l'embellit. Et il embellit l'amour.

Tel aime sa maison. Elle est humble. Mais il a peiné et veillé pour elle. Elle manque cependant de quelque tapis de haute laine ou de l'aiguière d'argent qui est du thé auprès de la bien-aimée avant l'amour. Et voici qu'un soir, ayant peiné, veillé et souffert, il est entré chez le marchand et il a choisi le plus beau tapis, la plus belle aiguière, comme on choisit l'objet d'un culte. Et le voilà qui rentre rouge d'orgueil car il habitera ce soir une vraie maison. Et il invite tous ses amis à boire pour fêter l'aiguière. Et il parle au cours du banquet, lui le timide, et je ne vois rien là qui ne m'émeuve. Car l'homme certes est augmenté, et à sa maison sacrifiera plus, car elle est plus belle.

Mais s'il n'est point d'empire que tu serves, si l'hommage ou l'objet ou l'honneur sont pour toi, alors c'est comme s'ils étaient jetés dans un puits vide. Car tu engloutis. Et te voilà de plus en plus avide d'être de moins en moins rassasié et abreuvé. Et tu ne comprends point l'amertume qui te vient le soir du vide des choses que tu as tellement désirées. Vanité des biens, dis-tu, vanité !...

Et quiconque crie ainsi c'est qu'il a cherché à se servir soi. Et, certes, il ne s'est point trouvé.

CLXXVII

Car je te parlerai et tu recevras de moi un signe. Je te rendrai tes dieux. Certains ont cru aux anges, aux démons, aux génies. Et il suffisait qu'ils fussent conçus pour agir. De même que, dès l'heure où tu l'as formulée, la charité commence de coloniser le cœur des hommes. Tu avais la fontaine. Non seulement cette pierre de la margelle usée par les générations, non seulement l'eau chantante, non seulement la provision déjà amassée dans

le réservoir comme les fruits dans la corbeille (et tes bœufs vont à l'abreuvoir s'emplir de l'eau déjà reçue), non seulement l'eau et le chant de l'eau et le silence de la réserve d'eau et la fraîcheur de l'eau agile dans tes paumes, et non seulement la nuit sur l'eau tremblante d'étoiles — et douce au gosier — mais quelque dieu de la fontaine afin qu'elle soit une en lui et que, de la distribuer en cette pierre-ci et cette autre, cette margelle, et cette conduite, et cette rigole, et cette procession lente des bœufs, tu n'ailles point la perdre en matériaux divers. Car il importe que tu te réjouisses des fontaines.

Et moi j'en peuplerai ta nuit. Suffisant que je t'y réveille, même si la voilà lointaine. Et en quoi suis-je moins raisonnable qu'en t'offrant le diamant pur ou l'objet d'or qui ne valent point non plus pour leur usage mais pour la fête promise ou le souvenir de la fête ? De même que le maître du domaine (lequel ne lui sert de rien dans l'instant), s'il se promène dans son chemin creux de campagne, est cependant tel et non un autre et grand de cœur à cause des troupeaux et des étables et des métayers encore endormis et des amandiers qui sortent leurs fleurs, et des lourdes moissons à venir qui tous lui sont invisibles dans l'instant, mais dont il se sent responsable. Et cela par le seul effet du nœud divin qui noue les choses et lie le domaine en un dieu qui se rit des murs et des mers. Ainsi je te veux dans ta nuit, même si te voilà mourant de soif dans le désert, ou tirant le sang de ta vie du désensablement d'un puits avare, visité par le dieu des fontaines. Et si je te dis simplement qu'elles sont comme le cœur chantant des pommiers et des orangers et des amandiers qui vivent d'elles (et tu les vois mourir quand elles se taisent) alors je te veux enrichi comme celui-là de mes soldats que je vois calme et sûr de lui dans le petit jour du désert où je m'en vais charriant ces graines pour les semailles, et cela simplement parce qu'au loin, ne lui servant de rien dans l'instant, et comme morte puisque absente et peut-être endormie, il est une bien-aimée dont la voix, s'il lui était permis de l'entendre, serait chantante pour son cœur.

Je ne te veux point tuant tes faibles dieux qui mourront sans bruit comme ces colombes dont tu ne retrouves point la dépouille. Car tu ne sauras rien de leur mort.

Toujours sera la margelle et l'eau et le bruit de l'eau, et le bec d'étain, et la mosaïque, et toi qui dénombres pour connaître tu ne connaîtras point ce que tu as perdu, car tu n'as rien perdu de la somme des matériaux, hormis leur vie.

La preuve en est que je puis t'apporter ce mot dans mon poème, comme un cadeau. Je puis l'allier à d'autres dieux lentement bâtis. Car ton village aussi se fait un quand il dort avec sa provision de chaume et de graines et d'instruments, et sa petite cargaison de souhaits, de convoitises, de colères, de pitiés, et telle vieille qui de lui va mourir comme un fruit devenu qui quitte l'arbre dont il vivait, et tel enfant qui va lui naître, et le crime qui y fut commis et trouble sa substance comme une maladie, et son incendie de l'année dernière dont tu te souviens pour l'avoir guéri, et la maison du conseil des notables qui sont si fiers de mener leur village à travers le temps comme un navire, bien qu'il ne soit que barque de pêcheurs sans grande destinée sous les étoiles. Et voici que je puis te dire : « ... la fontaine de ton village » et ainsi t'éveiller le cœur et peu à peu t'enseigner cette marche vers Dieu qui seule peut te satisfaire car de signes en signes tu l'atteindras, Lui qui se lit au travers de la trame, Lui le sens du livre dont j'ai dit les mots, Lui la Sagesse, Lui qui Est, Lui dont tu reçois tout en retour, car d'étage en étage Il te noue les matériaux afin d'en tirer leur signification, Lui le Dieu qui est dieu aussi des villages et des fontaines.

Mon peuple bien-aimé, tu as perdu ton miel qui est non des choses mais du sens des choses, et te voilà qui éprouves encore la hâte de vivre mais n'en trouves plus le chemin. J'ai connu celui-là qui était jardinier et mourant laissait un jardin en friche. Il me disait : « Qui taillera mes arbres... qui sèmera mes fleurs... ? » Il demandait des jours pour bâtir son jardin, car il possédait les graines de fleurs toutes triées dans sa réserve à graines, et les instruments pour ouvrir la terre, dans le magasin, et le couteau à rajeunir les arbres pendu à sa ceinture, mais ce n'étaient plus là qu'objets épars qui n'avaient point servi un culte. Et toi de même avec tes provisions. Avec ton chaume, avec tes graines, et tes envies et tes pitiés et tes disputes, et tes vieilles près de mourir, et ta margelle du puits, et ta mosaïque, et ton

eau chantante que tu n'as pas su fondre encore, par le miracle du nœud divin qui noue les choses et désaltère seul l'esprit et le cœur, en un village et sa fontaine.

CLXXVIII

De ne point les écouter, je les entendis. Les uns sages, les autres non sages. Et celles-là qui faisaient le mal pour le mal. Car elles n'y trouvaient d'autre joie que la chaleur de leur visage et quelque sentiment obscur semblable au mouvement de la panthère. Elle lance sa patte bleue pour éblouir.

J'y voyais quelque chose du feu du volcan, lequel est puissance sans emploi ni règle. Mais du même feu qui bâtit un soleil. Et du soleil, la fleur. Comme, de conséquence en conséquence, ton sourire du matin ou ton mouvement vers la bien-aimée est ainsi la signification de toute chose. Car te suffit d'un pôle pour te rassembler et dès lors tu commences de naître.

Mais celles-là ne sont plus que brûlure...

Et tu le vois bien de l'arbre qui est sommeil apparent et mesure et lenteur, et parfum établi autour comme un règne, bien qu'il puisse servir d'aliment pour la poudre, ou l'incendie, dilapidant à jamais son pouvoir. Ainsi de toi et de tes colères rentrées, et de tes jalousies, et de tes ruses et de cette chaleur des sens qui te rend si difficile la nuit venue, je veux faire un arbre pacifique. Non par amputation mais, de même que la semence te sauve dans l'arbre un soleil qui s'en irait fondre la glace et pourrir avec elle, la semence spirituelle qui te bâtira dans ta propre graine, ne refusant rien de toi, ne t'amputant point, ne te châtrant point, mais fondant tes mille caractères dans ton unité.

C'est pourquoi je dirai non pas : « Viens chez moi te faire tailler, ni réduire, ni même modeler », mais : « Viens chez moi te faire naître à toi-même ». Tu me soumets tes matériaux en vrac et je te rends à toi devenu un. Ce n'est point moi qui marche en toi. C'est toi qui marches. Je ne suis rien, sinon ta commune mesure. Donc celle-là chaude et méditant le mal. A cause que t'incline au mal la cruauté des nuits chaudes quand tu te tournes et te retournes sans devenir, toute brisée et abandonnée et

défaite. Mauvaise sentinelle d'une ville démantelée. Et je la vois bien ne sachant quoi faire de ses matériaux épars. Et elle appelle le chanteur, et il chante. « Non, dit-elle, qu'il s'en aille ! » Elle en appelle un autre, puis un autre. Et elle les use. Puis elle se lève de fatigue et réveille l'amie : « Irréparable est mon ennui ! Les chants ne me peuvent distraire... »

Puis donc l'amour, et celui-là, et celui-là, et celui-là... elle les pille l'un après l'autre. Car elle y cherche son unité, et comment l'y trouverait-elle ? Il ne s'agit point d'un objet égaré parmi des objets.

Mais je viendrai dans le silence. Je serai couture invisible. Je ne changerai rien des matériaux, ni même leur place, mais je leur rendrai leur signification, amant invisible qui fait devenir.

CLXXIX

Instrument de musique sans musicien, et t'émerveillant des sons que tu rends. J'ai ainsi vu l'enfant s'égayer de pincer les cordes et rire du pouvoir de ses mains. Mais les sons ne m'importent guère, je veux te voir te transporter en toi. Mais tu n'as rien à transporter car tu n'es point, ayant négligé de devenir. Et tu vas pinçant au hasard tes cordes dans l'attente d'un son plus étrange que l'autre. Car te tourmente l'espoir de rencontrer l'œuvre en chemin (comme s'il s'agissait d'un fruit à trouver hors de toi) et de ramener, en captivité, ton poème.

Mais je te veux semence bien fondée qui draine autour pour son poème. Je te veux d'une âme bâtie et déjà prête pour l'amour — et non cherchant, dans le vent du soir, quelque visage qui te capture, car il n'est rien en toi à capturer.

Ainsi célèbres-tu l'amour.

Ainsi célèbres-tu la justice. Non les choses justes. Et aisément tu te feras injuste dans les occasions particulières, pour la servir.

Tu célébreras la pitié, mais aisément tu te feras cruel dans les occasions particulières, pour la servir.

Tu célébreras la liberté et tu empileras dans tes prisons ceux qui ne chantent point comme toi.

Or, je connais des hommes justes, non la justice. Des hommes libres, non la liberté. Des hommes animés par l'amour, et non l'amour. De même que je ne connais ni la beauté ni le bonheur, mais des hommes heureux et des choses belles.

Mais d'abord il a donc fallu et agir, et construire, et apprendre, et créer. Ensuite viennent les récompenses.

Mais eux, habitant des lits de parade, estiment plus simple d'atteindre l'essence sans bâtir d'abord la diversité. Ainsi du fumeur de hachisch qui se procure pour quelques sous des ivresses de créateur.

Ils ressemblent aux prostituées ouvertes au vent. Et qui leur servira jamais l'amour ?

CLXXX

Méprisant l'opulence ventrue je ne la tolère que comme condition de plus haut qu'elle, comme il en est de la grossièreté malodorante des égoutiers, laquelle est condition du lustrage de la ville. Ayant appris qu'il n'est point de contraires et que la perfection, c'est la mort. Je tolère ainsi les mauvais sculpteurs comme condition des bons sculpteurs, le mauvais goût comme condition du bon goût, la contrainte intérieure comme condition de la liberté, et l'opulence ventrue comme condition d'une élévation qui n'est point d'elle ni pour elle mais de ceux-là seuls et pour ceux-là qu'elle alimente. Car si, payant aux sculpteurs leur sculpture, elle assume le rôle d'entrepôt nécessaire où le bon poète puisera le grain dont il vivra, lequel grain a été pillé sur le travail du laboureur puisqu'il ne reçoit en échange qu'un poème dont il se moque, ou une sculpture qui souvent ne lui sera même point montrée, et qu'ainsi faute de pillard ne survivraient point les sculpteurs, peu m'importe que l'entrepôt porte un nom d'homme. Il n'est que véhicule, voie et passage.

Et si tu me reproches à l'entrepôt des grains d'être en retour entrepôt du poème et de la sculpture et du palais et ainsi d'en frustrer l'oreille ou le regard du peuple, je te répondrai d'abord que bien au contraire la vanité de l'opulent de ventre l'inclinera à faire étalage de ses merveilles, comme il en est de toute évidence pour le cas

du palais, puisqu'une civilisation ne repose point sur l'usage des objets créés mais sur la chaleur de la création, comme il en est, t'ai-je déjà dit, de ces empires qui rayonnent de l'art de la danse, bien que ni l'opulent de ventre dans ses vitrines, ni le peuple dans son musée n'enferment la danse dansée car il n'en est point de provision.

Et si tu me reproches à l'opulent de ventre d'être dix fois contre une de goût vulgaire et favorisant les poètes de clair de lune ou les sculpteurs à ressemblance, je te répondrai que peu m'importe, puisque si je désire la fleur de l'arbre, me faut accepter l'arbre entier, et de même l'effort des dix mille mauvais sculpteurs, pour l'apparition d'un seul qui compte. J'exige donc dix mille entrepôts de mauvais goût, contre un seul qui sache discerner.

Mais certes s'il n'est point de contraire, et si la mer est condition du navire, il est cependant des navires qui sont dévorés par la mer. Et il peut être des opulents de ventre qui soient autre chose que véhicule, voie et charroi, donc condition, et dévorent le peuple pour le seul plaisir de leur digestion. Ne faut pas que la mer dévore le navire, que la contrainte dévore la liberté, que le mauvais sculpteur dévore le bon sculpteur, et que l'opulent de ventre dévore l'empire.

Tu me demanderas ici de te découvrir par ma logique un système qui me sauvera du péril. Et il n'en est point. Tu ne demandes point comment régir les pierres pour qu'elles s'assemblent en cathédrale. La cathédrale n'est point de leur étage. Elle est de l'architecte qui a livré sa graine, laquelle draine les pierres. Faut que je sois et de mon poème fonde la pente vers Dieu, alors elle drainera et la ferveur du peuple, et les graines de l'entrepôt, et les démarches de l'opulent de ventre, pour Sa Gloire.

Ne crois pas que je m'intéresse au sauvetage de l'entrepôt à cause qu'il porte un nom. Je ne sauve pas pour elle-même la mauvaise odeur de l'égoutier. L'égoutier n'est que voie, véhicule et charroi. Ne crois pas que je m'intéresse à la haine des matériaux contre quoi que ce soit qui se distingue d'eux. Mon peuple n'est que voie, véhicule et charroi. Dédaigneux et de la musique comme de la flatterie des premiers, de la haine comme des applaudissements des seconds, et ne servant que Dieu à

travers, du versant de ma montagne où me voilà plus solitaire que le sanglier des cavernes, et plus immobile que l'arbre qui simplement, au cours du temps, change la rocaille en poignée de fleurs à graines qu'il livre au vent — et ainsi s'envole en lumière l'humus aveugle — me situant à l'extérieur des faux litiges dans mon irréparable exil, n'étant ni pour les uns contre les autres, ni pour les seconds contre les premiers, dominant les clans, les partis, les factions, luttant pour l'arbre seul contre les éléments de l'arbre, et pour les éléments de l'arbre, au nom de l'arbre qui protestera contre moi ?

CLXXXI

Me vint le litige que je ne pouvais amener mon peuple à la lumière des vérités qu'à travers des actes, non par des mots. Car la vie, il importe de la construire comme un temple afin qu'elle montre un visage. Et que ferais-tu de jours tous égaux, comme de pierres bien alignées ? Mais tu dis quand te voilà vieux : « J'ai souhaité la fête de mes pères, j'ai enseigné mes fils, puis leur ai donné des épouses, puis quelques-uns, que Dieu m'a repris une fois bâtis, — car il en use pour sa gloire — je les ai pieusement ensevelis. »

Car il en est de toi comme de la graine merveilleuse qui élève la terre au rang de cantique et l'offre au soleil. Puis ce blé tu l'élèves au rang de lumière dans le regard de la bien-aimée qui te sourit, puis elle te forme les mots de la prière. Et moi si je sème des graines, il en est donc déjà comme d'une prière récitée le soir. Et moi je suis celui qui va lentement, répandant le blé sous les étoiles, et ne puis mesurer mon rôle si je me tiens trop myope et le nez contre. De la graine sortira l'épi, l'épi sera changé en chair de l'homme, et de l'homme sortira le temple à la gloire de Dieu. Et je pourrai dire de ce blé qu'il a le pouvoir d'assembler les pierres.

Pour que la terre se fasse basilique il suffit d'une graine ailée au gré des vents.

CLXXXII

Je tracerai mon sillon, sans d'abord comprendre. Simplement j'irai... Je suis de l'empire et lui de moi, ne m'en sachant point distinguer. N'ayant rien à attendre de ce que je n'ai d'abord fondé, père de mes fils qui sont de moi. Ni généreux, ni avare, ni me sacrifiant, ni ne sollicitant les sacrifices, car si je meurs sur les remparts je ne me sacrifie point pour la ville, mais pour moi qui suis de la ville. Et certes, ce dont je vis, je meurs. Mais tu recherches comme un objet à vendre les grandes joies vives qui t'ont d'abord été données comme récompenses. Ainsi la cité au cœur des sables te devenait fleur pourpre, riche de chair, et tu la palpais ne te lassant point de t'en réjouir. Déambulant au large de ses marchés, tirant ton plaisir des grands éboulis des légumes de couleur, des pyramides de mandarines bien installées à la façon de Capitales dans la province de leur odeur, et pardessus tout des épices qui ont pouvoir de diamant car une seule pincée de ce poivre doux, que t'ont ramené des contrées lointaines la procession des voiliers sous leur cornette, réinstalle en toi et le sel de la mer et le goudron des ports et l'odeur des courroies de cuir qui, dans l'aridité interminable, quand tu étais en marche vers le miracle de la mer, ont embaumé tes caravanes. Et c'est pourquoi je dis que le pathétique du marché d'épices tu l'as fondé par les cals, les éraflures, les tuméfactions et les marinages de ta propre chair.

Mais qu'iras-tu chercher ici, s'il ne s'agit plus, comme l'on brûle des réserves d'huile, de faire chanter encore des victoires ?

Ah ! d'avoir une fois goûté l'eau du puits d'El Ksour ! Me suffit certes du cérémonial d'une fête pour qu'une fontaine me soit cantique...

Ainsi j'irai. Je commencerai sans ferveur, mais, faisant du grenier l'escale des graines, je ne sais distinguer l'engrangement de la consommation du blé engrangé. J'ai xoulu m'asseoir et goûter la paix. Et voici qu'il n'est point de paix. Et voici que je reconnais qu'ils se sont trompés ceux qui me voulaient installer sur mes victoires passées, s'imaginant que l'on peut enfermer et réserver une

victoire, alors qu'il en est ici comme du vent lequel, si tu le réserves, n'est plus.

Fou celui-là qui enfermait l'eau dans son urne parce qu'il aimait le chant des fontaines.

Ah, Seigneur ! je me fais chemin et véhicule. Je vais et viens. Je fais mon labour d'âne ou de cheval, avec ma patience têtue. Je ne connais que la terre que je retourne, et, dans mon tablier noué, le ruissellement sur mes doigts de la grenaille des semences. A Toi d'inventer le printemps et de dérouler les moissons, selon Ta gloire.

Donc je vais contre le courant. Je m'inflige ces tristes pas de ronde qui sont de la sentinelle penchée à dormir, quand à peine elle rêve de la soupe, afin que le dieu des sentinelles se dise une fois l'an : « Qu'elle est belle cette demeure... qu'elle est fidèle... qu'elle est donc austère dans sa vigilance ! » Je te récompenserai de tes cent mille pas de ronde. Je m'en viendrai te visiter. Et ce seront mes bras qui porteront les armes. Mais comme prêtés et mêlés aux tiens. Et tu te sentiras couvrant l'empire. Et ce seront mes yeux qui recenseront du haut des remparts la splendeur de la ville. Et toi et moi et ville ne feront qu'un. Alors l'amour te sera comme une brûlure. Et si l'éclat de l'incendie promet d'être assez beau pour payer le bois de ta vie que bûche à bûche tu as amoncelé, je te permettrai de mourir.

CLXXXIII

La graine se pourrait contempler et se dire : « Combien je suis belle et puissante et vigoureuse ! Je suis cèdre. Mieux encore, je suis cèdre dans son essence. »

Mais je dis, moi, qu'elle n'est rien encore. Elle est véhicule, voie et passage. Elle est opérateur. Qu'elle me fasse son opération ! Qu'elle conduise lentement la terre vers l'arbre. Qu'elle installe le cèdre pour la gloire de Dieu. Alors je la jugerai sur ses branchages.

Mais eux de même se considèrent. « Je suis tel ou tel. » Ils se croient provision de merveilles. Il est une porte en eux sur des trésors bien composés. Suffit de la découvrir à tâtons. Et ils te montent au hasard leurs éructations

en poèmes. Mais tu les entends éructer sans bien t'émouvoir.

Ainsi du sorcier de la tribu nègre. Il rassemble au hasard et d'un air entendu, tout un matériel d'herbes, d'ingrédients et d'organes bizarres. Il te remue le tout dans sa grande soupière, par nuit sans lune. Il prononce des mots et des mots et des mots. Il attend que, de sa cuisine, un pouvoir invisible émane qui culbutera ton armée, laquelle est en marche vers sa tanière. Mais rien ne se montre. Et il recommence. Et il change les mots. Et il change les herbes. Et certes, il ne se trompait point dans l'ambition de son souhait. Car j'ai vu la pâte de bois mélangée de liqueur noirâtre renverser les empires. S'agissait de ma lettre qui décidait la guerre. J'ai connu la soupière d'où sortait la victoire. On y malaxait la poudre à fusil. J'ai entendu le faible tremblement de l'air, sorti d'abord d'une simple poitrine, embraser mon peuple de proche en proche à la façon d'un incendie. Tel prêchait pour la rébellion. J'ai aussi connu des pierres convenablement disposées qui ouvraient un vaisseau de silence.

Mais je n'ai jamais rien vu sortir des matériaux de hasard s'ils ne trouvaient point en quelque esprit d'homme leur commune mesure. Et si le poème me peut émouvoir, par contre nul assemblage de caractères issu du désordre de jeux d'enfants ne m'a jamais tiré de larmes. Car n'est rien la graine non exprimée qui prétend faire admirer l'arbre à l'ascension duquel elle ne s'est point employée.

Certes tu tends vers Dieu. Mais de ce que tu puisses devenir ne déduis point que tu sois. Tes éructations ne transportent rien. Lorsque midi brûle, la graine, fût-elle de cèdre, ne me verse point d'ombre.

Les temps cruels réveillent l'archange endormi. Qu'il craque à travers nous ses langes et éclate sous les regards ! Petits langages subtils, qu'il vous absorbe et vous renoue. Qu'il nous pousse un cri véritable. Cri vers l'absente. Cri de la haine contre la meute. Cri pour le pain. Qu'il remplisse de signification le moissonneur, ou la moisson, ou le vent à la main profonde sur les blés, ou l'amour, ou quoi que ce soit qui trempe d'abord dans la lenteur.

Mais tu t'en vas, pillard, au quartier réservé de la ville chercher, par des jeux compliqués, à faire sur toi retentir

l'amour, alors qu'il est du rôle de l'amour de faire retentir sur toi la main simple de la simple épouse sur ton épaule.

Certes, il n'est que magie et il est du rôle du cérémonial de te conduire vers des captures qui ne sont point de l'essence des pièges, comme il en est de la brûlure de cœur que ceux du Nord tirent une fois l'an d'un mélange de résine, de bois verni et de cire chaude. Mais je dis fausse magie et paresse et incohérence ta trituration dans ta soupière d'ingrédients de hasard, dans l'attente d'un miracle que tu n'aurais point préparé. Car, oubliant de devenir, tu prétends marcher à ta propre rencontre. Et dès lors il n'est plus d'espoir. Se referment sur toi les portes de bronze.

CLXXXIV

Mélancolique, j'étais, car je me tourmentais à propos des hommes. Chacun tourné vers soi et ne sachant plus quoi souhaiter. Car quels biens souhaiterais-tu si tu désires te les soumettre et qu'ils t'augmentent ? L'arbre, certes, cherche les sucs du sol pour s'en nourrir et les transformer en soi-même. La bête l'herbe ou quelque autre bête qu'elle transformera en soi-même. Et toi aussi tu te nourris. Mais hors ta nourriture que souhaiteras-tu dont tu puisses toi-même faire usage ? De ce que l'encens plaît à l'orgueil, tu loues des hommes pour t'acclamer. Et ils t'acclament. Et voici que les acclamations te sont vaines. De ce que les tapis de haute laine font douces les demeures, tu les fais acheter par la ville. Tu en encombres ta maison. Et voici qu'ils te sont stériles. Tu jalouses ton voisin de ce que son domaine est royal. Tu l'en dépouilles. Tu t'y installes. Et il n'a rien à te livrer qui t'intéresse. Il est tel poste que tu brigues. Et tu intrigues pour l'obtenir. Et tu l'obtiens. Et il n'est lui-même que maison vide. Car une maison, ne suffit point, pour en être heureux, qu'elle soit luxueuse ou commode ou ornementale et que tu t'y puisses étaler, la croyant tienne. D'abord parce qu'il n'est rien qui soit tien puisque tu mourras et qu'il importe non qu'elle soit

de toi car c'est elle qui s'en trouve embellie ou diminuée — mais que tu sois d'elle car alors elle te mène quelque part, comme il en est de la maison qui abritera ta dynastie. Tu ne te réjouis point des objets mais des routes qu'ils t'ouvrent. Ensuite parce qu'il serait trop aise que tel vagabond égoïste et morne se puisse offrir une vie d'opulence et de faste rien qu'en cultivant l'illusion d'être prince en marchant de long en large devant le palais du roi : « Voici mon palais », dirait-il. Et en effet, au seigneur véritable non plus, le palais, dans son opulence, ne lui sert de rien dans l'instant. Il n'occupe qu'une salle à la fois. Il lui arrive de fermer les yeux ou de lire ou de converser et ainsi, de cette salle même, de ne rien voir. De même qu'il se peut que, se promenant dans le jardin, il tourne le dos à l'architecture. Et cependant il est le maître du palais, et orgueilleux et peut-être ennobli de cœur, et contenant en soi jusqu'au silence de la salle oubliée du Conseil, et jusqu'aux mansardes et jusqu'aux caves. Donc il pourrait être du jeu du mendiant, puisque rien, hors l'idée, ne le distingue du seigneur, de s'en imaginer le maître et de se pavaner lentement de long en large, comme revêtu d'une âme à traîne. Et cependant peu efficace sera le jeu, et les sentiments inventés participeront de la pourriture du rêve. A peine jouera sur lui le faible mimétisme qui te fait rentrer les épaules si je décris un carnage, ou te réjouir du vague bonheur que te raconte telle chanson.

Ce qui est de ton corps tu te l'attribues et le changes en toi. Mais c'est faussement que tu prétends agir de même en ce qui concerne l'esprit et le cœur. Car peu riches en vérité sont tes joies tirées de tes digestions. Mais, bien plus, tu ne digères ni le palais, ni l'aiguière d'argent, ni l'amitié de ton ami. Le palais restera palais et l'aiguière restera aiguière. Et les amis continueront leur vie.

Or, moi, je suis l'opérateur qui, d'un mendiant en apparence semblable au roi, puisqu'il contemple le palais, ou mieux que le palais, la mer, ou mieux que la mer, la Voie Lactée, mais ne sait rien extraire pour soi de ce morne coup d'œil sur l'étendue, tire un roi véritable malgré que rien, dans les apparences, ne soit changé. Et, en effet, il n'y aurait rien à changer dans les apparences, puisque sont les mêmes seigneur et mendiant, sont les mêmes

celui-là qui aime et celui-là qui pleure l'amour perdu, s'ils sont assis au seuil de leur demeure, dans la paix du soir. Mais l'un des deux, et peut-être le mieux portant, et le plus riche, et le plus orné d'esprit et de cœur, s'ira, ce soir, si nul ne le retient, plonger dans la mer. Donc pour, de toi qui es l'un, tirer l'autre, point n'est besoin de rien te procurer qui soit visible et matériel, ou te modifier en quoi que ce soit. Suffit que je t'enseigne le langage qui te permette de lire en ce qui est autour de toi et en toi tel visage neuf et brûlant pour le cœur, comme il en est, si te voilà morne, de quelques pièces de bois grossier, disposées au hasard sur une planche, mais qui, si je t'ai élevé à la science du jeu d'échecs, te verseront le rayonnement de leur problème.

C'est pourquoi je les considère dans le silence de mon amour sans leur reprocher leur ennui qui n'est point d'eux-mêmes, mais de leur langage, sachant que, du roi victorieux qui respire le vent du désert, et du mendiant qui s'abreuve à la même rivière ailée, il n'est rien qu'un langage qui les distingue, mais qu'injuste je serais si je reprochais au mendiant, sans l'avoir d'abord tiré hors de soi, de ne point éprouver les sentiments d'un roi victorieux dans sa victoire.

Je donne les clefs de l'étendue.

CLXXXV

Et l'un et l'autre, je les voyais parmi les provisions du monde et le miel accompli. Mais semblables à celui-là qui va parmi la ville morte — morte pour lui — mais miraculeuse derrière les murs — ou celui-là encore qui écoute réciter le poème dans un langage qui ne lui fut point enseigné — ou coudoie la femme pour qui tel autre accepterait volontiers de mourir, mais que lui-même oublie d'aimer...

Je vous enseignerai l'usage de l'amour. Qu'importent les objets du culte. J'ai vu dans l'embuscade autour du puits celui-là qui eût pu survivre se laisser remplir les yeux de nuit à cause de tel renard des sables qui, ayant longtemps vécu de sa tendresse, s'était échappé à l'heure de l'instinct. Ah ! mes soldats dont le repos ressemble à un

autre repos — et la misère à une autre misère — il suffirait pour vous exalter que cette nuit soit celle d'un retour, ce tertre le tertre d'une espérance, ce voisin l'ami attendu, ce mouton sur la braise le repas d'un anniversaire, ces mots, les mots d'un chant. Suffirait d'une architecture, d'une musique, d'une victoire qui vous donne un sens à vous-mêmes, suffirait que de vos cailloux je vous enseigne comme à l'enfant à tirer une flotte de guerre, suffirait d'un jeu, et le vent du plaisir passerait sur vous comme sur un arbre. Mais vous voilà défaits et disparates et ne cherchant rien que vous-mêmes, et ainsi découvrant le vide car vous êtes un nœud de relations et non rien d'autre, et s'il n'est point de relation vous ne trouverez en vous-mêmes qu'un carrefour mort. Et il n'est rien à espérer s'il n'est en toi amour que de toi-même. Car je te l'ai dit du temple. La pierre ne sert ni soi-même ni les autres pierres, mais l'élan de pierres que toutes ensemble elles composent et qui les sert toutes en retour. Et peut-être pourras-tu vivre de l'élan vers le roi à cause que vous serez soldats d'un roi, toi et tes camarades.

« Seigneur, disais-je, donnez-moi la force de l'amour ! Il est bâton noueux pour l'ascension de la montagne. Faites-moi berger pour les conduire. »

Je te parlerai donc sur le sens du trésor. Lequel est d'abord invisible n'étant jamais de l'essence des matériaux. Tu as connu le visiteur du soir. Celui-là simplement qui s'assoit dans l'auberge, pose son bâton et sourit. On l'entoure : « D'où viens-tu ? » Tu connais le pouvoir du sourire.

Ne t'en va pas, cherchant des îles à musique, comme un cadeau tout fait, offert par la mer — et la mer brode autour sa dentelle blanche — car tu ne les trouveras point, si même je te dépose sur le sable de leur couronne, si je ne t'ai d'abord soumis au cérémonial de la mer. De t'y réveiller sans effort, tu ne puiseras rien aux seins de ses filles que le pouvoir d'y oublier l'amour. Tu iras d'oubli en oubli, de mort en mort... et tu me diras, de l'île à musique : « Qu'était-il là-bas qui valût de vivre ? » quand la même, bien enseignée, te fait qu'un équipage entier accepte, par amour pour elle, le risque de mort.

Te sauver n'est point t'enrichir ni rien te donner qui

soit pour toi-même. Mais bien te soumettre, comme à une épouse, au devoir d'un jeu.

Ah ! ma solitude m'est sensible quand le désert n'a point de repas à m'offrir. Que ferai-je du sable s'il n'est point d'oasis inaccessible qui le parfume ? Que ferai-je des limites de l'horizon s'il n'est point frontière de coutume barbare ? Que ferai-je du vent s'il n'est point lourd de conciliabules lointains ? Que ferai-je des matériaux qui ne servent point un visage ? Mais nous nous assoirons sur le sable. Je te parlerai sur ton désert et je t'en montrerai tel visage non tel autre. Et tu seras changé car tu dépends du monde. Demeures-tu le même, quand te voilà assis dans la chambre de ta maison, si je t'annonce qu'elle brûle ? Si te voilà qui entends le pas bien-aimé ? Et cela même si elle ne marche point vers toi. Ne me dis pas que je prêche l'illusion. Je ne te demande point de croire, mais de lire. Qu'est-ce que la partie sans le tout ? Qu'est-ce que la pierre sans le temple ? Qu'est-ce que l'oasis sans le désert ? Et si tu habites le centre de l'île et si tu veux t'y reconnaître, faut bien que je sois là pour te dire la mer ! Et si tu habites ce sable, faut bien que je sois là pour te raconter ce mariage lointain, cette aventure, cette captive délivrée, cette marche des ennemis. Et, de ce mariage sous les tentes lointaines, il est faux de me dire qu'il ne répand pas sur ton désert sa lumière de cérémonie, car où s'arrête son pouvoir ?

Je te parlerai selon tes coutumes et les lignes de pente de ton cœur. Et mes dons seront signification des choses, et route lue à travers, et soif qui engage sur la route. Et moi le roi, je te ferai don du seul rosier qui te puisse augmenter car j'en exigerai la rose. Dès lors voilà construit pour toi l'escalier vers ta délivrance. Tu seras d'abord piocheur de terre, bêcheur de terre, et tu te lèveras matin pour arroser. Et tu surveilleras ton œuvre et la protégeras contre les vers et les chenilles. Puis te sera pathétique le bouton qui s'en ouvrira, et viendra la fête, la rose éclose, qui sera pour toi de la cueillir. Et l'ayant cueillie, de me la tendre. Je la recevrai de tes mains et tu attendras. Tu n'avais que faire d'une rose. Tu l'as échangée contre mon sourire... et te voilà qui retournes vers ta maison, ensoleillée par le sourire de ton roi.

CLXXXVI

Ceux-là n'ont point le sens du temps. Ils veulent cueillir des fleurs, lesquelles ne sont point devenues : et il n'est point de fleurs. Ou bien ils en trouvent une éclose ailleurs, laquelle n'est point pour eux aboutissement du cérémonial du rosier, mais ni plus ni moins qu'objet de bazar. Et quel plaisir leur procurerait-elle ?

Moi, je m'achemine vers le jardin. Il laisse dans le vent le sillage d'un navire chargé de citrons doux, ou d'une caravane pour les mandarines, ou encore de l'île à gagner qui embaume la mer.

J'ai reçu non une provision mais une promesse. Il en est du jardin comme de la colonie à conquérir ou de l'épouse non encore possédée mais qui ploie dans les bras. Le jardin s'offre à moi. Il est, derrière le petit mur, une patrie de mandariniers et de citronniers où sera reçue ma promenade. Cependant nul n'habite en permanence ni l'odeur des citronniers, ni celle des mandariniers, ni le sourire. Pour moi qui sais, tout conserve une signification. J'attends l'heure du jardin ou de l'épouse.

Ceux-là ne savent point attendre et ne comprendront aucun poème, car leur est ennemi le temps qui répare le désir, habille la fleur où mûrit le fruit. Ils cherchent à tirer leur plaisir des objets, quand il ne se tire que de la route qui se lit au travers. Moi je vais, je vais, et je vais. Et quand me voici dans le jardin qui m'est une patrie d'odeurs, je m'assieds sur le banc. Je regarde. Il est des feuilles qui s'envolent et des fleurs qui se fanent. Je sens tout qui meurt et se recompose. Je n'en éprouve point de deuil. Je suis vigilance, comme en haute mer. Non patience, car il ne s'agit point d'un but, le plaisir étant de la marche. Nous allons, mon jardin et moi, des fleurs vers les fruits. Mais à travers les fruits vers les graines. Et à travers les graines vers les fleurs de l'année prochaine. Je ne me trompe point sur les objets. Ils ne sont jamais qu'objets d'un culte. Je touche aux instruments du cérémonial et leur trouve couleur de prière. Mais ceux-là qui ignorent le temps butent contre. L'enfant lui-même leur devient un objet qu'ils ne saisissent point dans sa perfection (car il est chemin pour un Dieu que l'on ne

saurait retenir). Ils le voudraient fixer dans sa grâce enfantine comme s'il était des provisions. Mais moi, si je croise un enfant, je le vois qui tente un sourire et qui rougit et cherche à fuir. Je connais ce qui le déchire. Et je pose la main sur son front, comme pour calmer la mer.

Ceux-là te disent : « Je suis celui-ci. Tel ou tel. Je possède ceci ou cela. » Ils ne te disent point : « Je suis scieur de planches, je suis passage de l'arbre en voie de devenir marié pour la mer. Je suis en marche d'une fête vers l'autre. Père devenu et à devenir, car est féconde mon épouse. Je suis jardinier pour printemps car il use de moi, de ma bêche et de mon râteau. Je suis celui qui vais vers. » Car ceux-là ne vont nulle part. Et la mort ne leur sera point port pour navire.

Ceux-là dans la famine te diront : « Je ne mange point. Mon ventre se fatigue. Et d'entendre mes voisins eux-mêmes parler des fatigues de leur ventre, j'en ai l'âme aussi qui se fatigue. » Car ils ne connaissent point, de la souffrance, qu'elle est marche vers une guérison, ou arrachement d'avec les morts, ou signe d'une mue nécessaire, ou appel pathétique vers la solution d'un litige. Il n'est pour eux ni mue, ni solution, ni guérison promise, ni deuil. Mais le seul inconfort de l'instant qui est de souffrance. De même que, quand il est de joie, la maigre joie que tu puisses tirer de l'instant, comme de satisfaire tes appétits ou ton désir, est la seule que tu saches goûter, et non celle qui vaut pour l'homme, laquelle te vient de te reconnaître tout à coup comme chemin, véhicule et charroi pour le conducteur des conducteurs.

La signification de la caravane ne se lit point dans les pas monotones qui, l'un après l'autre, se ressemblent. Mais si tu tires sur la corde pour serrer tel nœud qui se dénoue, si tu exhortes les traînards, si tu prépares le campement nocturne, si tu verses à boire à tes bêtes, te voilà entré déjà dans les rites du cérémonial de l'amour, ni plus ni moins que, plus loin de pénétrer sous la palmeraie, quand la couronne de l'oasis t'aura clos ton voyage, ni plus ni moins que de déambuler déjà dans la ville dont d'abord ne t'apparaîtront que les murs bas des quartiers pauvres, cependant rayonnants déjà de ce qu'ils sont de la ville où règne ton dieu.

Car il n'est point de distance où ton dieu se fatigue de

régner. Et d'abord tu le reconnais dans les silex et dans les ronces. Ils sont objets du culte et matériaux de son élévation. Ni plus ni moins que les marches de l'escalier qui mène à la chambre de l'épouse. Ni plus ni moins que les mots quelconques pour le poème. Ils sont ingrédients de ta magie, car, de suer contre ou de t'y écorcher les genoux, tu prépares l'apparition de la ville. Tu trouves déjà qu'ils lui ressemblent, à la façon dont le fruit ressemble au soleil, ou les empreintes dans la glaise à quelque mouvement du cœur du sculpteur qui l'aura pétrie. Tu connais déjà qu'au trentième jour tes silex livreront leur marbre, tes chardons leurs roses, ton aridité ses fontaines. Comment te lasserais-tu de ta création, puisque tu connais que, de pas en pas, tu construis ta ville ? Moi, j'ai toujours dit à mes chameliers, quand ils semblaient las, qu'ils bâtissaient une ville aux citernes bleues et qu'ils plantaient des mandariniers à mandarines, ni plus ni moins que des charrieurs de pierres ou des jardiniers. Je leur disais : « Vous faites des gestes de cérémonie. Vous commencez de réveiller la ville absente. A travers vos matériaux vous sculptez dans leur grâce les filles tendres. C'est pourquoi vos silex et vos ronces ont déjà parfum de chair bien-aimée. »

Mais les autres lisent l'usuel. Myopes et le nez contre, ils ne voient du navire que ce clou dans la planche. De la caravane dans le désert ils ne voient que ce pas et ce pas et ce pas. Et toute femme leur est prostituée, car ils se l'accordent comme cadeau et signification de l'instant, alors qu'il eût fallu l'atteindre par la voie des silex et des ronces, par l'approche des palmeraies, par le geste du doigt qui heurte doucement la porte. Lequel, quand on vient de si loin, est miracle pour réveil d'un mort.

Ah ! alors seulement elle te sera éclose et ranimée de la poussière du temps, extraite lentement de tes nuits solitaires, parfum qui vient de se délivrer, jeunesse du monde une fois encore pour toi-même recommencée. Et commencera pour vous l'amour. Ceux-là seuls ont reçu quelque récompense des gazelles qui les ont lentement apprivoisées.

J'ai haï leur intelligence qui n'était que de comptable. Et qui n'observait rien sinon le bilan misérable des

choses épuisées dans l'instant. Si tu vas le long des remparts tu vois ainsi une pierre, une pierre, une autre pierre. Mais il en est qui ont le sens du temps. Ils ne se heurtent ni contre cette pierre-ci, ni contre cette autre. Ils ne regrettent point telle pierre, ni n'espèrent recevoir leur dû de telle pierre prochaine parmi d'autres. Ils font simplement le tour de la ville.

CLXXXVII

Je suis celui qui habite. Je vous prends nus sur la terre froide.

O peuple désolé, égaré dans la nuit, moisissure des craquelures de l'écorce qui retiennent encore un peu d'eau au versant des montagnes, vers le désert.

Je vous ai dit : « Voici Orion et la Grande Ourse et l'Étoile du Nord. » Et vous avez reconnu vos étoiles, ainsi vous vous dites l'un à l'autre : « Voici la Grande Ourse, voici Orion et l'Étoile du Nord » et, de pouvoir vous dire : « J'ai fait sept jours de marche dans la direction de la Grande Ourse » et de vous comprendre l'un l'autre, voici que vous habitez quelque part.

Ainsi du palais de mon père. « Cours, me disait-on quand j'étais enfant, chercher des fruits dans le cellier... » Et l'on m'en réveillait, rien qu'à prononcer ce mot, l'odeur. Et je partais vers la patrie des figues mûres.

Et si je te dis « l'Étoile du Nord », te voilà qui vires tout entier en toi-même, comme orienté, et tu entends le cliquetis d'armes des tribus du Nord.

Et si j'ai choisi la table calcaire de l'Est pour la fête, et la saline du Sud pour les supplices — et si de ce lot de palmiers j'ai fait repos et aubergerie pour les caravanes — alors te voilà qui t'y reconnais dans ta maison.

Tu voulais réduire ce puits à son usage, lequel est de procurer l'eau. Mais l'eau n'est rien qui n'est d'absence d'eau. Et ce n'est point exister encore que de ne point mourir de soif.

Celui-là habitera mieux qui, faute d'eau, sèche dans le désert, en rêvant d'un puits qu'il connaît, dont il entend dans son délire grincer la poulie et craquer la corde, que celui-là qui, de ne point ressentir la soif, ignore simple-

ment qu'il est des puits tendres, vers où conduisent les étoiles.

Je n'honore point ta soif de ce qu'elle enrichit ton eau d'une importance charnelle, mais de ce qu'elle t'oblige à lire les étoiles, et le vent, et les traces de ton ennemi sur le sable. C'est pourquoi essentiel il est que tu comprennes que caricature de la vie serait, pour t'animer, de te refuser le droit de boire car alors simplement j'exalterais ton ventre au désir de l'eau, mais qu'il importe simplement que je te soumette, si tu désires t'abreuver, au cérémonial de la marche sous les étoiles et de la manivelle rouillée qui est cantique, qui rend ainsi de ton acte signification de prière, afin que l'aliment pour ton ventre se fasse aliment pour ton cœur.

Tu n'es point bétail dans l'étable. Tu changes l'étable contre une autre, la mangeoire est la même, la même la litière de paille. Et le bétail ne s'y trouve ni mieux ni plus mal. Mais pour toi le repas, s'il est pour ton ventre, est aussi pour ton cœur. Et si tu meurs de faim et que l'ami t'ouvre sa porte et te pousse contre sa table et pour toi remplisse la jarre de lait et rompe le pain, c'est le sourire que tu bois, car le repas a vertu de cérémonial. Te voilà certes rassasié, mais s'épanouit aussi ta gratitude pour la bonne volonté des hommes.

Je veux que le pain soit de ton ami, et le lait de la maternité de ta tribu. Je veux que la farine d'orge soit de la fête des moissons. Et l'eau d'un chant de poulie ou d'une direction sous les étoiles.

Je l'ai remarqué de mes soldats dont j'aime qu'ils soient aimantés et vivants comme l'aiguille de fer sur les navires. Et ce n'est point pour les déposséder des biens du monde que je les préfère liés à l'épouse et d'une chasteté mesurée, car leur chair alors les tire vers elle et ils reconnaissent le nord du sud et l'est de l'ouest, et il est de même une étoile qui est direction bien-aimée.

Mais si la terre leur est comme un grand quartier réservé où l'on frappe à la porte de hasard pour éteindre en soi le goût de l'amour, si toutes leur sont complaisantes, de ne point distinguer de chemin et d'être installés sans direction sur l'écorce nue de la terre, ils n'habitent plus nulle part.

Ainsi mon père ayant rassasié, abreuvé et nourri de filles ses Berbères, en fit bétail désespéré.

Mais je suis celui qui habite, et tu ne toucheras ta femme qu'une fois tes noces célébrées, afin que ton lit soit victoire. Et, certes, il en est qui mourront d'amour faute de se pouvoir joindre, mais les morts pour l'amour seront ainsi condition de l'amour, et si de plaindre ceux qui s'aiment me voilà qui les favorise contre les digues et les remparts et le cérémonial qui fonde le visage de l'amour, ce n'est point l'amour que je leur accorde mais le droit d'oublier l'amour.

Non moins fou je serais que si, sous prétexte qu'il n'est point de l'espérance de tous de posséder un diamant, j'ordonnais que les diamants fussent tous jetés dans la fournaise, afin de sauver l'homme de la cruauté de son désir.

S'ils désirent une femme à aimer, me faut bien leur sauver l'amour.

Je suis celui qui habite. Je suis pôle aimanté. Je suis graine de l'arbre et ligne de force dans le silence afin que soient un tronc, des racines et des branches et tels fleur et fruit et non d'autres, tel empire et non un autre, tel amour et non un autre, non point par refus ni mépris des autres, mais parce que l'amour n'est point une essence trouvée comme objet parmi des objets, mais couronnement d'un cérémonial comme il en est de l'essence de l'arbre, lequel domine son essentielle diversité. Je suis la signification des matériaux. Je suis basilique et sens des pierres.

CLXXXVIII

N'est rien à espérer si te voilà aveugle à cette lumière qui n'est point des choses mais du sens des choses. Et je te retrouve devant ta porte :

« Que fais-tu là ? »

Et tu ne sais, et te plains de la vie.

« La vie ne m'apporte plus rien. Dort ma femme, repose mon âne, mûrit mon blé. Je ne suis rien qu'attente stupide et m'y ennuie. »

Enfant sans jeu qui ne sais plus lire à travers. Je m'assieds près de toi et t'enseigne. Tu baignes dans le temps perdu, et t'assiège l'angoisse de ne point devenir.

Car d'autres disent : « Il faut un but. » Ta nage est belle qui te crée un rivage lentement désenseveli de la mer. Et la poulie grinçante qui te crée l'eau à boire. Ainsi du blé doré qui est rivage du noir labour. Ainsi du sourire de l'enfant qui est rivage de l'amour domestique. Ainsi du vêtement au filigrane d'or lentement cousu pour la fête. Et que deviens-tu en toi-même si tu tournes la manivelle pour le seul bruit de la poulie, si tu couds le vêtement pour le vêtement, si tu fais l'amour pour l'amour ? Vite ils s'épuisent, car ils n'ont rien à te donner.

Mais je te l'ai dit de mon bagne où j'enferme ceux qui n'ont plus qualité d'homme. Et leur coup de pioche vaut pour la pioche. Et ils te donnent ce coup de pioche après ce coup de pioche. Et rien ne change de leur substance. Nage sans rivage et qui tourne en rond. Et il n'est point de création, ils ne sont point route et charroi vers quelque lumière. Mais, que soient le même soleil, la même route dure, la même sueur, mais que te soit donné d'extraire une fois l'an le diamant pur, et te voilà religieux dans ta lumière. Car ton coup de pioche a sens de diamant qui n'est point de la même nature. Et te voilà dans la paix de l'arbre et le sens de la vie, lequel est de t'élever d'étage en étage à la gloire de Dieu.

Tu laboures pour le blé et tu couds pour la fête et tu brises la gangue pour le diamant. Et ceux-là qui te semblent heureux que possèdent-ils de plus que toi sinon la connaissance du nœud divin qui noue les choses ?

Tu ne trouveras point la paix si tu ne transformes rien selon toi. Si tu ne te fais véhicule, voie et charroi. Alors seulement circule le sang dans l'empire. Mais tu te veux considéré et honoré pour toi-même. Et tu prétends arracher au monde quelque chose à saisir qui soit pour toi. Et tu ne trouveras rien car tu n'es rien. Et tu jettes tes objets en vrac dans la fosse à ordures.

Tu attendais l'apparition venue du dehors, comme un archange qui t'eût ressemblé. Et qu'eusses-tu tiré de sa visite plus que de celle du voisin ? Mais, d'avoir remarqué que ne sont point les mêmes tel qui marche vers l'enfant malade, tel qui marche vers la bien-aimée, tel

qui marche vers la maison vide, bien que dans l'instant ils paraissent semblables, je me fais rendez-vous ou rivage, au travers des choses qui sont, et tout est changé. Je me fais blé au-delà du labour, homme au-delà de l'enfant, fontaine au-delà du désert, diamant au-delà de la sueur.

Je te contrains de bâtir en toi une maison.

La maison faite, vient l'habitant qui brûle ton cœur.

CLXXXIX

Mon peuple bien-aimé, me vint ce litige quand je me reposais sur la montagne qui me faisait comme un manteau de pierre. Incendie lent dont ne m'atteignaient plus que la fumée et la lumière.

« Vers où vont-ils ? Où les dois-je conduire, Seigneur ? Si j'administre, ils se ressembleront à eux-mêmes. Je ne connais point de gestion, Seigneur, qui ne durcisse l'objet de sa gérance. Et que ferais-je d'une graine si elle ne va vers l'arbre ? Et que ferais-je d'un fleuve s'il ne va vers la mer ? Et d'un sourire, Seigneur, s'il ne va vers l'amour ?

« Mais de mon peuple ?

« Ah ! Seigneur, ils se sont aimés de génération en génération. Ils ont composé leurs poèmes. Ils se sont bâti des maisons, ils les ont habillées de leur tapis de haute laine. Ils se sont perpétués. Ils ont élevé leurs petits et déposé les générations usées dans les corbeilles de tes vendanges. Ils se sont rassemblés aux jours de fête. Ils ont prié. Ils ont chanté. Ils ont couru. Ils se sont reposés d'avoir couru. Il leur a poussé des cals dans les paumes. Leurs yeux ont vu, se sont émerveillés, puis se sont emplis de ténèbres. Ils se sont également haïs. Ils se sont divisés les uns d'avec les autres. Ils se sont déchirés. Ils ont lapidé les princes nés d'eux-mêmes. Puis ils ont pris leur place et se sont entre eux lapidés. Oh ! Seigneur, si semblables leurs haines, leurs condamnations, leurs supplices à une sourde et funèbre cérémonie. Oh ! Seigneur, ne m'en effrayant point, de mon altitude, semblable qu'elle était aux gémissements et aux craquements du navire. Ou à la douleur de l'enfantement.

Seigneur, ainsi des arbres qui se poussent l'un l'autre, s'écrasent et s'étouffent à la poursuite du soleil. Cependant du soleil on peut dire qu'il tire le printemps du sol et se fait célébrer par les arbres. Et la forêt est composée des arbres, bien que tous y soient ennemis. Et le vent tire sa louange de cette harpe ! Ah ! Seigneur, myope et le nez contre, que connaîtrais-je d'eux dans leurs diversités ? Mais voici qu'ils reposent. Réservées pour la nuit les paroles mensongères, endormis les appétits et les calculs. Détendues les jalousies. Ah ! Seigneur, me voici promenant mon regard sur les travaux qu'ils ont laissés en friche, et confondu, comme au seuil de la vérité, par une signification qui ne m'est point déverrouillée encore, et qu'il importe que je dégage, afin qu'elle soit.

« Seigneur, de mon peintre, s'il peint, que savent les doigts, l'oreille ou la chevelure ? Ou la cheville ou la hanche ou le bras ? Rien. L'œuvre qui vient draine leurs mouvements et naît, ardente, de tant de souhaits contradictoires. Mais myope et le nez contre, nul ne connaît rien que mouvements incohérents, grattements du pinceau ou taches de couleur. Et que savent les cloutiers ou les scieurs de planches de la majesté du navire ? Ainsi de mon peuple si je le divise. Que connaît l'avare et l'opulent au ventre lourd, et le ministre, et le bourreau, et le berger ? Sans doute même, s'il en est un qui voit plus clair, c'est celui-là qui mène les bêtes à l'abreuvoir ou celle-là qui accouche ou cet autre qui meurt, non le savant, non le rabougri aux doigts d'encre, car ils ne connaissent point la lenteur. Et ils ne servent rien d'essentiel, alors que tel qui rabote sa planche la voit devenir et grandit.

« Endormies leurs passions étroites, je vois le patrimoine fondé par l'avare. Et tel qui ne vaut rien et pille pour soi les richesses d'autrui, ministre prévaricateur, il les déverse à son tour dans les mains de ceux qui cisèlent les objets d'ivoire et d'or. Et se cisèlent et se sculptent l'or et l'ivoire. Et tel qui condamne injustement fonde l'âpre amour de la vérité et de la justice. Et tel qui touche sur les matériaux du temple s'efforce plus fort de dresser ce temple.

« J'ai vu s'élever des temples au mépris de l'usuel, à travers les convoitises d'hommes. J'ai vu les esclaves charrier les pierres, fouettés par des gardes-chiourme de

bagne. J'ai vu le chef d'équipe voler sur les salaires. Ah ! Seigneur, myope et le nez contre, je n'ai rien vu jamais que lâcheté, sottise et lucre. Mais de la montagne où je m'assieds, voici que j'aperçois l'ascension d'un temple dans la lumière. »

CXC

Me vint la connaissance de ce que point ne sont de la même essence l'acceptation du risque de mort et l'acceptation de la mort. Et j'ai connu des jeunes gens qui superbement défiaient la mort. Et c'est en général qu'il était des femmes pour les applaudir. Tu reviens de la guerre et te plaît le cantique que te chantent leurs yeux. Et tu acceptes l'épreuve du fer ou tu mets en jeu ta virilité, car cela seul existe que tu offres et risques de perdre. Et le savent bien les joueurs qui hasardent leur fortune aux dés, car rien de leur fortune ne les sert dans l'instant mais voici qu'elle devient caution d'un dé et toute pathétique dans la main, et tu lances sur la table grossière tes cubes d'or qui deviennent déroulement des plaines, des pâturages et des moissons de ton domaine.

L'homme donc revient déambulant dans la lumière de sa victoire, l'épaule lourde du poids des armes qu'il a conquises, et peut-être même fleuries de sang. Et voici qu'il rayonne pour un temps seulement, peut-être, mais pour un temps. Car tu ne peux vivre de ta victoire.

Donc l'acceptation du risque de mort, c'est l'acceptation de la vie. Et l'amour du danger, c'est l'amour de la vie. De même que ta victoire, c'était ton risque de défaite surmonté par ta création, et tu n'as jamais vu l'homme, régnant sans risque sur les animaux domestiques, se prévaloir d'être vainqueur.

Mais j'exige plus de toi, si je te veux soldat fertile pour l'empire. Bien qu'il soit ici un seuil difficile à franchir, car une chose est d'accepter le risque de mort, autre chose d'accepter la mort.

Je te veux d'un arbre et soumis à l'arbre. Je veux que ton orgueil loge dans l'arbre. Et ta vie, afin qu'elle prenne un sens.

L'acceptation du risque n'est cadeau qu'à toi-même.

Tu aimes respirer pleinement et dominer les filles par ton éclat. Et cette acceptation du risque, tu as besoin de la raconter, elle est marchandise pour échange. Ainsi vantards mes caporaux. Mais ils n'honorent encore qu'eux-mêmes.

Autre chose de perdre ta fortune aux dés pour l'avoir voulu ressentir et bloquer toute dans ta main, pour avoir voulu la sentir dans ta main, concrète et substantielle, et toute présente dans l'instant même, avec son poids de chaume et d'épis engrangés, et de bêtes dans leurs pâturages, et de villages aux respirations de fumée légère qui sont signe de la vie de l'homme, et autre chose tes mêmes granges, tes mêmes bêtes, tes mêmes villages, de t'en dépouiller pour vivre plus loin. Autre chose d'aiguiser ta fortune et de la faire brûlante dans l'instant du risque, et de la renoncer, comme tel qui se dépouille un à un de ses vêtements, et dédaigneusement se décortique de ses sandales sur la plage, afin d'épouser, nu, la mer.

Te faut mourir pour épouser.

Te faut survivre à la façon des vieilles qui s'usent les yeux à la couture des draps d'église dont elles habillent leur Dieu. Elles se font vêtement d'un Dieu. Et la tige de lin, par le miracle de leurs doigts, se fait prière.

Car tu n'es que voie et passage et ne peux réellement vivre que de ce que tu transformes. L'arbre, la terre en branches. L'abeille, la fleur en miel. Et ton labour, la terre noire en incendie de blé.

M'importe donc d'abord que ton Dieu te soit plus réel que le pain où tu plantes les dents. Alors t'enivrera jusqu'à ton sacrifice, lequel sera mariage dans l'amour.

Mais tu as tout détruit et tout dilapidé, ayant perdu le sens de la fête, et croyant t'enrichir de distribuer tes provisions au jour le jour. Car tu te trompes sur le sens du temps. Sont venus tes historiens, tes logiciens et tes critiques. Ont considéré les matériaux et, de ne rien lire au travers, t'ont conseillé d'en jouir. Et tu as refusé le jeûne qui était condition du repas de fête. Tu as refusé l'amputation de la part de blé qui, d'être brûlé pour la fête, créait la lumière du blé.

Et tu ne conçois plus qu'il soit un instant qui vaille la vie, aveuglé que tu es par ta misérable arithmétique.

CXCI

Me vint donc de méditer sur l'acceptation de la mort. Car logiciens, historiens et critiques ont célébrée pour eux-mêmes les matériaux qui servent à tes basiliques (et tu as cru qu'il s'agissait d'eux, alors qu'une anse d'aiguière d'argent, si la courbe s'en montre heureuse, vaut plus que l'aiguière d'or tout entière et te caresse mieux l'esprit et le cœur). Voici donc que, mal éclairé dans la direction de tes désirs, tu imagines tirer ton bonheur de la possession et t'essouffles à empiler en tas les pierres qui eussent été ailleurs pierres de basilique, et dont tu fais la condition de ton bonheur. Alors que d'une seule pierre tel autre se réchauffe l'esprit et le cœur s'il y taille le visage de son dieu.

Tu es semblable au joueur qui, d'ignorer le jeu des échecs, cherche son plaisir dans l'empilage de pièces d'or et d'ivoire, et n'y trouve que l'ennui, alors que l'autre, que la divinité des règles a réveillé au jeu subtil, fera sa lumière de simples copeaux d'un bois grossier. Car l'envie de tout dénombrer te fait t'attacher aux matériaux et non au visage qu'ils composent et qu'il importe d'abord de reconnaître. C'est pourquoi il s'ensuit nécessairement que tu tiennes d'abord à la vie comme à l'empilage des jours, alors que si le temple est pur de lignes, tu serais bien fou de regretter qu'il n'ait pas assemblé plus de pierres.

Ne me décompte donc pas, pour m'éblouir, le nombre des pierres de ta maison, des pâturages de ton domaine, des bêtes de tes troupeaux, des bijoux de ta femme, ni même des souvenirs de tes amours. Peu m'importe. Je veux connaître la qualité de la maison bâtie, la ferveur de la religion de ton domaine, et si le repas s'y déroule joyeux au soir du travail accompli. Et quel amour tu as construit et contre quoi, de plus durable que toi-même, s'est échangée ton existence. Je te veux devenu. Je te veux lire à ta création, non aux matériaux inemployés dont tu fais ta vaine gloire.

Mais tu me viens avec ce litige sur l'instinct. Car il te pousse à fuir la mort et tu as observé de tout animal qu'il cherche à vivre. « La vocation de survivre, me diras-tu,

domine toute vocation. Le présent de la vie est inestimable et je me dois d'en sauver en moi la lumière. » Et tu combattras avec héroïsme pour te sauver, certes. Tu montreras le courage du siège, ou de la conquête, ou du pillage. Tu t'enivreras de l'ivresse du fort qui accepte de tout jeter dans la balance afin de mesurer qu'il pèse. Mais tu n'iras point mourir en silence dans le secret du don consenti.

Cependant je te montrerai le père qui vient de plonger dans la vocation du gouffre, à cause que son fils s'y débat et que son visage apparaît encore par intervalles, de plus en plus pâle, comme de l'apparition de la lune dans les déchirures du nuage. Et je te dirai : « Le père, donc, n'est pas dominé par l'instinct de vivre...

— Oui, diras-tu. Mais l'instinct va plus loin. Il vaut pour le père et le fils. Il vaut pour la garnison qui délègue ses membres. Le père est lié au fils... »

Et plus souhaitable, et complexe, et lourde de mots est ta réponse. Mais je te dirai encore pour t'instruire :

« Certes, il est un instinct vers la vie. Mais il n'est qu'un aspect d'un instinct plus fort. L'instinct essentiel est l'instinct de la permanence. Et celui-là qui a été bâti vivant de chair, cherche sa permanence dans la permanence de sa chair. Et celui-là qui a été bâti dans l'amour de l'enfant, cherche sa permanence dans le sauvetage de l'enfant. Et celui-là qui a été bâti dans l'amour de Dieu cherche sa permanence dans son ascension en Dieu. Tu ne cherches point ce que tu ignores, tu cherches à sauver les conditions de ta grandeur dans la mesure où tu la sens. De ton amour dans la mesure où tu éprouves l'amour. Et je puis t'échanger ta vie contre plus haut qu'elle, sans que rien te soit enlevé. »

CXCII

Car tu n'as rien deviné de la joie si tu crois que l'arbre lui-même vit pour l'arbre qu'il est, enfermé dans sa gaine. Il est source de graines ailées et se transforme et s'embellit de génération en génération. Il marche, non à ta façon, mais comme un incendie au gré des vents.

Tu plantes un cèdre sur la montagne et voilà ta forêt qui lentement, au long des siècles, déambule.

Que croirait l'arbre de soi-même ? Il se croirait racines, tronc et feuillages. Il croirait se servir en plantant ses racines, mais il n'est que voie et passage. La terre à travers lui se marie au miel du soleil, pousse des bourgeons, ouvre des fleurs, compose des graines, et la graine emporte la vie, comme un feu préparé mais invisible encore.

Si je sème au vent j'incendie la terre. Mais tu regardes au ralenti. Tu vois ce feuillage immobile, ce poids de branches bien installées, et tu crois l'arbre sédentaire, vivant de soi, muré en soi. Myope et le nez contre, tu vois de travers. Te suffit de te reculer et d'accélérer le pendule des jours, pour voir de ta graine jaillir la flamme et de la flamme d'autres flammes et marcher ainsi l'incendie se dévêtant de ses dépouilles de bois consumé, car la forêt brûle en silence. Et tu ne vois plus cet arbre-ci ni l'autre. Et tu comprends bien, des racines, qu'elles ne servaient ni l'un ni l'autre, mais ce feu dévorant en même temps que constructeur, et la masse de feuillage sombre qui habille ta montagne n'est plus que terre fécondée par le soleil. Et s'installent les lièvres dans la clairière, et dans les branches les oiseaux. Et tu ne sais plus, de tes racines, dire qui d'abord elles servent. Il n'est plus qu'étapes et passages. Et pourquoi voudrais-tu croire de l'arbre ce que tu ne crois point de la semence ? Tu ne dis point : « La semence vit pour soi. Elle est accomplie. La tige vit pour soi. Elle est accomplie. La fleur en quoi elle se change vit pour soi, elle est accomplie. La semence qu'elle a composée vit pour soi, elle est accomplie. » Et de même une fois encore du germe neuf qui pousse sa tige têtue entre les pierres. Quelle étape me vas-tu choisir pour la faire aboutissement ? Moi, je ne connais rien qu'ascension de la terre dans le soleil.

Ainsi de l'homme et de mon peuple dont j'ignore où il va. Closes sont les granges et murées les demeures quand vient la nuit. Dorment les enfants, dorment les vieilles et les vieux, que saurais-je dire de leur chemin ? Si difficile à démêler, si imparfaitement précisé par la démarche d'une saison, laquelle n'ajoute qu'une ride à la vieille, laquelle n'ajoute que quelques mots au langage de l'enfant, laquelle à peine change le sourire. Laquelle

ne change rien de la perfection ni de l'imperfection de l'homme. Et cependant, mon peuple, je te vois, si j'embrasse des générations, t'éveiller à toi-même et te reconnaître.

Mais certes nul ne pense hors de soi. Et cela est bien ainsi. Importe que le ciseleur cisèle l'argent sans se distraire. Que le géomètre songe géométrie. Que le roi règne. Car ils sont condition de la marche. De même que les forgeurs de clous chantent les cantiques des forgeurs de clous, et les scieurs de planches, les cantiques des scieurs de planches, bien qu'ils président à la naissance du navire. Mais salutaire leur est la connaissance du voilier par le poème. N'en aimeront pas moins leurs planches et leurs clous, bien au contraire, ceux qui auront ainsi compris qu'ils se retrouvent et s'achèvent dans ce long cygne ailé et nourri des vents de la mer.

Ainsi, bien que ton but ne t'épargne point, du fait même de sa grandeur, de balayer une fois de plus ta chambre au petit jour, ou de semer cette poignée d'orge après tant d'autres, ou de refaire tel geste de travail, ou d'instruire ton fils d'un mot de plus ou d'une prière — de même que la connaissance du voilier te doit faire chérir et non dédaigner tes planches et tes clous — ainsi je te veux connaissant avec certitude qu'il ne s'agit ni de ton repas, ni de ta prière, ni de ton labour, ni de ton enfant, ni de ta fête auprès des tiens, ni de l'objet dont tu honores ta maison, car ils ne sont que condition, voie et passage. Sachant que, de t'en avertir, loin de te les faire mépriser je te les ferai honorer mieux les uns et les autres, de même que le chemin et ses détours, et l'odeur de ses églantiers et ses sillons et ses pentes au fil des collines, tu l'en chériras et connaîtras mieux s'il est, non méandre stérile où tu t'ennuies, mais route vers la mer.

Et je ne te permets point de dire : « A quoi me sert ce balayage, ce fardeau à traîner, cet enfant à nourrir, ce livre à connaître ? » Car s'il est bon que tu t'endormes, rêves de soupe et non d'empire, à la façon des sentinelles, il est bon que tu te tiennes prêt pour la visite, laquelle ne s'annonce point, mais fait pour un instant ta clarté d'œil et d'oreille, et change ton balayage triste en service d'un culte qu'il n'est point de mots pour contenir.

Ainsi chaque battement de ton cœur, chaque souf-

france, chaque désir, chaque mélancolie du soir, chaque repas, chaque effort de travail, chaque sourire, chaque lassitude au fil des jours, chaque réveil, chaque douceur de t'endormir, ont sens du dieu qui se lit au travers.

Vous ne trouverez rien si vous vous changez en sédentaire, croyant être provision faite, vous-même, parmi vos provisions. Car il n'est point de provision et, qui cesse de croître, meurt.

CXCIII

Car te ruine ton égalité. Tu dis : « Que l'on partage cette perle entre tous. Chacun des plongeurs l'eût pu trouver. »

Et la mer n'est plus merveilleuse, source de joie et miracle de la destinée. Et la plongée de tel ou tel n'est plus cérémonial d'un miracle et merveilleuse comme une aventure de légende, à cause de telle perle noire trouvée l'autre année par un autre.

Car de même que je te désire économisant toute l'année et te réduisant et te privant afin d'épargner pour la fête unique dont le sens ne loge point dans l'état de fête, car la fête n'est que d'une seconde — la fête est éclosion, victoire, visite du prince — mais dont le sens est de parfumer toute ton année du goût de souhait et du souvenir de la récompense car n'est beau le chemin que s'il va vers la mer — et tu prépares le nid en vue de l'éclosion qui n'est point de l'essence du nid, et tu peines au combat en vue d'une victoire qui n'est point de l'essence du combat, et tu prépares, l'an durant, ta maison pour le prince — de même je te désire n'égalisant pas de l'un en l'autre au nom d'une vaine justice, car tu ne feras point égaux tel qui est vieux de tel qui est jeune, et ton égalité toujours sera bancale. Et ton partage de la perle ne donnera rien à aucun, mais je te veux te dépouillant de ta maigre part afin que celui-là qui trouvera la perle entière revienne chez soi tout rayonnant de son sourire et, car sa femme l'interroge, disant « Devine ! » et laissant bien voir son poing fermé, car il veut agacer la curiosité et se réjouir en soi du bonheur qu'il a le pouvoir de répandre rien qu'en ouvrant les doigts...

Et tous sont enrichis. Car il est preuve que la fouille

de la mer est autre chose qu'un simple labeur de misère. Ainsi les récits d'amour, que te chantent mes conteurs, t'enseignent le goût de l'amour. Et la beauté qu'ils célèbrent embellit toutes les femmes. Car s'il en est une qui vaut que l'on meure pour la douceur de sa capture, c'est l'amour qui vaut que l'on meure, à travers elle, et toute femme en est enchantée et embellie, car chacune, peut-être, cache dans son secret le trésor particulier d'une perle merveilleuse, comme la mer.

Et tu n'approcheras plus l'une d'elles sans que te batte un peu le cœur, comme les plongeurs du golfe de Corail, lorsqu'ils épousent la mer.

Tu es injuste pour les jours ordinaires quand tu prépares la fête, mais la fête à venir embaume les jours ordinaires, et tu es plus riche de ce qu'elle soit. Tu es injuste envers toi-même si tu ne partages pas la perle du voisin, mais la perle qui lui échoit illuminera tes plongées futures, de même que la fontaine dont je parlais, laquelle coule au cœur de l'oasis lointaine, enchante le désert.

Ah ! ta justice exige que les jours ressemblent aux jours et que les hommes ressemblent aux hommes. Si ta femme crie tu la peux répudier afin d'élire l'autre qui ne crie pas. Car tu es armoire pour cadeau et tu n'as pas reçu le tien. Mais je désire perpétuer l'amour. Il n'est d'amour que là où le choix est irrévocable car il importe d'être limité pour devenir. Et le plaisir de l'embuscade et de la chasse et de la capture est autre que de l'amour. Car ta signification, alors, est de chasseur. Celle de la femme, d'être l'objet de ta capture. C'est pourquoi une fois capturée elle ne vaut plus rien puisqu'elle a servi. Qu'importe au poète le poème écrit ? Sa signification est de créer plus loin. Mais si j'ai refermé la porte sur le couple de ta maison, faut bien que tu ailles plus loin qu'elle. Ta signification est d'époux. Et celle de la femme est d'épouse. J'ai rempli le mot d'un sens plus lourd et tu dis « Mon épouse... » avec le sérieux du cœur. Mais tu découvres d'autres joies. Et d'autres souffrances certes. Mais elles sont condition de tes joies. Tu peux mourir pour celle-là puisqu'elle est de toi comme tu es d'elle. Tu ne meurs point pour ta capture. Et ta fidélité est fidélité de croyant et non de chasseur fatigué. Laquelle fidélité est autre et répand l'ennui, non la lumière.

Et certes, il est des plongeurs qui ne trouveront point

la perle. Il est des hommes qui ne trouveront qu'amertume dans le lit qu'ils auront choisi. Mais la misère des premiers est condition du rayonnement de la mer. Lequel vaut pour tous et pour ceux aussi qui n'ont rien trouvé. Et la misère des seconds est condition du rayonnement de l'amour, lequel vaut pour tous, et pour ceux aussi qui sont malheureux. Car le souhait, le regret, la mélancolie vers l'amour vaut mieux que la paix d'un bétail auquel l'amour est étranger. De même que, du fond du désert où tu peines dans la soif et les ronces, tu préfères le regret à l'oubli des fontaines.

Car là est le mystère qu'il m'a été donné d'entendre. De même que tu fondes ce dont tu t'occupes, que tu luttes pour, ou contre — et c'est pourquoi tu combats mal si tu combats par simple haine du dieu de ton ennemi et qu'il te faut, pour accepter la mort, combattre d'abord pour l'amour du tien — de même tu es éclairé, allaité et augmenté par cela même que tu regrettes, désires, ou pleures, tout autant que par ta capture. Et la mère au visage craquelé en qui le deuil, en prenant son sens, s'est fait sourire, vit du souvenir de l'enfant mort.

Si je te ruine les conditions de l'amour pour t'autoriser à n'en point souffrir, que t'aurai-je apporté ? Un désert sans fontaine est-il plus doux à ceux qui ont perdu la piste et meurent de soif ?

Et moi je dis que la fontaine, si elle a bien été chantée et bâtie dans ton cœur, te verse, une fois que te voilà marié au sable et prêt à te dévêtir de ton écorce, une eau tranquille qui n'est point des choses mais du sens des choses, et je saurai encore te tirer un sourire en te disant la douceur du chant des fontaines.

Comment ne me suivrais-tu point ? Je suis ta signification. D'un regret, j'enchante ton sable. Je t'ouvre l'amour. D'un parfum je fais un empire.

CXCIV

Je te veux dessiller les yeux car tu te trompes sur le cérémonial. Tu le crois arrangement gratuit ou enjolivement supplémentaire. Celui-là qui éprouve l'amour tu le juges brimé par les règles comme venant

d'un dieu un peu fantasque et qui ne les édicterait que pour, au mieux, te favoriser ici en rognant là, comme il en serait d'une vie éternelle qui exigerait d'amputer sur le sentiment, alors que les règles te font être celui-ci ou celui-là et te fondent du même coup qu'elles te briment, car tu rencontres ces limites lorsque tu es, et l'arbre est dessiné selon les lignes de force de sa graine. Mais je te l'ai dit de l'image quand elle est belle. Elle est point de vue et goût des choses. Et de tel point de vue tu penses autrement sur le repas, sur le repos, sur la prière, sur le jeu et sur l'amour. Je ne connais point de compartiment car tu n'es point somme de morceaux, mais un qui domine, et non divisible. Et de ce visage de pierre qu'a sculpté mon sculpteur, si je change le nez, me faut aussi changer l'oreille ou, plus exactement, j'en ai changé tout le pouvoir et l'action aussi de l'oreille. Donc, si je t'impose une fois l'an de te prosterner face au désert pour y honorer l'oasis chantante qu'il cache dans ses plis, tu retrouveras son mystère dans la femme, ou dans le travail, ou dans la maison. Ainsi, de te donner un ciel d'étoiles je t'ai changé dans tes relations avec l'esclave, avec le roi, avec la mort. Tu es racine mère du feuillage et, si je te change dans la racine, change ton feuillage. Et je n'ai point vu d'hommes transformés par des arguments de logiciens, je ne les ai point vus se convertir en profondeur sous l'emphase du prophète bigle. Mais, de m'être adressé en eux à l'essence, par le jeu d'un cérémonial, je les ai ouverts à ma lumière.

Tu réclames l'amour contre les règles qui l'interdisent. Et ces règles-là ont fondé l'amour. Et la mélancolie de ne point éprouver l'amour, laquelle mélancolie tu dois aux règles, voilà déjà l'amour.

Le désir d'amour c'est l'amour. Car tu ne saurais désirer ce qui ne t'est point encore conçu. Et là où les frères ne sont point chéris, faute de structure ou de coutume qui donnent un sens au rôle de frère (et comment aimerais-tu à cause d'une simple promiscuité de table ?) Je n'ai point observé que personne regrettât de ne point mieux aimer son frère. Tu regrettes l'amour conçu et la femme qui s'en va, mais nulle passante indifférente ne t'incite à dire avec désespoir : « Je serais heureux si je l'aimais... »

Quand tu pleures l'amour c'est qu'est né l'amour. Et certes les règles te font voir, si elles fondent l'amour, que tu pleures l'amour et tu crois que l'amour te pourrait exalter hors des règles, alors que simplement fondant l'amour, elles t'offrent ses joies et ses supplices, de même que l'existence d'une fontaine de palmeraie te fait cruel le sable aride et que certes l'absence de fontaine est sœur pour toi de l'existence des fontaines. Car tu ne pleures point ce que tu ne sais concevoir. Bâtissant des fontaines je bâtis aussi leur absence. Et t'offrant des diamants je fonde la pauvreté en diamants. Et la perle noire des mers, récoltée une fois l'an, fonde tes plongées inutiles. Et le don de la perle noire te paraît viol, et rapt et injustice, et tu la détruis de la diviser dans son pouvoir. Alors qu'il n'était besoin que de comprendre car tu es plus riche de ce qu'elle soit, même pour autrui, que du vide uniforme des mers.

Ils ont fondé leur misère en souhaitant l'égalité du râtelier dans leur étable. Et qu'on les serve. Et si d'eux tu honores la foule tu fondes la foule en eux. Mais si en chacun tu honores l'homme, tu fondes l'homme, et les voilà sur le chemin des dieux.

Me tourmente qu'ils aient renversé leur vérité, de s'être faits aveugles à l'évidence, laquelle est que la condition de la naissance du navire, donc la mer, brime le navire, et que la condition de l'amour brime l'amour et que la condition de ton ascension brime ton ascension. Car il n'est point d'ascension sans pesanteur.

Mais ceux-là disent « Notre ascension est brimée !... » Ils te détruisent ses entraves et leur espace n'a plus de pente. Et les voilà cohue de foire, ayant ruiné le palais de mon père où tous les pas avaient un sens.

C'est pourquoi tu les entends qui s'interrogent sur les aliments spirituels qu'il convient de fournir aux hommes afin de vivifier leur esprit et d'ennoblir leur cœur. Ils t'ont répandu les hommes en vrac, les nourrissant au râtelier, les ont changés en bétail sédentaire, et, comme ils ont déjà agi par amour de l'homme, pour le délivrer dans sa noblesse et sa clarté et sa grandeur, bien leur est nécessaire désormais de s'effrayer de ce que s'épais-

sissent l'esprit et le cœur. Mais de ta cohue que feront-ils ? Leur chanteront des chants de galères pour les émouvoir, réveilleront en eux de faibles fantômes qui ont oublié les galères, mais courbent encore vaguement l'épaule par peur des coups. Ainsi, vaguement, tu transportes en eux les mots du poème. Mais son pouvoir ira s'amenuisant. Ils écouteront bientôt le chant des galères sans en ressentir les coups oubliés, et la paix de l'étable n'en sera plus troublée car tu as vidé de pouvoir la mer. Alors te viendra, face à ceux qui rumineront leur mangeaille, l'angoisse sur le sens de la vie et le mystère des exaltations de l'esprit, lequel sera mort. Et tu chercheras ton objet perdu comme s'il était objet parmi d'autres. Et tu inventeras quelque chant de la nourriture, lequel s'époumonera à répéter : « Je mange... » sans rien ajouter au goût du pain. Ne comprenant point qu'il ne s'agit point d'un objet à distinguer parmi d'autres objets, ni à célébrer parmi d'autres, car ne se cache point quelque part dans l'arbre l'essence de l'arbre, et qui veut peindre la seule essence ne peindra rien.

Point n'est surprenant que tu t'épuises dans la recherche d'une culture du sédentaire car il n'en est point.

« Faire don de la culture, disait mon père, c'est faire don de la soif. Le reste viendra de soi-même. » Mais tu ravitailles en breuvage de confection des ventres repus.

L'amour est appel vers l'amour. Ainsi de la culture. Elle réside dans la soif même. Mais comment cultiver la soif ?

Tu ne réclames que les conditions de ta permanence. Celui-là qu'a fondé l'alcool réclame l'alcool. Non que l'alcool lui soit profitable, car il en meurt. Celui-là qu'a fondé ta civilisation réclame ta civilisation. Il n'est d'instinct que de la permanence. Cet instinct domine l'instinct de vivre.

Car j'en ai vu beaucoup qui préféraient la mort à la vie laissée hors de leur village. Et tu l'as vu des gazelles mêmes ou des oiseaux, lesquels, si tu les captures, se laissent mourrir.

Et si l'on t'arrache à ta femme, à tes enfants, à tes coutumes ou que l'on éteigne dans le monde la lumière

dont tu vivais — car même du creux d'un monastère elle rayonne — alors il se peut que tu en meures.

Si alors je te veux sauver de la mort suffit que je t'invente un empire spirituel où ta bien-aimée est comme en réserve pour t'accueillir. Alors te voilà continuant de vivre car ta patience est infinie. La maison dont tu es te sert dans ton désert, quoique lointaine. La bien-aimée te sert quoique lointaine et quoique endormie.

Mais tu ne supportes point qu'un nœud se défasse, répandant ses objets en vrac. Et tu meurs si meurent tes dieux. Car tu en vis. Et de cela seul dont tu peux mourir tu peux vivre.

Si je t'éveille à quelque sentiment pathétique tu le transporteras de génération en génération. Tu enseigneras tes enfants à lire ce visage au travers des choses, comme le domaine à travers les matériaux du domaine, lequel est seul à aimer.

Car tu ne mourrais point pour les matériaux. Ce sont eux qui se doivent, non à toi car tu n'es que voie et passage, mais au domaine. Et tu les lui soumets. Mais si un domaine est devenu, alors tu mourras pour sauver son intégrité.

Tu mourras pour le sens du livre, non pour l'encre ni le papier.

Car tu es nœud de relations et ton identité ne repose point sur ce visage, cette chair, cette propriété, ce sourire, mais sur telle construction qui à travers toi, s'est bâtie, mais sur tel visage apparu qui est de toi et qui te fonde. Son unité se lie à travers toi, mais en retour tu es de lui.

Rarement tu peux en parler : il n'est point de mots pour le transporter à autrui. Ainsi de ta bien-aimée. Si tu me dis son nom, ces syllabes n'ont point pouvoir de transporter en moi l'amour. Me faut me la montrer. Ce qui est de l'empire des actes. Non des paroles.

Mais tu connais le cèdre. Et si je dis « un cèdre » je transporte en toi sa majesté. Car on t'a éveillé au cèdre, lequel est, en plus du tronc, des branches, des racines et du feuillage.

Je ne connais d'autre moyen pour fonder l'amour que de te faire sacrifier à l'amour. Mais eux reçoivent leur mangeaille sur leur litière, quels sont leurs dieux ?

Tu prétends me les augmenter en les engraissant de présents, mais ils en meurent. Tu ne peux vivre que de

cela que tu transformes, et dont un peu chaque jour, puisque tu t'échanges contre, tu meurs.

Le savent bien mes vieilles qui s'usent les yeux aux jeux d'aiguille. Tu leur dis de sauver leurs yeux. Et leurs yeux ne leur servent plus. Tu as ruiné leur échange.

Mais eux contre quoi s'échangent-ils, ceux que tu prétends rassasier ?

Tu peux fonder la soif de la possession, mais la possession n'est point échange. Tu peux fonder la soif de l'empilage des étoffes brodées. Mais tu ne fondes que l'âme d'entrepôt. Comment fonderas-tu la soif d'user les yeux aux jeux d'aiguille ? Car celle-là seule est soif de véritable vie.

Moi, dans le silence de mon amour, j'ai bien observé mes jardiniers et mes fileuses de laine. J'ai remarqué qu'il leur était donné peu de chose, et beaucoup demandé.

Comme si reposait sur eux, comme sur elles, le sort du monde.

Chaque sentinelle je la veux responsable de tout l'empire. Et celui-là, de même, contre les chenilles, au seuil du jardin. Et l'autre qui coud la chasuble d'or ne répand peut-être qu'une faible lumière, mais elle fleurit son Dieu et c'est un Dieu mieux fleuri que la veille qui rayonne sur elle à son tour.

Je ne sais point ce que signifie élever l'homme s'il ne s'agit point de l'enseigner à lire des visages au travers des choses. Je perpétue les dieux. Ainsi du plaisir du jeu des échecs. Je le sauve en sauvant les règles mais tu leur veux fournir des esclaves qui leur gagnent leurs parties d'échecs.

Tu veux faire cadeau des lettres d'amour, ayant observé de certains qu'ils pleuraient s'ils en recevaient, et tu t'étonnes de ne point leur tirer de larmes.

Ne te suffit point de donner. Eût fallu bâtir celui qui reçoit. Pour le plaisir d'échecs eût fallu bâtir le joueur. Pour l'amour eût fallu bâtir la soif d'amour. Ainsi l'autel d'abord pour recevoir le dieu. Moi j'ai bâti l'empire dans le cœur de mes sentinelles en les contraignant à faire les cent pas sur les remparts.

CXCV

Un poème parfait qui résiderait dans les actes et sollicitant tout, jusqu'à tes muscles, de toi-même. Tel est mon cérémonial.

Faibles échos, ébauches de mouvement, que je noue en toi par les mots doués de pouvoir. J'invente le jeu des galères. Tu y veux bien entrer et courber un peu les épaules.

Mais les règles, mais les rites, mais les obligations, et la construction du temple, mais le cérémonial des jours, certes voilà une autre action.

L'écriture a été de t'y convertir en te faisant faiblement te connaître ainsi devenu, et espérer.

Et certes, de même que tu peux me lire distrait et ne point ressentir, tu peux subir le cérémonial sans grandir. Et ton avarice peut loger à l'aise dans la générosité du rituel.

Mais je ne prétends pas te régir pour chaque heure, de même que je ne prétends pas, de ma sentinelle, qu'elle soit dans chaque heure fervente à l'empire. Me suffit qu'une, parmi d'autres, le soit. Et, de celle-là, je ne prétends pas qu'elle soit fervente dans chaque instant mais que, si elle rêve d'ordinaire de l'heure de la soupe, lui viennent, comme éclair, illumination de la sentinelle, sachant trop bien que l'esprit dort et ne sait voir en permanence, sinon ce feu brûlerait les yeux, mais que la mer a sens de la perle noire autrefois trouvée, l'année sens de la fête unique, et la vie sens de l'accomplissement dans la mort.

Et peu m'importe que mon cérémonial me prenne un sens abâtardi chez les bâtards de cœur. J'ai observé, au cours de mes conquêtes, les tribus noires et le sorcier

qui les conviait, par appétit sordide, d'engraisser de leurs présents quelque bâton de bois peint en vert.

Que m'importe que le sorcier mésestime son rôle ! Le pouce du sculpteur crée la vie.

CXCVI

L'AUTRE qui exige la reconnaissance : il a fait pour eux ceci ou cela... mais il n'est point non plus de don récolté et provision faite. Ton don est circulation de l'un en l'autre. Si tu ne donnes plus, tu n'as rien donné. Tu me diras : « J'ai été méritoire hier et j'en garde le bénéfice. » Et je répondrai : « Non ! Tu serais mort ayant ce mérite si tu étais mort hier, certes, mais tu n'es pas mort hier. Compte seul ce que tu es devenu à l'heure de la mort. Du généreux que tu étais hier, tu as tiré de toi ce ladre d'aujourd'hui. Celui qui mourra sera ladrerie. »

Tu es racine d'un arbre qui vit de toi. Tu es lié à l'arbre. Il est devenu ton devoir. Mais la racine dit : « J'ai trop expédié de sève ! » L'arbre alors meurt. La racine se peut-elle flatter d'avoir droit à la reconnaissance du mort ?

La sentinelle, si elle se lasse de surveiller l'horizon et qu'elle s'endorme, la ville meurt. Il n'est point de provision de rondes déjà accomplies. Il n'est point de provision de battements réservés quelque part par ton cœur. Ton grenier lui-même n'est point provision. Il est escale. Et tu laboures la terre dans le même temps que tu le pilles. Mais tu te trompes en toutes choses. Tu t'imagines te reposer de la création par l'empilage des objets créés dans le musée. Tu y empiles ton peuple lui-même. Mais il n'est point d'objets. Il est des sens divers de ce même objet dans divers langages. N'est point la même, la perle noire pour le plongeur, la courtisane ou le marchand. Le diamant vaut quand tu l'extrais, quand tu le vends, quand tu le donnes, quand tu le perds, quand tu le retrouves, quand il pare un front pour une fête. Je ne sais rien du diamant usuel. Le diamant de tous les jours n'est que caillou vide. Et le savent bien celles qui le détiennent. Elles l'enferment dans le coffre le plus secret afin qu'il y dorme. Elles ne l'en tirent que le jour

de l'anniversaire du roi. Il devient alors mouvement d'orgueil. Elles l'ont reçu au soir du mariage. Il était mouvement d'amour. Il a été une fois miracle pour qui a rompu sa gangue.

Les fleurs valent pour les yeux. Mais les plus belles sont celles dont j'ai fleuri la mer pour honorer des morts. Et nul jamais ne les contemplera.

Celui-là parle au nom de son passé. Il me dit : « Je suis celui qui... » J'accepte donc de l'honorer à condition qu'il soit mort. Mais, du seul véritable géomètre mon ami, je n'ai jamais entendu qu'il se prévalût de ses triangles. Il était serviteur des triangles et jardinier d'un jardin de signes. Une nuit que je lui disais : « Te voilà fier de ton travail, tu as beaucoup donné aux hommes... », il se tut d'abord, puis me répondit :

« Il ne s'agit point de donner, je méprise qui donne ou reçoit. Comment vénérerais-je l'insatiable appétit du prince qui revendique les présents ? De même de ceux qui se laissent dévorer. Ainsi la grandeur du prince nie leur grandeur. Il est à choisir entre l'une ou l'autre. Mais le prince qui m'abaisse je le méprise. Je suis de sa maison et il se doit de me grandir. Et si je suis grand je grandis mon prince.

« Qu'ai-je donné aux hommes ? Je suis d'entre eux. Je suis leur part de méditation sur les triangles. Les hommes à travers moi ont médité sur les triangles. A travers eux chaque jour j'ai mangé mon pain. Et j'ai bu le lait de leurs chèvres. Et je me suis chaussé du cuir de leurs bœufs. »

Je donne aux hommes, mais reçois tout des hommes. Où loge la préséance de l'un sur l'autre ? Si je donne plus, je reçois plus. Je me fais d'un plus noble empire. Tu le vois bien de tes financiers les plus vulgaires. Ils ne peuvent vivre d'eux-mêmes. Ils chargent quelque courtisane de leur fortune d'émeraudes. Elle rayonne. Ils sont, dès lors, de ce rayonnement. Les voilà satisfaits de si bien reluire. Et cependant pauvres ils sont : ils ne sont que d'une courtisane. Tel autre a tout donné au roi. « De qui es-tu ? — Je suis du roi. » Le voilà véritablement qui resplendit.

CXCVII

J'ai connu l'homme qui n'était que de soi car il méprisait jusqu'aux courtisanes. Je t'ai parlé déjà de ce ministre, opulent de ventre et lourd de paupières, qui, m'ayant trahi, se parjura et abjura à l'heure du supplice, se trahissant ainsi lui-même. Et comment n'eût-il pas trahi et l'un et l'autre ? Si tu es d'une maison, d'un domaine, d'un dieu, d'un empire, tu sauveras par ton sacrifice ce dont tu es. Ainsi de l'avare qui est d'un trésor. Il a fait son dieu d'un diamant rare. Il mourra contre les voleurs. Mais n'est point ainsi l'opulent de ventre. Il se considère comme idole. Ses diamants sont de lui et l'honorent — mais en retour il n'est point d'eux. Il est borne et mur et non chemin. Et si maintenant tu le domines et le menaces, au nom de quel dieu va-t-il mourir ? Il n'est rien en lui que ventre.

L'amour qui s'étale est amour vulgaire. Qui aime contemple et communique dans le silence avec son dieu. La branche a trouvé sa racine. La lèvre a trouvé sa mamelle. Le cœur s'emploie à la prière. Je n'ai que faire de l'opinion d'autrui. Ainsi l'avare lui-même cache à tous son trésor.

L'amour se tait. Mais l'opulence fait appel aux tambours. Qu'est-ce qu'une opulence qui n'est point étalée ? Qu'est-ce qu'une idole sans adorateurs ? N'est rien l'image de bois peint qui dort, sous les détritus, dans le hangar.

Donc mon ministre, opulent de ventre et lourd de paupières, avait coutume de dire : « Mon domaine, mes troupeaux, mes palais, mes candélabres d'or, mes femmes. » Il fallait bien qu'il existât. Il enrichissait l'admirateur qui se prosternait devant lui. Ainsi le vent, qui n'a point de poids ni d'odeur, connaît qu'il existe en creusant les blés. « Je suis, pense-t-il, puisque je courbe. »

Ainsi non seulement mon ministre goûtait-il l'admiration, mais il goûtait tout aussi bien la haine. Elle lui montait aux narines comme une preuve de soi. « Je suis, puisque je fais crier. » C'est pourquoi il passait sur le ventre du peuple, comme un char.

Aussi n'était rien en lui que vent de paroles vulgaires gonflant une outre. Car il importe, pour que tu sois, que monte l'arbre dont tu es. Tu n'es que charroi et voie et passage. Je veux voir ton Dieu pour croire en toi. Et mon ministre n'était que fosse pour empilage de matériaux.

C'est pourquoi je lui tins ce discours :

« De t'avoir si longtemps entendu dire : « Moi... moi... moi... » je me suis tourné, dans ma bonté, vers l'invitation de tes tambours et je t'ai regardé. Je n'ai rien vu qu'un entrepôt de marchandises. A quoi te sert-il de posséder ? Tu es magasin ou armoire, mais non plus utile ni plus réel qu'une armoire ou un magasin. Te plaît que l'on dise « l'armoire est pleine » mais qui est-elle ?

« Si je te fais trancher la tête pour me distraire de ta grimace qu'y aura-t-il de changé dans l'empire ? Tes coffres resteront en place. Que donnais-tu à tes richesses qui pourrait leur manquer ? »

L'opulent de ventre ne comprenait point la question, mais commençant de s'inquiéter il respirait mal. Je repris donc :

« Ne crois point que je m'inquiète au nom d'une justice difficile à fixer. Le trésor est beau qui pèse dans tes caves et ce n'est point lui qui me scandalise. Certes tu as pillé l'empire. Mais la graine aussi pille la terre pour construire l'arbre. Montre-moi l'arbre que tu as bâti ?

« Ne me gêne point que le vêtement de laine ou le pain de blé soit prélevé sur la sueur du berger et du laboureur afin qu'un sculpteur s'habille et mange. Leur sueur se change, si même ils l'ignorent, en visage de pierre. Le poète pille les greniers puisqu'il se nourrit des grains du grenier sans contribuer à la récolte. Mais il sert un poème. J'use du sang des fils de l'empire pour construire des victoires. Mais je fonde un empire dont ils sont fils. Sculpteur, arbre, poème, empire ? montre-moi qui tu sers. Car tu n'es que véhicule, voie et charroi...

« Quand tu auras répété mille années durant « moi... moi... moi... » qu'ai-je appris sur ta démarche ? Que sont devenus domaines, pierreries et réserves d'or au travers de toi ? Ne crois point que je me tourmente contre le glacier au nom des mares. Je n'irai point reprocher à la graine la gloutonnerie de son pillage. Elle n'est que ferment qui s'oublie, et l'arbre qu'elle

délivre la pille elle-même. Tu as pillé, mais qui te pille dont tu sois ? »

« Belle était cette reine d'un royaume lointain. Et les diamants sués par son peuple devenaient diamants de reine. Et les routiers et les vagabonds de son territoire s'ils débarquaient à l'étranger raillaient les routiers et les vagabonds : « Votre reine, disaient-ils, n'est pas endiamantée ! La nôtre est couleur de lune et d'étoile... » Mais voici que tes perles, tes diamants et tes domaines se nouent en toi pour ne rien célébrer que l'opulence d'un ventre lourd. De ces matériaux épars tu construis un temple qui est vulgaire et n'augmente point les matériaux. Tu es le nœud de leur diversité et ce nœud les dessert. La perle qui orne ton doigt est moins belle que simple promesse de la mer. Je romprai le nœud qui me scandalise et ferai de ton édifice litière et fumier pour d'autres arbres. Et de toi que ferai-je ? Que ferai-je de la semence d'arbre à travers laquelle la terre enlaidit comme la chair à travers l'abcès ? »

Cependant je souhaitais que l'on ne confondît point avec une maigre justice la haute justice que je servais. « Le hasard d'une démarche basse, me disais-je, a noué un trésor qui, divisé, ne serait rien. Il augmente qui le possède, mais il importe que qui le possède l'augmente. Je le pourrais diviser, distribuer et changer en pain pour le peuple, mais ceux de mon peuple, car ils sont nombreux, seront peu augmentés par ce surcroît d'un jour de nourriture. L'arbre une fois bâti, s'il est beau, je le veux changer en mât de voilier, non distribuer en bûches à tous pour feu d'une heure. Car peu les augmentera une heure de feu. Mais pleinement les embellira tous, le lancer à la mer d'un navire.

« Je veux de ce trésor tirer une image dont puissent s'égayer les cœurs. Je veux rendre aux hommes le goût du miracle, car il est bon que les pêcheurs de perles qui vivent pauvres, tant elles sont dures à déchiffrer du fond des mers, croient en la perle merveilleuse. Plus riches ils sont d'une perle trouvée par un seul une fois l'an, et qui change sa destinée, que d'un médiocre supplément de nourriture, dû au partage équitable de toutes les perles de la mer, car celle-là seule qui est unique fleurit pour tous le fond des mers. »

CXCVIII

Je cherchais donc dans ma haute justice un usage digne des richesses confisquées, car je ne me prononce point pour les pierres contre le temple. Peu m'intéressait de répandre le glacier en mare, de disperser le temple en matériaux divers et de soumettre le trésor au pillage. Car le seul pillage que j'honore est celui de la terre par la graine qui se pille soi-même aussi, car elle en meurt, au nom de l'arbre. Peu m'intéressait d'enrichir chacun, faiblement, selon son état, augmentant d'un bijou la courtisane, d'un boisseau de blé le laboureur, d'une chèvre le berger, d'une pièce d'or l'avare. Car misérable alors est l'enrichissement. M'importait de sauver l'unité du trésor afin qu'il rayonnât sur tous comme il en est de la perle indivisible. Car il se trouve que, si tu fondes un dieu, tu le donnes à chacun, en totalité, sans le réduire.

Voici donc que s'émeut ta soif de justice :

« Misérables, dis-tu, sont le laboureur et le berger. De quel droit les frustrerais-tu de leur dû, au nom d'un avantage qu'ils ne souhaitent point ou de quelque dieu qu'ils ignoreraient ? Je prétends disposer du fruit de mon travail. J'en nourrirai, s'il me plaît, les chanteurs. J'épargnerai, s'il me plaît, pour la fête. Mais de quel droit bâtiras-tu, si je la refuse, ta basilique sur ma sueur ? »

« Vaine, te dirai-je, est ta justice provisoire car elle n'est que d'un étage. Et il faut choisir. Les matériaux changent de signification en passant d'un étage à l'autre. Tu ne demandes point à la terre si elle souhaite former le blé. Car elle ne conçoit point le blé. Elle est terre, tout simplement. Tu ne souhaites point ce qui n'est pas encore conçu. Telle femme t'est indifférente. Tu ne souhaites point de l'aimer, bien que cet amour, s'il te brûlait, ferait peut-être ton bonheur.

Nul ne regrette de ne point désirer se faire géomètre. Nul ne regrette de ne point regretter car une telle démarche est absurde. C'est au blé de fonder la signification de la terre. Elle devient une terre à blé. De même tu ne demandes point au blé de souhaiter devenir conscience et lumière des yeux. Car il ne conçoit point la

lumière des yeux ni la conscience. Il est blé, tout simplement. C'est à l'homme de se nourrir et de changer en ferveur et prière du soir le pain de blé. Ainsi ne demande point à mon laboureur s'il désire, par sa sueur, devenir poème ou géométrie ou architecture, car mon laboureur ne les conçoit point. Il userait de son travail pour améliorer sa charrue, car il est laboureur, tout simplement.

Mais j'ai refusé de me prononcer pour les pierres contre le temple, pour la terre contre l'arbre, pour la charrue du laboureur contre la connaissance. Je respecte toute création, bien qu'elle se fonde en apparence sur l'injustice car tu nies la pierre pour bâtir le temple. Cependant la création une fois faite, ne dirai-je pas du temple qu'il est signification de la pierre et justice rendue ? Ne dirai-je pas de l'arbre qu'il est ascension de la terre ? Ne dirai-je pas de la géométrie qu'elle ennoblit le laboureur, lequel est homme, bien qu'il l'ignore ?

Je ne fonde point le respect de l'homme sur le partage vain de provisions vaines dans une égalité haineuse. Soldat et capitaine sont égaux en l'empire. Et je dirai que les mauvais sculpteurs sont les égaux du bon sculpteur en le chef-d'œuvre qu'il a créé, car ils lui ont servi de terreau pour son ascension. Ils ont été condition de sa vocation. Je dirai que le laboureur ou le berger sont les égaux du bon sculpteur en son chef-d'œuvre car ils auront été condition de sa création.

Cependant te tourmente encore que je pille ce laboureur qui ne reçoit rien en retour. Et tu rêves d'un empire où les casseurs de pierre le long des routes, les débardeurs du port et les soutiers se puissent enivrer de poésie, de géométrie et de sculpture, et s'imposer d'eux-mêmes, librement, un surcroît de travail pour te nourrir tes poètes, tes géomètres et tes sculpteurs.

Ce quoi faisant, tu confonds la route et le but, car certes j'ai en vue l'ascension de mon laboureur. Serait certes beau celui-là qui s'enivrerait de géométrie. Mais myope et le nez contre, tu veux résoudre ton opération dans le cycle d'une seule vie d'homme et tu prétends ne rien entreprendre qui enjambe les individus comme les générations. Ce en quoi tu te mens à toi-même.

Car tu chantes ceux-là qui sont morts contre la mer à bord de fragiles voiliers, ouvrant à leurs fils l'empire des Iles. Tu chantes ceux-là qui sont morts pour leurs

inventions sans en tirer profit, afin que d'autres les puissent parfaire. Tu chantes les soldats sacrifiés sur les remparts qui n'ont rien recueilli pour soi du sang versé. Tu chantes celui-là même qui plante un cèdre, bien qu'il soit vieux et n'espère rien d'une ombre lointaine.

Il est d'autres laboureurs et d'autres bergers que tel poème plus tard remboursera. Car le poème colonise lentement et l'ombre de l'arbre sera pour le fils. Il est bon que le sacrifice rembourse au plus tôt, mais je ne souhaite cependant point qu'il cesse trop vite d'être nécessaire. Car il est condition, signe et route de l'ascension. Trois années durant je cloue et je grée mon navire. Je ne suis remboursé ni par l'odeur des planches ni par le bruit des clous. Sera pour plus tard le jour de la fête. Or il est des navires longs à gréer. Si tu n'as plus à solliciter de sacrifices c'est que tu t'estimes satisfait des navires bâtis, des connaissances acquises, des arbres plantés, des sculptures faites et que tu juges venue l'heure de t'installer en sédentaire, pour l'usage des provisions, dans les coquilles d'autrui.

Dès lors j'irai moi m'installer sur la tour la plus haute afin d'observer l'horizon. Car sera proche l'heure du barbare.

Je te l'ai dit : il n'est point de provision faite. Il n'est que direction, ascension et démarche vers. Les laboureurs auront rejoint les géomètres — afin de recevoir leur plaisir en retour de leur sueur — quand les géomètres ne créeront plus. Si tu marches du même pas derrière l'ami, il importe, s'il a quelque avance et désire que tu le rejoignes, qu'il s'interrompe de marcher. Je te l'ai déjà dit : tu trouveras l'égalité, une fois la marche inutile, là seulement où servent les provisions, à l'heure de la mort, quand Dieu engrange.

Donc il me parut équitable de ne point diviser le trésor.

Car il n'est qu'une justice : je sauverai d'abord ce dont tu es. Justice pour les dieux ? justice pour les hommes ? Mais le dieu est de toi et je te sauverai s'il est possible, si ton sauvetage le grandit. Mais je ne te sauverai point contre tes dieux. Car tu es d'eux.

Je sauverai l'enfant, s'il est nécessaire, contre la mère,

car d'abord il a été d'elle. Mais elle est désormais de lui. Et je sauverai le rayonnement de l'empire contre le laboureur de même que le blé contre la terre. Je sauverai la perle noire dont tu seras, si même elle ne t'échoit point, car elle te fleurit toute la mer, contre le ridicule fragment de perle qui serait de toi et qui ne t'enrichirait guère. Je sauverai le sens de l'amour afin que tu puisses en être, contre l'amour qui serait de toi, comme une acquisition ou comme un droit, car alors tu n'y gagnerais point l'amour.

Je sauverai la source qui t'abreuve, contre ta soif elle-même, sinon tu mourras, d'esprit ou de chair.

Et je me moque bien de ce que les mots se tirent la langue et de ce que je paraisse prétendre t'accorder l'amour en le refusant, et te convier à vivre en t'imposant la mort, car les contraires sont invention du langage, lequel embrouille ce qu'il croit saisir. (Et s'ouvre l'ère de la grande injustice, quand tu exiges de l'homme qu'il se prononce pour ou contre, sous peine de mort.)

Donc il me parut équitable de ne point rembourser le trésor en le dispersant en gravats afin de rendre, car ils en furent pillés, son bijou à la courtisane, sa chèvre au berger, son boisseau de blé au laboureur et sa pièce d'or à l'avare, mais de rembourser à l'esprit ce qui fut emprunté à la chair. Ainsi fais-tu quand tu uses tes muscles à tailler la pierre puis, la victoire une fois gagnée, te frappes les mains l'une contre l'autre, pour te délivrer de leur poussière, te recules en plissant les yeux pour mieux voir, penches un peu la tête sur le côté, puis reçois le sourire du dieu comme une brûlure.

J'eusse certes pu colorer de quelque lumière la restitution pure et simple. Car autre chose est de posséder un bijou quelconque, une chèvre, un boisseau de blé, une pièce d'or, desquels tu ne tires guère de plaisir, et de les recevoir en conclusion d'un jour de fête et sommet du cérémonial. Car ces humbles présents ont couleur de cadeau du roi et don de l'amour. Et j'ai connu ce propriétaire de champs de roses innombrables, qui eût préféré s'en voir dépouiller jusqu'au dernier, plutôt que de perdre une seule rose fanée, cousue dans un humble carré de linge, et qu'il portait contre son cœur. Mais tel ou tel d'entre mes sujets eût pu se tromper et croire dans sa

stupidité tirer sa joie du blé, de la chèvre, de l'or, ou d'une rose fanée cousue dans un carré de linge. Et je désirais les instruire. J'eusse certes pu changer mon trésor en récompense. Le général vainqueur, tu l'ennoblis face à l'empire, ou celui-là qui t'inventa une fleur nouvelle, ou un remède, ou un navire. Mais il se fût agi là d'un marché et qui se fût justifié de soi-même, logique et équitable, satisfaisant pour ta raison, mais d'un pouvoir nul sur le cœur. Si je te verse ton salaire, une fois le mois révolu, par où vois-tu qu'il puisse rayonner ? Donc me parut peu à attendre de la réparation d'une injustice, de la glorification d'un dévouement, d'un hommage rendu au génie. Tu regardes, tu dis : « C'est bien. » Tout est en ordre, simplement, et tu rentres chez toi t'occuper d'autre chose. Et nul ne reçoit sa part de lumière, car la réparation se doit d'aller naturellement à l'injustice, la glorification au dévouement, l'hommage au génie. Et si ta femme te demande, quand tu pousses la porte : « Que se passe-t-il de neuf dans la ville ? » tu répondras, ayant oublié, qu'il n'est rien à lui raconter. Car tu ne songes pas non plus à dire que les maisons sont éclairées par le soleil ou que le fleuve coule vers la mer.

Je déclinai donc la proposition de mon ministre de la Justice lequel me prétendait avec obstination me faire glorifier et récompenser la vertu, alors que d'une part tu détruis par là même ce que tu prétends célébrer, et que d'autre part je le soupçonnais de s'intéresser à la vertu comme il se fût intéressé à un emballage pour fruits délicats, non qu'il fût exagérément licencieux, mais parce qu'il l'était avec délicatesse, goûtant d'abord la qualité.

« La vertu, lui répondis-je, je la châtie. »

Et comme il paraissait perplexe :

« Je te l'ai dit de mes capitaines dans le désert. Je les récompense de leur sacrifice dans le sable par l'amour du sable qui leur vient au cœur. Et, de les enfermer dans leur misère, je la fais somptueuse.

« Tes vertueuses, si elles goûtent la couronne de carton d'or, les suffrages des admirateurs et la fortune qui leur échoit, où loge donc leur vertu ? Les filles du quartier réservé te font payer moins cher un don moins avare. »

Je déclinai enfin les propositions des architectes. « Vois, dirent-ils, tu peux échanger ce trésor stérile contre un seul temple qui serait la gloire de l'empire, et vers lequel,

au cours des siècles, s'épuiseront les caravanes de voyageurs. »

Et certes, je hais l'usuel qui ne t'apporte rien. Et respecte le don aux hommes de l'étendue et du silence. Plus utile que la possession d'un grenier de plus me paraît être la possession des étoiles du ciel, — et de la mer — bien que tu ne saches me dire en quoi elles cultivent ton cœur. Mais du quartier de la misère où tu meurs étouffé tu les désires. Elles sont appel vers une migration merveilleuse. Peu importe si elle est impossible. Le regret de l'amour, c'est l'amour. Et te voilà sauvé déjà quand tu tentes d'émigrer vers l'amour.

Cependant je ne croyais point en la démarche. Tu n'achètes point la joie, ni la santé ni l'amour véritable. Tu n'achètes point les étoiles. Tu n'achètes point un temple. Je crois au temple qui te pille. Je crois aux temples grandissants qui arrachent leur sueur aux hommes. Ils délèguent au loin leurs apôtres et ceux-ci te vont rançonner, au nom de leur Dieu. Je crois au temple du roi cruel qui fonde son orgueil dans la pierre. Il draine les mâles du territoire vers son chantier. Et les adjudants, munis de fouets, tirent d'eux le charroi des pierres. Je crois au temple qui t'exploite et te dévore. Et, en retour, te convertit. Car celui-là seul te paie en retour. Car le charrieur de pierres du roi cruel reçoit à son tour le droit à l'orgueil. On le voit se croiser les bras devant l'étrave dont le navire de granit commence de menacer les sables dans la lenteur des siècles à venir. Sa majesté est pour lui, comme pour les autres, car un Dieu, une fois fondé, se donne à tous sans se réduire. Je crois au temple né de l'enthousiasme de la victoire. Tu grées un navire vers l'éternité. Et chacun chante en bâtissant le temple. Et le temple chantera en retour.

Je crois en l'amour qui se change en temple. Je crois en l'orgueil qui se change en temple. Et je croirais, si tu savais me les bâtir, aux temples de colère. Car alors je vois l'arbre qui plonge ses racines dans l'amour, ou l'orgueil, ou l'ivresse de la victoire, ou la colère. Il t'arrache ton suc pour se nourrir. Mais voici que tu offres à l'ambition de ses racines une cave misérable, fût-elle comble d'or. Elle ne saura nourrir qu'un entrepôt pour marchandises. Un siècle de vent, de pluie et de sable te l'effondrera.

Donc ayant dédaigné que le trésor fût enrichissement, ayant dédaigné qu'il fût récompense, ayant dédaigné qu'il se transformât en navire de pierre, n'étant point satisfait dans la recherche d'une visage lumineux et qui embellît le cœur des hommes, je m'en fus réfléchir en silence.

« Il n'est là, songeais-je, qu'engrais et fumier. J'ai tort de prétendre tirer de lui une autre signification. »

CXCIX

Je priai donc Dieu de m'instruire et il me fit, dans sa bonté, me souvenir des caravanes vers la ville sainte, bien que je ne comprisse point tout d'abord en quoi une vision de chameliers et de soleil me pouvait éclairer mon litige.

Je te vis, ô mon peuple, préparant sur mon ordre ton pèlerinage. J'ai toujours goûté comme un miel unique l'activité du dernier soir. Car il en est de l'expédition que tu montes comme d'un navire que tu gréerais l'ayant achevé de bâtir, et qui, ayant eu sens de sculpture ou de temple, lesquels usent les marteaux et te provoquent dans tes inventions et tes calculs et la puissance de ton bras, prend maintenant sens de voyage, car tu l'habilles pour le vent. Ainsi de ta fille que tu as nourrie et enseignée et dont tu as châtié l'amour des parures — mais vient l'aube du jour où l'époux l'attend et, ce matin-là, de ne jamais la juger assez belle, tu te ruines pour elle en étoffe de lin et bracelets d'or, car il s'agit aussi pour toi du lancer d'un navire à la mer.

Donc ayant achevé d'amonceler les provisions, de clouer les caisses, de nouer les sacs, tu passais royal parmi les bêtes, flattant l'une, gourmandant l'autre, t'aidant du genou pour serrer un peu telle courroie de cuir, et t'enorgueillissant, une fois hissé le chargement, de ne le voir glisser ni vers la droite ni vers la gauche, connaissant que les bêtes, te le balançant durement dans le roulis de leur démarche et le trébuchement parmi les pierres et l'agenouillement pour les haltes, te le tiendront cependant suspendu dans un équilibre élastique, à la façon de l'oranger qui balance au vent sans menacer sa cargaison d'oranges.

Je savoure alors ta chaleur, ô mon peuple, qui prépares la chrysalide de tes quarante jours de désert, et, n'écoutant point le vent des paroles, ne me suis jamais trompé sur toi. Car, me promenant aux veilles de départ, dans le silence de mon amour, parmi les craquements des courroies, les grognements des bêtes, et les discussions aigres au sujet de la route à suivre, ou du choix des guides, ou du rôle désigné à chacun, je ne m'étonnais point de vous entendre, non vanter le voyage, mais bien au contraire peindre en noir le récit des souffrances de l'expédition de l'année passée, et les puits taris, et les vents brûlants, et les piqûres de serpents pris dans le sable comme d'invisibles nerfs, et l'embuscade des pillards, et la maladie et la mort, sachant qu'il n'était rien là que pudeur de l'amour.

Car il est bon que tu feignes de ne point t'exalter sur ton dieu en célébrant d'abord les coupoles dorées de la ville sainte, car ton dieu n'est point cadeau tout fait, ni provision réservée pour toi quelque part, mais fête et couronnement du cérémonial de tes misères.

Ainsi s'intéressaient-ils d'abord aux matériaux de leur élévation, de même que les bâtisseurs du voilier, s'ils te parlent trop tôt de voiles et de vent et de mer, je me méfierai d'eux, craignant qu'ils ne négligent les planches et les clous, à la façon du père qui prierait trop tôt sa fille d'être belle. J'aime les cantiques des forgeurs de clous et scieurs de planches, car ils célèbrent non la provision faite, laquelle est vide, mais l'ascension vers le navire. Et, le navire une fois gréé, quand il a pris sens de voyage, je veux entendre de mes marins qu'ils chantent, non d'abord les merveilles de l'île, mais les périls du siège par la mer, car alors je vois leur victoire.

Ils lisent eux-mêmes, dans leur souffrance, chemin, véhicule et charroi. Et tu te montres myope et crédule s'il te vient de t'inquiéter des plaintes comme des jurons dont ils se caressent le cœur, et leur expédies tes chanteurs aux confitures sucrées qui nieront les périls de la soif et leur vanteront la béatitude des crépuscules dans le désert. Car peu me tente le bonheur, lequel n'a point de forme. Mais me gouverne la révélation de l'amour.

Donc se met en marche la caravane. Et commencent dès lors la digestion secrète, et le silence, et la nuit aveugle

de la chrysalide, et le dégoût et le doute et le mal, car toute mue est douloureuse. Ne te convient plus de t'exalter, mais de demeurer fidèle sans comprendre, car il n'est rien à espérer de toi puisque celui-là, que tu étais hier, doit mourir.

Tu ne seras plus qu'élans de regrets vers les fraîcheurs de ta maison et l'aiguière d'argent qui est de l'heure du thé, auprès d'elle, avant l'amour. Cruel te sera jusqu'au souvenir de la branche qui se balançait sous ta fenêtre ou du simple cri d'un coq dans ta cour. Tu diras : « J'étais de chez moi ! » car tu n'es plus de nulle part. Te reviendra le mystère de l'âne que tu réveillais au petit jour, car, de ton cheval ou de ton chien, tu sais quelque chose puisqu'ils te répondent. Mais tu ignores de celui-là, qui est comme muré en soi, s'il chérit, ou non, à sa façon, son pré, son étable ou toi-même. Et te vient le besoin, de la profondeur de ton exil, de lui passer une fois encore ton bras autour du cou ou de lui tapoter le museau, pour peut-être l'enchanter au fond de sa nuit comme un aveugle. Et certes, quand vient le jour du puits tari qui te suinte à peine une boue fétide, te blessent au cœur les confidences de ta fontaine.

Ainsi se referme sur toi la chrysalide du désert, car dès le troisième jour tu commences d'engluer tes pas dans le bitume de l'étendue. Qui te résiste t'exalte et les coups du lutteur appellent tes coups. Mais le désert reçoit les pas l'un après l'autre comme une audience démesurée qui engloutirait les paroles et te conduirait au silence. Tu t'épuises depuis l'aube, et le plateau de craie qui marque l'horizon sur ta gauche n'a point sensiblement tourné quand vient le soir. Tu t'uses comme l'enfant qui, pelletée par pelletée, te prétend déplacer la montagne. Mais elle ignore son travail. Tu es comme perdu dans une liberté démesurée et déjà s'étouffe ta ferveur. Ainsi, mon peuple, au cours de ces voyages, t'ai-je nourri chaque fois de silex et abreuvé de ronces. Je t'ai glacé de gel nocturne. Je t'ai soumis à des vents de sable si brûlants, qu'il te fallait t'accroupir contre terre, la tête encapuchonnée sous tes vêtements, la bouche pleine de crissements, suintant stérilement ton eau vers le soleil. Et l'expérience m'a enseigné que toute parole de consolation était inutile.

« Viendra, te disais-je, un soir semblable à un fond

de mer. Le sable déposé dormira en meules tranquilles. Tu marcheras, dans la fraîcheur, sur un sol élastique et dur... « Mais, te parlant, j'avais sur les lèvres un goût de mensonge, car je te sollicitais de te faire, par invention, autre que toi-même. Et, dans le silence de mon amour, je ne me scandalisais point de tes injures :

« Il se peut, Seigneur, que tu aies raison ! Dieu, peut-être demain, déguisera les survivants en foule béate. Mais que nous importent ces étrangers ! Nous ne sommes pour l'instant que poignée de scorpions enfermés dans un cercle de braise ! »

Et tels ils devaient être, Seigneur, pour Ta gloire.

Ou bien, purifiant le ciel comme un coup de sabre, s'éveillait dans sa cruauté nocturne le vent du nord. La terre nue se vidait de chaleur, et les hommes grelottaient comme cloués par les étoiles. Qu'avais-je à dire ?

« Reviendra l'aube et la lumière. La chaleur du soleil, à la façon d'un sang, se répandra doucement dans vos membres. Les yeux fermés, vous vous connaîtrez habités par lui... »

Mais ils me répondaient :

« En place de nous, Dieu peut-être demain, installera-t-il un potager de plantes heureuses qu'il engraissera dans sa bonté. Mais nous ne sommes rien cette nuit-ci qu'un carré de seigle que le vent tourmente. »

Et tels ils devaient être, Seigneur, pour Ta gloire.

Alors m'écartant de leur misère je priais Dieu ainsi :

« Seigneur, est digne qu'ils refusent mes faux breuvages. Par ailleurs peu importent leurs plaintes : je suis semblable au chirurgien qui répare la chair et la fait crier. Je connais la réserve de joie qui se trouve murée en eux bien que j'ignore les mots qui la pourraient déverrouiller. Sans doute n'est-elle point pour cet instant. Importe que mûrisse le fruit avant qu'il délivre son miel. Nous passons par son heure d'amertume. Il n'est rien en nous que saveur acide. Il est du rôle du temps qui coule de nous guérir et de nous changer en joie pour Ta gloire. »

Et, poursuivant plus loin, je continuais de nourrir mon peuple de silex et de l'abreuver de ronces.

Mais semblable d'abord aux autres, sans que rien ne le distinguât d'abord des innombrables pas déjà versés dans l'étendue, nous faisons le pas de miracle. Fête couronnant le cérémonial de la marche. Instant béni parmi

d'autres instants, lequel brise la chrysalide et livre son trésor ailé à la lumière.

Ainsi ai-je conduit mes hommes à la victoire à travers l'inconfort de la guerre. A la lumière au travers de la nuit, au silence du temple à travers le charroi des pierres, au retentissement du poème à travers l'aridité de la grammaire, au spectacle dominé du haut des montagnes à travers les crevasses et les éboulis de lourdes pierres. Peu m'importe, durant le passage, ton inconfort sans espérance, car je me méfie du lyrisme de la chenille qui se croit amoureuse du vol. Suffit qu'elle se dévore soi-même dans la digestion de sa mue. Et que tu franchisses ton désert.

Tu ne disposes point des trésors de joie scellés en toi, qu'avant l'heure il n'est point permis de déverrouiller. Certes est vif le plaisir tiré du jeu d'échecs quand la victoire couronne ton invention, mais il n'est point de mon pouvoir de t'accorder ce plaisir en cadeau hors du cérémonial du jeu.

C'est pourquoi je te veux, à l'étage des planches et des clous, chantant les cantiques des forgeurs de clous et scieurs de planches mais non le cantique du navire. Car je t'offre les humbles victoires de la planche polie et du clou forgé, lesquelles satisferont ton cœur si tu as d'abord marché vers elles. Belle est ta pièce de bois quand tu luttes vers la planche polie. Belle est ta planche polie quand tu luttes vers le navire.

J'ai connu celui-là qui, bien qu'il se soumît au cérémonial du jeu d'échecs, bâillait avec discrétion et te distribuait ses coups de réponse avec une indulgence lointaine, comme il en est du racorni de cœur qui consent à distraire les enfants.

« Vois ma flotte de guerre, dit le capitaine de sept ans qui t'a aligné trois cailloux.

— Belle flotte de guerre en vérité », répond le racorni de cœur, qui considère les cailloux d'un œil débile.

Qui néglige, par vanité, de considérer comme essentiel le cérémonial du jeu d'échecs, ne goûtera point sa victoire. Qui néglige, par vanité, de faire son dieu des planches et des clous, ne bâtira point le navire.

Le cracheur d'encre, qui jamais ne bâtira rien, préfère, car il est délicat, le cantique du navire au cantique des forgeurs de clous et scieurs de planches, de même que,

une fois le navire gréé et lancé et joufflu de vent, en place de me parler de son litige de chaque instant avec la mer, il me célébrera déjà l'île à musique, laquelle, certes, est signification des planches et des clous, puis du litige avec la mer, mais à condition que tu n'aies rien négligé des mues successives dont elle naîtra. Mais celui-là, d'emblée, à la vue de ton premier clou, pataugeant dans la pourriture du rêve, me chantera des oiseaux de couleur et des crépuscules sur le corail, lesquels d'abord m'écœureront, car je préfère le pain craquant à ces confitures, lesquelles de plus m'apparaîtront comme suspectes, car il est des îles de pluie où les oiseaux sont gris et je désirais, une fois l'île gagnée, afin d'en éprouver l'amour, entendre le cantique qui me fît retentir sur le cœur le ciel gris d'oiseaux sans couleur.

Mais moi qui ne prétends point bâtir sans pierres ma cathédrale et qui n'atteins l'essence que comme couronnement de la diversité, moi qui ne saisirais rien de la fleur s'il n'en était point de particulière, de tel nombre de pétales et non d'un autre, de tel choix de couleurs et non d'un autre, moi qui ai forgé les clous, scié les planches, et absorbé un à un les coups d'épaule redoutables de la mer, je puis te chanter l'île pétrie et substantielle que j'ai de mes propres mains tirée des mers.

Ainsi de l'amour. Si mon cracheur d'encre me le célèbre dans sa plénitude universelle, qu'en connaîtrai-je ? Mais telle qui est particulière m'ouvre un chemin. Elle parle ainsi, non autrement. Son sourire est tel, non un autre. Nulle ne lui ressemble. Et voici cependant que, le soir, si je m'accoude à ma fenêtre, loin de buter contre le mur particulier, c'est Dieu qu'il me semble que je découvre. Car il te faut des sentiers véritables, avec telles inflexions, telle couleur de la terre, et tels églantiers sur les bords. Alors seulement tu vas quelque part. Qui meurt de soif fait des pas de rêve vers les fontaines. Mais il meurt.

Ainsi de ma pitié. Te voilà qui déclames sur les tortures d'enfants et tu me surprends à bâiller. Mais tu ne m'as conduit nulle part. Tu me dis : « Tel naufrage a noyé dix enfants... », mais je ne comprends rien à l'arithmétique et ne pleurerai pas deux fois plus fort si le nombre est deux fois plus grand. D'ailleurs, bien qu'ils soient morts par

centaines de milliers depuis l'origine de l'empire, il t'arrive de goûter la vie et d'être heureux.

Mais je pleurerai sur tel si tu peux me conduire à lui par le sentier particulier, et, de même qu'à travers telle fleur j'accède aux fleurs, il se trouve qu'à travers lui je retrouverai tous les enfants, pleurerai, et non seulement sur tous les enfants mais sur tous les hommes.

Tu m'as un jour raconté celui-là, le tachu, le boiteux, l'humilié, et que haïssaient ceux du village, car il y vivait en parasite, abandonné, venu un soir d'on ne sait où.

On lui criait :

« Tu es vermine de notre beau village. Tu es champignon sur notre racine ! »

Mais, le rencontrant, tu lui disais :

« Toi, le tachu, tu n'as donc point de père ? »

Et il ne répondait pas.

Ou bien, car il n'avait d'amis que les bêtes ou les arbres :

« Pourquoi ne joues-tu point avec les garçons de ton âge ? »

Et il haussait les épaules sans te répondre. Car ceux de son âge lui lançaient des pierres, vu qu'il boitait et qu'il venait de loin, où tout est mal.

S'il se hasardait vers les jeux, les beaux garçons, les mieux taillés se campaient devant lui :

« Tu marches comme un crabe et ton village t'a vomi ! tu enlaidis le nôtre ! c'était un beau village, marchant bien droit ! »

Alors tu le voyais qui faisait simplement demi-tour et s'éloignait, tirant la jambe.

Tu lui disais, si tu le rencontrais :

« Toi, le tachu, tu n'as donc point de mère ? »

Mais il ne te répondait pas. Il te regardait, le temps d'un éclair, et rougissait.

Cependant, comme tu l'imaginais amer et triste, tu ne comprenais point sa douceur tranquille. Ainsi était-il. Tel et non un autre.

Vint le soir où ceux du village le voulurent chasser à coups de bâton :

« Cette graine de boiterie, qu'elle s'en aille se planter ailleurs ! »

Tu lui dis alors, l'ayant protégé :

« Toi, le tachu, tu n'as donc point de frère ? »

Alors son visage s'illumina, et il te regarda droit dans les yeux :

« Oui ! j'ai un frère ! »

Et tout rouge d'orgueil il te raconta le frère aîné, tel frère, et non un autre.

Capitaine quelque part dans l'empire. Dont le cheval était de telle couleur, et non d'une autre, et sur lequel il fut pris en croupe, lui le boiteux, lui le tachu, un jour de gloire. Tel jour et non un autre. Et une fois encore réapparaîtrait le frère aîné. Et ce frère aîné le prendrait encore en croupe, lui le tachu, lui le boiteux, à la face du village. « Mais, te disait l'enfant, je lui demanderai cette fois-ci de m'installer au-devant de lui, sur l'encolure, et il voudra bien ! Et c'est moi qui regarderai. Et c'est moi qui proposerai : à gauche, à droite, plus vite !... Pourquoi mon frère refuserait-il ? Il est content s'il me voit rire. Alors nous serons deux ! »

Car il est autre chose qu'objet bancal enlaidi de taches de rousseur. Il est d'autre chose que de soi-même et de sa laideur. Il est d'un frère. Et il a fait sa promenade en croupe, sur un cheval de guerre, un jour de gloire !

Et vient l'aube du retour. Et l'enfant, tu le trouves assis sur le mur bas, les jambes pendantes. Et les autres lui lancent des pierres :

« Eh ! toi qui ne sais point courir, bigle de jambes ! »

Mais il te regarde et te sourit. Tu es lié à lui par un pacte. Tu es le témoin de l'infirmité de ceux-là qui ne voient en lui que le tachu, que le boiteux, car il est d'un frère au cheval de guerre.

Et le frère aujourd'hui le lavera de ses crachats et lui fera rempart, de sa gloire, contre les pierres. Et lui le chétif sera purifié par le grand vent d'un cheval au galop. Et l'on ne verra plus sa laideur, car son frère est beau. Sera lavée son humiliation car son frère est de joie et de gloire. Et lui le tachu se réchauffera dans son soleil. Et désormais les autres, l'ayant reconnu, l'inviteront à tous leurs jeux : « Toi qui es de ton frère, viens courir avec nous... tu es beau en ton frère. » Et il priera son frère de les faire monter eux aussi, tour à tour, sur l'encolure de son cheval de guerre, afin qu'ils soient, à leur tour, abreuvés de vent. Il ne saurait tenir rigueur à ce petit peuple de son ignorance. Il les aimera et leur dira : « A chaque retour de mon frère je vous réunirai et il vous

racontera ses batailles... » Donc il se serre contre toi car tu sais. Et en toi il n'eſt point difforme, car tu vois son frère aîné au travers.

Mais tu venais lui dire d'oublier qu'il eſt un paradis et une rédemption et un soleil. Tu venais le priver de l'armure qui le faisait courageux sous les pierres. Tu venais le soumettre à sa boue. Tu venais lui dire : « Mon petit d'homme, cherche autrement à exiſter, car il n'eſt point à espérer de promenade en croupe sur un cheval de guerre. » Et comment lui annoncerais-tu que son frère a été chassé de l'armée, qu'il s'achemine honteux vers le village, et qu'il boite si bas, sur la route, qu'on lui jette des pierres ?

Et si, maintenant, tu me dis :

« Je l'ai moi-même désenseveli, mort, de la mare où il se noya, car il ne pouvait plus vivre, faute de soleil... »

Alors je pleurerai sur la misère des hommes. Et, par la grâce de tel visage tachu, non d'un autre, de tel cheval de guerre, non d'un autre, de telle promenade en croupe un jour de gloire, et non d'un autre, de telle honte au seuil d'un village, non d'une autre, de telle mare enfin dont tu m'as raconté les canards et la pauvre lessive qui séchait sur les bords, voici que je rencontre Dieu, tant va loin ma pitié au travers des hommes, car tu m'as guidé sur le véritable sentier en me parlant de cet enfant-ci, et non d'un autre.

Ne cherche point d'abord une lumière qui soit un objet parmi des objets, celle du temple couronne les pierres.

C'eſt en graissant ton fusil avec reſpect et pour le fusil et pour la graisse, c'eſt en comptant tes pas sur le chemin de ronde, c'eſt en saluant ton caporal pour le caporal et pour le salut, que tu prépares en toi l'illumination de la sentinelle — c'eſt en poussant tes pièces d'échecs dans le sérieux des conventions du jeu d'échecs, c'eſt en rougissant de colère si ton adversaire triche avec la règle, que tu prépares en toi l'illumination du vainqueur d'échecs. C'eſt en sanglant tes bêtes, c'eſt en grognant contre la soif, c'eſt en maudissant les vents de sable, c'eſt en butant et en grelottant et en brûlant que — sous la condition que tu demeures fidèle non au pathétique des ailes qui n'eſt que fausse poésie à l'étage de la chenille,

mais à ta fonction de chaque instant — tu peux prétendre à l'illumination du pèlerin qui sentira plus tard qu'il a fait le pas de miracle aux soudains battements de son cœur.

Le pouvoir m'a été refusé, aussi poétiquement que je te parlasse d'elle, de déverrouiller tes joies en réserve. Mais j'ai pu t'aider à l'étage des matériaux. Je t'ai parlé sur l'entretien des puits, sur la guérison des ampoules des paumes, sur la géométrie des étoiles, comme tout aussi bien sur les nœuds des cordes, quand une de tes caisses glissait de travers. Afin qu'il chantât leur cantique je t'ai convoqué celui-là qui, avant de se faire chamelier, ayant quinze années durant navigué sur mer, n'eût point trouvé dans l'arrangement des bouquets de fleurs, comme dans l'art des parures de danseuses, source de poésie plus exaltante. Il est des nœuds qui t'amarrent un navire, et qu'un doigt d'enfant fait s'évanouir rien qu'en les frôlant. D'autres qui paraissent plus simples que l'ondulation du cou d'un cygne, mais tu peux soumettre l'un d'eux à ton camarade et parier contre sa victoire. Et, s'il tient le pari, tu n'as plus qu'à bien t'installer pour rire à ton aise, car de tels nœuds rendent furieux. Et mon professeur n'oubliait pas, dans la perfection de ses connaissances, bien qu'il fût borgne, dévié de nez et exagérément bancal, les boucles frêles dont il convient que tu fleurisses le présent pour la bien-aimée. La réussite n'étant parfaite qu'à condition que la bien-aimée te les puisse dénouer du geste même qui cueille les fleurs. « Alors, te disait-il, ton présent enfin l'émerveille et elle pousse un cri ! » Et tu fermais les yeux tant il était difforme, quand il mimait le cri d'amour.

Pourquoi me serais-je offusqué de détails qui faussement te semblent futiles ? Le marin célébrait un art dont il savait par expérience qu'il permettait de transfigurer une simple corde en câble de remorque et sauvetage. Et, puisqu'il se trouvait qu'il fût pour nous condition de notre ascension, j'accordais au jeu valeur de prière. Mais, certes, peu à peu, au long des jours, quand ta caravane s'est usée, tu ne sais plus agir sur elle et te manque le pouvoir des simples prières qui sont des nœuds de cordes où des sangles de cuir ou du désensablement de puits secs ou de la lecture des étoiles. Autour de chacun s'est épaissie la carapace de silence et chacun se fait aigre de langage, ombrageux d'oreille et dur de cœur.

Ne t'inquiète point. Déjà la chrysalide se brise.

Tu as contourné quelque obstacle, tu as escaladé un tertre. Rien ne distingue encore le silex et les ronces du désert où tu peines, des silex et des ronces d'hier, et voici que tu cries : « La voilà ! » avec de grands battements de cœur. Tes compagnons de caravane se pressent, pâles autour de toi. Tout vient de changer dans vos cœurs comme au lever du jour. Toutes les soifs, toutes les ampoules des pieds et des paumes, tous les épuisements de midi sous le soleil, tous les gels nocturnes, tous les vents de sable qui crissent aux dents et qui aveuglent, toutes les bêtes abandonnées, tous les malades et jusqu'aux compagnons bien-aimés que vous avez ensevelis, vous sont remboursés d'un seul coup au centuple, non par l'ivresse d'un banquet, non par la fraîcheur des ombrages, non par les miroitantes couleurs des jeunes filles lavant leur linge dans l'eau bleue, ni même par la gloire des coupoles qui couronnent la ville sainte, mais par un signe imperceptible, par la simple étoile dont le soleil bénit la plus haute d'entre les coupoles, invisible qu'elle est elle-même d'être tellement lointaine encore, dont il se peut que te séparent les craquements de l'écorce où la piste croulante s'enfonce en lacets dans l'abîme, puis les falaises à gravir où ton poids te tire vers le bas, puis encore le sable et le sable et, parmi tes outres taries et tes malades et tes mourants, un dernier repas du soleil. Les provisions de joie murées en vous et qu'il n'était point de discours pour déverrouiller, voici que brusquement, au cœur des silex et des ronces, là où le sable a des serpents pour muscles, une étoile invisible, plus pâle que Sirius, observée par les nuits de simoun, si lointaine que ceux d'entre vous qui n'ont point le regard d'un aigle n'en reçoivent rien, si incertaine qu'à peine le soleil aura-t-il quelque peu tourné elle s'éteindra, un clin d'œil d'étoile, et non même pas ce clin d'œil d'étoile, mais, pour ceux qui n'ont point vision d'aigle, le reflet, dans les yeux de celui qui voit, d'un clin d'œil d'étoile, le reflet d'un reflet d'étoile vous transfigure. Toutes les promesses ont été tenues, toutes les récompenses ont été accordées, toutes les misères ont été remboursées au centuple parce qu'un seul d'entre vous, dont le regard est d'aigle, a brusquement fait halte, et, montrant de son doigt une direction dans l'espace, a dit : « Voilà ! »

Tout est conclu. Tu n'as rien reçu en apparence. Cependant tu as tout reçu. Te voilà rassasié, pansé, abreuvé. Tu dis : « Je puis mourir, j'ai vu la ville, je meurs béni ! » Ne s'agit point ici non plus d'un contraste de faible vertu, comme il en serait de l'étanchement de la soif après la soif. Je t'ai dit leur pouvoir de misère. Et où vois-tu que le désert ait déjà dénoué son étreinte ? Ne s'agit point ici de changement de destinée, car ne t'ampute point de ta joie l'approche de la mort, si l'eau manque, mais il se trouve que t'a fondé le cérémonial du désert et que, de t'y être soumis jusqu'au bout, tu accèdes à la fête, laquelle est apparition pour toi d'une abeille d'or.

Ne crois point qu'en rien j'exagère. Je me souviens du jour où m'étant égaré sur des plateaux inviolés, me parut tendre, quand je retrouvai les traces de l'homme, de mourir parmi les miens. Or, rien ne distinguait un paysage de l'autre, sinon de faibles marques dans le sable à demi effacées par le vent. Et tout était transfiguré.

Et moi qu'ai-je vu, qui prends pitié de toi, mon peuple, dans le silence de mon amour ? Je t'ai observé qui sanglais les bêtes, qui marchais vidé de toi-même par le soleil, qui crachais le sable, qui injuriais parfois ton voisin, à moins que, d'accumuler des pas semblables, tu ne préférasses le silence. Je ne t'ai rien donné que repas avares, soif permanente, brûlure du soleil et ampoules des paumes. Je t'ai nourri de silex et abreuvé de ronces. Puis, l'heure venue, je t'ai montré le reflet du reflet d'une abeille. Et tu m'as crié ta reconnaissance et ton amour.

Ah ! mes dons sont légers d'écorce. Mais qu'importe le poids ou le nombre ? Je puis, rien qu'en ouvrant la main, délivrer une armée de cèdres qui escaladera la montagne. Suffit d'une graine !

CC

Si je te faisais don d'une fortune toute faite, comme il en est d'un héritage inattendu, en quoi t'augmenterais-je ? Si je te faisais don de la perle noire du fond des mers, hors du cérémonial des plongées, en quoi t'augmenterais-je ? Tu ne t'augmentes que de ce que tu transformes, car tu es semence. Il n'est point de cadeau

pour toi. C'est pourquoi je te veux rassurer, toi qui te désespères des occasions perdues. Il n'est point d'occasions perdues. Tel sculpte l'ivoire et change l'ivoire en visage de déesse ou de reine qui frappe au cœur. Tel autre cisèle l'or pur et peut-être le profit qu'il en tire est-il moins pathétique aux hommes. Ni à l'un ni à l'autre l'or ou le simple ivoire n'ont été donnés. L'un et l'autre n'ont été que chemin et voie et passage. Il n'est pour toi que matériaux d'une basilique à bâtir. Et tu ne manques point de pierres. Ainsi le cèdre ne manque point de terre. Mais la terre peut manquer de cèdres et demeurer lande caillouteuse. De quoi te plains-tu ? Il n'est point d'occasion perdue car ton rôle est d'être semence. Si tu ne disposes point d'or, sculpte l'ivoire. Si tu ne disposes point d'ivoire, sculpte le bois. Si tu ne disposes point de bois, ramasse une pierre.

Le ministre opulent de ventre et lourd de paupières que j'ai retranché d'avec mon peuple n'a point trouvé, dans son domaine, ses tombereaux d'or et les diamants de ses caves, une seule occasion dont user. Mais tel qui bute contre un galet bute sur l'occasion merveilleuse.

Celui-là qui se plaint que le monde lui a manqué, c'est qu'il a manqué au monde. Celui-là qui se plaint que l'amour ne l'a point comblé, c'est qu'il se trompe sur l'amour : l'amour n'est point cadeau à recevoir.

L'occasion d'aimer ne te manque point. Tu peux devenir soldat d'une reine. La reine n'a point à te connaître pour que tu sois comblé. J'ai vu mon géomètre amoureux des étoiles. Il changeait en loi pour l'esprit un fil de lumière. Il était véhicule, voie et passage. Il était abeille d'une étoile en fleurs dont il faisait son miel. Je l'ai vu qui mourait heureux à cause de quelques signes et figures contre quoi il s'était échangé. Ainsi du jardinier de mon jardin qui fit éclore une rose nouvelle. Un géomètre peut manquer aux étoiles. Un jardinier peut manquer au jardin. Mais tu ne manques ni d'étoiles, ni de jardins, ni de galets ronds aux lèvres des mers. Ne me dis pas que tu es pauvre.

Ainsi je m'éclairai sur le repos de mes sentinelles à l'heure de la soupe. Il est des hommes qui se nourrissent. Et ils plaisantent. Et chacun lance sa bourrade au voisin. Et ils sont ennemis du chemin de ronde et de l'heure de veille. Finie la corvée, ils se réjouissent. La corvée est

leur ennemie. Certes. Mais, en même temps qu'ennemie, elle est leur condition. De même de la guerre et de l'amour. Je te l'ai dit du guerrier qui fait le rayonnement de l'amant. Et de l'amant hasardé dans la guerre qui fait la qualité du guerrier. Celui-là qui meurt dans les sables est autre chose qu'un automate morne. Il te dit : « Prends soin de ma bien-aimée ou de ma maison ou de mes enfants... » Tu chantes ensuite son sacrifice.

Donc j'ai bien observé des réfugiés berbères qu'ils ne savaient se plaisanter l'un l'autre ni ne s'infligeaient des bourrades. Ne crois point qu'il s'agisse là d'un simple contraste comme il en est de la satisfaction qui suit l'arrachement d'une dent cariée. Pauvres et de faible pouvoir sont les contrastes. Tu peux certes vivifier l'eau, laquelle ne te livre rien si tu étanches l'une après l'autre tes petites soifs, en t'imposant de ne boire qu'une fois le jour. Ton plaisir alors a grandi. Mais il demeure plaisir du ventre et de faible intérêt. Ainsi du repas de mes sentinelles à l'heure du repos s'il n'était que délassement de la corvée. Tu ne trouverais rien de plus qu'appétit vivifié des mangeurs. Mais trop facile me serait de vivifier la vie de mes Berbères en leur imposant simplement de manger aux seuls jours de fête...

Mais j'ai bâti à l'heure de la garde mes sentinelles. Et il est quelqu'un, ici, pour manger. Leur repas est bien autre chose que soins accordés au bétail pour accroissement du tour du ventre. Il est communion dans le pain du soir des sentinelles. Et certes chacune l'ignore. Cependant de même que le blé du pain, à travers eux, se fera vigilance et regard sur la ville, il se trouve que la vigilance et le regard qui embrasse la ville, à travers eux, se fait religion du pain. Ce n'est pas le même pain qui est mangé. Si tu désires les lire dans leur secret qu'ils ignorent eux-mêmes, va les surprendre au quartier réservé, quand ils courtisent les femmes. Ils leur disent : « J'étais là, sur le rempart, j'ai entendu siffler trois balles à mon oreille. Je suis demeuré droit, n'ayant point peur. » Et ils plantent dans le pain leurs dents avec orgueil. Et toi, stupide, qui écoutes les mots tu confonds avec une vantardise de soudard la pudeur de l'amour. Car si le soldat raconte ainsi l'heure de ronde c'est bien moins pour se faire grandiose que pour se complaire dans un sentiment qu'il ne peut dire. Il ne sait pas s'avouer à lui-même

l'amour de la ville. Il mourra pour un dieu dont il ne sait dire le nom. Il s'est déjà donné à lui, mais il exige de toi que tu l'ignores. Il exige de soi-même cette ignorance. Il lui paraît humiliant de paraître dupe de grands mots. Faute de savoir se formuler il refuse par instinct de soumettre à ton ironie son dieu fragile. De même qu'à sa propre ironie. Et tu vois mes soldats jouer les matamores et les soudards — et se complaire à ton erreur — pour goûter quelque part, au fond d'eux-mêmes, et comme en fraude, le goût merveilleux du don à l'amour.

Et si la fille leur dit : « Beaucoup d'entre vous — et c'est bien dur — mourront en guerre... » tu les entends approuver bruyamment. Mais ils approuvent par des grognements et des jurons. Cependant elle éveille en eux le plaisir secret d'être reconnus. Ils sont ceux qui mourront d'amour.

Et si tu parles d'amour, alors ils te riront au nez ! Tu les prends pour des dupes dont on tire le sang avec des phrases de couleur ! Courageux, oui, par vanité ! Ils jouent les matamores par pudeur de l'amour. Ainsi ont-ils raison car il arrive que tu les voudrais dupes. Tu te sers de l'amour de la ville pour les convier au sauvetage de tes greniers. Se moquent bien de tes greniers vulgaires. Te feront croire par mépris pour toi qu'ils affrontent la mort par vanité. Tu ne conçois point véritablement l'amour de la ville. Ils le savent de toi le repu. Sauveront la ville avec amour, sans te le dire, et injurieusement, puisque tes greniers logent dans la ville, ils te jetteront comme un os au chien, tes greniers sauvés.

CCI

Tu me sers quand tu me condamnes. Certes je me suis trompé en décrivant le pays entrevu. J'ai mal situé ce fleuve et j'ai oublié tel village. Tu t'en viens donc, triomphant bruyamment, me contredire dans mes erreurs. Et moi j'approuve ton travail. Ai-je le temps de tout mesurer, de tout dénombrer ? M'importait que tu juges le monde de la montagne que j'ai choisie. Tu te passionnes à ce travail, tu vas plus loin que moi dans ma direction. Tu m'épaules là où j'étais faible. Me voilà satisfait.

Car tu te trompes sur ma démarche quand tu crois me nier. Tu es de la race des logiciens, des historiens et des critiques, lesquels discutent les matériaux du visage et ne connaissent point le visage. Que m'importent les textes de loi et les ordonnances particulières ? C'est à toi de les inventer. Si je désire fonder en toi la pente vers la mer je décris le navire en marche, les nuits d'étoiles et l'empire que se taille une île dans la mer par le miracle des odeurs. « Vient le matin, te dis-je, où tu entres, sans que rien ne change pour les yeux, dans un monde habité. L'île invisible encore, comme un panier d'épices, installe son marché sur la mer. Tu retrouves tes matelots, non plus hirsutes et durs, mais brûlants, et ils ignorent eux-mêmes pourquoi, de convoitises tendres. Car on songe à la cloche avant de l'entendre qui tinte, la conscience grossière exige beaucoup de bruit alors que les oreilles déjà sont informées. Et me voilà déjà heureux, lorsque je marche vers le jardin, aux lisières du climat des roses... C'est pourquoi tu éprouves sur mer, selon les vents, le goût de l'amour, ou du repos, ou de la mort. »

Mais toi tu me reprends. Le navire que j'ai décrit n'est pas à épreuve de l'orage et il importe de le modifier selon tel détail ou tel autre. Et moi j'approuve. Change-le donc ! Je n'ai rien à connaître des planches et des clous. Puis tu me nies les épices que j'ai promises. Ta science me démontre qu'elles seront autres. Et moi j'approuve. Je n'ai rien à connaître de tes problèmes de botanique. M'importe exclusivement que tu bâtisses un navire et me cueilles des îles lointaines au large des mers. Tu navigueras donc pour me contredire. Tu me contrediras. Je respecterai ton triomphe. Mais plus tard, lentement, dans le silence de mon amour, je m'en irai visiter, après ton retour, les ruelles du port.

Fondé par le cérémonial des voiles à hisser, des étoiles à lire et du pont à laver à grande eau, tu seras revenu, et, de l'ombre où je me tiendrai, je t'écouterai chanter à tes fils, afin qu'ils naviguent, le cantique de l'île qui installe son marché sur la mer. Et je m'en retournerai satisfait.

Tu ne peux espérer ni me prendre en défaut, ni véritablement me nier dans l'essentiel. Je suis source et non conséquence. Prétends-tu démontrer au sculpteur qu'il eût dû sculpter tel visage de femme plutôt que tel buste

de guerrier ? Tu subis la femme ou le guerrier. Ils sont, en face de toi, tout simplement. Si je me tourne vers les étoiles je ne regrette point la mer. Je pense étoiles. Lorsque je crée, peu me surprend ta résistance car j'ai pris tes matériaux pour construire un autre visage. Et tu protesteras d'abord. « Cette pierre, me diras-tu, est d'un front et non d'une épaule. — Cela est possible, te répondrai-je. Cela était. — Cette pierre, me diras-tu, est d'un nez et non d'une oreille. — Cela est possible, te répondrai-je. Cela était. — Ces yeux... » me diras-tu, mais à force de me contredire et de reculer et d'avancer, et de te pencher de gauche à droite pour me critiquer mes opérations, viendra bien l'instant où se montrera dans sa lumière l'unité de ma création, tel visage et non un autre. Alors se fera en toi le silence.

Peu m'importent les erreurs que tu me reproches. La vérité loge au-delà. Les paroles l'habillent mal et chacune d'elles est critiquable. L'infirmité de mon langage m'a souvent fait me contredire. Mais je ne me suis point trompé. Je n'ai point confondu le piège et la capture. Elle est commune mesure des éléments du piège. Ce n'est point la logique qui noue les matériaux mais le même dieu qu'ils servent ensemble. Mes paroles sont maladroites et d'apparence incohérente : non moi au centre. Je suis, tout simplement. Si j'ai habillé un corps véritable, je n'ai pas à me soucier de la vérité des plis de la robe. Lorsque la femme est belle, si elle marche, les plis se détruisent et se recomposent, mais ils se répondent les uns aux autres nécessairement.

Je ne connais point de logique des plis de la robe. Mais tels, et non d'autres, font battre mon cœur et m'éveillent au désir.

CCII

Mon cadeau sera par exemple de t'offrir, en te parlant d'elle, la Voie Lactée qui domine la ville. Car d'abord mes cadeaux sont simples. Je t'ai dit : « Voici distribuées les demeures des hommes sous les étoiles. » Cela est vrai. En effet, là où tu vis, si tu marches vers la gauche, tu trouves l'étable et ton âne. A droite la maison et

l'épouse. Devant toi le jardin d'olives. En arrière la maison du voisin. Voici les directions de tes démarches dans l'humilité des jours tranquilles. S'il te plaît de connaître l'aventure d'autrui afin d'en augmenter la tienne — car alors elle prend un sens — tu vas frapper à la porte de ton ami. Et son enfant guéri est direction de guérison pour ton enfant. Et son râteau, qui lui fut volé durant la nuit, augmente la nuit de tous les voleurs aux pas de velours. Et ta veille devient vigilance. Et la mort de ton ami te fait mortel. Mais s'il te plaît de consommer l'amour, tu te retournes vers ta propre maison, et tu souris d'apporter en présent l'étoffe au filigrane d'or, ou l'aiguière neuve, ou le parfum, ou quoi que ce soit que l'on change en rire comme l'on alimente la gaieté d'un feu d'hiver en y versant le bois muet. Et si, l'aube venue, il te faut travailler, alors tu t'en vas, un peu lourd, réveiller dans l'étable l'âne endormi debout, et, l'ayant caressé à l'encolure, le pousses devant toi vers le chemin.

Si maintenant simplement tu respires, n'usant ni des uns ni des autres, ne tendant ni vers l'un ni vers l'autre, tu baignes cependant dans un paysage aimanté où il est des pentes, des appels, des sollicitations et des refus. Où les pas tireraient de toi des états divers. Tu possèdes dans l'invisible un pays de forêts et de déserts et de jardins et tu es, bien qu'absent de cœur dans l'instant présent, de tel cérémonial, et non d'un autre.

Si maintenant j'ajoute une direction à ton empire, car tu regardais devant, en arrière, à droite et à gauche, si je t'ouvre cette voûte de cathédrale qui te permet, dans le quartier de ta misère où peut-être tu meurs étouffé, la démarche d'esprit du marin de mer, si je déroule un temps plus lent que celui qui mûrit ton seigle, et te fais ainsi vieux de mille années, ou jeune d'une heure, ô mon seigle d'homme, sous les étoiles, alors une direction nouvelle s'ajoutera aux autres. Si tu te tournes vers l'amour, tu t'en iras d'abord laver ton cœur à ta fenêtre. Tu diras à ta femme, du fond de ce quartier de misère où tu meurs étouffé : « Nous voici seuls, toi et moi, sous les étoiles. » Et tant que tu respireras tu seras pur. Et tu seras signe de vie, comme la jeune plante poussée sur le plateau désert entre le granit et les étoiles, semblable à un réveil, et fragile et menacée, mais lourde d'un pouvoir qui se

distribuera au long des siècles. Tu seras chaînon de la chaîne et plein de ton rôle. Ou si encore, chez ton voisin, tu t'accroupis auprès de son feu pour écouter le bruit que fait le monde (oh ! si humble, car sa voix te racontera la maison voisine, ou le retour de quelque soldat, ou le mariage de quelque fille) alors j'aurai bâti en toi une âme plus apte à recevoir ces confidences. Le mariage, la nuit, les étoiles, le retour du soldat, le silence seront pour toi musique nouvelle.

CCIII

Tu me dis laide cette main de pierre, laquelle est épaisse et grumeleuse. Je ne puis t'approuver. Je veux connaître la statue avant de connaître la main. S'agit d'une jeune fille en larmes ? Tu as raison. S'agit d'un forgeron noueux ? La main est belle. Ainsi de celui-là que je ne connais pas. Tu me viens prouver son ignominie : « Il a menti, il a répudié, il a pillé, il a trahi... »

Mais il est du gendarme de décider selon des actes, car ils sont distingués en noir et en blanc dans son manuel. Et tu lui demandes d'assurer un ordre, non de juger. Ainsi de l'adjudant qui te pèse tes vertus selon ta science au demi-tour. Et certes je m'appuie aussi sur le gendarme car le culte du cérémonial domine le culte de la justice puisqu'il est de lui de fonder l'homme que la justice garantira. Si je ruine le cérémonial au nom de la justice, je ruine l'homme et ma justice n'a plus d'objet. Je suis juste d'abord pour les dieux dont tu es. Mais il se trouve que tu me pries, non de décider sur le châtiment ou sur la grâce de tel que je ne connais pas — car alors je me démettrais en mon gendarme du soin de feuilleter les pages du manuel — mais de mépriser ou d'estimer, ce qui est autre. Car il m'arrive de respecter qui je condamne, ou de condamner qui je respecte. N'ai-je point maintes fois gouverné mes soldats contre l'ennemi bien-aimé ?

Or de même que je connais des hommes heureux, mais ignore tout sur le bonheur, je ne sais rien sur ton pillage, ton meurtre, ta répudiation, ta trahison s'ils ne sont point tel acte de tel homme. Et l'homme

n'est point charrié dans sa substance, plus que n'est charriée telle statue à qui l'ignore, par le faible vent des paroles.

Cet homme donc provoque ton hostilité ou ton indignation ou ton dégoût (de par des mobiles peut-être obscurs comme il en est de ceux qui te font fuir telle musique). Et si tu m'as brandi tel acte en exemple, c'est pour y loger ta réprobation et la transporter en autrui. Car mon poète, de même, s'il éprouve telle mélancolie d'une destinée frappée à mort bien que glorieuse encore, dira « soleil d'octobre ». Et certes il ne s'agira ni du soleil, ni d'un certain mois parmi d'autres. Et si je veux transporter en toi tel carnage nocturne par lequel, fondant sur lui dans le silence, sur un sable élastique, j'ai noyé l'ennemi dans son propre sommeil, je nouerai tel mot à tel autre, disant par exemple « sabres de neige » afin de prendre au piège une douceur informulable, et il ne s'agira ici ni de la neige, ni des sabres. Ainsi de l'homme me choisis-tu un acte qui ait valeur de l'image dans le poème.

Ta rancune, faut bien qu'elle devienne grief. Faut bien qu'elle prenne un visage. Nul ne supporte d'être habité par des fantômes. Ta femme, ce soir, que désire-t-elle ? Faire partager sa rancune à sa confidente. Répandre autour d'elle cette rancune. Car tu es ainsi fait que tu ne sais point vivre seul. Et il te faut coloniser par le poème. C'est pourquoi, d'une voix volubile, elle décomptera tes turpitudes. Et s'il se trouve que son amie hausse les épaules, car ses reproches, de toute évidence, ne valent rien, elle n'en sera point adoucie. C'est donc qu'il en est d'autres. Elle a simplement manqué son charroi. Elle a mal choisi les images. Son sentiment elle ne peut douter qu'il soit, puisqu'il est.

Ainsi du médecin quand tu as mal. Tu as proposé cette cause ou l'autre. Tu as ton idée là-dessus. Il te démontre que tu te trompes. Cela est possible. Que tu n'as point de mal en toi. Mais ici tu protestes. Tu as faussement illustré ton mal, mais tu ne saurais le mettre en doute. C'est ton médecin qui est un âne. Et tu iras de description en description jusqu'à la lumière. Et de négation en négation le médecin n'aura point le pouvoir d'annuler ton mal puisqu'il est. Ta femme te noircit dans ta vie passée, dans tes souhaits, dans tes croyances.

Ne sert de rien de lutter contre les griefs. Accorde-lui le bracelet d'émeraudes. Ou bien fouette-la.

Mais je te plains dans tes brouilles et dans tes réconciliations, car elles sont d'un autre étage que l'amour.

L'amour est avant tout audience dans le silence. Aimer c'est contempler. Vient l'heure où ma sentinelle épouse la ville. Vient l'heure où tu rejoins de ta bien-aimée ce qui n'est point d'un geste, ni d'un autre, d'un détail du visage, ni d'un autre, d'un mot qu'elle prononce, ni d'aucun autre mot, mais d'Elle.

Vient l'heure où son seul nom est suffisant comme prière car tu n'as rien à ajouter. Vient l'heure où tu n'exiges rien. Ni les lèvres, ni le sourire ni le bras tendre, ni le souffle de sa présence. Car il te suffit qu'Elle soit.

Vient l'heure où tu n'as plus à t'interroger, pour les comprendre, ni sur ce pas, ni sur ce mot, ni sur cette décision, ni sur ce refus, ni sur ce silence. Puisqu'Elle est.

Mais telle exige que tu te justifies. Elle t'ouvre un procès sur tes actes. Elle confond l'amour et la possession. A quoi bon répondre ? Que trouveras-tu dans son audience ? Tu demandais d'abord à être reçu dans le silence, non pour tel geste, non pour tel autre, non pour telle vertu, non pour telle autre, non pour ce mot ni l'autre mot, mais dans ta misère, tel que tu es.

CCIV

Me vint le repentir de n'avoir point usé avec mesure des dons offerts, lesquels ne sont jamais que signification et chemin, et, les ayant convoités pour eux-mêmes, de n'y avoir trouvé que le désert. Car ayant confondu mesure avec ladrerie de chair ou de cœur, je n'ai point souhaité de m'y exercer. Me plaît d'incendier la forêt pour me chauffer une heure car le feu m'en paraît plus royal. Et me semble de peu d'intérêt, si j'écoute siffler du haut de mon cheval les balles de guerre, d'économiser mes jours. Je vaux ce que je suis dans chaque instant et le fruit ne naît point qui a négligé quelque étape.

C'est pourquoi me paraît risible tel cracheur d'encre qui, au cours du siège de sa ville, refusa de se montrer sur les remparts, par mépris, disait-il, du courage physique. Comme s'il s'agissait là d'un état et non d'un passage. D'un but et non d'une condition simple de la permanence de la ville.

Car moi, de même, je méprise l'appétit vulgaire, et n'ai point vécu pour la digestion des quartiers de viande. Mais j'ai fait servir les quartiers de viande à l'éclat de mon coup de sabre, et j'ai soumis mon coup de sabre à la permanence de l'empire.

Et certes, bien que je me refuse au cours du combat à mesurer mes coups par avarice de muscle ou pleurnichage de peur, il ne me plairait point que les historiographes de l'empire fissent de moi un moulin à coups, car je ne loge point dans mon sabre. Et si je me méfie des délicats qui avalent leur repas comme une médecine, les narines closes, il ne me plairait point que mes historiographes me fissent mangeur de viande, car je ne loge point dans mon ventre. Je suis un arbre bien installé sur ses racines et je ne méprise rien de la pâte qu'elles malaxent. J'en tire mes branches.

Mais il m'est apparu que je me trompais au sujet des femmes.

Vint la nuit de mon repentir où je connus que je ne savais point user d'elles. J'étais semblable à celui-là, le pillard, ignorant du cérémonial, qui te remue les pièces du jeu d'échecs avec une hâte aride et, de ne point trouver sa joie dans ce désordre, te les distribue aux quatre vents.

Cette nuit-là, Seigneur, je me suis levé de leur lit avec colère ayant compris que j'étais bétail dans l'étable. Je ne suis point, Seigneur, serviteur des femmes.

Autre chose est de réussir l'ascension de la montagne, ou, porté en litière, de rechercher de paysage en paysage la perfection. Car à peine as-tu mesuré les contours de la plaine bleue, que tu y trouves déjà l'ennui et pries tes guides de te porter ailleurs.

J'ai cherché dans la femme le cadeau qu'elle pouvait fournir. Telle, je l'ai désirée comme un son de cloche dont j'eusse goûté la nostalgie. Mais que vas-tu faire d'un même son de cloche, nuit et jour ? Tu remises

vite la cloche au grenier et n'en connais plus le besoin. Telle autre, je l'ai désirée pour une inflexion subtile de la voix quand elle disait : « Toi, mon Seigneur... » mais bien vite tu te lasses du mot et tu rêves d'une autre chanson.

Et te donnerais-je dix mille femmes que, l'une après l'autre, tu les viderais aussitôt de leur vertu particulière, et qu'il t'en faudrait bien plus encore pour te combler, car tu es divers selon les saisons, selon les jours, selon les vents.

Et cependant, d'avoir toujours estimé que nul ne parviendra jamais à la connaissance d'une seule âme d'homme, et qu'il est, au secret de chacun, un paysage intérieur aux plaines inviolées, aux ravins de silence, aux pesantes montagnes, aux jardins secrets, et que, sur tel ou tel, je puis sans te lasser parler durant toute une vie, je ne comprenais point la misère de la provision que l'une ou l'autre de mes femmes m'apportait, laquelle ne suffisait guère au repas d'un soir.

Ah ! Seigneur, je ne les ai point considérées comme terre arable, où je dois me rendre, toute l'année durant, dès avant l'aube, avec mes lourdes chaussures de boue et ma charrue, et mon cheval, et ma herse et mon sac de graines et ma prévision des vents et des pluies, et ma connaissance des mauvaises herbes et par-dessus tout ma fidélité, pour recevoir d'elles ce qui est pour moi — mais je les ai réduites au rôle de ces mannequins de bienvenue que poussent devant toi les notables de l'humble village par où passe ta ronde dans l'empire, et qui te récitent leur compliment, ou te font hommage, dans une corbeille, des fruits du pays. Et certes, tu reçois, car est pur de lignes le sourire, et chantant le geste qui offre les fruits, et naïf d'intention le discours, mais tu les as épuisées de leurs dons et vidées d'un seul coup de leur miel, quand tu as tapoté leurs joues fraîches et savouré des yeux le velouté de leur confusion. Certes celles-là mêmes sont, elles aussi, terres arables aux grands horizons, où tu te perdrais peut-être à jamais si tu savais par où l'on y pénètre.

Mais je cherchais à récolter le miel tout fait de ruche en ruche, et non à pénétrer cette étendue qui d'abord ne t'offrira rien et te réclamera des pas et des pas et des pas, car il importe que longtemps, dans le silence, tu

accompagnes le maître des domaines, si tu veux t'en faire une patrie.

Moi qui ai connu le seul véritable géomètre mon ami, lequel pouvait m'instruire nuit et jour, et auquel j'apportais mes litiges afin de les connaître, non résolus, mais vus par lui, et déjà autres, car étant tel, lui-même et non un autre, il n'entendait pas comme moi cette note, il ne voyait pas comme toi ce soleil, il ne goûtait pas comme toi ce repas, mais, des matériaux qui lui étaient soumis, il faisait tel fruit de tel goût, et non un autre — lequel était, tout simplement, ni mesurable, ni mensurable, mais pouvoir en marche de telle qualité et non d'une autre, dans telle direction et non dans une autre — moi qui ai connu en lui l'espace et qui allais à lui comme l'on cherche le vent de mer, ou la solitude, qu'aurais-je reçu de lui si j'avais fait appel non à l'homme, mais aux provisions, aux fruits, non à l'arbre, et prétendu me satisfaire l'esprit et le cœur de quelques préceptes de géométrie ?

Seigneur, telle que je fais de ma maison, Tu me la donnes à labourer et à accompagner et à découvrir.

« Seigneur, me disais-je, pour celui-là seul qui gratte sa terre, plante l'olivier et sème l'orge, sonne l'heure des métamorphoses dont il ne saurait se réjouir s'il achetait son pain chez le marchand. Sonne l'heure de la fête des moissons. Sonne l'heure de la fête de l'engrangement, et il pousse lentement de l'épaule la porte gémissante sur la réserve de soleil. Car détient le pouvoir d'embraser, l'heure venue, tes grands carrés de terre noire, la colline de semence que tu viens d'enfermer, et au-dessus de laquelle flotte encore la gloire d'une poussière de son qui ne s'est point tout à fait déposée.

« Ah ! Seigneur, me disais-je, je me suis trompé de chemin. Je me suis hâté parmi les femmes comme dans un voyage sans but.

« J'ai peiné auprès d'elles comme dans un désert sans horizon, à la recherche de l'oasis qui n'est point de l'amour, mais au-delà.

« J'ai cherché un trésor qui y fût caché, comme un objet à découvrir parmi d'autres objets. Je me suis penché sur leur souffle court comme un rameur. Et je n'allais nulle part. J'ai mesuré des yeux leur perfection, j'ai connu la grâce des jointures et l'anse du coude où

l'on veut boire. J'ai souffert une angoisse qui avait une direction. J'ai éprouvé une soif qui avait un remède. Mais, m'étant trompé de chemin, j'ai regardé Ta vérité en face, sans la comprendre.

« J'ai été semblable à ce fou qui surgit la nuit au cœur des ruines, armé de sa pelle, de sa pioche et de son ciseau. Et il te démantibule les murs. Et il te retourne les pierres, et il t'ausculte les dalles pesantes. Il s'agite saisi d'une ferveur noire, car il se trompe, Seigneur, il te cherche un trésor qui soit provision déjà faite, déposée par les siècles dans le secret de telle alvéole comme une perle dans sa coquille, jouvence pour le vieux, gage de richesse pour l'avare, gage d'amour pour l'amoureux, gage d'orgueil pour l'orgueilleux et pour le glorieux de gloire — et cependant cendre et vanité car il n'est point de fruit qui ne soit d'un arbre, point de joie que tu n'aies bâtie. Stérile est de rechercher parmi les pierres une pierre plus exaltante que l'autre pierre. De son agitation au ventre des ruines, il ne tirera ni la gloire ni la richesse ni l'amour.

« Comparable donc à ce fou qui va de nuit piochant l'aridité, je n'ai rien trouvé dans la volupté qui fût autre chose que plaisir d'avare et prodigieusement inutile. Je n'y ai trouvé que moi-même. Je n'ai que faire de moi, Seigneur, et l'écho de mon propre plaisir me fatigue.

« Je veux bâtir le cérémonial de l'amour afin que la fête me conduise ailleurs. Car rien de ce que je cherche, et dont j'ai soif, et dont ont soif les hommes, n'est de l'étage des matériaux dont ils disposent. Et celui-là s'égare à rechercher parmi les pierres ce qui n'est point de leur essence, alors qu'il pourrait en user pour en bâtir sa basilique, sa joie n'étant point à tirer d'une pierre parmi d'autres pierres mais d'un certain cérémonial des pierres, une fois la cathédrale bâtie. Ainsi, telle femme, je la fais disparate si je ne lis pas au travers.

« Seigneur, nue telle épouse, la regardant dormir, me sera doux qu'elle soit belle et délicate de jointures et tiède de seins, et pourquoi n'y prendrais-je point ma récompense ? »

Mais j'ai compris Ta vérité. Importe que celle-là qui dort et que j'éveillerai bientôt, rien qu'en posant mon ombre, ne soit point le mur contre quoi je bute, mais la porte qui mène ailleurs — et donc, que je ne la disperse en

matériaux divers, à chercher l'impossible trésor, mais la tienne bien nouée et une dans le silence de mon amour.

Et comment serais-je déçu ? Certes est déçue celle-la qui reçoit un bijou. Il est une émeraude plus belle que ton opale. Il est un diamant plus beau que l'émeraude. Il est le diamant du roi plus beau que tous. Je n'ai que faire d'un objet chéri pour lui-même s'il n'a point sens de perfection. Car je vis non des choses, mais du sens des choses.

Cependant cette bague mal taillée, ou cette rose fanée cousue dans un carré de linge, ou cette aiguière, fût-elle d'étain, qui est du thé auprès d'elle avant l'amour, certes les voilà irremplaçables puisque objets d'un culte. C'est le dieu seul que j'exigeais parfait, et le grossier objet de bois, s'il est désormais de son culte, participe de sa perfection.

Ainsi de l'épouse endormie. De la considérer pour elle-même j'irai aussitôt me lassant et cherchant ailleurs. Car elle est moins belle que l'autre, ou de caractère aigre, et si même la voilà parfaite en apparence, reste qu'elle ne rend point tel son de cloche dont j'éprouve la nostalgie, reste qu'elle dit tout de travers le « Toi, mon Seigneur » dont la lèvre d'une autre ferait musique pour le cœur.

Mais dormez rassurée dans votre imperfection, épouse imparfaite. Je ne me heurte point contre un mur. Vous n'êtes point but et récompense et bijou vénéré pour soi-même, dont je me lasserais aussitôt, vous êtes chemin, véhicule et charroi. Et je ne me lasserai point de devenir.

CCV

Je fus ainsi éclairé sur la fête, laquelle est de l'instant où tu passes d'un état à l'autre, quand l'observation du cérémonial t'a préparé une naissance. Et je te l'ai dit du navire. D'avoir été longtemps maison à bâtir à l'étage des planches et des clous, il devient, une fois gréé, marié pour la mer. Et tu le maries. C'est l'instant de fête. Mais tu ne t'installes pas, pour en vivre, dans le lancement du navire.

Je te l'ai dit de ton enfant. De fête est sa naissance.

Mais tu ne vas pas chaque jour, des années durant, te frottant les mains de ce qu'il soit né. Tu attendras, pour l'autre fête, tel changement d'état, comme il en sera du jour où le fruit de ton arbre se fera souche d'un arbre nouveau et plantera plus loin ta dynastie. Je te l'ai dit de la graine récoltée. Vient la fête de l'engrangement. Puis des semailles. Puis la fête du printemps qui te change tes semailles en herbe douce comme un bassin d'eau fraîche. Puis tu attends encore, et c'est la fête de la moisson, puis encore une fois de l'engrangement. Et ainsi de suite, de fête en fête, jusqu'à la mort, car il n'est point de provisions. Et je ne connais point de fête à laquelle tu n'accèdes venant de quelque part, et par laquelle tu n'ailles ailleurs. Tu as marché longtemps. La porte s'ouvre. C'est l'instant de fête. Mais tu ne vivras point de cette salle-ci plus que de l'autre. Cependant je veux que tu te réjouisses de franchir le seuil qui va quelque part, et réserve ta joie pour l'instant où tu briseras ta chrysalide. Car tu es foyer de faible pouvoir, et n'est point de chaque minute l'illumination de la sentinelle. Je la réserve, s'il se peut, pour les jours de clairons et de tambours et de victoire. Faut bien que se répare en toi quelque chose qui ressemble au désir, et exige souvent le sommeil.

Moi j'avance lentement, un pas lent sur la dalle d'or, un pas lent sur la dalle noire, dans les profondeurs de mon palais. Me paraît citerne, à midi, à cause de la fraîcheur captive. Et me berce mon propre pas : je suis rameur inépuisable vers où je vais. Car je ne suis plus de cette patrie.

S'écoulent lentement les murs du vestibule et, si je lève les yeux vers la voûte, je la vois balancer doucement comme l'arche d'un pont. Un pas lent sur un carreau d'or, un pas lent sur un carreau noir je fais lentement mon travail, comme l'équipe du puits en forage qui te remonte les gravats. Ils scandent l'appel de la corde à muscles doux. Je connais où je vais et je ne suis plus de cette patrie.

De vestibule en vestibule, je poursuis mon voyage. Et tels sont les murs. Et tels sont les ornements suspendus au mur. Et je contourne la grande table d'argent où sont les candélabres. Et je frôle de la main tel pilier de marbre. Il est froid. Toujours. Mais je pénètre dans les territoires

habités. M'en viennent les bruits comme dans un rêve car je ne suis plus de cette patrie.

Douces cependant me sont les rumeurs domestiques. Te plaît toujours le chant confidentiel du cœur. Rien ne dort tout à fait. Et, de ton chien lui-même, s'il dort, il arrive qu'il aboie en rêve, à petits coups, et s'agite un peu par souvenir. Ainsi de mon palais bien que mon midi l'ait endormi. Et il est une porte qui bat, on ne sait où, dans le silence. Et tu songes au travail des servantes, des femmes. Car sans doute est-ce de leur domaine ? Elles t'ont plié le linge frais dans leurs corbeilles. Elles ont navigué deux par deux pour les transporter. Et, maintenant qu'elles l'ont rangé, elles referment les hautes armoires. Il est là-bas un geste révolu. Une obligation a été respectée. Quelque chose vient de s'accomplir. Sans doute est-ce maintenant le repos, mais que saurai-je ? Je ne suis plus de cette patrie.

De vestibule en vestibule, de carreau noir en carreau d'or, je contourne lentement le quartier des cuisines. Je reconnais le chant des porcelaines. Puis d'une aiguière d'argent que l'on m'a heurtée. Puis cette faible rumeur d'une porte profonde. Puis le silence. Puis un bruit de pas précipités. Quelque chose a été oublié qui exige soudain ta présence, comme il en est du lait qui bout, ou de l'enfant qui pousse un cri, ou plus simplement de l'extinction inattendue d'un ronronnement familier. Quelque pièce vient de se coincer dans la pompe, la broche, ou le moulin pour la farine. Tu cours remettre en marche l'humble prière...

Mais le bruit de pas s'est évanoui car le lait a été sauvé, l'enfant a été consolé, la pompe, la broche ou le moulin ont repris la récitation de leur litanie. On a paré à une menace. On a guéri une blessure. On a réparé un oubli. Lequel ? Je ne sais rien. Je ne suis plus de cette patrie.

Voici que je pénètre dans le royaume des odeurs. Mon palais ressemble à un cellier qui prépare lentement le miel de ses fruits, l'arôme de ses vins. Et je navigue comme à travers d'immobiles provinces. Ici de coings mûrs. Je ferme les yeux, se prolonge loin leur influence. Ici du santal des coffres de bois. Ici plus simplement de dalles fraîchement lavées. Chaque odeur s'est taillé un empire depuis des générations, et l'aveugle s'y pourrait reconnaître. Et sans doute mon père régnait-il déjà sur ces

colonies. Mais je vais, sans bien y songer. Je ne suis plus de cette patrie.

L'esclave, selon le rituel des rencontres, s'est effacé contre le mur à mon passage. Mais je lui ai dit dans ma bonté : « Montre-moi ta corbeille », afin qu'il se sentît important dans le monde. Et, de l'anse de ses bras luisants, il l'a descendue avec précaution de sur sa tête. Et il m'a présenté, les yeux baissés, son hommage de dattes, de figues et de mandarines. J'ai bu l'odeur. Puis j'ai souri. Son sourire alors s'est élargi et il m'a regardé droit dans les yeux contre le rituel des rencontres. Et, de l'anse de ses bras, il a remonté sa corbeille, me tenant droit dans son regard : « Qu'est-il, me suis-je dit, de cette lampe allumée ? Car vont comme des incendies les rébellions ou l'amour ! Quel est le feu secret qui brûle dans les profondeurs de mon palais, derrière ces murs ? » Et j'ai considéré l'esclave, comme s'il eût été abîme des mers. « Eh ! me suis-je dit, vaste est le mystère de l'homme ! » Et j'ai poursuivi mon chemin, sans résoudre l'énigme, car je n'étais plus de cette patrie.

J'ai traversé la salle du repos. J'ai traversé la salle du Conseil où mon pas s'est multiplié. Puis j'ai descendu à pas lents, de marche en marche, l'escalier qui conduit au dernier vestibule. Et, quand j'ai commencé de l'arpenter, j'ai entendu un grand bruit sourd et un cliquetis d'armes. J'ai souri dans mon indulgence : dormaient sans doute mes sentinelles, mon palais de midi étant comme une ruche en sommeil, toute ralentie, à peine remuée par la courte agitation des capricieuses qui ne trouvent pas le repos, des oublieuses qui courent à leur oubli, ou de l'éternel brouillon qui toujours te réajuste, te perfectionne et te démantibule quelque chose. Et ainsi, du troupeau de chèvres, il en est toujours une qui bêle, de la ville endormie il te monte toujours un appel incompréhensible, et, dans la nécropole la plus morte, il est encore le veilleur de nuit qui déambule. De mon pas lent, j'ai donc poursuivi mon chemin, la tête penchée pour ne point voir mes sentinelles en hâte se réajuster, car peu m'importe : je ne suis plus de cette patrie.

Donc s'étant durcis, ils me saluent, m'ouvrent le vantail à deux battants et je plisse les paupières dans la cruauté du soleil, et demeure un instant sur le seuil. Car là sont les campagnes. Les collines rondes qui chauffent

au soleil mes vignes. Mes moissons taillées en carré. L'odeur de craie des terres. Et une autre musique qui est d'abeilles, de sauterelles et de grillons. Et je passe d'une civilisation à une autre civilisation. Car j'allai respirer midi sur mon empire.

Et je viens de naître.

CCVI

De ma visite au seul véritable géomètre mon ami.

Car m'émut de le voir si attentif au thé et à la braise, et à la bouilloire, et au chant de l'eau, puis au goût d'un premier essai... puis à l'attente, car le thé livre lentement son arôme. Et me plut que, durant cette courte méditation, il fût plus distrait par le thé que par un problème de géométrie :

« Toi qui sais, tu ne méprises point l'humble travail... »

Mais il ne me répondait pas. Cependant quand il eut, tout satisfait, empli nos verres :

« Moi qui sais... qu'entends-tu par là ? Pourquoi le joueur de guitare dédaignerait-il le cérémonial du thé pour la seule raison qu'il connaît quelque chose sur les relations entre les notes ? Je connais quelque chose sur les relations entre les lignes d'un triangle. Cependant me plaît le chant de l'eau et le cérémonial qui honorera le roi, mon ami... »

Il songea, puis :

« Que sais-je... je ne crois pas que mes triangles m'éclairent beaucoup sur le plaisir du thé. Mais il se peut que le plaisir du thé m'éclaire un peu sur les triangles...

— Que me dis-tu là, géomètre !

— Si j'éprouve, me vient le besoin de décrire. Celle-là que j'aime, je te parlerai sur ses cheveux, et sur ses cils, et sur ses lèvres, et sur son geste qui est musique pour le cœur. Parlerais-je sur les gestes, les lèvres, les cils, les cheveux, s'il n'était point tel visage de femme lu à travers ? Je te montre en quoi son sourire est doux. Mais d'abord était le sourire...

« Je n'irai point te remuer un tas de pierres pour y

trouver le secret des méditations. Car la méditation ne signifie rien à l'étage des pierres. Il faut que soit un temple. Alors me voilà changé de cœur. Et je m'irai, réfléchissant sur la vertu des relations entre les pierres...

« Je n'irai point chercher dans les sels de la terre l'explication de l'oranger. Car l'oranger n'a point de signification à l'étage des sels de la terre. Mais, d'assister à l'ascension de l'oranger, j'expliquerai par lui l'ascension des sels de la terre.

« Que d'abord j'éprouve l'amour. Que je contemple l'unité. J'irai ensuite méditant les matériaux et les assemblages. Mais je n'irai point enquêter sur les matériaux si rien ne les domine, vers quoi je tende. J'ai d'abord contemplé le triangle. Puis j'ai cherché, en le triangle, les obligations qui régissent les lignes. Tu as d'abord aimé, toi aussi, une image de l'homme, de telle ferveur intérieure. Et tu en as déduit ton cérémonial afin qu'elle y fût contenue, comme la capture dans le piège, et ainsi perpétuée dans l'empire. Mais quel sculpteur s'intéressera pour eux-mêmes au nez, à l'œil et à la barbe ? Et quel rite du cérémonial imposeras-tu pour lui-même ? Et qu'irai-je déduire sur les lignes si elles ne sont point d'un triangle ?

« Je me soumets d'abord à la contemplation. Je raconterai ensuite, si je puis. Je n'ai donc jamais refusé l'amour : le refus de l'amour n'est que prétention. Certes j'ai honoré telle ou telle qui ne savait rien sur les triangles. Mais elle en savait plus long que moi sur l'art du sourire. As-tu vu sourire ?

— Certes, géomètre...

— Celle-là, des fibres de son visage et de ses cils et de ses lèvres qui sont matériaux sans signification encore, et bâtissait sans effort un chef-d'œuvre inimitable et, d'être témoin d'un tel sourire, tu habitais la paix des choses et l'éternité de l'amour. Puis elle te défaisait son chef-d'œuvre dans le temps qu'il te faut pour ébaucher un geste et t'enfermer dans une autre patrie où le désir te venait d'inventer l'incendie dont tu l'eusses sauvée, toi le rédempteur, tant elle se montrait pathétique. Et, de ce que sa création ne laissait point ces traces dont on peut enrichir les musées, pourquoi l'eussé-je méprisée ? Je sais formuler quelque chose sur les cathédrales bâties, mais elle me bâtissait les cathédrales...

— Mais que t'enseignait-elle sur les relations entre les lignes ?

— Peu importent les objets reliés. Je dois d'abord apprendre à lire les liaisons. Je suis vieux. J'ai donc vu mourir qui j'aimais, ou guérir. Vient le soir où la bien-aimée, la tête penchée vers l'épaule, décline l'offre du bol de lait à la façon du nouveau-né déjà tranché d'avec le monde et qui refuse le sein, car le lait lui est devenu amer. Elle a comme un sourire d'excuse car elle te peine de ne plus se nourrir de toi. Elle n'a plus besoin de toi. Et tu vas contre la fenêtre cacher tes larmes. Et là sont les campagnes. Alors tu sens, comme un cordon ombilical, ton lien avec les choses. Les champs d'orge, les champs de blé, l'oranger fleuri qui prépare la nourriture de ta chair, et le soleil qui te fait tourner depuis l'origine des siècles le moulin des fontaines. Et te vient le bruit du charroi de l'aqueduc en construction qui désaltérera la ville, en place de l'autre, que le temps a usé, ou, plus simplement, de la carriole, ou du pas de l'âne qui porte le sac. Et tu sens circuler la sève universelle qui fait durer les choses. Et tu reviens à pas lents vers le lit. Tu éponges le visage qui luit de sueur. Elle est là encore, auprès de toi, mais toute distraite de mourir. Les campagnes ne chantent plus pour elle leur chant d'aqueduc en construction, ou de carriole, ou d'âne qui trottine. L'odeur des orangers n'est plus pour elle, ni ton amour.

« Alors tu te souviens de tels camarades qui s'aimaient.

« L'un venait chercher l'autre, au cœur de la nuit, par simple besoin de ses plaisanteries, de ses conseils, ou plus simplement encore de sa présence. Et l'un manquait à l'autre s'il voyageait. Mais un malentendu absurde les a brouillés. Et ils feignent de ne point se voir, s'ils se rencontrent. Le miracle est ici qu'ils ne regrettent rien. Le regret de l'amour, c'est l'amour. Ce qu'ils recevaient l'un de l'autre, cependant ils ne le recevront de nul au monde. Car chacun plaisante, conseille, ou simplement respire à sa propre façon et non d'une autre. Donc les voilà amputés, diminués, mais incapables d'en rien connaître. Et même tout fiers et comme enrichis du temps disponible. Et ils te vont flânant devant les étalages, chacun pour soi. Ils ne perdent plus leur temps avec l'ami ! Ils refuseront tout effort qui les rattacherait au grenier où ils puisaient leur nourriture. Car est morte

la part d'eux-mêmes qui en vivait, et comment cette part réclamerait-elle, puisqu'elle n'est plus ?

« Mais toi, tu passes en jardinier. Et tu vois ce qui manque à l'arbre. Non du point de vue de l'arbre, car du point de vue de l'arbre rien ne lui manque : il est parfait. Mais de ton point de vue de dieu pour arbre qui greffe les branches là où il faut. Et tu rattaches le fil rompu et le cordon ombilical. Tu réconcilies. Et les voilà qui repartent dans leur ferveur.

« Moi aussi j'ai réconcilié et j'ai connu le matin frais où la bien-aimée te réclame le lait de chèvre et le pain tendre. Et te voilà penché sur elle, une main soutenant la nuque, l'autre haussant le bol jusqu'aux lèvres pâles, et toi regardant boire. Tu es chemin, véhicule et charroi. Il te semble, non que tu la nourrisses, ni même que tu la guérisses, mais que tu la recouses à ce dont elle était, ces campagnes, ces moissons, ces fontaines, ce soleil. Un peu pour elle désormais, le soleil fait tourner le moulin chantant des fontaines. Un peu pour elle on construit l'aqueduc. Un peu pour elle la carriole fait son grelot. Et, car elle te semble enfantine ce matin, et non désireuse de sagesse profonde, mais bien plutôt des nouvelles de la maison et des jouets, et des amis, tu lui dis donc : « Écoute... » Et elle reconnaît l'âne qui trottine. Alors elle rit et se tourne vers toi, son soleil, car elle a soif d'amour.

« Et moi qui suis vieux géomètre, j'ai ainsi été à l'école car il n'est de relations que celles auxquelles tu as songé. Tu dis : « Il en est de même... » Et une question meurt. J'ai rendu à tel la soif de l'ami : je l'ai réconcilié. J'ai rendu à telle la soif du lait et de l'amour. Et j'ai dit : « Il en est de même... » Je l'ai guérie. Et, d'énoncer telle relation entre la pierre qui tombe et les étoiles, qu'ai-je fait d'autre ? J'ai dit : « Il en est de même... » Et d'énoncer ainsi telle relation entre des lignes, j'ai dit : « En le triangle cela ou ceci c'est la même chose... » Et ainsi, de mort des questions en mort des questions, je m'achemine doucement vers Dieu en qui nulle question n'est plus posée. »

Et, quittant mon ami, je m'en fus de mes pas lents, moi qui me guéris de mes colères, à cause que, de la montagne que je gravis, se fait une paix véritable qui n'est point de conciliation, de renoncement, de mélange,

ni de partage. Car je vois condition là où ils voient litige. Comme il en est de ma contrainte qui est condition de ma liberté, ou de mes règles contre l'amour qui sont condition de l'amour, ou de mon ennemi bien-aimé qui est condition de moi-même, car le navire n'aurait point de forme sans la mer.

D'ennemi concilié en ennemi concilié — mais d'ennemi nouveau en ennemi nouveau — je m'achemine moi aussi le long de la pente que je gravis, vers le calme en Dieu — sachant qu'il ne s'agit point, pour le navire, de se faire indulgent aux assauts de la mer, ni pour la mer de se faire douce au navire, car, des premiers, ils sombreront, et des seconds ils s'abâtardiront en bateaux plats pour laveuses de linge — mais sachant qu'il importe de ne point fléchir, ni pactiser par faux amour, au cours d'une guerre sans merci qui est condition de la paix, abandonnant, sur le chemin des morts qui sont condition de la vie, acceptant des renoncements qui sont condition de la fête, des paralysies de chrysalides qui sont condition des ailes, car il se trouve que Tu me noues en plus haut que moi-même, Seigneur, selon Ta volonté, et que je ne connaîtrai point la paix ni l'amour hors de Toi, car en Toi seul celui-là qui régnait au nord de mon empire, lequel j'aimais, et moi-même serons conciliés, parce qu'accomplis, car en Toi seul tel que j'ai dû châtier malgré mon estime, et moi-même, serons conciliés parce qu'accomplis, car il se trouve qu'en Toi seul se confondent enfin dans leur unité sans litige l'amour, Seigneur, et les conditions de l'amour.

CCVII

Certes est injuste la hiérarchie qui te brime et t'empêche de devenir. Cependant tu iras, à lutter contre cette injustice, de destruction d'architecture en destruction d'architecture jusqu'à la mare étale où les glaciers se seront confondus.

Tu les souhaites semblables les uns aux autres, confondant ton égalité avec l'identité. Mais moi je les dirai égaux de pareillement servir l'empire, et non de tant se ressembler.

Ainsi du jeu d'échecs : il est un vainqueur et un vaincu. Et il arrive que le vainqueur s'habille d'un sourire narquois pour humilier le vaincu. Car ainsi sont les hommes. Et tu viens, selon ta justice, interdire les victoires d'échecs. Tu dis : « Quel est le mérite du vainqueur ? Il était plus intelligent ou connaissait mieux l'art du jeu. Sa victoire n'est que l'expression d'un état. Pourquoi serait-il glorifié pour être plus rouge de visage ou plus souple, ou plus chevelu, ou moins chevelu... ? »

Mais j'ai vu le vaincu d'échecs jouer des années durant dans l'espoir de la fête de la victoire. Car tu es plus riche de ce qu'elle existe si même elle n'est point pour toi. Ainsi de la perle du fond des mers.

Car ne te trompe point sur l'envie : elle est signe d'une ligne de force. J'ai fondé telle décoration. Et les élus s'en vont se pavanant avec mon caillou sur la poitrine. Tu envies donc qui je décore. Et tu viens selon ta justice, laquelle n'est qu'esprit de compensation. Et tu décides : « Tous porteront des cailloux contre leur poitrine. » Et certes, désormais, qui s'affublera d'un pareil bijou ? Tu vivais non pour le caillou mais pour sa signification.

Et voilà, diras-tu. J'ai diminué les misères des hommes. Car je les ai guéris de la soif de cailloux auxquels la plupart ne pouvaient prétendre. Car tu juges selon l'envie, laquelle est douloureuse. L'objet de l'envie est donc un mal. Et tu ne laisses rien subsister qui soit hors d'atteinte. L'enfant tend la main et crie vers l'étoile. Ta justice, donc, te fait un devoir de l'éteindre.

Ainsi pour la possession des pierreries. Et tu les entreposes dans le musée. Tu dis : « Elles sont à tous. » Et certes ton peuple défilera le long des vitrines, les jours de pluie. Et ils bâilleront sur les collections d'émeraudes car il n'est plus de cérémonial qui les éclaire d'une signification. Et en quoi sont-elles plus rayonnantes que du verre taillé ?

Tu as purgé jusqu'au diamant de sa nature particulière. Car il pouvait être pour toi. Tu l'as châtré du rayonnement qui lui venait d'être souhaitable. Ainsi des femmes, si tu les interdis. Si belles qu'elles soient, elles seront mannequins de cire. Je n'ai jamais vu quiconque mourir, aussi admirable qu'en fût l'image, pour telle ou telle que le bas relief d'un sarcophage a perpétuée jusqu'à lui.

Elle verse la grâce du passé ou sa mélancolie, non la cruauté du désir.

Ainsi ne sera pas le même ton diamant non possédable. Lequel brillait de cette qualité. Car alors il te glorifiait et t'honorait et t'augmentait de son éclat. Mais tu les as changés en décorations de vitrine. Ils seront honneur des vitrines. Mais ne souhaitant point d'être une vitrine, tu ne souhaites pas le diamant.

Et si maintenant tu en brûles un pour ennoblir de ce sacrifice le jour de la fête, et ainsi en multiplier le rayonnement sur ton esprit et sur ton cœur, tu ne brûleras rien. Ce n'est point toi qui sacrifieras le diamant. Il sera don de ta vitrine. Et elle s'en moque. Tu ne peux plus jouer avec le diamant qui ne t'est plus d'aucun usage. Et, murant tel dans la nuit du pilier du temple, afin de le donner aux dieux, tu ne donnes rien. Ton pilier n'est qu'un entrepôt à peine plus discret que la vitrine, laquelle est également discrète si le soleil invite ton peuple à fuir la ville. Ton diamant n'a pas valeur de don puisqu'il n'est pas objet que l'on donne. Il est objet que l'on entrepose. Ici ou là. Il n'est plus aimanté. Il a perdu ses divines lignes de force. Qu'as-tu gagné ?

Mais moi j'interdis que s'habillent en rouge ceux-là qui ne descendent point du prophète. Et en quoi ai-je lésé les autres ? Aucun ne s'habillait en rouge. Le rouge manquait de signification. Désormais tous rêvent de s'habiller en rouge. J'ai fondé le pouvoir du rouge et tu es plus riche de ce qu'il existe, bien qu'il ne soit point pour toi. Et l'envie qui te vient est signe d'une ligne de force nouvelle.

Mais l'empire te semble parfait si au cœur de la ville tel qui s'assiéra les jambes en croix y mourra de soif et de faim. Car rien ne le tirera de préférence ni vers la droite, ni vers la gauche, ni en avant, ni en arrière. Et il ne recevra point d'ordres, de même qu'il n'en donnera point. Et il ne sera en lui d'élan ni vers le diamant non possédable, ni vers le caillou contre la poitrine, ni vers le vêtement rouge. Et chez le marchand d'étoffes de couleur tu le verras qui bâillera des heures durant, attendant que je charge de mes significations la direction de ses désirs.

Mais, de ce que j'ai interdit le rouge, le voilà qui louche vers le violet... ou bien, car il est réfractaire et libre, et

hostile aux honneurs, et dominant les conventions, et se moquant bien du sens des couleurs, lesquelles sont de mon arbitraire, tu le vois qui te fait vider tous les rayons du magasin, et tripatouille dans les réserves, afin de trouver la couleur la plus opposée à la couleur rouge, comme le vert cru, et qui te fait le dégoûté tant qu'il n'a pas trouvé la perfection des perfections. Après quoi tu le vois tout glorieux de son vert cru, et se pavanant dans la ville par mépris de ma hiérarchie des couleurs.

Mais il se trouve que je l'ai animé tout le long du jour. Autrement, habillé de rouge, il eût bâillé dans un musée, car il pleut.

« Moi, disait mon père, je fonde une fête. Mais ce n'est point une fête que je fonde, c'est telle relation. J'entends ricaner les réfractaires qui me fondent aussitôt la contre-fête. Et la relation est la même qu'ils affirment et perpétuent. Je les emprisonne donc un peu pour leur plaire, car ils tiennent au sérieux de leur cérémonial. Et moi aussi. »

CCVIII

Donc se leva le jour. Et j'étais là comme le marin, les bras croisés, et qui respire la mer. Telle mer à labourer et non une autre. J'étais là comme le sculpteur devant la glaise. Telle glaise à pétrir et non une autre. J'étais là, tel, sur la colline, et j'adressai à Dieu cette prière :

« Seigneur, se lève le jour sur mon empire. Il m'est ce matin délivré, prêt pour le jeu, comme une harpe. Seigneur, naît à la lumière tel lot de villes, de palmeraies, de terres arables et de plantations d'orangers. Et voici, sur ma droite, le golfe de mer pour navires. Et voici, sur ma gauche, la montagne bleue, aux versants bénis de moutons à laine, qui plante les griffes de ses derniers rocs dans le désert. Et au-delà, le sable écarlate où fleurit seul le soleil.

« Mon empire est de tel visage et non d'un autre. Et certes, il est de mon pouvoir d'infléchir quelque peu la courbe de tel fleuve afin d'en irriguer le sable, mais non dans l'instant. Il est de mon pouvoir de fonder ici une

ville neuve, mais non dans l'instant. Il est de mon pouvoir de délivrer, rien qu'en soufflant sa graine, une forêt de cèdres victorieuses, mais non dans l'instant. Car j'hésite dans l'instant d'un passé révolu, lequel est tel et non un autre. Telle harpe, prête à chanter.

« De quoi me plaindrais-je, Seigneur, moi qui pèse dans ma sagesse patriarcale cet empire où tout est en place comme le sont des fruits de couleur dans la corbeille ? Pourquoi éprouverais-je la colère, l'amertume, la haine ou la soif de vengeance ? Telle est ma trame pour mon travail. Tel est mon champ pour mon labour. Telle est ma harpe pour chanter.

« Quand va le maître du domaine par ses terres au lever du jour, tu le vois, s'il en trouve, qui ramasse la pierre et arrache la ronce. Il ne s'irrite ni contre la ronce ni contre la pierre. Il embellit sa terre et n'éprouve rien, sinon l'amour.

« Quand celle-là ouvre sa maison au lever du jour, tu la vois balayer la poussière. Elle ne s'irrite point contre la poussière. Elle embellit une maison et n'éprouve rien, sinon l'amour.

« Me plaindrais-je de ce que telle montagne couvre telle frontière et non l'autre ? Elle refuse, ici, avec le calme d'une paume, les tribus qui remontent du désert. Cela est bien. Je bâtirai plus loin, là où l'empire est nu, mes citadelles.

« Et pourquoi me plaindrais-je des hommes ? Je les reçois, dans cette aube-ci, tels qu'ils sont. Certes, il en est qui préparent leur crime, qui méditent leur trahison, qui fourbissent leur mensonge, mais il en est d'autres qui se harnachent pour le travail ou la pitié ou la justice. Et certes, moi aussi, pour embellir ma terre arable, je rejetterai la pierre ou la ronce, mais sans haïr ni la ronce ni la pierre, n'éprouvant rien, sinon l'amour.

« Car j'ai trouvé la paix, Seigneur, au cours de ma prière. Je viens de Toi. Je me sens jardinier qui marche à pas lents vers ses arbres. »

Certes, j'ai moi aussi éprouvé, au cours de ma vie, la colère, l'amertume, la haine et la soif de vengeance. Au crépuscule des batailles perdues, comme des rébellions, chaque fois que je me suis découvert impuissant, et comme enfermé en moi-même, faute de pouvoir agir,

selon ma volonté, sur mes troupes en vrac que ma parole n'atteignait plus, sur mes généraux séditieux qui s'inventaient des empereurs, sur les prophètes déments qui nouaient des grappes de fidèles en poings aveugles, j'ai connu alors la tentation de l'homme de colère.

Mais tu veux corriger le passé. Tu inventes trop tard la décision heureuse. Tu recommences le pas qui t'eût sauvé, mais participe, puisque l'heure en est révolue, de la pourriture du rêve. Et certes, il est un général qui t'a conseillé selon ses calculs, d'attaquer à l'ouest. Tu réinventes l'histoire. Tu escamotes le donneur de conseils. Tu attaques au nord. Autant chercher à t'ouvrir une route en soufflant contre le granit d'une montagne. « Ah ! te dis-tu, dans la corruption de ton songe, si tel n'avait point agi, si tel n'avait point parlé, si tel n'avait point dormi, si tel n'avait point cru ou refusé de croire, si tel avait été présent, si tel s'était trouvé ailleurs, alors je serais vainqueur ! »

Mais ils te narguent d'être impossibles à effacer, comme la tache de sang du remords. Et te vient le désir de les broyer dans les supplices, pour t'en défaire. Mais empilerais-tu sur eux toutes les meules de l'empire que tu n'empêcherais point qu'ils aient été.

Faible es-tu, de même que lâche, si tu cours ainsi dans la vie à la poursuite de responsables, réinventant un passé révolu dans la pourriture de ton rêve. Et il se trouve que tu livreras, d'épuration en épuration, ton peuple entier au fossoyeur.

Tels ont peut-être été véhicules de la défaite, mais pourquoi tels autres, qui eussent été véhicules de la victoire, n'ont-ils point dominé les premiers ? A cause que le peuple ne les soutenait point ? Alors pourquoi ton peuple a-t-il préféré les mauvais bergers ? Parce qu'ils mentaient ? Mais les mensonges sont toujours exprimés, car tout, toujours est dit, et la vérité et le mensonge. Parce qu'ils payaient ? Mais l'argent est toujours offert, car il est toujours des corrupteurs.

Ceux de tel empire, s'ils sont bien fondés, mon corrupteur y fait sourire. La maladie que je leur offre n'est point pour eux. Si ceux de tel autre sont usés de cœur, la maladie que je leur offre fera son entrée par tel ou tel qui succomberont les premiers. Et, progressant de l'un en l'autre, elle pourrira tous ceux de l'empire, car ma

maladie était pour eux. Les premiers touchés sont-ils responsables de la pourriture de l'empire ? Tu ne prétends point, dans l'empire le plus sain, que n'existent point les porteurs de chancre ! Ils sont là, mais comme en réserve pour les heures de décadence. Alors seulement se répandra la maladie, laquelle n'avait pas besoin d'eux. Elle en eût trouvé d'autres. Si la maladie pourrit la vigne de racine en racine, je n'accuse point la première racine. L'eussé-je brûlée l'année d'auparavant qu'une autre racine eût servi de porte à la pourriture.

Si l'empire se corrompt, tous ont collaboré à la corruption. Si le plus grand nombre tolère, en quoi n'est-il point responsable ? Je te dis meurtrier si l'enfant se noie dans ta mare, et que tu négliges de le secourir.

Stérile je serai donc si je tente, dans la pourriture du rêve, de sculpter après coup un passé révolu, décapitant les corrupteurs comme les complices de corruption, les lâches comme les complices de lâcheté, les traîtres comme les complices de trahison, car, de conséquence en conséquence, j'anéantirai jusqu'aux meilleurs puisqu'ils auront été inefficaces, et qu'il me restera à leur reprocher leur paresse, ou leur indulgence, ou leur sottise. En fin de compte j'aurai prétendu anéantir de l'homme ce qui est susceptible d'être malade et d'offrir une terre fertile à telle semence, et tous peuvent être malades. Et tous sont terre fertile pour toutes semences. Et il me faudra les supprimer tous. Alors sera parfait le monde, puisque purgé du mal. Mais moi je dis que la perfection est vertu des morts. L'ascension use pour engrais des mauvais sculpteurs comme du mauvais goût. Je ne sers point la vérité en exécutant qui se trompe, car la vérité se construit d'erreur en erreur. Je ne sers point la création en exécutant quiconque manque la sienne, car la création se construit d'échec en échec. Je n'impose point telle vérité en exécutant qui en sert une autre, car ma vérité est arbre qui vient. Et je ne connais rien que terre arable, laquelle n'a point encore alimenté mon arbre. Je viens, je suis présent. Je reçois le passé de mon empire en héritage. Je suis le jardinier en marche vers sa terre. Je n'irai point lui reprocher de nourrir des cactus et des ronces. Je me moque bien des cactus et des ronces, si je suis semence du cèdre.

Je méprise la haine, non par indulgence, mais parce

que, venant de Toi, Seigneur, où tout est présent, l'empire m'est présent dans chaque instant. Et dans chaque instant, je commence.

Je me souviens de l'enseignement de mon père : « Ridicule est la graine qui se plaint de ce que la terre, à travers elle se fasse salade plutôt que cèdre. Elle n'est donc que graine de salade. »

Il disait de même : « Le bigle a souri à la jeune fille. Elle s'est retournée vers ceux qui plantent droit leur regard. Et le bigle va racontant que ceux dont le regard est droit corrompent les jeunes filles. »

Bien vaniteux les justes qui s'imaginent ne rien devoir aux tâtonnements, aux injustices, aux erreurs, aux hontes qui les transcendent. Ridicule le fruit qui méprise l'arbre !

CCIX

De même que celui-là qui croit trouver sa joie dans la richesse du tas d'objets, impuissant qu'il est à l'en extirper car elle n'y réside point, multiplie ses richesses et empile les objets en pyramides et s'en va s'agiter parmi eux dans leurs caves, pareil à ces sauvages qui te démontent les matériaux du tambour, afin de capturer le bruit.

De même ceux-là, qui d'avoir connu que les relations de mots contraignantes te soumettent à mon poème, que les structures contraignantes te soumettent à la sculpture de mon sculpteur, que les relations contraignantes entre les notes de la guitare te soumettent à l'émotion du guitariste, croyant que le pouvoir réside dans les mots du poème, les matériaux de la sculpture, les notes de la guitare, te les agitent dans un désordre inextricable et, de n'y point retrouver ce pouvoir, puisqu'il n'y réside point, exagèrent, pour se faire entendre, leur tintamarre, charriant au plus en toi l'émotion que tu tireras d'une pile de vaisselle qui se brise, laquelle d'abord est de qualité discutable, laquelle ensuite est de discutable pouvoir, et serait autrement efficace, te régissant, te gouvernant, te provoquant autrement mieux, si tu la tirais de la pesanteur de mon gendarme, quand il t'écrase l'orteil.

Et si je désire te gouverner en te disant « soleil d'octobre » ou « sabres de neige », faut bien que je construise un piège qui emprisonne une capture, laquelle n'est point de son essence. Mais si je désire t'émouvoir par les objets mêmes du piège, faute d'oser te dire mélancolie, crépuscule, bien-aimée, mots de poème achetés tout faits dans le bazar, lesquels te font vomir, je n'en jouerai pas moins sur la faible action de mimétisme, laquelle te fait moins jubilant si je dis « cadavre » que « corbeille de roses » bien que ni l'un ni l'autre ne te régissent en profondeur, et je sortirai de l'habituel pour te décrire des supplices dans leur dernier raffinement. Et faute d'ailleurs d'en tirer l'émotion qui n'y réside point, car est faible le pouvoir des mots qui te versent à peine une salive acide lorsque je fais jouer la mécanique du souvenir, tu commences de t'agiter frénétiquement, et de multiplier les tortures et les détails sur la torture et les odeurs de la torture, pour finalement peser moins sur moi que le bon pied de mon gendarme.

De chercher ainsi à te surprendre, par le léger pouvoir de choc de l'inhabituel, et certes je te surprendrai si j'entre à reculons dans la salle d'audience où je te reçois, ou si, plus généralement, je fais appel à quoi que ce soit d'incohérent et d'inattendu, de m'agiter ainsi je ne suis que pillard et je tire mon bruit de la destruction, car certes, à la seconde audience, tu ne t'étonneras plus de mon entrée à reculons et, une fois habitué, non seulement à tel geste absurde, mais à l'imprévu dans l'absurde, tu ne t'étonneras plus de rien. Et bientôt, tu t'accroupiras, morne et sans langage, dans l'indifférence d'un monde usé. Mais la seule poésie qui te pourra tirer encore un mouvement de plainte sera celle de l'énorme chaussure cloutée de mon gendarme.

Car il n'est point de réfractaire. Il n'est point d'individu seul. Il n'est point d'homme qui se retranche véritablement. Plus naïfs sont ceux-là que les fabricants de mirlitonneries qui te mélangent, sous prétexte de poésie l'amour, le clair de lune, l'automne, les soupirs et la brise.

« Je suis ombre, dit ton ombre, et je méprise la lumière. » Mais elle en vit.

CCX

Je t'accepte tel que tu es. Se peut que la maladie te tourmente d'empocher les bibelots d'or qui tombent sous tes yeux, et que par ailleurs tu sois poète. Je te recevrai donc par amour de la poésie. Et, par amour de mes bibelots d'or, je les enfermerai.

Se peut qu'à la façon d'une femme tu considères les secrets qui te sont confiés comme diamants pour ta parure. Elle va à la fête. Et l'objet rare qu'elle exhibe la fait glorieuse et importante. Il se peut que, par ailleurs, tu sois danseur. Je te recevrai donc par respect pour la danse, mais, par respect pour les secrets, je les tairai.

Mais il se peut que tout simplement tu sois mon ami. Je te recevrai donc par amour pour toi, tel que tu es. Si tu boites je ne te demanderai point de danser. Si tu hais tel ou tel je ne te les infligerai point comme convives. Si tu as besoin de nourriture, je te servirai.

Je n'irai point te diviser pour te connaître. Tu n'es ni cet acte-ci, ni tel autre, ni leur somme. Ni cette parole-ci, ni telle autre, ni leur somme. Je ne te jugerai ni selon ces paroles ni selon ces actes. Mais je jugerai ces actes comme ces paroles selon toi.

J'exigerai ton audience en retour. Je n'ai que faire de l'ami qui ne me connaît pas et réclame des explications. Je n'ai point le pouvoir de me transporter dans le faible vent des paroles. Je suis montagne. La montagne se peut contempler. Mais la brouette ne te l'offrira point.

Comment t'expliquerai-je ce qui n'est point d'abord entendu par l'amour ? Et souvent comment parlerai-je ? Il est des paroles indécentes. Je te l'ai dit de mes soldats dans le désert. Je les considère en silence, aux veilles de combat. L'empire repose sur eux. Ils mourront pour l'empire. Et leur mort leur sera payée dans cet échange. Je connais donc leur ferveur véritable. Que m'enseignerait le vent des paroles ? Qu'ils se plaignent des ronces, qu'ils haïssent le caporal, que la nourriture est avare, que leur sacrifice est amer ?... Ainsi doivent-ils parler ! Je me méfie du soldat trop lyrique. S'il souhaite de mourir pour son caporal, probable est qu'il ne mourra point, trop occupé à te débiter son poème. Je me méfie de la

chenille qui se croit amoureuse des ailes. Celle-là n'ira point mourir à soi-même dans la chrysalide. Mais sourd au vent de ses paroles, à travers mon soldat je vois qui il est, non qui il dit. Et celui-là, dans le combat, couvrira son caporal de sa poitrine. Mon ami est un point de vue. J'ai besoin d'entendre parler d'où il parle car en cela il est empire particulier et provision inépuisable. Il peut se taire et me combler encore. Je considère alors selon lui et je vois autrement le monde. De même j'exige de mon ami qu'il sache d'abord d'où je parle. Alors seulement il m'entendra. Car les mots toujours se tirent la langue.

CCXI

Me revint voir ce prophète aux yeux durs, qui, nuit et jour, couvait une fureur sacrée, et qui, par surcroît, était bigle.

« Il convient, me dit-il, de sauver les justes.

— Certes, lui répondis-je, il n'est point de raison évidente qui motive leur châtiment.

— De les distinguer d'avec les pécheurs.

— Certes, lui répondis-je. Le plus parfait doit être érigé en exemple. Tu choisis pour le piédestal la meilleure statue du meilleur sculpteur. Tu lis aux enfants les meilleurs poèmes. Tu souhaites pour reines les plus belles. Car la perfection est une direction qu'il convient de montrer, bien qu'il soit hors de ton pouvoir de l'atteindre. »

Mais le prophète s'enflammant :

« Et une fois triée la tribu des justes, il importe de la sauver seule et ainsi, une fois pour toutes, d'anéantir la corruption.

— Eh ! lui dis-je, là tu vas trop fort. Car tu me prétends diviser la fleur d'avec l'arbre. Ennoblir la moisson en supprimant l'engrais. Sauver les grands sculpteurs en décapitant les mauvais sculpteurs. Et moi je ne connais que des hommes plus ou moins imparfaits et, de la tourbe vers la fleur, l'ascension de l'arbre. Et je dis que la perfection de l'empire repose sur les impudiques.

— Tu honores l'impudicité !

— J'honore tout autant ta sottise, car il est bon que la vertu soit offerte comme un état de perfection parfai-

tement souhaitable et réalisable. Et que soit conçu l'homme vertueux, bien qu'il ne puisse exister, d'abord parce que l'homme est infirme, ensuite parce que la perfection absolue, où qu'elle réside, entraîne la mort. Mais il est bon que la direction prenne figure de but. Autrement tu te lasserais de marcher vers un objet inaccessible. J'ai durement peiné dans le désert. Il apparaît d'abord comme impossible à vaincre. Mais je fais de cette dune lointaine l'escale bienheureuse. Et je l'atteins, et elle se vide de son pouvoir. Je fais alors d'une dentelure de l'horizon l'escale bienheureuse. Et je l'atteins, et elle se vide de son pouvoir. Je me choisis alors un autre point de mire. Et, de point de mire en point de mire, j'émerge des sables.

« L'impudeur, ou bien elle est un signe de simplicité et d'innocence, comme il en est de celle des gazelles, et, si tu daignes l'informer, tu la changeras en candeur vertueuse, ou bien elle tire ses joies de l'agression à la pudeur. Et elle repose sur la pudeur. Et elle en vit et elle la fonde. Et quand passent les soldats ivres, tu vois les mères courir leurs filles et leur interdire de se montrer. Alors que les soldats de ton empire d'utopie, ayant pour coutume de baisser chastement les yeux, il en serait comme s'ils étaient absents et tu ne verrais point d'inconvénient à ce que les filles de chez toi se baignassent nues. Mais la pudeur de mon empire est autre chose qu'absence d'impudeur (car les plus pudiques, alors, sont les morts). Elle est ferveur secrète, réserve, respect de soi-même et courage. Elle est protection du miel accompli, en vue d'un amour. Et s'il passe quelque part un soldat ivre, il se trouve qu'il fonde chez moi la qualité de la pudeur.

— Tu souhaites donc que tes soldats ivres crient leurs ordures...

— Il se trouve que, bien au contraire, je les châtie afin de fonder leur propre pudeur. Mais il se trouve également que, mieux je l'ai fondée, plus l'agression se fait attrayante. Te procure plus de joie de gravir le pic élevé que la colline ronde. De vaincre un adversaire qui te résiste, que tel benêt qui ne se défend point. Là seulement où les femmes sont voilées te brûle le désir de lire leur visage. Et je juge de la tension des lignes de force de l'empire à la dureté du châtiment qui y équilibre l'appétit. Si je barre un fleuve dans la montagne, me plaît

de jauger l'épaisseur du mur. Il est signe de ma puissance. Car, certes, contre la maigre mare me suffit d'un rempart de carton. Et pourquoi souhaiterais-je des soldats châtrés ? Je les veux pesants contre la muraille, car alors seulement ils seront grands dans le crime ou la création qui transcende le crime.

— Tu les souhaites donc gonflés de leurs désirs de stupre...

— Non. Tu n'as rien compris », lui dis-je.

CCXII

Mes gendarmes, dans leur opulente stupidité, me vinrent circonvenir :

« Nous avons découvert la cause de la décadence de l'empire. S'agit de telle secte qu'il faut extirper.

— Eh ! dis-je. A quoi reconnais-tu qu'ils sont liés les uns aux autres ? »

Et ils me racontèrent les coïncidences dans leurs actes, leur parenté selon tel ou tel signe, et le lieu de leurs réunions.

« Et à quoi reconnaissez-vous qu'ils sont une menace pour l'empire ? »

Et ils me décrivirent leurs crimes et la concussion de certains d'entre eux, et les viols commis par certains autres, et la lâcheté de plusieurs, ou leur laideur.

« Eh ! dis-je, je connais une secte plus dangereuse encore, car nul jamais ne s'est avisé de la combattre !

— Quelle secte ? » se hâtèrent de dire mes gendarmes.

Car le gendarme, étant né pour cogner, s'étiole s'il manque d'aliments.

« Celle des hommes, leur répondis-je, qui portent un grain de beauté sur la tempe gauche. »

Mes gendarmes, n'ayant rien compris, m'approuvèrent par un grognement. Car le gendarme peut cogner sans comprendre. Il cogne avec ses poings, lesquels sont vides de cervelle.

Cependant l'un d'entre eux qui était ancien charpentier toussa deux ou trois fois :

« Ils ne montrent point leur parenté. Ils n'ont point de lieu de réunion.

— Certes, lui répondis-je. Là est le danger. Car ils passent inaperçus. Mais à peine aurai-je publié le décret qui les désignera à la fureur publique, tu les verras se chercher l'un l'autre, s'unir l'un à l'autre, vivre en commun et, se dressant contre la justice du peuple, prendre conscience de leur caste.

— Cela n'est que trop vrai, » approuvèrent mes gendarmes.

Mais l'ancien charpentier toussa encore :

« J'en connais un. Il est doux. Il est généreux. Il est honnête. Et il a gagné trois blessures à la défense de l'empire...

— Certes, lui répondis-je. De ce que les femmes sont écervelées, en déduis-tu qu'il n'en soit aucune qui fasse preuve de raison ? De ce que les généraux sont sonores, en déduis-tu qu'il n'en existe point un, par-ci par-là, qui soit timide ? Ne t'arrête pas sur les exceptions. Une fois triés les porteurs du signe, fouille leur passé. Ils ont été sources de crimes, de rapts, de viols, de concussions, de trahisons, de gloutonnerie et d'impudeur. Prétends-tu qu'ils sont purs de tels vices ?

— Certes non, s'écrièrent les gendarmes, l'appétit s'étant éveillé dans leurs poings.

— Or, quand un arbre forme des fruits pourris, reproches-tu la pourriture aux fruits ou à l'arbre ?

— A l'arbre, s'écrièrent les gendarmes.

— Et quelques fruits sains le font-ils absoudre ?

— Non ! Non ! s'écrièrent les gendarmes qui, bien heureusement, aimaient leur métier, lequel n'est point d'absoudre.

— Donc serait équitable de me purger l'empire de ces porteurs d'un grain de beauté sur la tempe gauche. »

Mais l'ancien charpentier toussa encore.

« Formule ton objection », lui dis-je, cependant que ses compagnons guidés par leur flair jetaient des coups d'œil lourds d'allusions dans la direction de sa tempe.

L'un d'eux s'enhardit, toisant le suspect :

« Celui qu'il dit avoir connu... ne serait-ce point son frère... ou son père... ou quelqu'un des siens ? »

Et tous grognèrent leur assentiment.

Alors flamba ma colère :

« Plus dangereuse encore est la secte de ceux qui portent un grain de beauté sur la tempe droite ! Car nous

n'y avons même pas songé ! Donc elle se dissimule mieux encore. Plus dangereuse encore que celle-là est la secte de ceux qui ne portent point de grain de beauté, car ceux-là vont dans le camouflage, invisibles comme des conjurés. Et en fin de compte, de secte en secte, je condamne la secte des hommes tout entière, car elle est, de toute évidence, source de crimes, de rapts, de viols, de concussion, de gloutonnerie et d'impudeur. Et comme il se trouve que les gendarmes, outre qu'ils sont gendarmes, sont hommes, je commencerai à travers eux, usant d'une telle commodité, l'épuration nécessaire. C'est pourquoi je donne l'ordre au gendarme qui est en vous de jeter l'homme qui est en vous sur le fumier des cachots de mes citadelles ! »

Et s'en furent mes gendarmes, reniflant de perplexité et réfléchissant sans grand résultat, car il se trouve qu'ils réfléchissent avec les poings.

Mais je retins le charpentier, lequel baissait les yeux et faisait le modeste.

« Toi, je te destitue ! lui dis-je. La vérité pour charpentier, laquelle est subtile et contradictoire à cause que le bois lui résiste, n'est point vérité pour gendarme. Si le manuel classe en noir les porteurs de grain sur la tempe, me plaît que mes gendarmes, rien qu'à entendre parler d'eux, sentent croître leurs poings. Me plaît de même que l'adjudant te pèse selon ta science au demi-tour. Car l'adjudant, s'il a droit de juger, il t'excusera dans ta maladresse à cause que tu es grand poète. De même pardonnera-t-il à ton voisin, car il est pieux. Et au voisin de ton voisin, car celui-là est modèle de chasteté. Ainsi régnera la justice. Mais que survienne en guerre la feinte subtile d'un demi-tour et voilà mes soldats empêtrés du coup les uns dans les autres, dans l'éclat d'un grand tintamarre, qui appellent sur eux le carnage. Seront bien consolés par l'estime de leur adjudant ! Je te renvoie donc à tes charpentes, de peur que ton amour de la justice, là où elle n'a que faire, répande un jour le sang inutile. »

CCXIII

Mais vint celui qui m'interrogea sur la justice.

« Ah ! lui dis-je, si je connais des actes équitables je ne connais rien sur l'équité. Il est équitable que tu sois nourri selon ton travail. Il est équitable que tu sois soigné si tu es malade. Il est équitable que tu sois libre si tu es pur. Mais l'évidence ne va pas loin... Est équitable ce qui est conforme au cérémonial.

« J'exige du médecin qu'il franchisse le désert, fût-ce sur les poings et sur les genoux, pour panser une blessure d'homme. Quand bien même cet homme serait un mécréant. Car je fonde ainsi le respect de l'homme. Mais s'il se trouve que l'empire est en guerre contre l'empire du mécréant, j'exige de mes soldats qu'ils franchissent le même désert pour répandre au soleil les entrailles du même mécréant. Car ainsi je fonde l'empire.

— Seigneur... je ne te comprends pas.

— Me plaît que les forgeurs de clous, qui chantent les cantiques des cloutiers, tendent à piller les outils des scieurs de planches pour servir les clous. Me plaît que les scieurs de planches tendent à débaucher les forgeurs de clous, pour servir les planches. Me plaît que l'architecte qui domine brime les scieurs de planches en protégeant les clous et les forgeurs de clous en protégeant les planches. Car de cette tension des lignes de force, naîtra le navire et je n'attends rien des scieurs de planches sans passion qui vénèrent les clous, ni des forgeurs de clous sans passion qui vénèrent les planches.

— Tu honores donc la haine ?

— Je digère la haine et la surmonte et n'honore que l'amour. Mais il se trouve qu'il ne se noue qu'au-dessus des planches et des clous en le navire. »

Et m'étant retiré, j'adressai à Dieu cette prière :

« J'accepte comme provisoires, Seigneur, et bien qu'il ne soit point de mon étage d'en distinguer la clef de voûte, les vérités contradictoires du soldat qui cherche à blesser et du médecin qui cherche à guérir. Je ne concilie point, en breuvage tiède, des boissons glacées et brûlantes. Je ne souhaite point que modérément l'on blesse et soigne. Je châtie le médecin qui refuse ses soins,

je châtie le soldat qui refuse ses coups. Et peu m'importe si les mots se tirent la langue. Car il se trouve que ce piège seul, dont les matériaux sont divers, saisit ma capture dans son unité, laquelle est tel homme, de telle qualité, et non un autre.

« Je recherche à tâtons Tes divines lignes de force, et faute d'évidences qui ne sont point pour mon étage, je dis que j'ai raison dans le choix des rites du cérémonial s'il se trouve que je m'y délivre et y respire. Ainsi de mon sculpteur, Seigneur, que satisfait tel coup de pouce vers la gauche, bien qu'il ne sache dire pourquoi. Car ainsi seulement, il lui semble qu'il charge sa glaise de pouvoir.

« Je vais à Toi à la façon de l'arbre qui se développe selon les lignes de force de sa graine. L'aveugle, Seigneur, ne connaît rien du feu. Mais il est, du feu, des lignes de force sensibles aux paumes. Et il marche à travers les ronces, car toute mue est douloureuse. Seigneur, je vais à Toi, selon Ta grâce, le long de la pente qui fait devenir.

« Tu ne descends pas vers Ta création, et je n'ai rien à espérer pour m'instruire qui soit autre chose que chaleur du feu ou tension de graine. De même de la chenille qui ne sait rien des ailes. Je n'espère point d'être informé par le guignol des apparitions d'archanges, car ne me dirait rien qui vaille la peine. Inutile de parler d'ailes à la chenille comme de navire au forgeur de clous. Suffit que soient, par la passion de l'architecte, les lignes de force du navire. Par la semence, les lignes de force des ailes. Par la graine, les lignes de force de l'arbre. Et que Tu sois, Seigneur, tout simplement.

« Glaciale, Seigneur, est quelquefois ma solitude. Et je réclame un signe dans le désert de l'abandon. Mais Tu m'as enseigné au cours d'un songe. J'ai compris que tout signe est vain, car si Tu es de mon étage Tu ne m'obliges point de croître. Et qu'ai-je à faire de moi, Seigneur, tel que je suis ?

« C'est pourquoi je marche, formant des prières auxquelles il n'est point répondu, et n'ayant pour guide, tant je suis aveugle, qu'une faible chaleur sur mes paumes flétries, et Te louant cependant, Seigneur, de ce que Tu ne me répondes point, car si j'ai trouvé ce que je cherche, Seigneur, j'ai achevé de devenir.

« Si Tu faisais vers l'homme, gratuitement, le pas d'archange, l'homme serait accompli. Il ne scierait plus, ne

forgerait plus, ne combattrait plus, ne soignerait plus. Il ne balaierait plus sa chambre ni ne chérirait la bien-aimée. Seigneur, s'égarerait-il à T'honorer de sa charité à travers les hommes, s'il Te contemplait ? Quand le temple est bâti, je vois le temple, non les pierres.

« Seigneur, me voilà vieux et de la faiblesse des arbres quand vente l'hiver. Las de mes ennemis comme de mes amis. Non satisfait dans ma pensée d'être contraint de tuer, à la fois, et de guérir, car me vient de Toi le besoin de dominer tous les contraires qui me fait si cruel mon sort. Et cependant ainsi contraint de monter, de mort de questions en mort des questions, vers Ton silence.

« Seigneur, de celui-là qui repose au nord de mon empire et fut l'ennemi bien-aimé, du géomètre le seul véritable, mon ami, et de moi-même qui ai, hélas, passé la crête et laisse en arrière ma génération comme sur le versant désormais révolu d'une montagne, daigne faire l'unité pour Ta gloire, en m'endormant au creux de ces sables déserts où j'ai bien travaillé. »

CCXIV

Ton mépris du terreau est surprenant. Tu ne respectes que les objets d'art :

« Pourquoi vas-tu chez ces amis si imparfaits ? Comment supportes-tu celui-là qui a tel défaut, ou tel autre qui a telle odeur ? J'en connais qui sont dignes de toi... »

Ainsi dis-tu à l'arbre : « Pourquoi plantes-tu tes racines dans le fumier ? Je ne respecte, moi, que les fruits et les fleurs. »

Mais je ne vis que de ce que je transforme. Je suis véhicule, voie et charroi. Et tu es stérile comme un mort.

CCXV

Immobiles êtes-vous, car à la façon d'un navire qui délivre, ayant accosté, sa cargaison, laquelle habille les quais du port de couleurs vives, et en effet sont là les

étoffes dorées et les épices rouges et vertes et les ivoires, voici que le soleil, comme un fleuve de miel sur les sables, livre le jour. Et vous demeurez sans mouvement, surpris par la qualité de l'aurore, sur les versants du tertre qui domine le puits. Et les bêtes aux grandes ombres sont immobiles aussi. Aucune ne s'agite : elles connaissent qu'une à une elles vont boire. Mais un détail suspend encore la procession. Point n'est encore distribuée l'eau. Manquent les grandes auges que l'on apporte. Et les poings sur les hanches, tu regardes au loin et tu dis : « Que font-ils ? »

Ceux que tu as remontés des entrailles du puits désensablé ont déposé leurs instruments et croisent leurs bras sur la poitrine. Leur sourire t'a renseigné. L'eau est présente. Car l'homme, dans le désert, est animal au museau maladroit, qui cherche à tâtons sa mamelle. Rassuré, tu as donc souri. Et les chameliers t'ayant vu sourire sourient à leur tour. Et voici que tout est sourire. Les sables dans leur lumière et ton visage et le visage de tes hommes et peut-être même quelque chose des bêtes, sous leur écorce, car elles connaissent qu'elles vont boire et sont là, immobiles, toutes résignées dans le plaisir. Et il en est de cette minute comme sur mer quand une déchirure du nuage verse le soleil. Et tu sens tout à coup la présence de Dieu, sans comprendre pourquoi, à cause peut-être du goût répandu de récompense (car il en est d'un puits vivant dans le désert comme d'un cadeau, jamais tout à fait escompté, jamais tout à fait promis), à cause aussi de l'attente de la communion en l'eau prochaine, qui vous tient toujours immobile. Car ceux-là, leurs bras croisés sur la poitrine, n'ont point bougé. Car toi, les poings sur les hanches, au sommet du tertre, tu regardes toujours le même point de l'horizon. Car les bêtes aux grandes ombres organisées en processions sur les versants de sable ne se sont point encore mises en marche. Puisque ceux-là qui apportent les grandes auges où faire boire n'apparaissent point encore, et que tu continues de te demander : « Que font-ils ? » Tout est suspendu encore et cependant tout est promis.

Et vous habitez la paix d'un sourire. Et certes, vous vous réjouirez bientôt de boire mais il ne s'agira plus que de plaisir, alors qu'il s'agit maintenant d'amour. Alors que maintenant, hommes, sables, bêtes et soleil sont

comme noués dans leur signification par un simple trou entre des pierres, et qu'ils ne figurent plus autour de toi, dans leur diversité, que les objets d'un même culte, que les éléments d'un cérémonial, que les mots d'un cantique.

Et toi le grand prêtre qui présidera, toi le général qui ordonnera, toi le maître de cérémonies, immobile, les poings sur les hanches, retenant encore ta décision, tu interroges l'horizon d'où l'on t'apporte les grandes auges où faire boire. Car manque encore un objet pour le culte, un mot pour le poème, un pion pour la victoire, une épice pour le festin, un hôte d'honneur pour la cérémonie, une pierre à la basilique afin qu'elle éclate sous les regards. Et cheminent quelque part ceux qui apportent comme clef de voûte les grandes auges et auxquels tu crieras quand ils apparaîtront : « Eh ! vous de là-bas, hâtez-vous donc ! » Ils ne répondront pas. Ils graviront le tertre. Ils s'agenouilleront pour installer leurs ustensiles. Alors tu ne feras qu'un geste. Et commencera de crier la corde qui accouche la terre, commenceront les bêtes de mettre en branle, lentement, leur procession. Et commenceront les hommes de les gouverner dans l'ordre prévu, à coups de triques, et de pousser contre elles les cris gutturaux du commandement. Ainsi commencera de se dérouler, selon son rituel, la cérémonie du don de l'eau sous la lente ascension du soleil.

CCXVI

Donc me vinrent trouver les logiciens, historiens et critiques pour argumenter et démontrer et déduire leurs systèmes de conséquence en conséquence. Et tout était impitoyablement exact. Et ils me construisaient, à qui mieux mieux, des sociétés, des civilisations et des empires qui admirablement favorisaient, délivraient, alimentaient et enrichissaient l'homme.

Quand ils eurent longtemps parlé, je leur demandai simplement :

« Pour ainsi valablement pérorer sur l'homme, conviendrait d'abord de me dire ce qui est important de l'homme et pour l'homme... »

Se lancèrent de nouveau et avec volupté dans des

constructions nouvelles, car si tu offres à ceux-là occasion de discourir, te la saisissent par la crinière et se lancent dans la voie imprudemment ouverte comme une charge de cavalerie, avec tintamarre des armes, poudroiement d'or du sable et vent orageux de la course. Mais ils ne vont nulle part.

« Donc, leur dis-je, quand ayant cessé de produire leur bruit ils en attendirent des compliments (car ceux-là courent non pour servir mais pour être vus, entendus ou admirés dans leur voltige et, leur tourneboulis terminé, ils te prennent d'avance l'air modeste), donc, si j'ai bien compris, vous me prétendez favoriser ce qui est, de l'homme et pour l'homme, le plus important. Mais j'ai bien compris que vos systèmes favorisaient son tour de ventre — cela certes est utile mais s'agit d'un moyen, non d'un but puisqu'il en est de leur charpente comme de la solidité du véhicule — ou sa santé, mais s'agit là d'un moyen non d'un but, puisqu'il en est de l'entretien de leurs organes comme de l'entretien du véhicule, ou son nombre, mais s'agit là toujours d'un moyen non d'un but. Car il s'agit ici de la quantité des véhicules. Et certes, je souhaite pour l'empire beaucoup d'hommes sains convenablement alimentés. Mais quand j'ai prononcé ces fortes évidences je n'ai rien dit encore sur l'essentiel, sinon qu'il est une matière disponible. Mais qu'en ferai-je, où la conduirai-je, et que lui dois-je fournir pour la grandir ? Car il n'est là que véhicule, voie et charroi... »

Me discouraient sur l'homme comme on discourt sur la salade. Et n'ont rien laissé d'elle qui mérite d'être raconté, les générations de salades qui se sont succédé dans mon potager.

Mais ils ne surent point me répondre. Car, myopes et le nez contre, ne se préoccupant jamais que de la qualité de l'encre ou du papier et non de la signification du poème.

J'ajoutai donc :

« Moi qui suis positif et méprise la pourriture du rêve. Moi qui ne comprends l'île à musique que comme construction concrète. Moi qui ne suis point, comme les financiers, tout ivre des fumées du rêve — moi qui, d'honorer l'expérience, place tout naturellement l'art de la danse au-dessus de l'art de la concussion, de l'accapare-

ment, de la prévarication, à cause qu'elle procure plus de plaisir et que la signification en est plus claire — car tes richesses accaparées, faudra bien leur trouver un emploi et, de ce que la danse touche les hommes, tu t'achèteras quelque danseuse, mais ne sachant rien de la danse tu la choisiras sans génie et tu ne posséderas rien. Moi qui regarde et qui entends — de ne point écouter les mots dans le silence de mon amour — j'ai constaté que rien ne valait pour l'homme une odeur de cire par un certain soir, une abeille d'or par une certaine aube, une perle noire non possédée au fond des mers. Et, des financiers eux-mêmes, j'ai constaté qu'il leur arrivait d'échanger une fortune durement acquise par la concussion, la prévarication, l'accaparement, l'exploitation de l'esclavage, les nuits blanches brûlées à des travaux de procédure et en rongeantes additions de comptable, en une noisette large comme l'ongle et d'apparence de verre taillé, qui, de se dénommer diamant et d'être issue du cérémonial des fouilles dans l'épaisseur des organes de la terre, prenait ainsi valeur d'odeur de cire ou de lueur d'abeille, et méritait d'être sauvée, fût-ce au péril de la vie, contre les voleurs.

« M'est donc apparu que le don essentiel était le don de la route à suivre pour accéder à la fête ? Et que d'abord pour juger ta civilisation je veux que tu me dises quelles sont tes fêtes — et de quel goût pour le cœur et — puisqu'elles sont instant de passage, porte franchie, éclosion de la chrysalide après la mue, — d'où tu viens et où tu vas. Alors seulement je connaîtrai quel homme tu es, et si vaut la peine que tu sois prospère dans ta santé, ton tour de ventre et ton nombre.

« Et puisqu'il se trouve que, pour que tu tendes vers telle route, est nécessaire que tu éprouves la soif dans telle direction et non dans une autre et qu'elle suffira à ton ascension, car elle guidera tes pas et fertilisera ton génie (comme il est de la pente vers la mer dont il me suffit que je t'augmente pour obtenir de toi des navires) je veux que tu m'éclaires sur la qualité de la soif que tu fondes chez toi dans les hommes. Car il se trouve que l'amour, essentiellement, est soif d'amour, la culture, soif de culture, et le plaisir du cérémonial vers la perle noire, soif de perle noire du fond des mers. »

CCXVII

Tu ne jugeras point selon la somme. « De ceux-là, me viens-tu dire, il n'est rien à attendre. Sont grossièreté, goût du lucre, égoïsme, absence de courage, laideur. » Mais ainsi peux-tu me parler des pierres, lesquelles sont rudesse, dureté, pesanteur morne et épaisseur, mais non de ce que tu tires des pierres : statue ou temple. J'ai trop vu que l'être ne fonctionnait presque jamais comme l'eussent fait prévoir ses parties — et certes ceux-là des peuplades voisines, si tu les prends chacun à part, tu trouves chacun qui hait la guerre, ne souhaite point quitter son foyer, car il aime ses enfants et son épouse et les repas d'anniversaire — ni verser le sang car il est bon, et il nourrit son chien, et il caresse son âne, ni le pillage d'autrui car tu l'observes qui ne chérit que sa propre maison et lustre ses bois et repeint ses murs et embaume son jardin de fleurs — et tu me diras donc : « Ils figurent dans le monde l'amour de la paix... » Et cependant leur empire n'est que grande soupière où mijote la guerre. Et leur bonté, et leur douceur, et leur pitié pour l'animal blessé, et leur émotion devant les fleurs ne sont qu'ingrédient d'une magie qui prépare les cliquetis d'armes, comme il en est de tel mélange de neige, de bois verni et de cire chaude qui prépare les grands battements de ton cœur, bien que la capture, ici comme ailleurs, ne soit point de l'essence du piège.

Me juges-tu l'arbre sur les matériaux ? Me viens-tu parler de l'oranger en me critiquant sa racine, ou le goût de sa fibre, ou le visqueux ou le rugueux de son écorce, ou l'architecture de ses branches ? Ne t'importent point les matériaux. Tu juges l'oranger sur l'orange.

Ainsi de ceux-là que tu persécutes. Alors que pris à part ils sont tel et tel et tel. M'en moque bien. Leur arbre me fabrique de temps à autre des âmes de glaive prêtes à sacrifier le corps dans les supplices, contredisant la lâcheté du plus grand nombre, et des regards lucides qui dépouillent, comme de son écorce le fruit, de ses vains attributs la vérité, et, contredisant l'appétit vulgaire du plus grand nombre, t'observent les étoiles de la fenêtre de leur mansarde et vivent d'un fil de lumière — alors

me voilà satisfait. Car je vois condition là où tu vois litige. L'arbre est condition du fruit, la pierre du temple et les hommes condition de l'âme qui rayonne sur la tribu. Et de même que dans la bonté et la rêverie douce et l'amour de la maison de ceux-là, j'irai aisément planter mon talon car il ne s'agit, malgré l'apparence, que d'ingrédients pour la soupière, de peste, de crime et de famine. Je pardonnerai aux autres leur absence de bonté ou leur refus de rêverie ou leur faiblesse d'amour pour les maisons (car il se peut qu'ils aient longtemps été nomades) s'il se trouve que ces ingrédients sont condition de la noblesse de quelques-uns. Et de cela je ne sais rien prévoir par l'enchaînement des mots aux mots à cause qu'il n'est point de logique qui fasse passer d'un étage à l'autre.

CCXVIII

Car ceux-là se pâment et te voudraient faire croire qu'ils brûlent nuit et jour. Mais ils mentent.

Ment la sentinelle des remparts qui te chante nuit et our son amour de la ville. Elle lui préfère sa soupe.

Ment le poète qui nuit et jour te parle de l'ivresse du poème. Lui arrive de souffrir de quelque mal de ventre et se moque de tous les poèmes.

Ment l'amoureux qui te prétend que nuit et jour il est habité par l'image de sa bien-aimée. Une puce l'en détourne, car elle pique. Ou le simple ennui, et il bâille.

Ment le voyageur qui te prétend que nuit et jour il s'enivre de ses découvertes, car si la houle est par trop creuse le voilà qui vomit.

Ment le saint qui te prétend que nuit et jour il contemple Dieu. Dieu se retire de lui parfois, comme la mer. Et le voilà plus sec qu'une plage à galets.

Mentent ceux qui pleurent leur mort nuit et jour. Pourquoi nuit et jour le pleureraient-ils, quand ils ne l'aimaient pas nuit et jour ? Connaissaient les heures de dispute ou de lassitude ou de distractions hors de l'amour. Et certes, le mort est plus présent que le vivant, d'être contemplé hors des litiges, devenu un. Mais tu es infidèle, même à tes morts.

Mentent tous ceux-là, car ils renient leurs heures de sécheresse, n'ayant rien compris. Et ils te feront douter de toi car, de les entendre affirmer leur ferveur, tu crois en leur permanence et, à ton tour, rougissant de ta sécheresse tu changes ta voix et ton visage, quand tu es en deuil, si l'on te regarde.

Mais je ne connais que l'ennui qui te puisse être permanent. Lequel te vient de l'infirmité de ton esprit qui ne sait lire aucun visage au travers des matériaux. Ainsi qui considère le matériel du jeu d'échecs sans deviner qu'un problème s'y inscrit. Mais, si t'est accordée de temps à autre, en récompense de fidélité dans la chrysalide, la seconde d'illumination de la sentinelle, ou du poète, ou du croyant, ou de l'amant, ou du voyageur, ne te plains point de ne point contempler en permanence le visage qui transporte. Car il en est de si brûlants qu'ils consument qui les contemple. La fête n'est point pour tous les jours.

Donc tu te trompes quand tu condamnes les hommes sur leurs mouvements de routine, à la façon du prophète aux yeux bigles qui nuit et jour couvait une fureur sacrée. Car je sais trop que le cérémonial s'abâtardit dans l'ordinaire en ennui et routine. Car je sais trop que la pratique de la vertu s'abâtardit dans l'ordinaire en concessions aux gendarmes. Car je sais trop que les hautes règles de la justice s'abâtardissent dans l'ordinaire en paravent pour jeux sordides. Mais que m'importe ? Je sais aussi de l'homme qu'il lui arrive de dormir. Me plaindrais-je alors de son inertie ? Je sais aussi de l'arbre qu'il n'est point fleur, mais condition de la fleur.

CCXIX

J'ai désiré fonder en toi l'amour pour le frère. Et du même coup j'ai fondé la tristesse de la séparation d'avec le frère. J'ai désiré fonder en toi l'amour pour l'épouse. Et j'ai fondé en toi la tristesse de la séparation d'avec l'épouse. J'ai désiré fonder en toi l'amour pour l'ami. Et du même coup j'ai fondé en toi la tristesse de la séparation d'avec l'ami, de même que celui-là qui bâtit les fontaines bâtit leur absence.

Mais de te découvrir tourmenté par la séparation plus que par tout autre mal, j'ai voulu te guérir et t'enseigner sur la présence. Car la fontaine absente est plus douce encore pour qui meurt de soif qu'un monde sans fontaines. Et même si t'en voilà exilé au loin pour toujours, quand ta maison brûle tu pleures.

Je connais des présences généreuses comme des arbres, lesquels étendent loin leurs branches pour verser l'ombre. Car je suis celui qui habite et te montrerai ta demeure.

Souviens-toi du goût de l'amour quand tu embrasses ton épouse à cause que le petit jour a rendu leur couleur aux légumes dont tu installes sur ton âne la pyramide un peu branlante car tu te mets en route pour les vendre au marché. Ta femme donc te sourit. Elle demeure là sur le seuil prête, ainsi que toi, pour son travail, car elle balaiera la maison et lustrera les ustensiles et s'emploiera à la cuisson de ton repas, songeant à toi, à cause de tel régal dont elle mijote la surprise, se disant à soi-même : « Qu'il ne revienne pas trop tôt car il me gâterait mon plaisir à me surprendre... » Rien donc ne la sépare de toi bien qu'en apparence tu t'en ailles au loin et qu'elle souhaite ton retard. Et il en est pour toi de même, car ton voyage servira la maison dont il faut bien que tu répares l'usure et alimente la gaieté. Et tu as prévu sur ton gain quelque tapis de haute laine et, pour ton épouse, tel collier d'argent. C'est pourquoi tu chantes sur la route et habites la paix de l'amour, bien qu'en apparence tu t'exiles. Tu bâtis ta maison, à petits pas de ta baguette, en guidant l'âne, en réajustant les corbeilles, en te frottant les yeux car il est tôt. Tu es solidaire de ta femme mieux qu'aux heures d'oisiveté quand tu te tournes vers l'horizon, du seuil de chez toi, ne songeant même pas à te retourner pour savourer quoi que ce soit de ton royaume, car tu rêves alors d'un mariage lointain où tu souhaites de te rendre, ou de telle corvée, ou de tel ami.

Et maintenant que vous voilà mieux réveillés, s'il arrive à ton âne d'essayer un peu de montrer son zèle, tu écoutes le trot peu durable qui fait comme un chant de cailloux et tu médites ta matinée. Et tu souris. Car tu as choisi déjà la boutique où tu marchanderas le bracelet d'argent. Tu connais le vieux boutiquier. Il se réjouira de ta visite car tu es son meilleur ami. Il s'informera sur ta femme. Il te questionnera sur sa santé, car ta femme est

précieuse et fragile. Il t'en dira tant de bien et tant de bien, et d'une voix si pénétrée, que le passant le moins subtil, rien qu'à entendre de telles louanges, l'estimerait digne du bracelet d'or. Mais tu pousseras un soupir. Car ainsi est la vie. Tu n'es point roi. Tu es maraîcher pour légumes. Et le marchand de même poussera un soupir. Et, quand vous aurez bien soupiré en hommage à l'inaccessible bracelet d'or, il t'avouera, de ceux d'argent, qu'il les préfère. Un « bracelet, t'expliquera-t-il, avant tout se doit d'être lourd. Et ceux d'or sont toujours légers. Le bracelet a sens mystique. S'agit là du premier chaînon de la chaîne qui vous lie l'un à l'autre. Il est doux, dans l'amour, de sentir le poids de la chaîne. Au bras joliment soulevé, quand la main réajuste le voile, le bijou doit peser car il informe ainsi le cœur. » Et l'homme te reviendra de son arrière-boutique avec le plus pesant de ses anneaux et il te priera d'essayer l'effet de son poids en le balançant les yeux fermés et en méditant sur la qualité de ton plaisir. Et tu subiras l'expérience. Tu approuveras. Et tu pousseras un autre soupir. Car ainsi est la vie. Tu n'es point capitaine d'une riche caravane. Mais ânier d'un âne. Et tu montreras l'âne, lequel attend devant la porte et n'est guère vigoureux ! et tu lui diras : « Mes richesses sont si peu de chose que ce matin, sous leur fardeau, il a trotté. » Le marchand donc poussera aussi un soupir. Et quand vous aurez bien soupiré en hommage à l'inaccessible bracelet lourd, il t'avouera des bracelets légers qu'après tout ils l'emportent par la qualité de la ciselure, laquelle est plus fine. Et il te montrera celui de ton souhait. Car depuis des jours tu as décidé, selon ta sagesse, comme un chef d'État. Il est à réserver une part des gains du mois pour le tapis de haute laine, et une autre pour le râteau neuf, une autre enfin pour la nourriture de tous les jours...

Et maintenant commence la danse véritable, car le marchand connaît les hommes. S'il devine que son hameçon est bien planté, il ne te rendra point de corde. Mais tu lui dis que le bracelet est trop coûteux et tu prends congé. Il te rappelle donc. Il est ton ami. A la beauté de ton épouse il consentira un sacrifice. L'attristerait si fort de se défaire de son trésor entre les mains d'une laideronne. Tu reviens donc mais à pas lents. Tu règles ton retour comme une flânerie. Tu fais la moue. Tu soupèses le bracelet. N'ont pas grande valeur s'ils ne sont point

lourds. Et l'argent ne brille guère. Tu hésites donc entre un maigre bijou et la belle étoffe de couleur que tu as remarquée dans l'autre boutique. Mais il ne faut point non plus que tu fasses trop le dédaigneux, car s'il désespère de te rien vendre il te laissera t'éloigner. Et tu rougiras du mauvais prétexte dans lequel tu t'embrouilleras pour lui revenir.

Et certes, celui-là qui ne connaîtrait rien des hommes regarderait danser la danse de l'avarice, alors qu'elle est danse de l'amour et croirait, à l'entendre parler d'âne et de légumes, ou philosopher sur l'or et l'argent, la quantité ou la finesse, et retarder ainsi ton retour par de longues et lointaines démarches, que te voilà très loin de ta maison, alors que tu l'habites véritablement dans l'instant même. Car il n'est point d'absence hors de la maison ou de l'amour si tu fais les pas du cérémonial de l'amour ou de la maison. Ton absence ne te sépare point mais te lie, ne te retranche point mais te confond. Et peux-tu me dire où loge la borne au-delà de laquelle l'absence est coupure ? Si le cérémonial est bien noué, si tu contemples bien le dieu en lequel vous vous confondez, si ce dieu est assez brûlant, qui te séparera de la maison ou de l'ami ? J'ai connu des fils qui me disaient : « Mon père est mort n'ayant point achevé de bâtir l'aile gauche de sa demeure. Je la bâtis. N'ayant point achevé de planter ses arbres. Je les plante. Mon père est mort me déléguant le soin de poursuivre plus loin son ouvrage. Je le poursuis. Ou de demeurer fidèle à son roi. Je suis fidèle. » Et je n'ai point senti dans ces maisons-là que le père fût mort.

De ton ami et de toi-même, si tu cherches ailleurs qu'en toi ou ailleurs qu'en lui la racine commune, s'il est pour vous deux, lu à travers le disparate des matériaux, quelque nœud divin qui noue les choses, il n'est ni distance ni temps qui vous puissent séparer, car de tels dieux en quoi votre unité se fonde, se rient et des murs et des mers.

J'ai connu un vieux jardinier qui me parlait de son ami. Tous deux avaient longtemps vécu en frères avant que la vie ne les séparât, buvant le thé du soir ensemble, célébrant les mêmes fêtes, et se cherchant l'un l'autre pour se demander quelques conseils ou se délivrer de confidences. Et certes, ils avaient peu à se dire et bien plutôt

on les voyait se promener, le travail fini, considérant sans prononcer un mot les fleurs, les jardins, le ciel et les arbres. Mais si l'un d'eux hochait la tête en tâtant du doigt quelque plante, l'autre se penchait à son tour et, reconnaissant la trace des chenilles, hochait la sienne. Et les fleurs bien ouvertes leur procuraient à tous les deux le même plaisir.

Or il arriva qu'un marchand ayant engagé l'un des deux, il l'associa pour quelques semaines à sa caravane. Mais les pillards de caravanes puis les hasards de l'existence, et les guerres entre les empires, et les tempêtes, et les naufrages, et les ruines, et les deuils, et les métiers pour vivre ballottèrent celui-là des années durant, comme un tonneau la mer, le repoussant de jardin en jardin jusqu'aux confins du monde.

Or voici que mon jardinier, après une vieillesse de silence, reçut une lettre de son ami. Dieu sait combien d'années elle avait navigué. Dieu sait quelles diligences, quels cavaliers, quels navires, quelles caravanes l'avaient tour à tour acheminée avec cette même obstination des milliers de vagues de la mer jusqu'à son jardin. Et ce matin-là, comme il rayonnait de son bonheur et le voulait faire partager, il me pria de lire, comme l'on prie de lire un poème, la lettre qu'il avait reçue. Et il guettait sur mon visage l'émotion de ma lecture. Et certes il n'était là que quelques mots car les deux jardiniers se trouvaient être plus habiles à la bêche qu'à l'écriture. Et je lus simplement : « Ce matin, j'ai taillé mes rosiers... » puis méditant ainsi sur l'essentiel, lequel me paraissait informulable, je hochai la tête comme ils l'eussent fait.

Voici donc que mon jardinier ne connut plus le repos. Tu l'eusses pu entendre qui s'informait sur la géographie, la navigation, les courriers et les caravanes et les guerres entre les empires. Et trois années plus tard vint le jour de hasard de quelque ambassade que j'expédiais de l'autre côté de la terre. Je convoquai donc mon jardinier : « Tu peux écrire à ton ami. » Et mes arbres en souffrirent un peu et les légumes du potager, et ce fut fête chez les chenilles, car il te passait les journées chez soi, à griffonner, à raturer, à recommencer la besogne, tirant la langue comme un enfant sur son travail, car il se connaissait quelque chose d'urgent à dire et il lui fallait se transporter tout entier, dans sa vérité, chez son ami. Il

lui fallait construire sa propre passerelle sur l'abîme, rejoindre l'autre part de soi à travers l'espace et le temps. Il lui fallait dire son amour. Et voici que tout rougissant, il me vint soumettre sa réponse afin de guetter cette fois encore sur mon visage un reflet de joie qui illuminerait le destinataire, et d'essayer ainsi sur moi le pouvoir de ses confidences. Et (car il n'était rien en vérité de plus important à faire connaître, puisqu'il s'agissait là pour lui de ce en quoi d'abord il s'échangeait, à la façon des vieilles qui s'usent les yeux aux jeux d'aiguille pour fleurir leur dieu) je lus qu'il confiait à l'ami, de son écriture appliquée et malhabile, comme une prière toute convaincue, mais de mots humbles : « Ce matin, moi aussi, j'ai taillé mes rosiers... » Et je me tus, sur ma lecture, méditant sur l'essentiel qui commençait de m'apparaître mieux, car ils Te célébraient, Seigneur, se joignant en Toi, au-dessus des rosiers, sans le connaître.

Ah ! Seigneur, je prierai pour moi-même, ayant de mon mieux enseigné mon peuple. A cause que j'ai reçu de Toi trop de travail pour rejoindre en particulier tel ou tel que j'eusse pu aimer, et qu'il a bien fallu que je me sevrasse d'un commerce qui procure seul les plaisirs du cœur, car sont doux les retours ici et non ailleurs et les sons de voix particuliers et les confidences enfantines de telle qui croit pleurer son bijou perdu, quand elle pleure déjà la mort qui sépare de tous les bijoux. Mais tu m'as condamné au silence afin qu'au-delà du vent des paroles j'en entendisse la signification, puisqu'il est de mon rôle de me pencher sur l'angoisse des hommes dont j'ai décidé de les guérir.

Certes, tu m'as voulu économiser le temps que j'eusse usé en bavardage, et l'enfer des paroles sur le bijou perdu (et nul ne sortira jamais de ces litiges puisqu'il ne s'agit point ici d'un bijou mais de la mort) comme sur l'amitié ou sur l'amour. Car amour ou amitié ne se nouent véritablement qu'en Toi seul, et il est de Ta décision de ne me permettre d'y accéder qu'à travers Ton silence.

Que recevrai-je, puisque je sais qu'il n'est point de Ta dignité, ni même de Ta sollicitude, de me visiter à mon étage et que je n'attends rien du guignol des apparitions d'archanges ? Car moi qui m'adresse non à tel ou tel, mais au laboureur comme au berger, j'ai beaucoup à

donner mais je n'ai rien à recevoir. Et, s'il se trouve que mon sourire puisse enivrer la sentinelle, puisque je suis le roi et qu'en moi l'empire se noue qui est fait de leur sang, et qu'ainsi en retour l'empire à travers moi paie leur propre sang par mon sourire, qu'ai-je, Seigneur, à attendre du sourire de celle-là ? Des uns comme des autres je ne sollicite point pour moi l'amour, et peu m'importe s'ils m'ignorent ou me haïssent, à condition qu'ils me respectent comme le chemin vers Toi, car l'amour je le sollicite pour Toi seul dont ils sont — et dont je suis — nouant la gerbe de leurs mouvements d'adoration, et Te la déléguant, de même que je délègue à l'empire, non à moi, la génuflexion de ma sentinelle, car je ne suis point mur mais opération de graine qui de la terre tire des branchages pour soleil.

Me vient donc quelquefois, puisqu'il n'est point de roi pour moi qui me puisse rembourser par un sourire, et qu'il convient que j'aille ainsi jusqu'à l'heure où Tu daigneras me recevoir et me confondre avec ceux-là de mon amour, me vient donc, de temps à autre, la lassitude d'être seul, et le besoin de rejoindre ceux de mon peuple, car, sans doute, je ne suis point encore assez pur.

De juger heureux le jardinier qui communiquait avec son ami me vient donc parfois le désir de me lier ainsi, selon leur dieu, aux jardiniers de mon empire. Et il m'arrive de descendre à pas lents, un peu avant l'aube, les marches de mon palais vers le jardin. Je m'achemine dans la direction des roseraies. J'observe ici et là, et me penche attentif sur quelque tige, moi qui, midi venu, déciderai le pardon ou la mort, la paix ou la guerre. La survie ou la destruction des empires. Puis, me relevant de mon travail avec effort, car je me fais vieux, je dis simplement, en mon cœur, afin de les rejoindre par la seule voie qui soit efficace, à tous les jardiniers vivants et morts : « Moi aussi, ce matin j'ai taillé mes rosiers. » Et peu importe, d'un tel message, s'il chemine ou non des années durant, s'il parvient ou non à tel ou tel. Là n'est point l'objet du message. Pour rejoindre mes jardiniers j'ai simplement salué leur dieu, lequel est rosier au lever du jour.

Seigneur, ainsi de mon ennemi bien-aimé que je ne rejoindrai qu'au-delà de moi-même. Et pour qui, car il me ressemble, il en est également ainsi. Donc je rends

la justice selon ma sagesse. Il rend la justice selon la sienne. Elles paraissent contradictoires et, si elles s'affrontent, nourrissent nos guerres. Mais lui et moi, par des chemins contraires, nous suivons de nos paumes les lignes de force du même feu. En Toi seul, Seigneur, elles se retrouvent.

J'ai donc, mon travail achevé, embelli l'âme de mon peuple. Il a, son travail achevé, embelli l'âme de son peuple. Et moi qui pense à lui, et lui qui pense à moi, bien que nul langage ne nous soit offert pour nos rencontres, quand nous avons jugé, ou dicté le cérémonial, ou puni ou pardonné, nous pouvons dire, lui pour moi, comme moi pour lui : « Ce matin j'ai taillé mes rosiers... »

Car Tu es, Seigneur, la commune mesure de l'un et de l'autre. Tu es le nœud essentiel d'actes divers.

INDEX

DES PRINCIPALES RUBRIQUES

DE *CITADELLE*

INDEX
DES PRINCIPALES RUBRIQUES
DE *CITADELLE*

Citadelle *n'est pas une œuvre achevée. Dans la pensée de l'auteur elle devait être élaguée et remaniée selon un plan rigoureux qui, dans l'état actuel, se reconstitue difficilement. L'auteur a souvent repris les mêmes thèmes, soit pour les exprimer avec plus de précision, soit pour les éclairer d'une de ces images dont il a le secret.*

A défaut d'une table des matières rendue impossible par ce plan diffus, un index paraît indispensable pour permettre au lecteur de retrouver rapidement les multiples formes verbales que revêt la pensée de Saint-Exupéry ; pour les comparer, les associer ou élire parmi elles la formule la plus heureuse, l'image la mieux frappée.

Conçu méthodiquement, l'index devrait comporter une énumération des principaux thèmes spirituels (à notre connaissance plusieurs essais ont été déjà tentés), suivie d'un glossaire des mots utilisés, certaines expressions, certains symboles revenant avec une prédilection marquée sous la plume de l'auteur.

A ce travail minutieux, nous avons préféré une présentation plus sommaire. Les mots-vedettes, classés alphabétiquement, renvoient par des sous-rubriques aux différentes utilisations qu'en a faites Saint-Exupéry, aux différents angles sous lesquels il les a considérés.

Ils renvoient donc indifféremment à un thème, à un fait, à un passage descriptif ou anecdotique, ou simplement à ces images éblouissantes qui confèrent, à des sujets parfois sévères, l'envoûtement de la poésie. Nous avons cru devoir reproduire en italique les périphrases ou expressions empruntées directement au texte.

Quelques omissions seront constatées et nous nous en excusons. Il est impossible, sans donner à l'index une ampleur inusitée, d'épuiser les richesses de cette œuvre dense et profonde qui aborde tous les problèmes de la destinée humaine et du conditionnement de l'homme.

SIMONE DE SAINT-EXUPÉRY.

A

Absence (voir aussi : Mort) : — n'est pas coupure, 987-989.
Abstraction : refus de l' —, 875, 882-883.
Âme (voir aussi Esprit) : — vérité de l'homme, 582; sommeil de l' —, 769.
Ami (voir aussi Ennemi) : — *innombrable,* 640, 648, 653; — ne juge point, 653, 654, 971-972; — ne peut être déçu, 648; brouille avec l' —, 960-961.
Amour : caution de l' —, 720; *cérémonial de l'* —, 727, 899, 913, 953, 989; — de ce qui résiste, 599 ; définition de l' —, 769-772, 949; — égoïste, 641; — en Dieu, 641, 868, 962; — esclavage, 865-867; — exercice du cœur, 611; — fondé par la prière, 612, 643, 647, 663, 685; — ne peut être lésé, 647-648; — *nœud de relations,* 958-962; — non récompensé, 727; — nuptial, 898-899, 950-954; permanence de l' —, 716; — et possession, 598-599, 647, 720, 940; religion de l' —, 943; transformation de l' —, 611; — *veilleuse allumée,* 727.
Arbitraire : — est haïssable, 868.
Arbre (voir aussi Cèdre) : — est *collaboration merveilleuse,* 557; croissance de l' —, 544-545, 567, 794, 906-907; injustice de l' —, 725, 764; mort de l' —, 918.
Archange : — *endormi dans l'homme,* 537, 551, 660, 888; maladie de l' —, 635.
Architecte : — conditions de sa grandeur, 571-575; puissance de l' —, 523.
Argumentation : — efficace, 753.
Armée (voir aussi Général, Guerre, Guerrier) : — défaite, 629; — lassée, 544-546; — sans désir, 560.
Art : voir Œuvre d'art.
Artisan : 528-530, 673.
Aspiration : toute — est belle, 558.
Audience : — don essentiel, 659, 646-647, 971.
Avenir : conditionnement de l' —, 579, 649, 650, 653, 759, 826; — déterminé par la pente, 765, 826; — imprévisible, 575-579.

B

Bijoutier (voir aussi Artisan) : marchandage chez le —, 987-989.
Billes mêlées : voir Égalité.
Bonheur : — des prostituées, 669-671; image du —, 593; — qualité du cœur, 695-697; — récompense de l'effort, 566, 828; — réside dans la démarche, 597.
But (voir aussi Avenir, Démarche) : ne pas confondre le moyen et le —, 571-572.

C

Campement (voir aussi Armée, Caravane) : description du —, 534-536; — près d'être dispersé, 570; — vide, 832.
Capitaine : voir Armée, Chef, Général, Guerre, Guerrier.
Captive : danseuse —, 675-678; — irréductible, 602; mort de la —, 509.

CAPTURE (voir aussi CÉRÉMONIAL, LANGAGE, STYLE) : *piège pour capture,* 945.
CARAVANE : — de la fiancée, 642-643; — perdue, 510-512; — est véhicule, 896.
CATHÉDRALE : voir ARCHITECTE, TEMPLE.
CAUSE : confusion entre — et effet, 633-635.
CÈDRE (voir aussi ARBRE) : croissance du —, 534, 602, 725; nourriture du —, 602, 725.
CÉRÉMONIAL (voir aussi FÊTES, RITES) : — *de l'amour,* 989; différence de —, 817-819; — est structure, 780-782, 831-832, 911-913, 917; importance du —, 737; — *piège pour capture,* 819.
CHAMP DE FORCE (voir aussi LIGNE DE FORCE) : sauvetage des —, 520, 805-806, 816.
CHANTEUR : — galvanise les réfugiés berbères, 553-556.
CHARITÉ : — du chef, 538-539; — n'est pas respect de l'ulcère, 590.
CHARROI : — des semences, 803; — des générations, 830.
CHÂTIMENT : — à la mesure du coupable, 540.
CHEF : — *clé de voûte,* 633, 722-723; prière du — à Dieu, 887, 991-993; — responsable, 523, 774.
CHIRURGIEN : 539, 977.
CHOIX : injustice du —, 537, 596; nécessité du —, 530.
CHRYSALIDE : voir MUE.
CISELEUR : voir ARTISAN.
CITADELLE (voir aussi REMPARTS, VILLE) : 515-517, 524.
CITÉ (voir aussi : VILLE) : condition d'une — forte, 590; — dépend des architectes, 571; — mourra d'être achevée, 565, 586.
CIVILISATION : fondement de la —, 541; qualité de la —, 530-531, 542, 983.
CLEF DE VOÛTE : voir CHEF, COMMUNE MESURE, TEMPLE.
COLLABORATION : 539, 542-543, 553, 563, 564, 568.
COMBATTANT : voir GUERRIER.
COMMUNAUTÉ (voir aussi ALLIANCE) : confusion entre alliance et —, 764; — dans l'amour, 687-688, 708; diversité dans la —, 686-688; — signification de l'homme, 708.
COMMUNE MESURE : chef —, 523, Dieu —, 732, 837; temple —, 688.
CONCRET : sens du —, 875, 882-883.
CONDAMNÉ A MORT : 624-625, 644.
CONDAMNÉE A MORT : 512-513.
CONTINUITÉ : voir PERMANENCE, ROUTINE.
CONTRADICTIONS : absorbées dans l'œuvre commune, 901-903; dangereux d'interdire les —, 585; — s'équilibrent, 567, 773; — par vice de langage, 682, 767-768.
CONTRAINTE (voir aussi RIGUEUR) : — *cérémonial de l'amour,* 727, 913; — créatrice, 662, 745, 828, 962-965; — et liberté, 632, 702, 728, 731, 738; — fonde l'homme, 520; — invisible, 806, 816-817; — n'est pas tyrannie, 826.
CONVERTIR : — c'est recevoir, 567; pourquoi châtier au lieu de —, 566.
COURTISANE (voir aussi PROSTITUÉE) : don à la —, 661, 919; — et l'amour, 660-662; —

propriété de la foule, 614-615.
COUTUMES : voir CÉRÉMONIAL, FÊTES, LOI, RITES.
CRACHEUR D'ENCRE : 933-934, 950.
CRÉATION : — ascension ou passage, 611, 857; — clé de voûte des vérités contradictoires, 651, 682; — collaboration de tous, 542-543, 618; — exige correction perpétuelle, 792; cruauté de la —, 596; injustice de la —, 773; — n'est pas œuvre d'intelligence, 826-827; — n'est pas faite selon la logique, 826, 667-668; — propre de l'homme, 542, 644; — suscite l'organisation, 679-680; — visage nouveau, 650.
CULTURE : — doit se confondre avec travail, 672-673; — soif, 914.

D

DANSE : — autour du puits, 569; — test de civilisation, 542; — création continue, 667, 675-678; — de l'amour, 989.
DÉMAGOGUE : pourriture du —, 690.
DÉMARCHE : — importe plus que le but, 636; — *morale informulable,* 634, 681; — symbole de la ferveur, 644-645.
DEMEURE (voir aussi DOMAINE) : — aimantée, 898; — construction perpétuelle, 517-524, 533, 534, 535, 955-958; — livre de souvenirs, 672; sens de la —, 517, 672, 878, 901.
DÉMOCRATIE : — pouvoir divisé, 724.
DÉSERT (voir aussi CAMPEMENT, CARAVANE, EAU, MINES DE SEL, OASIS, RENARD DES SABLES, SÉCHERESSE, SOIF) : magie du —, 794-796, 940; caravane dans le —, 929, 931-932, 938-940.
DÉSIR : — créateur, 560, 578, 639.
DEVENIR (voir aussi MUE) : contradiction du —, 707; — pour comprendre, 617, 618; résistance à surmonter pour —, 651-652.
DEVOIR : connaissance du —, 723.
DIAMANT : accès au —, 798; sens du —, 708-709, 754-755, 758, 842; usage du —, 721, 918-919, 963-964.
DICTATURE POLICIÈRE : 729.
DIEU (voir aussi COMMUNE MESURE, NŒUD DE RELATIONS, PRIÈRE) : absence de —, 700; accomplissement en —, 962; cantique à —, 633; — commune mesure, 732, 991-993; connaissance de —, 639, 977-978; don à —, 642; — inaccessible aux sens, 810; marche vers —, 637, 880; oubli de —, 641; recherche de —, 784; *réduire — en esclavage,* 647; révélation de —, 784; silence de —, 707-708; visite à —, 682-685; voix de —, 637.
DILETTANTE : 904.
DIRECTION : voir DÉMARCHE.
DISCUSSION : vanité de la —, 633.
DOMAINE (voir aussi DEMEURE) : cérémonial du —, 945-946; création du —, 517 et suiv., 533, 578; — fondé par le maître, 546-547; sens du —, 879, visage du —, 820.
DON : — enrichit le donateur,

541, 623, 641-642, 656; — perpétuel, 918-919; perte n'est pas —, 569; valeur du —, 538, 541, 542, 904.

E

Eau (voir aussi Puits, Sécheresse, Soif) : cérémonial de l' —, 980-981; poème de l' —, 836-837; poids de l' —, 560.
Échange : — avec l'œuvre, 528-531, 533; — condition de la création, 905; — d'une rose, 893.
Écrivain : destinée de son œuvre, 613.
Éducation (voir aussi Enseignement) : — de l'homme, 589, 664, 830, 832, 916.
Effort : — permet la croissance, 604.
Égalité : — destructrice, 709, 764, 790, 913-914, 962-965; — par l'effritement, 521; — *état de billes mêlées,* 764, 790; — haineuse, 550, 725, 739, 829, 924; mythe de l' —, 777, 909; — récompense en Dieu, 828, 925; — somme incohérente, 725.
El-Bahr (puits d') : 834-835.
El-Ksour (puits d') : 835-837; 848.
Élite : favoriser l' —, 585.
Empire : adieux à l' —, 788; — *aliment pour le cœur,* 551-552; création d'un —, 570; — établit relations et non asservissement, 633; ferveur pour l' —, 543, 546; gouvernement de l' —, 563; — grandit comme l'arbre, 559; langage de l' —, 556-557, 786-787; — menacé, 536; mort de l' —, 557, 558, 634; prière pour l' —, 965-966; — puissant, 556; serviteur de l' —, 540, 633, 714; structure de l' —, 710.
Enfant : — *bâtit sa ville,* 604; croissance de l' —, 513-514; — d'Ibrahim, 531-532, 845-846; mort de l' —, 531-532, 845-846.
Engagement : 674.
Ennemi : — *bien-aimé,* 732; estime de l' —, 605; — *te fonde et te limite,* 631, 662, 690, 740; mort de l' —, 606-608, 773.
Enseignement (voir aussi Éducation) : — doit être cadre, 626; programme d' —, 589-590; — véritable, 719, 846.
Envie : — prépare le mépris, 866; — signe de ligne de force, 963.
Épouse : — choix irrévocable, 910; — dispersée, 515-516; — endormie, 953-954; sens de l' —, 950-954.
Épuration : 967, 974-976.
Erreur : — et réussite, 543; — n'est point le contraire de la vérité, 556, 630.
Esclavage : peuple en —, 787; peuple prêt pour l' —, 536; stérilité de l' —, 630; — véritable, 550.
Esprit : — gouverne les hommes, 811; — et intelligence, 827.
Étendue : besoin d' —, 571-575, 891.
Étoile : — éteinte, 511; *fontaine d'* —, 705.
Exode : récit du grand —, 577.

F

Facilité : — est haïssable, 599, 764; — est stérile, 612.
Femme (voir aussi Amour,

Courtisane, Épouse, Fiancée, Fille, Mère, Prostituée) : — adultère, 515-516; — endormie, 626-627, 954; — méchante, 881; — menteuse, 621, 643-644; — n'est pas *provision,* 598-599, 640, 645; — pillarde, 638, 645, 646, 882; — solitaire, 777-780; — vaniteuse, 656, 864-867.
Ferveur : — condition de la création, 543-546, 640; — ne peut être permanente, 985-986; — sauvegarde de l'empire, 543, 565.
Fête : — anniversaire, 832, 954-955; sens de la —, 754-755, 763-764, 775-776.
Fiançailles : fête des —, 598.
Fiancée : — amenée par caravane, 642-643.
Fidélité (voir aussi Permanence) : condition de la —, 743-745; enseignement de la —, 590; — envers soi-même, 873.
Fille : *jeune — poignardée,* 627-628; *petite — en larmes,* 532, 559, 622, 701,
Fleurs : sens des —, 919.
Fonder (voir aussi Avenir, Présent): — fondation permet création, 578; — on fonde ce que l'on fait, 566.
Fontaine (voir aussi Eau, Soif) : chant des —, 599; — *d'étoiles,* 705; sens des —, 878-880.
Forêt : voir Arbre, Cèdre.
Formule : confusion entre — et objet désigné, 585; — vide, 589.
Foule (voir aussi Masse) : solitude dans la —, 683.
Fraternité [voir aussi *Tachu* (histoire du)] : — n'est pas égalité, 790-791; — par la collaboration, 541, 550, 739; — récompense de la hiérarchie, 828.

G

Gendarme : agent aveugle, 729; civilisation du —, 815; rôle du —, 805-807; vérité du —, 974-976.
Généraux : sens de la hiérarchie, 540; logique des —, 555, 559, 561, 564, 566, 568, 575-577, 585.
Géomètre : — *amoureux des étoiles,* 941; — et ses commentateurs, 690-694, 734-735; mort du —, 782-784; vérité du —, 734.
Glacier : — *fondu en mare,* 521, 839, 923, etc.
Graine (voir aussi Semence) : — contient l'arbre, 707; — engrangée, 708; rôle de la —, 885, 887, 940; puissance de la —, 847-848.
Guerre : — et paix, 566-567; conditions d'une — victorieuse, 559-560; — *morale informulable,* 634.
Guerrier : — d'une armée défaite, 629; — et l'amour, 756; mort du —, 555, 570, 971; pudeur du —, 942-943; récompense du —, 615-616.

H

Habitation : voir Demeure.
Haine : raison de la —, 564.
Hiérarchie (voir aussi : Égalité) : — dans le travail, 756-757; égalité n'est pas destruction de la —, 659; *homme sans* —, 520; — injustice nécessaire, 962; — nécessité naturelle, 563, 658, 710; — permet la fraternité

791; — trame de la civilisation, 765.
HOMME : — a besoin d'étendue, 549, 572-575; — aspirations de l'—, 547-548, 809; besoins de l'—, 572, 756; conditionnement de l' —, 513-514, 860-864, 868, 889-891; construction de l' —, 637; — construit à l'intérieur, 678; difficulté d'exprimer l' —, 600-601; dignité de l' —, 644, 654; — divisé d'avec lui-même, 729-730; double aspect de l' —, 601; éducation de l' —, 589, 663-664, 719; — *est long à naître,* 598; — irréductible, 599, 600-601, 678, 728; opinions contraires sur l' —, 632; — pillard, 662-663; qualité de l' —, 542, 571, 589, 757, 824, 953, 984; respect de l' —, 689 ; réveiller en l' — ce qui est grand, 551, 552, 809, 906; — sans permanence, 602.
HOSPITALITÉ : voir AUDIENCE.

I

IDÉE : *folie sanguinaire des* —, 625.
ILE : — *à musique,* 892, 934 ; mirage de l' —, 794-799.
IMAGE : — *clé de voûte,* 552; — forte, 810; — graine semée, 801; — sans pouvoir, 554.
INJUSTICE : (voir aussi JUSTICE) — de l'arbre, 725 ; — de la création, 773; — du choix, 596, 773; — envers l'épouse fidèle, 617; — envers les capitaines, 615-616.
INSTRUCTION : — n'est pas éducation, 589, 612, 719.
INTELLIGENCE : — n'est pas création, 702, 826 ; — ne mène pas le monde, 827; périls de l' —, 612-613.
INVENTION (voir aussi CRÉATION) : — n'est pas déduction, 694.
IRONIE : — du cancre, 520, 588, 611.
IRRÉPARABLE : — marque du passé, 649, 653.

J

JALOUSIE : — forme la haine, 658; soif, — de l'eau, 604.
JARDINIER : — de l'empire, 992; lettre du —, 989-991.
JEU : sens du —, 549.
JONGLEUR : condamnation du —, 525.
JUSTICE : — nécessite un choix, 537-538; nombre infini de —, 625, 760; — provisoire, 923.

L

LANGAGE (voir aussi MOTS, PAROLES, STYLE) : — doit absorber, les contradictions, 586, 815-816, 849; — du sauvage, 822; enseignement du —, 823; impuissance du —, 580-581, 625, 698; — inefficace, 567, 704, 753; insuffisance du —, 583, 613, 634, 818, 824, 926; — invertébré, 697; — nouveau, 853; simplicité du —, 557; — *signifie mais ne saisit pas,* 612-613, 633.
LARMES : menteuse en —, 621; petite fille en —, 532, 559, 622, 701.
LAVEUSE DE LINGE : histoire de la —, 540.
LENTEUR : — *dieu oublié,* 652.
LÉPREUX : 537-538, 590-593.
LIBERTÉ : conditions de la —, 828; — exercice de l'âme, 722; — de croupir, 726; — de n'être pas, 519, 552, 602,

702, 722, 724; limites de la —, 632; — n'est pas licence, 619.
LIGNE DE FORCE (voir aussi CHAMP DE FORCE) : — est structure, 795-796, 806, 977-978.
LITIGE : — confusion de langage, 558.
LOGIQUE : — démontre mais n'explique pas, 633 ; — des généraux (voir aussi GÉNÉRAUX) : 576; stupidité de la —, 819; — tue la vie, 585.
LOI : — coutume ou gendarme, 712.

M

MAISON : voir DEMEURE.
MANTEAU : — *du berger,* 552, 556, 558, 564, 566, 568, 714.
MARCHÉ : description du —, 886.
MASSE (voir aussi MULTITUDE) : croupissement de la —, 726; incohérence de la —, 550.
MATÉRIAUX : — *en vrac,* 653, 828, 837, etc.
MÉCÉNAT : 883.
MÉDECIN : voir CHIRURGIEN.
MENDIANT : — *ambassadeur de Dieu,* 537; — glorieux, 507; — revendicateur, 537.
MENSONGE : châtiment du —, 590; — par amour de la vertu, 621; — puissance du —, 855.
MÉPRIS : 605.
MER (voir aussi NAVIRE, PORT, TEMPÊTE) : — satisfait besoin d'étendue, 572-573.
MÈRE : — de l'enfant mort, 629, 783, 911.
MINES DE SEL : histoire des —, 577-578.
MODESTIE (voir aussi ORGUEIL) : orgueil et —, 656.
MORT (voir aussi ABSENCE) : acceptation de la —, 903; acceptation du risque de —, 903; — de l'ami, 607-608; — de l'enfant (voir ENFANT); — de la captive, 509; — du géomètre (voir GÉOMÈTRE); — du guerrier (voir GUERRIER); — du père, 509-510; — est échange, 530-531, 555; — est récompense, 617; ne pas plaindre les —, 508-514; — payante, 570, 748; 971; — port entrevu, 573.
MOTS (voir aussi LANGAGE, PAROLES, *VENT DE PAROLES*) : — *se tirent la langue,* 731, 798, 815, 972.
MUE (voir aussi DEVENIR) : déchirement de la —, 707; toute — est souffrance, 610, 782-784; tristesse de la —, 570, 587.
MULTITUDE (voir aussi MASSE) : jugement de la —, 637; souhait de la —, 587.

N

NAISSANCE : la vie est perpétuelle —, 652-653.
NAVIRE (voir aussi TEMPÊTE) : bâtisseurs de —, 524-526, 529, 686, 765, 825; écrire c'est *charger un* —, 613; — est un et diversifié, 710.
NOËL (arbre de) : 775-776.
NŒUD DE RELATIONS : voir COLLABORATION, COMMUNAUTÉ, COMMUNE MESURE, SENS DES CHOSES, etc.
NUIT (voir aussi VILLE) : hymne à la —, 850-851; — *source de prodiges,* 535.

O

Oasis : conquête de l' —, 535-536.
Objet : caution de l' —, 732-733, 754-755 ; culte de l' —, 657 ; — de luxe, 762 ; ne pas asservir l'homme à l' —, 679.
Occasion perdue : 639, 941.
Œuvre d'art : conditions de l' —, 793 ; influence de l' —, 833.
Oiseaux : — *provisions de l'arbre*, 545 ; — morts de soif, 834.
Opulence : — égoïste, 920-922.
Ordre : présent à mettre en —, 650 ; — signe et non cause, 663-665, 806 ; — *unité qui domine le disparate*, 585 ; — *universelle collaboration*, 586 ; — vu par les généraux, 585.
Organisation : — naît de la création, 679.

P

Paix : bâtir la —, 566-568 ; — offerte seulement par la mort, 638, 852.
Palais (voir aussi Demeure, Domaine, Maison, etc.) : description du —, 955-958.
Paroles (voir aussi Charroi, Langage, Mots, Style, Véhicule) : — nouvelle, 587 ; — réservoir insuffisant, 583, 584, 585 ; *vent de* —, 566, 579, 625, 802, 803, 819, 971.
Particulier : — opposé à universel, 579, 934.
Passé (voir aussi : Avenir, Présent) : — conditionne le présent, 636, 649, 653.
Pèlerinage : — à la ville sainte, 929-940.
Pente : — détermine l'action, 764-766.
Perfection : — échange en Dieu, 565 ; goût de la —, 590 ; — est hors d'atteinte, 833, 972, 973 ; — est objet de musée, 543, 559, 968.
Perle : trouvaille de la —, 909-910, 913, 922.
Permanence (voir aussi Fidélité) : — instinct essentiel, 906 ; nécessité de la —, 602, 700, 812, 844, 873-877 ; secret de la —, 743.
Pillard (voir aussi Femme pillarde) : — d'amour, 888 ; — vit de destructions, 715, 730, 970.
Pitié : — égarée, 507-509 ; — pour l'homme, 829-830, 934-937.
Plaire : désir de —, 723.
Plan : — force de l'œuvre, 613.
Poème : pouvoir du —, 892-893.
Polémique : inutilité de la —, 631, 857-858.
Port : voir Mort, Temple.
Possession (voir aussi Provision) : — illusoire, 597-599.
Pouvoir : — divisé, 724 ; — est simplification, 557 ; — exercice de création, 725, 826-827.
Présent : adaptation au —, 759 ; — d'avenir, 759 ; — *perpétuelle naissance*, 534, 649-653 ; — *matériaux en vrac*, 650 ; — perpétuel départ, 636.
Prière (voir aussi Dieu) : grandeur de la —, 684-685 ; — contre la sécheresse, 836-837 ; — de la solitude, 779, 977-979 ; — du chef, 991-993 ; — pour l'homme, 870-871 ; — sans réponse, 663, 684.
Prison : — *prend gueule de poudrière*, 596.

PRISONNIER : — *levain d'une ville,* 595-596.
PROMENADE : — dans le domaine, 820.
PROPHÈTE : — *bigle,* 804-805; 972-974, 986; voix du —, 802.
PROSTITUÉE (voir aussi COURTISANE) : — du quartier réservé, 669-671; — et l'amour, 720-721.
PROVISIONS (voir aussi SÉDENTAIRE) : inutilité des — 804-805; partage des —, 832, 924, 925; usage des —, 662-663, 798, 909.
PUITS : cérémonial du —, 798; — désensablé, 980-981; magie du —, 834-837; — tari, 511, 577, 835.

Q

QUARTIER RÉSERVÉ : voir COURTISANE, PROSTITUÉE.

R

RAISON : — *trace sur le sable,* 811; — *vent de paroles,* 819.
RAISONNEMENT : — permet à l'homme de se tromper, 563, 568, 579.
RÉALITÉ : poids de la —, 756-757.
RECHERCHE : — est chemin découvert, 784; — est effet de l'amour, 958-962.
RECONNAISSANCE : ne pas attendre de —, 538-539, 642.
RÉFUGIÉS BERBÈRES : histoire des —, 549-554, 942.
REGRETS : inutilité des —, 635, 649.
RELATION : voir NŒUD DE RELATIONS.
RELIGION : conditions d'une —, 849; — de l'amour, 942-943.
REMÈDE : — créateur, 635.
REMPARTS : conquête des —, 838-850; — de l'homme, 854; sens des —, 579-580.
RENARD DES SABLES : — apprivoisé, 617, 661, 891; — épouvanté, 645-646; fuite du —, 545.
RÉSISTANCE : voir HOMME IRRÉDUCTIBLE, PERMANENCE.
RESPECT : enseignement du —, 589; sens du —, 537.
RESPONSABILITÉ : — prend en charge, 774, 828, 855-857, 873-877, 916.
RESSEMBLANCE : vraie — *est filiation, spirituelle,* 823.
RÊVE : *pourriture du* —, 934.
RIGUEUR (voir aussi CONTRAINTE) : — *contrariée par la pente,* 630; — créatrice, 745; — efficace, 558.
RISQUE : acceptation du —, 903.
RITES (voir aussi CÉRÉMONIAL, FÊTES, PERMANENCE) : utilité des —, 806, 831-832.
ROUTINE : distinguer continuité de —, 586; — est *vertu abâtardie,* 986.

S

SACRIFICE : — inutile, 555, 570; — n'est pas suicide, 787.
SAISONS : — de l'homme, 852-853.
SAUVETAGE : religion du — 644.
SCULPTEUR : naissance du —, 543; œuvre du —, 561, 787-788; vérité du —, 626, 833.
SÉCHERESSE : — *festin du soleil,* 510; poème de la —, 834-837.
SÉDENTAIRE (voir aussi PROVISIONS) : 531, 542, 551, 586, 909.

SEMENCE : voir GRAINE.
SENS DES CHOSES : 517, 520, 526, 548, 553, 714-715, 718-719, 751, 754, 758, 769, 844, 880, 891-893, 899, 911, 915-945, 947.
SENTINELLE : — endormie, 739-749; — responsable de l'empire, 916.
SIGNIFICATION : — perdue, 549; *signifier n'est pas saisir,* 612, 613.
SILENCE : besoin de —, 544, 573; — *dieu oublié,* 652; — *espace de l'esprit,* 587; hymne au —, 619-620; — signe de qualité, 823.
SOIF (voir aussi EAU, PUITS, SÉCHERESSE) : — démarche vers le puits, 603; — *jalousie de l'eau,* 604; mort par la —, 834-837.
SOLDAT : voir GUERRIER, SENTINELLE.
SOLEIL : — *fer de Dieu,* 835; *festin du* —, 510.
SOLIDARITÉ : 869-877.
SOLITUDE : poids de la —, 594, 992; prière de la —, 779, 869.
SOMMEIL : — de la ville (voir VILLE); — des femmes, 626-627, 953-954.
SORCIER NÈGRE : 888.
SOUFFRANCE : — en Dieu, 514.
STABILITÉ (voir aussi PERMANENCE) : — continuité nécessaire, 528; distinguer la — de la mort, 586; — fertile, 812-813.
STRUCTURE (voir aussi CÉRÉMONIAL, CHAMP DE FORCE) : toute — est contrainte, 702.
STYLE : — aburde, 730, 970; — créateur, 613; — jeu et danse, 821; — lignes de forces, 800; — *opération divine,* 705; — permet de prendre conscience, 821-822; — *piège pour capture,* 799, 821, 948; sens du —, 632.
SYNTAXE : respect de la —, 588, 730.

T

TACHU (le) : histoire du —, 935-937.
TEMPÊTE : description de la —, 526-528.
TEMPLE : — cellier du cœur, 573; construction du —, 710; — construit par collaboration, 533, 543, 687-688; nécessité du —, 573-575; repos dans le —, 573, 756.
TEMPS : définition du —, 514; déroulement du —, 544; importance du —, 847-848, 894-897; — perdu, 528, 533.
TERREAU : — et nourriture, 629; transformation du —, 979.
TRADITIONS : 513, 582-585, 664.
TRAHISON : — reniement de ses responsabilités, 874-877.
TRANSCENDANCE : refus de la —, 708-710.
TRAVAIL : — distinguer l'important de l'urgent, 757, 758; sens du —, 541, 673-675.
TREMBLEMENT DE TERRE : description du —, 527-528.
TRÉSOR : division du —, 925; recherche du —, 953; sens du —, 892-893, 923.
TYRANNIE (voir aussi POUVOIR) : contrainte et —, 826.

U

UNITÉ : — peut se diversifier 686, 710.

V

VANITÉ (voir aussi FEMME) : — dans l'égalité, 753-754; — maladie, 655-657; — pillarde, 715.
VENT DE PAROLES : voir PAROLES.
VÉRITÉ (voir aussi ERREUR) : — contradictoires, 774, 977; — de l'homme, 582, 734, 783; — de la vie, 586, 707; — innombrables, 605, 753; — n'est pas le contraire de l'erreur, 556, 630; — se construit d'erreur en erreur, 968; — est simplification des problèmes, 807-808; — structure nouvelle, 688.
VERTU : — n'est pas l'absence de défauts, 564.
VICE : — *puissance sans emploi,* 565.
VICTOIRE : brièveté de la —, 622, 903; — victoire de l'armée défaite, 629.
VIE : démarches multiples de la —, 629, 636, 854; — n'est que transformation, 586; — s'oppose au nivellement, 521; saisons de la —, 853; — une et diversifiée, 710; vérité de la —, 586, 707.
VIEILLESSE : — consolation de vieillir, 627; infirmités de la —, 608; — *ligne de partage des eaux,* 607.
VILLAGE (voir aussi DOMAINE, CITÉ, VILLE) : amour du —, 771, 831, 880; cérémonial du —, 946; construction du —, 662-663.
VILLE (voir aussi DOMAINE, CITÉ, VILLAGE) : — aux multiples visages, 581; construction de la —, 560, 710; — *grenier vide,* 609; nuit sur la —, 582-583, 594-595, 628, 741, 829, 850-851.
VISITE (voir aussi AUDIENCE) : — du chef, 659.
VOIE LACTÉE (voir aussi ÉTOILES) : 573, 575, 604, 945.
VOYAGE (voir aussi PÈLERINAGE) : — *audience démesurée,* 931; sens du —, 929-934.